JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

10

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME X

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

61, RUE DE BUFFON, 61

—

1913

STATUTS

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS.

TITRE I.

But de la Société.

ARTICLE 1.

La Société des Américanistes de Paris a pour objet l'étude scientifique de l'Amérique et de ses habitants depuis les époques les plus anciennes jusqu'à nos jours.

TITRE II.

Organisation.

ARTICLE 2.

La Société se compose en nombre illimité de membres titulaires.

Les Français et Étrangers, sans distinction de sexe, peuvent en faire partie. Sont également admis à en faire partie les sociétés scientifiques et autres, les associations, les établissements publics et privés (bibliothèques, administrations, musées), etc. La Société comprend, outre les membres titulaires, des membres d'honneur dont le nombre ne pourra pas dépasser 10 et des membres correspondants.

ARTICLE 3.

Les membres titulaires et correspondants doivent être présentés par deux membres de la Société et élus au scrutin secret par la majorité des membres de la Société présents à la séance qui suivra celle où aura été faite la présentation.

Les membres d'honneur sont élus dans les mêmes conditions, mais sur présentation du Conseil.

ARTICLE 4.

Les membres titulaires paient une cotisation annuelle et un droit d'entrée.

Les membres d'honneur et les correspondants ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

ARTICLE 5.

Le capital de la Société se compose des souscriptions des membres, des sommes versées pour le rachat des cotisations, des dons et des legs faits à la Société à moins d'affectation spéciale de la part des donataires.

TITRE III.

Administration.

ARTICLE 6.

La Société est administrée par un Conseil choisi par ses membres.

ARTICLE 7.

Ce Conseil, nommé pour trois ans en assemblée générale, est composé : 1° d'un bureau formé d'un président, de trois vice-présidents, d'un secrétaire général, d'un secrétaire général adjoint, d'un secrétaire des séances, d'un trésorier, d'un archiviste-bibliothécaire ; 2° de 6 membres au moins et de 12 au plus. Une Commission de publication, composée de 6 membres, est choisie par le Conseil dans son sein.

Les membres sortants sont rééligibles. Le vote a lieu, tous les trois ans, par bulletin secret, à l'Assemblée générale de février.

ARTICLE 8.

Le Conseil représente la Société et statue sur toutes les affaires concernant son administration.

ARTICLE 9.

Le siège de l'administration est à Paris.

ARTICLE 10.

Le Conseil dresse annuellement le budget des dépenses de la Société et communique à l'une des Assemblées, celle de février autant que possible, le compte détaillé des recettes et dépenses de l'exercice.

ARTICLE 11.

Le Conseil organise les réunions, dirige les travaux, ordonne et surveille les publications.

ARTICLE 12.

Le bureau de la Société la représente en tant que personne légale.

ARTICLE 13.

Les statuts ne pourront être modifiés que sur la proposition du Conseil et à la majorité des membres de la Société convoqués spécialement à cet effet en Assemblée générale et présents à la séance et ce, sous la réserve d'approbation du gouvernement.

ARTICLE 14.

Un règlement général détermine les conditions d'administration et toutes les dispositions propres à assurer l'exécution des statuts. Ce règlement est préparé par le Conseil et voté par l'Assemblée générale.

TITRE IV.

Dispositions complémentaires.

ARTICLE 15.

Dans le cas où la Société cesserait d'exister, une Assemblée générale réunie par convocation spéciale statuera, sous réserve d'approbation du gouvernement, sur la destination des biens appartenant à la Société. Cette destination devra être conforme au but de la Société, tel qu'il est indiqué dans l'article premier.

Les clauses stipulées par les donateurs en prévision de ce cas devront être respectées.

RÈGLEMENT

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS.

TITRE I.

Séances.

Article 1.

La Société se réunit le premier mardi de chaque mois, sauf pendant les mois de juillet, août, septembre et octobre. L'Assemblée générale a lieu à la séance de février. Mais en tout temps, sur la demande écrite de dix membres, le bureau devra convoquer la Société en Assemblée générale extraordinaire.

Article 2.

La périodicité des séances pourra être changée par une simple décision de la Société à la majorité absolue des membres présents, pourvu que la Société en ait été prévenue, une séance à l'avance, par son président et que tous les membres aient en outre été convoqués.

TITRE II.

Fonctions du bureau.

Article 3.

Le président dirige les séances, proclame les décisions de la Société et les noms des membres élus. Il prépare avec le secrétaire général l'ordre du jour des séances et signe avec lui la correspondance extérieure.

Article 4.

En l'absence du président et des vice-présidents, le plus ancien membre préside la séance.

Article 5.

Le secrétaire général reçoit, dépouille et rédige la correspondance. D'accord

avec le président, il prépare l'ordre du jour des séances. Il signe avec le président la correspondance extérieure. Il est chargé, avec l'aide de la commission spéciale, de la publication du Journal. Il surveille l'impression de toutes les publications scientifiques et administratives de la Société.

ARTICLE 6.

Le secrétaire général adjoint assiste, et au besoin supplée, dans toutes ses fonctions le secrétaire général.

ARTICLE 7.

Le secrétaire des séances rédige le procès-verbal des séances et assiste le secrétaire général et le secrétaire général adjoint dans leurs fonctions.

ARTICLE 8.

L'archiviste-bibliothécaire est chargé de la conservation et du classement des archives et des livres de la Société.

ARTICLE 9.

Le trésorier (ou à son défaut le président ou le secrétaire général) est chargé du recouvrement des sommes dues à la Société et tient un registre des recettes et des dépenses sous la surveillance du Conseil. Il présente ses comptes à l'Assemblée générale de février.

ARTICLE 10.

Les dépenses extraordinaires doivent être autorisées par le Conseil.

TITRE III.

Conseil.

ARTICLE 11.

Le Conseil se réunit au moins deux fois par an en séance purement administrative. Les réunions sont annoncées au moins huit jours à l'avance par le président en séance ordinaire. Les membres sont avertis par bulletin adressé à leur domicile par le secrétaire général.

ARTICLE 12.

Les membres du Conseil qui, sans justifier de leur absence, manqueront à deux séances consécutives du Conseil, pourront être considérés comme n'en

faisant plus partie. Cette disposition ne concerne pas les anciens présidents de la Société.

ARTICLE 13.

Le bureau du Conseil est le même que celui de la Société.

ARTICLE 14.

Le bureau a le droit de provoquer une réunion du Conseil toutes les fois qu'il le juge nécessaire.

TITRE IV.

Recettes et dépenses.

ARTICLE 15.

Les membres titulaires se divisent en trois catégories :

1° Les membres actifs qui doivent payer une cotisation annuelle de vingt francs (20 fr.) et un droit d'entrée de 10 francs ;

2° Les membres à vie qui s'affranchissent du paiement de leur cotisation annuelle par le versement en une fois (ou au moyen de trois annuités consécutives) d'une somme de trois cents francs (300 fr.) au minimum. Les sommes versées à ce titre restent en tous cas définitivement acquises à la Société ;

3° Les membres donateurs, ayant versé une somme d'au moins cinq cents francs (500 fr.).

TITRE V.

Publications.

ARTICLE 16.

La Société publie un Journal qui contient : 1° les procès-verbaux des séances ; 2° les rapports et communications faits à la Société ; 3° des mémoires ; 4° des comptes rendus ; 5° des cartes, des plans, des dessins ou des photographies, enfin tous les documents propres à faire connaître les progrès des sciences américaines. Les mémoires peuvent être rédigés en français, anglais, allemand, espagnol, portugais ou italien. Les auteurs reçoivent gratuitement 50 tirages à part, sous couverture, de leurs mémoires.

Tous les membres de la Société reçoivent le Journal à l'exception des correspondants.

ARTICLE 17.

La Commission de publication décide sans appel de la publication en tout ou en partie des mémoires qui ont été communiqués à la Société. Elle décide aussi des reproductions qui devront être faites des cartes, dessins ou photographies accompagnant les mémoires.

TITRE VI.

Revision du règlement.

ARTICLE 18.

Toute proposition tendant à réviser le règlement (sauf en ce qui concerne le titre I) devra être signée par vingt membres au moins, déposée sur le bureau et renvoyée au Conseil qui l'examine et fait son rapport à la séance suivante convoquée spécialement en Assemblée générale. Tous les membres de la Société peuvent prendre part à cette discussion. Les décisions sont prises à la majorité des membres présents.

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

au 1er janvier 1913.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ.

Président	M. H. Vignaud.
Vice-Présidents	S. A. le Prince Roland Bonaparte, membre de l'Institut.
—	M. le marquis de Peralta.
—	Pr Verneau.
Secrétaire général	Dr Capitan.
Trésorier	M. le marquis de Créqui-Montfort.
Secrétaire général adjoint	Dr Rivet.
Bibliothécaire-archiviste	Dr Poutrin.
Secrétaire des séances	M. de Périgny.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. le comte de Charencey.
le général Bourgeois.
Henri Cordier.
de Kergorlay.
Salone.
Diguet.
Froidevaux.
Pr Blanchard.
de Villiers du Terrage.

COMMISSION DE PUBLICATION.

MM. Pr Verneau.
Dr Rivet.
de Kergorlay.
de Villiers du Terrage.
Salone.
Dr Poutrin.

(Les lettres *H.*, *D.*, *R.*, et *C.*, qui figurent après certains noms indiquent les *membres d'honneur*, *membres donateurs*, *membres à vie* et *membres correspondants*.)

Alfaro (Anastasio), *C.*, directeur du Musée national de Costa-Rica, San José (Costa-Rica).

Ambrosetti (Juan B.), *C.*, Museo nacional, calle Santiago del Estero, n° 1298, Buenos Aires (Rép. Argentine).

Andara, membre de l'Academia nacional de la Historia de Vénézuela, Ministre des affaires étrangères, Caracas (Vénézuela).

Araújo (Orestes), professeur de géographie à l'Université, Salto, 92, Montevideo (Uruguay).

Ballivián (Dr Manuel Vicente), *C.*, Dirección general de Estadística y Estudios geográficos, La Paz (Bolivie).

Bandelier (A. F.), *C.*, c° American Museum of natural History, New-York (États-Unis).

Barbeau, *C.*, chef adjoint du Service ethnographique, Geological Survey, Ottawa (Canada).

Barnett (Mme), américaniste, 3, rue du Louvre, Paris.

Bavière (Princesse Thérèse de), *H.*, Königlische Rezidenz, Munich (Allemagne).

Beer (William), bibliothécaire de la Howard Memorial Library, Nouvelle-Orléans, L. A. (États-Unis).

Beltrán y Rózpide (Ricardo), *C.*, membre de la Real Academia de la Historia, secrétaire général de la Real Sociedad geográfica de Madrid, calle de la Florida, 5, Madrid (Espagne).

Benazet, bibliothécaire du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, 9, rue des Eaux, Paris.

Bennett (James Gordon), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Berthon (Capitaine P.), 169, rue Saint-Jacques, Paris.

Beuchat (H.), américaniste, 19, rue Lhomond, Paris.

Blanchard (Raphaël), professeur à la Faculté de Médecine de Paris, 226, boulevard Saint-Germain, Paris.

Boas (Franz), *C.*, professeur d'anthropologie à la Columbia University, New-York city (États-Unis).

Bobot-Descoutures (Albert), ministre plénipotentiaire, 10, rue Théodore de Banville, Paris.

Boman (Éric), américaniste, 4, Jakobsgatan, Stockholm, (Suède).

Bonaparte (Prince Roland), membre de l'Institut, 10, avenue d'Iéna, Paris.

Borchgrave (Baron de), ministre plénipotentiaire honoraire de Belgique, rue de Berlin, Bruxelles (Belgique).

Bourgeois (Général), directeur du Service géographique de l'Armée, professeur à l'École polytechnique, 59, avenue de La Bourdonnais, Paris.

Bovallius (Carl), *C.*, Stockholm (Suède).

Bowditch (Charles-P.), *R.*, 111, Dewonshire Street, Boston, Mass. (États-Unis).

Callegari, professeur à l'Université, Prato della Valle, 3, Padoue (Italie).
Cantacuzène (Prince Georges), 13, rue La Tremoïlle, Paris.
Capitan (Dr), chargé du cours d'antiquités américaines au Collège de France, professeur à l'École d'anthropologie, membre de l'Académie de Médecine, 5, rue des Ursulines, Paris.
Chamberlain (Alexander F.), *C.*, Department of Anthropology, Clark University, Worcester, Mass. (États-Unis).
Chambost (P. J. E. E.), 28, avenue de Sulfren, Paris.
Charencey (Comte H. de), 72, rue de l'Université, Paris.
Charnay (Désiré), *H.*, 46, rue des Marais, Paris.
Choquet (Jules), 49, avenue de la Grande-Armée, Paris.
Cordier (Henri), membre de l'Institut, professeur à l'École des Langues orientales, 8, rue de Siam, Paris.
Créqui-Montfort (Marquis G. de), 38, boulevard Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine.
Desprez (Paul), ministre plénipotentiaire, 2, avenue Mercédès, Paris.
Diguet (Léon), américaniste, 16, rue Lacuée, Paris.
Dixon (Roland B.), *C.*, Peabody Museum, Cambridge, Mass. (États-Unis).
Dorn y de Alsua (E.), chargé d'affaires de la République de l'Équateur, 9, rue de la Bienfaisance, Paris.
Dorsey (George A.), *C.*, curator of Anthropology, Field Museum of natural History, Chicago (États-Unis).
Dubard-Hamy (Mme), 6, rue du Val-de-Grâce, Paris.
Ehrenreich (Paul), *C.*, privat-docent à l'Université, 29, Lutherstrasse, Berlin (Allemagne).
Fabo (F. P.), apartado postal 278, Bogotá (Colombie).
Falcoz (Joseph), 18, rue Vavin, Paris.
Fewkes, (J. Walter) *C.*, Bureau of american Ethnology, Washington, D.C. (États-Unis).
Froidevaux (Henri), docteur ès lettres, bibliothécaire-archiviste de la Société de Géographie, 47, rue d'Angivillers, Versailles (Seine-et-Oise).
Garcia (Genaro), *C.*, ancien directeur du Musée National, México (Mexique).
Gedalge (Mme Amélie André), 130, faubourg St-Denis, Paris.
Génin (Aug.), 3a Calle de San Agustín, 79, México (Mexique).
Gonzalez (Général Manuel), *C.*, México (Mexique).
González Suárez (Mgr. Federico), *C.*, archevêque de Quito (Équateur).
Gordon (George B.), *C.*, directeur du Musée de l'Université, Philadelphie (États-Unis).
Guillemin-Tarayre (E.), 17, rue Gutemberg, Boulogne-sur-Seine.
Hartman (Prof. C. V.), *C.*, directeur du Musée d'Ethnographie, Stockolm (Suède).

Héger, *C.*, conservateur du Musée d'Ethnographie de la Cour, Vienne (Autriche).

Herrera (Carlos), *C.*, México (Mexique).

Hiram Bingham, Yale University, New-Haven, Conn. (États-Unis).

Holmes (W.), *H.*, chief of the Bureau of american Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, D. C. (États-Unis).

Hrdlička (Aleš), *C.*, curator of physical Anthropology, Smithsonian Institution, Washington. D. C. (États-Unis) .

Hodge (Frédérick Webb), *C.*, ethnologist in charge, Smithsonian Institution, Bureau of american Ethnology, Washington, D. C. (États-Unis).

Huguet (Dr), 11, rue Violet, Paris.

Hulot (Baron E.), secrétaire général de la Société de Géographie, 41, avenue de La Bourdonnais, Paris.

Humbert (Jules), docteur ès lettres, professeur agrégé au lycée, 34, rue Grangeneuve, Bordeaux.

Huntington (Douglas Saint-George), 7, rue de Maurepas, Versailles (Seine-et-Oise).

Hyde (James H.), *D.*, 18, rue Adolphe-Yvon, Paris.

Ihering (H. von), *C.*, directeur du Museu paulista, Caixa do Correio g, São Paulo (Brésil).

Izcue (José A. de), *C.*, Lima (Pérou).

Jijón y Caamaño (J.), apartado 187, Quito (Équateur),

Kate (Dr Herman ten), *C.*, aux soins de la maison Martinius Nyhoff, éditeurs, La Haye (Pays-Bas).

Kergorlay (Comte Jean de), 6, rue Mesnil, Paris.

Koch-Grünberg (Dr Theodor), *C.*, Lorettostrasse, 56, Freiburg i. B. (Allemagne).

Kroeber (A. L.), *C.*, Affiliated Colleges, San Francisco (États-Unis).

Lacombe (R. P.), *C.*, Edmonton Alta, N. W. T. (Dominion Canadien).

Lafone-Quevedo (Samuel A.), *C.*, directeur du Musée d'Histoire naturelle, La Plata (République Argentine).

Lallemand (Lieutenant-colonel Albert), chef de la section de géodésie du Service géographique de l'Armée, 133, avenue de Suffren, Paris.

Larrea (Carlos Manuel), apartado 279, Quito (Équateur).

Latcham (Ricardo E.), *C.*, calle de la Moneda, n° 956, Santiago (Chili).

Laval (Ramón), *C.*, directeur de la Bibliothèque nationale, Santiago (Chili).

Lehmann (Dr Walter), *C.*, kustos au Musée royal d'Ethnographie, Munich, (Allemagne).

Lehmann-Nitsche (Dr Robert), chef de la section anthropologique du Musée d'histoire naturelle, La Plata (Rép. Argentine).

Lombard (Pierre), 36, avenue La Motte-Piquet, Paris, et Brazil Railway C°, Curityba, Paraná (Brésil).

Loubat (Duc de), *H.*, membre associé de l'Institut, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris.

Lumholtz (Carl), *C.*, American Museum of natural History, 8th avenue, New-York (États-Unis).

Luzarraga (Comte de), Hôtel Mont-Fleuri, 21, avenue de la Grande-Armée, Paris.

MacCurdy (George Grant), *C.*, Yale University Museum, 237, Church street, New-Haven, Conn. (États-Unis).

Mailles (Capitaine Charles), en mission à La Paz (Bolivie).

Maler (Capitaine Teobert), *C.*, Merida, Yucatan (Mexique).

Marcou (Philippe), linguiste, 28, quai d'Orléans, Paris.

Marin (Louis), *R.*, député, professeur au Collège libre des Sciences sociales, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.

Markham (Sir Clements), *H.*, 21, Eccleston Sqr., Londres, S. W. (Angleterre).

Martin-Zédé (Georges), 19, boulevard de Courcelles, Paris, et Ile d'Anticosti (Canada).

Maspero (G.), *H.*, professeur au Collège de France, directeur général du Service des Antiquités égyptiennes, Le Caire (Égypte).

Maudslay (A. P.), *C.*, 32, Montpelier-Square, Londres, S. W. (Angleterre).

Medina (José Toribio), *C.*, 49, calle Doce de Febrero, Santiago (Chili).

Mochi (Dr Aldobrandino), *C.*, Musée national d'Anthropologie, 3, via Gino Capponi, Florence (Italie).

Montané (Dr L.), *C.*, professeur à l'Université, Oficios, 33, La Havane (Cuba).

Moore (Clarence B.), *C.*, 1321, Locust street, Philadelphie (États-Unis).

Moreno (Francisco de P.), *C.*, ancien directeur du Muséum d'Histoire naturelle de La Plata, C. Calvo, n° 2756, Buenos Aires (Rép. Argentine).

Nordenskiöld (Erland), *C.*, Klarabergsgatan, 52 A, Stockholm (Suède).

Nuttall (Mme Zelia), *C.*, Casa de Alvaredo, Coyoacan, D. F. (Mexique).

Outes (Félix F.), *C.*, professeur supp. d'anthropologie à la Faculté de Philosophie et Lettres, Buenos Aires (Rép. Argentine).

Panhuys (le Jonkheer L. C. van), chef de bureau titulaire au ministère royal des Colonies, 157, Paramaribo straat, La Haye (Pays-Bas).

Paso y Troncoso (Francisco del), *C.*, Offizio delle Caselli (Posta centrale), Florence (Italie).

Peccorini (Dr Attilio), consul général du Salvador en Italie, 11, via San Lorenzo, Gènes (Italie).

Peralta (Marquis M. de), *D.*, ministre plénipotentiaire de Costa-Rica, 57, avenue Henri Martin, Paris.

Périgny (Comte Maurice de), explorateur, 3, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris.

Perrier (Capitaine Georges), 34, avenue de la Bourdonnais, Paris.

Pimentel (Luis Garcia), chez M. Donnamette, 30, rue des Saints-Pères, Paris.

Porter (Prof. Carlos E.), *C.*, directeur de la *Revista chilena de Historia natural*, casilla 2352, Santiago (Chili).

Posada (Eduardo), apartado 42, Bogotá (Colombie).

Poutrin (Dr Léon), préparateur au Muséum, 61, rue de Buffon, Paris.

Preuss (Dr K. Th.), *C.*, kustos du Musée d'Ethnographie de Berlin, Hähnelstrasse, 18, Friedenau, Berlin (Allemagne).

Putnam (Prof. F.-W.), *H.*, curator of the Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Ma. (États-Unis).

Reinburg (Dr Pierre), 42, rue de Grenelle, Paris.

Rickards (Lic. Constantino), vice-consul d'Angleterre, 2ª Armenta y López, 8, Apartado nº 21, Oaxaca (Mexique).

Rivet (Dr Paul), assistant au Muséum, 61, rue de Buffon, Paris.

Rockhill (W. W.), *C.*, ministre plénipotentiaire des États-Unis, Pékin (Chine).

Salone (Émile), professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Condorcet, docteur ès lettres, 68, rue Jouffroy, Paris.

Santa-Maria (A. de), 54, rue de Ponthieu, Paris.

Sapir (E.), *C.*, Geological Survey, anthropological Division, Ottawa (Canada).

Saville (Marshall H.), *C.*, professeur d'Antiquités américaines à la Columbia University, New-York city (États-Unis).

Schmidt (Waldemar), *C.*, professeur à l'Université, Copenhague (Danemark).

Seler (Dr Eduard), *H.*, professeur à l'Université, 3, Kaiser-Wilhelmstrasse, Steglitz près Berlin (Allemagne).

Seler (Mme), *C.*, américaniste, 3, Kaiser-Wilhelmstrasse, Steglitz près Berlin (Allemagne).

Steinen (Prof. Karl von den), *C.*, 1, Friedrichstrasse, Steglitz près Berlin (Allemagne).

Strebel (Dr Hermann), *C.*, 79, Papenstrasse, Hambourg (Allemagne).

Tozzer (Alfred Marston), *C.*, Peabody Museum, Cambridge, Mass. (États-Unis).

Uhle (Dr Max), *C.*, chef de la Section d'Ethnologie et d'Archéologie de l'Université, Santiago (Chili).

Vanderbilt (W.-K.), *D.*, 10, rue Leroux, Paris, et, 660, 5th avenue, New-York (États-Unis).

Vaulx (Comte Henry de La), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Velez Lopez (Dr L.), Trujillo (Pérou).

Verneau (Dr), professeur au Muséum, conservateur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, directeur de *L'Anthropologie*, 48, rue Ducouëdic, Paris.

Vignaud (Henry), *H.*, conseiller honoraire de l'ambassade des États-Unis, 2, rue de la Mairie, Bagneux (Seine).

Villanueva (Carlos A.), 240, boulevard Saint-Denis, Courbevoie.

Villiers du Terrage (Baron Marc de), 30, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Wagner (Duncan), 64, chaussée d'Antin, Paris.

Wagner (Émile R.), 21, rue Desbordes-Valmore, Paris.

Wagner (Raoul D.), 6, rue du Mont-Thabor, Paris.

Warrington Dawson, littérateur américain, 1 *bis*, rue Hardy, Versailles (Seine-et-Oise).

LA QUESTION DE L'ANTIQUITÉ DE L'HOMME AMÉRICAIN

PAR H. VIGNAUD
Président de la Société des Américanistes de Paris.

La question de l'antiquité de l'homme américain est une de celles qui ont le plus occupé le Bureau d'Ethnologie à Washington, où rien n'a été négligé pour l'approfondir et pour la faire connaître sous sa véritable face. Dans ce but, cette belle institution, à laquelle on doit de si nombreux et si remarquables travaux, a institué, à différentes reprises, des enquêtes approfondies et quelquefois des excursions scientifiques qui, sous la direction de savants autorisés, ont visité les localités où l'on avait constaté l'existence de squelettes, de crânes ou de débris osseux attribués à l'homme primitif, et ont étudié avec soin, non seulement ces restes ostéologiques, mais les terrains où ils avaient été recueillis et les conditions dans lesquelles ces trouvailles avaient été faites.

Ces enquêtes se classent, naturellement, en deux grandes catégories selon qu'il s'agit d'ossements trouvés dans l'une ou l'autre des deux Amériques. Le premier des deux volumes dont on donne ici les titres [1] ne se rapporte qu'à l'Amérique du Nord. C'est un rapport rédigé par Aleš Hrdlička, l'un des anthropologistes les plus compétents du Bureau d'Ethnologie et, certainement, celui de ses membres qui met le plus d'application à ce genre d'études.

Dans une courte introduction, ce savant rappelle les précautions que l'on doit prendre dans les fouilles qui ont pour objet la recherche de restes ostéologiques anciens ; il explique les nombreuses causes d'erreurs qu'elles

1. ALEŠ HRDLIČKA. *Skeletal remains suggesting or attributed to early man in North America.* (Restes squelettiques attribués à l'homme primitif dans l'Amérique du Nord ou suggérant son existence.) *Bureau of American Ethnology.* Bulletin n° 33. Washington, 1907, 8°, pp. 113, pl.

—. *Early man in South America* (L'homme primitif dans l'Amérique du Sud.) En collaboration avec W. H. Holmes, Bailley Willis, Fred. Eug. Wright, et Clarence N. Fenner. *Bureau of American Ethnology.* Bulletin n° 62. Washington, 1912, 8°, pp. 405, pl.

peuvent occasionner et remarque, avec raison, que l'ancienneté de restes de ce genre ne peut être déterminée, avec certitude, que d'après les conditions stratigraphiques dans lesquelles elles sont trouvées et sur des preuves incontestables de fossilisation véritable.

Suit une énumération très exacte de tous les cas connus jusqu'au jour où l'on a cru reconnaître des ossements ayant appartenu à l'homme paléolitique. Il y a 14 de ces trouvailles dont voici la liste complète.

1. Le squelette de la Nouvelle Orléans, trouvé en 1844 par le Dr. Dowler. Il n'existe plus.

2. Le squelette de Québec, mentionné dans l'ouvrage de Nott et de Gliddon : *Types of Mankind*, 1854. N'existe plus ou est introuvable.

3. La machoire du lac Monroe, trouvée en 1852, par le comte Pourtales et mentionnée par Agassiz et Lyell, mais qui a disparu depuis.

4. Le pelvis de Natchez recueilli en 1846, par le Dr Dickenson dans le loess du Mississipi. Examiné par E. Schmidt et par Jos. Leitz, qui se montrent sceptiques.

5. Le squelette de Soda Creek, trouvé en 1860 par des mineurs dans le Colorado. A disparu.

6. Les ossements de Charleston, trouvés par le professeur F. S. Holmes sur les bords de la rivière Ashley. Ne sont connus que par des rapports de journaux et ne se trouvent pas dans le Musée de Charleston.

7. Le crâne de Calaveras, découvert en 1866 dans le comté de Calaveras, en Californie. Est aujourd'hui au Peabody Museum.

8. Le crâne et la mâchoire de Rock Bluff, dans l'Illinois. Trouvés en 1866. Le crâne est au Peabody Museum ; paraît avoir appartenu à un individu d'un type inférieur.

9. Les ossements de l'homme de Penon, découverts en 1884 dans un monticule ainsi nommé près de Mexico.

10. Les deux crânes de Trenton, découverts avec d'autres ossements de 1899 à 1889 dans la vallée de la Delaware près de Trenton, dans le New Jersey. Ces crânes ont été souvent décrits et ont fait l'objet de plusieurs controverses. Ils appartiennent au Peabody Museum.

11. Le fémur de Trenton, découvert en 1899 par M. Volk. On manque de renseignements sur cet objet qui n'a pu encore être étudié convenablement.

12. Le squelette de Lansing, découvert en 1902, près de Lansing, dans le Kansas. On n'a que des renseignements incomplets sur les conditions dans lesquelles il a été trouvé.

13. Les ossements fossiles de la Floride Orientale. Trouvés par fragments, en 1871 et dans les années suivantes.

14. Les crânes du Nebraska, découverts en 1894 et en 1906. On y a attaché beaucoup d'importance.

Bien que la plupart de ces trouvailles se présentent dans des conditions qui leur enlèvent toute valeur, M. Hrdlička a étudié leur histoire consciencieusement et, en ce qui concerne celles qui ont le plus fixé l'attention, il a multiplié les recherches ; recueillant les documents où elles ont été mentionnées pour la première fois, consultant les témoins oculaires de leur découverte qui existaient encore, examinant les pièces mêmes et visitant leurs gisements originaux.

Les crânes dits de Trenton, l'ont occupé d'une manière spéciale. Il ne fait pas difficulté de reconnaître qu'ils diffèrent complètement de ceux des Indiens de la région et même qu'ils appartiennent à une race qu'on ne peut identifier. Il n'admet pas, cependant, que cette race était préhistorique et croit la reconnaître dans ces hommes aux crânes courts que Virchow a décrits, qui habitaient vers le 10e siècle, le Nord-Ouest de l'Europe, et dont, quelques-uns au moins, durent plus tard faire partie des émigrations suédoises dans la région de la Delaware. C'est là, il semble, une hypothèse un peu hasardée et qui emprunte toute sa force au seul fait qu'on n'a pas trouvé, en Amérique, d'autres crânes de ce caractère, ce qui autorise à croire à une exception.

Pour ce qui est du squelette de Lansing auquel plusieurs géologues ont attribué une antiquité préhistorique, M. Hrdlička, qui a inspecté le gisement où il a été découvert et qui a donné une description minutieuse du squelette même, n'hésite pas à dire qu'il est identique à ceux des Indiens de notre temps.

Enfin, les crânes du Nebraska, auxquels on a attaché une grande importance et qui sont considérés par plusieurs savants comme étant ceux d'hommes d'un type inférieur ayant vécu dans les temps préhistoriques, ne lui paraissent pas devoir être ainsi considérés. Selon lui, les caractères d'infériorité qu'ils présentent sont exceptionnels et indiquent plutôt des cas individuels de dégénérescence. De plus, il y aurait quelques incertitudes sur la nature des gisements dans lesquels ils furent trouvés.

Malgré ces réserves, que M. Hrdlička accentue très nettement, il laisse voir, sans le dire explicitement, qu'en ce qui concerne les crânes et les ossements de Nebraska, tout au moins, et peut-être aussi relativement à ceux de Trenton, on peut entretenir quelques doutes sur la modernité qu'il leur attribue, ce qui ne l'empêche pas de conclure qu'il n'y a pas de traces authentiques de l'existence de l'homme préhistorique dans l'Amérique du Nord.

Cette affirmation péremptoire, qui date de ces dernières années, n'a pas beaucoup surpris les savants américains. Il y a quelque vingt ans, elle les aurait indignés, tant à cette époque le courant des idées en faveur de la grande antiquité de l'homme américain était profondément marqué.

Avec les grands progrès que les études anthropologiques, philologiques et archéologiques ont faits depuis lors aux États-Unis, études auxquelles le Bureau d'Ethnologie de Washington a donné une si vive impulsion, et qui semblent toutes converger vers une solution contraire à la thèse de l'évolution de l'homme américain sur place, on est devenu plus sceptique à cet égard et le nombre de ceux qui cherchent son origine ailleurs qu'en Amérique est considérable parmi les savants dont l'opinion compte en ces matières.

Cependant, en admettant que la question était tranchée pour l'Amérique du Nord, elle ne l'était pas, même pour les membres du Bureau d'Ethnologie, en ce qui concerne l'Amérique du Sud. Là, se trouvent, en effet, des savants dont l'autorité en ces matières est à juste titre très considérée, qui affirment avoir constaté des preuves indiscutables de l'existence de l'homme paléolithique dans cette partie du Nouveau Monde. Ces affirmations qui se sont produites à maintes reprises et qui semblaient appuyées sur des raisons valables, ont déterminé le Bureau d'Ethnologie à instituer sur ce point une enquête semblable à celle faite pour l'Amérique du Nord. C'est encore M. Hrdlička qui fut chargé de la diriger; elle eut lieu en 1910 et sur une plus grande échelle que la précédente. Munis des recommandations qui sont nécessaires en pays étrangers et pourvus des ressources financières indispensables, lui et M. Bailey Willis, géologue du Gouvernement américain, partirent pour l'Argentine avec la mission d'avoir à se rendre compte par eux-mêmes de l'exactitude et de la portée des faits avancés. Ils furent l'un et l'autre reçus avec empressement par les savants argentins. Messieurs Ameghino, Ambrosetti, Lehmann-Nitsche, Moreno, Outes, Roth et autres, se mirent cordialement à leur disposition. On leur fit voir tous les spécimens qui avaient été recueillis et on les accompagna jusque sur les lieux des fouilles.

Bien que ces excursions scientifiques, qui s'étendirent à différentes parties de l'Amérique du Sud, aient duré plusieurs mois pendant lesquels MM. Hrdlička et Willis, ainsi que leurs collaborateurs officieux argentins, se multiplièrent pour leur venir en aide, on ne put trouver le temps nécessaire de pousser à fond les études qu'il aurait fallu faire. Mais, tout en reconnaissant ce fait, M. Hrdlička assure que M. Willis et lui se sont suffisamment rendu compte de l'état des choses pour exprimer une opinion ferme sur la question de l'antiquité de l'homme dans l'Amérique du Sud. Cette opinion est nettement contraire aux prétentions des savants argentins, notamment aux vues exposées avec tant d'ardeur et une si grande conviction par le professeur Ameghino.

Avant d'aborder dans son rapport la question au point de vue anthro-

pologique, qui est le principal, le chef de l'expédition laisse la parole à son collaborateur, le géologue Willis, qui dit, qu'après examen, il peut avancer qu'aucune des indications fournies par la géologie, ne confirme l'hypothèse d'Ameghino relativement à l'existence dans les pampas de l'Argentine, à l'époque du Pliocène, de son Homo Pampaeus ou Homo Prothomo.

Passant ensuite à l'étude de l'industrie de la pierre le long de la côte de l'Argentine, que M. Ameghino place à l'époque paléolitique, M. Hrdlička constate que cette attribution plus que hasardée a été contestée par M. Outes, ce qui a valu à ce jeune savant, une réplique amère, blessante même, du célèbre professeur Argentin, et déclare qu'après examen il est obligé de l'écarter, lui aussi. Les débris de cette industrie que lui et Willis ont recueillis sur place et apportés à Washington ne sont pas, nous assure-t-il, d'une grande ancienneté et n'appartiennent, en tous cas, à aucune époque géologique. Le professeur Holmes, un maître en ces matières, confirme en tous points ce jugement.

Arrivant à ce qui fait l'objet essentiel de sa mission, l'examen des preuves ostéologiques de l'existence de l'homme paléolithique du Sud, M. Hrdlička commence par celle qu'on a tirée des restes d'animaux et d'hommes découverts dans la caverne de Lagoa Santa, au Brésil. Ces restes, signalés pour la première fois en 1840 par P.-W. Lund, qui en écrivit à C. C. Raft, et qui est revenu à plusieurs reprises sur le sujet, n'étaient pas considérés par lui-même, originairement, comme dénotant l'existence de l'homme à l'époque où vivaient les espèces disparues, mais le langage qu'il a tenu dans ses dernières lettres semble indiquer qu'il avait modifié son opinion, bien que ses expressions sur ce point ne soient pas suffisamment explicites. Quoi qu'il en soit, Quatrefages jugea, en 1879, que d'après Lund même, l'homme des caves de Lagoa Santa avait été le contemporain des espèces éteintes ; mais cette interprétation des vues de Lund a été contestée par Lutken au congrès de Stockholm en 1833, et, depuis lors, d'autres ont formulé sur ce point des réserves analogues, notamment ten Kate, en 1886, et Sören Hansen, en 1888.

M. Hrdlička, qui s'étend longuement sur cette controverse, note avec satisfaction que notre collègue et ami, M. le Docteur Rivet, qui lui aussi s'est sérieusement occupé de cette question, et qui a montré que les éléments ethniques du type de Lagoa Santa pouvaient se renconnaître dans les restes d'anciennes sépultures de l'Équateur, observe une profonde réserve sur l'âge que l'on peut attribuer à ce type.

Prenant alors l'une après l'autre les raisons qui ont fait dire que les crânes de Lagoa Santa étaient ceux d'hommes ayant vécu dans les temps paléolithiques, M. Hrdlička les soumet à une critique sévère et déclare

qu'il n'y a aucune raison pouvant justifier cette assertion. L'homme de Lagoa Santa, ajoute-t-il, ne différait, que dans des parties individuelles, de l'Indien de nos jours : l'un et l'autre appartenaient au même type.

Ayant ainsi disposé de cette question, l'une des principales de la matière, parce qu'elle est discutable, M. Hrdlička passe en revue toutes les autres, et les traite avec la même rigueur scientifique, mais aussi avec le même septicisme. Ne pouvant le suivre dans cette longue et savante enquête, qu'il faut lire entièrement pour en apprécier la valeur, nous nous bornons à dire qu'il a inspecté les plus importantes fouilles faites ou dirigées par M. Ameghino, qui lui a donné pour cela tout le concours possible, qu'il a étudié la plupart des pièces mêmes sur lesquelles le savant professeur a fondé ses thèses célèbres sur l'existence, dans l'Argentine, à l'époque terciaire de l Homo Pampaeus, qui aurait des caractères simiesques et qui serait, sans doute pour cela même, le plus ancien représentant du genre Homo, sur le Diprothomo Platensis qui précéda ce dernier et qui florissait à l'époque du Pliocène inférieur et enfin sur le Tetraprothomo Argentinus, précurseur du Diprothomo, qui vivait à l'étage du Miocène supérieur.

Il résulte de cette longue, savante, et disons-le aussi, consciencieuse enquête, poursuivie pendant plusieurs mois avec le concours de ceux qu'elle intéressait le plus, que, pour M. Hrdlička, ainsi que pour ses collaborateurs du Bureau d'Ethnologie, il n'y a pas un seul des spécimens connus des restes attribués à l'homme paléolithique, dans l'Amérique du Sud, qui puisse soutenir un examen critique sérieux, tant au point de vue géologique, qu'à celui de l'anthropologie. Sa grande ancienneté, que l'on croit reconnaître à ces restes, n'est motivée, d'après eux, que par des renseignements incomplets sur les conditions de la découverte de ces débris et par des descriptions erronées des pièces mêmes. Toutes celles que la mission a pu examiner ne présentent, nous assurent-ils, aucune différence caractéristique avec celles que l'on sait provenir d'Indiens de notre temps.

Ainsi, les résultats des deux enquêtes instituées par le Bureau d'Ethnologie, sur la question de l'antiquité de l'homme américain, est que les faits établis jusqu'à présent d'une manière incontestable, montrent que dès les plus anciennes manifestations de sa présence, telle que la révèlent les ossements qu'il a laissés et les débris de son industrie, l'homme américain était semblable à ce qu'il est aujourd'hui.

On ne peut se dissimuler que ce jugement final tranche une grosse question sur laquelle bien des savants sont encore partagés. Il n'y a donc pas à s'étonner qu'on se soit demandé si celui qui l'a formulé ne s'est pas un peu trop hâté de tirer des conclusions fermes de faits peut-être

insuffisamment observés ou pas assez nombreux pour justifier l'attitude intransigeante qu'il a prise. M. Hrdlička, en effet, dont le savoir et la puissance de travail ne sont contestés par personne, est un de ces esprits ardents qui dédaignent l'art des ménagements et qui se laissent quelquefois entraîner au-delà des limites que toute recherche scientifique, sagement conduite, impose à ceux qui s'y livrent.

Ici, cependant, nous pouvons le suivre pas à pas dans ses investigations et on voit qu'il les a dirigées avec le soin et la prudence nécessaires. Il a mis tout en œuvre pour s'éclaircir sur les faits qu'il avait à étudier, et loin de dissimuler ou d'affaiblir les arguments de ceux dont il eut à combattre les idées, il s'est attaché à les produire sous leur meilleur jour. On ne saurait, certainement, pousser plus loin la conscience scientifique.

Il ne faut pas oublier, non plus, que dans cette question Hrdlička a derrière lui tout le Bureau d'Ethnologie de Washington, ce qui, en pareille matière, est une autorité considérable, sinon décisive. Est-il possible de considérer comme aventurée ou comme prématurée une opinion à laquelle souscrivent des hommes comme ceux qui ont prêté leur concours au chef de la mission dont nous rendons compte, comme M. W. H. Holmes, notamment, l'éminent directeur de ce Bureau d'Ethnologie où l'on a accumulé des milliers de pièces relatives à l'homme américain et d'où sont sortis tant de travaux qui font l'admiration des spécialistes ?

Remarquons, d'ailleurs, que les conclusions de la mission Hrdlička n'engagent pas l'avenir. Tout ce qu'elles disent c'est que jusqu'à présent, la preuve de l'existence de l'homme paléolithique américain, n'est pas faite, ce qui ne veut pas dire qu'elle est impossible. Posées ainsi, les conclusions de la mission Hrdlička sont acceptables, même par ceux qui croient que l'homme américain a évolué sur place.

Mais les raisons sur lesquelles se fondent ces conclusions laissent-elles réellement place à une solution différente ? En d'autres termes, les motifs mêmes qui font dire à M. Hrdlička que la preuve de l'existence de l'homme paléolithique américain n'est pas faite, n'obligent-ils pas à soutenir, si on les admet, qu'il n'y a jamais eu, en Amérique, des hommes contemporains des espèces éteintes ?

En effet, l'argument fondamental de M. Hrdlička est que tous les débris osseux recueillis dans les différentes parties du Nouveau-Monde et que l'on attribue à des hommes d'une autre époque géologique, sont substantiellement identiques à ceux que laisse l'Indien de nos jours. Ses comparaisons sont donc instituées sur un type unique déterminé, d'où la conclusion nécessaire qu'il tient pour acquis que tous les Indiens du Nouveau-Monde se ramènerait à ce seul type. Mais, s'il en est ainsi, si l'homme américain, tel qu'il existe aujourd'hui, appartient à une seule formation

ethnique, il n'a pas évolué sur place, il est arrivé dans le Nouveau-Monde ayant déjà les caractères fondamentaux qu'il possède aujourd'hui et, par conséquence, aucune fouille ne révèlera jamais son existence à une époque géologique antérieure à celle moderne.

Est-il nécessaire de dire que ces idées ne sont pas acceptées par tous les anthropologistes et que beaucoup les regardent comme inacceptables ? Non, assurément ; mais ce qui est important de dire, c'est qu'elles font de grands progrès et que le moment n'est peut-être pas éloigné où elles prévaudront aux États-Unis, tout au moins, où les éléments indispensables à une étude approfondie de ces questions sont plus nombreux que partout ailleurs, et où on leur a donné une attention toute particulière.

La question de l'ancienneté de l'homme américain a passé par plusieurs phases. A l'origine, quand on ne tenait compte que de la couleur de la peau et de la nature du système pileux on admettait, assez généralement, que les Indiens du Nouveau Monde étaient de provenance mongolique, en quoi il semble qu'on n'avait pas tort ; mais à mesure qu'on reconnaissait que les langues américaines différaient considérablement entre elles et que les caractères physiques des Indiens n'étaient pas partout les mêmes, on abandonnait l'ancienne maniere de voir et, entraîné par le courant des idées transformistes auquel rien ne résistait, nombre d'anthropologistes se montraient favorables au système de la multiplicité des centres de création ou d'évolution. Cette nouvelle conception qui, d'ailleurs, ne prévalut pas entièrement en Amérique, ne fut pas longtemps en vogue. Le développement considérable qu'avait pris partout et surtout aux États-Unis, l'étude des langues et des races américaines, finit par laisser voir que ces langues et ces races, en apparence si dissemblables, avaient, les unes comme les autres, des traits communs, longtemps inaperçus, qui confirmaient ce que la couleur de la peau et la nature du système pileux avaient déjà indiqué, et permettaient ainsi de ramener tous les Indiens du Nouveau-Monde à un type unique.

Nous ne saurions nous étendre ici sur ce sujet ; mais nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui s'y intéressent particulièrement au très remarquable exposé critique que lui ont consacré récemment les membres de l'Association anthropologique américaine et dont notre collègue, M. le Dr Poutrin, a donné un excellent résumé dans le fascicule précédent de notre Journal. Les savants américains les plus compétents en ces matières ont formulé là les derniers résultats des recherches modernes sur le grand problème de l'origine des premières populations du Nouveau Monde et ont montré, qu'outre la coloration de la peau, la texture du poil et cette ressemblance dans le facies qui rappelle d'une manière si frappante certains Tartares et Japonais, il existe des caractères anatomiques, ostéolo-

giques et autres qui permettent de donner une base scientifique à l'assertion qu'il y a un type américain bien caractérisé, type que dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut rattacher qu'à la grande et prolifique souche mongole de l'Humanité.

En vue de toutes ces considérations on peut donc concéder que si M. Hrdlička et ses collaborateurs ne se sont pas trompés dans l'enquête qui leur a été confiée et dont ils nous ont fait connaître les différentes phases, ils ont raison de dire qu'il n'existe pas de preuve décisive que le sol du Nouveau-Monde ait jamais nourri des hommes à l'époque paléolithique. Mais il ne faut pas craindre d'ajouter que si cette preuve venait un jour à se produire, elle aurait pour conséquence de ruiner complètement la théorie sur les origines des Indiens du Nouveau Monde à laquelle toutes les recherches des savants américains conduisent.

(Pitman-) Ellis-System								Bibel-Ausgabe	Englisch Ms. Engl.	Deutsch	Adam Den.Hyad
A	a	𝒜	𝒶	𝒜	am	dann	patte			ä	a
Ā	q	𝒜	𝒶	𝒜	alms	da	pas		ah	ah	ā
Θ	ɵ	𝒪	𝒸		all	—	—		au	aoh	â
Ɣ	ɣ	𝒱	𝒻	𝒻	owl	faul	raout			au	au
B	b	𝒷	𝒷		bay	Bein	beau			b	b
K	k	𝒦	𝒦	𝒦	—	ich, ach	—	k	ch	ch	ch
									« of German »		
D	d	𝒟	𝒹		dale	du	don			d	d
đ	đ	𝒟	𝒹	𝒹	thy	—	—		th(en)	dh	ḍh
J	j	𝒥	𝒿		jest	—	—		j	dsch	ǵ
E	e	𝒞	𝒾		every	denn	cadette			e	e
Ⱑ	a	𝒜	𝒶		ale	ehe	née			eh	ē
ⱡ	ⱡ	𝒥	𝒻	𝒻	isle	eile	païen			ei	ei
F	f	𝒥	𝒻		feel	viel	feu			f	f
G	g	𝒢	𝒼		gain	gähne	gomme			g	g
H	h	𝒦	𝒽		hay	Heu	—	/		h	h
								^		hj	hj
I	i	𝒥	𝒾		inny	innige	fini			i	i
Ɛ	ɛ	𝒞	𝒾		eel	ihn	vie			ih	ī
Y	y	𝒴	𝒴		yea	ja	—	\		j	j
C	c	𝒞	𝒸		cane	Kähne	comme		c	k	k
L	l	𝒮	𝒸		lull	lalle	lune			l	l
								ɬ	ℓ	lh	lh
								kymr. llanelly			
M	m	𝒩	𝒸	𝒩	mum	Mumie	mais			m	m
N	n	𝒩	𝒸		nun	nun	non			n	n
Ŋ	ŋ	𝒩	𝒸				sang		ng	ng	ɒ
								ɴ		nh	hn
U	u	𝒰	𝒰		up	—	—		ŭ	ö	ö
O	o	𝒪	𝒸		olive	von	homme			o	o
Ω	ω	𝒪	𝒸		ope	ohne	eau			oh	ō
Ơ	ơ	𝒪	𝒸		oil	Eule	—			oi	oi
P	p	𝒫	𝒻	𝒫	pay	Pein	peau			p	p
R	r	𝒫	𝒻	𝒫	rare	Rohr	rare			r	r
								ɾ		rh	hr
S	s	𝒮	𝒸		seal	dies	sceau			s	s
Σ	ʃ	𝒮	𝒻		vicious	schon	champ			sch	sch
Ʒ	ʒ	𝒵	𝒵		vision	—	jambe		(plea)s(ure)	sh	sh
T	t	𝒯	𝒯	𝒯	tail	that	ton			t	t
Ʈ	ʈ	𝒯	𝒯	𝒯	thigh	—	—		th(in)	th	th
Є	ʂ	𝒞	𝒸		chest	deutsch	—		ch	tsch	
Ʊ	ʊ	𝒰	𝒰		foot	Kunst	douce		oo	u	u
W	w	𝒲	𝒲		way	—				u	w
Ɯ	ɯ	𝒰	𝒰		food	du	où	ɥ ɥ Ɯ		uh	ū
V	v	𝒱	𝒱		veel	will	veut			v	v
								ʃ	er	yr	ṛ
Z	z	𝒵	𝒵		zeal	diese	des eaux			z	z

ZUR TRANSKRIPTIONSFRAGE DES YAGAN

(FEUERLAND)

VON FERD. HESTERMANN S. V. D.
St. Gabriel-Mödling, Oesterreich.

I. ZUR BIBLIOGRAPHIE DES YAGAN.

In einer jüngst erschienenen Uebersicht [1] über die Sprachgruppen des südlichsten Südamerika hat CHAMBERLAIN auch die sprachlichen Veröffentlichungen des Yagan — das er Yahganan schreibt — behandelt. Ich sehe mich zunächst veranlasst, eine ganz wesentliche Ergänzung zu dieser bibliographischen Uebersicht CHAMBERLAIN's hier nachzutragen, eine solche, die gradezu die Quelle für alle anderen Arbeiten darstellt. Denn auch die Daten der französischen Expedition sind an den Angaben von BRIDGES geprüft worden, da letzterer selbst den Forschern mit seiner ganz ausgebreiteten Kenntnis des Yagan zur Seite stand [2].

Dieses grosse Versehen hatte einen kleineren Irrtum zur Voraussetzung. CHAMBERLAIN sagt zwar selber, dass wir fast alles über die Sprache der Yagan der Arbeit des Missionars BRIDGES schulden, was wir nur besitzen [3]. Aber es ist nicht ganz genau zu sagen, dass die Arbeit von GARBE auf dem Lukasevangelium, von BRIDGES übersetzt, basiere. Denn GARBE sagt ausdrücklich, dass er von MAX MUELLER eine grammatische Skizze der Yagansprache aus der Feder von BRIDGES erhalten und diese etwa 10 Briefbogen umfassende Arbeit benutzt habe [4]. BRIDGES hatte sie eingesandt, um endlich einmal Stimmung zu wecken und Mittel bereitgestellt zu

1. The Present State of our Knowledge concerning the three linguistic Stocks of the Region of Tierra del Fuego, South America. *Amer. Anthropologist.* Vol. XIII, 1911. 89-98. III. Yahganan 95-98.

2. P. HYADES et J. DENIKER, *Mission Scientifique du Cap Horn*, 1882-1883. Paris, 1891. Tome VII. *passim*.

3. *L. c.*, 95.

4. *Götting. Gelehrte Anzeigen.* 1883. I. 336-376. 341,

sehen, dass seine grosse Grammatik und dann auch sein Wörterbuch der Yaganssprache gedruckt würden.

Indertat wurde denn auch die vollständige in Ellis-Transkription geschriebene Grammatik gedruckt und zwar in gleicher Transkription, im Jahre 1894 [1]. Das ist bislang die einzige ganz authentische Quelle für das Yagan, die Chamberlain übersehen zu haben scheint. Und wer sich ein wenig mit der Sprache beschäftigt hat, wird eingesehen haben, warum man die Bibelübersetzungen keineswegs zur Grundlage einer ernsten Grammatik dieser Sprache nehmen konnte [2].

Was uns daneben die französische Expedition bietet, wird aber trotzdem unentbehrlich, da wir von ihr Untersuchungen über die phonetische Eigenart des Yagan besitzen. Das ist immerhin eine so wesentliche Ergänzung der Ellis-Schreibweise, dass wir unbedingt bei der Transkriptionsfrage im wissenschaftlichen Sinne beide mit einander vergleichen müssen. Wir verdanken die Untersuchungen vonseiten der französischen Expedition den Bemühungen des Herrn Schiffslieutenant B. de Lajarte [3].

Indem wir nun den Zweck unserer Arbeit darlegen, geben wir Chamberlain und damit der Amerikanistik Antwort auf die Frage, wie es mit dem Manuskript des grossen Wörterbuches von Bridges stehe, das die Belgica in ihren Besitz gebracht und über das J. Denucé auf der Wiener Amerikanisten-Tagung berichtete [4].

Das Manuskript oder besser die Manuskripte sind nämlich bei mir in Arbeit und da sie indertat jenen Umfang haben, der in etwas lauter Weise oft von ihnen wiederholt wurde, so wird man leicht verstehen, warum die Umarbeitung Zeit braucht.

Denn es ist eine doppelte Umarbeitung erforderlich.

Zuerst einmal wird das alphabetisch angelegte Wörterbuch umgeordnet in ein Wurzelwörterbuch, ganz den von Chamberlain wiederholten Wünschen entsprechend, die schon von Boas auf dem genannten Kongress geäussert worden waren [5].

An zweiter Stelle muss das ganze Manuskript aus der Ellis-Schreibweise in eine wissenschaftliche Transkription umgeschrieben werden. Dafür hat die Kommission der Belgica das Anthropos-Alphabet gewählt,

1. *The Journal of the Anthrop. Institute.* Vol. XXIII. 1894. 53-80.

2. Wenn übrigens das Lukasevangelium in der bibliographischen Uebersicht bei Chamberlain aufgezählt wird, durften auch das Johannesevangelium und die Apostelgeschichte nicht fehlen.

3. *L. c.*, 214-219.

4. *Verhandlungen des XVI. Internat. Amerikanisten-Kongresses. Wien*, 1908-1910. 651-654. S. 652 ist auch die Publikation aus dem J.A.I. genannt.

5. *Verhandlungen.* LXVIII.

und ist die Arbeit bereits soweit fortgeschritten, dass noch vor Ablauf dieses Jahres mit dem Druck wird begonnen werden können.

Grade diese Voruntersuchung über die Transkription soll hier geführt werden, da infolge der wiederholten Publikationen über das Yagan eine recht verzweigte Umschrift entstanden ist, deren Geltung und Wert für das Anthropos-Alphabet unter Zuhilfenahme der Angaben von BRIDGES und DE LAJARTE hier untersucht werden soll. Auch die französisch umschriebenen Wörteraufnahmen der französischen Expedition werden uns noch manchen Dienst leisten können.

II. DIE TRANSKRIPTIONSFRAGE.

A. Die bisherigen Umschriftsysteme.

PLATZMANN hat, ohne zu ahnen, dass es ein festgelegtes ELLIS-System gebe, mit Hülfe der englischen Eigennamen und anderer Fremdwörter aus dem Englischen des Lukasevangeliums in Yagan das System der von BRIDGES angewandten Umschrift wiederzugeben versucht [1]. Er gibt deswegen ein eigenes Vokabular der Eigennamen des Lukasevangeliums [2] und ausserdem ein (unvollständiges) der englisch entlehnten Fremdwörter des Yagan [3], um so die Aussprache der Zeichen festzulegen. Vier Zeichen blieben dabei unbestimmt, da für sie englische Aequivalente fehlten: *hj*, *lh*, *nh*, *rh*. Das ist die Umschrift der unsicheren Laute bei PLATZMANN [4].

Die Umschrift der übrigen Laute ist an das Deutsche angelehnt, und hat dadurch eine geradezu monströse Form erhalten [5].

Die französische Expedition erfuhr wohl, dass die Transkription ein gewisses ELLIS-System sein solle, war aber im übrigen ganz unsicher über dessen Herkunft [6]. Sie gibt die Zeichen mit einer von BRIDGES selber überprüften Wortentsprechungsliste.

Es hatte also der Vorgänger BRIDGES', Rev. GEORGE P. DESPARD, erster

1. *Glossar der Feuerländischen Sprache*. Leipzig, 1882. 229. Desgleichen unter folgenden Wörtern: *äbeilä, äbeilahki, abeilä uöschtahguhä, ahnändaulum, aohälä eizöch*, des Feuerländisch-Deutschen Teiles.
2. *L. c.*, 233-239.
3. *L. c.*, 240-246.
4. *L. c.*, 230-231.
5. Siehe für die ganze Umschriftfrage und die jedem einzelnen Zeichen bei den verschiedenen Autoren entsprechenden Werte die beigegebene Tabelle.
6. *L. c.*, 336.

Missionsvorsteher bei den Yagan, das Ellis-System gewählt zur Umschrift der Bibeltexte in dieser Sprache. Garbe sagt ausdrücklich, dass dieses System in der grammatischen Skizze angewandt worden sei [1].

Garbe ist aber auch der einzige geblieben, der sich ein wenig über den Wert der Transkription ausspricht.

Das Transkriptions-System Ellis war eine Neuauflage des Pitman-Systems und hier unter den Händen der Missionare erlitt es neue Ummodelungen, nachdem es selber schon so eigenartige Formen besessen. Selbst die Bibeldrucke des Yagan haben noch einige neue Abweichungen gegenüber dem Ms. selbst und die beiden letzten Publikationen wieder gegenüber dem Lukasevangelium, das zuerst im Druck erschien.

Der Fehler lag im System von Ellis selber, da er Typen der Antiqua- und Kursivschrift zu verschiedenen Lautungen verwandte. Dadurch wurde die Schrift ungleich. Des weiteren hatte Ellis für Laute wie Aspiration, Halbvokale u. ä. immer noch Buchstaben, die aber von den Missionaren in Akzentzeichen umgeändert wurden, weil sie, wie es in der Skizze bei Garbe heisst, « ohne Vokal unaussprechbar seien und nur unmittelbar vor, aber nie hinter Vokalen hervorgebracht werden können [2] ».

So hat Bridges umschrieben :

h mit ′	daraus kombiniert *h* — *j* (*y*)	gleich ʌ
j (*y*) mit ˋ	*h* — *w*	gleich ˂
w mit dem Längezeichen.		

Das System Ellis unterscheidet nun schon durch verschiedene Zeichen die langen von den kurzen Vokalen, was durch das Englische leichter gegeben war. Das ist bei ihm karakteristisch. Ausserdem müssen wir nach dem Gesagten es von der bei Bridges angewandten Variante unterscheiden.

Friedr. Mueller [3], Garbe und Adam [4] schliessen sich mehr oder weniger dem Lepsius'schen Umschriftsystem [5] an, so dass sie zusammengefasst werden können.

Danach gruppieren sich die Umschriftarten folgendermassen :

1. Ellis-Bridges,

   a) Ellis.

1. *L. c.*, 342.
2. *L. c.*, 342. Ebenso Londoner Ms.-Druck *l. c.* S. 53.
3. *Grundriss der Sprachwissenschaft.* IV. Band. Nachträge. 207-221.
4. *Grammaire de la Langue Jagane.* Paris, 1885.
5. *Standard Alphabet.* 2d ed. London. Berlin, 1863.

b) Bridges-Manuskript und dessen Londoner Druck.
c) Bibeldrucke.

2. Platzmann's Glossar : Deutsche Umschrift.
3 Französische Expedition : Französische Umschrift.
4. Lepsius-Arten.
   a) Mueller.
   b) Adam.
   c) Garbe.
5. De Lajarte's phonetische Beobachtungen.
6. Das Anthropos-Alphabet [1].

1. Die Ellis-Transkription.

a) Diese Bezeichnung der Laute war an und für sich keine ungünstige Wahl und verdient jedenfalls den Vorzug vor einer englischen Umschrift, der das Manuskript auch wohl hätte zum Opfer fallen können. Denn dass das Ellis jetzt antiquiert ist, hindert uns nicht, mit seiner Hülfe den Lautstand des Yagan, soweit das System damals die Erkenntnis zuliess, hinreichend zu erkennen. Wenn es hier auch an einer wissenschaftlichen physiologischen Beschreibung mangelt, so haben wir eine genügende Festlegung durch andere Laute, die auf der beigegebenen Tabelle nach dem Originalwerk wiedergegeben sind. Einige Laute bleiben dabei unbestimmt, und wir müssen es der Zukunft überlassen, sie genauer zu fixieren. Ihr Wert wird ein relativer für die nächste Zukunft bleiben müssen.

Eine solche Unsicherheit besteht dort, wo das *ch* mit deutsch *ach* und *ich* wiedergegeben ist. Eine ähnliche Unsicherheit bleibt für *s* oder *sh* bestehen. Desgleichen für alle Laute, für die, wie oben gezeigt, Bridges eigene Beizeichen wählte. Die übrigen unsicheren Zeichen kommen überhaupt in Wegfall, da sie in der Sprache garnicht vorkommen, wie noch gezeigt werden wird, somit ihre Unsicherheit von gar keinem Belang ist. Auch einige andere sichere Zeichen sind nur englisch entlehnt, und fehlen in Yaganwörtern vollständig.

b) In den Manuskripten, die uns vorliegen, ist das Ellissystem gebraucht und zwar noch ohne jene Aenderungen, die schon angeführt wurden, die aber wohl im Londoner Druck stehen. Letzterer gibt als Alphabetic Key Beispiele, die auch hier auf der Tabelle eingetragen sind. Leider lässt

1. P. W. Schmidt, Die Sprachlaute und ihre Darstellung. « Les sons du Langage et leur représentation. » *Anthropos*. II, 1907. 282-329, 508-587, 822-897, 1058-1105.

sich im Druck des Londoner Manuskriptes der Grammatik nicht ein Druckfehler von einer eventuellen Aenderung unterscheiden. Schon gleich die beiden ersten Zeichen wären nach Ellis verkehrt.

c) Die Bibeldrucke geben das Ellis-Alphabet mit geringem Unterschied. Das Lukas-Evangelium, das zuerst gedruckt wurde, hat kursiv *a*, das in den folgenden Ausgaben in seiner kursiven Gestaltung die Antiqua-Richtung oder aufrechte Haltung annimmt. Die anderen Aenderungen sind noch unwesentlicher. Aber es fällt hier auf, dass von den Beizeichen in beiden Textausgaben nur das Zeichen für *h*, das Zeichen für *w* und *j* steht, während die Kombinationen wieder (vielleicht nur teilweise) auf die Fremdwörter beschränkt sind, also mit dem Yagan garnichts zu tun haben.

2. Platzmann's Glossar.

Die von Platzmann in Anlehnung an das Deutsche versuchte Umschrift ist selbstverständlich ein ganz unwissenschaftliches Pêle-mêle geworden. Noch schlimmer ist aber, dass er Unterschiede ganz ohne Grund verwischte, die nach Ellis deutlich getrennt waren, wie *u* für *u* und *w*. Die Dehnungen nach deutscher Art durch Dehnungs-*h* anzudeuten ergab für Zusammensetzungen die ähnliche Unsicherheit, da auch aspirierte Konsonanten vorkommen. Solche stehen zwar gewöhnlich mit nachgeschriebenem *h* : *lh*, *nh*, *rh*, aber dem gegenüber steht *hj*, *hw* kommt aber garnicht vor.

Des weiteren hat das deutsche Umschriftsystem noch den Nachteil einer ganz monströsen Weitschweifigkeit, was bei Platzmann besonders empfunden wird, da er nicht nur einzelne Wörter, sondern ein phraseologisches Glossar gibt. Das ergibt Wortungeheuer wie : *älăguhuöschtahgöschindeiän*, *hätahgöschituhpaohänudeh*, *tschisinahnuhtuhä*, *tschköschschäkuhtuhpönä*, *uöschtahguhkihpeiämälim*, und andere.

Im übrigen hat sich Garbe besonders auf die Besprechung des Systems der Platzmann'schen Glossar-Umschrift eingelassen, bei dem also Genaueres zur Sprache kommen wird.

3. Die Umschrift der französischen Expedition.

Das Vokabular der Expedition verzichtet auf jeden Ausspracheschlüssel, es gibt eine dem französischen System vollständig entsprechende Umschrift. Nur ist am Schluss des Vokabulars auch das Alphabet der

englischen Missionare gegeben, dem Probewörter beigegeben sind [1]. Da ausdrücklich bezeugt wird, Bridges habe die einzelnen Belegwörter alle durchgesehen und akzeptiert, so bringt uns die Tabelle in einige Verlegenheit gegenüber dem, was wir sonst annehmen müssten. Abgesehen davon, dass die Zeichen sehr annähernd wiedergegeben sind, ist es schwer, dem Wert der Einzelnen Glauben zu schenken.

o in *oh*; statt engl. *all*
e « *peigne* statt engl. *ale*, deutsch *ehe*, franz. *née*
o « *note* « « *up*
eu « *œufs* « « *er*.

Des weiteren verstehe ich nicht :

ss in *basse*
tz « *tzigane*
thl « *Athlas* (*th* dental)
nn « *hennir* (*n* nasal)
rch « *parchemin*.

Wir werden nachher noch die Angaben de Lajarte's mit dieser Aufstellung zu vergleichen haben. Die Akzent- und Lautverwechslungen über der Tabelle der Expédition française sind wohl Druckfehler.

4. Mueller-Adam-Garbe.

Friedr. Mueller hat *r*, *th*, und *dh* fallen lassen, *ž* steht in Klammer, *ĥ* ist vorhanden. Auf Umschrift mancher Zeichen hatsich Mueller garnicht eingelassen, trotzdem dass sie im ersten Bande nicht ganz vorgesehen ist, offenbar, weil Mueller keinen Ausweg wusste.

Adam hat wohl sein System beinahe ganz von Garbe, das er ein wenig modifizierte. Er schreibt *ö* statt *ü*, *v* statt *ṅ*, *th* für *ƥ*, *dh* für *đ*, *lh* für *ł*, *sch* für *sh*, *sh* anstelle von *š*. Ueberdies hat Adam *hn*, *rh*, *hj*, *hw*.

Am ausführlichsten müssen wir uns nun mit Garbe beschäftigen, der zuerst das Ellis-System erkannte, es auch kannte, und die Schreibweise bei Platzmann und Bridges kritisierte.

Garbe hatte neben dem Bestreben einer wissenschaftlichen Schreibweise auch das andere, die nicht im Yagan vorkommenden Zeichen wieder auszurangieren. Zu gleicher Zeit fand schon Garbe die Beschränkung einiger Laute, die nur in der Nähe oder an der Seite anderer Konsonanten oder Vokale überhaupt vorkamen.

1. *L. c.*, 337.

Für ä bei Platzmann schreibt nun Garbe *a*, für *ŏo* bei Bridges gibt er *u*, für Platzmann's *ö* schreibt er *ŭ* gleich geschlossenes englisches *u*, für *er* bei Bridges und *yr* bei Platzmann umschreibt er *ŷ*. Die langen Vokale gibt er folgendermassen, insofern sie noch differenziert sind : *ā* statt Pl. und Br. *ah*, *ē* statt Pl. *eh*, *ī* für Pl. *ih*, *ū* für Pl. *uh*, also immer Dehnungsstrich für Dehnungs-*h*, dann *â* für, « dumpfes nach *o* hinneigendes *ā* » ; für *au* Br., *aoh* Pl. Durch *ŭ* und *â* sind ersteres als immer kurzer, letzteres als immer langer Vokal gut gekennzeichnet. Seine Diphthonge sind *au*, *ei*, *oi*, letzteres bei Bridges *oy*.

Die Konsonanten sind ebenfalls stark vereinfacht. Die Gutturalen : *k* für Br. *c*, *ñ* für Br. und Pl. *ng*. Die Palatalen : *ķ*, bei Br. *ch*, der aber ausserdem ein German *ch* kennt, *tsch* bei Pl. ; *ģ* gleich *j* bei Br., *dsch* bei Pl. Die Dentalen : *ƥ*, *th* in *thin* nach Br., *ih* nach Pl., *đ* wie *th* in *then* bei Br., *dh* bei Pl. Bei den Labialen : *w* für *u* bei Pl. Die Liquidä : *ŧ* für das kymr. *ll* in *llanelly* nach Br., *lh* bei Pl. Die Sibilanten : *sh*, bei Pl. *sch*, *ʒ* sei englisch, *š* wie *s* in *pleasure* nach Br., *sh* nach Pl. Die Zeichen *hn* und *hr* bei Bridges habe Platzmann irrig als *nh* und *rh* gerechnet, es seien Doppelzeichen.

Diesen Noten gibt Garbe noch folgende Beobachtungen bei :

a) Nach dem Stoffe bei Bridges steht *â* nur vor *a* oder *ā*.
b) Konsonantenverdoppelung ist als solche zu sprechen.
c) *ñ* stehe nach Bridges besonders vor *g*, *m* vor *p* und *b*, *n* vor *t* und *d*.

5. Die Beobachtungen de Lajarte's und Zusammenfassung aus den genannten Umschriftsystemen.

Bevor wir de Lajarte's Angaben uns vorführen, wollen wir noch einige Beobachtungen aus dem Vokabular der französischen Expedition zusammenstellen.

Das französische Vokabular unterscheidet zunächst nicht zwischen kurzen und langen Vokalen. Es kennt nur: *a*, *e*, *i*, *o*, *ou*, *é*, *è*, *aï*, *eu* (?), dann *er*, *èr* ; *y* steht mehrmals am Anfang vor Konsonannten. *Oi* gibts also nicht, und was *é*, *è*, und daneben noch *e* sollen, ist unklar. Das *â* Garbe's oder *aoh* Platzmann's fehlt vollständig. An Konsonanten steht *k*, *g* — dieses *gh* vor *i* und vor *a* und *ou* —, *ng* (*nghi*), *kh*, *h*, *tch* (einmal *tchy*) *dj*, *y*, *t*, *d*, *th* vor *r* und *l*, Platzmann's *lh* hat kein eigenes Zeichen, *n*, *b*, *p*, *f*, einmal *ff* im Auslaut, *fh*, *v*, *ou* (das ist *w*, *au* nach Garbe sind beide darin enthalten, *au*, demnach also immer, wenn es nach *a* — also *aou* — steht, und vor oder nach dieser Gruppe ein Konsonant sich befindet).

Ein einzigesmal steht *u* allein zwischen zwei Konsonanten ; *m*, *r*, *l*, für *ł* siehe *th* ; *c* (*ci*), *ch*, *ʒ*, *j*, *rh* ; *rch* steht nur einmal, wo es aber aus *r-ś* zusammengesetzt ist, etymologisch ; *tc*, *ts*, *tʒ*.

Es fehlen also den andern Systemen gegenüber ausser den kurzen Vokalen, und den beiden aufgezählten Vokalnuancen noch : *d*, *v*, wenn nicht *fh* gleich *v* ist, *hm*, *hj*, *n*, *hw*.

An zweiter Stelle resumieren wir kurz das Hierhergehörige aus den Beobachtungen von DE LAJARTE.

1) Über die Vokale :

a ist fast wie im Französischen. Weiter aber auch bald wie *e*, bald wie *ou*, manchmal wie *i* oder *eu* (Siehe auch *ou*).

e geschlossen ist *é*, offen *è*. (*e* muet wird nicht geschrieben, also *lan* wie *lane* gesprochen, nach französischer Auffassung).

eu nur hier und da, mit französischer Aussprache.

i wie im Französischen, oft sehr lang, wie unser (franz.) *y*.

o ist ebenfalls französisch, mehrfach mit einer nachfolgenden sanften Aspiration. Dann wird *oh* fast wie *ou*.

u ist ganz ausnahmsweise wie das französische. Als Beispiel steht hier im Vokabular *tchuich*, *paruri*, *ouchkach-paruri*. Ein weiteres Beispiel liegt bei den Autoren der Expédition Française nicht vor.

ou und *a* werden am häufigsten von den Feuerländern — soll heissen Yagan — gebraucht. Sie sprechen oft *ou* wie die Franzosen und aspirieren es am Beginn oder am Ende der Wörter, wo es dann nur sehr wenig wahrnehmbar ist.

2) Über die Konsonanten :

b und *p*, *f* und *v*, *d* und *t*, *g* (*gh*) und *k* werden oft gegeneinander vertauscht.

c hat sehr häufig einen leisen *t*-Vorschlag.

ch ist französisch, etwa wie in *chou*.

h ist oft Vokalvorschlag, oder im Auslaut wie griechisches *χ* oder deutsches *ch*.

j ist ebenfalls französisch, *s* und *ʒ* sind sehr selten, *m* und *n* dagegen sehr häufig, aber oft kaum wahrnehmbar.

l ist stark artikuliert. Das französische mouillierte *l* ist unbekannt. *r* ist französisch zu sprechen, wird aber auch aspiriert. So bei den Wörtern *achakhr*, *oufkihr*. Glücklicherweise steht im Vokabular das *h* hinter dem *r*, also *rh*, denn im anderen Falle könnte man wieder *achakh-r* nicht von *achak-hr* unterscheiden.

Die « Feuerländer » sprachen trotz wiederholten Vorsprechens *lév* [so !] statt *lèvre*, *Alexand* statt *Alexandre*, auch das Anlaut-*r* in *Romanche*, dem Namen des französischen Schiffes, zu dem Lieutenant DE LAJARTE gehörte, konnten sie nicht sprechen. Wohl aber vermochten sie *dormira* nachzusprechen, wo ihnen das zweite *r* besser glückte als das erste.

Diese Beobachtungen wären sehr wertvoll, wenn danach oder mit diesen Unterscheidungen die ganze Sprache aufgenommen worden wäre, so bleiben sie nur mehr eine allgemeine Karakteristik der phonetischen Art der Sprache.

* * *

Indem wir nun zur Feststellung eines neuen Lautsystems die Geltungen der einzelnen gebrauchten Umschriftsysteme vergleichend vorführen, haben wir zunächst die Absicht, alle Laute zu streichen, die nicht yaganisch sondern nur etwa englisch oder anderswoher sind oder in solchen entlehnten Wörter vorkommen.

Zu gleicher Zeit ist es gut, die Anzahl der diakritischen Zeichen zu beschränken, und lieber ein einfaches Zeichen mit dem vorausgegangenen Vermerk zu bringen, dass es im Yagan immer den oder jenen Wert habe, als die Diakritika noch zu vermehren.

Wenn ein Laut sich nur in einem Wortkompositum findet, so ist er nur dann mit einem Nebenlaut eventuell als ein Laut zu betrachten und zu umschreiben, wenn das auch wirklich derfall ist. Oder allgemeiner gesagt : Die Umschrift darf niemals historisch werden, sondern unterscheidet nur streng phonetisch. Wäre also eventuell in der Sprache ein einziger, d. h. ein und derselbe Vokal manchmal dieser, manchmal jener Herkunft, so wäre er dennoch immer gleich zu schreiben, selbst wenn das anderweitig in der Sprache in jedem Fall klar erkennbar vorläge. Das Letzte ist deswegen wichtig hervorzuheben, weil es hie und da sich bei Linguisten oder deren Arbeitsmethoden findet. Es ist aber unzulässig, erstens weil es in sich verkehrt ist, in die Sprache hineinzutragen, was nicht darin liegt, zweitens weil leicht Voreingenommenheit eine falsche Transkription festlegen könnte, drittens weil bei fortschreitender wissenschaftlicher Erkenntnis der Sprache, die Transkription sich, konsequent weitergeführt, immer neue Ummodelungen gefallen lassen müsste.

Wir haben uns selbstverständlich um solche Laute garnicht weiter umzusehen, deren Umschriftwert schon klar zutage liegt.

Noch eine prinzipielle Frage hervorzuheben ist von Wichtigkeit : Sollte ein Laut sich nicht absolut festlegen lassen, so genügt es auch, ihm in der Sprache einen solchen Wert zu geben, durch den er sich von

allen andern unterscheidet, und es kann, unbeschadet weiterer Erkenntnis, der Zukunft überlassen bleiben, den absoluten Wert noch genauer festzulegen.

Für die Vokale bestehen nun grade keine grossen Schwierigkeiten. Wir können uns auf die erste Ellis-Schreibweise wohl stützen, und indem dieselbe für das Yagan kein einfaches *a* aufzählt, sondern das kurze *a* immer als *ą* oder ähnlich gegeben werden zu müssen scheint, bleibt vielleicht für *ö* noch der Zweifel bestehen, ob hier wirklich die rechte Nuance getroffen ist. Wenn aber *a* nicht vorkommt, können wir statt *ą* immer *a* schreiben mit der allgemeinen Bemerkung, dass *a* immer den Wert von *ą* hat. Das liesse sich dann im eventuellen Falle mit *ö* später nachholen.

Ob *oi* wirklich ein Laut für sich ist, scheint mir fraglich, da er wahrscheinlich nur *o-i* in etymologischer Komposition ist. Jedenfalls ist er selten. Im französischen Vokabular scheint er zu fehlen : *Loimärh* des Lukasevangeliums ist wohl dasselbe wie *lëimar* im französischen Vokabular.

In der Konsonantenreihe kommen zuerst einmal *th* und *dh* nach Platzmann in Wegfall, die rein englisch sind. Ausserdem findet sich *er* von Bridges oder *yr* nach Platzmann wieder nur in englischen Wörtern [1], desgleichen *hw* [2](oder auch wohl *wh*). Platzmann's *sh* ist auch wohl überflüssig, wie denn ja Mueller *ž* auch einklammert, *ń* existiert nicht selbstständig, sondern nur vor palatalisierten Dentalen etc. Nur in einem einzigen Wort scheint *ž* vorzukommen : *eižöch*. In der labialen Frikativreihe hat Mueller *f, v, w* und (*hw*), Adam *f, v, w* (*hw*), also die gleichen, Garbe desgleichen. Diese müssen wohl aufrecht erhalten bleiben als Entsprechungslaute und solche, die nach Sandhi sich ändern.

Nach diesen Ausrangierungen der bei den einzelnen Umschriften aufgeführten fremden Zeichen versuchen wir für die echten Yaganlaute die Anthropos-Transkription zu geben, die wir demnächst bei Herausgabe des Lexikons anzuwenden vorhaben.

B. *Das Anthropos-Alphabet.*

Danach ergeben sich also, mit Anthropos-Alphabet umschrieben, folgende Laute :

1. Bei *ǫ* kann der Längestrich fehlen, da es nur lang vorkommt.
2. Das einzige *yryũan* (Lond. Ms.-Druck, *l. c.*, p. 58) ist wohl Druckfehler statt *syũan*, wie Garbe es auch richtig hat (l. c., p. 359).
3. Fehlt bei Platzmann und Garbe.

1. Vokale.

a) einfache. a. kurz : *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, *ö*,
b. lang : *ā*, *ē*, *ī*, *ō*, *ū*, *ǫ*.

b) Diphthonge. *au*, *ai*, (*oi*).

2 Konsonanten.

k, *g*, *v*, *x*, *h*, *č*, *ǰ*, *t*, *d*, *p*, *b*, *f*, *v*, *w*, *m*, *n*, *r*, *ŕ*, *l*, *ĺ*, *s*, *š*, *z*, *y*.

Es ist nicht klar, ob *x* oder besser ɤ zu schreiben ist. Wir bleiben der Einfachheit halber bei *x*, und überlassen es der Zukunft, diesen Wert genauer zu bestimmen, selbst auf die Gefahr hin, dass dieses Zeichen später als für *x* und ɤ zugleich stehend erkannt werden sollte. Wir können es vorderhand nicht ausmachen, was darunter zu verstehen ist.

Auch ist unklar, wie *f*, *v*, *w* von einander zu unterscheiden sind. In den von Platzmann dem Lukasevangelium entnommenen Wörtern englischen Ursprungs ist einfach dieser Unterschied wie im Englischen durch geführt. Man dürfte daraus nicht schliessen, dass etwa die englischen Missionare die englische Aussprache und Schreibweise von *f* (einmal *f* gleich *ph*) auslautend und dafür *v* inlautend[1] auch im Yagan nachgeahmt hätten, indertat besteht dort etwas ähnliches, aber es geht weit über das Englische hinaus, indem es auch in andern Lautreihen sich findet. Und auch bei *f-v* geht es über diese Reihe hinaus. Dafür nur einige Bespiele, an denen die Sprache ganz aussergewöhnlichen Reichtum besitzt.

Gutturale :

**yak* : *yöx*, *yāg-un* œuf — **lök-ak*, *lök-öx*, *lok-āg-un* nuit — **haš-ak*, *hāš-öx*, *hāš-āg-un* banc de gravier.

Dentale :

**sit*, *sīŕ*, *sit-un* ustensile — * *wör-ut*, *wör-uŕ*, *wör-at-ūpei* arbre — * *ufk-it*, *ufk-iŕ*, *ufk-it-un* oreille — * *ök-öt*, *ok-öŕ*, *ök-at-ūpei* maison.

Labiale :

**ap*, *öf*, *âp-un* foyer.

Die gegebenen Beispiele sind nur aus der Verbindung von Substantiven mit Suffixen. Auch zwischen anderen Derivaten tritt dieser Vorgang auf :

sāg-ū verwundet sein, *söx* Wunde ; *wöštā-g-ūkīp-aiamalim* Mägde. *wöštö-x-yāgū-uön* Knecht.

1. Englisch *thief*, pl. *thieves*.

Auch wird *f* und *v* in den Belegen sonst auseinandergehalten : *bāv* nicht, *duf* Krankheit.

Andere Wechsel sind zwischen *r* und *š* : * *kur* : *kö-kuš* er liebt ; *mör-a* hören, *muš-mū-tū* er hört.

Über die Labialreihe suchen wir vergebens weitere Aufklärung, und müssen darum vorläufig bei der Ellis-Geltung stehen bleiben, mit Beibehaltung der Unterschiede, die das Ms. selber gibt.

l' wird im Ms. noch genau nach Ellis *hl* geschrieben, das dieser p. 128 gleich wälischem *ll* in *llall* setzt, desgleichen p. 217 (*hl* gleich Walsh *ll*) ; ebenso Bridges selbst bei Garbe S. 343 : *ł* gleich *l* in kymrisch *llanelly*. Weder Mueller noch Adam, noch Garbe bemerken etwas zu dem Laut, de Lajarte hat darüber nichts, als die Bemerkung, *l* werde zuweilen stark artikuliert, und l mouillé existiere nicht [1]. Die französische Tabelle umschreibt *thl* ; Bridges nennt *ll* immer kymrisch oder gälisch. Bei Lepsius finden wir *'l* umschrieben, das er folgendermassen beschreibt [2] : « The fourth liquid letter, viz. *l*, has likewise, besides its simple pronunciation, an aspirated one, expressed by doubling it, *ll*. As in the case the *l* becomes at the same time a palatal pronunciation, the middle of the tongue touching the palatal point on the palate, and the aspiration passing on both sides of the tongue over the eye-teeth, it might be still more exact to render this letter by *'l'* ; we omit however, the palatal line, to spare a diacritical sign which is not absolutely necessary, there being only one aspirated *'l* ». Wir folgen einem andern Grundsatz, indem wir nur das Palatalzeichen schreiben, und über dieses von vornherein bemerken, dass der Laut zugleich aspiriert ist. Dann stimmt das Zeichen *l'* besser zu *ŕ*. Ob damit der yaganische Laut genau beschrieben ist, bleibt abzuwarten. Vielleicht ist die Schreibweise der Mss. und der Bibeldrucke nur an Bekannteres angelehnt.

In der gleichen Unterart, mit *h*, erscheinen die Laute, *nh*, *jh*, *rh* oder wie Mueller schreibt : *hr*, *hn*, *hj*. Garbe schreibt zwar *lh*, aber *hr*, *hj*, *hn*. Garbe findet bei Bridges *hn* und *hr* als Doppelkonsonanten, die Platzmann [3] irrigerweise mit *nh* und *rh* gebe ; Genaueres an die Stelle zu setzen hat auch Garbe unterlassen, und seinen Vorwurf gegen Platzmann nur mit dem Hinweis auf Bridges begründet, was allerdings hinreichend war. Indem Mueller und Adam die Schreibung Garbe's herübernahmen, haben beide nichts weiter über den Wert des Zeichens, oder der Zeichen, gesagt. Die Umschriften aus der französischen Tabelle sind oben gege-

1. *L. c.*, p. 217.
2. *L. c.*, p. 172.
3. *L. c.*, p. 231.

ben worden, mehr erfahren wir bei DE LAJARTE auch nicht. Hier scheint die im Ms. zuerst gebrauchte Schreibung *hr* wieder an das Kymrische anzuschliessen, wie auch *ll* oder *hl*, und ELLIS hat S. 128 *hr* gleich *rh* in *rhag* (wäl.), desgleichen S. 217. Danach wäre *parchemin* jedenfalls zu stark, aber man sieht kaum ein, wie BRIDGES dieses Beispiel für eine einfache Aspiration gutgeheissen haben sollte. Danach würde man eher an französisch *large* denken, etwa tschechisch *ř* oder polnisch *rz*. Nun will aber LEPSIUS dennoch Aspiration in der Bezeichnung finden, wenn er auch die Schreibungen mit der Umschrift *nh*, *mh*, *rh* vorzieht ; the aspiration being more closely connected with the liquid letter than the composition with *h* would indicate [1]. Danach müssen wir uns entschliessen, bis auf weiteres *ŕ* zu schreiben, und die genauere Bestimmung des Lautes noch offen zu lassen. Dass mehr als Aspiration allein vorliegt, gibt auch BRIDGES an im Londoner Ms.-Druck : « aspirated and trilled » [2].

Bleiben noch zur Bestimmung übrig *hn* und *hj*.

Für *hj* gibt PLATZMANN aus dem Yagan den Beleg *hyũai*. *hj* scheint im Yagan ebenfalls selten zu sein, wenn es überhaupt wirklich vorkommt. Es ist in den Drucken anscheinend garnicht zur Anwendung gekommen. Wir würden jedenfalls das *h* auch vor das *j* setzen, wenn es vorkommt, worin alle andern, die es überhaupt haben, ohne Ausnahme übereinstimmen trotz teilweise entgegengesetzter Schreibweise der übrigen Aspiratae :

PLATZMANN	*hj*	—	*nh*	*rh*	*lh*
GARBE	—	—	*hn*	*hr*	—
ADAM	*hj*	*hw*	*hn*	*hr*	*lh*
MUELLER	*hj*	*hw*	*hn*	*hr*	*hl*.

Wie man sieht, hat GARBE weder *hj* noch *hw*.

Was ist nun *nh* oder *hn* ? Auch darüber sind wir wieder nur auf das Kymrische angewiesen, und im gleichen Sinne sagt BRIDGES wieder im Londoner Ms.-Druck, dass es « aspirated *n* » sei. Aber diesmal fügt er hinzu « almost *kn* », woraus zu schliessen erlaubt sein könnte, dass wirklich eine Aspiration, und zwar wohl fast eine gutturale Frikativa vorliegt, da ja *k* « the *ch* of the Germans » ist. Danach wäre dann auch rundweg *xn* zu schreiben. Vielleicht liegt aber auch hier nur wieder Komposition vor.

Daran anschliessend haben wir noch einen Laut zu erwähnen, der in der Umschrift mit zwei Zeichen zu schreiben wäre, *ts* nämlich, der aber in der

1. *L. c.*, p. 231.
2. *L. c.*, p. 53.

Sprache eine reine Lautdifferenzierung ist, wie sie im Germanischen, Griechischen (und Lateinischen) genau so vorkommt. Es ist die Umwandlung eines *t* vor einer anderen Dentalis in diesen Laut, der genau der Umwandlung des gleichen *t* in *č* vor den Gutturalen entspricht.

Danach ergäbe sich folgender Lautbestand in Anthropos-Umschrift für das Yagan :

Vokale.	Konsonanten.
a ā	*h*
o	*k g x*
e ē ŏ o ō	*č ǰ š y*
i ī u ū	*ts*
ai au	*t d s(z) r ŕ l ĺ n*
(oi)	*p b f v w m*

III. Akzent und Betonung.

Über den dynamischen Wortakzent erfahren wir nirgends etwas, was ausreichend wäre. Die ausführlichsten und einzigen Angaben zugleich gibt Bridges im Londoner Ms.-Druck [1].

Im allgemeinen liegt der Akzent in zweisilbigen Wörtern auf der ersten Silbe. Bei einigen Wörtern liegt er auf der letzten Silbe.

Für drei- und viersilbige Wörter gibt es so viele Unregelmässigkeiten, dass sich keine Regeln geben lassen. Antepänultima, und weiter nach vorn liegende Akzente sind vertreten.

Erst die Mss. werden genaueren Aufschluss darüber geben.

Über die Satzbetonung sagt de Lajarte eingangs seiner aufgezeichneten Untersuchungen: « Dans la conversation courante, ils terminent souvent leurs phrases, surtout quand elles expriment une demande, en élevant la voix d'un demi-ton faible, ce qui donne à leurs paroles une intonation suppliante très caractéristique [2]. »

1. *L. c.*, p. 54. Die Akzentsilbe ist hier immer mit kursivem Vokal gedruckt, da die Akzente schon als konsonantische Beizeichen vergeben sind.

Da aber Unterlängen und andere Zeichen garnicht kursiv vorzukommen scheinen nach Ellis —, denn die paar reinen Vokale sind aus der gewöhnlichen Kursive genommen, so sind es nur wenige Wörter, bei denen der Akzent wirklich bezeichnet ist, genauer gesagt, die Regel steht wohl da, aber eingehalten ist sie im Druck des Ms. nicht.

2. *L. c.*, p. 214.

NOTE

SUR LA

TEINTURE DE TISSUS PRÉCOLOMBIENS DU BAS-PÉROU

PAR M. VALETTE,

Chef du laboratoire de recherches des teintures des Gobelins.

Les intéressants tissus précolombiens rapportés par M. le capitaine Berthon présentent au point de vue teinture des particularités remarquables.

On sait que beaucoup de colorants prennent directement sur les tissus, soit végétaux soit animaux. Par contre, d'autres, et ce ne sont pas les moins solides, exigent l'intervention d'un produit intermédiaire généralement d'origine minérale qu'on appelle un mordant.

La pratique de la teinture, presque aussi ancienne que les textiles eux-mêmes, portait certainement au début sur l'emploi des colorants se fixant tout seuls soit à froid soit à chaud. L'emploi de mordant n'est venu que plus tard et suppose déjà un degré de civilisation plus avancé. Les Chinois, les Indous, les Égyptiens faisaient usage de l'alumine et de l'oxyde de fer pour le mordançage. Dans les tissus coptes les bruns et les noirs sont faits à la noix de galle et à l'oxyde de fer et avec garance pour les bruns.

Les rouges sont obtenus avec la cochenille sur mordant d'alumine, les bleus avec l'indigo, les jaunes avec un colorant qui n'a pu être déterminé, car les colorants jaunes végétaux sont extrêmement nombreux. La couleur jaune des Coptes présente la curieuse particularité d'être fixée (d'après M. Albert Scheurer) sur un mordant d'étain et d'alumine, ce qui dénote une étude très complète des phénomènes de la teinture, car les mordants doubles, dont on connaît mieux à présent les précieuses propriétés, sont très employés maintenant. D'autre part l'emploi de l'étain dans les rouges cochenille et les jaunes à la graine de Perse et à la gaude permet d'obtenir de magnifiques nuances.

L'écarlate des Gobelins qui fit la fortune et la célébrité des frères Gobelin devait son éclat à l'emploi de l'étain (et non à l'eau de la Bièvre). Ce procédé fut d'abord apporté de l'Orient par les Hollandais et fut longtemps gardé secret.

Quant au bleu d'indigo que l'on retrouve dans tous les tissus anciens de l'Inde, de la Chine et de l'Égypte, son emploi demande également des manipulations assez délicates, au-dessus des ressources d'un peuple sauvage.

L'indigo, en effet, ne se teint pas comme les autres couleurs. Cette matière qui est très répandue dans le règne végétal, c'est même la seule matière colorante bleue naturelle utilisable en teinture, est en effet insoluble dans tous les dissolvants pratiquement employables. Il faut la faire passer par suite d'une réaction chimique réductrice à l'état incolore et soluble, en imprégner la fibre et exposer ensuite à l'action de l'oxygène de l'air pour régénérer le bleu, celui-ci restant fixé d'une manière solide sur le tissu.

C'est ce que l'on appelle monter une cuve d'indigo.

Nous possédons à l'heure actuelle des produits chimiques qui permettent de monter à coup sûr une cuve d'indigo dans de bonnes conditions, malgré cela la conduite d'une opération doit être confiée à un teinturier expérimenté.

Mais les peuples primitifs qui n'avaient à leur disposition que des produits naturels devaient avoir recours aux procédés empiriques et incertains de la fermentation et suppléer au manque de connaissances techniques par une attention et une minutie extraordinaires.

Ces procédés de coloration reposant sur l'emploi de l'indigo, de la cochenille, de la garance, de la noix de galle, etc., sont ceux employés jusqu'à la fin du XIXe siècle pour la teinture solide notamment pour celle des tapisseries des Gobelins.

J'ai tenu, Messieurs, à vous dire quelques mots des procédés de teinture pour bien vous montrer que ceux employés par les artisans des tissus précolombiens sont loin d'être primitifs. Il était intéressant d'indiquer la remarquable similitude qu'ils présentent avec les procédés de teinture des coptes datant du Ier au IIIe siècle de l'ère chrétienne malgré l'absence de rapports entre ces pays si éloignés.

Nous avons examiné les tissus suivants :

1° Toile à maille très lâche de nuance rouge violacé, fibre d'origine animale.

Ce tissu est teint à la cochenille. Les cendres sont formées presque exclusivement par un silicate de chaux et d'alumine ayant servi de mordant.

Il est probable que ce mordançage a été effectué par trempage dans une terre argileuse très divisée en suspension dans l'eau. Les cendres sont exemptes de fer.

2° Tissu jaune uni, plus serré que le précédent. Origine végétale. Teint par immersion dans de l'argile ferrugineuse (ocre jaune) en suspension dans l'eau.

3° Tissu formé de dessins en échiquier brun clair et brun foncé.

Le brun foncé laisse 4% de cendres formées par un silicate d'alumine et de chaux avec un peu de fer.

Le colorant peut être extrait du tissu en brun jaunâtre par les acides ou les alcalis. C'est probablement un colorant végétal mais sa nature n'a pu être déterminée.

4° Tissu brun avec points blancs réservés. Origine végétale. Ce tissu laisse un squelette d'oxyde de fer à la calcination. Il se teint en bleu de Prusse par immersion dans une solution de ferricyanure de potassium. Par distillation sèche il passe une liqueur très acide.

Ce tissu paraît donc être teint à l'aide d'un sel de peroxyde de fer à acide organique (acide acétique ou malique ou citrique), après réserve faite à l'aide de nœuds.

5° Tissu multicolore genre tapisserie. Origine animale.

Les bleus et les verts sont teints à l'indigo, probablement par la méthode de la cuve à fermentation. On trouve, dans les cendres, de la chaux en quantité notable mais pas de fer.

Les rouges sont teints avec la cochenille sur mordant d'alumine.

Les jaunes sont teints tantôt à l'aide de l'argile ferrugineuse, tantôt à l'aide d'un colorant naturel jaune indéterminé.

Les bruns sont teints sans mordant à l'aide d'un brun d'origine végétale. Quelques bruns contiennent une notable quantité de fer.

En résumé, la teinture précolombienne se rapproche beaucoup de la teinture copte. Elle paraît même mettre en œuvre des procédés plus complexes Il est vrai que la région sud-américaine offre de précieuses ressources au point de vue des essences tinctoriales que l'Égypte ne possède pas.

Quant à l'emploi des corps colorés très divisés en suspension dans l'eau, c'est un procédé qui est encore utilisé pour obtenir des nuances très claires et très solides. C'est le principe de l'azurage du linge par l'outremer ou le bleu de Prusse.

Sauf dans ces dernières années où les recherches de la chimie nous ont doté de colorants nouveaux très solides, on peut dire que les précolombiens ont poussé les progrès de la teinture aussi loin qu'il était pratiquement possible de le faire.

NOTES OF THE « CODEX RICKARDS »

BY CONSTANTINE GEORGE RICKARDS

British Vice-Consul at Oaxaca (Mexico).
Abogado de los Tribunales de la República Mexicana.
Author of « The Ruins of Mexico ».
Membre titulaire de la Société des Américanistes de Paris.
Member of the Mexican Scientific Society
« Antonio Alzate », etc. etc.

(*Plates I-III.*

The Codex Rickards was acquired by me in the year 1907 and up to that time was unknown to the scientific world. It was brought from that part of the State of Oaxaca (Republic of Mexico) known as the Mixteca. The Mixteca in ancient times formed one of the Kingdoms of Anahuac called Mixtecapam and was inhabited by the powerful and civilized tribe of Indians called Mixtecos. At the time the Spaniards conquered Mexico, Mixtecapam was also taken after great resistence and when the actual political division was made, the Kingdom of Mixtecapam was divided amongst the three States of Oaxaca, Puebla and Guerrero.

These Mixtec Indians spoke the language known as Mixteco of which several dialects were spoken and the ancient name of this tribe was Ñusabi.

The Codex Rickards has never been throughly studied and much can be gathered from its hieroglyphics. However, Professors Eduard Seler and Paul Henning have copies of it and most probably they will soon write about it and decipher some of its history. Professor Abraham Castellanos has already studied it and has refered to it in his work « La cronologia Indiana ».

Without doubt, the Codex mentioned refers to the history of one of the tribes of the Mixtecan nation.

It is 14 feet 2 inches in length and five feet five inches broad, and is made of cotton, hand woven and is divided into three parts which are sown together.

At one time it must have been gorgeous with rich deep colours which have mostly disappeared but in some parts, especially where animals are drawn, one can still see the vestiges of dark red, yellow, black and blue.

A curious fact is that in some parts it can be seen that the drawings have been rubbed out and new ones put in their place. There are lines drawn all over the Codex, without doubt to show the successive events and in some places, foot-prints are shown to mark the route of the emigrations.

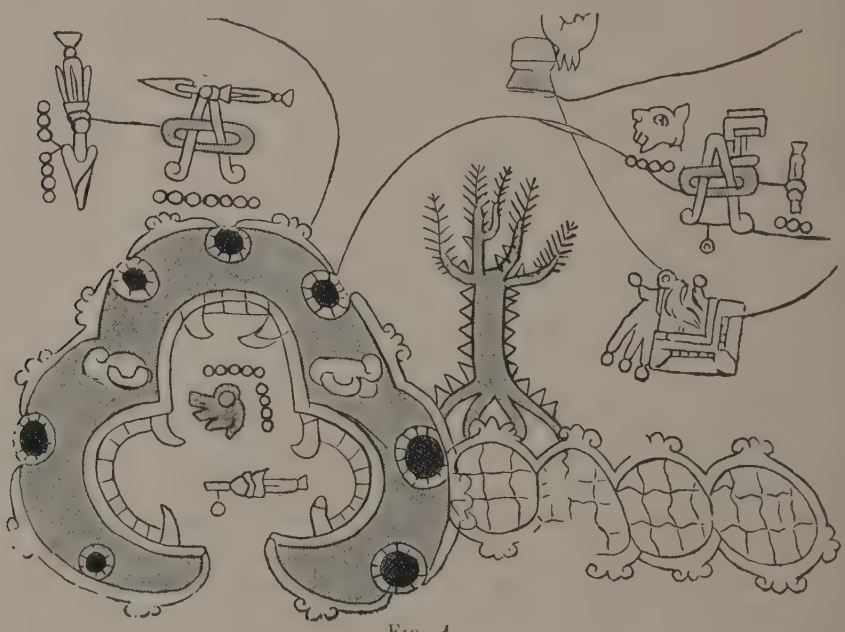


Fig. 1.

It can be said that the Codex belongs to the Mixtec-Zapotec civilization and the Zapotecos who belonged to the Kingdom of Zapotecpam or Tzapotecpam, lived next to them and their civilizations show a great similarity notwithstanding their being a distinct nation one from another and that they were generally at war with each other.

There are some hieroglyphics which are decidedly Aztec or Mexican, a thing which is not very surprising if one remembers how the Mexicans under their Emperors Moctezuma, Axayacatl and Tizoc invaded and waged war with the Mixtecos.

The reading of the Codex begins at the bottom left hand corner where

a tree and four rocks can be seen. (Fig. 1.) The fact that at the beginning was placed a tree, seems to me to be nothing more than the legend spoken of by Fray Francisco de Burgoa who is the oldest Spanish historian we have who studied the Mixtecos. Burgoa in his Palestra says : « that the origin of the Mixtecos is very obscure and the knowledge he obtained about its foundation and the beginning of its monarchy is so barbarous and so mixed up with superstitions and errors like those read about the Egyptians and Babilonians that he only mentions some without accepting them. In the village of Achiutla (from where the water comes) exist two mountains, separated by a deep gulley where a river flows. The waters of this river produced in olden times two beautiful and enormous trees, whose green leaves were blown off from these trees by the wind and were carried away by soft breezes. These trees produced the first chiefs, man and woman, from whom by generation the Mixtec nation afterwards arose. »

Perhaps this fable is a memoir of paradise and if not, it was composed to preserve the memory of the first place where the Mixtecs established themselves and from where they afterwards extended themselves in all directions. This is given to understand by another legend extracted also from the writings of the Indians :

« The sons of the trees of Achiutla divided amongst themselves the land, all starting in search of conquests but each one following different directions. The bravest of all of them reached Tilantongo, armed with a shield and arrows, ready to fight the most powerful enemy. The land was now inhabited and so no enemy presented himself to fight, except the Sun and he was obliged to fight the Sun and when it went down in the evening, the Chief considered himself the conqueror and thus it was thought that this tribe of Indians were the conquerors of the Sun. »

Tilantongo was the place where the Kings of the Mixteca lived for many generations.

By the side of the tree and four rocks, and to its left, is a figure just like the ace of clubs in a pack of cards (Fig 1) and inside it, a head of an animal and around all this, a figure which I think represents a mountain and it has an entrance below, forming a sort of cave. On the outside of the mountain are seven small entrances forming small round indentures (these may be the seven caves of the famous Chicomoxtoc of the Mexican legend.)

On the top of all these is seen a date.

From this starting point begin two lines which connect it to other hieroglyphics. To the left are seen more dates and the codex has some small parts torn.

The next hieroglyphic above the last is a couple of semi-circles (Fig. 2) one with six feathers at the top and the other with three flowers. The date is also inscribed.

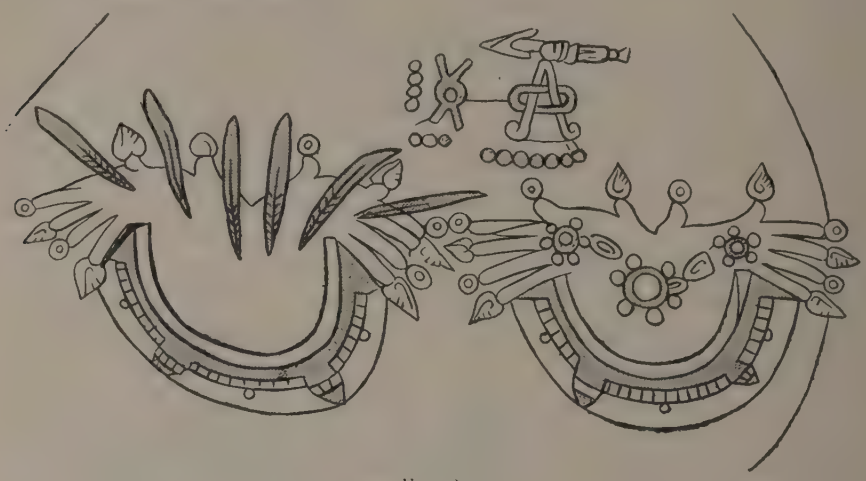


Fig. 2.

To the left and a little higher are three beautifully drawn figures of a parrot, a jaguar and an eagle. These are still partly coloured (Fig. 3).

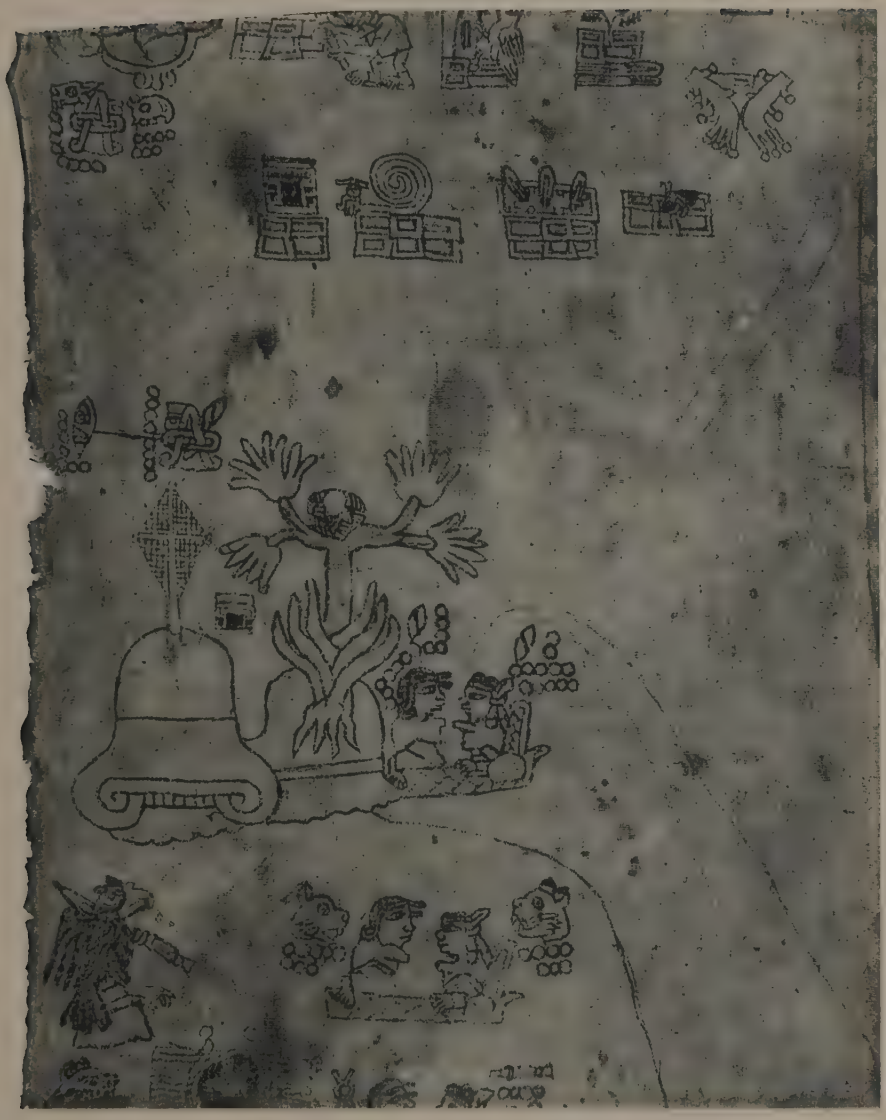
To the right is a chimalli (shield) with an animal's head in the centre and a couple of sets of a chief and a woman, with dates on both.

Just above these, is another important hieroglyphic composed of a bell shaped figure representing a mountain and on the top is a cross, and beside it stands a big magueý (cactus) plant in bloom. A date is put and another chief and a woman. In all these sets, the chief is sitting and the woman kneeling (Plate. I.)

Continuing upwards, we come to four figures of small teocalli or temples, one with a butterfly, another with feathers and another having a spiral sort of wheel on its top; just above, we see a man performing some rite at the temple. A parrot is standing at another temple and another one has a bush growing out of it. (Plate I.)

We then come to the most beautiful hieroglyphic found in the Codex. (Plate II.)

This figure is formed by a shield with a bird with outstretched wings, occupying all its space and two feathers on the top. This is enclosed inside the figure of a mountain and around it on the top are two jaguars with mouths open showing big teeth and claws stretched. On the right we have a toad with a human face and an eagle below it. On the left, we have the same figures only inverted. (Plate II.)



Codex Rickards.

Phototypie Berthaud, Paris

Codex Rickards.

On the left also, but separated, are seen figures representing a tall cactus and an alligator. Just below this entire group is a gymnasium or Indian ball game court with a hill below and on each side is a butterfly.

All around this are placed a lot of other figures with dates and most of them representing small temples.

Fig. 3.

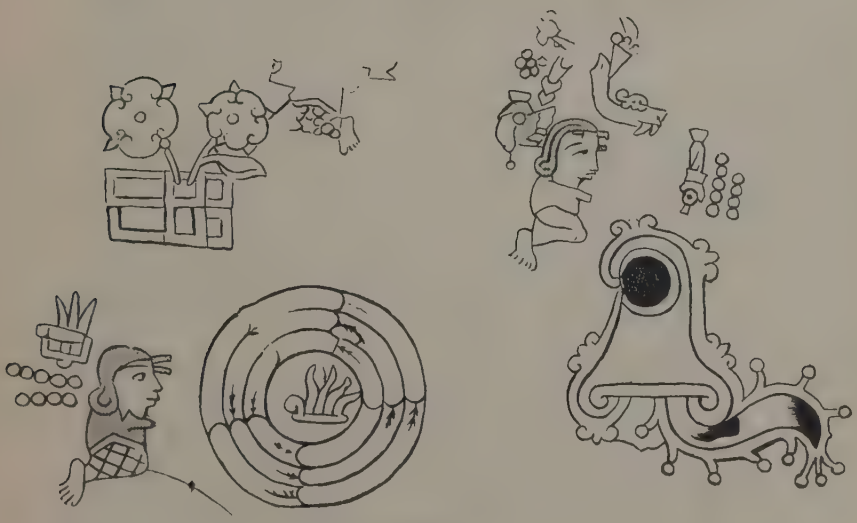


Fig. 4.

Above this big figure, is another most interesting hieroglyphic of the Indians making fire. (Plate II.) On the left is a toad with a human face and besides the dates, there are several other figures representing animal's heads, hills and other things.

The big groups of hieroglyphics no doubt represent the different towns and villages they founded and where they lived for some time.

Above all this is another mountain with three arrows on the top another gymnasium and a high teocalli with an eagle on its top. (Plate III.) Then follows a long series of generations of chiefs. These chiefs

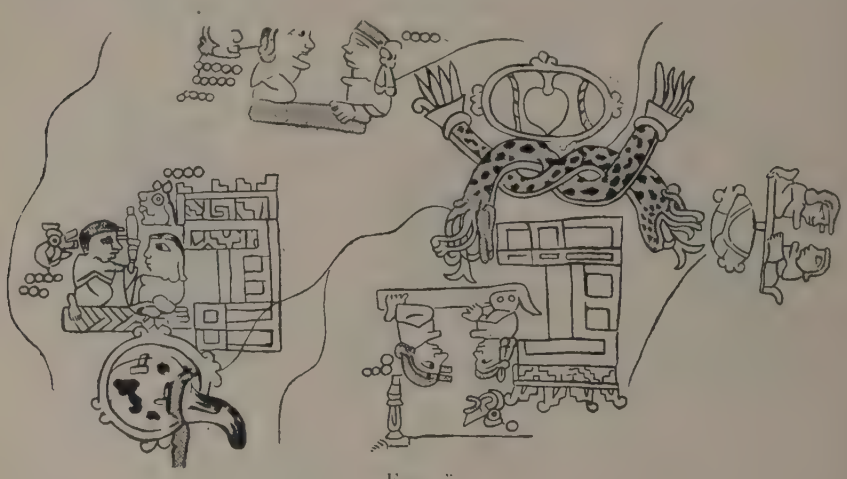


Fig. 5.

are in sets of two figures composed of a man sitting on a sort of throne and a woman kneeling in front of him. Each set has a date put close to it and the wonderful part of it is that although the figures are very much alike in dress and posture, the features of each face are quite different, showing the marvelous ability of the artist (Plate III.)

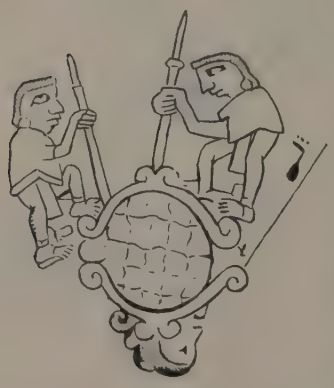


Fig. 6.

There are about forty-two sets in two columns of these series of chiefs or kings and they are placed one just above the other, showing how they must have succeeded each other.

On the left, are found several hieroglyphics of Indians in different positions, teocalli and some foot prints. The geneological sets are separated on the right by a heavy black line.

All that has been described so far is drawn on one of the three pieces of cloth of which the Codex is composed.

On the second piece and beginning at the top and going down to the bottom, next to where the Codex begins, are seen the following figures

Codex Rickards.

and hieroglyphics : — a teocalli with two flowers coming out from the top, a mountain with a date and some circles with a maguey (cactus) plant in the middle, a shield and a big temple and a chief and his woman

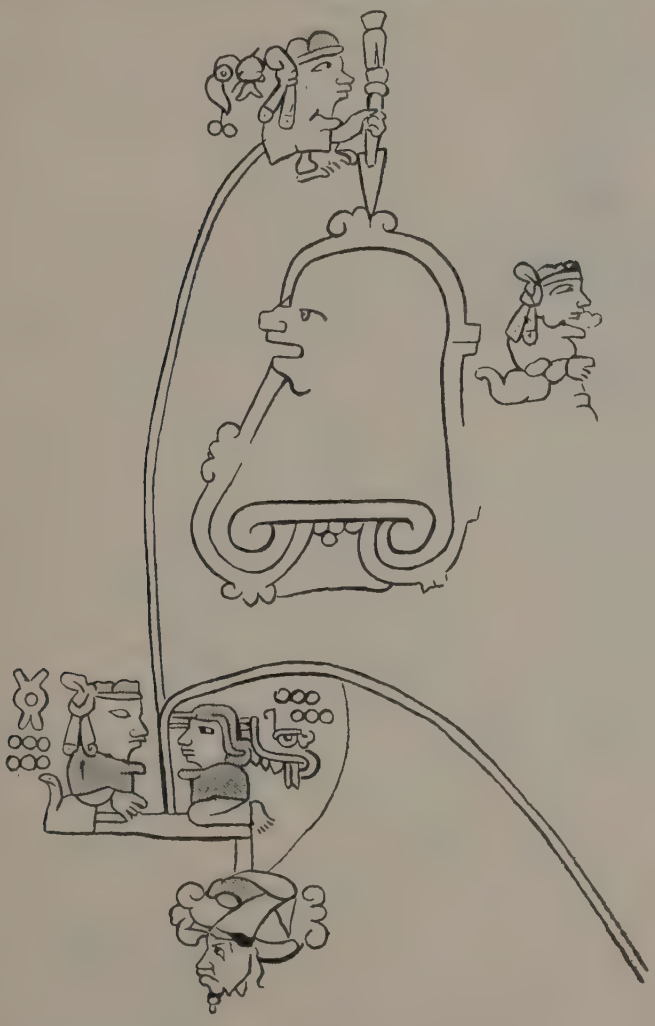


Fig. 7.

with a date. (Fig. 4.) Some parts rubbed out are notice here and a church of the time of the Spaniards which I think was added afterwards to the Codex. Then we come to another hieroglyphic representing a couple of snakes entwined and coloured having above them a heart in a curious shaped oval figure. (Fig. 5.)

To the left of this there is another teocalli with a set of a chief and a woman having below it a shield and then below all this there comes another series of sets of chiefs with their women only these sets are all upside down.

There are four sets of these.

Then can be seen several other hieroglyphics, also upside down and representing a temple and near it two men with a long spear as if sunk into the ground.

Fig. 8.

Next to this (Fig. 6) is a picture of two men working on a rock and this rock is put the same as those at the beginning of the Codex. There are also some other figures which although important, are small.

Lower down are four sets of chiefs with dates and they are placed crossways and then come some teocalli and some other figures and another church of the Spaniards with a hieroglyphic close to it and the history seems to have an ending there as one cannot find any more hieroglyphics for a long way down.

I believe that all the churches were added to the Codex at the time of the Spanish Conquest and that was the last thing that they put on the cloth.

Much lower down are found some more hieroglyphics but very far apart. There is another little church with a bird and date below it and then a mountain with some spear-heads, and another is a man with a spear-head ; a hill is also seen with some flowers and many other curious and interesting small designs.

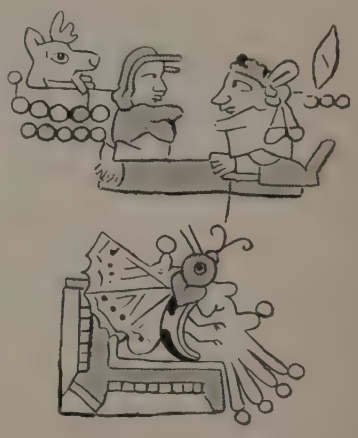


Fig. 9.

Then comes a big mountain, having the face of a human being and another teocalli, and a hill with the figure of a man on the top and a plant growing on one side (Fig. 7.)

It is to be noted that all the last hieroglyphics spoken of, have human figures near them and dates, and besides this, they are all upside down.

With this, finishes the second strip of cloth which is shown on to the first.

The third and last strip contains also many hieroglyphics and starting from below and going up, are to be seen, first, two cactus plants on a sort of pedestal, having designs like grecques on it. Then comes a beautiful picture of an eagle on a teocalli and a human figure on the top and close to it, is another man on a temple also, which stands on a hill. (Fig. 8.) Further up is a hieroglyphic which is still coloured and repre-

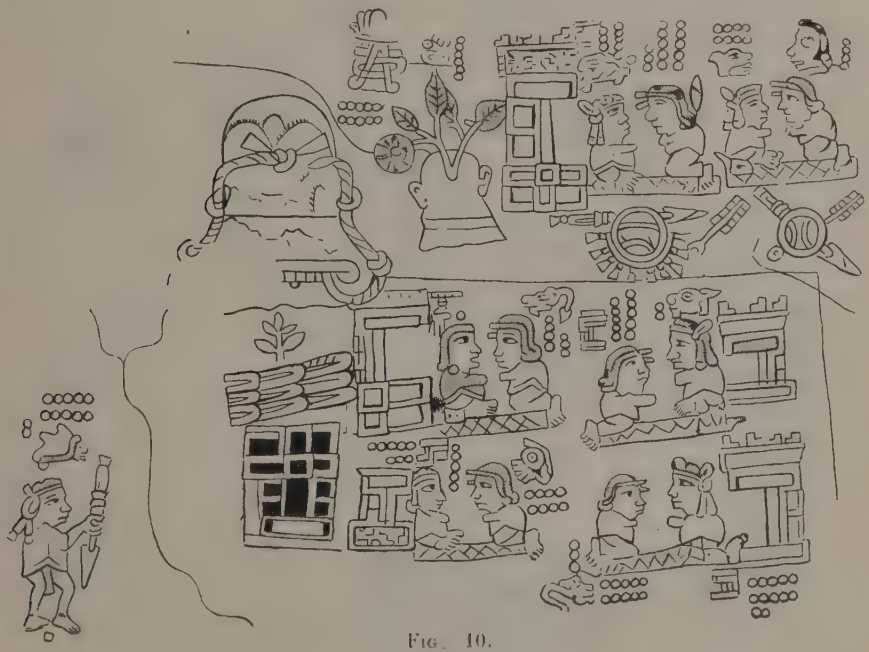


Fig. 10.

sents two men with a spear, working on the top of a teocalli, a date also appears and the figures are upside down.

Going still higher, is seen another curious shaped temple with two men on the top and to the left, yet another temple with only one man and a date on the top.

Then comes a teocalli with a big butterfly sitting up like on a throne and a set of a chief and a woman on the top (Fig. 9).

Then come some small hieroglyphics representing many things like hills, temples, dates and others which I ignore, but all of which are small and then is seen a whole lot of pictures bunched together, most of them representing temples, shields, hills and flowers and sets of gene-

rations. These last are all put crossways. Some of them are still coloured. Many of these pictures represent a man carrying what looks to be like a great spear. Their head dress is very plain and many are looking towards each other. Dates are attached to most of them. Another mountain with a human face is put and the various temples have different attachments. (Fig. 10.) Foot prints are also noticed in various parts.

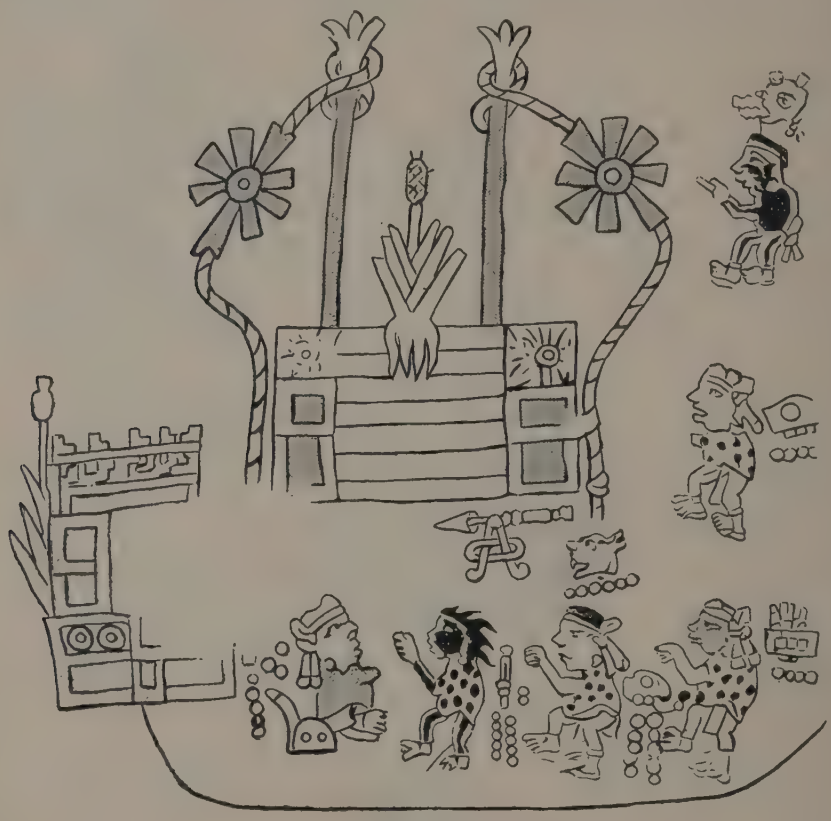


Fig. 11.

Following this, is a very big temple with flowers on each side and a cactus plant (it also looks very much like a pineapple) growing in the middle. On the sides are several figures (Fig. 11) of men having a dress with big black spots like a jaguar and some of these figures have a black face. They are divided into two groups, one having two men with black faces and dress and another man just below them with the spotted dress and the other group having two men with spotted dresses and one with a black face.

Above this is a frog in a circle close by a temple and a date and a set of chiefs (Fig. 12.)

This hieroglyphic looks like Aztec, representing a river and is most interesting.

Then come some temples and higher up, two mountains joined together, one having some spear-heads and the other, without them.

Below it, a lot of human figures are seen but only one is black and another with the spotted dress. Close by are found a cactus plant and a temple. Dates are also visible on all these figures and the Codex is torn at this end, showing only parts of men and just below this are two very

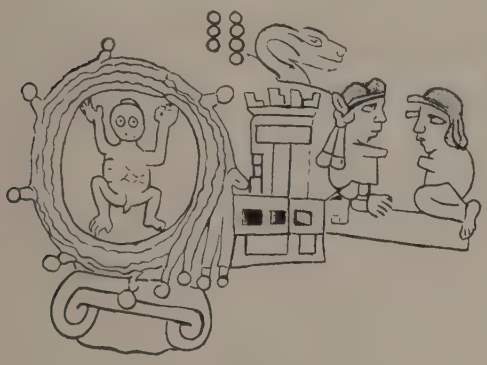


Fig. 12.

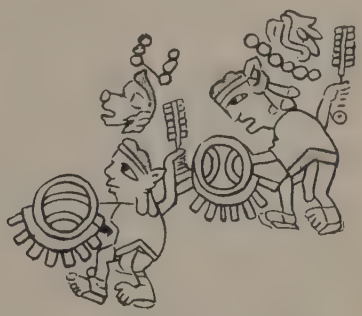


Fig. 13.

interesting figures of two men (Fig. 13) with shields and war implements in the act of striking.

Several dates are also seen and also other hieroglyphics.

The dates spoken about in these notes are of course all represented by hieroglyphics.

Professor Abraham Castellanos who, as has been said, mentions my Codex in his work « La Cronologia Indiana », refers to it as the « Lienzo Antonio de León », in my possession; not knowing that, I have named it « Codex Rickards » and that as such, it is known all over the scientific world.

I now leave it to the learned Society of Americanists to decipher my Codex, hoping that it may be of some use to the study of the ancient history of the Mixtec Indians.

Oaxaca. October 1912.

L'ÉCRITURE MAYA

Par H. BEUCHAT

I

LES PEUPLES MAYA-QU'ICHÉS

La partie de l'Amérique centrale située au sud-est du Mexique est habitée par un groupe de peuples d'une originalité si puissante que l'on n'a pu, jusqu'ici, lui trouver d'affinités bien définies avec les peuples environnants. C'est le groupe maya-qu'iché.

Somatiquement, les Maya-qu'ichés forment un type bien caractérisé, très différent de celui des peuples du Nord (Tzapotèques, Nahuas) et des tribus encore peu connues du Sud. Ils sont répandus dans les états mexicains de la Vera-Cruz, du Tamaulipas, du Tabasco, du Chiapas, du Yucatan, dans tout le Guatemala, et dans la partie occidentale du Honduras.

Les peuples de la Vera-Cruz et du Tamaulipas, les *Huaxtèques* (en nahuatl : *Cuexteca*) ont perdu beaucoup de leur originalité par suite du contact prolongé qu'ils ont eu avec les Nahuas et les Totonaques ; ils n'ont pas à nous arrêter, car leur civilisation est semi-mexicaine.

D'après Stoll [1], le reste des Maya-Quichés se divise en cinq groupes : 1° le groupe *Tzental* (*Tzotziles*, *Chontales*, *Chaneabals*, *Choles*, *Chortis*, *Mopanes*), qui peuple le Chiapas et la partie occidentale du Guatemala [2] ; 2° le groupe *Pokonchi* (*Qu'ekchis*, *Pokonchis*, *Pokomames*) du centre et de l'est du Guatemala ; 3° le groupe *Qu'iché* (*Qu'ichés*, *Cakchiquels*, *Tzutuhiles*), du Sud du Guatemala ; 4° le groupe *Mame* (*Mames*, *Aguacatecas*, *Ixiles*) de l'est et du sud de la même république ; 5° le groupe

1. Otto Stoll, *Zur Ethnographie der Republik Guatemala*, Zurich, 1884, in-8°.

2. Les *Chortis* habitent, toutefois, fort loin de cette région, sur les frontières du Guatemala et du Honduras. M. Stoll les plaçait dans le groupe pokonchi, mais M. Sapper a montré que leur langue est presque identique à celle des *Chols*. Voir Sapper, *Choles und Chortïes* (*Compte rendu du congrès international des Américanistes*, Québec, 1907, pp. 423-447).

des *Mayas* (*Mayas*, *Itzas*, *Lacandons*), le plus important au point de vue numérique, qui peuple tout le Yucatan et la partie septentrionale du Guatemala.

Comme on peut le voir, les peuples Maya-Qu'ichés, si l'on fait abstraction des Huaxtèques, forment un bloc compact ; il existe, au milieu d'eux, peu de tribus allophyles et ils forment une barrière entre la civilisation des Nahuas du Nord et celle des peuples sauvages du Sud.

D'où viennent les Maya-Qu'ichés ? Il serait vain, à l'heure actuelle, de chercher à résoudre ce problème. Les fouilles faites dans les cavernes du Yucatan et du Honduras ont bien montré la présence de l'homme dans la région à une époque antérieure à celle de l'occupation maya-qu'ichée, mais les reliques de l'industrie de ces occupants montrent qu'ils étaient différents de la race dont nous nous occupons ici, sans que nous puissions dire avec certitude à quel autre groupe ils appartenaient [1].

Les traditions des Maya-Qu'ichés ne sauraient non plus nous fournir à ce sujet d'indications utilisables. Outre que les légendes de migrations présentent, pour la plupart, un caractère mythique qui ne peut permettre d'interpréter à la lettre leurs indications, elles sont le plus souvent d'une telle obscurité qu'il faut renoncer à s'y reconnaître.

Par bonheur, les Mayas nous ont laissé une quantité d'inscriptions peintes ou gravées et quelques manuscrits. Nous pouvons espérer trouver dans ces documents des renseignements sur l'histoire, et peut-être sur l'origine, des nations énigmatiques du Yucatan et du Guatemala.

Mais jusqu'ici, il faut bien reconnaître que le résultat du déchiffrement de ces inscriptions est bien maigre. Il était toutefois intéressant, avons-nous pensé, de résumer en un seul article ces résultats, épars dans une quantité, relativement considérable, d'articles publiés dans des revues spéciales.

Ces manuscrits consistent en une longue bande de tissu, fait avec les fibres du maguey (*agave americana*) dont la surface a été couverte d'un vernis blanc sur les deux côtés. La bande est repliée comme un paravent et forme des pages d'environ 27×14 cm. Ces pages sont divisées en compartiments, de grandeur variable, par des lignes noires ou rouges tirées dans le sens de la largeur. Dans chacun de ces compartiments sont dessinées des figures en couleur, accompagnées de caractères [2].

1. Voir sur ces fouilles : H. Mercer, *The Hill-caves of Yucatan*. New-York, 1903 ; E. H. Thompson, *Exploration of the Cave of Loltun* (*Memoirs of the Peabody Museum*, Vol. I, n° 2) ; G. Byron-Gordon, *Caverns of Copan* (Id., vol. I, n° 5).

2. Diego de Landa, *Relation des choses de Yucatan*, éd. Brasseur, Paris, 1864, p. 44 ; Brinton, *The Maya Chronicles*, Philadelphie, 1882, pp. 64-65 ; C. Thomas, *Central American hieroglyphic writing* (*Smithsonian Report for 1903*. Washington, 1904, p. 707 et suiv.).

II

LES MANUSCRITS ET LES INSCRIPTIONS

Les textes en écriture hiéroglyphique maya [1] se trouvent : 1° sur des manuscrits ; 2° sur des inscriptions sculptées sur pierre ; 3° peints sur des vases ; 4° modelés sur des vases.

I. Manuscrits

Les manuscrits mayas sont très peu nombreux. Nous n'en possédons actuellement que trois.

Le premier, et le mieux conservé, est le *Codex Dresdensis*, de la Bibliothèque royale de Dresde. Il a été reproduit pour la première fois par Lord Kingsborough [2] en lithographie coloriée, et deux fois par le Dr Förstemann [3]. Le *Codex Dresdensis* a été étudié de très près, particulièrement par le Dr Förstemann qui a publié plusieurs articles importants sur le contenu de ce manuscrit. Citons, parmi ceux-ci, les *Erläuterungen zur Mayahandschrift der Königlichen öffentlichen Bibliothek zu Dresden*, Dresde, 1886, et le *Commentar zur Mayahandschrift der K. öf. Bibl.*, Dresde, 1901 (traduit en anglais, sous le titre : *Commentary on the Maya manuscript in the royal public library of Dresden*, translated by Misses S. Wesselhoeft and A. M. Parker, *Papers of the Peabody Museum*, vol. IV, n° 2, Cambridge, 1906).

Le second manuscrit est le *Codex Tro-Cortesianus*, actuellement conservé au « Museo arqueológico de Madrid ». Il fut trouvé en deux parties séparées ; l'une, connue longtemps sous le nom de *Codex Cortesianus*, fut découverte à la Bibliothèque royale de Madrid. Elle fut publiée par L. de Rosny [4] et à Madrid, en 1892, par Don Juan de Dios y de la Rada [5]. La seconde partie provenait de la bibliothèque privée de Don Juan de Tro y

1. Nous employons, comme plus commode, le terme d'écriture maya, bien qu'il semble certain que d'autres peuples maya-qu'ichés, tels que les *Chols* et les *Chortis* aient employé cette écriture.

2. Dans ses *Antiquities of Mexico*, vol. III.

3. Par des procédés photographiques ; la première fois à Dresde, en 1880 ; la seconde à Leipzig, en 1892.

4. *Codex Cortesianus*. Paris, 1883. Cette reproduction n'est pas coloriée.

5. *Codice Maya, denominado Cortesianus*. Madrid, 1892. Cette reproduction est coloriée et imprimée par des procédés photographiques.

Ortolano, également à Madrid. Elle a été reproduite par l'abbé Brasseur de Bourbourg[1]. L. de Rosny montra, dès 1883, que les deux manuscrits n'en formaient en réalité qu'un seul ; le *codex Tro* ou *Troano* fut racheté par le gouvernement espagnol et relié avec la partie qu'il possédait déjà. Le Codex *Troano* a été l'objet de plusieurs études. La première en date est celle que Brasseur de Bourbourg adjoignit à son édition. Le célèbre abbé crut pouvoir donner une interprétation complète du manuscrit qu'il éditait. Malheureusement, toute cette interprétation est de pure imagination et ne peut être d'aucun usage. Beaucoup plus sérieuses sont les études de Cyrus Thomas[2], qui ne portent que sur le Codex Troano, et celle de Förstemann[3], qui s'applique au manuscrit tout entier.

Le troisième manuscrit maya est le plus court et celui dont la conservation est la moins bonne. Il est déposé à la Bibliothèque nationale de Paris et est connu sous le nom de *Codex Peresianus*. Une première reproduction en a été éditée, en 1887[4], par L. de Rosny et une seconde en 1888[5]. Une étude analytique a été publiée sur ce manuscrit par Förstemann[6].

* * *

Outre ces manuscrits, il existe une classe de documents en écriture latine accompagnée de figures qui contiennent quelques signes de l'écriture maya. Bien que ces productions soient postérieures à la conquête, elles renferment des renseignements précieux, transmis par tradition orale ou écrite. On les nomme « Livres de Chilan Balam » ; pour les distinguer les uns des autres, on ajoute le nom du village où ils furent faits. Suivant Brinton, le nom de *Chilan Balam* désigne une classe de prêtres des anciens Mayas, qui seraient censés avoir composé ces écrits. La date de leur composition est diverse : l'un d'eux, le livre de *Chilan Balam de Mani* semble avoir été fait vers 1595. Divers passages des anciens auteurs paraissent indiquer que beaucoup de ces

1. *Manuscrit Troano. Etude sur le système graphique et la langue des anciens Mayas.* Paris, 1869-70. Reproduction lithographique, coloriée.

2. *A Study of the Manuscript Troano (Contributions to North-American Ethnology*, vol. V. Washington, 1882).

3. *Commentar zur Madrider Mayahandschrift.* Dantzig, 1902.

4. *Codex Peresianus.* Manuscrit hiératique des anciens Indiens de l'Amérique centrale. Paris, 1887. Reproduction en couleur par procédé photographique.

5. Reproduction en autographie dans les « *Archives paléographiques de l'Orient et de l'Amérique* ».

6. *Commentar zur Pariser Mayahandschrift.* Dantzig, 1903.

manuscrits existaient au XVIe siècle ; mais plusieurs de ceux qui nous sont parvenus datent du XVIIe ou même du XVIIIe siècles [1].

Les livres de Chilan-Balam contiennent des renseignements sur la religion, le calendrier et l'histoire des indigènes du Yucatan ; mais, ce qui nous intéresse ici particulièrement, c'est que certains d'entre eux renferment des figures représentant, d'une façon très stylisée, les signes de jours du calendrier maya.

Brinton a publié quelques fragments des Livres de Chilan-Balam de Mani, de Chumayel et de Kaua [2]. Les manuscrits dont il s'est servi et qui sont encore pour la plus grande partie inédits, sont aujourd'hui conservés à la Bibliothèque de Philadelphie.

II. Inscriptions.

Les inscriptions forment la classe la plus riche de textes en écriture maya. Elles se rencontrent sur presque tout le territoire habité par les peuples Maya-Qu'ichés. On en trouve depuis le Tabasco jusqu'au Honduras. Les plus connues sont celles de Palenque (Chiapas) et de Copan (Honduras). Toutes les ruines du Chiapas et celles qui jonchent les bords du rio Usumacinta au Guatemala, ainsi que celles de Copan et de Quiriguá (Honduras) renferment de nombreuses inscriptions. Au Yucatan, elles sont plus rares et d'une exécution moins soignée.

Les inscriptions sont, la plupart du temps, sculptées dans la pierre vive ; toutefois, à Palenque, quelques-unes sont modelées en stuc, qui a été ensuite appliqué sur une paroi de pierre lisse. A Tikal (Guatemala), beaucoup des inscriptions sont sculptées sur bois.

Les hiéroglypes de Copan, de Quiriguá, de la plupart des cités ruinées de l'Usumacinta (Menche ou Yaxchilan, Piedras-Negras, Ceibal, Yaxhá, etc.) sont de véritables chefs-d'œuvre de sculpture. A Palenque, le relief est moins haut, la ciselure moins accentuée ; toutefois, les détails de chaque caractère sont encore très soignés. Au Yucatan enfin, les hiéroglyphes ne présentent plus aucun modelé, et tendent à ressembler, dans leur tracé, aux figures simplifiées des manuscrits.

Les inscriptions sont sculptées soit sur des monolithes rectangulaires (stèles ou obélisques), ou de forme irrégulière (autels), soit sur les murs des constructions, comme à Palenque.

1. Brinton, *The Maya Chronicles*, Philadelphie, 1882, p. 68 et suiv. Cf. Brinton, *The Books of Chilan Balam*, Philadelphie, 1882.

2. Brinton, *The Maya Chronicles*.

Outre ces documents, on trouve quelques inscriptions peintes ou moulées sur des vases en terre cuite, trouvés surtout dans la partie du Guatemala anciennement connue sôus le nom de Vera-Paz. Ici, bien entendu, les inscriptions sont très courtes ; elles accompagnent des scènes peintes ou moulées sur les vases.

III

HISTORIQUE DU DÉCHIFFREMENT

Il est nécessaire, pour la compréhension de ce qui suit, de connaître l'historique des efforts qui ont été faits pour parvenir aux résultats obtenus dans le déchiffrement des inscriptions de l'Amérique centrale.

Ce déchiffrement est très laborieux, et nous sommes encore loin, à l'heure actuelle, de pouvoir « lire » l'écriture maya. Nous n'avons pas ici la ressource que nous présentent certains manuscrits aztèques, d'être accompagnés de commentaires en langue espagnole ou indigène, écrits en caractères latins.

Aussi, pendant longtemps, le seul manuscrit connu, le Codex Dresdensis, n'a-t-il été l'objet d'aucun essai d'interprétation. Il en était de même pour les inscriptions de Palenque, qu'avaient fait connaître la publication de Dupaix et de celles du Yucatan, publiées par Stephens [1].

Ce n'est qu'en 1864 que commença la série des efforts qui amenèrent le déchiffrement partiel des inscriptions mayas. On crut trouver la clef de l'ancienne écriture de l'Amérique centrale dans un passage de la *Relacion de las Cosas de Yucatan* composée par l'ancien évêque de Yucatan Diego de Landa et publiée par Brasseur de Bourbourg [2]. Le texte contient en effet de nombreuses figures, représentant des caractères de l'ancienne écriture maya. De ces figures, les unes, qui reproduisent les signes de jours presque semblables à ceux qui se rencontrent dans les manuscrits, ont été des plus précieuses pour le déchiffrement des inscriptions ; les autres, qui représentent un prétendu alphabet yucatèque n'ont servi qu'à égarer pendant longtemps les recherches.

En possession de cette clef, Brasseur de Bourbourg chercha, avec enthousiasme, à pénétrer le mystère des manuscrits et des inscriptions

1. J. L. Stephens, *Incidents of travel in Yucatan*. New-York, 1843, 2 vol.

2. *Relation des choses de Yucatan* de Diego de Landa, publiée par l'abbé Brasseur de Bourbourg. Paris, 1864. Le texte espagnol est donné intégralement, avec traduction française en regard,

mayas. Il se crut suffisamment armé pour entreprendre une traduction complète du *Manuscrit Troano* [1]. Le résultat fut tel qu'il est charitable de ne pas insister sur les prétendues lectures qu'il obtint.

Après lui, d'autres chercheurs firent des efforts dans le même sens, en se basant toujours sur l'alphabet de Landa et en cherchant à lire phonétiquement les inscriptions. Parmi ces pionniers de la première heure, signalons : W Bollaert [2] et M. le comte de Charencey [3]. Ils ne purent arriver à un résultat satisfaisant, soit qu'ils s'attaquassent aux inscriptions sculptées, soit qu'ils cherchassent à déchiffrer le sens de quelque fragment de manuscrit, et M. Bollaert fut obligé de reconnaître qu'il « n'avait pas trouvé dans l'alphabet de Landa l'utilité qu'il en avait espérée ».

Le premier travail sérieux sur la matière est celui de Léon de Rosny, intitulé : *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique maya*. Il parut pour la première fois en 1876, dans les *Archives de la Société américaine de France*, association depuis longtemps disparue. L'œuvre dont il s'agit marque un progrès considérable sur les précédents. C'est un ouvrage d'ensemble, où sont passés en revue les trois manuscrits mayas, car l'auteur ne s'occupe pas des inscriptions lapidaires ; un catalogue sommaire des signes est dressé, chacun est identifié autant que possible et sa valeur phonétique est donnée, suivant les idées particulières que se fait l'auteur du phonétisme de l'écriture maya.

Mais ce qu'il y a surtout de remarquable dans ce livre, c'est le fait que M. de Rosny a cherché le premier à se rendre compte de ce que signifiaient les séries numériques et calendaires que renferment en si grande quantité ces manuscrits. Il a identifié un certain nombre de signes de jours ou de mois qui différaient de ceux que Landa avait donnés dans sa *Relacion* et a cherché à fixer le sens de certaines séries numériques. Le temps n'a pas ratifié les jugements qu'il a portés sur ces séries, mais il faut reconnaître que le travail, bien qu'insuffisamment poussé, était bien amorcé [4].

Peu de temps après cet essai, M. de Rosny publiait un *Vocabulaire de l'écriture hiératique yucatèque* [5] dans lequel il donnait un grand nombre de signes qu'il avait cru pouvoir lire phonétiquement.

1. Voir le *Manuscrit Troano*. Paris, 1869.

2. W. Bollaert, *Examination of Central american Hieroglyphs* (*Transactions of the Anthropological Institute of the Great-Britain*).

3. *Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription palenquénne* (*Actes de la Société de Philologie*, vol. I, Alençon, 1870); *Essai de déchiffrement d'un fragment du manuscrit Troano* (*Revue de Philologie*, vol. I, p. 380 et suiv.).

4. Le travail de de Rosny a été republié, en espagnol, par D.-J. de Dios de la Rada y Delgado.

5. A la suite de son édition du *Codex Cortesianus*. Paris, 1883.

En 1880, le Dr Ph. Valentini, de New-York, dénonça l'alphabet de Landa comme un faux sans valeur [1]. Toutefois, les auteurs qui voyaient dans l'écriture des Mayas un système phonétique se multiplièrent : ce furent Le Plongeon [2], Brinton [3], qui suivit à peu près la même voie que de Rosny, Cresson [4], Cyrus Thomas [5]. Il faut reconnaître que les résultats obtenus par cette méthode ne répondirent pas aux efforts des chercheurs, et la voie qu'ils suivaient est aujourd'hui à peu près abandonnée.

Les américanistes allemands, au contraire des Français et des Américains, ont toujours considéré l'écriture maya comme plutôt idéographique. Förstemann voyait dans les éléments de l'écriture de l'Amérique centrale un mélange de signes idéographiques et phonétiques : les signes phonétiques ne faisaient que compléter le sens du signe principal, qui était toujours idéographiques [6].

M. Schellhas [7] s'est surtout attaché à isoler et à identifier les signes qui représentent les divinités dans les trois manuscrits mayas. Son travail, très consciencieux, a plus fait pour la connaissance de l'ancienne écriture que la plupart des travaux signalés ci-dessus.

M. Seler, qui a publié de nombreux articles sur le sujet qui nous occupe [8], croit que le système graphique maya est purement idéographique. Il a réuni déjà un certain nombre de signes dont la signification est à peu près sûrement déterminée.

Il faut en dire autant des identifications de caractères figurant des animaux, qui ont été récemment faites par MM. Tozzer et Allen [9].

L'impulsion donnée par M. de Rosny à l'étude des séries numériques et calendaires des manuscrits se propagea rapidement : c'est l'investiga-

1. Ph. Valentini, *The Landa alphabet, a spanish fabrication* (*Proceedings of the American antiquarian association*, Worcester, 1880).

2. Le mémoire de Le Plongeon fut publié dans le *Supplement to the « Scientific American » for January 1885*. New-York.

3. Voir le système de cet auteur dans son *Primer of maya hiéroglyphics* (*Publications of the University of Pennsylvania*. Series in Philology, Literature and Archæology, vol. III, n° 2. Boston, 1894).

4. Publié dans *Science*, New-York, 1892.

5. C. Thomas. *A key of the maya hieroglyphics* (*Science*, New-York, 1892).

6. Förstemann, *Die Maya-Handschrift der Königlichen öffentlichen Bibliothek zu Dresden*, 1re éd., Dresde, 1880.

7. Schellhas, *Die Göttergestalten der Mayahandschriften*, Berlin, 1897 ; 2e édition en 1904. Traduit en anglais sous le titre : *Représentation of deities of the Maya manuscripts* (*Papers of the Peabody Museum*, vol. VI, n° 1, Cambridge, 1904).

8. Ils ont tous été republiés dans les *Gesammelte Abhandlungen zur amerikanischen Sprach- und Altertumskunde* de cet auteur, vol. I. Berlin, 1902.

9. A. M. Tozzer and G. M. Allen, *Animal figures in the Maya codices* (*Papers of the Peabody Museum*. Cambridge, 1910).

tion des signes numériques et cycliques qui a fourni jusqu'ici les seuls résultats certains et durables, tant dans les codices que dans les inscriptions.

Le premier des chercheurs qui aient suivi cette voie est Förstemann. Dans une suite d'articles, publiés dans le *Globus* et surtout dans les volumes qu'il a consacrés à l'interprétation des trois manuscrits mayas qui sont cités plus haut, il a fixé la valeur des séries numériques ou cycliques, déterminé la date de départ de ces séries et a même cherché à appliquer, avec succès, les résultats de ces travaux au déchiffrement des inscriptions. Il a déterminé la vraie lecture d'une quantité de signes de jours ou de mois, dont la forme diffère beaucoup de celle donnée par Landa et a servi autant notre connaissance du calendrier que de l'écriture des anciens Mayas. La somme de ses labeurs, qui ont duré sans interruption de 1880 à 1904, est énorme, et c'est peut être à lui que le déchiffrement des inscriptions de l'Amérique centrale doit le plus.

M. Seler [1] et M. Cyrus Thomas [2] ont aussi contribué dans une large mesure à la connaissance que nous possédons aujourd'hui du calendrier et du système graphique des peuples maya-quichés. Il faut aussi citer, parmi les travailleurs de la première heure, un élève de M. de Rosny, M. Raynaud [3] qui obtint, indépendamment des auteurs précédents, des résultats qui concordent avec les leurs.

Mais la grande impulsion, en ce qui concerne les inscriptions lapidaires, fut donnée par la publication du livre de J. T. Goodmann : *The archaïc maya inscriptions*, qui parut en appendice au vol. VIII de la grande collection : *Biologia centrali-americana*, à Londres, en 1897. Dans ce travail, extrêmement pénible à lire et qui a dû être non moins pénible à composer, Goodmann nous présente, restitué d'un seul bloc, le système de computation des anciens Mayas et les signes qui servent à marquer les diverses périodes. Bien des points de l'argumentation de l'auteur sont obscurs, beaucoup des faits qu'il nous offre ne supportent pas la critique, certains même ne sont point nouveaux [4]. Toutefois, il faut reconnaître que

1. Nombreux articles, tous réimprimés dans les vol. I et III de ses *Gesammelte Abhandlungen*.

2. Principaux ouvrages sur ce sujet : *A study of the Manuscript Troano* (*United States Geographical and Geological Survey. Contributions to Ethnology*, vol. V, Washington, 1882, pp. 234 et suiv.); *The Maya year* (*Annual Report of the Bureau of Ethnology*, vol. VII, Washington, 1894) ; *Aids to the study of the Maya codices* (Id., vol. VI. Washington, 1884-1885).

3. *Les manuscrits précolombiens*, Paris, 1894.

4. M. Seler a relevé très vertement certaines des assertions de découverte de Goodmann ; plusieurs faits annoncés par celui-ci avaient été signalés auparavant par

Goodmann a eu deux grands mérites: celui tout d'abord de présenter, le premier, le système de l'écriture des inscriptions mayas (en ce qui concerne les signes numériques et cycliques) dans son ensemble ; celui aussi de créer dans le monde scientifique américain un mouvement d'opinion, qui a amené la production de travaux intéressants.

Ces travaux sont surtout l'œuvre de P. Bowditch et de Cyrus Thomas. Le premier de ces auteurs, dans une série d'articles, chercha à fixer certains points encore obscurs de la chronologie et de la numération des anciens Mayas, et donna des contributions importantes à la connaissance des inscriptions lapidaires de l'Amérique centrale. Récemment, il vient de faire paraître un livre dans lequel il résume toutes les connaissances acquises jusqu'à ce jour dans ce domaine[1]. M. Cyrus Thomas, de son côté, a cherché à faire, en deux articles, une grande synthèse des résultats fournis par les déchiffrements de Goodmann et de lui-même [2].

En France, où le mouvement avait pourtant commencé, il n'a paru, depuis vingt ans, aucun travail important sur le sujet. Nous espérons que la mise au point que nous tentons aura pour résultat de réveiller les énergies endormies des américanistes français.

IV

LES ÉLÉMENTS DE L'ÉCRITURE

L'écriture maya possède une grande originalité ; on ne peut comparer son aspect extérieur à celui d'aucun autre système graphique du monde.

Les caractères mayas se composent d'aggrégats de petits signes de forme carrée, aux coins arrondis, qui ressemblent à de petits cailloux. C'est pourquoi Aubin appelait cette écriture « calculiforme ». Ces signes sont groupés régulièrement de façon à ce que le signe total qu'ils forment par juxtaposition ait, lui aussi, la forme d'un carré ou d'un rectangle à coins plus ou moins arrondis. Dans les manuscrits, les caractères sont placés à la suite les uns des autres, mais, dans les inscriptions où l'on vise à l'effet décoratif, ils sont artistement enchevêtrés.

Förstemann ou par Seler, mais cela ne veut pas dire, comme le fait ce dernier, qu'ils ont été plagiés par le déchiffreur américain (Voir E. Seler, *Die monumente von Copan und Quirigua*, dans les *Gesammelte Abhandlungen*, vol. I, pp. 776-780).

1. P. Bowditch, *The numeration, calendar systems and astronomical knowledge of the Mayas*, Cambridge (Mass.), privately printed, 1910.

2. *Mayan Calendar systems* (*Annual report of the Bureau of Ethnology*, vol. XIX, et XXII. Washington, 1900 et 1903).

Nous nommerons, — comme les Américains — glyphe, le signe total produit par la juxtaposition des éléments, qui seront désignés sous le nom de signes.

Les signes ne sont pas très nombreux ; Holden [1] en a compté 500 environ dans les textes que contiennent les *Travels in central America*. Maudslay, travaillant sur des matériaux plus abondants, en a relevé environ 700. Nous avons aujourd'hui de nouveaux textes, mais nous ne croyons pas que le nombre des signes simples excède beaucoup celui trouvé par Maudslay.

Il faut remarquer que les signes d'*aspect* dissemblable ne sont pas toujours de *valeur* différente. Aussi peut-on restreindre le nombre des éléments de l'écriture maya à 300 ou 400 au plus. Sur ce nombre, une certaine quantité ont été déterminés de façon sûre, mais, sauf en ce qui concerne les glyphes cycliques, la signification des signes composés nous échappe presque toujours.

Les éléments simples de l'écriture maya ne sont donc pas très nombreux, et pourtant il semble y avoir un nombre presque infini de caractères différents. Ceci tient simplement à la composition même des glyphes, dans lesquelles peuvent entrer tous les signes et même, ainsi qu'on le verra plus loin, avec une valeur différente.

V

LE CALENDRIER

Il est indispensable, pour bien saisir ce qui va suivre, de connaître le système du calendrier maya. Nous consacrerons donc quelques pages à l'exposer.

La base fondamentale du calendrier maya est la même que celle du système de computation du temps des Mexicains ; c'est le *tonalamatl*. Les jours portent vingt noms qui sont :

1 *Ymix*	6 *Cimi*	11 *Chuen*	16 *Cib*
2 *Ik*	7 *Manik*	12 *Eb*	17 *Caban*
3 *Akbal*	8 *Lamat*	13 *Been*	18 *Ezanab*
4 *Kan*	9 *Muluc*	14 *Ix*	19 *Cauac*
5 *Chicchan*	10 *Oc*	15 *Men*	20 *Ahau*

1. *A Study in central-american hieroglyphic writing* (*Annual Report of the Bureau of Ethnology*, vol. I, Washington, 1878 .

Chacun de ces jours est représenté par un signe différent. Outre ce signe, les jours reçoivent un numéro, mais les nombres ne vont que jusqu'à 13, pour recommencer ensuite à 1. C'est exactement le système mexicain.

Autre particularité qui rappelle ce système: les 365 jours de l'année étaient répartis en 18 mois de 20 jours (en maya *u* ou *uinal*) + 5 jours complémentaires nommés *xma kaba kin*, *uayeb haab* ou *uayeyab*. Par suite du numérotage des jours et de leur distribution dans les mois, il arrivait : 1° que tous les mois d'une même année commençaient et finissaient par le même jour ; 2° qu'au bout de 260 jours (20×13) ou d'un *tonalamatl*, le même jour portait à nouveau le même numéro ; 3° au bout de l'année, le signe terminal était celui du 5e jour du mois, et l'année suivante commençait par le chiffre 2 (en vertu de l'égalité : $365 = (28 \times 13) + 1$) ; la troisième année commençait par le chiffre 3, etc. Tout ceci est conforme à ce que nous savons du calendrier mexicain. Semblables aussi sont les cycles de 4 ans, au bout desquels les années recommençaient par le même signe, mais affecté d'un chiffre différent, et de 52 ans où le commencement redevenait le même.

Tout ceci provient de ce que le calendrier maya et celui des Mexicains avaient une base commune : le *tonalamatl*, ou espace de 260 jours formant un cycle fermé. Il en résultait que les années ne pouvaient commencer que par quatre des signes de jour, placés de 5 en 5. Ces signes étaient : *kan*, *muluc*, *ix* et *cauac* dans les *Livres de Chilan Balam* et dans les manuscrits *Tro-Cortesianus* et *Peresianus* [1] ; c'étaient *ben*, *ezanab*, *akbal* et *lamat* dans le *Codex Dresdensis* et dans les inscriptions lapidaires. Le même déplacement des signes connus sous le nom de « supports d'années » s'observe, au Mexique, entre les manuscrits aztèques et les manuscrits cuicatèques.

Mais le calendrier maya possédait plusieurs particularités qui le différenciaient nettement de celui de Mexico. Tandis que, chez les Aztèques, les mois étaient désignés par les noms des fêtes qui s'y célébraient, ils avaient, chez les Mayas, des noms particuliers et bien définis. Ces noms étaient :

1 *Pop*	7 *Yaxkin*	13 *Mac*
2 *Uo*	8 *Mol*	14 *Kankin*
3 *Zip*	9 *Chen*	15 *Moan*
4 *Zotz*	10 *Yax*	16 *Pax*
5 *Tzec*	11 *Zac*	17 *Kayab*
6 *Xul*	12 *Ceh*	18 *Cumku*

1. Ce sont aussi ces « supports d'année » que Landa a connus.

De plus, et c'est là un des progrès les plus marqués du calendrier des Maya-Qu'ichés sur celui des Mexicains, les jours, outre leur signe particulier et le nombre qui y étaient joints, portaient un numéro suivant la place qu'ils occupaient dans le mois : Au contraire du numérotage des signes de jours, ce numérotage allait de 1 à 20. Si l'on écrivait, par exemple, *1 kan 1 Pop*, ceci voulait dire qu'il s'agissait du jour portant le signe *kan* et le numéro *1* dans la série du *tonalamatl*, et qu'en même temps, il était le 1er jour du mois *Pop*. Le dernier jour d'un mois commençant par le signe en question était *7 akbal 20 Pop*, car pour les noms de jours, soumis au numérotage du *tonalamatl*, les chiffres n'allaient pas plus loin que 13, tandis que le numérotage des jours d'un mois continuait à courir jusqu'au vingtième jour, pour reprendre à *un* le mois suivant.

Cette combinaison, qu'ont totalement ignorée les Mexicains, empêchait toute confusion entre des jours portant le même nom et le même numéro dans une même année [1]. Elle permettait, de plus, de savoir en quelle année se trouvait une date donnée ; un jour quelconque ne pouvait avoir la même place dans le mois dans une année commençant par *1 kan* ou dans une commençant par *2 muluc*. Mais, tous les 52 ans, les années recommençaient par le même jour, accompagné du même nombre et l'ordre des jours dans les mois redevenait le même. Donc, il aurait été impossible, grâce à ce seul artifice, de distinguer la position d'un jour donné, sauf à l'intérieur du cycle fermé de 52 ans.

Les Mayas suppléaient à cette insuffisance de précision par l'usage d'un cycle, sur la nature duquel on a beaucoup discuté, le *katun*. Nous savons aujourd'hui que le *katun* est une période de 7200 jours (20×360). Or, 7.200 n'est pas un sous-multiple du nombre de jours qui composent 52 ans ($52 \times 365 = 13.980 = 7.200 + 6.780$). Ce nombre étant divisible par 20, ces périodes commenceront par le même signe de jour, qui, en l'occurence, est le jour *ahau*. Par contre, 7.200 n'est pas divisible par 13 ; il laisse un reste de 11. Donc si une période katunique commence par 11 la suivante commencera par 9 [(11 + 11) — 13], la suivante par 7, etc [2]. Le *katun* commençait toujours dans les jours portant le signe *ahau*.

1. Ceci était important, dans la computation du temps des indigènes du Mexique et de l'Amérique centrale. En effet, supposons que l'année commence par *1 kan* ; 261 jours après, se retrouve, dans la même année, un jour portant même nom et même numéro.

2. Voir, sur la question du *katun* : Pio Perez, *Chronologie antique du Yucatan* dans Brasseur de Bourbourg, *Relation des choses de Yucatan* ; L. de Rosny, *Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique maya* ; E. Seler, *Die wirkliche Länge des Katun's der Maya-Chronologie* (*Gesammelte Abhandlungen*, vol. I, pp. 577-587) ; Goodman, *The archaïc maya Inscriptions* : Bowditch, *Maya numeration, calendar and astronomy*.

Il suffisait donc d'énoncer, outre le nom de jour qui était en question et sa place dans le mois, le *katun* où il se trouvait pour pouvoir, à l'aide de tables appropriées, retrouver la place exacte d'un jour. Pour énoncer le *katun*, on ne disait point, par exemple, le 7e ou le 8e *katun* ; on énonçait le chiffre que portait le jour *ahau* dans l'année qui commençait ce *katun* et la place qu'il occupait dans le mois. Le *livre de Chilan-Balam de Mani*, par exemple, nous parle de certains événements qui se sont passés dans le VIIIe *Ahau*, 7 *Chen*. Nous savons, par ailleurs, que cette date ne peut se trouver que dans une année commençant par *11 ix*. Il suffira donc de donner une date complète, c'est-à-dire un signe de jour accompagné de son numéro, sa place dans le mois et le *katun* dans lequel elle se trouve, pour permettre de trouver immédiatement sa place.

Les périodes de la computation du temps chez les Mayas étaient donc les suivantes :

1° le jour (*kin*)
2° le *tonalamatl* [(20 × 13) = 260 jours]
3° le mois (*u*, ou *uinal*,) de 20 jours
4° l'année (*háab*), de (20 × 18) + 5 jours
5° le *katun* de (20 × 360) = 7.200 jours
6° le cycle de 52 ans.

On s'explique mal, au premier abord, la présence d'une période de 7.200 jours. Il est certain, en tout cas, qu'elle n'a pas été composée intentionnellement en vue d'amener la distinction des jours dont nous avons parlé plus haut. Nous chercherions vainement aussi l'explication de cette anomalie dans le calendrier mexicain, où la place des jours dans l'année est marquée par le retour d'une série de neuf divinités, les *yohualtecuhtin* ou « señores de la noche » [1]. Il faut donc chercher ailleurs.

L'étude du système numérique des Maya-Qu'ichés, et celle du calendrier de certains peuples appartenant à cette famille nous fournira des suggestions utiles à ce sujet.

La numération des Mayas est purement vigésimale. Les nombres jusqu'à 20 se forment par le système décimal :

1 *hun*	3 *ox*	5 *ho*	7 *uuc*	9 *bolon*
2 *ca*	4 *can*	6 *uac*	8 *uaxac*	10 *lahun*

11 se dit *buluc*, qui est un mot particulier, mais 12 se dit *lahca*, c'est-

1. Voir E. DE JONGHE, *Le calendrier mexicain* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, vol. III, n° 2, Paris, 1906, pp. 197-229).

à-dire *la-h(un)-ca* et les autres nombres jusqu'à 20 sont formés avec 10 et les nombres inférieurs à celui-ci. Le nombre 20, unité du second degré, se dit *hun-kal* = un-vingt, les autres noms se forment régulièrement, de 20 en 20 : *ca-kal* ($2 \times 20 = 40$), *ox-kal* (60), etc., jusqu'à 400, unité du 3e degré, qui s'énonce *hun-bak* = un-400 ; 800 se dit *ca-bak*, etc., jusqu'à 8.000, unité du 4e degré qui s'appelle *hun-pic* ; puis viennent celles du 5e, 6e, 7e ordre qui se nomment respectivement : *hun-calab* (un 160.000), *hun-kinchil* (un-3.200.000), *hun-alau* (un-64.000.000).

Comme on le voit, dans ce système, les nombres sont composés suivant les puissances croissantes de 20 : 20, 20^2, 20^3, 20^4, 20^5, 20^6. Le procédé de composition est le même en qu'iché et en cakchiquel ; les noms seuls diffèrent.

Il semble bien que les peuples maya-qu'ichés aient primitivement appliqué ce système à la computation du temps. Les Cakchiquels avaient conservé une année vague de 400 jours, divisée en 20 mois de 20 jours [1]. Cette année était désignée sous le nom de *huna* ; au-dessus de cette unité venait un cycle de (20×400) soit 8000 jours, appelée *may k'ih*. Il est remarquable que les noms donnés à ces unités de temps ne soient pas ceux des unités numériques.

Toutefois, ceci a son importance : les *Cakchiquels* donnaient à leurs intervalles de temps d'autres noms qu'à leurs unités numériques. Nous ne savons pas s'il en était de même pour les Mayas, sauf pour l'intervalle de 20 jours, le mois, nommé *u*. Or le mot *u* désigne la Lune, ce qui est assez singulier, l'espace de 20 jours ne pouvant être assimilé, en aucune façon, à une période lunaire quelconque. Mais cette anomalie peut nous permettre de croire qu'il en était de même pour les autres périodes cycliques des Mayas : elles devaient porter des noms dissemblables de ceux que possédaient les nombres équivalant à la quantité de jours qu'elles renfermaient.

Nous avons de ceci une autre preuve, indirecte : c'est le système de la notation des nombres mayas, tel que nous le retrouverons souvent, au cours de notre exposé. Cette notation procédait du système de la numération parlée ; toutefois, il existait dans la façon d'écrire les nombres une différence importante d'avec le procédé que nous employons. Lorsque nous voulons accroître un nombre d'une dizaine, nous ajoutons un chiffre vers la droite, accroissant, à chaque signe à partir de la gauche, un chiffre donné d'une décimale d'ordre croissant. Les Mayas, ne l'oublions pas,

1. Voir sur ce sujet : E. Seler, *Die Chronologie der Cakchiquel Annalen* (*Gesammelte Abhandlungen*, vol. I, pp. 504-507) et G. Raynaud : *les Manuscrits précolombiens*, appendice.

employaient le système vigésimal et accroissaient, à chaque progression, le signe de départ de 20 fois sa valeur. Mais cette progression, au lieu de s'opérer, comme chez nous, de la gauche à la droite, se faisait de bas en haut[1]. Tout au moins devrait-il en être ainsi théoriquement. Mais les séries numériques que présentent les codices et les inscriptions ne donnent point ce résultat. Le premier ordre de puissance, celui situé le plus bas, est naturellement celui des unités; les unités de second ordre, placées immédiatement au-dessus, sont des vingtaines, mais les unités de 3e ordre ne répondent pas à 400, mais bien à $(20 \times 18) = 360$. Au-dessus, les choses reprennent leur cours régulier, mais à partir de cette unité de formation irrégulière : le quatrième rang est occupé par des nombres basés sur l'unité $(20 \times 360) = 7.200$, soit la valeur, en jours, du *katun* ; ceux du cinquième rang reposent sur l'unité $(20 \times 7.200) = 144.000$, etc. Et pour toutes ces unités anormales, il existe des signes particuliers, sur lesquels nous aurons à insister longuement.

Donc, on est tout à fait justifié à dire que le système de la notation des nombres ne correspond pas à celui de l'énonciation des mêmes nombres.

Quelle peut être la raison de cette anomalie? On ne saurait hasarder à ce sujet qu'une hypothèse. Nous allons, toutefois exposer ce que nous pensons à ce sujet.

Le calendrier cakchiquel dont nous avons parlé précédemment, nous permet d'avoir des indications sur la formation des nombres mayas et de leur application au calendrier. Il nous semble évident qu'il représente le procédé originel de computation du temps des Maya-Qu'ichés : comme le prouve leur numération parlée, ces peuples divisèrent le temps — comme ils divisèrent peut être toutes choses — en vingtaines et puissances de vingtaines (calendrier cakchiquel : 1 jour — 20 jours — 400 jours). Mais l'inadéquation de la période de 400 jours à la véritable période annuelle apparut assez tôt, chez les peuples les plus civilisés au moins. On lui substitua une période moins longue et plus appropriée aux réalités naturelles : celle de $(20 \times 18) = 360$ jours. La raison de cette substitution ne peut être donnée actuellement que sous cette forme rationnaliste : rien dans la mythologie des Mayas ne permet de comprendre pour quelle raison ils auraient choisi le nombre 18 pour en faire l'objet de spéculations astrologiques ou autres.

Nous n'avons d'ailleurs pas de témoignage historique qui atteste que les Mayas se soient servis de cette période, mais l'existence du cycle katunique de 7.200 jours peut nous donner une indication de son ancien

1. Voir Cyrus Thomas, *Central American hieroglyphic writing*, p. 709.

emploi. De plus l'usage du jour *ahau* comme point de départ du *katun* montre un chevauchement sur les périodes du calendrier, tel que nous le connaissons : il aurait été aussi simple de faire commencer le calendrier par l'un des « supports d'année », par *kan* par exemple, puisque, de toute façon, un même jour, portant le même numéro et ayant la même place dans le mois ne pouvait se trouver dans un *katun* portant le même numéro et commençant au même jour du mois.

Il nous semble en tout cas certain que les bases sur lesquelles les Mayas fondèrent leur calendrier sont essentiellement différentes de celles qu'adoptèrent les Mexicains. Nous croyons, sans pouvoir actuellement le prouver par des faits positifs, que Cakchiquels comme Mayas numérotaient originellement les jours de leurs mois continûment, comme nous le faisons, et qu'ils n'employaient pas de signes de jours. Nous nous appuyons sur ce fait que rien — autant qu'il s'agisse de faits réellement attestés — ne prouve que les peuples maya-qu'ichés se soient servis, comme chiffre sacré, du nombre 13. Celui-ci apparaît, il est vrai, sous la forme du *tonalamatl* dans tous les calendriers de ces peuples : dans celui employé par les Mayas qui nous ont laissé les plus anciennes inscriptions, dans celui des Tzentals, des Cakchiquels même. Mais, plutôt qu'un produit de la pensée maya, nous préférons y voir un emprunt à une très ancienne race civilisée, à laquelle les peuples du Mexique et de l'Amérique centrale auraient emprunté les spéculations numériques qui forment la base de leurs calendriers. Bien qu'il nous répugne d'ajouter foi à l'existence des « Toltèques » d'Ixtlilxochitl, nous devons reconnaître qu'il est impossible d'expliquer certaines ressemblances qui existent, dès une époque très reculée, entre tous les peuples du Mexique et une partie de ceux de l'Amérique centrale sans supposer qu'à une époque très lointaine certaines parties de la République mexicaine furent peuplées par une nation qui avait acquis une grande habileté dans les arts et les sciences, si l'on peut appliquer ce dernier terme aux connaissances d'un peuple barbare. C'est donc à ces « Proto-Mexicains » que nous ferons honneur de l'invention du *tonalamatl* et de l'année solaire dans ce coin du monde ; c'est à leur contact, croyons-nous, que les Mayas apprirent à user du système des signes, du numérotage par treizaine et de l'année de 365 jours ; mais ils conservèrent leur ancien système de numérotage des jours dans le mois et l'usage du *katun*, qui firent de ce produit composite un système de computation supérieur, en précision, à celui des Mexicains, des Tzapotèques et des Cuicatèques.

LES SIGNES DE JOURS ET DE MOIS

Les premiers signes de l'écriture maya qui aient été bien connus sont ceux qui désignent les jours et les mois.

De Landa nous a donné, dans sa *Relation*, un « Kalendario romano y yucatanense », où il indique, jour par jour, les occupations des Mayas pendant le cours de l'année, les fêtes, etc. Il y a joint, en marge, les signes qui désignent les différents jours et les mois.

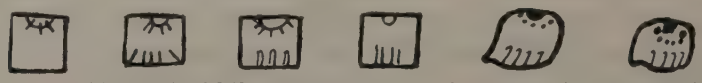
Ces signes ont été retrouvés, sans difficulté, dans les manuscrits et nous connaissons aujourd'hui la plupart de ceux des inscriptions. Ajoutons que les *Livres de Chilan-Balam* nous ont, eux aussi, fourni les figures des 20 signes de jours, sous une forme très stylisée et parfois très différente de celles que fournissent Landa et les autres documents indigènes. Nous allons passer en revue ces signes, en faisant quelques remarques sur leur origine possible.

SIGNES DE JOURS

Ymix.

On n'est pas d'accord sur la signification de ce mot. Pio Perez déclare qu'elle lui est inconnue [1]. Brasseur de Bourbourg traduit par « Trou profond, nombril ou sein » [2]. Seler croit aussi que la signification de ce terme peut être « sein d'une femme ». Mais comme il correspond, par la place qu'il occupe, dans le calendrier, au signe *cipactli* des Mexicains, il pense qu'il désigne, comme celui-ci, le symbole de l'abondance [3].

Voici les principales formes de ce signe :



Livres de Chilan-Balam | *Landa* | *Codex de Dresde* [4]

1. *Chronologie antique du Yucatan* (dans *Relation*, éd. Brasseur de Bourbourg, pp. 374-375).

2. *Le manuscrit Troano*.

3. Seler, *die Tageszeichen der aztekischen und Maya-Handschriften* (*Gesam. Abhandl.*, vol. I, p. 449).

4. Les diverses formes du signe *Ymix* étant presque semblables dans les manuscrits, nous n'avons figuré ici qu'une de celles que renferme le Codex de Dresde.

INSCRIPTIONS

Palenque

(Temple de la Croix, côté droit de l'autel, U 5)

Yaxchilan

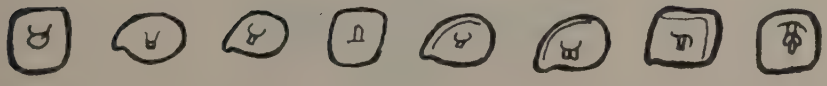
(Bas-relief n° 5 de M. Charnay, B 3)

Ik.

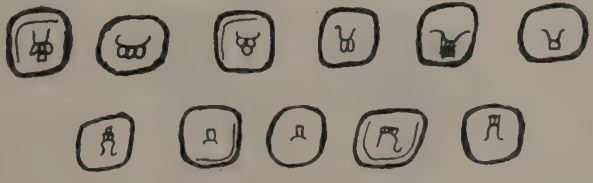
Le nom signifie « vent, air, souffle, esprit » [1]. Brasseur de Bourbourg y voit un symbole du dieu *Quetzalcohuatl* (ou plutôt de son équivalent maya *Cukulkan*). Cette divinité était, en effet, associée avec le vent au Mexique, mais rien ne prouve qu'il en ait été de même au Yucatan. Nous voyons le signe *ik* associé, sur les pages 41-42 du *Codex Cortesianus* avec le dieu *Itzamná* et son épouse *Ixchel*.

Livres de Chilan-Balam

MANUSCRITS



Landa | *Codex de Dresde.* | *Codex Troano.*



Codex Peresianus.

1. Tous les auteurs sont d'accord sur cette étymologie.

INSCRIPTIONS

Tikal (Panneau en bois)

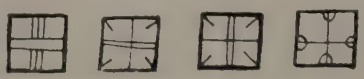
Palenque (Temple de la Croix, E 9)

Palenque (Temple de la Croix, C 9)

Palenque (Temple de la Croix, F 12)

Akbal.

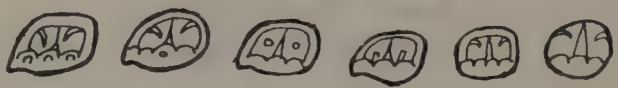
Suivant M. Tozzer, *akbal* signifie « quelque chose de noir [1] ; *akab* veut dire « la nuit » [2].



Livres de Chilan-Balam

MANUSCRITS

Landa *Codex de Dresde.*



Codex de Dresde | *Codex Troano*

Codex Cortesianus

MONUMENTS

Palenque (Autel du temple du Soleil, E 1)

Tikal (Panneau en bois)

Tikal (Panneau en bois)

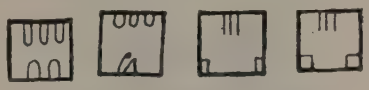
Palenque (Temple de la Croix)

1. Dans Bowditch, *Numeration, calendars and astronomy of the ancient Mayas*, p. 265.

2. E. Seler, *Die Tageszeichen*, p. 458.

Kan.

Suivant Pio Perez, *Kan* signifie « une corde ou un fil fait de fibres de henequen », Brasseur de Bourbourg ajoute à ce sens ceux de « jaune », « serpent », « hamac », « argile », « terre rouge ». Seler croit que le sens est douteux, mais que le mot provient peut-être du mot maya *kaanan*, *kanan*, qui signifie lézard [1].



Livres de Chilan-Balam

MANUSCRITS [2]

Landa *Cod. Troano* *C. Cortesianus* *C. Peresianus*

INSCRIPTIONS

Palenque
(Temple de la Croix,
plaque à gauche de l'autel, R 17)

Palenque
(Temple de la Croix,
plaque à droite de l'autel, Q 8)

Chicchan.

Le sens de ce mot est difficile à établir. Pio Perez disait qu'il pouvait seulement être trouvé en supposant que le mot avait été mal orthographié et qu'il fallait lire *chichan*, qui signifie « petit ».

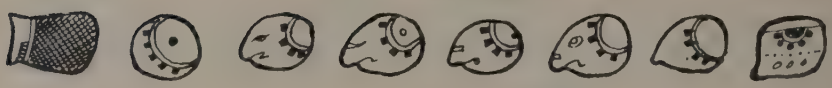
M. Seler a fait, de son côté, diverses suppositions, mais rien ne permet, pour l'instant de donner une traduction tant soit peu satisfaisante de ce vocable.

1. *Die Tageszeichen*, pp. 464.

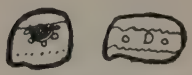
2. Le signe *kan* a, dans le Codex de Dresde, une forme tout à fait semblable à celle que donne Landa.

Livres de Chilan-Balam

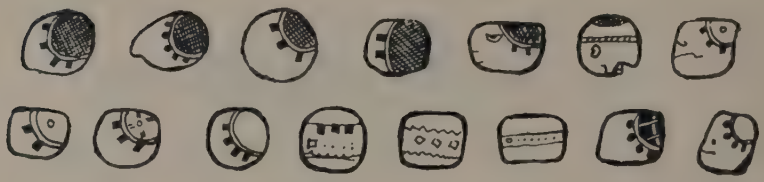
MANUSCRITS



Landa *Codex de Dresde*



Codex de Dresde



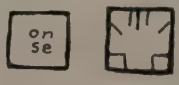
Codex Troano | *Cod. Peresianus*

INSCRIPTIONS

Palenque.
(Temple de la Croix, T 14).

Cimi.

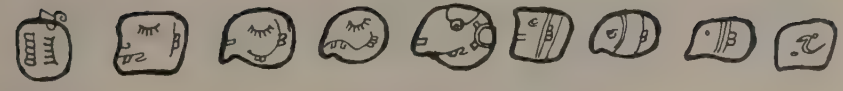
Suivant Pio Perez, c'est la troisième personne du passé du verbe *cimil* « mourir » ; le sens exact du mot serait donc : « il mourut ». Cette étymologie a été admise par tous les auteurs. La forme du signe lui-même a été interprétée comme « la tête d'un cadavre », un « crâne » [1].



Livres de Chilan-Balam

1. E. Seler, *Die Tageszeichen*, p. 468.

MANUSCRITS

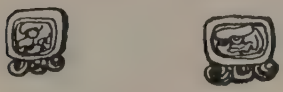


Landa *Codex de Dresde*

Codex de Dresde

Codex Troano *C. Peresianus*

INSCRIPTIONS



Piedras-Negras (Stèle 3, D 5) *Tikal* (Autel circul. n° 25)

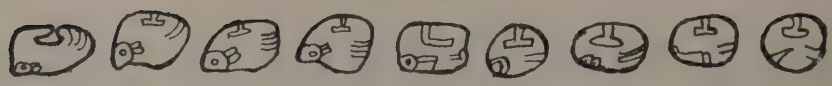
Manik

Pio Perez dit que *Man-Ik* signifierait « le vent qui passe » et, par extension : « ce qui était » ; très semblable est le sens que donne Brasseur de Bourbourg : « le souffle a passé ». MM. Seler [1] et Tozzer [2] lui reconnaissent le sens général de « changement ».

Livres de Chilan-Balam

1. *Tageszeichen*, p. 470.
2. Dans Bowditch, *Numeration... of the Maya*, p. 263.

MANUSCRITS



Landa *Codex de Dresde* | *Codex Troano*

INSCRIPTIONS

Palenque (Temple des Inscriptions (62) H 1)

Palenque (Temple des Inscriptions (62) G11)

Tikal (Autel circulaire, n° 11)

Lamat.

Brasseur de Bourbourg a proposé pour ce non la traduction : « plongé dans l'eau ». Cette étymologie ne paraît basée sur rien de sérieux, et le sens reste inconnu.

Livres de Chilan-Balam

MANUSCRITS

Landa *Codex de Dresde*

Codex Troano

INSCRIPTIONS

Palenque
Temple des Inscr. (62) E 6)

Palenque
(Temple des Inscr. (62) H 6)

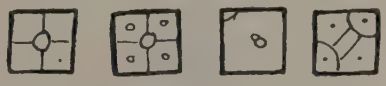
Palenque
(Temple de la Croix, P 10)

Copan
(Autel K, n° 6)

Yaxchilan
(Stèle 20, A 3)

Muluc.

Le nom de ce signe dérive d'une racine *mol* ou *mul* qui signifie « se réunir, s'accroître, s'empiler » et *muluc* signifierait « ce qui est réuni, accru, empilé ». M. Seler, considérant que le nom cakchiquel de ce jour est *toh* « averse, orage », se demande si *muluc* ne signifie pas « réunion d'eaux ».



Livres de Chilan Balam

MANUSCRITS

Landa *Codex Dresdensis* *Codex Troano* *Codex Cortesianus*

INSCRIPTIONS

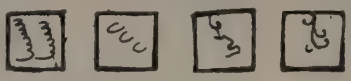
Yaxchilan
(Linteau 21, C 5)

Tickal
(Autel circul., n° 28)

Oc

Perez traduit ce mot par « ce qui tombe dans le creux de la main»,

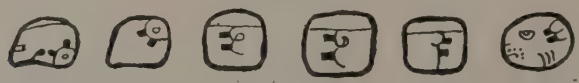
Brasseur de Bourbourg donne: « poignée de grains », « pied, jambe », « marche », « entrée ». Tozzer y voit le mot « pied » ou une forme contractée du verbe *Okol* « entrer », comme Brasseur [1].



Livres de Chilan Balam

MANUSCRITS

Landa *Codex de Dresde*



Codex de Dresde | *Codex Troano*

INSCRIPTIONS

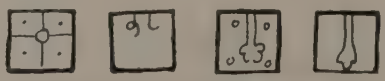
Quiriguá
(Stèle K, côté N, B 6 b)

Palenque
(2e temple de la Croix, N 5)

Palenque
(2e temple de la Croix, E 1)

Chuen

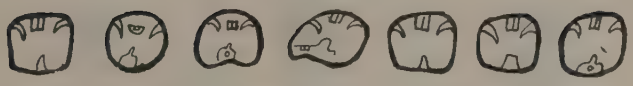
Perez dit qu'autrefois le mot *chuenche* signifiait « une planche ». Brasseur de Bourbourg et, après lui, Seler, pensent que ce mot peut avoir quelque relation avec le nom d'un héros du *Popol-vuh* : *Hunchouen* ; en effet, le jour *chuen* du calendrier maya correspond, par sa place, à l'*ozomatli* des Mexicains, que l'on traduit par « singe ». Or *Hunchouen* et son frère *Hunbatz* [2] nous sont représentés dans la légende qu'ichée comme étant des singes.



Livres de Chilan-Balam

1. Dans Bowditch : *Maya numeration*, p. 264.
2. E. Seler : *Tageszeichen*, pp. 478-479.

MANUSCRITS



Landa *Codex de Dresde* | *Codex Troano*

INSCRIPTIONS

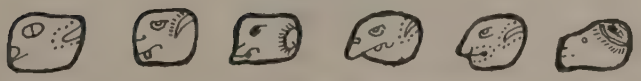
Palenque

Eb

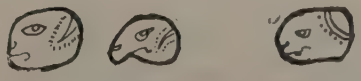
Le mot *eb* signifie « échelle ». Mais en comparant avec les noms que porte ce jour dans les calendriers cakchiquel et tzental, M. Seler croit que le sens réel serait : « rangée de pointes, de dents », qui correspondrait ainsi au nom du jour correspondant dans une forme provinciale du calendrier aztèque, celle du *Meztitlan* où ce jour est nommé *itlan* « sa dent » [1].

Livres de Chilan-Balam

MANUSCRITS



Landa *Codex Dresdensis*



Codex Troano | *Codex Peresianus*

1. E. Seler : *Tageszeichen*, pp. 482-483.

INSCRIPTIONS

Quirigua
(Stèle C, Base, A)

Copan
(Autel U, G 3)

Palenque
(Palais, construct. A., côté des marches)

Ben.

Perez fait remarquer qu'en maya le verbe *beentah* signifie : « dépenser avec économie » ; Brasseur de Bourbourg traduit *ben* par « un chemin qui monte ».

Livres de Chilan-Balam

MANUSCRITS

Landa *Cod. Dresdensis* *Codex Troano*

INSCRIPTIONS

Copan
(Autel Q, C 1)

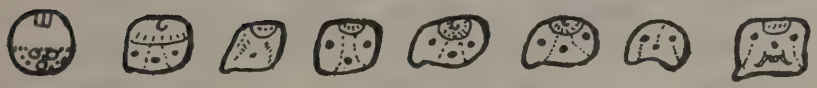
Ix.

Perez n'a pas donné d'étymologie bien nette pour ce mot, non plus que Brasseur de Bourbourg. Une des étymologies que ce dernier suggère, celle de « sorcier » a été admise par M. Seler, en raison de ce fait que le jour correspondant du calendrier mexicain est *ocelotl* « jaguar », et que,

dans les croyances lycanthropiques des anciens Mexicains et Mayas, le sorcier pouvait se changer en jaguar pour dévorer les hommes [1].

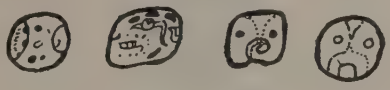
Livres de Chilan-Balam

MANUSCRITS



Landa *Codex Dresdensis*

Codex Dresdensis | *Codex Troano*



Codex Troano

INSCRIPTIONS

Palenque
(Temple des Inscript. (62) N 9)

Yaxchilan
(Stèle 12, A 1)

Men

Pio Perez donne de ce terme la traduction « un travailleur, un ouvrier » ; Brasseur de Bourbourg propose le sens, apparenté au précédent : « un fondateur, un constructeur ». Tozzer y voit un dérivé du verbe « connaître » et, par conséquent, « quelqu'un qui connaît, un docteur » [2]. Seler, tout en reconnaissant que le sens absolu du mot est : « ouvrier » dit qu'il a

1. E. Seler : *Tageszeichen*, p. 487.
2. Dans Bowditch : *Maya Numeration*, p. 265.

aussi le sens de « sage, sorcier » [1]. On peut donc dire que tous les auteurs s'accordent sur le sens général de ce signe de jour.

Livres de Chilan-Balam

MANUSCRITS

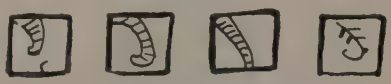
Landa *Codex Dresdensis* *Codex Troano*

Codex Troano

INSCRIPTIONS[2]

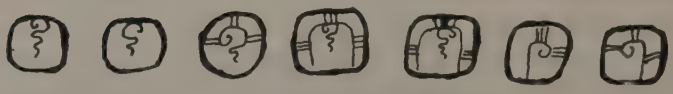
Cib

Pio Perez traduit ce terme par : « cire, copal », et par extension : « chandelle ». Brasseur y voit une expression verbale signifiant : « vouloir », « devenir ». Seler reconnaît que le mot signifie bien : « cire, caoutchouc, copal », mais que c'est un sens secondaire. *Cib* dériverait de *ci*, *cii* « qui a bonne odeur » et signifierait : « ce par quoi quelque chose sent bon, a une bonne odeur », c'est-à-dire « un brûle-parfums » [3].



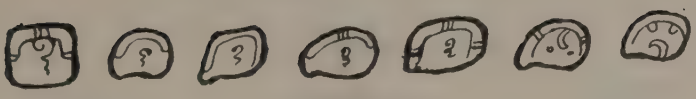
Livres de Chilan-Balam

MANUSCRITS



Landa *Codex Dresdensis*

1. E. Seler : *Tageszeichen*, p. 489.
2. D'après Goodmann.
3. E. Seler : *Tageszeichen*, pp. 490-91.



Codex Troano

INSCRIPTIONS

Piedras-Negras, (Stèle 1, A 7)

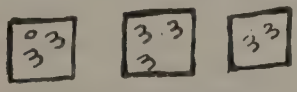
Piedras-Negras (Stèle 3, A 4)

Piedras-Negras, (Stèle 27, A 7)

Palenque, (Temple du Soleil, N 4)

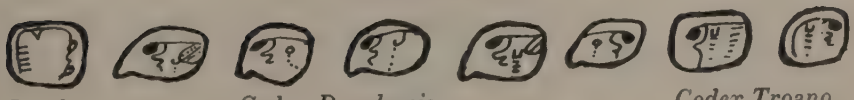
Caban.

Le mot *caban* dérive d'une racine *cab* qui possède une foule de sens : « le sol, la terre, le monde », « le miel, le poison » etc. Mais, suivant Seler, la première de ces racines forme un relatif *cabal*, qui a la signification de : « au-dessous, inférieur, bas » ; l'autre forme *cabil*, qui a, comme la première, la signification : « miel ». *Caban* présente une forme de participe et signifierait donc, suivant qu'on le rapporte à l'une ou à l'autre des racines : « ce qui a été sur le sol « ou » ce qui a été empoisonné » [1].

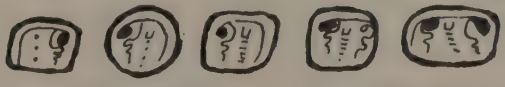


Livres de Chilan-Balam

MANUSCRITS



Landa *Codex Dresdensis* *Codex Troano*



Codex Troano *Codex Cortesianus*

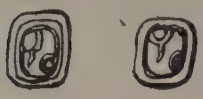
1. E. Seler : *Tageszeichen*, pp. 491-492.

INSCRIPTIONS

Quirigua
(stèle F,
côté ouest, B 5 b)

Quirigua
(stèle E,
côté ouest, B 5)

Palenque
(Temple de la croix,
Q 2)



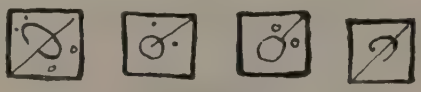
Palenque
(Temple de la Croix
P 14, S 12)

Copan
(autel Q, A1)

Quirigua
(stèle C, côté
ouest, B 12)

Ezanab.

Le mot *ezanab*, *eznab* ou *eɔnab* signifie, suivant Brasseur de Bourbourg, « surface de l'eau ». Suivant Seler, il dériverait d'une racine signifiant : « solide, dur ». Le signe lui-même représenterait le silex[1]. De fait, ce jour correspond, dans le calendrier maya, au *tecpatl* des Mexicains, qui veut dire silex, et, par extension, le couteau du sacrifice.



Livres de Chilan-Balam.

MANUSCRITS

Landa *Codex Dresdensis* *Cod. Troano* *Cod. Cortesianus*

1. Seler : *Tageszeichen*, p. 495.

INSCRIPTIONS

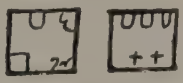
Palenque
(Temple des Inscriptions (62) Q 11 a)

Palenque
(Temple des Inscriptions T 5 a)

Palenque
(Temple de la Croix, R 7)

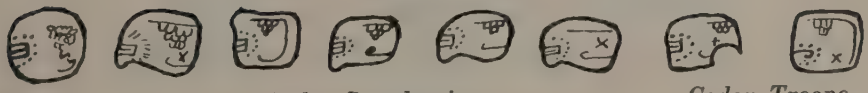
Cauac.

Il est impossible de donner aucune étymologie satisfaisante du mot *cauac*. Mais le mot cakchiquel qui y correspond, *caok*, est traduit « pluie », par Ximenez. Or ce jour occupe la même place dans le calendrier des Mayas que *quiauitl*, qui veut dire « pluie » dans celui des Mexicains [1].



Livres de Chilan-Balam

MANUSCRITS



Landa *Codex Dresdensis* *Codex Troano*

Codex Troano *C. Peresianus*

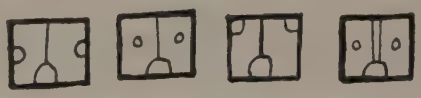
INSCRIPTIONS

Palenque
(2e temple de la Croix, B 13)

1. E. Seler : *Tageszeichen*, pp. 495-496.

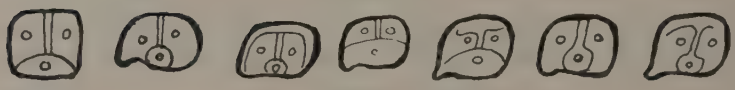
Ahau.

Tous les auteurs sont d'accord sur la signification du mot *ahau* : il veut dire « chef, roi », aussi bien en maya que dans la plupart des langues du même groupe.

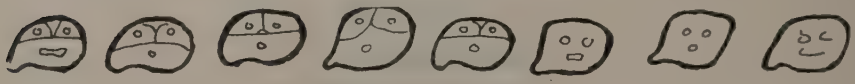


Livres de Chilan-Balam

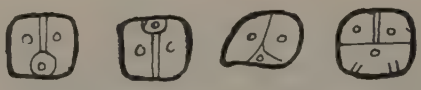
MANUSCRITS



Landa *Codex de Dresde*



Codex de Dresde



Codex Troano | *Codex Peresianus*

INSCRIPTIONS

Temple de la Croix, B 8

Palenque

Temple des Inscr. (62) B 8

Temple du Soleil, P 2

Copan

Autel R, nº 20

2e Temple de la Croix, C 8

Palenque

Temple du Soleil, O 2

Temple des Inscr. (60) M 7

Copan

Stèle A, F 11

Quirigua

Stèle C (côté ouest) A 6

Stèle F (côté est) B 14 a

Palenque

Temple des Inscr. (62) E 8

Copan

Stèle C B 7 — Stèle M D 2 — Stèle N A 7 — Stèle I G 1 — Autel S n° 4 a — Stèle H, côté est, A 1

Quirigua

Autel L n° 8 — Stèle E, (côté est) A 16 a — Stèle F (côté ouest) A 17 a — Stèle J B 8

Quirigua

Stèle F (côté est) B 5 b — Stèle E (côté est) A 1 — Stèle E (côté ouest) B 10 a

Copan — Stèle B, A 7

Palenque — 2° Temple de la Croix, B 8

Quirigua — Tortue G (côté ouest) B 1 — Stèle C (côté est), B 5

Copan — Stèle C A 9

Copan

Stèle 9 B 5 — Stèle C, B 2 — Stèle P, A 5 a — Stèle A, B 4

Quirigua

Tortue G (côté est) H 2

Copan

Stèle I, B 5

Stèle 6, B 4

(*A suivre*).

DIE RUINEN VON MOCHE

Von Max UHLE.

(*Tafeln IV-VI*)

Unter den mannigfaltigen Culturen, die auf dem Boden des alten Amerika entwickelt wurden, besitzen wenige eine so hohe Bedeutung, nehmen einen so hohen Rang nach dem Grade ihrer Entwickelung ein, wie die peruanische, welche die polychromen figürlichen Gefässe der Gegend von Trujillo und Chimbote erzeugte. Von diesen sind schon seit 40 Jahren, und mehr, zum Theil endlose Reihen in die verschiedensten Museen Europas gelangt, ohne dass es bis jetzt gelungen wäre, ein allgemein anerkanntes Urtheil über ihren ethnischen Ursprung, und die historische Stellung, welche ihnen im Kreise der peruanischen Culturen zukommt, hervorzurufen [1]. Geläufig ist die Bezeichnung als Chimu Töpferei, denn durch Garcilaso und andere Autoren hatten wir Kunde, dass die Inca ein ausgedehntes Reich der Chimu im Norden der peruanischen Küste zerstörten. Dem entsprechend lassen auch manche Autoren derartige polychrome Gefässe aus Gebäuden, die sie den Inca zuschreiben, hervorgehen [2]. Die hohe künstlerische Entwickelung der Producte verleitete weiter, sie an den Endpunkt der peruanischen Entwickelung zu stellen, und man begegnet Urtheilen wie solchen, dass Gräberfelder mit Töpfereien einfacheren Charakters, gleichsam naturgemäss, als älter erklärt werden, als andere, in denen die künstlerische Form und Verzierung der Gefässe auf der Höhe ihrer Entwickelung steht [3]. In Pachacamac fehlt die Vertretung dieser bunten und reichen Keramik. Man bemerkt nur, dass nach dem Vorübergang der Cultur von Tiahuanaco neue Typen die Oberhand gewinnen, in denen offenbar der Einfluss der

1. E. Seler, Ueber peruan. Vasengemälde, in : Rob. Lehmann-Nische, *Sumarios de las Conferencias*, Buenos-Aires, 1910, Resumen N° 32.

2. Vergl. E. W. Middendorf, *Peru*, 1894, II, p. 395-396.

3. Hrdlička, Some Results of Recent Anthropolog. Exploration in Peru, in : *Smithson. Miscell. Coll.*, Vol. 56, No 16, pag. 9-10.

Culturen von Völkern der Küste eine grössere Geltung erwarb. Am Ende der historischen Entwickelung mischen sich in Pachacamac Incatypen mit schwarzen Gefässen, wie sie im ganzen Norden der peruanischen Küste vorkommen, und dies mag zu der eigentümlichen Theorie beigetragen haben, der wir auch begegnen, dass in der Zeit nach der Periode von Tiahuanaco ostasiatische Völker an der nördlichen peruanischen Küste landeten, die die übrigen Culturen Perus mit neuen Anregungen einerseits befruchteten, andererseits das Chimu Reich und die Chimu Cultur im Norden Perus entwickelten [1]. Als ob man mit Theorien über die Einwanderung neuer Völker in einem Lande so schnell sein dürfte, ehe alle übrigen historischen Möglichkeiten gründlich erschöpft sind.

Dies sind ungefähr die Vertreter der Ansicht, dass die polychromen Gefässe von Trujillo und Chimbote am Ende der peruanischen Entwickelung stünden.

Dem gegenüber haben wir einen neueren Schatzgräber, über dessen schöne Resultate im Thale von Chicama in den letzten Jahren in Zeitungen viel berichtet wurde. Ohne sich weiter um andere Thatsachen zu kümmern, und gleichsam mit den Jahrtausenden spielend, wird es ihm ein leichtes, jenen bunten Töpfereien ein Alter von 7000 Jahren mehr oder weniger zuzudiktiren [2]. Das ist doch wenigstens einmal eine andere Meinung, wenn auch historisch ungenügend begründet.

Ich habe schon in der « Industria » von Trujillo am 12 Mai 1900 meine Resultate von den Ausgrabungen in Moche dahin zusammengefasst, dass die bekannten Ruinen von Moche, der « Templo del Sol » und die « Huaca de la Luna », nicht wie man bis dahin glaubte, Werke der Inca seien, sondern ihre Gründung in die Zeit weit vor der Anlage der Bauten von Tiahuanaco zurückreicht. Die polychromen Gefässe, das gleichzeitige Produkt der Cultur, aus welcher jene Bauten hervorgingen, sind dementsprechend gleichfalls älter als die Periode von Tiahuanaco. Sie bezeichnen die älteste Form der Cultur der Gegend von Trujillo, von welcher wir Kunde haben. Es ist darum das recht zweifelhaft, ob wir sie, wie üblich, als Chimu Keramik bezeichnen dürfen. Denn so wenig wie Incas länger als 3-400 Jahre Cuzco beherrschten, so wenig wissen wir, ob man die Beherrscher der Thäler von Trujillo, Chicama, u. s. w.

1. Max Schmidt, Szenenhafte Darstell. auf altperuan. Geweben, in : *Zeitschrift für Ethnologie*, 1910, p. 164; derselbe, Ueber altperuanische Gewebe mit szenenhaften Darstellungen, in : *Bässler-Archiv*, 1910, I, pag. 3 u. fg., pag. 10, 22, etc.; derselbe, Altperuanische Gewebe, in : R. Lehmann-Nitsche, *Sumarios*, etc., Resumen No 49.

2. Myring, A wonderful Civilisation of 7000 years ago, in : *The Illustrated London News*, Dec. 4, 1909, pag. 803.

Tausende von Jahren zurück noch als Chimu bezeichnen darf. Deshalb schuf ich die Bezeichnung Proto-Chimu Töpferei, in dem zwar der Ausdruck der localen Zusammengehörigkeit und der allgemeinen culturellen Ascendenz von den letzten Chimu aus erhalten bleibt, die allgemeine culturelle Verbindung aber doch lockerer scheint, und namentlich die Identität der Zeit und die Identität mit den eigentlichen Chimu-Herrschern aufgegeben wird.

Fig. 1. — Die Ruinen von Moche.

D, Huaca del Sol ; E, Huacà de la Luna ; A, B, C, triangulation points ; *a*, *b*, *c*, *d*, cemeteries ; *e*, several graves ; *f*, site of former graves now destroyed ; *g*, *h*, a few graves found intact ; *i*, fragments of black pottery on surface ; *k*, fragments of red pottery on surface ; *l*, traces of ancien workshops ; *m*, small mounds, ruins of houses ; *n*, part of Huaca del Sol worn away by river ; *o*, wall.

Ich habe nach dem in verschiedenen Artikeln in kürzerer Begründung meine dahin gehenden Schlüsse zusammengefasst [1], ohne die gewünschte

1. Types of Culture in Peru, in : *Americ. Anthropologist*, 1902, (N. S.), IV, p. 756 u. fg. ; Bericht über die Ergebn. meiner südam. Reisen, in : *Intern. Amerikanisten-Kongress*, Stuttgart, XIV, 1904, p. 571 u. fg. ; Vergl. auch ebenda : Aus meinem Ber.

Anerkennung meiner Resultate zu erreichen und möchte hier meine Gründe in einer Schilderung der Ruinen von Moche ausführlicher vortragen.

Von den Ruinengruppen des Thales von Trujillo sind, wie bekannt, zwei die hervorragendsten : die Ruinen von Chanchan und die von Moche. Obwohl ich die Ueberzeugung besitze, dass beide Gruppen eine analoge Geschichte haben, ist doch ihr Aussehen, - und auch die Art der in ihnen hauptsächlich vertretenen Reste, - ein gänzlich verschiedenes. Die Ruinen von Chanchan dehnen sich jetzt wie eine grosse Stadt weit in der Ebene aus. Sie bestehen weitaus zum grössten Theile aus « Tapia », cementartig aus Lehm an Ort und Stelle ausgeführten Bauten und Mauern. In den Gräberfeldern wiegt bei weitem der Typus der schwarzen Gefässe, der den Charakter der jüngsten Gräberfelder in Pachacamac bildet, vor, oder wird jetzt allein dort gefunden.

Die Ruinen von Moche (Fig. 1) werden wesentlich nur aus zwei, so ziemlich erhaltenen, monumentalen Bauwerken gebildet, die aus grossen Lehmziegeln massiv aufgeführt sind. Der Typus der in Gräberfeldern hier vorherrschenden Keramik ist der der polychromen figürlichen Gefässe. Schwarze Gefässe, wie die in Chanchan herrschenden, werden hier zwar auch in einzelnen Gräberfeldern gefunden (Fig. 1, c und d). Aber diese Gräberfelder sind wenig ausgedehnt, an Inhalt wenig bedeutend, und vor allen Dingen in örtlicher Hinsicht zusammenhangslos mit den grossen monumentalen Gebäuden.

Ein blosser vergleichender Ueberschlag der Ruinen von Chanchan und von Moche führt also notwendig zu dem Urtheil, dass, wenn auch der Geschichtsverlauf im Ganzen an beiden ein paralleler und gemeinsamer war, doch die Ruinen von Moche im Wesentlichen ihre vorherrschende historische Bedeutung zu einer anderen Zeit gehabt haben müssen, als die von Chanchan, die bekannte Hauptstadt der Chimu.

Wie der Plan zeigt, begrenzen die beiden Bauwerke, die « Huaca del Sol » (Fig. 1, D) und die « Huaca de la Luna » (Fig. 1, E) eine kleine Ebene von etwa 800 m Länge und 500 m Breite auf dem Linken Ufer des Flusses von Moche, zwischen diesem und dem 300 m hohen conischen weissen Felsen, dem Cerro Blanco. Die Huaca de la Luna liegt dicht am Fusse des eigenartigen Felsens, direct unter dessen Gipfel, die Huaca del Sol am anderen Rande der Ebene mit dem Rücken gegen die Niederung gelehnt, welche in der Regenzeit von dem hochgehenden Flusse von

üb. die Ergebn. meiner Reise 1899-1901, p. 581 u. fg.; *Boletín de Instrucción Pública*, Lima, 1906, N° 7, pag. 336 u. fg.; Ueber die Frühculturen in der Umgeb. von Lima, in : *Verh. des XVI. Amerik. Kongresses*, Wien, 1908, p. 351, 360. Etc.

Moche oft überfluthet wird. Beide monumentale Bauten kehren wie zusammengehörig ihre Fronten gegen einander. Zwischen ihnen wird sich die alte Häuser- und Hüttenstadt ausgedehnt haben, von der noch einzelne Erhöhungen, die Mauern von Häusern verbergen, zeugen.

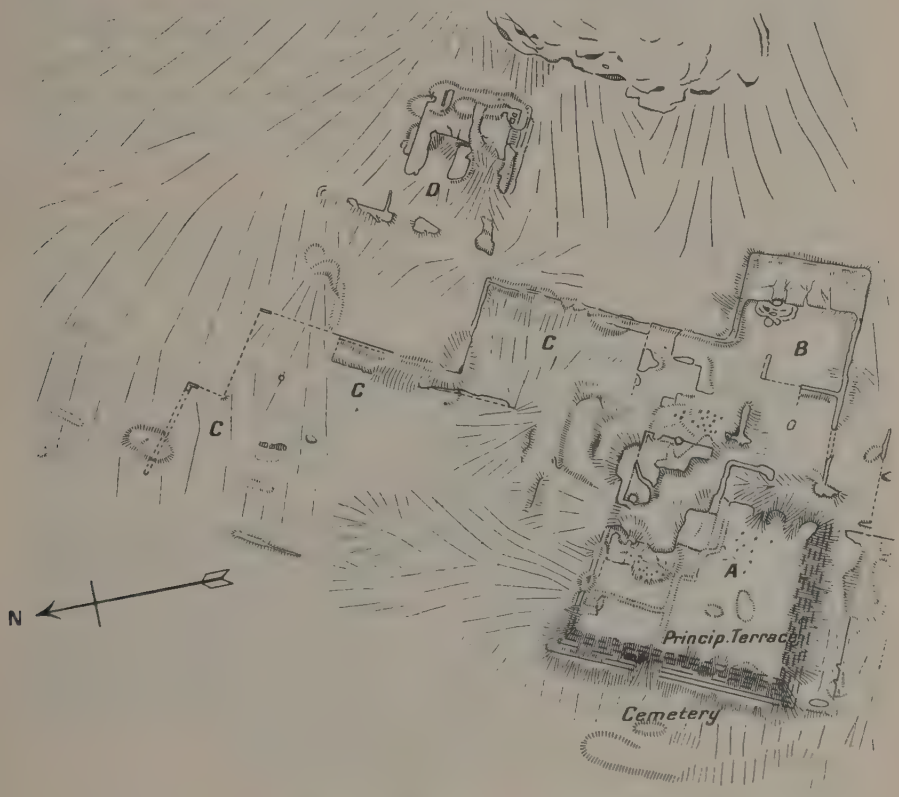


Fig. 2. — Die Huaca de la Luna.

Die beiden Bauwerke, die Huaca del Sol und die Huaca de la Luna sind in der principiellen Anlage identisch. Beide bestehen aus Lagen grosser gemauerter Ziegel. Beide bilden in der Hauptsache hohe tafelförmige Terrassen, welche von 3-3 m. 50 hohen, 2 m. breiten Randstufen umgeben sind. Die Huaca de la Luna (Fig. 2) besass nur ein etwa 80 m. langes und 60 m. breites Plateau (A), das sich etwa 21 meter über die umgebende Ebene erhob. Die 6 Reihen von Randstufen, die sie umschliessen, erstrecken sich nur um drei ihrer Seiten, da die hintere Seite (bei B) sich im Anstiege des Berges verliert. Dafür war sie von jeher mit

einer Anzahl gleichalteriger Anbauten nach hinten und Norden (C, D) versehen. Der hintere Theil des Plateaus (A) ist in früheren Jahrhunderten durch Schatzgräber theilweise zerstört worden, so dass seine ursprüngliche Form nicht mehr genau festzustellen ist.

Die Huaca del Sol (Fig. 3) ist noch mehr zerstört als die andere. Die ganze westliche Seite und der Kern sind in früheren Jahrhunderten vom Flusse weggerissen worden. Stehen geblieben ist nur die Südfront und Ostfront, und anscheinend der grössere Theil des nördlichen Plateaus (B). Immerhin ist dies genug, um einen vollen Eindruck von der einstigen

Fig. 3. — Die Huaca del Sol.

A, Dam of ancient road; B, Northern plateau; C, Southern plateau with cemetery; D, Raised part of plateau; E, Pyramid; *b*, Ancient circuit walk; *n*, Western part of Huaca, worn away by river; *g*, Summit of pyramid; *t*, Present entrance to plateau.

Majestät des Bauwerkes in dem Beschauer von Süden und Osten her hervorzurufen. Ganz im Norden schloss ein etwa 90 m langer, 6 m breiter Damm an (A), der wohl den Zugang zu dem Gebäude bildete. Der übrige Bau ist tafelartig, mit einer hohen aufgesetzten Pyramide (E), der den südlichen Theil des ganzen Baues krönte. Noch jetzt besitzt der tafelartige Bau am Gipfel im Süden (C) eine Breite von 136 m, eine Länge (B, C)

von 228 m. Seine Höhe beträgt 18 m. Die Seiten waren mit 5 über 3 m hohen und 2 m breiten Stufen eingefasst. Die aufgesetzte Pyramide erhob sich bei einer Seitenlänge von ca. 103 Metern 23 m hoch noch über das Plateau, mit 7 gleichartigen Stufen an allen Seiten eingefasst. Mit seiner über 40 m Höhe ist demnach dieser Bau der gewaltigste, der in Peru irgendwo in vorspanischer Zeit aufgeführt wurde. Es scheint, dass die volle Höhe der Pyramide an der Ostseite noch erhalten ist. Ihr ganzer Grundriss lässt sich jedoch nur hypothetisch aus der Beobachtung der beim Bau überhaupt befolgten Regeln erschliessen. Wahrscheinlich war ihre Basis quadratisch, wie es im Plane (bei n) angedeutet ist. Dann

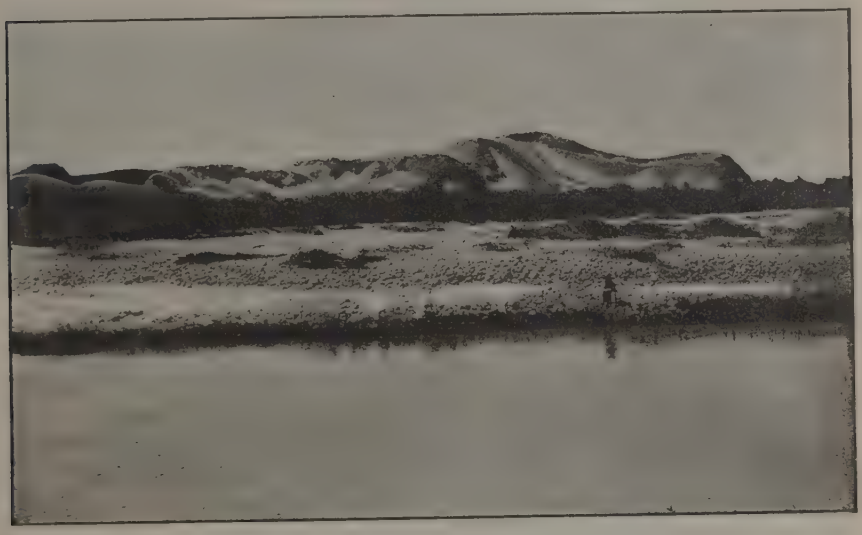


Fig. 4. — Die Huaca del Sol vom Fluss aus gesehn.

wird sich im Westen eine etwas erhöhte Terrasse vorgelagert haben, von der bei D noch ein einzelner Rest erhalten ist.

Die Pyramide E ist so auf die Tafel aufgesetzt, dass sie ein grösseres Plateau (B nach Nord und ein kleineres (C) nach Süd abschneidet. Wir kommen dadurch auf einen Grundplan, der im allgemeinen Charakter von den Pyramidenbauten von Copan in Guatemala, und Monte Alban in Mexico nicht allzuweit entfernt liegt. Jedenfalls ist die Anlage im Ganzen viel ähnlicher diesen als den Tempelpyramiden der Inca, wie in Pachacamac, deren Pyramidenstufen zu breiten mit Häusern besetzten Terrassen ausgebaut waren.

Das gewaltige Bauwerk ist noch heute weit über das Land und bis

auf die See hinaus sichtbar. Von Osten, vom Fluss her, erscheint der Bau (Fig. 4) infolge der vorgegangenen Zerstörung formlos und am unansehnlichsten. Ganz anders ist schon der Blick von der schmalen Südseite aus (Fig. 5), obwohl auch hier der Eindruck durch den Einsturz

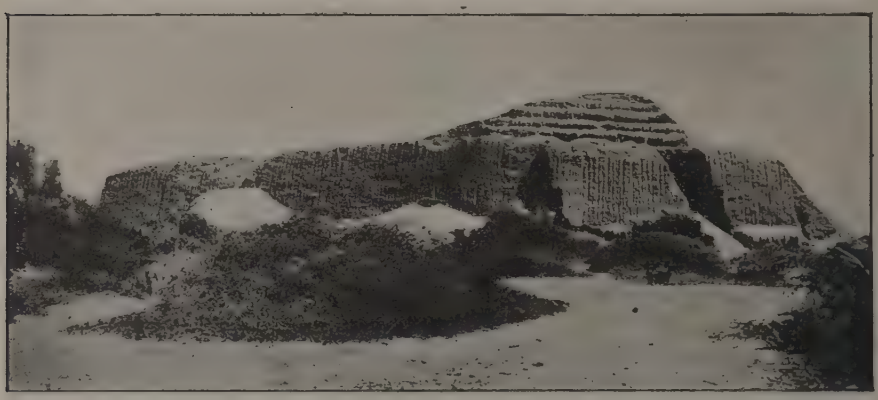


Fig. 5. — Die Huaca del Sol (Schmale Südseite).

der Stufeneinfassung des Plateaus beeinträchtigt wird. Aber einen annähernd vollen Eindruck von der einstigen Grösse erhält man noch immer durch die Ansicht der langen Ostfront, obwohl auch diese durch Einstürze schon stark beschädigt ist. Man sieht sie in Tafel V, fig. a von der Mitte der Ebene aus, welche einst vermuthlich den Boden der alten Stadt bildete.

Bild 7 zeigt den Ueberblick über die 18 m hohe Terrasse (Fig. 3, C), die die Pyramide an ihrem südlichen Ende begrenzt. Weiterhin schweift da der Blick über die Ebene und erreicht hinter ihr die Terrasse der Huaca de la Luna (Fig. 1, E) mit dem hohen Gipfel des Cerro Blanco dahinter. In Bild 8 erblickt man die Pyramide (Fig. 3, E) in ihrer vollen Grösse von der südlichen Terrasse (Fig. 3, C) aus.

Die Aufnahme des Planes der Ruinen war nur die eine Hälfte der Aufgabe, die für sie zu leisten war. Kehren wir zu dem Gesammtplane (Fig. 1) der Ruinen zurück, so bemerkt jeder Reisende so fort, dass sich am sandigen Fuss des Cerro Blanco nördlich, südlich und hinter der Huaca de la Luna ein einheitliches 1 km langes Gräberfeld (b, b, f) ausdehnte, kenntlich an den tausenden von Gefässscherben, die nach dep Zerstörung der Gräber zurückblieben. Alle diese Gräber, mit Ausnahme von 2 oder 3 im südlichen Theile des Feldes (Fig. 1 bei i), gehörten der Keramik der polychromen figurlichen Gefässe an. Es ist kaum

Fig. 7. — Südliches Ende der Huaca del Sol.

Fig. 8. — Die Pyramide von der südlichen Terrasse aus gesehn.

irgend etwas zurückgeblieben, was dort irgendwo noch ausgegraben werden könnte. In der mitte der Ebene (Fig. 1, c) lag ein kleines Grabfeld mit schwarzer Chimu Töpferei, ähnlich der in Pachacamac angetroffenen, das wenige Monate vor meiner Ankunft 1898 oder 1899 ausgeleert worden war, und wovon nur noch einzelne schwarze Gefässreste herumlagen. Ein anderes ähnliches Grabfeld (Fig. 1, d) wurde von mir, etwa 150 m südlich von der Huaca del Sol zwischen Gestrüppen verborgen, eröffnet. Ich fand da ähnliche schwarze Gefässe und incaische gemischt (Taf. IV, A), die demnach das Grabfeld als der letzten Periode des Thales angehörig bestimmten. Wohl gemerkt, in allen diesen Gräberfeldern mit schwarzer Töpferei wurde kein einziges der polychromen Gefässe gefunden. Diese gehörten also einer anderen Zeit an, und obwohl in vielen Reisewerken diese und die polychrome Keramik durch einander gehen [1], ist festzuhalten, dass sie chronologisch vollständig zu trennen sind.

Mit diesen Beobachtungen und Entdeckungen konnte ich natürlich meine Aufgabe nicht als gelöst betrachten. Ich bedurfte dringendere Beweise zur Feststellung des Baualters der beiden Monumente, ich musste unbedingt Gräber der polychromen Keramik in grösserer Anzahl *in situ* studieren, und musste namentlich auch bestimmtere Anhaltspunkte sowohl über das relative Alter der verschiedenen Perioden, wie über die culturellen Beziehungen, die zwischen einzelnen der festgestellten Perioden und den vorhandenen Monumenten direct geherrscht haben mussten, gewinnen. Diesen Zwecken dienten die erfolgreichen Ausgrabungen, die ich am westlichen Fusse der Huaca de la Luna (Fig. 1, a), auf der südlichen Terrasse des « Tempels der Sonne » (Fig. 3, C), und eine kleinere nicht unwichtige Ausgrabung, die ich bei e (Fig. 1) am nördlichen Ende der Huaca del Sol anstellte.

Ich glaube mit diesen Ausgrabungen den vollen Beweis dafür erbracht zu haben, dass die beiden Monumente aus der Zeit der polychromen Keramik selbst stammen, dass diese Zeit der Periode von Tiahuanaco vollständig unabhängig vorauslag, und dass der Gebrauch der Monumente zum Cultus, nachden er mit der ältesten Zeit bei der Huaca de la Luna abbrach, auf der Huaca del Sol noch lange nachwirkte. Dagegen wurde keines der beiden Monumente mehr zum Cultus benützt in der eigentlichen Chimu Zeit mit den bekannten schwarzen Gefässen (Taf. IV, A), und noch weniger in der Zeit der Inca. Die Abhängigkeit der Entstehung der beiden Monumente von den Inca war damit zugleich für alle Zeiten vernichtet.

1. Vergleiche G. Squier, *Peru*, New York, 1877, p. 170-192, E. W. Middendorf, *l. c.*, pag. 391, etc.

A. — Schwarze Chimu-gefässe und incaische Gefässe aus Moche.

B. — Krüge und bärtige Puppen aus Moche.

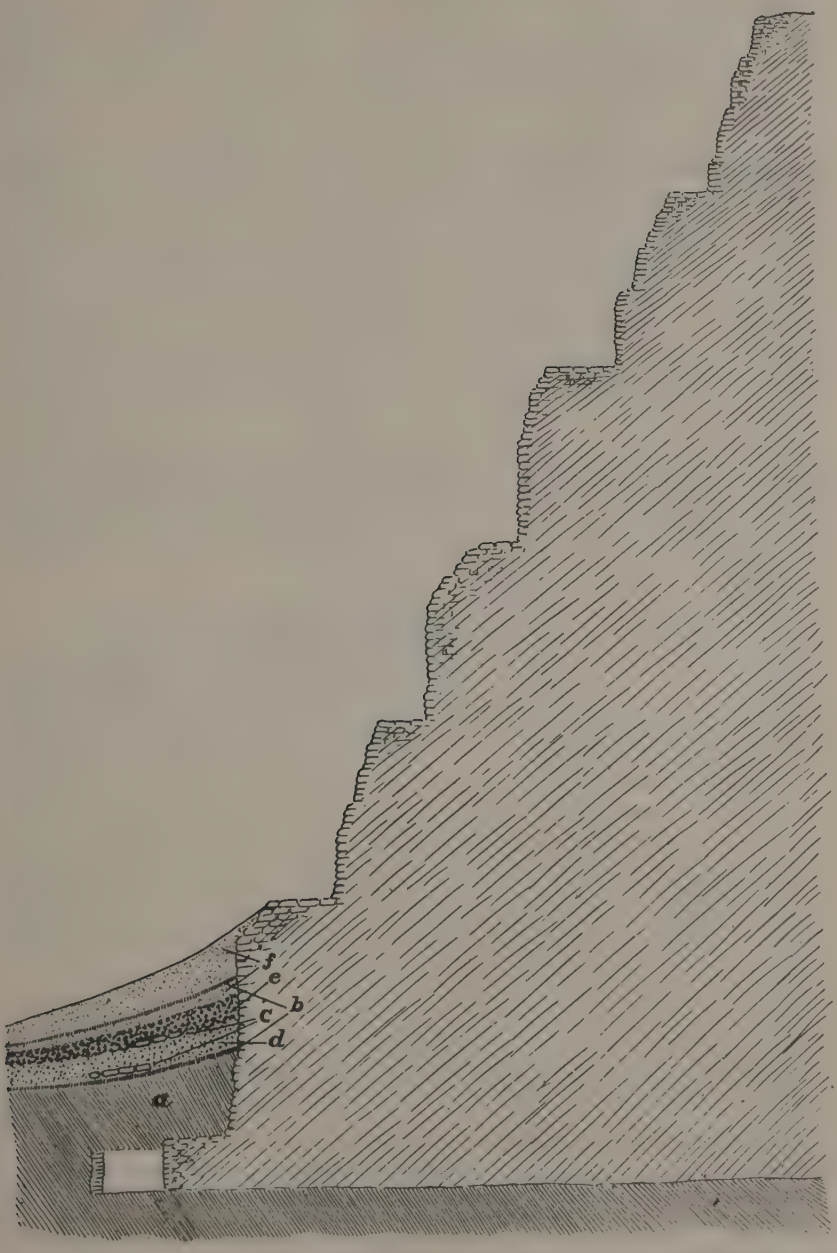


Fig. 10. — Durschnitt des Vorderfusses der Huaca de la Luna.

Am vorderen Fusse der Huaca de la Luna (Fig. 1, a) geht das Terrain mit einer leichten Senkung in das gewöhnliche der Ebene über (vergleiche den Durchschnitt, Fig. 10). Die dort vorhandenen jüngeren Aufschüttungen (b-f), 2-3 m dick, verdecken daselbst ein altes Grabfeld (a), dessen Oberfläche sich zwar auch in geringer Biegung gegen die Front des Tempels hinanzog, aber doch nur wenig, und hier lagen, in etwa 2 m. Tiefe unter der Oberfläche des ursprünglichen Bodens, 4-5 m. unter der heutigen, die intacten Gräber, die ich erstmalig erschloss, und die in ihrem vortrefflichen Inhalt dem der zerstörten Gräber des höheren Grabfeldes (Fig. 1, b, b, f) entsprachen, wenn ihn nicht an Qualität noch weit übertrafen. Wie der Aufriss zeigt, ragt der gemauerte Fuss der Huaca ein wenig im Erboden nach vorn vor, und hier wurden dicht anschliessend an

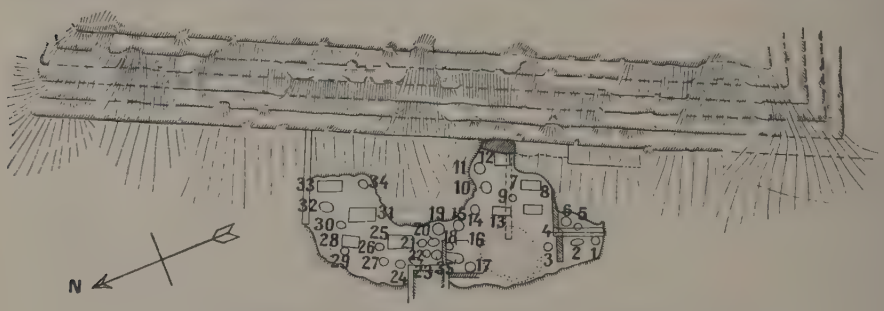


Fig. 11. — Grundriss vom Grabfeld am Fusse der Huaca de la Luna.

denselben in kammerartigem Gelass (siehe den Raum unter a) eine Anzahl Thonklappern, und schöne Thonpuppen im Stil der Periode, zum Theil mit Pfeifen versehen (Taf. V, fig. e), gefunden, die auf eine innige Beziehung dieser Gaben zu den Fundamenten des Tempels hindeuteten. Wahrscheinlich waren es Opfergaben, die mit der Gründung des Tempels in Verbindung standen. Wollte man an der Identität der Periode zwischen diesen Gaben und dem Baue, die heute feststeht, zweifeln, so würden sie mindestens ein Datum « ante quod » für den Tempel bezeichnen. Mit anderen Worten, nach diesen Funden hätte der Tempel allein älter sein können, als jene Gaben. Aber, wie gesagt, heute steht die Gleichalterigkeit beider sogar durch Funde direct fest. In dem am Fusse der Huaca erschlossenen Grabfeld wurden etwa 37 Gräber eröffnet. Das Grabfeld (Aufriss Fig. 11) dehnte sich zwischen der Huaca und einer vorliegenden Hausruine etwa 14 m. breit und 28 m. lang aus. Die in 4-5 m. unter der heutigen Oberfläche gelegenen Gräber waren theils nestartig in den Sand gebettet, theils sarkophagartig aus Ziegeln wie die Huaca gemauert. Diese 3 m langen und 1-1 1/2 m. breiten und 1 m. hohen Sarkophage (Fig. 12) dienten aber

nicht liegend Begrabenen, sondern stellten gewissermassen die Zelle dar, in der der oder die Begrabenen — gewöhnlich waren es mehrere, vielleicht mit Weibern und Kindern — unter Beigabe einzelner Sklavenschädel und geopferter Llamas, umgeben von ihren Gefässen, vielleicht auch anderem

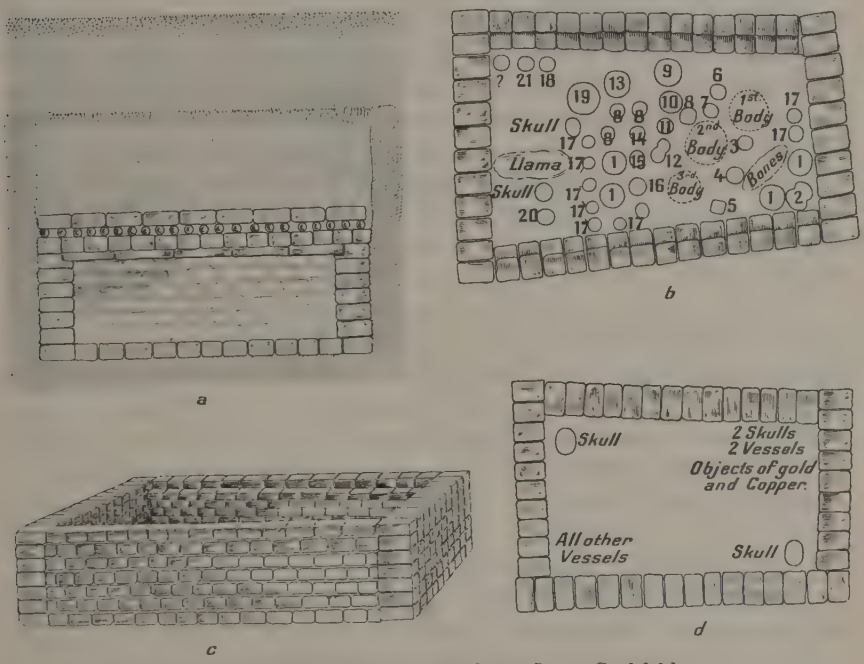


Fig. 12. — Sarkophage vom Huaca de la Luna-Grabfeld.

Hausrath, sassen[1]. Viele Gräber enthielten Beigaben an goldenem und anderem Schmucke. Die sarkophagartigen Begräbnisse waren mit dicken Rohrstämmen und Ziegeln gedeckt. An verschiedenen Gräbern dieser Art waren durch das darauf lastende Gewicht die Dächer eingedrückt, was zahlreiche von den mitgegebenen Gefässen beschädigte. Ich bin leider nicht in der Lage, die endlosen Serien schöner Beigaben, namentlich Gefässe, hier abbildlich vorzuführen, da sie durch den Uebergang in das Museum von Californien meiner Verfügung entrückt sind. Ich kann hier aber doch einzelne Typen vorführen, aus denen man die Reinheit des Charakters der Beigaben die in diesen Gräbern vertreten waren, zu

1. Bei San Agustin, Colombia, haben sich ähnliche sarkophag-artige Gräber gefunden Theod. Stöpel, Vortrag im *XVIII. Amerik. Congress*, London, die also in ähnlicher Weise zu deuten sind.

erkennen vermag (Taf. IV, B). Das kleine Object in der 1. Reihe, das so palmettenartig anmuthet, macht einen merkwürdig modernen oder europäischen Eindruck. Dieses Object war aber eine der Klappern, die in dem innersten Winkel des Grabfeldes in der tiefsten Kammer unmittelbar an den Fundamenten des Baues zum Vorschein kamen, das dadurch jedenfalls der Vermuthung entzogen wird, als könnte es mit europäischen Einflüssen zu thun haben. Das 2. Gefäss in der oberen Reihe, einen Geier, der einen Menschen raubt, vorstellend, ist ein schwarzes, durch seinen gewandten Stil aber leicht zu unterscheiden von allen schwarzen Gefässen, welche den Typus der letzten Periode vorstellen. Schwarze Gefässe fehlten unter den Beigaben dieses Gräberfeldes durchaus nicht, aber sie sind relativ wenig zahlreich, und wenn ihre Farbe zufällig nichts über ihre Zugehörigkeit zu der Periode andeutet, so thut dies um so leichter der Stil, in dem sie gehalten sind. Von einer Vermengung der Perioden kann also nirgends die Rede sein. Wenn ich hier ausserdem auf die seltenen bärtigen Figuren (Taf. IV, B), die in diesem Gräberfeld mitgefunden wurden und auf das medaillon-artige Schlussstück aus Gold, das, auf der Huaca del Sol gefunden hier von der Rückseite gezeigt wird, hinweise, so sind das Einzelheiten, die mit der Chronologie der Monumente nicht allzuviel zu thun haben. Ich darf es aber nicht unterlassen, hier noch auf etwas anderes hinzuweisen. Das Hemdornament der 4. Figur in der 2. Reihe und die Ornamentierung des Sackes, der auf dem Llama liegt, zeigen den dreieckigen Thierkopf, der sich auch an nichttiahuanacoartigen Geweben in der untersten Schicht der Grabfeldes am Pachacamac Tempel zeigt [1], und speciell charakteristisch für die alte Cultur von Nievería oder Proto-Lima gewesen zu sein scheint [2]. Schon hierdurch gewinnen wir einen Anhalt für die relative Altersbestimmung des Gräberfeldes. Gleichartige Ornamente kommen unter den Funden der Periode mehrfach vor, und deuten die zeitliche Nähe an, in der sich die Cultur dieser Periode zu der ältesten der Gegend von Lima befunden hat. Dagegen fehlt unter den Funden jeder Bezug auf die Cultur von Tiahuanaco, was sehr zu beherzigen ist, wenn man bedenkt, wie tiefgehend die Wirkungen der Cultur von Tiahuanaco überall da waren, wohin sie drang.

Wir haben in der Cultur des Gräberfeldes einen « terminus ante quod » der Bau der Huaca de la Luna erfolgt sein muss. Dass sie ein Werk der-

1. Vergl. Uhle, *Pachacamac*, pag. 33, fig. 37 a und b, pl. 5, fig. 7, 12 und 13, pl. 6, fig. 8-9, 12-14.

2. Uhle, *Ueber die Frühkulturen der Umgeb. von Lima*, p. 367-368, fig. 17 a und 18 a ; andere Beispiele von Nievería im Museum in Lima.

selben Periode ist, geht aus den Funden hervor, die in den letzten Jahren ein Advocat von Trujillo unter den Fundamenten des Tempels, in die er durch einwärts gerichtete Stollen eindrang, gemacht hat. Er hat da identische Kupfersachen und Töpfe gefunden, und es kann damit das gleichzeitige Alter der Huaca als erhärtet gelten. Aber gegen eines möchte ich warnen. Die Auffindung derartiger Gegenstände, sei es auch in Verbindung mit menschlichen Knochen, beweist nicht, dass die Huaca ein « burial mound » war [1]. In Peru befestigte man jeden Bau durch Opfer, auch menschliche, die unter die Fundamente vergraben wurden. Die Bezeichnung als « burial mound » verschiebt die Frage nach der Bestimmung und Bedeutung eines altperuanischen Baues. Ein Tempel, unter dem man menschliche Bestattungen findet, wird dadurch so wenig ein « burial mound », als eine Terrasse, die nach drei Seiten durch Stufen gesichert ist, dadurch zu einer Festung wird, wofür man die Huaca de la Luna auch hat erklären wollen [2].

Das Ergebnis der Ausgrabungen an der Huaca de la Luna ist also die Feststellung ihrer Errichtung in einer Periode einheimischer von der Cultur von Tiahuanaco vollständig unberührter Cultur mit polychromen Gefässen, die nach ihrer ungefähren Schätzung mit der ältesten Cultur des Thales von Lima gleichzeitig gewesen sein muss. Unter den Funden des Grabfeldes von Nieveria im Thale von Lima haben wir ja auch einige, die ich in Wien zeigte, die, wenn nicht die Farbentechnik sie trennte, ebenso gut auch aus diesem Grabfelde stammen könnten [3]. Da aber ihre Farbengebung nieveriaartig ist, müssen sie von dorther stammen, wo sie gefunden sind, und ihre formale Analogie mit den vorliegenden beweist nur die chronologische Analogie der Periode.

Es würde verwegen sein zu vermuthen, dass die Huaca del Sol, so gleichartig in der Construction, wenn auch grösser, und bereichert um die Pyramide die der grösseren Tafel aufgesetzt ist, aus einer anderen Periode stammt, als die Huaca de la Luna. Müssten beide Bauwerke nach einander und nicht gleichzeitig errichtet erscheinen, so würde es sogar verständiger sein, die Huaca de la Luna wegen ihrer kleineren Proportionen, wegen ihrer Lage unter dem merkwürdigen Cerro Blanco, und wegen der hervorragenden Bedeutung des mit ihr verbundenen Cultus für das frühere und nicht für das jüngere Bauwerk zu halten.

Um so wichtiger sind die Funde, die ich auf dem Südplateau der Huaca del Sol machte.

1. A. Hrdlička, *l. c.*, pag. 8.
2. Squier, *l. c.*, pag. 130.
3. *Verh. des XVI. Amerikanisten Kongresses*, Wien, 1908, p. 361.

Das Südplateau [1] der Huaca del Sol hat eine Längserstreckung von 136 m. und 29 m. Breite. Abweichend von der nördlichen Terrasse (Fig. 3, B), aber ähnlich dem Grabfeld auf der südlichen 1. Terrasse des incaischen Tempels von Pachacamac bildet ihre obere 80 cm. dicke Schicht ein Beet loser Erde, die, von den Randmauern zusammengehalten, einst ein ausgedehntes Grabfeld darstellte. An der Oberfläche gewahrt man davon

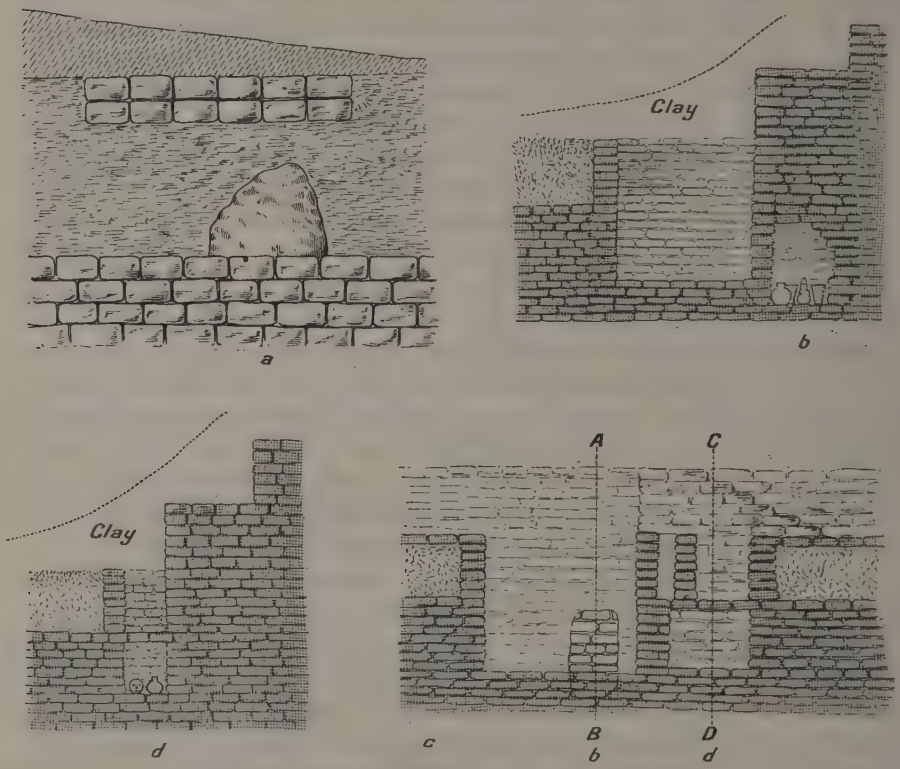


Fig. 14. — Gruben im Unterbau der Huaca del Sol.

nur wenige Spuren. Beim Graben aber zeigt sich der Boden, wie in solchen Fällen gewöhnlich ist, durchsetzt mit Stoffresten, Fadenresten, Rohrstücken, Theilen von menschlichen und Thierknochen und zahlreichen Fragmenten von Gefässen und anderen Thonobjecten. Der Boden ist zugleich durchsetzt von tausenden von Fragmenten thönerner Trompeten, hornartiger und solcher in Muschelform, deren Antreffen an einem offenbar früher geweihten Orte eigenthümlich anmuthet. Im Allgemeinen

1. Fig. 3, C ; *Ansicht :* Fig. 7.

a **Moche (Ostfront).**

b

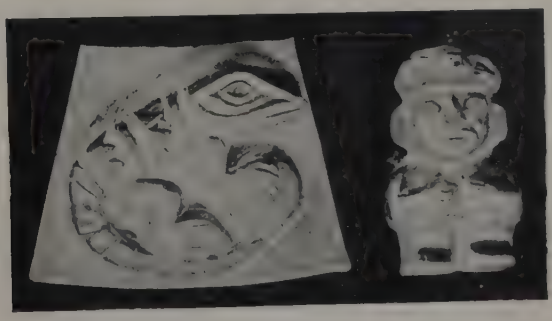
c

c

c

d

e



f *g*

Gegenstände aus Ton und Gold aus Moche

sind alle Gräber bis auf das letzte zerstört, und es scheint lange, dass man nur aus Trümmern die einstige Geschichte des Gräberfeldes erschliessen muss. Dann aber fand ich, dass doch einzelne Gräber vorhanden waren. Sogar gemauerte Anlagen waren in einzelnen Fällen gemacht worden, durch Ausmauerung einzelner Gruben in dem soliden Bau der Huaca (Fig. 14, d, d) oder Aufmauerung von Terrassen, deren Umrisse unter dem allgemeinen Schutt sich verbargen (Fig. 14, c). Wieder wo anders war ein aus Lehm wie durch Schwalben gekittetes Grab durch eine übergelegte Täfelung von Ziegeln noch besser geschützt worden

Fig. 15. — Töpfe mit Reliefliniен verziert aus Pachacamac.

(Fig. 14, a), und in wieder anderen Fällen waren Nischen in der Pyramidenwand ausgehöhlt und nach der Bestattung wieder vermauert worden (Fig. 14, b, b). Es muss aber hervorgehoben werden, dass alle diese Bestattungen keine originalen aus dem Anfang der Benutzung des Grabfeldes waren. Im Gegentheil, sie stammten aus seiner letzten und waren wohl auch deswegen der Zerstörung noch besser entgangen. Beweis dafür ist, dass die aufgemauerten und auch die zugemauerten Gräber alle als Hauptbestandtheil die mit Resten buntgemischte Erde zeigten, die das Ergebniss der jahrhundertelangen Benutzung und fortwährenden Zerstörung des allgemeinen Gräberfeldes bildete. Der Typus der Beigaben

in diesen wenigen gemauerten Gräbern sind schwarze Krüge, Flaschen und

Fig. 16. — Artefacte aus dem freien Grabfeld.

Töpfe mit Reliefmustern, z. T. reich figürlicher Art, wie in Taf. VI, fig. 1-4, 6, 7, nur vereinzelt ein paar gemalte Becher, wie Taf. VI, fig. 5, deren Punk-

Krüge, Flaschen und Toepfe aus der « Huaca del Sol ».

tverzierung an die in der Periode von Tiahuanaco übliche erinnerte [1], einzelne einfache Thonfiguren wie Taf. VI, fig. 8 u. s. w. Ich mache dabei darauf aufmerksam, dass auch im untersten Grabfeld am Tempel von Pachacamac ein Grab mit analoger mit Relieflinien verzierter Keramik (fig. 15)

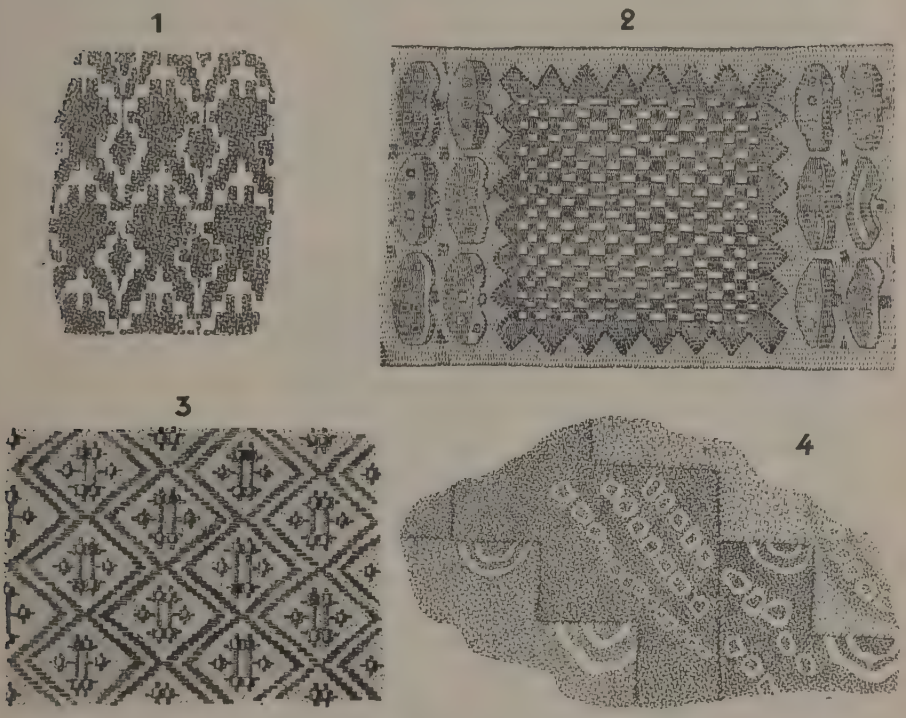


Fig. 17. — Gewebe aus dem freien Grabfeld.

gefunden wurde, das wohl auch da dem Ende der Benutzung der Schicht zugewiesen werden durfte. Tiahuanaco-artige Beigaben wurden in diesen intacten Gräbern der Huaca del Sol nirgends gefunden. Dagegen gelang es mir in dem freien Grabfelde zahlreiche Reste von Artefacten der Periode von Tiahuanaco aufzufinden (Fig. 16) [2], genug um den Gebrauch

1. Vergl. Uhle, *Pachacamac*, pl. 5, fig. 4.

2. Vergl. für Fig. 16, n° 1 : die geflügelten Figuren des grossen Monolith-Thores in Tiahuanaco ; Uhle, *Pachacamac*, pl. 4, fig. 2 u. a.

für Fig. 16, n° 2 : Uhle, *l. c.*, pl. 5, fig. 1, 2 und 4.

für Fig. 16, n° 3 (geschnitztes Fragment eines Holzbechers) : die Form der Krone wie *l. c.*, pl. 4, fig. 2, etc.

des Grabfeldes in dieser Periode zu erhärten. Auch Gewebe, theils gemalt (Fig. 17, n° 4), theils Doppelgewebe etc. (Fig. 17, n°s 1, 3), theils durchbrochen gestickte Gobelins (Fig. 17, n° 2), wie hier gehören zum Charakter der Periode in Pachacamac[1]. Zwei Tiahuanaco-artige Becher (Fig. 16, n° 2 und Taf. V, fig. b) sind aus Fragmenten nachträglich wieder zusammengesetzt, die, auf Strecken von 20 m. nach jeder Richtung durch den Endboden zerstreut, aufgefunden und wieder zusammengepasst wurden. Ich bemerke dabei, dass, wenn solche Fragmente auch nicht mit in dem Inhalt der intacten und zugemauerten Gräber gefunden wurden, ein Fragment eines dieser zwei Becher in der Verschlussmauer von einem dieser Gräber zwischen die Ziegel mit eingemauert worden war, ein Beweis, dass die intact erhaltenen Gräber nicht nur jünger als Tiahuanaco, sondern sogar auch jünger als die Zerstörung der Tiahuanacoartigen Gräber waren. Die Periode von Tiahuanaco war so lange vorüber, dass es schon keine tiahuanacoartigen Beigaben für die intact erhaltenen Gräber gab, ja beinahe schon nicht mehr Fragmente von ihnen, die auf leichte Weise mit der gemischten Gräbererde in den Inhalt dieser Gräber hätten mit hineingerathen können. Es wurden wohl einzelne wenige Fragmente von Töpfereien, die der Cultur des Gräberfeldes der Huaca de la Luna entsprachen, in der losen Ende gefunden, aber nicht sehr typische, der Typus jener Cultur schien an ihnen schon einigermassen verblasst. Am meisten erinnerten vielleicht noch die Figuren der Thontrompeten (Taf. VI, fig. 9-15) mit ihren T förmigen Kopfzierden an die Darstellungen jener Periode, ausserdem wurden drei Goldfiguren (Taf. V, fig. g), ein mit Türkisen eingelegtes goldenes Schlussstück eines Halsschmuckes (Taf V, fig. f), eine grosse Scheibe aus geschliffenen Türkisstücken, und zahlreiche Perlen, halb aus Türkis, halb aus Gold bestehend, in einem Sammelfund zwischen den Ziegeln unter dem Grabfeld gefunden. Doch genug mit Diesem. Durch alles wird erhärtet, dass die Huaca del Sol älter sein muss, als die Bestattungen mit Beigaben im Stil von Tiahuanaco auf ihr, während wir bei der Huaca de la Luna die mit ihrer Grün-

für Fig. 16, n° 4 (Becherfragment) : *l. c.*, pl. 5, fig. 4.

für Fig. 16, n° 5 (Becherfragment) : ebenda, fig. 3.

für Fig. 16, n° 6 : das analoge Verzierungsprincip des Bechers, *l. c.*, fig. 5.

1. Für Fig. 17, n° 1 vergleiche technisch und im Muster, *l. c.*, pl. 6, fig. 6, im Muster auch fig. 9 ebenda.

für Fig. 17, n° 2 : die technische Identität mit *l, c.*, pl. 6, fig. 7.

für Fig. 17, n° 3 : *l. c.*, fig. 6 und 9, den Text von Pachacamac, p. 336 und viele analoge Stoffe aus gleichaltrigen Gräberfeldern von Ica, Ancon (vergl. auch Reiss und Stübel, *Todtenfeld*, Taf. 55, fig. 3), etc.

für Fig. 17, n° 4 : *Pachacamac*, p. 32 mit fig. 31.

dung gleichzeitige Cultur polychromer Gefässe als noch völlig frei von Einflüssen von Tiahuanaco feststellen mussten. Da beide Huacas gleichalterig sind, geht mit Sicherheit daraus hervor, dass beide Huacas in der Zeit der polychromen Gefässe gegründet wurden, das Grabfeld auf der

Fig. 19. — Beispiele anderer Reste als die Tiahuanaco-artigen.

Huaca del Sol seine Fortbenutzung in der später aufgetretenen Periode von Tiahuanaco und auch lange nachher erfuhr.

Mit den Tiahuanaco-artigen Resten gehen in demselben Boden eine Menge Reste anderer Culturzugehörigkeit einher (Fig. 19), auch Fragmente gleich Taf. V, fig. d,[1] von derartigen Gefässen, welche, wie die Vergleichungen Taf. V, fig. c, zeigen, in Pachacamac[2] erst in Gräberfeldern nach der Zeit von Tiahuanaco auftreten. Es ist also nicht richtig, wie es gelegentlich geschieht, sie als einen älteren einfacheren Typus gegenüber den polychromen Gefässen, deren höheres Alter jetzt erwiesen ist, zu bezeichnen[3]. Von allen solchen culturellen Resten giebt es in den Gräber-

1. Aus A. Hrdlička, *l. c.*, pl. 4. Gleichartige Originale von der Huaca del Sol im Museum von Californien.
2. Siehe Uhle, *Pachacamac*, Taf. 8.
3. Smiths. Collections, *l. c.*, pag. 10.

feldern der Huaca de la Luna nicht die geringste Spur, ein Beweis, dass diese lange todt und unberührt dalagen, als Ercheinungen dieser neueren Cultur im Thale von Trujillo auftraten.

Eine hübsche Stichprobe von dem weit überragenden Alter der polychromen Keramik erlangte ich bei einigen Gräbern vor dem nördlichen

Fig. 20. — Fragmente der polychromen Keramik, gefunden am nördlichen Fusse der Huaca del Sol.

Fusse der Huaca del Sol. Der Boden war ganz gemischt mit Fragmenten der polychromen Keramik, wovon hier nur Fig. 20, n° 1 wiedergegeben ist. In 4 m. Tiefe fand sich ein Grab wie von Schwalben aus Lehm gekittet (Fig. 20, n° 2). Leider waren die Beigaben in diesem Kindergrab gering und unwesentlich, aber der Typus des Grabes entsprach dem der letzten Zeit der Benutzung des Grabfeldes der Huaca del Sol (oben Fig. 14, a). Einen Meter höher fand ich drei leidlich intacte Graber mit tricolorer Ornamentik weiss, roth, schwarz (fig. 20, n°s 3-5), entsprechend der des Grabfeldes der 2. Periode von Pachacamac [1]. Noch einen Meter höher ein

1. Uhle, *Pachacamac*, p. 35, 41 fg.; pl. 7, fig. 1-8 und pl. 8.

Grab mit der gewöhnlichen Chimu-Keramik, welche u. a. das Gefäss Fig. 20, n° 6 enthielt. So sehen wir, dass mindestens drei Perioden der der polychromen Keramik folgten, diese also durch einen ziemlich beträchtlichen Zeitraum von der letzten getrennt gewesen sein muss.

Ob die brachycephale Bevölkerung die älteste des Thales war? Es mag sein. Fest steht aber, dass die dolichocephalen Schädel, die den Charakter des Gräberfelder der polychromen Keramik bildeten, mit dieser zugleich Repräsentanten der ältesten Cultur, die wir im Thale vorfinden, darstellen. Es muthet eigenthümlich an, dass auch die Schädel der ältesten Periode der Gegend von Ica, von Proto-Nazca, zu einem sehr bedeutenden Theile dolichocephal sind, ein Charakter, der mit dieser Periode verschwindet. Weitere Schlüsse daraus zu ziehen überlasse ich den Anthropologen.

LINGUISTIQUE BOLIVIENNE.

LA FAMILLE LINGUISTIQUE ČAPAKURA[1],

PAR G. DE CRÉQUI-MONTFORT ET P. RIVET.

Nous proposons de réunir sous le nom de « Famille linguistique Čapakura » un certain nombre d'idiomes de la Basse-Bolivie : le Čapakura, Tapakura, ou Huači, le Kitemoka, le Pawumwa, le Napeka, l'Iten, et, avec réserves, le Rokorona et le Mure[2].

Les Indiens Čapakura ou Huači étaient établis, au moment du voyage de d'Orbigny, à la mission de Carmen[3], dans la province de Moxos ; ils étaient alors 350 environ dans ce village. D'après les renseignements recueillis par le célèbre voyageur, ils vivaient épars, avant 1794, sur les rives du rio Blanco ou Baures, non loin d'une très grande lagune [4], au milieu des forêts qui séparaient la province de Chiquitos de celle de Moxos, à peu près par 15° de latitude sud et vers le 64me ou 65me degré de longitude occidentale de Paris. Ils avaient alors pour voisins au nord les Baures, au sud les Paikoneka et les Čapakuraka, c'est-à-dire (excep-

1. Au moment de donner le bon à tirer de ce mémoire, nous recevons de M. Alexander F. Chamberlain une note intitulée *The linguistic position of the Pawumwa Indians of South America*, parue dans le fascicule 4 du tome XIV de *American Anthropologist* (new series), p. 632-635, correspondant aux mois d'octobre-décembre 1912. Comme le savant linguiste américain conclut, ainsi que nous le faisions nous-mêmes, à la parenté de l'Iten, du Čapakura, du Kitemoka et du Pawumwa, et que son travail porte une date antérieure de plusieurs mois à celle que portera le nôtre, nous devons faire remarquer que le numéro 4 du tome XIV d'*American Anthropologist* n'a été distribué à Paris que le 22 mars 1913.

2. A cette liste, il faudrait vraisemblablement ajouter les Tapakuraka ou Čapakuraka, que d'Orbigny rencontra à la mission de Concepción de Chiquitos (D'ORBIGNY (Alcide). *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. IV, 1re partie, Paris, 1839 : *L'homme américain (de l'Amérique méridionale), considéré sous ses rapports physiologiques et moraux*, p. 259) ; mais la langue de ces Indiens nous est complètement inconnue.

3. Carmen se trouve sur la rive gauche du rio Blanco, environ par 14°20′ de latitude sud.

4. Probablement la lagune de Chitiopa, que forme le rio Blanco vers le 15e degré de latitude.

Carte de Bolivie indiquant la répartition des tribus du groupe Capakura.

tion faite de ces derniers dont nous ignorons la langue) des tribus arawak [1].

1. D'ORBIGNY, *op. cit.*, t. IV, 1re partie, p. 288.

Les Kitemoka habitaient la mission de Concepción de Chiquitos [1] et provenaient des mêmes régions que les précédents. Ils étaient environ 700, en sorte qu'en comptant que les individus de cette tribu restés sauvages aient été au nombre de 300, d'Orbigny calcule que le groupe Čapakura-Kitemoka ne devait pas compter plus de 1350 représentants [2].

Les Napeka vivaient eux aussi à Concepción de Chiquitos, mais Cardús qui les a visités ne nous donne aucun renseignement ni sur leur lieu d'origine ni sur leur nombre [3], et d'Orbigny se contente de les citer comme une tribu des Kitemoka [4].

Les Pawumwa habitent à l'heure actuelle le bassin du rio São Miguel, affluent de droite du Guaporé, un peu en amont du confluent du rio Blanco ou Baures [5].

Quant aux Itenes, d'Orbigny les situe entre les rios Guaporé ou Itenes et Mamoré, dans le delta formé par le confluent de ces deux rivières jusqu'à une trentaine de lieues vers le nord, entre le 12me et le 13me degrés de latitude sud et les 67me et 68me degrés de longitude ouest de Paris. Ils avaient pour voisins au sud-est les Kaničana, au sud-ouest [6] les Movima, et à l'ouest les Kayuvava ; leur nombre était, d'après les dires de quelques-uns d'entre eux, captifs à Exaltación [7], de 1000 à 1200 [8]. En 1884, ils vivaient exactement dans la même région, y compris le point de confluence des rios Machupo, Itonama et Blanco ; quelques familles s'étaient également établies sur la rive gauche du Mamoré parmi les Indiens Čakobos et Sinabos [9].

D'après Hervás [10], les Mures habitaient dans les missions de San

1. Concepción de Chiquitos se trouve à la source même du rio Blanco, par 16° environ.

2. d'Orbigny, *op. cit.*, t. IV, 1re partie, p. 288.

3. Cardús (R. P. Fr. José). *Las misiones franciscanas entre los infieles de Bolivia*, Barcelone, 1886, p. 308.

4. d'Orbigny, *op. cit.*, t. II, 1839-1843, p. 596.

5. Haseman (J. D.). *Some notes on the Pawumwa Indians of South America* (*American Anthropologist*, new series, t. XIV, 1912, p. 333-349).

6. d'Orbigny écrit « au nord-ouest », mais il s'agit là évidemment d'une erreur typographique.

7. Exaltación se trouve sur la rive gauche du Mamoré, par 13°15′ environ de latitude sud.

8. d'Orbigny, *op. cit.*, t. IV, 1re partie, p. 307.

9. Cardús, *op. cit.*, p. 287-288.

10. Hervás (Lorenzo). *Catálogo de las lenguas de las naciones conocidas, y numeración, división, y clases de estas según la diversidad de sus idiomas y dialectos*. T. I : *Lenguas y naciones americanas*. Madrid, 1800, p. 251.

Simon [1], de San Judas [2] et de San Miguel [3] et leur langue était parlée par des Muris, restés à l'état sauvage, dont il ne fixe pas l'habitat. D'après l'auteur anonyme de la *Descripción de las misiones del Alto-Peru* [4], la langue mure aurait été en usage à San Simon, et aussi un peu à San Francisco de Borja [5], conjointement au Movima [6].

L'emplacement exact des Rokorona est plus difficile à déterminer. En effet, aucun ancien auteur ne cite le nom de cette tribu, sous la forme du moins où Teza nous l'a donné en publiant des documents sur la langue

1. D'après l'auteur anonyme de la *Descripción de las misiones del Alto-Perú*, 1771, in-8°, p. 33-34, cette mission appartenait au *partido* de Baures, à l'est du Mamoré. Cardús précise qu'elle était située aux sources du rio San Martin, à l'est de Baures (*Op. cit.*, p. 286, note 1). Ce rio est un affluent de gauche du rio San Simon, affluent lui-même du rio Baures (*Mapa general de la República de Bolivia*, par Luis Garcia Meza). Cette localisation nous est confirmée par ce fait que René-Moreno déclare que San Simon se trouvait près du rio Itenes (René-Moreno (G.). *Biblioteca boliviana. Catálogo del archivo de Mojos y Chiquitos*. Santiago de Chile, 1888, p. 39).

2. Nous n'avons retrouvé aucune indication sur l'emplacement de cette mission. Peut-être faut-il supposer qu'il y a dans Hervás une faute d'impression et que San Judas n'est autre que San Nicolás, situé comme San Simon sur les rives du rio San Martin au nord-est de Baures (Cardús, *op. cit.*, p. 286, note 1).

3. San Miguel se trouvait sur les rives du rio Baures à 5 lieues de son confluent avec l'Itenes. Cette mission fut détruite, en 1742, par les Portugais (Hervás, *op. cit.*, p. 247).

4. *Op. cit.*, p. 45-46.

5. D'après le Père de Eguiluz, San Borja aurait été bâti, en 1693, près du rio Maniqui, au pied des derniers contreforts de la Cordillère, à 12 lieues au nord de San José, et aurait été abandonné vers 1780. D'Orbigny, qui rapporte ces faits, ajoute qu'on s'y rendait en remontant le Rapulo, affluent du Yacuma (d'Orbigny, *op. cit.*, t. III, 1re partie, 1844, p. 127), qui se jette lui-même dans le Mamoré (rive gauche), environ par 13°35′ de latitude sud (Luis Garcia Meza, *op. cit.*). L'auteur de la *Descripción de las misiones, etc....* (*Op. cit.*, p. 34) cite cette mission parmi celles du *partido* de Las Pampas, à l'ouest du Mamoré. Tous ces renseignements concordent, le rio Maniqui étant certainement le même que le rio Rapulo, comme on peut s'en convaincre en confrontant la carte de d'Orbigny et celle de la *Mission des Moxes établie par les PP. de la Compagnie de Jésus* (*Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères, par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*, XIIe recueil, Paris, 1741, p. 1). Actuellement, il existe, aux sources mêmes du Rápulo, un village du nom de San Borja (Luis Garcia Meza, *op. cit.*).

6. Brinton (*The American Race*, New-York, 1891, p. 305) confond les Mures et les Muras, dont la langue, connue par un court vocabulaire recueilli par Martius (*Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Brasiliens*, II, *Zur Sprachenkunde*, Erlangen, 1863, p. 20-21), semble être un dialecte tupi. C'est évidemment là une erreur. Les Muras vivent en effet à l'état nomade beaucoup plus au nord que les Mures, sur le bas Amazone et le long des cours inférieurs du Madeira et du Purus [cf. Ehrenreich (Paul). *Die Einleitung und Verbreitung der Völkerstämme Brasiliens nach dem gegenwärtigen Stande unsrer Kenntnisse* (*Dr. A. Petermanns Mitteilungen aus Justus Perthes' geographischer Anstalt*, t. XXXVII, Gotha, 1891, p. 81-89, 114-124)].

qu'elle parlait [1]. Hervás parle d'une langue rocotona en usage dans les missions de San Martin [2] et de Santa Rosa [3], apparentée d'une part avec l'herisobocono parlé en 1767 à la mission de San Ignacio [4] par une tribu qui avait habité auparavant la mission del Patrocinio, d'autre part avec l'orocotona [5]. De son côté, l'auteur de la *Descripción de las misiones del Alto-Perú* signale, parmi les peuplades de la province de Moxos, les Hericebocònos, les Rotoròños et les Ocoròños [6], la langue de ces derniers étant un peu en usage, comme le Mure, à San Francisco de Borja [7].

Pour nous, il est probable que Rokorona, Rokotona, Orokotona, Rotoròño, Okoròno sont un seul et même peuple dont le nom a été transcrit de diverses façons par les missionnaires ou déformé ultérieurement par les différents auteurs. A ce groupe, il faut vraisemblablement joindre, comme l'indique Hervás, l'Herisobokono.

D'après les emplacements des missions où ces diverses peuplades avaient été établies, on peut conclure qu'elles formaient, comme les Mure, deux centres principaux ; l'un, sur la rive droite du rio Baures, depuis son confluent avec le Guaporé au nord jusqu'à Concepción de Baures au sud, correspondait aux missions de San Simon, de San Miguel (Mure), de San Martin et de Santa Rosa (Rokotona) [8], l'autre, sur la rive gauche du

1. Teza (E.). *Saggi inediti di lingue americane. Appunti bibliografici* (*Annali delle Università Toscane*, t. X, Parte prima, *Scienze noologiche*. Pise, 1868, p. 117-143), p. 132.

2. L'auteur de la *Descripción, etc...* place cette mission dans le *partido* de Baures, à l'est du Mamoré (*Op. cit.*, p. 34). Cardús précise qu'elle était établie sur les rives du rio San Martin (*Op. cit.*, p. 286, note 1). Dans la carte de Bolivie de Luis Garcia Meza (*Op. cit.*), le rio San Martin est indiqué comme un affluent de gauche du rio San Simon. Cette localisation concorde avec deux faits signalés par René-Moreno : le premier, que San Martin se trouvait, comme San Simon, à proximité de l'Itenes, le second, qu'après la destruction de la mission, le bétail qu'elle renfermait fut évacué sur Concepción de Baures (René-Moreno, *op. cit.*, p. 39, 457).

3. Cette mission de Santa Rosa de Itenes fut détruite, en 1742, par les Portugais, en même temps que celle de San Miguel (Hervás, *op. cit.*, p. 247) ; elle était située sur la rive gauche de l'Itenes, à peu de distance de La Estacada, qui devint plus tard le Forte do Principe da Beira, situé sur la rive droite de l'Itenes un peu en aval de son confluent avec l'Itonama (René-Moreno, *op. cit.*, p. 444). Un village du même nom subsistait encore au moment du passage de d'Orbigny, un peu au nord et près du fort (d'Orbigny, *op. cit.*, t. III, 1re partie, p. 112).

4. San Ignacio, qui, d'après l'auteur de la *Descripción, etc...* (*Op. cit.*, p. 34), appartenait au *partido* de Las Pampas, à l'ouest du Mamoré, se trouve en effet sur la rive droite d'un affluent occidental de ce fleuve, le Tijamuchi (Luis Garcia Meza, *op. cit.*).

5. Hervás, *op. cit.*, p. 250.

6. *Descripción, etc...*, *op. cit.*, p. 37.

7. *Descripción, etc...*, *op. cit.*, p. 45-46.

8. Ce groupe correspond très vraisemblablement aux Indiens Sansimonianos, signalés par Cardús comme ne parlant pas la langue baure et vivant au pied de la Cordillère

Mamoré aux sources de ses affluents, le Rápulo ou Maniqui et le Tijamuchi, correspondait aux missions de San Francisco de Borja (Mure, Okoròno) et de San Ignacio (Herisobokono). Le premier de ces centres constitue un trait d'union entre les Čapakura-Kitemoka-Napeka, la tribu la plus méridionale de la famille que nous étudions ici et les Itenes-Pawumwa qui en sont les représentants les plus septentrionaux. Quant au second centre, il est complètement isolé du précédent par des peuplades parlant des langues différentes, les Itonama, les Baure-Moxo, les Kaničana. Il est possible qu'il ait été formé artificiellement, à la suite de ces multiples déplacements de peuples que détermina l'établissement des diverses missions jésuites dans ces régions et que les Mure, Okoròno et Herisobokono de San Francisco de Borja et de San Ignacio aient été amenés dans ces villages de l'embouchure même du rio Baures. Cet îlot occidental semble d'ailleurs avoir été peu important numériquement et a dû être rapidement submergé par les populations de langues diverses qui l'entouraient (Movima, Moxo, Čimanes).

Même en n'en tenant pas compte, le domaine de la famille Čapakura reste encore très vaste. En effet, les diverses tribus, que nous avons énumérées et dont nous avons tenté de déterminer l'habitat, s'échelonnent sur la rive droite du rio Blanco, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, et occupent le bassin du rio São Miguel au nord du Guaporé ainsi que tout le territoire compris entre le bas Baure et le bas Mamoré.

Ces populations, que la linguistique permet de réunir, font partie de cet ensemble de peuplades auxquelles on a appliqué souvent le nom général de Sirionos, sous lequel on a certainement confondu des éléments d'origine très diverse.

*
* *

Les documents concernant les langues parlées par ces tribus, connus jusqu'à ce jour, se réduisent à peu de chose.

Le Čapacura est représenté par deux vocabulaires, l'un de 23 mots publié par d'Orbigny [1], l'autre de 24 mots et phrases recueilli par Cardús [2]; le Napeka par une liste de 48 mots et phrases [3]; l'Iten par un

de San Simon (*Op. cit.*, p. 285-286), maintenus dans ce même emplacement dans la carte de Luis Garcia Meza (*Op. cit.*) et qu'un chercheur de caoutchouc a récemment retrouvés à l'ouest du rio Paragua (Burela (J. Benjamín). *Contribución al estudio de la etnografía boliviana. Distribución geográfica de los indígenas actuales del departamento de Santa Cruz.* (*Actas del XVII° congreso internacional de Americanistas, Sesión de Buenos Aires, 17-23 de mayo de 1910*, Buenos Aires, 1912, p. 447-458), p. 455).

1. d'Orbigny, *op. cit.*, t. IV, 1re partie, p. 80.
2. Cardús, *op. cit.*, p. 320.
3. Cardús, *op. cit.*, p. 320.

vocabulaire de 23 mots [1] ; le Pawumwa par un vocabulaire de 124 mots [2] ; le Mure et le Rokorona par deux textes religieux non traduits, comprenant le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, et le *Credo* [3].

Nous reproduisons ici tous ces documents, auxquels nous ajoutons des éléments inédits, tous tirés des manuscrits de d'Orbigny conservés à la Bibliothèque nationale de Paris.

*
* *

La parenté du Čapakura, du Kitemoka et du Napeka est évidente et a été déjà reconnue soit par d'Orbigny [4], soit par Cardús [5]. Les ressemblances sont telles entre ces trois idiomes que c'est à peine si l'on peut leur appliquer le nom de dialectes.

Le Pawumwa n'est également qu'un dialecte à peine différencié du Čapakura, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte par les nombreuses concordances lexicographiques que nous avons relevées entre nos listes et le vocabulaire de Haseman.

Par contre, les rapports de l'Iten avec les langues précédentes paraissent beaucoup plus lointains. D'Orbigny, qui avait noté quelques ressemblances lexicographiques entre elles, concluait toutefois à une non-parenté originelle. « La langue des Ités, écrit-il, est distincte des autres de la province, pour le fond et pour la prononciation ; mais nous supposons qu'autrefois il y aura eu contact entr'eux et les Chapacuras ; car il se trouve, dans les deux langues, quelques mots dont l'étroite analogie ne saurait être due au hasard ; néanmoins tout est différent dans chacune [6]. »

De l'étude à laquelle nous nous sommes livrés à notre tour, il résulte pour nous la conviction que les nombreuses concordances lexicographiques que nous avons relevées ne sauraient s'expliquer, comme le pense d'Orbigny, par un simple contact et doivent être dues à une parenté primitive. Voici d'ailleurs la liste de ces concordances ainsi que celles du Pawumwa avec les autres langues de notre groupe [7] :

1. d'Orbigny, *op. cit.*, t. IV, 1re partie, p. 80. Ce vocabulaire a été reproduit par Cardús *Op. cit.*, p. 326 . C'est également de lui que sont tirés les mots publiés par Brinton (*Op. cit.*, p. 359).
2. Haseman, *op. cit.*, p. 347-349.
3. Teza, *op. cit.*, p. 130, 132.
4. d'Orbigny, *op. cit.*, t. IV, 1re partie, p. 288.
5. Cardús, *op. cit.*, p. 308.
6. d'Orbigny, *op. cit.*, t. IV, 1re partie, p. 307.
7. Nous désignerons à l'avenir l'Iten par I, le Pawumwa par P, le Čapakura de d'Orbigny par C_1, le Čapakura de Cardús par C_2, le Kitemoka par K, le Napeka par N. Pour la transcription phonétique des divers vocabulaires, cf. de Créqui-Montfort (G.) et Rivet (P.). *Linguistique bolivienne. — Le groupe Otukè (Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. IX, 1912, p. 317-337), p. 318, note 2.

	Iten.	Pawumwa.	Čapakura, Kitemoka, Napeka.
abeille	*tuči*		*pūči* = taon (K)
agouti		*tapím*	*tiapūhu* (C) *tiapu* (K)
agouti, paca	*muiya*		*muyek* = cobaye (C)
anguille	*očoko*		*tuxutu* (C) *tokoto* (K)
ara jaune	*kama*		*čamia* = kamichi huppé (K)
ara rouge		*tramín*	*tiaramuin* (C)
araignée	*imi*		*imi* = marehui (C) *hume* = termite, ichneumon (C)
arc	*pari*		*parami* (C-K)
argile	*nasiki*		*yatiki* (C)
atèle coaïta	*uhuira*	*wā'räm*	*huram* = alouate noir (C)
avant-bras	*kima*		*kaima-či* = jambe (C) *kaima-če* = jambe (K)
il y a	*ama-naki*		*huma, ime* (C) *homa, emme* (N)
il n'y a pas	*kamil'a*		*kamil'a, kamiaiña* (C) *kammiya* (N) *kamia* = non (K) *miya* = non (N) *kamiyu, kamiaiña* = non (C) *amia* = rien (K)
blatte	*topare* ; *tupiza* = fourmi		*topi* = capricorne, hélater, scarabée, lampyre, punaise (C)
boa, couleuvre	*karaka*	*karáka-u* = serpent	
bois, forêts	*pana*	*paná*	*pane* = bois à brûler (C)
bouche		*tupaká-či*	*tupaka-či* (C)
bras	*tipa* ; *tipa-no* = pouce	*tipă-rači*=doigts	*čepa-rayu* = avant-bras (K) *potane-čepa-rači*= avant-bras (C) *šipa-rače* = épaule (K)

	Iten.	Pawumwa.	Čapakura, Kitemoka, Napeka.
callitriche	*huhuiri*	*ā'avirím* = bugio	
canot	*kahua*		*kahua* (C)
caracara (petit)	*uhuiye*		*huiyupi* = aigle (C)
chauve-souris	*ina*		*iña-ho* (C) *aña-ho* (K)
chien	*kinama*	*kī'nám* = jaguar	*kiñam* = jaguar (C-N) *kuiñam* = jaguar (C)
ciel	*ahui*		*ahuen* (K) *ači-ahuin* (C) *či-aguín* = au ciel (N)
cils	*tuhuiko*		*tukiču-kuči* (C)
cormoran	*kuroko*		*kuooikun-takaṭ* (C)
coude	*tukuri*		*tukuti-či* (C)
danser	*opora*		*omoraṇ* (K) *umora* (C)
dent	*yia*	*íti-či*	*yati-či* = incisives (C) *iyadi-če* = incisives (K)
didelphe	*sakuti*		*čakahe* (C) *čakahé* (K)
eau	*komo*	*kūm*	*akkom* (N) *akum* (C) *ako* (K)
épine	*pi-ye*		*api* (C) *t-ampi* (K)
étoile	*pipiyo*		*pipiáo* (N) *pil'ahu* (K) *huipiyao, guapiau* (C)
fer		*mí'merím*	*memerem* (C) *memere* (K)
feu	*iče*	*ī'čé*	*ise* (C-K) *isze* (N)
feuille	*uti*	*ati-rím*	*huitip* = bois, forêt (C) *ati-a* (K)
fourmilier tamanoir	*imi*	*hīmí* = tapir	*ümui* = tapir (C) *imuhi* = tapir (K)
front	*nata*		*natara-či* (C) *tiara-če* (K) *tara-če* = face (K)
graine		*tíkẽ* = noix du Brésil	*tukai* (C-K)
gris		*truhũ*	*turukutu* = bleu (C)
guêpe à miel	*kiri-mi*		*uri* (C) *huiri* (K)
hocco à bec rouge	*utine*	*utím* = mutum	*očini-kun* (C)

	Iten.	Pawumwa.	Čapakura, Kitemoka, Napeka.
iguane	*ira*		*ura-okon* (K) *ura-raka* = lézard (K)
jabiru		*īwí* = toucan	*ivin* (K) *even* (C) *ivin* = aigrette (K)
jeune	*iroko*		*isohu-em* (C)
kamichi	*ihuihui*		*huihui* = hirondelle, todier (C-K)
laid	*kuti*		*kete* = triste (C)
langue	*kapaya*	*kabí-kači*	*kapi-kaka-če* (K)
loup rouge	*ohua*		*huahuao* (K)
lune	*panevo*	*pa'nawú*	*panato* (C) *panató* (N) *pnato* (K)
manger	*kaore*	*káuna* = je mange	*kahuara* (C-K)
manioc	*akoha* ; *kopa* = chicha	*akŭ́pa*	
marais	*uče* ; *uzi* = rivière		*su-huaiše* = lagune (K)
menton	*tukui*		*čukeki-če* (K)
montagne	*piko*	*pīkín* = petite montagne d'où les Indiens tirent du quartz	*pekun* (C)
moustique	*upui*		*pui-či* (C)
nez		*íri-či, hīrí-či*	*turu-če* (K) *uturu-či* (C)
noir	*tomi*		*huitam* (C) *yuitameke* (K)
œil	*to*	*túki-či*	*tuku-či* (C) *ku-či* (K)
oiseau	*uma*	*īmé* = snake bird	*īme* (C) *hume* (K)
ombilic	*isoki*		*ušuku-či* = vessie (C)
palmier marayahu	*kira*		*koran* = palmier carundaï (K)
petit palmier épineux	*apa*		*apa* (C) *apa* = palmier marayahu (C-K)
palmier chonta	*tikano*		*čikaču* = palmier cusi (C) *čikače* = palmier cusi (K)

	Iten.	Pawumwa.	Čapakura, Kitemoka, Napeka.
palometa (poisson)		*kõčí* = poisson piranha	*koki* (C) *kuki* (K)
parler	*yara*		*yayara* = chanter (K)
perroquet amazone	*tora*		*turaho* (C) *toro* = tourterelle pecui (K)
perroquet		*tũbín*	*tuhui* = perruche (C)
pierre	*piku*		*pikui* (K)
piment	*ho*		*aho* (C) *oho* (K)
pleurer	*aira*		*aheara* (C) *aiara* (K)
pleuvoir	*komo*		*make aku* (K) *obipači akom* (C) *xupini akkom* = il pleut (N) *akum* = il pleut (C)
plume	*dipá*		*xipa-či* (C) *ipatiko* (K)
poignet	*umu*		*ome-yu* (K) *umi-či* = main, doigt (C)
poisson	*uhui*	*ívi* = pexe de cachorro	
poitrine	*kima*		*kema-tioi-či* (K) *kema-takama* = sein (K) *te-kema-če* = ventre (C) *kĩmo-če* = ventre (K)
poule		*trakú* = oiseau, poulet	*takura* = poule, coq (C) *taxĩra* = coq (K)
poule d'eau	*čaka*		*takat* = haninga (C)
puce pénétrante	*ako*		*oku-aapi* (C) *ko-l'api* (K)
raie armée		*karapápa* = Salmo curimata	*karapapa* (K) *karapupax* (C)
râle chivicote	*keleke* = tyran bienteveo		*čereku* (C)
regarde !	*ikirikira*		*kiriki-mui akone* (C) *tirigara* (K)
rire	*natimere*		*matimuiara* (C)
sang	*hui*		*ahui* (C) *ahuei-če* (K)
scorpion	*opohe*		*puhuan*=araignée(C-K)

	Iten.	Pawumwa.	Čapakura, Kitemoka, Napeka.
sein	*tako* ; *toko* = ventre ; *tukuré* = cœur		*toko-tera-če* = testicules, verge (C) *kemataka-ma* = sein (K)
soleil	*mapito*	*gwa'piri*	*mapiitio* (N) *huapuito, guapuitio* (C) *papuitio* (K)
sourd	*irapata*		*huarapatsa* (K) *huarapaara* (C)
spectre	*oso*		*ašo-ašo* = iule (C) *oxoti* = iule (K)
surubi (poisson		*trā'wám*	*tarahuan* (C-K)
tabac	*yové*	*a-iwi*	*eve* (C) *ivi* (K)
taon	*kahuiye*		*o-kahue* = marehui (K) *tu-kahui* = cigale (K)
termite	*huze*		*huče* (K)
terre		*na'makwám*	*yamakan* (C) *emakan* = argile (K)
terre	*tima*		*čimak* (C) *činmak* (N) *čema* (K)
tête	*ipui* = cheveux	*a'ti-pěči*	*upači* (C) *paiče* (K)
tique garrapata	*kave*		*ahui* = pou (C)
tourterelle pecui	*tukuhua*		*čukuhuhu* (C)
vessie	*mukure*	*ō'karí* = ventre	*mukuni-či* = veine (C) *mokoni-če* = veine (K)
viens ici	*nana*		*mana* (C) *nia* (K)
un	*taka*		*tankua* (C)
deux	*huakara*		*huagara-gatan* = trois (C)

La parenté du Mure et du Rokorona avec les langues précédentes est assez difficile à mettre en évidence, étant donnés la nature des documents que nous possédons sur ces langues et les rares mots de nos textes religieux qui ont leurs correspondants dans nos autres vocabulaires. Voici cependant la liste des concordances que nous avons pu découvrir à l'aide

de ces maigres documents et qui nous ont conduit à classer ces deux idiomes parmi les dialectes čapakura :

	Rokorona.	Mure.	Groupe Čapakura.
femme	*yamarima*		*ẑémarima'* (P) *yamake* (C) *ñamakĩ* (K)
ciel	*p-avim* = au ciel	*vua-n-apina* = au ciel	*abín* (N) *či-aguin* = au ciel (N) *ači-ahuin* (C) *ahuen* (K) *ahui* (I)
terre	*pa-timak* = sur terre, *pa-timao* = dans la terre	*vua-tiemao* = sur terre	*čimak* (C) *činmak* (N) *čema* (K) *tima* (I)
aujourd'hui	*pakañika*		*pinika* (I)
nourriture	*kara-kagua-nasit* = notre nourriture		*kahuara* = manger (C-K) *káuna* = je mange (P) *kaore* = manger (I)
seigneur	*koro-tenesi*	*kore-papa*	
je crois[1]	*oropatana-paiñonon*		*urupayapae* = je comprends (N) *guarapačiapum* = je comprends (C)
parler	*tomiaron* = parle, prie !		*tumiara* (K) *timiapače* (C) *tomima* = idiome (N)
femme		*tana-scaka* = toutes les femmes	*tana* (I)
jour	*tovua*	*tovona*	
maintenant, aujourd'hui		*vire*	*birita* = ce matin (N)
fils		*neka* = ton fils, *veka* = son fils	*niko* (I)

1. Les missionnaires employaient très souvent le verbe « savoir, comprendre » des langues indiennes pour exprimer l'idée de « croire ».

	Rokorona.	Mure.	Groupe Čapakura.
main		*v-imañuh* = à la droite	*ymayo* = doigt (K)
main	*tipara-kou* = à la droite		*tipára-či* = doigt (P) *tipa* = bras, *tipano* = pouce (I) *čepara-yu* = avant-bras, *šipara-če* = épaule (K) *potane-čepara-či* = avant-bras (C)

Il y a très peu d'indications morphologiques ou grammaticales à tirer des documents purement lexicologiques que nous possédons sur les langues Čapakura, Kitemoka, Napeka, Iten et Pawumwa.

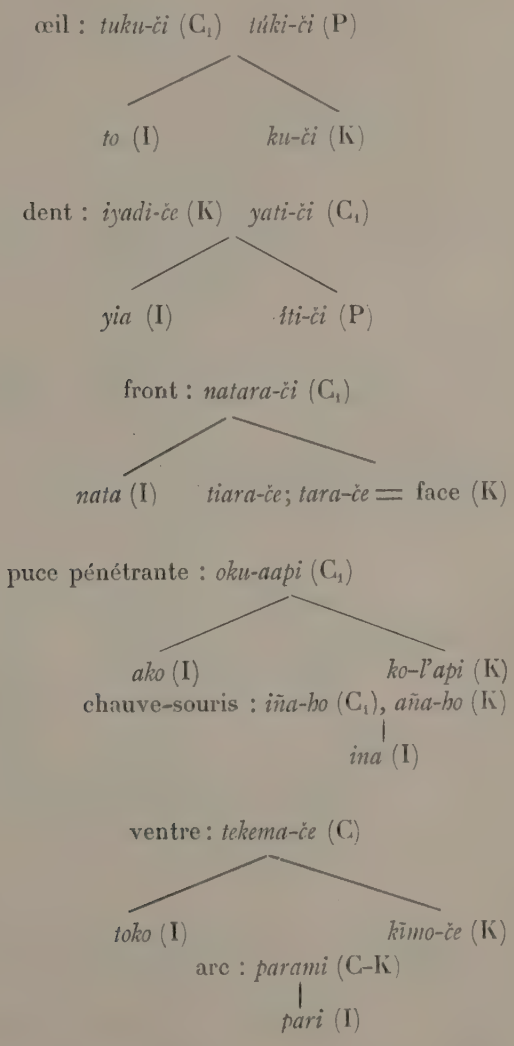
Suffixes. — Comme l'avait déjà noté d'Orbigny [1], le Čapakura et le Kitemoka présentent la particularité de suffixer aux noms désignant les diverses parties du corps la particule *-či* ou *-če* ; il en est de même en Pawumwa.

Ex. : bouche, *tupaka-či* (C) *rikaya-če* (K) *tupaká-či* (P)
cheveux, *čumi-či* (C) *čumi-če* (K) *tíni-či* (P)
cœur, *simi-či* (C) *simi-če* (K) *kárati'-či* (P)
dent, *yati-či* (C) *iyadi-če* (K) *íti-či* (P)
langue, *tapuitaka-či* (C) *kapikaka-če* (K) *kabíka-či* (P)
œil, *tuku-či* (C) *ku-či* (K) *túki-či* (P)
etc...

Nous ignorons si ce même suffixe se retrouve en Napeka, mais en Iten, il n'existe certainement pas. D'ailleurs, cette langue semble caractérisée par la brièveté beaucoup plus grande de ses mots, lorsqu'on les compare aux formes correspondantes des autres dialectes. Le Pawumwa et le Kitemoka présentent le même phénomène, à un degré moins accentué, et c'est toujours en Čaparuka que l'on note les formes les plus longues. Voici quelques exemples de ce fait intéressant, qui pourrait peut-être

1. D'Orbigny, *op. cit.*, t. IV, 1re partie, p. 289.

donner à penser que c'est l'Iten qui représente le groupe le plus archaïque de toute la famille Čapakura :



En Kitemoka, il semble exister deux autres suffixes, le suffixe *-yu* et le suffixe *-ko, -iko*, qui parfois se substituent au suffixe *-či* habituel. Le second semble servir à former les mots désignant les parties du corps des animaux :

Ex. : Suffixe *-yu*.

čepara-yu = avant-bras [*šipara-če* = épaule]
ome-yu = poignet [*umi-či* = doigt, main (C)]

Suffixe *-ko, -iko*.

turu-ko = bec [*turu-če* = nez]
ipat-iko = plume [*xipa-či* (C)]
čuño-iko = poil des animaux [*šuñu* = feuille]

Préfixes. — Le seul préfixe dont nous ayons trouvé trace dans nos vocabulaires est le suffixe *ači-, či-, č-*.

Ex. : *ači-ahuin*[1], *č-auin*, au ciel (C)
či-aguin, au ciel (N)

Genre et nombre. — D'après d'Orbigny, la distinction générique n'existe ni en Čapakura, ni en Kitemoka, ni en Iten. Pour les deux premières de ces langues, au moins, le célèbre voyageur n'a pas noté non plus de forme spéciale pour le pluriel[2].

Pronoms. — Voici la liste à peu près complète des pronoms personnels en Čapakura, en Kitemoka, en Napeka et en Iten :

	Čapakura.	Kitemoka.	Napeka.	Iten.
1re pers. sing.	*huaya*	*huaya*	*hual'a*	*miti*
2e pers. »	*ahuimo*	*ahum*	*abum*	*komari*
3e pers. »	*arika-hu*	*ariko*	*arikó*	»
1re pers. plur.	*huaya-hu*	*hua-če*	*hual'a*	*patita*
2e pers. »	»	»	*ariko-roma*	»
3e pers. »	*axīrī*	*aruka-hue* =	*ariko*	*omapu*
	ariko-aruka = ceux-ci	ceux-là		*huitika* = ceux-là

Adjectifs. — Le suffixe *-ya* qui est parfois adjoint à un adjectif semble n'être autre qu'une forme contractée du pronom personnel de la 1re personne :

Ex. : *navisa*, sain (K) ; *navisa-ya* (K), *nahuiza-ya* (N), je me porte bien [litt. : sain-moi].

Il en est de même du suffixe *-hum*, que nous retrouvons en Napeka dans la forme : *nauiza-hum*, comment vas-tu ? [litt. : sain-toi].

1. Ce mot est évidemment traduit par erreur « ciel » par d'Orbigny.
2. D'Orbigny, *op. cit.*, t. IV, 1re partie, p. 289, 307.

D'autres suffixes sont très fréquents, mais nous en ignorons la signification. Ce sont :

les suffixes *-kun*, *-kon*, *-ko*, *-ka*, *-ke* :

Ex :	beaucoup,	*patia-ko* (K)
	court,	*pičili-ko* (K)
	petit,	*pišili-ko* (K)
	jeune,	*iro-ko* (I)
	mauvais,	*arikuse-kun* (C_1)
	propre,	*taxuti-kun* (C_1)
	vieux,	*tara-kon* (K)
	noir,	*yuitame-ke* (K)
	court,	*tukuhuina-ke* (I)
	triste,	*pitita-ka* (I)
	sale,	*yaisa-ka* (I)
	aveugle,	*kone-ka* (I)
		etc....

les suffixes *-na*, *-nė*, *-ne*, *-ni*, qui sont plus communs en Iten que dans tout autre dialecte :

Ex. :	vert,	*sasike-na* (I)
	malade,	*imita-na* (I)
	bleu,	*mani-na* (I)
	ivre,	*imikopa-na* (I)
	las,	*mapanǎ-na* (P)
	joli,	*arapati-na* (P)
	blanc,	*tohua-nė* (I)
	rouge,	*tupači-ni* (C_1) *tiopače-ne* (K)
	joli,	*porimava-ni* (I)[1]
		etc.. etc...

les suffixes *-hui*, *-hue*, *huay*, *-huae* :

Ex. :	long,	*kīhua-hui* (C_1)
	jaune,	*ītu-hui* (C_1)
	vert,	*tī-hui* (C_1), *ači-hui* (K)
	sale,	*imapu-hui* (I)
	sot,	*iyo-hue* (K)
	maigre,	*tiahua-huay* (C_1), *tiahuă-huae* (K)

1. Un rapprochement s'impose entre ces suffixes *-ko* et *-na* et les suffixes similaires qui, en Mure, semblent indiquer la distinction générique, comme nous le signalons plus loin.

enfin, le suffixe *-sa*, qui, comme nous le verrons plus loin, semble indiquer la négation :

Ex. : sot, *tumuitu-sa* (C_1)
laid, *manihi-sa* (K)
joli, *nahuaku-sa* (C_1)

Verbes. — Quelques exemples sembleraient prouver que la première personne est indiquée par la terminaison *-kon*, *-kum*.

Ex. : j'aime, *imačitia-kon* (N)
j'ai tué, *xurua apia-kon* (N)
j'irai, *hual'a yu-kon* (N)
je veux, *mosiča-kum* (C)

Toutefois, nous retrouvons la même terminaison dans deux verbes qui nous sont donnés à l'infinitif.

accoucher, *urikia-kun* (C)
peindre, *itama-kun* (C)

En Napeka, le futur semble se former par infixation de *-ta-* :

Ex. : *mbeb-ya*, je vais ; *mbeb-ta-ya*, j'irai.

Parmi les formes impératives, la terminaison *-ra* prédomine :

Ex. : lève-toi ! *tekipepea-ra* (C)
seda-ra (K)
aka-ra (I)
prends ! *koda-ra* (C-K)
regarde ! *ikiriki-ra* (I)
tiriga-ra (K)
va ! *oko-ra* (I)
čuta-ra (K)
couche-toi ! *hua-ra* (C)
čekoma-ra (K)
assieds-toi ! *pixiumha-rá* (N)

Signalons enfin la fréquence en Pawumwa des terminaisons en *-wam*, *-wą* :

Ex. : cacher, *titi-wam*
habiller, *pačiru-wą*
respirer, *pawán-wam*
uriner, *pīraá-wam*.

Négation. — En Napeka et en Čapakura, la négation est indiquée très nettement par l'infixation de *-za-* :

Ex. : Napeka :

je vais,	*mbeb-ya.*	je ne vais pas,	*mbeb-za-ya*
je comprends ton idiome,	*urupa-yapae tomima.*	je ne comprends pas ton idiome,	*aipii-za-yapae tomima.*

Čapakura :

je comprends ton idiome,	*mañi guarapači-apum.*	je ne comprends pas ton idiome,	*mañi guara-pači-za-yapum.*

En Kitemoka, il semble que la même particule joue un rôle analogue :

Ex. : je veux,	*masid-ie.*	je ne veux pas,	*masid-sa.*
beau,	*manihi-ko.*	laid,	*manihi-sa.*

Enfin, en Iten, c'est l'infixe *-ni-* qui paraît indiquer la négation :

Ex. : je veux, *imirè*, je ne veux pas, *i-ni-mirè.*

Nos textes mure et rokorona permettent de faire quelques observations intéressantes sur la grammaire et la morphologie de ces deux langues. Nous les consignons ici, avec toutes les réserves que comporte la nature même des documents qui nous les ont fournies.

Mure. — Le mure paraît faire la distinction générique.

Ex. : *rememe-na*, béni.
ne-rememe-ko, toi-bénie.

Ce suffixe féminin *-ko* se retrouve encore dans *ne-tako-ko*, toi-pleine.

Le pluriel semble être indiqué par le suffixe *-vuae.*

Ex. : *santo-vuae*, saints.
sere-pekato-vuae, nos-péchés.
ve-pekato-vuae, péchés.

Une des particularités les plus curieuses de cette langue consiste dans la préfixation de la particule *ve-* devant les noms.

Ex. : *ve-papa*, père.
ve-komunio, communion.
ve-mama, mère.
ve-pekato-vuae, péchés.

Nous supposons que ce préfixe indique la relation possessive de la 3me personne, et nous pensons le retrouver dans le mot *v-eka* « son fils ». Dans cette hypothèse, il correspondrait au pronom personnel *vi-*, que nous rencontrons une seule fois dans la forme verbale *vi-kiti-scianka*, qu'il vienne !

La relation possessive de la 2me personne du singulier est nettement indiquée par le préfixe *me-*, *mi-*.

Ex. : *mi-vee*, ton-nom,
mi-reyno, ton-royaume,
me-papala, ta-volonté.

Nous croyons retrouver ce suffixe dans le préfixe *miri-*, qui sert à former la 2me personne de l'impératif.

Ex. : *miri-kiakaravua-nate*, pardonne ! (exactement : toi-pardonne !)

A ce préfixe *me-*, *mi-*, il semble qu'on substitue parfois le préfixe *ne-* (Ex. : *n-eka*, ton fils), qui paraît correspondre au pronom personnel de la même personne :

Ex. : *ne-rememe-ko*, toi-bénie,
ne-tako-ko, toi-pleine,
ne-neyta, avec-toi (?).

Le préfixe *sera-*, *sere-*, correspond à la relation possessive de la 1re personne du pluriel :

Ex. : *sere-tami-vah-tay*, notre-mort,
sera-me-vuae, nos-aliments,
sere-pekato-vuae, nos-péchés.

Nous retrouvons la même particule dans les verbes *sera-scikiakaravua-ko*, nous pardonnons, *sciri-kiti-kakayo*, que nous honorions, *sciri-kiti-tietaa*, que nous fassions, et dans le mot *sere-ri-vuae*, que nous supposons signifier « nous ».

La 3me personne du singulier du passé défini est marquée par la suffixation de *-koo* et la préfixation de *tami-*.

Ex. : *tami-navo-koo*, il ressuscita,
tami-va-koo, il mourut,
tami-makakarara-koo, il souffrit (?),
tami-me-koo, il monta (?),
tami-nakaspave-koo, il descendit (?),
tami-ra-koo, il resta (?).

Chose curieuse, ce préfixe *tami-* passe dans les substantifs correspon-

dants aux verbes, que l'on forme en substituant simplement au suffixe *-koo* du parfait le suffixe *-tay*.

Ex. : *tami-navo-tay*, résurrection,
(sere)-tami-vah-tay, (notre)-mort.

L'impératif est formé du radical du verbe précédé de *miri-* et suivi de *-tate*, exceptionnellement *-nate*:

Ex. : *miri-kiakaravua-nate*, pardonne !
miri-manovoh-tate, donne !
miri-takataa-tate, prie !
miri-takami-tate, délivre !

L'optatif est indiqué par l'infixation de *-kiti-* entre la particule que nous supposons être pronominale et le radical verbal.

Ex. : *(sciri)-kiti-kakayo*, que-(nous)-honorions !
(sciri)-kiti-tietaa, que-(nous)-fassions !
(vi\-kiti-scianka, qu'-(il)-vienne !

Le parfait passif semble formé par suffixation de *-nateo*.

Ex. : *tala-nateo*, il fut cloué, il fut mis (?)
kisciloh-nateo, il fut enterré (?)

Signalons enfin que le préfixe *vua-* a le sens de « dans, sur » :

Ex. : *vua-n-apina*, au ciel,
vua-tiemao, sur terre.

Nous croyons retrouver ce préfixe dans le mot *vua-nataa* qui signifie probablement « ici-bas ».

Rokorona. — L'interprétation de notre texte rokorona est beaucoup plus imparfaite que celle du texte mure : aussi nous contenterons-nous de signaler seulement quelques faits.

La distinction générique semble absente.

Ex. : *vitanima*, bénie,
vitanina, béni.

Le pluriel est indiqué par préfixation de *maram-* ou *marau-*, qui signifie peut-être « beaucoup ».

Ex. : *maram-yamárima*, femmes,

maram-kristiano, chrétiens,
maran-santo, saints, etc...

La relation possessive de la première personne du pluriel, d'après quelques exemples, serait exprimée par le suffixe *koro-* ou *kara-* (*koro-tenesi*, notre-père, *kara-kaguanasit*, notre-nourriture), qui correspondrait au pronom personnel, tel qu'il nous est fourni par la forme verbale : *koro-masiram-arit*, nous-pardonnons ; mais ailleurs, le même suffixe semble indiquer la relation possessive de la 2me personne (*kara-kopiy-ma*, ta-volonté), laquelle se trouve aussi exprimée par suffixation de *-nam* ou *-mam* (*reinonam*, ton-royaume, *guaya-mam*, ton-fils).

La 3me personne du singulier du parfait de l'indicatif est régulièrement marquée par la désinence *-na*.

Ex. : *aramapa-na*, il souffrit (?),
aparima-na, il monta (?),
takikizat-na, il ressuscita,
koronkiyi-na, il descendit (?),
imi-na, il mourut.

L'impératif est formé par suffixation au radical verbal de *-sirit*.

Ex. : *masiran-sirit*, pardonne !
parot-sirit, délivre !
mis-sirit, donne !

Deux suffixes se rencontrent fréquemment dans les substantifs et dans les adjectifs verbaux, ce sont les suffixes *-nakokon* et *-nasit*.

Ex. : *imi-nakokon*, morts,
maram-pekato-nakokon, pécheurs,
karati-nakokon, communion,
kara-kagua-nasit, notre-nourriture,
maram-pekato-nasit, péchés.

Signalons enfin qu'au préfixe locatif *vua-* du Mure correspond en Rokorona le préfixe *pa-*.

Ex. : *p-avim*, au ciel,
pa-timak, sur terre.

* * *

Nous avons recherché d'une part si quelqu'une des langues sud-améri-

caines non encore classées ne pourrait pas être rangée dans le groupe que nous étudions ici, et d'autre part si ce groupe lui-même ne présenterait pas des affinités avec quelque autre famille linguistique déjà établie.

Pour le premier point, nos recherches sont restées vaines, sauf en ce qui concerne la langue Uro. Nous avons en effet relevé un assez grand nombre de ressemblances lexicographiques entre elle et nos divers idiomes čapakura. Comme nous nous proposons de revenir ultérieurement sur cette question, nous nous contenterons de signaler ici ce fait intéressant, qui paraît confirmer les idées émises par Uhle sur l'origine orientale des énigmatiques riverains du Titicaca et du rio Desaguadero[1].

	Groupe Čapakura.	Uro.
arbre	*paná* = arbre, bois, forêt (P) *pana* = bois, forêt (I) *pane* = bois à brûler (C)	*para* = palo ; *parna* = bois à brûler
bras	*kårati'-či* = poitrine (P)	*kara* ; *kora* = cou
dent	*yati-či* (C) *iyadi-če* (K) *ititi* (P)	*atta* = bouche, dents ; *ata* = bouche ; *atze*, *ási* = dent
dos	*totahua-či* (C) *totoya-če* (K)	*tota*, *totu* = épaules ; *tota* = poumon
eau	*su-huaiše* = lac (K) *huče* = marais (I)	*koasi*
femme	*tana* (I)	*tuana*
feu	*ise*, *isse* (C) *ise* (K) *isze* (N) *i'čč* (P) *iče* (I)	*uxi*
grand-mère	*čiči* (C)	*ačiči*
hanche	*ukuči* = cuisse (C)	*kutči*
je	*huaya* (C-K) *hual'a* (N)	*huai*
jeune	*isohuem* (C)	*xouhue*, *toue*
laine	*čumi-či* = cheveu (C) *čumi-če* = cheveu (K)	*čuma*
lama	*ka-xuel'a* = coati (C)	*xoala*
menton	*čukeki-če* (K) *tukui* (I)	*čukukis* = sein

1. Uhle (Max). *La esfera de influencias del país de los Incas* (*Revista histórica*, t. IV, Lima 1909, p. 5-40), p. 7 ; *Las relaciones prehistóricas entre el Perú y la Argentina* (*Actas del XVII° Congreso internacional de Americanistas, Sesión de Buenos Aires, 17-23 de mayo de 1910*, Buenos Aires, 1912, p. 509-540), p. 516-517.

œil	*tuku-či* (C) *tuki-či* (P) *ku-či* (K) *to* (I)	*shukui*, *čuki*
ongle	*ini* (I)	*isñi*
pot	*huče* (K) *uhuči* (C)	*luci*
sein	*ketet* (C)	*keto* = poitrine
sel	*iyukup* (C) *iyeké* (K)	*yeku*, *yeko*
vessie	*kurupi* (I)	*korro*
ventre	*toko* (I) *tukurè* = cœur (I) *tako* = sein (I)	*tuksi* = ventre, cœur
verge	*toko-terače* (K)	*čoko-lo*, *čuko-lo*
vert	*sakène* = jaune (I) *sasi-kena* (I)	*čakni*, *čakña*

Quant au rattachement possible de la famille lingusitique čapakura à une autre famille linguistique sud-américaine, les comparaisons que nous avons faites ne nous ont pas révélé de ressemblances notables, sauf en ce qui concerne les langues du groupe arawak bolivien.

	Groupe Čapakura	Langues Arawak de Bolivie [1]
avoir : il y a	*amanaki* (I)	*mainaxai* (6)
bagre	*ičuru* (C_1) *ozi* (I)	*očire* (5)
banane	*merü* (C_1) *meri* (K)	*meru* (2)
beau	*manihiko* (K)	*enániko* (5)
bec	*čupa-siri* (C_1)	*ipa-siri* (5) *di-siri* (4) *no-siri-ki* (3) *ta-siri* (6) *ipa-siri* = nez (4-5) *paáh-sèri* = nez (5) *hui-širi* = nez (6) *hui-siri-ki* = nez (3) *nu-siri* = nez (6) *ghire* = nez (7)
blanc	*taxuti* (C_1) *tiaxoti ekengo* (K)	*tiapui* (2) *tihapú* (6)
blatte	*soxoyo* (C_1) *toio* (K)	*supuyu* (2) *stoyo-mo* (6)
cabiai	*yohue* (K)	*yopo* (6)
cacique	*rokirore* (K)	*korukerure* (2)
canne à sucre	*tahui* (K) *patahui* (C_1)	*tavi* (2)

1. Les chiffres, qui suivent chacun des mots arawak de ce vocabulaire comparatif, désignent les dialectes suivants : 1 = Saraveka, 2 = Paunaka, 3 = Païkoneka, 4 = Mucoxeone, 5 = Baure, 6 = Moxo, 7 = Layana.

	Groupe Čapakura	Langues Arawak de Bolivie
cerf guazu ti	*mukure* (C$_1$)	*muko* (6) *moka* = cerf guazu bira (5)
cheveux	*ipui* (I)	*ipexi* (3)
cheville	*ipipii-či* (C$_1$) *ipipi-či* = poignet (C$_1$)	*ipīsī* (2)
cheville	*topa* (I)	*topae, topaekiè* = jambe (6)
chien	*kahüe* (C$_1$) *kahue* (K)	*kave* (3) *kovè* (5-4) *kuvè* (5)
citron	*sahiures* (K)	*sayureo* (2)
citrouille	*makure* (C$_1$)	*moikoire* (3) *mokovis* (5-4)
cobaye	*muyek* (C$_1$)	*mayeka* (5) *mayuko* (6) *mayaka* = rat (5)
cœur	*simi-či* (C$_1$) *simi-če* (K) *sime-če* = poitrine (C$_1$)	*i-seme* = nombril (2)
cœur, poitrine	*kărati'-či* (P) *karatí-kakam* = sein (P)	*exarati* = côtes, *exaratix* = sein (1)
cœur	*tukurè* (I) *tako* = sein (I)	*ne-tokome* (5) *i-tokenan* = poitrine (4) *xokes* = poitrine (5) *djógo* = cou (7)
côtes	*ikokoi-či* (C$_1$)	*ičikoki* = poitrine (5)
couteau	*īkít* (P)	*íkixo* (5)
crabe d'eau douce	*torahuahúa* (K)	*turahuahia* (2)
crapaud	*huru* (C$_1$-K)	*uruhuru* = grenouille (1) *urupè* = grenouille (6)
crocodile	*seme* (I)	*semu* (6) *semu* = lézard (6)
crocodile	*oxo* (K)	*zooxo* = iguane (1)
cuisse	*ipi* (I)	*ipexi* (3)
dent molaire	*ixira-ma-če* (K)	*isera* = incisives (5-4) *iselo* = incisives (3) *ucériò* = dent (5)
doigt	*konika* = indicateur (I)	*kanega* = auriculaire (5) *kanoko-hosè* = annulaire (3)
doigt	*kapi* = annulaire (I) *kapina* = auriculaire (I)	*apinan* = médius, *m-opanan* = annulaire (5) *apana* (4)
donner	*pepeara* (C)	*pereraka* (6) *péhre* (5) *peera-kano* = donne-moi (6) *pepuanè* = donne-moi (2)
douleur, cela fait mal	*katí* (P)	*nu-katirù* = avoir mal (6) *ni-katxére* = douleur (5)

	Groupe Čapakura	Langues Arawak de Bolivie
épaule	*huakaki* (I)	*huikeku* = dos (6) *huikekĭ* = dos (2) *nukieku* = dos (6)
épine	*tampi* (K) *api* (C_1) *piye* (I)	*topė, toobe* (6)
face	*maro* (I)	*imiro* (4) *imira* (5) *mimiro* (3) *inumira, numiro* (6)
femme	*tana* (I)	*etenači* (4) *eteno* (5) *aiteñu* (3)
feuille	*atia* (K)	*aytiava* (3)
fille	*niko* (I)	*nixo* (4)
fils	*niko* (I)	*neku* = neveu (6)
fourmilier	*imi* (I)	*imo* (3) *imoa* (5)
fourmilier	*tuma* (K) *puituma* (C_1)	*idamo* (4)
front	*natara-či* (C_1) *tiara-če* (K) *nata* (I)	*nutahaxi* = sourcils (1)
glouton taira	*čukan* (C_1)	*čuhuikanan* (4)
grand'mère	*čiči* (C_1)	*setse, zeze* (6)
grand-père	*nahuasaya* (C_1)	*vatxa* (5)
haricot	*sekuru* (K)	*sekehe* (2) *sičole-pu* (5)
je	*miti* (I)	*neti* (2-3) *nitixa* (2) *nuti* (6)
lac	*suhuaiše* (K) *huče* = marais (I)	*huaiči* (2)
lapin tapiti	*mahue* (K)	*amohoho* (1)
loin	*anieko* (C_1)	*nayiki, náhãkĭna* (5)
loup	*huakan* (C_1) *ohua* (I)	*ohuakanan* (4)
maïs jeune (chocllo)	*kanuku* (I)	*amoki* (6) *amuke* = maïs (2) *omoki* (6) *amokie* = maïs (2)
maison	*asi* (I)	*ahi* (1)
maison	*oho* (K)	*oho-huiri* (4) *koho-boirė* (6)
manioc	*akŭpa* (P) *akoha* (I)	*kopa* (4) *kumpa* (6) *koxapa* (5)
mesquin	*ñahare* (C_1)	*nanazari* (1)
montagne	*omahue* (K)	*mahi* (6) *mavi* = pierre (6) *māhi* = pierre (2)
mouche	*pora* (C_1) *parap* (K)	*pere* = kejène (5) *me-pere* = mouche marehui (3)
mouche	*kani* (I)	*hanĭ* = moustique (5)
mouche marehui	*imi* (C_1)	*ini* = moustique (5)
mouche marehui	*okahue* (K)	*ukaxo* (2)
mouffette	*korokohe* (I)	*urukare* = glouton taira (6)

	Groupe Čapakura	Langues Arawak de Bolivie
moufette	*pitio* (K)	*pitiniyo* = chat heïra, glouton taïra (2)
nourriture	*xuyuintia* (N)	*xuyuinktia* (2)
nous	*patita* (I)	*pitti* (2) *biti* (6) *viti* (6-5)
où	*mal'a* (K) *maya* (C_2)	*aya* (6)
palmier cusi	*iki* (I)	*uke* = palmier royal (2)
palmier totai	*huzi* (I)	*kuči* = palmier motacu (4-3) *kusi* = palmier cusi (6)
palmier chonta	*onei* (C_1)	*amei* = palmier motacu (2)
palmier épineux	*o-papaho* (C_1) *papaho* = palmier boroti (C_1)	*kar-apaho* (4)
paresseux (animal)	*pohe* (C_1-K)	*pohue* (2) *pohè* (4) *pohe* (6)
payé	*ičina* (I)	*ikinahe akita* = payer (1)
pleurer	*aira* (I) *aiara* (K) *aheara* (C_1)	*avi-yaira* (4)
pleuvoir	*obipači akom* (C_1) *akum* = il pleut (C_2) *make aku* (K) *komo* (I) *xupini akkom* = il pleut (N)	*huko* = pluie (7)
poil	*kave* (C_1)	*kovè* (5)
poisson pirarara	*imbi* (P)	*simbè* = raie armée (4-5)
pouce	*tipano* (I)	*tipo* = pouce, ongle (5) *i-tipo* = ongle (4) *dipo* = ongle (5) *hi-tivo* = ongle (3) *hu-ixpona*, *nu-hipoño* = ongle (6) *ni-sipo* = ongle (2)
pourri	*yasekuru* (C_1)	*aetsoko* (3)
punaise	*topi* (C_1-K) *topi* = scarabée (K)	*kese-topi* (3) *ko-tiopi* = scarabée (3) *itopi* = iule (3)
ramer	*tumuire* (I)	*timoiran* (5)
riz	*oroso* (K)	*aroso* (5-2)
sauterelle	*takan* (K)	*saka*, *zaka* (6) *takulələ* (4) *takulala* (5) *tokololo* (3)
atèle coaïta	*wâ'răm* (P) *hu-huira* (I) *huram* = maquis nocturne (C_1)	*virà* = babouin (5)
talon	*čipi-či* (C_1)	*hui-čupiski* (6)

	Groupe Čapakura	Langues Arawak de Bolivie
taon	*puiči-marura* (C_1) *pûči* (K)	*apise* (5) *apise* = kejène (4)
tatou géant	*izamo* (I)	*samo* = tapir (2) *šamu* = tapir (6) *sumu* = tapir (4-5) *sóhmo* = tapir (5) *isomo* = tapir (3)
tatou trois bandes	*oyakama* (K)	*oñaka* (2)
tatou encoubert	*marara* (C_1) *marura* = tatou peba (K)	*marahure* (1)
termite	*huče* (K) *huzè* (I)	*puči*, *pusi* (6)
tête	*upa-či* (C_1) *pai-če* (K)	*ipahe* (4-5) *ipè* (3)
vulve	*tahuike* (K)	*etahaku* = ventre (1) *huikī* = ventre (2) *nu-huekú* = ventre (6)

Malgré le nombre relativement considérable de ces concordances, nous ne pensons pas qu'on puisse, pour l'instant du moins, conclure à une parenté, même lointaine. La présence de ces mots étrangers dans nos vocabulaires peut s'expliquer en effet aisément par des emprunts, puisque toutes les peuplades de notre groupe sont en contact de toutes parts avec des tribus arawak. Il est remarquable d'ailleurs que ces mots d'emprunt ne coïncident presque jamais avec ceux qui nous ont permis d'établir la parenté des différents idiomes du groupe čapakura. Nous y voyons une nouvelle preuve que ce sont ceux-ci qui représentent vraiment le fonds primitif commun à toutes ces tribus, fonds primitif que des acquêts ultérieurs ont peu à peu différencié en dialectes parfois très dissemblables.

En résumé, le groupe Čapakura, tel que nous proposons de le constituer provisoirement, comprendrait :

les Čapakura,
les Kitemoka,
les Napeka,
les Itenes,
les Pawumwa,

et vraisemblablement,

les Čapakuraka,
les Mure,
les Rokorona, } Sansimonianos

les Rokotona,
les Orokotona, } Sansimonianos
les Rotoròño,
les Okoròno,
les Herisobokono ou Hericebokòno.

I. *VOCABULAIRE ČAPAKURA, KITEMOKA, NAPEKA, PAWUMWA, ITEN.*

abeille	*takak* (C_1), *tiakat* (K) [cf. cire, miel], *tuči* (I)
accoucher	*urikiakun* (C_1), *ahapehu* (K), *mikoyo* (I)
affamé	*ka'+tu* (P)
agouti	*tiapühu* (C_1), *tiapu* (K), *tapím* (P) [cf. paca], *muiya* (I) [cf. paca]
aimer :	
j'aime [Dieu]	*imačitiakon* [*tete aiči*] (N) [cf. vouloir]
aller :	
je vais	*mbebya* (N), *žahúmune* (P)
je ne vais pas	*mbeb-za-ya* (N)
je suis allé [ce matin]	[*birita*] *mbebya* (N)
j'irai [demain]	[*pitiama*] *mbeb-ta-ya* (N)
j'irai [au ciel avec Dieu]	[*hual'a čiaguin*] *hual'a-yukon* [*tete aiči*] (N)
allez !	*kamma* (N)
va [à ta maison et reviens vite]	*kamma* [*iguirayum, makipi pitiapara*] (N)
allons !	*piripira* (I) [cf. courir], *mal'i* (C_1)
va!	*okora* (I), *čutara* (K), *maya-tama*[1] (C_1)
où vas-tu ?	*mal'a mauma* (N), *maya-temo* (C_2)
s'en aller :	
allons-nous-en d'ici	*maia-ñipa apakka* (N)
ananas	*oxot* (C_1), *tako* (I)
anus	*huaememi-če* (K) [cf. intestin], *tubikéri-či* (P)
appeller :	
appelle !	*monda* (C_1), *iña* (K), *yuitikarame* (I)
s'appeler :	
comment t'appelles-tu?	*anča mapi* (C_2), *kači-bi čuyum* (N) [cf. que]

1. Signifie vraisemblablement : « où vas-tu ? »

apporter :	
apporte !	*pamaka inapahe* (C_1), *dinaka-ñapae* (K), *muiti* (I) [cf. donne-moi]
araignée	*puhuan* (C_1-K), *imi* (I)
arbre	*paná, tahût* (P)
arbre donnant une corde d'écorce	*mõ'kokamarém* (P)
arbre donnant la résine pour les labrets	*põ'rorá* (P)
arc	*parami* (C_1-K), *pari* (I)
argile	*yatiki* (C_1), *nasiki* (I), *emakan* (K) [cf. terre]
s'asseoir :	
assieds-toi	*pixiumbará* (N), *pepeari* (C_2]
asticots	*otukan* (C_1), *tokam* (K) [cf. chenille]
aujourd'hui	*kayaka* (C_1), *semegutse* (K) [cf. lumière], *pinika* (I)
avant-bras	*potane-čepara-či* (C_1), *čepara-yu* (K) [cf. bras], *kima* (I)
aveugle	*kitikuminima* (C_1), *huikto* (K), *koneka* (I)
avoir :	
il y a	*aseo* (C_1), *huma* (C_2), *homa* (N), *ime* (C_2), *emme* (N), *ama-naki* (I) [cf. être]
il n'y a pas	*kamil'a* (C_1-I), *kammiya* (N), *kamiaiña* (C_2), *trápa* (P)
y a t-il [un Dieu] ?	*homa* [*te aiči*] (N), *huma-ko* [*tumpači*] (C_2)
bambou (grand)	*itarakum* (C_1)
bambou	*uhuaku* (I)
banane	*merī* (C_1), *meri* (K), *irita* (I), *āwĩn* (P)
barbe	*čupili-či* (C_1), *ul'avo-če* (K), *oka* (I), *atĩpi-či*[1] (P) [cf. favoris]
beaucoup	*iyatiu kuruhuet* (C_1), *patiako* (K), *napana* (I)
plus que beaucoup (muchisimo)	*arukahue čirihue* (C_1)
beau-frère	*animpaya* (C_1), *huinè* (I)
bec d'oiseau	*čupasiri* (C_1), *turuko* (K), *ya* (I) [cf. dent, bouche]
blanc	*taxuti* (C_1), *tiaxoti ekengo* (K) [cf. propre], *tohuanè* (I)
blatte	*soxoyo* (C_1), *toio* (K), *topare* (I)
bleu	*turukutu* (C_1), *mamina* (I) [cf. rouge]

1. *atypy* = joues, mâchoires (Tupi).

bois, forêts	*huitip* (C_1) [cf. prairie], *omi* (K), *pana* (I), *paná* (P) [cf. palmier carundaï]
bois à brûler	*pane* (C_1), *ise* (K) [cf. feu, flamme], *huasa* (I)
bouche	*tupaka-či* (C_1), *tupaká-či* (P), *rikaya-če* (K), *yia* (I) [cf. dent, bec]
bouteille	*tīkí* (P) [cf. vase]
bras	*ičopara-či* (C_1) [cf. avant-bras], *eroti-če* (K) [cf. épaule], *tipa*[1] (I) [cf. os], *pīkiriná-či* (P)
brave	*kava* + *ino* (P)
cabiai	*ata-huan* (C_1), *aza* (I), *yohue* (K)
cacao	*kayiti* (I)
cacher	*titĭwam* (P)
cacique	*rokirore* (K)
calebasse en arbre	*oroum* (C_1), *orom* (K), *kaka* (I)
canne à sucre	*pa-tahui* (C_1), *tahui*[2] (K), *arizé* (I), *ačukắu* (P) [esp. : *azucar*?]
canot	*kahua* (C_1-I)
capricorne (*Cerambyx*)	*uravi* (C_1), *topi* (K) [cf. hélater, lampyre, punaise, scarabée], *utiki* (I)
celle,celle-là	*arukaayie* (C_1)
cervelle	*katiti-či* (C_1) [cf. sourcil], *rupikini* (K)
cervidés:	
cerf guazu pucu (*Cervus paludosus*)	*kĭmari*, (C_1), *kĭmari* (K), *čite* (I) [cf. couguar]
cerf guazu bira (*Cervus simplicicornis*)	*iširo* (C_1), *čiro* (K) *yimo* (I)
cerf guazu ti (*Cervus campestris*)	*mukure* (C_1), *tipoiko* (K), *čiti* (I) [cf. couguar]
ceux-ci	*ariko aruka* (C_1)
ceux-là	*arukahue* (K), *huitika* (I)
chanter	*ačimara* (C_1), *yayara* (K), *pahuari* (I)
chapeau	*ītopi* (P)
chat	*misi* (C_1), *sima* (K)
chat heïra	*kikiye* (C_1), *karopi* (K) [cf. glouton, maquis nocturne]
chat ocelot (*Felis pardalis*)	*orurumaiko* (K)
chauve-souris	*iñaho* (C_1), *añaho* (K), *ina* (I)

1. *uchebo, atschemba, shemba* (Campa).
2. *shahui, shawi* (Pano), *sabi* (Conibo-Sipibo).

chemise d'écorce	*karapaka* (I)
chenille	*otukan* (C_1) [cf. asticots], *ñukan* (K), *tukuruhe* (I)
chercher :	
que cherches-tu ?	*kači bubiroma* (N)
cheveux	*čumi-či* (C_1), *čumi-če* (K), *tíni-či* (P), *ipui* (I)
cheville (du pied)	*ipipii-či* (C_1) [cf. poignet], *susukui-če* (K), *topa* (I)
chicha	*tiukialaki* (C_1), *tukaraki* (C_2), *kôtkôt* (K), *kotkot* (N), *kopa* (I) [cf. manioc]
chien	*kahüe* (C_1), *kahue*[1] (K), *kinama* (I) [cf. jaguar]
ciel	*ači-ahuin* (C_1), *ahuen* (K), *ahui* (I)
[Dieu est] au ciel	[*tete aiči homa*] *či-aguîn* (N) [*huma*] *čauin* [*tumpači*] (C_2)
[qui créa] le ciel [et la terre] ?	[*kači amatutumpa*] *abín* [*činmak*] (N)
[j'irai] au ciel [avec Dieu]	[*hual'a*] *či-aguin* [*hual'a-yukon tete aiči*] (N)
cigale	*tukahui* (C_1-K), *kunu* (I)
cils	*tukičuku-či* (C_1) [cf. sourcils], *tuhuiko* (I)
cire	*tiakat* (K) [cf. abeille, miel], *komiku* (C_1) [cf. miel]
citron	*sahiures* (K), *pī'ambâna* (P)
citrouille	*makure* (C_1), *papaya* (K) [esp. : *papaya*]
coati (*Nasua*)	*kanika* (I), *tapîm* (P) [cf. agouti]
coati brun	*kakol'a* (K), *kaxuel'a* (C_1)
coati roux	*kaxuel'a* (C_1)
cobaye	*muyek* (C_1), *ptio* (K) [cf. porc-épic, moufette], *či* (I)
cochon	*tukahuan* (K), *narámnō* (P) [cf. pécari]
cœur	*simi-či* (C_1), *simi-če* (K), *kărati'-či* (P) [cf. poitrine], *tukurè* (I)
coïter	*pawămnakaka'm* (P)
comprendre :	
je comprends ton idiome	*urupayapae tomima* (N), *mañi guarapačiapum* (C_2)
je ne comprends pas ton idiome	*aipiizayapae tomima* (N), *mañi guarapači-zayapum* (C_2)
copris ou bousier	*ohuiyo* (C_1), *sava* (I)

1. *chabé* (Chontaquiro).

corde (petite)	*ū'* + *óm* (P)
cornes	*čumapa* (K)
cornes de cerf	*čema pĩči čumkamari* (K), *iñãhuan* (C_1)
côtes (os)	*ikokoi-či* (C_1), *parai-če* (K), *miyako* (I)
coton blanc	*parahu* (C_1), *parahua* (K), *huomo* (I)
coton fauve	*ku-tupačini* (C_1) [cf. laine], *etehuai* (K)
cou	*hukimini-či* (C_1), *aikeñemi-če* (K), *ĩparamá-či*[1] (P), *pata* (I)
se coucher :	
couche-toi !	*huara* (C_1), *čekomara* (K), *puirė* (I)
coude	*tukuti-či* (C_1), *tukuri* (I), *kekioti-če* (K)
couguar (*Felis concolor*)	*tiopačiniko* (K) [cf. alouate rouge], *čiti* (I) [cf. cerf]
couper	*pičirámna* (P)
courant des rivières	*amtekahua* (C_1), *imináni* (I)
courir	*tekaramara* (C_1), *piripirė* (I) [cf. allons !]
court	*tupatai* (C_1), *pičitiko* (K) [cf. petit, peu], *tukuhuinake* (I)
cousin, cousine	*huatama* (I)
couteau	*ĩkit* (P)
[je veux] un couteau	[*imačitiapae*] *bikači* (N)
couvrir une hutte	*atirím* (P) [cf. herbe, feuille]
crabe d'eau douce	*meku* (C_1), *torahuahua* (K), *ira* (I) [cf. iguane]
crapaud	*uru* (C_1), *huru* (K), *tapo* (I)
créer :	
[qui] créa [le ciel et la terre] ?	[*kači*] *amatutumpa* [*abín*, *čĩnmak*] (N)
[Dieu le] créa	[*tete aiči*] *amatutumpa* (N)
crocodile	*urubikun* (C_1), *oxo* (K), *seme* (I)
cuisse	*uku-či*[2] (C_1), *koxo-či* (K), *ipi* (I)
danser	*umora* (C_1), *omora* (K), *opora* (I)
dauphin des rivières	*sĩsĩ* (C_1), *sata* (I)
demain	*pitiama* (C_1), *pitihama* (K), *pitiama* (N), *irisapa* (I) [cf. jour]
dent	*íti-či* (P), *yia* (I) [cf. bec]
dents incisives	*yati-či* (C_1), *iyadi-če* (K)
dents molaires	*šušui-či* (C_1), *ixirama-če* (K)

1. *napuráma* (Campa), *tipuro* (Conibo-Sipibo).
2. *quichi* (Pano), *quesi* = jambe (Mayoruna), *quissi* = jambe (Conibo-Sipibo), *no-gisi* = jambe (Campa).

diable	*kuñuman* (C_1), *tumeke* (I)
didelphe	*čakahe* (C_1), *čakahè* (K), *sakuti* (I)
dieu	*taiče* (K)
[y-a-t-il] un dieu ?	[*homa*] *te aiči* (N), [*humako*] *tumpači* (C_2)
[où est] Dieu ?	[*maya homako*] *tete aiči* (N), [*mokopira huma*] *tumpači* (C_2)
Dieu [est au ciel]	*tete aiči* [*homa čiaguîn*] (N), [*huma čauin*] *tumpači* (C_2)
Dieu [le créa]	*tete aiči* [*amatutumpa*] (N)
[j'aime] Dieu	[*imačitiakon*] *tete aiči* (N)
[j'irai au ciel avec] Dieu	[*hual'a čiaguin hual'a-yukon*] *tete aiči* (N)
dire :	
[que] dis-tu ?	[*kači*] *totomima huakaiña* (N)
doigt	*umi-či* (C_1), *yma-yo* (K), *tipâra-či* (P)
doigt indicateur	*mačidi* (K), *konika* (I)
doigt médius	*veniai* (K), *tupi* (I)
doigt annulaire	*učidi* (K), *kapi* (I)
doigt auriculaire	*huainamai* (K), *kapina* (I)
pouce	*mamai* (K), *tipano* (I)
doigt du pied	*yahui-čiki-či* (C_1), *tukuri* (I)
gros orteil	*prinínprinâma-či* (P)
donner	*pepeara* (C_1), *mueakompae* (K), *muironi* (I)
donne-moi	*miapa-či* (C_1), *meačepae* (K), *huiti* (I) [cf. apporte !]
dormir	*huačiahe* (C_1), *ooče* (K), *trūmí* (P), *hupuiyra* (I)
dos	*ototohua-či* (C_1), *totoya-če* (K), *nata* (I) [cf. front]
douleur	*katí* (P) [cf. avoir mal]
eau	*akum* (C_1-C_2), *ako* (K), *akkom* (N), *kūm* (P), *komo* (I)
écureuil	*īmui* (C_1) [cf. tapir], *uram* (K), *inan* (I)
enfant	*marahíonuwa'm* (P)
enfant mâle	*huičitikum* (C_1), *iso* (K)
enfant femelle	*huičitikun-kītium* (C_1), *čiliko* (K)
ennemi, sauvage	*kàbíši* (P)
épaule	*iroti-če* (C_1), *šipara-če* (K), *pīkúri'nu-či* (P), *huakaki* (I)
épine	*api* (C_1), *tampi* (K), *piye* (I)
étoile	*huipiyao* (C_1), *pil'ahu* (K), *guapiau* (C_2), *pipiáo* (N), *pipiyo* (I), *ūtin*[1] (P)

1. Pacaguara : *uistine, huiština* ; Atsahuaca, Yamiaca : *uuistin.a* ; Chacobo : *vistima, hüis*

être :	
[où] est [Dieu]?	[*maya*] *homako* [*tete aiči*] (N), [*mokopira*] *huma* [*tumpači*] (C_2)
[Dieu] est [au ciel]	[*tete aiči*] *homa* [*čiaguín*] (N), *huma* [*čauin tumpači*] (C_2) [cf. avoir]
face	*nãtara-či* (C_1) [cf. front], *tara-če* (K) [cf. front], *maro* (I)
faim :	
j'ai faim	*pákaawa'mna* (P)
farine	*mũ'rú* (P)
favoris	*atipi-či* (P) [cf. barbe]
femme	*yamake* (C_1), *ñamakĩ* (K), *žémarima'* (P), *tana* (I)
fer	*memerem* (C_1), *memere* (K), *mi'merím* (P) [cf. métal], *iki* (I)
fesse	*orana-če* (C_1), *orona-če* (K), *i-čz* (I)
feu	*ise* (C_1-C_2-K), *isze* (N), *ī'čẽ* (P), *iče* (I) [cf. bois à brûler, flamme]
feuille	*šuñu* (C_1) [cf. poil], *atia* (K), *atirím* [cf. herbe], *mõkũm* (P), *uti* (I)
filer	*kamiya* (C_1), *mupura* (I)
fille (opposé à fils)	*ečoketunia* (C_1), *eču* (K), *niko* (I)
fille (opposé à garçon)	*tana-muy* (I) [cf. femme], *čokokoram* (K), *huičitikun kĩtium* (C_1) [cf. enfant femelle]
fils	*kĩrĩtian* (C_1) [cf. homme, frère], *etiu* (K), *niko* (I)
flamme	*ī'čẽ* (P) [cf. feu, bois à brûler]
flèche	*činime* (C_1), *čuñume* (K), *kivo* (I)
[j'ai tué un tigre avec] la flèche	[*xurua apiakon kiñam*] *čiñomiu* (N)
fleur	*taxunepan* (C_1), *tohotñepañe* (K), *makati* (I)
force	*morinĩña* (K), *mumurin ara* (C_1)
fourmi	*isaratat* (C_1), *čivarat* (K), *tupiza* (I)
fourmilier tamanoir (*Myrmecophaga jubata*)	*puituma* (C_1), *tuma* (K), *imi* (I)
fourmilier tamandua	*huahuačaeko* (C_1), *tuma* (K), *iča* (I)
fourmilière	*ayuram* (C_1)
frère	*iritian* [1] (C_1) [cf. homme, fils], *ayiyu* (I)

tima ; Caripuna : *uistin* ; Sipibo : *huisti, huišti, bistin* ; Pano : *uisti, visti* ; Conibo : *huirti, bistin* ; Culino : *wizi*.

1. *iré* (Campa).

front	*natara-či* (C_1), *tiara-če* (K) [cf. face], *nata* (I) [cf. dos]
fruit	*maritia* (C_1), *pekoñoñi* (K), *saba* (I)
fumer	*wimăna* (P)
garçon	*huiso* (C_1), *tiokokol'an* (K) [cf. jeune], *rato* (I)
genou	*tukaima-či* (C_1), *tukaiva-če* (K), *tukuzi* (I)
gingembre	*tatapači una* (C_1)
glouton taïra	*čukan* (C_1), *karopi* (K) [cf. chat heïra, maquis nocturne], *karara* (I)
gorge	*hinăvi-či* (P)
graine	*tukai* (C_1-K), *mina* (I)
grand	*kohuikon* (C_1), *karatsaiko* (K), *una* (I)
grand'mère	*čiči* (C_1), *nika* (I) [cf. sœur]
grand-père	*nahuasaya* (C_1), *huaviyu* (I)
gras	*momikum-kīru* (C_1), *mitaikongo* (K), *gwiñhiči* (P), *imika* (I)
grenouille	*čeremen* (C_1) [cf. rainette], *huaki* (K), *kane* (I)
griffes	*pičíkina'-či* (P) [cf. ongles]
grillon	*torot* (C_1), *takan* (K) [cf. hélater, sauterelle, spectre], *katki* [I]
gris	*truhũ* (P)
guêpe à miel	*uri* (C_1), *huiri* (K), *kirimi* (I)
habiller	*pačíruwą* (P) [cf. vêtement]
haricot	*huatikam* (C_1), *sekuru* (K)
helater	*takan* (C_1) [cf. grillon, sauterelle, spectre], *topi* (K) [cf. capricorne, lampyre, punaise, scarabée], *pakari* (I) [cf. libellule]
herbe	*atirím* (P) [cf. feuille]
hier :	
mon père est mort hier	*paniapat mmoko tete ayu* (N)
homme	*kiritian* (C_1-K) [cf. fils, frère], *pahũnmuwám* (P), *huataki* (I)
hutte	*tũro*, *tõro* (P) [cf. village]
hydromys	*payu* (C_1)
ichneumon	*hume* (C_1) [cf. termite]
idiome :	
[je comprends] ton idiome	[*urupayapae*] *tomima* (N), *mañi guarapačiapum* (C_2)
[je ne comprends pas] ton idiome	[*aipĺizayapae*] *tomima* (N), *mañi guarapači-za-yapum* (C_2)

iguane	*huakan* (C_1), *uraokon* (K), *ira* (I) [cf. crabe]
il	*arikahu* (C_1), *ariko* (K), *arikó* (N)
ils, elles	*axīrī* (C_1), *omapu* (I), *ariko* (N)
image (dans un miroir)	*kau'krígna* (P)
intestins	*amuni-či* (C_1) [cf. anus], *antere-če* (K), *'huakana* (P)
iule	*ašo-ašo* (C_1), *oxoti* (K), *periko* (I) [cf. scolopendre]
ivre	*utumusu-saara* (C_1), *butirama* (K), *imi-kopa-na* (I) [cf. chicha]
jaguar (*Felis onça*)	*kiñam* (C_1-N), *kuiñam* (C_2), *kī'nám* (P) [cf. chien], *orahuiko* (K), *ine* (I)
jambe	*kaima-či* (C_1), *kaima-če* (K), *mima* (I)
jaune	*ītuhui* (C_1) [cf. vert], *sakene* (I)
je, moi	*huaya* (C_1-K), *hual'a* (N), *miti* (I)
jeune	*isohuem* (C_1), *tiokokoyan* (K) [cf. garçon], *iroko* (I)
joli	*nahuakusa* (C_1), *manihiko* (K), *ā'rapátina* (P), *porimavani* (I)
joue	*uru-tara-či* (C_1), *uru-tera-če*[1] (K), *buka* (I)
jour	*sikapačo apuito* (C_1) [cf. soleil], *irizapa* (I) [cf. demain]
katydide	*turímā'pa* (P)
labret de résine de jeune fille	*inóoko't* (P)
labret de pierre de la femme mariée	*pikín*, *pīkín* (P) [cf. pierre, montagne]
lac, lagune	*turamini* (C_1), *suhuaiše* (K), *iruhue* (I)
lâche	*pa* + *ĭwam* (P)
laid	*nahuasasa-aruma* (C_1), *manihisa* (K), *kuti* (I)
très laid	*nakímī'na* (P)
laine	*tupačini* (C_1) [cf. coton fauve]
lampyre	*topi* (K) [cf. scarabée, capricorne, helater, punaise]
landes de pou	*ariko* (I)
langue	*tapuitaka-či* (C_1), *kapikaka-če* (K), *kabíka-či* (P), *kapaya* (I)
lapin tapiti	*mahue* (K)
las	*mapanâna* (P) [cf. paresseux]

1. Comparez *toko-terače*, pénis, testicules.

se lever :	
lève-toi	*tekipepeara* (C_1), *sedara* (K), *akara* (I)
lézard	*uraraka* (K), *koroko* (I)
libellule	*iyohue* (C_1), *pakari* (I) [cf. helater]
loin	*aruka al'i* (C_1), *anieko* (K), *ipui* (I)
long	*kĩhuahui* (C_1), *uoiko* (K), *čikna* (I)
loup rouge (*Canis jubatus*)	*huakan* (C_1) [cf. renard], *huahuao* (K), *ohua* (I)
loutre (petite)	*yuiseikun* (C_1)
loutre (grande)	*imekun* (C_1), *emeku* (K), *mani* (I) [cf. surubi]
lumière	*semekuče* (K) [cf. aujourd'hui]
lune	*panato* (C_1-C_2), *panató* (N), *pnato* (K), *pa'nawú* (P), *panevo* (I)
maigre	*tiahuahuay* (C_1), *tiahuahuae* (K), *kuči* (I)
main	*umi-či* (C_1), *makuwamna-či*[1] (P), *uru* (I)
maïs	*kal'ao* (C_1-K-N), *xadeau* (C_2), *mapa* (I)
maïs jeune (*chocllo*)	*umai* (C_1), *kĩmo* (K), *kanuku* (I)
maison	*nunuhuao* (C_1), *oho* (K), *asi* (I)
va à ta maison et reviens vite	*kamma iguirayum, makipi pitiapara* (N)
mal :	
cela fait mal	*katí* (P) [cf. douleur]
malade	*iisipahambi* (C_1), *sipaya* (K), *imitana* (I)
manger	*kahuara* (C_1-K), *kaore* (I)
je mange	*ká* + *una* (P)
manioc	*tupa* (C_1-K), *akũpa* (P), *akoha* (I) [cf. chicha]
marais	*uče* (I)
matin :	
ce matin	*birita* (N)
mauvais	*arikusekun* (C_1), *piseriko* (K), *imira* (I)
méchant	*kite-mitio muinima* (C_1), *mitio* (K), *huakahuika* (I)
mentir	*obuturun pataka* (C_1), *supahe* (K), *mivo* (I)
menton	*oragara-či* (C_1), *čukeki-če* (K), *tukui* (I)
mère	*mama* (C_1-K), *ina*[2] (I)
mesquin	*ñahare* (C_1), *pitiakunereko* (K), *ipo* (I)
métal	*mi'merím* (P) [cf. fer]
miel	*komiku* (C_1) [cf. cire], *tiakat* (K) [cf. abeille, cire], *ta'* + *uhí* (P)

1. *macou, manqui* (Mayoruna), *maaqui* (Conibo, Sipibo), *mueque* (Conibo), *moique* (Pano), *mackena* (Arazaire).

2. *iná, ina, iña* (Campa).

mollusques :	
acéphales d'eau douce	*ibaruhue* (I)
ampullaires	*karuhua* (C_1-K), *toka* (I) [cf. hélices]
hélices	*karuhua* (C_1) [cf. ampullaires], *čuhui* (K), *toka* (I) [cf. ampullaires]
anodontes	*huèhui* (C_1), *huihui* (K) [cf. mulette épaisse]
mulette épaisse	*paračai* (C_1), *huihui* (K) [cf. anodontes]
monsieur	*ō'hiru* (P)
montagne	*pekun* (C_1), *piko* (I) [cf. labret, pierre], *omahue* (K)
petite montagne d'où les Indiens tirent le quartz	*pīkín* (P) [cf. labret, pierre, montagne]
mouche	*pora* (C_1), *parap* (K), *kani* (I)
mouche marehui	*imi* (C_1), *okahue* (K), *keneko* (I)
mouche quejen	*makakarahu* (C_1)
moufette (*Mephitis*)	*tuta* (C_1), *pitio* (K) [cf. cobaye, porc-épic], *korokohe* (I)
mourir :	
mon père est mort hier	*paniapat mmoko tete ayu* (N)
moustique	*puiči* (C_1) [cf. taon], *kitam* (K), *gwiviámo* (P), *upui* (I)
musique	*akanohuet* (C_1), *yuguegara* (K)
nager	*kahua koara* (C_1), *kumira* (I)
narines	*ašiti-či* (C_1), *urane, turu-če* [1] (K), *mana* (I)
neveu	*iñamuña* (C_1)
nez	*uturu-či* (C_1), *turu-če* (K), *íri-či, hīríči* (P), *tunè* (I)
nièce	*šiušiu* (C_1)
noir	*huitam* (C_1), *yuitameke* (K), *tomi* (I)
nom que se donnent les Indiens Čapakuras	*huači* (C_1) [cf. nous]
non	*kamiyu* (C_1), *kamia* (K), *kamiaiña* (C_2), *miya* (N), *imire* (I)
nourriture	*xuyuintia* (N), *kaukauneati* (C_2), *ka'+tu* (P)
nous	*huaya-hu* (C_1), *huače* (K), *hual'a* (N), *patila* (I)
nuit	*paitin* (C_1), *paitin* [2] (K), *mana* (I)
œil	*tuku-či* (C_1), *túki-či* (P), *ku-či* (K), *to* (I)

1. Peut-être est-ce : *urane-turu-če*.
2. *pytúna* (Tupi).

œuf	*ateranta* (C$_1$), *tirantia* (K), *irizako* (I)
oiseau	*îme* (C$_1$), *hume* (K), *trakú* (P), *uma* (I)
roi des vautours (*Sarcoramphus papa*)	*motoxo* (C$_1$) [cf. pérénoptère], *hui-tiara* (K) [cf. ara rouge, aracari, toucan toco], *bokota* (I)
pérénoptère urubu (*Cathartes urubu*)	*motoxo* (C$_1$), *mutoxo* (K) [cf. roi des vautours], *take* (I)
pérénoptère aura (*Cathartes aura*)	*motoxo* (C$_1$) [cf. roi des vautours], *četu* (K) [cf pics], *čakiye* (I)
caracara (grand) (*Polyborus vulgaris*)	*čuk-tara* (C$_1$), *tipan* (K), *palapala* (I).
caracara (petit) (*Polyborus Chimachima*)	*šuk-an* (C$_1$) *tipan* (K), *uhuiye* (I)
aigle (*Morphnus urubitinga*)	*huiyupi* (C$_1$), *kahui* (I)
duc ñacurutu (*Bubo magellanicus*)	*turukuko* (C$_1$) [cf. petit duc], *ihuiko* (K), *tuku* (I)
effraie (*Strix perlata*)	*čiči* (K), *koromoko* (I)
petit duc (*Scops choliba*)	*čičeru* (C$_1$), *tiorokoko* (K) [cf. duc ñacurutu]
fournier (*Furnarius rufus*)	*čure-čure* (C$_1$), *tučam* (K), *kapare* (I)
hirondelle	*yurao* (C$_1$), *huihui* (K) [cf. todier], *čipsi* (I)
engoulevent (*Caprimulgus*)	*kelurian* (C$_1$), *tiopaiti* (K), *kavadzi* (I)
cassique matico	*tutupači nikunone* (C$_1$), *petoto* (K) [cf. oiseau-mouche], *nopu* (I)
grand cassique à queue jaune	*itoto* (C$_1$), *kaho* (I)
cassique tojo	*yarareao* (C$_1$), *iroko* (I)
troupiale chopi (*Icterus* sp.)	*puikore* (C$_1$), *piokore* (K), *tiriti* (I)
oiseau-mouche	*pitoto* (C$_1$), *spiritu* (K), *tihova* (I)
mot-mot couronné (*Prionites*)	*paraum* (C$_1$)
pics	*išetu* (C$_1$), *četu* (K) [cf. pérénoptère aura]. *tatae* (I)
ani des savanes (*Crotophaga ani*)	*kañeko* (K), *ovi* (I)
martin-pêcheur (*Alcedo* sp.)	*totoso-kum* (C$_1$) [cf. eau], *ata* (I)
toucan toco (*Ramphastos Toco*)	*čohuakankan* (C$_1$), *tiara* (K) [cf. aracari, roi des vautours, ara rouge], *ivo* (I)

toucan	*īwī́* (P)
aracari superbe (*Pteroglossus*)	*tiara* (C_1) [cf. toucan toco, ara rouge, roi des vautours], *matapi* (I)
ara rouge (*Macrocercus Macao*)	*tramī́n* (P), *tiara-muin* (C_1) [cf. toucan toco, aracari, roi des vautours], *parahua* (K) [cf. tourterelle yeruti], *ariyo* (I)
ara à collier	*mara* (C_1), *sisi* (I)
ara jaune	*ororo* (C_1), *kama* (I)
perroquet amazone	*turaho* (C_1), *motori* (K), *tora* (I)
perroquet sey	*huara* (C_1), *učᵘ* (K), *kavi-na* (I) [cf. perruche]
perroquet	*tūhī́n* (P)
perruche	*tuhui* (C_1), *pičuyo* (K), *kavi* (I) [cf. perroquet sey]
todier (*Todus*)	*huihui* (C_1) [cf. hirondelle], *ata* (I)
hocco en général (*Crax*)	*čiral* (K)
hocco à crête	*očera* (C_1), *kurukuru* (I) [cf. vanneau]
hocco à bec rouge	*očini-kun* (C_1), *utine* (I)
mutum (*Crax* sp.)	*utī́m* (P)
faisan à sonnettes	*ipaxo* (C_1), *paxo* (K)
faisan à cravate	*pipo* (I)
faisan noir	*itatarum* (C_1), *sasa* (I)
petit faisan	*kotoho* (I)
faisan catinguera	*čiriro* (C_1), *alize* (I)
coq	*takura* (C_1), *taxīra* (K)
poule	*takura* (C_1), *ñamake* (K) [cf. femme]
poulet	*trakú* (P) [cf. oiseau]
perdrix	*ohuo* (C_1), *bal'asanguia* (K), *turihi* (I)
pigeon	*mučukuku* (C_1), *ičukuku* (K) [cf. tourterelle pecui], *morizo* (I)
tourterelle pecui	*čukuhuhu* (C_1), *tukuhua* (I) [cf. pigeon], *toro* (K)
tourterelle yeruti	*paranum* (C_1), *parahuan* (K) [cf. ara rouge], *makate* (I) [cf. courlan]
autruche	*umut* (C_1), *umui* (K), *pata* (I)
vanneau huppé	*tehutehu* (C_1), *kurukuru* (I) [cf. hocco à crête, ibis de Cayenne]
courlan	*kašure* (C_1), *makati* (I) [cf. tourterelle yeruti]
grand héron	*tatupekahito* (C_1), *huakate* (I)
héron roux ordinaire	*tatiaran* (K), *pana* (I), *even* (C_1) [cf. jabiru, aigrette]
jabiru (*Ciconia Mycteria*)	*even* (C_1), *ivin* (K) [cf. aigrette, héron], *maze* (I)

aigrette	*čuhue* (C_1), *ivin* (K) [cf. jabiru, héron], *adoko* (I)
cigogne	*ahua* (I) [cf. petit canard]
tantale (*Tantalus*)	*atatapaikun* (C_1), *taratara* (I)
spatule (*Platalea*)	*humen* (C_1) [cf. oiseau], *tahuazi* (I)
ibis de Cayenne	*kurukuru* (C_1) [cf. hocco à crête, vanneau huppé], *čokte* (K), *kuriki* (I)
jacana (*Parra*)	*teteu* (K), *huethue* (I)
kamichi huppé (*Palamedea*)	*šašaka* (C_1), *čamia* (K), *ihuihui* (I)
poule d'eau	*čaka* (I)
râle chivicote	*čereku* (C_1)
râle géant	*upo* (I)
savacou (*Cancroma*)	*huaimara* (C_1)
cormoran	*kuooikun-takat* (C_1) [cf. haninga], *kuroko* (I)
haninga (*Plotus anhinga*)	*takat* (C_1) [cf. cormoran], *ozi* (I) [cf. bagre, paresseux]
canard musqué	*munukano* (C_1), *ñokaño* (K), *anake* (I)
petit canard	*kukutsisi* (C_1), *ahuahua* (I)
canard	*yahuiko* (K)
mouette	*huanako* (I)
grèbe (*Podiceps*)	*čorari* (I)
bigua (*Carbo brasilianus*)	*īmẽ* (P) [cf. oiseau]
coucou (*Cuculus*)	*kata* (I)
tangara bleu	*siripa* (I)
tyran bienteveo (*Tyrannus sulfuratus*)	*keleke* (I)
couroucou (*Trogon*)	*kukuve* (I)
moineau cardinal	*puičavo* (I)
jacú (*Penelope Marail*)	*pihũn* (P)
ombilic	*učuni-če* (C_1), *čuni-če* (K), *isoki* (I)
oncle	*papa* (C_1-K), *uhui* (I)
ongles	*naimi-či* (C_1), *kukumi-či* (K), *pičíkina'-či* (P) [cf. griffes], *ini* (I)
orange	*narasi* (C_1), *nivini* (K), *panmí* (P)
oreille	*taitata-či* (C_1), *tatiata-če* (K), *tra'i-či* (P), *iniri* (I)
os	*atat* (C_1), *tari-če* (K), *tipa* (I) [cf. bras]
où :	
où [vas-tu] ?	*mal'a* [*mauma*] (N), *maya-*[*temo*] (C_2)
où [est Dieu]	*maya* [*homako tete aiči*] (N), *mokopira* [*huma tumpači*] (C_2)

oublier :	
oublie-le !	*trápa* (P)
oui	*ihiahu* (C_1), *ya* (C_2), *aña* (K), *hé* (N), *uhuirė* (I)
paca (*Cœlogenys Paca*)	*učira* (C_1), *tiapu* (K) [cf. agouti], *muiya* (I) [cf. agouti]
paille	*tionovi* (C_1), *tuñovi* (K), *imina* (I)
paille de maïs	*tukan* (C_1), *tukampo* (K), *tuma* (I)
palmiers :	
petit palmier épineux	*apa* (C_1-I) [cf. palmier marayahu]
palmier totai	*pitirami* (C_1), *pitiarame* (K), *uzi* (I)
palmier motacu	*tukati* (C_1-K), *toma* (I)
palmier marayahu	*apa* (C_1-K) [cf. petit palmier épineux], *kira* (I)
palmier carundaï	*ohui* (C_1), *koran* (K), *pana* (I) [cf. bois, forêts]
palmier chonta	*onei* (C_1), *popo* (K), *tikano* (I)
palmier cusi	*čikaču* (C_1), *čikače* (K), *iki* (I)
palmier épineux	*opapaho* (C_1)
palmier bacury	*i'toati* (P)
palmier royal	*okon* (K), *papaho* (C_1)
palmier du Guaporé	*sava* (I)
palmier 20 pieds	*poro* (I)
papillon	*mamakru* (C_1), *mapa* (K), *zaza* (I)
paresseux	*mapanãna* (P) [cf. las]
paresseux didactyle	*karupit* (C_1)
paresseux tridactyle	*pohe* (C_1), *ozi* (I) [cf. bagre, haninga]
paresseux perico	*pohe* (K)
parler	*timiapače* (C_1), *tumiara* (K), *yara* (I)
patate douce	*očam* (C_1), *očem* (K), *kokoko* (I)
payé, payée	*gatiameta* (C_1), *ičina* (I)
payer	*niakatiamtana* (C_1), *miñakatipunpue* (K), *ičira* (I)
peau	*tupari-či* (C_1), *pari-če* (K), *kapiye* (I)
pécari	*tukahua* (C_1), *tukahuan* (K) [cf. cochon], *narámnõ* (P) [cf. cochon], *miyė* (I)
pêcher	*muiara* (C_1), *maičipīči* (K), *papivate* (I)
peindre	*itamakun* (C_1), *huanaki* (I)
père	*tia-tia* (C_1), *tatia* (K), *itė* (I)
mon père [est mort hier]	[*paniapat mmoko*] *tete ayu* (N)

petit	*mičitikon* (C_1), *pišitiko* [1] (K) [cf. court, peu], *ina* (I)
peu	*matiaxė ken huilero* (C_1), *pišitamete* (K) [cf. petit, court], *hakarona* (I)
très peu	*matiayakit* (C_1)
peur	*ininka* (P)
pied	*čiki-či* [2] (C_1), *katám-či* (P)
pierre	*kakarasami* (C_1), *tūkaráman* (P), *pikui* (K), *piku* (I) [cf. montagne, labret]
piment	*aho* (C_1), *oho* (K), *ho* (I)
pistache de terre (arachide)	*feverére* (P)
plante, herbe	*huišiti morutam* (C_1) [cf. prairie]
plante du pied	*patiati-kaima-če* (K) [cf. jambe], *yatii-čiki-či* (C_1) [cf. pied], *ča* (I)
pleurer	*aheara* (C_1), *aiara* (K), *aira* (I)
pleuvoir	*obipači akom* (C_1), *make aku* (K), *komo* (I)
il pleut	*xupini akkom* (N), *akum* (C_2)
plumes	*xipa-či* (C_1), *ipati-ko* (K), *dipá* (I)
poignet	*ipipi-či* (C_1) [cf. cheville], *ome-yu* (K), *umu* (I)
poil des animaux	*kave* (C_1), *čuñoiko* (K) [cf. feuille]
poils du pubis	*payahua-če* (K)
poisson	*ïšuam* (C_1), *ixam* (K), *katúwą* (P) *uhui* (I)
[je veux] du poisson	[*imičitiakon*] *ixam* (N)
bagre armé	*toleru* (C_1), *tata* (I)
dorade	*huatara* (C_1), *huasarekioš* (K), *pirirė* (I)
raie armée	*karapupax* (C_1), *karapapa* (K), *tanapa* (I)
curimata, pappaterra (*Salmo curimata*)	*karapápa* (P)
surubi (*Platystoma* sp.)	*tarahuan* (C_1-K), *trā'wám* (P), *mani* (I) [cf. loutre]
palometa	*koki* (C_1), *kuki* (K), *panako* (I)
anguille	*tuxutu* (C_1), *tokoto* (K), *očoko* (I)
symbranche	*tuxutu* (C_1), *očoko* (I)
bagre	*ičuru* (C_1), *topa* (K), *arïham* (P), *ozi* (I) [cf. haninga, paresseux]
pirarara (*Silurus Pirarara*)	*imbï* (P)

1. *pistik* (Pacaguara).
2. *hui-si qui* (Chontaquiro).

pexe de cachorro	*ĩví* (P)
poisson trahaira, robaffo (*Erythrinus Tareira*)	*čĩkín* (P)
piranha, caribe (*Serrasalmo*, *Myletes* sp.)	*kõčí* (P)
jacunda (*Crenicichla* sp.)	*parĩ́ra* (P)
poisson leitão	*ta* + *ĩ́vi* (P) [cf. pexe de cachorro]
pacú (*Prochilodus*, *Myletes* sp.)	*tamék* (P), *timaru* (I)
corvina	*krũ'kuvĩ́n* (P)
sábalo	*sonà* (I)
poitrine	*sime-če* (C_1) [cf. cœur], *kematioi-či* (K), *kima*[1] (I), *kãrati'-či* (P) [cf. cœur]
porc-épic	*pitiyo* (C_1), *pitio* (K) [cf. cobaye, moufette], *miso* (I)
se porter :	
comment te portes-tu ?	*noesambi* (C_1), *nehuisam* (K), *nauizabum* (N) [cf. sain], *ipa* (C_2), *perimaranè* (I)
[je me porte] bien	*nahuasa maniki nišuen* (C_1), *navisaya* (K), *nahuizaya* (N) [cf. sain], *mal'a* (C_2), *perimaranete* (I) [cf. joli]
pou	*ahui* (C_1), *axixu* (K), *ivè* (I)
pourri, pourrie	*yasekuru* (C_1), *tahuxma* (K)
prairie	*murutam* (C_1) [cf. plante], *huihuiti* (K) [cf. bois], *koropa* (I)
prendre :	
prends !	*kodara* (C_1-K), *keri* (I)
près	*popuitia* (C_1), *tuvameke* (K), *imuira* (I)
propre	*taxutikun* (C_1), *tiakoti-yayoyu* (K) [cf. blanc], *imireke* (I)
puce pénétrante	*okuaapi* (C_1), *kol'api* (K), *ako* (I)
punaise	*topi* (C_1-K) [cf. helater, capricorne, lampyre, scarabée], *tiriko* (I)
quand ?	*ayukè* (C_1), *katia* (K), *čitipo* (I)
que ?	
que [veux-tu] ?	*kači* [*imačitma*] (N)
que [cherches-tu] ?	*kači* [*bubiroma*] (N)
que [dis-tu] ?	*kači* [*totomima huakaiña*] (N)

1. *kimata* (Orejones), *kẹ́ma-o*, *kéma(γ)ẹo* (Uitoto).

qui ?	
qui [créa le ciel et la terre]	*kači* [*amatutumpa abin, činmak*] (N)
rainette	*tetet* (C_1), *čemenem* (K) [cf. grenouille], *mataka* (I)
rame	*sahosaho* (C_1), *kočape* (I)
ramer	*sohara* (C_1), *tumuire* (I)
rat	*namatú*, *namatők* (P) [cf. souris], *čipči* (I)
rat des bois ou des champs	*paniaekŭt* (C_1)
rat des maisons	*pitiyaho* (C_1-K)
rat taupe	*simi* (K)
regarder :	
regarde !	*kirikimui akone* (C_1), *ikirikira* (I), *tirigara* (K)
renard	*iruikun* (C_1), *ohio* (I)
renard tricolore	*huakan* (K) [cf. loup rouge]
respirer	*pawánwam* (P)
revenir :	
va à ta maison et reviens vite	*kamma iguirayum, makipi pitiapara* (N)
rien	*kamiruhue* (C_1), *amia* (K)
rire	*matimuiara* (C_1), *natimere* (I), *eva* (K)
rivière	*rukutsa* (C_1), *rukedi* (K), *kŭm* (P) [cf. eau], *uzi* (I)
rio Blanco	*tiatiaxuti* (C_1) [cf. blanc]
rio Guaporé	*ũ'rukém* (P), *timaro* (I)
rio São Miguel	*a'pitá* (P), *tuniki* (I)
rio Mamoré	*torako* (I)
riz	*oroso* (K) [esp. : *arroz* ?]
roseau en éventail	*kiyo* (C_1), *tamare* (I)
rosée	*akum paitim* (C_1) [cf. eau et nuit], *murukarinče* (K)
rouge	*tupačini* (C_1), *tiopačeŋe* (K), *memena* (I) [cf. bleu]
sable	*umati* (C_1), *mate*[1] (K), *mima* (I)
sain, saine	*ñayasainė* (C_1), *navisa* (K) [cf. je me porte bien], *primė* (I)
sale	*popuitam* (C_1), *yaisaka* (K), *imapuhui* (I)

1. *massi*, *mazi* (Mayoruna), *machi* (Pano), *masich* (Conibo-Sipibo).

sang	*ahui* (C_1), *ahuei-če* (K), *hui* (I)
sauterelle	*mosave* (C_1), *takan* (K) [cf. hélater, grillon, spectre], *roone* (I)
scarabée	*makahuaki* (C_1), *topi* (K) [cf. capricorne, hélater, lampyre, punaise]
scolopendre	*tugoto* (C_1), *iktam* (K), *periko* (I) [cf. iule]
scorpion	*opohe* (I)
sein	*ketet* (C_1), *kematakama* (K), *karatîkakam* (P), *tako* (I)
sel	*iyukup* (C_1), *iyekè* (K)
serpent	*karáka* + *u* (P) [cf. couleuvre, boa]
orvet	*huahuaikun* (C_1) [cf. amphisbène], *tapitiokoken* (K), *tipiza* (I) [cf. amphisbène]
amphisbène	*huahuaikun* (C_1) [cf. orvet], *tipiza* (I) (cf. orvet]
couleuvre	*ñoñahe* (C_1), *ačuaniko* (K), *karaka* (I) [cf. boa, serpent]
boa	*čuru* (C_1), *maonaniko* (K), *karaka* (I) [cf. couleuvre, serpent]
crotale	*čembečuma* (C), *šaša* (K), *kuriri* (I)
singe	*yohuen* (K), *imwim* (P)
atèle coaïta (*Ateles paniscus*)	*kikeromo* (C_1) [cf. alouate noir], *wā'räm* (P) [cf. alouate noir], *uhuira* (I)
maquis nocturne	*karupi* (K) [cf. chat heïra, glouton taïra], *tohuasi* (I), *yakukin* (C_1) [cf. callitriche lion]
alouate noir (*Stentor*)	*huram* (C_1) [cf. atèle coaïta], *kekeremu* (K) [cf. atèle coaïta], *tamahuiri* (I)
alouate rouge (*Stentor*)	*tutupačinikun* (C_1), *tiopačeniko* (K) [cf. callitriche], *mima* (I)
callitriche	*tiapanikun* (C_1) [cf. alouate rouge], *huhuiri* (I)
callitriche lion	*ñiakoke* (K) [cf. maquis nocturne], *huiniki* (I)
bugio (*Mycetes barbatus*)	*ā'avirím* (P)
sœur	*mexepaya* (C_1), *nika* (I) [cf. grand'mère]
soif	*ekun tinahua* (C_1), *ekun* (K)
soleil	*huapuito* (C_1), *mapiitio* (N), *mapito* (I), *papuitio* (K), *guapuitio* (C_2), *gwa'pirú* (P)
sot, sotte	*tumuitusa* (C_1), *iyohue* (K), *tukulitimo* (I)
sourcil	*katiti-či* (C_1) [cf. cervelle], *tupičuku-či* (K) [cf. cils], *kano* (I)
sourd, sourde	*huarapaara* (C_1), *huarapatsa* (K), *irapata* (I).
souris	*namatú*, *namatők* (P) [cf. rat]

spectre (*Phasma*)	*takan* (K) [cf. helater, grillon, sauterelle], *oso* (I)
sucre brun (*rapadura*)	*mi'ničĭn* (P)
sucré	*mi'ničĭn* (P)
tabac	*eve* (C_1), *ivi* (K), *a* + *ĭwi* (P), *yovè* (I)
talon	*čipi-či* (C_1), *sokočeti-če* (K), *huaniki* (I)
tante	*tiatia* (C_1), *pitika* (I)
taon	*puiči-marura* (C_1), *pūči* (K) [cf. moustique], *kahuiye* (I)
tapir	*ūmui* (C_1), *imuhi* (K), *hīmí* (P) [cf. écureuil], *ahuè*[1] (I)
tatou géant (*Dasypus gigas*)	*ičipipan* (C_1), *čipipana* (K), *izamo* (I)
tatou encoubert (*Dasypus sexcinctus*)	*marara* (C_1) [cf. tatou peba], *tatam* (K) [cf. tatou peba], *oro* (I)
tatou peba	*tatain* (C_1) [cf. tatou encoubert], *marura* (K) [cf. tatou encoubert], *mani* (I)
tatou trois bandes	*tuta* (C_1), *oyakama*[2] (K)
termite	*hume* (C_1) [cf. ichneumon], *huče* (K), *huze* (I)
terre	*yamakan* (C_1), *na'makwám* (P) [cf. argile], *čema* (K), *čimak* (C_2), *tima* (I), *činmak* (N)
[qui créa le ciel et] la terre?	[*kači amatutumpa abín*] *činmak* (N)
testicules	*toko-tera-če*[3] (K) [cf. verge], *rintirí-či* (P)
tête	*upa-či* (C_1), *pai-če* (K), *a'tipĕ-čí* (P), *mahui*[4] (I)
tique garrapata	*makati* (C_1), *huakati* (K), *kave* (I)
tisser	*popomapay* (C_1), *ihuira* (I)
tonnerre	*momokom-akom* (C_1) [cf. eau], *čučururu ahuel* (K), *tunako* (I)
toquari (noix du Brésil)	*t̄ikē* (P)
tortue d'eau douce	*kapitip* (C_1), *tutayako* (K), *kahuadzi* (I)
tortue de terre	*huhuri* (C_1), *tukta* (K), *tohue*[5] (I)
triste	*kete-kinahuainima* (C_1), *nehuekoya* (K), *pititaka* (I)
tu, toi	*ahuimo* (C_1), *ahum* (K), *abum* (N), *komari* (I)
tuer	*tuakun* (C_1), *tioakko* (K), *umira* (I)

1. *agŭa* (Conibo, Sipibo), *auha* (Conibo), *awa*, *hahua* (Mayoruna).
2. *oyñakaš* (Chiquito), *oyñakama* (Cuciquia), *oñaka* (Paunaca).
3. Comparez *uru-tera-če*, joue.
4. *mapo* (Pacaguara).
5. *čahue* (Pacaguara).

j'ai tué un tigre avec la flèche	*xurua apiakon kiñam čiñomiu* (N)
uriner	*pìraáwam* (P), *keriakunaoka* (C_1), *čiče* (K)
vase	*tiki* (P) [cf. bouteille]
vase de terre	*uhuči* (C_1), *huče*[1] (K)
veine	*mukuni-či* (C_1), *mokoni-če* (K), *kurupi* (I)
venir :	
viens ici	*mana* (C_1), *nia* (K), *nana* (I)
vent	*tuhua* (C_1), *irin* (K), *puyane*[2] (I)
ventre	*tekema-če* (C_1), *kīmo-če* (K), *ō'karí* (P), *toko* (I)
vers :	
lombrics	*amaniči* (C_1), *tanapa* (I)
ascarides	*amaniči* (C_1), *yakaneče* (K), *tanapa* (I)
verge, pénis	*toko-tera-če*[3] (K) [cf. testicules], *īkát* (P)
vert	*tīhui* (C_1), *ačihui* (K) [cf. jaune], *sasikena* (I)
vessie	*ušuku-či* (C_1), *očuti-če* (K), *mukure* (I)
vêtement	*pačiruwą* (P) [cf. habiller]
vêtement d'écorce	*irí* (P)
vieux, vieille	*itarakun* (C_1), *tarakon* (K), *brahũnwa* (P), *ukuti* (I)
vigne dont on extrait le poison des flèches	*āwán* (P)
village	*tũro, tõro* (P) [cf. hutte]
vite :	
va à ta maison et reviens vite	*kamma iguirayum, makipi pitiapara* (N)
voleur, voleuse	*kokotia* (C_1), *ikukutia* (K), *mahui* (I)
vouloir :	
je veux	*mosi-čakum* (C_1), *masidie* (K), *imirè* (I)
je ne veux pas	*masi-čakum* (C_1), *masidsa* (K), *i-ni-mirè* (I)
je veux [un couteau]	*imačitiapae* [*bikači*] (N)
je veux [du poisson]	*imačitiakon* [*ixam*] (N) [cf. aimer]
[que] veux-tu ?	[*kači*] *imačitma* (N)
vous	*ariko roma* (N)
vulve	*tahuike* (K), *imãukakam* (P)
un	*tankua* (C_1), *taka* (I), *mamai-omaiče* (K)[4] [cf. pouce]

1. *husay* (Yamiaca).
2. *puyemtina* = air (Campa).
3. Comparez *uru-tera-če*, joue.
4. Peut-être *mamai* ó (= ou) *maiče*.

deux	*ayuken* (C_1), *veniai* (K) [cf. doigt médius], *huakara* (I)
trois	*huagaragatan* (C_1), *čiti* (K), *kuruka* (I)
quatre	*reno* (C_1), *čitinua* (K), *talke* (I)
cinq	*čumpa umi-či* (C_1) [cf. main], *huañanie* (K), *kune* (I)
six	*huatata kamukua* (C_1)
sept	*ayintana* (C_1)
huit	*ehuiña* (C_1)
neuf	*ahuakatáni-ami-či* (C_1)
dix	*aipomi-či* (C_1)

II. *TEXTES MURE ET ROKORONA.*

A) Texte Mure.

Pater noster.

Kore-papa matičiko vua-n-apina; sciri-kiti-kakayo vua-nataa mi-vee;
Seigneur au-ciel; que-nous-honorions ici-bas ton-nom;

vi-kiti-scianka mi-reyno (rei-); sciri-kiti-tietaa me-papala huači-mesno,
qu'il-vienne ton-royaume; que-nous-fassions ta-volonté

otičana vua-n-apina. Sera-me-vuae miri-manovoh-tate vire; miri-kiakaravua-
comme au-ciel. nos aliments donne aujourd'hui; pardonne

nate sere-pekato-vuae, otičana sereri-vuae[1] *sera-sci-kiakaravua-ko velene;*
nos-péchés, comme nous nous-pardonnons;

miri-takami-tate pekato, miri-takami-tate taskakae lapena. Amen.
délivre péché délivre mal. Amen

Ave Maria.

Ave Maria ne-takoko grasia, Dios ne-neyta, koni tana-skaka ne-
Salut Marie toi-pleine grâce, Dieu toi-avec, femmes toi-

rememe-ko, čane rememe-na neka Jesus. Santa Maria, ve-mama Dios,
bénie, aussi béni ton-fils Jésus. Sainte Marie, mère Dieu,

sereri-vuae sere-lapeta miri-takataa-tate vire, čane sere-tami-vah-tay.
nous nous-méchants prie aujourd'hui, aussi notre-mort.

Amen.
Amen.

1. Sur la 2e copie, il y a *sererivuae*. L'*e* de la première pourrait être une erreur (Note de Teza).

Credo.

Scipalohnaa Dios apa kare-neemipina vua-tiemao vua-n-apina čane au;
Je crois Dieu père tout-puissant sur-terre au-ciel aussi

scipalohnaa sere papa-vuae Jesu-Kristo pastokte veka Dios, otireere-
je-crois notre- Jesus-Christ unique son-fils Dieu,

neko parih virgen Santa Maria, vuatieo espiritu santo ti-komateo, tami-
vierge Sainte Marie, Esprit Saint par-l'œuvre,

makakarara-koo ti-mamiko Poncio Pilato, tala-nateo kruzu, tami-va-koo,
souffrit par-l'ordre Ponce Pilate, fut-mis croix, mourut,

kisciloh-nateo, tami-nakaspave-koo kesno; tovona raare tami-ra-koo, tami-
fut-enterré, descendit jours trois il-resta, il-

navo-koo, tami-me-koo vua-n-apina; otipasseko v-imañuh ve-papa kare-
ressuscita, il-monta au-ciel; à-la-droite père tout-

neemipina; huay vua-tiaki tami-mapoymiaki ve-pekato-vuae reerene kavee,
puissant; de là il-viendra péchés vivants,

aba-ke. Scipalohnaa espiritu santo, santa iglesia katholika, ve-komunio
morts. Je-crois Esprit Saint, sainte église catholique, communion

santo-vuae, vevake pekato, tami-ra-tay, tami-navo-tay aba-ke, tami-vua-
saints, pardon péché, résurrection morts,

olala-tay remena kristiano vepassakano Dios tapalapala-tay. Amen.
bons chrétiens Dieu Amen.

B) Texte Rokorona.

Pater Noster.

Koro-tenesi Dios paumama p-avim, oropatanapaiñ-tra vitim;
Seigneur Dieu au-ciel, je crois

pa-yguantra (pai-)reino-nam; kara-kopiy-ma aratra pa-timak, pani
vienne ton-royaume; ta-volonté soit-faite sur-terre, comme

p-avin-tra. Mis-sirit pakañika paiñ kara-kagua-nasit; masiran-sirit
au-ciel. Donne aujourd'hui nous notre-nourriture; pardonne

paiñ maram-pekato-nasit, paakarit[1] *pokokon mara-guati koro-masiram-arit,*
nous péchés, nous-pardonnons,

koro venemina-parit parot-sirit, iyo taarameget eko-parit naũkami, parot-
mauvais délivre, démon, déli-

sirit paiñ masina-iñ apitra. Amen.
vre nous méchant Amen.

1. Peut-être *paakanit* (Note de Teza).

Ave Maria.

Ave Maria mumna gracia-nam, Dios pazimatram im vitanima pa
Salut Marie pleine grâce, Dieu bénie

akakama maram-yamarima ; vitanina iñenim guayamam Jesus. Santa
les-femmes ; béni aussi fils Jésus. Sainte

Maria, iñikon Dios, tomiaron-parit pakañika, ta-masiram-ko-parit paiñ
Marie, mère Dieu, prie aujourd'hui, qu'il-pardonne nous

maram-pekato-nasit, tomiaron iñenim tazo-imi-arit. Amen.
péchés, prie aussi mort. Amen.

Credo.

Oropatanapaiñ-onon Dios koro-tenekin arietakkana okaara apina, ka
Je crois Dieu seigneur tout-puissant

p-avim, ka pa-timak ; oro-patanapaiñ-onon[1] *viyikon kaguasigna koro-tenesi*
au-ciel, sur-terre ; je-crois son-fils seigneur

Jesu Kristo, okaguatima petampa-na pa-kopiy-ka espiritu santo, pa-
Jésus Christ, se-fit par-volonté Esprit Saint,

okoti-kam virgen santa Maria ipa-na, aramapa-na pa-oyin-ka Poncio
du-ventre vierge Sainte Marie naquit, souffrit par-ordre Ponce

Pilato, papankapa kruzu, imi-na, tikipe-na, koronkiyi-na pa-timao, tres
Pilate, fut-mis croix, mourut, descendit dans-la-terre, trois

tovua takipe-na, ta-kikizat-na eenekin[2]*, aparima-na p-avim, penina*
jours ressuscita vivant, monta au-ciel,

patampanaiñ tipara-kon koro-tenekin, arietakkana ; maram-parigua paiñ
à-la-droite seigneur, tout-puissant ; les- nous

iguantra ta-tomitreyi-kokon maram-eenekin[2]*, maram-imi-nakokon paiñ*
les-vivants, les-morts nous

maram-pekato-nakokon. Oropatanapaiñ-onon espiritu santo, santa iglesia
pécheurs. Je-crois Esprit Saint, sainte église

katholika, karati-nakokon maran-santo ; oropatanapaiñ-onaiñ ta-
catholique, communion saints ; je-crois

masiram-kokon Dios mara-guati ta iyo virikakaiñ pekato-nakokon ; oro-
pardonner Dieu pécheur ; je-

patanapaiñ-onaiñ takipe-kaka, takikizat api-kaka mara-guati maram-pari-
crois ressusciter les-

1. *n* manque dans le manuscrit (Note de Teza).
2. Peut-être *ecnekin* (Note de Teza).

gua, takikizat aguarioiñtrara, iyo ta iñ imie-kaka ; oropatanapaiñ-onaiñ
ressusciter je-crois

maram-kristiano oka vitana-na se-etnitrara pa assikon Dios, maram-
les-chrétiens bons Dieu, les-

kristiano oka masina-na vit-etnitrara paizeykon naukami.
chrétiens méchants démon.

ALGUNOS DATOS SOBRE ARQUEOLOGÍA DE LA REPÚBLICA DEL SALVADOR

Por ATILIO PECCORINI [1]
Miembro de la Sociedad de Americanistas de Paris.

Entre las más pequeñas de la América Latina, la República de El Salvador es, á la vez, de las más prósperas y civilizadas.

Forma parte del grupo de repúblicas conocido bajo el nombre de América Central. Linda al Oeste con Guatemala; al Norte y Este con Honduras; al Sur con el Océano Pacífico.

En una area de 34.000 kilómetros cuadrados, cuenta con más de 1.300.000 habitantes; esto es, cerca de 38 por k. c., la mayor población relativa de todo el continente americano.

Está dividida en catorce departamentos: Santa Ana, Ahuachapán, Sonsonate, San Salvador, Chalatenango, Cabañas, Cuscatlán, San Vicente, La Paz, La Libertad, Usulután, San Miguel, Morazán y La Unión. La Capital de la República es San Salvador, con 80.000 habitantes.

Bajo un Gobierno esencialmente democrático y republicano, proscritas hace ya mucho tiempo las revueltas, hace triunfal marcha hacia el progreso, y, como todos los paises del Nuevo Mundo, está llamada á próximo y brillante porvenir.

Su naturaleza accidentada en extremo á causa de sus quince elevados volcanes, algunos de los cuales siempre en actividad y el Izalco en perpetua erupción, hacen de El Salvador una bella región y un centro plutónico muy importante.

Las materias eruptivas han contribuido en gran manera á la fertilidad de su tierra, lo que hace al país agrícola por excelencia y sumamente rico. Con justicia se le llama « la Tasa de oro de la América Central ».

Forman admirable contraste en su topografía montañosa los múltiples y extensos valles regados por muchos ríos, algunos caudalosos.

1. Conferencia pronunciada en el Salón de la Sociedad de Americanistas en la Sesión del 7 de Diciembre de 1912.

Valgan tales consideraciones para imaginar las maravillas de esta naturaleza tan sujestiva en todos sus aspectos, y para admirar el teatro donde, indudablemente, se realizaron grandes acontecimientos por los primitivos pobladores de la América Central, quienes supieron escojer estas regiones para fundar el civilizado reino de Cuscatlán, nombre indígena de la que es hoy República de El Salvador.

*
* *

De la antigua civilización de los indios poco se conoce. Generalmente se cree que carece de datos que revelen los primitivos resplandores de históricos tiempos. A esta idea ha contribuido, naturalmente, la falta de exploraciones científicas.

Fuera de Guatemala por sus ruinas de Quirigua, Tikal, Santa Lucia Cotzumalhuapa y otras, y Honduras por sus famosas ruinas de Copán, ningún otro país de Centro América ha merecido, hasta la fecha, una formal investigación científica en el ramo arqueológico. Ultimamente nuestro colega el Señor Conde de Périgny, y el doctor Lhemann, de Munich, han verificado importantes exploraciones que reportaran grandes beneficios á la ciencia americanista. El primero de ellos descubrió en 1905, y estudió detenidamente en 1909 las ruinas de Nackun, en el Peten. No omitiré mencionar la valiente exploración del Señor Charnay, también colega nuestro. A mediados del siglo pasado fué uno de los primeros en remontar las por entonces tenebrosas riveras del Usumacinta, el Nilo de los Mayas. También ha habido otras varias exploraciones como las de Catherwood, Stefens, Maudsley, etc. Ninguna ha llevado sus investigaciones á El Salvador. Ni siquiera los linguistas americanos se han detenido en este país para estudiar formalmente sus idiomas. Por esta razón ahora lamentamos la desaparición de muchos de ellos sin dejar el valioso contingente que podían haber dado á la ciencia.

Bien se puede decir, pues, que las exploraciones arqueológicas han faltado en este país ; sólo algunos viajeros científicos que lo han visitado, dan ligeras crónicas, por lo regular fantásticas y faltas de exactitud.

Solamente el muy ilustre sabio salvadoreño doctor Santiago, I. Barberena, el primer americanista y enciclopedista de la América Central, ha verificado varias importantes exploraciones. También el publicista doctor Darío Gonzales visitó las ruinas de Tehuacán, y el sabio doctor David J. Guzmán, médico de la Facultad de Paris, ha explorado toda la República, mas con fines naturalistas. El Señor Juan J. Laines, es el que con mejor éxito trabaja en la interesante tarea de recojer mitos, tradiciones é idiomas indígenas, y el joven doctor Leopoldo Alejandro Rodriguez,

de San Vicente, se dedica con entusiasmo á los estudios americanistas; ultimamente ha publicado en interesante folleto el informe que, como delegado de El Salvador, presentó al Congreso de Americanistas reunido en la Ciudad de México.

En sintesis puede decirse que la arqueología salvadoreña está en sus comienzos, y que una serie de exploraciones sistemáticas se impone á fin de revelar á la ciencia los inmensos tesoros que indudablemente existen en el subsuelo de aquella privilegiada República.

*
* *

El antiguo reino de Cuscatlán estuvo habitado por numerosas poblaciones. Así ló atestigua la gran cantidad de restos arqueológicos extendidos desde las márgenes del río de Paz, en el límite con Guatemala, hasta las riveras del río Goascorán, en la frontera de Honduras.

Por lo regular las principales regiones arqueológicas están hacia el Sur, y muy frecuentemente en los valles formados por los ríos, y al pié de los volcanes.

Puede afirmase que en casi todo el territorio de El Salvador existieron poblaciones primitivas, y, justamente, esta superabundancia de material arqueológico hace extrañar aun más la falta de exploraciones.

Veamos en ligera reseña cuales son las localizaciones arqueológicas más importantes.

A la desembocadura del río de Paz en el Océano Pacífico, están los terrenos denominados « Cara Sucia », explorados por Barberena hace veinticinco años. Allí se encontraron piedras esculpidas de regular tamaño, algunas de las cuales figuran en el Museo Nacional de San Salvador. Hay muchas piezas diseminadas en una gran extensión, hasta el punto llamado « Barra de Santiago ». Una pequeña península del mismo nombre, en este lugar, abunda en objetos antiguos, en medio de una selva casi virgen.

En el Departamento de Santa Ana, cerca de Chalchuapa, hay indicios de que existió una importante población. De este lugar fué conducida al Museo Nacional una hermosa pieza de cuatro metros de altura por un metro de ancho. Tiene geroglíficos laterales, y se la llama « Virgen del Tasumal » palabra que pudiera significar lo mismo que « Ayacatl », instrumento musical indígena que porta en las manos el ídolo á manera de cetro.

La región de Sonsonate es sin disputa una de las más vastas y ricas. Allí tuvo asiento la parte principal de los pipiles. Allí florecieron la agri-

cultura, las industrias y probablemente el comercio. Allí mismo tuvo exaltadas expansiones el alma nativa de los indios, por virtud de la mitología cuscatleca. La zona de Izalco, Nahuizalco y Sonzacate es la más interesante. A diario se descubren vasos, piedras talladas, etc. ; cerca del puerto de Acajutla, fué encontrado un pequeño ídolo de cobre, fundido, en forma de sapo (batracio anuro), que obsequié al Conde de Perigny.

En la llamada Costa del Bálsamo, célebre por ser el único lugar del mundo donde se produce y explota el bálsamo de El Salvador, conocido impropiamente con el nombre de bálsamo del Perú, fué el asiento de la populosa ciudad de Cuscatlán, baluarte de los indios en la época de la conquista. Su Cacique, Atlacatl, hizo morder el polvo á las huestes españolas ; y el mismo conquistador, don Pedro de Alvarado, salió herido en el muslo.

Cerca de la ciudad de Santa Tecla se encuentra un cementerio indígena, de donde se han desenterrado multitud de objetos, muchos de los cuales figuran en las valiosas colecciones del Señor R. Guirola Duke y del historiógrafo doctor A. Luna.

Entre la mencionada ciudad y la Capital, está el lugar llamado «Puerta de la Laguna», por que efectivamente hasta muy poco tiempo existió un pequeño lago que la actividad é inteligencia de M. Deininger, supo desecar. Cual no sería la sorpresa al descubrir en el sitio mismo ocupado por el agua, preciosas piezas labradas en piedra verde, ídolos de figuras caprichosas y extrañas ; y una gran cantidad de objetos de cerámica bien decorados, etc., etc. Con todo ello han formado una bella colección, una de las mejores del país.

En la propia ciudad de San Salvador se han descubierto muchos objetos que demuestran que debió ser en épocas remotas una ciudad indígena.

El Departamento de San Vicente ocupa lugar preferente en la arqueología de El Salvador. Bañado por el Norte y por el Este por el caudaloso río de Lempa, es sumamente fértil. Los indios aprovechando tal ventaja, desarrollaron en sus riveras importante centro de civilización. En efecto, casi todas las márgenes del Lempa se encuentran nutridas de antiguedades, que las inundaciones dejan muchas veces al descubierto. Entre los núcleos principales están San Juan del Gozo, Parras, Lempa, Linares y San Agustín.

Próximas al río sobre la falda Oeste del volcán de San Vicente, y á corta distancia del Pueblo de Tecoluca, están las ruinas de Tehuacán, estimada como una de las mas florecientes poblaciones del antiguo reino de Cuscatlán.

Este interesante lugar consiste en grandes terraplenes donde se cons-

truían las habitaciones y los templos. Todavía se observan las pirámides que servían de soporte á los *teocallis*.

Bien merece este sitio una formal exploración y, seguramente, una serie de excavaciones daría grandes resultados.

En la falda Norte del mismo volcán, en el admirable valle de Jiboa, se observan vestigios de ruinas en una extensión de varios kilómetros; pero los principales están próximos á Tepetitán y Verapaz.

Al sudeste de la región anteriormente descrita, en el Departamento de La Paz, y en las cercanías del Pueblo de Talpa, se puede ver un imponente ídolo gravado en roca viva, como de 14 metros de altura, y que se conoce con el nombre de ídolo de Talpa. A veinte kilometros al Oeste están las piedras pintadas de Olocuilta.

El Departamento de Cuscatlán, heredero del nombre primitivo de la República, es el menos explorado. En el extenso valle de la Bermuda fundó Don Pedro de Alvarado, la primera ciudad de San Salvador.

En Cuscatlán existió la fortaleza principal del Cacique Lempira, célebre por el ardor con que resistió á los conquistadores y pudo mantener por mucho tiempo su independencia.

Existe la tradición fuertemente consentida de que en los alrededores de la Ciudad de Suchitoto, están enterrados los tesoros de tal Cacique Hace algunos años una misión española hizo vanos intentos por descubrirlos.

El doctor Francisco Guevara Cruz, visitó en el año de 1904, el punto denominado « Las Mataras ». Hizo algunas excavaciones y extrajo un pequeño ídolo al parecer de marfil y varios objetos de piedra verde. Asegura dicho doctor, que una excavación en el mencionado sitio daría buenos resultados. Las Mataras están próximas al pueblo de Tejutla, en el Departamento de Chalatenango.

En el de Cabañas hay algo notable: los restos de edificaciones al poniente de Sensuntepeque. El doctor Luis V. Velasco, de San Salvador, visitó hace quince años el curioso lugar llamado « Cueva Hedionda », en el punto denominado El Gavilán, á la orilla del río « Los Tercios », 10 kilómetros al norte de Sensuntepeque. Esta cueva está llena de ídolos y muchos objetos de cerámica.

El Departamento de Usulután es, con el de San Miguel el más rico en depósitos arqueológicos en toda la Sección Oriental de la República. Separado del de San Vicente por el mismo río Lempa, participa de las ventajas que á aquel proporciona el majestuoso río.

En su parte Norte se encuentran las admirables piedras pintadas de Estanzuelas, y muy cerca las de Sesori. Las pinturas de dichas piedras son merecedoras de todo elogio por su pureza y corrección.

En la parte central del Departamento se extiende el dilatado valle de Mercedes Umaña. En una región de más de veinte kilómetros se descubren objetos finos, sobre todo de obsidiana, silex y piedra verde. Sus centros principales están cerca de Umaña, las Lomas de la Cruz, El Carrizal y San Buenaventura. Jamás se ha verificado en estos lugares ninguna excavación.

En las faldas del Cerro del Tigre, próximo á la ciudad de Santiago de María, hay grandes depósitos arqueológicos de donde se extraen constantemente multitud de objetos de figuras caprichosas y de arte finísimo. Son dignos de mención los de la « Finca Matilde », á cuatro kilómetros de la ciudad, á donde son llevados casi todos para hacer colecciones particulares, siendo la mejor la del doctor Modesto Castro. Entre lo más curioso que este señor posee está una águila de oro fundido y pulido, encontrada en « El Trapiche » cerca del pueblo de California.

En las faldas del volcán de Tecapa, tanto en el pueblo de Tecapán como á inmediaciones de la ciudad de Santa Elena, existen centros valiosísisimos que constituyen por sí solos elemento suficiente para una excavación dilatada.

Como se dijo, el Departamento de San Miguel es muy importante. En el valle formado per el río del mismo nombre está la antigua región de Chaparrastique ; tres kilómetros al norte de la Ciudad de San Miguel, pueden verse las principales ruinas del lugar.

Cerca del pueblo de San Rafael, y durante el copioso temporal del 1906, que ocasionó serias inundaciones, aparecieron muchos objetos, siendo el mejor un ídolo de cerámica como de medio metro de altura, parecido á Buda !

Otro lugar no menos importante es la famosa Gruta de Corinto, casi en la frontera con Honduras. Esta gruta está literalmente tapizada de inscripciones y dibujos en distintos colores. En el año de 1888 fué visitada por el doctor Barberena.

*
* *

Sería trabajo muy largo enumerar todas las regiones arqueológicas de El Salvador. Hemos expuesto á grandes rasgos las principales ; resta sólo hacer especial mención de las ruinas de Quelepa.

Quelepa es una pequeña población indígena de dos mil habitantes, situada á ocho kilómetros al poniente de San Miguel, sobre la falda Norte del imponente volcán del mismo nombre.

Es posible que Quelepa haya tenido su origen allí mismo, hace varios siglos. Tal se puede deducir por los vestigios de antiguas poblaciones que abundan en sus cercanias.

La extensión de lo que pudieramos llamar *RUINAS*, para designar con este nombre toda apariencia arqueológica, es considerable ; desde el Pueblo de Moncagua, ocho kilómetros al Oeste hasta « El Salitre », tres kilómetros al oriente, sobre el pequeño río de San Estebán ó Quelepa.

Llaman la atención sobre todo las tumbas; pequeños montículos redondos por lo regular, de cuatro ó cinco metros de elevación los mayores. Son muy numerosas ; cerca del pueblo de Quelepa hay más de 150. Este dato dará idea de la gran riqueza del lugar ; pues es sabido que las tumbas son valiosos depósitos de objetos.

Llega á tanta la abundancia de antiguedades que en terrenos de propiedad de don E. Colombo Canessa, en estos lugares, hay una quebrada que la llaman « de los antiguos ».

Se observan vestigios de habitaciones sobre terraplenes, como los de Tehuacán.

Merece especial mención la piedra tallada y las de sacrificios. La primera consiste en un blok de asperón, de dos pies cuadrados, con esculturas en bajo relieve imitando culebras entrelazadas.

Las piedras de sacrificios son dos. Una está situada en el « Ojo de Agua », en terrenos de don Federico Ramires R., es cuadrada, con canales longitudinales en las orillas de la parte superior. La otra es redonda ; tiene el centro plano y un ligero declive hacia la orilla. Se encuentra como á medio kilómetro de la anterior, sobre el río.

En uno de los terraplenes hay una piedra cuadrangular como de tres metros por lado y dos pies de espesor. Es una pila muy bien trabajada, que tiene en los bordes unas cavidades como para poner cántaros.

Entre los monumentos de Quelepa, lo principal es el camino de piedra y la fortaleza del « Cerro Grande », regular eminencia que se eleva hacia la parte Sur de las ruinas á la altura de cerca de 300 metros. Desde su base hasta la cumbre se extiende un camino construído en época anterior á la conquista, aprovechando las favorables pendientes del cerro. La forma inteligente como está hecho revela el grado de avanzada cultura á que habían llegado los indios. Se compone de pequeñas plataformas muy poco inclinadas donde se pueden dar tres pasos ; luego una grada otra plataforma, otra grada y asi sucesivamente, aumentando poco á poco la inclinación de las plataformas, hasta llegar á la cumbre. Es curioso observar que puede recorrerse dicho camino facilmente sin experimentar cansancio.

Me pareció observar en la parte superior del cerro y rodeando la gran planicie, visiblemente artificial, que constituye la cumbre, unos muros á manera de murallas que vuelven el lugar inaccesible, menos por el lado del camino descrito. De allí se domina el valle de Quelepa al Sur y el de Ereguayquin al Norte. Es una posición casi inexpugnable.

En el centro hay restos de piedra formando cuadro como cimientos de edificios y muy próxima una piedra al parecer de sacrificios.

Es lamentable que se haya descuidado tanto tiempo la tarea de explorar estos lugares tan interesantes.

Mis primeras excavaciones comenzaron en el año de 1907, en las tumbas, con muy buen éxito. Pueden hacerse tantas como tumbas haya. Algunas veces éstas son hechas de capas de piedras superpuestas y amalgamadas con mezcla de barro, arena y zacate fino.

Por lo regular antes de llegar al depósito de las antiguedades hay una capa de tierra blanca, de aspecto cenizoso. Enseguida está la llamada « tierra valla », donde están los objetos y los restos humanos.

Estos restos se conservan muy bien. Encontré un cráneo y un femur casi completos; y entre los huesos de la pierna, una lanza de silex, quiza una de las que quitaron la vida al pobre indio !

Ha habido tumbas en Quelepa de las cuales se han extraido objetos que han pesado más de dos quintales !

Ordinariamente se desentierran vasos con primorosas pinturas y geroglíficos gravados, vasijas, platos, ídolos, lanzas, etc., etc., en todas las formas y tamaños, revistiendo maravillosos colores, hasta dorados y plateados que la naturaleza en su archivo inmenso ha querido conservar y el tiempo, el gran destructor, ha sabido respetar.

Paris, 7 de Diciembre de 1912.

CRANES FUÉGIENS ET ARAUCANS
DU MUSÉE ANTHROPOLOGIQUE DE MADRID

PAR LUIS DE HOYOS SAINZ
Professeur à l'École Normale Supérieure de Madrid.

Parmi les différentes séries qui constituent la collection de crânes du Musée Anthropologique de Madrid, les américaines sont au premier rang par le nombre et la valeur des exemplaires qui proviennent surtout de l'expédition du Pacifique, accomplie pendant les années 1862-1866 par les naturalistes espagnols, exemplaires auxquels sont venus s'ajouter ceux acquis par le docteur Velasco et le professeur Antón, directeur actuel du Musée.

De ces séries, étudiées par moi dans le but de contribuer à la connaissance de la craniologie américaine, je décrirai, dans ce travail, un crâne « fuégien » et deux crânes « araucans » qui présentent un intérêt indiscutable, les travaux cranionétriques sur ces races n'étant pas nombreux.

Le crâne « fuégien » appartient à un homme adulte. Il est grand, allongé et son caractère le plus typique est la projection de toute la région maxillaire supérieure, qu'accuse encore l'obliquité de toutes les dents. Le crâne est dolichoïde, mais il rappelle la variété *ovoïdes-lophocephalus* créée par Sergi [1] pour les crânes mélanésiens et retrouvée par le même auteur dans des crânes provenant de la Terre de Feu. Ces crânes, conservés au Musée de Rome, présentent tous la crête qui leur donne un certain facies simien, signalée par Dubois chez son *Pithecanthropus erectus*, quoique celui-ci soit une transition avec les crânes appelés *sphénoïdes* dans la variété *cristatus* ou *lophoïdes*, dont le type est représenté par les Kourganes de Russie.

L'indice céphalique du crâne fuégien, de 73,7 donne droit de le classer parmi les crânes de la race *Ona*, représentants de la grande souche paléoaméricaine, avec les Esquimaux et les Botocudos, puisque la dolichocéphalie américaine leur est due[2], et que les valeurs élevées de l'indice céphalique doivent être attribuées à des croisements avec les Patagons et

1. Sergi (G.). *Specie é Varieta umane.* Torino, 1900.
2. Hoyos Sainz (Luis de). *Origine et émigrations des Américains.* Mémoire couronné par la Société Colombienne. Onubense, 1892.

les Puelches de l'extrémité sud du continent. Par ce caractère fondamental, le crâne en question est incomparablement un meilleur représentant de la race dolichocéphale que les crânes des séries de Deniker et Hyades [1], et que ceux décrits par quelques auteurs de travaux de craniologie « fuégienne » comme dérivant de la tribu des *Onas* : les exemplaires du Muséum de Paris, étudiés par Hultkranz [2], et dont l'indice est de 74,6, détruisent l'hypothèse généralement admise que l'indice céphalique des Onas est supérieur à celui des autres tribus des Yahgans et des Alakaloufs qui, avec un indice minimum supérieur à celui ci-dessus indiqué, atteignent en moyenne 79,6. Divers auteurs viennent confirmer cette conclusion : le professeur Martin, qui signale les indices respectifs de 75,2 et 76,9 ; Sergi, qui donne le chiffre moyen de 79,3 et un chiffre individuel de 81 pour le crâne décrit en 1888 ; enfin Mantegazza et Regalia, résumant la proportion des indices dans les diverses séries des « fuégiens » en général, notent 9 brachycéphales, 27 mésaticéphales et 11 dolichocéphales. Cependant Garson fixe à 74,8 la valeur moyenne de l'indice céphalique chez les Yahgans qu'il a décrits.

Par l'*indice vertical*, le crâne que nous étudions est orthocéphale avec un indice de 73,2, comme les *Onas* d'Hultkranz ; il se sépare des autres « Fuégiens », que cet anthropologiste et Sergi signalent comme chamocéphales d'une manière générale, quoique l'indice vertico-longitudinal soit moins caractéristique que l'indice vertico-transversal qui atteint 99,2 ; tandis que sa valeur moyenne, chez les *Yahgans* de Garson, est de 93,3 et montre la grande étroitesse et la hauteur qui, morphologiquement, se remarquent dans la *norma occipitalis* pentagonale avec une voûte haute et scaphocéphale. Les pariétaux déprimés exagèrent cette apparence et permettent de voir la région temporo-orbitaire. Cette norma est complétée par une base arrondie interrompue par les lignes courbes occipitales supérieures très arquées et convergentes vers l'inion rugueux, et par une écaille bien arrondie dans sa partie médiane.

L'indice basilaire ou rapport entre les projections totale et antérieure du crâne complète le caractère dolichoïde, en ne dépassant pas 49 ; les mesures absolues sont de 208 et de 102 mm., avec une mesure postérieure de 106 mm. ; ces mêmes caractères se retrouvent dans l'indice du trou occipital, qui est à l'extrémité des indices connus, avec 75,6, et contraste avec les valeurs comprises entre 86 et 90 données par Garson et Sergi.

1. Mission scientifique du Cap Horn. Vol. VII, 1882-1891. *Tour du Monde*, 1892 : Deniker. *Sur les Fuégiens*. Congrès international des Américanistes, 1890.

2. Hultkranz. *Zur Osteologie der Ona und Yahgan-Indianer des Feuerlandes. Svenska Expeditionen till Magellansländerna*, vol. I, Stockholm, 1900.

L'étroitesse des régions antérieures du crâne est notoire. Ce fait peut être contrôlé par l'examen de la figure 1, et par la valeur de l'*indice frontal*[1], 83,2, et surtout par celle de l'indice *fronto-pariétal* 65, qui est, comme le précédent, le chiffre limite dans les séries normales.

Le crâne paraît assez grand au premier abord, mais l'analyse métrique réduit à sa valeur véritable l'appréciation morphologique. Étant donnée la valeur des trois diamètres de 150 mm., il en résulte une capacité de 1793 cmc. pour le volume extérieur en appliquant la méthode de Schmith, capacité comprise dans les limites de la microcrânie d'après la nomenclature de l'auteur allemand. Correspondent à ces mesures absolues du volume crânien : une *courbe horizontale* totale de 508 mm., inférieure à celles trouvées dans les différents sexes et les différentes races par tous les auteurs, exception faite d'un crâne étudié par Sergi ; une *courbe transversale* de 426 mm. et une courbe verticale *nasio-opisthique* de 380 mm., qui coïncident à peu près comme valeur avec celles mesurées par Martin et par d'autres anthropologistes.

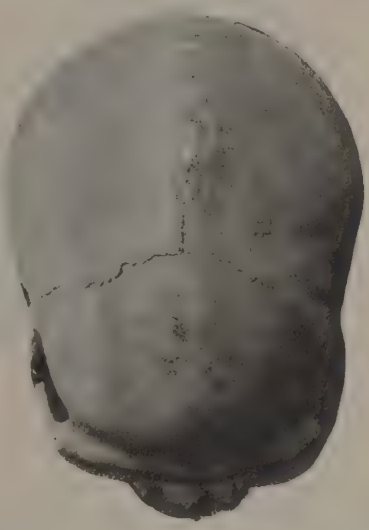


Fig. 1. — Fuégien (norma verticalis).

Si on détermine la capacité de ce crâne par la méthode de Broca, on voit qu'elle atteint 1457 cmc., ce qui le place dans le groupe des petits crânes de la nomenclature française et dans le groupe des crânes moyens des nomenclatures allemandes, avec des chiffres analogues aux chiffres obtenus par Hultkranz et Garson, mais très différents de ceux de Martin, en raison sans doute de la diversité des méthodes ; mais de toutes façons, la hiérarchie céphalique est dans cette race dégradée et misérable plus élevée que la hiérarchie sociale. Ce fait coïncide avec les affirmations de Seitz[2], qui dit que par le poids du cerveau et par la morphologie cérébrale le type fuégien ressemble au type de l'Européen moyen.

1. Pour la nomenclature et les valeurs des indices et autres mesures, nous suivons les méthodes décrites dans notre *Técnica Antropológica y Antropologia física*. 2e édition, Madrid, 1899.

2. Seitz. Zwei Fuerländer-Gehirne. *Zeits. für Ethnologie*, T. XVIII, 1886.

Comme caractéristique typique de cette race, on remarque la dépression du nasion. En effet, la ligne nasio-basilaire est courte, ne dépassant pas 94 mm., malgré le volume, l'allongement et la prédominance de la région antérieure et faciale de ce crâne.

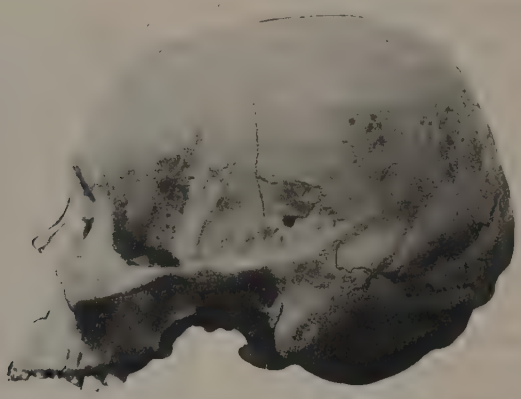


Fig. 2. — Fuégien (norma lateralis).

La *norma lateralis* montre (fig. 2) un grand prognathisme maxillaire, exagéré par l'obliquité des incisives que continuent des gouttières nasales cannelées sur lesquelles ne se détache guère l'épine nasale. L'aspect général est celui qu'on retrouve dans les descriptions de Sergi, où on note une forte projection, remarquable si l'on compare ses photographies avec celles du crâne décrit par Mantégazza et Regalia et reproduit [1] dans leur travail sous le n° 3177 de la collection.

La courbe frontale commence à une glabelle qui doit son apparition à la dépression ophryaque déterminée par un front anguleux, ce qui semble un autre caractère digne d'être signalé chez tous les représentants de cette race ; ensuite la courbe est bien développée quoique basse, ainsi que le montre le rapport avec sa corde, arrivant au vertex. Celui-ci est fortement rejeté en arrière et l'occipital est proéminent, l'*inion* est du type n° 2, la portion cérébelleuse est bombée et très marquée, comme dans la norma postérieure, elle mesure 120 mm. d'arc et 104 mm. de corde. Le diamètre occipital maximum qui est le seul développé dans le sens transversal mesure 111 mm.

La *face* (fig. 3) est haute, trapézoïdale, aux pommettes saillantes et grosses, atteignant 24 mm. de hauteur ; la fosse canine du côté droit est

1. Mantegazza et Regalia. Studio sopra una serie di crani di Fuegini. *Arch. per la Antropologia e la Etnologia.* T. XVI, 1886, p. 463.

fort dissemblable de celle du côté gauche, d'une profondeur très restreinte. Le front est pyramidal et son étroitesse générale se fait remarquer par l'indice fronto-zygomatique, très inférieur aux chiffres donnés par Garson et Martin sur les autres habitants de la Terre de Feu, Yahgans et Alakaloufs.

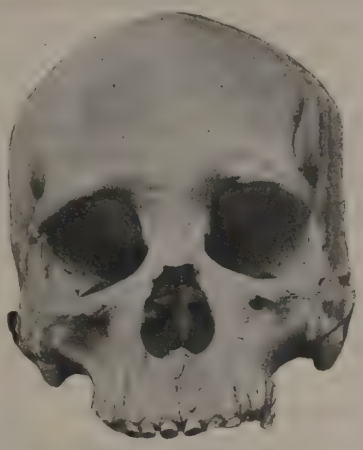


Fig. 3. — Fuégien (norma facialis).

La hauteur ophryo-alvéolaire est de 98 mm., ce qui, par rapport aux 129 mm. du diamètre bi-zygomatique, donne un indice facial de Broca de 75,9, traduisant une leptoprosopie très atténuée, que les chiffres de l'indice facial supérieur, établi par la hauteur nasio-alvéolaire, confirment, puisqu'elle atteint 56,6, se séparant ainsi des valeurs à peu près homogènes données par Sergi[1], Garson et Mantegazza, qui les ont calculées sur des crânes dont la largeur bi-zygomatique variait entre 140 et 152 mm. Enfin l'indice nasio-malaire ou de Virchow est de 114,2, plus haut, donc, que celui indiqué par Hultkranz, et est en harmonie avec l'ensemble de l'architecture faciale que nous décrivons.

La structure de la face correspond à celle du nez osseux, structure qui chez le vivant, est sans doute contre-balancée par la largeur des narines, puisque l'indice est ici de 49 seulement, presque à la limite de la mésorrhinie ; la largeur des os nasaux ne dépasse pas 8 mm. ; ils sont un peu busqués. Remarquons que les chiffres de l'indice nasal donnés par tous les auteurs qui se sont occupés de ces races, sont les moins fixes de toutes les valeurs craniométriques qui servent pour les caractériser. Il y a, par contre, un caractère morphologique net, qui donne à ces crânes une certaine homogénéité ; l'absence ou l'extrême petitesse de l'épine nasale, qui se présente ici comme dans les crânes décrits par les anthropologistes italiens[2]. C'est là un signe des races inférieures et un caractère anthropoïde, ainsi que le fit remarquer le professeur Hamy dans son travail classique sur cette particularité nasale.

1. Sergi. *Antropologia fisica della Fuegia*. Atti de la R. A. medica di Roma. T. XIII, 1886-1887, 1re série.

2. Belsanti M. di P.). Sul alcuni caratteri regressivi del cranio umano. *Arch. ital. per la Ant.* Vol. XV, 1884, p. 184.

L'orbite est grande et arrondie avec des bords saillants, elle est inclinée en dehors et proéminente dans la région du *dacryon*. Son indice est de 87,1, moyenne de l'indice orbitaire des crânes de la même race du Musée de Stockholm, et supérieur par conséquent à celui des autres tribus fuégiennes, dont la morphologie coïncide, sur ce point, avec celle des Esquimaux. L'orbite est surmontée par des arcs sourciliers courbes et assez saillants, qui, dans la *norma supérieure*, donnent naissance à des apophyses orbitaires très fortes qui soutiennent les zygomas visibles en totalité, comme on le voit sur la photographie. Le crâne étant orienté suivant le plan alvéolo-occipital, la face entière se projette franchement en avant de lui ; ce prognathisme total est caractéristique de la race.

Ce dernier caractère apparaît aussi dans l'*angle facial* ophryo-spinal dont la valeur est de 72°, mais il est plus visible encore dans l'angle alvéolaire, qui descend à 58° 5. La seule valeur comparable est celle que donne Garson [1], malgré l'incorrection de la figure que publie cet auteur.

Un autre angle qui montre le plan d'orientation du crâne est l'angle de Daubenton. Quoique très variable, il va en s'élevant dans les races inférieures, et, dans le crâne décrit ici, il est de 11°. L'orientation naturelle ou plan d'appui, suivant laquelle sont faites nos photographies, sauf la quatrième, est alvéolo-occipitale. Les apophyses mastoïdes restent hautes comme les condyles occipitaux, sauf lorsqu'on utilise le craniophore de Topinard; en ce cas, le crâne s'incline du côté droit, le condyle droit étant moins haut que le condyle gauche, ce qui coïncide avec la description faite par Martin [2] des crânes des Fuégiens morts à Zurich, après avoir été exhibés à l'Exposition de Paris, où ils furent étudiés d'abord par Manouvrier et ensuite par Virchow. Cette disposition se retrouve aussi dans la description faite par Sergi de quelques spécimens des crânes de même race [3].

Une autre indication certaine de la souche dolichoïde des Fuégiens est fournie par tous les caractères de la *norma inférieure* ou basale. C'est ainsi que la forme elliptique du trou occipital lui donne un indice plus bas que les chiffres des autres auteurs.

Le *palais* a une forme régulièrement parabolique et son arcade dentaire est plus large que ce qui correspondrait au type général du crâne. Le palais mesure en effet 43 mm. de largeur, et a un développement consi-

1. Garson. On the inhabitants of Tierra del Fuego. *Journ. of the Anthropological Institute*. Vol. XV, 1888, p. 141.

2. Martin (R.). Zur physischen Anthropologie der Feuerländer. *Archiv für Anthropologie*. T. XXIII, 1894, p. 155.

3. Sergi. Antropologia fisica della Fuegia. Nuovi osservazioni. *Archivio per la Antropologia e la Etnologia*. T. XVIII, 1888, p. 25.

dérable dans sa courbe totale, ce qui donne lieu à la présence d'un diastéme inter-alvéolaire, qu'on retrouve aussi en arrière de la dent de sagesse. Cette dent, de même que les incisives, est au-dessous du plan horizontal passant par les molaires ; le conduit palatin antérieur est très grand.

La remarquable organisation dentaire du crâne est complétée par des dents absolument saines, sans caries ni altération d'aucune sorte. Elles sont extrêmement usées (atteignant le n° 4 de l'échelle de Broca, à droite ; le n° 2 à gauche), et leur face masticatrice regarde en dehors. Cette particularité a été décrite par Hultkranz.

Les sutures de ce crâne sont très compliquées, surtout les postérieures : suivant la nomenclature française, la frontale est du type 2, la pariétale du type 3, la lambdoïde du type 4. La synostose n'apparaît que dans la suture coronale. Le *ptérion* est franchement en N.

Des documents que nous avons utilisés, il résulte clairement que trois groupes qui correspondent peut-être à deux races, existaient dans les îles de l'archipel de Magellan : le groupe auquel appartient le crâne que nous étudions qui est celui des *Onas* appelés aussi Wna, Yacana ou Kunny, habitants du Nord et de l'Ouest de la grande île Onisin, de type nettement dolichocéphale et par cela même distinct des autres groupes ; le groupe des Alikoloufos, Alakaloufs ou Alikolips, habitants du S.-E., et celui des Yagans, Yahgans, Yapos ou Tekenila, au sud, très connus depuis l'exploration du « Romanche » et considérés, par erreur sans doute, comme les véritables Fuégiens typiques, et, comme les précédents, mésaticéphales ou brachycéphales.

Il nous semble que la race dolichoïde, orthocéphale à crâne étroit et pentagonal, avec de arcs sourciliers très accusés, qui correspond aux Américains primitifs de Deniker, représentés par les Botocudos, les Guaranis et la race de Lagoa Santa, correspond aussi aux Onas, dans lesquels viennent se fusionner ces pré-américains, qui sont les mêmes pré-patagons dolichocéphales décrits par notre maître le Dr Verneau et classés comme tels par le professeur M. Anton. Cette opinion coïncide avec celles du Dr Hultkranz et du professeur de Zurich, M. Martin, qui considèrent aussi ces Onas comme étant plus purs, tandis que les Yahgans et les Alakaloufs seraient influencés par les types pampéens et patagons plus brachycéphales.

Cette race doit donc être celle des géants à tête longue dont parla Magallanès, et non celle des autres habitants de la Terre de Feu que, pour des raisons ethnographiques, on considérait comme les aborigènes ; Ehrenreich soutient cette opinion en affirmant que les Onas représentent les Patagons primitifs retirés dans la Terre de Feu, habitat des pêcheurs Yagans et Alakaloufs.

*
* *

Les *crânes araucans* provenant de la côte du Chili appartiennent à cette race qui a été considérée comme ayant donné naissance à la grande branche que Ehrenreich [1] estime être la souche des Américains du groupe sud, groupe d'où seraient issus les Transandiens qui, plus tard, se sont mélangés aux Puelches. Il est intéressant d'étudier ces crânes, parce que les travaux craniométriques sur les Araucans sont basés surtout sur des exemplaires provenant des territoires de l'Argentine occupés par des races métissées. D'un autre côté, les remarquables publications de Guévara, dans les *Anales de la Universidad de Santiago de Chile*, ainsi que celles de Medina, de Lenz et de Polakowski [2], sont des études ethnographiques, et le travail de Zampa [3], étudiant sur trois individus vivants, n'a pas d'utilité pour nous.

Ces crânes, quoique de sexe différent, sont d'une ressemblance telle qu'on peut les décrire ensemble. Il y a seulement quelques différences dans leurs dimensions. Non seulement ils sont semblables d'aspect, mais aussi, comme ils proviennent du même gisement, ils sont dans le même état de conservation.

Les deux crânes sont petits et globuleux, de lignes arrondies et fines, d'apparence vraiment féminine, ce qui peut étonner car ils appartiennent à une race forte, indomptable et guerrière, qui justifia le nom de Molouchos ou guerriers que se donnent ces Indiens qui vainquirent notre célèbre Valdivia, et méritèrent de figurer dans l'épopée d'Ercilla.

Cette première impression est confirmée par la capacité et les mensurations des crânes :

	♂	♀
Capacité	1375 cmc.	1218 cmc.
Diamètre antéro-post. max.	164 mm.	166 mm.

1. Ehrenreich. Die Ethnographie Südamerikas am Beginne des XX sten Jahrhunderts usw. *Archiv. f. Anth. Neue Folge.* T. III, 1905, p. 61.

2. Medina. *Los aborígenes de Chile.* Santiago, 1882. — Lenz (R.). *Estudios araucanos. Annales de l'Université du Chili,* 1895-1897. Voyez aussi : *Introduction aux études araucanes,* avec un appendice bibliographique. Valparaiso, 1896. — Polakowski. *Geschichte der Eroberung Chiles. Zeits. für Erdkunde.* T. XII. Du même auteur : *Die heutigen Araukaner. Globus,* vol. 74, 1898.

3. Zampa (R.). *Fueghini e Araucani. Archivio per l'Antropologia,* vol. XXII, 1892, p. 362.

		♂	♀
Diamètre	transversal	137 mm.	128 mm.
—	vertical	129	122
Courbe	horizontale	480	470
—	transversale	410	396
—	antéro-postérieure	334	348

La capacité, déterminée par le procédé classique de Broca et par celui du module ou demi-somme des trois diamètres céphaliques, démontre que, si ce n'est point un effet du hasard, la race a un petit volume céphalique. En outre, cette capacité est encore un peu supérieure à celle de 1313 cmc, qui est la moyenne générale obtenue par nous dans les séries de crânes andins mesurés au *Muséum d'Histoire naturelle de Paris* et au *Laboratoire d'Anthropologie du Musée des Sciences naturelles de Madrid*, crânes avec lesquels il nous semble logique de comparer ces deux exemplaires, puisque les affinités ethniques doivent se traduire par des analogies dans les dimensions crâniennes. La différence de deux unités dans le diamètre transverse, en faveur des séries péruviennes, nous fait conclure à l'augmentation de la brachycéphalie de ces Araucans.

Les valeurs absolues des courbes crâniennes suivent le même accroissement puisqu'elles dépassent de 15, 25 et 8 mm. les valeurs moyennes des crânes andins, détail digne d'être remarqué, parce qu'on considérait les Araucans comme inférieurs aux races andines pures, ce qui va à l'encontre des conclusions que nous pouvons tirer de ces données.

Les *indices céphaliques* fixent la caractéristique de chaque crâne. Nous trouvons une brachycéphalie très marquée pour le crâne masculin : 83,5, chiffre à peu près égal à celui que donne Virchow [1] pour cette race, et qui se rapproche de ceux de ten Kate, qui, sur 300 crânes, trouva 96 °/₀ d'indices supérieurs à 80, et des résultats de Latcham, qui trouva, ainsi que Guévara et Medina, une proportion de 52 °/₀ de brachycéphales. Le crâne féminin est mésaticéphale à 76,1, par suite de l'augmentation du diamètre antéro-postérieur, supérieur, malgré le moindre volume du crâne, à ce même diamètre chez l'homme (phot. 4 et 5). Cette mésaticéphalie peut être attribuée seulement à un métissage ou à une variation individuelle. Comparés aux crânes de la côte et à ceux des montagnes, ils sont moins brachycéphales (d'une unité) que ceux-là (ceux de la côte), et ont au contraire quatre unités de plus que ceux-ci (ceux des montagnes). On peut remarquer qu'ils ont des diamètres réduits, malgré

1. Virchow (R.). *Crania Ethnica Americana*. Berlin, 1892.

leur volume réel supérieur. Ils sont plus brachycéphales que ceux mesurés par quelques auteurs, et considérés par Siemiradizki et Deniker comme appartenant à des Araucans du Chili, et que ceux décrits par de La Vaulx et ten Kate comme appartenant à la branche pampéenne.

L'*indice vertical* montre le crâne masculin comme étant vraiment hypsicéphale, avec un indice de 78,6, le crâne féminin étant orthocéphale ; ces crânes sont plus élevés que ceux du Pacifique et surtout que ceux de la Cordillière ; l'*indice vertico-transversal* est de 94 et 95,3, valeurs appartenant toutes les deux au groupe moyen, et qui s'expliquent mieux par la grande largeur du crâne que par un aplatissement qui n'existe pas. Le diamètre vertical basio-bregmatique s'élève en effet par une vous-

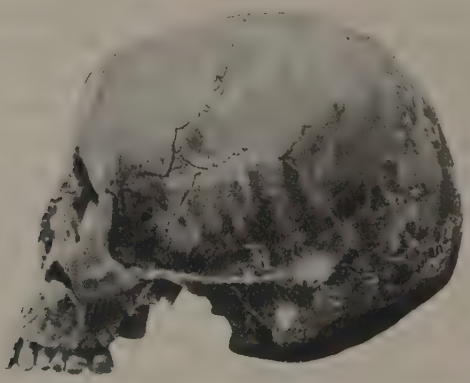


Fig. 4. — ♂ Araucan (norma lateralis).

sure particulière et caractéristique de l'occipital, et la région basilaire sert de plan de soutien au crâne, alors que les apophyses mastoïdes restent surélevées, étant d'ailleurs, ainsi que le montrent les photographies en *norma lateralis*, peu développées.

L'analyse partielle de la courbe médiane nasio-opisthique, mise en évidence par les photographies latérales, permet de voir en premier lieu que la dolichocéphalie féminine est pariétale et occipitale, tandis que la région frontale est remarquablement réduite dans toutes ses dimensions, chose analogue à ce que nous avons signalé pour expliquer la dolichocéphalie relative des crânes de la région andine par rapport à ceux de la côte.

Les *projections* qui, en prenant le basion pour origine, partagent le crâne en antérieur ou facial et en crâne postérieur, démontrent l'allongement des régions palatine et alvéolaire, puisque, dans le crâne masculin, ces segments sont respectivement de 102 mm. et de 90 mm., tandis que

dans le crâne féminin la prédominance est toujours occipitale ou postérieure ; les indices basilaires sont de 53,6 et 62,3 respectivement.

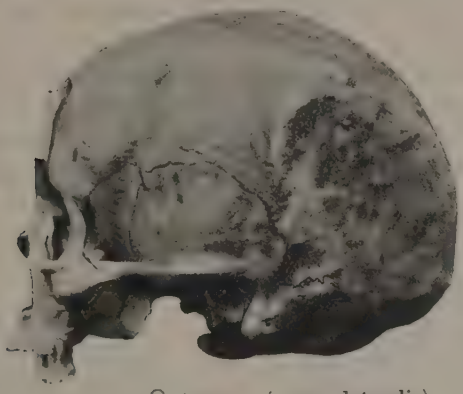


Fig. 5. — ♀ Araucan (norma lateralis).

Les plus typiques des indices qui représentent les diverses valeurs céphaliques sont ceux qui expriment le *rétrécissement antérieur*, considéré comme caractéristique de la race étudiée. Bien que la *norma supérieure* ne montre pas nettement le rétrécissement de l'hémiélipse antérieure, les rapports des différentes dimensions, plus exacts, le mettent en valeur d'une façon indubitable ; c'est ainsi que les indices fronto-zygomatiques sont de 68,8 et 67,1, inférieurs à tous ceux connus jusqu'ici. L'indice fronto-pariétal du crâne masculin présente les mêmes caractères, étant de 61,3 ; il est de 64 pour le crâne féminin.

Ce caractère correspond à celui que ten Kate [1] considère comme propre à cette race ; les bosses temporales sont volumineuses, détail bien accentué dans les photographies des *norma supérieures* et *faciales* du crâne masculin et de la *norma faciale* du crâne féminin ; mais il faut en attendre une confirmation par des observations nouvelles, puisque ces particularités ne se représentent pas dans les crânes étudiés par Latcham.

Il faut ajouter, pour la confirmation absolue du caractère crânien le plus essentiel peut-être des Araucans, que la valeur de l'indice frontal est seulement de 77,7 ; la valeur moyenne de ce rapport est de 87 dans les diverses races.

Comme dernier élément d'étude, les données relatives au *trou occipital* montrent la grande harmonie de tous les caractères crâniens par des

1. ten Kate. *Contribution à la Craniologie des Araucans Argentins*, 1 vol. in-8°, 1893. La Plata.

indices de 93,9 et de 87 qui sont en rapport avec la brachycéphalie pure des deux pièces ; les trous occipitaux ne sont remarquables, ni par leur volume, ni par l'angle de Daubenton, qui est respectivement de 19 et 18 degrés ; leur forme est arrondie et les condyles sont proéminents et allongés.

La *norma supérieure* (fig. 6) présente une forme elliptique ou plutôt ovoïde avec un moindre développement antérieur qui laisse voir les arcades zygomatiques et tous les éléments d'un prognathisme auquel contribue le plan orbitaire antérieur, les éléments du nez et surtout le maxillaire et le bord alvéolaire. La courbe frontale est très régulière

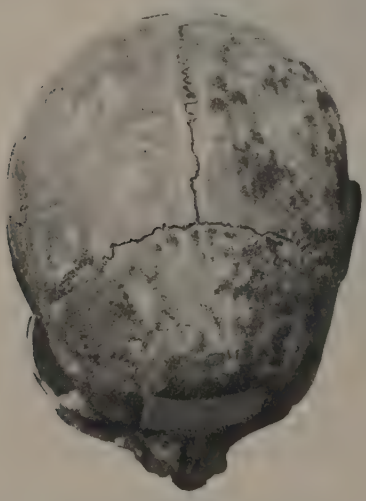


Fig. 6. — ♂ Araucan (norma verticalis).

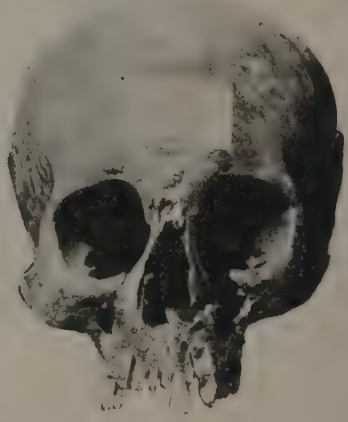


Fig. 7. — ♂ Araucan (norma facialis).

et se continue sans ressaut dans les régions lambdoïde et occipitale, après toutefois avoir subi au niveau de l'obélion une dépression qui fait apparaître comme très volumineuse la région occipito-cérébelleuse.

La *norma facialis* est d'aspect rectangulaire, avec des maxillaires hauts, des fosses canines grandes, des pariétaux et un front bombés, ce qui conserve à la face le caractère globuleux de tout le crâne, et coïncide avec la description faite par Latcham [1].

Les indices faciaux dénotent une chamaéprosopie très marquée, vrai-

1. Latcham (R.). Notes on the physical characteristic of the Araucanos. *Journal of the Anth. Inst. of Great Britain and Ireland.* T. XXXIV, 1904, p. 190.

ment extraordinaire dans un crâne féminin, puisque les valeurs, calculées, suivant la formule du Congrès de Monaco, sont de 56,5 et 48,3, très analogues à celles données par Latcham. D'après la formule de Broca, en se servant de la hauteur ophryo-alvéolaire, les indices sont de 71,3 pour l'homme et de 62,3 pour la femme. Le diamètre bi-zygomatique, dans les deux crânes, a même valeur et mesure 122 mm., c'est-à-dire la dimension moyenne signalée pour les crânes féminins par les dernières études de Mies et de Török. Ce diamètre ne donne certainement pas à la face un caractère de largeur absolue, en raison de la valeur précaire que les mesures présentent à l'état isolé.

Nous ne pouvons tirer que peu de conclusions de l'étude de la *région nasale*, qui est très endommagée dans le crâne masculin. Nous dirons seulement que l'indice nasal du crâne féminin est de 51,1, plus platyrhinien que ceux des crânes étudiés par Oldendorf, malgré la persistance des caractères de son nez étroit, convexe, en forme de cœur, à bords fins et tranchants, caractères qui le rapprochent des crânes des anciens péruviens, dont les indices nasaux ont, dans les séries que nous avons étudiées, des valeurs de 48 et 43,6 (ces crânes proviennent de l'expédition du Pacifique et du Muséum de Paris).

L'orbite est un des éléments les plus caractéristiques de cette race, à cause de la réduction des diamètres bi-orbitaires externe et interne à 93 et 18 mm. dans les deux crânes. L'indice est de 92,3 pour l'homme qui est, par conséquent hypsiconque ou d'orbite haute ; il n'est que de 87 pour la femme qui atténue le caractère de hauteur de l'orbite mais reste néanmoins dans le même groupe.

La région palatine a une forme elliptique très marquée. Elle est profonde, sa voûte est haute. Le prognathisme déjà indiqué s'accroît au niveau du bord alvéolaire d'où les dents sortent obliquement. Les canines et les molaires de la femme sont usées en biseau, tandis que, dans le crâne masculin, les molaires présentent encore leurs tubercules. Ce crâne est sans doute plus jeune que l'autre, et on en trouve la preuve dans l'absence d'oblitération des sutures, qui sont ossifiées déjà partiellement chez la femme. Ces *sutures* sont assez compliquées, correspondant au n° 4 de l'échelle établie par Broca, sauf pour les sutures coronales dans leur partie moyenne et sagittales dans leur partie antérieure. Il existe un os wormien au niveau du ptérion du crâne féminin.

L'angle facial spinal atteint 71° chez l'homme et 79° chez la femme, qui a un angle alvéolaire de 66°, valeur qui n'est pas très faible, malgré le prognathisme accentué. Cela s'explique par le bombement et la saillie de la région frontale qui semble regagner, par le développement de sa partie antérieure, ce qui manque dans les parties latérales.

Nous finirons en signalant les valeurs relatives des indices de *courbure* ou d'aplatissement que nous avons calculés, en utilisant le craniomètre du Dr Verneau, dans tous les crânes américains, en recherchant les éléments des déformations si importantes dans l'étude des crânes nouveau continent. Les rayons basilaires ont les valeurs suivantes, exprimées en millimètres :

♂	Alvéolaire 87,		Ophriaque 108,		Vertical 135,		Lambdoïde 112,		Iniaque 80	
♀	—	76	—	97	—	127	—	113	—	80

Ces chiffres montrent la tendance dolichoïde de la femme et son moindre prognathisme, qui, dans le rayon incisif ou dentaire, est inférieur de 4 mm. à la valeur correspondante chez l'homme. Les indices déduits par la formule $\frac{\text{corde} \times 100}{\text{courbe}}$ présentent la particularité d'être identiques dans les régions frontale et pariétale du crâne masculin, car leurs deux éléments ont des valeurs égales. L'indice de 91 met en évidence un grand aplatissement de la région frontale contrastant avec la valeur de la région occipitale dont l'indice descend à 83, chiffre vraiment inférieur. On remarquera les petites hauteurs de l'ophryon, 80 et 70 mm. respectivement. Celles-ci sont les valeurs les plus petites de toutes les séries américaines que nous avons étudiées.

Le défaut de corrélation des chiffres que nous indiquons avec ceux des autres auteurs montre la nécessité d'une révision approfondie de la craniologie araucane, dont la variabilité est affirmée par ten Kate [1], à cause des nombreuses modifications céphaliques que, depuis les « Huilliches » jusqu'aux « Manzaneros », a subi cette race qui, à notre avis, et c'est celui aussi de de Quatrefages, constitue, avec les Atacamenos et les autres tribus de l'ouest de l'Amérique du Sud, la race andine la plus pure.

1. ten Kate. Matériaux pour servir à l'Anthropologie des Indiens de la République Argentine. *Rev. du Musée de La Plata.* T. XII, 1904.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 5 NOVEMBRE 1912.

Présidence de M. Vignaud.

Lecture est donnée du procès-verbal de la précédente séance, qui est adopté. La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciements de M. le comte de Luzarraga et Douglas Saint-Georges Huntington, élus membres titulaires et de MM. Sapir et Barbeau, élus membres correspondants, une lettre d'excuse de M. de Charencey, qui ne peut assister à la séance.

La correspondance imprimée comprend les revues et ouvrages suivants : *American Anthropologist.*, vol. XIV, n° 2, 1912 ; — *American Museum of Natural History* : 43e rapport annuel pour 1911 ; — *Anales del Museo Nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia de México*, numéro spécial en l'honneur du Congrès des Américanistes de 1912 ; — *Anales de la Sociedad Cientifica Argentina*, t. LXXIII, 1912, fasc. 1, 2, 3, 4, 5 ; — *Anales de la Universidad Central de Venezuela*, t. XIII, 1912 ; — *Archivio per l'Antropologia e la etnologia*, t. XLI, 1911, fasc. 4 ; — *Boletin del Archivio Nacional*, (*Habana*), t. XI, fasc. 3, 1912 ; — *Boletin del Museo Nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, (Mexico) t. I, 1912, nos 9, 10 ; — *Bulletin of the American geographical Society*, vol. XLIV, nos 5, 6, 7, 1912 ; — *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 6e série, t. II, 1911, nos 5-6 ; — *Canadian antiquarian and numismatic Journal*, 3e série, vol. VIII, 1911, n° 4 ; vol. IX, 1912, n° 1 ; — *La Canadienne*, 1912, nos 6, 7, 8 ; — *Current anthropological Literature*, vol. I, n° 1, 1912 ; — *Horizontes*, t. XIV, nos 106, 107. 1912 ; — *Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires*. Nouvelle série, fasc. 4, 1911 ; — *Phillips Academy. Andover, Massachusetts. Department of Archaeology*. Bulletin VI, 1912 ; — *Proceedings of the Academy of the Natural Sciences of Philadelphia*, vol. LXIII, n° 3, 1911 ; — *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. L, n° 201, 1911, vol. LI, nos 202, 203, 1912 ; — *Id. General Index*, vol. 1-50, 1838-1911 ; — *Rendiconti della reale Accademia dei Lincei*, vol. XXI, nos 1, 2, 3, 4, 1912 ; — *Revista de la Facultad de letras y ciencias*, vol. XIV, 1912, nos 1, 2, 3 ; — *Revue anthropologique*, t. XXII, 1912, nos 6, 7 ; — *Skrifter utgifna af Kungl. humanistiska vetenskaps-samfundet*. Uppsala, t. X, 1912, nos 1, 2 ; t. XIII, 1912 ; — *University of Pennsylvania, the Museum Journal*. vol. III, 1912, n° 2 ; — *Ymer*, 1912, n° 2.

Batres (Leopoldo). *Dato arqueológico*, Barcelone, 1911 ; — Clay (Albert T.).

Business documents of Murashu sons of Nippur. Documents from the temple archives of Nippur. (*University of Pennsylvania, the Museum publications of the Babylonian section*, vol. II, nos 1, 2, 1912 ; — Dorsey (James Owen) et Swanton (John R.). *A dictionary of the Biloxi and Ofo languages* (*Bureau of american ethnology*, bull. 47, 1912) ; — Fortoul (Gil). *Historia constitucional de Venezuela*, 2 vol., Berlin, 1907-1909 ; — Id. *Discurso, Session solemne del Congreso nacional, Cacaras*, 1911 ; — Hrdlička (Alës). *The natives of Kharga Oasis, Egypt.* (*Smithsonian miscellaneous collections*, vol. 59, n° 1, 1912) ; — Périgny (M. de). *Les États-Unis du Mexique*, Paris, 1912 ; — Sapir (Edward). *An anthropological survey of Canada* (*Science*, vol. XXXIV, n° 884, 1911 ; — Id. *Religious ideas of the Takelma Indians of the southwestern Oregon* (*Bureau of American ethnology*, vol. XX, n° 76) ; — Id. *The problem of noun incorporation in american languages* (*American anthropologist*, vol. XIII, n° 2, 1911) ; — Id. *The history and varieties of human speech* (*Popular Science monthly*, juillet 1911) ; — Id. *Yana texts* (*University of California publications in american archaeology and ethnology*, vol. IX, n° 1, 1910) ; — Senna (Nelson C. de). *Os Indios do Brasil.* Bello Horizonte, Minas Geraes, 1908 ; — Tirado (Ernesto Restrepo). *Los Quimbayas*, Bogota, 1912 ; — Uhlenbeck (C. C.). *A new series of Blackfoot texts* (*Verhandelingen der koninklijke akademie van Wetenschappen te Amsterdam*, vol. XIII, n° 1, 1912) ; — Wissler (Clark). *Ceremonial bundles of the Blackfoot Indians* (*Anthropological papers of the American Museum of natural history*, vol. VII, 1912 ; Part II, pp. 65-298).

Le Président salue, au nom de la Société, M. le Professeur Félix F. Outes qui assiste à la séance.

Le Président annonce que le fascicule 2 du tome IX (1912) du Journal de la Société est terminé et va être distribué. Il signale l'intérêt des articles qui y sont insérés.

M. le Dr Capitan propose d'adresser des remerciements à M. le Dr Rivet, qui, avec l'aide particulièrement précieuse du Dr Poutrin, a assumé la lourde tâche de mettre ce numéro sur pied. Cette proposition est adoptée.

M. le Dr Capitan résume le compte rendu qu'il a fait du Congrès des Américanistes tenu à Londres, en mai et juin 1912. Après les indications générales sur les réunions, réceptions et fêtes, il commence l'analyse des principales communications. Il se trouve qu'il débute par la sienne, correspondant aux questions les plus anciennes qu'ait étudiées le Congrès. Il s'agit du préhistorique américain. Il a cherché à établir la réalité d'un âge et d'une industrie paléolithiques en Amérique. Il a montré d'ailleurs les très grandes difficultés du problème puisque la stratigraphie (sauf à Trenton) est exceptionnelle en Amérique, et que, d'autre part, l'outillage lithique le plus récent représente des formes très voisines du coup de poing acheuléen. Il pense pourtant que souvent, même simplement par la morphologie et l'aspect, on peut reconnaître l'âge d'un silex taillé. C'est aussi l'avis de M. Read (l'exemple des pièces des Çomalis au British en est une preuve). Nos confrères américains ne sont pas du même avis. M. Capitan les a priés de regarder soigneusement et sans parti pris les importantes séries de

leurs musées. Il demande à M. Outes son avis sur ce point particulier en ce qui touche l'Amérique du Sud qu'il connaît si bien. D'un échange de vues intéressantes il résulte qu'il y a certainement du paléolithique en Amérique. M. Outes rappelle même que dans son livre il a publié des découvertes très nettes de pièces paléolithiques dans le Sud de l'Amérique méridionale. Tout le monde est d'accord pour encourager vivement ces recherches si importantes.

Le Président remercie M. Outes de ses intéressantes explications.

Incidemment, la question des ossements humains les plus anciens de l'Amérique du Sud (découvertes et travaux d'Ameghino), celle des gisements archéologiques argentins les plus anciens étudiés sur place par Hrdlička, donnent lieu à d'intéressantes observations d'où il résulte que si, dans la plupart des cas de paléontologie humaine américaine, Hrdlička a raison de conclure par la négative, il paraît un peu sévère quand il parle des stations archéologiques de l'Argentine qu'il rajeunit toutes sans exception.

Le Président fait observer que d'après les recherches instituées par le Bureau d'ethnologie de Washington, il n'y a pas de preuves que l'homme paléolithique ait existé en Amérique.

Sont présentés comme membres titulaires :

Madame Dubard-Hamy, par MM. Vignaud et Rivet ;
MM. Orestes Araújo, par MM. Poutrin et Rivet ;
Carlos Manuel Larrea, par MM. Poutrin et Rivet ;
J. Jijón y Caamaño, par MM. Poutrin et Rivet ;
Félix F. Outes, par MM. Verneau et Rivet ;
L. Velez Lopez, par MM. Vignaud et Capitan ;
Eduardo Posada, par MM. Poutrin et Rivet ;
Professeur Callegari, par MM. Vignaud et Capitan ;
Jules Mancini, par MM. Vignaud et Villanueva ;
Constantino Rickards, par M. Capitan et Mme Barnett ;
Attilio Peccorini, par MM. Vignaud et de Périgny.

Comme membres correspondants :

Mgr Federico González Suárez, par MM. Vignaud et Rivet ;
MM. Ramón A. Laval, par MM. Poutrin et Rivet ;
H. von Ihering, par MM. Poutrin et Rivet ;
A.-L. Kroeber, par MM. Vignaud et Rivet ;
A.-F. Bandelier, par MM. Vignaud et Rivet ;
George Grant MacCurdy, par MM. Verneau et Rivet ;
K.-Th. Preuss, par MM. Verneau et Rivet ;
Frederick Webb Hodge, par MM. Vignaud et Rivet ;
George A. Dorsey, par MM. Vignaud et Rivet.

La séance est levée à 6 h. 30.

SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1912.

Présidence de M. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

American anthropologist. vol. XIV, n° 3, 1912 ; — *Anales del Museo Nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia. Mexico*, t. IV, n°s 1 et 2, 1912 ; — *Anales del Museo Nacional de Historia Natural de Buenos-Ayres*, t. XXII (série III, t. XV), 1912 ; — *Baessler-Archiv.* Bd. III, fasc. I, 1912 ; — *Boletin del Cuerpo de Ingenieros de Minas del Peru*, n° X 77, 1912 ; — *Boletin del Museo Nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia.* t. I, n°s 11 et 12 ; t. II, n°s 1 et 2, 1912 ; — *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, VIe série ; t. III, fasc. 1 et 2, 1912 ; — *Bulletin du parler français au Canada*, vol. X, n°s 9 et 10 ; vol. XI, n°s 1, 2 et 3, 1912 ; — *Bulletin of the American Geographical Society*, vol. XLIV, n°s 8, 9 et 10, 1912 ; — *Bureau of American Ethnology, Bulletin* 52, 1912. (*Early man in south America, Hrdlicka, Holmes, Willis, Wright, Fenner*) ; — *Canadian antiquarian and numismatic Journal.* vol. IX, n° 2, 1912 ; — *Canadienne (La)*, vol. X, n°s 9, 10, 11, 1912 ; — *XVIIe Congreso internacional de Americanistas.* Buenos-Ayres (*Actas del*), publié par R. Lehmann-Nitsche, 1912 ; — *Current anthropological Literature*, vol. I, n° 2, 1912 ; — *Escuela Internacional de Arqueologia y Etnologia Americanas. Ano escolar*, 1911-1912. Mexico, 1912 ; — *Field Museum of Natural History, Anthropological series*, vol. VII, n° 4. Publication 152 ; vol. X, pub. 154 ; vol. XI, n° 1, pub. 156 ; vol. XI, n° 2, pub. 157 ; vol. IV, n° 2, pub. 160, 1912 ; — *Gaceta de los Museos Nacionales*, t. I, n°s 1, 2, 3, Caracas, 1912 ; — *Journal of the royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. XLII, 1912 ; — *Memorie della R. Accademia delle scienze dell'Istituto di Bologna*, serie I. Sezione di scienze storico-filologiche, t. VI, 1912 ; — Sezione di scienze giuridiche, t. VI, 1912 ; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, vol. XXXXII, t. 2, 1912 ; — *Proceedings of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, vol. LXIV, t. I, 1912 ; — *Proceedings of the American philosophical society*, vol. LI, n°s 204 et 205, 1912 ; — *Rendiconto delle sessioni della R. Accademia delle science*, 1ere série, vol. V, Bologne, 1912 ; — *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*, 5e série, vol. XXI, 1912 ; — *Revue anthropologique*, vol. XXII, n°s 8, 9, 10, 11, 1912 ; — *University of Illinois studies in the social sciences*, vol. I, 1912, n°s 1 et 2. (*Financial history of Ohio, par Ernest Ludlow Bogart*) ; — *University of Pennsylvania ; Egyptian department (Karanog, par F. L. Griffith)*, vol. VI, 1912 ; — *Zeitschrift für Ethnologie*, vol. 44, 1912, fasc. 2, 3, 4.

Alcover (Antonio Miguel). *Los libros de producción latino-americana*, Habana, 1912 ; — Debenedetti (Salvador). *Influencias de la cultura de Tiahuanaco* (*extrait de la Revista de la Universidad de Buenos-Ayres*, t. XVII, 1912) ; —

Janet (Charles). *Sur la forme probable de la partie immergée de quelques icebergs*, Limoges, 1912 ; — Lacroix (A.). *Discours prononcé à la séance de clôture du Congrès des sociétés savantes*, Paris, 1912 ; — Sapir (Edward). *Language and environment* (*extrait d'American anthropologist*, vol. XIV, n° 2, 1912) ; — Steeg. *Discours prononcé à la séance de clôture du Congrès des sociétés savantes*, Paris, 1912 ; — Swanton (J. R.). *Haïdasongs*. — Boas (Franz). *Tsimshian texts* (*Publications of the american ethnological society*, vol. III, Leyden, 1912) ; — Uhle (Max). *Guia de los monumentos de Tiahuanacu por Posnansky. Una critica*. Santiago de Chile, 1912 ; — Van Panhuys. *Verslag van het Achttiende internationale amerikanisten-congres*. Gravenhage, 1912 ; — Villanueva (Carlos A.), *La diplomatie française et la reconnaissance de l'indépendance de Buenos-Ayres, de la Colombie et du Mexique par l'Angleterre* (*extrait du Bulletin de la Bibliothèque américaine*, 1912).

Le Président donne lecture d'une importante note que lui a adressée notre savant collègue, le Dr Manuel Vicente Ballivian sur les fouilles faites récemment à Tiahuanaco. (Cf. *Journal*, t. X, p. 305).

M. le capitaine Berthon rappelle qu'il a transmis à M. Valette, chef du laboratoire de recherches des teintures des Gobelins et à M. Fabre, chef des ateliers de réparation dans le même établissement, une série de tissus anciens du Pérou. Ces messieurs les ont étudiés très soigneusement et M. Valette donne lecture du travail où sont consignés les résultats de ses observations sur les teintures qui étaient employées par les Précolombiens. (Cf. *Journal*, t. X, p. 43). Le Président se fait l'interprète de la Société pour adresser à M. Valette ses remerciements.

M. Verneau montre une série d'objets mexicains toltèques, provenant des environs de Cholula, qu'il vient d'acquérir pour le musée du Trocadéro, grâce à la générosité du Prince Roland Bonaparte qui a fourni la somme nécessaire pour cette acquisition.

Ces pièces sont intéressantes et très variées. Elles comprennent une série de types fort curieux qui méritent d'être étudiés très soigneusement (tels qu'encensoir, plats, sifflets, pintaderas, etc.).

M. Capitan présente quelques observations et insiste sur l'importance et la beauté de la plupart de ces pièces.

M. É. Wagner donne d'intéressants détails sur le Chaco. Il décrit surtout la région comprise entre le 809e et le 900e kilom. de la ligne de Buenos-Aires à Tucuman. De belles projections, exécutées d'après ses photographies, fournissent de très intéressants détails sur la vie des indigènes dans ces régions.

Sont élus membres titulaires de la Société, à l'unanimité :

Madame Dubard-Hamy, MM. Orestes Araújo, Carlos Manuel Larrea, J. Jijón y Caamaño, Félix F. Outes, L. Velez Lopez, Eduardo Posada, Professeur Callegari, Jules Mancini, Constantino Rickards, Attilio Peccorini.

Sont élus membres correspondants de la Société, à l'unanimité :

Mgr Gonzalez Suarez, MM. Ramon A. Laval, H. von Ihering, A. L. Kroeber, A. F. Bandelier, George Grant Mac Curdy, K. Th. Preuss, Frederik Webb Hodge, George A. Dorsey.

Sont présentés comme membre titulaire :

M. José L. Andara, Ministre des Affaires étrangères du Vénézuéla, par MM. Villanueva et Rivet.

Comme membre correspondant :

M. Ricardo Beltrán y Rózpide, secrétaire général de la « Real Sociedad de Geografía de Madrid », par MM. Villanueva et Rivet.

La séance est levée à 6 heures 35.

SÉANCE DU 7 JANVIER 1913.

Présidence de M. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciements des membres titulaires et correspondants nommés au cours de la dernière séance, des lettres de MM. Raphaël Blanchard et de Périgny qui s'excusent de ne pouvoir assister à la séance, une lettre de M. C. Porter exprimant ses vœux à la Société à l'occasion de la nouvelle année.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Anales del Museo nacional de Arqueologia, historia y etnologia, 1912, t. IV, n° 3 et 4 ; — *Anthropos*, t. VII, 1912, n°s 4, 5, 6 ; — *Baessler-Archiv*, t. III, 1912, n°s 2, 3 ; — *Boletin del Museo nacional de Arqueologia, historia y etnologia*, t. II, 1912, n° 3 ; — *Bulletin du parler français au Canada*, vol. XI, 1912, n° 4 ; — *Bulletin of the American geographical society*, vol. XLIV, 1912, n° 11 ; — *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, VIe série, t. III, 1912, n°s 3 et 4 ; — *La Canadienne*, t. X, 1912, n° 12 ; — *Horizontes*, t. XIV, 1912, n° 113 ; — *Revue anthropologique*, t. XXII, 1912, n° 12 ; — *Würtembergische Jahrbücher*, 1912, n° 1 ; — *Ymer*, 1912, n° 3.

Aberg (Nils), *Studier öfver den Yngre stenaldern i norden och västeuropa*. Norrköping, 1912. — Id. *Résumé en français* ; — Ambrosetti (Juan B.), *Dor-tor Florentino Ameghino*, Buenos-Aires, 1912 ; — Araújo (O.). *Diccionario geográfico del Uruguay*, Montévideo, 1912 ; — Charpentier (Jarl), *Kleine beitrage zur indoiranischen mythologie*, Uppsala, 1911 ; — Estrada (Dardo), *Historia y bibliografia de la imprenta en Montevideo*, Montevideo, 1912 ; — Guevara (Tomas), *Folklore araucano*, Santiago de Chile, 1911 ; — Hermelin (Sam. Gust.), *Berättelse om Nordamerikas förenta stater. 1784* ; Stockolm, 1894 ; — Lafone Quevedo (S. A.), *The Great Chanca confederacy*, Buenos-Aires, 1912 ; — Id. *Pronominal classification of certain south american Indian stocks*, Buenos-Aires, 1912 ; — Lowery, *Descriptive list of maps of spanish possessions in the United States. 1502-1820. (Library of Congress.* Washington, 1912) ; — Oyarzun (Aureliano), *El sol pintado de Malloa*, Santiago de Chile, 1911 ; — Preuss (Konrad Theodor), *Die Nayarit-expedition*, t. I, *Die religion der Cora-Indianer*, Leipzig, 1912 ; — Tallgren (A. M.), *Die Kupfer und Bron-*

zezeit in nord und ostrussland, t. I, Helsingfors 1911 ; — Turi (Johan), *En bog om Lappernes Liv*. Stocklom, 1911 ; — Upson (Lent Dayton), *Source of municipal revenues in Illinois* (*University of Illinois studies in the social sciences*, vol. I, n° 3, 1912) ; — Verneau et Rivet, *Ethnographie ancienne de l'Équateur* (*Mesure d'un arc de méridien équatorial en Amérique du sud. Mission du Service Géographique de l'Armée*, t. VI, fasc. 1, 1912) ; — Wide (Sam). *Inhjudning till filosofie doktorspromotion*. Uppsala, 1911.

M. le Secrétaire général attire l'attention de la Société sur le beau volume de MM. Verneau et Rivet, sur l' « Ethnographie ancienne de l'Equateur ». Des remerciements particuliers sont votés aux auteurs.

Le Président prononce ensuite les paroles suivantes :

« Depuis notre dernière séance, la Société a fait une perte sensible. Un de nos nouveaux membres, M. Mancini, qui n'avait pu encore assister à aucune de nos réunions, a été emporté soudainement par une affection qui n'a pas ordinairement des suites aussi tragiques, une crise d'appendicite. La Société a envoyé à sa famille l'expression de ses condoléances et plusieurs de nos collègues ont assisté à ses obsèques (cf. *Journal*, t. X, p. 208).

« Je dois aussi vous faire part de la mort d'un autre de nos collègues, M. Gonzalez de La Rosa qui a succombé à Lima des suites d'une chute qu'il avait faite. M. de La Rosa, comme vous le savez, était en partie paralysé du côté droit et c'est avec peine qu'il se rendait à nos séances. Il les suivait régulièrement et il y prenait fréquemment la parole. C'était un homme instruit dont l'existence entière fut consacrée aux études que nous poursuivons. J'ai été son ami et j'ai dit ce qu'il fallait penser de ses travaux dans une notice que vous trouverez dans notre *Journal* (t. X, p. 205) ».

M. Wagner fait une très importante communication sur les fouilles qu'il a pratiquées entre le rio Salado et le rio Dulce (Chaco). Il y a trouvé une très importante série d'instruments en pierre (pilons, haches à gorge, pointes de flèches), poinçons et aiguilles en os, puis une fort belle série de céramiques peintes en noir, rouge et jaunâtre, comprenant des vases à boire, très variés, des vases assez grands et de très volumineuses urnes dans lesquelles étaient placés des ossements humains et dont plusieurs rappellent le type des urnes calchaquis. Le métal est très rare sauf quelques épingles en argent du type péruvien.

Une jolie série de projections montrées par l'auteur indique l'aspect du pays et de la faune très riche qui vivait dans les lagunes, le tout accompagné de très intéressantes descriptions. La Société ne ménage pas ses applaudissements à M. Wagner.

M. Attilio Peccorini fait une intéressante conférence dans le plus pur castillan sur les principaux centres où l'on peut recueillir des antiquités ou découvrir des restes antiques dans le Salvador. Ces localités sont nombreuses. L'auteur en a visité la plupart. Il en donne des descriptions. Celles-ci sont particulièrement curieuses lorqu'il parle de la ville antique de Quelepas où il a recueilli notamment un très beau vase qu'il offre au musée du Trocadéro.

Les explications précises, pittoresques, souvent nouvelles, de l'auteur ont beaucoup intéressé la Société qui l'a vivement applaudi (cf. *Journal*, t. X, p. 173).

Sont élus à l'unanimité :
M. José L. Andara, comme membre titulaire,
M. Ricardo Beltrán y Rózpide, comme membre correspondant.

Sont présentés comme membres titulaires :

Mme Amélie André Gedalge, par Mme Barnett et M. Capitan ;
M. P. Lombard, par MM. Rivet et Poutrin.
La séance est levée à 6 heures 40.

SÉANCE SPÉCIALE DU 24 JANVIER 1913.

Présidence de M. Vignaud.

M. Peccorini a rapporté d'un voyage d'exploration à Copan une belle série de photographies.

A la demande du secrétaire général, il a eu l'amabilité de les lui confier pour en faire exécuter des clichés de projection et M. Peccorini a bien voulu les projeter dans une séance spéciale de la Société (à cause du départ très prochain de M. Peccorini nommé consul du Salvador à Gênes).

De très intéressantes explications ont été données par l'auteur sur ces photographies dont un certain nombre sont absolument nouvelles, telle la stèle aux trompes d'éléphant qui n'avait pas encore été signalée.

Cette conférence a été vivement applaudie.

A la suite, M. Capitan a projeté les quelques figures (2 pipes et un mound) que l'on connaît touchant la représentation de l'éléphant par les mound's builders des États-Unis. Les objets ainsi figurés sont d'ailleurs très discutés. En tous cas, il partage l'avis de M. de Charencey qui ne voit là qu'une figuration transmise en Amérique par tradition ou images de la Chine ou de l'Inde dès une haute antiquité.

SÉANCE DU 11 FÉVRIER 1913 (Assemblée générale).

Présidence de M. Vignaud.

Les procès-verbaux des séances du 7 et du 24 janvier sont lus et adoptés.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciements des membres élus dans la dernière séance.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Anales de la Sociedad cientifica argentina, t. LXXIII, 1912, n° 6, t. LXXIV, 1912, nos 1-2-3 ; — *Année linguistique (L')*, t. IV, 1908-1910, Paris, 1912 ; — *Archivio per l'antropologia e la etnologia*, vol. XLII, 1912, n° 1 ;

— *Baessler-Archiv*, t. III, 1913, n° 4 ; — *Boletin de las Cámaras de Comercio*, Madrid, t. XXVII, 1913, n° 1 ; — *Boletin del Museo nacional de arqueologia, historia y etnologia*, t. II, 1912, n° 1 ; — *Bulletin de la Société philomathique Vosgienne. Saint-Dié*, t. XXXVII, 1911-1912 ; — *Bulletin of the American geographical society*, vol. XLIV, 1912, n° 12 ; — *Canada department of mines. Report of the anthropological division for years 1910 and 1911, ethnology, archeology*, Ottawa, 1912 ; — *Canadian antiquarian and numismatic Journal*, 3e série, vol. IX, 1912, nos 3 et 4 ; — *Canadienne (La)*, t. XI, 1913, n° 1 ; — *Journal of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, second series, vol. XIV, 1912, part. 4 ; — *List of the American philosophical society*, Philadelphie, 1912 ; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, vol. XXXXII, 1912, nos 3 et 4 ; — *Museum Journal (the)*, vol. III, 1912, n° 3. Philadelphie ; — *Proceedings of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, vol. LXIV, 1912, Part 2 ; — *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. II, 1912, n° 206 ; — *Revista de la Facultad de lettras y ciencias*, La Havane, vol. XV, 1912, nos 1 et 2 ; — *Revue anthropologique*, t. XXIII, 1913, n° 1 ; — *Zeitschrift für Ethnologie*, t. XXXXIV, 1912, n° 5.

Charencey (de), *De la formation des voix verbales en Tzotzil* (*Actas del XVIIe Congreso internacional de Americanistas*), Buenos Aires, 1912 ; — Beuchat (H.), *Manuel d'archéologie américaine*, Paris, 1912 ; — Moore (Clarence B.), *Some aboriginal sites on Red River* (*The Journal of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, vol. XIV, 1912) ; — Orestes Araújo, *El retrato y la tumba de Don Bruno Mauricio de Zabala*, Montevideo, 1912 ; — Lewton (Frederick L.), *The cotton of the Hopi Indians* (*Smithsonian miscellaneous collections*, vol. LX, 1912, n° 6).

Le Secrétaire général attire tout spécialement l'attention des membres de la Société sur le beau travail de notre collègue M. Moore, travail que l'auteur a pris soin de faire superbement relier en maroquin pour l'envoyer à la Société. Ce très intéressant volume renferme de remarquables reproductions en couleurs de vases polychromes. De particuliers remerciements sont adressés à l'auteur.

M. Vignaud rend compte de la situation matérielle et morale de la Société.

M. Lombard présente et offre à la Société une très grande et superbe urne qui a été parfaitement remontée par M. Dedoyard. Il l'a recueillie dans des fouilles qu'il a faites dans la région des Botocudos sur les rives du Rio do Peixe, affluent de droite de l'Uruguay (État de Parana, Brésil). Cette urne était vide et ne renfermait que deux amulettes dont une était une assez large *tembeta* en pierre ; celles-ci sont fort rares car elles sont ordinairement en résine.

M. Beuchat fait remarquer que ces grands vases ne paraissent pas toujours avoir été des urnes funéraires. C'était parfois simplement de grands vases à *chicha*.

Mme Barnett donne lecture au nom de M. Charnay (présent, mais empêché par l'état de sa vue) de deux mémoires sur *Le cochon en Amérique*, dans lesquels il expose ses observations sur le retour rapide au type primitif des cochons et des cobayes marrons qu'il a pu étudier au Mexique et dans l'Amérique du Sud.

M. Verneau fait remarquer que, dans tous les cas nombreux où de pareilles observations ont été faites, il n'y a pas retour complet au type primitif, mais qu'on peut cependant retrouver sur ces animaux marrons quelques caractères primordiaux.

M. Charnay insiste de nouveau sur l'influence du milieu qui doit être absolument sauvage, sans aucune influence humaine, pour que son action puisse se faire pleinement sentir sur l'animal et le ramener ainsi à son type primordial.

M. de Charencey rappelle une expérience intéressante dont il a pu observer les résultats. Des lapins domestiques lâchés dans un bois se sont si rapidement modifiés surtout au point de vue du pelage, qu'au bout d'un an ou deux ils avaient pris la livrée des lapins de garenne. Il fait jouer également dans ce cas un rôle important aux croisements avec les espèces sauvages.

M. Capitan résume un petit mémoire fort intéressant qui a été adressé à la Société par M. Constantine George Rickards, british vice-consul à Oaxaca (Mexique), intitulé *Notes on the Codex Rickards*. Ce manuscrit encore inédit a été acquis par l'auteur en 1907. Il se rapporte à l'histoire d'une tribu de la nation mixtèque. La figuration comprend des figures certainement mixtèques (tels les signes indiquant les fins d'année), d'autres sont évidemment nahuatl.

L'auteur décrit successivement les 18 planches qui représentent l'ensemble du manuscrit. Sa description est exacte et précise. Il ne se livre, avec raison, qu'à très peu d'interprétations.

De très vifs remerciements sont adressés à l'auteur pour la communication de ce manuscrit, dont il nous donne la primeur (cf. *Journal*, t. X, p. 47).

Au cours de la séance, ont été élus membres titulaires de la Société, à l'unanimité : Mme Amélie André Gédalge et M. Lombard.

Sur la proposition du Conseil, sont élus, à l'unanimité :

comme Archiviste-bibliothécaire : le Docteur Poutrin ;

comme Membre du Conseil : M. de Villiers du Terrage ;

comme Membre de la Commission de publication : le Docteur Poutrin ;

comme Membres d'Honneur : M. H. Vignaud, président de la Société des Américanistes ; M. W. Holmes, chief of the Bureau of american Ethnology.

Ont été présentés comme membres titulaires :

Son Excellence M. Nemours Auguste, ministre plénipotentiaire de la République d'Haïti, par MM. Vignaud et Desprez ;

Le R. P. F. Fabo, par MM. Poutrin et Rivet ;

M. Louis Deglatigny, par MM. Verneau et Capitan.

La séance est levée à 6 h. 35.

NÉCROLOGIE

M. GONZÁLEZ DE LA ROSA,

Savant Péruvien.

Une dépêche particulière nous a appris que notre savant collègue et ami, Manuel González de la Rosa, venait de mourir à Lima, sa ville natale. Cet excellent homme que la plupart des membres de notre société ont connu personnellement et qui fut l'un de ses zélés collaborateurs, tant qu'il habita Paris, était devenu son correspondant lorsqu'une grave infirmité l'eut obligé à se retirer dans son pays, où il eut la consolation de trouver, près de sa famille, des soins affectueux et, près de ses compatriotes, l'accueil sympathique que lui méritaient son caractère et son grand savoir.

La Rosa appartenait à une ancienne et notable famille du Pérou qui avait choisi pour lui la carrière ecclésiastique et qui dirigea ses études dans ce sens. Exceptionnellement intelligent et ardent au travail, il poussa ses études aussi loin qu'on pouvait le faire à Lima. Après avoir été ordonné prêtre, il se rendit au foyer de toutes les lumières spirituelles, à Rome, où il espérait trouver l'explication de quelques doutes, qui tourmentaient sa nature un peu inquiète, et la confirmation de la foi qu'il devait enseigner. Son espoir fut déçu et il quitta la ville éternelle avec le regret d'avoir embrassé une profession, dont il ne voyait plus la beauté, et la conviction qu'il était incapable d'en remplir les devoirs.

Peut-être se trompait-il lui-même ? Peut-être n'avait-il pas sondé assez profondément les replis cachés de son âme où sommeillent chez chacun de nous les vérités morales inaccessibles à ceux qui ne savent pas les réveiller. Toujours est-il qu'obéissant à un scrupule de conscience, il rompit avec l'Église et chercha dans la science un refuge à ses angoisses et un aliment à son activité intellectuelle. Il voyagea dans toute l'Europe en s'attachant à visiter les musées et institutions savantes d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne et de France, et en recueillant partout des matériaux qu'il se promettait d'utiliser plus tard, mais dont la plupart sont malheureusement restés dans ses cartons.

Rentré dans son pays, il accepta une chaire à l'Université de Lima et devint

successivement Inspecteur de l'Instruction publique et l'un des Directeurs de la Bibliothèque nationale. C'est alors qu'il se mit à l'étude des antiquités du Pérou, qu'il explora les ruines extraordinaires qu'on y trouve et qu'il publia la *Historia de la fundación de Lima*, par le père de Cobo, dont le manuscrit, longtemps égaré, était resté inédit (Lima 1882, 1 vol. in-8). Il revint vers cette époque en Europe pour faire de nouvelles recherches. Curieux de tout savoir, doué d'une mémoire infaillible et d'une perspicacité rare, il lisait tout, fouillait partout, et faisait parfois des découvertes heureuses. C'est ainsi qu'il trouva dans la Bibliothèque de l'Escurial, où personne ne l'avait cherchée, la seconde et la plus importante partie de la Chronique de Ciez de Léon, dont, en 1873, il entreprit la publication à Londres, chez Trubner. Cette édition a été imprimée en partie, mais n'a jamais été livrée à la publicité et je ne sais ce qu'elle est devenue. Jiminez de la Espada a, depuis, publié le texte de cette Chronique, mais dépourvu des copieuses notes dont La Rosa avait enrichi le sien et qu'un péruvien savant comme il l'était pouvait seul faire.

Une autre de ses découvertes est la démonstration que l'Inca Garcilasso de la Vega avait puisé à pleines mains dans des ouvrages manuscrits du Jésuite Blas Valera qu'il croyait perdus, mais dont l'existence, établie par la Rosa, a démontré ses plagiats. La plus curieuse et la plus importante de ses trouvailles fut celle que la fameuse lettre de 1474 que Toscanelli est supposé avoir envoyée à Christophe Colomb était apocryphe. Cette découverte annoncée pour la première fois au Congrès des Américanistes de 1900, n'était malheureusement pas appuyée sur des preuves suffisantes et fut mal accueillie. Servi par un merveilleux instinct critique, La Rosa l'avait faite par intuition, mais ne pouvait la démontrer faute de la préparation nécessaire pour traiter cette matière. L'auteur de ces lignes, qui n'avait jamais pu s'expliquer le rôle attribué à Toscanelli dans la découverte de l'Amérique, et qui s'occupait depuis de longues années de cette question, embrassa avec ardeur cette nouvelle thèse et la développa dans un ouvrage spécial qui mit les choses à point.

C'est de cette époque que datent mes rapports d'amitié avec La Rosa qui, dans la pensée de faciliter mes études colombiennes, publia à ce sujet une brochure dont le titre extraordinaire : *La solution de tous les problèmes relatifs à Christophe Colomb*, Paris, 1902, fit tort à son jugement. C'est, en effet, un catalogue de propositions hypothétiques, dépourvues de toute base, qui ne pouvait être bien accueilli de la critique. Découragé par l'insuccès de ce travail, La Rosa revint à ses études péruviennes, et c'est alors qu'il publia le mémoire sur *Blas Valera* mentionné ci-dessus, celui sur Tiahuanaco qu'il envoya au Congrès des Américanistes de Vienne, et plusieurs autres qui parurent dans la *Revue Historique* de Lima.

Cependant, depuis quelques années déjà, sa situation avait changé. La petite fortune qu'il devait à l'héritage paternel avait été absorbée par ses voyages, ainsi que par ses études, et il avait dû se mettre à la solde de la mai-

son Bouret d'abord, ensuite à celle des frères Garnier, pour des travaux de traduction et de compilation qui lui donnaient à peine de quoi vivre. C'est chez le premier de ces éditeurs qu'il publia, en 1899, un excellent *Atlas geográfico universal*, et c'est le second qui lui fit faire, en 1906, un *Diccionario enciclopédico* portatif qui est très complet et qui est très répandu dans les pays de langue espanole.

Les dures années qu'il consacra à ce labeur ingrat et maigrement rétribué furent suivies de quelques autres plus pénibles encore. Frappé de paralysie au côté droit, il perdit l'usage de la main qui le faisait vivre et fut réduit à de douloureuses extrémités. Il supportait ces épreuves avec un courage et une résignation exemplaires sans rien demander à personne. Mais la droiture de son caractère lui avait valu des amis qui ne le laissèrent pas dans cette situation. On obtint pour lui une petite pension de M. Carnegie, le duc de Loubat et d'autres lui vinrent en aide et le Ministre du Pérou, M. de Candamo, s'interposa en sa faveur auprès de son Gouvernement. Il put alors retourner à Lima où sa famille le reçut à bras ouverts, et où ses compatriotes l'accueillirent avec honneur.

Bien que toujours paralysé d'une partie de ses membres, La Rosa était, autrement, en bonne santé et aurait pu vivre encore de longues années. Une imprudence hâta sa fin. En voulant se déplacer sans aide, il fit une chute dont les suites furent fatales. Après avoir traîné encore quelques temps, il mourut le 5 octobre 1912, à l'âge de 68 ans environ. Il emporta sans doute le regret de n'avoir pas été aussi utile qu'il aurait dû l'être ; mais il eut aussi la douce consolation de voir, à ses derniers moments, combien il était aimé dans sa famille et de sentir que sa mémoire ne périrait pas dans le souvenir de ses compatriotes.

La Rosa était un honnête homme et un homme bon. Bien que faible de caractère et n'ayant guère de suite dans les idées, il était incapable d'une action basse et avait horreur du mensonge. Son passé monastique avait laissé sur lui une empreinte ineffaçable que trahissaient son attitude, sa tenue et jusqu'aux formes scholastiques de ses écrits. Contrairement à la plupart de ceux qui se sont séparés de l'Eglise, il ne lui arrivait jamais de s'élever contre les doctrines qu'il avait répudiées et de parler en mal de ceux qui leur étaient restés fidèles. La crise morale, qui avait changé le cours de sa vie, ne lui avait laissé aucune rancune et ne l'avait même pas éloigné des études théologiques, car il lisait avec avidité tout ce qui se publiait dans cet ordre d'idées. Le problème du Modernisme le préoccupait beaucoup et, bien qu'il évitât de se prononcer sur le fond même de la question, on voyait qu'il y pensait beaucoup. Celui auquel il appartient de sonder les mystérieux replis de l'âme humaine pourrait seul dire s'il cachait dans la sienne quelques sentiments qu'il ne voulait pas faire connaître, mais qui, évidemment, l'obsédaient. Il est parti en emportant son secret, mais en laissant à ceux qui l'on approché de près le res-

pect de son caractère et la conviction qu'à l'heure décisive qui marqua le tournant de sa vie, il n'avait été déterminé ni par l'ambition ou l'intérêt, ni par l'éternel féminin, mais par les seuls cris de sa conscience.

Henry Vignaud.

JULES MANCINI.

Jules-Joachim-Mariano-Damien Mancini naquit le 7 mars 1875. Fils d'un diplomate distingué et apparenté par son mariage à un autre diplomate qui a laissé une grande et belle réputation, le général Nazaz Aga, Ministre de Perse à Paris, dont il épousa la fille, M. Mancini se consacra entièrement à la diplomatie. Il a passé par tous les grades inférieurs de cette noble profession et était en voie d'atteindre les plus élevés quand une mort prématurée l'a subitement enlevé à l'affection des siens et à la carrière où il avait déjà marqué sa place. Au Ministère des Affaires Étrangères, en dernier lieu, il avait été chargé du service délicat des communications à la Presse ; il y avait fait preuve de tact et de complaisance et s'était fait hautement apprécier par ceux avec lesquels il se trouvait en rapport. Ses obsèques, auxquelles une élite considérable assista, ont montré combien il était estimé et aimé.

Jeune encore, il n'avait pas donné toute sa mesure. Mais ceux qui l'approchaient connaissaient sa capacité de travail, la maturité de son jugement et l'étendue de ses connaissances. C'est une œuvre historique de grande valeur, son *Bolivar*, qui lui ouvrit les portes de notre compagnie. L'exposé des causes profondes et si mal connues de l'émancipation des colonies espagnoles du Nouveau Monde y est fait de main de maître et montre dans la plume qui l'a tracée celle d'un véritable historien. Ceux qui s'intéressent aux conditions du développement de la race latine en Amérique perdent en lui un juge éclairé et sympathique en ces questions qui prennent de nos jours une importance de plus en plus grande. La Société des Américanistes se fait honneur de l'avoir compté au nombre de ses membres.

Henry Vignaud.

FRANCISCO ADOLFO FONCK.

Le Docteur Fonck qui s'est éteint, le 21 octobre 1912, à Quilpué (Chili), à l'âge de 82 ans, était d'origine allemande. Né à Goch (Province rhénane), il fit ses études à Düsseldorf et à Bonn. Reçu docteur en médecine en 1852, il partit

presque aussitôt pour le Chili, soutenu par la haute recommandation d'Alexandre de Humboldt, qui lui avait remis en particulier une lettre pour Bonpland. La République sud-américaine devint son pays d'adoption, et c'est là qu'il fit toute sa longue carrière, tout d'abord à Puerto Montt, puis à Valparaiso, et enfin à Quilpué.

Observateur curieux, le défunt laisse un grand nombre de mémoires et de notes consacrés aux sujets les plus divers : médecine, géographie, géologie, botanique, etc... S'intéressant à tout, il ne pouvait manquer d'être attiré également par les problèmes anthropologiques, ethnographiques et archéologiques qui se posent en territoire chilien, et nous devons citer parmi ses travaux consacrés à des études américanistes :

Die Indier des südlichen Chile von sonst und jetz. (*Zeitschrift für Ethnologie*, t. II, 1870, p. 284-294).

Einige Bemerkungen über die in Chile vorkommenden durchbohrten Steine. (*Globus*, t. LVII, 1890, p. 46-47).

Ein Beitrag zur Kenntniss der Steinzeit im mittleren Chile. (*Verhandlungen des deutschen wissenschaftlichen Vereins zù Santiago Chile*), t. II, 1893, p. 272-305) (en collaboration avec Hugo Kunz).

Las sepulturas antiguas de Piguchén. (*El Mercurio*, 18 décembre 1896 ; *La Libertad electoral*, 19 décembre 1896).

La región pre-histórica de Quilpué y su relación con la de Tiahuanacu. Valparaiso, 1910.

Formas especiales de los utensilios caseros de los aborigenes (*Revista chilena de historia y geografía*, t. II, 1912, p. 181-188).

Los cráneos de paredes gruesas según L. Vergara Flores, con un dato más. (*Revista chilena de historia y geografía*, t. III, 1912, p. 311-345).

Au cours de nombreux voyages à travers le Chili, le Dr Fonck avait recueilli des collections importantes, notamment en botanique, qui appartiennent actuellement au Musée de Santiago. Il est à souhaiter que la collection anthropologique et archéologique que ce savant modeste et laborieux avait formée à Quilpué ne soit pas davantage perdue pour la science.

P. Rivet.

W. J. McGEE.

W. J. McGee, dont les parents d'origine écossaise et irlandaise, s'étaient fixés depuis longtemps en Amérique, était né le 17 avril 1853 dans une ferme de l'État de l'Iowa. Peu enclin aux travaux de la terre, et encouragé en cela par sa mère, il poussa très loin ses études classiques, et acquit notamment, aux points de vue astronomique, géologique et mathématique, une haute culture qui, au bout de peu de temps, le fit nommer membre de l'Association américaine pour l'avancement des sciences. Ses premiers travaux furent purement géologiques, et, jusqu'en 1881, il leva les plans topographique et géologique d'un important territoire du nord-est de l'Iowa.

Le jeune savant vivant constamment au milieu des richesses archéologiques de toute sorte, ne put leur rester indifférent, et, dès 1878, il publiait une étude ethnologique *On the artificial mounds of Northeastern Iowa, and the evidence of the employment of a Unit of measurement in their erection*, qui est restée longtemps le meilleur guide pour des recherches analogues. La même année, au Congrès pour l'Avancement des Sciences tenu à St-Louis, il faisait une communication sur les crânes des constructeurs de mounds et leurs caractères différentiels par rapport aux Indiens actuels. Mais c'est à partir de 1893 que McGee fournit le maximum de son effort. A cette époque en effet, il accepta d'assumer la lourde charge d'ethnologue au *Bureau of American Ethnology*, et bientôt après, paraissait la remarquable étude sur les Indiens Seri des îles Tiburon dans le golfe de Californie, résultat de deux années de recherches consciencieuses et pénibles. Parmi les très nombreux travaux qu'il publia dans la suite, nous citerons : une étude sur les Sioux, des recherches sur les crânes trépanés de l'ancien Pérou. Devenu, en 1903, chef de la section anthropologique de l'exposition de St-Louis, puis directeur du Muséum de cette ville, McGee sut donner aux organisations qu'il dirigeait une impulsion nouvelle, fertile en résultats précieux ; membre, puis président de la Société d'anthropologie de Washington, il compta au nombre des fondateurs de l'*American Anthropologist*. Le savant se doublait chez lui d'un homme d'une rare énergie ; il suivait, depuis quatorze ans, les progrès du mal qui devait l'emporter le 8 septembre 1912, mais à aucun moment l'idée ne lui vint d'abandonner sa tâche, et la mort vint le prendre en pleine activité.

La Société des Américanistes déplore profondément la disparition prématurée d'un savant dont les vertus privées égalaient la haute valeur scientifique.

Dr Poutrin.

ROBERT FLETCHER.

Né à Bristol en 1823, Robert Fletcher étudia successivement la médecine dans cette même ville, puis à Londres, et vint, en 1847, se fixer à Cincinnati. Bientôt après, à l'occasion de la guerre civile qui déchirait les États-Unis, il prit du service dans l'armée, où il atteignait rapidement aux plus hauts grades. Sa situation militaire lui permit de faire paraître, en 1875, deux volumes de statistique médicale et anthropologique, portant sur un million d'individus. Dans ce travail, Robert Fletcher avait fait un effort considérable pour déterminer les proportions du corps humain. Au nombre des fondateurs de la Société d'anthropologie de Washington, qu'il présida à plusieurs reprises, il appartenait aussi à la plupart des sociétés scientifiques de l'Amérique du Nord.

Esprit encyclopédique, Robert Fletcher publia de très nombreux ouvrages, la plupart se rapportant à l'anthropologie ou à la médecine, quoique beaucoup d'entre eux soient inspirés des choses de sa patrie d'adoption. Avec lui disparaît un des chercheurs les plus sagaces et un américaniste de haute valeur.

Dr Poutrin.

BULLETIN CRITIQUE

ANTHROPOLOGIE

WILDER (Harris Hawthorne). *Physiognomy of the Indians of Southern New England.* (La physionomie des Indiens du sud de la Nouvelle-Angleterre.) *American anthropologist.* Vol. 14, 1912, pp. 415-436, 4 planches, 5 figures.

L'auteur a tenté de reconstituer, en recouvrant leurs crânes d'une matière plastique, les traits des Indiens de la Nouvelle-Angleterre, qui ont, de nos jours, complètement disparu. Des essais du même genre ont déjà été faits à maintes reprises, notamment par His, pour le crâne de Bach, par Kollmann et Büchly pour un crâne néolithique du lac de Neuchâtel, par Merkel, Birkner, etc., pour ne citer que les principaux anthropologistes qui se sont attachés à cette question.

Wilder analyse en détail les différentes techniques suivies jusqu'alors, et expose longuement le procédé auquel il s'est arrêté. Ses essais ont porté sur deux crânes d'Indiens Narragansett, homme et femme, deux crânes d'Indiens Nonotuck du sexe masculin, deux crânes de nègres et deux crânes de femmes blanches. De telles recherches étaient d'un puissant intérêt, étant donné d'abord qu'on ne possède que fort peu de documents sur les indigènes de la Nouvelle-Angleterre, et que, de plus, les crânes qui servaient à l'étude étaient identifiés. Il ne semble malheureusement pas qu'un succès complet ait couronné les efforts de Wilder. Si, en ce qui concerne les téguments recouvrant le crâne proprement dit, la reconstitution ne laisse rien à désirer, il n'en est pas de même de la reconstitution de la face ; et c'est précisément la face qui, par les yeux, le nez et la bouche, donne à la physionomie d'un individu ses caractères particuliers. Peut-on croire avec l'auteur à l'existence d'un rapport constant entre l'indice nasal du crâne sec et l'indice nasal du vivant ? Il faudrait, pour l'affirmer, des recherches longues et nombreuses, mais, *a priori*, cela paraît difficile à admettre, et la reconstitution de l'appendice nasal par ce procédé serait loin d'être toujours exacte. De même pour les lèvres, pour la bouche, dont rien, sur le crâne, ne peut déterminer l'épaisseur et la largeur. Quant aux yeux, il est bien difficile de fixer le degré de protrusion du globe oculaire, ainsi que la longueur et la direction de la fente palpébrale. Des réflexions analogues seraient de mise en ce qui concerne la reconstitution, toute hypothétique, des oreilles. Il est certain cependant que

les reproductions que Wilder fournit de ses types reconstitués d'Indiens peuvent, jusqu'à un certain point, donner une idée de la physionomie des individus dont on possède le crâne, mais, dans l'état actuel de la méthode, il semble prématuré de vouloir l'appliquer à la médecine légale pour l'identification de crânes indéterminés.

De si intéressantes tentatives méritent d'être signalées et de retenir l'attention des chercheurs qui parviendront peut-être à établir des règles permettant, dans la reconstitution plastique de la face, de ne rien laisser au hasard.

Dr Poutrin.

Hrdlička (Aleš), *An ancient sepulchre at San Juan Teotihuacan, with anthropological notes on the Teotihuacan people* (Une ancienne sépulture à Saint-Juan Teotihuacan, avec des notes anthropologiques sur la population de Teotihuacan). *XVIIe Congrès des Américanistes. Mexico 1910*, 1912. Appendice, pp. 3-7, 1 planche.

On trouvera dans la notice d'Hrdička un exposé détaillé des fouilles qui l'amenèrent à découvrir, sous une couche de terre végétale et deux couches de gravier conglomeré en une sorte de ciment, une tombe double qui contenait deux squelettes humains. Ces deux squelettes avaient les membres fléchis au maximum, et la tête orientée vers l'est ; tous deux avaient appartenu à des individus adultes, homme et femme. Les deux crânes avaient subi la déformation artificielle du type fronto-occipital. Il est probable qu'il y a eu là sacrifice de la femme à l'occasion de la mort de son mari.

D'après l'auteur, la plus grande partie des Indiens qui vivaient au voisinage de la ville sainte de Teotihuacan étaient brachycéphales, comme les Nahuas de l'ouest (Jalisco, Colima, Tepic et Sinaloa) et les populations de la côte, notamment au Yucatan et au Guatémala, appartenant, elles aussi, au groupe maya. Cependant on a trouvé dans les ruines de la même cité des crânes dolichocéphales qui, sans aucun doute, provenaient d'Astèques ou d'Otomi, derniers occupants de la région.

Dr P.

Luschan (F. von) et Dieck (W.). *Über einen altperuanischen Schädel mit ungewöhnlicher Hufung von Hemmungsbildungen* (Sur un ancien crâne péruvien qui présente un nombre inaccoutumé de caractères de croissance retardée). *Zeitschrift für Ethnologie*, vol. 44, 1912, pp. 592-599. 9 figures.

Le crâne dont il s'agit a été trouvé par le Dr Tello de Lima, au cours des

fouilles que le savant péruvien a opérées à Llacthashica près de Huarochiri, à l'est de Lima, dans des tombes de l'époque précolombienne. Dans la description faite en collaboration par F. von Luschan et W. Dieck, le premier s'est chargé de l'étude des caractères généraux, et le second de celle de la dentition.

Un examen superficiel pourrait faire croire que ce crâne est celui d'un nègre : mais le fait que le Dr Tello l'a trouvé dans un tombeau sûrement précolombien écarte nettement cette hypothèse ; la grande ressemblance qu'il présente avec un crâne nègre est purement accidentelle, et due à des causes pathologiques.

Le crâne est bien conservé, quoique la mâchoire inférieure soit absente, et que l'arcade zygomatique gauche soit en partie brisée : entre autres caractères enfantins, il présente une suture métopique très marquée, la suture sphéno-basilaire est encore ouverte et les temporaux sont extrêmement petits.

Les différents indices sont :

Indice céphalique.....	79	Indice facial.....	45
— hauteur-longueur..	66	— nasal.....	63
— hauteur-largeur...	83	— orbitaire.....	83
— bizygomatique ...	120		

L'étude des dents, que W. Dieck a minutieusement faite et complétée par un examen radiographique, fait ressortir de nombreuses anomalies dentaires. La sortie complète des troisièmes molaires et de la dent de sagesse gauche prouvent que l'âge de 19 à 20 ans doit être adopté comme limite inférieure, et les auteurs concluent, en dernière analyse, que l'individu à qui appartenait le crâne examiné était adulte, malgré les contradictions apparentes.

Signalons, en terminant, les belles photographies, véritables documents, qui accompagnent et illustrent le texte.

Ch. A. Martin.

Lorena (Antonio). *Algunos materiales para la antropologia del Cuzco* (Contribution à l'anthropologie du Cuzco) *Trabajos del cuarto Congreso cientifico (1° Pan-americano) celebrado en Santiago de Chile del 25 de Diciembre de 1908 al 5 de Enero de 1909*, t. XIV : *Ciencias naturales, antropológicas y etnológicas*, t. II. Santiago de Chile, 1911, pp. 216-226.

Lorena a étudié succinctement 150 crânes du département du Cuzco. Le fait le plus remarquable à retenir de ce travail, c'est le nombre considérable de dolichocéphales (76,6 %). L'auteur signale en outre que si l'on ne tient compte que des chiffres relevés sur les séries de Pisac et d'Acomayo, qui sont à son avis les plus anciennes, cette proportion s'élève encore et atteint le chiffre de 85,5 %. Cette observation serait corroborée par les résultats obtenus par Ricardo Monteagudo qui, à la fin du mémoire de Lorena, donne pour 17 crânes

d'indigènes contemporains un pourcentage de 47 °/₀ de brachycéphales. Ainsi donc, le type primitif à crâne allongé se serait peu à peu modifié, vraisemblablement par croisement avec une race à crâne plus court qui tend à devenir prédominante. Il eut été intéressant de savoir si les crânes dolichocéphales sont également élevés et si, par leur morphologie, ils peuvent être rattachés à la vieille race paléo-américaine ou race de Lagoa-Santa ; malheureusement les mesures de l'auteur ne nous renseignent pas à ce sujet.

P. Rivet.

Dillenius (Juliane A.). *La verdadera forma del cráneo calchaqui deformado* (La véritable forme du crâne calchaqui déformé) *Actas del XVII° Congreso internacional de Americanistas. Sesión de Buenos Aires, 17-23 de mayo de 1910.* Buenos Aires, 1912, pp. 150-154.

La fréquence de la déformation artificielle en Amérique rend difficile, parfois impossible, la détermination de la forme exacte du crâne. Mlle Dillenius a cherché à élucider ce problème en ce qui concerne le crâne calchaqui, qui, comme l'on sait, présente le plus souvent une déformation fronto-occipitale ayant pour résultat de le transformer en crâne brachycéphale ou ultrabrachycéphale. Dans ce but, elle a étudié sur une série de pièces de cette région l'os pariétal [1] et a comparé ses résultats à ceux que le P. Aigner a obtenus sur des crânes normaux. Malgré la déformation, l'os pariétal des crânes calchaquis présente les mêmes caractères que celui des crânes dolichocéphales, par toutes ses mesures linéaires et angulaires et par tous ses indices ; et l'auteur conclut que de ce fait les Calchaquis doivent être rangés dans le groupe paléo-américain. On conçoit aisément l'importance de cette conclusion, si des travaux ultérieurs viennent la confirmer. Le type paléo-américain aurait eu dans la région andine une extension beaucoup plus considérable que celle que l'on soupçonnait jusqu'ici. Ce fait est à rapprocher des observations faites par Boman sur les indigènes de Susques (cf. *Journal*, t. VII, p. 283), des résultats de Lorena pour la région du Cuzco, que nous signalons plus haut (p. 213) et enfin de ceux que m'ont fourni l'étude de crânes précolombiens de l'Équateur.

P. R.

Mochi (Aldobrandino). *Crani e scheletri di indigeni del Chaco*

1. Dillenius (Juliane A.) *El hueso parietal bajo la influencia de la deformación fronto-occipital. Contribucion al estudio somático de los antiguos Calchaquies (Facultad de filosofía y letras. Publicaciones de la sección antropológica, n° 7.* Buenos Aires, 1910).

(Crânes et squelettes des indigènes du Chaco). *Actas del XVII° Congreso internacional de Americanistas,. Sesión de Buenos Aires, 17-23 de mayo de 1910.* Buenos Aires, 1912, pp. 161-163.

Dans ce travail, le savant anthropologiste italien étudie 14 crânes du Chaco appartenant au musée d'anthropologie de Florence. C'est là une petite mais très importante série, car les collections européennes ne renferment que très peu de pièces provenant de ces contrées américaines : 3 de ces crânes n'ont pas d'indications d'origine précise, les 11 autres se répartissent ainsi : 1 Sanapaná, 4 Angaite, 2 Toba, 2 Mataco, 1 Payaguá, 1 Chiriguano.

Sur ces 11 crânes, deux sont tapéinocéphales, et ellipsoïdes vus par la norma supérieure, les 9 autres forment un groupe homogène de mésati-brachy-hypsicéphales, ovoïdo-sphénoïdes en norma supérieure, trapézoïdes en norma latérale.

Ce type se retrouve en Europe dans les Balkans, dans l'Asie antérieure et dans l'Asie orientale, en Corée notamment, où il est dominant. Les Malais présentent la même forme crânienne que l'on suit en Afrique septentrionale jusqu'aux Canaries. Enfin, dans ce type doivent être rangés les Polynésiens et Micronésiens et les Indiens de l'Amérique du Nord.

En Amérique du Sud, si l'on excepte le type dolicho-acrocéphale de Lagoa-Santa et le type dolicho-tapéinocéphale fuégien, tout le reste de la population indigène présente avec une très grande fréquence la forme hypsi-brachycéphale retrouvée sur la majorité des crânes du Chaco.

Ceux-ci par leurs caractères faciaux sont assez homogènes. La face est leptoprosope, le nez mésorhinien, parfois platyrhinien, le prognathisme total assez marqué sur quelques individus, le prognathisme sous-nasal assez commun.

P. R.

Puccioni (Nello). *Cranii Araucani e Patagoni* (Crânes araucans et Patagons). *Archivio per l'Antropologia e la etnologia.* Vol. XLII, 1912, pp. 13-53, 14 figures.

La plus grande confusion régnait dans la classification des tribus de la République Argentine, avant qu'Outes et Bruch aient, d'une façon fort nette, montré la distribution géographique des grands groupes ethniques. Puccioni divise les crânes qu'il étudie ici en deux catégories : ceux ayant appartenu à des populations situées au nord du Rio-Negro, Araucans ou Puelche, et ceux qui proviennent de tribus établies au sud du même fleuve, Patagons ou Tehuelche. Les crânes décrits par l'auteur proviennent du musée de Florence et de celui de Pise.

Les crânes Araucans proprement dits tribus de Katriel, de Culfucurà, de Ranqueles, de Manuel Grande, de Cileno), auxquels viennent s'ajouter des

crânes Puelche et des crânes provenant de la Pampa sans indication précise de lieu d'origine, sont au nombre de 28, dont 21 masculins; un certain nombre d'entre eux sont déformés. En ajoutant aux crânes non déformés les crânes déjà décrits dans la littérature, Puccioni trouve une grande majorité de brachycéphales : 69,5 p. 100, contre 22,4 p. 100 de mésaticéphales et 7,9 p. 100 seulement de dolichocéphales. Les crânes dolichocéphales sont en général bas, tandis que les crânes brachycéphales sont plutôt élevés (brachyipsicéphales : 44,8 p. 100, brachyplatycéphales 34,0 p. 100). Les orbites des crânes Araucans sont en général développées en hauteur, l'indice nasal est mésorhinien pour les brachycéphales, et leptorhinien pour les dolichocéphales. A propos de ces crânes, Puccioni reprend à nouveau, d'une façon originale, la question de la race de Lagoa-Santa, à laquelle il ne serait point impossible de les rattacher, bien qu'il paraisse plus logique de les attribuer à des métis de Tehuelche, très voisins du type de Lagoa-Santa.

Les crânes provenant de tribus situées au sud du Rio Negro et au nord du détroit de Magellan comprennent dix crânes Patagons proprement dits et six crânes Tehuelche ; à l'exception de trois seulement, ils sont tous déformés. Les divers crânes Patagons normaux connus dans la littérature anthropologique sont en grande majorité brachycéphales et hauts, mais on rencontre fréquemment un type dolichoplatycéphale. Les orbites sont moins élevées que chez les Araucans, l'indice nasal est lepto ou mésorhinien ; l'indice facial est mésoprosope, et le prognathisme relativement peu développé.

Le mandibule des crânes Patagons réalise mieux que celui des crânes Araucans le « type du maxillaire inférieur américain », avec la branche montante moyennement développée en hauteur et en largeur, le condyle abaissé, le corps du maxillaire trapu et l'angle moyennement ouvert.

Les déformations artificielles observées sur les crânes relèvent de trois types principaux : aplatissement postérieur, aplatissement fronto-occipital, et déformation dite des « Aymarà ».

Non content d'avoir groupé et étudié en détail de si importantes séries de crânes peu connus, d'en avoir fixé la morphologie et établi les divers indices, N. Puccioni a augmenté l'intérêt de son travail en rappelant et en commentant longuement les diverses recherches faites avant lui sur la craniologie des Araucans et des Patagons ; son œuvre constitue donc une excellente mise au point de la question, de beaucoup supérieure à de tout récents travaux parus sur le même sujet.

Dr Poutrin.

Latcham (Ricardo E.). *Antropologia chilena* (Anthropologie chilienne). *Trabajos del cuarto Congreso científico (1° Pan-americano), celebrado en Santiago de Chile del 25 de diciembre de 1908 al 5 de Enero de 1909*, t. XIV : *Ciencias naturales, antropológicas y etnológicas*, t. II, Santiago de Chile, 1911, p. 24-84.

— *Los elementos indigenas de la raza chilena* (Les éléments indigènes de la race chilienne). *Revista chilena de historia y geografia*, t. IV, 1912, Santiago de Chile, pp. 303-329.

Le premier de ces mémoires est sans aucun doute la monographie la plus complète et la mieux documentée que nous possédions sur l'anthropologie chilienne. Dans une première partie, l'auteur passe en revue les différentes races indigènes qui habitaient ou habitent encore le territoire chilien. Ce chapitre est illustré d'intéressantes photographies, soit au point de vue ethnographique, soit au point de vue ethnique.

La seconde partie du travail est purement anthropologique. L'auteur n'a pas examiné moins de 700 crânes, d'antiquité et de provenances variées.

Nous ne saurions le suivre dans l'étude minutieuse qu'il fait de ces divers documents. Nous nous contenterons donc de donner ici les conclusions qu'il a pensé pouvoir tirer de son laborieux travail :

1° En aucune région du Chili, il n'y a une race homogène, et cette hétérogénéité de races remonte à des temps très reculés ;

2° Dans toutes les régions du pays, on rencontre les formes craniennes les plus diverses, allant de l'extrême dolichocéphalie à l'hyperbrachycéphalie ;

3° Le Chili a été peuplé depuis une époque très reculée, et suivant toute probabilité, la véritable race autochtone doit être la race paléo-américaine dont les représentants actuels sont les Alakaloufs et peut-être quelques familles isolées de Changos ;

4° La population actuelle s'est formée par des invasions successives venues du Nord et de l'Est ;

5° Les immigrations de peuples d'origine chilienne en Argentine paraissent par contre avoir été secondaires ;

6° Selon toute probabilité, il a existé au nord du 30e degré de latitude une ancienne race aujourd'hui éteinte, plus civilisée que toutes les autres, qui occupa le territoire chilien ou argentin avant l'arrivée des Espagnols, et habita les hauts plateaux des deux Républiques.

Dans le second mémoire, l'auteur revient sur un certain nombre de points déjà étudiés dans le précédent. Il insiste tout particulièrement sur le fait que le peuple mapuche, dit araucan, n'est pas originaire du Chili, qu'il y a occupé un territoire plus restreint que celui qu'on lui attribue généralement, qu'il y fut précédé par des populations plus civilisées, dont l'une parlait l'araucan adopté ensuite par les envahisseurs, et que l'élément le plus important qui a formé la nation chilienne est constitué par les tribus qui occupaient les provinces centrales avant l'arrivée des Mapuches. Au Nord de Choapa, vivait en outre une population, formant avec les diaguites argentins une seule famille dont les Atacameños également doivent faire partie. Le long de la côte, les éléments ethniques sont variés et différents de ceux de l'intérieur. Enfin, l'influence incasique a été beaucoup moins importante dans le développement de la civilisation chilienne qu'on ne l'a cru généralement.

P. Rivet.

ARCHÉOLOGIE.

Beuchat (H.). *Manuel d'Archéologie américaine.* Paris, Picard, 1913, xli-773 p., 8°. Préface de M. H. Vignaud.

Ce livre répondait à un besoin urgent. Personne n'avait encore reuni en un seul volume les principaux résultats obtenus dans le domaine des études américaines.

Malgré le volume relativement considérable, qu'il a donné à son ouvrage, l'auteur a été obligé, forcé de choisir qu'il était, de laisser dans l'ombre bien des sujets importants ; de plus, le temps employé à sa publication ne lui a pas permis, en ce qui concerne les premières parties, de faire usage de travaux récents. Toutefois, tel qu'il est, c'est un ouvrage de première utilité.

Le « Manuel » débute par une préface des plus documentées et des plus intéressantes de notre cher président, M. H. Vignaud, dans laquelle il expose les difficultés que l'on rencontre à entreprendre une œuvre de cet ordre et comment l'auteur s'en est tiré.

Suit une bibliographie sommaire, qui renvoie aux principales sources utilisées ; pour plus de commodité, elle est divisée suivant l'ordre des chapitres de l'ouvrage.

L'exposé commence par une introduction qui a pour sujet l'histoire de la découverte. L'auteur explique quelles circonstances naturelles pouvaient amener cette découverte et examine, chemin faisant, la question, aujourd'hui un peu oubliée, de la prétendue découverte de l'Amérique par les Chinois au ve siècle. Il insiste beaucoup plus sur les voyages des Scandinaves à la côte américaine, au xie siècle et sur leur établissement au Groënland. Les travaux récents de Nansen sur ce sujet n'ont pas été utilisés, et nous ne croyons pas que l'auteur serait tombé d'accord avec le savant norvégien.

Dans les chapitres suivants, sont exposées brièvement les idées et les superstitions des Anciens et des peuples européens du Moyen âge sur l'existence de terres à l'Ouest, sur la recherche des îles fantastiques d'Antilia et de Brésil, sur les voyages apocryphes antérieurs au xve siècle, puis l'histoire de la vie et de la découverte de Colomb.

Nous entrons alors dans le vif du sujet. Le premier livre est consacré à l'histoire des découvertes préhistoriques faites dans les deux Amériques. Après avoir exposé l'histoire géologique de l'Amérique du Nord, H. Beuchat discute l'authenticité des ossements et des restes industriels trouvés dans les couches les plus profondes des terrains des États-Unis et du Mexique ; il expose les diverses thèses soutenues par les savants tant européens qu'américains, et conclut en disant qu'il ne faut accepter qu'avec la plus grande prudence l'existence, dans le Nord du Nouveau-Monde, de l'homme à l'époque paléolithique.

Plusieurs chapitres sont consacrés à l'examen des questions relatives aux kjökkenmöddings et aux mounds de l'Amérique du Nord. Les amas et les tumulus sont décrits et classés d'après le système adopté par Cyrus Thomas ; l'industrie des constructeurs est examinée : les objets de pierre, de coquille, de métal, sont sommairement classés et décrits ; la céramique est étudiée de façon un peu plus détaillée, travail rendu facile par les études de W. Holmes. Vient enfin la discussion des hypothèses relatives aux constructeurs de ces levées de terre, et l'auteur se range résolument du côté des partisans de l'origine indienne. Un travail analogue est fait pour les « maisons des falaises » du Sud-Ouest des États-Unis, au cours duquel certaines allusions sont faites à l'industrie des modernes Indiens « Pueblos ».

La deuxième partie de ce livre est consacrée à l'étude des questions relatives à l'homme préhistorique de l'Amérique du Sud. Les formations tertiaires et quaternaires de la République Argentine sont décrites et passées en revue ; les hypothèses des savants argentins sont discutées, puis vient l'étude de la race de Lagoa-Santa et de l'homme préhistorique au Brésil, ainsi que des *sambaquis* du Brésil et des *paraderos* de la Patagonie.

Le livre second, plus étendu que le premier, traite des civilisations disparues. La première partie est consacrée au Mexique. L'auteur y passe en revue les diverses légendes d'origine et de migration des peuples de l'ancien Mexique, et particulièrement la légende toltèque. Les Toltèques étaient-ils un peuple historique ou mythique ? La question reste en suspens, ce qui est peut-être, à l'heure actuelle, le plus sage. L'origine septentrionale des nations chichimèques et de la langue nahuatl est traitée assez en détail, en s'appuyant surtout sur les travaux de Buschmann et sur ceux, plus récents, de Kroeber. Le chapitre suivant décrit rapidement l'histoire des Aztèques et de la conquête du Mexique. Dans les chapitres subséquents, sont examinées la sociologie et la religion des Mexicains ; ils peuvent compter parmi les plus originaux de l'ouvrage, car l'auteur a traité son sujet en se basant sur les données de la sociologie moderne. Les parties où il est traité du calendrier et de l'écriture sont aussi étudiées très à fond. Les *Pipiles* du Guatemala et du San-Salvador, les *Niquiranes* du Nicaragua, qui appartenaient à la même race que les Aztèques, sont décrits brièvement.

La deuxième partie du livre second, consacrée à l'étude des peuples *Mayas-Qu'ichés*, est une des plus complètes et des plus approfondies de l'ouvrage. Les légendes d'origines tant des *Mayas* que des *Qu'ichés*, des *Cakchiquels* et des *Tzentales* sont passées en revue, et l'on y a joint deux paragraphes intéressants, l'un sur l'influence qu'exercèrent les Aztèques sur les civilisations de l'Amérique centrale, l'autre sur les indications chronologiques que peuvent fournir les anciens monuments. Après avoir exposé brièvement l'histoire des Mayas, l'auteur a cherché à reconstituer leur sociologie, à l'aide des renseignements récents que nous a fournis Tozzer sur les Lacandons ; il nous décrit leur industrie et termine son exposé par un chapitre très nouveau et très complet sur le calendrier et l'écriture des Mayas-Qu'ichés.

La troisième partie est très courte ; elle traite de la civilisation des Antilles ;

Beuchat nous y présente les diverses couches de populations qui habitaient les Indes occidentales, leur état de civilisation, leur industrie si curieuse, surtout en ce qui concerne le travail de la pierre.

La dernière partie du livre second est consacrée aux civilisations andines.

Après avoir étudié les *Güetares* du Costa-Rica, les peuples du Chiriquí et du Darien, les *Chibchas* et les populations côtières de l'Equateur, l'auteur expose l'état actuel de nos connaissances sur l'archéologie et l'ethnologie péruviennes, puis sur la civilisation diaguite.

Il conclut par un rapide exposé des diverses théories émises pour expliquer le peuplement de l'Amérique (et avec raison, il réserve sa réponse), et par une comparaison fort intéressante des civilisations de l'Ancien et du Nouveau Monde où il insiste tout particulièrement sur l'absence en Amérique de trois éléments qui ont joué un rôle capital dans l'Ancien Monde : les animaux domestiques, la roue et le fer.

Tel est trop brièvement résumé ce très beau livre, où l'auteur a su mettre en œuvre toute sa vaste érudition pour nous présenter un tableau d'ensemble aussi vivant que possible de ce que fut l'Amérique précolombienne. Une telle œuvre ne rentre plus dans la catégorie des travaux de vulgarisation. Elle est vraiment originale et personnelle. Elle fait le plus grand honneur à celui qui a pu et su la mener à bien.

P. R.

Maudslay (Alfred P.) *Some american problems* (Quelques problèmes américains). *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland.* Vol. XLII. 1912. *Presidential address.* 10 figures. 6 planches.

Le peuplement du Nouveau Monde qui a été, à maintes reprises, l'objet de si importantes études de la part des savants américains (cf. *Journal*, T. VIII, p. 290. T. IX, p. 137, pp. 463-468) a servi de thème au discours inaugural du président de l'Association anthropologique anglaise.

Se plaçant à un point de vue très spécial, Maudslay fait remarquer que le froment et le riz étaient autrefois inconnus en Amérique, au même titre que le maïs et le tabac en Asie ; ce fait suffirait à réfuter l'hypothèse du peuplement du Nouveau Monde par l'Ancien, car on ne peut admettre que, dans leurs migrations, les indigènes n'aient point transporté quelques graines de leurs plantes comestibles.

Tout en posant en principe que les races d'Amérique ont entre elles beaucoup plus de ressemblances qu'avec toute autre race d'Europe ou d'Asie, Maudslay montre, en se basant sur un bas-relief trouvé à Ixhum (Guatémala septentrional) et analogue à ceux découverts par Th. Maler à Peten (cf. *Journal*, T. VII, pp. 278-279) qu'il existait, en Amérique centrale tout au moins, des individus de types physiques différents. Sur ce bas-relief sont figurés en

effet des Maya relativement grands, à gros nez, à front aplati artificiellement, à cheveux lisses et rudes, et d'autres indigènes, trapus, à nez camus, à cheveux frisés, à face large et à front arrondi. Ces derniers pourraient être les habitants des plateaux, disparus bien avant les Maya.

Les ruines de Mitla, dont les monuments témoignent d'un sens artistique si développé et d'une technique qui se rapproche de celle des monuments de Chimu, près de Trujillo (Pérou), font croire à Maudslay que les habitants de Mitla étaient des immigrés ayant apporté leur art avec eux.

L'auteur, continuant à effleurer tous les sujets les plus intéressants de l'américanisme, discute ensuite les différents motifs de décoration et fait part des réflexions que lui suggèrent l'examen des figurations de Quetzaltcoatl, sous ses diverses formes, et l'étude des plantes d'eau, si fréquentes dans l'art décoratif des anciens habitants de l'Amérique centrale.

Dr Poutrin.

Pogue (Joseph E.). *The aboriginal use of turquois in North-America* (L'usage primitif de la turquoise dans l'Amérique du Nord). *American anthropologist*. Vol. 14, 1912, pp. 437-466, 4 planches.

Les anciens Indiens qui utilisaient la turquoise dans l'ornementation se rencontraient seulement dans l'Amérique centrale, le Mexique, et la partie sud-ouest des Etats-Unis. C'étaient les Zuñi, les Hopi est les tribus des pueblos des plateaux du Nouveau-Mexique, de l'Arizona et du Mexique septentrional d'une part, les Nahua ou Zapotèques de la région montagneuse du Mexique d'autre part, et enfin les Maya et les Quichua de l'Amérique centrale.

L'étude de Pogue est basée à la fois sur l'examen de différents objets conservés dans les musées, et dans lesquelles la turquoise est utilisée à titre ornemental, et sur les descriptions des anciens chroniqueurs espagnols. Le sujet est d'un grand intérêt, car les populations qui s'adonnaient à ce genre de décoration étaient fort anciennes et aussi primitives, assure l'auteur, que les habitants des lacs de la Suisse à l'époque néolithique.

Juan de Grijalva, puis Cortès, signalent, chez les Astèques, l'usage de bijoux portant, incrustées, des turquoises, et Sahagun décrit en détail les masques, crosses et mitres ornées de pierreries que Montézuma envoya, comme présents, au conquérant espagnol. A cette époque d'ailleurs, la turquoise jouait un rôle religieux des plus importants, car la légende voulait que ce fût Quetzalcoatl, le dieu des vents, qui le premier eût appris aux Astèques l'art de travailler les pierres précieuses. C'est là la raison de l'abondance relative des masques et autres objets du culte, faits d'une mosaïque d'or et de pierreries, reposant sur un substratum d'os ou de bois. On ne possède malheureusement que vingt-quatre spécimens de ces sortes de mosaïques. Un des plus intéressants est un masque découpé dans un crâne humain : son front est recouvert de bandes

horizontales faites alternativement de turquoises et d'obsidiennes ; les yeux sont représentés par des disques de pyrite qu'entourent des cercles de coquilles blanches, le reste de la face est orné d'une façon analogue. D'autres masques, en bois cette fois, portent une décoration semblable faite de turquoises polies, alternativement bleues et vertes. Divers autres objets sont, de la part de Pogue, le sujet de descriptions des plus intéressantes et des plus détaillées ; les uns sont conservés au British Muséum, d'autres dans les musées de Berlin, de Rome, de Copenhague, etc. Ce sont des masques représentant surtout des faces humaines et quelquefois aussi des têtes de singe, des pendentifs en bois recouvert de turquoises et reproduisant un serpent à deux têtes, et aussi un très curieux hochet constitué par un fémur humain décoré de cercles de pierreries.

Les turquoises ne servaient pas seulement à l'ornementation de ces divers objets ou bijoux, et certains Indiens en portaient incrustées dans leurs dents.

Dans la seconde partie de son travail, Pogue étudie l'usage que faisaient de la turquoise les anciens Indiens du sud-ouest ; il comprend, sous cette appellation, les indigènes de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, et ceux des parties voisines du Mexique, de la Californie, de la Névada et du Colorado. Suivant le même plan qu'au chapitre précédent, l'auteur recherche, dans les récits des conquistadores et des premiers voyageurs, ce qui a trait à la pierre précieuse que Cabeza de Vaca, dès 1535, puis Marcos de Veza, quelques années après, trouvaient chez les Indiens. La turquoise était, à cette époque, l'objet de trafics commerciaux chez les Zuñi, les Apaches et les Tano, et était utilisée comme monnaie par les Yaqui. De nombreux objets de toute espèce ornés de turquoises ont été trouvés dans différents tombeaux ou ruines de la région. Les principales de ces pièces sont des statuettes d'animaux ou des coquilles incrustées, des pendants d'oreilles, des colliers, etc., et ont été découvertes par Cushing et par Fewkes, en diverses parties de l'Arizona, mais surtout par Pepper au Pueblo Bonito du cañon de Chaco (cf. *Journal*, [Putnam anniversary vol.] T. VII. p. 337), aux recherches duquel on doit une mention particulière.

Actuellement encore les Indiens Pueblo se parent volontiers de turquoises ornant des bracelets, des colliers et des pendants d'oreilles ; ils y attachent d'ailleurs des croyances superstitieuses. Chez les Zuñi, les Hopi et les Navaho, la turquoise atteint son maximum de valeur, tandis qu'on ne la rencontre que rarement utilisée chez les Pima.

En résumé, l'usage de la turquoise est limité à la région comprise entre l'isthme de panama au sud et la Névada, le Colorado et le Texas au nord. Cette zone est celle qu'occupent les gisements de la pierre précieuse, et la distribution de la turquoise prouve d'autre part l'absence de communications entre les habitants des pueblos et les autres tribus du nord de l'Amérique. La turquoise était portée d'autant plus volontiers que ses gisements étaient à fleur de terre, qu'elle était d'un travail facile, et surtout que ses teintes rappelaient les couleurs du ciel, des plantes et des eaux.

Dr P.

WARDLE (H. Newell). *Certain rare West-coast baskets* (Quelques paniers rares de la côte occidentale). *American anthropologist*. Vol. 14, 1912, pp. 287-313, 3 planches, 6 figures.

De l'avis de Wardle, les anciens travaux de vannerie, quoiqu'un peu négligés jusqu'ici par les ethnologues, méritent de retenir longuement l'attention, car bien souvent ils témoignent du degré de culture artistique d'un peuple. C'est dans cet ordre d'idées que l'auteur étudie ici cinq spécimens de paniers de forme et de technique différentes. S'aidant de figures très explicites, Wardle expose, dans tous ses détails, l'art des anciens vanniers Indiens et en particulier celui des Tlingit. Si on ne peut le suivre dans un exposé aussi complet et aussi minutieux, destiné surtout à fournir une documentation à des études très spécialisées, on retire de son travail l'impression que les Indiens étaient parvenus à un haut degré de perfection dans l'art de la vannerie. C'est ainsi que l'auteur nous montre des paniers ornés, à l'intérieur comme à l'extérieur, de dessins représentant des figures humaines et animales stylisées et disposées d'une façon réellement artistique. Il est possible que l'examen d'un grand nombre de travaux de vannerie permette de mettre en valeur des affinités, plus ou moins étroites, entre certaines tribus de l'Amérique du Nord.

Dr P.

MOORE (Clarence B.). *Some aboriginal sites on Red River* (Recherches sur les antiquités de la « Red River »). *The Journal of the Academy of natural sciences of Philadelphia*. Vol. XIV, 1912. pp. 483-644. 1 carte. 137 figures, 8 planches.

Cl. B. Moore, poursuivant ses remarquables travaux sur l'archéologie du bassin du Mississippi, travaux dont plusieurs ont été signalés ici (cf. *Journal*, T. VII. pp. 275-276. T. IX. pp. 161-165), étudie aujourd'hui les antiquités qu'il a découvertes dans la vallée de la Red River, affluent du grand fleuve américain.

La Red River prend sa source au nord-ouest du Texas, puis, coulant de l'est à l'ouest, sépare le Texas au sud de l'Oklahoma et de l'Arkansas au nord ; s'infléchissant ensuite vers le sud, elle traverse en diagonale la Lousiane, puis vient se jeter dans le Mississippi un peu au dessous du 31e parallèle.

L'exploration archéologique de la région se fit au milieu de nombreuses difficultés dues tant à la culture du sol ou aux habitations qui étaient construites sur les mounds, qu'aux dépôts alluviaux apportés au moment des crues. Après avoir indiqué les principales caractéristiques des objets recueillis, l'auteur entre dans le détail des différentes fouilles pratiquées. Moore porta ses investigations sur 44 mounds et pour chacun d'eux étudie sa disposition exté-

rieure, sa structure intérieure, et les tombeaux qu'il contient. Dans ces tombeaux, l'auteur découvrit de très nombreux squelettes, soit isolés, soit réunis dans la même tombe ; les uns étaient étendus sur le dos, les autres reposaient soit sur le côté droit, soit sur le côté gauche, tandis que leur têtes étaient orientées dans des directions variables. Rarement on rencontra, à côté de squelettes, des bijoux ou des ornements divers ; d'intéressants schémas montrent, pour chaque mound, quelle était la position relative des squelettes et des poteries qu'il contenait. Malheureusement, beaucoup des ossements étaient calcinés, la crémation étant d'usage courant chez les habitants des mounds de la région.

On ne peut qu'indiquer ici, dans une brève énumération, les principaux des objets que ces fouilles ont mis à découvert.

Parmi les objets en pierre, les pointes de flèches en silex ont été très fréquemment rencontrées : elles se rapportent toutes au type ordinaire, triangulaire avec pédoncule servant à assujettir la pointe à la tige de la flèche. Mais on observe une variété infinie dans les détails de ces pointes ; les unes présentent sur leurs bords libres des encoches rapprochées en dents de scie, d'autres ont au contraire leurs bords découpés en larges festons, d'autres sont munies, à leur base, de deux pédoncules latéraux ; dans d'autres enfin, la partie antérieure, nettement détachée de la masse, forme comme une pointe secondaire. A côté de ces pointes de flèches en silex, on en a rencontré d'autres en cristal de roche. La même variété se retrouve dans les haches en silex taillé : si la plupart d'entre elles ont la forme ovoïde bien connue, d'autres ont au contraire leur partie postérieure concave, ou munie, de chaque côté, de pédoncules.

Les haches de cérémonie sont représentées par quelques forts beaux spécimens : haches en schiste, très effilées, longues de 18 et même de 38 centimètres, à bords amincis et à extrémité postérieure tranchante, objets d'un fini remarquable. Dans la même catégorie des objets de pierre se range une lame de silex taillé, d'un ovale allongé très pur, d'une minceur extrême, et présentant, sur tout son pourtour, une infinité de retouches fines et régulières ; cette lame fut trouvée sur le thorax d'un squelette d'homme. Des pierres tendres, analogues au tuffau, étaient utilisées pour donner aux pointes de flèches leur aspect définitif, et Moore a découvert un polissoir en forme de hache à base très fortement concave, et sur lequel s'observaient de profonds sillons. Les bijoux en pierre sont représentés par des pendentifs en schiste ; de petites dimensions, ils affectent souvent la forme d'un lézard. Des ornements d'oreille, en forme de disques, ont été trouvés dans quelques tombeaux ; ils sont faits d'une pierre analogue à la pierre à chaux et étaient autrefois recouverts de minces lames de cuivre. Moore signale encore un bijou en cristal de roche, dont la forme peut être comparée à celle d'une haltère très aplatie ou à celle d'un papillon, et semblable à des ornements trouvés en Floride, et enfin des perles de marbre ou de jaspe rouge, qui, réunies, constituaient sans doute des colliers, et une très curieuse reproduction, en pierre, d'une pirogue de petite taille.

Les objets en os ou en coquilles ne paraissent pas avoir été très abondants dans les mounds de la Red River. Parmi les premiers, on retiendra surtout des épingles d'os, plus ou moins allongées et de formes diverses ; les unes, ayant été

probablement destinées à fixer les cheveux, ont une de leurs extrémités aplatie et souvent travaillée, les autres sont simplement des tiges finement polies. Moore découvrit aussi des dents d'alligator qui, percées d'un trou à leur base, étaient utilisées comme pendentifs, et il semble qu'un maxillaire inférieur d'homme ait, sans doute comme trophée, été porté de la même façon.

Les coquillages ont fourni aux habitants des mounds de la Red River la matière de quelques ornements. On rencontre en effet des perles en coquillages pourvues d'un revêtement de cuivre plus ou moins intact, des ornements d'oreille, soit sous formes de disques aplatis, soit sous forme de longues aiguilles. Des pendentifs, taillés dans des coquilles, rappellent l'aspect du lézard ou celui de dents de carnivores, ou sont simplement discoïdaux, et alors souvent très joliment ouvragés. Mais l'utilisation la plus intéressante des coquillages est signalée par l'auteur qui présente des coupes faites avec des coquilles de grandes dimensions, dont l'intérieur a été soigneusement évidé.

Une courte mention doit être faite des objets en bois, constitués presque uniquement par des disques d'oreilles ou des pendentifs recouverts de cuivre, découverts par Moore, ainsi que des perles de verre trouvées dans les tombeaux.

L'industrie de la poterie avait atteint, chez les Indiens des régions visitées, un haut degré de perfection, ainsi qu'en témoignent l'abondance, la variété et le fini des objets de terre cuite décrits dans l'actuel travail. Les pipes de terre présentent les formes les plus diverses : on en rencontre d'extrêmement rustiques, dont le fourneau, cylindrique ou évasé, de hauteur et de diamètre variables, est placé à l'extrémité ou au contraire aux deux tiers du tuyau qui, dans ce dernier cas, forme comme une sorte d'éperon. Dans le mound de Gahagan, l'archéologue américain a trouvé une pipe d'un modèle très spécial et qui mérite une mention particulière : elle représente un homme assis sur ses talons, les jambes étant fortement repliées, et tenant entre ses bras le fourneau de la pipe qui, d'autre part, est appuyé sur sa poitrine. Un conduit spécial fait communiquer la face de cette statuette avec la pipe proprement dite, et permet à la fumée de s'échapper par la bouche de la figurine, en même temps que du fourneau.

Je ne tenterai pas ici de décrire ou de classer les vases si nombreux et si divers découverts par Moore, et me bornerai à signaler ceux qui paraissent, soit par leur décoration, soit par leur forme, devoir plus spécialement retenir l'attention.

Les formes des vases ou des récipients en terre cuite sont variables à l'infini : les uns sont cylindriques, d'autres ont l'apparence de bols plus ou moins évasés ou de calottes sphériques. Ces vases, de couleur uniforme, le plus souvent noire, rouge ou verte, sont ornés de dessins dont le nombre et la disposition défient toute description d'ensemble. Les formes élémentaires se compliquent par l'adjonction d'anses, par l'apparition de sortes de cabochons repoussés dans la paroi du vase, ou par la présence, sur le bord libre uni ou régulièrement dentelé des bols, de figurines humaines ou animales. Un degré de perfection plus grand est atteint dans les vases dont la partie globuleuse est

bilobée ou surmontée d'un col plus ou moins haut et plus ou moins étroit, tronconique ou régulièrement cylindrique, lisse ou orné de dessins incisés. Les mounds de la Red River contenaient encore des vases, sortes de coupes plus ou moins profondes, aux parois décorées d'ornements en saillie, et munies de quatre pieds réunis à leur base par un cercle de terre cuite ; les pieds de ces vases sont creux et contiennent des espèces de grelots. Enfin, de merveilleuses poteries polychromes, admirables tant par leur forme que par la régularité et le goût impeccable de leur décor ont été découvertes ; elles présentent généralement des dessins rouges et jaunes se détachant sur un fond noir.

Mieux qu'aucune description, les nombreuses planches qui illustrent le travail de Moore donneront une idée de la richesse des coloris et de la beauté de certaines formes des poteries dues à l'art des anciens Indiens de la Red River.

Dr P.

Engerrand (Jorge). *Nuevos petróglifos de la Baja California* (Nouveaux pétroglyphes de Basse-Californie). *Boletin del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*. Mexico, t. I, 1912, pp. 197-201.

— *Nota complementaria acerca de los petróglifos de la Baja California* (Note complémentaire au sujet des pétroglyphes de Basse-Californie). *Ibid.*, t. II, 1912, pp. 2-4.

Au cours d'un voyage en Basse-Californie, Engerrand a pu examiner et dessiner un grand nombre de pétroglyphes à San Fernando, à San Julio, à la Sierrita. Il a noté que dans cette région ces dessins se trouvent toujours à proximité de points d'eau. Bien qu'il ne les attribue pas aux ancêtres des Indiens actuels, il ne les considère pas toutefois comme préhistoriques, au sens propre du mot.

Les différences notables que l'on note dans leur conservation montrent que ces dessins remontent à des époques très diverses, certains dénotant une influence européenne manifeste.

Les pétroglyphes observés par Engerrand sont toutefois pour la plupart d'origine ancienne. Un grand nombre sont en partie effacés. Les couleurs dominantes sont le rouge, le jaune et le blanc.

Il y a quelques figurations humaines, mais le plus grand nombre des signes ne se prêtent pas à une interprétation. Un des dessins relevés à San Fernando, un des plus anciens d'après l'auteur, est remarquable par sa symétrie parfaite et par son caractère ornemental. Treize planches dont douze en couleur permettent de se faire une idée très exacte de ces anciennes productions indigènes.

La seconde note de Engerrand est uniquement destinée à réparer un oubli involontaire de l'auteur qui avait omis de citer dans son premier travail les belles études de Diguet sur le même sujet. Tout le monde saura gré à Engerrand de cet hommage rendu à notre savant collègue qui fut un des premiers explorateurs scientifiques de la Basse-Californie.

P. Rivet.

Atwood (Wallage W.). *A Geographic study of the Mesa Verde.* (Étude géographique de Mesa Verde.) *Annals of the Association of american geographers*, Vol. I, pp. 95-100, 2 planches.

L'auteur apporte ici quelques nouveaux détails sur l'emplacement et la structure des ruines de Mesa Verde, si magistralement décrites au point de vue archéologique, par W. Fewkes (cf. *Journal*. T. IX, 1912, pp. 150-153). Mesa Verde n'est autre chose qu'une partie du plateau qui a été ravinée et isolée par les torrents venus des Montagnes San Juan et qui se jetaient autrefois dans le Colorado par l'intermédiaire de la rivière San Juan. Après avoir dit quelques mots de la constitution géologique du plateau, Atwood montre les avantages que les habitants de ses falaises pouvaient tirer de leur situation stratégique, puis entre dans quelques détails sur la disposition et l'agencement des diverses constructions, édifiées avec les matières premières immédiatement à la portée des ouvriers; la difficulté de se procurer de l'eau avait conduit ces Indiens à fabriquer de grands vases de terre pour conserver l'eau de pluie. Quelque rude qu'ait été le climat au moment où la falaise de Mesa Verde était habitée, il semble hors de doute qu'il était moins rigoureux que de nos jours, où la région est inhabitable, faute de ressources. D'après Atwood, la date de ces ruines est fort ancienne, et il se demande si les habitants de Mesa Verde ne vivaient pas lors de la dernière époque glaciaire du Nord-Amérique.

Dr Poutrin.

Hörschelmann (von). *Die Pflanze in der Kunst des alten Amerika.* (La plante, motif artistique dans l'ancienne civilisation américaine). *Zeitschrift für Ethnologie*, T. 44, 1912, pp. 392-396.

Il s'agit bien entendu, dans cet article, de l'Amérique limitée au Mexique, au Yucatan et au Pérou. Car, ainsi que le remarque l'auteur, il en est de l'art américain comme de celui de l'ancien monde, la plante comme motif artistique n'apparaît que lorsque la civilisation a atteint un certain degré de développement, et encore elle n'est pas l'apanage de toutes les races, mais d'un petit nombre seulement. On ne trouve en effet des représentations de plantes que dans la haute

vallée de Mexico, où florissait, avant la conquête, la civilisation la plus brillante, à Cholula, à Oaxaca et surtout dans les documents écrits et illustrés que sont les Codex Borgia et Wiener, puis dans le domaine de la civilisation Maya, au Chiapas, au Guatémala, au Yucatan, et enfin au Pérou, dans les régions de Trujillo et de l'ancien royaume du Chimu.

Au Mexique, la fleur était un des 20 signes du jour, c'était le symbole de ce qui est précieux et noble : elle ornait, disposée en couronne, la tête des divinités. Elle est généralement représentée d'une manière schématique, ainsi que l'arbre, et les Codex Borgia et Fejervary-Mayer nous en offrent, de l'un et de l'autre, des figures qui sont très belles, très artistiques et très fines.

Au Pérou les fleurs et les feuilles apparaissent surtout comme ornements dans les poteries et dans l'art céramique.

Ch. A. Martin.

Medina (José Toribio). *Monedas usadas por los Indios de América al tiempo del descubrimiento según los antiguos documentos y cronistas españoles* (Monnaies en usage chez les Indiens d'Amérique à l'époque de la découverte, d'après les anciens documents et les chroniqueurs espagnols). *Actas del XVII° Congreso internacional de Americanistas. Sesión de Buenos Aires, 17-23 de mayo de 1910.* Buenos Aires, 1912, pp. 556-567.

Dans ce travail, le savant ethnographe chilien a réuni tous les renseignements que l'on trouve dans les anciens auteurs sur l'usage de monnaies d'une nature quelconque chez les indigènes du Nouveau-Monde : plumes d'oiseaux, morceaux de drap, tabac, feuilles de coca, mate, graines de cacao, grains de collier en pierre ou en coquille, clochettes, grelots, petites hachettes de cuivre, etc... Il est évident, comme le fait remarquer avec juste raison Medina, que la plupart de ces objets servaient aux échanges sans, pour cela, correspondre exactement à la conception que nous avons d'une véritable monnaie. De tous ces produits, ceux qui se rapprochent évidemment le plus de cette conception sont les petites hachettes en forme de T, usées dans le Centre-Amérique, qui, à en juger par les spécimens recueillis dans l'état de Oaxaca notamment, avaient perdu tout caractère utilitaire. Toutefois, un doute subsistait sur la légitimité de l'assimilation entre les hachettes signalées par les anciens écrivains et les objets découverts à Oaxaca. Le travail de Medina apporte la preuve que cette assimilation est juste. En effet, il a eu la bonne fortune de trouver dans les Archives des Indes de Séville, dans un rapport adressé au président du conseil des Indes, en date du 31 octobre 1548, par Francisco López Tenorio, habitant d'Antequera d'Oaxaca, une description de ces haches-monnaies accompagnée d'un dessin qui reproduit exactement la forme des pièces trouvées dans la même région.

C'est donc un petit problème d'archéologie américaine qui paraît aujourd'hui complètement élucidé par cette heureuse découverte.

P. Rivet.

Wardle (Newell H.). *Miniature clay temples of ancient Mexico* (Réductions en argile des temples de l'ancien Mexique). *XVIIe Congrès des Américanistes. México, 1910.* 1912, pp. 376-381, 2 planches.

Les réductions en argile des temples dédiés aux différents dieux des anciens mexicains ont déjà été signalées en 1827 par Icaza et Condra, qui en étudièrent, au musée de Mexico, plus de deux cents. La présence, sur ces objets, d'une statuette ou d'une sculpture représentant le dieu, permet, dans la majorité des cas, d'identifier le temple. Wardle décrit ici la reproduction des temples dédiés à Quetzalcoatl, à Centeotl, à Macuil-Xochitl, à Tepeyollotl qui reproduisent, partiellement ou en partie, les dispositions déjà rencontrées dans les différents codex. Il semble, et l'auteur est d'accord avec Icaza et Condra, que ces temples en miniature étaient pieusement conservés dans les maisons des indigènes en l'honneur du dieu auquel ils étaient consacrés.

Dr Poutrin.

Henning (Pablo), Plancarte (Francisco), Robelo (Cecilio A.) et González (Pedro). *Tamoachan, estudio arqueológico é histórico* (Tamoachan, étude archéologique et historique). *Anales del Museo Nacional de Arqueologia, Historia, y Etnologia.* México, t. IV, 1912, pp. 41-62.

La localisation, voire l'existence réelle, de la ville ou de la région appelée Tamoachan, qui, suivant Sahagún, fut le lieu où se fixèrent primitivement les Ulmèques, est encore très discutée. De l'étude critique du texte de Sahagún, les auteurs de ce travail érudit pensent pouvoir conclure que Tamoachan devait être à proximité de Teotihuacan, que Oxomoco, Cipactonal et ses deux autres compagnons, pour se rendre de la première localité à la seconde, passèrent par Xumiltepec, que Teputzecatl et ses compagnons découvrirent le pulque dans la région de Tamoachan.

Tous ces faits se passèrent dans le territoire qui correspond à l'état actuel de Morelos ; par conséquent, Tamoachan n'est nullement un pays mythique, encore que la mythologie s'en soit emparé par la suite.

P. Rivet.

GALINDO Y VILLA (Jesús). *Las ruinas de Cempoala y del templo de Tajin (Estado de Vera-Cruz)*. (Les ruines de Cempoala et du temple de Tajín (État de Vera-Cruz). *Anales del Museo nacional de Arqueologia. Historia y Etnologia de México*, n° extraordinaire dédié au XVIIIe Congrès international des Américanistes. México, 1912, pp. XCV-CLXI.

Ce mémoire est consacré à une expédition archéologique organisée par le Mexique, en 1890, dans le but de réunir des objets pour l'Exposition historique de Madrid de 1892. Cette mission confiée au Directeur du Musée national, D. Francisco del Paso y Troncoso, explora en huit mois un territoire de quatre-vingts lieues entre Papantla et Cotaxtla. Les résultats obtenus restèrent inédits et c'est pourquoi le nouveau directeur du Département d'archéologie de Mexico a tenu à en faire la publication.

Le but de l'expédition était double : elle devait tout d'abord rechercher et explorer le point où Cortès avait fondé, en 1519, la Villa Rica de la Vera-Cruz, premier établissement des Espagnols au Mexique, puis faire l'étude des ruines de Cempoala, visitées par Troncoso en avril 1890.

De la première partie de ces recherches, nous dirons seulement que l'emplacement de la Villa Rica fut définitivement fixé sur les pentes du Cerro de la Cantera et que les seuls vestiges de l'occupation espagnole qui y aient été recueillis furent une monnaie de cuivre et une bouterolle de dague.

Quant à la capitale du Totonacapan, Cempoala, ses ruines se trouvent dans le canton de Vera-Cruz, municipalité de San Carlos, sur les terrains de l'hacienda de San Rafael. Elles étaient recouvertes d'une épaisse forêt, dont les arbres, d'après le Dr Villada, avaient au moins trois siècles et demi. La ville était bâtie sur la rive gauche du rio de Actopan qui se jette à la mer sous le nom de rio de Chachalacas. Elle comprenait deux sortes de constructions : des enceintes et des terre-pleins. Les terre-pleins, qui en général ne dépassaient pas 1[m] 1/2 à 3[m] de hauteur, devaient servir d'emplacements d'habitations à en juger par les ustensiles domestiques qui y ont été trouvés. Ils sont en général polygonaux avec des angles toujours droits ; tantôt ils figurent une équerre ou des grecques, parfois des êtres vivants, c'est ainsi qu'un d'entre eux rappelle la forme d'un dieu couché dans la posture commune des calendriers rituels, un autre une tête de singe, etc... Ils ne semblent pas distribués suivant un plan défini mais répartis au hasard.

Suit la description détaillée des principaux édifices retrouvés à Cempoala, *Templo del Pimiento*, *Casa de Monteczuma*, *Templo de las Caritas*, etc.

L'auteur passe ensuite à la description des ruines de La Calera, à 34 kilomètres de Cempoala, des ruines del Colorado, de Paxilila, aux environs de Misantla, de Brazo Seco, de Cotaxtla Viejo, et enfin du grand temple de Tajin ou pyramide de Papantla (État de Vera-Cruz), dont la commission avait fait exécuter un modèle en bois pour le Musée national d'archéologie de México. Il en profite pour reproduire la très intéressante description qu'avait écrite de ce monument, en 1804, le Père jésuite Pedro José Márquez.

De très belles photographies, des plans illustrent très abondamment ce long mémoire et en augmentent le mérite documentaire.

P. R.

Engerrand (Jorge). *Preuve géologique de ce que la partie nord de la Péninsule Yucatèque n'a pas pu être habitée par l'homme durant l'époque quaternaire. XVIIe Congrès des Américanistes. México, 1910*, 1912, pp. 100-105.

La Géologie et la Paléontologie sont à la base de toute étude préhistorique, et en particulier de celles qui se rapportent à l'homme fossile. En Amérique plus qu'ailleurs, en raison de l'étendue des régions à explorer et de la difficulté des communications, le rôle principal appartient au géologue, et c'est pourquoi, dans les voyages qu'il fit dans la presqu'île de Yucatan, le savant professeur s'est appliqué surtout à l'étude géologique de la péninsule. Confirmant, dans leurs traits principaux, les résultats indiqués par Karl Sapper, il a pu limiter le terrain quaternaire et tracer la frontière qui le sépare des formations géologiques tertiaires. Comme d'autre part ce quaternaire est d'origine marine, qu'il a été recouvert par la mer pendant l'époque quaternaire, et que par suite, l'homme n'a pu y vivre, on doit conclure que si l'existence de l'homme préhistorique est probable dans la partie centrale du Yucatan, elle est à rejeter pour la partie nord, c'est-à-dire pour la région précisément formée de ces terrains quaternaires.

Et cette affirmation se trouve confirmée par les faits, puisque dans les « partidos » de cette région, il n'a été trouvé par l'auteur aucune trace d'occupation humaine, soit sous forme de silex taillés, soit sous quelque autre forme.

Ch. A. Martin.

Hagar Stansbury). *Zodiacal symbolism of the mexican and maya months and day signs* (Relations entre les signes du zodiaque et les mois mexicain et maya, et les signes des jours). *XVIIe Congrès des Américanistes. México, 1910*, 1912, pp. 140-159, 4 planches.

Après une étude très fouillée et très documentée portant sur divers codex mexicains ou maya, dans lesquels on retrouve, associés, les figurations des différents mois et les signes du zodiaque, l'auteur, s'appuyant sur les travaux de Duran et de Sahagun, montre qu'il y a d'évidentes analogies entre les mois maya et mexicains d'une part, et d'autre part les zodiaques de douze signes ou ceux de huit signes et de deux doubles signes. Les arguments que Hagar

apporte à l'appui de sa thèse sont autant de documents utiles pour l'étude des codex ; et il n'est pas peu surprenant de constater que les divisions du jour, chez les anciens mexicains, correspondent aux divisions qu'utilisaient les Hindous et les Arabes, et que de semblables analogies se retrouvent chez les Aymara et les Quichua du Pérou. Il y a là, dans des races bien différentes, une unité de conception et d'interprétation du symbolisme astronomique qu'on ne peut que constater, sans pouvoir chercher à en donner la raison.

Dr Poutrin.

Spinden (H. J.). *The chronological sequence of the principal monuments of Copan (Honduras)* (La suite chronologique des principaux monuments de Copan, Honduras). *XVIIe Congrès des Américanistes. México, 1910*, 1912, pp. 357-363, 9 planches, 1 tableau.

L'auteur s'est proposé de tenter, par l'examen approfondi de vingt-cinq stèles découvertes à Copan, de déterminer leur âge respectif. Toutes ces stèles portent, sculptées en bas-relief, des représentations d'hommes et d'animaux plus ou moins stylisées. Spinden les classe, en même temps que les autels, les temples, les mounds, etc., en quatre grands groupes occupant un cycle de 179 ans. Chacun de ces groupes se subdivise en nombreuses séries secondaires, dont chacune est identifiée par un ensemble de détails de sculpture qui lui sont spéciaux. Le système de classification de l'auteur trouve sa vérification dans ce fait que sur beaucoup de stèles ou de monuments divers, on a retrouvé des inscriptions maya qu'on a pu déchiffrer. On peut donc fixer à 200 ans environ la durée de la période artistique à Copan, et, sans qu'on puisse toutefois rien préciser à cet égard, il est logique de la faire remonter aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

Dr P.

Tozzer (A. M.). *The ruins of northeastern Guatemala* (Les ruines du nord-est du Guatémala). *XVIIe Congrès des Américanistes. México, 1910*, 1912, pp. 400-405.

Dans une courte communication, l'auteur rappelle les principales découvertes faites déjà dans cette région du Guatémala par Maudslay, Maler, de Périgny, et enfin par la toute récente expédition du Peabody Museum, expédition dont les travaux seront publiés in extenso. Le pays, au nord-est du Guatémala, est parsemé d'un grand nombre de mounds, de forme carrée, entourés d'un mur, et qui étaient, sans aucun doute, des cimetières ; l'inhumation était d'ailleurs exceptionnelle et presque tous les ossements découverts présentaient des traces de crémation. Tozzer compare les procédés architecturaux qui ont

été usités dans les monuments de Tikal, de Nakun et de Mitla, procédés qui ne diffèrent que par la quantité variable et la nature de la pierre et du ciment. Les édifices de Tikal, sur lesquels l'auteur s'étend plus longuement, doivent être attribués au début de la présence des Maya. Dans cette notice, Tozzer se borne à effleurer divers sujets des plus intéressants, et nous souhaiterons que bientôt il nous fasse connaître, dans leur détail, les résultats des fouilles qu'il a dirigées au Guatémala.

Dr P.

MacCurdy (George Grant). *Notes on the ancient art of central America* (Notes sur l'art ancien de l'Amérique centrale). *American anthropologist*. Vol. 14, 1912, pp. 314-319, 9 figures.

A propos d'une amulette de pierre représentant un corps de grenouille qui est surmonté de têtes d'alligators, amulette qui provient de Talamanca (sud-est de Costa-Rica), l'auteur fait remarquer que cet objet de pierre semble avoir été travaillé de la même façon qu'un objet de métal, et le compare avec divers bijoux et amulettes du Chiriqui. Toutes ces figurines, en or le plus souvent, qu'elles représentent des jaguars, des perroquets ou d'autres animaux, sont toujours ornementées et compliquées, généralement au-dessus de la tête, par des motifs variés dans lesquels on peut reconnaître des gueules de crocodile auxquelles une interprétation des plus fantaisistes fait souvent perdre leurs principales caractéristiques. Il existe, à n'en pas douter, et comme Gabb le faisait remarquer en 1875, une ressemblance indéniable entre les bijoux du Chiriqui et ceux du Costa-Rica méridional ; de même on ne saurait nier l'analogie que présente une plaque de terre cuite trouvée au Vénézuela et décrite par Marcano avec une plaque d'or du Chiriqui ; toutes deux portent en relief les mêmes cabochons et leur pourtour est travaillé d'une façon identique.

Dr P.

Joyce (Thomas A.). *South American archaeology*. An introduction to the Archaeology of the South American Continent with special reference to the early history of Peru with numerous illustrations and a map. (Archéologie sud-américaine) London, Macmillan and Co. and Philip Lee Warner. 1912, 8°, pp. IX.-292, pl., carte.

L'objet de ce très intéressant ouvrage est de nous présenter un tableau, mis à point, des recherches archéologiques dont l'Amérique du Sud et plus particulièrement le Pérou, ont été l'objet, et de montrer à quoi elles nous conduisent.

Entre les mains d'un homme moins versé dans la matière et d'un esprit moins judicieux, un pareil travail nous inspirerait quelque inquiétude. En général, il faut se méfier de ces généralisations hâtives qui amusent le lecteur superficiel, mais qui, le plus souvent, égarent le travailleur sérieux. Ici, toutefois, cet inconvénient n'est pas à craindre. M. Joyce a une culture scientifique qui le met en garde contre les conclusions prématurées et il connaît les choses dont il parle pour les avoir vues lui-même. On peut donc prêter une attention confiante à ses suggestions qui, dans la mesure ou elles sont faites, ouvrent plus largement la voie aux investigations critiques.

Après une esquisse géographique de l'Amérique du Sud, nécessaire à l'intelligence de ce qui va suivre, M. Joyce fait un exposé de tout ce que nous savons des populations pré-Incasiques de la région Andine et de celles qui s'y rattachent, où il faut chercher, de l'aveu de tous les archéologues, les origines de la civilisation particulière aux Péruvieus. Cet exposé historique et critique commence à la Colombie, comprend l'Équateur et s'arrête longuement au Pérou qui forme l'objet principal des recherches de notre archéologue. La question, si obscure, de la suite véritable des Incas y est clairement présentée, l'histoire des conquêtes et de l'extension graduelle de leur empire y est faite comme elle ne l'a jamais été, et les mœurs, coutumes, pratiques religieuses et autres relatives à la vie commune de ce peuple, y sont peintes en traits lumineux. Cette partie est une des plus intéressantes de ce livre si plein d'aperçus nouveaux et curieux. Elle ne peut soulever aucune objection ; il n'en est pas de même de celle qui va suivre.

Dans ce que j'appellerais la seconde partie de son livre : celle qui en est évidemment la principale, à ses yeux tout au moins, M. Joyce cherche les conclusions que l'on peut tirer des faits qu'il a exposés. Ici nous entrons sur un terrain moins ferme et où l'on ne peut se mouvoir avec la même sécurité. Quand on nous fait observer que la mention, dans les anciennes chroniques péruviennes, de l'existence de ruines dont l'origine était inconnue, que la domestication du Lama et la création de plusieurs variétés de maïs et de patates, ne peuvent s'expliquer que par une antiquité plus grande que celle dont témoignent les annales incasiques, il faut souscrire complètement à cette manière de voir.

C'est ainsi encore qu'il faut admettre avec notre auteur une origine commune des populations pré-incasiques dont les centres d'activité étaient à Tihuanaco, à Mesca et à Truxillo et dont la civilisation avait précédé celle des Incas. M. Joyce justifie cette supposition sur une étude très minutieuse des ruines archéologiques, des poteries et autres objets appartenant à ces trois localités où il relève, à côté de différences très marquées, des ressemblances étroites et fondamentales. Dans son opinion c'est à Tiahuanaco qu'il faut placer l'origine de la culture dont on trouve tant de traces, et, à en juger par ce que nous savons des ruines cyclopéennes de cette curieuse localité, non encore complètement explorée, cette opinion paraît fondée. Mais il aborde ensuite des questions moins évidentes par elles-mêmes et, en tout cas, plus discutables. Selon lui, la thèse que soutiennent encore tants d'érudits et d'après laquelle la

civilisation relative que les Espagnols trouvèrent au Nouveau Monde serait originaire de l'ancien continent, ne repose sur aucune base solide. En principe nous sommes d'accord avec M. Joyce sans admettre cependant que, dans l'état actuel de nos connaissances, on puisse trancher la question avec quelque certitude.

Outre les diverses traditions pré-colombiennes donnant à l'homme américain une origine étrangère, outre la reproduction, chez lui des traits caractéristiques du type mongol et cette ressemblance indéniable qui existe entre certains des monuments qu'il a laissés et quelques-uns de ceux de l'ancien continent, il y a cette raison, qui n'est pas négligeable, que jusqu'à présent il a été impossible de produire aucun fait scientifiquement établi, autorisant à dire que l'homme américain a pu évoluer sur place. Ces raisons et d'autres qui ne peuvent être écartées sommairement, laissent les défenseurs de l'origine européenne, asiatique ou polynésienne de l'homme américain, sur un terrain qui ne manque pas de fermeté, car on peut en déduire cette conséquence que si l'homme américain vient réellement de l'ancien monde, il a dû apporter avec lui les rudiments de civilisation dont il existe encore tant de traces.

L'erreur de cet argument est de confondre l'origine de l'homme américain avec celle de ses connaissances architecturales, artistiques et autres. Il n'a pas évolué sur place puisqu'on ne trouve aucun débris ostéologique établissant le fait, mais il a pu créer et développer sur les lieux mêmes la civilisation dont il a fait preuve. Il a du arriver au Nouveau monde, après avoir atteint son complet développement physique, mais encore dans la phase néolithique, et n'a emprunté à son pays d'origine aucun éléments de sa civilisation, car, dans ce cas on les reconnaîtrait d'une manière certaine.

Remarquons, en effet, que si les monuments de l'Amérique centrale offrent certaines ressemblances avec d'autres appartenant à l'Ancien Monde, ces ressemblances ne s'étendent pas aux inscriptions qui s'y trouvent. Or, les formes architecturales sont étroitement liées aux formes graphiques et si l'homme américain avait emporté avec lui le souvenir de quelques constructions qu'il a cherché à reproduire plus tard, il aurait, à plus forte raison, gardé la mémoire de quelques-uns tout au moins des signes servant à l'expression de la pensée, ce qui n'a pas été le cas puisqu'il est impossible d'établir l'identité d'aucun des signes de ce genre, que portent les monuments américains, avec ceux qui ont été en usage dans l'ancien monde. Cette particularité à laquelle on n'a pas fait suffisamment attention, détruit tout espoir de découvrir un jour quelque inscription bilingue comme celles qui ont permis le déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens et autres. Si l'on parvient jamais à lire les inscriptions des monuments Mayas c'est qu'on en aura trouvé la clé dans quelque document de l'époque de la conquête resté inconnu jusqu'à ce jour.

Aux raisons qui précèdent M. Joyce fait observer, avec raison, que les traditions d'origine étrangère conservées par les Indiens peuvent se rapporter à des émigrations venant, non de l'ancien monde, mais de quelque autre partie du nouveau ; que, lors de l'arrivée des Espagnols, les Péruviens n'avaient aucune idée de la navigation maritime, ce qui n'aurait pas été le cas s'ils étaient

originaires de contrées situées outre mer ; et que des émigrants étrangers, déjà en partie civilisés, auraient conservé quelques formes de leur ancienne langue qu'on reconnaîtrait dans les nouveaux idiomes.

De toutes ces considérations et de quelques autres qu'il serait trop long de mentionner ici, M. Joyce conclut que si l'on peut admettre la possibilité de quelques anciennes communications entre les deux mondes, elles n'ont eu aucune influence sur le développement de la civilisations Andine qui reste purement américaine, conclusions qui nous semblent justifiées.

M. Joyce ne touche qu'en passant à la question des origines premières ; il est intéressant néanmoins de faire connaître son opinion sur ce point. Selon lui c'est dans l'Amérique du Sud que se trouvent les plus anciennes traces de l'homme et elles dateraient de l'époque quaternaire. Cette opinion à laquelle nous n'osons souscrire est évidemment basée sur les assertions un peu hasardées de M. Ameghino. Elle n'aurait sans doute pas été formulée, si notre auteur avait connu le rapport de M. Hrdlicka sur sa récente mission dans l'Amérique du Sud.

Les deux plus anciennes races de ce continent, nous dit-il encore, auraient été, la première dolichocéphale, la seconde brachycéphale, et l'on peut supposer que l'une vint d'Europe en Amérique par le Groenland, tandis que l'autre serait venue d'Asie en passant par le détroit de Behring. M. Joyce n'avance d'ailleurs ces opinions que sous toute réserve, et il a raison de le faire. La science n'est pas encore en état de trancher cette grosse question.

En somme, malgré quelques théories dont l'expression semble un peu prématurée, le livre du savant assistant au département d'ethnologie du British Museum, est des plus recommandables. Il ouvre au lecteur attentif des aperçus nouveaux et abonde en vues ingénieuses. C'est l'œuvre d'un homme qui sait et qui juge bien. On ne peut le lire sans profit.

HENRY VIGNAUD.

ROCHEREAUX (Padre J. H.). *Pamplona. Descripción, tradiciones y leyendas, historia* (Pamplona. Description, traditions et légendes, histoire). Pamplona, 1911.

Nous ne pouvons que signaler ce petit volume remarquablement édité et abondamment illustré de belles phototypies où l'on trouvera des détails très intéressants sur l'histoire de la ville colombienne de Pamplona, car il sort un peu du cadre habituel de nos études. Toutefois, nous devons mentionner un chapitre consacré à l'archéologie avec description des sépultures indigènes et des restes des civilisations précolombiennes rencontrées dans la région. Nous savons d'ailleurs que ce n'est là qu'une esquisse rapide que l'auteur se propose de développer longuement et qu'il a déjà réuni, en vue de ce travail, de belles collections dans le petit musée dont il a la direction.

P. RIVET.

Oramas (Luis R.). *Rocas con gravados indigenas entre Tacata, San Casimiro y Güiripa (Cordillera interior)* (Roches avec gravures indigènes entre Tacata, San Casimiro et Güiripa (Cordillère intérieure). *Universidad central de Venezuela*, Caracas, 1911.

Les travaux des savants vénézuéliens nous parviennent trop rarement. Nous le regrettons d'autant plus vivement que le territoire de cette république sud-américaine renferme des trésors archéologiques, dont les recherches de Ernst et de Marcano ne nous ont livré qu'une faible partie. Il semble que, dans ces régions, les indigènes aient été plus portés qu'en aucune autre à couvrir les rochers de pictographies. Celles que décrit et figure d'après des documents photographiques M. Oramas ont été découvertes dans la région habitée au moment de la conquête par les indiens Quiriquire appartenant à la famille Caribe.

Les quatre pétroglyphes sont en grande partie composés de figures schématiques, représentées par des cercles et par des points ; mais il y a aussi des dessins à peine stylisés représentant des animaux, en particulier des lézards ou autres reptiles voisins.

Il serait intéressant que l'auteur continuât le relevé de ces curieuses gravures et en fit quelque jour une étude d'ensemble en les comparant à celles des pays voisins, notamment à celles que l'on a trouvées sur le haut plateau colombien et dans le bassin de l'Amazone.

P. R.

Verneau (R.) et Rivet (P.). *Ethnographie ancienne de l'Équateur*, fasc. 1, Paris, 1912 (*Mission du service géographique de l'armée pour la mesure d'un arc de méridien équatorial en Amérique du Sud sous le contrôle scientifique de l'Académie des Sciences, 1899-1906*, t. VI).

L'ouvrage dont le titre précède est, au point de vue de l'archéologie de l'Amérique du Sud et même du Nouveau Monde tout entier, l'un des plus importants, et à certains égards le plus important, qui ait été publié depuis longtemps sur le même sujet. Ce volume fait partie de la riche série de monographies scientifiques, encore en voie de publication, auxquelles a donné lieu la mission géodésique de l'Armée pour la mesure d'un arc de méridien équatorial dans l'Amérique du Sud. A en juger par le titre, il aurait pour auteurs le Dr Verneau et le Dr Paul Rivet ; mais avec une loyauté qui n'étonnera personne, et avec une bonne grâce qui en double le prix, l'éminent conservateur du Musée d'Ethnographie a tenu à déclarer que sa collaboration a été des plus modestes et que c'est au Dr Rivet, avec lequel il est d'ailleurs en complet accord, que revient surtout le mérite d'avoir fait ce grand travail.

Grand travail n'est pas de trop, car, par son étendue aussi bien que par la nouveauté de la méthode et par la portée générale de ses vues, c'est un livre considérable. D'ordinaire, en effet, les explorateurs, qui recueillent les vestiges des anciennes civilisations, se bornent à les décrire et à en donner des représentations plus ou moins exactes, laissant à d'autres le soin de montrer les conséquences qu'on peut en tirer. Les auteurs ont procédé autrement. Après avoir classé tous les objets réunis ainsi que les plans, dessins et photographies pris sur place, et avoir relevé dans les anciens chroniqueurs espagnols tout ce qui se rapportait au sujet, ils ont institué une étude comparative entre leurs propres trouvailles et celles qui existent dans les musées publics ou privés, et ont pu voir ainsi les choses de plus haut et d'une manière plus générale.

Avant d'aborder directement leur sujet : l'exposé critique des vestiges qui révèlent l'état de développement qu'avaient atteint les populations précolombiennes de l'Équateur, MM. Verneau et Rivet passent en revue toutes les tribus indiennes qui habitaient la région à l'époque de la conquête. C'est une introduction solide et intéressante dont tous les éléments sont empruntés à des témoignages contemporains.

Passant ensuite aux objets mêmes qui sont les témoins muets du passé qu'il s'agit de reconstruire, les auteurs nous en donnent une description très claire qu'accompagnent de nombreux dessins. Les objets en pierre, qui pour les populations primitives sont de première nécessité, ont particulièrement fixé leur attention et leur suggèrent cette conclusion qu'on ne saurait leur attribuer une date antérieure à la période néolithique. C'est une opinion qu'il faut retenir, car elle confirme celle des archéologues du Bureau d'ethnologie de Washington.

L'étude des objets d'usage journalier, outils, ornements, armes, etc., si féconde en révélations intéressantes sur les conditions de l'existence des peuples et sur le degré de développement auquel ils sont parvenus, forme comme le canevas de l'œuvre. Les auteurs prennent ces objets un par un, les décrivent, en expliquent l'usage, les comparent à d'autres et en cherchent l'origine. On trouve dans ces notices, dont chacune est un petit traité sur la matière, des renseignements aussi curieux que peu connus sur l'industrie des populations précolombiennes de l'Équateur et des régions voisines, sur leur manière de travailler la pierre, le bois et les métaux, sur la connaissance qu'elles avaient de l'or, du cuivre, du platine, de l'argent, de l'étain, et sur leurs procédés de fabrication. Elles savaient extraire du sol ces métaux, elles savaient les travailler, l'art de dorer et d'argenter le cuivre leur était connu ainsi que celui de faire des alliages.

Ce qui caractérise, dans ce travail, l'étude de tous ces objets, c'est que leur description est accompagnée de l'indication précise de toutes les localités du Nouveau Monde où on les trouve, indication suivie de celle des auteurs et des ouvrages qui sont la source des renseignements donnés. Cette répartition géographique, soigneusement établie, suffit à elle seule pour suggérer d'importantes considérations sur les liens qui unissent des populations souvent très éloignées les unes des autres et sur la marche des civilisations perdues de l'Amérique.

Ce sont là les grandes lignes de l'ouvrage ; mais nous ne pouvons clore cette insuffisante analyse d'un travail aussi riche en information et en idées nouvelles sans nous arrêter un instant sur les conclusions qu'elles suggèrent. MM. Verneau et Rivet sont, à cet égard, d'une prudence rare, et qu'on ne saurait trop louer. Ils n'avancent rien qui ne soit justifié par les faits qu'ils ont patiemment analysés et rapprochés les uns des autres.

C'est ainsi que les auteurs peuvent établir que la civilisation équatorienne est un complexe où l'on peut découvrir des éléments d'origine très diverse, dont l'action s'est manifestée à des époques très différentes. Le premier élément est d'origine orientale et amazonienne, le second élément est venu de régions septentrionales, de Colombie et d'Amérique centrale, le troisième enfin a été apporté par les envahisseurs incasiques qui, à une époque historique, ont conquis le royaume de Quito et l'ont annexé à l'empire du Cuzco.

L'avantage de la méthode suivie par les auteurs est que leurs conclusions ne se limitent pas aux pays qu'ils ont étudiés et qu'ils peuvent les étendre aux pays limitrophes. C'est ainsi qu'ils montrent que l'influence amazonienne a fait sentir son action jusque sur les hauts plateaux péruviens, comme l'avait déjà admis Max Uhle, mais en y ajoutant cette précision qu'elle n'y est arrivée que secondairement après avoir déjà subi une évolution progressive remarquable dans les Andes équatoriennes ; c'est ainsi également qu'ils établissent que l'invasion des peuples plus civilisés de l'Amérique centrale a atteint certainement le littoral péruvien après avoir submergé l'Équateur tout entier.

Il est à signaler que ces faits sont en conformité avec certaines traditions qui avaient subsisté jusqu'à l'époque de la conquête ainsi qu'avec les données que nous fournit l'étude linguistique de ces contrées.

Ce volume, fruit de cinq années d'études faites sur place dans la région interandine, et de longues recherches poursuivies ensuite dans les musées et dans les bibliothèques, ne forme, cependant, que la première partie de l'œuvre consacrée à l'Équateur ancien et aux régions circonvoisines.

Un second fascicule où l'on trouvera un index des nombreux ouvrages consultés et cités, index qu'on peut considérer comme une bibliographie de la matière, complétera ce vaste travail dont on ne saurait trop louer la science, la rigoureuse méthode et les judicieuses conclusions.

Henry Vignaud.

Jijón y Caamaño (J.). *El Tesoro del Itschimbia Quito. — Ecuador.* (Le Trésor de Itschimbia, Quito, Équateur). London, John Bale, Sons and Daniel's son, in-4°, p.p. 20 planches.

En creusant une tranchée dans sa villa de Itschimbia, en dehors des murs de Quito, dans un lieu connu sous le nom de La Tola et riche en restes incasiques, M. José Rafael Delgado a découvert une sépulture précolombienne qui contenait des ossements, des objets en céramique et des ornements en or et en

argent. Les ossements sont malheureusement dans un état de décomposition qui ne permet pas de les étudier. Mais il n'en est pas de même des autres trouvailles. Il y a parmi celles là des vases à trois pieds, des *narigueras*, ornements pour le nez dont deux en or et six en argent, une paire de pendants d'oreilles formés d'un cercle en or dont le milieu est rempli par une étoile à huit pointes au centre de laquelle se trouve une petite figure humaine à tête ovale, avec les bras ouverts, et un collier auquel pendent huit planchettes minces dont l'extrémité supérieure est ornée d'une perle. Le tour du collier est formé de perles en or.

Malheureusement, les précieux objets trouvés dans cette sépulture ne sont pas tous arrivés à M. Jijón y Caamaño qui a décrit et dessiné ceux qu'il a pu voir dans la plaquette ci-dessus indiquée. Pour lui, il n'est pas douteux que la sépulture de La Tola est pré-incasique et que les objets trouvés sont du type Colombien. Les archéologues trouveront dans le mémoire de M. Jijón y Caamaño d'autres indications qui leur permettront d'étudier plus complètement ces curieux spécimens de l'industrie artistique des populations primitives de l'Équateur.

H. V.

FOOTE (H. W.) et BUELL (W. H.). *The composition, structure and hardness of some peruvian bronze axes* (La composition, la structure et la résistance de quelques haches en bronze péruviennes). *The American Journal of Science*, Vol. XXXIV, n° 200, 1912, pp. 128-132, 8 figures.

Les trois haches de bronze qui font l'objet de ce travail ont été recueillies, dans les vallées des rivières Pampaconas et Urubamba, par le Prof. Hiram Bingham, lors de l'expédition Yale au Pérou (cf. *Journal*, t. IX, 1912, p. 164, 393, 476).

L'analyse chimique de ces spécimens montre que les alliages qui les composent sont extrêmement variables en ce qui concerne la proportion d'étain, de 12 à 3 0/0, et qu'ils contiennent une petite quantité de soufre. A ces différences de composition correspondent des différences de structure, et c'est ainsi que le métal le le moins riche en étain est beaucoup moins friable et plus facile à travailler que celui où l'étain entre dans une plus grande proportion.

Les auteurs ont réalisé un alliage semblable à celui des haches et en ont étudié la microstructure dans diverses conditions de coulée et de forgeage. Les intéressantes observations qu'ils ont faites les conduisent à conclure que les haches découvertes par H. Bingham étaient portés à une température bien supérieure à 500°, puis qu'elles étaient forgées à chaud ou à froid après refroidissement brusque. Ces manipulations exigeaient d'ailleurs une grande habileté de la part des artisans.

Dr POUTRIN.

Locke (L. Leland). *The ancient Quipu, a peruvian knot record* (L'ancien Quipu, registre péruvien fait de cordes nouées). *American anthropologist*. Vol. 14, 1912, pp. 325-332, 4 planches.

De tous temps et en tous lieux, l'homme a utilisé, pour se rappeler certains nombres, des cordes portant des nœuds, nœuds qui, dans bien des cas aussi, tenaient lieu de lettres. Les Inca qui, malgré la complexité de leur civilisation, ne connaissaient aucune sorte d'écriture, ont poussé l'usage des cordes nouées jusqu'à l'extrême. Ils se servaient des *quipus* (mot Quichua qui signifie nœud) non seulement pour compter, mais encore pour conserver et transmettre les ordres royaux, les poèmes, les traditions, les discours, etc.

Les anciens *quipus* se composaient d'une corde principale, dont la longueur variait entre quelques centimètres et un mètre, à laquelle étaient appendues des cordelettes dont le nombre pouvait dépasser la centaine. Chacune de ces cordelettes portait des nœuds variables comme forme et comme nombre, et Locke indique, pour la plupart d'entre eux, la manière dont ils étaient faits et leur signification. Les couleurs variables des diverses cordes ne dépendaient que de la fantaisie de l'Indien ; d'un autre côté il semble certain que les *quipus* ne servaient pas à calculer, mais jouaient simplement le rôle de registres sur lesquels auraient été inscrits les évènements mémorables.

Dr P.

Hiram Bingham. *Vitcos, the last Inca Capital* (Vitcos, la dernière capitale des Incas). Reprinted from *Proceedings of the American Antiquarian Society*, Worcester, 1912, in-8°, 64 pages.

On sait qu'en 1536, après l'effort suprême que fit l'Inca Manco pour reprendre Cuzco tombé entre les mains des Espagnols, cet Inca, suivi de son armée et des Péruviens qui s'étaient attachés à sa fortune, chercha un refuge dans la région montagneuse de *Vilcapanca*, au N.-E. de l'ancienne capitale, et qu'il fonda une nouvelle capitale dans cette région difficilement accessible, tant par son altitude élevée que par son caractère géographique. La ville qu'il bâtit là, et qui est connue des anciens chroniqueurs sous le nom de Vitcos, paraît avoir eu une certaine importance, mais depuis très longtemps déjà on a perdu toute trace de son existence. C'est principalement pour découvrir le véritable emplacement de cette seconde capitale incasique et y faire des recherches archéologiques que l'expédition de Yale, destinée au Pérou, a été organisée. Sous la direction de Mr Hiram Bingham, elle a commencé son exploration qui a déjà donné des résultats intéressants que nous avons fait connaître dans le tome IX de notre *Journal* (voyez p. 164, p. 393, p. 476). Depuis lors Mr Bingham a donné de plus amples détails sur l'œuvre qu'il a entreprise et nous savons aujourd'hui qu'il a pénétré dans toute la région que les Péruviens occupèrent pendant la der-

nière phase de leur indépendance, qu'il y a constaté les ruines d'importantes constructions monumentales et y a recueilli des débris archéologiques du plus grand intérêt. Dès maintenant le chef de l'expédition croit pouvoir affirmer que Vitcos doit être identifié avec la localité appelée actuellement Rosaspata, ce que confirmera, probablement, l'étude des spécimens de l'industrie incasique qu'il a rapportés. Le travail de Mr Bingham est très documenté et viendra en aide à ceux qui voudront reprendre cette question. Il est suivi d'une excellente biographie spéciale à la matière [1].

Henry Vignaud.

Uhle (Max). *La esfera de influencia del pais de los Incas* (La sphère d'influence du pays des Incas). *Trabajos del cuarto Congreso cientifico (1° pan-americano) celebrado en Santiago de Chile del 25 de Diciembre de 1908 al 5 de Enero de 1909*, t. XIV : *Ciencias naturales, antropológicas y etnológicas*, t. II. Santiago de Chile, 1911, pp. 260-281.

Bien que cet important travail ait déjà été publié en 1909 [2], nous saisissons avec empressemment l'occasion qui nous est offerte de le signaler à nos lecteurs.

Uhle commence par donner un exposé du développement des diverses civilisations du Pérou. La civilisation primitive de cette région est représentée pour lui par celle des populations les plus anciennes de pêcheurs de la côte dans la région d'Ancon et de Supe ou par celle des Uros de Bolivie ; à cette époque lointaine, il n'y avait pas de céramique peinte ni d'industrie textile, et l'agriculture n'existait pas encore. La linguistique et l'archéologie fournissent à Uhle la preuve que ces tribus étaient apparentées avec les peuplades de l'Orient américain : en effet, selon lui, la langue des Uros présente des affinités avec des langues de cette région, et d'autre part, il retrouve aussi bien dans l'ancien Pérou que chez les peuples de la forêt brésilienne la coutume de priser, l'usage du labret et de disques introduits dans le lobule de l'oreille, des formes de propulseurs analogues.

Vint ensuite la civilisation dite d'Ica et de Nazca, qui s'étendait depuis la vallée d'Acarí jusqu'à Pacasmayo, au nord de Trujillo, et qui a laissé des traces à Huamachuco, dans la quebrada de Pisco jusqu'à Huaitará et dans la vallée de Lima jusqu'à Chosica. Suivant Uhle, cette culture est d'origine centre-américaine.

La période suivante correspond à la civilisation de Tiahuanaco qui embrasse

1. Ce travail peut être rapproché d'une étude faite par le Pr Hiram Bingham sur le même sujet (*Harper's Magazine*, octobre 1912), et qui, sur certains points, le complète, tandis qu'une abondante illustration en rend la lecture facile et attrayante.

2. *Revista histórica*, t. IV, Lima, 1909, p. 5.

tout l'ancien Pérou, de Tiahuanaco et Moquegua jusqu'à l'extrême nord, tant dans la Cordillère que sur le littoral et dont l'influence se fait sentir nettement jusqu'en Équateur. Pour Uhle, cette influence a été encore plus étendue et s'est exercée jusque sur les tribus de l'Orient américain, dans les vallées diaguites et au Chili.

Vint enfin la civilisation incasique. La grande expansion de l'empire des Incas se fit en un temps relativement court, en moins de cinq ou six générations. Au nord, leur civilisation atteignit jusqu'à la Colombie où, suivant Uhle, l'usage de la coca serait d'origine incasique ; leur influence se fit sentir à l'est des Andes jusqu'au pays des Moxos, et, par pénétration, jusqu'à l'embouchure du Yapurá, jusqu'au pays des Chiriguanos, au sud dans tout le pays diaguite d'une part et dans le territoire chilien septentrional. Il ne manque même pas d'indices d'influence incasique jusqu'au Paraguay.

Il nous est impossible de citer ici tous les faits d'ordre historique, linguistique, ethnographique ou archéologique que cite Uhle à l'appui de sa thèse. Il y a là une grande documentation dont chaque terme devrait être examiné en détail. Les passer en revue nous entraînerait trop loin. Aussi nous contentons-nous dans cette analyse de donner en quelque sorte le schéma succinct des conceptions auxquelles de nombreuses années d'études patientes et minutieuses ont conduit le savant ethnographe allemand. Cet article est en somme la synthèse de ses idées sur la chronologie des diverses civilisations péruviennes, sur leur sphère d'action et sur leur origine.

P. Rivet.

Uhle (Max). *Los origenes de los Incas* (Les origines des Incas). *Actas del XVII° Congreso internacional de Americanistas. Sesión de Buenos Aires, 17-23 de mayo de 1910.* Buenos Aires, 1912, pp. 302-353.

L'auteur insiste tout d'abord sur ce fait qu'avant les Incas, s'étaient développées, dans un ordre chronologique déterminé, deux ou trois civilisations péruviennes et qu'en outre, au moment même de la conquête, le quichua, loin d'être la langue générale du Pérou, coexistait dans une foule de provinces avec des idiomes locaux qu'il n'avait pu encore étouffer. La généralisation du quichua au Pérou comme en Équateur, sa diffusion en dehors même des limites des pays conquis par les Incas, est le fait des missionnaires qui firent de cette langue leur organe officiel d'évangélisation.

Ceci posé, Max Uhle recherche d'où venaient ces Incas. Il montre tout d'abord que leur civilisation n'était nullement supérieure aux autres civilisations andines américaines, soit qu'on envisage l'organisation militaire et sociale, les industries, l'architecture, la religion ou la langue. Il insiste ensuite sur ce fait important qu'avant la suprématie des Incas, c'était l'aymara qui de toutes les langues indigènes était la plus répandue. Les témoignages historiques, la

linguistique, la toponymie concordent à prouver qu'on le parlait dans toute la partie méridionale du Pérou, et même au Cuzco, qui devint ultérieurement le centre quichua le plus florissant.

Quelles sont les relations de ces deux langues ? Lexicographiquement, elles diffèrent beaucoup, puisque l'on ne trouve que 20 % environ de mots à racines semblables dans les deux langues. Toutefois, dans leur ensemble, elles offrent un parallélisme grammatical remarquable et une analogie générale indéniable. Pour Max Uhle, l'aymara présente des traces d'archaïsme que l'on ne retrouve pas dans la langue quichua de formation plus moderne et c'est lui qui a agi par assimilation sur cette dernière. A cette langue archaïque correspond l'architecture primitive de Tiahuanaco que l'ethnographe allemand attribue aux Aymaras.

Sur la côte péruvienne, l'archéologie montre comment, outre les objets appartenant en propre à la civilisation de Tiahuanaco et ceux qui sont certainement incasiques, il est aisé de retrouver une industrie qui fournit des termes de passage entre les premiers et les seconds. Par quelques exemples, Uhle montre qu'il en a été de même dans un certain nombre de provinces du haut Pérou. Pour lui, l'on peut faire remonter la fin de la période de Tiahuanaco à 700 avant J.-C. et l'établissement définitif de la civilisation incasique à l'an 1200. Pendant les nombreux siècles qui se sont écoulés entre ces deux dates, on assiste d'une part à la décadence générale de l'art aymara et d'autre part au développement de la civilisation et de l'art quichua, et cette double évolution régressive et progressive a eu tout le temps nécessaire de se produire.

Une étude minutieuse des « ayllus » du Cuzco, tant primitifs qu'historiques, conduit Max Uhle à cette conclusion que la tradition mythique de l'origine des Incas doit être entièrement rejetée ; primitivement et pendant de longs siècles, le peuple quichua était constitué par une série de phratries n'occupant pas plus de quarante ou cinquantes lieues carrées, et commandées chacune par un chef particulier. Cet état de choses persista très longtemps, et ce n'est qu'un siècle environ avant Pachacutic que le développement général se consolida par l'avènement des Incas. Le premier Inca fut un chef de ayllu qui fit accepter d'abord son commandement par Cuzco tout entier, et ensuite par un ensemble de nations. Telle est pour Uhle l'origine des Incas. Quant à leur relation exacte avec la civilisation antérieure et en particulier avec les Aymaras, il croit que le problème est encore sans solution. Son sentiment toutefois est que les Incas sont originaires de la région de Cuzco.

P. R.

Uhle (Max). *Las relaciones prehistóricas entre el Perú y la Argentina* (Les relations préhistoriques entre le Pérou et l'Argentine). *Actas del XVII° Congreso internacional de Americanistas. Sesión de Buenos Aires, 17-23 de mayo de 1910.* Buenos Aires, 1912, pp. 509-540.

Deux opinions diamétralement opposées sont en présence pour expliquer la civilisation calchaqui. L'une, récemment soutenue brillamment par notre collègue Boman, admet que cette civilisation est d'origine incasique, l'autre, généralement admise par les archéologues argentins et en particulier par Ambrosetti, admet qu'elle est essentiellement autochtone.

Pour Uhle, cette controverse s'éclairerait si on tentait d'établir, comme il l'a fait pour le Pérou, une chronologie au moins préliminaire des anciennes civilisations de la région.

Pour établir cette chronologie, il croit que le mieux est de séparer soigneusement les objets extraits de tombes où on a trouvé des produits nettement incasiques et les objets extraits de tombes où cette influence n'apparaît pas. On peut distinguer ainsi une période préincasique et une période incasique plus moderne. Les fouilles de La Paya, si remarquablement conduites par Ambrosetti, lui fournissent les éléments de cette division.

Il croit en outre pouvoir diviser la période préincasique en deux autres : la période des vases draconiens, et la période des vases proprement calchaquis.

Ces trois périodes sont pour le pays diaguite ce que sont pour le Pérou la civilisation Proto-Nazca et Proto-Chimú, la civilisation de Tiahuanaco, et la civilisation incasique.

Comme au Pérou, il a dû exister en pays diaguite, tout à fait à l'origine, une période de salvagisme. De ces aborigènes, Uhle croit que le seul témoin actuel est la nation Uru, qui primitivement devait occuper un espace beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui. Or, la langue uru semble présenter des affinités avec les langues parlées dans la région orientale[1] langues Gès, Mosetena, Movima, Lule, Vilela, Chunupi, Lule, Araucan, etc...).

La période des vases draconiens rappelle par ses productions la période péruvienne de Proto-Nazca et de Proto-Chimú, et Uhle montre entre les deux industries des ressemblances évidentes. Il n'ose conclure d'une façon ferme à une influence directe de l'une sur l'autre en raison de la distance qui les sépare. Toutefois il fait observer avec juste raison que l'on connaît mal les régions intermédiaires et que leur exploration fera peut-être découvrir les anneaux de la chaine qui réunit la première à la seconde.

La période préincasique calchaqui est caractérisée par les vases, urnes, tasses, etc... qui ont été rencontrés à Santa-Maria, à Quilmes, à Amaicha, par les cloches, les plaques pectorales, les disques, les haches et sceptres de commandement et un grand nombre d'objets de bois, notamment les tablettes d'offrande et les scarificateurs. La plupart de ces objets rappellent, suivant Uhle, les produits similaires de la civilisation de Tiahuanaco. La toponymie d'ailleurs lui fournit une preuve de l'influence aymara dans les hautes vallées argentines.

Quant à la période incasique, elle apparaît avec tant d'évidence qu'il n'y pas lieu d'y insister. D'ailleurs, la domination des Incas en Argentine dans le der-

1. Ces affinités sont surtout très nettes avec les dialectes Čapakura (cf. *Journal*, t. X, p. 141).

nier siècle qui précéda la découverte est amplement prouvée par la toponymie, les vestiges de chemins et de forteresses et par les témoignages historiques.

P. R.

DEBENEDETTI (Salvador). *Influencias de la cultura de Tiahuanaco en la regiòn del Noroeste argentino (Nota preliminar)*. (Influence de la culture de Tiahuanaco dans la région du Nord-Ouest argentin. Note préliminaire). *Revista de la Universidad de Buenos-Aires*, t. XVII, 1912, p. 326.

Certains auteurs pensent que la civilisation andine de la République argentine dérive directement de la civilisation incasique ; d'autres au contraire croient en son autonomie plus ou moins relative et soutiennent que son développement s'est fait d'une façon plus ou moins indépendante. Considérant que ni l'une ni l'autre de ces deux thèses ne sauraient être admises, Debenedetti se propose, après avoir éliminé de la culture andine argentine tout ce qui est nettement incasique, de rechercher ce qui appartient à une culture plus ancienne ou bien ce qui est dû à un développement propre, et dans ce premier travail, il cherche à mettre en lumière l'influence prépondérante dans la région du nord-ouest argentin de la civilisation de Tiahuanaco.

Comme objets s'y rapportant, il signale des vases campanuliformes et leurs dérivés trouvés dans la province de Salta et surtout dans la province de Jujuy, les assiettes ornithomorphes rencontrées en abondance à La Paya et à Pukará de Tilcara notamment, les *tumis*, les disques de bronze, les haches de bronze appelées *toqui*, les *tupu*, les tablettes à offrandes, les colliers de malachite.

De même, dans le nord de la République argentine, surtout sur les pentes des chaînes qui aboutissent à la Quebrada de Humahuaca et dans la puna, on remontre des terrasses de culture et des *pircas* analogues à celles de Tiahuanaco.

Enfin, dans la décoration, Debenedetti retrouve également la preuve de cette influence. Il cite notamment les serpents à deux têtes, les personnages tenant à la main une flèche traités dans le style des figures humaines de Tiahuanaco, les figures draconiennes, la décoration en escaliers etc.

Suivant Debenedetti, cette influence de la civilisation de Tiahuanaco a pu s'exercer suivant deux voies, une voie directe par le Nord, c'est-à-dire par la Cordillère, une voie indirecte par le littoral du Pacifique, mais ses préférences sont pour la première.

P. R.

MAYNTZHUSEN (F. C.). *Über vorkolumbianische Siedelungen und Urnenfriedhöfe der Guarani am Alto Parana* (Sur des habitations

précolombiennes et des cimetières des Guarani du haut Parana), *XVIIe Congrès international des Américanistes. Buenos-Aires, 1910*, 1912, pp. 459-469.

Donner aux congressistes une idée de la civilisation des Guarani, peuple qui habitait autrefois les rives du haut Parana, au-dessous des grandes chutes, tel est le but de la communication de F. C. Mayntzhusen.

Après avoir rappelé les dates auxquelles les premiers Européens se trouvèrent en face des Guarani, et résumé les 180 années de domination des Jésuites qui avaient réuni ces peuplades dans leurs résidences, il arrive à poser en principe que les bords du haut Parana ont été habités par des indigènes de race Guarani, antérieurement à leur groupement par les Jésuites, et qu'en second lieu, si ces contrées ont été habitées avant eux, elles l'étaient par une race ignorante de l'art du potier.

Suit la description des habitations dont l'auteur a retrouvé les traces, et celle des objets de diverse nature qu'il a récoltés : couteaux de pierre, rabots faits avec les coquilles de gigantesques colimaçons, marteaux, vases et poteries, objets d'ornement, etc., etc.

Il fait observer que les Guarani étaient, comme tant d'autres peuples de l'Amérique du Sud, des anthropophages, et termine par la description des cimetières Guarani, où les tombes sont figurées par de grandes urnes, de 2 mètres de circonférence et de 60 centimètres de hauteur, renfermant les ossements des morts.

Ch. A. Martin.

ETHNOGRAPHIE

Preuss (Konrad Theodor). *Religionen der Naturvölker Amerikas. 1906-1909* (Religion des peuples primitifs d'Amérique). *Archiv für Religions Wissenschaft*. T. XIV, 1911, pp. 212-301.

Sous ce titre, l'auteur fait une série de comptes rendus des ouvrages qui ont traité récemment des questions religieuses dans les deux Amériques et apporté de nouveaux matériaux à l'étude des religions sur le Nouveau Continent. La place d'honneur appartient, naturellement, aux Américains, et les autres nations ne figurent dans cette liste de travaux que pour les Esquimaux du Groënland, et pour l'Amérique du Nord Britannique.

Les comptes rendus forment trois groupes, consacrés, le premier à l'Amérique du Nord, le second au Mexique et à l'Amérique Centrale, le troisième à l'Amérique du Sud.

Amérique du Nord. — Cette première étude est de beaucoup la plus importante : y sont cités d'abord les articles de Culin sur les jeux Indiens dans l'Amérique du Nord (extraits du Dictionnaire encyclopédique des Indiens américains du Nord du Mexique), l'ouvrage sur les Esquimaux publié par Fr. Boas d'après les notes des Capitaines Comer, Mutch et du Rév. Peck, la traduction anglaise du livre de Knud Rasmussen, les « peuples du pôle Nord ». Les Indiens de la côte nord-ouest ont été longuement étudiés par John. R. Swanton, qui donne quantité de curieux renseignements sur la vie sociale et religieuse des Indiens Tlingit (cf. *Journal*, t. VII, p. 307). James Teit a parlé des Indiens de race Salish, dans les deux ouvrages « les Indiens Lillooet » et « les Shuswap ». Les Indiens Takelma ont été décrits en ce qui touche leurs croyances religieuses par Edw. Sapir (cf. *Journal*, t. VII, p. 310 ; t. IX, p. 432), et ceux de Californie par Roland Dixon (cf. *Journal*, t. VII, p. 310). A la Californie aussi se sont attachés Goddard (cf. *Journal*, t. VII, p. 309), Dubois et A. L. Kroeber (cf. *Journal*, t. VII, p. 268, 308, 309 ; t. VIII, p. 329, 330), qui ont écrit sur la religion des Indiens Luiseno, tandis que C. Hart Meriams nous a initiés au totémisme des populations du même pays. Les Algonkins des Prairies et plus spécialement les Indiens Cheyenne ont fait l'objet d'une étude très développée de George. A. Dorsey, qui a décrit aussi la « Danse du Soleil » chez les Indiens de race Sioux. Sur les Algonkins notons que Kroeber, qui a visité les Arapaho du Wyoming, a donné également sur eux d'intéressants détails, et qu'il a publié une « Ethnologie des Gros Ventre ». — Quant aux Algonkins du centre, c'est William Jones qui a étudié leurs coutumes mortuaires, et leurs règles sur l'adoption. Sur les Iroquois, nous trouvons un travail de Arthur C. Parker, et sur les Muskogee un autre, de Franz G. Speck. Pour terminer, l'auteur analyse l'ouvrage de Matilda Coxe Stevenson sur les Indiens Pueblo, un des plus remarquables travaux qui aient traité de l'ethnologie américaine, et celui, très important aussi, de Frank Russell sur les Pima.

Mexique et Amérique Centrale. — Le Mexique est la seule région intérieure de l'Amérique, où l'étude des questions religieuses va de pair avec des recherches méthodiques sur la psychologie, et où elle est aujourd'hui appuyée sur d'indiscutables documents. L'ouvrage magistral sur la matière est celui d'Edouard Seler « Commentaires du Codex Borgia ». Mais cet auteur a publié d'autres travaux, dont l'ensemble montre que les dieux mexicains sont le soleil, la lune et les étoiles, et l'autorise à conclure que la religion des anciens Mexicains fut une religion « astrale ». A chaque instant d'ailleurs, dans l'étude de la mythologie mexicaine, on rencontre le nom de Seler (cf. *Journal*, t. VIII, p. 306 ; t. IX, p. 407), qui paraît être, selon Preuss, l'initiateur obligé de quiconque veut aborber cette étude. A côté de lui il cite Nicolas Léon, qui dépeint une « Tarasca » tout à fait semblable à la célèbre Tarasque de Tarascon dont Alph. Daudet a laissé la description si connue ; Adela C. Breton, avec ses « Danses des Indiens Mexicains » ; Wilhelm Bauer et enfin Alfred Tozzer et son ouvrage si important dont le titre est : « Étude comparative des Maya et des Lacandons ».

Amérique du Sud. — Ici c'est Theodor Koch-Grünberg (cf. *Journal*, t.

VII, pp. 61-84, 302, 333 ; t. VIII, pp. 333, 334, 347), qui a surtout contribué à faire connaître l'état religieux des peuples sud-américains, qui tend d'ailleurs et rapidement, à disparaître sous la pression de la civilisation blanche. Le livre de Koch Grünberg (cf. *Journal*, t. VII, p. 304) a pour titre « deux ans parmi les Indiens » et publie les résultats très considérables de son expédition aux sources du Rio-Negro. A côté de lui, il faut citer Rivet qui a donné une monographie géographique, historique et ethnographique des Indiens Jibaros ; c'est une étude très consciencieuse, faite d'après des observations personnelles, mais qui nous fait voir combien nous sommes peu renseignés sur la vie religieuse de ces Indiens, encore qu'elle contienne la description de leur divinité unique, Iguanchi, et celle de la fête appelée « tsantsa ». Avec Erland Nordenskiöld nous apprenons les « recettes magiques et médicales du Pérou et de la Bolivie », ouvrage très documenté qui montre combien l'influence mexicaine a pénétré dans ces pays. Eric Boman (cf. *Journal*, t. VII, pp. 280-284, t. VIII, p. 348) a étudié, lui, l'Argentine au point de vue archéologique et R. E. Latcham a écrit sur l'ethnographie des Araucans. Bien qu'il s'agisse, quand on en vient aux noirs d'Amérique, de races simplement immigrées, K. Preuss termine sa longue liste de comptes rendus en citant l'ouvrage de l'abbé Etienne Ignace « le fétichisme des nègres du Brésil », et félicite son auteur d'avoir fait entrer dans le cycle américain des études religieuses, les nègres de Rio-de-Janeiro et de Bahia.

Ch. A. M.

Porsild (Morten P.). *Über einige Geräte der Eskimo. Zur Methodik der Studien über primitive Gerätskulturen* (Sur quelques armes et ustensiles des Esquimaux. — Comment on doit étudier méthodiquement les ustensiles des races primitives). *Zeitschrift für Ethnologie*, vol. 44, 1912, pp. 600-623, 7 figures.

Dans son article, Porsild fait observer que la plupart des auteurs qui ont étudié les armes et ustensiles des peuples primitifs se sont efforcés de trouver dans cette étude la solution de divers problèmes, comme la détermination de l'âge des différentes civilisations, ou la proportion suivant laquelle une civilisation étrangère au peuple considéré a exercé son influence sur ce peuple. Ils ne paraissent pas s'être préoccupés assez du but auquel ces armes ou ustensiles sont destinés ni de l'usage qui en est fait.

Pour Porsild, on doit, en pareille matière, se poser les questions suivantes :

1° Quel est le but de l'ustensile ?
2° Comment l'indigène s'en sert-il pour atteindre ce but ?
3° Quelle est la forme convenant à cet usage ?
4° Jusqu'à quel point les propriétés de la matière première, ou de l'ou-

tillage de celui qui a fabriqué l'ustensile, ont-elles influencé la forme de celui-ci ?

C'est suivant cette méthode qu'il étudie les armes, les kaïaks et les couteaux des Esquimaux, parmi lesquels il a vécu. Sa communication elle-même est datée de Disko (Groënland).

La définition du harpon donnée par O.-T. Mason ne satisfait pas Porsild : il classe les armes d'une façon plus nette, plus conforme aux principes énoncés plus haut, et distingue, en les définissant, le harpon, le dard, l'épieu, la flèche, et la lance. La classification faite, et d'une manière très détaillée, il décrit chacune de ces armes, flèches, sarbacanes, arcs et harpons, puis étudie la manière dont les Esquimaux s'en servent.

Comme ustensiles, il s'étend longuement sur un couteau particulier appelé *Ulo* qu'utilisent les femmes esquimaudes pour dépecer les phoques et gratter la peau de ces animaux, et donne, dans une planche spéciale, les nombreuses formes qu'affecte cet outil ; ces formes sont, en somme, peu différentes les unes des autres ; on peut les rattacher à trois types principaux, le type primitif, à lame de pierre, le type de transition, avec une lame quelquefois en pierre, quelquefois en fer, et enfin le type actuel, à lame de fer ou d'acier.

Après une description rapide des Kaïaks groënlandais, et de certaines pointes de flèches barbelées spécialement organisées pour pénétrer automatiquement et profondément dans le corps des rennes (ces flèches étaient utilisées par les vieux chasseurs manquant de force), l'auteur explique de quelle manière les Esquimaux travaillent avec leurs couteaux à lame de pierre ou de silex, ce qui lui a permis de comprendre comment, avec de pareils outils, ils arrivaient à fabriquer autrefois d'aussi bons harpons qu'avec les limes dont ils se servent aujourd'hui.

Porsild termine sur cette observation qui l'amène à conclure que pour l'étude de la civilisation d'un peuple primitif, la collaboration de ce peuple lui-même n'est pas à dédaigner. Le poète norvégien Alexandre Kielland a proposé naguère d'envoyer chez les peuples primitifs un savant avec une collection d'objets de l'âge de pierre : il montrerait ces objets aux « Sauvages », il les leur mettrait dans les mains, et verrait de quelle manière ils les emmanchent, les tiennent et les utilisent, et ferait son profit des observations qu'il entendrait.

Peut-être, dit Porsild, cette pensée n'est-elle pas si déraisonnable !

Ch. A. M.

Leden (Christian). *Unter den Indianern Canadas* (Chez les Indiens du Canada). *Zeitschrift für Ethnologie*, vol. 44, 1912, pp. 811-831, 12 figures.

Le but du voyage fait en 1911 au Canada par M. Christian Leden était double : d'abord apprendre à connaître le pays, et préparer ainsi le grand voyage projeté sur la côte nord du Canada dans le pays esquimau, et, en second

lieu, recueillir des collections ethnographiques et d'ethnologie musicale parmi les Indiens de l'ouest et du nord canadiens. Dans la présente communication, l'auteur fait le récit de ce voyage : il s'étend presque exclusivement, et cela se comprend de reste, puisque c'est le titre qu'il a choisi, sur la seconde partie, c'est-à-dire sur les renseignements ethnographiques rapportés du pays indien.

Les Indiens Cree ont été les premiers qu'il a visités : ceux-ci furent d'abord très réservés, mais, au bout de quelques jours, grâce à un interprète de leur race, ils se livrèrent, et M. Christian Leden put faire de nombreuses photographies, pénétrer sous leurs tentes, enregistrer leurs chants sur le phonographe, étudier leurs danses, leurs coutumes, et en particulier leurs bains de vapeur.

Après un court séjour qui lui permit de constater la profonde misère où se débattent les Sarcee, tribu jadis importante, aujourd'hui presque disparue, « détruite, dit-il, par notre civilisation », il s'arrêta plus longtemps chez les Indiens Blackfoot, dont il décrit les mœurs et les costumes, ainsi que les danses : tout particulièrement, la danse du Soleil et la danse de la guerre. La première est interdite par le gouvernement canadien, en raison de son caractère sauvage et des meurtres fréquents qui en sont la terminaison. Mais elle est pratiquée malgré cette interdiction, car il n'y a pas de contrôle possible, et il en est d'elle comme de la consommation de l'alcool, également prohibé et que tous les Indiens recherchent et absorbent avec avidité, pour le plus grand dommage de leur race.

Deux légendes ou récits terminent cette partie de la communication : l'une donne l'origine de la danse du Soleil, l'autre raconte les combats que se livrent les Cree et les Blackfoot, pour s'enlever réciproquement leurs chevaux.

Enfin l'auteur fait remarquer la ressemblance qui lui paraît exister entre la musique des Indiens et celle des Esquimaux, ressemblance qu'il se propose d'approfondir au cours de son prochain voyage ; pour finir, il indique les populations esquimaudes qu'il compte visiter : ce sont surtout celles qui habitent l'embouchure du fleuve Mackenzie.

Dans la discussion qui suit cette communication, M. de Hornbostel appuie les opinions de M. Leden sur la parenté musicale des Indiens et des Esquimaux. Il étend même cette parenté à tous les indigènes du continent américain.

Ch. A. M.

Wissler (Clark). *Social organisation and ritualistic ceremonies of the Blackfoot Indians* (Organisation sociale et cérémonies rituelles des Indiens Blackfoot). *Anthropological papers of the american museum of natural history*. Vol. VII, 1912, part I, pp. 1-65.

— *Ceremonial bundles of the Blackfoot Indians* (Les « faisceaux » de cérémonie des Indiens Blackfoot). *Anthropological papers of*

the american museum of natural history. Vol. VII. 1912, part II, pp. 65-298, 35 figures.

Les travaux antérieurs de Wissler sur les Blackfoot nous avaient fait connaître (cf. *Journal*, t. VII, pp. 289-291 ; t. VIII, pp. 317-319) la langue de ce si important groupement d'Indiens. Les deux mémoires actuels étudient les cérémonies rituelles des indigènes, et ont été rédigés d'après les observations de l'auteur et celles de M. Duvall.

Le second de ces travaux est de beaucoup le plus important ; il traite du « ceremonial bundle », dont la définition est extrêmement difficile à donner, en raison de la multiplicité et de la variété de sa composition et de son but. Le « bundle » consistait, primitivement, en une réunion d'objets sacrés, entourés et réunis par une enveloppe le plus souvent en peau de buffle. C'est ainsi que le « medicine-pipe bundle » était composé de deux sacs de laine rouge ou de peau, contenant, à leur intérieur, la pipe sacrée, des bandes de la peau d'un buffle blanc, des plumes d'aigle et foule d'autres objets fétiches. L'auteur étudie successivement tous ces « faisceaux de cérémonie », dont le nombre est aussi grand que les pratiques médicales des Indiens, et parmi lesquels les principaux sont : « le bundle de la loutre » et le « bundle » du castor.

Le premier chapitre du travail est consacré aux « hommes-médecins » qui, par des pratiques purement empiriques, guérissent cependant certaines affections. Ces pratiques sont le plus souvent empruntées aux Cree qui utilisent constamment les racines pulvérisées de plantes spéciales et les enferment dans des sachets de cuir que l'individu portera pour se préserver de la maladie ou pour s'en guérir. Ces poudres agissent à la fois comme médicaments externes et internes. Elles constituent aussi des talismans assez puissants pour faire obtenir, à qui les porte, l'affection de la femme aimée ; ils peuvent aussi, inversement, protéger contre cet amour ; ils procurent la chance au jeu, une chasse abondante, etc, etc.

Les amulettes, portées en plus ou moins grand nombre, sont de règle chez les femmes : elles affectent les formes les plus diverses et parfois les plus compliquées, et se portent au cou, appendues à des colliers ou fixées dans les cheveux. L'auteur, à leur sujet, entre dans de longs et intéressants détails, et décrit un très grand nombre de ces porte-bonheur, dont la raison d'être se trouve dans les rêves des indigènes. On trouvera, dans cette étude, des documents précis sur les diverses parures, les coiffures, les boucliers ronds, décorés de reproductions d'astres ou d'animaux et ornés de plumes.

Ne se bornant pas à une simple énumération des différents « bundles », Wissler étudie les cérémonies dans lesquelles ils sont employés et les rites dont s'entoure leur usage, et notamment les danses et les chants. Un chapitre spécial, des plus intéressants, est consacré à la description des tipis dont les parois sont si curieusement décorées de dessins et de peintures mythiques, et à l'interprétation de ces décors. Des détails fort intéressants sont fournis sur les chambres de sudation ; leur construction et leur rôle rituel ont été relevés par l'auteur. Les divers chants des Blackfoot, si nombreux et si variés, trouvent toujours leur origine

dans les rêves des indigènes ; d'après Duvall, Wissler les classe en chants sans spécialisation chants de victoire, de danse, de jeux, etc.), en chants de guerre et en chants rituels dont le nombre est aussi grand que celui des différentes cérémonies.

Une bibliographie fort complète termine ce travail dont on ne peut fournir ici qu'un aperçu des plus résumés et tout à fait insuffisant, étant donnés la valeur et l'intérêt de sa documentation.

Dr Poutrin.

Emmons (George T.). *The Kitselas of British Columbia* (Les Kitselas de la Colombie britannique). *American anthropologist*. Vol. 14, 1912, pp. 467-471, 1 planche.

Les Indiens Kitselas vivent dans la vallée de la rivière Skeena en amont des rapides qu'elle traverse au lieu dit « Dixon entrance ». Ils sont d'origine Tsimshian, mais paraissent être intermédiaires entre les Tsimshian proprement dits et les Kitikshan de souche Nishka. Au nombre d'un millier, ils sont répartis en quatre villages situés de part et d'autre de la rivière ; ils vivent avec une simplicité extrême, se nourrissant du produit de leur pêche, et sont vêtus de peaux et de fourrures. L'auteur fournit une description intéressante de colonnes héraldiques et de bâtons « totems », marquant et limitant l'emplacement des villages. Ces bâtons ou piliers portent des sculptures représentant des animaux, castors ou grenouilles dans différentes positions ; d'autres soutiennent des chapiteaux ornés de figures de loups ; une colonne, enfin, a son soubassement constitué par une statue humaine, dans la position assise, et sur le ventre de laquelle est accolée une statuette de moindres dimensions.

Tout montre la déchéance des villages Kitselas, ruinés par l'apparition des chercheurs d'or, plus encore que par l'émigration des Indiens vers des régions plus fertiles où ils se sont métissés. Lorsque le chemin de fer traversera le pays, cette tribu sera vouée à une disparition prompte et définitive.

Dr P.

Harrington (John P.). *The Tewa indian game of « Cañute »* (Le « Cañute », jeu des Indiens Tewa). *American anthropologist*. Vol. 14, 1912, pp. 243-287, 9 planches, 8 figures.

Ainsi que le montre l'auteur, l'intérêt ethnographique pur qui s'attache à la connaissance des jeux des Indiens se double d'un intérêt archéologique, car bien souvent, ainsi que le fait s'est produit lors des fouilles du pueblo de Chuoñi, c'est par l'ethnographie que l'on peut déterminer l'usage de certains objets à signification jusqu'alors inconnue.

Le nom de « Cañute » est un terme espagnol substitué au nom indigène qui veut dire « le jeu où l'on cache un bâton ». Le canute a en effet, comme accessoires obligés, quatre bâtons cylindriques creux, dans lesquels les joueurs dissimulent alternativement une sorte de petite navette de bois ou de métal, avant de les déposer sur un tas de sable ; celui qui saura dans quel bâton se trouve cachée la navette, gagne. Ces bâtons sont plus ou moins ornés et décorés de dessins divers. Le jeu, simple en lui-même, se complique à l'infini par l'observation de règles multiples qu'Harrington expose dans leurs détails. C'est ainsi, et c'est là peut-être ce qui intéressera le plus vivement l'ethnographe, que la disposition des « bâtons de jeu » sur le monticule de sable varie à l'infini, et représente, chaque fois, une figure nouvelle que les joueurs doivent interpréter. De ces figures, les unes représentent les étoiles, les nuages, la pluie, l'arc-en-ciel, etc. ; d'autres symbolisent les montagnes, les prairies ou les rivières, d'autres les différentes parties du corps, des armes, des parures, etc., etc.

Le jeu a lieu le plus souvent en hiver, et occupe fréquemment la nuit du samedi et la journée entière du dimanche ; des parieurs font cercle autour des partenaires qui fréquemment entonnent un chant approprié. Ces chants, l'auteur les a recueillis par le phonographe, et les analyse ici. Il ne semble pas que ce jeu du « Canute », certainement d'origine très lointaine, ait sensiblement évolué et se soit beaucoup modifié ; c'est dire l'intérêt de l'étude de Harrington.

Dr P.

Peeso (F. E.). *The Cree Indians* (Les Indiens Cree). *University of Pennsylvania. The Museum Journal.* Vol. III, 1912, pp. 50-57, 6 figures.

Cette note, malgré sa brièveté, est intéressante, car elle condense nos connaissances sur la grande tribu des Indiens Cree (cf. *Journal*, t. IX, pp. 421-424) de souche algonquine, et qui vivent par petits groupes dans l'Alberta, le Manitoba et le Saskatchewan. Voisins des Assiniboine et des Blackfoot, les Cree sont de taille moins élevée. L'auteur retrace rapidement l'histoire de la tribu, signale les guerres et les épidémies qui l'ont décimée, et aborde d'une façon plus détaillée, l'étude de la religion des Cree, religion qui ne diffère que fort peu de celles des tribus voisines. Peeso décrit, très complètement, diverses danses, notamment celle du soleil et les danses funèbres. D'excellentes photographies, intéressantes au point de vue anthropologique et ethnographique, montrent le type physique des Indiens Cree, leurs tipis et leurs traîneaux à chiens.

Dr P.

Swanton (John R.). *The Creek Indians as mounds builders* (Les

Indiens Creek, constructeurs de mounds). *American anthropologist.* Vol. 14, 1912, pp. 320-324, 2 figures.

Cette courte étude a pour but de signaler l'existence, entre les villes d'Indianola et d'Eufaula, dans l'Oklahoma, de deux ouvrages de terre édifiés par les Indiens Creek, et qui présentent des dispositions très analogues. Tous deux sont entourés d'un mur de terre, maintenant affaissé, qui détermine une enceinte de forme ovale, à l'intérieur de laquelle se retrouvent les emplacements des cases et des étuves. Ces constructions semblent relativement récentes et auraient été édifiées entre 1836 et 1871.

Dr P.

Woth (H.R.), *Brief miscellaneous Hopi papers.* (Courtes notes sur les Hopi). *Field Museum of natural history. Anthropological series. Publication* 157. Vol. XI. N° 2, 1912, 149 pages, 32 planches.

Sous ce titre, l'auteur a réuni un certain nombre d'études ethnographiques faites chez les Indiens Hopi de l'Arizona, et qui sont toutes caractérisées par un grand souci de l'exactitude jusque dans les plus petits détails.

La croyance à l'immortalité de l'âme est à la base de la religion des Hopi et se manifeste d'une façon formelle dans les rites des funérailles. Les malades et les agonisants sont abandonnés, même par leurs proches qui ne réintègrent la case qu'après la mort. La face du défunt est alors recouverte d'une sorte de masque en étoffe de coton, percé d'ouvertures pour les yeux et le nez. Des traits noirs sont dessinés sous les yeux, sur les lèvres, le front et les joues; sur la poitrine du mort sont déposés un peu de nourriture et un vase contenant de l'eau. Le corps est entouré de plusieurs couvertures et transporté à la tombe sur le dos d'un parent.

S'il s'agit d'un enfant, non initié encore aux rites des sociétés religieuses, le cadavre est simplement déposé dans une des fentes des rochers voisins et recouvert de pierres ; un simple bâton indique l'emplacement de la sépulture. Le corps d'un adulte est au contraire enseveli dans une tombe ménagée dans une sorte de cimetière ; le cadavre est inhumé assis, la face regardant l'est. Les tombes ne sont l'objet d'aucun culte, sauf le troisième jour après la mort, date à laquelle un peu de nourriture est déposée sur la tombe qu'on orne d'un piquet décoré de plumes d'aigle.

L'aigle joue, chez les Hopi, un rôle sacré considérable : il existe des clans qui portent son nom, et des prières, comme des offrandes, lui sont journellement adressées. A chaque printemps, des expéditions ont lieu pour rechercher des aiglons, qui sont ensuite élevés avec beaucoup de soins. Au mois de Juillet, tous les aigles que possède le village sont sacrifiés suivant des rites spéciaux, leurs plumes sont arrachées, puis triées, et le corps de l'oiseau est porté en

grande pompe dans un cimetière spécial. Les plumes sont utilisées surtout pour décorer des masques, des autels ou des drapeaux, ou encore pour représenter, sur les costumes de cérémonie, les rayons du soleil.

Dans une étude spéciale, Woth décrit la cérémonie de la nouvelle année chez les Oraibi, l'autel que décorent des plumes d'aigle et différents objets sacrés, les bâtons ornés de plumes d'oiseaux : à chacun des points cardinaux correspond, pendant la cérémonie, un oiseau spécial, le perroquet au sud, le moineau au nord-est, etc.

Après avoir rappellé l'importance du rôle que joue le soleil dans la religion des Indiens Hopi, l'auteur étudie les cérémonies d'hiver et d'été des sociétés « Drab Flute » et « Blue Flute », cérémonies auxquelles prennent une part effective sept chanteurs et sept joueurs de flûte, dirigés par un grand prêtre. Il fournit d'intéressants détails tant sur les chants que sur la signification, jusqu'ici peu connue, de divers accessoires du culte.

Le travail de Woth se termine par quatre contes Hopi et par une étude extrêmement brève des rites du mariage au matin de la cérémonie nuptiale.

Dr P.

Lewton (Frederick L.). *The cotton of the Hopi Indians : a new species of Gossypium* (Le coton des Indiens Hopi : une nouvelle espèce de gossypium). *Smithsonian miscellaneous collections*. Vol. 60. N° 6, 1912, 10 pages, 5 planches.

L'intérêt de cette étude se trouve augmenté de ce que les Indiens Hopi ont fait, dès les temps préhistoriques, usage du coton sur une grande échelle ; les découvertes de Fewkes, de Nordenskiöld, de Hough, dans les ruines de Mesa Verde, ne laissent aucun doute à cet égard. Les Indiens Pima de l'Arizona l'utilisaient dans les mêmes conditions. Actuellement les Hopi considèrent le coton comme indispensable à la fois à leur vie religieuse et à leur vie matérielle. Des fils de coton servent à attacher les bâtons sacrés ; des flocons de coton représentent, dans différentes cérémonies, les nuages, etc. On sait, d'un autre côté, que les couvertures, d'un usage si fréquent chez les Hopi, sont le plus souvent en coton.

L'auteur étudie, au point de vue botanique, le coton des Hopi, qui est remarquable par la rapidité de sa croissance, par la finesse et le soyeux de ses fibres, et complète sa description par d'intéressantes planches.

Dr P.

Woth (H. R.). *The Oraibi Marau ceremony* (La cérémonie de

l' « Oraibi Marau »). *Field Museum of natural history. Anthropological series*, Vol. XI, n° 1, 1912, 88 pages, 33 planches.

L'auteur a pu, au cours de séjours répétés chez les Indiens Hopi, assister à plusieurs de leurs cérémonies rituelles, en pénétrer la signification et les détails. L'objet de son travail est de faire connaître deux cérémonies, qui ont lieu en été et en hiver, de la société « marau » (mamzrautu), qui groupe les femmes des tribus Hopi.

On ne saurait ici entrer dans la description de ces cérémonies que Woth a observées lui-même, dont il a fixé par la photographie les scènes principales, et dont l'interprétation lui a été fournie par le grand prêtre de la confrérie.

La cérémonie d'hiver dont l'étude fait l'objet de la première partie du travail, a lieu en Janvier ou en Février. Elle débute par une brève cérémonie préparatoire (le baholawu) qui se passe soit dans une maison, soit dans un Kiva. La cérémonie principale dure neuf jours pendant lesquels le grand prêtre, son assistant, la grande prêtresse, son assistante et six autres femmes sont présents. L'auteur indique les places respectives des principaux acteurs, énumère les différents rites que successivement ils accomplissent, décrit longuement l'autel devant lequel prêtres et prêtresses officient, et reproduit leurs chants en les traduisant. Ces descriptions sont complétées et rendues plus aisément intelligibles par de nombreuses planches qui donnent une idée exacte des costumes et des attitudes des Indiens qui remplissent les rôles sacrés.

La cérémonie d'été, est, dit l'auteur, identique à celle d'hiver, tout au moins dans ses grandes lignes. Les mêmes personnages y remplissent les mêmes offices, dans le même décor. On note cependant des différences dans l'ornementation de l'autel ; c'est aussi au cours de la cérémonie d'été que se fait l'initiation des nouveaux membres de la confrérie. Certains rites méritent de retenir plus longuement l'attention : c'est ainsi que les différentes phases de la cérémonie ont lieu dans un Kiva souterrain ; cependant la danse des « archers », particulièrement curieuse, se fait sur la place du village.

L'étude de Woth se termine par la reproduction et la traduction des chants et des prières que récitent les officiants. Tout en louant sans réserves l'auteur d'avoir su rassembler un aussi grand nombre de documents exacts, des plus utiles pour tous ceux qu'intéressent les croyances et les rites primitifs des Indiens, on regrettera peut-être qu'il n'ait point cherché à les interpréter et à nous faire connaître le sens caché des cérémonies qu'il rapporte si fidèlement.

Dr P.

Preuss (Konrad-Theodor). *Die Nayarit-Expedition, Text Aufnahmen und Beobachtungen unter Mexikanischen Indianern.* (L'expédition de Nayarit, recueil de textes et d'observations concer-

nant les Indiens du Mexique.) Tome I. *La religion des Indiens Cora. Textes et vocabulaire.* 503 pages, 30 figures, 1 carte, Leipzig, 1912.

Le présent livre est le premier d'une série de 4 volumes qui doivent former l'ouvrage complet où Preuss se propose de publier les résultats de son expédition de 1906 dans la Sierra de Nayarit, et qu'il divise de la manière suivante, d'après son avant-propos :

Tome I : La Religion des Indiens Cora. Textes et dictionnaire Cora-Allemand ;

Tome II : Le monde spirituel des Indiens Huichol. Textes et dictionnaire Huichol-Allemand, comprenant une première partie consacrée aux chants et aux prières et une seconde partie consacrée aux mythes et aux récits fabuleux ;

Tome III : Texte en langue mexicaine avec un dictionnaire Mexicain-Allemand, et une étude comparée entre les mots Nahuatl, Cora et Huichol de même origine, ainsi qu'une grammaire également comparée de ces langues ;

Tome IV : Observations, recherches, et description de collections d'objets concernant les Cora, les Huichol et les Mexicains.

L'avant-propos du tome I est suivi d'une longue introduction d'une centaine de pages qui constitue la partie originale de l'ouvrage, car le reste, près de 400 pages, qui en forme la partie principale, est la publication des textes que l'auteur a réunis avec la traduction littérale en regard.

Après avoir exposé la méthode suivie pour recueillir ses renseignements et ses textes, donné les portraits des Indiens qui les lui ont fournis, et dépeint les nombreuses difficultés qu'il a rencontrées pour se les procurer, Preuss, dans les deux parties de son introduction, résume d'abord les traits fondamentaux de la religion des Cora, puis décrit leurs divinités et leurs cérémonies rituelles. Il recherche ensuite, successivement, les points de comparaison avec l'ancienne mythologie mexicaine.

Les textes reproduits et traduits, au nombre de 147, sont groupés en deux chapitres, dont l'un contient ceux recueillis dans le village de Jesus-Maria, et l'autre ceux venant du village de San-Francisco. Aux uns et aux autres, l'auteur rattache les noms des Indiens, qui lui en ont chanté ou récité le plus grand nombre : ce sont, pour les premiers, Leocadio Enriquez, Santiago Altamirano et Francisco Molina, et pour les seconds Ascension Diaz.

Revenons à l'Introduction qui est seule susceptible d'analyse.

Les six chapitres de la première partie sont consacrés aux traits fondamentaux des mythes religieux des Cora, et à la recherche de leurs correspondants dans l'ancienne religion mexicaine. La lumière et l'ombre, la nuit et les flots, le feu et l'eau, les pays de la fertilité, les voyages sur la terre et dans le Ciel, les phases suivant lesquelles s'est développée la représentation du monde des divinités, tels sont les titres de ces chapitres.

La lumière et l'ombre.

Pour les Cora, la lumière du jour et le Soleil ne sont pas une seule et même chose, et la conception qu'ils ont de leur rapport est loin d'être simple. Pour eux la lumière du jour, ou mieux le ciel, pendant le jour, est un aigle immense, dont les ailes s'étendent sur toute la voûte céleste : l'étoile du matin, se levant dans l'Orient, chasse vers l'Occident le Serpent des eaux, symbole de la nuit, et vient annoncer à l'aigle qui trône au milieu du ciel qu'elle a tué le serpent, et que ce dernier est prêt à être dévoré par lui. Sans qu'on puisse affirmer l'indépendance absolue de la lumière du jour par rapport au Soleil, on est néanmoins fondé à croire, d'après les coutumes des Huichol, qui lancent suivant les quatres directions cardinales, dans le toit de leurs temples arrondis figurant le monde, des flèches lumineuses empennées des plumes du dindon, oiseau du soleil, on est fondé à croire, dit l'auteur, que la lumière vient non seulement du soleil levant, mais de tous les côtés. Le dindon ne serait plus, à ce compte, l'oiseau du soleil, mais l'oiseau de la lumière. Il est assez difficile de deviner d'où vient la lumière si elle ne vient pas du soleil : pour les Indiens comme pour les anciens Mexicains, le feu, source de la lumière céleste, du soleil et des étoiles de la nuit, possède une véritable personnalité. Chez les Huichol comme au Mexique, c'est même une divinité. — Les fêtes du feu s'accomplissent avec solennité chez les Cora qui croient qu'à la chute du jour apparaissent le feu, puis l'aigle d'abord nu, dont les plumes poussent pendant la nuit de sorte qu'au matin il peut s'enlever de nouveau et s'envoler dans le ciel.

A ces distinctions entre l'aigle qui représente la lumière, le ciel lumineux et le soleil correspondent les rapports entre la nuit et la lune. Tandis que la région habitée par l'aigle est la cinquième contrée du monde, la nuit en est la sixième : c'est le monde souterrain où règne la déesse Têtewan, qui est la déesse de la terre, et personnifie aussi la lune. Elle joue un rôle capital dans la destinée de l'homme, « qui naît, puis disparaît en bas dans la terre : celle-ci se nourrit de lui mais il se sert d'elle, pour récolter ce qu'il a semé, puis la terre le dévore ». Ainsi s'exprime un mythe Cora, et la terre est, par suite, aussi la divinité qui préside à la fertilité, c'est, dit-on à Jesus-Maria, « notre mère ».

Il y a, on le voit, analogie étroite avec les déesses de l'ancienne religion mexicaine la Terre et la Lune qui divinisent à la fois le monde souterrain, la terre et le ciel de la nuit, la mort et la fertilité.

La nuit et l'eau.

La nuit vient du monde souterrain, d'où elle émerge le soir avec les astres qui l'éclairent : les divinités nocturnes offrent donc cette double particularité d'un feu qui éclaire et d'une obscurité absolue. Or cette obscurité est semblable à celle qu'on rencontre au fond de l'eau. De là pour les Cora et les Huichol l'identité de l'obscurité et de l'eau. Dans leurs chants se montre constamment cette identité, et la nuit et l'eau sont prises l'une pour l'autre. C'est ainsi que le serpent aquatique qui habite dans l'Ouest représente la nuit :

il est tué le matin par une flèche que lui lance l'étoile du matin puis dévoré par l'aigle du jour. Si l'étoile du matin venait trop tard, l'homme serait submergé par l'eau. Un mythe analogue se retrouve chez les Mexicains christianisés, mais c'est alors St Michel qui remplace l'étoile du matin pour tuer le Serpent de l'eau, et qui est chargé par Dieu de veiller à la pluie dans le ciel. — Les Codex mexicains (Borbonicus, Borgia et Vaticanus) confirment les mythes rencontrés dans les textes Cora.

Le feu et l'eau représentent les divinités des étoiles.

C'est du feu que monte vers le ciel le « Sautari » des Cora, dieu du maïs et étoile du soir ; le feu est le fils de son frère aîné, l'astre (étoile) du matin ; les déesses de la lune, comme l'étoile du matin, règnent sur les nuages et la pluie. Tel est le sujet intarissable des chants indigènes. En passant en revue les dieux mexicains, on rencontre les mêmes fables, et de nombreux noms s'appliquent aux divinités du feu et de l'eau, qui sont en même temps celles des étoiles. Le feu qui se rattache ainsi aux dieux stellaires, se représente dans l'ancien Mexique par les deux symboles bien connus, le papillon et le cerf. Dans la religion des Cora et des Huichol, le papillon ne joue aucun rôle, mais le cerf est bien chez eux le symbole du feu. Quant au lien qui existe entre le feu et l'eau, on le voit apparaître dans l'expression qui désigne la guerre et qui se traduit par le feu et l'eau, ou même simplement par l'eau.

Cette conception, plus que bizarre, provient de la croyance où sont les indigènes que les divinités de la nuit servent de nourriture au soleil du matin, mais auparavant il faut les vaincre, d'où une guerre journalière dans le ciel, guerre décrite avec force détails, et qui n'est rien moins que simple.

Les pays de la fertilité.

La notion du « paradis terrestre » existe chez les peuplades de l'Arizona jusqu'à Mexico, il y a même, d'après leurs croyances, plusieurs de ces paradis : il en va de même chez les Cora. L'auteur nomme et décrit, d'après les Mexicains, les endroits où ils se trouvent. Il passe ensuite aux pays où les Cora placent le dieu de la fertilité, et il semble bien que les noms seuls diffèrent. Suivant sa méthode habituelle, il les compare les uns aux autres, et reconnaît leur complète analogie : les croyances sont intéressantes à étudier, car on y rencontre d'ingénieuses hypothèses sur les rapports qui existent entre les étoiles, le soleil et la nuit, d'une part, et ce qui est engendré sur la terre, fleurs, fruits et êtres animés d'autre part.

Voyages des dieux au ciel et sur la terre.

Dans ce chapitre, Preuss expose comment, d'après les croyances mexicaines, les êtres qu'on observe sur la terre proviennent de la nuit du ciel. La végétation y prend aussi son origine, et le maïs, parmi toutes les plantes, est cité d'abord le maïs, qui, formant la principale nourriture des indigènes, tient une place prépondérante parmi les végétaux, et dont les transformations, floraison, épiage et maturité sont autant de fêtes solennelles. — C'est à des voyages sur

la terre des dieux de la nuit, figurés par les étoiles du soir et du matin qu'est due l'apparition des êtres animés et de ces végétaux, qui disparaissent avec le retour de ces dieux dans les profondeurs de la nuit céleste. – Leurs transformations ne sont pas à la vérité très claires pour nous, elles le sont beaucoup plus, dit Preuss, pour l'indigène qui n'y voit pas les mêmes difficultés, et à qui vient en aide un esprit d'observation très aiguisé pour les choses de la nature. Et cela, on doit l'avouer, est fort heureux.

Le développement du monde céleste et ses phases.

Classer les traditions religieuses des Cora, leur assigner des âges relatifs, est loin d'être aisé, et l'on en est réduit à établir seulement une certaine formation par couches successives dont la délimitation est fort difficile, mais où l'on distingue cependant quelques séparations. — Les divinités Cora sont de nature déterminée ou indéterminée, les premières sont le soleil, la lune, les étoiles du matin et du soir, les secondes sont les étoiles, celles-ci moins âgées que celles-là. — Aux divinités de la nature s'ajoutent aussi les esprits des ancêtres, qui jouent *un rôle important* dans toutes les fêtes.

La deuxième partie de l'Introduction, qui a pour titre « les dieux et les cérémonies de leur culte » comprend, comme la première, six chapitres ayant respectivement pour titres : les trois principales divinités, les divinités particulières et celles des points cardinaux, la place des fêtes et la courge sacrée, les fêtes, les relations entre les cérémonies et les chants, l'esprit religieux. Elle se termine par un appendice sur la stylisation et la phonétique.

Les trois divinités principales.

Ce sont Tayáu, le dieu du soleil, appelé aussi « notre père » sans autre désignation, Tatéx, déesse de la terre et de la lune, « notre mère » tout court, et les dieux des étoiles du matin et du soir, Hàtsïkan et Sautari.

Le dieu du soleil n'a pas d'habitation déterminée : il descend dans son domaine, disparaît dans l'Ouest, dans l' « Eau-de-vie », réapparaît dans son autre monde, et, à midi, se repose sur un trône jaune. D'après les anciens mexicains, il y a combat entre le Soleil, la Lune et les Etoiles ; on retrouve, chez les Cora, la trace de ces luttes dans le mythe de la naissance du soleil ; ce mythe varie quelque peu chez les Huichol, où, comme au Mexique, « le soleil naît après qu'un jeune garçon a été projeté dans le feu. » Les animaux symboles de Tayáu sont, avec l'aigle, l'ara et le colibri.

Déterminer d'après les textes, les caractéristiques de Tatéx, comme déesse de la Lune et de la Terre est moins aisé, mais pourtant il ne saurait y avoir de doute là-dessus. Les Cora de San-Francisco disent qu'elle est la lune, et d'autre part que c'est elle qui a créé la terre, et ceux de Jésus-Maria l'appellent « notre mère ». Et chez eux, comme chez les Mexicains, la lune est considérée comme la déesse du maïs. Ses animaux favoris sont le geai bleu, et une espèce de fourmi.

Celle-ci possède une réserve de maïs, dérobée à la « mère du maïs », et qui lui sert en temps de disette.

La troisième des principales divinités est l'Etoile du matin, qu'on ne peut considérer comme distincte de l'Etoile du soir, en dépit de leur situation diamétralement opposée, et qu'on ne peut étudier séparément : elles ne forment qu'une seule et même personne.

Les noms sont, pour l'étoile du matin, Tahás ou Hàtsikan, « notre frère aîné », et pour celle du soir, Sautari, « celle qui cueille des fleurs ». C'est entre elles, au matin, qu'a lieu la lutte dont il a été question plus haut : Sautari est le cerf que l'étoile du matin tue avec une flèche. Et malgré cet antagonisme, les Cora leur attribuent une étroite parenté : ce sont incontestablement les deux sœurs. Les animaux qui leur sont consacrés sont le jaguar (pour Hàtsīkan) et le puma (pour Sautari), et en commun pour elles deux, le petit perroquet aux plumes vertes avec des reflets rouges et bleus. D'après les patientes recherches de Preuss, toute cette mythologie se retrouve avec de grandes analogies dans les anciens Codex mexicains.

Divinités particulières et dieux des points cardinaux.

A ces trois divinités ne s'arrête pas la liste des dieux Cora : les chants reproduits dans l'ouvrage qui nous occupe l'allongent de beaucoup d'autres : Utatavi, le dieu du nord, Tsevimoa, la déesse de ce qui est sur la terre, puis Têtewan, déjà nommée, la déesse du monde souterrain, l'aigle ou ciel de lumière en sont les principaux. C'est au dieu mexicain Mixcouatl, le serpent des nuages, le frère aîné et le guide des 400 Mimixcoua, qu'on peut comparer Utatavi, qui paraît tenir dans les croyances Cora une très grande place. Sans aucune exception, tous ces dieux sont des « dieux de pluie. » Et, correspondant aux mouvements les plus fréquents des nuages, ceux de l'est vers l'ouest, on relève des récits de voyages de ces dieux.

Quant aux directions cardinales, divinisées par les Cora, elles sont au nombre de six chez les indigènes de Jesus-Maria, le Nord, l'Ouest, le Sud, l'Est, le Zénith et le Nadir, (en haut et en bas), et de sept pour ceux de San-Francisco, car ils y ajoutent, l'Est-Nord-Est. A chacune de ces divinités se rattachent, cela va sans dire, un ou plusieurs animaux.

La place des fêtes et la courge sacrée.

Pour pouvoir avoir commerce avec tous ces dieux, les Cora représentent sur la place de leurs fêtes le monde entier, c'est-à-dire toute la terre, en y figurant les directions cardinales, avec au milieu, un feu allumé, image du soleil. La description qu'en donne l'auteur est des plus minutieuses. Pour celle de la courge sacrée, qui est placé sur l'autel et reproduit en petit la place des fêtes, c'est-à-dire le monde, Preuss n'a pu voir l'intérieur de cette courge, mais il a réussi à en faire reconstituer, par un chef de village, une semblable avec des perles de verre indiquant les directions cardinales. En outre un indigène Cora lui en a fait un dessin schématique, ce qui lui a permis de déterminer exactement la signification des signes qu'elle renferme.

Les fêtes.

Il est assez difficile de distinguer l'élément païen de l'élément chrétien maintenant superposé au premier dans les fêtes, jadis exclusivement païennes, qui se célébraient sur ces places représentant le monde. Il y a la fête de l'ensemencement, celle de la récolte des jeunes tiges de maïs, celle du maïs grillé, sans parler des fêtes instituées pour ramener la pluie, si celle-ci, au temps de la saison des pluies, vient à cesser. Ces fêtes, Preuss a pu les observer, il donne aussi des détails sur deux autres cérémonies moins connues, celle du réveil, sorte de fête pour les enfants, à laquelle il n'a pas assisté, car elle n'a pas eu lieu pendant son séjour dans la sierra de Nayarit, et la fête des « baigneurs » dont le but pratique est de capturer des poissons, mais qui semble être destinée à obtenir la crue du fleuve près duquel elle se passe, au moment de la saison des pluies.

Relations entre les cérémonies et les chants.

Les fêtes dont il vient d'être question se composent de chants et de cérémonies, mais celles-ci ne paraissent pas, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, accompagnées de ceux-là. Le chanteur ne semble avoir aucun rôle dans la cérémonie, ni dans les danses. C'est ainsi qu'à Jesus Maria les cérémonies commençaient le soir entre onze heures et minuit, le chant, lui, se faisait entendre à huit heures du matin seulement, et la danse avait lieu après trois chants. Ailleurs le chanteur chante toute la nuit sans interruption, mais là encore aucune cérémonie, aucune danse n'a lieu pendant qu'il chante. Ce sont, autant qu'on peut le croire, des parties différentes de la fête.

L'esprit religieux, les attributs et les pratiques de magie.

Les Cora constituent un peuple très religieux : ils n'entreprennent rien sans invoquer la divinité. – Les enfants, les « nouveau-nés » sont appelés du même nom que l'étoile du matin, le cerf, et les serviteurs de l'étoile du matin : les « ancêtres » eux aussi, sont des dieux, et ont les mêmes attributs magiques. Les pensées et les paroles ne sont pas créées par l'homme, mais lui ont été données par la divinité. C'est ce qui ressort de tous les textes de chants Cora.

Quant aux attributs magiques, le principal est le bâton de plumes dont il est à chaque instant question, et qui possède une relation directe avec les nuages du ciel, décrits dans les textes comme des plumes. Cette particularité de commander aux nuages lui est commune avec la fumée du tabac, qui est censée les produire. Le bâton magique est fait principalement avec les plumes de la queue de la pie bleue, qui exerce ainsi une influence certaine sur la pluie. Il est aussi la source des pensées et de la mémoire, et l'on voit par là combien considérable est son importance. A côté de lui il faut citer la flèche sacrée avec laquelle l'étoile du matin tue le serpent de l'eau qui personnifie la nuit : aux fêtes, une flèche est placée sur l'autel, en souvenir du service ainsi rendu.

L'auteur termine son introduction, avant de commencer la traduction des chants Cora, par quelques mots sur la stylisation et la phonétique dans les textes qu'il publie. Son travail, fort détaillé est ainsi complété, et se présente comme une étude approfondie de la mythologie, ou, pour mieux dire, de la philosophie religieuse des Cora, que consulteront avec profit les ethnologues et les sociologues. Rien de ce qu'il avance n'est énoncé sans un renvoi aux textes qu'il a eu la bonne fortune de recueillir, et dont il donne la traduction. Son ouvrage montre à quelles patientes et longues recherches il a dû se livrer : il a sa place marquée dans l'histoire des civilisations qui se sont succédé au Mexique.

Ch. A. Martin.

X. *The fiesta of the Pinole at Azqueltán* (La fête du Pinole à Azqueltán). *University of Pennsylvania. The Museum Journal*, Vol. III, 1912, pp. 44-50, 3 figures.

L'auteur rapporte, dans tous ses détails, une des rares coutumes qui, chez les Indiens Huichol du nord de l'état de Jalisco, aient survécu à la civilisation étrangère. Le « pinole » est constitué par de la corne pulvérisée que les assistants mangent, mais seulement après que des cérémonies fort compliquées se sont déroulées. Autour d'un autel sur lequel est entretenu le feu sacré, des sièges sont disposés suivant une ellipse, des chanteurs et des prêtres y prennent place. Des armes, notamment des arcs et des flèches, jouent un rôle important dans la cérémonie qui se termine par une procession des femmes autour de l'autel. La description de ces pratiques rituelles, certainement fort anciennes, eût gagné en intérêt si l'auteur avait cherché à établir une conclusion d'ordre général.

Dr Poutrin.

Despoyet (Dr Théodore). *Quelques observations sur l'art de guérir chez certaines tribus nomades du nord du Mexique. XVIIe Congrès des Américanistes. 1910. Méxco*, 1912, pp. 107-112.

Les anciennes peuplades civilisées du Mexique connaissaient l'art de guérir : leurs chirurgiens administraient des anesthésiants, tandis que l'Europe dut attendre jusqu'en 1840 la découverte des propriétés analgésiques de l'éther. A ce point de vue elles étaient supérieures à leurs conquérants européens.

Mais ces connaissances n'existaient pas, dit l'auteur, chez les tribus nomades qui peuplaient les États mexicains du Nord. Chacune d'elles avait, à la vérité,

son médecin, mais celui-ci se bornait à traiter les maladies les plus familières, et la chirurgie n'existait pas, même à l'état embryonnaire. La vie au grand air et une existence active donnaient, il faut l'avouer, à ces indigènes une immunité surprenante contre beaucoup de maladies.

L'emploi des plantes constituait, comme on peut le croire, leur principal moyen thérapeutique : contre les rhumatismes toutefois, ils se pratiquaient des massages, et contre les affections pulmonaires, ils utilisaient comme ventouses des pierres d'une certaine espèce, chauffées, et scarifiaient la poche d'eau avec une épine. Le Dr Despayet ne peut affirmer qu'ils avaient un remède contre le cancer, et cependant il a connu pendant cinq ans un Indien Lipan qui avait au nez un ulcère cancéreux ; grâce à un emplâtre dont la composition demeure inconnue, cet ulcère n'augmenta pas durant cette période.

Quant à la morsure des serpents, ces Indiens la rendaient inoffensive à l'aide d'une application de racines pilées de *Micania Scandens* (*Guano*).

L'énumération des maladies traitées et de leurs remèdes, faite par l'auteur, amène, il semble, à penser que ses conclusions sur l'ignorance médicale de ces indigènes sont un peu sévères, et que leurs connaissances thérapeutiques étaient loin d'être négligeables.

Ch. A. Martin.

Fauquet. *Note sur la population de la Martinique (éléments ethniques et catégories sociales)*. *Bulletins et mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, VIe série, t. III, 1912, pp. 154-160.

De l'enquête à laquelle s'est livrée l'auteur, et dont il donne ici un résumé très succinct, il résulte que sur les 184.004 habitants qui composent la population de l'île, on compte seulement 1200 européens dont la plupart sont des fonctionnaires, et 10.000 créoles environ. Les 9/10 des Martiniquais sont des Nègres ou des mulâtres, les Nègres parlent le « patois créole » qu'on ne saurait, en aucune façon, ainsi que le suppose l'auteur, considérer comme une langue. L'étude de Fauquet est surtout économique, et traite plus spécialement de la propriété et de l'exploitation du sol, ainsi que de l'organisation du travail.

Dr Poutrin.

Erving William G... *Medical report of the Yale Peruvian expedition* (Rapport médical de l'expédition Yale au Pérou). *Yale medical Journal*, Vol. XVIII, 1912, pp. 325-355, 10 figures.

Il serait superflu de revenir sur le but que se proposait l'expédition conduite

par le professeur Hiram Bingham, sur les territoires qu'elle a parcourus et sur les résultats déjà publiés, toutes choses qui ont été signalées en temps opportun dans cette revue (cf. *Journal*. T. IX. p. 164, p. 393, p. 466, p. 476. T. X. p. 240). Le mémoire du Dr Erving est purement médical, et l'auteur y expose tout d'abord les différentes précautions prises, à titre préventif, contre la variole, la typhoïde et le paludisme, ainsi que les diverses affections, d'ailleurs bénignes, que les membres de l'expédition eurent à supporter. Quoique les conditions climatériques soient, dans un pays ainsi accidenté, naturellement fort différentes, la région est en général salubre, tout au moins en dehors des agglomérations, car dans les villes la typhoïde et la variole sont endémiques. Le goître est fréquent dans la vallée de l'Urubamba. L'auteur signale une maladie tropicale spéciale, la « pinta », caractérisée par l'apparition, sur les parties exposées du tégument, de plaques d'un bleu noirâtre dues à la présence d'un parasite ; il note de même la fréquence, sur les bras et les jambes, d'ulcères à marche lente, peu profonds et qui seraient dus, d'après les indigènes, à la piqûre des araignées ou de divers insectes.

Le travail d'Erving est complété par d'excellentes photographies montrant fort bien le type des Indiens Campa et Quichua.

Dr P.

Warren Currier (Charles). *A page of Peruvian bibliography* (Une page de bibliographie péruvienne). *XVIIe Congrès des Américanistes. Buenos Aires, 1910*, 1912, pp. 610-615.

L'auteur, dans cette courte communication, attire l'attention sur les travaux du jésuite Anello Oliva, qui séjourna au Pérou de 1593 à 1642 et publia en 1631 un livre important, plein de renseignements intéressants sur l'ancien Pérou. Oliva étudie successivement le pays et les mœurs de ses habitants, leur histoire avant et après la conquête espagnole, appuyant sa documentation sur les recherches antérieures. Bien que, de l'avis de Currier, les conclusions d'Oliva ne soient point parfois exemptes d'erreurs, l'ensemble de l'œuvre n'en reste pas moins fort utile, notamment au point de vue des recherches bibliographiques.

Dr P.

Nordenskiöld (E.). *Indianer och hvita i nordostra Bolivia*. (Blancs et Indiens dans le nord-est de la Bolivie). Stockholm, A. Bonnier, 1911, in-8°, 256 p. et 153 illustr.

Dans ce livre, M. E. Nordenskiöld décrit les populations qui vivent en Bolivie, sur le versant oriental des Andes, proche de la frontière brésilienne. Il

aborda cette région par le Sud, en venant du Chaco, et visita successivement les Churapas, les Sirionos, les Mojos, les Yuracares, les Canichanas, les Cayubabas, puis revint au Sud par le rio Blanco, où il rencontra les Guarayus.

Au Nord de Santa-Cruz de la Sierra, la nature du territoire change : on quitte le Chaco, pauvre en eau et en végétation et on pénètre dans la grande sylve sud-américaine. D'où, naturellement, une très grande différence entre les conditions de la vie de ceux qui les habitent et opposition entre les civilisations.

M. Nordenskiöld nous décrit les tribus une à une.

Les Churapas habitent dans les environs de Buenavista, Portachuelo et San Ignacio, à 1/2 degré au Nord de Santa-Cruz de la Sierra. Les Churapas appartiennent au groupe linguistique chiquito ; ils sont aujourd'hui de 500 à 1000 individus, presque tous « civilisés ». Ils habitent des huttes quadrangulaires, recouvertes de feuilles de palmier et dont les murs sont faits en bambous recouverts de terre ; souvent la porte d'entrée est précédée d'une petite veranda. Le foyer est toujours placé à l'extérieur. Les meubles sont peu nombreux et de l'espèce la plus primitive : comme lits, ils emploient des jonchées de feuilles de palmier avec un bloc de bois servant de traversin, et des hamacs. La plupart des autres meubles sont d'origine européenne. Le costume a été également très influencé par les blancs. Toutefois, les Churapas ont conservé quelques-unes de leurs anciennes coutumes et de leurs anciens instruments. Ils dansent, dans les cérémonies religieuses catholiques, avec leurs anciens ornements de plumes et leurs antiques masques de danse qu'ils conservent précieusement.

Il existe toujours chez eux des sorciers (*késushti*) ; leur esprit est censé errer la nuit pour inquiéter les gens ; les sorciers avérés étaient brûlés, il y a encore peu de temps.

Les Churapas pèchent avec l'arc et la flèche, et aussi en empoisonnant l'eau avec le « barbasco » et l'*ochohó* (*Hura crepitans*). Les jeux des Churapas sont divers jeux de dés et de balles. Ils possèdent des sifflets ronds, tout à fait analogues à ceux qu'emploient les Chorotis et les Ashluslays du Chaco.

Les Yuracares constituent un groupe linguistique particulier ; ils habitent entre le Rio Mamoré et les contreforts orientaux de la Cordillère, dans les profondes forêts de cette région. Ce sont d'excellents mariniers, que les blancs de la région emploient volontiers comme pagayeurs. Ils vivent très disséminés, formant des établissements d'une ou deux familles, séparés souvent par une distance de plusieurs milles. L'évaluation de leur nombre total est assez difficile, en raison même de leur morphologie sociale : elle va suivant les informations de 1.000 à 2.000. Ce sont des chasseurs très habiles et infatigables. Ils emploient des arcs simples, de grandes dimensions, et des flèches empennées d'une seule plume. Les Yuracares habitent des huttes quadrangulaires, d'environ 6 mètres de côté, couvertes d'un toit en feuilles de palmier.

Au contraire des Churapas, ces Indiens ont conservé la plupart de leurs anciennes coutumes et tout leur matériel originel. Toutefois, ils emploient tous, en guise de lit, le hamac, qui paraît être d'introduction récente chez eux. Parmi les instruments les plus caractéristiques de leur industrie, signalons les

peignes en bambous, dont les fines dents sont reliées par des fils de coton diversement colorés et ornés de dessins, et surtout les « pintaderas », sortes d'estampes en bois, gravées en relief, que l'on trempe dans la couleur et qu'on s'applique ensuite sur le corps, en guise de décoration ; à signaler aussi les flûtes en os et des poupées grossières en cire noire.

M. Erland Nordenskiöld a pris grand soin de noter, toutes les fois où la chose lui a été possible, comment le travail était distribué entre les deux sexes. Chez les Yuracares, les hommes fabriquent les armes, la vannerie, les vases en bois sculpté, les peignes, les « pintaderas », les canots ; ils font un peu de poterie grossière, construisent les maisons, pêchent et chassent. Aux femmes est réservé le transport du bois de chauffage, le portage pendant les marches, la pêche, la cuisine et la préparation des boissons fermentées.

Les Mojos habitent le rio Mamoré, au nord des Yuracares ; ils appartiennent à la famille linguistique arawak, dont ils sont les représentants les plus méridionaux, dans ces parties occidentales de l'Amérique du Sud. Ils ont été décimés par leur envoi aux entreprises de caoutchouc ; aussi sont-ils aujourd'hui très peu nombreux et, pour la plupart, « civilisés » ; il en est de même de leurs voisins du Nord-Est, les Movimas et les Cayubabas. En continuant dans la direction du Nord-Ouest, on trouve le pays des Chacobos, qui habitent à l'ouest du Mamoré, aux alentours du lac Rojo Aguado. Ces derniers sont restés beaucoup plus originaux. Ce sont des agriculteurs, qui cultivent la canne à sucre, la patate, le maïs, le manioc, le coton, le calebassier, le tabac et la papaye. Ils habitent des villages peu considérables composés, d'une ou deux maisons d'habitation et d'une maison de réunion (que M. Nordenskiöld nomme le « club »). Les maisons d'habitation ressemblent un peu à celles des Yuracares, à cette exception près qu'elles sont de très grandes dimensions. Le rectangle qu'elles forment a 20 m. de longueur environ sur 7 m. de large. Il y a trois, quatre ou cinq foyers, suivant le nombre de familles qui y habitent. Ce sont donc des « communal barracks », des maisons de clans, tout à fait comparables à celles que l'on trouve dans d'autres parties de l'aire amazonienne. La maison commune est de dimensions plus réduites (10 m sur 6 m 50 environ) et construite exactement de la même façon que les huttes des Yuracares.

Le vêtement est particulièrement intéressant : il se compose, pour les hommes, d'une bande placée dans les cheveux et d'un long manteau avec des manches larges et courtes qui arrivent aux biceps. Dans la bande de tête, on place, en arrière, des plumes de perroquet ; autour du cou, les hommes portent maints colliers et la moitié inférieure de leurs avant-bras est recouverte de bandes d'étoffes, ainsi que la partie des jambes située immédiatement au-dessous du genou et au-dessus de la cheville. Les femmes ont un costume analogue, mais portent beaucoup moins d'ornements. Le tatouage est inconnu de ces Indiens qui, par contre, se peignent le visage.

La division du travail entre les sexes est à peu près la même que chez les Yuracares ; toutefois, la pêche est ici réservée aux hommes.

Dans les forêts à caoutchouc situées à l'est du rio Mamoré, en remontant dans la direction du rio Guaporé, habitent les Baures, tribu arawak, aujour-

d'hui entièrement transformée par suite de son contact avec les blancs, et qui ont perdu toute originalité.

Il n'en est pas de même des Guarayus, qui occupent, très au sud, le territoire situé autour d'Asencion. Ce sont des Guaranis, dont beaucoup sont aujourd'hui chrétiens, mais qui ont toutefois conservé une grande partie de leurs mœurs païennes. Ils se livrent actuellement un peu à l'agriculture, peut-être sous l'influence des missionnaires, mais ils chassent encore les animaux sauvages, avec l'arc simple et des flèches empennées à deux plumes. La division du travail entre les deux sexes est à peu près la même que chez les Yuracares et les Chacobos.

Au sud des Guarayus, dans la partie la plus épaisse de la forêt équatoriale, vivent les Sirionos ; ces Indiens, dont les affinités sont encore mal établies, habitent une aire assez vaste, le long des rios Piraya, Grande, Blanco ; M. Nordenskiöld n'a pas pénétré dans ce territoire, mais il a obtenu quelques renseignements sur eux des tribus voisines (Yuracares, Guarayus, Chacobos), qui sont d'ailleurs leurs ennemis mortels. Il a pu en particulier recueillir quelques mots de leur langue et quelques échantillons de leur art de la vannerie.

Outre les renseignements ethnographiques qu'il nous fournit sur les tribus ci-dessus désignées, M. Nordenskiöld donne quelques détails sur les fouilles archéologiques qu'il a faites sur le plateau de Mojos ; il en a donné ici même un aperçu et nous n'y insisterons pas.

Nous préférons dire deux mots des rapports entre Blancs et Indiens, sur lesquels l'auteur a particulièrement insisté : partout où les Blancs sont venus en contact avec les indigènes, ceux-ci ont subi des modifications plus ou moins profondes. Ils ont perdu leurs coutumes originelles, leurs caractéristiques, et, presque toujours, leur liberté. Les Churapas, les Guarayus, les Yuracares sont employés comme domestiques par les Boliviens ; ils y gagnent misérablement leur vie, mais ils sont moins à plaindre que ceux qui sont exploités par les trafiquants en caoutchouc, qui les exploitent et, souvent, les martyrisent.

H. Beuchat.

Haseman (J. D.). *Some notes on the Pawumwa Indians* (Quelques notes sur les Indiens Pawumwa). *American anthropologist*, Vol. 14, 1912, pp. 333-349, 1 carte.

Envoyé par le Carnegie Museum pour faire, de 1907 à 1910, des études d'histoire naturelle dans l'Amérique du Sud, l'auteur eut l'occasion de rencontrer, sur les rives du rio Guapore, affluent du Rio Madeira, affluent lui-même de l'Amazone un groupement important de ces Indiens Pawumwa qui peuvent compter au nombre des autochtones qui ont, jusqu'ici, échappé à l'empreinte de la civilisation.

Les Pawumwa dont la population compte environ 300 individus sont généralement robustes et de taille petite ; leur tête est arrondie. Leur peau est de couleur cuivrée plus ou moins foncée. Leur tronc est bien développé, mais leurs membres sont plutôt grêles. Très endurants, ces Indiens portent facilement, pendant toute une journée, des fardeaux extrêmement lourds.

La tribu est sous l'autorité d'un chef choisi pour son intelligence et son savoir et dont la charge n'est d'ailleurs pas héréditaire. L'agriculture, chez les Pawumwa, se borne à la culture du blé, du manioc et du tabac ; chaque indigène est obligé, sous peine de punitions corporelles, de participer aux travaux des champs. Les produits de la chasse et surtout ceux, si abondants, de la pêche, constituent la majeure partie de l'alimentation.

Haseman rapporte une curieuse coutume qui veut que dès que les jeunes filles sont en âge d'être mariées, on leur perce les lèvres pour y introduire des baguettes de résine durcie, ou « *inóokôt* ». Après le mariage, ces ornements sont remplacés par des « *pikin* », aiguilles de quartz blanc d'un plus fort calibre, qui témoignent de l'état de la femme mariée, et dont la perte est punie de mort.

Les hommes portent à la lèvre inférieure un bâtonnet qui les aide, disent-ils, à fixer leur langue quand ils imitent les cris des animaux ; c'est d'ailleurs souvent leur seul costume, car rares sont ceux qui possèdent des vêtements en écorce battue.

Les adolescents et les célibataires se lient, par pudeur, l'extrémité du prépuce et, relevant leur verge, l'attachent à une cordelette ceignant les reins.

Dans un but purement médical, hommes et femmes Pawumwa portent, passé transversalement dans la cloison nasale, un bâtonnet destiné à purifier l'air inspiré ; de même, pour éviter la diffusion du venin des serpents après une morsure toujours possible, ils entourent leurs poignets et leurs chevilles de bracelets de cuir. Les demeures de ces Indiens sont des plus rudimentaires ; des pieux unis par leurs extrémités supérieures et recouverts d'herbes et de feuilles suffisent à constituer l'habitation du Pawumwa ; le mobilier est aussi simple, et les divers ustensiles sont fournis par la seule forêt.

Pour rendre leurs flèches plus meurtrières, ces indigènes les munissent de pointes taillées dans les os d'un ennemi tué au combat ; mais jamais ils ne se livrent, pas plus, dit Haseman, qu'aucune tribu de l'Amérique du Sud, au cannibalisme.

Cette étude, qui a le grand mérite de nous apporter d'intéressants et nombreux détails sur des Indiens jusqu'ici fort peu connus, se termine par un important vocabulaire Pawumwa, dont dans ce numéro même, MM. de Créqui-Monfort et Rivet montrent la parenté avec le Chapacura, l'Iten, le Quitemoca, le Napeca et vraisemblablement le Rocorona et le Mure (cf. *Journal*, t. X. p. 119).

Avec Haseman on peut souhaiter que les explorateurs de l'Amérique du Sud, s'écartant des pays maintenant connus, portent leurs investigations sur les régions suivantes où sont réfugiées, fuyant les coupeurs de caoutchouc, les dernières tribus Indiennes primitives : la rive brésilienne du bas Guaporé et du Mamoré, entre le Rio Tapajos et le Rio Xingu ; la région située au nord-est de

Manaos, entre les sources du Rio Trombetta et du Rio Branco ; la région andine orientale au sud du rio Beni.

Dr Poutrin.

Ignace (Étienne). *Les Camacans. Anthropos*, T. VII, 1912, pp. 948-956.

Les Camacans ou Camacães habitent le sud de l'état de Bahia ; on distingue dans leur tribu les Camacans Mongoyos et les Camacans Méniens qui sont seuls étudiés ici. L'auteur s'est proposé de retrouver, à l'aide des documents recueillis par les anciens explorateurs, les caractéristiques ethnographiques de ces Indiens maintenant civilisés.

Les Camacans sont robustes et musclés ; ils vont nus et portent leurs cheveux longs ; ils se peignent fréquemment le corps en rouge. Leurs mœurs étaient autrefois des plus primitives, mais les documents ethnographiques, outre qu'ils sont rares, semblent des plus superficiels. Ces Indiens sont fétichistes, et ils admettent l'existence d'esprits malfaisants qui ne sont autres que les âmes des défunts.

L'auteur rattache les Camacans à la famille des Gés, qui appartiennent eux-mêmes au groupe Capayo-Timbiras ; cette filiation est prouvée par la linguistique autant que par l'ethnographie. Ce court mémoire, intéressant en raison des observations anciennes qu'il rappelle, comprend un vocabulaire Camacan.

Dr P.

Manquilef (Manuel). *Comentarios del pueblo araucano (La faz social)* [Commentaires sur le peuple araucan (L'aspect social). *Revista de Folklore chileno*, t. II, 1911, pp. 1-60.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler (cf. *Journal*, t. IX, p. 201) l'important mouvement qui se manifeste au Chili pour l'étude du Folk-lore et dont la « *Sociedad de Folklore chileno* » centralise les résultats. Ce travail de Manquilef continue la série des intéressants mémoires de cette nature que nous avons déjà analysés, mais il se recommande tout particulièrement à l'attention par ce fait que l'auteur appartient à la race araucane et, bien que professeur au lycée de Temuco, a pu conserver de ses origines et de sa langue un souvenir très précis, et rester avec ses compatriotes en contact intime.

Toutes les descriptions, que présente Manquilef, sont transcrites en Araucan, avec traduction littérale interlinéaire et traduction libre. C'est tout d'abord la description complète des vêtements et ornements de fête de l'Indien, la description de la construction de la maison, de la cérémonie de la marque des trou-

peaux, de la construction de l'enclos pour les bêtes, de la fête par laquelle on célèbre le retour d'un voyageur, de la fabrication de la chicha de blé et de pomme, avec les chansons accoutumées dans chacune de ces fêtes.

Ce sont là de très importants documents tant au point de vue ethnographique qu'au point de vue linguistique.

L'auteur ne s'en tiendra d'ailleurs pas là ; il annonce un livre intitulé : « *Lengua i literatura del pueblo araucano* », qui, à en juger par son premier essai, sera certainement un des travaux les plus originaux qui aient été écrits jusqu'à ce jour sur les curieux Indiens du Chili.

P. Rivet.

Ten Kate (Hermann). *Sur quelques peintres ethnographes dans l'Amérique du Sud. XVIIe Congrès des Américanistes. Buenos-Aires, 1910*, 1912, pp. 568-595.

Si l'anthropologie, science exacte, a besoin de s'étayer de mesures chiffrées, de moyennes arithmétiques, et de statistiques qui ne sont jamais trop étendues, pour fixer le type d'une race, il n'en va pas de même de l'ethnographie, faite de la description générale des individus, de la connaissance de leurs mœurs, de leurs costumes, des objets qui leur servent, voire même des paysages où ils vivent et où leurs ancêtres sont morts. C'est pourquoi les voyageurs qui étaient en même temps des peintres, et qui ont rapporté de leurs explorations des peintures, des dessins ou des croquis, n'ont pas peu contribué au progrès de cette dernière science. Dans la présente communication, Hermann ten Kate, voyageur déterminé autant que peintre de talent, étudie quelques-uns des peintres-voyageurs qui, par leur œuvre artistique, scientifique ou littéraire, ont travaillé au développement de l'ethnographie et de l'archéologie sud-américaines.

Alexandre de Humboldt est le premier cité, bien que son œuvre relève plutôt du domaine de la géographie ; puis c'est E. F. Pöppig, dont l'ouvrage *Reise in Chile, Peru, und auf dem Amazonensturm (1835)* est accompagné d'un Bilderatlas de 24 planches. Il était surtout naturaliste, et cependant il est aussi un de ceux qui ont le mieux décrit le caractère psychique des créoles sud-américains.

Le suivant est un peintre de carrière, J.-B. Debret, élève de David, qui séjourna de 1816 à 1831 au Brésil : son œuvre est considérable et renferme, en outre de dessins abondants en détails minutieux, de véritables compositions et de nombreux portraits. Plus productif encore a été J. M. Rugendas qui, de famille originaire de Catalogne, naquit à Munich, fit deux voyages dans l'Amérique du Sud, y voulut retourner finir ses jours, hanté qu'il était par le souvenir de son climat ensoleillé, mais fut surpris par la mort dans un petit village du Würtemberg. Plus de 3.000 dessins composent sa collection conservée aujourd'hui à la Graphische Sammlung de Munich ; elle est très peu connue, et mériterait pourtant de l'être, surtout en ce qui concerne le Chili et l'Argentine : les types qu'elle

fait revivre sont disparus et appartiennent à tout jamais au passé. Un Belge, P. J. Benoît, sorte d'aventurier non dénué de talent, a laissé un intéressant travail intitulé *Voyage à Suriname*, illustré de cent dessins. Quant au fameux peintre George Catlin, ten-Kate, avec raison, l'exécute magistralement : « ses livres et ses albums manquent de tous les éléments pouvant démontrer que ses voyages ont été réellement effectués. »

A. F. Biard, né à Lyon, est un peintre du Brésil, qui fut, au XIXe siècle, la région de l'Amérique du Sud la plus visitée par les Européens : plusieurs de ses toiles sont conservées dans les musées de l'Europe, elles ne sont pas sans valeur, non plus que son ouvrage illustré par lui-même : *Deux ans au Brésil.*

Avec Keller-Leuzinger, voici de nouveau un Bavarois, qui lui aussi a visité le Brésil : *Vom Amazonas und Madeira* est le titre de son livre orné de 68 fort belles illustrations.

H. Florence, né à Nice, qui accompagna Langsdorff dans son expédition au Tapajoz, a laissé quelques dessins que von den Steinen a tirés de l'oubli. Dix ans après, le même von den Steinen publiait son propre voyage au Xingu, connu de tous les Américanistes, ainsi que les belles illustrations accompagnant les deux volumes du *Durch Zentral-Brasilien.*

Pour terminer, le Suisse A. Methfessel ; jardinier de son métier, il fut aussi un artiste, et, ayant vécu 30 ans à Buenos Aires, dont il dessina le parc célèbre de Palermo, il est peut-être le meilleur peintre voyageur, aussi modeste qu'émérite, de la République Argentine.

Un mot ému sur le peintre argentin Villanueva, mort en soignant des blessés pendant la Révolution de 1890, qui rappelle de Neuville et Detaille et finit comme Regnault, clôt cette étude de ten Kate : elle ne pouvait être mieux faite que par lui.

Ch. A. MARTIN.

LINGUISTIQUE.

SAPIR (Edward). *Language and environment* (La langue et le milieu). *American anthropologist*, Vol. 14, 1912, pp. 226-242.

Après avoir montré jusqu'à quel point le milieu peut agir, en général, sur l'homme, Sapir localise ses observations à l'étude de l'influence du milieu sur le seul langage. On distinguera, tout d'abord, le milieu physique (géographie, climat, faune, flore, ressources minérales, etc.) et le milieu social (religion, art, organisation politique). L'auteur nous fait assister au mécanisme de la modification de la langue sous leurs différentes influences, et il appuie ses démonstrations sur les exemples que fournissent les idiomes des Indiens d'Amérique,

idiomes qui varient singulièrement suivant qu'il s'agit de tribus de la côte (Nootka) ou des tribus de l'intérieur (Paiute de l'Arizona, de la Névada et de l'Utah). Dans cet exposé, chacun des éléments constitutifs du langage est envisagé séparément et Sapir expose, d'une façon extrêmement documentée, dans quelles limites ses modifications sont possibles. Une conclusion s'impose : bien qu'elles soient plus fixes que les coutumes, les langues se modifient parallèlement à elles, mais avec un certain retard.

Cette étude est une mise au point de la question si souvent débattue et d'une importance si grande de la formation et de l'évolution des langues ; on y trouvera résumées et discutées les principales opinions admises jusqu'ici, dans un exposé dont la clarté augmente l'intérêt.

Dr Poutrin.

Swanton (John R.). *Haïda Songs* (Chants Haïda). *Publications of the American ethnological society*, Vol. III, 1912, pp. 1-63.

Boas (Franz). *Tsimshian texts* (*New series*). (Textes Tsimshian, nouvelles séries). *Publications of the American ethnological society*, Vol. III, 1912, pp. 63-285.

Les chants Haïda que Swanton étudie ici ont été recueillis par lui lors de l'expédition Jesup (1900-1901); leurs caractéristiques générales furent signalées dans « Contribution to the ethnology of the Haïda ». Trois séries de chants sont rapportées ici, avec leur traduction littérale : les « chants du berceau », les chants de deuil, et quelques chants de guerre.

Les textes Tsimshian sont l'œuvre d'un Indien de la Colombie britannique et Boas les a revus, transcrits et annotés, faisant figurer, à côté de la traduction littérale, une traduction libre des textes dont la lecture ne manque pas d'intérêt pour les ethnologues, car ils fournissent des documents sur quelques-unes des croyances des Tsimshian. Le travail de Boas se termine par un très important vocabulaire, complétant ceux déjà connus et notamment l'étude grammaticale du langage Tsimshian publiée par cet auteur dans le « Handbook of American Indian languages », (cf. *Journal*, t. VIII, pp. 325-329).

Dr P.

Harrington (John H.). *Tewa relationship terms* (Termes de parenté chez les Tewa). *American anthropologist*, Vol. 14, 1912, pp. 472-498, 4 figures.

Les Indiens Pueblo parlant le dialecte Tewa occupent, à l'heure actuelle, cinq villages au nord-ouest de Santa-Fé, dans le Nouveau-Mexique, et un village

dans le nord-est de l'Arizona. L'auteur fournit quelques brèves indications ethnographiques sur ces Indiens, notamment en ce qui concerne le mariage, la naissance, les clans, et aborde la question des termes de parenté. Il subdivise ce chapitre en trois parties suivant qu'il s'agit des appellations entre consanguins, entre alliés, ou entre gens d'âges différents. Harrington s'est livré là à une étude extrêmement longue et compliquée ; les détails très intéressants qu'il fournit sur cette question si spéciale ne manqueront pas d'intéresser à la fois les sociologues et les linguistes.

Dr P.

Prince (J. D.). *An ancient New Jersey Indian jargon* (Un ancien jargon des Indiens du New-Jersey). *American anthropologist*, Vol. 14, pp. 508-524.

Sous ce titre, l'auteur publie un manuscrit contenant un véritable lexique du jargon des Indiens du New-Jersey, lexique qui comprend des mots isolés, des phrases avec leur traduction et quelques commentaires sur une syntaxe qui paraît rudimentaire. Ce jargon était utilisé, pour leur commerce, par les Indiens de la rivière Delaware et les négociants européens ; la construction des phrases est calquée sur la langue anglaise, mais les éléments constitutifs du jargon appartiennent non seulement au *Minsi* mais encore à l'*Unami* et à l'*Unalachtigo*.

On saura gré à J. D. Prince d'avoir tiré de l'oubli ce manuscrit, qui, daté de 1684, est conservé dans les archives du district de Salem.

Dr P.

Hagar (Stansbury). *The celestial plan of Teotihuacan* (Le plan céleste de Teotihuacan). *XVIIe Congrès des Américanistes. Mexico, 1910.* 1912, pp. 160-172, 2 planches.

Dans ce travail, Hagar retrace l'histoire de deux manuscrits mexicains qui furent découverts, il y a quelques années, par L. Batres, à Teotihuacan ; l'un de ces manuscrits fut déposé par M. Saville au Muséum de New-York, l'autre appartient à M. Ayres, de Chicago. Ces deux pièces, dessinées sur une sorte de papier fait en fibres de *maguey*, tirent leur intérêt de ce fait qu'elles représentent le plan de la ville sacrée de Teotihuacan, plan sur lequel tous les monuments de la cité sont figurés par les astres auxquels on peut supposer qu'ils étaient consacrés. De l'étude comparée de ces deux documents, l'auteur tire, sur foule de points, des conclusions intéressantes.

Dr P.

Tozzer (Alfred M.). *A classification of Maya verbs* (Une classification des verbes Maya). *XVIIe Congrès des Américanistes. Mexico, 1910.* 1912, pp. 233-237.

La classification des verbes maya que San Buenaventura et Beltran de Santa Rosa avaient tenté en se basant sur le latin avait le tort de reposer tout entière sur l'existence de formes transitives et intransitives qui n'existent point, en tant que formes distinctes, dans le dialecte maya. Il serait préférable, d'après Tozzer, de classer les verbes maya d'après leurs racines : racines monosyllabiques, verbes terminés par le mot *tal*, verbes formés directement à l'aide du nom seul, ou à l'aide du nom associé au verbe « être », et enfin verbes irréguliers, beaucoup moins nombreux qu'on ne le supposerait.

Dr P.

Sapper (Karl). *Ueber einige Sprachen von Süd Chiapas* (Sur quelques langues du sud du Chiapas). *XVIIe Congrès des Américanistes. Mexico 1910.* 1912, pp. 295-320.

Dans sa communication, Karl Sapper présente une étude sur les langues Chicomucelteca et Moto Cintleca, dont il donne des vocabulaires comparés mot par mot aux langues Huasteca, Jacalteca et Mam de Tacana. Ces vocabulaires sont, au dire même de l'auteur, assez pauvres, car il a dû se borner à ses propres documents, vieux de plusieurs années, ayant été déçu dans son espoir de provoquer, par ses publications antérieures, des recherches plus approfondies sur la linguistique de ces pays. Ils servent à établir les ressemblances et les différences entre ces langues et celles connues, ainsi que les points communs avec les idiomes Maya.

Un langage jusqu'à présent inconnu a été découvert par Sapper, c'est celui qu'emploient les habitants de Tapachula, le Tapachulteca, qui se rattache au groupe Miji. — Un court vocabulaire, réuni par le Consul d'Allemagne à Tapachula, semble indiquer que dans cette localité deux langues différentes sont parlées, le Tapachulteca et une autre tout à fait différente, ne se rapportant ni à la langue Miji, ni à aucune autre de l'Amérique Centrale. Un cas semblable est rapporté par Stoll pour l'idiome d'Aguacatan au Guatémala.

La conclusion du travail de Sapper est que le Haut-Chiapas du Guatémala doit être considéré comme la patrie primitive de tous les peuples d'origine Maya.

Ch. A. Martin.

Rodriguez (Leopoldo Alejandro). *Estudio geográfico, histórico, etnográfico, filológico y arqueológico de la República de El Sal-*

vador en Centro-América (Étude géographique, historique, ethnographique, philologique et archéologique de la République du Salvador en Amérique Centrale). México, 1912.

Les études sur le Salvador sont encore très peu nombreuses et il faut savoir gré à M. Rodriguez d'avoir tenté, dans ce travail surtout préhistorique et géographique, de nous donner une idée d'ensemble des multiples populations qui ont peuplé ce pays, de nous indiquer la succession approximative de leurs migrations et de nous retracer les faits principaux de leur histoire et leurs coutumes, tels que nous les ont transmis les premiers chroniqueurs espagnols. L'auteur insiste plus particulièrement, comme il est naturel, sur les tribus d'origine nahuatl (Pipiles) et sur celles d'origine maya. A ce point de vue, son mémoire mérite d'être lu par tous ceux qui désirent s'attaquer au problème si complexe de l'ethnologie centre-américaine. Ils y trouveront en outre des documents linguistiques très importants, dont un certain nombre avait déjà été publiés, mais dans des revues périodiques peu connues en Europe et souvent inaccessibles aux chercheurs. Ces documents comprennent deux vocabulaires pipil du Salvador, recueillis par Juan J. Lainez et un vocabulaire pipil du Guatémala, collecté par Otto Stoll, une liste de mots pocomán du Salvador (dialecte xinca) dû au Dr Eustorgio Calderón, un petit lexique cacaopera (dialecte du groupe matagalpan) réuni par Jeremias Mendoza, et enfin un court vocabulaire pupulúca (dialecte zoque).

Cette simple énumération permet de se rendre compte de la valeur réelle du travail de M. Rodriguez.

P. Rivet.

Rivet (P.). *Les familles linguistiques du Nord-Ouest de l'Amérique du Sud. L'année linguistique, publiée sous les auspices de la Société de philologie*, t. IV, 1908-1910, Paris, 1912, pp. 116-154.

Ce mémoire est le résumé et la synthèse des recherches que le Dr Rivet, soit en collaboration avec H. Beuchat, soit seul, poursuit depuis plusieurs années sur les langues de la Colombie, de l'Équateur et du haut Amazone. Bien que ces recherches soient loin d'être terminées, l'auteur montre que, dès maintenant, on peut réduire à 11 les familles linguistiques propres au territoire envisagé, alors que, jusqu'alors, on n'en comptait pas moins de 19. Ces groupes linguistiques sont : I. le groupe Chibcha, II. le groupe Choco, III. le groupe Andaqui, IV. le groupe Mocoa, V. le groupe Guahibo, VI. le groupe Esmeraldas, VII. le groupe Cañari, VIII. le groupe Záparo, IX. le groupe Arda, X. le groupe Jíbaro, XI. le groupe Cahuapana.

Pour chacun de ces groupes, l'auteur indique rapidement les limites du territoire qu'il occupe.

Les travaux partiels sur lesquels il s'appuie pour établir sa classification ayant été publiés ou analysés ici-même, nous n'y reviendrons pas, nous contentant de noter les quelques faits et documents nouveaux que l'on trouve dans ce mémoire d'ensemble.

Nous signalerons tout d'abord la bibliographie complète des travaux relatifs aux langues de la famille Choco, la publication du vocabulaire andaqui de Albis, l'unique document que l'on possède jusqu'ici sur cette curieuse langue de Colombie et qui échappait à l'immense majorité des chercheurs en raison de la rareté de l'ouvrage où il a été primitivement imprimé, la comparaison des trois seuls mots de la langue mocoa connus jusqu'à ce jour avec des mots similaires chibcha, le rattachement du Churoya au Guahibo et la bibliographie de ces deux langues, enfin l'identité probable du Jíbaro et du Palta parlé dans le sud de la vallée interandine équatorienne.

En dehors de ces groupes spéciaux au territoire colombiano-équatorien, Rivet signale l'existence dans ce même territoire de représentants de familles linguistiques parlées dans d'autres régions sud-américaines plus ou moins distantes : le groupe uitóto, le groupe caribe, le groupe guarani, le groupe arawak, le groupe tukáno.

Ce sont là des points sur lesquels il a déjà eu occasion d'insister ; comme fait nouveau, nous signalerons toutefois l'existence d'une tribu caribe dans le territoire où fut fondée la ville de Jaen sur le haut Amazone. A côté de ce groupe caribe méridional, il en existe un autre aux sources du Yapurá, dont l'auteur reproduit deux vocabulaires ; l'un recueilli par Crevaux et publié dans le tome VIII de la *Bibliothèque linguistique américaine*, l'autre, plus important, formé par Albis et perdu pour les chercheurs pour les mêmes raisons que le vocabulaire andaqui.

En terminant, Rivet indique les raisons pour lesquelles il ne fait pas figurer dans sa liste le groupe Quichua, qu'on pourrait s'attendre à y trouver. Il montre que l'introduction de la langue péruvienne dans le territoire qu'il a étudié est postérieure à la conquête et qu'elle est l'œuvre des missionnaires. Il y a là en quelque sorte une pénétration artificielle dont il ne croit pas devoir tenir compte dans une esquisse qui a pour but de représenter la géographie linguistique d'une contrée au moment de l'arrivée des Européens.

Dr Poutrin.

Oramas (Luis R.). *Contribución al estudio de la lengua Guajira* (Contribution à l'étude de la langue Guajire). *Publicaciones de la « Revista técnica del Ministerio de Obras públicas » de los EE. UU. de Venezuela*, Caracas, 1913.

Voici un excellent travail de linguistique américaine, où l'auteur s'est soigneusement gardé de toute hypothèse hasardée. On ne saurait trop répéter que c'est seulement avec des études de cette nature que le progrès se fera et que

nos connaissances s'accroîtront. L'heure n'est pas venue, ou bien elle est passée, des comparaisons entre les langues sud-américaines et les langues d'Europe, d'Asie ou de Polynésie. Un travail bien plus fructueux s'impose pour l'instant. C'est une mise au point, pour chaque groupe, des documents connus à ce jour. M. Oramas a accompli cette tâche pour le Guajiro, dialecte arawak du nord-ouest vénézuélien et il a mis ainsi à la disposition de tous des documents qui, sans lui, auraient été perdus pour la plupart des Américanistes. On trouvera dans son travail une bibliographie complète des travaux parus sur cette langue, puis un vocabulaire alphabétique, où il a réuni toutes les listes publiées en même temps que les documents inédits qu'il a pu se procurer. J'ajouterai que son opuscule est très bien imprimé et que les fautes typographiques, si déplaisantes et si troublantes dans des travaux de ce genre, y sont exceptionnelles.

Souhaitons que le jeune linguiste vénézuélien qui vient de débuter d'une aussi heureuse façon persiste dans la voie où il s'est engagé.

P. Rivet.

Schuller (Rodolfo R.). *Hallazgo de documentos acerca de la lengua saliba* (Découverte de documents relatifs à la langue saliba). *Anthropos*, t. VII, 1912, pp. 761-764.

Dans ce travail, l'auteur, après avoir donné la bibliographie à peu près complète des rares documents que l'on possède sur la langue Saliba, rappelle que Gumilla parle d'une grammaire manuscrite de cet idiome, qu'une autre se trouvait dans la bibliothèque du Dr Vergara y Vergara, et qu'enfin, parmi les documents linguistiques réunis par Mútis pour Catherine II de Russie, figuraient un *Arte* et un *Vocabulario* Saliba. Schuller a eu la bonne fortune de découvrir la collection Mútis dans la bibliothèque particulière du roi d'Espagne, mais l'*Arte de la lengua Saliba* n'y figure pas, car il ne fut pas envoyé alors en Europe. Une copie de cet intéressant document, datée du 15 juillet 1790 à San Miguel de Macuro, existe aux archives des Indes, avec un dictionnaire d'environ 2000 mots et une doctrine chrétienne. Ces intéressants documents copiés par l'auteur seront publiés ultérieurement par la Bibliothèque Nationale de Rio-de-Janeiro.

Ce sont là des matériaux du plus haut intérêt et qui, sans aucun doute, permettront de faire l'étude complète d'une langue encore non classée du Sud-Amérique. Toutefois, l'*Arte* n'est pas inédit, comme le croit Schuller. L'original, qu'resta en Colombie, après avoir appartenu au Dr Vergara y Vergara, passa à la Bibliothèque Nationale de Bogotá où il a été retrouvé par le P. Fabo qui l'a publié en 1911 dans l'intéressant travail que j'ai analysé ici-même (cf. *Journal*, t. IX, p. 180), en même temps qu'un important vocabulaire réuni en 1897 par le P. Jesús Martinez de San Agustin, qui doit être ajouté à la bibliographie de Schuller.

P. R.

Lafone Quevedo (Samuel). *Etnografía argentina, 1908* (Etnographie argentine, 1908). *Trabajos del cuarto Congreso científico (1° Pan-americano) celebrado en Santiago de Chile del 25 de diciembre de 1908 al 5 de Enero de 1909*, vol. XIV : *Ciencias naturales, antropológicas y etnológicas*, t. II, Santiago de Chile, 1911, pp. 187-215.

Dans ce grand mémoire, le savant directeur du Musée de La Plata résume les résultats de ses études linguistiques patiemment conduites depuis de longues années. Voici les conclusions auxquelles il a été conduit :

1° La famille *Guarani* est un incident ethnique dans l'estuaire du rio de La Plata ; elle ne se rencontre que dans quelques îles et en quelques points de la terre ferme adjacents à ces îles ; cette famille est originaire du Paraguay et des provinces brésiliennes de Santa-Catalina et Paraná, où on la trouve mélangée avec les représentants des nations Guaraná et Cariyó.

2° La nation Chaná et ses branches du type Chaná-Mbeguá et Chaná-Timbie occupaient les territoires actuels de la République de l'Uruguay, les provinces argentines de Entre-Rios et Corrientes et la rive occidentale du Paraná depuis le rio Carcaraña jusqu'à Cayastá.

3° La famille *Chaná-Guayaná-Cariyó*, *Tapuya* ou *No-Guarani* correspond à la province de Corrientes (Argentine) et de Rio Grande (Brésil) et fut plus tard guaranitisée.

4° Le territoire du Chaco argentin se répartit entre des Indiens de deux grandes familles, la famille *Guaycurú*, comprenant les Toba, les Mocovi, les Abipón, les Mbayá, les Payaguá et peut-être les anciens Lenguas ou Enimaga, et la famille *Mataco-Mataguaya*.

5° La famille *Tonocoté* n'est pas propre au Chaco, mais issue de migrations venues des pentes andines de Tucuman ; elle n'a rien de commun avec les Matacos.

6° Pour l'instant, il y a lieu de conserver séparées les nations du type *Chaná-Timbú* de celles du type *Querandi-Pampa-Puelche*.

7° Les Indiens *Pampa* des XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles ne doivent pas être confondus avec ceux de la 2e moitié du XVIIIe siècle et du XIXe ; les seconds sont d'origine araucane, les premiers correspondent aux Querandi ou Pampa, que Falkner appelle Puelches et dont la langue a plus d'affinités avec le Tehuelche qu'avec le Moluche ou Araucan.

8° En ce qui concerne la région andine et argentine en général, tout ce qu'on peut affirmer, c'est que le quichua y fut introduit par les Incas, puis généralisé par les missionnaires, et que le Cacán, propre à la région diaguite, n'a rien de commun avec lui. Il est possible qu'un jour on puisse prouver par contre que le Cacán est l'anneau de la chaîne qui unit l'araucan au tonocoté et peut-être même à l'Aymará ou Colla.

9° Il y a lieu de distinguer nettement la langue *Tehuelche* de l'Araucan et des idiomes de l'archipel de Magellan, y compris le *Yámana* ou *Yahgan* de Bridges.

10° Si la conquête des Incas fut arrêtée par la bravoure des Araucans au sud, il n'est pas moins certain qu'une influence de nations plus avancées que ceux-ci s'est fait sentir jusque chez eux.

P. R.

Lafone Quevedo (S. A). *The Great Chanca Confederacy, an attempt to identify some of the indians nations that formed it.* (La grande confédération Chanca, essai pour identifier quelques-unes des tribus indiennes qui la formaient.) 13 pages, 4 tableaux, 1 carte, Buenos-Aires, 1912.

Sous le nom de Chanca on comprend un certain nombre de tribus dont les ancêtres avaient, à la suite de luttes victorieuses, chassé de leur habitat les Quechua. Les plus importantes étaient celle des Chané-Chaná ou Guaná, de souche Moxo, et celle des Tucumans, d'origine Guaycurú. Pour Hunt, les Lenguas ou Mascoy auraient figuré dans la confédération et, sous le nom d'Orejones, auraient fourni les princes royaux, au même titre que les Abipón, eux aussi de souche Guaycurú.

Après avoir discuté point par point les différentes hypothèses qui ont été émises sur le lieu d'origine et les parentés ethniques et linguistiques des différentes tribus qui ont composé la confédération ou ligue Chanca, Lafone Quevedo conclut que les groupes Chaná-Guaná et Guaycurú-Mbayá en étaient les deux principaux éléments. Ils pénétrèrent l'antique royaume péruvien, les uns par la violence, les autres par la colonisation, et se répandirent, peu de temps avant la conquête espagnole, dans le Chaco, où naguère encore on les retrouvait.

Dr Poutrin.

Lafone Quevedo (S. A.). *Pronominal classification of certain south american Indian stocks* (Classification à l'aide des pronoms de quelques groupes d'Indiens de l'Amérique du Sud). 8 pages, 4 tableaux, Buenos-Aires, 1912.

L'auteur fait remarquer que lorsqu'il publia, en 1896, son travail sur le dialecte Vejoz, établi d'après les notes de d'Orbigny, on s'aperçut d'un fait curieux : le dialecte appartenait par son vocabulaire au groupe linguistique Mataco-Mataguayo, tandis que, par les pronoms, il se rattachait au groupe Guaycurú.

Le Mataco-Mataguayo et le Guaycurú (comprenant le Toba, le Mocovi, l'Abipón et le Mbayá) constituent les deux principaux groupes linguistiques du Grand Chaco, entre les rivières Salado et Pilcomayo. La langue Mataco-Mata-

guayo, qui comprend les dialectes Nocten et Vejoz, se rattache elle-même au groupe Mojo-Maypure.

Les recherches ultérieures de Lafone Quevedo l'ont conduit à cette constatation que les Indiens se servent couramment d'une langue dont les pronoms appartiennent à un dialecte et les vocabulaires proprement dits à un autre ; on peut en conclure qu'il est logique de classer les langages du Sud-Amérique d'après les pronoms, lorsqu'on ne connaît pas l'ensemble des vocabulaires.

Les raisons de cette curieuse particularité résident tout entières dans ce fait que, dans la plupart des tribus indiennes du sud de l'Amérique, les femmes ont une langue et les hommes une autre ; ce fait a été bien mis en évidence par Lucien Adam chez les Caribes ; les guerres entre tribus entraînent la mort de beaucoup d'hommes et l'esclavage des femmes amène un mélange des groupes linguistiques et la confusion des dialectes.

Pour ces raisons, le dialecte Vejoz, appartenant par son vocabulaire au groupe linguistique Mataco, a pu être classé, en raison de ses pronoms, au nombre des idiomes Toba ; de même le Toba et le Quichua sont étroitement apparentés. Si le Vejoz, dialecte Mataco, et le Toba, dialecte Guaycurú, sont apparentés, il s'ensuit que, *par les pronoms*, il existe des liens intimes entre les groupes linguistiques Mataco et Guaycurú.

Dr P.

Chamberlain (Alexander F.). *The Allentiacan, Bororoan, and Calchaquian linguistic stocks of South America.* (Les dialectes Allentiaque, Bororo et Calchaqui du Sud-Amérique.) *American anthropologist.* Vol. 14, 1912, pp. 499-507.

Au temps de la conquête espagnole, les Allentiaques ou Huarpes vivaient dans les plaines au voisinage de Huanacache et s'étendaient sur le versant ouest de la Sierra de Cordoba. Les divers auteurs qui en ont parlé et notamment Boman et Mitre ne sont pas d'accord sur la place linguistique qu'ils doivent occuper. Le dialecte Allentiaque disparut au XVIIIe siècle.

Les Indiens Bororo occupaient au XVIIIe siècle le bassin du Xingú-Araguaya, au Matto-Grosso. Frič, Ehrenreich, Brinton les étudièrent successivement, von den Steinen estime leur nombre à plusieurs centaines, et les considère comme les derniers survivants d'un peuple puissant.

Il existe, on le sait, un problème Calchaqui, et nombreux sont les auteurs qui ont discuté sur ce dialecte et sur l'étendue du territoire où on le parlait. Brinton a apparenté successivement les Calchaqui aux Araucans, puis aux Quichua. Pour Ambrosetti l'élément incasique, dans la culture calchaqui, n'occupait qu'une faible part, tandis que pour Lejeal et Boman ces Indiens constituaient une ramification des Diaguites, quoique leur territoire, extrêmement étendu, occupât autrefois toute la partie montagneuse de l'Argentine moderne. Enfin, tout récemment, Brinton admet que le dialecte Calchaqui est

un dialecte Quichua corrompu, opinion à laquelle semblent se ranger Ehrenreich et Lafone Quevedo. L'auteur, au contraire, estime qu'il y a lieu de faire du Calchaqui une langue spéciale, et se rencontre, sur ce point, avec Outes et Bruch.

Non content d'exposer, par le détail, l'historique des recherches faites sur les trois dialectes étudiés ici, Chamberlain nous donne l'étymologie de leurs noms, et fournit, pour chacun, la liste complète des auteurs qui en ont traité.

Dr P.

Schmid (Theophilus). *Two linguistic treatises on the Patagonian or Tehuelche language* (Deux traités linguistiques sur le dialecte Patagon ou Tehuelche). *XVIIe Congrès des Américanistes. Buenos Aires, 1910*, 1912, appendice I, pp. 1-58.

— *Grammar of the Tsoneca language* (Grammaire de la langue Tsoneca). id. appendice II, pp. 1-41.

On saura grand gré à M. Lehmann-Nistche d'avoir tiré de l'oubli les documents linguistiques recueillis, vers le milieu du XIXe siècle, par le missionnaire anglais Schmid, documents qui constitueront, longtemps encore, les meilleurs travaux sur les dialectes de l'extrême sud de l'Amérique. Jusqu'ici ces documents, les uns imprimés, les autres simplement manuscrits, étaient conservés dans des collections particulières où ils échappaient aux recherches.

Dans ces deux travaux, Schmid a recueilli de très abondants vocabulaires Tsoneca et Tehuelche, comprenant, outre une grande quantité de noms, des phrases entières et une étude très complète de la syntaxe. Ce sont là des données précieuses pour les linguistes en raison de leur abondance et de la précision avec laquelle ces documents ont été recueillis.

Dr P.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

Tessan (François de). *Promenades au Far-West*. Paris, 1912. Plon-Nourrit. 337 pages.

Le livre de M. de Tessan correspond au titre que l'auteur lui a donné. C'est véritablement le récit, attachant par sa simplicité, d'une promenade faite à travers les pays neufs de l'Ouest-américain, par quelqu'un qui a su voir beaucoup des contrées visitées et de leurs habitants. Il est écrit dans un style facile et

coulant, et fait songer à l'un des premiers ouvrages du genre, la « Promenade autour du monde » de Roger de Beauvoir, qui commença la Bibliothèque des voyages de la librairie Plon, il y a quelque trente-cinq ans.

Salt-Lake-City et le pays des Mormons ont d'abord retenu l'attention de l'auteur, qui a été frappé de la prospérité de la ville et du pays qu'habitent aujourd'hui dans l'Utah, les Saints des derniers jours. Si ceux-ci ont encore conservé la tradition religieuse de Brigham Young et de Joe Smith, ils sont actuellement américanisés, et si les Américains de l'Est les poursuivent toujours de leur haine, c'est beaucoup en raison de cette prospérité même et des immenses ressources qu'ils ont su se créer : ce sont paraît-il, des hommes d'affaires, des agriculteurs et des industriels de premier ordre.

Puis c'est l'histoire des missions franciscaines espagnoles qui colonisèrent la Californie à la fin du XVIIIe siècle, et de leur fondateur, le P. Junipero Serra, homme entreprenant et énergique dont la statue se dresse en face de la baie de Monterey, une description colorée de San-Francisco, la reine du Pacifique, qui s'est relevée avec une prodigieuse rapidité du désastre de 1906 : 28.188 maisons avaient été rasées ; à leur place 31.000 édifices sont aujourd'hui terminés, « on a dépensé, disent fièrement les ingénieurs, 104 dollars par minute » et pendant les deux premières années qui ont suivi la catastrophe, une maison était achevée toutes les deux heures. Mais la vie sociale de la ville a connu d'autres vicissitudes, celles de la lutte des syndicats ouvriers ou trade-unions et des patrons, lutte sans merci, que la défaite ou la victoire d'un des deux partis ne termine point et qui continue sans qu'on en puisse, là pas plus qu'ailleurs, concevoir l'apaisement définitif : témoin l'explosion du 1er novembre 1910 qui détruisit les bureaux du Los Angeles Times, crime anarchiste dirigé contre les patrons et les non-syndiqués, et le procès fameux des frères Mac-Namara.

Le péril jaune est aussi l'une des graves préoccupations des Américains de l'ouest. Malgré les lois qui, depuis 1880, fermèrent le territoire de l'Union aux Chinois des classes besogneuses, l'infiltration des Célestes se continue, grâce à des procédés aussi astucieux qu'inattendus, à travers la frontière canadienne et le Mexique. Les immigrés ont des journaux et s'occupent de politique : San-Francisco peut passer pour avoir été le foyer de la propagande révolutionnaire qui a renversé la dynastie mandchoue, et Sun-Yat-Sen n'a pas de plus ardents partisans que les Chinois d'Amérique. Le général Homer-Lea, qui a joué un rôle important dans les événements de la révolution chinoise, était un étudiant de l'Université de Stanford en Californie, et c'est lui qui réunit les compagnies secrètes de San-Francisco et de Los-Angeles sous la direction de Kang-Yu-Weï, qui accompagna ce dernier dans sa tournée d'Europe, qui enfin fut le propagateur de la foi militaire chez les Jaunes des États-Unis. Son livre « La valeur de l'ignorance » prévoit une guerre entre les États-Unis et le Japon, qui se décidera non sur mer mais sur terre, en faveur des Japonais qui auront transporté 200.000 vétérans en Californie avant qu'une armée américaine ait pu être constituée en face d'eux.

Les Japonais, plus encore que les Chinois, forment en effet le vrai péril jaune. C'est que 70.000 Japonais sont aujourd'hui répandus en Californie, et ils

sont plus dangereux que les Fils du Ciel, car ils s'installent partout, expulsant les blancs, et forçant alors les propriétaires à abaisser leurs loyers, accaparant telle ou telle industrie, et avilissant ensuite le prix des salaires. Ils se soutiennent tous et comme ce sont pour la plupart d'anciens soldats ayant servi dans la guerre russo-japonaise, il serait aisé de réunir en 48 heures une armée de 50.000 hommes exercés. Ils restent des Asiatiques, ne s'assimilent en aucune manière aux Américians, pour qui ils sont un danger certain.

Entre ces chapitres si intéressants pour l'avenir des États de l'ouest, l'auteur intercale des descriptions de San-Francisco, de la colline du Tamalpaïs, d'où l'on découvre tout le panorama de la baie et la Porte d'Or, de la célèbre vallée du Yosemite, de Los Angeles et de Portland, la cité des roses, de Seattle, dont le développement a exigé l'arasement d'une colline de 60 m. de hauteur, simple village en 1870, et qui, aujourd'hui, est une ville de plus de 300.000 habitants. Les arbres géants de la Californie, les « sequoia » de 150 mètres de haut et les pins de 80 mètres ne sont pas oubliés, non plus que les gisements aurifères : là comme ici une exploitation rationnelle a remplacé et le vandalisme des bûcherons d'autrefois, et les prospections au hasard des chercheurs d'or de 1848.

Notons un chapitre sur les filles du Golden-West, dont la beauté particulière se réclame à la fois de leur origine saxonne et de leur origine espagnole, c'est-à-dire latine. Le mélange des deux types en crée un troisième aussi original que séduisant : une éducation très indépendante, la passion des sports les plus fougueux, en même temps qu'un goût très vif pour l'étude, leur donne une véritable suprématie dans la société californienne. Elles en ont usé pour obtenir le droit de vote. Ce sont des suffragettes victorieuses, et aujourd'hui, d'après la Women's Progressive League, elles auraient dans les débats publics une majorité de près de cent mille voix.

Quelques anecdotes sur les Cowboys qui ne seront bientôt plus qu'un souvenir, sur les Peaux-Rouges qui s'américanisent et dont le nombre, contrairement à l'opinion généralement admise, augmente peu à peu, sur les danses de toute espèce, les pas souvent grotesques et ridicules dont les Américains, et surtout ceux de l'ouest, sont les inventeurs passionnés, sur les journaux et les journalistes californiens, et nous arrivons à la fin de ce livre attrayant, qui atteint le but que s'était proposé son auteur, car, après avoir plu par sa lecture, il fait naître le désir de parcourir, pour les mieux connaître, les pays Californiens.

Ch. A. Martin.

Oberhummer (Eugène). *L'œuvre géographique d'Alexandre de Humboldt au Mexique. XVIIe Congrès des Américanistes. Mexico, 1910.* 1912, pp. 329-235.

Retracer sommairement l'œuvre géographique d'Alexandre de Humboldt au

Mexique, à l'occasion de l'inauguration de sa statue dans ce pays, tel est le but que s'est proposé E. Oberhummer dans sa communication. Il l'a faite en français, pour rendre hommage, dit-il, au grand savant allemand, qui s'était fait de la France une seconde patrie, et en parlait la langue avec autant de maîtrise que sa langue natnrelle. Le Journal des Américanistes est heureux de signaler à ses lecteurs cette délicate attention de l'auteur, qui, à l'exemple de son illustre compatriote, écrit le français avec autant de correction que d'aisance.

L'œuvre de Humboldt a embrassé presque toutes les branches de la science : il fut en particulier le fondateur de la géographie moderne, et, comme tous ses autres travaux, ceux qu'il publia sur le Mexique touchent la géographie sous ses aspects les plus divers. Pourtant son séjour dans ce pays ne dura qu'un an : c'est en février 1803 qu'il aborda la Nouvelle-Espagne au port d'Acapulco, en compagnie de son ami Bompland, et au mois de mars de l'année suivante qu'ils la quittèrent à Vera-Cruz pour se rendre aux États-Unis.

La grande carte du Mexique qui commence « l'Atlas géographique et physique de la Nouvelle-Espagne » (1811) a servi de base à toutes celles dessinées jusqu'en 1889. Parmi les autres, la plus remarquable est celle de la vallée de Mexico : elle est fondée, comme toutes celles dues à Humboldt, sur des observations géodésiques et astronomiques aussi précises que le lui permettait l'emploi d'instruments non encore perfectionnés.

A côté de ces travaux géodésiques, il faut citer des recherches géologiques, botaniques et zoologiques, et ne pas oublier surtout les études archéologiques, qui lui font reconnaître le mérite d'avoir posé la première pierre de l'édifice américaniste.

Quant à la géographie contemporaine, elle voit dans l'ouvrage connu sous le nom « d'Essai politique sur le Royaume de la Nouvelle-Espagne », un modèle magistral pour ses travaux actuels et futurs.

CH. A. M.

PÉRIGNY (M. de). *Les cinq Républiques de l'Amérique Centrale.* Paris, Pierre Roger et Cie, 256 pages, 26 photogravures, 1 carte.

Dans le nouvel ouvrage qu'il ajoute à la collection des « Pays modernes », M. de Périgny nous offre un tableau de la situation actuelle de l'Amérique Centrale, tableau qu'il a fortement documenté à l'aide de renseignements recueillis sur place, au cours de son dernier voyage dans ces contrées.

Un bref exposé historique précédé d'un aperçu d'ensemble sur la situation générale des cinq Républiques sert de préface au volume : puis, une sorte de monographie agricole, commerciale, industrielle et financière est consacrée à chacune d'elles.

Costa-Rica d'abord. C'est la seule qui soit touchée, et une fois par mois seulement, par une ligne régulière de paquebots français. M. de Périgny déplore à juste titre le peu d'intérêt que la France paraît prendre à l'Amérique

Centrale, où tout est à faire, cependant. Mais, là comme ailleurs, nous nous laissons distancer par les Anglais et les Allemands : notre pavillon ne se montre guère, et notre représentation consulaire est totalement insuffisante, sinon inexistante, sauf au Guatémala.

Costa-Rica, au point de vue politique, a eu, depuis la proclamation de l'indépendance en 1821, la rare bonne fortune de connaître plus tôt que les quatre autres États, les bienfaits de la paix. Il n'y a pas eu de révolution depuis 40 ans, tandis que des guerres sanglantes ont perpétuellement éclaté entre le Honduras, le Guatémala, le Salvador et le Nicaragua jusqu'à la signature des Conventions de Washington en 1907 ; aussi les finances costariciennes sont-elles relativement prospères, et le pays a pu développer sa production de bananes et de café, les deux sources de sa richesse. La dette extérieure est consolidée : un chemin de fer relie la capitale, San-José, à Puerto-Limon sur l'Atlantique, et un autre, après trente années d'efforts et de travaux considérables, vient de s'ouvrir entre San-José et Punta-Arenas sur le Pacifique.

Au Guatémala, aux dimensions près, se rencontrent les deux mêmes voies ferrées, partant l'une de la côte orientale, à Puerto-Barrios, et l'autre de la côte occidentale à San-José, et venant se rejoindre dans la capitale, à Guatémala. Les principales productions sont aussi celles du café et des bananes, auxquelles il faut ajouter celle du cacao. Mais, au point de vue financier, la situation est loin d'être brillante, et le gouvernement guatémalien se débat au milieu d'embarras inextricables, dont on ne prévoit pas la fin, et qui ne font qu'augmenter la dette publique chaque année. Est-ce à cette existence publique embarrassée, résultat des guerres civiles et des révolutions, ou au fond de tristesse qui est le caractère de la population indienne, qu'il faut attribuer l'aspect morose des villes du Guatémala, de la capitale elle-même malgré ses 100.000 habitants ? C'est en tout cas l'impression que l'auteur a rapportée de son séjour, bien que, dit-il, les « Chapinas », comme on appelle les Guatémaliennes, soient en générales gracieuses et même malicieuses : témoin ce surnom qu'elles donnent aux Allemands qui, de leur passage dans les Universités, ont gardé des balafres à la figure : elles les appellent des « palos de Hule » arbres à caoutchouc, car la récolte de la sève sur ces arbres leur laisse de semblables cicatrices.

Pourtant le pays a connu jadis une grande prospérité, que l'incurie du gouvernement espagnol a commencé à ruiner ; les guerres du XIXe siècle ont achevé de la détruire ; elle renaîtra sans doute, si la période de paix qui commence se prolonge.

Pour des raisons identiques, auxquelles viennent s'ajouter les convoitises sud-américaines, le Honduras, la plus vaste des cinq Républiques, a vu son développement particulièrement retardé. Peu ou point de chemins de fer : on commence seulement à en construire, et la capitale, Tegucigalpa, n'est réunie aux deux Océans que par des routes, très bien construites, à la vérité, et qui ont été superbes au début, mais que le défaut total d'entretien a transformées, en beaucoup d'endroits, en véritables fondrières.

Le pays est très riche en minerais de toute sorte, et en minerais précieux,

principalement : mais sur les sept cents mines reconnues, bien peu sont exploitées, une vingtaine tout au plus. Les finances sont lourdement obérées, et, pour construire les chemins de fer indispensables, le gouvernement hondurénien est obligé de faire appel à des compagnies nord-américaines.

Le Nicaragua ou « pays des lacs » jouit, sur la côte du Pacifique du moins, d'un climat si doux et d'un sol si fertile que les premiers colons espagnols, fondateurs des villes de Léon et de Granada l'appelèrent le « Paradis de Mahomet ». Il connut, malgré le régime déplorable que l'Espagne imposait à ses colonies, une ère de prospérité, mais les nombreuses révolutions qui ont suivi la proclamation de l'Indépendance ont anéanti son commerce, et, là comme dans le reste de l'Amérique Centrale, empêché tout développement agricole et industriel. Ces révolutions furent, à vrai dire, souvent fomentées par les Américains du nord à qui tous les moyens ont semblé bons pour s'assurer la suprématie au Nicaragua, clef d'un nouveau canal interocéanique. C'est que la présence des lacs, dont le plus important, celui de Nicaragua, communiquant par le Rio San Juan avec l'Atlantique, faciliterait singulièrement le travail, et M. de Périgny rappelle que le prince Louis-Napoléon Bonaparte fit, pendant sa détention au fort de Ham, un long rapport sur ce canal : son tracé suivait le Rio San Juan, traversait le lac de Nicaragua, empruntait le cours du Rio Tipitapa, puis le lac de Managua, et aboutissait enfin près du port actuel de Corinto. Et ce tracé ne résultait pas seulement des facilités d'établissement, il répondait à une idée d'ordre plus élevé : il ne devait pas être une simple coupure entre les deux Océans, mais faire de l'Amérique centrale un état maritime prospère qui établirait un équilibre entre les pays du Nouveau Monde.

Le Salvador est le plus petit des États étudiés par l'auteur ; sa prospérité est due en partie à la densité de sa population (40 habitants par kilom. carré), et son territoire est presque tout entier mis en valeur. Malgré des révolutions nombreuses et des guerres sanglantes, qui ne l'ont pas plus épargné que les républiques voisines, il est, pour la même raison, densité de sa population, actuellement en plein progrès. C'est un pays essentiellement agricole, tout le monde s'occupe d'agriculture, et à l'Université Nationale ont été créées des classes d'instruction agronomique. L'Université a été supprimée il est vrai, mais le comité qui avait fondé l'enseignement scientifique de l'agriculture, installa, pour la remplacer, un laboratoire de chimie qui a rendu les plus grands services, et réussit à fonder une école d'agriculture, que dirige actuellement un Français. Les finances se relèvent peu à peu, la situation bancaire n'est pas mauvaise, et parallèlement le commerce et l'industrie se développent, aidés par des routes superbes, quelques chemins de fer, et un réseau téléphonique et télégraphique important.

M. de Périgny termine son livre que de belles photographies et de nombreux tableaux statistiques accompagnent, par quelques réflexions fort intéressantes, sur l'hypothèse si souvent envisagée, et qui a été déjà réalisée, pour un temps très court à la vérité, d'une Union Centre-Américaine. Il ne croit pas, partageant en cela l'opinion de la plupart des hommes d'État de ces régions, que

pareille Union soit jamais viable : elle n'est pas même désirable, car ces pays sont profondément individualistes, et elle ne mènerait qu'à de nouvelles discordes. Une entente cordiale entre eux, dont le libre échange, l'adoption du système métrique, l'unification monétaire, les représentations consulaires et diplomatique uniques, etc... seraient les premiers résultats ; les conventions de Washington ont été un premier pas dans cette voie. Quant au canal de Panama, l'auteur estime, que là où il est entrepris, il n'offre pas grand intérêt pour l'Amérique Centrale; ce n'est qu'un passage : il peut même constituer un danger, si son percement devient, entre les mains des États-Unis, une arme pour combattre et annexer les cinq petites Républiques.

Ch. A. M.

Villanueva (Carlos. A.). *La Diplomatie française et la reconnaissance de l'Indépendance de Buenos-Aires, de la Colombie et du Mexique par l'Angleterre (1825). Bulletin de la Bibliothèque américaine*, octobre 1912, 15 pages.

Dans une précédente conférence, faite déjà à la Sorbonne, le 3 Juillet 1911, M. Carlos A. Villanueva avait étudié les premiers actes de la diplomatie française dans l'Amérique espagnole ; dans celle que publie dans son numéro d'octobre le Bulletin de la Bibliothèque américaine, il expose le rôle que cette même diplomatie joua au moment où, poussés par le coup de force de Canning, les puissances européennes durent suivre l'Angleterre et reconnaître l'indépendance des nouveaux États. Non pas, bien entendu, que l'Angleterre éprouvât la moindre sympathie pour les jeunes républiques ; elle n'agissait que dans le seul intérêt de son commerce. Bien différente fut l'attitude de la France : déjà, dans les derniers jours de l'Empire, elle avait reconnu les États Sud-Américains : tout fut remis en question par les événements de 1815, mais le gouvernement de la Restauration ne changea pas de ligne générale de conduite, lorsqu'en 1824, l'Espagne fut mise en demeure par l'Angleterre de se résigner, sinon ouvertement, du moins en fait, à l'abandon de ses Colonies.

Le travail de M. Villanueva montre comment la diplomatie des ministres de Charles X s'employa à faire aboutir, sans guerre européenne et sans trop de froissements pour l'Espagne, la reconnaissance par toutes les puissances de l'État de Buenos-Aires, de la Colombie et du Mexique. Sa forte documentation, puisée dans nos Archives diplomatiques, sa remarquable correction de style, font qu'il est aussi instructif qu'intéressant à lire.

Ch. A. M.

Garzón (Eugenio). *L'Amérique latine. République Argentine.* Paris, Bernard Grasset, 1913, 386 pp., 2 cartes, 10 graphiques.

L'ouvrage que vient de publier M. Eugenio Garzón est présenté par M. Larreta, le distingué Ministre de la République Argentine à Paris, qui en a écrit la préface, et ce parrainage seul lui attirerait tout de suite la sympathie des lecteurs français, s'il ne se recommandait lui-même dès les premières pages.

Il comprend deux parties absolument distinctes : dans la première, il recherche les causes, et expose les résultats de la révolution de 1810 qui a émancipé les colonies espagnoles, en les délivrant du joug oppresseur d'une métropole incapable ; puis il fait le récit de la traversée des Andes par le Général San Martin, en 1817, opération qui donne l'indépendance au Pérou ; dans la seconde, il présente le tableau de la situation physique, politique, sociale, agricole, industrielle, financière, commerciale et militaire de la République Argentine. C'est-à-dire que le tableau ne laisse rien dans l'ombre, et qu'il projette, au contraire, à l'aide de nombreuses statistiques et de graphiques saisissants, une lumière éclatante sur les sources de la prospérité prodigieuse où se monte chaque année ce pays né d'hier.

Entre ces deux parties il y a un lien, c'est que l'une et l'autre concourent au même objet, glorifier et faire connaître au monde la République Argentine, sa puissance et sa richesse. — La pensée qu'a eue l'auteur fait à celui-ci un très grand honneur car elle témoigne du patriotisme le plus ardent et d'une indéfectible foi dans les destinées de son pays : l'Amérique latine a trouvé en lui son apôtre, et sa sœur aînée, la France, ne peut qu'applaudir à l'histoire de ses succès, puisqu'aussi bien, et comme pour mieux marquer la consanguinité, c'est en français que le livre de M. Eugenio Garzón est écrit.

C'est une des marques caractéristiques des grands croyants, d'être parfois portés à s'exagérer l'importance des faits qui servent de base à leur foi, et d'attribuer à certains événements des causes auxquelles des esprits moins directement intéressés n'auraient nullement songé. Certes, l'émancipation sud-américaine fut un problème considérable, mais fut-il le plus considérable du siècle dernier, et aura-t-il une répercussion magistrale dans ses conséquences futures ? Il ne faut pas oublier, ce semble, que si l'indépendance des Républiques de l'Amérique du Sud, de l'Argentine surtout, fut la condition originelle et d'ailleurs nécessaire de leur développement, c'est à l'immigration européenne que celui-ci, en dernière analyse, est dû. L'immigration est encouragée de toutes les manières par les autorités argentines, témoin les facilités accordées à la naturalisation. Mais, dans cette population, qui, en 24 ans, est passée de 3 millions à 7 millions d'habitants, par suite de l'arrivée de douze cent mille émigrants, Italiens, Espagnols, Russes, Allemands, Anglais et Français, sans parler des autres races, où trouver le peuple argentin ? Notons que dans la même période la seule ville de Buenos-Aires a gagné un million d'habitants, c'est-à-dire que l'augmentation a porté surtout sur les villes.

De même, dans le domaine historique, il est difficile d'admettre avec M. Garzón que la Révolution française de 1789 fut la conséquence immédiate de la révolution nord-américaine. Elle tenait assurément à d'autres causes, et aurait vraisemblablement eu lieu, même si les colonies de la Nouvelle-Angleterre

n'avaient pas, quelques années auparavant, secoué le joug de la mère-patrie.

Si l'on doit admirer sans réserve la vie et les talents militaires du grand patriote que fut le général San-Martin, si la traversée des Andes, dont l'auteur donne une relation aussi précise qu'attachante, fut une belle opération de guerre, ne peut-on s'empêcher de trouver que les opérations analogues accomplies à travers les Alpes par Annibal puis, deux mille ans après, par Bonaparte, durent présenter d'autres difficultés et ne sauraient, par suite, lui être comparées ? Car enfin, San-Martin n'avait que quatre mille hommes avec lui ; le Premier Consul en avait sept ou huit fois plus, et l'armée avec laquelle Annibal vainquit à la Trebbia, vingt fois davantage. — Quant aux Espagnols avec qui se mesurèrent les Argentins soutenus par les « rotos » du Chili, ils n'avaient pas été, comme semble le croire l'auteur, vainqueurs des soldats de Napoléon ; ceux-ci ne furent repoussés que par Wellington et ses Anglais : puisqu'à Baylen où ils s'étaient trouvés en présence des seuls Espagnols ils n'avaient pas combattu.

Que M. Garzón veuille bien nous pardonner ces quelques observations sur son livre : elles prouvent combien la lecture de celui-ci est intéressante, passionnante même, et combien son enthousiasme pour les grandes choses qui se sont passées en Argentine, jadis dans l'ordre politique, actuellement dans l'ordre économique, nous a séduits. Son but est atteint : il fait passer dans l'âme de celui qui le lit son admiration pour le pays qui, après avoir souffert de tant de déchirements intérieurs, s'est donné la liberté et la paix, et qui, tirant parti, par un travail acharné, de ses immenses ressources, connaît aujourd'hui une si merveilleuse fortune.

Ch. A. M.

Garcia Calderón (F.). *Les démocraties latines de l'Amérique.* Paris, 1912. Flammarion, 383 pages, 1 carte.

« Toute l'évolution des Républiques sud-américaines est contenue dans le livre de M. Garcia Calderón », dit M. Raymond Poincaré, dans la préface qu'il a écrite pour cet ouvrage, et l'on ne saurait mieux le résumer d'un mot. Car tout ce qui peut éclairer sur la situation passée, présente et future du Continent sud-américain est présenté par l'auteur, qui n'ignore rien de son histoire, de sa politique, de son économie sociale, de sa littérature et de sa philosophie.

Son patriotisme est ardent, il a toute la chaleur de la jeunesse, et ne s'étend pas qu'au seul Pérou, pays qui vit naître M. Calderón : il embrasse l'Amérique du Sud tout entière, toute la terre qui a subi l'empreinte du génie latin, et s'inquiète de l'avenir de celui-ci. Pour ce motif, entre beaucoup d'autres, l'ouvrage qui procède d'une si haute inspiration mérite d'être lu et médité par les lecteurs français.

Il débute par une étude psychologique de la race conquérante, une analyse

très fouillée de l'âme espagnole, de l'âme de cette race ibère où sont venus se fondre successivement le sang des Romains, des Goths et des Maures. Puis voici le tableau des colonies d'outremer, créées par l'audace aventureuse des Conquistadores, et où s'implante après eux, sinon en même temps, le farouche mysticisme des inquisiteurs. Trois siècles après commencent les luttes pour l'Indépendance, auxquelles, successivement dans chaque région, M. Calderón nous fait assister. Comme un prêtre antique qui découvre l'image de ses dieux, il nous forme de chacun des grands « Caudillos » de l'époque héroïque un portrait vivant et ému, car ils ont personnifié, à l'heure de leur élévation, les besoins, les vertus et les vices de leurs peuples.

Passant de l'évolution politique à l'évolution intellectuelle, il montre ce que sont la littérature et la philosophie des démocraties nouvelles, il en constate l'esprit exclusivement latin ; mais celui-ci court des dangers, le péril allemand, et surtout le péril nord-américain, sans oublier la menace japonaise, ne sont point des chimères, et il importe de se prémunir contre eux.

Le premier, le péril allemand, est moins immédiat que les deux autres, car si 350.000 Germains sont déjà installés au Brésil, le pays où leur immigration est la plus abondante, on ne conçoit guère l'établissement, sur la terre brésilienne peuplée de 19 millions d'habitants, de colonies qui reflètent les gloires du Deutschthum. Les espérances de l'économiste Schmoller, qui croit à la mission divine de l'empire allemand, ne semblent pas, suivant M. Calderón, près de se réaliser.

Mais la tutelle que la Grande République anglo-saxonne projette d'une manière plus ou moins avouée d'imposer à ses sœurs du Sud, plus récentes et plus faibles, inquiète autrement son patriotisme perspicace : il connaît trop la dose d'impérialisme que contient la doctrine de Monroë pour ne pas s'écrier, d'un ton prophétique à bon droit : « Quis custodiet custodem? »

Quant au Japon, il présente avec l'Amérique le plus irréductible des antagonismes : la race, la religion, la civilisation, tout les sépare ; il est possible de pressentir que la suprématie des Nippons s'étende bientôt sur tout le Pacifique, le livre d'Homer-Lea est là pour y faire songer, et ce ne sera pas trop de l'Amérique tout entière pour repousser cette invasion formidable.

On entend, du commencement à la fin du livre, comme un cri de ralliement des Républiques latines du Nouveau Monde, et celles de l'Ancien se doivent de l'écouter. L'unité politique paraît à M. Calderón un problème insoluble, mais à défaut, l'unité commerciale et économique, l'unité morale et intellectuelle surtout lui semblent réalisables et désirables au premier chef. Emporté par la foi dans l'avenir de l'Amérique, il va plus loin même et l'entrevoit comme le futur boulevard de la liberté latine, menacée en Europe par une coalition possible des peuples théocratiques, Germains et Slaves. Et si les peuples latins de la Méditerranée sont obligés de reculer devant eux, qui sait « si le flambeau de la civilisation latine ne passera pas de Paris à Buenos Aires, comme jadis de Rome à Paris, à l'époque moderne, comme d'Athènes à Rome à l'époque classique? »

Ainsi s'explique M. Calderón dans sa conclusion. Qu'il soit allé un peu loin, il en est lui-même certainement persuadé : la réalisation de son rêve ne paraît

pas probable, mais qui oserait le dire invraisemblable? Ce qu'il met en évidence en tout cas, c'est l'étroite parenté qui nous lie à son pays, parenté qui se resserrera encore, si nous l'écoutons, et il nous offre en échange de ce que nous avons donné de nous-mêmes à la race sud-américaine, l'appui de celle-ci en cas de conflit européen. Cela n'est point certes pour nous déplaire, et il convient d'en remercier M. Calderón.

Ch. A. M.

Walle (Paul). *L'Argentine telle qu'elle est.* Paris, Guilmoto, 1912, 1 vol., 590 pages, 120 figures, 3 cartes.

« Quand l'Europe jettera les yeux sur la République Argentine, dit M. Eugenio Garzón dans son livre de l'Amérique Latine (cf. *Journal*, t. X, pp. 289-291), elle s'apercevra que la Révolution de 1810 fut un événement dont l'importance est comparable à celle de la Révolution française. » — Au point de vue économique, tout au moins, cette parole quasi prophétique se justifie pleinement : le prodigieux développement de l'Argentine, depuis qu'elle a secoué le joug espagnol et déclaré son Indépendance, depuis surtout qu'elle est sortie des sanglantes discordes qui l'ont déchirée pendant quatre-vingts ans, attire sur elle les regards du Vieux-Continent et lui fait prendre une place chaque jour prépondérante sur les marchés européens. Aussi les ouvrages sont-ils nombreux qui la décrivent et la font connaître, mais généralement ils se bornent à Buenos-Aires, à la province dont cette ville devenue immense est la capitale, et aux contrées qui l'environnent immédiatement. De celles qui sont loin du centre, sur les frontières boliviennes, ou dans la région andine, ou dans le sud de la République, jusqu'à la Terre de Feu, des territoires nationaux ou Gobernaciones, il n'est que peu ou point question. M. Walle a voulu, dans son livre, combler cette lacune : tout en donnant la première et la plus grande place à la description de Buenos-Aires et des provinces les plus connues, il décrit ensuite chacune des autres, ainsi que chacun des Territoires. Il a parcouru, au cours des quatre voyages qu'il a faits en Argentine, et dont le premier remonte à 1887 et le dernier est de 1911, toutes ces régions ; il a constaté les progrès réalisés et conçu ceux qui restent à faire. C'est dire que M. Walle a toute qualité pour nous montrer « l'Argentine telle qu'elle est » et, de fait, son ouvrage est une encyclopédie économique, un véritable dictionnaire où sont réunis des renseignements précis, avec chiffres à l'appui, qui permettent au Français désireux d'employer fructueusement son activité ou son capital, et surtout s'il possède les deux, de choisir la région ou le genre de commerce sur lesquels ses efforts se porteront.

Le livre suit la division politique de la grande République, qui comprend 14 Provinces et 10 Territoires nationaux, plus un District fédéral qui est Buenos-Aires. C'est par la description de ce District qu'il débute ; puis, après un aperçu d'ensemble géographique, historique et politique, et des chapitres sur l'immi-

gration, la colonisation, l'emploi des capitaux européens et surtout l'action française, sur l'agriculture et l'élevage, chapitres dans lesquels tous ces points si intéressants sont soigneusement étudiés, M. Walle entame la monographie de chaque province, donnant pour chacune des détails concernant leurs ressources, leur état financier, la valorisation de leurs terres, les concessions agricoles, forestières ou minières, suivant le cas. C'est en même temps un récit de voyage, qui se poursuit comme l'itinéraire adopté par l'auteur, et nul ne songerait à s'en plaindre, car nous parcourons avec lui l'Argentine tout entière, admirant tour à tour l'immense plaine pampéenne, les forêts du Chaco et de Misiones, avec les chutes de l'Iguazu, plus hautes, plus imposantes que celles du Niagara ou du Zambèze, les pics neigeux des Andes, les paysages alpestres du Neuguen et le lac Nahuel Hapi, qui ne le cèdent en rien à ceux de la Suisse. M. Walle n'a garde d'oublier, quand il les rencontre, les anciens habitants du pays, les Indiens, et ne manque pas de donner sur eux des renseignements ethnographiques ; mais ces occasions sont rares, car les indigènes ne se trouvent plus guère que dans « les territoires nationaux » : ce sont les Tobas de Formosa, les Matacos du Chaco, les Tehuelches de Santa-Cruz, les Onas de la Terre de Feu, qui ne seront bientôt plus qu'un souvenir, car ils disparaissent rapidement, tués, comme tant d'autres de leurs congénères, par l'alcool.

En résumé, « l'Argentine telle qu'elle est » est un ouvrage de vulgarisation, très étudié : l'auteur, en montrant, dans toute son exactitude, la situation économique du pays, a cherché à développer le courant d'entraînement qui commence à se dessiner en France vers ce pays, qui offrira longtemps un immense champ d'action aux activités et aux capitaux. Il s'élève aussi contre cette opinion trop répandue qu'il n'y a en Argentine qu'une seule ville, Buenos-Aires, qu'une seule culture, le blé, qu'une seule industrie, l'élevage, alors qu'il y a place au contraire pour d'autres villes, pour d'autres cultures, pour d'autres industries. Il a eu le regret de constater que les Français étaient distancés par les Anglais et les Allemands et voudrait patriotiquement qu'il en fût autrement ; il déplore le peu d'importance que les pouvoirs publics en France semblent attacher à notre représentation consulaire, et cela avec d'autant plus de raison que la tâche serait facile aux négociants et industriels français.

Comme il le rappelle dans son introduction, un de nos anciens ministres à Buenos-Aires disait fort justement des Argentins : « Leur constitution est américaine, leurs animaux reproducteurs sont anglais, les uniformes de leurs soldats sont allemands, mais leurs âmes sont latines et leurs intelligences françaises. »

Ch. A. M.

Levillier (Robert). *Les Origines Argentines*. Paris, Fasquelle 1912, 327 pages, 12 gravures et 4 plans hors texte.

« Le passé, seul, peut révéler les secrets les plus intimes du présent. L'âme

« d'une race est chose trop complexe et trop subtile pour que sa physionomie « véritable puisse surgir de la description de sa vie actuelle... Nous voulons « reconstituer le passé afin de compléter, pour ceux qui s'y intéressent, la con- « naissance qu'ils ont de l'Argentin actuel... C'est le passé dans son ensemble, « c'est l'âme de la race que nous voulons évoquer. »

C'est ainsi que s'exprime M. Levillier dans son avant-propos, où il donne une idée fort exacte de son ouvrage en trois livres, la formation de la race, l'éveil, l'apaisement. Cette division s'établit d'ailleurs chronologiquement avec une très grande netteté : de la conquête à la déclaration de l'Indépendance, 1500-1810, de la proclamation de la République à la fin de la dictature de Rosas, 1852, et enfin depuis cette époque jusqu'à nos jours. — Chaque période est si différente de chacune des deux autres, elle est tellement délimitée, avec si peu de continuité, qu'on se demande presque, en passant de l'une à l'autre, s'il s'agit du même peuple. — Pendant trois siècles, au cours desquels la race se forme par le croisement des Espagnols et des Indiens, c'est une stagnation complète, de par la volonté des monarques espagnols ou plutôt de leur gouvernement qui refusait aux colonies tout moyen de développement et même d'existence. Puis, tout d'un coup, à l'occasion d'une invasion anglaise repoussée, c'est l'explosion d'un sentiment national, totalement inexistant et insoupçonnable jusque là ; c'est la proclamation de la République, contre-coup de l'envahissement de l'Espagne par Napoléon, c'est l'épopée de San-Martin, mais aussi l'anarchie sanglante durant un demi-siècle, se terminant par la dictature tyrannique de Rosas. — Celui-ci disparu de la scène politique, après le coup de force d'Urquiza, c'est l'éclosion d'une société nouvelle, bientôt submergée par le flot toujours grossissant de l'immigration européenne, et au milieu de laquelle s'élève une nation argentine.

Que reste-t-il actuellement de la race hispano-indienne qu'avait créée la conquête espagnole, et dont le type ethnique paraissait défini jusqu'au milieu du XIXe siècle ? Bien peu de chose assurément. « Des fusions innombrables s'opèrent, dit M. Levillier, ébauchant le noyau d'une race nouvelle, tirée dans tous les sens par les éléments les plus contradictoires. » A l'époque actuelle, où l'immigration atteint des proportions fantastiques, au fur et à mesure que grandit la prospérité du pays, on peut se poser cette question, quels sont les caractères de cette race ? Il semble que bien des années s'écouleront avant qu'on y puisse répondre, il faut attendre que l'immigration ait diminué au lieu d'augmenter, que la population soit arrivée au mode régulier de progression, par l'excès des naissances sur les décès, que l'Argentin, en un mot, soit bien un fils de l'Argentine.

Ces réserves faites, et l'auteur à la vérité semble en laisser entrevoir une partie dans sa conclusion, il faut louer la méthode et la division adoptées dans son ouvrage, par M. Levillier. Son étude des éléments constitutifs de la race métissée qui occupa le pays pendant 350 ans, de sa vie sociale et religieuse, du régime imposé par l'Espagne à sa colonie et des raisons qui conduisirent la métropole à suivre cette politique, son exposé du mouvement national de 1810, son tableau de l'anarchie où se débattit ensuite l'Argentine, sont documentés

d'après les manuscrits trouvés, soit dans les archives espagnoles, soit dans des manuscrits du Bristish Museum et de la Bibliothèque Nationale. Ils constituent un ensemble très instructif, où l'histoire et la statistique servent à établir d'intéressantes déductions sur l'origine de la race argentine : tous ceux, et ils sont nombreux, qui, attirés par son prodigieux développement, jettent aujourd'hui les yeux sur le pays des Pampas, et veulent l'étudier, sinon le visiter, liront avec fruit l'ouvrage consacré à ses origines.

Ch. A. M.

Errazuris (Crescente). *Historia de Chile. Pedro de Valdivia.* — Dos volumenes. 1911, 1912, I, 457 pag ; II, 641. Imp. Cervantes, Santiago de Chile.

El autor nos dice, en breves páginas de introducción, las fuentes donde ha informado su interesante historia de la vida del conquistador de Chile, estudio de alto aliento que viene a arrojar gran luz en los anales de la conquista del sur de la América meridional. Ingenuamente, holgadamente, declara, y ello le honra y robustece su autoridad, que el principal apoyo de su obra es la *Colección de documentos inéditos*, de la historia de Chile, formada en 30 volumenes por D. José Toribio Medina en los archivos españoles, donde por muchos años ha permanecido así como sepultado para levantar rico monumento a la historia de América.

Cuentase que cuando S. M. el rey de España, Alfonso XIII, visitó los archivos de Indias, Sevilla, á fin de ilustrarse en su gran proyecto de fundar allí un centro de estudios americanistas, no encontró en aquella mina, de riqueza sin igual, extrayendo el oro que facilmente corre como por ríos, sino a un americano : el señor Medina.

Aparte la *Colección*, nuestro autor tuvo a la vista otras grandes autoridades, como D. Claudio Gay, « el primero en diseñar fielmente la gran figura del conquistador de Chile » ; a D. Alonso de Góngora Marmolejo, « testigo presencial del último tiempo de la vida de Valdivia » ; a D. Miguel Luis de Amunátegui, « que dió a conocer por completo al fundador de la colonia » chilena en su *Descubrimiento y conquista de Chile* ; a D. Diego Barros Arana, quien extrajo interesantísimos asuntos, referentes a Valdivia, de la *Crónica del reino de Chile* de D. Pedro Mariño de Sobera. Consultó también *El conquistador Francisco de Aguirre* por el padre D. Luis Silva Lezaeta ; las *Encomiendas de indígenas en Chile* de D. Domingo Amunátegui Solar ; los estudios de D. Joaquin Santa Cruz e igualmente los del infatigable investigador D. Tomás Thayer Ojeda.

En suma, todo lo conocido hasta hoy respecto a Valdivia, y si esto da a la obra del señor Errazuris un carácter bibliográfico, no por ello desmerita en nada, pues él ha sabido desempeñarse con maestria al darnos una nueva historia del conquistador de su patria, que si no trabajada por él en las propias

fuentes primitivas de los archivos, le sirven éstos sin embargo de fundamento habiendo preparado el terreno sus antecesores, todos de honorabilidad indiscutible, y, si señalamos *honorabilidad*, es porque han existido y existen historiadores poco escrupulosos que, para presentar con más relieve y autoridad sus narraciones, en un orden completamente regional, con detrimento de la sagrada verdad histórica, adulteraron, en las copias, lo que decían los documentos originales, por lo que fuerza es ahora hacer el trabajo de reconstrucción.

Para nosotros, los venezolanos, existe cierta singular complacencia cuando saludamos a un pensador chileno, pues es grato al orgullo nacional recordar que la rica miez intelectual que hoy se cosecha profusamente en Chile la sembró aquel insigne ingenio caraqueño, rival gallardo de los más eminentes clásicos españoles : D. Andres Bello. Y tal vez se deba a la singular influencia del maestro que sea en Chile y en Venezuela donde más se cultive, en nuestros paises hispanoamericanos, la difícil ciencia de la historia, rama primera de los estudios político-sociales.

No es fácil, en una simple nota bibliográfica, no teniendo nuestro *Boletín* mayor espacio por acordar a cada uno de los asuntos que constituyen el hoy formidable movimiento americanista, seguir paso a paso el desarrollo de la obra del señor Errazuris, llena de erudición, científicamente planeada y rematada con arte no menos singular.

El primer volumen está dividido en xxvi capitulos, todos trabajados con esmero y amor, pues bien se observa en nuestro historiador el ferviente deseo de presentarnos los fundamentos primitivos de la nación chilena.

En extremo interesante es cuanto nos dice de doña Inés Suárez o Juárez, señora « de hidalgo linaje, como de treinta años de edad y ligada con lazos de culpable amor a Pedro de Valdivia, cuya legitima esposa, doña Marina de Gaete, permanecia en España y habia de llegar a Chile, llamada por su marido, cuando el conquistador habia ya muerto. Inés Suárez era viuda y probablemente habia venido a América con su marido, cuyo nombre se ignora. Digamos, para hacer menos odiosa la conducta de Valdivia, que doña Marina de Gaete, según todas las probabilidades, nunca supo la ilícita relación de su marido mientras duró su escándalo, y que Valdivia le envió en diversas ocasiones a España no despreciables remesas de dinero.

« ¿ Qué idea debemos formar de Inés Suárez, viéndola tomar parte en aventuras, cuyos peligros y padecimientos de todo género ponian miedo aún a hombres valientes, única mujer española entre la soldadesca que venía al descubrimiento y conquista de Chile, y presentarse sin pudor alguno como la manceba del capitán ? Difícil no tenerla por mujer despreciable, y, sin embargo, y a pesar de su falta y del escándalo que con ella daba, no carecía de distinguidas cualidades de inteligencia y también de corazón. Las voces de cien testigos se levantan para aseverar que, durante la tremenda travesia del desierto y en medio de los combates y después de ellos, estuvo siempre pronta para acudir en socorro del desgraciado y del indigente y cuidar solícita al enfermo, al herido. Poco a poco fué adquiriendo conocimientos, desde aprender a leer y

escribir, tomando decisiva influencia y siendo escuchada y consultada en arduas circunstancias por aquellos duros guerreros y, cuando ocho años más tarde hubo de romper por sentencia judicial el escándalo de sus relaciones con Valdivia, supo repararlo con digna conducta y dar por el resto de sus días ejemplo de virtudes, y unida en matrimonio con uno de los más ilustres conquistadores, con Rodrigo de Quiroga, fué varias veces la esposa del Gobernador de Chile. »

¿ Porqué escándalo por el amancebamiento de doña Inés con Valdivia ? Si el historiador señor Errazuris se trasladara al medio en que actuaban aquellos conquistadores, encontraría que si los clérigos que con ellos militaban tenían manceba no era para deshonrar a Valdivia tener la suya en aquella edad de la conquista, donde cada palmo de la nueva tierra se obtenía a precio de la sangre y de la vida, prefiriendo nuestro conquistador tenerla castellana, manjar rarísimo entre las breñas de los bosques andinos, a haberla indígena aunque fuese de estirpe real incaica. ¿ Y qué sabían aquellos aventureros de fidelidad conyugal, de deberes sociales y religiosos, cuando hoy mismo rarísimos son los civilizados que una y otros cumplen ? Ni era doña Inés mujer en pararse en pelillos, no siendo dama de alta alcurnia, sino mujer analfabeta y por demás viuda o manceba de soldado muerto en combate con los indígenas.

Con todo, el señor Irrazuris nos presenta un aspecto nuevo de la historia de la conquista, esto es, *las conquistadoras*, tema aún inédito, y que, sin duda alguna, encierra riquísimo material, pues las castellanas rivalizaron con sus hombres en valor y heroismo, como *las libertadoras* más tarde en los propios campos de batalla.

En el capítulo XI asistimos a la fundación de Santiago de Chile, 12 de febrero 1541, y también del ayuntamiento de la nueva ciudad, 7 de marzo siguiente. Luego, en el XII, presenciamos el nombramiento de Valdivia para gobernador de la nueva tierra conquistada, no sin grande esfuerzo, pues no cedió fácilmente el chileno sino después de caer vencido por la superioridad del material de guerra de los castellanos, a que no pudo resistir todo el coraje del cacique Michimalongo, en cuyas venas corría la misma sangre heroica del caraqueño Guacaipuro.

El volumem II está dividido en XXXV capítulos, siendo de señalar entre ellos el IX, contraído a explicarnos los orígenes del ayuntamiento de Santiago y como afianzó la fuerza de su autoridad municipal, nula en sus primeros seis años de vida, por tenerla comprimida el absolutismo de Valdivia, inclinado al fin ante los concejales, quienes entraron entonces en poder de todos sus derechos municipales.

Importa señalar el capítulo X, donde nos relata el implantamiento de la iglesia católica en Chile : la fundación de los primeros templos y la razón de por que fué predominando en dicha iglesia el poder de los reyes castellanos y representantes de estos en América, sobre la autoridad del monarca de Roma.

El capítulo XXIX es curioso y de alto valor histórico-social. En él encontramos el primer movimiento hacia la formación de la sociedad chilena, que surge luego fácilmente, teniendo por punto de partida la ciudad de Santiago, « pobre

villorio, escaso de recursos ; con fuerzas apenas suficientes para la defensa ; casi sin armas ni caballos, que habían sido llevados al sur ; viendo disminuirse el número de sus habitantes, nada le ofrecía esperanzas de mejorar de suerte. » — « Y la autoridad, cual si fuese padre de familia y el pueblo hijos menores, metía la mano hasta en lo más mínimo y pretendía reglarlo todo » (pág. 489).

Cuando nos relata la campaña para la conquista de los araucanos mandados por el famoso Lautaro, lo hace con sencillez y naturalidad, cosa que lleva al lector a seguirle sin cansancio hasta asistir á la muerte de Valdivia por manos de aquellos indios indómitos que entonces y después pusieron en grave peligro la colosal empresa, sólo de castellanos digna, de la conquista de América.

Carlos A. Villanueva.

Vignaud (Henry). — *Columbus a Spaniard and a Jew* (*American Historical Review*. New York, avril 1913). — *Les thèses nouvelles sur l'origine de Christophe Colomb. Espagnol ! Juif ! Corse !* (*Revue critique d'histoire et de littérature*, 1er mai 1913).

Pendant longtemps la question de l'origine et de la date de la naissance de Christophe Colomb est restée incertaine et a soulevé des controverses qui ont donné lieu à un nombre considérable d'écrits. Mais les investigations de la critique moderne ont fini par résoudre ce problème et, depuis la découverte des documents, publiés en 1887 par Staglieno, et celle de l'acte de 1479, faite en 1904 par Assereto, on sait que Colomb est né à Gênes en 1451.

Malheureusement, ces résultats des recherches de ceux qui se sont occupés spécialement de ces matières, sont peu ou mal connus, et il n'est pas rare de lire dans des ouvrages récents que le grand génois a dû naître vers 1436 ou 1446, et d'y trouver des suggestions, plus ou moins ingénieuses sur le lieu où il aurait vu le jour. C'est ainsi qu'un lettré espagnol, Don Celso Garcia de La Riega, a produit récemment des documents, qui, selon lui, établissent que Colomb, ainsi que son père, sa mère et son frère Barthélemy, sont nés à Pontevedra, en Galice, et qu'un spirituel rédacteur du *Mercure de France*, M. Schoen, a repris la vieille thèse d'après laquelle le Découvreur de l'Amérique serait Corse.

En raison même de leur excentricité les propositions de ce genre attirent toujours l'attention et sont vouées à un certain succès ; mais celles-ci en ont obtenu un tout à fait extraordinaire. En Espagne, en Italie, en Angleterre, en France et surtout en Amérique, on les a exposées et développées élogieusement, et le nombre des Journaux et Revues où s'étalent avec complaisance ces insanités bizarres est si considérable qu'il faut les avoir sous les yeux pour y croire.

Le Président de la Société des Américanistes, auteur de nombreux travaux

critiques sur les origines colombiennes, a cru qu'il était de son devoir de remettre les choses à leur place, et il l'a fait, en anglais et en français, dans les deux articles indiqués ci-dessus. Il y renvoie le lecteur. Ceux que ces questions intéressent y verront, non sans surprise, que la thèse de « Colomb Espagnol et Juif » ne repose que sur des hypothèses invraisemblables, appuyées sur des assertions erronées, et, particulièrement, sur des témoignages inexactement rapportés ou falsifiés à dessein, et que celle de « Colomb Corse et Français » n'est qu'une amusante fantaisie, dépourvue de toute consistance.

Henry Vignaud.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Les modifications du type ethnique des émigrants aux États-Unis. — Retour d'une expédition au pays Eskimo. — Les études anthropologiques au Canada. — Les vestiges de l'âge de pierre chez les tribus du Nord et de l'Est de l'Amérique. — Recherches archéologiques dans l'État du Maine. — L'origine chinoise des anciennes civilisations du Mexique et du Pérou. — Coutumes actuelles de sorcellerie aux Antilles. — Préparation des « tsantsa ». — Les fouilles de Tiahuanaco. Lettre du ministère de l'instruction publique de Bolivie. — Transactions of the American Ethnological Society. — XVIIe Congrès international des Américanistes. — Boletin de la Academia nacional de la Historia. — Gaceta de los Museos nacionales. — Un nouveau manuscrit. — Indian lif. — Dictionnaire géographique de l'Uruguay. — Revue chilienne d'histoire et de géographie. — Folk-lore chilien. — L'expédition canadienne arctique. — Nouvelle expédition de M. de Périgny. — Mission du Docteur P. Reinburg. — Départ de M. Chambost. — Mission française en Bolivie. — Nouvelle Expédition de M. E. Nordenskiöld. — Prix Loubat. — Mission militaire française du Pérou. — Rapport sur la seconde partie du voyage de M. Koch-Grünberg à travers le Brésil septentrional jusqu'à l'Orénoque.

Les modifications du type ethnique des émigrants aux État-Unis. — Les nombreuses controverses soulevées par la théorie de Boas (cf. *Journal*, t. VII, p. 262 ; t. VIII, p. 291 ; t. IX, p. 135, p. 468) semblent devoir prendre fin. Le professeur américain répond aujourd'hui[1] à ses critiques et, dans un long article très documenté, ne laisse planer aucun doute tant sur l'exactitude et la précision de ses procédés d'investigation que sur la valeur réelle des résultats obtenus. Boas reprend point par point les critiques de Radosavljevich, et expose la technique de ses mensurations qui est celle qu'on adopte universellement. L'interprétation des chiffres relevés ne peut pas davantage laisser planer le doute, pour peu que l'on veuille bien étudier les statistiques avec quelque attention et ne pas en tirer des conclusions qui ont toujours été fort loin de la pensée de l'auteur. Sur plusieurs points d'ailleurs, Boas confesse son impossibilité à tirer, des observations qu'il a pu faire, des conclusions vraiment satisfaisantes et doit se borner à exposer les faits, en toute sincérité.

De cette longue réponse et de ces réfutations des différentes critiques, fort intéressantes et auxquelles les chiffres viennent apporter leur précision, on doit

1. *American anthropologist*. Vol. 14, 1912, pp. 530-562.

retenir ici, faute de place pour mieux exposer l'argumentation de l'auteur, ses seules conclusions. Boas pense, contrairement à l'idée qu'on a voulu lui prêter, que les recherches anthropologiques sont d'un intérêt capital pour élucider l'histoire de l'espèce humaine et mettre en valeur les différents effets du milieu social et des conditions de la vie matérielle.

Dr Poutrin.

Retour d'une expédition au pays Eskimo. — M. Vilhjalmur Stefansson, chargé, en 1908, par l'*American Museum of natural history*, d'une mission chez les Eskimo du golfe de Coronation, vient de rentrer aux États-Unis. Les indigènes visités diffèrent, au point de vue physique, des Eskimo de l'Alaska et de la rivière Mackensie : leurs barbes sont abondantes, et leurs yeux, plus clairs, sont souvent d'une teinte voisine du bleu. L'explorateur croit qu'il y a là une preuve de métissage avec les anciens colons norvégiens du Groënland. L'expédition a découvert, loin à l'est de la pointe Barrow, des restes de poteries, et cela démontrerait que les Eskimo peuplèrent l'Alaska, dans une migration de l'est à l'ouest. (*American anthropologist*).

Dr P.

Les études anthropologiques au Canada. — Nous avons déjà signalé ici (cf. *Journal*, T. IX. p. 199, p. 474) l'organisation récente des recherches que les savants américains conduisent au Canada dans toutes les branches de l'ethnologie ; plusieurs de leurs travaux ont d'ailleurs fait l'objet d'analyses spéciales.

Ces recherches viennent d'être résumées, pour les années 1910 et 1911, dans un rapport spécial (*Annual summary report of the Geological survey, Canada departement of mines, 1912*), qui montre toute l'étendue de l'effort entrepris et la valeur des résultats obtenus.

Dr P.

Les vestiges de l'âge de pierre chez les tribus du nord et de l'est de l'Amérique. — Alanson Skinner (*American anthropologist*, vol. 14, 1912, pp. 391-395) s'élève contre cette croyance, trop répandue chez les archéologues du Nouveau-Monde, que les Indiens de la période historique n'avaient aucune notion du travail de la pierre. A l'appui de sa thèse, il montre que, dans de très nombreuses tribus, on retrouve assez aisément des preuves indubitables que les indigènes savaient, tout récemment encore, utiliser la pierre pour fabriquer divers objets. De vieux Iroquois Seneca savent tailler des pointes de flèches dans des pierres qui ont bouilli plusieurs jours, mélangées à certaines herbes qui les rendent, disent-ils, plus faciles à tailler. Ces herbes sont remplacées, chez les Menomini, par la graisse des grands animaux. Par contre, les Winnebago et les Sioux nient avoir jamais connu le travail de la pierre. Les Cree de l'est, ceux de la baie d'Hudson, se servaient, il y a peu de temps, de pierres poin-

tues, de lames de schiste analogues à celles qui sont en usage chez les Eskimo, et de haches de pierre maintenues emmanchées par des courroies de peau de daim.

En même temps qu'ils se servaient d'outils de pierre, les Ojibway du Minnesota, comme les Winnebago, les Menomini et les Iroquois Seneca utilisaient les os des animaux pour en faire soit des grattoirs, soit des aiguilles, soit des pointes de flèches ; et de tels instruments sont encore en usage sur quelques points du territoire de ces tribus.

Les exemples pris par Skinner entre beaucoup d'autres sont suffisants pour démontrer, d'une façon péremptoire, que nombreuses sont les survivances modernes de l'âge de pierre ; la technique des artisans qui fabriquent les divers objets en pierre s'est probablement, au cours des temps, profondément modifiée, mais l'usage de beaucoup de ces objets a persisté.

Dr P.

Recherches archéologiques dans l'État du Maine. — L'exploration archéologique poursuivie par le Professeur Moorehead (cf. *Journal*, t. IX, 1912, p. 475), s'est terminée au début de septembre dernier, après une visite complète de la vallée de Penobscot. Quatre cimetières comprenant ensemble 170 tombes ont été découverts, et ont livré 800 objets de pierre, gouges de formes variables, massues, haches, et des pierres de forme toute particulière, d'un ovale allongé, qui sont spéciales à cette région. M. Moorehead n'a trouvé ni haches à rainures, ni débris de poteries, ni objets d'os ou de coquillages, et cela suffit à prouver, dans cette zone, une culture toute différente de celle des Algonquins. La présence constante dans les tombeaux de grandes quantités d'ocre rouge permet de donner à ces anciennes populations le nom de « red paint people ». (*American anthropologist.*)

Dr P.

L'origine chinoise des anciennes civilisations du Mexique et du Pérou. — On nous apprend d'Amérique qu'une expédition scientifique, comprenant des archéologues Anglais, Américains et Mexicains, et dirigée par MM. Martin Conway, William Niven et Ramon Meña vient de faire, aux ruines de Teotihuacan, une sensationnelle découverte.

Des fouilles très importantes mirent à jour une grande pyramide quadrangulaire, de 700 pieds de côté et de 187 pieds de haut, constituée par d'énormes blocs de pierre. Non loin de cette pyramide a été découverte une maison comprenant six chambres, la « Casa Pintada », ainsi nommée en raison des couleurs rouge et orange qui recouvrent ses murs.

A la base de la grande pyramide, dans un tombeau, le Professeur Niven trouva une statuette de terre représentant un individu au type mongolique très accusé ; cette statuette mesure sept pouces de hauteur. Ses vêtements sont ceux d'un Chinois, et il n'y manque même pas le bouton, insigne du mandarinat.

Niven conclut que cette figure chinoise est bien antérieure aux Astèques. Quant au squelette contenu dans la même tombe, il a appartenu à un individu de petite taille : ses bras sont très longs, et le crâne a un type mongolique fort net ; la statuette de terre pourrait être le portrait du sujet enseveli là. Autour du cou, on a trouvé un collier de perles de jade verte, pierre inconnue au Mexique.

W. Niven croit qu'il a découvert les vestiges d'une ancienne cité qu'édifièrent les navigateurs chinois, qui, bien avant Colomb, découvrirent l'Amérique. On ne peut que souhaiter la continuation de fouilles si intéressantes, dont les résultats, si nouveaux et si inattendus, viendront peut-être élucider le problème, obscur encore, du peuplement de l'Amérique.

Dr P.

Coutumes actuelles de sorcellerie aux Antilles. — Les indigènes des Indes occidentales, dont on connait la grande superstition et les croyances aux génies malfaisants, redoutent, par dessus tout, une certaine catégorie de sorciers, les « Obéah », qui auraient le pouvoir de faire mourir leurs ennemis. D'après Austin H. Clark (*American Anthropologist*, vol. 14, 1912), ces sorciers, qui, autrefois, se bornaient à empoisonner leurs victimes, se sont rendus compte que les poisons végétaux ou minéraux étaient facilement décelés par la chimie moderne ; ils ont donc recours à un procédé plus compliqué et plus ingénieux. Ils remplissent à moitié une bouteille avec des fragments de foie, de préférence humain, dont la décomposition attire de nombreuses mouches qui y déposent leurs larves. Le sorcier attend ensuite leur éclosion ; puis, à la faveur de la nuit au début de laquelle chaque indigène, craignant les esprits malfaisants qui sortent de leurs repaires à la chute du jour, se retire dans sa demeure et s'endort, nu, sur son lit, il s'approche de la case, détache silencieusement un fragment du mur en pisé, et y introduit le goulot de la bouteille d'où les mouches s'échappent et qu'il fera disparaître ensuite. Les diptères viennent se poser sur les écorchures que présente presque toujours le corps du dormeur, et, de leurs pattes souillées, y déposent les germes de la septicémie. L'homme meurt après quelques jours, victime, aux yeux de tous, de la mystérieuse puissance des Obéah.

Dr P.

Préparation des « tsantsa ». — Sous le nom de « *tsantsa* », on désigne, comme l'on sait, les petites têtes momifiées que fabriquent encore à l'heure actuelle des Indiens Jibaros du haut Amazone. Dans le travail que j'ai consacré à l'étude de cette tribu, j'ai eu l'occasion d'expliquer le procédé employé pour obtenir ces curieux trophées (Cf. *L'Anthropologie*, t. XIX, 1908, p. 69-87) et depuis lors, j'ai montré que la même coutume existait à l'époque précolombienne ou dans les premiers temps qui suivirent la conquête, chez un grand nombre de populations échelonnées depuis le Mexique au nord jusqu'à la côte

péruvienne au sud R. Verneau et P. Rivet. *Ethnographie ancienne de l'Équateur*, fascicule 1, Paris, 1912, p. 49, note 4).

Dans « *American Anthropologist* » (New series, t. XIV, 1912, p. 406), Walter Hough rapporte la description de la préparation d'une *tsantsa*, notée par le lieutenant Safford, sous la dictée de M. Tirado, qui avait assisté en personne à l'opération. Cette description apporte quelques précisions de détail intéressantes :

« La tête de la victime est coupée, de sorte qu'une petite portion du cou y reste attenante. Une incision postérieure médiane est faite de haut en bas, par laquelle on extrait les os du crâne et la mandibule. Un couteau est promené autour des yeux et des lèvres. La fente postérieure est recousue ; un petit trou est pratiqué au vertex, dans lequel on passe une corde, suffisamment longue pour pouvoir servir à suspendre plus tard la pièce au cou de son possesseur. La tête est ensuite trempée dans une infusion chaude d'herbes astringentes, en ayant soin toutefois que le liquide n'atteigne pas la racine des cheveux. Puis des pierres chaudes, constamment renouvelées sitôt qu'elles se refroidissent, sont introduites à l'intérieur du scalp pour le sécher. Cette première partie de l'opération demande une journée entière. Quand la pièce est assez sèche, on la suspend dans la fumée du foyer de la cuisine, en enveloppant les cheveux de feuilles pour les protéger de la fumée. La tête diminue progressivement de volume. Le résultat définitif est atteint au bout de trois ou quatre mois. On pratique alors des orifices dans les lèvres et on y passe des fils, sur lesquels des marques ou des barreaux sont fixés qui indiquent le nombre de victimes qui ont été tuées par le porteur du trophée ; la figure, qui est devenue d'une teinte noire de jais, est ornée de lignes rouges avec le roucou. »

P. R.

Les nouvelles fouilles de Tiahuanaco. Lettre du Ministère de l'Instruction publique de Bolivie. — Notre Société a eu le plaisir de recevoir de M. Ballivián, Directeur du bureau géographique du Ministère de l'Instruction publique de Bolivie, une intéressante lettre sur les fouilles qui se pratiquent actuellement à Tiahuanaco, ce village de l'ancien Pérou, aujourdhui Bolivie, situé à 16 kilomètres du Lac Titicaca, à 50 kilomètres environ de la Paz et où existent d'anciennes et énigmatiques ruines.

Bien qu'elles aient été maintes fois visitées et décrites, ces ruines, restes d'une civilisation disparue, sont mal connues. On connait leur apparence extérieure, mais on n'est pas encore parvenu à déterminer leur origine, à s'expliquer comment une population assez éclairée et assez nombreuse pour avoir laissé derrière elle de telles constructions, a pu vivre et se développer sur un plateau d'une altitude de 4.000 mètres où la céréale américaine, le maïs, n'arrive pas à maturité.

Les premiers voyageurs et archéologues, qui ont signalé ces ruines, se sont bornés à les mesurer et à en prendre des photographies ou des empreintes. En général, ils ne sont pas restés sur les lieux plus de quelques jours. D'Orbigny

n'y a passé que trois journées et Castelnau qu'une seule. Angrand et Squier qui, les premiers, les ont décrites avec soin, n'ont pas consacré plus d'une semaine à leur examen et Uhle, lui-même, qui en a fait l'objet d'un travail des plus importants, reconnaît n'y avoir pu mettre le temps nécessaire. L'inspection de Bandelier n'a duré que 14 jours pendant lesquels il ne s'est pas toujours bien porté. Aucun des explorateurs n'a eu le temps matériel nécessaire pour procéder à des fouilles sérieuses et peut-être même n'y ont-ils pas songé. Il semblait alors que les importantes et mystérieuses ruines restées à la surface du sol fussent les seules qui méritassent d'être étudiées.

Malheureusement, ces ruines qui étaient si nombreuses lors de la conquête espagnole disparaissaient peu à peu. Dès l'époque coloniale, on les mettait à contribution pour les travaux publics et particuliers ; ainsi l'église de Tiahuanaco est entièrement bâtie avec des pierres qui en proviennent. De nos jours, lorsqu'il s'est agi de construire le chemin de fer de la Paz au Lac Titicaca, les ingénieurs n'ont pas hésité à puiser à pleines mains dans ces débris historiques pour y prendre des matériaux utilisables. Le Gouvernement Bolivien a heureusement mis fin à ces fâcheuses pratiques ; il ne permet plus aujourd'hui qu'on touche aux ruines existantes et n'autorise que des fouilles faites avec son autorisation et sous sa surveillance. Celles qu'il a lui-même instituées, et qui se poursuivent en ce moment, ont déjà donné des résultats appréciables et on peut s'attendre à des découvertes intéressantes.

En effet, depuis quelques années, l'attention ayant été appelée sur des passages d'anciens chroniqueurs espagnols, de Diaz de León et du Père Oliva entre autres, où il est question de vastes nécropoles construites à Tiahuanaco avant l'époque incasique et dont on ne connaît plus, aujourd'hui, les moyens d'accès, les archéologues modernes ont plus particulièrement porté leurs recherches de ce côté. Notre collègue, M. de Créqui-Montfort, est le premier qui soit franchement entré dans cette voie. La mission scientifique française dans l'Amérique du Sud qu'il dirigeait avec M. Sénéchal de la Grange, mission dont tous les travaux ne sont pas tous connus mais dont quelques-uns ont montré l'importance, a entrepris, en 1903, à Tiahuanaco des fouilles considérables. Conduites avec ardeur par un géologue compétent, M. G. Courty, elles ont été poursuivies pendant plus de trois mois avec l'aide de nombreux terrassiers indiens et ont mis à jour des constructions grandioses inconnues jusqu'ici, parmi lesquelles il faut signaler deux escaliers imposants, dont l'un est fait de marches de huit mètres de long, une canalisation souterraine, de grandes idoles couvertes de sculptures, des murs de soutènement en grosses pierres admirablement taillées et deux nécropoles avec des squelettes de cadavres qui avaient été inhumés horizontalement, contrairement à la pratique incasique.

M. Courty étant tombé malade, ces excavations, qui auraient sans doute amené bien d'autres découvertes, ont dû être interrompues et la mission n'a pu les reprendre. Mais grâce à l'initiative d'un autre de nos collègues, M. de La Rosa, qui adressa au Congrès des Américanistes de Vienne un intéressant Mémoire où il démontra qu'il existait deux Tiahuanaco, dont l'un, souterrain,

était peut-être plus important que l'autre, un archéologue de Prague, le professeur Jules Nestler, qui a obtenu l'aide nécessaire pour cela, a décidé de reprendre ces travaux d'excavation et, avec les indications et les recommandations que lui a données M. de La Rosa, il est parti pour La Paz où il doit être en ce moment. Peut-être même est-ce avec son concours que se font les fouilles dont nous entretient M. Ballivián dans la lettre suivante :

Señor,

Los últimos Congresos Internacionales de los Americanistas se han ocupado, cual convenía á los objetos que forman el primordial propósito de esta institución, de los Monumentos Prehistóricos de Tiahuanacu.

El Gobierno Boliviano presta el más decidido interés en la conservación de estas interesantes históricas ruinas, que continuamente son visitadas y estudiadas por viajeros y hombres de ciencia que vienen al país.

El Señor Ministro de Instrucción Pública, Dr Manuel B. Mariaca, acogiendo la indicación que hiciera esta Repartición de mi cargo, ha tenido á bien ayudar en forma ámplia, con subsidios pecuniarios, las excavaciones que se practican, acaso por primera vez de una manera seria y metódica, en el lugar de los monumentos subsistentes, después de la devastación que sufrieran con motivo de la explotación de tanta piedra arqueológica y considerable número de monolitos de valor inapreciable, en la construcción del Ferrocarril del Lago Titicaca á esta ciudad de La Paz, aparte el material de allí extraido para edificios levantados en la Era Colonial.

Las excavaciones que motivan la presente comunicación dirigida á esa sabia institución, comenzaron bajo la dirección del distinguido Director del Museo Nacional Dr Otto Buchtien, en los primeros días del mes de Junio último y en el lugar del actual Cementerio. Se han obtenido, desde el principio de los trabajos, resultados muy satisfactorios, encontrándose, en la profundidad de uno á tres metros bajo el suelo, un gran número de objetos de alfarería preincásica, entre los cuales muchos hállanse en perfecto estado de conservación, y que, por consiguiente representan un gran valor para la colección arqueológica del Museo, que exhibirá la mas copiosa sección de cerámica prehistórica de Tiahuanacu.

Llama la atención en los vasos encontrados, en gran número, muy bien conservados, la clase del material, finísimo, de forma artística, cual cálices ó cráteres, así como los colores, tan bien conservados y semejantes á los muy vivos de los frascos pompeyanos.

Otra cosa muy notable que presentan tales vasos, es la diversidad de signos ideográficos ó pictográficos, que merecen un estudio detenido por los especialistas que se dedican á nuestra arqueología americana.

Entre los objetos pequeños existe uno muy importante ; es una figura humana de plata de unos cinco centímetros de largo, que aparentemente muestra la indumentaria de aquellos tiempos, y que, por consiguiente, es sumamente interesante para estudios etnográficos.

En un lugar á menos de un metro de profundidad, se encontró una acumu-

lación de losas quebradas, pero en pedazos grandes de un dibujo muy particular, como jamás se ha encontrado en Tiahuanacu ; los caracteres deben ser signos ideográficos, cuyo estudio podría ser muy importante.

Igualmente se han recogido algunos cráneos, deformados en distinta manera, mas ó menos bien conservados.

Fuera de esto, se han encontrado muchas piedras labradas, que evidentemente sirvieron de armas arrojadizas, probablemente con hondas.

Entre los objetos menudos, hay uno muy notable, grabado en forma de un timbre ó sello representado un dibujo fino, que igualmente pertenece á la alfarería preincásica.

En las últimas excavaciones, se ha encontrado un cráneo que parece pertenecer á una raza bastante antigüa, está provisto de la sutura frontal y todas sus dimensiones son algo superiores á las actuales. Esta deformado, dirigiéndose el occipital mucho hacia arriba ; los arcos cigomáticos son muy cóncavos y los pómulos muy salientes. También parecen las órbitas ser mas grandes que lo comun.

A medida que avancen las excavaciones y se hagan nuevos hallazgos, tendré el agrado de ponerlo en conocimiento de Ud.

Me ofrezco con este motivo, su atento y seguro Servidor,

M. V. Ballivián.

Transactions of the American Ethnological Society, vol. III, part I, New-York, Putnam, 1853, in-8 de 202 p., fig. (*Reprinted in facsimile by the American Ethnological Society*, 1909). — L'American Ethnological Society a réimprimé en fac-simile, en 1909, la première partie du tome III de ses *Transactions*, originairement publié en 1853, douze ans après la fondation de la Société (1842). L'impossibilité presque absolue de se procurer ce demi-volume, et l'intérêt des six mémoires ou articles qu'il contient expliquent et justifient parfaitement cette détermination ; c'est ce dont une brève analyse va permettre de se rendre compte.

I. Le nom de William Bartram, le dernier des voyageurs américains de la vieille école pittoresque, est bien connu du public français, tout au moins depuis le jour où M. Joseph Bédier s'avisa d'aller chercher dans ses *Travels through North and South Carolina...*, publiés à Philadelphie dès 1791, l'une des sources utilisées par Chateaubriand pour la rédaction de son fameux *Voyage en Amérique* [1]. Vers 1789, d'un savant dont nous ignorons le nom, mais qui paraît être le Dr B. S. Barton, vice-président de la Philosophical Society de Philadelphie, le voyageur reçut un questionnaire relatif aux tribus indiennes de la Floride, et plus particulièrement aux Creeks ou Muscogulges ; il y répondit avec beaucoup de soin et d'ampleur, en fournissant sur chaque point des indications précises et d'un incontestable intérêt, et, son travail

1. *Chateaubriand en Amérique* : vérité et fiction, dans Joseph Bédier : *Études critiques* (Paris, Colin, 1903, in-12), p. 125-294.

une fois achevé, l'adressa à son correspondant avec une courte lettre d'envoi, le 15 décembre 1789.

La précision de ce travail, l'abondance des renseignements que l'auteur y a fournis, permettent de comprendre comment E. G. Squier, le jour où il eut entre les mains le manuscrit autographe de Bartram, décida de le publier intégralement et aussi de l'annoter : ainsi s'explique encore que l'American Ethnological Society ait inséré ce travail dans ses *Transactions*. Aujourd'hui encore, on le lira avec profit. On y verra avec quelle précision un homme de savoir, un esprit curieux était, à la fin du XVIIIe siècle, capable de dresser un questionnaire ethnologique et d'éviter presque toujours ces hypothèses hasardées qu'ont trop souvent, au siècle suivant, acceptées sans critique les Américanistes. Une seule fois, en effet, à propos de l'origine probable des tribus de la Floride, l'auteur du questionnaire demande : « Avez-vous quelques raisons de croire que quelques-unes des tribus visitées par vous dérivent, soit des Mexicains, soit des Péruviens? Si vous en avez, quelles sont-elles ? » (p. 15). On ne pourra pas ne pas être frappé, d'autre part, de la manière minutieuse et détaillée dont Bartram répond aux différentes questions qui lui sont posées sur l'histoire et les traditions des tribus de la Floride visitées par lui, sur leur origine, sur l'existence chez elles de signes hiéroglyphiques et de peintures, sur leur développement religieux, leur gouvernement, leurs idées et leurs doctrines religieuses, sur leurs caractères physiques, leurs relations sociales, leurs travaux en terre et en particulier ces *Chunky-yards* auxquels il avait déjà fait allusion dans une lettre antérieure sur les *Mounds* , sur le régime des terres et la propriété, la médecine, la nourriture, enfin sur l'existence de restes fossiles. Dans un style simple et clair, avec une grande prudence, en se gardant de toute généralisation hâtive, Bartram répond aux treize séries de questions de son correspondant; il dit ce qu'il a vu, expose ce qu'il a constaté et observé, s'excuse parfois de ne pouvoir complètement préciser ses indications et explique pourquoi il ne le peut pas, distingue soigneusement ce dont il est certain de ce qu'il suppose ou ne sait que par ouï dire... Instructive par elle-même, la lecture des réponses de Bartram, écrites à un moment où (la lettre du 15 décembre 1789 en fait foi) l'auteur souffrait cruellement des yeux, donne une excellente idée de ce voyageur, qui est surtout connu comme botaniste, mais qui mérite incontestablement aussi d'être apprécié des ethnologues.

II. Avec l'appendice et les notes qu'y a ajoutés Squier, les observations de Bartram sur les Indiens de la Floride, et particulièrement sur les Creeks et les Cherokees, constituent le plus important mémoire de la première partie du tome III des *Transactions* (p. 1-81), en même temps que, — avec une note très brève du Rév. C. C. Copeland faisant connaître une tradition choctaw sur le coucher du soleil (p. 167-171), — le seul ayant trait aux Indiens des États-Unis. Pour être plus courtes, les autres études insérées dans le même fascicule, consacrées en majeure partie aux peuples de l'Amérique centrale, n'en présentent pas moins leur intérêt. C'est, sur les Indiens Moscos ou Mosquitos, une lettre de Don Juan Francisco Irias, contenant le résumé des observations faites par lui en 1842 sur les bords de la rivière Coco (Rio Wanks ou

Segovia) jusqu'à son embouchure au Cap Gracias à Dios (p. 159-166) ; c'est, sur l'archéologie et l'ethnologie du Nicaragua, un travail plein de bonnes observations (p. 83-158), dans lequel Squier débute par déclarer qu'il est à beaucoup d'égards difficile de dire si les conquérants ont assimilé les Indiens plus que les Indiens n'ont assimilé les Espagnols (p. 86) et fournit, dans un ordre contestable, les renseignements recueillis par lui sur place et dans les textes publiés sur la condition actuelle des Indiens du Nicaragua, sur leur distribution géographique, leurs langues, leurs monuments et les restes de leur art, leur condition primitive, leur organisation civile, politique et sociale, leurs mœurs et coutumes, leur religion, leurs fêtes, leur calendrier. Squier, qui énumère ses principales sources historiques aux p. 123-124, a tiré bon parti, au point de vue religieux surtout, des procès-verbaux de la Commission d'Enquête présidée par le Mercédaire Francisco de Bobadilla et chargée en 1528 par Pedro Arias de Avila de le renseigner exactement sur la condition des Indiens, la nature de leur religion, et la manière dont les avait touchés l'introduction du christianisme au Nicaragua. — A signaler encore, comme relative à l'Amérique centrale, une brève étude de Berthold Seeman sur les aborigènes de l'isthme de Panama (p. 173-182) ; au nombre de 10.000 environ, ces aborigènes étaient, en 1851, répartis entre les quatre principales tribus des Savanerics, des Manzanillos ou Indiens de San Blas, des Bayanos et des Cholos, lesquelles parlaient toutes un langage différent dont, — du moins en ce qui concerne les Savanerics, les Cholos et les Bayanos, — Seeman a fait connaître un certain nombre de mots.

III. La description de quelques antiquités cubaines (p. 183-197) termine le fascicule et montre de quelle manière a commencé à Cuba l'étude de l'Américanisme. Au début de son article, l'auteur, Andres Poey, de La Havane, fait remarquer que les objets dessinés et décrits par lui sont à peu près les seuls restes du passé qui, dans la grande île, aient jusqu'alors été sauvés de l'oubli ; il déplore un peu plus loin que les reliques de l'art aborigène de Cuba et de Saint-Domingue aient presque totalement disparu. Une note anonyme insérée à la suite de l'article d'Andres Poey (p. 197-202) reproduit en les commentant trois esquisses ethnographiques figurant sur la carte d'Haïti dressée par d'Anville et publiée en 1731 ; puis, après avoir mentionné le nom de Charles Arthaud, ce médecin du Cap français sur lequel le Dr E. T. Hamy a publié naguère une intéressante notice [1], elle signale les recherches dont Richard Schomburgh avait communiqué les résultats à l'Association Britannique en 1851, et donne un assez long extrait du mémoire de cet auteur.

1. *Charles Arthaud de Pont-à-Mousson* (1748-1791). Courte Notice sur sa vie et sur son œuvre, suivie de deux mémoires inconnus de cet observateur sur les anciens indigènes de Saint-Domingue *Bull. et Mém. Soc. Anthropologie*, 5e série, 1908, t. IX, p. 295-314). Cf. du même auteur, à la suite des *Débuts de Lamarck* (Bibliothèque d'Histoire scientifique, t. II), la courte note consacrée aux « Philadelphes de Saint-Domingue devant l'Académie des Sciences » en 1789 (p. 130-139).

Tel est le contenu du fascicule dont nous avons la réimpression sous les yeux ; aujourd'hui encore, on le consultera avec profit.

Henri Froidevaux.

XVIIe Congrès international des Américanistes. — A quelques mois d'intervalle viennent de paraître les deux volumes correspondant aux deux sessions du XVIIe Congrès des Américanistes (Buenos Aires et México). Nous avons déjà donné en son temps (cf. *Journal*, t. VII, p. 328) la liste des communications faites à Buenos Aires et M. Capitan a rendu compte sommairement de celles qui ont été présentées à Mexico (cf. *Journal*, t. VII, p. 61). Depuis lors, nous avons eu occasion d'analyser en détail ou de signaler un certain nombre de ces mémoires dont les auteurs avaient fait faire la publication anticipée. Tels sont ceux de Lafone Quevedo (t. VIII, p. 335), de Lenz (t. VIII, p. 337), de Posnansky (t. IX, p. 471), de Oyarzún (t. IX, p. 164, 166), de Guevara et Oyarzún (t. VIII, p. 324), de Aleš Hrdlička (t. VIII, pp. 294-295), de MacCurdy (t. VIII, pp. 305-306). Nos lecteurs trouveront dans ce numéro de notre *Journal* le résumé des principales autres communications. Aussi nous contenterons nous de signaler ici que les deux volumes dont vient de s'enrichir la belle série des Congrès d'Américanistes sont très bien édités et font honneur aux savants qui avaient assumé la lourde charge de leur publication.

P. R.

Boletin de la Academia nacional de la Historia. — L'Académie nationale d'histoire de Caracas n'avait pas jusqu'ici d'organe officiel pour la publication des documents de toute nature que renferment ses archives. Le Gouvernement vénézuélien ayant décrété qu'une subvention annuelle serait donnée à cette Institution pour la conservation de ses documents, il a été décidé qu'une partie de cette rente serait affectée à l'impression d'un Journal trimestriel dont les deux premiers numéros viennent de paraître.

La plupart des articles déjà publiés ou en cours de publication n'ont qu'un intérêt local, ou se rapportent à des faits historiques récents ; mais il en est d'autres qui doivent être signalés aux Américanistes et constituent pour eux des documents excellents. Parmi ceux-ci, je citerai une étude sur le Caribe vénézuélien (*Ensayo sobre el caribe venezolano*) où M. Lisandro Alvarado, après avoir exposé les éléments grammaticaux de cette langue, en donne un vocabulaire abondant formé en réunissant aux listes publiées antérieurement les éléments puisés dans deux manuscrits inédits.

En supplément, avec pagination spéciale, le Bulletin publie une Histoire de Colombie par le Docteur Antonio Parejo.

Nous souhaitons que la nouvelle Revue remplisse entièrement le programme qu'elle s'est tracé et que, grâce à elle, les documents, qui demeuraient enfouis dans les Archives de l'Académie d'Histoire et risquaient de disparaître, soient

mis à la disposition de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Amérique ancienne et moderne.

P. R.

Gaceta de los Museos nacionales. — Sous la direction de M. C. F. Witzke, vient de paraître à Caracas une nouvelle revue, qui, à en juger par les trois premiers numéros déjà parus, promet de présenter un grand intérêt pour nos études. Parmi les articles publiés, nous citerons une série de notes relatives à la famille ou à la vie de Bolivar signées de Felipe Francia, Ricardo Palma, Juan Vicente Camacho, Manuel Uribe A. etc..., deux vocabulaires puinabe et maquiritare, et une étude sur la langue guajire (dialecte arawak) par Luis R. Oramas (cf. *Journal*, t. X, p. 278).

La nouvelle revue annonce enfin l'inauguration à Caracas le 19 mars 1910 d'un « Museo boliviano », où seront recueillis tous les souvenirs se rapportant au Libérateur et à l'Indépendance américaine.

L'inventaire des pièces qui vont se trouver ainsi réunies est en cours de publication. Ce ne sont pas seulement de précieuses reliques nationales que la piété des Vénézuéliens a ainsi préservées, ce sont d'utiles documents qu'étudieront avec fruit les historiens de la grande épopée américaine.

P. R.

Un nouveau manuscrit. — Mme Zélia Nuttall vient de retrouver, à la Bibliothèque Nationale de Madrid, un manuscrit de Francisco Cervantes de Salazar, la *Crónica de la nueva España*. L'auteur, né à Tolède vers 1514, fut d'abord secrétaire de l'archevêque de Séville, président du conseil des Indes, puis professeur de rhétorique à l'Université d'Alcala, d'où il partit pour le Mexique. Il écrivit son œuvre en 1559.

Mme Nuttall, qui mit le Congrès des Américanistes de Londres au courant de sa découverte, insiste sur le grand intérêt qui s'attache à ce manuscrit, œuvre d'un érudit qui fut un témoin oculaire des grandes phases de la conquête du Mexique.

L'ouvrage, inachevé, se subdivise en six livres comprenant chacun, entre 63 et 32 chapitres ; il décrit l'entrée de Cortès à Mexico, et donne les plus précieux détails sur les temples, les palais, les diverses constructions, les jardins, etc, et rapporte les divers traités passés entre les conquérants et les caciques. Mme Nuttall se propose de publier une traduction anglaise de l'œuvre de Salazar. (*American Anthropologist*).

D^r^ P.

Indianlif. — Nos lecteurs apprendront avec plaisir qu'une traduction française du beau livre de Mr Erland Nordenskiöld, dont nous avons rendu compte ici même (cf. *Journal*, t. IX, p. 439), vient d'être publiée par la « Revue

de Géographie annuelle » à la librairie Delagrave. La traduction a été faite par notre collègue H. Beuchat et revue par l'auteur lui-même.

P. R.

Dictionnaire géographique de l'Uruguay. — Trop souvent les ethnographes rencontrent des noms de lieux qu'il leur est impossible de localiser, faute de cartes détaillées des régions qu'ils étudient. C'est ce qui rend indispensable les dictionnaires géographiques où ils peuvent trouver sans difficultés et rapidement les renseignements précis qu'ils chercheraient vainement ailleurs. Celui qui vient de publier pour la République de l'Uruguay notre savant collègue, M. Orestes Araújo [1], avec le concours d'un grand nombre de personnalités savantes de son pays, est certainement un des plus complets, des mieux ordonnés, qui ait été publié jusqu'à ce jour en Amérique du Sud. J'ajoute que la composition typographique en rend le maniement particulièrement facile et commode, qu'il est remarquablement imprimé et très largement illustré de vues de sites et de monuments uruguayens. A tous points de vue, ce livre est appelé à rendre de grands services à tous ceux qui s'occupent de l'Amérique du Sud et a sa place indiquée dans la bibliothèque de tous les Américanistes.

P. R.

Revue chilienne d'histoire et de géographie. — Cette revue, dont nous avons annoncé l'apparition (cf. *Journal*, t. IX, p. 202) continue à paraître avec une grande régularité. Dans les fascicules qui nous sont parvenus, nous devons signaler comme se rapportant plus particulièrement aux questions d'américanisme une note de Aureliano Oyarzún N. sur le trinacre (t. II, 1912, p. 173-180), une note du Dr Francisco Fonck sur certaines formes spéciales d'ustensiles domestiques des aborigènes chiliens (*Ibid.*, p. 181-188), trois articles de Walter Knoche sur les peintures des cavernes, les tatouages, un conte et deux chansons de l'île de Pâques (*Ibid.*, p. 442-466), un article de Manuel M. Magallanes sur l'invasion péruvienne au Chili et le chemin de l'Inca (t. III, 1912, p. 44-75), un article de Desiderio Lizana sur la façon dont se chante la poésie populaire avec de nombreuses chansons chiliennes (*Ibid.*, p. 244-310), un article du Dr Francisco Fonck sur les crânes à parois épaisses signalés par le docteur Luis Vergara Flores dans les tombes des Changos (*Ibid.*, p. 311-345), un mémoire sur le même sujet de notre collègue Ricardo E. Latcham (*Ibid.*, p. 346-358), un important travail de Francisco J. Cavada sur Chiloé et les Chilotes, étude de folklore et de linguistique, accompagnée d'un vocabulaire de chilotismes et de quelques renseignements historiques sur l'archipel (*Ibid.*, p. 362-463, t. IV, 1912, p. 447-504), une étude sur la vie et les coutumes des Araucans de Leotardo Matus Zapata (*Ibid.*, p. 362-410).

1. Araújo (Orestes). *Diccionario geográfico del Uruguay*. 2e édition. Montévideo. 1912.

Cette simple énumération montre avec quel réel succès la nouvelle revue remplit le vaste programme qu'elle s'est tracé.

P. R.

Folk-lore chilien. — Aux travaux récents rélatifs au folk-lore chilien que nous avons eu déjà occasion de signaler (cf. *Journal*, t. IX, p. 201), il faut ajouter l'intéressant livre que vient de publier M. Julio Vicuña Cifuentes [1]. Dans cet ouvrage, l'auteur a réuni un grand nombre de romances populaires en honneur au Chili, où elles sont connues sous le nom de *corridos* ou de *logas*. A parcourir cet intéressant recueil, on est frappé du grand nombre de chansons dont l'inspiration est exclusivement espagnole, et l'on ne peut que s'étonner des faibles déformations qu'elles ont subies au cours de cette longue transmission orale. Il y a toutefois quelques romances d'origine nettement indigène : *El Vaquero*, *El Huaso Perquenco*, *Cuando sali de mi tierra*, etc... Elles se distinguent des précédentes par leur brièveté et par le fait qu'elles sont chantées dans une note aiguë (probablement en mineur comme la plupart des chansons indiennes).

On peut regretter que ces échantillons de poésie indigène soient si peu représentés dans l'ouvrage de M. Vicuña Cifuentes, car ce sont précisément eux qui présentent le plus d'intérêt pour nos études. Il faut espérer que l'auteur comblera rapidement cette lacune de son travail. On trouvera au début du livre une bonne bibliographie des études hispano-américaines traitant du même sujet.

P. R.

L'expédition canadienne arctique. — Le gouvernement du Dominion canadien vient d'équiper une expédition polaire. Le commandement en a été confié à M. Vilhjálmur Stefánsson qui, à deux reprises déjà, a fait des voyages d'exploration dans les contrées arctiques.

L'expédition comprendra deux bateaux : un ancien baleinier de 247 tonneaux, le *Karluck* et un schooner de 13 tonneaux, le *Teddy Bear*. Le personnel comprendra dix hommes de sciences, parmi lesquels trois anthropologistes : M. V. Stefánsson, sujet américain d'origine islandaise, gradué d'anthropologie de l'université de Harvard ; un citoyen de la Nouvelle-Zélande, le Dr Janiess, et notre collègue M. Beuchat.

L'expédition fera voile d'Esquimalt (Colombie britannique) dans la première semaine de juin. Elle atteindra le détroit de Bering vers le 1er juillet et l'embouchure du Mackenzie vers le 1er août. Là, elle se scindera. Une partie, la plus importante, se dirigera au Nord, vers l'île du Prince-Patrick pour rechercher s'il n'existe pas des terres au Nord et à l'Ouest de l'archipel de Parry. L'autre, employant le schooner, fera route vers l'Est, pour y étudier les Eski-

1. *Romances populares y vulgares, recogidos de la tradición oral chilena*. Santiago de Chile, 1912 (*Biblioteca de escritores de Chile*, t. VII).

mos de Coronation Gulf et de la Terre Victoria, découverts par M. Stefánsson au cours de son dernier voyage.

Les travaux de la mission demanderont quatre ans.

P. R.

Nouvelle expédition de M. de Périgny. — Le comte Maurice de Périgny vient de se rendre pour la troisième fois à Costa Rica pour y poursuivre ses explorations archéologiques et ses études sur la géographie, la statistique et la situation économique de ce pays.

Il a été chargé d'une mission spéciale par le Ministère de l'Instruction publique de France, par la Société de Géographie de Paris et par le Comité France-Amérique, et ses travaux sont encouragés et favorisés par le Gouvernement de la République de Costa Rica.

M. de Périgny est arrivé à Costa Rica vers la fin de février de 1913, et au commencement de mars, il s'est rendu vers la région des Guatusos, riverains du Rio Frio et du lac de Nicaragua, région fort peu connue, où il se propose de recueillir des renseignements ethnographiques sur cette ancienne tribu, près de s'éteindre.

De là, il reviendra à la capitale et continuera ses explorations et ses fouilles dans la contrée avoisinant Golfo Dulce, sur le Pacifique, peuplée autrefois par les *Cotos* et *Borucas*, qui ont laissé des traces nombreuses de leur civilisation, notamment de nombreux ornements en or, etc.

M. de Périgny se propose d'écrire un livre sur Costa Rica qui ne manquera pas d'intérêt, surtout à la veille de l'ouverture du Canal de Panama, qui amènera un grand courant d'immigration sur un pays jeté comme un pont entre les océans Atlantique et Pacifique pour relier les deux grands continents du Nord et du Sud de l'Amérique.

P. R.

Mission du Docteur P. Reinburg. — Une mission officielle a été accordée à notre collègue le Docteur Reinburg par le Ministère de l'Instruction publique, pour un voyage d'étude en Amazone. A la date du 14 décembre, il nous écrit pour nous annoncer son arrivée à Iquitos, où il compte rester jusqu'au mois d'avril pour gagner ensuite Quito, où il pense arriver en juillet.

Le docteur Reinburg a l'intention de profiter de son séjour à Iquitos pour recueillir des documents de toute nature sur les tribus indiennes du Haut Amazone et réunir des collections d'histoire naturelle. Il nous annonce qu'il a déjà pu former un important vocabulaire cocama (dialecte guarani).

Tout fait espérer que la mission de notre collègue donnera les meilleurs résultats pour la connaissance des régions encore si peu explorées de la haute vallée de l'Amazone et de ses principaux affluents septentrionaux.

P. R.

Départ de M. Chambost. — Notre collègue, M. E. Chambost, general manager de la *Zaruma mining Corporation limited* et de *Amazon and Pacific Transport C°*, partira incessament pour aller procéder à l'installation définitive des mines du district de Zaruma (Équateur) et du câble qui doit assurer la communication entre ces mines, la côte du Pacifique et le haut Amazone. Il se propose d'étudier tout spécialement au point de vue de l'histoire naturelle, de la géologie et de l'archéologie la région où l'appellent ses travaux techniques.

On sait que la province de Loja et la région adjacente du littoral équatorien sont, pour ainsi dire, encore complètement inconnues archéologiquement. Leur importance est cependant capitale, car elles constituent une sorte de marche, où la limite des influences des civilisations équatoriennes proprement dites et péruviennes est à déterminer, et, d'autre part, il y a tout lieu de croire que les Paltas, tribu qui occupait ce district à l'époque précolombienne, sont apparentés aux Jíbaros du haut Amazone. Il serait du plus haut intérêt de rechercher les preuves archéologiques de ce fait que la linguistique seule permet jusqu'ici de soupçonner. Nous sommes convaincus que les études que va entreprendre M. Chambost fourniront des données précieuses pour la solution de cet important problème.

P. R.

Mission française en Bolivie. — Nous avons annoncé (cf. *Journal*, t. IX, p. 207) qu'une mission militaire française composée des capitaines Mailles et Vincent avait été chargée de délimiter les frontières de la Bolivie avec le Pérou et la République Argentine.

Depuis leur départ de France, les deux officiers, de concert avec une mission péruvienne, ont délimité les régions encore si mal connues de l'Acre et du Madre de Dios, et ont réuni les éléments d'une carte précise de ces territoires. En plus, ils se sont occupés de recueillir des documents ethnographiques et linguistiques sur les populations avec lesquelles la mission s'est trouvée en contact, et qui, comme l'on sait, n'ont encore été l'objet d'aucune étude systématique. De nombreuses photographies et des collections d'histoire naturelle ont été également faites.

Les pluies ayant mis fin aux travaux, la mission bolivienne a regagné La Paz sous la direction du capitaine Vincent, pendant que le capitaine Mailles, par les cours du Madre de Dios, du Mamoré, du Madeira et de l'Amazone, revenait en France pour y chercher le matériel nécessaire pour la prochaine campagne. Il ne fit d'ailleurs que toucher barre à Paris et, à l'heure actuelle, il est déjà de retour à La Paz.

P. R.

Nouvelle Expédition de M. Erland Nordenskiöld. — M. E. Nordenskiöld vient de repartir pour les régions de la Basse-Bolivie, où il a déjà exécuté les belles explorations que nos lecteurs connaissent. Cette fois, le voyageur pense pousser ses études vers les régions septentrionales. Son projet est en effet de

gagner le haut Amazone et de terminer son voyage par la remontée du Pastaza. Il compte ainsi se trouver dans la vallée interandine équatorienne en 1914. Le vaillant américaniste est accompagné par Mme Nordenskiöld.

A tous deux la Société des Américanistes adresse ses meilleurs vœux pour la bonne réalisation d'un voyage dont le programme seul suffit à indiquer tout l'intérêt au point de vue de l'ethnologie américaine.

P. R.

Prix Loubat. — La Société des Américanistes apprendra avec le plus grand plaisir que le prix fondé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par M. le duc de Loubat vient d'être partagé entre deux de ses membres. 2500 francs ont été attribués à Mr H. Beuchat pour son très beau manuel d'Américanisme (cf. *Journal*, t. X, p. 218) et 500 francs à M. le capitaine Berthon pour ses importantes recherches sur le Précolombien du Bas-Pérou (cf. *Journal*, t. IX, p. 411). La Société adresse ses bien sincères félicitations aux deux lauréats pour la juste récompense qui vient de leur être décernée.

P. R.

Mission militaire française du Pérou. — Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'à la demande du Gouvernement péruvien, un médecin militaire français vient d'être adjoint à la mission française qui s'occupe depuis de longues années déjà de l'instruction de l'armée de la République sud-américaine. La tâche de cet officier sera d'organiser le service de santé militaire, et le Ministre de la guerre a porté son choix sur le médecin-major de 2e classe Vergne. Celui-ci a l'intention, en dehors de ses occupations techniques, d'entreprendre des recherches d'histoire naturelle, d'anthropologie et d'archéologie. Les travaux de notre collègue Berthon vont donc être continués et complétés, et la Société des Américanistes aura toujours au Pérou un correspondant éclairé et dévoué.

P. R.

Rapport sur la seconde partie du voyage de M. Koch-Grünberg à travers le Brésil septentrional jusqu'à l'Orénoque. — Nous apprenons avec grand plaisir l'heureux retour en Allemagne de M. Koch-Grünberg après une absence de deux années. Le vaillant explorateur a eu l'amabilité de nous envoyer la note suivante sur la seconde partie de son important voyage :

Die Fahrt den Uraricuéra aufwärts gestaltete sich zu einer strapazenreichen, äusserst schwierigen Tour. Zahlreiche Stromschnellen, ein Gewirr von Inseln und Flussarmen erschwerten das Fortkommen. Der Flussstand war aussergewöhnlich niedrig durch die Trockenheit des Sommers 1911. Immer wieder versperrten Felsen und Steine den Weg ; die Boote mussten ausgeladen und die Ladung auf beschwerlichen Pfaden über Land getragen werden. — Dabei litt

man unter dem Fehlen aller Cerealien. Jagd und Fischfang mussten den Lebensunterhalt liefern. — Der Fluss war menschenleer. Erst am 20. Jan. 1912 traf man wieder Anwohner, gegenüber dem gewaltigen Marutani-Gebirge, das von Sandsteinformation, in seiner Gestalt dem Roroima ähnelt. Es waren Wildstämme der Schirianá und Waika, ein kulturell sehr tiefstehendes Volk. Noch nie hatten sie Weisse gesehen. Die Expedition lenkte dann in einen linken Nebenfluss ein, musste aber bald wegen der Trockenheit die Boote verlassen. Man überschritt unter grossen Mühseligkeiten die Wasserscheide zum Alto Caura, der dort Merevarí genannt wird, u. gelangte hier in ein sehr ungesundes Gebiet, wo man unter schwerer Malaria und zeitweisem Mangel an Lebensmitteln zu leiden hatte.

Nach einem Aufenthalt von 6 Wochen wurde die Reise fortgesetzt und unter grossen Beschwerden und Gefahren für Leib und Leben, zumal inzwischen die in diesen Gegenden heftige Regenzeit eingesetzt hatte, die Wasserscheide zum Ventuari überschritten, ein mit dichten Wäldern bedecktes Gebirgsland, wo die von Süden nach Norden verlaufende Serra Parima, die Wasserscheide zwischen Amazonas und Orinoko, und die von Osten nach Westen verlaufende sogennante Serra « Pacaraima », die aber keine zusammenhängende Kette bildet, aneinanderstossen. — Den Winter verbrachte Koch-Grünberg unter den *Ihuruána* Indianern, einem indolenten, kulturarmen Volk, das ihn anfänglich freundlich aufnahm, bald aber renitent wurde und sein Leben bedrohte. Erst in November 1912 gelang es dem Forscher, mit Hilfe von Indianern besserer Gesinnung, den an gewaltigen Katarakten reichen Ventuari, einen der grössten rechten Nebenflüsse des Orinoko, dessen Lauf bisher fast unbekannt war, abwärts zu fahren. Am I. Januar d. J. erreichte man den Orinoko, nachdem man 13 Monate keinen Weissen gesehen hatte. In San Fernando de Atabapo hielt sich Koch-Grünberg zwecks linguistischer Studien zwei Wochen auf, fuhr dann im Kanu den Orinoko aufwärts, gelangte durch den Cassiquiare in den Rio Negro und am 15. März wieder nach Manaos.

Zu den wissenschaftlichen Ergebnissen der Expedition gehören eine vollständige topographische Aufnahme der ganzen Route, annäherd tausend Photographien, Phonogramme von indianischen Gesängen und Musikstücken, kinematographisches Material, ethnographische Sammlungen, genaue sprachliche u. ethnologische Aufzeichnungen (zahlreiche Texte, Mythen und Legenden); ferner Pflanzen-, Schmetterlings- und Gesteinssammlungen.

SPRACHLICHE ARBEITEN :

I. **Karaibendialekte :**

a. *Taulipáng* (zwischen Roroíma und Uraricuéra : ausführliche Grammatik, Vokabular, zahlreiche Texte mit genauer Interlinearübersetzung, genaue Aufzeichnungen über Glaube, Sitten, Gebräuche, etc., darunter sehr interessante Zaubersprüche im Urtext mit Interlinearübersetzung, was, in Verbindung mit den ca. 60 Mythen und Legenden, eine relativ vollständige Monographie dieses bisher fast unbekannten Stammes ergeben wird). — Ausführliche Vokabulare mit zahlreichen grammatikalischen Bemerkungen des :

b. *Makuschí*, c. *Makiritáre* (mit seinen Dialekten : *Yekuaná*, *Ihuruana*, *Dekuána*).

Grössere Vokabulare von :

d. *Arekuná*, e. *Ingarikó*, f. *Saparâ*, g. *Wayumará*, h. *Purukotó*, i. *Yaharána*.

II. **Aruakdialekte** : k. *Wapischána*, l. *Piapóko*, m. *Mandauáka* ; n. *Guinaú*, v. *Adzáneni*.

III. **Isoliert** : o. *Goahívo*, p. *Puináve*, q. *Piaróa*.

IV. **Ganz neu und vorläufig isoliert** : r. *Schiriana*, s. *Auakó*, t. *Kaliána*, u. *Máku*.

Ich hoffe einen Teil dieses sprachlichen Materials im « Journal de la Société des Américanistes » veröffentlichen zu können.

Dr Th. Koch-Grünberg.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

UNE NOUVELLE COLLECTION ARCHÉOLOGIQUE DU MEXIQUE,

Par R. VERNEAU.

(*Planches VII-IX*).

Il y a quelques semaines, un commerçant, qui a longtemps vécu dans le voisinage de Cholula, m'offrit de me vendre, pour le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, une collection comprenant environ 250 objets précolombiens, presque tous recueillis par lui-même ; un fort petit nombre de ces objets ont été achetés à des Indiens. La beauté de certaines pièces, l'intérêt scientifique de beaucoup d'entre elles me tentèrent, mais le maigre budget dont je dispose ne me permettait pas d'en faire l'acquisition, quelle que fût la modicité de la somme demandée. J'ai fait part de mon embarras à un savant généreux qui, à maintes reprises, est venu, en semblables circonstances, au secours de notre Musée et à qui on ne fait jamais appel en vain lorsque l'intérêt de la science est en jeu ; ce savant, c'est notre vice-président, le Prince Roland Bonaparte. Aux remerciements que je lui ai personnellement adressés, je prie la Société de joindre les siens. J'espère, en effet, vous montrer que, dans la nouvelle collection offerte au Musée d'Ethnographie, se trouvent des pièces de premier ordre, qui méritent de figurer en bonne place dans les salles où chacun de vous pourra les étudier à loisir.

Aujourd'hui, je me bornerai, d'ailleurs, à mettre sous vos yeux quelques échantillons de céramique ; dans une autre séance, je vous présenterai les objets en pierre.

*
* *

Je n'ai pas besoin de rappeler ici que, lorsqu'ils arrivèrent dans l'Anahuac — vers le milieu, croit-on, du VIIe siècle de notre ère —, les Toltèques étaient les hommes les plus civilisés du Mexique. On s'accorde généralement à leur attribuer l'introduction, dans le pays, du maïs, du

coton, du piment et de nombreuses autres plantes utiles. Ils s'occupaient de commerce, de science, d'art et d'industrie. Ce que je tiens à noter, c'est qu'ils furent d'habiles céramistes, que, pendant des siècles, les poteries de Cholula furent les plus renommées de la région et qu'après la migration vers le Sud de ces remarquables artisans, on continua, durant de longues années, à suivre leur technique. Il n'est donc pas surprenant que les objets dont je vais vous entretenir, récoltés presque tous, je le répète, au voisinage d'un de leurs principaux centres, renferment tant de pièces d'une réelle beauté.

Les *fusaïoles* sont nombreuses, et, cependant, elles ne m'arrêteront pas longtemps, car elles rentrent, pour la plupart, dans des types déjà connus. Tous ceux qui se sont occupés de l'Amérique précolombienne savent, en effet, qu'on a recueilli de tous les côtés, et notamment dans la vallée de Mexico, une quantité considérable de ces petits objets en terre cuite, dont la forme, le décor et les dimensions varient à l'infini.

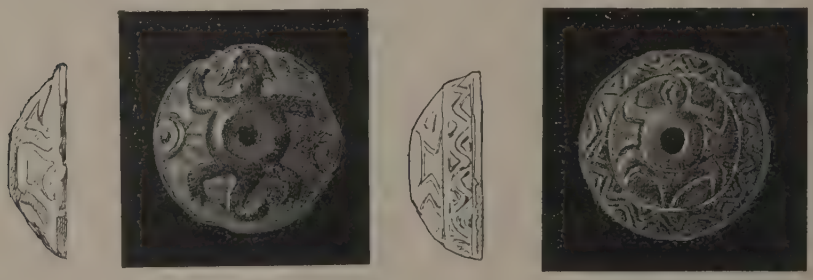


Fig. 1, 1 *bis*, 2 et 2 *bis*.
Profil et face supérieure de deux fusaïoles (?) en terre cuite, ornées, l'une d'une salamandre en relief, l'autre d'une salamandre gravée (gr. nat.).

Au point de vue de la forme, je mentionnerai, dans notre nouvelle série, des fusaïoles discoïdes, aplaties, des fusaïoles tronconiques plus ou moins surbaissées, d'autres en forme de calottes sphériques, etc.

Il est extrêmement rare de rencontrer des fusaïoles sans décor. Parfois, l'ornementation consiste en simples circonférences concentriques, tracées dans la pâte même des objets, mais, le plus souvent, on observe des combinaisons de lignes droites, de lignes brisées, de lignes courbes, ou bien des grecques, des motifs pectiformes, des fers à cheval. Ces décors en creux ont été tracés soit avant, soit après la cuisson ; dans le premier cas, les traits atteignent fréquemment plusieurs millimètres de largeur, mais, dans le second, ils sont beaucoup plus fins et peuvent se réduire à des

lignes d'une extrême ténuité. Lorsque les creux sont d'une certaine largeur, c'est le dessin en relief qu'ils limitent que l'ouvrier a voulu faire ressortir; dans le cas contraire, on se trouve en présence d'une véritable gravure. Ces deux modes de décor s'observent très nettement sur de petites pièces qui sont ornées, non pas de lignes droites ou courbes, mais de salamandres. Nul n'ignore que ce batracien était fréquemment figuré par les artistes du Mexique, de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud ; il n'est pas rare de le voir entrer dans l'ornementation des fusaïoles de l'Anahuac ; l'une de nos nouvelles pièces (fig. 1) nous montre l'animal représenté en relief avec assez de fidélité ; l'autre (fig. 2) porte une salamandre finement gravée et très reconnaissable.

Parmi les fusaïoles, il en est qui sont recouvertes totalement d'une engobe brun-rouge lustrée avec tant de soin que les objets semblent avoir été vernis. Il n'est pas rare que l'engobe n'ait été appliquée que sur une partie de l'objet, ou même qu'elle fasse complètement défaut.

Les dimensions et le poids des objets qu'on a fait rentrer dans la catégorie des fusaïoles varient dans des limites extrêmement étendues. Pour m'en tenir à la série qui motive cette communication, je citerai une pièce qui mesure 62 millimètres de diamètre, tandis qu'une autre ne dépasse pas 22 millimètres. Le poids oscille entre 72 grammes et 4 grammes 1/2. C'est surtout l'existence du trou central qui a fait considérer ces terres cuites comme des pesons de fuseau ; mais il convient de noter que ce trou, qui peut atteindre 12 millimètres de largeur, offre parfois un diamètre inférieur à 3 millimètres. A priori, on a peine à croire qu'une rondelle du poids de 4 grammes 1/2, enfilée dans un bâtonnet de moins de 3 millimètres de diamètre, constitue un instrument pratique pour filer. Cependant, les paniers à ouvrage, qu'on extrait, au Pérou, des tombes de femmes, renferment souvent des fuseaux minuscules, encore garnis de fils de laine ou de coton et munis de fusaïoles aussi peu volumineuses que nos petites pièces de l'Anahuac. Néanmoins ces fusaïoles, d'un diamètre transversal fort réduit, s'allongent généralement de manière à affecter la forme d'un cylindre ou de deux troncs de cônes allongés, accolés par leurs bases, et se prêtent beaucoup mieux à l'enroulement du fil qu'une petite fusaïole discoïde. Ne pourrait-on pas supposer que les minuscules disques de la vallée de Mexico, décorés avec grand soin sur leur face renflée, étaient, en partie, destinés à être fixés sur le vêtement, peut-être à servir de boutons ?

Parmi les objets auxquels il est permis d'attribuer un usage vulgaire, je signalerai une sorte de *cuiller* en argile parfaitement cuite, dont le manche est cassé à 13 millimètres du cuilleron. Celui-ci, qui mesure

53 millimètres de largeur et 13 millimètres de profondeur, porte, au dos, une ornementation consistant en deux lignes courbes en relief qui se rejoignent à leurs extrémités et qui limitent un espace affectant exactement la forme d'un fer à cheval. Cet espace est subdivisé en plusieurs cases par des rayons saillants contenant des points en relief.

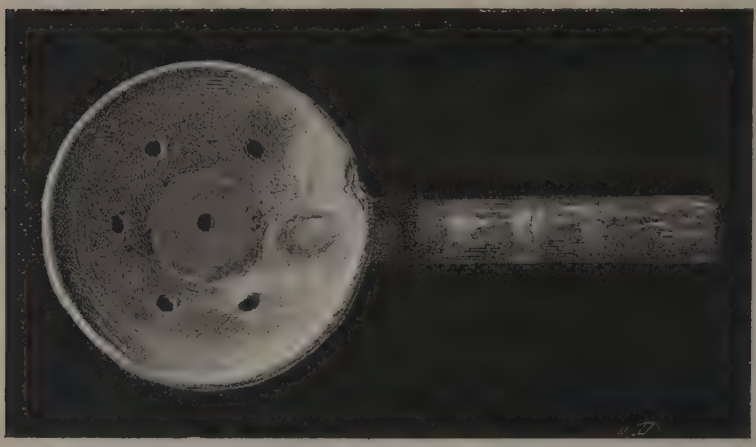


Fig. 3. — Brûle-parfums en terre cuite (1/3 gr. nat.).

Un autre objet (fig. 3) ressemble au précédent, mais il est de dimensions plus grandes et le cuilleron, de 135 millimètres de diamètre, est percé de six trous, dont un occupe le centre et dont les cinq autres sont disposés en cercle, sur le pourtour. Le manche, de 16 centimètres environ de longueur, est régulièrement cylindrique et creux dans toute son étendue ; la cavité loge une bille en argile, faisant office de grelot. En outre, vers l'extrémité du manche est pratiqué un trou de 8 millimètres de diamètre, qui permet d'obtenir un son grave en soufflant. Enfin, cet appendice est orné de quatre larges bandes circulaires d'un rouge brun, et, sur les dos du cuilleron, on observe encore des traces d'un enduit de même couleur.

Au premier abord, on est tenté de voir une simple *passoire* en cet instrument. Mais Sahagun a signalé des objets analogues qui servaient d'*encensoirs* ou de *brûle-parfums* aux Nahuatl[1]. Tozzer, Seler, Walter Lehmann ont décrit des encensoirs à main, provenant du pays des Lacandons ou de la presqu'île de Nicoya, dont certains ne sont pas sans ressem-

1. Sahagun. *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, traduction Jourdanet et Siméon, p. 183. — Paris, 1880.

blance avec le nôtre. Dernièrement, W. Hough [1] a figuré des encensoirs rappelant singulièrement l'objet que je viens de mentionner. Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro n'en possédait pas encore de spécimen.

La collection que vient de nous offrir le Prince Roland Bonaparte renferme des *cachets* ou *pintaderas* qui rentrent dans les types classiques, mais qui portent, à leur base, des décors inédits. Le manche de l'une de ces pintaderas représente le museau d'un canidé — sans doute le coyote —, dont le reste de la tête est figuré au trait, sur la partie supérieure de la base (fig. 4). C'est le seul exemple que je connaisse de manche de pintadera décoré de cette façon.

Dans cette catégorie d'objets, il s'en trouve un qui est aussi remarquable par la forme générale de sa base que par les dessins qui l'ornent. La figure 1 de la planche VII en donne les détails avec assez de netteté pour que je puisse me dispenser d'une description. Je noterai simplement qu'avec un peu de bon vouloir on reconnaîtrait dans une partie du décor de la base la représentation stylisée de la salamandre symbolique si souvent reproduite, comme je l'ai rappelé plus haut, par les artistes du Mexique, de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud.

Fig. 4. Face supérieure d'un cachet ou *pintadera* dont le manche représente une tête de coyote (gr. nat.).

Lorsque je me suis occupé des *Pintaderas de la Grande Canarie* [2], tout à fait comparables à celles du Mexique et du Yucatan, j'ai cherché à démontrer qu'elles avaient dû servir à s'imprimer des dessins sur la peau. A l'appui de ma thèse, j'ai cité un passage très explicite de Diego de Landa qui dit, en parlant des femmes du Yucatan, qu'elles avaient l'habitude de s'imprimer des motifs variés sur le corps avec une préparation dont « elles enduisaient certaine *briquettes* ornée de jolis dessins, au moyen de laquelle elles s'ornaient la poitrine, les bras et les épaules [3] » Le commerçant qui a réuni la collection dont je décris les pièces les plus

1. W. Hough. *Censers and incense of Mexico and Central America*, in *Proceedings of the United States National Museum*, t. XLII, pp. 109-137, 1912 (11 planches).

2. Dr Verneau. *Les Pintaderas de la Grande Canarie*, in *Revue d'Ethnographie*, t. III, pp. 193-217, 1885 (35 figures).

3. Diego de Landa. *Relación de las cosas de Yucatan*, p. 184.

remarquables et qui ne connaissait ni l'ouvrage de Diego de Landa ni mon mémoire, m'a déclaré spontanément que ces objets servaient aux anciens Mexicains à s'orner diverses parties du corps les jours de fêtes. Je lui demandai, naturellement, où il avait puisé ce renseignement, et il m'affirma qu'il le tenait d'Indiens qui, par tradition, avaient conservé le souvenir de l'antique usage des pintaderas. Je pourrais voir, dans cette assertion, une nouvelle confirmation de l'opinion que j'ai émise il y a vingt-huit ans et qui était basée sur un ensemble de faits assez importants, à mon sens, pour ne laisser subsister aucun doute.

Il ne s'ensuit pas, assurément, que nos « briquettes » — pour employer l'expression de Diego de Landa — n'aient pu avoir parfois une autre destination. J'ai même aujourd'hui la preuve qu'elles ont servi, dans certains cas, à imprimer un décor dans la pâte de quelques poteries avant la cuisson, ainsi que l'ont prétendu plusieurs auteurs. Cette preuve m'est fournie par l'espèce d'oreille plate, non perforée, que représente la figure 2 de la planche VII et qui provient d'un très beau vase à en juger par le décor intérieur de son goulot. Il est bien évident que le dessin dont est agrémentée cette oreille a été obtenu par l'application, sur l'argile encore molle, d'un porte-empreinte absolument identique à ceux qui étaient utilisés pour orner le corps de motifs variés. Je mentionnerai plus loin un vase entier dont le décor a été obtenu par le même procédé.

A côté des pintaderas, je placerai trois *disques* d'argile de 34 à 36 millimètres de diamètre et de 11 à 13 millimètres d'épaisseur. L'un d'eux portait, à chaque extrémité du même axe, deux ailettes contiguës formant, en dehors de la circonférence, une saillie de 14 millimètres environ ; l'une a été brisée, mais on voit très nettement la position qu'elle occupait. Ces disques ne se distinguent des pintaderas que par l'absence de manche. Une de leurs faces est plane, sans décor, et la face opposée porte une ornementation en relief. Deux montrent exactement le même décor, qui consiste en quatre sortes de serpents courts, dont les têtes sont indiquées par une surface élargie pourvue d'un gros œil en creux et dont les queues viennent se confondre au milieu de la pièce. Le troisième disque présente, au centre, une cupule que traverse une bandelette élargie à chacune de ses extrémités, bandelette qui semble, à son tour, traversée par une clavette dont la tête a la forme d'un anneau.

Bien que dépourvus de manches, ces disques peuvent facilement être saisis entre les doigts, en raison de leur épaisseur, et on est tenté de leur attribuer le même usage qu'aux cachets ou pintaderas. Toutefois, leur face décorée manque de régularité et les dessins qu'on obtient en les appliquant soit sur de l'argile molle, soit sur la peau, après les avoir

enduits d'une matière colorante, ne permettent guère de les considérer comme des porte-empreints ou des pintaderas. Je serais plutôt porté à les regarder comme des objets symboliques.

Les *grelots* affectent des formes assez variées. L'un d'eux (fig. 5) consiste en une simple petite poire creuse de 28 millimètres de longueur, qui renferme une boulette d'argile à l'intérieur. Il est percé, en haut, d'un trou de suspension, et, en bas, se voit une large fente qui occupe environ les deux tiers de la hauteur. Cette forme, très commune dans les grelots en métal, n'a été que fort exceptionnellement reproduite en terre.

Fig. 5. — Grelot en terre cuite (gr. nat.).

Il est beaucoup plus fréquent de rencontrer des grelots figurant des têtes d'animaux ou des têtes humaines, dans lesquelles se meut une petite bille ; un trou existe à la partie postérieure. Dans cette catégorie, je mentionnerai une petite tête humaine, dont la bouche ouverte laisse voir, de chaque côté, un croc peint en blanc. Tout le visage est d'ailleurs badigeonné de rouge, avec des dessins noirs, blancs et jaunes. Bien que les couleurs soient en partie effacées, on distingue encore un bandeau frontal, encadré d'une ligne noire ; il est formé de deux triangles et de trois traits verticaux peints en blanc. Des bandes de même couleur recouvrent les sourcils et les pommettes. En dehors des yeux, on remarque deux séries superposées de cercles concentriques, alternativement blancs et noirs. Les lèvres, les canines, l'oreille gauche portent des traces de peinture blanche ; l'oreille droite, le menton et les commissures labiales sont badigeonnés de jaune.

D'autres grelots consistent en poupards munis d'une bille à l'intérieur et percés d'un trou à la base. Les membres inférieurs ne sont pas figurés, mais il existe des pieds rudimentaires, dont les doigts ne sont pas indiqués. L'une de ces grossières poupées a des membres supérieurs terminés par des mains à quatre doigts ; elle est entièrement nue. Une seconde, dont la tête, les bras et le pied droit ont disparu, nous montre un torse nu, avec des seins hémisphériques assez volumineux. La partie inférieure du corps est cachée par une sorte de jupe sans plis, ornée de décors losangiques. La moitié antérieure du personnage a seule été modelée. Certains de ces poupards ont de grandes analogies avec ceux que nos industriels fabriquent en carton et qui se vendent à vil prix.

Les *sifflets* offrent une grande variété de formes. A côté du type classique de la vallée de Mexico, ressemblant vaguement à une tête de

canard, on voit des têtes de puma, des têtes humaines caricaturales, des statuettes d'hommes ou de singes, des bobines, etc. Deux des plus curieux sont ceux que reproduisent la figure 8 et la figure 2 de la planche VIII. Le premier nous montre une caricature d'animal incluse dans un croissant ; les traits creux sont remplis d'une matière blanche. Le second est une sorte de sphinx, dont la tête seule est modelée avec quelque soin. Il offre la particularité d'être muni, à l'intérieur, d'une bille d'argile mobile : c'est un véritable sifflet à roulette.

En dehors de l'encoche située à la base de l'embouchure, tous nos sifflets — à l'exception de celui à roulettes, — sont percés d'un ou de plusieurs trous, qui permettent de moduler les sons. La plupart sont, en outre, pourvus de trous de suspension.

Parmi les objets en terre cuite dont vient de s'enrichir notre collection, se trouvent de nombreuses *figurines* représentant soit des êtres humains, soit des animaux. Le fait n'a pas lieu de nous surprendre, car on sait combien ces figurines étaient communes dans l'ancien Mexique. Les unes décoraient des vases, d'autres ont fait partie de statuettes, d'autres enfin étaient réduites à la tête, voire à la face.

Quand il s'agit de simples *masques*, ils étaient généralement obtenus en poussant de la glaise dans des moules en argile soigneusement cuits, dont il existe des spécimens dans presque tous les Musées. Nous en possédions déjà des exemplaires ; la série récemment acquise en contient deux nouveaux, dont l'un est de toute beauté. Il est vraisemblable que beaucoup de têtes appliquées sur des vases ont été obtenues par le même procédé.

Un des masques les plus curieux de notre série représente une face humaine, malheureusement fort détériorée, avec un très beau diadème et de petits ornements dans les lobules des oreilles. Ce qui constitue la particularité de cette pièce, c'est l'anse largement perforée qu'elle porte en arrière, au niveau de la partie inférieure du front et qui s'étend, transversalement d'une apophyse arbitraire externe à l'autre.

Je ne décrirai pas en détail ces figurines, qui sont souvent de véritables caricatures et dont quelques-unes ont été recouvertes d'un enduit rouge, noir ou blanc.

L'animal le plus fréquemment représenté est le puma, auquel les artistes ont donné un aspect féroce : le nez froncé, les lèvres retroussées, il montre des crocs formidables. Une petite tête paraît représenter le coyote : elle offre les mêmes caractéristiques générales que les précédentes, mais le museau de l'animal est plus allongé et sa dentition ne comprend pas de fortes canines. D'autres mammifères ne sont pas déter-

Céramique ancienne des environs de Cholula, vallée de Mexico.

(Musée d'Ethnographie - Don du Prince Roland Bonaparte)

minables. Les oiseaux ne se rencontrent guère dans la série ; cependant il en existe un spécimen curieux, surtout par la façon dont les yeux sont rendus. Au-dessus et de chaque côté d'un gros bec crochu, on voit un globe oculaire figuré par un cercle en relief et entouré de deux cercles concentriques, également en relief, qui occupent toute la largeur de la tête.

Certaines figurines, ai-je dit, décoraient des poteries. Deux d'entre elles méritent d'être signalées à cause de l'expression vraiment remarquable de leur physionomie. La première (Pl. VII, fig. 3) constituait un des pieds d'une poterie ; elle est enduite d'une engobe brun-rouge, soigneusement lustrée, à sa partie postérieure seulement. La face, avec son nez démésurément volumineux, ses pommettes exagérées, ses yeux enfoncés et sa bouche largemement ouverte par le rire, constitue une caricature digne d'un véritable artiste. La seconde montre des yeux saillants, un nez crochu, une énorme lèvre inférieure et le maxillaire inférieur énorme et proéminent d'un acromégalique. Si la lèvre supérieure fait défaut, les oreilles, en revanche, atteignent des proportions énormes et se détachent à angles droits des régions temporales.

Une série de figurines très grossières présente un intérêt particulier, car elle nous renseigne sur les divers modes de *coiffure* des femmes de l'Anahuac. A l'exception d'une, elles sont toutes réduites à la tête, mais elles ont dû faire partie de statuettes, qui se sont brisées soit à la base, soit à la partie supérieure du cou. Celle qui est la plus complète comprend la tête, les membres supérieurs et le tronc, fracturé à peu près à la hauteur du nombril (Pl. VII, fig. 5). Des seins hémisphériques, avec mamelon relativement volumineux, indiquent nettement le sexe du sujet. Il est à noter que les mains ne possèdent que quatre doigts.

Les figurines dont il s'agit sont d'une facture extrêmement fruste et présentent entre elles les plus grandes analogies. Le front, très bas, est limité, à sa partie inférieure, par un bourrelet saillant qui correspond aux sourcils et qui se continue sans interruption d'une tempe à l'autre. De la portion médiane se détache un nez aquilin, généralement sans dépression à la racine. Les yeux, la bouche, les oreilles, quand elles ne sont pas cachées par la chevelure, sont représentées par des trous assez larges, entourés d'un bourrelet. L'ouverture inférieure de chaque narine est indiquée par un trou plus petit. La chevelure, enfin, est figurée par de gros traits, profondément creusés dans l'argile.

Les cheveux sont disposés de multiples manières. Une petite tête, très mutilée, nous les montre réunis en une grosse boule au sommet du crâne ; il semble que la nuque, les tempes et le haut du front aient été rasés. Un

masque, relativement soigné et percé d'un trou de suspension à sa partie supérieure, nous met en présence de la coiffure dite « aux enfants d'Édouard », mais un trait plus large et plus profond que les autres indique une séparation sur la ligne médiane. Sur une figurine très fruste, nous voyons les cheveux divisés en deux bandeaux frontaux ; en arrière, ils tombent verticalement sur les côtés, en laissant les oreilles complètement découvertes, tandis qu'au milieu, ils sont figurés par des lignes en zig-zag, qui peuvent représenter une large tresse. La statuette que reproduit la figure 5 de la planche VII et un fragment d'une autre, brisée à la base du cou, montrent des coiffures presque identiques : une natte, partant du front, forme une sorte de cimier qui aboutit au vertex ; deux fortes mèches descendent, de chaque côté du visage, à des niveaux différents, l'une étant coupée à la hauteur des pommettes, tandis que l'autre atteint les épaules ; en arrière, les cheveux de la statuette la moins mutilée tombent verticalement et arrivent à la partie inférieure de l'omoplate, mais sur l'autre tête, ils sont ramenés vers la ligne médiane, ce qui peut faire penser qu'ils étaient nattés au-dessous de la nuque. Parfois, la chevelure, rejetée entièrement en arrière, est figurée par des lignes en zigzag qui partent du vertex et se continuent jusqu'en bas.

La coiffure n'est pas toujours aussi simple : trois têtes nous montrent des édifices extrêmement compliqués, assez difficiles à décrire. Sur l'une d'elles, on voit, sur chaque moitié du front, deux hautes coques, surmontées elles-mêmes d'un bandeau transversal. Deux courtes touffes recouvrent la partie supérieure des oreilles. En arrière, la chevelure, divisée par une raie médiane, est disposée en deux longs boudins qui se prolongeaient sans doute au-dessous du point où la pièce est fracturée. La hauteur totale de l'édifice est à peu près égale à la hauteur totale de la face.

Une autre coiffure consiste en trois touffes — une médiane et deux latérales — qui occupent la partie supérieure du front. Le reste de la chevelure est presque entièrement relevé en un haut chignon divisé, jusqu'au vertex, par une large raie ; toutefois, deux fortes mèches ont été réservées au-dessus des oreilles et ramenées en arrière, où elles se croisent de façon à cacher le bas du chignon.

La coiffure la plus élégante est celle que représentent la figure 6 de la planche VII. Un bandeau frontal se continue latéralement avec deux longues coques, qui encadrent la figure et descendent un peu au-dessous des oreilles. Ce bandeau paraît limité en avant par un ruban, qui passe sous les coques et vient serrer en arrière un chignon largement étalé. Des traits obliques, partant de la nuque, indiquent que les cheveux ont été ramenés de la région occipitale sur le vertex, pour former le chignon, qui est séparé du bandeau frontal par un ornement ressemblant à un peigne.

Les femmes de l'Anahuac mettaient donc une véritable coquetterie dans l'arrangement de leur chevelure, car on ne saurait supposer que les céramistes eussent imaginé toutes les coiffures dont je viens de parler s'ils ne les avaient pas eues sous les yeux.

Je noterai, en passant, que ce n'était pas la seule coquetterie que se permettaient les anciens Mexicains. Les auteurs nous disent, en effet, qu'ils aimaient à se peindre le visage, la poitrine, les bras, les pieds, les cheveux, et qu'ils se servaient de fards rouges, jaunes ou noirs. En enduisant la statuette féminine que représente la figure 5 de la planche VII d'une couche de peinture rouge, dont il reste des traces sur diverses parties de la face, du tronc, des bras, des mains et dans les sillons de la chevelure, l'artiste s'est, sans doute, encore conformé à la vérité.

Il serait tout à fait superflu d'insister sur les autres figurines (masques ou têtes de statuettes), presque toujours d'apparence caricaturale, dont le chef est recouvert d'ornements extrêmement variés, toutes les collections en renfermant des spécimens plus ou moins analogues aux nôtres; je me bornerai à en mentionner deux. La première nous montre une face qui s'allonge en manière de museau; le nez extrêmement étroit, se continue, sans ligne de démarcation précise, avec les joues, et la bouche est indiquée par une excavation assez profonde. Ce qui caractérise cette pièce, ce sont les pastilles d'argile appliquée sur le visage à la façon zapotèque : deux de ces pastilles, de forme elliptique, sont pourvues d'une fente linéaire et figurent les yeux. Quatre autres, recouvertes d'un enduit brun-rouge, sont des disques circulaires, avec cavité creusée en leur centre; les deux plus petits occupent la partie antérieure des tempes, les deux plus grands sont placés à peu près au niveau du gonion.

La seconde figurine offre un aspect aussi grotesque, avec son énorme nez crochu, ses yeux obliques, indiqués par une longue fente, sa bouche ouverte et son menton minuscule. Elle est coiffée d'une sorte d'immense bonnet plat s'étalant largement en haut et affectant la forme d'un triangle dont la base occupe la partie supérieure. La hauteur de ce bonnet (52 mm.) est presque double de celle du visage (28 mm.) et sa largeur (87 mm.) est environ trois fois plus grande que l'intervalle compris entre les deux pommettes. Près des angles supérieurs de la coiffure, existent des trous qui permettaient de suspendre l'objet.

Des *statuettes*, plus ou moins intactes, accompagnent les figurines dont il vient d'être question. La plupart sont des caricatures très grossièrement exécutées, mais offrant néanmoins une remarquable expression de physionomie. L'une d'elles représente un personnage dont la tête volu-

mineuse repose directement sur deux sortes de piliers qui paraissent correspondre aux membres inférieurs, le tronc faisant complètement défaut. De la partie postérieure de ces piliers se détachent des membres supérieurs terminés par des mains à quatre doigts, qui s'appliquent, en avant, sur les deux colonnes, vers leur portion moyenne. A deux reprises, j'ai déjà signalé des mains à quatre doigts ; presque toutes les statuettes possédant leurs extrémités supérieures n'ont d'ailleurs que ce nombre d'appendices digitaux. C'est ce que montrent par exemple un petit personnage agenouillé, dont les pieds n'ont également que quatre doigts, et diverses statuettes plates, sur lesquelles je reviendrai. Parfois même, les mains sont constituées par de simples palettes, sans divisions digitales, ou bien par des palettes d'où se détache seul un énorme pouce. J'ajouterai que, dans les autres cas, lorsque les doigts sont représentés, ils sont uniquement séparés par des rainures peu profondes qui ne les isolent pas complètement.

Dans cette catégorie d'objets, je mentionnerai une statuette extrêmement grossière qui figure une femme en train de broyer du maïs sur un *metatl*, avec un rouleau de pierre. Elle se distingue de toutes nos autres pièces céramiques par l'aspect de la terre, à laquelle une cuisson intense a communiqué une teinte d'un rouge assez vif. On peut se demander si elle est réellement précolombienne ou si elle n'a pas été fabriquée plutôt par quelque Indien moderne. Dans ce dernier cas, elle n'en offrirait pas moins un certain intérêt puisqu'elle nous fait assister à l'opération du broyage telle qu'elle se pratiquait jadis et telle qu'elle se pratique encore chez les indigènes.

J'ai fait allusion à des statuettes plates, qu'on ne saurait mieux comparer qu'aux bonshommes en pain d'épice vendus dans nos foires. Toutefois, les pieds, qui se détachent à angle droit ou à angle aigu, font généralement une saillie assez notable, et il existe presque toujours, en arrière et en bas, un petit contrefort qui, avec les deux pieds, forme une base de sustentation suffisante pour que le personnage puisse se tenir debout. Dans d'autres cas, des trous de suspension sont percés au niveau des aisselles. D'autres fois encore, les deux dispositions s'observent sur la même pièce. Enfin, quelques rares statuettes ne présentent ni base de sustentation ni trous de suspension et ne peuvent, par suite, se tenir que dans la position couchée.

On a recueilli un grand nombre de ces caricatures dans l'État de Mexico, et les nouvelles pièces dont vient de s'enrichir notre collection ne sortent guère des types déjà connus ; je me bornerai à en mentionner quatre. La première, réduite au torse et aux membres supérieurs, est tellement grossière qu'on hésite presque à y voir une représentation humaine.

Les bras, accolés au tronc, se confondent entièrement avec lui. Des avant-bras, gros et courts, s'en détachent à angle droit, en avant, et se terminent, à droite, par une large palette et, à gauche, par une palette semblable accompagnée de l'énorme pouce que j'ai signalé plus haut ; un pouce semblable existait de l'autre côté, mais il a été brisé. Deux petites saillies informes, placées près de la ligne médiane, simulent les seins. Un trou de suspension existe à droite et à gauche, vers le niveau des aisselles. La tête a disparu, de même que toute la partie inférieure du corps.

La deuxième statuette est entière ; elle est beaucoup moins grossièrement façonnée, quoique fort mal proportionnée, et la tête, le corps, les membres sont nettement indiqués. Deux seins un peu volumineux en dénotent le sexe. A la ceinture, est fixée une sorte de jupe qui descend jusqu'aux chevilles. Les cheveux sont ramenés en bandeaux autour d'oreilles dont le lobule est distendu par un large disque, comme sur presque toutes les figurines en terre cuite. Au-dessus de la tête, se voient deux espèces de cornes qui peuvent représenter soit une partie de la chevelure, soit des plumes. Le personnage peut se tenir debout grâce à la direction des pieds et au contrefort placé en arrière, mais il pouvait aussi être suspendu au moyen de trous percés à la hauteur des aisselles.

Une troisième statuette (Pl. VIII, fig. 7) est déjà représentée par des similaires dans le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, mais le nouvel exemplaire conserve des traces de peinture qui permettent de se faire une idée de son aspect primitif. La face, fort large, montre des yeux et une bouche figurés par de simples fentes, et un nez peu saillant. Un grand disque s'applique, de chaque côté, sur l'angle de la mandibule et la partie supérieure des épaules, le cou étant réduit à une longueur minuscule. Sur le front s'étale un large bandeau transversal, qui débordait beaucoup des tempes à droite et à gauche et qui porte, en son milieu, un petit bourrelet vertical ; ce bandeau adhérait à peine à la tête. Un collier à trois rangs et une vaste pèlerine cachent le torse ; on ne voit pas de traces de bras. Le bas du corps est figuré par une surface plane, triangulaire, tronquée en haut ; de son angle inférieur droit se détache un pied à quatre doigts, en extension ; une cassure a fait disparaître l'autre pied. La figure, la moitié droite du bandeau frontal, le collier et le pied sont peints à l'ocre jaune ; les pommettes, les bords du bandeau frontal et les sillons du collier ont conservé des traces de peinture rouge. Il semble que le reste ait été badigeonné de blanc.

La dernière statuette dont je dirai deux mots est en terre noirâtre. Elle figure un personnage grotesque, dont le chef est surmonté d'un haut bonnet. Le nez pointu, le menton en galoche, les oreilles à lobule

largement ouvert, les seins ont été faits par le procédé du pastillage. Les membres supérieurs sont réduits à deux moignons coniques, sur lesquels reposent les lobules des oreilles, le cou fait défaut et le corps est si peu développé que les membres inférieurs naissent sous les bras. Un des pieds est cassé ; l'autre, de forme conique, n'est nullement modelé et consiste simplement en une légère déviation en avant de la partie terminale du membre ; un bourrelet transversal est appliqué sur le cou-de-pied.

A côté de ces statuettes plates, je mentionnerai des fragments de petits *bas-reliefs* en terre cuite, dont la figure 1 de la planche VIII montre le spécimen le mieux conservé. L'individu représenté, avec ses riches parures (disques d'oreilles, collier, pectoral, bracelets) et son sceptre à la main droite, est, à coup sûr, un personnage important.

Il conviendrait de rapprocher des figurines que j'ai décrites plus haut une série de curieuses petites pièces que j'appellerai *vases-figurines*, dont les dimensions peuvent ne pas dépasser 42 millimètres en hauteur et 39 millimètres en largeur. Ce sont de minuscules vases qui étaient accrochés ou suspendus et dont la partie antérieure représente soit une tête humaine, soit une tête d'animal. La partie postérieure, quelquefois plane, est le plus souvent semi-cylindrique et ne porte aucun décor, mais elle est fréquemment recouverte d'une engobe brun-rouge, lustrée avec grand soin. La figure, elle-même très soignée, a été parfois peinte et parfois laissée sans enduit. Je me bornerai à citer quatre types de ces intéressants objets.

1° Une tête d'animal (sans doute un félin) paraît avoir été entièrement engobée de brun-rouge. La partie postérieure du vase est toute plane, de sorte que la cavité affecte une forme semi-cylindrique. En arrière, se voit une fente verticale de 13 millimètres de longueur sur 7 millimètres de largeur qui permettait d'accrocher l'objet.

2° Un petit vase, à cavité cylindrique, ne présente aucune trace d'engobe ou de peinture. Sa partie antérieure représente une tête que je ne saurais mieux qualifier que de méphistophélique (Pl. fig. 4). Les oreilles sont figurées par de larges appendices rectangulaires, et la tête est surmontée d'une coiffure avec deux appendices en forme de cornes, à la base desquels existent des trous de suspension.

3° Une troisième pièce montre une face méphistophélique très voisine de la précédente, mais les oreilles n'existent pas et les trous de suspension sont placés en dehors et en arrière des cornes. La partie postérieure et la base de ce petit vase, à cavité cylindrique, sont engobées de brun-rouge et fort bien lustrées.

4° Le quatrième type est représenté par un petit vase à cavité ellip-

tique, recouvert, comme le précédent, d'une engobe brun-rouge parfaitement lustrée en arrière et à la base. La face, malheureusement assez détériorée, nous montre un personnage dont le front est ceint d'un magnifique diadème. Cette couronne et tout le visage étaient peints en blanc et en bleu cuivré. Les trous de suspension sont situés à chaque extrémité du grand axe de la cavité.

Quelle était la destination de ces petits vases ? je n'ose émettre la moindre hypothèse à ce sujet. Le soin apporté à leur fabrication pourrait faire supposer qu'ils n'étaient pas de simples jouets d'enfants et qu'on devait leur attacher une certaine valeur. Les fentes ou les trous qui permettaient de les accrocher ou de les suspendre viennent à l'appui de cette supposition, car ils portent à croire que ces objets étaient suspendus pour éviter qu'ils ne fussent brisés accidentellement ; mais j'estime prudent de ne pas aller au delà de cette hypothèse.

Parmi les *vases* de plus grandes dimensions, il en est de tout à fait remarquables. J'éliminerai de la série deux vases en terre noire qui appartiennent incontestablement à une autre industrie que ceux dont il me reste à parler. L'un d'eux, très évasé à sa partie supérieure, porte une anse tubulée qui n'arrive pas au niveau du bord. Celui-ci est entouré d'un rebord découpé, se dirigeant en bas et en dehors et orné d'un trait gravé qui suit les sinuosités du découpage. Dans la collection zapotèque du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, il existait déjà un vase très comparable au point de vue de la facture et du décor ; il a été trouvé à Oaxaca.

Le deuxième vase en terre noire se compose d'une panse courte, arrondie, surmontée d'un long col peu évasé ; il porte un personnage en relief, qui n'est autre que le dieu Tlaloc, avec ses grands yeux ronds et ses énormes appendices buccaux, au nombre de trois. Il rappelle les nombreux vases à Tlaloc recueillis par Désiré Charnay à Tenenepanco, et ne s'en distingue guère que par son galbe plus élégant.

Nos autres vases accusent tous une technique très évoluée et un goût réellement artistique.

L'un des plus simples, qui mesure 134 millimètres de hauteur, affecte la forme d'un cornet de 62 millimètres de largeur maxima à sa partie supérieure, reposant sur un pied largement étalé, de 113 millimètres de diamètre. Dans son ensemble, il ressemble à un stéthoscope trop évasé. Toute sa surface externe est recouverte de cette belle engobe brun-rouge, parfaitement lustrée, qui se rencontre avec tant de fréquence sur la céramique toltèque.

Un deuxième vase se rapproche du précédent sous le rapport de la sim-

plicité ; c'est un gobelet allongé de 142 millimètres de hauteur, mesurant environ 70 millimètres de diamètre à sa partie supérieure et 80 millimètres en bas (Pl. VIII, fig. 4). Il est recouvert d'une engobe blanche, complètement mate, sur laquelle se détache un décor brun-rouge. Ce décor consiste en deux bandes circulaires de 6 à 7 millimètres de large, dont l'une occupe le bord et l'autre est située à 45 millimètres plus bas ; quatre traits de même couleur contournent le vase entre les deux bandes. La zone limitée par les deux traits médians est coupée par des circonférences, dans l'intervalle desquelles sont tracées des lignes obliques. Enfin, de la bande inférieure descendent, à peu près verticalement, des traits de largeur différente et inégalement espacés.

L'engobe d'un blanc mat dont est recouvert ce gobelet s'observe assez fréquemment au Pérou, mais elle est beaucoup plus rare au Mexique.

Les trois pièces suivantes offrent un intérêt tout particulier, non seulement à cause de leur décor, mais aussi en raison de leur galbe qui reporte involontairement la pensée, pour deux d'entre elles tout au moins, vers des formes péruviennes.

L'un de ces vases, de 10 centimètres de hauteur, est muni, de chaque côté, d'une anse tubulée (pl. VIII, fig. 6) dont une remonte dans une direction légèrement oblique en dehors et dépasse d'environ 15 millimètres l'ouverture de la poterie. Sur tout le pourtour de cette ouverture et dans son intérieur, sur une largeur de 15 millimètres, a été appliquée une engobe brun-rouge soigneusement lustrée. La même engobe s'observe sur deux parties très limitées de la panse qui sont situées en face l'une de l'autre et qui affectent à peu près la forme d'une feuille de trèfle. Ces deux parties engobées sont cernées par un trait gravé à la pointe après la cuisson ; des traits, gravés de la même façon, dessinent, de chaque côté de la feuille, un angle coupé par trois lignes transversales. Sauf sur les surfaces très restreintes que je viens de signaler, le vase n'a pas reçu d'enduit, mais la panse et les tubulures ont été lustrées par frottement.

La pièce que représente la figure 7 de la planche VIII ressemble d'une manière frappante à certains vases à anse tubulée du Pérou. Le vase, engobé de brun-rouge, est soigneusement lustré, excepté dans la gorge qui se trouve entre le pied et la panse. Un décor, dessinant des sortes d'arabesques, a été gravé, après la cuisson, sur la panse seule de cette élégante poterie.

Un troisième vase, d'un très beau galbe (pl. VIII, fig. 5), offre une grande ressemblance morphologique avec l'œnochoé grecque. Il est surtout remarquable par son mode de décor, qui ne se rencontre que d'une façon tout à fait exceptionnelle au Mexique. Il est recouvert d'une engobe brun-rouge, lustrée avec grand soin, sauf en deux points de la panse où l'ar-

Céramique ancienne des environs de Cholula, vallée de Mexico.

(Musée d'Ethnographie - Don du Prince Roland Bonaparte)

Phototypie Berthaud, Paris

tiste a réservé des surfaces mates, de couleur un peu moins foncée que le reste et qui répondent, l'une à une figure de mammifère, l'autre à un cercle. L'animal pourrait être pris pour un léporidé en marche s'il n'était pourvu d'une très longue queue, enroulée à son extrémité; les contours en sont silhouettés par un trait noir. Le cercle réservé dans la partie lustrée est également entouré d'une large bande noire et séparé d'un petit cercle concentrique lustré par une circonférence de même couleur. Enfin, un décor noir se voit à la base du col; il consiste en une large bande, qui contourne le vase à l'union de la panse et du col, en un trait circulaire situé un peu au-dessous et en un autre trait tracé un peu plus haut. Au-dessus de ce dernier trait et limités par lui, on observe trois groupes de carrés noirs, superposés en escalier.

A propos des pintaderas, j'ai cité une anse plate portant un dessin qui a été sûrement imprimé, dans l'argile fraîche, à l'aide d'un de ces cachets. Notre nouvelle série céramique renferme un vase entier, affectant la forme d'un pot à fleur un peu surbaissé et peu évasé du haut, dont le décor a été obtenu par le même procédé.

Les *vases tripodes* sont représentés soit par d'élégantes petites coupes sans engobe, mais avec un décor gravé au trait après la cuisson, soit par des coupes plus hautes dont la figure 1 de la planche IX montre le plus beau spécimen. Le Musée d'Ethnographie possédait plusieurs exemplaires de coupes de la seconde catégorie mais aucun n'offre un décor aussi soigné que la pièce dont vient de s'enrichir notre collection.

De forme légèrement ovoïde et parfaitement régulière, notre vase mesure 130 millimètres environ de hauteur totale, 155 millimètres de largeur maxima à la panse et 133 millimètres de diamètre en haut. Il est supporté par trois pieds creux, de 55 millimètres de hauteur, percés d'un trou en arrière et renfermant à l'intérieur une boulette d'argile cuite qui, en se mouvant, produit un bruit de grelot. Ces pieds représentent des têtes d'aigle, dont le bec et la gorge sont peints de couleur orangé; le bec est limité en haut par un trait noir et les yeux sont figurés par une tache elliptique blanche avec une petite ellipse noire au centre. Sur le dessus et les côtés de la tête, se voient de grandes plumes, blanches à la base et légèrement teintées d'ocre brun dans leur moitié terminale.

La coupe elle-même est recouverte, à l'intérieur, d'une engobe brun-rouge lustrée. L'extérieur en est entièrement peint. Entre les trois pieds, une surface triangulaire, d'un jaune terreux, est limitée, de même que les têtes d'aigle, par une large zone d'un noir violacé. Une bande de 50 millimètres de hauteur, qui s'étend de la zone noire au bord de la coupe, porte le joli décor peint que reproduit notre planche et qui est compris entre deux raies orangé parallèles, faisant le tour de la pièce. L'inspection

de la figure rendra mieux compte de ce décor que toute description. Je noterai seulement que les divers dessins qui se trouvent entre les deux raies verticales orangé se répètent trois fois, avec des dimensions sensiblement égales. Il n'est pas resté à l'artiste une surface suffisante pour exécuter une quatrième fois le même décor, et il l'a modifié dans cette partie en supprimant les rectangles blancs et en remplaçant la bande serpentante par une sorte de fer à cheval plus court.

Lorsque j'ai parlé des figurines, j'ai dit que certaines d'entre elles avaient décoré des vases ; quelques poteries entières sont ornées de cette façon. Je citerai un joli petit panier, avec une tête de coyote en ronde bosse à la naissance de l'anse (pl. VIII, fig. 3) ; les membres antérieurs de l'animal sont figurés en bas-relief sur la panse de l'objet. Un très petit vase, de forme ovoïde, nous montre un personnage humain, grossièrement représenté, dont les mains sont ramenées en arrière de la nuque. Ces deux poteries ont un fond arrondi, mais, grâce à l'adjonction de deux pieds peu saillants, elles possèdent trois points d'appui et se tiennent parfaitement en équilibre.

Une des pièces les plus intéressantes de la collection, au point de vue de la fabrication, est celle que représente la figure 9 de la planche VII ; elle est décorée d'un personnage grotesque, dont la tête se détache complètement du vase et dont les membres sont figurés en léger relief sur le récipient. Ce qui fait la caractéristique de cet objet et ce qui dénote, de la part de l'ouvrier, une habileté extraordinaire, c'est la minceur de la poterie ; en beaucoup de points, son épaisseur atteint à peine un millimètre et demi. Les membres supérieurs et inférieurs du personnage ont été obtenus en repoussant à l'extérieur la mince couche d'argile, de sorte qu'à leur saillie, correspondent, en dedans, de véritables gouttières.

Le curieux singe dont on trouvera la reproduction sur la planche VII (fig. 8) et qui décorait également un vase, est comparable à la pièce précédente sous le rapport de la minceur. Il fallait que le potier fût bien maître de son art pour produire des objets aussi délicats.

J'aurais pu mentionner beaucoup d'autres poteries intéressantes, par exemple un petit *téocalli* cubique en terre grise, surmonté d'une coupole conique et posé sur une plate-forme à laquelle on accède par un escalier de sept marches ; mais, malgré leur intérêt intrinsèque, ces poteries ne sont, en réalité, que des variantes de pièces déjà représentées dans les vitrines de notre Musée d'Ethnographie. Toutefois, il me reste à signaler une terre cuite qui est peut-être la plus remarquable de la série : c'est une assiette, dont la surface extérieure du fond est la seule partie qui ne soit pas recouverte de peinture.

Tripode et plat à décor polychrome des environs de Cholula

Musée d'Ethnographie. Don du Prince Roland Bonaparte.

Cette magnifique pièce porte un décor polychrome, à apparence hiéroglyphique (pl. IX, fig. 2). Les couleurs employées sont l'orangé, le rouge, le brun-rouge, le violet, le gris foncé et le noir. Je n'essaierai pas d'interpréter les dessins, quoique, pour la plupart, ils soient encore assez nets.

Dans la collection céramique de la région toltèque que possédait le Musée du Trocadéro, il se trouvait quelques assiettes plus ou moins analogues à celle que nous offre le Prince Roland Bonaparte; mais aucune ne peut lui être comparée au point de vue de la richesse du décor.

*
* *

Si nous faisons abstraction des quelques objets qui n'ont sûrement pas été rencontrés dans les environs de Cholula, nous pouvons dire que la collection nouvelle vient entièrement confirmer tout ce qu'on a écrit relativement à l'habileté des potiers toltèques et permet même de se rendre bien mieux compte de leur technique que les séries plus nombreuses réunies auparavant.

Ces potiers étaient de véritables maîtres, qui tiraient de l'argile les objets les plus divers. Leurs vases sont généralement d'une régularité surprenante et la cuisson n'en laisse rien à désirer. Les céramistes en étaient arrivés à manier la terre glaise avec une telle perfection qu'ils ont pu fabriquer des vases, des figurines dépassant à peine un millimètre d'épaisseur et les cuire sans qu'il se produisît de déformation. Ils savaient engober leurs œuvres et donner, dans la plupart des cas, aux enduits colorés qu'ils employaient le brillant d'un vernis.

Ces hommes étaient en même temps doués d'un réel sentiment artistique, et j'en ai cité de nombreuses preuves. Sous leurs doigts, les vases prenaient souvent des formes d'une grande élégance; ils ne se contentaient pas de les colorer et de les lustrer, ils en achevaient fréquemment le décor au moyen de la peinture ou de la gravure. Les couleurs qu'ils employaient n'avaient rien de criard et les dessins qu'ils gravaient soit dans l'argile encore molle, soit après la cuisson, dénotent un sens développé de l'ornementation. Parfois — pour opérer avec plus de rapidité — les motifs décoratifs étaient imprimés sur la terre humide au moyen de porte-empreintes. L'amour du décor était poussé si loin chez les céramistes toltèques que les objets les plus vulgaires étaient habituellement agrémentés de peintures, de gravures ou de figures en relief.

Les figurines étaient modelées en bas-relief, en demi-bosse ou en ronde bosse; elles servaient de décor à des vases, de simples jouets, d'instruments de musique, etc; elles représentaient des animaux, des person-

nages humains ou des divinités. Très souvent elles sont de véritables caricatures qui, par l'expression de la physionomie, n'en révèlent pas moins un réel talent. Chaque artiste se laissait aller à son inspiration et variait ses sujets à l'infini ; néanmoins, il lui arrivait de vouloir reproduire certaines de ses œuvres à de multiples exemplaires et il agissait alors comme agissent nos propres artistes : il moulait son modèle primitif. Au lieu de plâtre, il employait l'argile pour confectionner des creux qui, une fois soumis à la cuisson, pouvaient servir presque indéfiniment.

La collection céramique offerte au Musée d'Ethnographie par le Prince Roland Bonaparte ne vient pas seulement confirmer et compléter nos données sur la technique des potiers toltèques, elle nous fournit aussi des indices nouveaux de relations anciennes entre les deux Amériques. J'ai cité des formes d'objets, des engobes, des décors d'un caractère particulier qui se retrouvent au Pérou ou en Équateur, et ces similitudes ne peuvent guère être attribuées au hasard. A elles seules, elles ne sauraient assurément suffire à *démontrer* la réalité de vieilles migrations, mais elles constituent des arguments qui acquièrent une réelle valeur lorsqu'on les rapproche des nombreux faits de même ordre que l'étude comparative des collections ethnographiques met chaque jour en lumière. Au cours de nos recherches sur l'ethnographie ancienne de l'Équateur, nous avons été amenés — le Dr Rivet et moi — à établir bien des rapprochements de ce genre, mais il était bon d'enregistrer des faits nouveaux, d'accumuler les observations, pour constituer un faisceau de preuves qui deviendra bientôt assez imposant pour entraîner la conviction dans tous les esprits. Il n'est pas contestable que la civilisation mexicaine et la civilisation péruvienne — pour m'en tenir à ces deux exemples — ont évolué dans des milieux différents et présentent, chacune, leur faciès spécial ; mais il devient de plus en plus probable qu'elles ont eu des contacts, à travers l'espace, et le jour ne paraît pas éloigné où il sera possible de préciser les liens qui ont jadis existé entre elles.

ZUR CHRONOLOGIE DER ALTEN CULTUREN VON ICA.

VON MAX UHLE.

(*Tafeln X-XI*).

Der chronologische Durchschnitt, den ich in Pachacamac durch eine Anzahl altperuanischer Culturen machte, konnte natürlich nur den Anfang einer Anzahl ähnlicher Arbeiten an verschiedenen anderen Stellen desselben Landes bedeuten. Denn wir haben in Peru das eigenthümliche Phaenomen, dass neben einer Anzahl von Culturen, deren Wirkungen sich von Argentinien bis Ecuador erstreckten, andere standen von ähnlicher Bedeutung, die sich nur über grössere Theile des einzelnen Landes ausdehnten, und wieder andere, minder bedeutende, die nur auf einzelne, ein bis zwei Thäler, des vielgegliederten Landes beschränkt waren.

Von den in Pachacamac gefundenen Culturen dehnten sich nur zwei bis drei, die von Tiahuanaco, die der Inca, und die der fast gleichzeitigen schwarzen Chimu Gefässe über grössere Theile des Landes aus. Wir besassen also nach dem Studium der Ruinen von Pachacamac gewissermassen nur zwei chronologische Horizonte, den der Cultur von Tiahuanaco und den der incaischen Cultur, um zwischen ihnen die sonst im alten Peru vorhandenen Culturen weiter einzuschreiben. Das war natürlich nicht genug, um auch für alle diese eine gute chronologische Bestimmung zu treffen.

Unter den übrigen Culturen, von welchen wir bis dahin mehr oder weniger Kenntniss hatten, ragten an Bedeutung die der polychromen figürlichen Gefässe der Gegend von Chimbote bis Trujillo, und polychrome Gefässe aus dem Süden, etwa aus der Gegend von Ica, hervor, von denen einige seltene bis dahin undeutbare Stücke wie durch einen Zufall in das berliner Museum gelangt waren. Auf den Plan zunächst diese beiden hervorragenden Culturen zu erforschen, und von da aus womöglich weitere Gesichtspunkte über die allgemeine Entwickelung der peruanischen Culturen zu gewinnen, gründeten sich die beiden Expeditionen in das Thal von Trujillo und in die Gegend von Chincha und Ica, die ich im Namen der Universität von Californien in den Jahren 1899 bis 1901 durchführte.

Auf die während dieser Expeditionen gewonnenen Resultate habe ich seitdem in verschiedenen Veröffentlichungen Bezug genommen. Der Versuch, auch ausserhalb Pachacamac gefundene Culturen chronologisch zu ordnen, hat offenbar an anderen Orten zur Nachfolge angeregt. Zu meinem Bedauern aber bemerke ich, dass man die Einführung solcher chronologischer Ordnung offenbar für leichter hält als sie in Wirklichkeit ist. Ich bin ein entschiedener Anhänger der Ansicht, dass solche Studien durchaus im Felde gemacht werden müssen, und ich bin überzeugt, dass solche Studien auch für die Erforschung der Culturen anderer Theile des alten Amerika noch viel zu wenig gemacht werden. Das Studium der Entwickelung der Ornamentik an den Sammlungen unserer Museen kann die Studien im Felde nicht im mindesten ersetzen. Derartige Ornamentstudien gehen von abstracten Theorien aus, wie die von der Entwickelung figürlicher Muster aus conventionellen, von dem Beginn der ornamentalen Entwickelung mit der Anwendung von Gebilden der Technik, von einem Gesetz des Fortschritts der Ornamente von einfachen zu complicirten classisch gereiften. In der Praxis, bei der Beobachtung im Felde, stellt sich dies alles ganz anders dar. Gegen die Gesetze der Schichtung, der geschichtlich erwiesenen Aufeinanderfolge, kommen keine akademischen Theorien auf, und gerade *weil* die Beobachtungen im Felde zu ganz anderen, überraschenden, aber dennoch unumstösslichen Resultaten führen, bin ich der Meinung, dass man Schlüsse über die Aufeinanderfolge von Culturen nach hergebrachten Theorien ornamentaler Entwickelung besser unterlässt, von den Ergebnissen der Arbeiten im Felde lernend die überkommenen Theorien korrigirt, und so erweiterte Gesichtspunkte für die Feststellung allgemeiner Gesetze gewinnt, die, wie man an der Discrepanz der in Museen von den im Felde gewonnenen Resultaten sieht, offenbar noch sehr fehlen.

Eine der in den letzten Jahren zum Vorschein gekommenen Theorien betrifft die chronologische Stellung einer der alten Culturen von Ica, der man wegen des geflechtsartigen Charakters ihrer hauptsächlichen Muster eine uranfängliche Bedeutung für die Entwickelung aller peruanischen Ornamente und damit aller peruanischen Culturen hat zumessen wollen [1].

Das Gebiet dieser Cultur dehnt sich etwa von dem Chincha Thal bis

1. Max Schmidt, Ueber altperuanische Ornamentik, in : *Archiv f. Anthropologie*, 1908, N. F. VII, p. 23 und 32-36;

derselbe, Scenenhafte Darstellungen auf altperuan. Geweben, in : *Zeitschrift f. Ethnologie*, 1910, p. 154 ;

derselbe, Ueber altperuan. Gewebe mit scenenhaften Darstellungen, in : *Bässler-Archiv*, 1910, I, p. 16 u. fg.

Nazca aus. Ich habe sie in dieser Gegend in allen ihren charakteristischen Erscheinungen verfolgt. In der Mischung, wie die Gefässe in Tafel X (Fig. A) zusammen erscheinen, werden sie in den verschiedensten Theilen des Gebietes beisammen gefunden.

Die Schaufel des Archaeologen trägt hier unzweifelhaft viel mehr bei zur chronologischen Bestimmung der Culturform als alle Theorien über den Beginn der Ornamentik mit geflechtstechnischen Producten. Denn man sieht, dass derartige Gefässe regelmässig und fast stereotyp zusammen mit incaischen gefunden werden, an denen sich, wie man in Tafel X (Fig. A) gleichzeitig sieht, verschiedene der für die Periode einheimischen

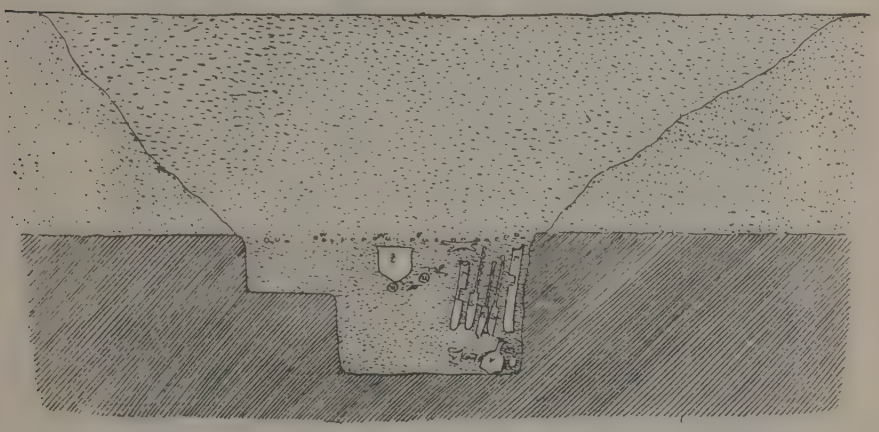


Fig. 1. — Durchschnitt durch das goldreiche Grab eines Caziken der letzten incaischen Periode. Pueblo Nuevo bei Ica. Ca. 1/140 n. Gr.

Muster wiederholen. Acht Kilometer von Ica befindet sich ein hervorragendes Grabfeld, welches eine Mine für kostbare goldene Geräthe und Schmuckgegenstände geworden ist. Seine zahlreichen Gräber waren voll von incaischen Gefässen, solchen mit geflechtsartiger Musterung, und solchen von incaischem Typus mit Ornamenten vom zweiten. Mehrfach waren Gräber mit Gefässen vorwiegend einheimischen Charakters über dem Grab eines Caziken, dessen Hausrath zum Theil incaisch war (vergleiche Durchschnitt Fig. 1 angelegt. Es ist also gar kein Zweifel, dass die Gefässe mit geflechtsartiger Ornamentik den Typus der letzten mit den Inca gleichzeitigen Periode darstellen und so fällt die ganze Theorie von ihrem uranfänglichen Alter in sich selbst zusammen.

Die Theorie vom uranfänglichen Alter der Cultur mit geflechtsartigen Mustern von Ica wurde ausser durch den Satz vom Beginn aller Orna-

mentik mit Geflechtsmustern noch auf andere Weise zu stützen versucht.

Man betrachtete die Cultur von Tiahuanaco, die dabei mit Unrecht

Fig. 2. — Hemd aus dichtem Gobelin in roth, violet und gelb mit symbolischen Abzeichen der Inca Familie. Aus einem incaischen Grabe von Armatambo (alter Hauptort des Thales von Lima).

als die einzige sonst möglicherweise auch alte angesehen wurde, als ihre zeitliche Schwester, als Schwestercultur im ornamentalen Sinne, Schwestercultur im technischen [1]. Ja, nach der Art wie die Ansicht begründet

1. M. Schmidt, *Zeitschr. für Ethnol.*, 1910, p. 158; *derselbe*, Bässler-Archiv, *l. c.*, p. 16-23, etc.

wurde, müsste man sogar annehmen, dass die Cultur der geflechtsartig verzierten Gefässe den chronologischen Ausgangspunkt der Cultur von Tiahuanaco gebildet habe[1]. Dies ist natürlich bei dem Nachweis der Contemporaneität jener geflechtsartigen Ornamentik mit den Inca nicht mehr möglich. Aber es ist doch von Nutzen, den zahlreichen methodischen Fehlern nachzugehen, auf welche sich jene irrige Ansicht stützte.

Man hat gesagt, dass es für die Gobelins von Tiahuanaco wie für die von Ica charakteristisch und die Folge ihres schwestergleichen Alters sei, dass sie die durch die Gobelinbindung natürlich entstehenden Schlitze zwischen Figuren verschiedener Färbung durch das gegenseitige Einhängen sich entgegenkommender Fäden schliessen. In späterer Zeit sei das Verfahren abgeändert worden, indem man die gegenseitige Einhängung der Fäden unterliess und die Schlitze offen liess[2]. Dieser Schluss verkennt, dass das Verfahren keinen zeitlichen, sondern geographischen Werth ohne allen Unterschied der Zeit hat. Genau in derselben Weise wie die alten Gobelinweber von Tiahuanaco und die späten von Ica verfuhren auch die Inca, wodurch so dicht geschlossene Gobelins wie die von ihnen bekannten entstanden (Beispiel, fig. 2). Ja, das Verfahren reichte sogar bis in die spanische Zeit hinein, wie allgemein bekannt ist[3]. Ich sehe darum nicht ein, wie aus dieser zeitlosen Gleichheit des technischen Verfahrens an Gobelins im Süden ein schwestergleiches Alter der Cultur von Tiahuanaco mit der localen von Ica folgen soll. Es ist auch nicht richtig, dass dieses Verfahren zu irgend einer Zeit allein geherrscht habe[4]. Denn die von mir von Pachacamac publicirten Gobelins nicht figürlichen Charakters[5] aus der Tiahuanaco Schicht des dortigen Grabfeldes zeigen deutlich, dass schon gleichzeitig das andere Verfahren herrschte, nur stellenweise einzelne Kettfäden der andersfarbigen Figuren zu erfassen, das auch den Proto-Nazca Gobelins eigen ist.

Es ist ferner der Versuch gemacht worden die Tiahuanaco-artigen Figuren von Gobelins als abgeleitet aus geflechtsartigen Musterungen zu betrachten[6]. Es beruht dies auf einer vollständigen Verkennung des Charakters geflechtsartiger Ornamente. Die einzeln die Fläche füllenden Figuren im Stile von Tiahuanaco sind weder ‘ all over patterns ’ im

1. M. Schmidt, Bässler-Archiv, *l. c.*, p. 16 u, fg.
2. M. Schmidt, Bässler-Archiv, *l. c.*, p. 4 u. fg.
3. Von Schmidt selbst auch angeführt, *l. c.*
4. Schmidt, *l. c.*, pag. 5.
5. Uhle, Pachacamac, pl. 6, fig. 7-13. Auch der eine Tiahuanaco-Figur nachahmende Stoff. *l. c.*, fig. 5, nimmt daran Theil.
6. Schmidt, *l. c.*, pag. 16 u. fg.

Sinne der bei Geflechten üblichen Ornamentik, noch besitzen sie das Charakteristikum diagonal durch die Zeichnung durchgehender Linien,

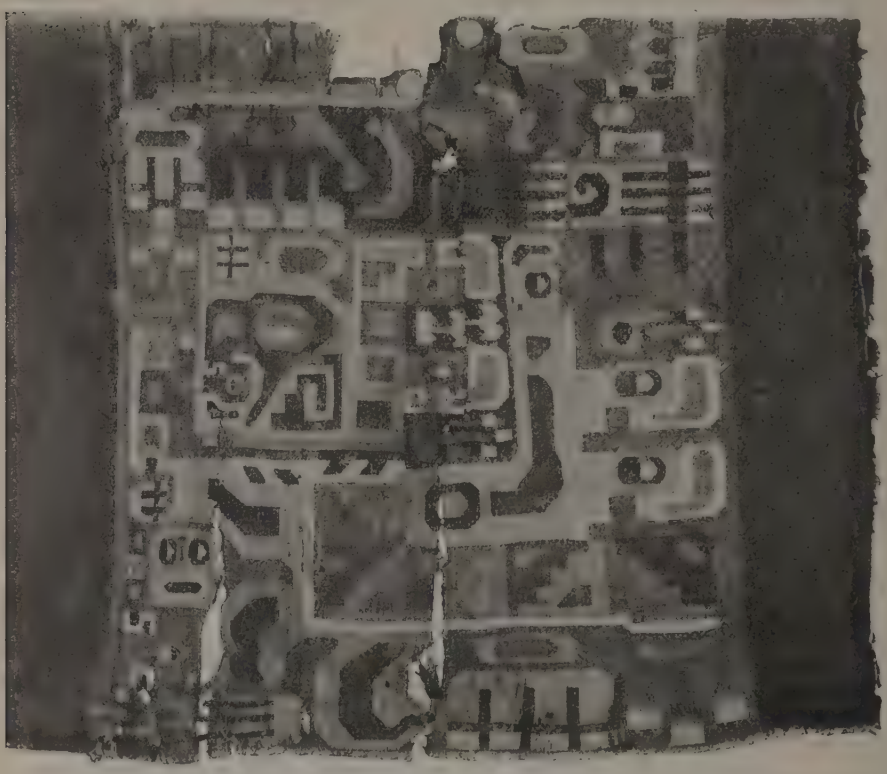


Fig. 3. — Zeichnung des viereckigen Feldes eines grossen Gobelins im Stile von Tiahuanaco. Die den Seitenfiguren des grossen Thores (Tiahuanaco) entsprechende Figur ist mit verzerrten Extremitäten dem Raume angepasst. Chaviña, Thal von Acarí.

welche alle rein geflechtsartigen Ornamente auszeichnen. Auch ist das Hineinlesen negativartig erscheinender Figuren in die Details Tiahuanacoartiger Zeichnungen [1] eine arge Verirrung. Der Ausgangspunkt für die Einwebung quadratischer tiahuanacoartiger Figuren in quadratische Flächen war offenbar das Bestreben, mit Figuren, die von anderswoher bekannt waren, den quadratischen Raum zu füllen, was zugleich die Technik in verschiedener Weise vereinfachte [2]. Wie die Details der Figu-

1. *L. c.*, pag. 20.
2. Ein grosser Gobelin des Museums von Lima zeigt den Uebergang von freien

ren, um dieses Ziel zu erreichen, frei von geflechtstechnischen Absichten hin und her geschoben wurden, sieht man z. B. an den unproportionirten Füssen der Figuren eines Tiahuanaco-Gobelins von Chaviña im Museum von Lima (Fig. 3).

Bei der Annahme der Gleichalterigkeit der Cultur der geflechtsartigen Musterungen von Ica mit der von Tiahuanaco wird zugleich supponirt, dass erstere der regelrechte Stellvertreter der letzteren in der Gegend von Ica gewesen sei. Diese Auffassung steht ausser aller Harmonie mit der Thatsache, dass wir die reinen Erscheinungen der Tiahuanaco Cultur in allen Theilen des alten Peru hinauf bis in die Cañaren Gegend von Ecuador wie die Schicht einer allgemein durchgehenden besonderen Periode finden. Nur von Ica soll die Cultur von Tiahuanaco fern geblieben sein, weil sie von ihm ausgeschlossen wurde durch die dortige gleichzeitige Cultur einer älteren Schwester [1].

Nun, ich habe auch in der zu Ica gehörigen Hacienda Ocucaje zwei allerdings nicht sehr grosse, aber doch charakteristische selbständige Grabfelder der Periode von Tiahuanaco gefunden. Sie waren allerdings durch die einheimische Bevölkerung schon ziemlich zerstört und ausgeplündert worden, aber sie gaben doch genug Objecte her, um die Reinheit ihrer culturellen Form zu erweisen. Die Gräber hatten in mancher Hinsicht einen eigenthümlichen Typus. Sie waren parallelepipedisch mit 1.50-2.40 m Seitenlänge und Tiefe in den felsigen Gipsgrund des Thales eingeschnitten, worin die in bekannter Weise geformten Mumienbündel unter laubenartigen Dächern — wie in Pachacamac — und umgeben von den Artefacten der Periode beigesetzt waren. Aus einem dieser Gräber stammt der interessante tiahuanacoartige Stoff Fig. 4 [2]. Von den Gefässen (vergleiche Tafel XI, Fig. B) waren einige etwas roh figürlich, — mit menschlichen Gesichtern, in Vogelform, todtenkopfartig [3] u. s. w. — ganz so wie wir sie von Gräbern des Ausgangs der Periode zu erwarten haben. Andere waren mit den charakteristischen hundsartigen Thierköpfen der Periode

Formen zu quadratisch gebundenen Zeichnungen am Ende der Periode von Proto-Nazca.

1. Infolge dessen werden auch ganz offenbare Erscheinungen der Tiahuanaco Cultur, wenn sie auf dem Boden von Ica gefunden wurden (vergl. die Hemden in Fig. 16 und 18), ganz einfach als Producte der localen Cultur der geflechtsartigen Musterungen von Ica erklärt, wie das Gewebe, Bässler-Archiv, *l. c.*, pag. 17, fig. 11, an dem wohl geometrische Zeichnungen eingeflochten, die Grundlagen der Ornamentik, Technik und Färbung des Stiles von Tiahuanaco aber gewahrt sind.

2. Für die einzelnen Gesichter am Stoffe oben und unten vergleiche die am Rande des gemalten Stoffes, *Pachacamac*, Taf. 4, Fig. 1.

3. Aehnlich Uhle, *l. c.*, pl. 5, fig. 9 und pag. 28a, fig. 22, vergleiche Text.

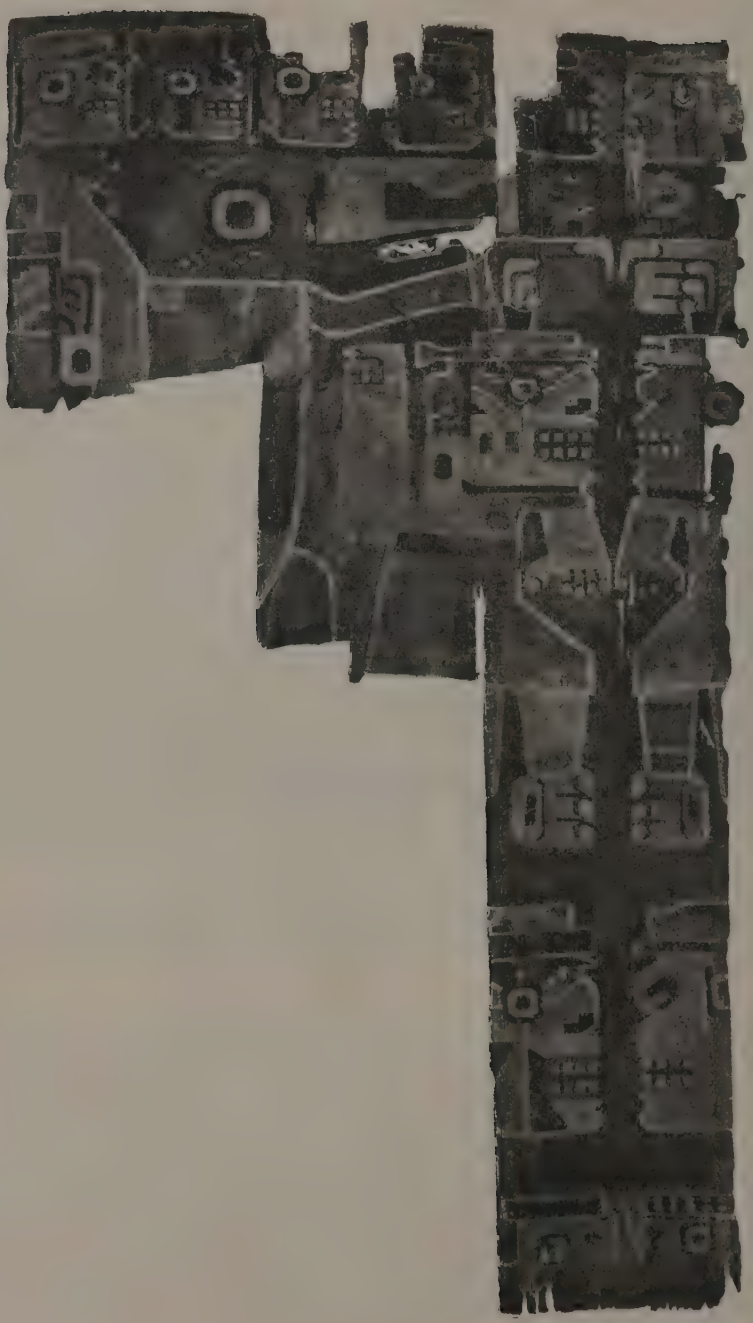


Fig. 4. — Gobelin im Stile von Tiahuanaco aus einem Grabfelde der Periode von Tiahuanaco. Ocucaje, Thal von Ica.

(Taf. XI, Fig. B, n° 2)[1], oder mit hässlich entstellten Figuren von Condoren verziert (Taf. XI, Fig. B, n° 5 und Fig. 5, n° 1). Wieder andere mit flügelartigen Zeichnungen (Taf. XI, Fig. B, n° 3 und Fig. 5, n°s 3-5, 8), oder mit Dreiecken (Fig. 5, n° 7), wie wir sie überall von der Periode zu erwarten haben.

Für die Charakterisirung der Periode des Grabfeldes sind verschiedene Zeichnungen und Ornamente an Töpfen und an Geweben von besonderem Interesse. Bild 5 zeigt die zahlreichen Gestalten, in denen der Flügel als Ornament vorkommt, ganz in Uebereinstimmung mit denen, die ich in der Schicht von Tiahuanaco am Fusse des Pachacamac Tempels gefunden habe (Fig. 5, n° 9)[2]. Merkwürdig ist auch die mit grünem Faden gestickte Figur eines Condors auf einem einfachen Gewebe, n° 6. Sie ist offenbar aus der Figur des laufenden Condors der Periode von Tiahuanaco hervorgegangen[3]. Das ornamentale Motiv des Flügels und das stutzartige der Verzierung des Kopfes haben darin nur gewuchert, das erstere indem es auch die Vertretung der Füsse übernahm, letzteres in dem conventionellen Muster, das die Füsse verbindet.

Aus der tiahuanacoartigen Schicht des erwähnten Grabfeldes von Pachacamac stammen auch gobelinartige und gestickte Gewebe, welche durch conventionelle Musterungen charakterisirt sind[4]. Das leitende Motiv in ihnen bilden dreieckige am Gipfel eingeschnittene Köpfe, die allein diesem Zeitabschnitt angehören und daher immer Gewicht für die chronologische Bestimmung eines Fundes oder ganzen Grabes besitzen. Auch derartige Gewebe wurden in den vorliegenden Gräbern gefunden und damit der Charakter der Periode in der erwarteten Weise vervollständigt (vergleiche, Fig. 5, n° 10).

Zwischen der Cultur von Tiahuanaco und der mit den Inca gleichzeitigen der geflechtsartig ornamentirten Gefässe lag im Thale von Ica noch eine andere Stufe cultureller Entwickelung.

Ich habe sie in sehr verschiedenen Theilen des Thales gefunden. Charakteristisch für sie ist neben dem Wegfall begleitender incaischer Erscheinungen das Hervortreten von einer Anzahl von Ornamenten, welche in Gräbern der incaischen Zeit von Ica niemals mit vorkommen. Im Uebrigen ist der generelle Charakter der Ornamentik, wie auch der der Gefässformen, sehr ähnlich, wenn auch nicht völlig identisch. Ein classisches Grabfeld mit Objecten dieser Stilweise wurde von mir in dem Landgut Chulpaca südlich von Ica erschlossen.

1. Vergleiche Uhle, *l. c.*, pl. 27, fig. 20, pl. 7 fig. 1.
2. *L. c.*, p. 28, fig. 23.
3. *L. c.* pl. 4, fig. 4.
4. *L. c.*, pl. 6, fig. 6 und fg.

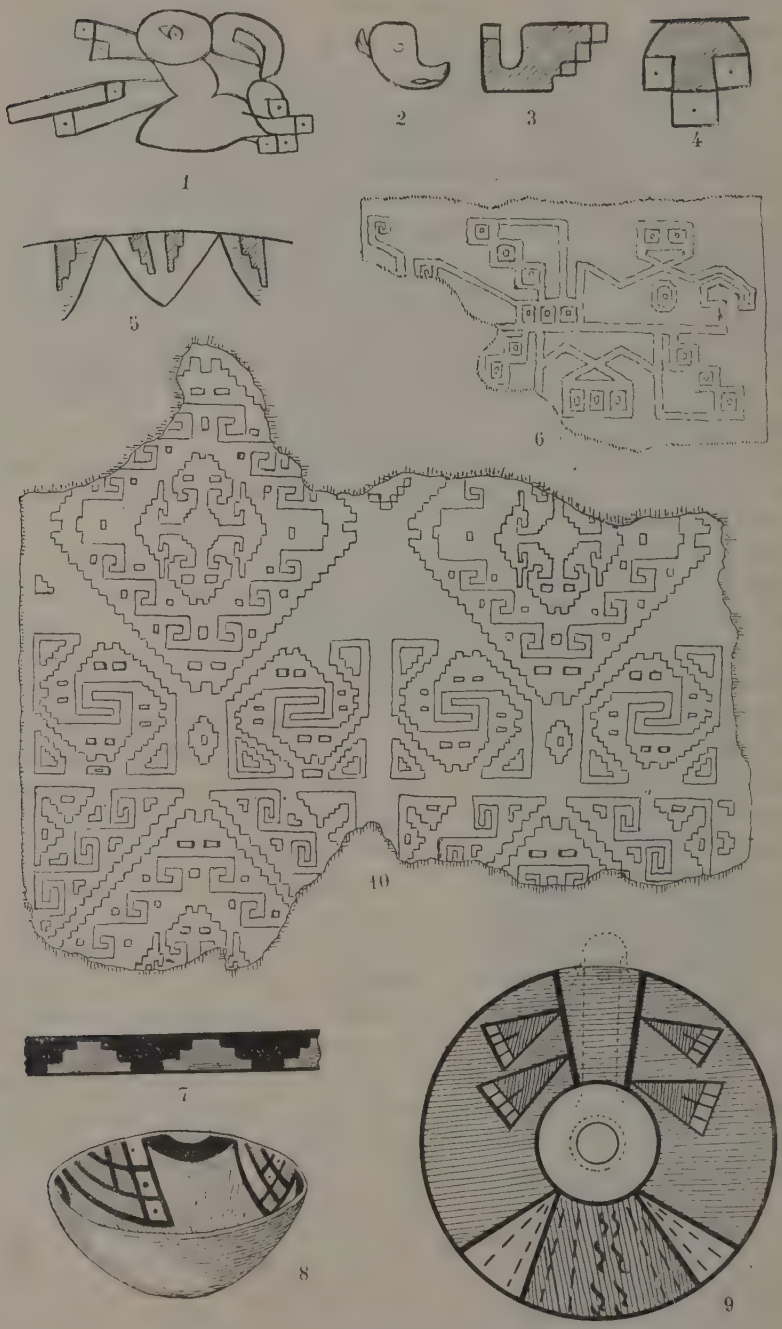


Fig. 5. — N° 1-8 und 10. Charakteristische Muster von Gefässen und Stoffen aus Grabfeldern der Periode von Tiahuanaco. Ocucaje, Thal von Ica. No 9, Flügelmuster einer Flasche aus der Tiahuanaco-Schicht des Grabfeldes am Fusse des Pachacamac Tempels, Thal von Luvin.

Hier finden sich an den Gefässen (Tafel X, Fig. B) häufig Figuren von Condoren, vierfüssigen Bestien, Eidechsen und menschliche Gesichter neben anderen geometrischen Ornamenten.

Der Condor erinnert hier an die Bedeutung, die er schon in der voraufgehenden Periode von Tiahuanaco besass, und alle seine Details weisen darauf hin, dass er aus den verwandten Figuren jener anderen Periode

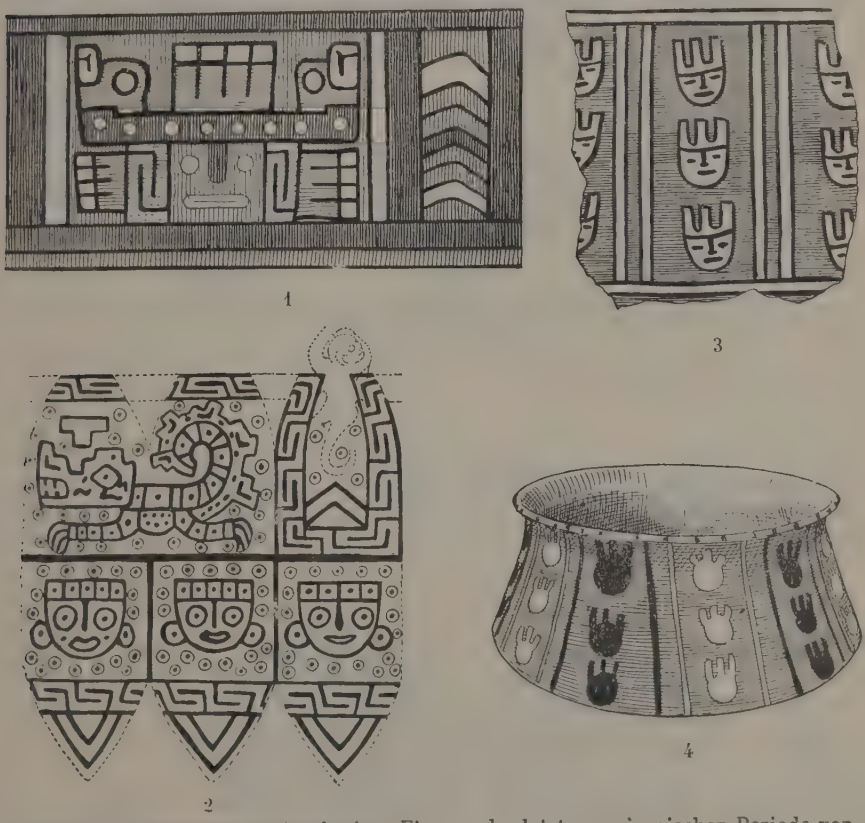


Fig. 6. — Entwickelung kopfartiger Figuren der letzten vorincaischen Periode von Tiahuanaco.

N° 1-2. Muster von Gefässen der Tiahuanaco-Schicht des Grabfeldes am Fusse des Tempels des Pachacamac; 3-4 kopfartige Muster der letzten vorincaischen Periode von Ica.

nur weiter abgeleitet ist. Sein Stutz enthält die Reminiscenz an den Stutz (Fig. 5, nos 1, 2 und 6) und die Krone [1], die ihn in seinen Darstellungen in jener Periode auszeichnet. Die einzeln stehende Schwungfeder

1. *L. c.*, pl. 4 fig. 4, pl. 5 fig. 3.

am Flügel ist dieselbe wie in jener Periode [1], der Flügel hat selbst die dreieckige abgestufte, in weisse Endvierecke endende Form, die für ihn in jener Periode charakteristisch ist [2], und die schon dort vorbereitete Lösung des einzelnen Flügels vom ganzen Thiere [3] wiederholt sich hier, wenn möglich in erweitertem Massstabe. So ist wohl die ganze Figur eckiger und steifer geworden als in jener Periode, im Grunde liegt aber darin nur eine Vollendung der stilistischen Entwickelung vor, die schon gegen das Ende der Periode von Tiahuanaco in ihren Anfängen deutlich war.

Auch die menschlichen Gesichter mit Ohrpflöcken und Federschmuck (Taf. X, Fig. B, nos 2-3) können nur von vollkommeneren Vorbildern, wie sie die Gesichtsdarstellungen an Bechern der Periode von Tiahuanaco boten, abgeleitet sein [4]. Der allgemeine Weg der Entwickelung ist aus den vier Zeichnungen der Fig. 6 gut zu entnehmen [5].

In demselben Grabfelde von Chulpaca wurden auch noch einige andere Gefässe und Gewebe gefunden, deren Formen und Zeichnungen (Fig. 7) wiedergiebt. Eines dieser Gewebmuster n° 5 reproducirt den zweitheiligen Thierkopf der Periode von Tiahuanaco in genauer Erhaltung. Das Topfmuster n° 8 ist von dem vorigen direct abgeleitet. Eine ganze Anzahl von Ornamenten mit viereckigen Köpfen an stabartigen Unterlagen, nos 2-3 und 7, sind offenbar auch nur Reductionen von kreuzartigen Ornamenten, die in zweitheilige Thierköpfe enden, wie sie in der Periode von Tiahuanaco gewöhnlich sind [6]. Ich würde diesen Schluss nicht ziehen, wenn er nicht durch das ganze genetische Verhältniss der beiden Culturformen parallelisirt wäre. Jemand, der die Entwickelung der Ornamente nach anderen theoretischen Gesichtspunkten betrachtet, könnte ja vielleicht zu schliessen geneigt sein, dass die Ornamente mit diesen viereckigen kreuzartigen Köpfen die Vorstufe jener realistischer aussehenden Thierköpfe seien. Aber dem würde das schon erörterte Altersverhältniss der beiden Culturformen widersprechen, und

1. *L. c.*, pl. 4, fig. 4, pag. 25, fig. 14 etc., hier Fig. 5, n° 1.

2. Vergleiche hier Fig. 5, nos 1. 3. 4. 6. 8. 9. Die Periode der schwarz-weiss-rothen Gefässe des Grabfeldes von Pachacamac (Uhle, *l. c.*, pl. 7, fig. 1-8; Taf. 8) ist voll von gleichartigen Darstellungen des Flügels, welche, in der Pachacamac-Sammlung von Philadelphia ausgiebig repräsentirt, in den Tafeln des Reportes leider nicht zum Ausdruck kommen.

3. Vergleiche, Fig. 5, nos 3. 4. 8. 9.

4. Uhle, *l. c.*, pl. 5 fig. 1-2, 4, etc.

5. Fig. 1-2. Zeichnungen von tiahuanacoartigen Gefässen, vergl. *Pachacamac*, pag. 27; Fig. 3-4 ein tassenartiges Gefäss und ein Fragment eines ähnlichen der hier besprochenen Periode von Ica.

6. Vergl. Uhle, *l. c.*, pag. 33b, auch hier, Fig. 5, n° 10.

A

B

A. Gefässe der letzten incaischen Periode der Gegend von Ica. Sowohl die Gefässe der einheimischen, wie solche incaischer Form, sind mit charakteristischen einheimischen Ornamenten der Periode verziert.

B. Gefässe der letzten vorincaischen Periode des Thales von Ica mit Verzierungen, die aus dem Stile von Tiahuanaco abgeleitet sind. Chulpaca etc.

so müssen wir uns bescheiden, dass auch hier wieder aus offensichtlichen historischen Gründen das conventionellere Muster das jüngere, das realistischere das ältere ist.

Fig. 7. — Bemalte Thonbecher und Gewebemuster aus einem Grabfelde der letzten vorincaischen Periode. Chulpaca, Thal von Ica.

Einige andere Ornamente, die sich an den beiden Bechern, Fig. 7, nos 2-3 mitfinden, verdienen noch das Augenmerk. Die giebelartigen Haken am Rande des Bechers no 3 sind aus dem Stile von Tiahuanaco, in dem sie häufig und typisch sind, mit übernommen [1]. Dagegen bilden alle Verzierungen des unteren Theiles der beiden Becher Reminiscenzen aus dem Stile von Proto-Nazca. In diesem letzteren sind die die Becher umgebenden Buckel, da gewöhnlich mit Gesichtern bemalt, ungemein häufig. Die mit Zacken besetzten umlaufenden Bänder aber

1. Vergl. Uhle, *l. c.*, p. 27 fig. 18 b.

sind verkümmerte Reproductionen des mit Zacken bewehrten Tausendfusses, welcher das typischste Ornament der Periode von Proto-Nazca darstellt (vergleiche Tafel X, Fig. A). Solche offenbar bewusste Combi-

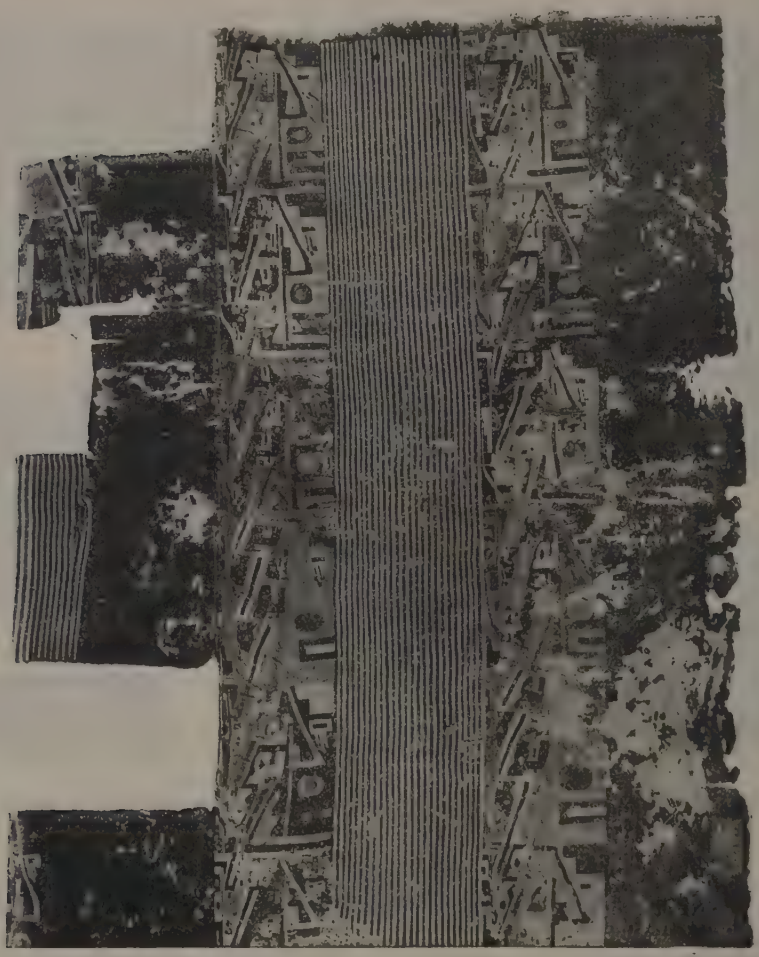


Fig. 8. — Sehr feiner Wollstoff der Period von Tiahuanaco. In den eingewebten Gobelinstreifen sind ein bekanntes protonazca-artiges Muster (links) mit einem bekannten Tiahuanaco-Muster (rechts) regelmässig combinirt. Chaviña, Thal von Acarí.

nationen von Ornamenten verschiedener Stile sind auf dem Boden Perus nicht allzuselten. Ich habe den Eindruck, dass sie sich an Gegenständen, die nach ihrer Form oder Technik etwas besonderes bedeuten sollen,

häufiger finden. Dazu kann man hier auch ein gobelinartiges Gewebe von exceptioneller technischer Feinheit aus der südlichen Region desselben Gebietes stellen (Fig. 8) [1], an dem in offenbar bewusster Weise ein typisches Proto-Nazca-Muster [2] mit einem typischen von Tiahuanaco zweimalig combinirt ist. Wir empfinden zugleich, wie wir uns bei solchen Mustercombinationen sehr alter peruanischer Zeit offenbar immer in zeitlicher Nähe der Proto-Nazca-Cultur bewegen, die schon deswegen dem Reigen der ältesten Culturen Perus und nicht etwa deren jüngsten angehört haben muss [3].

Mit der Feststellung der Abhängigkeit der älteren Form des localen Stiles von Ica von dem von Tiahuanaco ist nun auch die richtigere Erklärung der realistischen Figuren, die sich aus einem reinen Geflechtsstil entwickelt haben sollen, gegeben.

Wir haben schon bei der Entwickelung der Culturform von Tiahuanaco gesehen, einen wie reichen Schatz verschieden geformter Motive die Gestalt des Condors der Ornamentik bietet. Die Figur des Condors wird einfach in ihre Bestandtheile Flügel, Stutz, Kopf, etc., eventuell auch Klaue [4] aufgelöst, die ornamental einzeln weiter verwendet werden können. Das ist eine Entwickelung, die vielen ornamentalen Stilen der Erde eigen ist. Ich erinnere hier nur an den altnordischen Thierstil [5]. Zugegeben dass die Reihe von Ornamenten, die von geflechtstechnischen in realistische überleiten sollen [6], als solche richtig ist, so ist mit ihrer Aufstellung nur die Form der Reihe, nicht aber der Ausganspunkt der Entwickelung gegeben. Der Ausgangspunkt ist, wie wir aus der einfachen historischen Folge entnehmen können, die Figur des Thieres, nicht das geflechtstechnische Ornament. Zugegeben, dass geflechtstechnische Musterungen von jeher, vielleicht vom Anfang der altperuanischen Ornamentik an, existirt haben: ihre Entwickelung zu einem Stile geflechtsartiger Ornamente ist doch erst das Produkt einer sehr späten, nahezu der letzten, Zeit altperuanischer Entwickelung. Dieser neue Stil hat auch eine im Ganzen völlig andere Grundlage als die geflechtstechnischen Musterungen, die ursprünglich im alten Peru wirksam waren, und er wurde auch ausserdem gewis-

1. Im Museum von Lima, von Chaviña.

2. Vergl. Verhandl. des XVI. *Amerikanisten Kongresses*, Wien, 1908, pag. 358 fig. 7.

3. Tiahuanacoartige Muster kommen gelegentlich auch an incaischen Geweben (Uhle, *Pachacamac*, pag. 38 fig. 31) und Gefässen vor, da offenbar mit bestimmter Absicht zur Hindeutung auf die lange vergangene Cultur.

4. Vergleiche, Fig. 5, n° 4, mit der Klaue des Vogels in n° 1.

5. Vergl. Soph. Mueller, *Die Thier-Ornamentik im Norden*. Aus dem Dänischen übers. von J. Mestorf, 1881, pag. 41 u. fg.

6. Max Schmidt, *Archiv für Anthropologie*, 1908, p. 23 u. fg.

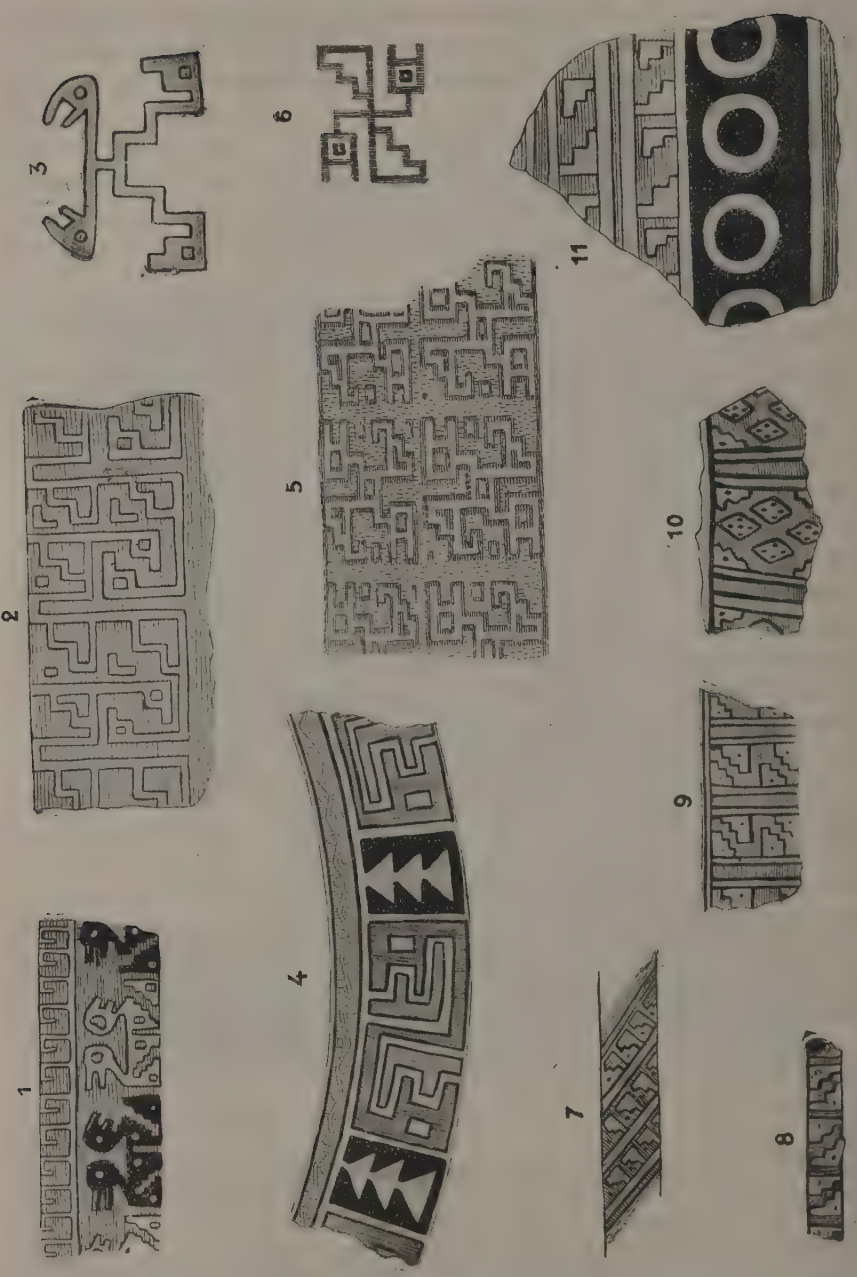


Fig. 9. — Muster des Thier-(Vogel-) Stils von Gefässen der letzten vorincaischen Periode des Thales von Ica.

sermassen erst befruchtet durch das Hineinarbeiten conventionell gewordener Formen figürlicher Details älteren Ursprungs, ohne die er sich vielleicht gar nicht zu einem abgerundeten Stile entwickelt hätte. Ganz wie in der altnordischen Ornamentik werden aus geometrischen Elementen, Vogelköpfen und dem abgestuften Dreieck, welches seit Tiahuanaco in Ica, wie anderen Gegenden, den Flügel darstellt, neue eigenthümliche Figuren gebildet, in denen sich die Zahl der Köpfe und Flügel z. T. noch das Gleichgewicht halten (Fig. 9, nos 1, 3, 5-6), z. T. das eine (N° 4) oder das andere, namentlich der Flügel, das andere überwiegt (Nos 2, 7 und fg.). Es ist dabei nicht einmal gesagt, dass man nicht schliesslich auch den Kopf des Thieres mit demselben Stufendreieck, eigentlich sein Flügel, gemeint haben könne [1]. Aus dieser inneren Bedeutsamkeit des Stufendreieckes erklärt sich seine häufige oft unsymmetrische Wiederholung in den Ornamenten (Nos 7-10). Schliesslich verschwand alle figürliche Form und es blieb nur die geometrische, die aber dennoch bedeutsam war (z. B. N° 11). Für diese bis an das Ende der altperuanischen Entwickelung geltende Bedeutsamkeit des Flügeldreieckes lassen sich zwei ausgezeichnete Beispiele anführen.

Fig. 10. — Oberer Theil eines ceremoniellen Grabebrettes aus Holz mit angeschnitzten Stufendreiecken. Ocucaje, Thal von Ica.

Ceremonielle Schaufeln und Grabebretter, die noch in den spätesten Gräbern von Ica gefunden werden, pflegen am Griffe oder an einer Längskante entweder eine Reihe Vögel oder solche geschnitzte Stufendreiecke zu zeigen (Fig. 10). Zwecklos

1. Vergleiche, F. Boas, Decorative Designs of Alaskan Needle Cases, in *Proceedings of the U. S. National Museum*, 1908, XXXIV, pag. 339. Im Uebrigen kann, meines Erachtens, trotz der sonst trefflichen Arbeit, der Uebergang von technischen For-

können diese nicht angebracht worden sein, dazu ist das Ornament zu unmotivirt und auch zu schwer durch Schnitzung anzubringen. Nur aus der symbolischen Bedeutung, die man diesen Dreiecken sicher beimass, erklärt es sich, dass ich an einem dieser Schaufeln die angeschnitzten Dreiecke abwechselnd mit dickem Gold- und Silberblech verkleidet fand (Fig. 11).

Fig. 11. — Ceremonielle Schaufel aus Holz mit angeschnitzten Stufendreiecken, die abwechselnd mit Gold- und Silberblech verkleidet sind. Aus dem reichen Grab einer Caziken der incaischen Zeit Pueblo Nuevo bei Ica.

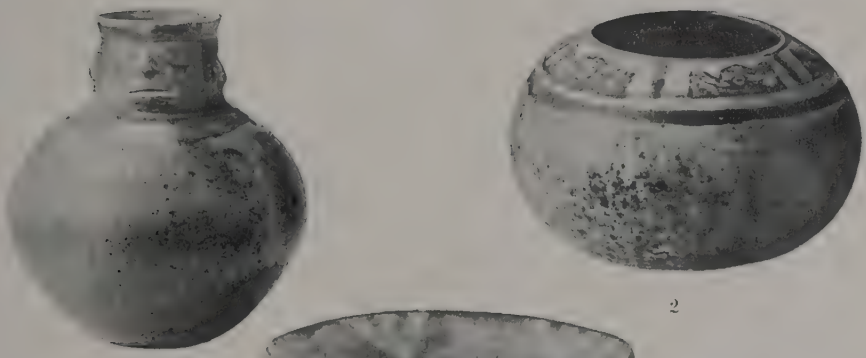
Das andere Beispiel ist architektonisch und findet sich in dem wunderbar erhaltenen incaischen Palaste von Tambo Colorado im Thale von Pisco. Wenn man den inneren früher von Wachen eingenommenen Hof betritt, hat man eine mit Zinnen bekrönte Mauer, die die ceremoniellen Säle von dem Hofe der Wachen trennt, vor sich (Taf. XI, Fig. C). Die Zinnen dieser Mauer geben die Form unserer Stufendreiecke wieder. Jede Zinne war nach den vorhandenen Resten rothgemalt mit einem einzelnen gelben Punkt im Centrum analog den Mustern der Töpfe (Fig. 9, nos 7-10). Es ist dies das einzige Beispiel der musterartigen Bemalung einer Wand im ganzen Palaste. Wenn man bedenkt, dass bei den Inca alle Formen eine tiefere, zumeist auf den Rang der Bewohner gehende Bedeutung hatten, wie die Umrahmung der Thüren and Nischen, dass an den Zinnen gewisser Thürme im Innern desselben Palastes die symbolische Form des vielzackigen Kreuzes mit dem Stufendreieck wechselt, und dass auch an anderen Stellen durch schildartige Darstellungen die Bedeutung des Palastes und seiner Bewohner hervorgehoben wurde, so haben wir ein Recht auch diese eigenthümliche Verzierung der Zinnen als bedeutungsvoll anzusehen. Sie war offenbar ein Herrensymbol wie die Stufendreiecke der ceremoniellen Schaufeln.

Es bleibt nun noch eine Cultur von Ica zu besprechen, die offenbar von allen in dieser Gegend zur Entwickelung gekommenen die wichtigste war, die welche ich als Proto-Nazca bezeichne.

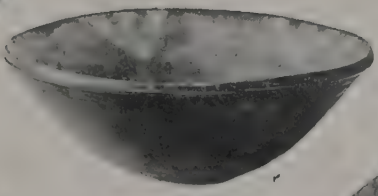
Vielleicht besteht bei dem Einen oder Anderen die Idee, dass sie das

men in ornamental plastische mit der Entwickelung von conventionellen Flächenmustern nicht überall parallelisirt werden. Der Weg der realistischen Flächenmuster ist in allen höher entwickelten Ornamentiken der der Entwickelung zu conventionelleren.

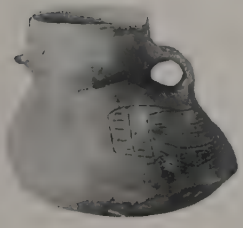
A



1 2



3



4

5

B

C

A. Proto-nazca-artige Gefässe von Chaviña, Thal von Acarí, zeigen die Umwandlung der Figur des Tausendfusses in ein conventionelles bandartiges Muster.

B. Bemalte und gravirte Gefässe aus den tiahuanacoartigen Grabfeldern von Ocucaje, Thal von Ica.

C. Der bedeutendste incaische Palast, von dem Hofe der Wachen aus gesehen. Tambo Colorado, Thal von Pisco.

jüngste Ergebniss altperuanischer Entwickelung gewesen sein müsse wegen der Freiheit der Form und des Stiles, die an ihren Gefässen wie an ihren hervorragenden Geweben waltet (Fig. 12). Aber diese sogenannte Freiheit ist doch keine unbeschränkte, sie ist z. T. nur eine der Linie, nicht eine der unbeschränkten Mannigfaltigkeit der Motive. Ausserdem ist

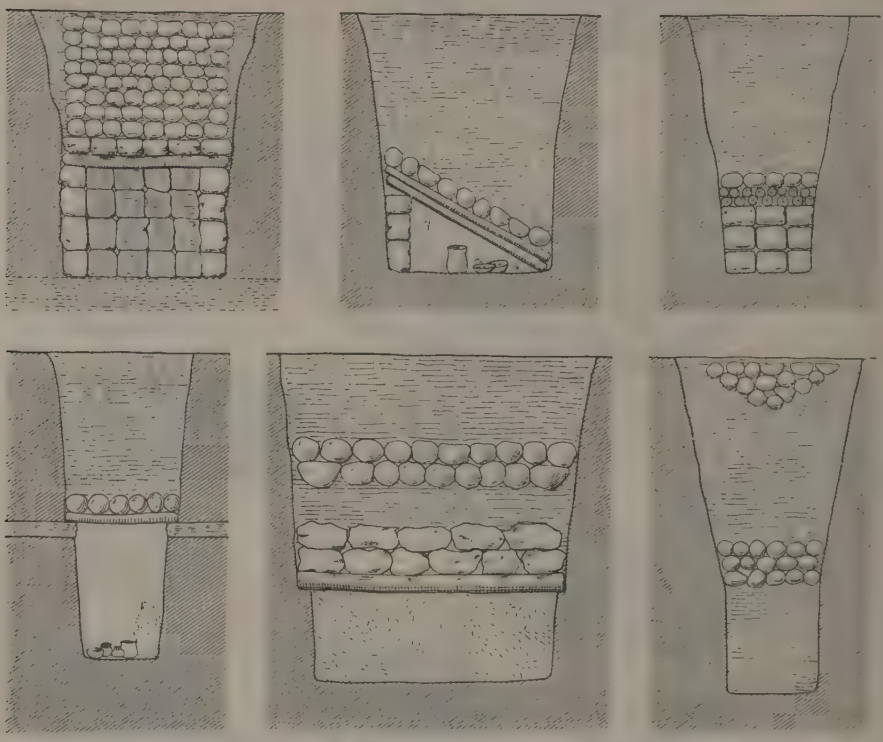


Fig. 13. — Durchschnitt durch Gräber der Periode von Proto-Nazca. Ocucaje, Thal von Ica. Ca. 1/70 n. Gr.

gar kein Zweifel, dass sie an innerem, so zu sagen moralischem Werte hinter der von Tiahuanaco zurücksteht. In der letzteren stehen anthropomorphe Gottheiten im Vordergrunde, in der ersteren eine Anzahl thierischer, mit mythologischen Attributen mannigfaltig ausgestatteter Monster. Schon dies müsste diejenigen bedenklich machen, welche sie etwa für die letzte Quintessenz altperuanischer Entwickelung halten möchten.

Ich fand die Cultur von Proto-Nazca ausser in Nazca, wo sie in einer Anzahl verschiedenzeitlicher Spielarten vertreten ist, nach und nach in mehreren Gräberfeldern längs dem ganzen Thale von Ica. Ihre Spuren

sind äusserlich nirgends sichtbar. Ihre Gräber waren zumeist tiefe im Sande senkrecht ausgeschachtete Gruben (Fig. 13). Am Boden fanden sich die körperlichen Reste mit den Beigaben, entweder durch eine Reihe hölzerner Stämme schräg zugedeckt, oder mit einem horizontalen Dache aus ebensolchen Stämmen verschlossen. Typisch für diese Begräbnisse waren runde Lehmballen, mit denen die Balkendächer beschwert waren. Gelegentlich fand ich solche Grabfelder im Boden mit einer solchen Mauer umhegt, die sich bei näherer Untersuchung als eine Konstruktion aus eben solchen Lehmklumpen erwies. Im Sande waren die körperlichen Reste bis auf die Schädel vergangen. Dagegen fand ich in Felsenhöhlungen zwei intakte Mumien derselben Periode, die sich von den bekannten der Periode von Tiahuanaco wie von denen der späteren Zeit von Ica durch ihre reine Eiform unterschieden (Fig. 14).

Fig. 14. — Eiförmige Mumie der Periode von Proto-Nazca. Aus einem Felsengrabe von Ocucaje, Thal von Ica.

Der Erhaltungszustand der Gräber und der Reste in ihnen spricht wenig für ein spätes Alter. Trotzdem begegnet ihre Altersbestimmung eigenthümlichen Schwierigkeiten, da sie weder in directen stratigraphischen, noch einfach ornamentgeschichtlichen Beziehungen, wie z. B. die von Tiahuanaco, zu den übrigen stehen.

Sehe ich gänzlich von der von mir in Stuttgart befolgten Beweisführung [1] ab, aus der nach meiner Ansicht das Tiahuanaco überragende Alter von Proto-Nazca klar hervorging, so kann ich mich jetzt für dasselbe Beweisobjekt auf eine Kette anderer Argumente stützen, die zwar nicht Erfahrungen aus derselben Gegend entnommen, aber nicht weniger

1. *Internat. Amerikanisten Kongress*, Stuttgart, 1904, XIV, 581 u. fg.

zwingend sind, da sie Erscheinungen derselben Cultur, wenn auch von einer anderen Gegend, in ihren Kreis ziehen.

Niemand kann bestreiten, dass die von mir mit Proto-Lima bezeichnete Cultur [1] der von Tiahuanaco vorausging. Wir finden ihre Scherben vergesellschaftet mit Gefässen des Tiahuanaco Stiles in der untersten Schicht des grossen Grabfeldes von Pachacamac. Wir finden sie dominirend, aber einige wenige Scherben guter Tiahuanaco Gefässe nebenbei, auf den Huacas von Aramburu, und in Nieveria einige jüngere Gräber mit tiahuanacoartigem Inhalt, andere, die den von mir mit Proto-Lima bezeichneten Typus aufweisen. Insofern werden beide Culturen in Gesellschaft angetroffen, aber mit gewissen ein höheres Alter der Cultur von Proto-Lima an sich empfehlenden Anzeichen.

Das älteste Gemäuer des Pachacamac Tempels, das älter ist als die Schicht von Tiahuanaco des Gräberfeldes an seinem Fusse, birgt zwischen seinen primitiven Ziegeln wohl Scherben vom Proto-Lima-Typus, aber keine im Stile von Tiahuanaco. Der Pachacamac Tempel in seiner ältesten Form gehörte also der Periode von Proto-Lima an, in dieser Periode waren seine ältesten Theile errichtet, davon zeugen noch Scherben von Gefässen derselben Periode, die nach der Zerstörung in den Gräbern am Fusse zurückblieben, und die tiahuanacoartigen Gräber derselben Schicht repräsentiren nur eine zweite Epoche, die der durch sie zerstörter Gräber folgte.

Die Huacas von Aramburu gleichen in der konstruktionsweise dem ältesten Theile des Tempels von Pachacamac. Somit ist auch für sie das Tiahuanaco vorausgehende Alter erhärtet.

Nun gleichen aber die zwischen dem Gemäuer des ältesten Tempels in Pachacamac, sowie die auf den Huacas von Aramburu gefundenen gleichalterigen Scherben stilistisch den Gefässen der Gräberfelder am Hafen von Chancay, in welchen auch protonazcaartige Gefässe u. s. w. gefunden wurden, die sich als noch älter erwiesen. Folglich ist der Proto-Nazca-Stil nicht nur älter als der von Proto-Lima, sondern auch älter als der von Tiahuanaco, der in Pachacamac offensichtlich dem ersteren nachstand.

Man kann zu dem letzteren Schlusse auch noch auf andere directere Weise gelangen.

In dem Gräberfeld von Jecuan bei Chancay findet man tiahuanacoartige Gefässe mit schwarz-weissen von dem bekanntesten Chancay-Typus, und alle Uebergänge zwischen beiden Typen zusammen. In anderen Gräberfeldern nahe bei Chancay werden schwarz-weisse Gefässe

1. XVI. *Amerikanisten Kongress*, Wien, 1908, pag. 357 u. fg.

des bekanntesten Chancay-Typus, incaische Typen und schwarze chimuartige Gefässe der letzten Zeit in denselben Gräbern vergesellschaftet angetroffen [1]. Daraus geht doch hervor, dass die Linie der Entwickelung von dem Stile von Tiahuanaco durch alle Schattirungen der sich daraus entwickelnden schwarz-weissen Keramik bis zu der letzten incaischen Zeit eine ununterbrochene ist. Alle Funde an der Südseite des Cerro de Trinidad beim Hafen, wo sich primitive weiss bemalte Gefässe von einem

Fig. 15. — Scherb eines Tellers mit einer protonazcaartigen Schlange bemalt, die einen tiahuanacoartigen Kopf trägt. Ruinen von Tiahuanaco, Bolivia.

besonderen Typus, protolimaartige und nazcaartige beisammen finden, wo auch der Bestattungstypus mit krumm zusammengebogen und auf die Seite gelegten Körpern noch ein ganz anderer ist, stehen ausserhalb der durch Tiahuanaco, — schwarz weiss Chancay — und incaartige Bestattungen anderer Gräberfelder gebildeten Kette cultureller Entwickelung im Thale. Es würde einen Verzicht auf natürliche Logik bedeuten, wollte man daraus nicht schliessen, dass die protolima-, protonazcaartigen

1. Vergleiche meine Sammlungen in Museum von Californien.

und die weiss bemalten Gefässe den Typus der allen jenen anderen vorausgegangenen Cultur des Thales darstellen.

Was aber für Chancay gilt, muss auch für Ica und Nazca gelten, wo wir protonazca- und tiahuanacoartige Gräberfelder in völlig gesonderten Reihen antreffen.

Eine Fülle von Erscheinungen, deren innere Ordnung ohne diese Erkenntniss im Dunkeln bleibt, erklären sich durch die neu erlangten Thatsachen :

so die Mischung stilistisch verschiedener Ornamente, deren einer Component dem Proto Nazca Stil entlehnt ist, in den oben berührten Erscheinungen [1],

die ornamentalen Dreiecke unter den Augen, ein Element des Proto-Nazca Stiles an einem in einem tiahuanacoartigen Grabfeld gefundenen Gefässe (Tafel XI, Fig. B, n° 1),

die Stilmischung einer protonazcaartigen ornamentalen Schlange mit einem rein tiahuanacoartigen Thierkopf an einem von mir in Tiahuanaco erlangten Gefässscherben (Fig. 15) [2],

die Auffindung einzelner protonazcaartiger Gefässe in einem Grabfelde in Chaviña, das ganz mit tiahuanacoartigen Mumien erfüllt war [3],

die mannigfaltigen schon in meinem stuttgarter Vortrag berührten Analogien des Proto-Nazca und des Tiahuanaco Stils, von denen der letztere, wie auch durch den 1895 in Tiahuanaco erlangten Gefässscherben erschlossen wird, offenbar auf den Schultern des ersteren erwachsen ist.

Geht der Proto-Nazca Stil allen übrigen culturellen Stilen des alten Peru voraus, so ist auch ohne weiteres der Grund klar, weshalb die in derselben Periode geschaffenen, jetzt hügelartigen monumentalen Bauwerke der Küste von Chincha und Pisco so sehr verfallen sind.

Man versteht auch ferner den offenbaren stilistischen Einfluss der Proto Nazca Cultur auf die Gefässverzierungen der Bewohner des ältesten Muschelhügels in Ancon [4].

Es wird ferner klarer, weshalb die langen und lang deformirten Schädel der protonazcaartigen Gräber von Ica so gänzlich, wie die ältesten von Trujillo, aus der Reihe der mehr brachycephalen Typen fallen, die von Tiahuanaco an bis zum Ende der vorspanischen Zeit den Inhalt der Gräber von Ica bilden.

1. Siehe oben, pag. 361.
2. V. A. 12318 im Berliner Museum für Völkerkunde.
3. Vergleiche die Sammlungen des Museums in Lima.
4. Vergleiche meinen ersten Stuttgarter Vortrag, *l. c.*, pag. 576-577.

Die Form der Mumien in den protonazcaartigen Gräbern von Ica war die reine Eiform, wie aus zwei in Felsengräbern bei Ocucaje gefundenen Mumien dieser Zeit (vergleiche oben, Fig. 14) mit Sicherheit hervorgeht. Dieselbe Mumienform wurde auch in dem der Proto-Lima Periode angehörigen Gräberfelde von Nieveria gefunden [1]. So kann man diesen Mumientypus als den für die Periode charakteristischen ansehen. Die Periode von Tiahuanaco brachte einen anderen Mumientypus auf, den der wohlgenähten Bündel mit hervorstehenden Köpfen (Fig. 16), der zum Zwecke persönlicher Verehrung der Mumien erfunden, bis zum Ende der vorspanischen Zeit fort wirkte. Dahingegen sind die in der späteren Ica Zeit üblichen Bestattungen in Gestalt eiförmiger Mumienbündel, die in grosse irdene Töpfe gesetzt wurden (Fig. 17) [3], wohl als eine Fortbildung des ursprünglichen Proto-Nazca Typus zu betrachten. Erst die Inca brachten an der Küste wieder einen neuen Mumientypus auf, den man in Gräbern der mittelperuanischen Küste vielfach findet: regellos in allerhand Tücher eingeschlagene, einfach gefaltete Körper [4].

Fig. 16. — Typische Mumie der Periode von Tiahuanaco, mit einer gefiederten den Schädel verhüllenden Maske und einem Gobelinhemd mit tiahuanacoartigem Muster bekleidet. Chaviña [2], Thal von Acarí.

1. Beispiele im Museum von Lima.
2. Von Chaviña, Museum von Lima, vergl. auch. W. Reiss und A. Stuebel, *Das Todtenfeld von Ancon*, Taf. 16 u. fg.
3. Zahlreiche Beispiele im Museum von Californien.
4. Vergleiche W. Reiss und A. Stuebel. *l. c.*, pl. 24, 26 fig. 2, etc. Die Mumien von

Fig. 17. — Conische Bündel von Mumien in grossen Töpfen verwahrt. Letzte vorincaische Periode. Chulpaca, Thal von Ica.

Fig. 18. — Hemd aus Gobelin mit Gesichtern im Stile von Tiahuanaco verziert. Chaviña, Thal von Acarí.

Man sieht, man kann aus der Folge der alten Culturen, auch der alten peruanischen, allerhand lernen, wenn man der sichtenden Schaufel des Archaeologen vertraut und nicht blos in Museen erwachsenen abstracten Theorien.

der ersten Terrasse des incaischen Sonnentempels in Pachacamac waren auch von dieser Art.

LINGUISTIQUE BOLIVIENNE.

LES AFFINITÉS DES DIALECTES OTUKÈ,

Par G. de CRÉQUI-MONTFORT et P. RIVET.

Dans un précédent mémoire [1], nous avons proposé de réunir *provisoirement* en un groupe linguistique indépendant, le groupe Otukè, trois langues indiennes de la Basse-Bolivie : l'Otukè, le Kovareka et le Kuruminaka, auxquelles on pourrait peut-être adjoindre le Korabeka, le Kuravè, le Kurukaneka et le Tapii.

A cette occasion, nous avons montré que ces idiomes, bien que parlés par des tribus en contact avec des peuplades Chiquito, Samuku et Arawak, ne pouvaient être rattachés à aucun de ces trois groupes, malgré le nombre relativement considérable de concordances lexicographiques relevées avec les dialectes arawak notamment.

Poursuivant nos recherches sur la Basse-Bolivie, nous avons pu constater que l'Otukè présente au contraire des affinités très nettes avec le Bororó, affinités déjà entrevues en 1895 par von den Steinen [2], et c'est le fait que nous désirons mettre en évidence dans cette note.

* * *

Les Bororó, comme l'on sait, occupent un immense espace compris entre le haut Paraguay à l'ouest et le haut Parana à l'est [3].

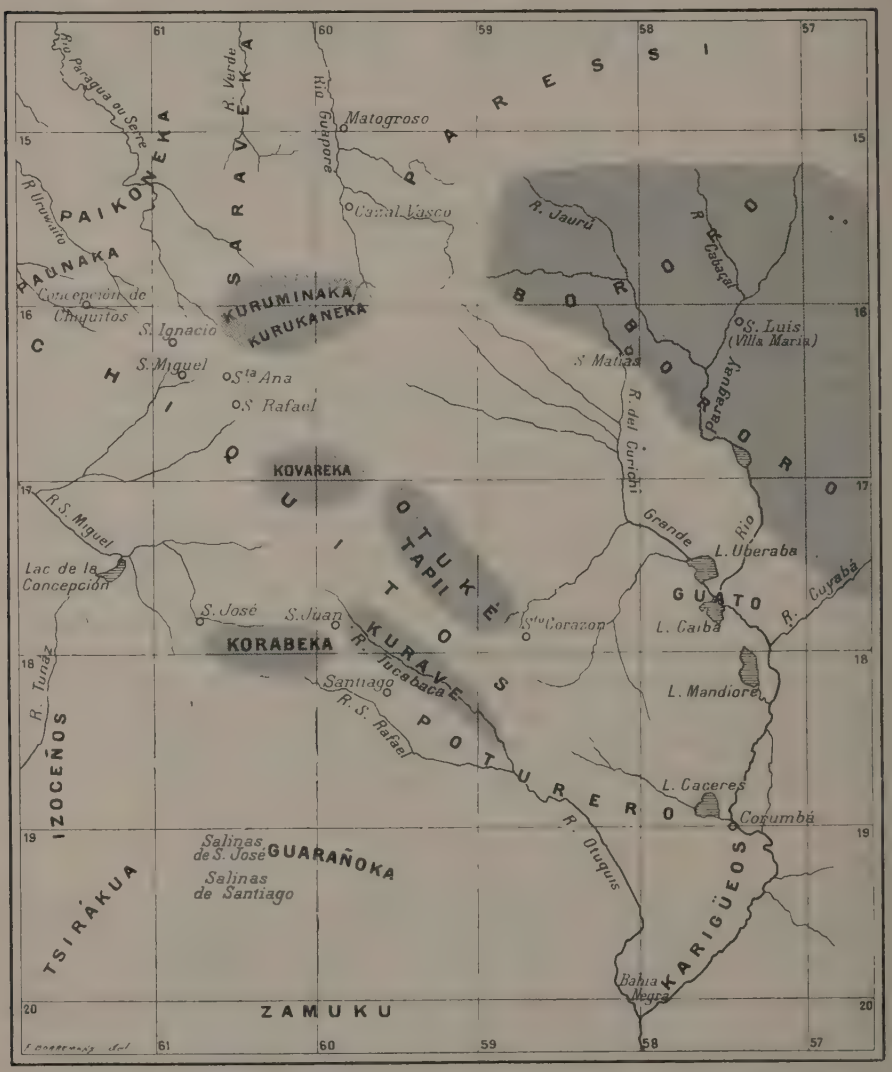
Leurs représentants les plus occidentaux habitent le territoire compris entre le rio Paraguay et le rio Cuyabá, où ils forment deux groupes prin-

1. Créqui-Montfort (G. de) et Rivet (P.). *Linguistique bolivienne. Le groupe Otukè* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. IX, 1912, p. 317-337).

2. Steinen (Karl von den). *Die Schamakoko-Indianer* (*Globus*, t. LXVII, 1895, p. 325-330), p. 330, note 9.

3. Ehrenreich (Paul). *Die Einteilung und Verbreitung der Völkerstämme Brasiliens nach dem gegenwärtigen Stande unsrer Kenntnisse Dr A. Petermanns Mitteilungen aus Justus Perthes' geographischer Anstalt*, t. XXXVII, Gotha, 1891, p. 81-89, 114-124), p. 122.

cipaux, les « Bororó da Campanha », qui vivent en aval de Villa Maria, sur la rive droite du Paraguay et du Jaurú, et s'étendent vers les terri-



Carte de la Basse-Bolivie indiquant la position des tribus du groupe Otukè.

toires boliviens, les « Bororó Cabaçaes » établis sur les rives et dans le bassin des rios Cabaçal et Jaurú [1]. Ces Bororó sont donc la tribu indienne

1. Cardús (R. P. Fr. José). *Las misiones franciscanas entre los infieles de Bolivia*. Barce-

la plus immédiatement en contact avec nos diverses peuplades Otukè, du côté de l'est.

*
* *

La parenté de l'Otukè et du Bororó ressort des comparaisons lexicographiques suivantes [1] :

	Otukè [2].	Bororó.
arc	*vevika* (O)	*baiga*, *bahiga* (S) *baigga* (F)
autruche	*bahari* (O)	*pari* (S)
banane	*aku* (O)	*ako* (C)
beau-frère	*i-ñoto* (C)	*i-nodou* (S)
bec	*oho* (O)	*oto*, *åto* (S)
boire	*ako* = bois ! (C) *aku-tuto* = bois ! (K)	*ikotuē* (C) *koddúa* (F)
bon	*emaka* (C) *sīt-īmaxa* (K) *imaxa-he* = je vais bien (O)	*p-emága* (F)
cabiai	*okivia* (O)	*akiua* (S)
canard	*turupare* (C)	*trubare* (S)
cerf	*huaroa* (O)	*garo* = daim (C)
cheveux	*t-taho-vihi* (O)	*i-táu* = mes cheveux (F) *i-tao* (S) *i-tè* (C)

lone, 1886, p. 279; Steinen (Karl von den). *Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens. Reiseschilderung und Ergebnisse der zweiten Schingú-Expedition, 1887-1888.* Berlin, 1894, p. 441. On trouvera la bibliographie complète des travaux parus sur les Bororó in : Chamberlain (Alexander F.). *The Allentiacan, Bororoan, and Calchaquian linguistic Stocks of South America* (*American Anthropologist*, new series, t. XIV, 1912, p. 499-507), p. 501-503. Nous signalerons en outre les deux ouvrages suivants : *I Bororos-Coroados del Matto Grosso-Brasile.* Tipografia salesiana, Turin, 1906, 20 p.; *Elementos de grammatica e Diccionario da lingua dos Boróros-Coroados de Matto-Grosso, pela Missão salesiana*, Cuiabá, 1908, 68 p.

1. Pour nos comparaisons avec le Bororó, nous nous sommes servis des trois vocabulaires suivants : Castelnau (Francis de). *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud, de Rio de Janeiro à Lima, et de Lima au Para. Histoire du voyage*, t. V, Paris, 1851, p. 285-286; Steinen (von den), *op. cit.*, p. 545-547; Frič (Vojtěch) et Radin (Paul). *Contributions to the study of the Bororo Indians* (*The Journal of the anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, t. XXXVI, Londres, 1906, p. 382-406), p. 401-405.

Nous désignerons les mots empruntés à chacun de ces vocabulaires respectivement par les lettres C, S, F.

2. O = Otukè, C = Kovareka, K = Kuruminaka.

	Otukè.	Bororó.
chicha	*i-čoro* (K) *čoro* (O) *i-yoro* (C)	*cúru* (F) *uoro* = Buritíwein (S)
ciel	*huaru* (O)	*baru* (S)
cire	*sure-bori* (O)	*miau-bori* (S)
cœur	*i-šo* (O)	*ti-ekũ* (C)
coati	*uktahi* (O)	*atoè* (C)
corne	*ukikua* (O)	*kiga* (S)
côte	*i-čura* (O)	*iúra* (F)
coton	*akihu-mari* (O)	*akigo* = fil de coton (S) *achígo, acchíggu* = petite corde (F)
dent	*i-tio* (O)	*i-tó* (S) *i-ta* (C) *i-to* = mes dents (F)
dormir	*anuta-ke* (O)	*noddúa* (F)
étoile	*uke-ma* (O)	*ikè* (C)
fer	*neheri* (O)	*merire* (S) *meríri* (F)
feu	*reru* (O)	*yoro* (S) *yóru, ioru* (F)
feuille	*rarī* (O)	*laru* (S)
flèche	*tehua* (O)	*túggo* (F) *tugo* (S)
forêt	*itura* (O)	*itora* (S)
fourmilier	*apohè* (O) *apoha* = écureuil (O)	*apoga* (S) *apu* = paca (S)
hocco	*husè* (O)	*uè* (C)
jaguar	*anteko* (C) *aktešo* = cerf (O)	*adugo* (S) *addúggo* (F) *atuo* = cerf (C)
jaguar	*ahi* (O) *ade-makate* = chat ocelot (O)	*ati* (C)
langue	*i-čeru* (O)	*iccheru* (F) *i-keru* (S) *teru* (C)
loup	*rèhè* (O)	*rie* (S)
lune	*ari* (O)	*ari* (S-C) *ári, árzi* (F)
main	*keara* = bras (O)	*i-kera* (S) *i-chéra* (F)
maison	*hual'a* (O)	*i-uai* (S) *bái* (F)
mouche	*ruka* (O)	*ruke* (S)
moustique	*mase* (O)	*maše* (S)
narines	*i-šeno-poro* (O)	*i-keno-ya-poro* (S)
nez	*i-šeno* (O)	*chénno, iechénno* (F) *i-keno* (S)
ombilic	*i-čenapo* (O)	*i-könabo* (S)
ongle	*i-reki* (O)	*yuréghi* = ongles du pied (F) *iurege* = ongles du pied, *bu-regi* = griffe (S)

	Otukè.	Bororó.
peau	*i-rivi* (O)	*i-wire* (S)
père	*i-yoxa* (C) *čoko* (K)	*i-iuga* (S)
perruche	*kitio* (O)	*kida* (S)
pierre	*tohori* (O) *tiri* (C)	*tori* (S) *tóri* (F) *toli* (C)
plante du pied	*i-vire-egua* (O)	*i-ure-ka* (S) *i-n-úre* = mon pied (F)
poisson	*ahaŕo* (O)	*kare* (S)
poisson surubi	*orohuari* (O)	*orari* = poisson pintado (S)
poitrine	*i-miaura* = sein (O)	*i-morora* (S)
rat, didelphe	*enohuari* (O)	*enokuri* = tatou cascudo (S)
sang	*i-kioka* (O)	*kogua* (S) *i-ko* (C)
serpent	*ahuaku* = crotale (O)	*auago* (S)
soleil	*neri* (O)	*meri* (S) *meri* = jour (C) *meriggi* = jour (F)
talon	*i-viaro-to* (O) *i-viora* = cuisse (O)	*i-viyora* = coude (S) *ippióra* = coude (F)
tapir	*kuhui* (O)	*kui* (C)
tatou	*ohuaru*	*okuari* (S) *waru* (C)
terre	*moktuhu* (O)	*moto* (S-C)
tête	*i-čoara* = front (O) *taura-axute* = cervelle (O)	*i-táura*, *i-káura* (S) *i-tawara* (C) *tira-toto* = cervelle (C) *i-táuro* (F)
tortue	*zerikiki* (K) *rerikeke* (O)	*džorigige* (S)
vent	*vuauru* (O)	*bakuro* (S)
ventre	*i-yure tanavo* = vessie (O) *i-čeuru* = intestins (O)	*i-kuri* (S) *i-uri* (C)
verge (pénis)	*i-viaha* (O)	*i-uaga* (S)

Ces comparaisons ne montrent pas seulement l'étroite relation qui existe entre l'Otukè et le Bororó, elles confirment aussi la parenté de l'Otukè avec le Kovareka et le Kuruminaka, en établissant entre ces trois dialectes un nouveau lien du fait de leurs communes affinités.

Dans notre premier mémoire, nous avons signalé que le *č* du Kuruminaka et de l'Otukè paraissait correspondre à *y* en Kovareka. A son tour, le *č* ou *š* de l'Otukè correspond souvent à *k* en Bororó :

		Otukè.	Bororó.
Ex. :	langue,	*i-čeru*,	*i-keru*,
	nez,	*i-šeno*,	*i-keno*,
	ombilic,	*i-čenapo*,	*i-kõnabo*,
	cœur,	*i-šo*,	*ti-ekũ*.

Le mot qui désigne la chicha nous fournit même tous les stades de cette transformation dialectale : nous le trouvons en effet sous la forme

kúru, en Bororó,
i-čoro, *čoro*, en Kuruminaka et en Otukè,
i-yoro, en Kovareka.

Dans le même ordre d'idées, nous devons signaler entre l'Otukè et le Bororó les correspondances suivantes :

g, *k* en Bororó correspond souvent à *h* en Otukè :

	Bororó.	Otukè.
verge,	*i-uãga*,	*i-viaha*,
tatou cascudo,	*eno-kuri*,	*eno-huari*, rat, didelphe,
fourmilier,	*apoga*,	*apoha*, écureuil,
poisson,	*kare*,	*aharo*,
fil de coton,	*akigo*,	*akihu-mari*, coton,
daim,	*ɣaro*,	*huaõra*, cerf,
tatou,	*okuari*,	*ohuaru*,
flèche,	*túggo*, *tugo*,	*tehua*.

ba en Bororó correspond à *vua*, *hua* en Otukè :

	Bororó.	Otukè.
ciel,	*baru*,	*huaru*,
vent,	*bakuro*,	*vuauru*.

t en Bororó correspond à *h* en Otukè dans les deux exemples suivants :

	Bororó.	Otukè.
bec,	*oto*, *ãto*,	*oho*,
jaguar,	*ati*,	*ahi*.

Enfin, *u* en Bororó correspond à *vi* en Otukè :

	Bororó.	Otukè.
verge,	*i-uaga*,	*i-viaha*,
cabiai,	*akiua*,	*okivia*,
plante du pied,	*i-ure-ka*,	*i-vire-egua*.

* * *

En outre des concordances lexicographiques dont nous venons de donner la liste, il est facile de trouver entre l'Otukè et le Bororó des ressemblances d'ordre grammatical aussi décisives pour appuyer notre thèse.

Nous avons signalé dans nos trois dialectes boliviens la fréquence du préfixe *i-*, que nous considérions comme un préfixe possessif, par analogie avec ce qui existe dans un grand nombre de langues sud-américaines. Cette supposition est entièrement confirmée par l'étude comparative du Bororó. Cet idiome possède en effet exactement le même préfixe qui correspond à la relation possessive de la première personne :

i-wiya, mon oreille (S) ;
i-keno, mon nez (S) ;
i-taura, ma tête (S) ;
i-táu, mes cheveux (F) ;
i-to, mes dents (F) ;
etc....

En Bororó, la relation possessive de la 2e personne « votre » est indiquée par le préfixe *te-* :

votre oreille, *te-wiya* (S) ;
votre nez, *te-geno* (S) ;
votre tête, *te-taura* (S).

Nous retrouvons ce préfixe en Otukè dans les deux mots suivants :

barbe, *te-ravihi*,
molaires, *ti-axarõ*,

et, pour le premier au moins de ces deux exemples, on conçoit aisément pourquoi l'indien informateur a employé ce préfixe au lieu du préfixe *i-*

habituel. Les Indiens n'ayant pas de barbe, il est probable que d'Orbigny a dû montrer la sienne en posant sa question, et tout naturellement, le mot demandé lui a été donné sous la forme « votre barbe ».

Comme l'Otukè, le Bororó emploie avec une grande fréquence le suffixe *-ra* dans les mots désignant les diverses parties du corps :

i-táu-ra, i-káu-ra, tête (*i-tao*, cheveux) (S);
i-kaná-u-ra, épaule (*i-kana*, bras) (S);
i-ure-rá, dos du pied (*i-ure*, pied) (S);
i-kogu-ra, menton (S);
i-moro-ra, poitrine (S);
i-viyo-ra, coude (S);
i-taga-ra, avant-bras (S);
i-ke-ra, main (S).

Le Bororó nous fournit même peut-être la signification primitive de ce suffixe, que l'étude de notre vocabulaire Otukè ne nous avait pas permis de deviner. Le mot *ra* signifie en effet en Bororó « os ». Les mots que nous venons de citer devraient donc s'interpréter exactement « os de la tête », « os de l'épaule », « os du pied », etc...

Nous avons signalé en Otukè la présence du suffixe *-vi* dans les mots désignant les poils du corps. Ce suffixe existe en Bororó sous une forme très voisine *-bŏ* (*zö, sö*, dans le vocabulaire de de Castelnau) :

yokoparira-bŏ (S), *te-moka-sŏ* (C), sourcils;
yoko-bŏ (S), *i-tè-zö* (C), cils ;
i-koga-bŏ, moustaches (S).

Nous savons que le suffixe *-rógo* sert en Bororó à former les diminutifs. Il existe également en Otukè : *i-čai-roko*, enfant mâle.

Enfin le suffixe *-poro* indique dans les deux langues les orifices : à *i-ẑeno-poro*, narines, en Otukè, correspondent en Bororó : *i-keno-ya-poro*, narines, *i-viya-ya-poro*, conduit auditif, *nogua-boro*, orifice dans la lèvre inférieure, *iruo-poro*, gorge, *bái-poro*, *bái-bóra*, porte.

Ces quelques faits nous paraissent suffisants pour légitimer la réunion en une seule famille des dialectes Otukè et Bororó, famille à laquelle nous conserverons son indépendance, rien ne permettant pour l'instant de rattacher le Bororó au groupe guarani, comme l'ont fait autrefois de Castelnau, Martius et Brinton [1].

1. Castelnau (de), *op. cit.*, p. 285; Martius (Carl Friedr. Phil. von), *Beiträge zur*

En résumé, le groupe Otukè ainsi constitué comprend :

l'Otukè,
le Kovareka,
le Kuruminaka,
le Bororó,

et, sous réserves,

le Korabeka,
le Kuravè,
le Kurukaneka,
le Tapii.

28 avril 1913.

Ethnographie und Sprachenkunde Brasiliens. II. *Zur Sprachenkunde*, Erlangen, 1863, p. 14 ; Brinton (Daniel G.). *The American Race*, New-York, 1891, p. 235.

SOUTHERN PAIUTE AND NAHUATL
A STUDY IN UTO-AZTEKAN,[1]

BY EDWARD SAPIR

This paper is far from an attempt to deal systematically with the comparative study (phonology and morphology) of the Uto-Aztekan languages. The lexical and grammatical material available for the larger number of these languages is still too scanty and, more than that, too poor in quality to make such a study practicable or, at any rate, easy. And yet it is clear that if we are ever to get beyond the embryonic stage of merely vaguely affirming or doubting the validity of the Uto-Aztekan synthesis, we must cheerfully attack the fundamental problems of the phonetic and morphologic comparison of the languages concerned with a view to reconstructing, as far as feasible, the main features of their hypothetical prototype. Following Buschmann's "Spuren der Aztekischen Sprache" (Buschmann, however, as Kroeber points out, did not positively affirm that the Shoshonean, Sonoran, and Nahuatl languages are genetically related) and Brinton's "American Race" (in which "Uto-Aztekan" was first put forth as stock name), it has been quite customary in linguistic and ethnological works to assume the Uto-Aztekan linguistic stock as a valid construction. Thus, F. N. Finck, in "Die Sprachstämme des Erdkreises," 1909, adopts it without question ("Uto-astekischer Sprachstamm," pp. 81, 82). The evidence for the construction, as hitherto presented, is, however, not convincing.

1. Most characters have self-evident phonetic values. Certain phonetic symbols used in this paper may need explanation. In Ute and Southern Paiute forms, A denotes *u* of English *but*; *ä*, *a* of English *hat*; *â*, very open *o*, approaching *a*; *ɔ*, open *o*, as in German *voll*; *o*, close as in English *note* or French *chose*; *ü*, weakly rounded open *i*; *ö*, about as in German (may be either open or close); *I*, rather obscure open *i*, verging toward *ï*; *ï*, high-back-narrow-unrounded (completely unrounded *u*); *U*, duller variety of *i* (wide, not so high, and probably slightly rounded, thus suggesting something of *u*). Long vowels are denoted by ¯; nasalized vowels by ˛; ' denotes aspiration; ' followed by superior vowel or superior vowel after voiceless spirant) denotes aspiration with definite vocalic timbre (voiceless vowel); ' denotes stress accent. *y*, as

In his résumé of the problem [1] Kroeber summarizes in tabular form the lexical evidence, insofar as it affects all three Uto-Aztekan groups (Nahuatl, Piman-Sonoran, and Shoshonean), on the basis of Buschmann's Nahuatl-Sonoran and of his own Shoshonean material. The rather small amount of lexical evidence that is presented by him [2], unprovided

in English *yes*; *w*, as in English *well*; *y* denotes palatalization of preceding consonant; ^{w}, voiceless *w*; η, as in English *sing*; *š*, as in English *ship*; *tš*, as in English *church*; ^{n}, voiceless *n*; *ϕ*, voiceless bilabial *f*; *q*, moderately velar *k*; *γ*, voiced velar spirant (cf. *g* of North German *Tage*); ^{γ}, weak glide-like *γ*; *x*, as in German *ach*; ' glottal stop; stopped consonants (*p*, *t*, *q*) with superposed ' are pronounced with simultaneous closure of glottis (they are not, however, identical with "fortis" consonants); · indicates preceding long consonant. For Nahuatl, Spanish orthography has been retained. Kroeber's orthography is accommodated to my own (*c* and *tc* changed to *š* and *tš*; *ñ* to η; ^{n} to ¸; his italic *ũ* and *õ* seem to correspond respectively to my *ĭ* and *U*, but have been retained; *dj*, as in English *judge*). Diguet's Huichol orthography has been preserved (*j* as in French); also Russel's Pima (*U* probably equivalent to my *U*; *d*, long open *o*, my *ɔ̄*); and Preuss' Cora (*x̣*, as in German *ich*; ` represents "saltillo", vocalic rearticulation). * represents hypothetical forms; < means "derived from," > "from which is derived".

Abbreviations of tribal names :

A. C., Agua Caliente
Ban., Bannock
Bank., Bankalachi
Cah., Cahita
Cahu., Cahuilla
Fern., Fernandeño
Gabr., Gabrielino
Giam., Giamina
Git., Gitanemuk
Huich., Huichol
Luis., Luiseño
Möh., Möhineyam
Mono (N. F.), Mono of North Fork dialect
Mono (In.), Mono of Inyo Co. dialect
N., Nahuatl
S. J. C., San Juan Capistrano
Ser. (H.), Serrano of Highland dialect
Shik., Shikaviyam
S. P., Southern Paiute
Tar., Tarahumare
Tep., Tepehuane
Tüb., Tübatulabal
Wob., Wobonuch (see Kroeber, *S. D.*, p. 165).

1. A. L. Kroeber, *Shoshonean Dialects of California*, University of California Publications, American Archaeology and Ethnology, vol. 4, 1907, pp. 65-165 (cited *S. D.*). For Uto-Aztekan see pp. 154-163.

2. Out of forty Nahuatl words compared, only six seem irrelevant in their context,

as it is with definite indications of the operation of phonetic laws and unsupplemented by morphological evidence, can, however hardly be regarded as more than strongly suggestive. At any rate, it does not constitute a clear demonstration. While working on Southern Paiute material [1], the writer was more and more impressed by the lexical and morphological similarities that cropped up between Nahuatl and Shoshonean. As Nahuatl and Southern Paiute are territorially quite remote (the latter is spoken in extreme northwestern Arizona and in southwestern Utah, while Ute is spoken in northern Utah and in Colorado) and as there is every *à priori* reason to believe that of all Uto-Aztekan languages these two may be as mutually divergent as any, these similarities have much of the nature of an *à fortiori* argument in reference to the validity of the Uto-Aztekan theory. While the evidence here presented makes use chiefly of Southern Paiute and Nahuatl material, other Shoshonean languages [2] are also utilized, even in cases where no cognate forms are available from Southern Paiute. To a limited extent Piman-Sonoran material [3] also is employed. For Nahuatl forms Rémi Siméon's

having no ascertainable connection with Shoshonean forms given in the same column. These are *macuilli* "five" (except insofar as it, like most Shoshonean terms for "five", involves *ma-* "hand"), *ilhuicatl* "sky" (only Sonoran forms seem cognate), *tonatiuh* "sun" (< *tona* "faire chaud, faire soleil"), *yollòtli* "heart", *tlalli* "earth", and *iztatl* "salt" (this has Shosonean cognates, but has nothing to do with Cora *úna*, Tüb. *uŋa-l*, and related forms). Thirty-four Nahuatl stems thus remain as comparable material. It may be noted in passing that Kroeber sometimes does violence to Nahuatl forms in subjecting them to his uniformizing orthography. Thus, *calli* "house" (assimilated from * *cal-tli*) should not have been given as *kali*, whose *-i* is thus suggested to be directly comparable to that of Tüb. *hani-l* and related forms; N. *ll* is, of course, etymologically distinct from *l*. To be sure, as we shall see later, back of *calli* lies * *kali-tli*.

1. Ute texts and grammatical notes were obtained in the summer of 1909. More extensive Southern Paiute material of a similar nature was obtained in the spring of 1910. Both sets of material were procured under the auspices of the Museum of the University of Pennsylvania. Ute and Southern Paiute are closely related dialects of the Ute-Chemehuevi group of Plateau Shoshonean. Northern Paiute, which must not be confused with Southern Paiute, is closely related to Bannock and Mono, these languages constituting members of the Mono-Paviotso or Mono-Bannock group of Plateau Shoshonean. See above.

2. Shoshonean forms, other than those from Ute and Southern Paiute, are quoted from Kroeber, *S. D.*, and from Kroeber, *Notes on Shoshonean Dialects of Southern California*, University of California Publications, American Archaeology and Ethnology, vol. 8, 1909, pp. 235-269 (cited *N. S. D.*).

3. Quoted chiefly from Kroeber, *S. D.*, pp. 159-161. For his Piman-Sonoran forms Kroeber has made use of Buschmann, Parry's and Coulter's vocabularies contained respectively in Schoolcraft and Scouler and quoted by Buschmann (for Pima), Pimentel, F. Müller, Hernandez, and Lumholtz (see *S. D.*, p. 158). Kroeber has normalized

" Dictionnaire de la Langue Nahuatl ou Mexicaine ", 1885 [1], has been used. A serious shortcoming of this work is its failure to mark length of vowels and saltillos, both of the which are points that will undoubtedly prove to be of the utmost importance for comparative Uto-Aztekan work. Where possible Carochi's grammar [2] has been employed to supply this deficiency.

For the Shoshonean languages we have Kroeber's classification, based almost entirely on lexical evidence [3]. It seems a satisfactory one for the present, though whether it will eventually be borne out by morphological considerations remains to be seen. Four main divisions are recognized by Kroeber : the Plateau branch, the tribes of which inhabit the vast arid stretches of the Great Basin ; the Tübatulabal of Kern River, California ; the Southern Californian branch ; and the Hopi of the pueblos of Tusayan, Arizona. The Plateau branch Kroeber further subdivides into three main groups : — the Shoshoni-Comanche (including the Comanche, the Shoshoni proper, and the Shikaviyam of California) ; the Ute-Chemehuevi (including the Northern and Southern Ute, the Southern Paiute, andt he Chemehuevi and Kawaiisu of California) ; and the Mono-Paviotso or Mono-Bannock (including the Bannock, the Northern Paiute or Paviotso, and a number of tribes of Eastern California generally referred to locally as " Paiute " and of which the Mono may be taken as the type). The Southern Californian branch is also subdivided into three groups : — the Serrano, spoken in several dialects (Möhineyam, Gitanemuk, and others) ; the Luiseño-Cahuilla (including the San Luiseño, the San Juaneño of " Netela " speech, the Agua Caliente, and the Cahuilla) ; and the Gabrielino (including the Gabrielino and the Fernandino) of " Kizh " speech.

all orthographies to correspond to his own. Besides this body of Piman-Sonoran material, some use has here been made of Huichol forms contained in Léon Diguet, *Idiome Huichol, Contribution à l'étude des langues Mexicaines*, Journal de la Société des Américanistes de Paris, N. S., VIII, 1911, pp. 23-54 (cited *L. M.*), and of Pima forms embodied in texts forming part of Frank Russel, *The Pima Indians*, 26th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1904-05, published 1908, pp. 3-389 (cited *P. I.*), For Cora forms K. I. Preuss' recently published *Die Nayarit-Expedition, Erster Band : Die Religion der Cora-Indianer, in Texten nebst Wörterbuch*, 1912, Cora-German vocabulary pp. 299-366 (cited *N. E.*), has proved valuable. It is to be earnestly hoped that more Uto-Aztekan material of the grade of excellence exhibited by this Cora material will be forthcoming.

1. Cited simply as R. Siméon.

2. El Padre Horacio Carochi, *Arte de la Lengua Mexicana*, 1645 ; reprinted 1892 by the Museo Nacional de México. All long vowels and saltillos in Nahuatl forms here quoted rest on Carochi's authority.

3. See Kroeber, *S. D.*, pp. 97-101.

The Piman-Sonoran languages do not seem to have been adequately classified. Some of the more important languages of this division are the Pima of Arizona and northwestern Mexico (including also the Papago of Arizona and Mexico), the Opata, the Tarahumare, the Cahita (including the Yaqui), the Tepehuane, the Huichol, and the Cora; the last six of these are spoken in Mexico only [1]. Whether all these form a definite linguistic group as contrasted with the Shoshonean languages on the one hand and with the Nahuatl on the other, or whether they are to be subdivided into two or more major divisions coördinate with Nahuatl and Shoshonean, or whether, finally, some of them at least, say Cora and Huichol, form a closed major group with Nahuatl, are questions that still await solution [2]. Presumably volume III of Preuss' *Nayarit-Expedition* [3] will throw much light on these matters. To the Nahuatl division belong, besides Nahuatl or Aztec itself, also its southern offshoots Pipil, still spoken in San Salvador, and Nicarao of Nicaragua (extinct) [4].

The comparative Uto-Aztekan material here presented is partly phonological, partly morphological in character, the purely lexical element being taken notice of merely as illustrative of these. However, an attempt will be made to utilize practically all the lexical evidence at the writer's disposal, though, it may be remarked, he has found this growing so under his hands from time to time that there is small doubt that considerably more such evidence will be available by the time this paper goes to press. And, indeed, the very nature of the subject, progressive as it must be, if it is to be fruitful at all, makes anything like a closed or definitive treatment impossible. The writer is prepared to find that much of what is advanced in this paper will later be found untenable. He hopes that it may speedily become antiquated for the very reason that the fundamental thesis will be found to be correct and capable of fuller and better-grounded elaboration.

1. According to my friend J. A. Mason, who has studied the Tepecano of northern Jalisco under the auspices of the International School of Mexican Archaeology and Ethnology at Mexico, this tribe belongs linguistically with the Tepehuane, and both form a closed group with the Pima-Papago as against all other Sonoran languages.

2. For the mapping of the Sonoran and Nahuatl languages see Cyrus Thomas and J. R. Swanton's *Indian Languages of Mexico and Central America and their Geographical Distribution*, Bureau of American Ethnology, Bulletin 44, 1911.

3. See *N. E.*, p. iv, where "Texte der Mexicano nebst Wörterbuch Mexicano-Deutsch und Zuzammenstellung der verwandten Nahuatl-, Cora, und Huichol-Worte sowie einer vergleichenden Grammatik dieser Sprachen" are announced.

4. For interesting remarks on Pipil as compared with Nahuatl proper, see pp. 728-734 of W. Lehmann's *Ergebnisse einer Forschungsreise in Mittelamerika und Mexico, 1907-1909*, Zeitschrift für Ethnologie, 1910, pp. 687-749 (cited *E. F. M.*).

I. Phonology.

The most feasible method in treating of the phonetic relations between Nahuatl and Southern Paiute seems to be to start from the single Nahuatl sounds, for, as will be obvious in the sequel, Southern Paiute has developed a number of secondary forms of the original Uto-Aztekan vowels and consonants and hence does not easily lend itself as point of departure. In some cases, where the Nahuatl sound is evidently secondary, it will be better to start from the hypothetical Uto-Aztecan sound. The regular correspondences in Southern Paiute of Nahuatl vowels and consonants will be first indicated, the less regular or, at any rate, less frequent correspondences will then follow.

a) *Vowels and Diphthongs.*

The Nahuatl vocalic system seems simple and clear-cut. There are only four distinct vocalic qualities recognized, all of which may appear as long or short : *a*, *e*, *i*, and *o* (with which *u* often varies). Besides these, two diphthongs appear, *ai* and *au*. Many examples of the latter, however, are doubtless only apparent, such orthographies as *nāuh* " my water " being evidently meant to represent vowels followed by labialized aspiration (or perhaps better voiceless *w*) ; *nā*$^{'w}$ would probably be a more adequate orthography for this word (similarly, *ōçaliuh* " it stuck to it " might be understood as *ōsali*$^{'w}$) [1].

Turning to Southern Paiute, we are confronted with some sixteen or more vocalic qualities, but most of these are variants of a smaller number of primary vowels and are due to the retroactive or progressive influence of neighboring consonants or vowels. For the purposes of this paper it will not be necessary to operate with any of the secondary vocalic changes, as these are of interest from the point of view of Southern Paiute phonology only. Five primary vowels are found : — *a*, variants of which are *A* (as in English *but*), open *e* (as in French *messe*), *ä* (as in English *hat* ; this and open *e* seem to be rather more frequent in Ute than in Southern Paiute), close *e* (quite infrequently), and *å* (dark in quality, say between *a* and open *o*) ; *i* (either open or close), with close *e* (as in French

1. Dr. Fr. Boas, who has heard Nahuatl, informs the writer that these *uh*-sounds are voiceless spirants beginning with *u*-timbre and ending with *i*-timbre. Presumably they are voiceless *-wi*, in which case they may be written *-'wi*.

ětě) and rather obscure-sounding *I* (not very far from *i* of American English *bird*, but without *r*-quality, say high-mixed-wide-unrounded) as variants; close *o*, with open *o* (as in German *voll*), open *u* (as in English *full*), and close *u* (as in French *doux*) as variants; *ï* (high-back-narrow-unrounded, — in other words, completely unrounded close *u*, with tongue position characteristic of *u* retained), of which *U* (similar to *ï*, but "wide" and perhaps slightly inner-rounded, acoustically suggesting muddied *ö* or open *u*), *I* (see above), open *i* (particularly after *t*), and *ü* (rather weakly rounded open *i*) are variants; and open *o*, here written *ɔ* (not to be etymologically confused with open *o* as variant of close *o*; in Ute close or open *ö* corresponds to this *ɔ*). Of these vowels, *ï* and its variants seem highly characteristic of many Shoshonean languages. Of diphthongs *ai* occurs frequently, *au* far less so. Long and short vowels are to be sharply distinguished.

Nasalization of Southern Paiute vowels is due to either one of two causes. It is either quite secondary, due to the assimilatory influence of preceding or following nasal consonants; or it is a reduced form of a following guttural nasal (*ŋ*). Nasalized vowel instead of vowel plus *ŋ* is more common in Ute than in Southern Paiute; in Uncompahgre, indeed, *ŋ* as such seems to have disappeared entirely.

All Southern Paiute vowels become voiceless under two conditions. First of all, all final vowels (and every word must end in a vowel) lose their voice; another way of putting it is to say that the last consonant or last vowel but one is followed by aspiration with the timbre of the originally final voiced vowel. A final long vowel or *ai* is reduced to the corresponding short vowel or *a* respectively, followed by aspiration without definite timbre. If in a sentence such a word is immediately followed by one beginning with a vowel, the aspiration, together with its vocalic timbre, disappears. In the second place, all vowels standing in weak syllables (or rather morae) [1] and immediately followed by a long (geminated) stopped consonant or by *s* or *ś* (which also are normally long after vowels) become voiceless. According to these phonetic laws

1. This terminology needs a word of explanation. Every short vowel counts for one mora, or unit of length. Every long vowel or diphthong counts for two morae. The first mora is always unaccented, unless the word is disyllabic, in which case, the final vowel becoming voiceless, the vowel of the first syllable has to bear the accent. The second mora normally bears the main stress. The third mora is again unaccented, the fourth secondarily stressed, the fifth unaccented, the sixth secondarily stressed, and so on, with rigid adherence to this law of alternating stresses on successive morae (*not* vowels as such). An unaccented mora is here termed "weak", a stressed or secondarily stressed mora may be called "strong".

a form like *paq·áŋu* " to kill " regularly becomes *p*^{i} ^{a}'*qáŋ*^{u}. As prefixes or suffixes are added, accentual conditions are being constantly changed, so that an interplay between voiced and unvoiced vowel results. Thus, *naváq·aŋ́uyïn*^{i} " I kill myself " is extended from the first form (*p* becomes *v* after *na-*; *vide infra*).

At first blush the vocalic systems of Nahuatl and Southern Paiute seem quite distinct. However, nasalized and voiceless vowels are of purely secondary origin in the latter and hence may be at once eliminated from our problem. Eliminating also all secondary qualities of vowels, we have left for consideration the comparison of four primary Nahuatl vowels with five primary vowels in Southern Paiute. This is really all that is of direct interest for Uto-Aztekan purposes.

Uto-Aztekan a.

This vowel appears as *a* in both S. P. (and other Shoshonean languages) and N. in all positions. Examples of its occurrence initially are :

N. *ayo-tl* " tortue " : S. P. *'aya-* " turtle "; Cahu. *ayi-l* [1].

N. *aqui* " qui ? ", *acâ* " quelqu'un " ; Cora *háiki* " was, wie " [2] :

S. P. *aγa-* " where ? how ? " (it is generally used with suffixed elements which give it its precise meaning ; in itself it is about equivalent to indefinite " what ? ") ; Wob. *hake* " who ? " [3]; Shik. *haγa-* " who ? " [3]; Cahu. *haxi* " who ? " [4]; A. C. *haxa* " who ? " [5]; Fern. *haki* " who ? " [3]; Hopi *hak'i* " who ? " [3].

N. *atla-tl* " machine à lancer les dards " : S. P. *'atšI-* " bow " (< * *'ati-*) ; Mono (N. F.) *eti* [6]; Bank. *ali-t* [6]; Hopi *auta* [6].

N. *āx-cān* " maintenant ", *ayamo*, *ayemo* « non encore, pas encore » (*ax-* < * *aye-*) : S. P. *aï-φ*^{i} " now ", *aï-* " new ".

N. *aci* " atteindre avec la main, parvenir en un lieu ", *acian* " lieu où l'on arrive, but, terme "; Cora *as* " ankommen ", *asi* " angetroffen werden " : S. P. ^{ia}'*sia-* (< *as·ia-*) " surface, outer covering " (?).

Huich. *aihotzo* " bien " [7]; S. P. *ayï-* " good " ; Ser. (H.) *a'aiye-tc* [8] (?).

1. Kroeber, *N.S.D.*, p. 238.
2. All Cora forms with German translations are from Preuss, *N.E.*
3. Kroeber, *S.D.*, p. 87.
4. *Id.*, *S.D.*, p. 238.
5. *Ibid.*, p. 247.
6. *Ibid.*, p. 77.
7. Diguet, *L.M.*, p. 30.
8. Kroeber, *N.S.D.*, p. 254.

Examples of post-consonantal *a* in the first syllable are :

N. *cat-(t)ica*, *cat-qui* " être, se trouver quelque part ", *catê* (pres. plur. of *câ* " être ") ; Cora *ca* (sing.) " sein, sitzen ", *aí-kate* " es ist ein Felsabsturz (*atx̌*) da " ; Pima *katšU* " lay " [1] : S. P. *qarï-*(< * *qatï-*) " to sit, dwell (singular subj.) " ; Shik. *gadü* " to sit " [2] ; Hopi *gatö* [2].

N. *cal-li* " maison " ; Tar. *kali-* [3] ; Cah. *kari* [3] : S. P. *qan'i-* " house " ; Tüb. *hani-l* [3].

N. *çali-ui* " s'attacher, adhérer à une chose ", *çali-ui-ni* " gluant, visqueux " : S. P. *saná-p'i* " gum ".

N. *çan* " seulement " : S. P. *-šam-pa* " only, although ".

N. *can-tli* " joue " ; Huich. *kana* " front " [4] : Wob. *-gan* " beard " [5] ; Tüb. *gaŋa-* [5] ; Git. *-qaŋa* [5].

N. *tlanēci*, *tlathui* " faire jour " : S. P. *t'a'šia-* (< *taš'ia-*). Nahuatl *tlanēci* evidently contains *nēci* " to appear " ; similarly, *tlathui* is compounded with * *ithui* " to be seen, appear ", intransitive form in *-i* of active *ithua* " to see " in *-a* (this point will be taken up later), cf. *ithuicanequi* " faire comme si l'on était vu ". Hence these words really mean something like " sun appears, light is visible ". N. *tla-* and S. P. *ta-* represent an old stem that has become stereotyped in composition.

N. *tlan-quaitl* " genou " ; Pima *tân* [6] (*â* represents *aw* of English *law*) : S. P. *taŋa-* " knee " ; Mono (In.) *-taŋ* [7] ; Shik. *-daŋa* [7] ; Git. *-tama* [7] ; A. C. *-tami* [7] ; Hopi *dami* [7] ; Tüb. *toŋo* [7] ; Cora *tunú* « Knie ", and probably also Pima *tân* seem to represent another vocalism (assimilated from * *tanu-*, * *taŋu-* ?).

N. *pani* " en haut, au sommet " : S. P. *pa'a-nt'i* " high ".

N. *qua* " manger " ; Cora *kwa* ; Tep. *koai* [8] ; Tar. *koa* [8] : A. C. *qwaa* " to eat " [9] ; Fern. *gwa*[9] ; Git. *kwa* [9].

N. *paca* " laver une chose " ; Tep. *bakuane* " to wash " [10] ; Tar. *pagota* [10] : S. P. *na-vaU'ï-* " to bathe (intr.) " (reflexive form ; * *paq'ï-* is not used).

N. *tlan-tli* " dent " ; Cora *tame* [11] ; Huich. *tame* [11] ; Tep. *-tamo* [11] ; Cah. *tami* [11] :

1. Russel, *P.I.*, p. 294, l. 6.
2. Kroeber, *S.D.*, p. 89.
3. Kroeber, *S.D.*, p. 160.
4. Diguet, *L.M.*, p. 33.
5. Kroeber, *ibid.*, p. 74.
6. Russel, *P.I.*, p. 347, l. 3.
7. Kroeber, *ibid.*, p. 76.
8. *Ibid.*, p. 161.
9. *Ibid.*, p. 88.
10. *Ibid.*, p. 160.
11. *Ibid.*, p. 159.

S. P. *taŋwá-mp'i* " tooth " (*ŋw* < *m*) ; Mono (In.) *-tawa* [1] ; Shik. *-dawa* [1] ; Tüb. *dama-* [1] ; Fern. *-tama* [1] ; Git. *-dama* [1].

N. *tlap-copa* " orient, levant " (*-copa* " de, par, vers, sur " ; hence *tlap-copa-* " towards sun " from old stem for " sun " no longer used as such in N.) ; Cora *tauni* " Sonne " (" veraltet ") ; Huichol *tau* " sun " [2] ; S. P. *tava-* " sun " (< **tapa-*) ; Ban. *tavi* [3] ; Shik. *dave* [3] ; Hopi *dawa* (*w* = *v*) [3]. These words may contain N. *tla-* found in words for " to dawn " (see above) ; this is corroborated by Tüb. *da-l* [3].

Cora *ma, man* " hier, dort " : S. P. *ma-* " that (visible) ".

Cora *kwasí* " der Schwanz der Tiere " : S. P. *q'^wa'si-* (< *qwas·i-*) " tail ".

Examples of *a* in the second syllable of a stem are also found in considerable number. Some of these are :

N. *çaca-tl* " paille, herbe, jonc " : Cahu. *saxa-t* " willow " [4] ; Ser. (H.) *haka-t* " willow " [5].

N. *ana* (reflexive), " grandir, croître " : S. P. *na'a-* " to grow " (perhaps old reflexive form in *na-*, that has lost its properly reflexive force, formed from old stem *-a'a-* < **-ana-*. Another case of N. intervocalic *n* corresponding to S. P. ' was given under N. *pani* above. See under Uto-Aztekan *n*).

N. *maca* " donner ; " Cah. *maka* [6] ; Pima *maka* [7] : S. P. *maγa* " to give ; " Bank. *maha* [8] ; Fern. *maxa* ; Cahu. *maxa* [8].

N. *nacaz-tli* " oreille ; " Huich. *naka* [9] ; Tep. *naxa* [9] ; Tar. *naka* [9] ; Cah. *naka* [9] ; Pima *nahaka* [10] (cf. also *nank* [9]), Cora *naka-mu-a* " hören " (Cora *na-* of *našái* "Ohr" and *na-mu-a* " hören " is doubtless related) : S. P. *naŋqava-* " ear, " *naŋqa-q·ai-* " to hear ; " Tüb. *naŋha-* " ear " [11] ; Cahu. *-naq'a* [11] ; S. J. C. *-naqa-* [11].

N. *aca-tl* " roseau ; " Cora *haká* " das Schilfrohr " : S. P. *paγá-* " reed " (for *p* > *h* in Cora and its disappearance in N. see under Uto-Aztekan *p*).

1. Kroeber, *S.D.*, p. 74.
2. *Ibid.*, p. 160.
3. *Ibid.*, p. 78.
4. Kroeber, *N.S.D.*, p. 238.
5. *Ibid.*, p. 254.
6. Kroeber, *S.D.*, p. 161.
7. Russel, *P.I.*, p. 306, l. 6.
8. Kroeber, *S.D.*, p. 89.
9. *Ibid.*, p. 159.
10. Russel, *P.I.*, p. 320, l. 9.
11. Kroeber, *ibid.*, p. 73.

N. *cuitla-tl* " excrément ; " Cora *tšuita* " Exkremente von Menschen und Tieren " : S. P. *qwitša-* (*tš* < *t*) " to defecate ".
N. *èca-tl* " vent " ; Cora *āka-* " wind " : Tüb *üxka-wa-l* " wind " [1].
N. *itta, ithua* " voir, découvrir " ; Pima *hitšU* " to see " [2] : Gabr. *huta-a* " to see " [3].
N. *izta-tl* " sel " : Cahu. *seta-xa-t* " salty " (*-xa-* adj. suffix) [4].
N. *pipina* " manger, sucer des cannes à sucre " : S. P. *piyá-φ*^{i} " sap, juice ".
N. *poça-ua* " s'enfler ", *poça-ti* " manger avec excès " ; Cora *huša* " gesättigt sein, sich sättigen " : S. P. *p'*^{u}*'tša-* (< *put·ša-*) " to be filled up ".
N. *tema* " mettre, déposer quelque chose en un lieu, remplir une chose de semence ou de terre " : S. P. *tïŋwa-* " to cover up (hole) ".
Cora *úna* " Salz " ; Huich. *una* [5] ; Tar. *hona* [5] ; Cah. *ona* [5] : S. P. *ɔa-* " salt " ; Ute *öä-* ; Wob. *üma-* [6] ; Shik *oŋa-* [6] ; Tüb. *uŋa-* [6] ; Hopi *ìaŋa* [6].
Cora *tika-ntše* " in der Tiefe " : S. P. *t'*^{u}*'qwa-* (< *tuq· a-*) " to be deep ".
N. *yua* " envoyer une personne quelque part, conduire quelqu'un, envoyer un messager " ; Pima *yoa-ka* " bring " [7] : S. P. *yu'a-* " to carry away more than one object ".

A considerable number of other cases of Uto-Aztekan *a* have been noted, but these will be enough for illustrative purposes. Other examples of *a* will appear incidentally when treating of other sounds.

Uto-Aztekan ā.

Examples of *ā* are not as easy to find as of *a*, owing in part to defective data for most dialects in regard to quantity. This remark applies also to other long vowels. Reasonably certain are : —

N. *cihuā-tl* " femme " : Luis. *šuŋa-l* " woman " [8] ; S. J. C. *šoŋwāl* [9].
N. *pā-ti* " se fondre, se liquéfier, se mettre en eau " ; *ā-tl* " eau " ; Cora *ha* " Wasser " (*hā-ta* " im Wasser ", *N. E.*, p. 197, l. 15) ; Huich. *ha* [10] ; Tar.

1. Kroeber, *S.D.*, p. 78.
2. Russel, *P.I.*, p. 281, l. 5.
3. Kroeber, *N.S.D.*, p. 251.
4. *Ibid.*, p. 238.
5. Kroeber, *S.D.*, p. 161.
6. *Ibid.*, p. 81.
7. Russel, *P.I.*, p. 301, l. 3.
8. Kroeber, *S.D.*, p. 72.
9. *Id.*, *N.S.D.*, p. 249.
10. *Id.*, *S.D.*, p. 160.

pawi- [1]; Cah. *ba* [1]: S. P. *pā-* "water"; Shoshoni *pā'*; Ban. *bā'*; Tüb. *bā-l* [2]; Git. *bā-tc* [2]; Gabr. *pa-r* [2]; Luis. *pa-la* [2].

N. *quāuh-tli* "aigle": Cahu. *qwaal-* "hawk sp." [3]; Ser. (H.) *gwaa-tc* condor" [4]; Hopi *kwa-hō* "eagle" [5].

N. *tlāca-tl* "homme"; Cora *tāta* "Mann": Hopi *tāqa* "man" (heard from Hopi student at Carlisle); A. C. *-tax'a* "person" [6]; Fern. *daxa-t* [6]; Git. *daga-t* [6].

N. *yāca-tl* "nez, pointe"; Tar. *yaxka* "nose" [7]; Cah. *yeka* [7]: S.P. *yaγā-* "end, point"; Hopi *yaka* "nose" [8].

Cora *awá* "ein Geweih habend": S. P. *ā-* "horn".

Cora *vâte* (sing.), *vāteme* (pl.) "dastehen, vorhanden sein" (Cora *v* < *w*; see under *w*): S. P. *wāŋwi-* (pl.) "to stand".

Uto-Aztekan e.

The most striking difference between the vocalic systems of Nahuatl and Southern Paiute is the presence of *e* as a primary vowel in Nahuatl and of *ï* as a primary vowel in Southern Paiute, each of these vowels being lacking in the other. Southern Paiute and Ute open *e* as secondary (palatalized) form of *a* is of course of no importance in this connection. Whether the original Uto-Aztekan vowel which, as will be abundantly shown presently, is the source of both Nahuatl *e* and Southern Paiute *ï* was indeed *e*, as is here assumed, though merely as formula, is not certain; it may really have been some sound more closely approximating *ï*. The distribution of these vowels among the Uto-Aztekan languages generally is peculiar. While Nahuatl and, it would seem, most of the Sonoran languages (Cora, Huichol, Tarahumare, Cahita) agree in having *e*, Pima seems to have an *ï*-like vowel in cognate words (written *U* by Russel). On the other hand, while the Shoshonean languages as a group (Plateau; Tübatulabal; Hopi; Serrano) are characterized by the presence of *ï* (or of reflexes of it that are more or less related phonetically), the Luiseño-Cahuilla group of the Southern Californian branch uses consistently *e* or

1. Kroeber, *S.D.*, p. 160.
2. *Ibid.*, p. 80.
3. Kroeber, *N.S.D.*, p. 238.
4. *Ibid.*, p. 254.
5. Kroeber, *S.D.*, p. 83.
6. *Ibid.*, p. 73.
7. *Ibid.*, p. 159.
8. *Ibid.*, p. 73.

o (according to dialect) in its place. It seems quite likely, however, that these latter *e*-vowels are but secondary developments of Shoshonean *i*-vowels; in that case they would only indirectly agree with Nahuatl-Sonoran *e*. Gabrielino has *o* or *ö* vowels.

Examples of Uto-Aztekan *e* in initial position are :

N. *eca-uia* " faire arriver quelqu'un ", *eco* " arriver " : S. P. *ïγa-* " to enter ".

N. *ece* " toutefois, cependant " : S. P. *'ï'-tï̈-š·amp'ᵃ* always " (< *ï-t·ï-š·ampa-* ; *-t·ï-* participial ending, *-š·ampa-* " only, but ; " *ï-* < * *ïï-* < * *ïsï-*, see under Uto-Aztekan *s* ?).

N. *eẓ-tli* " sang ", *eẓo-tl* " sang de l'homme " : Cahu. *-ew'* " blood of a person "[1], *ewu-l* " blood, "[2] *ew'i-l* " much blood "[1]; A. C. *-ow* " blood "[3]; Luis. *ou-la*[2]; Git. *-ödj*[2]; Ser (H.) *-itc*[4]; Hopi *ñÑWe*[2].

N. *ẻca-tl* " vent " : Tüb *üxkawa-l* " wind " (see under Uto-Aztekan *a*).

Examples of post-consonantal *e* in the first syllabe are : —

N. *cen-tli* " tige, épi de maïs sec, " *à-cecen-tli* " mauvaise herbe " : S. P. *šïï-* " squaw -bush twig, stem (used in basketry) " (< * *sïnï-*).

N. *ce-tl* " glace, verglas, " *ce-cui* " avoir, prendre froid " ; *ce-uetzi* " geler, faire froid ", *cec-miqui* " mourir, trembler de froid " (< *miqui* " to die "), *ce-qualo* (passive) " se geler, être gelée " ; Cora *sẽ* " es ist kalt " ; Huich. *je-ri* " froid "[5] : S. P. *šï-* " cold ". S. P. *šï-* does not occur as independent stem but forms first member, as " incorporated " noun stem, of several verbs : — *šï'-pai'a-* " to feel cold " (*-i'a-* = *-ya'a-* " to die ", cf. N. *cec-miqui* above), *šï'-pUra-* " to be cold (e. g., ice) ", *šï,-tu-* " to be cold (weather) ".

N. *-mẻ* plural suffix of animate nouns ; Cora *-me* dit. (e. g., *ikwawame* " Schamanen ") : S. P. *-mU-*, *-ŋwU* dit.

N. *mẽtz-tli* " lune " ; Huich. *metše-*[6] ; Tar. *metša*[6] ; Cah. *metša*[6] : S. P. *mUa-* " moon " ; Mono (In.) *müa-ts*[7] ; Shik. *mö·ya-tsi*[7] ; Tüb *müya-l*[7] ; Cahu. *meni-l*[7] ; Luis. *moi-la*[7] ; Fern. *moā-t*[7], Git. *müa-t*[7].

1. Kroeber, *N.S.D.*, p. 237.
2. *Id.*, *S.D.*, p. 76.
3. *Id.*, *N.S.D.*, p. 247.
4. *Ibid.*, p. 254. Kroeber writes italic *ü* and *o*, probably for our *i* and *U* respectively. No inconvenience will result here from neglecting italicizing these letters. For *w*, and *W*, wich seem to represent voiceless *w*, see under Uto-Aztekan *s*.
5. Diguet, *L.M.*, p. 34.
6. Kroeber, *S.D.*, p. 160.
7. *Ibid.*, p. 78.

N. *nê*, *nêhuātl* " moi "; Huich. *ne* " je " [1] : S. P. *nï* ' " I "; Mono (N. F.) *nū* [2]; Shik. *nū* [2]; Tüb. *nü-gi*; [2] Cahu. *ne* [2]; Luis. *no* [2]; Git. *nü* [2]; Hopi *nö* [2].

N. *que-* (referring to teeth; e. g., *quetzoma* " mordre quelqu'un ". See under Morphology) : S. P. *qï-* instrumental prefix " with the teeth ".

N. *teca* " poser des pierres, construire, planter " : S. P. *tï·γā-* " to measure; try, practice ".

N. *tema* : S. P. *tĭ·ŋwa-* (see under Uto-Aztekan *a*).

N. *ten-tli* " lèvres, bouche "; Cora *téni* " Mund "; Huich. *teni* " mouth " [3]; Cah. *teni* [3]: S. P. *tümpa-* " mouth " (*ü* < *ĭ*); Mono (In.) *-töpi* [4]; Shoshoni *-dip* [4] (*i* = *ĭ*); Fern. *-tōŋi-* [4].

N. *tepē-tl* " montagne, pays, localité " ; Pima *tšUwU-t* " earth " [5], *tšU-wU-nda* [6] : S. P. *tïvi-p·U* earth "; Mono (N. F.) *divi-p* [7] (*i* = *ĭ*); Git. *düva-tc* [7]; Hopi *döva* [7].

N. *tepi-tzin* " peu, petit " : S. P. *tïvi-tsi-* " very ".

N. *tequi* " couper ", *ui-tequi* " égrener en frappant " : S. P. *tï·γa-n'ni* " to cut up (meat) ", *tï·γa-* " to gather seeds by beating with seed-beater ".

N. *te-tl* " pierre "; Cora *teté* " Stein "; Huich. *tete* [8]; Cah. *teta* [8] : S. P. *tï-* in *tü-mpi-* " stone ", *tï-ŋqani-* " cave ", literally " stone house ", possibly also assimilated to *to-* in *to-γoa-vi-* " rattlesnake " (" rock snake " ?); Mono (In.) *dŭp* [9]; Shosh. *timpi* [9] (*i* = *ĭ*); Tüb. *dü-nt* [9]; Luis. *do-da* [9]; S.J.C. *tò-t* [9]; Fern. *to-ta* [9]; Git. *dümu-t* [9].

Cora *ve* " dastehen, vorhanden sein " : S. P. *wUnï-* " to stand (sing.) ".

N. *uel-tia* " mettre quelqu'un en fuite "; Cora *ve* " schlagen, werfen, schiessen, treffen ", *vene* " schlagen ", *ta-vén* " verfolgen " : S. P. *wUnai-* " to throw down ".

Examples of *e* in the second syllable of a stem are also found, though not very numerous. Such are : —

N. *amè-huān(tin)* " vous (plur.) " : S. P. *mUmi-* " you (plur.) ",-'...*ŋwU-* (< *-'...*mU-*) enclitic form; Cahu. *emem* [10]; A. C. *omom* [10]; Git. *ümü* [10].

N. *catê* (plur.); Pima *katšU* : S. P. *qari-* (see under Uto-Aztekan *a*).

1. Diguet, *L.M.*, p. 29.
2. *Ibid.*, p. 85.
3. Kroeber, *S.D.*, p. 159.
4. *Ibid.*, p. 74.
5. Russel, *P.I.*, p. 347, l. 4.
6. *Ibid.*, p. 303, l. 4.
7. Kroeber, *S.D.*, p. 80.
8. *Ibid.*, p. 160.
9. *Ibid.*, p. 80.
10. *Ibid.*, p. 86 and Kroeber, *N.S.D.*, p. 238.

Uto-Aztekan ē.

Examples are not frequent, for reasons already referred to under *ā*. Those that follow, however, seem fairly certain : —

N. *te-*, *tequi-* " beaucoup, extrêmement " as *ni-tequi-tla-qua* " je mange beaucoup " : S.P. *tī-* " much, greatly " as verb prefix (e.g., *tī-ntïq'a-* " to eat much, have a hearty meal ").

N. *uēuê* " vieux, ancien ", plur. *uēuet-quê*, *no-uēuet-cauh* " mon vieux " : S.P., *wīt'u-š'ᵘ* " long ago "; Ser. (H.) *wUtᵘi-š* " man ", *wutᵘi-wutᵘ* " old man ", *niixta-wutᵘ* " old woman " [1]; Giam. *muut* " man " [2]; Fern. *muti-mtü* " woman " [2]; Hopi *wöx-daka* " old man [3].

N. *uei* " grand " ; Cora *ve* " gross, gross sein " ; Pima *wUs* " all " [4] : Fern. *wè* " all " [5]: Git. *wü-r* " much [5]; Ser. (H.) *wö-r* [6].

Uto-Aztekan i.

Examples of initial Uto-Aztekan *i* are : —

N. *i* " boire " ; Cora *i* " trinken "; Tar. *pa-hi* [7]; Tep. *i-* [7] : S.P. *ivi* " to drink "; Mono (N.F.) *hibi-* [8]; Shik. *hivi* [8]; Tüb. *iü* [8]; Hopi *hii-koo* [8].

N. *i* " ceci " (*in-in* " ce, cette ", plur. *ini-que-in* ; *i-huan* " et, aussi, également " ; *ihui* " de cette manière, ainsi " ; *i-ci*, *i-ʒ* " ici "); Cora *i*, *hi*, " dieser " ; Pima *hitU* " this " [9] : S.P. *'i-* " this " (found in numerous combinations, some of which are : *'i-n'i-* " to do, act, be in this way " ; *i-ŋa-* " this person or animal " ; *'i-tšï-* " this thing " ; *'i-va'* " here ", literally " this-at "); Wob. *i* " this ", *i-yo-no* " here " [10]; Shik. *i-dü* " this ", *i-va* " here " [10]; Bank. *i-gi* " this " [10]; Cahu. *i-v'i* " this ", *i-pa* " here " [11]; A.C. *i'i* " this " [12], *i-vita* " here " [10]; Fern. *i-kwa* " here " [10]; Git. *i-vi-ts* " this ", *i-p* " here " [10].

1. Kroeber, *N.S.D.*, p. 254.
2. *Ibid.*, p. 263.
3. Kroeber, *S.D.*, p. 72.
4. Russel, *P.I.*, p. 273, l. 9.
5. Kroeber, *S.D.*, p. 87.
6. *Id.*, *N.S.D.*, p. 255.
7. Kroeber, *S.D.*, p. 160.
8. *Ibid.*, p. 88.
9. Russel, *P.I.*, p. 291, l. 9.
10. Kroeber, *S.D.*, p. 86.
11. *Id.*, *N.S.D.*, p. 238.
12. *Ibid.*, p. 247.

N. *i-ciui* " se presser, se hâter, être actif, diligent " (cf. *ciuia* " poursuivre, presser, exciter une chose ") : S.P. *ī-pôtsin'ni-k·ʸai-* " to be all ready to start off " (cf. *pôtsin'na-* " to start off for race ").

Examples of post-consonantal *i* in the first syllable are : —

N. *cuitla-tl* (*cui-* = *kwi-*) : S.P. *qwitša-* (see under Uto-Aztekan *a*).

N. *cuiloni* " sodomite " : S.P. *kwit·ï-* " anus ".

N. *mimiloa* " renverser, bouleverser, faire rouler une chose " ; as reflexive " se rebuelca como una bestia " [1] : S.P. *miŋqwā-* " to come out pell-mell (as when cattle are frightened) ".

N. *min-ton-tli* " arrière-petit-fils, -fille " : S.P. *mia'-* " tiny ", *mia'-p·U-tsi-* " small ".

N. *mi-tz* " te, à toi " : S.P. *imi-* " thou ", *-'...mi-* enclitic form ; Ute *ïmi-* ; Bank. *ũmbi* [2].

N. *ni-* " je " (subjective verb prefix) : S.P. *-ni-* " I, me, my " (enclitic form).

N. *pichauh-tica* " être engourdi, transi, mort de froid ", *pichaui-liz-tli* flétrissure, engourdissement " (= *pichaqui-liz-tli*) : S.P. *t'ᵃ'-pitša-* " to crush by trampling " (*ta-* " with the feet ").

N. *pipina* : S.P. *piya-* (see under Uto-Aztekan *a*).

N. *pì-tli* " sœur aînée " : S.P. *pia-* " female, mother ", perhaps also *yōp·ia-* " younger sister " ; S.J.C. *pī't* " younger sister " [3].

N. *-tli* noun ending : S.P. *-tsi-* noun ending (examples of *-tsi-*, *-ts*, in other Shoshonean dialects also occur *passim* in this paper).

N. *-tzin-tli* reverential suffix (less frequently diminutive) : S.P. *-tsi-* diminutive suffix ; Gabr. *mutu-tši* " flea " [4].

N. *uitzilin* " petit oiseau qui bourdonne ", *uitzi-tzilin* " oiseau-mouche ", *uitzil-aztatl* " espèce d'oiseau ressemblant au héron, mais ayant la taille d'un pigeon ", literally " bird-heron " : S.P. *witsi-tsi-* " bird " ; Ser. (H.) *witsi-t* [5].

N. *xix-tli* " excrément de l'homme ", *ā-xixtli* " urine, excrément " (literally " water-excrement ") : S.P. *si'i-* " to urinate " (< **sisi-* ; see under Uto-Aztekan *s*).

N. *-qui* (pres. imperative, subj., and opt.). *-quiuh* (fut. indic.) " venir " (purposive) : S.P., *-ki-* " to come in order to... ".

N. *oquich-tli* " homme, mari, mâle en général " : Cahu. *qeat*, *kiat* " boy ",

1. Carochi, p. 531.
2. Kroeber, *S.D.*, p. 86.
3. *Id.*, *N.S.D.*, p. 249.
4. *Ibid.*, p. 251.
5. *Ibid.*, p. 254.

plur. *qiqita-m* [1]; (Fern. *koti* " young man ") [2]. There is some reason to believe that *o-* of N. *oquichtli* is a prefix.

A considerable number of examples are also available of the occurrence of Uto-Aztekan *i* in the second syllable of a stem. Such are : —

N. *aci* : S.P. *ᵗᵃˈsia-* (see under Uto-Aztekan *a*).
N. *aqui* : Cahu. *haxi* (» » » »).
Tar. *kali-* : S.P. *qanˑi-* (» » » »).
Cora *téni* : Fern. *-töɳi-* (see under Uto-Aztekan *e*).
Cora *kwasi* : S.P. : *qʷᵘᵃˈši-* (» » » *a*).
N. *caui-tl* " temps " : S.P. *qïaɳɯi-* " yesterday ".
N. *chichi* " chien " ; Cora *kitsi* " das Haustier, das einem zugehörige zahme Tier " ; Tar. *kokotši* " dog " [3] : Git. *gutsi* [4] ; Möh. *gutsi* [4] ; Ser. (H.) *kwidji*, *kwutci* [5].
N. *chichi* is probably assimilated from * *kutši* ; Cora *ki-* < * *ku-* (see under Uto-Aztekan *o*). Uto-Aztekan term for " dog " : * *kotši*.
N. *cochi* " dormir " ; Cora *kutsu* " schlafen, einschlafen " (assimilated from * *kutsi* ?), *kutsi-te* " einen einschläfern " ; Tep. *kosi* " to sleep [6] ; Tar. *kotši* [6] ; Cah. *kotše* [6] ; Pima *kâsi-* [7] : S.P. *qɔˈɔi-* (plural subject) < * *kɔˈi-* < * *kɔši-* (see under *s*). It seems hardly likely that Git. *-kum* " to sleep ", Möh. *kuma-*, and Cahu. *kup*, as Kroeber suggests [8], are also cognate ; yet this would not seem so unlikely after all, if Cora *ku* (sing.) " einschlafen, schlafen " is also compared.
N. *coli-ui* " pencher, se renverser, se courber, en parlant d'un mur ", *coloa* (< * *coli-ua*) " doubler, plier une chose ; faire des circuits, aller quelque part par des détours " ; Cora *kuré-yi* " kreisen (von Vögeln) ", *kuri-pin* " sich auf dem Boden wälzen ", *kuri-pua* " einen umherwälzen : S.P. *qɔnˑi-* " to return, come back by same road ".
N. *cui* " prendre une chose " : S.P. *-qoi-* " to take off " in compounds, such as *tšᵘᵃˈ-qoi-tša-* " to take off articles of clothing ", *tšᵘᵃˈ-qoi-na-* " to take off one article of clothing ", *tᵘᵃˈ-qoi-tša-* " to take off shoes from feet " (?) .
N. *ix-tli* (< * *isi-tli* ; see " Vocalic Syncope in Nahuatl ") " œil " ; Cora

1. Kroeber, *N.S.D*, p. 237.
2. *Ibid.*, p. 251.
3. Kroeber, *S.D.*, p. 161.
4. *Ibid.*, p. 84.
5. Kroeber, *N.S.D.*, p. 254.
6. Kroeber, *S.D.*, p. 164.
7. Russel, *P.I.*, p. 278, l. 5; p. 279, l. 2.
8. Kroeber, *S.D.*, pp. 68, 164.

hísi " die Augen "; Huich. *utši* " eye [1] "; Tep. *buy* [1] (perhaps to be understood as *bu'i*); Tar. *pusi-* [1]; Cah. *pusi* [1] : S.P. *pu'i-* " eye "; Shoshoni *wui* [2] (leg. *-vu'i* ?); Shik. *-bui* [2]; Tüb. *puntsi-* [2]; Hopi *bō^{u}si* [2].

N. *noquia* " perdre, verser, répandre une chose, avoir la diarrhée ", *ātl noquia* " uriner, verser de l'eau ", *noqui-ui* " couler, se répandre (en parlant d'un liquide ") : S.P. ^{nu}*'qwi-* (< *nuq·i-*) " to stream, run ", ^{nu}*'qwi-nt'ī* " stream, river ".

N. *toqui-a* " attiser le feu " : S.P. *tu-ɣwi-* " fire goes out " (transitive force of N. *toquia* due to suffix *-a*; cf. S.P. *tu-ɣwa-* " to put out fire ").

N. *tepi-tzin* : S.P. *tïvi-tsi-* (see under Uto-Aztekan *e*).

Cora *tawi* (< * *tapi* < * *ta-api* ?) " sich niederlegen " (sing.) : S.P. *avi-* (< * *api-*) " to lie " (sing.)

Uto-Aztekan ī.

Examples of Uto-Aztekan *ī* are scanty. As reasonably certain may be considered : —

Cora *tši*, *tše* " Hütte "; Huich. *ki* " house [3] "; Tep. *ki* [3]; Pima *ki* [3] : Cahu. *ki-š* " house [4] "; Luis. *kii-tša* [4]; Gabr. *ki* [4]; Fern. *kiki-s* " houses [4] "; Git. *gii-ts* [4]; Bank. *gii-l* [4]; Hopi *kī-hö* [4].

Cora *ïtan* " wir " (*ï* is described by Preuss as " dumpf, palatal, etwas ähnlich dem deutschen *ü*, aber mit indifferenter Lippenstellung ", *N.E.*, p. CVII. It seems to represent originally long *ī* or *ō*); Cah. *i-tom* " we [5] " : Git. *i-tsam* [6]; Hopi *ītamö* [6]; cf. also Shik. *ū-diɣwa* [6].

Uto-Aztekan o.

Corresponding to Nahuatl *o* (or *u*) we generally have Southern Paiute *o* (generally close in quality), in certain cases *ɔ* (open *o*, which, however, is here orthographically kept distinct from open *o* resulting from close *o* modified by phonetic circumstances ; only *ɔ* is represented in Ute by *ö*). Examples of Southern Paiute *o* will be kept apart from those of *ɔ*.

1. Kroeber, S.*D.*, p. 159.
2. *Ibid.*, p. 73.
3. *Ibid.*, p. 160.
4. *Ibid.*, p. 77.
5. *Ibid*, p. 161.
6. *Ibid.*, p. 86.

Examples of Uto-Aztekan *o* in initial position are :

N. *o* " celà, -là ", *in-on* " ce, cette ", pl. *iniqueon*; Cora *u* " dort, hier " : S.P. *u-* " that (invisible) " (found in numerous combinations, some of which are : *u-n'i-* " to do, act, be in that way "; *u-ŋwa-* " that person or animal "; *u-ru-* " that thing "; *u-va'* " there ", literally " that-at ").

N. *oco-tl* " pinus tenuifolia " [1]; Cora *hukú* " Kiefer " : S.P. *o-γo-mpU-* " fir ".

Post-consonantal *o* in the first syllable of a stem is illustrated in :

N. *cui* : S.P. *-qoi-* (?) (See under Uto-Aztekan *i*).
Tar. *pusi* : S.P. *pu'i-* (» » , N. *ix-tli*).
N. *noquia* : S.P. $^{nu'}$ *qwi-* (» » *i*).
N. *toquia* : S.P. *tuγwi-* (» »).
N. *poçaua* : S.P. *p'^{u}'tša-* (» » *a*).

N. *-co* " dans, en, sur, par " : S.P. *-qu-* when, as, while " (used to make subordinate temporal clause whose subject differs from that of main clause ; it is followed by possessive, not subjective, pronominal elements. Thus, " I was sitting when you came " is " I was sitting at-your-coming " [roughly]),

N. *cōā-tl* " serpent "; Cora *kuku* " Schlange " : S.P. *to-γóa-ᵽ^{i}* " rattlesnake " (literally " rock snake " ?).

N. *coto-na* " couper, mettre en morceaux quelque chose ", *cocoto-tza* " couper une chose extrêmement " : S.P. *ts'-qur'u-* " to tamp (tube) by pushing (stick) back and forth ", *ts'-qut'u-n'na-* " to take out (turtle from ground) with stick " (*ts'-, tsi-* " with point of stick ").

N. *mon-tli* " gendre " : Cora *mu* " Schwiegervater, -mutter, -sohn, -tochter ", *muna-ra* " Schwiegervater " : S.P. *mona-tsi-* " son-in-law ".

N. *mo-* " ton, ta "; Cora *múa* " du " : Fern. *mu-, mo-* " thy " [2].

N. *o-me* (? < **wo-*) " deux ", *o-ppa* " deux fois ", *o-cca(n)* " en deux endroits "; Huich. *o-ta* " two " [3]; Tep. *go-k-* [3]; Tar. *wo-ka* [3]; Cah. *woi* [3] : Tüb. *wo* " two " [4]; Ser. (H.) *wo-r* (varies, however, with *wō-*), *wu-r* [5]. It is not quite clear how Uto-Aztekan *wo-*, implied by these words, is related to S.P. *ŋwā-* " two " and other Shoshonean forms (see under *w*).

1. Lehmann, *E.F.M.*, p. 688.
2. Kroeber, *N.S.D.*, p. 252.
3. *Id.*, *S.D.*, p. 159.
4. *Ibid.*, p. 71.
5. Kroeber, *N.S.D.*, p 254.

N. *on-oc* (*-t-oc* in compounds) " être couché " (" ce verbe sert pour... la réunion de personnes qui sont assises, ou habitant la même localité ", R. Siméon, p. XLVIII) : S.P. *yuɣwi-* (< * *yoki-* " to sit (plural subject) ".

N. *-tloc* " auprès, avec, à côté " ; perhaps also Huich. *-tuha* " au bas " [1] : S.P. *-tuq'wa-* " under ".

N. *-tloc*, however, seems rather to be compounded of *-tlo-* and *-co*, as indicated by reverential *-tlo-tzin-co*, than to go back to * *-tloca*.

N. *tomaua* " grossir, croître, devenir gras, engraisser " : S.P. *turɳut'ō-* " to get clumsy, powerless ", *tun-tuq'untō-* " to feel as though having heavy lumps all over one's body ",

N. *-ton-tli* " suffixe marquant la petitesse, le mépris " : S.P. *tua-* (< * *tona-*) " child, son ", also used as diminutive suffix *-tua-* (cf. also N. *min-ton-tli* " arrière-petit-fils ").

N. *topeua* " pousser quelqu'un ; pousser, arracher une chose, attiser le feu " : S.P. *t'u'pa-q'u-* (< *tup'a-*) " to pull out (intrans.) ".

N. *tzon-tli* " cheveu, poil " (older meaning " head " seems to be implied in *i-tzon-co* " au sommet ", *i-tzon-tlan* " à sa tête ", *tla-tzon-co* " à la fin, au bout ") ; Cah. *tšoni* " hair " [2] : S.P. *tšo-* (open *o*) " with the head " ; Ute *tšu-* ; Mono (In.) *tsobi-p* " hair " [3] ; Tüb. *tsom'o-* [3] (compound of *tso-* and *mo-* ; see next example).

Huich. *mo* " hair " [4] ; Cora *mù* " Kopf " ; Tep. *mo-* " head " [4] ; Tar. *mo-* [4] ; Pima *mâ-âka* [5] : Tüb. *tso-m'o-* " hair " [6]. Kroeber's *-m'o-* for Tüb., Preuss' *mù* with " saltillo " (see *N. E.*, p. CVII.) and Diguet's *mouhou* for Cora, and Russel's *mâ-â-* for Pima all seem to imply Uto-Aztekan *mo'o-* with broken vowel.

Cora *ki-poá* " Haar " (Tep. *kupa* " hair " [7] and Tar. *kupa* [7] may go back to * *kupwa* < * *kupua*) : Fern. *-puā-* " head " [8] ; Gabr. *-pwa-* " hair, head " [9] ; Git. *-go-po* " hair " [8] (cf. Cora *kipoá* < * *kupoa* ; see below).

Examples of Uto-Aztekan *o* in the second syllable of a stem are :

N. *cuilo-ni* : S.P. *kwit'u-* (see under Uto-Aztekan *i*).

1. Diguet, *L.M.*, p. 29.
2. Kroeber, *S.D.*, p. 159.
3. *Ibid.*, p. 73.
4. *Ibid.*, p. 159. Diguet (*L.M.*, p. 33) gives Huich. *moho* " tête ", Cora *mouhou* (i.e. *muhu* = *mu'u* ?), Tep. *mahou* (i.e. *mahu*).
5. Russel, *P.I.*, p. 312, l. 5.
6. Kroeber *S.D.*, p. 73.
7. *Ibid.*, p. 159.
8. *Ibid.*, p. 73.
9. Kroeber, *N.S.D.*, p. 251.

N. *ɛzo-tl* : Cahu. *ɛwu-l* (see under Uto-Aztekan *ɛ*).
Cora *taxis* (< * *tapu-* ; see below and under Uto-Aztekan *p*), *taxix̌* " aufwachen " : S.P. *t'ᵘ'* *pu-n'ni-* " to wake up ".

Cora *hísi* " eyes ", *ki-poá* " hair ", and *táxis* " to wake up " illustrate the change, in certain cases, of Uto-Aztekan *o* to *i* in Cora. Other examples of Cora *i* corresponding to Southern Paiute (or other Shoshonean) *u* are : —

Cora *kin* " der Gatte ", *kina* " einen zum Gatten nehmen " : S.P. *qum'a-* " husband ".
Cora *kipi* " Hals " : Cahu. *quspi* " throat " [1].
Cora *hívɛ* (< * *puwɛ*) " nach einem schreien, brüllen" : S.P. *puɳ'wi-* (< * *pu'wi-*) " to make peeping noise (like rat) ".
Cora *tíka* " in der Nacht, Nacht sein " ; Pima *tšokaɳgi* " night " [2] : S.P. *tuɣwa-* (< * *tuka-*) " to be night, dark " ; Mono (N.F.) *doga-* " night " [3] ; Shik. *doɣa-* [3] ; Tüb. *duga-l* [3] ; Möh. *-duuk* [3] ; Luis. *duku-mi-t* [3].
Cora *tíka-ntše* " die Tiefe, in der Tiefe (des Wassers) " : S.P. *t'ᵘ'qwa-* (< *tuk'a-*) " to be deep ".

Examples of Southern Paiute *ɔ* (Ute *ö*) corresponding to Nahuatl (Uto-Aztekan) *o* are less frequent than of *o*. Such are :

Cora *úna* " Salz " ; Huich. *una* " salt " [4] ; Tar. *hona-* [4] ; Cah. *ona* [4] ; Tep. *one* [4] ; Pima *on* [4] : S.P. *ɔá-ᵽⁱ* " salt " ; Ute *öá-ᵽⁱ* ; Shik. *oɳa-bi* [5] ; Tüb. *uɳa-l* [5] ; Fern. *aɳo-r* [5] (metathesis from * *oɳa-r* ?). Several Shoshonean languages have reflexes apparently of Shoshonean *ï* : Wob. *üma-bi* [5] ; Luis. *eɳi-la* [5] ; Cahu. *eɳi-l* [5], *iɳi-l* [6] (second *-i-* < *-a-*, as will be shown in another connection) ; Hopi *iaɳa* [5]. It is not impossible that we are dealing here with original Shoshonean *ɔ*, distinct from *o* and *ï*, which however, tended to be confused dialectically with these sounds (cf. Tüb. *uɳa-l*, Luis. *eɳ-la*).
Huich. *huari* (i. e. *wari*) " épaule " [7] ; Cora *wáre* " Schulter, Rücken " ; S.P. *ɔá-ᵽⁱ* " back " ; Ute *öá-ᵽⁱ* ; Wob. *wowa-bi* [8]. Huichol and Cora forms

1. Kroeber, *N.S.D.*, p. 237. Diguet (*L.M.*, p. 33) gives Cora *koujpi* (= *kužpi* ?), apparently with retained sibilant corresponding to Cahuilla *s*. For Huich. he gives *kouipi* (i.e. *kuipi*).
2. Russel, *P.I.*, p. 331, l. 6.
3. Kroeber, *S.D.*, p. 78.
4. *Ibid.*, p. 161.
5. *Ibid.*, p. 84.
6. Kroeber, *N.S.D.*, p. 238.
7. Diguet, *L.M.*, p. 33.
8. Kroeber, *S.D.*, p. 75.

cited perhaps < * *ua-ri*; original Uto-Aztekan *w* becomes Cora *v*. Are Cahu. *husa* " back " [1] and Hopi *hox-ta* [1] also related?

N. *omi-tl* " os "; Huich. *ome* " bone " [2]; Tar. *otši* (?) [2]; Tep. *oo*, *ao* [2]; S.P. *ɔɔ-ɸ*^{u} " bone "; Ute *ŏu-ɸ*^{u}; Mono (N.F.) *-o'* [3]; Wob. *-o* [3]; Tüb. *o-* [3]; Git. *-'ò* [3]; Ser. (H.) *-e*^{r} [5]; Fern. *-'ò* [3]; Gabr. *-ėėn* [4]; Hopi *ìaqa* [3]. Observe Hopi *ìa-* as in *ìaɳa* " salt " above. S.P. *ɔɔ-*, as shown by Ute, is assimilated from * *ɔo-*, which doubtless lies back also of Git. and Fern. *ò* (long open *o*); Tep. *oo* also, as its variant orthography *ao* seems to indicate, consists of open *o* followed by close *o*. How Tep.-Shoshonean * *ɔo-* is related to Nahuatl and Huichol *omi-* is difficult to say at present.

Tep. *houam* " yellow " (i. e. *huam*) [6]; Pima *oam* " yellow " [7], *sâ-âhamU* [8]: S.P. *ɔa-q·a-* " yellow "; Ute *ŏa-q·a-*.

Huich. *toja*, *tousa* (i. e. *tusa*) " blanc " [9]; Cah. *tosa-li* [9]; Pima *tâhai* " white " [10]; S.P. * *t'ɔ'* *ša-ɣa-* (< *tɔš·a-*) " white "; Ute *t'ɔ'* *ša-ɣa-*. Is N. *tīça-tl* " sorte de vernis, terre ou poudre blanche ", *tīce-ctic*, *tīceuac* " blanc, déteint, pâle, qui a changé de couleur " also cognate?

N. *ò-tli* " chemin, voie "; Cora *huyé* " Weg ": S.P. *pɔ̄-* " trail "; Ute *pō-*; Shoshoni *poe*, *po*^{i} [11]; Bank. *po'-t* [11]; Luis. *pe-t* [11]; Cahu. *pi-t* [11]; Hopi *pi-hü* [11]. As suggested by *e* in Cora *huyé* and Shoshoni *poe* and by long open *i* of Hopi *pi-*, S.P. *pɔ̄-* is perhaps assimilated from * *pɔï-*. For Huichol *h* and Nahuatl loss of *p*, see under Uto-Aztekan *p*.

N. *coli-ui* " se renverser, se courber "; Cora *kuri-pin* " sich auf dem Boden wälzen ": S.P. *qɔn·i-* " to come back by same road ".

N. *çolō-ni* " couler avec fracas, impétuosité, en parlant d'un cours d'eau, d'un torrent ": S.P. *sɔ̄a-* " to make a noise as of flowing water ".

N. *cochi*; Cora *kutsi-*; Pima *kâsi-*: S.P. *Uɔ'ɔi-* (see under Uto-Aztekan *i*).

N. *col-li* " aïeul, aïeule ": S.P *qunu* " great-grandfather "; Ute *qönu-* " paternal grandfather ". As show by Ute, S.P. *qunu-* is assimilated from * *qɔnu-*.

It is barely possible that S.P. *ɔ* may in some cases correspond to N. *wa*, at least this is suggested by one not very certain example :

1. Kroeber, *S.D.*, p. 75.
2. *Ibid.*, p. 160.
3. *Ibid.*, p. 76.
4. Kroeber, *N.S.D.*, p. 251.
5. *Ibid.*, p. 254.
6. Diguet, *L.M.*, p. 34.
7. Russel, *P.I.*, p. 36.
8. *Ibid.*, p. 281, l. 2.
9. Diguet, *L.M.*, p. 34.
10. Russel, *P.I.*, p. 277, l. 9.
11. Kroeber, *S.D.*, p. 77.

N. *uapal-li*, *uapali-tl* " planche, ais, petit poutre " (" wood " in compounds : *uapal-calli* " maison en bois ") : S.P. *ɔvi-* " stick, wood " (< * *ɔpi-*) ; Ute *övi-*. S.P. *ɔvi-* in derivatives or compounds " nasalizes " following consonants (see below under consonants for " nasalizing " stems); thus, corresponding to N. *uapal-calli* we have S.P. *ɔvi-ŋ-kʷan'i-* (< *ɔvi-* + *qan'i-*) " wooden house ". This nasalizing effect may correspond to N. *-l-*, though, as will be shown below, N. *l* regularly corresponds to S.P. *n'*. Perhaps *wapali-* > * *ɔpin'i-* (by assimilation) > *ɔvi-* with nasalizing power.

It is not clear as yet whether or not a Uto-Aztekan vowel *ɔ*, as distinct from both *o* and *e*, is to be posited. For Shoshonean, as has been shown, such a vowel seems quite plausible, as it would not be easy to explain S.P. *ɔ*, Ute *ö*, and corresponding vowels in other Shoshonean languages as modified from *o* under certain phonetic circumstances. Pima-Tepehuane, with its *á*-vowels in words involving S.P. *ɔ*, also suggests original *ɔ* as distinct from *o*. Note, further, that in all cognates of S.P. words with *ɔ* Cora regularly has *u*, not *i*, which, as we have seen, often corresponds to S.P. *u* (*o*); see Cora *úna*, *wáre*, *huyé*, *kuri-*, *kutsi-* above, and contrast *u* of Cora *kuri-* and *kutsi-* with *i* of Cora *kin*, *kipi*, and *ki-poá* above. In other words, there is evidence derived from Cora, as well as from Shoshonean, for original Uto-Aztekan *ɔ*. More evidence, based on more carefully recorded material (as regards vocalic qualities), than is generally available for comparison, is highly desirable.

Uto-Aztekan ō.

Indisputable cases of Uto-Aztekan *ō* (*ū*) are not numerous. As reasonably safe examples may be considered :

N. *cī-tlalin* (? cf. *tīça-tl* : Huich. *tusa* ; see above) " étoile ", perhaps also *xihui-tl* " comète " (not to be confused with *xihui-tl* " année " [1], as is done by Rémi Siméon) ; Huichol *šulawi* [2], *jorahoue* (i. e. *žoraiwe*) " star " [3] ; Cora *šureabe*, *šuruabe* " Stern " ; Tep. *sia-vok* " star " [4] ; Ban. *suhe* " star [5] ; Tüb. *šu-l* [5] ; Git. *hùu-t* [5] ; Luis. *šuu-la* [5] ; Cahu. *suu-l* [5] ; Hopi *so-hō* [5].

1. See Carochi, p. 533.
2. Kroeber, *S. D.*, p. 160.
3. Diguet, *L.M.*, p. 34.
4. Kroeber, *S.D.*, p. 160.
5. *Ibid.*, p. 78.

Tar. *sula* " heart " [1]; Tep. *hura* [1]: Tüb. *šuuna-* " heart " [2]; Git. *-xùn* [2] (*ù* represents long open *u*); Fern. *-hùn* [2]; Luis. *-sun* [2]; Cahu. *-sun* [2]. Huich. *hourou* (i. e. *huru*) " flèche " [3]; Cora *ïrí* " Pfeil " : S.P. *ō-* " arrow ": Luis. *hu-la* [4]; A.C. *hu-l* [4]; Hopi *hò-hü* [4] (*ò* represents long open *o*). Cora *ïra* " furzen ", *ïrašę* " kräftig furzen " : S.P. *ō-* " to break wind ".

Cora *ï* (see under Uto-Aztekan *i*) seems to correspond, as these examples indicate, to S.P. (Shoshonean) *ō*.

Vocalic Assimilation.

A considerable number of at first sight irregular vowel correspondences in Uto-Aztekan are evidently due to the disturbing influence of vocalic assimilation. Most Uto-Aztekan languages seem to assimilate vowels of successive syllables to each other to some extent, though in varying manner. It will be most convenient to take up the cases according to the pairs of vowels assimilated.

Uto-Aztekan e...a. In a number of instances original *e* is assimilated to following *a*. Examples are :

N. *aca-na* (< * *eka-*) " mettre à sec, tirer une chose de l'eau ", as reflexive " s'échouer, se mettre à sec, en parlant d'un navire " ; A.C. *haxa-l* " sand " [5]; Gabr. *ōxa-r* " land " [6]; Luis. *ex'-la* " earth " [6]. In S.J.C. *èxe-l* " land " [7] *e...a* has become progressively assimilated to *e...e* (*ï...ï*). Compare also Fern. *ōxa-r* [6] alongside of *ōxō-r* [6] (*ō* < *ī*).

N. *mētz-tli* (< * *metsa-* with syncope of *-a-*; see under Vocalic Syncope); Huichol *metza* " lune " [8]; S.P. *mUa-*: Cora *matsa* " moon " [9], *máš-kirai* " Mond "; Tep. *masa-* [9]; Pima *masa* [9]. For other examples of preserved *e...a* in this word see under Uto-Aztekan *e*.

N. *metla-tl* " metate " : Huichol *mata* " metate " [10]; S. P. *mará-ts* ; Luis. *mala-l* [11].

N. *nema* " pied à pied, pas à pas : S.P. *naŋwa-* (< * *nama-*) " track ".

1. Kroeber, *S.D.*, p. 160.
2. *Ibid.*, p. 76.
3. Diguet, *L.M.*, p. 34.
4. Kroeber, *S.D.*, p. 77.
5. *Id.*, *N.S.D.*, p. 247.
6. *Id.*, *S.D.*, p. 80.
7. *Id.*, *N.S.D.*, p. 250.
8. Diguet, *L.M.*, p. 34.
9. Kroeber, *S.D.*, p. 160.
10. Diguet, *L.M.*, p. 34.
11. Kroeber, *N. S. D.*, p. 259.

N. *petlā-ni* " se verser, se répandre (en parlant d'un liquide) " (*-ā-* is secondarily lengthened from *-a-* before *-ni*; see Carochi, pp. 476-78) : S.P. *pāra-xa-* " rain patters ".

Cora *hèika* (*h* < *p*) " töten, auslöschen " (with singular object only) : S.P. *p$^{a'}$qa* (< **paq·a-*) " to kill " (singular object).

It is rather doubtful if Uto-Aztekan *e...a* (Shoshonean *ï...a*) may be also progressively assimilated in Shoshonean to *ï...ï*. As example may be given :

N. *quetza* (reflexive) " se lever " : N. *qwïrï-* (< **qwïtï-*) " to arise, get up ".

Uto-Aztekan a...e (*i*). There is some evidence to show that Uto-Aztekan *a...e* becomes assimilated at times in Southern Paiute to *a...a*.

Huich. *tamejh* " nous " [1]; Cora *ï-tan* " wir " (< **tame*?); Tar. *tame* " we " [2]; Hopi *ī-tamō* [3]; Git. *i-tsam* [3]; Luis. *tšam* [3]; Cahu. *tšemem* [4] (< **tšame-m*?) : S.P. *taŋwa-* (< **tama-* < **tamï-* = *ta-* " we " plus plural suffix *-mï-*) " we (inclusive, more than two) ". That S.P. *taŋwa-* is assimilated from Uto-Aztekan **tame-* and not **tema-* (as might perhaps be suggested by N. *tè-huān* " we "; N. *te-ch-* " us "; Tep. *a-tem* " we " [2]; Shik. *-diŋwa* [3] = *-tïŋwa*) is clearly indicated by *ta-* of S.P *tam·i-* " we two (inclusive) ".

Huich. *tame* " tooth "; Cora *tame*; Tar. *teme* (assimilated from **tame*); Cah. *tami* : S.P. *taŋwa-* " tooth " (see under Uto-Azetekan *a*).

Southern Paiute *a...a* seems to go back to *a...i* in :

N. *çali-ui* : S.P. *san·a-* (see under Uto-Aztekan *a*).

Nahuatl *a...a* seems in some cases to rest on assimilation of original *a...e* or *a...i*. Examples are :

N. *paca* " laver une chose " : Tar. *pago-ta* " to wash " [5]; Tep. *baku-ane* [5]; S.P. *na-vaq·ï-* " to wash oneself ".

N. *atla-tl* " spear-thrower "; Hopi *auta* " bow " [6] : S.P. *'atšI-* " bow " (< **'atï-*); Shik. *e^{i}dü* [6] (< **atï-*); Bank. *āli-t* [6] (< **āti-*).

N. *uapal-li* : S.P. *ɔvi-* " wood " (see also under Uto-Aztekan *o*).

Uto-Aztekan e...i. Original Uto-Aztekan *e...i* sometimes appears assi-

1. Diguet, *L.M.*, p. 29.
2. Kroeber, *S. D*, p. 161.
3. *Ibid.*, p. 86.
4. Kroeber, *N.S.D.*, p. 238.
5. Kroeber, *S.D.*, p. 160.
6. *Ibid.*, p 77.

milated to *e...ẽ* (Shoshonean *ĩ...ĩ*). Nahuatl *e...e* as opposed to Shoshonean *ĩ...i* is exemplified in :

N. *nene-pilli* " langue " ; Huich. *nene* " tongue " [1] (yet *neni* according to Diguet [2]) : Tar. *neni-* [1] ; Cah. *nini* [1] (probably < * *neni*) ; Tep. *niouni* [2] (i.e. *nʸuni* < * *neni*?) ; Git. *-nöŋi* [3] ; Fern. *-nõŋi-n* [3] ; Gabr. *-noŋi-n* [4] ; Hopi *leŋi* [3] (dissimilated from * *neŋi*). Besides forms beginning with *ne-* there are found in both Sonoran and Shoshonean forms in *na-* : Cora *nanu* [1], *nanou-re* [2] (i.e. *nanu-re*) ; Tep. *nunu* [1] (assimilated from * *nanu*?) ; Tüb. *lala-n* [3] (* *naŋu* dissimilated to * *laŋu*, then successively assimilated to * *lalu-* and *lala-*) ; Cahu. *-naŋ* [5] ; A.C. *-naŋ* [3] ; Ser. (H.) *-naŋ* [6]. It is not clear how * *neni* and * *nanu* are related, but see below for cases of Shoshonean *a* < Uto-Aztekan *e*.

N. *tepē-tl* " mountain " ; Pima *tšUwU-* " earth " (< * *tĭvĭ-* < * *tepe-*) : S.P. *tĭvi-p·U-* " earth " (see under Uto-Aztekan *e*).

Shoshonean *ĩ...ĩ* < *i...i* (Uto-Aztekan *e...i*) is exemplified in :

N. *nemi* " vivre " : S.P. *nĭŋwU-* (< * *nĭmĭ-*) " person ", *nĭŋwU-'a-* " body " ; Mono (N.F.) *nüm* " person " [7] ; Shoshoni *niᵘ* [7] (i.e. *nĭw*?) ; Shik. *nüwu* [7] (*-wu* < *-wU*). Ute still has final *-i-* : *nuwi-* < * *nĭŋwi-* < * *nĭmi-*.

N. *huetzi* " tomber " ; Cora *ve* " fallen " : S.P. *wĭ'ĩ-* " to fall " (< * *wĭsĩ-*?).

Cora *yẹi-ri, yì-ri* " es ist ein Zugang, Aufstieg da " : S.P *yĭĭ-* " doorway ".

Uto-Aztekan e... i seems to have been assimilated to Shoshonean *i... i* in :

Cora *énite* " fliegen, flattern " : Ser. (H.) *hinyik* " to fly ". S.P. *nɔntsI-* " to fly " seems to be related ; but how explain *n-* ?

Uto-Aztekan e...o. Shoshonean *ĩ...o* (*e...o*) regularly becomes assimilated in Southern Paiute to *o...o*. This process is exemplified in Southern Paiute itself by such forms as *mam·úš·ᵘ* " those (animate), they " < *mam·U-* + *-š·u-*. Examples of assimilated *o...o* (*u...u*), as evidenced by *e...o* forms in cognate words, are :

N. *te-tl* " pierre " ; S. P. *tĭ-* " stone " (see under Uto-Aztekan *e*) : S. P. *to-*

1. Kroeber, *S.D.*, p. 159.
2. Diguet, *L.M.*, p. 33.
3. Kroeber, *S.D.*, p. 74.
4. *Id.*, *N.S.D.*, p. 251.
5. *Ibid.*, p. 237.
6. *Ibid.*, p. 254.
7. Kroeber, *S.D.*, p. 73.

γóa-ʂi " rattlesnake " (< * *tïγoa-* " rock-snake " ; it should be observed, however, that *tï-* " rock " ordinarily nasalizes following consonant in Southern Paiute) ; Mono (In.) *doγoa* [1] ; Shik. *doγoa* [1] ; cf. Hopi *tšïa* (as heard pronounced by Hopi student at Carlisle ; < * *tši-γia* < * *tï-γia* < * *tï-γoa-* ; *-ï-* of *tšïa* was heard pronounced with back of tongue so elevated as to be almost spirantal (voiced velar), γ, thus directly suggesting its provenience from *-ïγï-*).

N. *yecoa* [2] " avoir des rapports charnels avec quelqu'un " : S.P. *yoγo-* " to copulate ".

N. *tlèco* " monter " : S.P. *tuγu-mpa-* " sky " (cf. *tï'* " upward ") ; Shoshoni *togu-mba-na* " sky " [3] ; Tüb. *dogu-mba-l* [3] ; Möh. *dugu-ba-t* [3] ; Gabr. *tuku-pa-r* [3].

N. *teci* " broyer, moudre le maïs ou autre chose sous la pierre ", *tex-tli* " farine " ; Cora *tiïšę* " mahlen " : S.P. *t'ᵘ'šu-* (< *tuš·u-*) " to grind seeds " (< * *tes·o-* ; perhaps Cora points to Uto-Aztekan * *tose-*, which would also give S.P. *tuš·u-*, see under Uto-Aztekan *o...e*.

Uto-Aztekan o...a. Cases of Nahuatl *o...o* from original *o* (or *ɔ*) *...a* probably are :

N. *çolōni* : S.P. *sɔ̄a-* (see -under Uto Aztekan *o*).

N. *non-quà* (< * *nono-*?) " à part, séparément " : S.P. *nan·ɔ-š·u-* " by oneself, all alone ".

Uto-Aztekan o...i. There are several cases of Nahuatl *i.. i* which are evidently assimilated from original *o...i*. Such are :

N. *chichi* " chien " (< * *kitši* < * *kutši*) : Git. *gutsi* " dog " (see under Uto-Aztekan *i*).

N. *ix-tli* " oeil " (< * *isi-* < * *usi-*) : Tar. *pusi-* " eye " ; S.P. *pu'i-* (see under Uto-Aztekan *i*).

N. *miqui* " mourir " : Cora *muitši* " tot " (< * *muiki* < * *muki*) ; Huich. *mouki* (i.e. *muki*) " mort " [4] ; Pima *moki* " dead " [5] ; Hopi *moki* " dead " [6] ; Cahu. *muki-š* " dead " [7]. Besides Uto-Aztekan * *moki* we seem to have also * *meki* in Cahu. *meki-nka* " to kill " [6] (cf. N. *miqui-ltia* " to cause to

1. Kroeber. *S.D.*, p. 84.
2. R. Siméon confuses *yecoa* " pecar con una persona " with *yēcoa* " acabar lo que uno haze " under one rubric. See Carochi, p. 531.
3. Kroeber, *S.D.*, p. 78.
4. Diguet, *L.M.*, p. 40.
5. Russel, *P.I.*, p. 281, l. 1.
6. Kroeber, *S.D.*, p. 89.
7. *Id.*, *N.S.D.*, p. 238.

die "); S.P. *tša-ɳɣwUk·i-* (< * *-mük·i-*) " to die off, disappear (plural subject). " Uto-Aztekan * *moki* is assimilated to * *moko-* in Tar. *muku* " dead " [1]; Bank. *mūgu-t* " to kill " [2].

Uto-Aztekan o...e. In Southern Paiute *o...ĭ* regularly assimilate to *o...o* (*u...u*) whenever these vowels are brought in successive syllables by derivation or composition. Thus, *uru-* " that (invisible inanimate) " < * *urĭ-*, cf. *arĭ-* " that (indefinite inanimate) " and *marĭ-* " that (visible inanimate) "; *u-ɣum·aɳwit·uɣwa-* " away from it " < *u-* " it (invisible) " + *qīm·a-* " other " plus *-ɳwit·u-ɣwa-* " towards ". This assimilation is further illustrated in :

N. *çoqui-tl* " boue, terre détrempée, limon, fange " : S.P. *soɣo-vU-* (with open *o*; *ɔ*?) " moist ground " (< * *sokĭ-* < * *soke-*; for interchange of Uto-Aztekan *e* and *i* see below).

N. *ixte-tl* " ongle " (< * *sote-*; cf. possessive *no-xte*); Huich. *joute-te* (i.e. *xute-* " ongles " [3]; Cora *šité* " Nagel, Finger, Zehe " (< * *šute*); Hopi *soki* " nail " [4] (dissimilated from * *soti*?) : Tep. *xutu* " nail " [5]; Tar. *sutu* [5]; Cah. *sutu* [5]; Tüb *šulu-* [4]; A.C. *šul'u* [6]. Original * *sito-* (> * *sitŏ-*) is implied in Gabr. *estšu-t* " nail " [4] (< * *sitšu*; note prothetic *e-* parallel to N. *i-*); S.P. *šitšu-*; Mono (N.F.) *-šitu* [4]; Shik. *-šidu* [4]. It is not clear how Uto-Aztekan * *sote* is related to this * *sito*. Was * *sote*, after being assimilated to * *soto*, further dissimilated to * *sito*; or is * *sito* directly derived from * *soti* (form parallel to * *sote*) by vocalic metathesis?

Southern Paiute *ɔ... ɔ* appears in : —

Cora *hure*, *-xure* " eine Kugel, einen Ball machen " : S.P. *pɔ̄t·ɔ-q·wa-* " to be round " (Cora *h-* < *p-*; Cora *-u-*, not *-i-*, and S.P. *-ɔ-* suggest Uto-Aztekan vowel distinct from *o*, see under Uto-Aztekan *o*).

Perhaps Nahuatl *e...e* is assimilated from Uto-Aztekan *o...e* in : —

N. *tene-ua* (reflexive) " se nommer, être appelé ", *tene-ui* " devenir illustre " : S.J.C. *-tʸuɳ* " name " [7]; Fern. *-tuano-* [8] (Gabr. *o* often represents Shoshonean *i*).

1. Kroeber, *S.D.*, p. 161.
2. Kroeber, *S.D.*, p. 89.
3. Diguet, *L.M.*, p. 33.
4. Kroeber, *S.D.*, p. 74.
5. *Ibid.*, p. 160.
6. Kroeber, *N.S.D.*, p. 247.
7. Kroeber, *N.S.D.*, p. 250.
8. *Ibid.*, p. 251.

Irregular Vocalic Correspondences.

After all cases of regular vocalic correspondence and of assimilation have been eliminated, there still remain a number of irregular vocalic correspondences which cannot be adequately explained until more is known of Uto-Aztekan phonology.

e — a Interchange. There are several cases of Shoshonean *a* corresponding to Nahuatl (and Sonoran) *e*. Such are :

N. *ne-* reflexive prefix used with verbal substantives, impersonal and passive verbs, and with verbs in *-lia*, *-tia*, *ltia* [1] : S.P. *na-* reflexive prefix.

N. *nēci* " paraître " : S.P. *na'šïmi-* (< *naš'ïmi-*) " to appear, seem ".

N. *nene-* : Cora *nanu* ; Cahu. *naŋ* (see under Uto-Aztekan *e*. . . *i*).

N. *topeua* : S.P. *t'u'pa-q'u-* (see under Uto-Aztekan *o*).

N. *-quê* plural suffix of certain nouns and adjectives and (subjectively) of perfect and future verb forms : S.P. *-q'a-* plural suffix (referring to subject) of verb forms; with this is perhaps to be compared N. *-can* plural suffix of present imperative and optative verb forms.

Cora *téne* " in Stücke schlagen " : S.P. *tɔna-* " to punch ".

Within Nahuatl itself *e* and *a* seem to interchange in : —

N. *tīce-ctic*, *tīce-uac* " blanc, déteint, pâle : N. *tīça-tl* " terre ou poudre blanche ".

i — a Interchange. A few Uto-Aztekan cases of *i — a* correspondence have been noted : —

N. *quech-tli* (? < **keti-*) " cou " ; A.C. *-qelyi* " neck [2] " ; Cahu. *-qily'i* [3] : S.P *qura* " neck " ; Shik. *gura* " throat " [2] ; Mono (In.) *-kUda* [2] ; Luis. *-ɣara* " neck [2] ".

N. *tequi* " couper ", *ui-tequi* " égrener en frappant " : S.P. *tï-ɣa-n'ni-* " to cut up (meat) ", *tï-ɣa-* " to gather seeds by beating ". This interchange is possibly based on morphological rather than purely phonetic considerations.

N. *-tli* noun ending : Cora *-ri* ; Huich. *-ri* [4] ; S.P. *-tsi-* : Luis. *-tša*, *-la* [5]

1. R. Siméon, s. v. *ne* and pp. LXI, LXIII.
2. Kroeber. *S.D.*, p. 74.
3. *Id.*, *N.S.D.*, p. 237.
4. Diguet, *L.M.*, p. 29.
5. Kroeber, *N.S.D.*, p. 245.

(both $<$ * *-ta* $<$? * *-tla*; these endings will be more fully discussed under Morphology).

N. *qui-* objective pronominal prefix " him, her, it " : S.P. *-q·a-* inanimate pronominal suffix " it ".

e — *i Interchange*. It seems likely that *e* and *i* interchanged in certain Uto-Aztekan forms. Examples of Nahuatl-Sonoran *e* as compared with Shoshonean *i* are : —

N. *quequeloa* (reduplicated from * *queli-ua*) " chatouiller quelqu'un, le plaisanter, le railler " : S.P. *kie-ŋqï-* (*kia-ŋqï-*) " to laugh at ".
Cora *hiwe* : S.P. *puŋ'wi-* (see under Uto-Aztekan *o*).
N. *izte-tl* : Hopi *soki* (see under Uto-Aztekan *e*... *o*).

On the other hand, Nahuatl *i* seems in some cases to correspond to Shoshonean *ï* ($<$ *e*). Examples are : —

N. *çoqui-tl* : S.P. *soɣo-* ($<$ * *soki-*) see under Uto-Aztekan *o*... *e*).
N. *nēci* : S.P. ^{na}*'šïmi-* (see under *e* — *a* Interchange).
N. *piloa* ($<$ * *pili-ua*) " pendre quelqu'un, suspendre " : S.P. *pUrï'rï-* ($<$ **pïtï-*) to hang on to " (intransitive) (?)
N. *ui-* verb prefix (apparently having reference to long objects, e. g. *ui-toloa* " bander un arc " $<$ *toloa* " courber la tête "; *ui-tlatztic* " très long, très large " $<$ *tlatztic* " épais ") : S.P. *wU-* verb prefix " with a long object ". N. *ue-* occurs alongside of *ui-* in *uetlatztic*.
N. *uitlallo-tl* " espèce d'oiseau très allongé, volant peu, mais courant extrêmement vite " : S.P. *wUt·ša-* " roadrunner ".

o — *a Interchange*. In some cases Nahuatl *o* corresponds to Shoshonean *a*. Such are : —

N. *ayo-tl* : S.P. *'aya-*; Cahu. *ayi-l* ($<$ * *aya-l*) (see under Uto-Aztekan *a*).
N. *poc-tli* " fumée " (according to Brinton, *Ancient Nahuatl Poetry*, also " vapor, fog, mist "), *popoca* " fumer, jeter de la fumée " : S.P. *paɾi-n·a-* " fog "; Cahu *paxi-š* " fog " [1]; Fern. *paki-t* " cloud " [2]; Tüb. *pažu-mis-t* " cloud " [2].
N. *eco* " arriver " (cf. *eca-uia* " faire arriver quelqu'un ") : S.P. *ïɣa-* to enter ".

e — *o Interchange*. Nahuatl-Sonoran sometimes has *e* where certain Shoshonean languages have *o*. Examples are : —

1. Kroeber, *N.S.D.*, p. 237.
2. *Id.*, *S.D.*, p. 79.

N. *quech-tli* " cou " ; A.C. *-qelyi* " neck " [1] : S.P. *qura-* " neck " ; Mono (N.F.) *-gut* [1] ; Shik. *gura* " throat " [1] ; Luis. *-ɣara* " neck " (probably assimilated from * *-ɣora*). If *U* of Mono (In.) *-kUda* " throat " is to be understood as *ï*, then Shoshonean * *kïta-* is probably to be assumed alongside of * *kota-* ; this does not seem likely, however, in view of *u* in Mono (N.F.) *-gut*.

N. *izte-tl* : S.P. *šitšu-* (see under Uto-Aztekan *o*... *e*).

N. *ce(n)* " un " ; Huich. *che-oui* [2] (i.e *šewi*) ; Cora *se-* " one " [3] (but Preuss gives *saị* " ein ") ; Cah. *senu* [4] ; Mono (In.) *ši-wi* [5] (= *šï-*) ; Shik. *šewi-te* ; [5] Tüb. *tšii-ts* ; [5] S.J.C. *se-pul* [6] ; Luis. *su-pul* [5] (assimilated from * *sepul*) ; Hopi *syUx-ke* [5] : S.P. *šō-*. Cf. also N. *ce(n)-* " entièrement " : S.P. *šō-* " entirely, well ". Evidently this numeral goes back to Uto-Aztekan * *sē-*, Shoshonean * *šī-* or * *šī̄-*. It is not obvious how S.P. *šō-* is to be explained.

e and *ɔ* correspond in :

Cora *téne* " in Stücke schlagen " : S.P. *tɔna-* " to punch ".

i — *o Interchange*. A number of cases have been noted in which Nahuatl *i* corresponds to Shoshonean *o*. Examples are :

N. *cihuā-tl* " femme " : Luis. *šuŋa-l* " woman " [7] ; S.J.C. *šoŋwā-l* [8]. Alongside of N. *cihuā-tl* R. Siméon gives *ço(u)a-tl* as " forme rare " ; *-oa-* is secondarily developed from *-iua-*, cf. verb-pairs intr. *-iui* and trans. *-oa*.

N. *pil-li* " fils, fille " ; Cora *péri* " Sohn, Tochter, Kind, vom Vater gesagt " : A.C. *pulyini-š* " baby " [9].

N. *itta* " voir quelqu'un, découvrir, " also *ithua* ; Pima *hitšU* " see " [10] : Gabr. *huta-a* " see " [11] (? < * *hitwa-*).

N. *teci* : S.P. *t'ʷi'šu-* (see under Uto-Aztekan *e*... *o*).

N. *cītlalin* : Luis. *šuu-la* (see under Uto-Aztekan *o*).

Nahuatl *ia* may correspond to Shoshonean *ō* in : —

1. Kroeber, *S.D.*, p. 74.
2. Diguet, *L.M.*, p. 30.
3. Kroeber, *S.D.*, p. 159.
4. Kroeber, *S.D.*, p. 159.
5. *Ibid.*, p. 71.
6. Kroeber, *N.S.D.*, p. 249.
7. Kroeber. *S.D.*, p. 72.
8. *Id.*, *N.S.D.*, p. 249.
9. *Ibid.*, p. 247.
10. Russel, *P.I.*, p. 281, l. 5.
11. Kroeber, *N.S.D.*, p. 251.

N. *-quia* suffix employed in apodosis of conditional sentence[1] : S.P. *-qō-* potential suffix (" would ").

Nahuatl *i* seems to correspond to Southern Paiute *ui* in : —

N. *-ti* " to become " (e.g. *non-ti* " devenir muet " from *non-tli* " muet ") : S.P. *-r'ui* " to become, turn into " (e.g. *aŋqa-r'ui-* " to turn red ").
N. *-tia* causative suffix; Cora *-te* (e.g. *i-te* " einem zu trinken geben, reichen " from *i* " trinken "); Pima *-tšo(o)*[2] : S.P. *-t'ui-* causative suffix.

Interchange of a and ïa. Southern Paiute *ïa* seems sometimes to correspond to Nahuatl *a*. Examples are : —

N. *caui-tl* " temps "; Huich. *ta-kaï* " hier "[3] : S.P. *qïaŋwi-* " yesterday ".
N. *-tla* " qui sert à marquer abondance, quantité " (e.g. *te-tla* " lieu pierreux "); Cora *-ta* (e.g. *sā-ta* " auf dem Sande, der sandige Ort ") : S.P. *-tïa-* " place of ".

Interchange of oi and ie. Uto-Aztekan *oi* appears as Nahuatl *ie* in : —

N. *miec* " beaucoup "; Cora *muí* viel "; Tep. *mui* " much "[4] ; Pima *moi* " many "[5] : Luis. *muyuk* " much "[6].

Uto-Aztekan Diphthongs.

Uto-Aztekan ai. Original *ai* seems to be involved in : —

N. *ay* " faire " : S.P. *ai-* " to say ".
Cora *kaį* " nicht "; Tar. *ke* " no "[7] : Fern. *xai* " no "[8]; Luis. *gai*[8]; Tüb. *hais*[8]; Shik. *gè*[8]: Hopi *gaé*[8]. Uto-Aztekan * *kai* is apparently extended from * *ka* : N. *ca-mo* (in *ma-camo* " non, ne " before imperatives; *aço-camo* " peut-être non "); Cora *ka* " nicht, nein "; S.P. *qa-*, *qatšu-* " not "; Mono (N.F.) *gadu*[8].
Cora *wái-ka* " drei "; Huich. *raï-ka* " trois[9] "; Tar. *hai-ka* " three "[10];

1. R. Siméon, p. LXII.
2. Russel, *P.I.*, p. 272, l. 6; p. 297, l. 5.
3. Diguet, *L.M.*, p. 30.
4. Kroeber, *S.D.*, p. 161.
5. Russel, *P.I.*, p. 313, l. 11.
6. Kroeber, *S.D.*, p. 87.
7. Kroeber, *S.D.*, p. 161.
8. *Ibid.*, p. 87.
9. Diguet, *L.M.*, p. 40.
10. Kroeber, *S.D.*, p. 159.

Mono (N.F.) *pahi* [1]; Shik. *pahi-t* [1]; Tüb. *pai* [1]; Git. *bahi* [1]; Fern. *pahai* [1]; Luis. *pahai* [1]. Several Shoshonean languages, perhaps also Cahita, seem to point to Uto-Aztekan *pahi-* rather than simply *pai-*. To *ai* of these words corresponds *ei* in N. *yei* " three " (parallel forms without *-i*, *ye* and *e*, are probably merely secondary, as shown by forms in *yex-*, *ex-*, e.g. *yex-pa* " three times ", which imply original *-ei-*).

Difficult to understand in regard to vocalism is : —

N. *paina* " courir vite, avec agilité " : S.P. *pɔ̄ya-* " to run about ".

Uto-Aztekan *ai* seems to have become Nahuatl *i* in : —

N. *-qui* past participle suffix (e.g. *cecmic-qui* " glacé, transi de froid ") : Huich. *moumouk' i-kaï* " il était mort " [2]; S.P. *-q'ai-* perfective suffix (in *-q'ai-n'a-* perfective verbal noun " having — ed "; becomes *-q'a-* before participial ending *-ntï-*, which it perfectivates). It is likely that N. *-ca*, pluperfect and perfect suffix, is connected with this Uto-Aztekan element * *-kai*.

Nahuatl (and Sonoran) *e* may in some cases go back to Uto-Aztekan *ai*. Examples are : —

N. *-que-tl(i)* older suffix " having " (e.g, *atlaua-que-tl* " having an atlatl ") [3]; Cora *-ke* (e.g. *péri-ke* " ein Kind haben ") : S.P. *-qai-* " to have " (combines with participial suffix to form *-qantï-* " having ").

N. *tle-tl* " feu " : Huich. *tai* " fire " [4]; Cora *tai* (reflexive) " etwas anzünden, verbrennen "; Cah. *tahi* " fire " [4]; Tep. *tai* [4]; Pima *tai* [4]. Another, perhaps related, stem is represented by Tar. *nai-* " fire " [5]; Cora *nai* " Feuer anzünden "; S.P. *na'ai-* " fire burns " (participle *na'a-ntï-* " burning; fire ").

Cora *vene* " schlagen " : S.P. *wUnai-* to thrown down " (?)

Cora *ta-vé* " aufhängen ", *vivir* " aufgehängt sein " : S.P. *uŋwai-* " to hang (intr.) ".

Uto-Aztekan *ai* may lie back of Nahuatl *a* in : —

N. *huān* " avec, en compagnie " : S.P. *-ŋw'ai* " together with ".

N. *-cā* verbal suffix of adverbial or subordinating force (e.g. *ciuh-ca*

1. Kroeber, *S.D.*, p. 71.
2. Diguet, *L M.*, p. 40.
3. Lehmann, *E.F.M.*, p. 731.
4. Kroeber, *S.D.*, p. 160.
5. Kroeber, *S.D.*, p. 160.

n-iauh " I go quickly ", literally " while-hurrying I-go [1]): S.P. *-qai-* subordinating suffix relating subordinate verb to subject of main clause.

Vocalic Syncope in Nahuatl.

Under certain circumstances short vowels drop out entirely in Nahuatl, so that secondary consonant clusters arise. To a large extent the dropping out of vowels can be observed in Nahuatl itself, for closely related forms are found with and without vowel. To a certain extent, also, the former existence of short vowels between consecutive consonants is made probable by comparison with related forms in other Uto-Aztekan languages. The disappearance of the short vowel has become stereotyped in Nahuatl in certain grammatical forms and word-formations, hence has assumed in a measure the function of a grammatical process. This is true, for instance, of the preterites of a large number of verbs, which, besides prefixing a preterite particle *ō-*, drop the final vowel of the stem; this may in turn bring about secondary changes in the form of certain consonants now standing at the end of the word. Thus, *nemi* " to live " has as preterite form *ō-nen* $<$ * *ō-nem* (final *m* becomes *n* in Nahuatl). It does not seem at all probable that the loss of the vowel in such cases is primarily a morphological phenomenon; it cannot well be understood otherwise than as a purely phonetic process in origin. Examples of the syncope of the various vowels will now be given, those cases for which internal evidence is to be had being listed first.

Syncope of a. Examples of *a-* syncope made clear from Nahuatl evidence are : —

N. *paca* " laver une chose " : pret. *ō-pac* (also *c*-preterit : *ō-paca-c*) ; that *a* of *paca* is no suffix is indicated by derivatives like *paca-ltia* " faire laver quelqu'un ".

N. *tzon-tecoma-tl* " tête séparée du corps " : *no-tzontecon* " ma tête " ($<$ * *-tzontecom* $<$ * *-tzontecoma*); *tzontecon-tia* (refl.) " se mettre à la tête ". *tzontecomê* " celui qui a une tête " has *-ê* replacing stem-final *-a* by analogy of numerous class of possessive nouns in *-ê* in which *-e* is etymologically justified; this remark applies to many, probably most, possessives in *-ê* (and *-uâ*), as indicated by such survivals as *eçô* " qui a du sang ", i.*e*. *eso'*, in which *eso-* is stem and saltillo, ' ($<$ * *-k*), possessive ending. Once *tzontecon-*, which arose regularly according to phonetic law in forms like *no-tzontecon* (*-m* $>$ *-n*) and *tzontecontia* (*-mt-* assi-

1. R. Siméon, s. v. *iciuhca*; see also Carochi, p. 402.

milated to *-nt-*), became established as typical stem form, secondary forms with etymologically unjustified *tzontecon-* could arise by analogy, as in *tzontecon-eua* " donner des maux de tête à quelqu'un ". This type, also, of analogical process applies to any number of other cases in Nahuatl.

N. *yāca-tl* " nez, pointe ", *in yāca-c* " à la pointe, au bout " : *no-yāc* " mon nez ". For *-a* as stem final cf. Tar. *yaxka*; Hopi *yaka*; S.P. *ya-γā-* (see under Uto-Aztekan *ā*).

N. *-c* adjective ending < * *-ca*. Cf. *tlil-ti-c* " noir " with *no-tlilti-ca-uh* " mon noir, ma pupille "; *uitlatz-ti-c* " très long " with *ui-tlatzi-ca-yotl* " longueur "; *izta-c* " blanc " with *izta-ca-tl* " blancheur ". Cf. also adjectival suffix S.P. *-qa-* and Cahu. *-xa-* in *seta-xa-t* " salty [1] (*seta-* = N. *i-zta-* " salt " .

Cases of *a-* syncope requiring extra-Nahuatl comparison for their proper understanding are :

N. *cac-tli* " souliers " : Huich. *cacahi* " sandale " [2].

N. *can-tli* " joue " < Uto-Aztekan * *kana-* : Huich. *kana*; Git. *qaŋa-* (see under Uto-Aztekan *a*).

N. *mētz-tli* " lune " < Uto-Aztekan * *metsa-* : Tar. *metsa-* (see under Uto-Aztekan *e*).

N. *-ton-tli* < Uto-Aztekan * *tona-* : S.P. *tua-* (see under Uto-Aztekan *o*).

N. *min-tontli* " arrière-petit-fils < Uto-Aztekan * *mina-* : S.P. *mia'-* (see under Uto-Aztekan *i*).

N. *tla-man-tli* " chose " < Uto-Aztekan * *-mana-* (used also as numeral classifier, e. g. *on-tlamantli cactli* " deux souliers ") : S.P. *maa-* " thing; clothes; brush, plant ".

N. *nan-tli* " mère " < Uto-Aztekan * *nana-* : Cora *nána* " die Mutter ".

N. *mon-tli* " gendre " < Uto-Aztekan * *mona-* : S.P. *mon'a-* " son-in-law " (see under Uto-Aztekan *o*).

N. *pi-tli* " sœur aînée " < Uto-Aztekan * *pia-* : S.P. *pia-* " female " (see under Uto-Aztekan *i*). Saltillo (i.e. glottal stop) on *-i-* probably due to syncope of *-a-* after another vowel (? * *pia-tli* > * *pi'a-tli* > * *pi'-tli*, i.e. *pi-tli*).

Syncope of e. Examples of *e-* syncope, as evidenced by Nahuatl material, are : —

N. *cat-qui* < Uto-Aztekan * *kate-* : plur. *catē*; S.P. *qarï-* (see under Uto-Aztekan *a*).

1. Kroeber, *N.S.D.*, p. 238.
2. Diguet, *L.M.*, p. 34.

N. *-n* plur. suffix < * *-m* < Uto-Aztekan * *-me* (e.g. *-ti-n* beside *-mé*; *-qui-n-* " them " plur. of *-c-*, *-qui-* " him, it ") : *-mé* plur. suffix; S.P. *-ŋwU* (< * *-me*).

N. *an-* " you (pl.) " < * *ame-* : *amè-huān* (*-tin*) " you (pl.) " as independent personal pronoun; S.P. *-'... ŋwU-* (< *-'... *me-*) " you (pl.) ", *mUmi-* " you (pl.) " as independent personal pronoun.

Examples of *e-* syncope that become obvious only by comparison are :

N. *cen-tli* < Uto-Aztekan * *sene-* : S.P. *šïï-* (see under Uto-Aztekan *e*).

N. *izta-tl* < Uto-Aztekan * *seta-* : Cahu. *seta-xa-t* (see under Uto-Aztekan *a*.)

N. *tlan-tli* < Uto-Aztekan * *tlame-* : Huich. *tame* (see under Uto-Aztekan *a*).

Syncope of i. There are numerous evidences of *i-* syncope in Nahuatl itself. Among them are :

N. *-c-* objective pronominal prefix " it, him " : *-qui-* dit; *-qui-n-* " them ".

N. *-c* preterit suffix : *-qui* past participle suffix, also older form of preterit suffix.

N. *ac* " qui? " : *aqui* dit; Cahu. *haxi* (see under Uto-Aztekan *i*).

N. *-can* " où < * *-cani* : plur. *-canixti* (see R. Siméon sub *can*).

N. *-l-tia*, *-l-huia* indirective suffix < * *-li-tia*, * *-li-huia* : *-lia* dit.

N. *cal-li* " maison < Uto-Aztekan * *kali-* : *cali-tlatlaqui-tl* " meubles de maison "; S.P. *qan·i-* " house (see under Uto-Aztekan *a*).

N. *in* article " the " < * *ini* : *ini-què-in* " these ", *ini-què-on* " those ".

N. *-tl* noun ending (e.g. *ā-tl* " water ") : *-tli* (e.g. *pà-tli* " medicine ").

N. *yol-lo-tl* " cœur " : *yoli* " vivre ", *yoli-z-mati* " être prudent "; Huich. *iyali* " heart " [1].

N. *tla-çal-li* " glu pour prendre les oiseaux " < Uto-Aztekan *-*sali-* : *çaliui* " adhérer à une chose ".

N. *toch-tli* " lapin " : *tochin* dit. (it is quite possible that all cases of noun " suffix " *-in* are really to be analyzed as *-i-*, final vowel of stem which may in certain forms be syncopated, plus *-n*); Luis. *dosi-xi-t* " rabbit " [2]; A.C. *disi-xa-t* [2] (with *o...i* assimilated to *i...i*). Git. *dūhò-gu-t* [2], Fern. *toho-x-t* [2], and Gabr. *tošo-xo-t* [2] show *o-* vowel.

N. *uapal-li* " planche " : *uapali-tl* dit.

N. *tex-tli* " farine " < Uto-Aztekan * *tesi-tli* : *teci* " moudre le maïs sous la pierre ".

N. *no-cītlal* " mon étoile " : *cītlali-n* " étoile ".

1. Kroeber, *S.D.*, p. 160.
2. *Ibid.*, p. 83.

N. *pil-li* " suspendu " < * *pili-tli* : *piloa* " pendre quelqu'un " < * *pili-ua*.

Examples of *i*- syncope as evidenced by comparative data are :

N. *ix-tli* < * *isi-* : Cora *hĭsi*; S.P. *pu'i-* (see under Uto-Aztekan *i*).
N. *pil-li* < * *pili-* : A.C. *pulyiniš* (see under *i* — *o* Interchange).
N. *poc-tli* : Cahu. *paxi-š* (see under *o* — *a* Interchange).
N. *ten-tli* : Huich. *teni* (see under Uto-Aztekan *e*).
N. *tzon-tli* : Cah. *tšoni* (see under under Uto-Aztekan *o*).
N. *xix-tli* < Uto-Aztekan * *sisi-* : S.P. *si'i-* see under Uto-Aztekan *i*). *-i* is perhaps preserved in N. *xixiaua* " ventru ".

Syncope of o. Examples of *o*- syncope from Nahuatl evidence are :

N. *tla-machtīl-li* " pupil " [1] < * *tla-māchtīlo-tli* with passive suffix *-lo-*, literally " one who (*-tli*) is caused (*-tīlo-*, passive of causative *-tīa-*) to know (*mach-* < *mati-*) something (*tla-*) ".
N. *ez-tli* " sang < Uto-Aztekan * *eso-* : *eço-tl* " sang de l'homme "; Luis. *ewu-l* (see under Uto-Aztekan *e*). Cf. perhaps also *ço* " piquer, saigner quelqu'un ".
N. *-c* " in " after vowels (e.g. *ōztō-c* " dans la caverne ") < Uto-Aztekan * *-ko* : *-co* after consonants (also in *tle-co* " dans le feu "); S. P. *-qo-* (see under Uto-Aztekan *o*).

Examples of *o*- syncope gained from comparison are :

N. *izte-tl* " ongle " < * *i-sote-* : Tar. *sutu-*; Tüb. *šulu-* (see under Uto Aztekan *o*. . .*e*).
N. *col-li* " aïeul " < * *colo-tli* : S.P. *qunu-* " great-grandfather ".

A considerable number of examples of Nahuatl vocalic syncope have been given to show how typical the process is of the language. As a matter of fact, the examples drawn from a comparison of related forms in Nahuatl itself could have been multiplied almost *ad nauseam*, and it is impossible to understand the grammatical structure of Nahuatl without taking constant account of the syncope of short vowels. One thing becomes clear immediately — that a large percentage of the numerous consonant clusters of Nahuatl is purely secondary in origin, being due to the falling out of vowels. Can we go further and say that all consonant clusters are of such origin ? It would doubtless be difficult or even impossible to prove this in each case, even were full comparative data available. Two facts are of importance in this connection.

In the first place, there are no true consonant clusters in Southern

1. See Carochi, p. 404.

Paiute or, it would seem, in Plateau Shoshonean generally (whether or not this statement applies to all Shoshonean languages I would not venture to say), except for nasal plus following homorganic stop (*mp, nt, nts, ŋq*). How these latter arose is not always clear; while in many cases they are quite evidently developed from simple stops by nasal assimilation (e.g. future *ivi-ŋu-mpān·ia-* " will drink (momentaneously) " with *-mp-* because of preceding *-ŋ-*, but *ivi-vān·ia-* " will drink " < * *-pān·ia-*), this explanation by no means always applies. At any rate these clusters of nasal plus homorganic stop are felt as equivalent to simple stops, as will become clearer when the Uto-Aztekan consonants are discussed, so that the generality of the rule of non-occurrence in Southern Paiute of consonant clusters is not seriously affected. *T-* affricatives (*ts, tš*) and labialized *k*-sounds (*kw*), it is almost unnecessary to say, are not to be considered as clusters, but as simple consonants. In Cora also, as one may easily convince oneself by looking through Preuss' material, consonant clusters are quite infrequent, except for nasal plus homorganic stop (cf. Southern Paiute), and *x* or *x̂* (*ch* of German *ich*) followed by consonant (these latter, it would seem from Preuss' remarks, are quite secondary in origin; *x* and *x̂* in such clusters appear to be merely accentuated breath releases of preceding vowels); outside of these, *s* and *ŝ* occur with following stops. Now there is nothing to indicate that in Southern Paiute secondary vowels have slipped in to lighten old consonant clusters; were this so, we would expect always to find certain definite vowels between certain consonants that once formed clusters — but of this no trace. There is therefore good *à priori* reason to believe that all or nearly all Nahuatl consonant clusters are secondary.

In the second place, it seems, from information supplied by Dr. Boas, that the consonants of a cluster are apt to be separated by aspiration, probably most marked when the first consonant of the cluster is a stop. This breath release is probably the vestige (quantitative equivalent?) of a former vowel. It is highly probable that it regularly had the timbre of the vowel it replaced, though this does not seem to be the case now. According to Dr. Boas, an *i*-timbre is frequently, or regularly, observable. This is intelligible in the case of the large number of instances in which an *i* has been dropped, e.g. *micqui* " dead " (i. e. *mik'ⁱki*) < * *miqui-qui* (i. e. * *miki-ki*). It is difficult, however, to understand why old *a, o* and *e* vowels should be represented by *i*-timbre, unless, indeed, we assume that the numerically preponderant (?) aspirations with *i*-timbre analogically displaced those of other vocalic timbres [1]. This whole matter

1. Something similar has taken place in Irish. In Old Irish all consonants could

of breath release and attendant vocalic timbre in Nahuatl is probably worth looking into rather carefully; it may turn out to be of considerable historical importance.

Combining these two considerations with the large number of cases in which syncope can be proven to have taken place, we may put forward as a working hypothesis : *In Nahuatl (as presumably in Uto-Aztekan generally) there were no consonant clusters to begin with. All present clusters have been brought about by the disappearance of short vowels.*

Some consonants, under certain circumstances, change their quality when they come to stand at the end of a syllable after the syncope of a vowel. To some extent, at least, these changes may reflect vocalic timbres. Any syllable beginning with *y* becomes, when its vowel is syncopated, *x* (i. e. *sh* of English *ship*, at least approximately); in other words, *y* not only loses its voice (which would give x^y, like *ch* of German *ich*), but becomes assibilated. Examples are :

N. *yōcoya* " fabriquer quelque chose " : *yōcox-cā* " doucement, paisiblement " ; *yōcox-qui* " qui est bien formé ".
N. *ayaya* " difficilement, avec peine " : *ayax-can, ayax-cā* " difficilement, avec peine ".
N. *ayamo, ayemo* " non encore, pas encore " : *axcan* " maintenant ".

An *i* coming immediately after another vowel does not entirely disappear when syncopated, but becomes *x* (š). Evidently unvoiced *y* (x^y or palatalized aspiration, $'^y$) and unvoiced *i* ($'^i$), when forming its own syllable, both developed to š from x^y. Examples of $i > x$ (š) are :
N. *yei* " three " : *yex-can* " in three places " ; *yex-pa* " three times ".
N. *ai* " faire " : preterit *ō-ax* $<$ **-a'*i*.

When the following vowel is syncopated, *w* (in Spanish orthography *u* or *hu*) becomes voiceless (*W*, in Spanish orthography *uh*). According to Dr. Boas this voiceless *w* regularly ends in *i*-timbre ; in other words, *w* plus vowel becomes voiceless *wi*. This is readily intelligible in the case of *wi-* syllables. Thus,

N. *nahui* " quatre " (i. e. *nawi*) : *nauhtetl* " quatre (pour compter les objets ronds) " (i. e. *naW*^{i}*tetl*).
N. *çaliui* " s'attacher " : preterit *ō-çaliuh* (i. e. *-saliW*^{i}).

have palatal timbre (*i*-timbre), dark timbre (*a*-timbre), or labial timbre (*u*-timbre), depending primarily on the character of the vowel following or originally following. In modern Irish this condition has been simplified insofar as *u*-timbre has completely given way to *a*-timbre.

It is difficult, however, to understand why *wa* and *we* should become unvoiced to W^i, though we have the hypothetical analogical spread of *i*-timbre in syncopated syllables (see above) to fall back on. But can it really be that, e.g., *ō-poyauh*, preterit of *poyaua* " enluminer une chose ", and *ō-poyauh*, preterit of *payaui* " s'éclaircir ", are phonetically identical? It is hard to resist the thought, despite identity of orthography, that the first form is really *ō-poya*W^u or *ō-poya*W, the second *ō-poya*W^i.

Syllabically final *s*, when originally followed by *i*, becomes palatalized to *x* (*š*). Here we have a reflex of a lost vowel in the timbre of the preceding consonant. Examples are :

N. *teci* " moudre le maïs sous la pierre " : *tex-tli* " farine " (< **tes*^{y}-).
N. *xix-tli* " excrément " < **sisi-* > **sis*^{y}- > **siš-* >, by assimilation of sibilants, *šiš-* : S. P. *si'i-* " to urinate " < **sisi-*.
N. *ix-tli* < **isi-* : Cora *hísi* (see Uto-Aztekan *i*).

When *i* stands between preceding *s* and following vowel, it does not drop out without leaving its trace behind in palatalization of *s* to *š*. Thus,

N. *texo* < **tes*^{y}*o* < **tesi-o*, passive of *teci*.
N. *axoa* < **as*^{y} *oa* < **asi-oa* (or, more likely, **asi-wa*), passive and impersonal of *aci* " parvenir en un lieu ".

When originally followed by any other vowel than *i*, *s* normally remains, as in *ez-tli* " blood " < **eso-* (contrast *tex-tli* above). However, *s* seems sometimes to have become *š* after *i*, though not itself originally followed by *i*. Thus,

N. *quiça* " sortir " : *quixtia* causative ; *quixoa* impersonal. But, regularly, *quiz-ti-uetzi* " passer rapidement " and analogus forms.
It is not impossible that we have here two stem-forms to deal with : *quiça* and **quici* < *quix*.

Syllabically final *t*, when originally followed by *i* (and *t* or *tl*), becomes palatalized to *ch* (*tš*), in other words, **t*'^{i} > *tš*. This development, it should be noted, is strictly parallel to that of -'^{i} to *x* (*š*) discussed above. Examples of *-ti* syncopated to *-ch* are :

N. *mati* " savoir " : causative *mach-tia*.
N. *quech-tli* " cou " < **keti-* : A. C. *qelyi-* " neck (*-lyi*, i. e. *-l*^{y}*i*, < **-ti*).
N. *oquich-tli* " homme, mari, mâle ", plur. *oquich-mê* : Gabr. *koti* " young man " (but Cahu. *qi-qita-m* " boys ").

When *i* stands between preceding *t* and following vowel, it does not

drop out without leaving its trace behind in palatalization of *l* to *ch* (cf. *texo* and *axoa* above). Thus,

N. *macho* < **matᵘo* < **mati-o*, passive of *mati*.

A question that hurries to the front is : When does vocalic syncope take place ? It may be difficult to give a complete answer to the question at the present time, but there are plenty of indications that vocalic syncope is primarily bound up with vocalic quantity and accent, in other words with word rhythm. Consider the forms *te-tl* " rock " and *ten-tli* " lips ". It is customary to say that *-tl* is used after stems ending in a vowel, *-tli* after stems ending in a consonant, or vowel with saltillo ; the saltillo, however, is always the equivalent of a consonant. This is perfectly correct as far as it goes, but as stems now ending in a consonant originally ended in a vowel (thus, *ten-* < **teni-*), it does not dispose of the matter. There is every reason to believe that *-tl* itself is syncopated from *-tli*. Hence, *te-tl* and *ten-tli* go back respectively to **te-tli* and **teni-tli*. In the first case the vowel of the stem is unsyncopated, that of the suffix syncopated ; in the latter the final vowel of the stem is syncopated, the vowel of the suffix unsyncopated. Rhythmic balance immediately suggests itself as a principle.

In discussing the vowels of Southern Paiute we saw that a law of accentual rhythm operated, in virtue of which, under certain circumstances, vowels, of parts of vowels, in " weak " morae lost their voice. I believe that a somewhat similar law can be stated for Nahuatl, in virtue of which short vowels in weak morae were syncopated (they doubtless lost their voice before they entirely disappeared ; in some cases they perhaps still persist, as in Southern Paiute, as voiceless vowels). As in Southern Paiute, a long vowel or diphthong is the quantitative equivalent of two short vowels. On the basis of a considerable number of test words, the following law of vowel syncope is here suggested as a working hypothesis : *The first mora of a word is strong, the second weak, the third strong, the fourth weak, and so on alternately. A short vowel standing in a weak mora is syncopated. A long vowel is always protected from syncope, because half of it always stands in a strong mora*. Observe that this law has reference to morae, not to syllables as ordinarily understood. It differs from the similar one stated for Southern Paiute in that the strong morae are the odd ones, not the even ones, further in that a long vowel can never lose half its voice. Furthermore, it should be borne in mind that the law need have no direct bearing on which of the strong morae (or, better stated, syllables with strong morae) the main stress falls on ; that the main stress in classical Nahuatl falls on the antepenult in no way contradicts the law as stated.

I believe that a number of grammatical peculiarities, not easily explained otherwise, will turn out on close study to be primarily consequences of the law of syncope. One such peculiarity has been already referred to : the alternation of *-tl* and *-tli* as noun ending. There are many nouns that follow the rhythmic type of *ten-tli* : ˊˋ (in which ˊ may be used to indicate a short vowel with strong mora, ˋ a short vowel with weak mora). Such are : *tàtli, pàtli, cìtli, pilli, miztli, calli, quechtli, tlantli, poctli, eztli, textli* " farine ", *tzontli*, and many others. With these contrast such as follow rhythmic type : ˇvˋ (where ˇv indicates a long vowel with weak followed by strong mora) ; the short vowel of the ending, standing in a weak mora, disappears. Examples are : *teōtl, cihuātl, conētl, maçātl, coyōtl, colōtl*. Examples of type ˆˊˋ (where ˆ represents a long vowel with strong followed by weak mora) are : *tlācatl, tīcitl, xōchitl, āhuatl, xīhuitl*. Other examples that seem to be in accordance with our law are : — *ichcatl* (ˊˋˋ), *chìchitl* (dit.), *ocēlōtl* (ˊvvˋ), *mōtòtli* (ˆˊˋ), *chīquàtli* (dit.), *tēuctli* (dit.), *tlācòtli* (dit.), *tlaxcalli* (ˊˋˋ), *huèxōlotl* (ˊˆˋ), *tetzcòcatl* (ˊˋˋ ˋ). Adopting the symbolism here defined, we may say that there may be expected to be as many syncopated vowels as there are cases of ˋ.

A second grammatical interchange probably traceable to the same source is that of *-co* (after consonants) and *-c* (after vowels) " in ". Thus, *cōmi-c* like *cōmi-tl* (ˆˊˋ), but *tānà-co* like *tānàtli* (ˆˊˋ). The law of syncope may also lie back of the contrast between *qui-* " he, him " and *nic-* " I him ", *tic-* " thou him " (ˊˋ) < **niki-*, **tiki-* ; *anqui-* " you (pl.) him " (ˊˋ) is regularly developed from **ameki-*. Similarly, *-mè* (plural suffix) appears in certain forms as *-n* (*-m-*) ; thus are explained *qui-n-* or *qui-m-* " he them " (ˊˋ) and plural forms like *tōtolti-n* (ˆˊˋˋ) alongside of forms like *tōtolmè* (ˆˊˋˋ) [ˋ]).

It is not impossible that the basis of the difference between verbs whose preterit is formed by the loss of the final vowel of the stem and those that add *-c* is in rhythmic considerations. According to this, stems whose final short vowel stands in a weak mora lose the vowel in the preterit and add no suffix (e.g. *ō-mic* < **ō-miki*, preterit of *miqui*), while those whose final vowel is long or, if short, stands in a strong mora add *-c* (doubtless syncopated from **-ki*). Carochi (p. 431) gives a set of rules of when *-c* is suffixed. The data given by him do not seem to go badly with our hyopthesis. In the first place, short-voweled monosyllabic stems (like *qua, i, pa, ma*) add *-c* ; this is readily intelligible from our point of view, as such stems necessarily stand in strong morae. In the second place, all stems whose final vowel is preceded by two consonants add *-c*. That the last vowel has two consonants before it means, of course, that a short vowel standing in a weak mora has dropped out before it ; hence

it itself stands in a strong mora and adds *-c*. Thus, *ō-tlathui-c* (''ī'). Thirdly, verbs whose penultimate syllable has a saltillo (glottal stop) also add *-c*. As the saltillo is always, it seems, followed by a consonant and is itself the equivalent of a consonant, this rule is really only a particular case of the second. Thus, *ō-ni-pàti-c* (''ī'). Fourthly, according to Carochi, verbs which have *-c-* in their last syllable form their preterit in *-c-*. This rule can hardly mean much, as shown by examples like *ō-mic* from *miqui* (*c* and *qu*, when it stands before *i* or *e*, are of course merely orthographic variants for *k*). Of the three examples for this rule given by Carochi, two *tōca* and *pāca*) are in accordance with our law, as the final *-a* stands in a strong mora; *maca* (preterit *ō-macac*) seems to run counter to it, yet Carochi writes also *māca* (p. 432). Fifthly, verbs ending in *-o* add *-c*. The two examples that Carochi gives (*temo* and *pano*) seem to lengthen the *-o* before the preterit ending (*ō-ni-temōc*, *ō-ni-panōc*), hence would appear to follow our law. The remaining sets of cases (neutral inchoatives in *-hua*, denominatives in *-oa*, and passives and impersonals in *-lo* and *-hua*) refer to specific derivative forms, hence do not seem to be governed by purely phonetic considerations. Of the miscellaneous cases given by Carochi, which he seems unable to bring under any of the preceding rules, *tōna* and *cēhua* form preterits in *-c* according to our law; *tolīna*, if indeed its *-ī-* is organically long, runs counter to it. The case of *icuci* is instructive. Carochi remarks, "*Icuci*.... haze *oicucic*, por que aunque lo escriven assi este verbo, pero su primera *c* se pronuncie mas despues de la *u* y assi viene a tener dos consonantes en la penultima." Here we seem to have testimony for *u*-timbre of post-consonantal aspiration as a reduction of original *u*, according to the law of syncope; the accurate phonetic rendering of the form is probably *ik·ᵘsi* (''), which forms its preterit quite regularly, as the final *-i-* stands in a strong mora.

I am far from ignorant of the fact that there are many Nahuatl forms that militate or seem to militate against the generality of the law of syncope as here set forth. A large percentage of these forms, however, can be shown to follow certain definite rules. In the first place, it seems that certain consonant clusters are avoided, or, to put it somewhat differently, short vowels standing between certain consonants cannot be syncopated. This is true of all cases in which the second consonant of a cluster would be a voiced continuant (*l*, *m*, *n*). Examples of such unsyncopated vowels standing in a weak mora are: *acana* (*-cn-* cannot occur); *uapali-tl* (*-pl-* cannot occur), which may explain variant form *uapal-li* with secondarily strong (because unsyncopated?) *-pa-*; *ō-ni-miquiltî* (*-cl-* cannot occur), contrast *ō-nimicti* < * *-miquiti*; *otomi-tl* (*-tm-* cannot occur). Similarly, *-zm-*, *-zn-*, *-zl-*, *-xm-*, *-xn-*, and *-xl-* do not seem to occur; such

clusters as *-ml-*, *-nl-*, and *-mn-* also are avoided [1]. This is not the place to go thoroughly into this matter of permissible and non-permissible consonant clusters in Nahuatl, which deserves careful study, but it seems clear that if stems originally really ended in consonants we should expect to find cases of at least several at present non-permissible consonant clusters.

In the second place, it is quite clear that the law of syncope does not work mechanically in the sense that it is a live process operating within the whole word-unit as such, regardless of its morphological analysis. In this respect it differs from the purely mechanical law of vocalic unvoicing which holds in Southern Paiute. One gets in general the feeling that the law of syncope had long spent its force in Nahuatl as we know it and now lingers on partly as survival, partly as restricted to definite stems, grammatical elements, or combinations of elements. It is instructive, for instance, to observe that pronominal prefixes do not disturb the rhythmic balance of the verb stem ; thus, not only *ō-micti* " he caused to die ", but also *ō-ni-micti* " I caused to die ". Had *-ni-* in the latter form entered into the rhythmic framework of the verb form, we would have expected the first *-i-* of *-miqui-* to be syncopated, the second to be retained ; a form like * *ō-ni-nqui-* < * *-mqui-* would have resulted. It seems plausible, then, to infer that the preterit augment and pronominal prefixes were not, as least as far as accent is concerned, thoroughly welded into a unit with the verb stem (this is suggested also by the fact that in Tübatulabal and Ute-Chemehuevi pronominal elements occur as suffixes, or rather enclitic elements, not prefixes, as ordinarily in Uto-Aztekan), but formed a group of proclitic elements ; within this proclitic group the law of syncope seems to huve worked, as indicated by *qui-* " him, it " alongside of *-c-*. It is possible, however, that the law of syncope operated within the whole extent of the word, including pronominal and other prefixes, and that the variations in form thus brought about were later leveled out through the uniformizing force of analogy. It seems clear that the possessive prefixes, at least, were sometimes capable of disturbing the rhythmic balance of the word and of thus allowing the law of syncope to manifest itself. This is indicated by cases like *no-yāc* " my nose " (ˊ-ᵛˋ), *yāca-tl* " nose " (^ˊ-ˋ). Nouns with prothetic *i-* (see below) can also be best explained through the syncope of the first vowel of the stem induced by a possessive prefix. Thus, * *no-zute* " my nail " (cf. Tar. *sutu-*) regularly becomes *no-zte* (ˊˋˋ) : *-zte-*, thus becoming established as stem form, displaced original * *sute-*, and * *sute-tli*, or perhaps rather its syncopated reflex, gave way to * *zte-tl* > *izte-tl* with inorganic *i-*.

1. *-ll-*, it should be carefully noted, is not *-l-* plus *-l-* in origin, but *-l-* plus *-tl-*.

In compounding stems, each appears normally to preserve its rhythmic individuality, so that the law of syncope operates within each independently of the other; whatever changes of form in the second stem the law might have been expected to induce may be supposed to have been leveled out by the analogy of the simplex. According to the law of syncope, we should expect many grammatical suffixes to occur in two forms, one with short vowel, the other with syncopated vowel. This is indeed what happens with certain elements, as we have already seen. Certain other elements, however, seem to have adopted an unvarying form, regardless of whether the vowel stands in an originally strong or weak mora. This is true, for instance, of *-l-* in *-l-tia* and *-l-huia*, which might be expected to appear as *-li-* in an originally strong mora (cf. *-li-a*); similarly, *-li-z-tli* is now completely stereotyped, but may well at one time have alternated with * *-l-z̆i-tl* (assuming *-i-* to be the vowel that was syncopated after *-z̆-*). Certain final elements, particularly *-tli*, always syncopate their vowel not only after a short vowel standing in a strong mora and after a long vowel of form ˊ, which is quite regular, but also after a long vowel of form ^ (e. g. *ā-tl* "water", not * *ā-tli*); it seems likely that the frequently occurring types ˊ-ˋ and ˋ-ˋ brought about a feeling for the use after a vowel of a suffix with syncopated final vowel, so that original type ˋ-ˊ became irregularly modified, by anology, to ˋ-ˋ. All this shows clearly that the law of syncope was crossed to a considerable extent by secondary factors, mainly those due to the force of analogy. The working out in detail of the influence of the law of syncope and of these disturbing factors on the actual form of all the grammatical elements of Nahuatl should be undertaken, but this is not the place for such a study.

After all allowance has been made for the more or less evident factors that limit the operation of the law of syncope (chiefly avoidance of certain consonant clusters, proclisis, and analogical leveling), there still remain cases that militate or seem to militate against the law of syncope. Here and there comparative evidence serves to throw light on such. Thus, *oquichtli* "man, male" (ˊˊˊ) is difficult to account for, but comparison with its Shoshonean cognates (Cahu. *qita-* "boy"; Gabr. *koti* "young man") makes it seem probably that *o-* is an added element, however it be explained; original **quichtli* (ˊˊˊ) would be perfectly regular. It is not unlikely that by further comparative data other doubtful cases would be eliminated. Among such unexplained forms are *çaca-tl*, *mica-tl*, *cueyatl*, and *cahuatl*, which seem to follow the theoretically non-permissible type ˊˊˊ.

I am strongly inclined to think that certain vowels that Carochi marks long are either not really such, or, at any rate, have become so only secondarily. This pseudo-length seems to be particularly observable with

vowels followed *l* or *n* plus consonant, e. g. *mīl-li* " field ", *tlāl-li* " earth ", *mōn-tli* " son-in-law ". That *mōn-tli* is only secondarily lengthened from *mon-tli* (' '') is indicated by Cora *muna-* and S. P. *mona-*, further by Carochi's own *mon-tàtli* " father-in-law " (p. 405). N. *āch-tli* " frère aîné " would similarly seem to have only secondarily long *a* ; cf. Cora *has*, *hatsi* " älterer Bruder " and Cahu. *pas* " elder brother " [1]. A really painstaking study of Nahuatl quantites would be very welcome.

Other Vocalic Processes in Nahuatl.

Elision of i before other vowels. Original *i* is often found to disappear before vowels, whether it stands in a weak mora or not. It is not unlikely that this process is to be considered distinct from regular *i*- syncope. Examples are :

c-on- < **qui-on-* (3rd per. objective pronoun plus demonstrative element *on* " yonder ").

n- " I ", *t-* " thou ; we " (prefixed to verb stems beginning with vowels) < *ni-*, *ti-* ; *-o-* of possessive *no-* " my ", *to-* " our ", *mo-* " thy ", is also elided before noun stems beginning with vowels.

in-in " this ", *in-on* " that " < **ini-in*, **ini-on* (cf. plurals *inìquèin*, *inìquèon*).

quiauātl " eau de pluie " < **quiaui-ātl* (*quiaui-tl* " pluie " + *ā-tl* " water ").

It is barely possible that this process may explain N. *onoc* " to lie ", S. P. *yu-ɣwi-* (Uto-Aztekan **yoki-*). Original **oni-yoki* > **onioki* >, by syncope of final *-i* and elision of *i* before *o*, *onoc* ; cf. compounded form *-toc* with connecting *-ti-* (* *-ti-yoki* < * *-tioki* > *-toc*).

Labialization of iwa to oa. There is good evidence to show that original *iwa* regularly developed to *oa*. Examples are :

ɕoā-tl " woman ", variant form of normal *cihuā-tl*.

nemoa " on vit " < **nemi-hua*, impersonal form of *nemi*. So with other impersonals in *-oa* derived from verbs in *-i*.

uitoloa " bander un arc, ployer, courber une chose " < **uitoliua* ; cf. intransitive *uitoliui* " se tordre, se courber ". So with other transitives in *-oa* that are parallel to intransitives in *-i-hui*.

awa also seems sometimes to develop into *oa*. Examples are :
chōcoa < **chōcaua*, impersonal of *chōca* " to cry ".

1. Kroeber, *N.S.D.*, p. 237.

pilichoa " rider, froncer, plisser une chose " < **pilichaua* ; cf. intransitive *pilichaui* " se rider, se faner, se flétrir ".

Prothetic i-. There are a considerable number of cases in Nahuatl of initial *i-* which can be shown by internal or comparative evidence to be an added inorganic element, not originally an integral part of the stem.

Examples are :

N. *izta-tl* " sel " : Cahu. *seta-xa-t* " salty " [1].
N. *izta-c* " blanc " (probably adjective in *-c* from *i-zta-* " salt " : salt-colored) : N. *quā-zta-l-li* " blancheur de la tête ".
N. *izte-tl* " ongle " ; N. *no-zte* " mon ongle " ; Cora *šité* " Nagel " (see under Uto-Aztekan *o...e*).
N. *icxi-tl* " pied " ; N. *no-cxi* " mon pied ".
N. *ixtlaua* " s'acquitter " ; N. *ni-no-xtlaua*, 1st per. reflexive.
N. *ilhui-tl* " fête, jour " ; N. *no-lhui-uh* " ma fête ".
N. *ilhuil-li* " mérite, récompense " ; N. *no-lhuil* " ma récompense ".
N. *ilpia* " lier " ; N. *ni-no-lpia*, 1st per. reflexive " se ceindre ".

From the strictly Nahuatl standpoint one can say that the prothetic *i-* of these forms is due to the fact that the stem begins with two consonants, which thus need to be supported by a preposed vowel ; as for the last three, and similar examples, one can further note the fact that *l* is never found at the beginning of a word in Nahuatl. This does not dispose of the problem, however, for in discussing vocalic syncope in Nahuatl we have seen reason to consider all consonant clusters as of secondary development. Moreover, in *iztatl* and *iztetl* comparative evidence proves the former existence of a vowel (respectively *e* and *o*, in all probability) between *z* and *t*. The most tenable hypothesis, at least for all cases but those in *il-*, would seem to be that already suggested in treating of pronominal prefixes as related to syncope of stem vowels, that is, that the absolute forms with prothetic vowel plus consonant cluster are due to the analogy of forms with accented pronominal prefixes which brought about the syncope of the first vowel of the stem. [2]

1. Kroeber, *N.S.D.*, p. 238.

2. My friend W. H. Mechling calls my attention to the possibility that *i-* of body-part nouns (" nail " and " foot ") is identical with third person possessive *i-*. These nouns, indeed, would hardly occur without possessive prefixes.

L'ÉCRITURE MAYA,

PAR H. BEUCHAT.

(*Suite*)[1]

LES SIGNES DE MOIS.

Les signes de mois seront donnés ici, comme ceux de jours, dans leur ordre. Les formes de ces caractères sont moins nombreuses que celles de jours, et ils manquent presque totalement dans les manuscrits *Tro-Cortesianus* et *Peresianus*. Nous verrons plus loin, en traitant des séries numériques, la raison de cette absence.

Pop.

Pop a la signification principale de « natte, tapis ».

Landa

Codex Dresdensis

INSCRIPTIONS.

Palenque (Temple de la Croix, P 3)

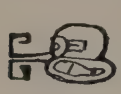
Copan (Stèle N, base, n° 6)

Copan (Autel U, B 1)

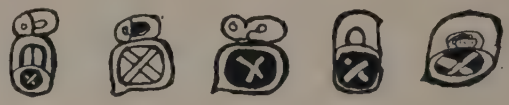
1. Cf. *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. X, p. 59.

Uo.

Uo est la grenouille ou le tétard. Brasseur de Bourbourg donne comme second sens : « fruit du pitahaya (une sorte de cactus) » Aguilar et Cogolludo écrivent ce mot *Voo* et, suivant Brinton, le mot *uooh* signifierait « un caractère d'écriture ».



Landa



Codex Dresdensis

Codex Dresdensis

INSCRIPTIONS.

Palenque
(2e Temple de la Croix)
N 15)

Copan
(Autel L, nº 2)

Piedras-Negras
(Stèle 3, C 6)

Palenque
Temple des Inscr. (62), D 1)

Copan
(Autel Q, E 6)

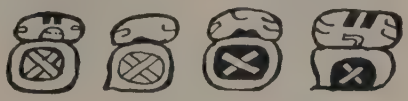
Zip.

Cogolludo écrit le nom *Cijp* [1]. On n'est pas d'accord sur la valeur à lui attribuer. Pio Perez signale, comme sens possible, un arbre appelé *zipché* [2], Brasseur de Bourbourg suggère la signification « faute, erreur »,

1. Cogolludo, *Historia de Yucatan*, 3e éd., Merida (Yucatan), 1867, p. 298.
2. *Che* signifie arbre.

ou bien celle d' « enflé ». Tozzer nous dit que *sip* signifie « la poudre que forme un arbre pourri ».

Landa



Codex Dresdensis

INSCRIPTIONS.

Palenque (Temple de la Croix, T 6)

Palenque (Temple des Inscr. (62), H 11)

Copan (Autel S, n° 7 *b*)

Quiriguá (Stèle F, côté ouest, A 19 *b*)

Copan (Stèle N, A 15)

Zotz.

Landa écrit le nom de ce mois : *Tzoz*, Pio Perez, *Zodz* ou *Zoc* Le sens est « chauve-souris ».

Landa

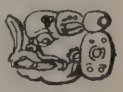
Codex Dresdensis

INSCRIPTIONS.

(Temple du Soleil, Q 12)

Palenque (Temple de la Croix, B 16)

(Temple des Inscr. (62), F 8)



Copan (Autel G 1, côté sud, B 3)

Copan (Stèle I, D 3)

Chinikihá B 1

Copan (Stèle M, A 3)

Tzec.

L'orthographe du nom varie suivant les auteurs : Landa donne *Tzec*, Perez, *Zeec*, Aguilar, *Zec* et Cogolludo, *Zeec*. Le sens de ce mot est très vague. Brasseur le traduit par « discours, censure, grimace ou châtiment », Brinton par « scorpion ».

Landa

Codex Dresdensis

INSCRIPTIONS.

(Temple du Soleil, A 16)

Palenque (Temple de la Croix, B 9)

(Temple des Inscr. (62), G 2)

Yaxchilan (Linteau 21, D 5)

Palenque (Quai, pl. 55)

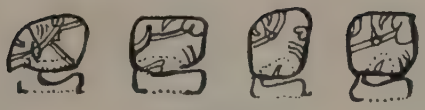
Yaxchilan (Linteau 30, C 5)

Quiriguá (Stèle F, côté ouest, A 12)

Yul.

Le sens du mot *Xul* est, suivant Perez et Brasseur de Bourbourg : « fin, extrémité d'une chose » ; M. Tozzer nous dit que *Xupic*, qui dérive de la même racine signifie « épuiser », ce qui donne le même sens général.

Landa



Codex Dresdensis

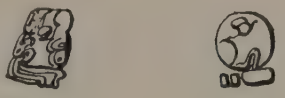
Codex Dresdensis

INSCRIPTIONS.

Palenque

(Temple du Soleil F 1, Q 6)

(Temple de la Croix H 1, Q 14)



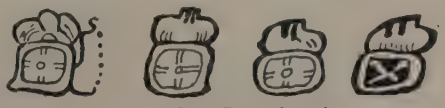
Palenque (Temple de la Croix, S 7)

Quiriguá (Autel I, n° 9)

Yaxkin.

Ici encore les orthographes diffèrent : Landa donne *Yaxkin*, Aguilar et Cogolludo, *Yaaxkin* et Pio Perez : *Dzeyaxkin*. Ce nom est composé de *Yax*, qui signifie : « vert » et aussi « frais, nouveau » et de *kin* « soleil ». L'idée est donc celle de « renouveau, printemps », bien que le mois de *Yaxkin* commençât, à l'époque où Landa écrivait, au 13 novembre. Tozzer donne au vocable *Yaxkin* la signification : « 1er jour de la première saison » et peut-être aussi « saison pluvieuse ».

Landa



Codex Dresdensis

INSCRIPTIONS.

Palenque (Temple des Insc. (62), A 9, H 9)

Quiriguá (Stèle C, côté ouest, B 6)

Piedras Negras (Stèle I, C 2)

Palenque (Temple des Insc. (62), D 11)

Piedras Negras (Support d'autel, B 1)

Copan (Autel Q, B 1)

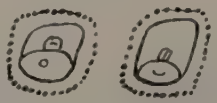
Copan (Autel Q, A 4)

Copan (Stèle N, base, nº 2)

Mol.

Aguilar et Cogolludo écrivent ce nom *Mool*. La signification générale de la racine *mol* (ou *mul*) est « acte de récolter, d'assembler, d'empiler des choses ». Pio Perez et Brasseur de Bourbourg signalent aussi le sens de « griffe d'un animal ».

Landa



Codex Dresdensis

INSCRIPTIONS.

Palenque

(Temple du Soleil, N 8, O 4)

(Temple de la Croix, T 11)

(Temple de la Croix, L 6)

Palenque (Temple de la Croix, D 9)

Copan (Autel Q, côté, nº 2)

Copan (Autel R, nº 2)

Copan (Autel U, D 1)

Quiriguá (Stèle F, côté est, B 14 *b*)

Naranjo (Stèle 10, B 7)

Chen.

Aguilar et Cogolludo écrivent *Cheen*. Perez et Brinton donnent comme signification « puits » ; Brasseur de Bourbourg donne aussi ce sens, mais il y ajoute celui de « seul, isolé », confirmé par M. Tozzer qui fait en outre remarquer qu'au cours de ce mois, les hommes allaient solitairement dans les bois pour renouveler les images divines.

Landa

Codex Dresdensis

INSCRIPTIONS.

Palenque (Temple de la Croix, U 14)

Palenque (Temple des Inscr. (62), L 11)

Copan (Stèle N, B 17)

Palenque (Temple des Inscr. (60), L 6)

Yax.

Aguilar et Cogolludo, suivant leur habitude presque constante,

redoublent la voyelle : *Yaax*. Quoi qu'il en soit, ce mot a les significations que nous avons indiquées ci-dessus, à propos du nom de *Yaxkin*. Le sens à peu près certain est celui de « fraîcheur, verdeur, renouveau ».

Landa

Codex Dresdensis

INSCRIPTIONS.

Palenque (2e Temple de la Croix, A 14)

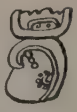
Copan (Stèle B, A 8)

Quiriguá (Stèle C, base, B)

Quiriguá (Stèle E, côté ouest, E 10)

Copan (Stèle 4, A 7)

Copan (Autel S, n° 4 *b*)



Copan (Stèle A, C 12)

Palenque (Temple des Inscr. (62), T 5)

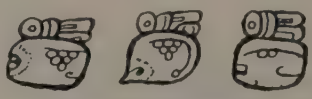
Yaxchilan (Stèle 21, A 7)

Quiriguá (Stèle K (côté n.), A 5)

Zac.

Le mot *Zac* signifie « blanc ». La glyphe qui le représente est composée du signe du nord et de celle du jour *cauac*. Or, dans le symbolisme maya des couleurs, le blanc est la couleur assignée au nord.

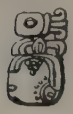
Landa



Codex Dresdensis

INSCRIPTIONS.

Palenque (Temple de la Croix, F 9)



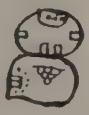
Piedras Negras (Stèle 1, G 9)

Quiriguá (Stèle A (coté ouest), B 2)

Ceh.

Tous les auteurs sont d'accord sur la signification de ce mot : il veut dire « cerf ».

Landa



Codex Dresdensis

INSCRIPTIONS.

Palenque

(Temple du Soleil, B 9) (Temple de la Croix, R 1) (Temple des Inscr. (61), B 2) (Temple des Inscr. (60), J 10)

Palenque (Temple des Inscr. (62), O 7)

Copan (Autel U, F 4)

Copan (Autel G 2, B 1)

Palenque (Temple du Soleil, Q 2)

Mac.

Les sens les plus divers sont attribués à ce mot par les différents auteurs. Pio Perez nous donne ceux de : « étrangler, obstruer », et aussi

ceux de « fermeture, couvercle » ; ce dernier sens est admis par Brinton. Brasseur de Bourbourg donne les équivalents « une mesure de superficie », « fermer ou couvrir ». Enfin M. Tozzer dit que *mac*, prononcé long, sert à désigner, chez les Mayas modernes, un « homme » en général, au contraire du mot *uinic*, qui veut dire aujourd'hui « un chrétien ».

Landa

Codex Dresdensis

INSCRIPTIONS.

(Temple des Inscr. (60), N 7)

Palenque (2e temple de la Croix, A 9)

(2e temple de la Croix, C 15)

Piedras Negras (Stèle 25, A 8)

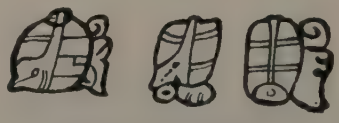
Yaxchilan (Autel 44, C 10)

Tikal (Autel rond, n° 26)

Kankin.

Le mot signifie : « soleil jaune » ; Pio Perez en donne pour raison que, pendant ce mois, l'air est épaissi par la fumée que produisent les broussailles que l'on brûle pour l'écobuage. Suivant Brasseur, l'épithète donnée au soleil provient de ce qu'à cette époque de l'année, les champs sont desséchés et jaunis par les ardeurs de la température.

Landa



Codex Dresdensis

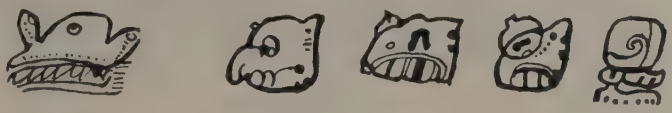
INSCRIPTIONS.

Palenque *Piedras Negras*

(Temple des Inscr. (62), Q 11) (Temple du Soleil, H 2) (Temple du Soleil, P 15) (Temple de la Croix, K 9) (Stèle 1, G 4)

Moan.

Pio Perez donne de ce mot la traduction suivante : « jour nuageux, avec orages », mais on est généralement d'accord pour y voir un dérivé de *mo* ou *moo*, qui désigne, en maya, le « ara ». Le signe représenterait la tête plus ou moins stylisée de cet oiseau.



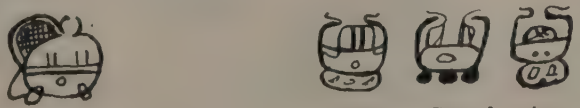
Landa *Codex Dresdensis*

INSCRIPTIONS.

Copan (Stèle A, F 2) *Copan* (Autel Q, D 1) *Quiriguá* (Stèle E (côté ouest), B 14) *Piedras Negras* (Stèle 3, F 8)

Pax.

Tous les auteurs s'accordent à voir dans ce terme le nom d'un instrument de musique et, plus spécialement, d'un tambour.



Landa *Codex Dresdensis*

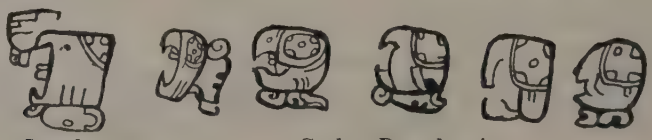
INSCRIPTIONS.

Palenque
(Temple des Inscr. (62), P 10)

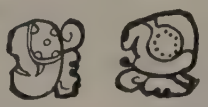
Copan
(Stèle 9, B 8)

Kayab.

Suivant Pio Perez, *Kayab* signifie « un chant ». Brasseur y voit l'élément *ak* ou *a* « tortue ». Cette dérivation n'est pas d'origine linguistique ; elle provient de l'examen de la glyphe qui renferme un signe que nous savons par ailleurs représenter la tortue.



Landa *Codex Dresdensis*



Codex Dresdensis

INSCRIPTIONS.

(Temple du Soleil, M 1)

Palenque
(Temple de la Croix, P 9)

(2e temple de la Croix, E 2)

Quiriguá
(Stèle E (côté ouest), B 7)

Quiriguá
(Stèle A (côté est) B 9)

Palenque
(Temple de la Croix, Q 4)

(2e temple de la Croix, O 5)

Copan
(Autel Q, E 1)

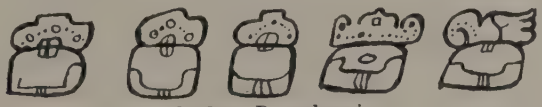
Tikal
(Autel 3, A 7)

Naranjo
(Escalier, inscr. 6, C 3 *b*)

Cumku.

Le mot a la signification fondamentale d' « explosion », bruit très fort. Suivant Pio Perez, il se réfère au son produit par les terres marécageuses lorsqu'elles se dessèchent, ou encore au tonnerre. Suivant Brasseur de Bourbourg, *cumku* serait une personnification de la tempête ou de l'ouragan. Brinton voit dans la glyphe un rébus pour *cum-kan*.

Landa



Codex Dresdensis

INSCRIPTIONS.

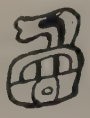
Copan
(Stèle A,B 9)

Palenque
(Temple du Soleil, N 3)
(Temple de la Croix, C 4)

Quiriguá
(Stèle E (côté est), A 7)

Xma kaba kin.

Les cinq jours supplémentaires de l'année portaient divers noms. On les appelait parfois *xma kaba kin* « jours sans nom » ; d'autres fois on les nommait *uayeyab* ou *uayeb haab* « chambre ou cellule de l'année ». Landa ne donne pas de figure pour cet intervalle de temps ; mais le *Codex Dresdensis* nous donne :



et les inscriptions de Palenque les glyphes :

(2e Temple de la Croix, D 8)

(Temples des Inscriptions, E 5,

Q 4)

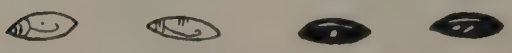
LA NOTATION DES NOMBRES ET LES CHIFFRES.

Ainsi que nous l'avons dit, les puissances successives de 20 sont marquées par la superposition des 20 nombres simples. Il en est ainsi dans les manuscrits *Peresianus* et *Tro-Cortesianus* et dans la plupart des séries du codex de Dresde. Dans certaines parties de ce dernier manuscrit toutefois, et dans toutes les inscriptions, les unités supérieures (20, (20 × 18) = 360, 7200, etc.) sont indiquées par des signes spéciaux. De plus, dans les inscriptions, les chiffres sont marqués soit par des traits et des points, soit par des figures vues de profil.

Une remarque à faire est l'importance du signe 0, dont il existe de très nombreuses variantes. Le système numérique maya, comme le nôtre d'ailleurs, ne permettait pas de faire abstraction de ce chiffre.

Voici la liste des signes numériques :

0



p. 63 p. 63 p. 55 *b* p. 55 *b*

p. 41 *b* p. 64-4 p. 54 *b*, 7

La première rangée qui représente des coquilles du genre *Oliva* est le type général du zéro employé dans tous les manuscrits. Ceux de la deuxième rangée figurent différentes coquilles de mollusques appartenant à des espèces diverses. Toutes ces figures sont extraites du Codex de Dresde.

INSCRIPTIONS.

Quiriguá (Stèle C, côté ouest, 16)

Sacchana (Stèle brisée)

Palenque (Temple de la Croix, D 1)

Palenque (Temple des Inscriptions, P8)

Copan (Stèle J, 4)

Quiriguá (Stèle C, côté ouest, 4)

Copan (Stèle C, 4 *a*)

Copan (Stèle M, 2)

Copan (Stèle C, 4 A)

Quiriguá (Stèle F, côté est, 3)

Quiriguá (Stèle F, côté est, 5)

Quiriguá (Stèle J, 72)

Copan (Stèle B, 3)

Quiriguá (Stèle A, 4)

Quiriguá (Stèle C, côté est, 3)

Copan (Stèle I, 5)

Quiriguá (Stèle J, 7)

Palenque (Temple de la Croix, B 7)

Palenque (Marches de l'escalier, 5)

Quiriguá (Stèle J, 9)

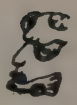
Quiriguá (Stèle C, côté ouest, 5)

Quiriguá (Stèle F, côté est, 4)

Quiriguá (Stèle F, côté est, 5)

Palenque (2e temple de la Croix, A 7)

Quiriguá (Tortue G, 4)



Quiriguá (Tortue G, 5)

Quiriguá (Tortue B, n° 4)

Quiriguá (Stèle D, côté est, A 11)

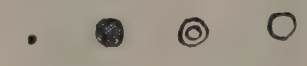
Copan (Stèle D, B 3 *a*)

Quiriguá (Stèle D, côté est, A 9)

Quiriguá (Tortue B, n° 5)

Copan (Stèle D, A 3 *a*)

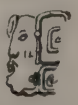
1



Manuscrits. Inscriptions.

Le signe « normal » dans les inscriptions est un simple cercle, parfois doublé et parfois aussi quadrillé à l'intérieur. Les signes où le nombre est indiqué par un profil sont les suivants :

Palenque (2e temple de la Croix, A 8)



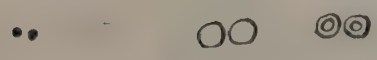
Quiriguá (Stèle F, côté est, B 5 *a*)

Palenque (2e temple de la Croix, A 3)

Palenque (Temple du Soleil, A 3)

Palenque (Temple de la Croix, C 15)

2

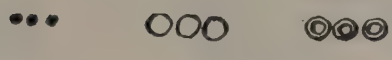


Manuscrits. Inscriptions.

On ne connaît pour le nombre 2 qu'une seule figure de profil, c'est :

Palenque
(Temple de la Croix, A 3)

3



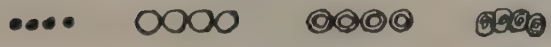
Manuscrits. Inscriptions.

Copan
(Stèle J, 7)

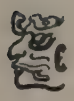
Quiriguá
(Stèle F, côté est, B 8 *a*)

Palenque
(Temple du Soleil, A 6)

4



Manuscrits. Inscriptions.



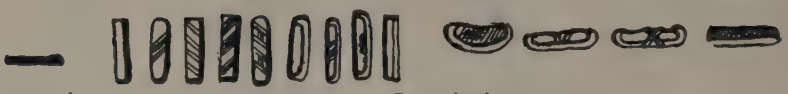
Palenque
(2e temple de la Croix, A 6)

Quiriguá
(Stèle F, côté ouest, B 4 *a*)

Palenque
(Temple de la Croix, A 6)

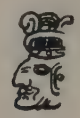
Quiriguá
(Stèle D, côté ouest, 4)

5



Manuscrits. Inscriptions.

Le chiffre 5 est indiqué non par 5 points (comme c'est le cas dans la plupart des manuscrits mexicains archaïques), mais par une barre, qui, dans les inscriptions, est plus ou moins ornée.



Copan (Stèle I, B 5 *a*)

Quiriguá (Stèle J, A 5)

Palenque (Temple du Soleil, A 5)

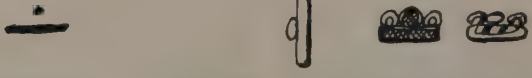
Quiriguá (Stèle F, côté ouest, A 6)

Quiriguá (Tortue G, G2)

Palenque (2e temple de la Croix, A 5)

Copan (Stèle D, B 2 *a*)

6

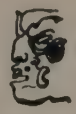


Manuscrits. Inscriptions.

Les nombres de 6 à 10 sont formés par la combinaison des points et d'une barre.

Palenque (Temple du Soleil, A 7)

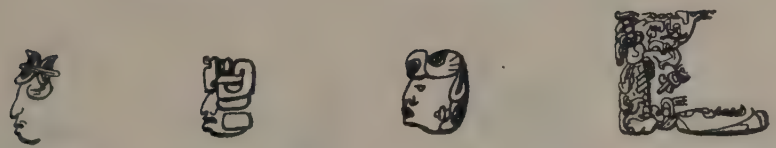
Palenque (Temple des Insc., A 45)



Quiriguá (Stèle A, côté est, B 5 *a*)

7

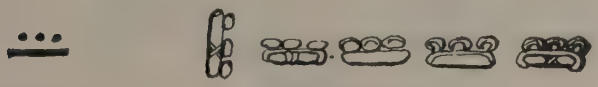
Manuscrits. Inscriptions.



Ces trois formes sont données par GOODMANN, qui n'indique pas leur provenance exacte.

Quiriguá (Stèle D, côté est, A 13)

8



Manuscrits. Inscriptions.

Quiriguá (Stèle J, A 8)

(Temple de la Croix, A 8)

Palenque (Marches de l'escalier, A 4)

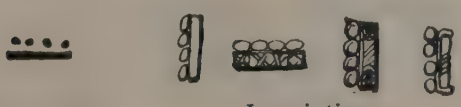
Copan (Stèle C, 10)

Copan (Stèle C, 10)

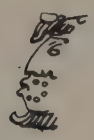
Quiriguá (Stèle D, côté ouest, 6)

Copan (Stèle D, A 5 *a*)

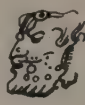
9



Manuscrits. Inscriptions.



Palenque
(Marches de l'Escalier, B1, B2)



Copan
(Stèle P, A 3 *a*, B 3 *a*)

Quiriguá
(Stèle F, côté est, B1 *a*)

Quiriguá
(Stèle D, côté est, A3 *a*)

Quiriguá
(Tortue B, nº 1)

Quiriguá
(Stèle D, côté ouest, nº 1)

Copan
(Stèle E, nº 1)

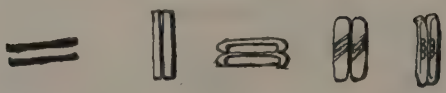
Palenque
(Temple des Insc. (60), S7)

(Stèle F, côté est, A3 *a*)

Quiriguá
(Tortue G, C1)

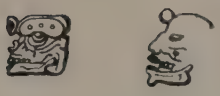
(Stèle J, A3)

10



Manuscrits. Inscriptions.

Le chiffre 10 est indiqué par deux barres (2 fois 5)



Copan (Stèle I, E 1) | *Copan* (Escalier n° 15) | *Quiriguá* (Stèle F, côté est, A 4 *a*) | *Copan* (Stèle I, F 6)

Ces deux dernières figures sont données par GOODMANN qui n'en indique pas la provenance exacte.

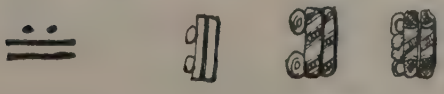
Quiriguá (Tortue B, n° 3) | *Copan* (Stèle D, A 4 *a*)

11

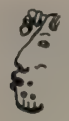
Manuscrits. | Inscriptions.

Figure donnée par GOODMANN, qui n'en indique pas l'origine exacte.

12



Manuscrits. | Inscriptions.

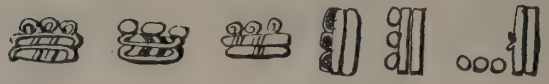


GOODMANN,
(sans indication précise)

Quiriguá
(Stèle F, côté ouest, B 5 *a*)

13

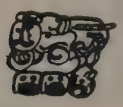
Manuscrits.



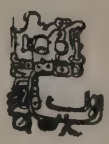
Inscriptions.

Quiriguá
(Stèle D, côté ouest, n° 3)

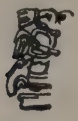
Copan
(Stèle E, n° 3)



Quiriguá
(Stèle F, côté ouest, A 4 *a*)



Palenque
(Temple du Soleil, A 8)



Palenque
(Marches de l'escalier, A 3 *a*)

Copan
(Stèle P, A 4 *a*)[1]

Palenque
(Marches de l'escalier, B 4 *a*)

Palenque
(Temple du Soleil, A 8)

14

Manuscrits.

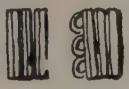
Inscriptions.

1. BOWDITCH, dans son livre : *The numeration, calendar*, etc., donne cette figure comme un signe représentant le nombre 10 (pl. XVI, *ten*, n° 3).

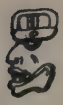
Quiriguá
(Stèle F, côté ouest, B 3*a*)

15

Manuscrits.



Inscriptions.



GOODMANN
(sans indication de provenance)

Quiriguá
(Tortue G, E 1)

Quiriguá
(Stèle D, côté est, A 7)

Copan
(Stèle D, A 2*a*)

16

Manuscrits.

Inscriptions.

Quiriguá
Stèle J, A 4)

(Stèle F, côté est, B 3*a*)

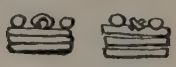
Palenque
(Temple des Insc. (60), T 6)

Palenque
(Temple des Insc. (61), I 1)

Quiriguá
(Stèle D, côté est, A 6)

(Stèle D, côté ouest, n° 2)

17



Manuscrits. Inscriptions.

GOODMANN (sans indication de provenance)

Quiriguá (Tortue G, C2)

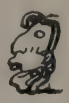
Quiriguá (Stèle F, côté ouest, A 5*a*)

Quiriguá

(Tortue B, n° 2) (Stèle D, côté ouest, n° 5)

18

Manuscrits. Inscriptions.



Copan (Stèle C, n° 6)

Palenque (2e Temple de la Croix, A 4)

Palenque (Temple du Soleil, A 4)

19

Manuscrits. Inscriptions.

Palenque
(Palais A, aile orientale) (Temple de la Croix, A 4)

20

Les formes de ce nombre sont assez nombreuses dans les manuscrits; des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont contraint à les supprimer. Pour remédier autant qu'il est possible à cette regrettable lacune, nous dirons que les signes représentant le chiffre 20 sont tous très semblables à des variantes du signe de jour *cimi* et s'apparentent étroitement à la première forme des monuments que nous donnons ci-après. Ajoutons que cette unité est figurée dans tous les manuscrits, qu'elle existe non seulement dans le codex de Dresde, mais encore dans les codices *Peresianus* et *Tro-Cortesianus*, où elle représente l'unité la plus élevée qui soit écrite avec des caractères spéciaux. Au-dessus de cette unité du second degré (qui d'ailleurs n'est que rarement indiquée par ce procédé), les puissances de l'unité sont simplement marquées par la superposition des éléments.

Palenque
(Palais C, aile occidentale) (Temple de la Croix, D 9)

Il est utile d'indiquer à nos lecteurs qu'une discussion, qui n'est pas complètement close, s'est élevée au sujet des signes qui désignent 20 et 0. Où commence, à proprement parler, la nouvelle vingtaine, et comment les Mayas concevaient-ils le changement d'unité? Où fixaient-ils le point critique du nouvel ordre numérique? Telle est la question qui divise encore à l'heure actuelle les quelques spécialistes de ces études. Le premier qui souleva un doute sur la façon dont les Mayas numérotaient les jours est Goodmann. Il prétendait que les anciens habitants de l'Amérique centrale se servaient du nombre 20 pour marquer non point le chiffre de la vingtaine finissant, mais celui de la seconde vingtaine. 20 serait donc

ainsi l'équivalent de 1. M. Seler [1] et M. Cyrus Thomas [2] se sont élevés contre ce système. La question était délicate : il s'agissait de savoir si le premier jour du mois *yax*, par exemple, était numéroté 1 et si, conséquemment, le dernier jour du mois précédent, *chen*, portait le numéro 20. Goodmann avait proposé une solution absurde du problème : pour lui, toute date était numérotée d'une unité en retard ; la date 20 *chen* signifiait, non point, comme il serait naturel de le supposer, le 20e jour du mois *chen*, mais bien le 1er jour de *yax* ; 1 *yax* devenait conséquemment le 2e jour de ce mois, etc. C'est contre cette idée que s'élevèrent les savants que nous venons de citer. Mais, à la réflexion, la question ne parut pas aussi simple qu'elle le semblait au premier abord : le nombre 20 pouvait bien exister pour numéroter les jours du mois (il est d'ailleurs inutile pour le numérotage des signes de jours, qui ne va que jusqu'à 13), mais il était inutile pour la notation des quantités. En effet, comme nous le savons, on pouvait noter les vingtaines en superposant simplement les chiffres des unités de second degré à ceux des unités du premier. Nous verrons même par la suite qu'il existait des signes spéciaux, surtout employés dans les inscriptions, pour les indiquer ; ainsi donc, sauf pour la notation des jours du mois, le chiffre 20 n'était pas nécessaire aux scribes mayas.

Aussi, dès 1900, M. Seler déclarait-il que le signe qu'il avait pris auparavant pour le chiffre 20 représentait le symbole de la « veille » [3]. L'exemple qu'il donnait était d'ailleurs assez probant : le signe qu'il avait auparavant pris pour 20 se trouvait associé, dans un fragment de l'inscription de Tikal, au signe de mois *Pop*. Or, les éléments précédents de l'inscription indiquaient que le jour ainsi noté était le dernier des *Xmakaba kin*, c'est-à-dire la veille du mois *Pop*.

M. Bowditch attaqua à son tour la question [4]. Certaines séries du Codex de Dresde lui montrèrent que tandis que le calcul indiquait que le nombre 20 aurait dû être associé au signe de mois *chen*, c'était le signe de mois suivant (*yax*) qui était écrit, accompagné d'un numéro. Celui-ci ne pouvait être 1, puisque le calcul indiquait qu'il s'agissait du 20e jour du mois *chen* ; il pouvait encore moins être 20, puisque le signe de mois était indubitablement *yax* ; M. Bowditch en conclut qu'il fallait

1. *Die Monumente von Copan und Quiriguá* (*Gesammelte Abhandlungen*, vol. I, pp. 778-779).

2. *The Mayan calendar systems*, I (*Report of the Bureau of American Ethnology*, vol. XIX, pp. 743-745).

3. E. Seler. *Die Cedrela Holzplatten von Tikal im Museum zu Basel* (*Gesammelte Abhandlungen*, vol. I, pp. 837-862).

4. Bowditch. *A method which may have been used by the Mayas in calculating time.* Cambridge (Mass.), 1901.

numéroter 0 *yax*, et il a maintenu récemment cette opinion contre celle de M. Seler [1].

LES MULTIPLICANDES.

Nous donnerons ce nom aux signes qui accompagnent, dans les inscriptions, les chiffres ci-dessus indiqués et qui servent à faire les calculs dans ces documents.

La nature de ces signes n'est pas encore bien établie et quelques explications sont nécessaires pour faire comprendre aux lecteurs quelles questions ils posent et comment ces questions doivent être considérées. Dans les inscriptions, les séries numériques se présentent généralement de la façon suivante : en tête, vient un grand hiéroglyphe, de forme variable et que Goodmann nomme grand-cycle. Nous aurons à reparler de ce signe, mais sa nature n'a pas besoin d'être déterminée pour notre démonstration actuelle. Au-dessous, vient une série numérique composée de chiffres (soit normaux — points et barres —, soit constitués par des figures) associés avec les hiéroglyphes que nous nommons ici multiplicandes ; puis vient une date ; puis une autre série numérique, à la suite de laquelle vient une autre date, etc. Si l'on fait le total de la première série numérique, on voit que le nombre qu'elle fournit représente le nombre de jours qui se sont écoulés entre la date figurée, qui est quelconque et le jour 4 *Ahau* 8 *cumku*, choisi, nous ne savons pour quelle raison par les Mayas pour le départ de leur comput et que l'on a nommé « date de départ ». La série numérique comprise entre la première et la deuxième date de l'inscription correspond également au nombre de jours écoulés entre l'une et l'autre, ainsi qu'il est facile d'en faire le calcul à l'aide de tables appropriées.

Les « multiplicandes » justifient donc leur nom ; ce sont des signes arithmétiques, qui servent aux opérations. Toutefois, ils introduisent une singularité, qui a longtemps dérouté les chercheurs. En effet, le premier des multiplicandes a la valeur de 1. Or, il existe un chiffre 1 ; le second a la valeur 20 et il paraît presque certain, bien que pas absolument ainsi que nous venons de le voir, qu'il existe aussi, dans l'écriture maya, un chiffre 20. Pourquoi ce double usage de signes différents pour les mêmes valeurs numériques ? On a cru trancher cette question en voyant dans les multiplicandes des signes cycliques et non numériques. Le multiplicande

1. Bowditch, *The numeral systems... of the Maya*, p. 294.

1 serait la représentation du jour ; le 20 celle du mois ou *uinal* ; celui du 3e ordre (20 × 18) = 360, celle de l'ancienne année maya de 360 jours, la « vieille année » de Förstemann, etc. Les distances entre les dates seraient donc données non en chiffres, non en nombre de jours, mais en nombre de périodes cycliques. C'est comme si, dans notre civilisation, pour mesurer la distance entre le 13 février 1585 et le 1er mars 1914, nous énoncions, non point le nombre de jours seulement, mais la quantité de siècles, de lustres, d'années, de mois, de semaines et de jours. Jusqu'à un certain point, c'est ce que nous faisons, puisque nous comptons les intervalles de temps très longs en siècles et en années ; le système maya aurait seulement été plus précis.

Toutefois, certains auteurs, comme Cyrus Thomas, ont dénié à ces signes aucune valeur cyclique ; ce seraient de simples chiffres, d'une sorte particulière, bref, des multiplicandes.

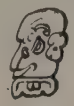
Nous croyons cette opinion exagérée. En effet, il se peut fort bien que le 1er signe soit bien une représentation du jour et le second une du mois ; si le troisième ne correspond à aucune période connue du comput maya, le quatrième correspond à la longueur du *katun*, sur laquelle on a beaucoup discuté et qui est aujourd'hui reconnue comme étant égale à (20 × 360) = 7200 jours.

Toutefois, nous croyons aussi que les Mayas ne voyaient plus dans ces signes des représentations de périodes cycliques à proprement parler : les Mayas ne possédaient pas encore l'idée abstraite du nombre ; surtout pour les grandes quantités, la numération devait, chez eux, se rattacher à quelque chose de concret. De même, chez les Mexicains, le nombre 20 était représenté par un drapeau (*pantli* ou *pamitl*), enseigne d'une escouade de soldats, le nombre 8000 par un *cacaxtli*, sorte de hotte dans laquelle on portait une « charge » de cacao, évaluée à 8.000 grains environ. Les Mayas, eux, employaient pour exprimer de grands nombres des symboles qui avaient peut-être autrefois servi à exprimer des intervalles de temps, mais qui tendaient à ne plus avoir qu'une valeur numérique, tout en conservant un peu de leur ancienne valeur cyclique.

Kin.

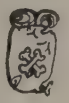
Nous adopterons, pour les noms des multiplicandes les termes adoptés par M. Seler[1]. Il nomme le premier, dont la valeur est égale à 1, *kin*, c'est-à-dire « jour ».

Palenque (Escalier du Palais, B 3 *b*)



Palenque (Temple des Insc. (62), G 8)

Tikal (A7)



Copan (Stèle J, côté est, A 5)

Palenque (2e temple de la Croix, B12)

Copan (Stèle I, E 6)

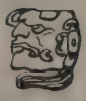
Palenque (2e temple de la Croix, A 7)

Palenque (2e temple de la Croix, B7)

Copan (Stèle N, A 6)

Quiriguá (Stèle C, côté est, A 5)

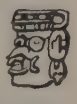
Palenque (Plaque de l'autel, Temple du Soleil)



Quiriguá (Stèle C, côté ouest, A 5 *b*)

Palenque (Temple du Soleil, B7)

Copan (Stèle P, B 4 *b*)



Quiriguá (Stèle C, côté est, A 5)

1. Aussi admis par Bowditch.

Copan
(Stèle M, C 2)

Copan
(Stèle 1, A 5 *b*)

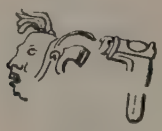
Copan
(Stèle B, A 6)

Copan
(Stèle A, A 4)

Copan
(Stèle M)

Palenque
(2e temple de la Croix, D 4)

Copan
(Stèle I A 5 *b*)



Donné par M. Seler
sans provenance exacte

Copan
(Stèle D, B 3 *b*)

Uinal.

Ce multiplicande a la valeur 20. Le nom *uinal* que lui a donné M. Seler signifie « mois », le mois maya étant de 20 jours.

Palenque
(Temple du Soleil, D 14)

Copan
(Stèle J, côté ouest, n° 16)

Quiriguá
(Stèle A, côté est, B 4)

Copan
(Stèle I, B 4)

Quiriguá
(Stèle C, côté ouest, B 14)

Donné par M. Seler
sans indication exacte

Copan
(Stèle M, B 2)

Palenque
(2e temple de la Croix, B 6)

Palenque (Temple de la Croix, B 6)

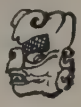
Yaxchilan (Linteau 21, A 3)

Copan (Stèle N, B 10)

Donnés par M. SELER sans indication de provenance

Copan (Stèle J, côté est, B 4)

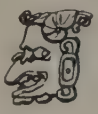
Copan (Autel S, n° 3 *a*)



Copan (Stèle N, A 5)

Copan (Stèle B, A 5)

Palenque (Temple des Insc. (62), R 11)



Copan (Stèle P, B 4 *a*)

Copan (Stèle A, B 3)

Palenque (Temple des Insc. (60), B 4)

Palenque (Temple du Soleil, B 14)

Palenque (Temple du Soleil, B 6)

Quiriguá (Tortue B, n° 4)

Copan (Stèle D, A 3 *b*)

Tun.

Le signe *tun* (« année ») vaut $(20 \times 18) = 360$.

Copan (Stèle B, A 4)

Copan (Stèle A, A 3)

Copan (Stèle J, côté est, A 4)

Quiriguá (Stèle C, côté ouest, A 4)

Quiriguá (Stèle A, côté est, A 4)

Palenque (Temple des Insc. (62), O 8)

Quiriguá (Stèle F, côté ouest, A 4 *b*)

Palenque (Escalier du Palais, B 2 *b*)

Copan (Autel K, n° 3)

Palenque (Temple de la Croix, B 5)

Palenque (Temple du Soleil, P 1)

Yaxchilan (Linteau 21, B 2)

Donné par M. Seler sans indication.

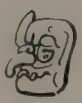
Copan (Stèle I, A 4)

Palenque (2e temple de la Croix, B 5)

Palenque (Temple du Soleil, B 5)

Quiriguá (Stèle C, côté ouest, A 4 *b*)

Palenque (2e temple de la Croix. D 3)



Piedras Negras (Stèle 3, B 2)

Katun.

Le *Katun* a la valeur de $(20 \times 360) = 7200$.

Copan
(Stèle M, D 1)

Copan
(Stèle C)

Palenque
(Temple de la Croix, B 4)

Copan
(Stèle B, A 3)

Copan
(Stèle A, B 2)

Copan
(Stèle I, B 3)

Quiriguá
(Stèle C, côté ouest, B 3)

Quiriguá
(Stèle A, côté est, B 3)

Palenque
(Escalier du Palais, A 2 *b*)

Quiriguá
(Stèle F, côté est, B 3 *b*).

Palenque
(Temple du Soleil, B 4)

Copan
(Stèle N, A 3)

Palenque
(2e Temple de la Croix, B 4)

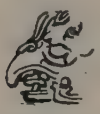
Copan
(Stèle P, B 3 *b*)

Cycle.

Le cycle a une valeur 20 fois plus grande que le signe précédent, soit 144.000.

Palenque (Temple de la Croix, B 3)

Donnés par M. SELER sans provenance exacte.



Copan (Stèle P, A 3*b*)

Copan (Stèle I, A 3)

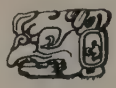
Copan (Autel C, B 6)

Quiriguá (Stèle C, côté est, A 3)

Palenque (Escalier du Palais, B 1 *b*)

Copan (Stèle 6, B 3)

Copan (Autel S, n° 1)



Copan (Stèle M, C 1)

Palenque (2e temple de la Croix, B 3)

Copan (Stèle B, A 2)

Quiriguá (Stèle C, côté est, A 3)

Le grand Cycle.

Outre les multiplicandes, ou, si l'on préfère, les périodes qui précèdent, GOODMANN et, en général, les mayaïstes américains admettent l'existence d'un « grand cycle » de $(13 \times 144.000) = 1.872.000$. Voici quelques-unes des formes de ce signe qui se trouve toujours en tête des inscriptions

Copan (Stèle P, côté Nord)

Copan (Stèle P, côté Sud)

Copan
(Stèle C, côté Sud)

Copan
(Stèle C, côté Nord)

Copan
(Stèle J)

Copan
(Stèle P, côté Est)

Copan
(Stèle E)

La véritable nature de ce signe est encore à déterminer, car l'hypothèse de Goodmann ne peut se justifier que si l'on admet, dans son ensemble, son système du calendrier maya, ce qui ne peut aujourd'hui être le cas. Pour l'instant, nous proposons de le nommer « signe de départ », sans lui attribuer aucune valeur numérique ou cyclique.

LES SÉRIES NUMÉRIQUES, LES CALCULS ET LES DATES.

Nous devons maintenant, pour être complet, examiner la question des séries numériques qui se rencontrent dans les codices et les inscriptions, de leur signification, de leur valeur et la question, si importante, des dates.

Les séries numériques des manuscrits sont celles qui nous retiendront le plus, car elles contiennent les calculs les plus élevés qu'aient fait les Mayas, les séries qui leur ont fait attribuer des connaissances astronomiques exagérées à notre avis, et aussi les énigmes les plus indéchiffrables de toute leur écriture.

En général, si l'on prend les manuscrits, on trouve des séries ainsi constituées : une série de noms de jours, indiquée par les glyphes que nous avons données plus haut, accompagnées de signes alternativement rouges et noirs. Naturellement, la présence des nombres et des signes rouges attira, dès les premiers temps, l'attention des chercheurs. Mais, bien plus, on trouva des lignes constituées uniquement par des nombres

non accompagnés de signes de jours et alternativement, eux aussi, noirs et rouges. Devant ces lignes, se trouvent des signes de jours. Les nombres noirs sont là pour numéroter des jours dont la forme n'est pas dessinée mais portant tous le même numéro, indiqué par le nombre noir qui est placé au-dessus de la colonne qu'ils devraient occuper. C'est autant de travail évité pour le scribe qui aurait eu à les tracer. Le nombre rouge qui suit le premier nombre noir représente le numéro qui serait attribué au signe qui devrait être dessiné au-dessous. En d'autres termes, si l'on affecte un jour au premier nombre rouge placé au-dessus de la colonne de signes de jours figurés et que l'on en soustraie le nombre noir placé entre le premier et le second nombres rouges, on trouvera les noms des jours qui seront affectés par ce numéro rouge, placé au-dessus d'eux [1].

Parfois, au contraire, les nombres rouges désignent certains jours choisis parmi le *Tonalamatl* de 260 jours. Nous ne pouvons actuellement dire ce que signifient ces distances ni ce que désignent les jours dont elles indiquent l'éloignement. Peut-être une meilleure connaissance du rituel maya nous donnerait-elle la clef de cette énigme. D'autres séries apparaissent, que l'on a pu identifier : des périodes sont visibles de 585 jours qui répondent à une révolution synodique de Vénus. C'est une trace, se répétant d'ailleurs assez souvent pour prendre l'allure d'une preuve, de la connaissance par les Mayas de l'année vénusienne connue aussi des Mexicains.

En dehors de ces séries, et d'autres, que nous n'avons pas le loisir de décrire ici, il en existe beaucoup d'autres, d'un intérêt très particulier. On trouve, dans plusieurs endroits du Codex de Dresde (notamment, pp. 24, 46-50), des suites de nombres qui donnent le nombre 2920, qui représente 8 révolutions solaires apparentes. Ce nombre est divisé en 20 groupes et ces groupes sont, à leur tour, par suite de la division en colonnes de jours, multipliés par 13, soit au total 37960 jours = 104 révolutions solaires apparentes (104×365) = 37960. Dans le même manuscrit, les nombres 11.958 et 11.960, obtenus par addition, sont comparés, montrant ainsi le soin que les calculateurs mayas mettaient dans leurs calculs pour faire coïncider les révolutions des planètes : 405 révolutions lunaires répondant à 29 jours 1/2. On pourrait multiplier ces exemples.

D'autres séries ont été attribuées par Förstemann aux temps des révolutions synodiques des diverses planètes de notre système, et il a même cru pouvoir, en se reportant aux figures des manuscrits, proches des séries en question, donner les signes représentant tous les corps errants de notre système, depuis Mercure jusqu'à Saturne.

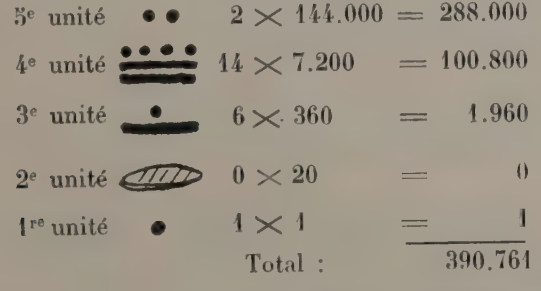
1. Voir sur cette question : Bowditch, *Numeration*, etc., chap. III.

Qu'il nous suffise de dire que les séries où se rencontre le nombre 584, nombre de jours se rapprochant de celui que met Vénus pour effectuer sa révolution synodique, sont fréquentes, et qu'il paraît certain que les anciens Mayas connaissaient ce mouvement de la planète inférieure. Il semblerait aussi que le nombre 780, qui revient parfois, pourrait représenter la révolution synodique de Mars. Toutefois, il faut remarquer que $780 = (3 \times 260) = 3$ *tonalamatls*, et que, hors de toute spéculation astronomique ou astrologique, ce nombre pourrait revenir fréquemment. Quant aux autres prétendues séries astronomiques de Förstemann, les nombres qu'elles fournissent sont trop éloignés du temps réel des révolutions pour qu'ils puissent être pris en considération.

On trouve, enfin, dans les manuscrits, de longues séries, dans lesquelles les termes sont éloignés, par exemple, de 11.960 jours les uns des autres ; d'autres où ils sont éloignés de 145.600 jours, etc. Ces séries sont, pour l'instant, incompréhensibles, à moins qu'elles n'aient quelques rapports avec celles que nous signalerons à propos des dates.

Les opérations arithmétiques. — Les Mayas ne connurent que deux des opérations arithmétiques : l'addition et la soustraction.

Pour bien comprendre la façon dont les opérations étaient effectuées, il faut connaître la façon dont les peuples de l'Amérique centrale notaient les nombres. Nous y avons déjà fait allusion dans la première partie de ce travail, mais nous croyons devoir y revenir ici et donner un exemple concret de la façon dont les nombres étaient inscrits :



5e unité	2 × 144.000	=	288.000
4e unité	14 × 7.200	=	100.800
3e unité	6 × 360	=	1.960
2e unité	0 × 20	=	0
1re unité	1 × 1	=	1
	Total :		390.761

Donc, ceci en est la preuve, les Mayas pratiquaient l'addition ; nous en avons d'ailleurs la preuve dans toutes les séries dont nous venons de parler.

Ils connaissaient aussi la soustraction : les nombres noirs se soustraient des rouges, pour donner, par différence, le numéro des jours omis par le scribe ; de plus, dans certains cas, les nombres à soustraire de ceux qui les précèdent sont entourés d'une sorte de couronne nouée.

Les Mayas n'ont par contre pas connu la multiplication à proprement

parler, puisque multiplicateurs et multiplicandes n'avaient pas la même forme dans les inscriptions.

On ne peut pas davantage attribuer aux Mayas la connaissance des puissances, car, si leur système numérique parlé est basé, comme nous l'avons dit précédemment, sur les puissances de 20, il n'en est pas de même de leur numération écrite, empirique et qui garde encore la trace de son origine cyclique.

Les dates. — Nous en arrivons ici à la question la plus intéressante : celle des dates. Elle se pose surtout pour les inscriptions. Celles-ci, nous l'avons dit, commencent généralement par un grand hiéroglyphe, auquel Goodmann donnait le nom de « grand cycle » et que nous avons désigné sous le nom de « signe de départ ». Au-dessous, se trouve une série numérique, puis une date (signe de jour accompagné d'un nombre et signe de mois accompagné également d'un nombre). On a pensé que la distance qui séparait la date du signe de départ (qui représente la date fondamentale *4 Ahau 8 Cumku*) pouvait fournir des indications chronologiques sur la date de fondation des villes où l'on avait retrouvé les inscriptions qui les portaient. Les résultats de ces essais, intéressants en eux-mêmes, furent surtout négatifs. La question des dates qui suivent le signe de départ reste très mystérieuse.

Toutefois, étant donné le système du calendrier maya, tel que nous l'avons exposé plus haut, nous comprenons que le système maya avait de grands avantages pour ceux qui l'employaient. La fixation d'une date quelconque (par exemple, *5 Cib, 14 Yaxkin*), par la distance qu'elle avait avec le jour *4 Ahan, 8 Cumku*, permettait de déterminer exactement sa place parmi plusieurs milliers d'années.

LES SIGNES IDÉOGRAPHIQUES ET PHONÉTIQUES.

Toute l'écriture maya ne consiste pas, toutefois, en signes numériques et cycliques. Dans les manuscrits, à côté des longues séries de chiffres et des interminables colonnes de noms de jours, figurent des légendes, contre lesquelles jusqu'ici la patience des chercheurs est venue se briser en vain.

Tout au plus, en confrontant ces légendes avec les scènes figurées au-dessous ou à côté, a-t-on pu fixer la valeur idéographique de quelques signes.

Nous avons parlé, en faisant l'histoire du déchiffrement, de la chimère de l'écriture phonétique maya. Nous n'y reviendrons pas, et nous ne reproduirons point ici l'alphabet de Landa qui a induit en erreur tant de chercheurs.

Nous nous contenterons de donner quelques signes, idéographiques ceux-là, sûrement déterminés, bien qu'on ne sache pas toujours à quelle chose exacte les rapporter.

LES SIGNES REPRÉSENTANT DES DIVINITÉS.

Une preuve de ce que nous avançons se trouve dans les figures représentant les divinités. On ne les confond pas les uns avec les autres, mais, étant donnée notre ignorance presque complète de la mythologie maya, on ne saurait leur donner leurs véritables noms. Ces signes sont nommés par référence aux scènes où des personnages, que l'on suppose divins, sont représentés dans les manuscrits. Il ne saurait, en aucune façon, être question de faire le même travail sur les monuments.

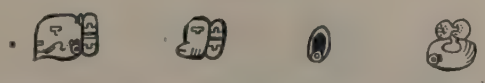
Nous désignerons les signes divins, comme l'a fait Schellhas, auquel nous les empruntons, par des lettres, laissant aux savants de l'avenir le soin de déterminer leurs noms.

Le dieu A ou dieu de la mort.

Codex de Dresde — *Codex Tro-Cortesianus* — *Codex de Dresde*

Le dieu B.

Ce hiéroglyphe répond à un dieu qui est représenté dans les manuscrits avec un nez long, pendant en forme de trompe et une langue pendante.



Codex de Dresde — *Cod. Tro-Cortesianus* — *Codex de Dresde* — *Codex de Dresde*

Le dieu C.

Cette divinité, toujours représentée avec une face ornée, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, ne répond à aucune des descriptions de dieux mayas qui nous ont été transmises par les anciens auteurs espagnols.

Cod. de Dresde

Cod. Tro-Cortesianus

Cod. Tro-Cortesianus

Cod. Tro-Cortesianus

Cod. Tro-Cortesianus

Le dieu D.

Cette figure est toujours associée dans les manuscrits avec des représentations de la Lune et de la Nuit.

Codex de Dresde.

M. Fewkes[1] a cru pouvoir déterminer que le dieu D est *Itzamna*, divinité maya bien connue. Cette interprétation a été admise par Cyrus Thomas, Förstemann et M. Seler. Brinton, par contre, croit que cette divinité est *Kuculkan*, l'équivalent maya de *Quetzalcoatl*.

Le dieu E.

Les figurations de ce dieu sont toujours associées avec le signe de jour *kan*, et avec divers symboles du maïs. On peut donc le considérer comme le dieu du maïs et de l'agriculture, mais nous ignorons son nom.

Codex de Dresde.

Brinton lui donnait le nom de *Ghanan*, nom du jour tzental correspondant à *Kan* du calendrier maya.

Le dieu F.

Les images représentant ce dieu le font très semblable au dieu A, mais son hiéroglyphe est très différent de celui du dieu de la mort. Schellhas

1. J. W. Fewkes. *The Good D in the Codex Cortesianus*. Washington, 1895.

pense qu'il faut y voir la divinité qui présidait à la guerre et aux sacrifices humains. Rien dans ses caractéristiques ne permet de l'identifier à un dieu décrit par les auteurs anciens.

Cod. de Dresde

Cod. Tro-Cortesianus

Cod. de Dresde

Le dieu G.

Ce serait, suivant Schellhas, le dieu solaire, parce que l'hiéroglyphe de son nom contiendrait l'hiéroglyphe *kin* « soleil ». Mais rien ne prouve que le signe visé possède bien cette valeur, proposée par Léon de Rosny.

Codex Tro-Cortesianus

Le dieu H.

Schellhas appelle aussi cette divinité : « le dieu *Chicchan* », parce que son hiéroglyphe ressemble beaucoup à celui du jour du même nom. De plus, l'image qui le représente dans les manuscrits porte sur le corps des marques qui ressemblent aussi au signe de jour en question.

Codex de Dresde.

La déesse I.

C'est, nous dit-on, la déesse de l'eau. Partout, dans les manuscrits, son image est associée aux symboles de l'eau et de l'inondation. De plus, son hiéroglyphe est souvent associé à un autre, que Förstemann a considéré comme représentant les mauvais jours.

Codex Tro-Cortesianus

Le dieu K.

De cette divinité, nous ignorons tout. Elle est souvent associée avec le dieu B.

Codex Tro-Cortesianus

Codex de Dresde

Le dieu L.

Codex de Dresde

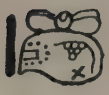
Ce dieu est souvent figuré avec le signe de jour *Ymix* devant la figure. On ne le trouve représenté que dans le codex de Dresde. Cyrus Thomas a cru pouvoir l'identifier au dieu *Ekchuah*.

Le dieu M.

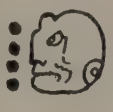
Cod. Tro-Cortesianus

Presque tous les mayaïstes s'accordent à voir dans ce hiéroglyphe le symbole d'*Ekchuah*, le dieu des marchands. Nous avons vu que Cyrus Thomas attribuait cette qualité au dieu L, mais il est seul de son avis. La représentation de cette divinité est particulièrement fréquente dans les codices *Tro-Cortesianus* et *Peresianus*, ce qui indiquerait que son culte était surtout développé au Yucatan.

Le dieu N.



Codex de Dresde



Codex de Dresde

Förstemann a montré que ce dieu présidait aux 5 *uayeyab* ou *xma kaba kin*, les 5 jours complémentaires de l'année. Sa figuration est absente dans le *Tro-Cortesianus* et rare dans le *Peresianus*.

La déesse O.

Cette déesse ne se trouve que dans le *Tro-Cortesianus*. La caractéristique de son image est la présence, à la mâchoire supérieure, d'une dent solitaire, symbole employé par les Mayas pour indiquer l'âge de la décrépitude.

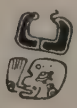
Codex Tro-Cortesianus

Le dieu P.

Ce dieu, dont les figurations sont très nombreuses, est peint dans le codex *Tro-Cortesianus* avec des doigts terminés en boule comme ceux de la grenouille rainette. M. Seler a émis l'hypothèse que le dieu P était *Kuculkan*.

Codex Tro-Cortesianus

A ces divinités, dont l'identification est certaine, Schellhas joint la suivante :



qui se trouve sur la page 20 du codex de Dresde.

LES ANIMAUX.

Les seuls autres signes qui aient été déchiffrés avec certitude sont ceux représentant les animaux. Nous allons rapidement les passer en revue pour terminer cette étude.

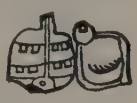
Mammifères.

Le jaguar.

Codex de Dresde.

La figure ci-dessus représente l'hiéroglyphe du jaguar. La représentation hiéroglyphique de la tête de ce félin est fréquente dans les inscriptions, où elle est si réaliste qu'il est des plus facile de la reconnaître à première vue.

Le chien.



Codex de Dresde.

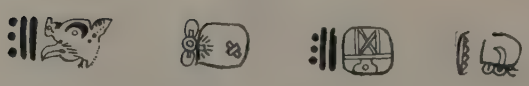
L'hiéroglyphe donné par Schellhas comme représentant le chien est intéressant. L'animal serait figuré par sa cage thoracique et serait associé à l'hiéroglyphe du dieu de la mort.

Oiseaux.

Le vautour.

Codex de Dresde.

Le hibou (Moan).



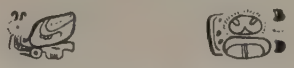
Codex de Dresde,

Schellhas donne les hiéroglyphes ci-dessus comme représentant le *Moan*, un oiseau mythologique des Mayas, associé au dieu de la mort. MM. Allen et Tozzer [1] font remarquer que le *Moan* est un oiseau réel, faisant partie de la faune actuelle du Yucatan, la chouette du Yucatan (*Otus choliba Thompsoni*). Suivant Brinton, le *moan* est le *Spizactus tyrannus*, une sorte de faucon.

On pourrait multiplier ces signes faciles à déterminer et dont la valeur est sûre. Nous terminerons à titre de curiosité par quelques autres signes représentant des animaux inférieurs :

la tortue :

les myriapodes :



Nous avons vu enfin que diverses espèces de coquilles servent dans les textes à indiquer le chiffre 0.

1. Allen et Tozzer. *Animal figures in the maya Codices* (*Papers of the Peabody museum of American Archaeology and Ethnology*, vol. IV, n° 3, Cambridge (Mass.), 1910, pp. 336-339).

NOMENCLATURE AND DISTRIBUTION

OF THE

PRINCIPAL TRIBES AND SUB-TRIBES

OF THE

ARAWAKAN LINGUISTIC STOCK OF SOUTH AMERICA,

By Dr Alexander Francis CHAMBERLAIN,

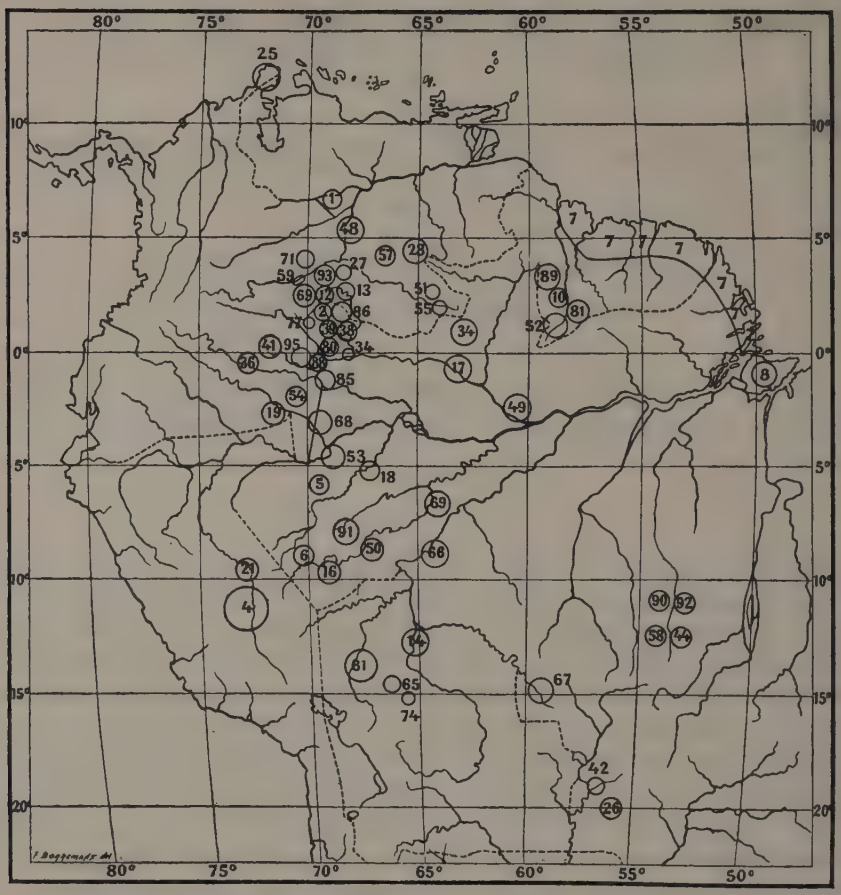
Professor of Anthropology, Clark University, Worcester, Massachusetts, U. S. A.

In connection with a rather thoroughgoing review of the literature concerning the linguistic stocks of the South American aborigines, upon which he has been engaged for a number of years past, the writer has drawn up the following provisional list of tribes and sub-tribes, etc., belonging to the Arawakan stock, one of the most widely distributed of all the native languages of the continent. Naturally, no claim of completeness or inerrancy is made, since, even to-day, after the various more critical and scientific explorations of the last twenty years, we still lack definite information about some Arawakan peoples (in certain cases, the name only has come down to us from the earlier travelers, missionaries, and chroniclers of the colonization-epoch, etc.), who must formerly have been more or less important in the pre-Columbian history of the country which they inhabited, or perhaps now inhabit, disguised under other names.

ARAWAKAN TRIBES, SUB-TRIBES, ETC.

1. **Acaiaca.** The *Acaiacas* or *Uacaiacas* are mentioned by von Martius (1, p. 568). According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 42) this is one of the names applied by the Brazilians to the *Katapolítani*, who live above the *Karútana* on the Rio Içána. See *Katapolítani*, *Uacaiaca*.

2. **Acari.** A horde given by Capt. Firmino as dwelling above the Cachoeiras of the Içána (Koch-Grünberg, *Aruak-Sprachen*, p. 48).



3. **Achagua.** The *Achaguas* are a people often cited by the older explorers and chroniclers (see especially Gumilla and Gilii) as dwelling in the region bounded by the rivers Orinoco, Meta and Casanare. Brinton (p. 268) locates them on the Rio Ele and the Rio Muco. The ethnographic map in Waitz (vol. V) places them between the Enaguas and the Salivas, in the Rio Guaviare country. Ehrenreich (p. 47) refers to them as «so ziemlich erloschen», and they are probably largely extinct today. In the middle of the 19th century, according to F. Perez (cited by Brinton, p. 268), they numbered 500 on the Rio Muco. Chaffanjon's *L'Orénoque et le Caura* (Paris, 1889) may also be referred to. Ernst *Z. f.*

Ethnol., 1891, p. 2) gives an *Achagua* vocabulary of 83 words. After them is named the settlement of Achaguas.

4. **Adzáneni**. On the upper Cuiarý and its tributaries, particularly at Carácas del Jarý. This name, like their appellation in the Lingoa geral, *Tatu-tapuyo*, signifies « Giant armadillo people », from *adzane*, « giant-armadillo ». See *Carúzana*, *Karútana*.

4 *a*. **Akôlioa**. The Kobéua (Betoyan) name of the *Kauyarí* (q. v.)

5. **Alihini-Baré** (or **Arihini-Baré**) a division of the *Baré*, stated by Natterer (v. Martius, I, p. 562) to occupy the banks of the Rio Negro from Barcellos to São Pedro. V. Martius also cites the « Aryhini, Arayinis, Ayriny » as dwelling on the left bank of tho Rio Negro, along the Cauaburi and the Muia, with villages at N. S. de Curiana and S. José de Marabitanas. Natterer's linguistic material concerning the *Alihini* and the *Ihini* seems to have been lost. See *Baré*, *Ihini*.

5 *a*. **Amany** (or *Uamary*). A settlement of the *Uainumá* at Coari, now extinct (v. Martius, I, p. 501).

6. **Amarapa**. Cited by Brinton (p. 240) as « a tribe of British Guyana », following von Martius (II, p. 636, 635), who calls them *Amaribás* or *Amarípas*, affiliating them with the *Atorai*, etc.

7. **Anti** (or **Ande**). The *Antis* of the Gran Pajonal of the Ucayali-Pachitea-Perene region of Peru are the same as the *Campas*. See *Campas*.

8. **Araicú**. On the Rio Jutahý in N. W. Brazil, in the neighborhood of s. lat. 5. Cited by von den Steinen (p. 294) from Spix. The vocabulary in von Martius (II, pp. 233-234) is stated to have been obtained by Spix « west of Fonteboa ». Spix and von Martius term it (Araicú) also *Uaraicú*.

9. **Arauá** (or **Araó**). On the lower Juruá, etc., in northwestern Brazil. Brinton (p. 293) in 1891 sought to constitute an « Araua linguistic stock » composed of the Arauas, Pamas, Pammarys and Purupurus. But the affinities of the *Arauá*, etc., with the Arawakan stock have since been clearly demonstrated. See, e. g., Ehrenreich (*Z. f. Ethnol.*, vol. XXIX, 1897, pp. 57-91), where vocabularies of *Paumari* and *Yamamadi* are given.

10. **Arawak**. The name generally applied in English (French *Arrouague*; German *Arowak*, *arowakisch*) to the peoples of this stock, now or formerly inhabiting the coast and certain other parts of Guiana, the use differing somewhat with various authorities. Brinton (*Arawack Lang.*, 1871, p. 1) says: « The *Arawacks* are a tribe of Indians, who at present dwell in British and Dutch Guiana, betwen the Corentyn and Pomeroon rivers ». In the list of the tribes of the Arawak linguistic stock (*Amer. Race*, 1891, pp. 249-250), Brinton includes: « *Arawaks*, on coast of Guiana ». The word *Arawak* appears in large number of variants or corrupted forms in Dutch, German, Spanish, French, English, etc.: *Arawack*, *Arawaak*, *Aroac*,

Aroaco, *Aroaqui*, *Arowak*, *Arrawak*, *Arrouague*, *Arrowack*, *Allouague*, *Aravaco*, etc. It is not the native appellation of the Arawaks, but, according to Brinton (p. 247) was applied to those *Arawaks* dwelling between the Corentyn and Pomeroon rivers in Guiana, by their neighbors, who termed them in derision, *Arawak* (or *arowak*), i. e., « meal-eaters », from the fact of their consuming such large quantities of cassava meal and bread. This word has come now to be also the designation of the extensive linguistic stock under consideration here. The *Arawaks* call themselves *Lokono* or *Lukkunu* simply « men », « human beings ».

11. **Arequéna** (also **Areguéna**, **Ariguáne**). The same as *Guariquéna*, *Uariquéna*, *Uarakéna* and *Uarekána*. See *Uarekéna*.

12. **Aruá** (or **Aruan** ; also **Aroá**, **Aroan**). People (recently extinct) formerly inhabiting the island of Marajó at the mouth of the Amazon, and, probably, at an earlier date, also portions of the coast of Guiana, etc. Ehrenreich (p. 47) is inclined to attribute to them some of the remains in the Cuyuni region, etc.

13. **Aruac** (or **Aruaca**). A tribe mentioned by Gilii and others as visiting the southern bank of the Orinoco. Cited by Brinton (p. 273). See *Arawak*.

14. **Atorai**. On the upper Essequibo and its tributaries, in the region of n. lat. 2°. Brinton (p. 245) styles the « *Atorai* (*Tauri* or *Dauri*) », a subtribe of the *Wapisianas* or *Wapianas* in British Guiana. Im Thurn (*Among Inds. of Guiana*, 1883, p. 165) wrongly classes these Indians as belonging to an independent stock, the Wapiana. This error is pointed out by Brinton (p. 245). Von Martius (I, p. 636) styles this people *Aturahis*, *Atorais*, or *Ataynarú*.

15. **Avanéni**. A tribe on the Rio Guainía, in the Venezuelan-Colombian border country. They seem to be the same as the *Avene* of Father Gilii, according to him a branch of the *Maipure*. Their language was spoken on the upper Orinoco, on the Ventuari, and, especially at the mission of Ature.

16. **Baníva**. Long resident in the region of the Guainía and Atabapo in the Venezuelan-Colombian border-land. According to Tavera-Acosta (p. 53), « the *Baníva* is the principal language of the Rio Negro from the Brazilian frontier to the peoples of the upper Guainía ». Their settlements are around Tomo, Maroa, Javita, etc. Their center, according to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 36), is the large village of Maroa on the upper Guainía. The *Baníva* of the Içána, although Arawakan, differs considerably from that of the *Baníva* of the Guainía, according to Koch-Grünberg (*Zwei Jahre*. I, p. 17) ; also from that of the *Baníva* of the *Baré* of the Casiquiare. An interesting account of the *Banívas* is given in

the monograph of Martin Matos Arvelo, *Algo sobre etnografía del Territorio Amazonas de Venezuela* (Ciudad-Bolivar, 1908). These people are also known as *Manivas, Manitivas*, etc.

17. **Baré**. On the Rio Negro and the Rio Casiquiare, in the region of their confluence (about n. lat. 2°), on the Rio San Carlos, etc. According to Tavera-Acosta (p. 76), the *Baré*, or *Baria*, » is spoken to-day on the Casiquiare and in several settlements on the Rio Negro, Tiriquín, Sancarlos, Amanadona, etc. » The name *Baré*, or *Baria*, is identical with that of the *Baria*, a left affluent of the Rio Pasimoni, itself a tributary of the lower Casiquiare ; and the Baria-Casiquiare region was evidently the old home of the *Baré*, whence they descended the Rio Negro, until, as Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 35) notes, « they form the nucleus of the modern « civilized Indian population of the greater part of the Rio Negro ». Their center is still the settlement of San Carlos, and they are to be found all the Casiquiare, especially in Solano, Buena Vista, etc., as well as in their old home on the Pasimoni and Baria (Koch-Grünberg) ; on the Guainía they are found at Amanadona and Tiriquín. In the time of Spruce (1854) they inhabited the village of Santa Cruz on the Atabapo, and had spread along the upper Orinoco as far as the Maipure cataract. And individual *Barés* have gone further than these points.

18. **Baure**. On the Rio de los Baures (region of s. lat. 13°) in northeastern Bolivia. Closely related to the *Móxo* or *Mójo* people of the adjoining country.

19. **Cabacaba**. Cited by Brinton (p. 268) as « between Rios Yapurá and Apaporis ».

20. **Cabres** (or **Caveres**). Cited by Brinton (p. 268) as dwelling on the « Rio Zama and Orinoco near it ». Codazzo (*Res. de la Geogr. de Venez.*, p. 246), cites the *Caberes* as speaking a dialect of the *Cabre-Maipure* language ; von Martius (I, p. 563) seeks to identify the « *Caveres* or *Cabres* of the Spaniards » with the *Cauaris* (the *Kauyarí* of Koch-Grünberg), but this is uncertain. See *Kauyarí, Maipure*.

20. **Cadanapurítana**. See *Katapolítana*.

21. **Cafuana**. Cited by Brinton (p. 268) as dwelling « on the Rio Yapurá.

21. **Campa**. The same as *Anti*. See *Anti*.

22. **Canamaré** (or **Canamirím**). On the Rio Purús and Rio Acre, in the region of. s. lat. 10°, in northwestern Brazil.

23. **Cariaya**. The *Cariayos* are located on the Rio Negro, near the Branco, where Spix met them.

24. **Carró**. According to Tavera-Acosta (p. 76), the *Carúzana* language, spoken in certain settlements on the upper Guainía-Puicano, Loro, Tigre, etc., — is commonly known as *Carró*. On page 4, however, he cites the

Carúzana and the *Curricarro* (or *Curi-curri-berrenais*) as dialects of one and the same language. See *Carúzana*, *Karútana*.

25. **Carúzana**. Also, according to Tavera-Acosta (p. 76), called *Carró*. The Spanish equivalent of Koch-Grünberg's *Karútana*. The *Carusanas*, cited by Brinton as dwelling « on the Guainía and Inirida » (p. 268) are the same people. See *Karútana*.

26. **Cauari** (**Caueri**, **Cauiri**). Some of the peoples cited under this name as dwelling in the region of the Rio Negro, the Guaviare, the Içána, Yapurá, Apaporis, etc., are evidently identical with the *Kauyarí* of Koch-Grünberg. Brinton (p. 268) cites the Arawakan *Cauiris* as dwelling on the « right bank of Rio Guaviare ». As Koch-Grünberg notes (*Aruák-Sprachen*, p. 51), not all the « Cauiaris » may belong to the Arawakan stock. See *Kauyarí*.

27. **Catoquina** (**Catukena**, **Catokina**). On the Juruá and its affluents in the region of s. lat. 5°, in northwestern Brazil. Their speech has been considerably influenced by Tupian, etc. Brinton (p. 262) once styled this language a sort of jargon, but later (*Proc. Amer. Philos. Soc.*, vol. XXVIII, 1898, pp. 321-323), showed it to be Arawakan.

28. **Cauixána**. On the lower Yapurá, in the region of s. lat. 2°30′, in northwestern Brazil. Von Martius (I, p. 481) terms them also *Caujána*, *Cauxána*, *Caecena*, *Cayubicena*, etc.

28 *a*. **Chaavaarane** (or **Chabarana**). A name applied by Azara and Peña to the *Echoaladi*. See *Echoaladi*, *Chuala*.

28 *b*. **Chaná**. A name of the *Layana* or *Guaná* proper. Also applied to the whole *Guaná* people.

29. **Chaula**. The « *Chaulas*, or *Guanás* proper », according to Brinton (p. 244), following de Castelnau, are a branch of the Arawakan *Guaná*, of the region about s. lat. 20°, on the Rio Paraguay, in Matto Grosso, etc. Schmidt suggests identity with the *Echoaladi* of the older authorties. See *Guaná*.

29 *a*. **Chinichinao**. The form used by Boggiani for the *Quiniquinao* or *Kinikinao*. See *Kinikinao*.

30. **Chirupa**. One of the tribes of the *Maipure* stock, according to Gilii. Brinton locates the *Chirupas* on the Rio Zama. It seems also to have been called *Kirrupa*. De la Viñaza (p. 352) lists « *Chirupa* ò *Kirrupa*. Dialecto de la lengua Maipure ».

31. **Choseoso**. A sub-tribe of the *Antis* or *Campis*, according to the older writers. Cited by Brinton (p. 243).

32. **Chuchu**. One of the sub-tribes of the *Móxos* or *Mójos* of Bolivia, cited by the older writers.

33. **Chuntaquiro** (or **Chontaquiro**). The *Chuntaquiros* are the same as

the *Piros* and *Simirenchis*, whose home, according to Brinton (p. 245), « was about the junction of the Ucayali and Apurimac, and thence along both these rivers ». Ludwig (*Lit. Amer. Abor. Langs.*, 1858, p. 49) erroneously lists them as « Chuntaquiros, Piros. Brazilian Indians in the heighborhood of Santa Rosa, in the Province of Goyaz ». Here the Peruvian Santa Rosa, where de Castelnau met these Indians, was misplaced in Brazil. The name *Piro* seems to be the one more commonly in use by ethnographers, etc. See *Piro*.

34. **Coatí**. The *Coatí*, cited by Wallace as dwelling on the Içána, are the same as the *Quati* of Capt. Firmino, and the *Kuatí* of Koch-Grünberg, located by him in the source-region of this river (*Aruak-Sprachen*, p. 48). See *Kuatí*.

35. **Ciuçi**. The « *Ciuçi* (stars) », located by Wallace on the Içána, seem to be the *Siusí* of Koch-Grünberg, whom he places on the lower Cuiarý, the middle Aiarý, and on the Içána above the mouth of the Aiarý up to the Aracú Cachoeira. See *Siusí*.

35 *a*. **Coynoconoe**. A name given by Peña for the *Equiniquinaos* or *Kinikinaos*. See *Kinikinao*.

36. **Cunipusana**. A tribe on the Rio Casiquiare, cited by Brinton (p. 250). Spruce (v. Martius, I, p. 625) reckoned them with the *Baré*.

37. **Curri-carro** (or **Curi-curri-berrenais**). Cited by Tavera-Acosta (p. 4) as related to the *Carúzana*. See *Carúzana*, *Karútana*.

38. **Dauri** (or **Tauri**). A variant of *Atorai*, cited by Brinton (p. 245). See *Atorai*.

39. **Dē'runeï**. A small settlement at Mumbáca, on the left bank of the Içána. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 42), they have come down from the north, and « differ in both language and physical type from the *Karútana* proper ». See *Karútana*.

40. **Dzā'ui-minanei**. One of the hordes inhabiting the villages of Pirayauára, Santa Anna and Carmo, on the lower Içána, according to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 40). The name signifies « Jaguar Indians », from *dzā'ui* (jaguar) and *minanei* (Indians).

40 *a*. **Echenoana**. A name applied to Aguirre to the *Guaná* proper, or *Echoaladi*. See *Echoaladi*, *Guaná*.

41. **Echinavi**. Mentioned by Humboldt, according to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 40) as among the population of Yavita, on a tributary of the Atabapo. See *Yavitera*.

42. **Echoaladi**. A name applied by the earlier authorities (Camaño, Hervas, Aguirre, Azara, etc.) to the *Guanás* proper, also known as *Chualas* (in de Castelnau), which may be the same word. They are also termed by the older writers *Echenoana*, *Chabarana*, *Chaavaarane*, etc. See *Guaná*.

43. **Echoroana**. A *Guaná* tribe mentioned by Azara as dwelling among the Albayas, west of the Paraguay, in s. lat. 21°.

43 *a*. **Equacaachigo**. A name applied to the *Layana* by Azara.

44. **Equiniquinao** (also **Equiliquinao**). The name in the older writers of the *Guaná* tribe, termed *Kinikinao* by von den Steinen, Schmidt, etc. Also termed *Quiniquinao*. See *Kinikinao*.

45. **Eterena** (also **Ethelena**). The older writers (Camaño, Hervas, Aguirre, Azara, etc.) use *Eterena*, *Etelenoe*, *Ethelena*, etc., for the *Guaná* tribe, known to later ethographers as *Terena*, *Tereno*. See *Terena*.

46. **Goajira**. In the peninsula of the same name, in north-eastern Colombia. They have been driven into this region through the pressure of other (probably Cariban) tribes. An account of the *Goajiros* will be found in H. Candelier's *Rio Hacha et les Indiens goagires* (Paris, 1893).

47. **Guague**. According to Brinton (p. 266), a synonym of the *Quaqua*. See *Quaqua*.

48. **Guaná**. According to Schmidt (*Z. f. Ethnol.*, 1903, p. 327), all the settlements of this Arawakan people « are now on the left bank of the Paraguay, with the exception of a few *Kinikinao* in the neighborhood of Corumbá and Albuquerque ». Their transit from the other side of the Paraguay seems to have taken place, in great part, during the last quarter of the 18th century, when the Jesuit missions were taken over by the Franciscans. Their old home, according to the early accounts, was west of the Paraguay, in the Chaco region of s. lat. 20-22°. The term *Guaná* is applied both to the *Guaná* proper (called also *Chuala*, *Chabarana*, *Echenoana*, *Echoaladi*, etc.) and to the other tribes considered as a whole. Besides the *Guaná* proper, Schmidt recognizes the *Layana*, the *Terena*, the *Kinikinao*, and the *Neguecagatemi*. An account of the *Guaná* will be found in M. Schmidt's *Indianerstudien in Zentral-Brasilien* (Berlin, 1905). Kersten (*Int. Arch. f. Ethnogr.*, vol. XVII, 1904) recognizes a *Guaná-Chané* group (*Chané*, *Guaná*, *Quiniquinao*, *Tereno*), « a sub-group of the Mójo-Mbaure branch of the Nu-Aruak family. »

49. **Guariquéna**. The same as the *Uarekéna* of Koch-Grünberg. Other variants are *Arequéna*, *Areguéna*, *Ariguáne*, *Uarequéna*, *Uerequéna*, and the *Uaréca* of Tavera-Acosta (p. 63), of which he remarks, « now called *Uarequéna* ». See *Uarekéna*.

50. **Guaypunavi** (or **Guipunavi**). Cited as Arawakan by Brinton, and located « on Lake Inirada » in eastern Colombia.

51. **Guinau**. On the upper Orinoco, in the region of n. lat. 5° and w. long. 65°.

52. **Häma-dákeni**. The name applied to themselves by the *Tapi ira*, of the Surubý-paraná, a right tributary of the upper Içána. The word signi-

fies « Tapir Indians », from *hãma* (tapir) and *dákeni* (Indians, people). See *Tapiira*.

53. **Hõlõua**. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 33), an old Arawakan people, on the upper Cuduiarý, who now speak only Kobéua (a Betoyan dialect). See *Baníva*.

54. **Huhúteni**. On the lower Aiarý. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 48), they are of a ruder type than the *Siusí*, whose language they have now adopted. See *Siusí*.

54 *a*. **Içanas**. See *Izanéni*.

55. **Ihini-Baré**. One of the divisions of the *Baré* recognized by Natterer, and placed on the Rio Negro, « from Barcellos to São Pedro ». See *Alihini-Baré, Baré*.

56. **Ipéka** (or **Ipéka**). Above the *Siusí*, on the upper Içána, from the Aracú Cachoeira to Santa Barbara (their chief settlement), and on the Yauareté-paraná. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 48) they are somatically and linguistically close to the Siusí. The name they give themselves is *Kumáta-minanei*, or « Duck Indians », from *kumáta* (duck) and *minanei* (Indians). Their name in the Lingoa geral, *Ipéka-Tapuyo*, signifies the same thing; and their most common appellation, *Ipéca* (or *Ipéka*, means « duck » in the Lingoa geral.

57. **Iyäine**. The name applied to themselves by the *Yupurarý-tapuyo*, a sub-tribe of the *Taria'na*, located by Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 50) above Yauereté on the main stream of the Caiarý-Uaupés. As the Lingoa geral name of this people, *Yuruparý-tapuyo*, suggests, *Iyäine*, is probably, as Koch-Grünberg notes, cognate with *iyeimi*, denoting in the Arawakan languages of this region « the worst evil spirit, the Yuruparý (Demon), of the Lingoa Geral ». See *Yuruparý-tapuyo*.

58. **Izanéni**. A term aplied by various writers to Arawakan Indians on the Içána, Cuiarý, etc. Tavera-Acosta prints (pp. 120-133 an *Izanéni* vocabulary from Wallace and von Martius. Some of the Arawakan tribes of this region are also included under the name *Içanas*, *Içannas*, employed by von Martius (I, p. 602), etc.

59. **Jabaána** (or **Yabaána**). Located by Brinton (p. 249, p. 250) on the Rio Marauiá (northern affluent of the Rio Negro), near the Equator, and on the Rio Parimoni, and affiliated with the *Baré*. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 39), Spruce was right in grouping together « Guariquéna, Jabaána and Tariána », as belonging with the *Baré*. See *Baré, Uarekéna*.

60. **Jandú**. A tribe cited by Capt. Firmino, according to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 48), as dwelling above the Cachoeiras of the Içána. See *Kuatí*.

61. **Jucúna**. The same as the *Yukúna* of Koch-Grünberg. Brinton (p. 249) locates the *Jucunas* on the Rio Japurá. See *Yukúna*.

62. **Jumana**. Beyond the *Jucúna*, on the Rio Yapurá; in von Martius' time in small settlements over an extensive area between the Içá and the Yapurá, especially on the Rio Joami and Rio Puré, southern tributaries of the latter. Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 52) states that the relation of the *Yukúna* and the *Jumana* is not so close as to justify one, with von Martius, in terming the *Yukúna* « a branch of the *Jumana* ». The *Jumana* seem to have been seldom noted by ethnologists since von Martius, and Koch-Grünberg remarks that he was unable to find traces of them on the Yupurá. Von Martius (I, p. 483) gives as other names of the *Jumana*, the following: *Chumana*, *Xomana*, *Chimano*, *Shumana*, *Ximana*.

63. **Kabisi** (or **Kabiçi**, **Kabixi**). In the Brazilian Province of Matto Grosso, in the source region of the rivers Cabaçal, Jauru, Juruena, and Guaporé. The *Kabiši*, whose language differs dialectically from that of the *Paressi*, form with the latter the *Paressi-Kabiši* group of Schmidt. The most recent account of these Indians is to be found in the report of Schmidt's journey of 1910 in Matto Grosso (*Z. f. Ethnol.*, 1912, pp. 146-174). They may be, as Schmidt suggests, an originally non-Arawakan people, who have taken over Arawakan culture. Von Martius (I, p. 244) mentions « the *Cabixis*, *Cabexis*, *Cabyxis*, so called by the *Parexis* ». See *Paresi*.

64. **Kapíti-minanei**. The name applied by themselves to the *Coatí* or *Kuatí* of the source-region of the Içána. The name signifies « Coati Indians », from *kapíti* (Coati) and *minanei* (Indians), — in Lingoa geral, *Kuati-tapuyo*. The « Coati » or « Coati-mundi », is a species of *Nasua*, belonging to the bear family. See *Kuatí*.

65. **Karútana**. On the lower Içána, including a number of small settlements (chiefly old mission-stations), with centers at Santa Anna and N. S. do Carmo. Some of the so-called « Banívas » of this region, e. g., the « Baníva » of Tunuhý, etc., « speak, besides the Lingoa geral, an Arawak dialect, identical in many words with *Karútana* ». The *Karútana* of Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 41) is the same as Tavera-Acosta's *Carúzana* (q. v.). According to Koch-Grünberg (p. 41), *Karútana* and *Korekarú* are both nick-names applied to these Indians by their northern neighbors, probably from their frequent use of the negative *karú*, « no », « not ». A few families of *Baníva* and *Uarekéna* have settled among the *Karútana* and adopted their language (Koch-Grünberg, p. 42). The *Déruneï*, of the little settlement of Mumbáca, on the left bank of the river, have migrated thither from the north and differ considerably from the *Karútana* proper. See *Carúzana*.

66. **Katapolítana** (or **Katapolítane**, **Katapulítana**, etc.). Above the *Karútana*, beyond the Umaca-Igarapé, a left affluent of the Içána, with their chief settlement at the village of Tunuhý at the rapids of that name, and four other small settlements up the river, -Yapúrapecúma, São Joaquim, São José, and São Marcellino (Koch-Grünberg, p. 43). They are evidently identical, as Koch-Grünberg (p. 34) points out, with the *Cadanapuritana*, or *Cadanaburitana*, located by von Martius (I, p. 563, p. 601) on the Içána and the Xié. According to Koch-Grünberg (*Zwei Jahre*, I. p. 51) the *Katapolítani* proudly styled themselves *Baníva*. They are the *Acaiacas* (q. v.) of Capt. Firmino.

67. **Káua** (or **Káua-tapuyo**). On the upper course of the Rio Aiarý and on some of its central affluents (the Uirauasú-Igarapé and Uaraná-Igarapé). According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 47), they are and Arawakan people, who were subjected by the Betoyan Kobéua, taking over their language, etc. Since their exodus from the Querarý to the Aiarý, however, they have come into close contact with Arawakan peoples (the *Siusí* especially), so that now only the old people still speak Kobéua, the younger generation having turned Arawak again, using among themselves and in intercourse with their neighbors *Siusí* or some closely related Arawak dialect. The *Cóua* (Wasp) located by Wallace on the Quiriri (i. e. the Querarý) are the same people. In Lingoa geral *Káua-tapuyo* signifies « Wasp Indians » (*Káua*, or *Cóa* « wasp »). By the *Siusí* the *Káua* are known as *Maúlieni* (q. v.). See *Siusí*.

68. **Kauyarí.** On the upper Apaporís, south of the Equator. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen* (p. 51), they migrated thither from the Içána across the Caiarý. They are closely related to the *Siusí* and *Ipéka*. Koch-Grünberg locates them on the upper Apaporís and some of its affluents (Cananarý, Pirá-paraná); on the upper Pirá-paraná they live together with the *Uainambý-tapuyo*, who are said to speak the same language (the Kobéua name for the *Uainambý-tapuyo* is *Mimiakölica*, and for the *Kauyarí*, their name is *Akölioa*, according to Koch-Grünberg, *Zwei Jahre*, II, p. 115).

69. **Kinikinao.** A branch of the *Guaná* group. See *Guaná*.

69 *a*. **Korekarú.** A nickname applied to the *Karútana* by their northern neighbors, according to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 41). See *Karútana*.

70. **Kuatí.** On the source-region of the Içána. Also called *Kuati-tapuyo*, -in Lingoa geral, « Coati Indians » (*Kuati*, signifies *Nasua* sp.). They are the same as the *Coatí*, *Kapíti-minanei*.

71. **Kumáta-minanei.** The name by which the *Ipéca* Indians call themselves. The word signifies « Duck Indians », from *kumáta* (duck) and *minanei* (Indians, people). See *Ipéca*.

72. **Kumätene**. A name applied by themselves to the *Tariána*, according to Coudreau, cited by Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 50), who thinks that the word probably signifies « Duck people », from *kumáta*, « duck » in Tariana. It would then be cognate with *Kumáta-minanei*, the native name of the *Ipéca*.

73. **Kustenaú**. On the head-waters of the Xingú and the Rio Batovy in central Brazil. An account of the *Kustenaú* will be found in K. von den Steinen's *Durch Central-Brasilien* (Leipzig, 1886) and his *Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens* (Berlin, 1894).

74. **Layana** (or **Laiana**, **Layano**, etc.). One of the names applied to that portion of the *Guaná* people, known also as *Chaná*, used by various authorities from Camaño down to von den Steinen and Schmidt. According to Camaño cited by Schmidt (*Z. f. Ethnol.*, 1903, p. 328), the name *Layanas*, sometimes applied to the whole *Guaná* people, was given to the *Chanás* by the Mbayas or Guaicurús. Other names applied to the *Layanas* or *Chanás* are *Eguacaachigo*, etc. Since the time of de Castelnau the *Layanas* have been reported as dwelling in the neighborhood of Miranda, where also dwell some of the *Kinikinao* and *Chualas* or *Guaná* proper (the greater part of these, however, being found near Albuquerque). See *Guaná*.

75. **Lokono** (or **Lukunu**). The name given themselves by the Arawaks of Guiana. According to Brett (*Ind. Tribes of Guyana*, N. Y., 1868, p. 97), « each Arawak calls himself a *Loko*, and speaks of his tribe and language as those of the *Lokno*, which word is the plural of the former, and literally means the People ». Brinton (*Arawack Lang.*, 1871, p. 1) says of the Arawaks of British and Dutch Guiana, « they call themselves simply *lukkunu*, men ». See *Arawak*.

76. **Mabátsi-dákeni**. A horde represented among the population of the three villages of Pirayauára, Santa Anna and Carmo, on the lower Içána, according to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 40).

77. **Machiyenga** (also **Machigenga**, **Machiganga**). A sub-tribe of the Peruvian *Antis* or *Campas*. Brinton (p. 243) says, « the Machigangas lived on the Pilcopata and Vilcanota, and their language has been erroneously stated by von Tschudi to be an independent stock ». The most recent account of the *Machiyengas* is that of Dr. W. C. Farabee (*Proc. Amer. Antiq. Soc.*, N. S., vol. XX, pp. 127-131), who met them on the Rio Urubamba. See *Anti*, *Campa*.

78. **Macueni**. Cited by Brinton (p. 268) as dwelling on the Rio Guainía.

79. **Maipure**. Located by the older writers on the Orinoco in the region of s. lat. 5. Brinton (p. 268) places them on the Rio Ventuari and the Orinoco. On the ethnographic map in Waitz they are placed on the Atabapo, etc., between the Vichada and the Guainía. They were once an

important people, and Father Gilii applied their name as a comprehehensive one for the linguistic family now known as the Arawakan, constituting it one of the 9 linguistic stocks recognized by him as existing in the Orinoco region.

80. **Manáo**. A tribe, very numerous, two centuries ago, in the country about the mouth of the Rio Negro ; but by the middle of the 19th century only a handful dwelt still in this region. Owing to wars with the Portuguese, slavery, etc., they had either been largely exterminated or had disappeared into the impenetrable forest. A brief account of the *Manáo* is given by Brinton (*Stud. in S. Amer. Nat. Lang.*, Phila., 1892, pp. 38-44). Von Martius (I, p. 511) cites alas *Manáu, Monóa, Manávi, Manóa.*

81. **Manateneri** (or **Maniteneri**). A tribe located by Brinton (p. 291) on the Purús.

82. **Mandauáca**. According to Tavera-Acosta the *Manduáca* language in spoken on the upper Casiquiare, in the settlements of Ponciano and Quirabuena (or Quira-ueni). There are also a few *Mandauáca* families on the upper Orinoco.

83. **Maníva**. A variant of *Baníva*, Brinton (p. 249), -also called *Manitivas* (p. 268).

84. **Maopityan**. According to Brinton (p. 245), « the Tarumas and Maopityans, who now live in souther British Guiana, but are said to have originally come from the Rio Negro, speak related dialects ».

85. **Marauhá**. On the Rio Jutahý, and between this river and the Amazon, in northwestern Brazil. The *Maranhos* (misprint) cited by Brinton (p. 249) are the same as the *Marauhas* or *Marauhos*. Von Martius (I, p. 427) gives as other forms of the name: *Mauraúa, Marúa, Maróva, Marágua*, etc.

86. **Mariaté**. Cited by Brinton (p. 249) as dwelling on the Içá or Putumayo. Von Martius (I, p. 473) cites the *Mariaté* (*Muriatê*) as having been seen by Spix on the Içá, at its mouth. He thought they belonged perhaps to the *Uainuma* (q. v.).

87. **Masáca**. According to Brinton (p. 250), a tribe of the Baré group on the Rio Masáca and Siapa, in southwestern Venezuela, following in this classification von Martius (I, p. 625), who adopts Spruce's list.

88. **Matapý-tapuyo**. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 52), a sub-division of the *Yukúna* on the Uacayacá (a left tributary of the Miriti-paraná) and the neighboring Boopäyacá (a right tributary of the Apaporís. The name signifies « Fish-weir Indians » in Lingoa geral (*matapý*, « fish-weir »).

89. **Mau(a)liueni**. A sub-horde of the *Siusi* on the lower Cuiarý near its mouth, according to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 49). This name, more common in the form *Moliueni*, signifies, like the Lingoa geral term, *Sukuriyú-tapuyo*, « Water-boa Indians », from *umauali*, « water-boa ».

90. **Maùlieni**. According to Koch-Grünberg (p. 46) the *Siusí* name of the *Káua* or *Káua-tapuyo* Indians on the Aiarý. See *Káua*.

91. **Mawakwa**. According to Brinton (p. 249) an Arawakan tribe on the upper Orinoco, but cited likewise (p. 254) as « tribe of the Carib sub-stock in Guiana ». Von Martius (I, p. 747) counts them linguistically as Cariban. The vocabulary in von Martius (II, p. 313) seems to make them Arawakan, however.

91 *a*. **Maxkápinopona**. According to Koch-Grünberg (*Zwei Jahre*, II, p. 66), a name applied to the *Yulámaua* (q. v.).

92. **Mehinakaù**. In the region of s. lat. 12°35', in the country about the sources of the Xingú and the Kulisehu. An account of the *Mehinakaú* is to be found in K. von den Steinen's *Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens* (Berlin, 1894). They are cited as *Minakú* by the same author in his earlier work, *Durch Centralbrasilien* (1886, p. 214).

93. **Mimíakölioa**. The name applied by the Kobéua (Betoyan) Indians, according to Koch-Grünberg (*Zwei Jahre*, II, p. 115), to the *Uainambý-tapuyo* on the upper Pirá-paraná, near the *Kauyarí*. See *Uainambý-tapuyo*.

93 *a*. **Minakù**. See *Mehinakaú*.

94. **Mitua**. According to Brinton (p. 269) and Ehrenreich (p. 47), on Lake Inirida and the Rio Inirida in eastern Colombia.

95. **Molíueni**. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 49), the *Siusí* name of a sub-tribe of the *Siusí* on the lower Cuiarý. The name signifies « Water-boa Indians ». See *Mau(a)lieni*.

96. **Moroqueni**. According to Brinton (p. 269), a tribe on the Rio Yapurá. Possibly the *Moriucuné* of von Martius (I, p. 601).

97. **Morua**. Cited by Brinton (p. 269) as a tribe on the Rio Yapurá.

98. **Móxa** (or **Mója** ; also **Mósa**, **Móha**, **Mùsa**, etc.). The Spaniards called the Arawakan Indians of the Province of Muso, or Moso, in eastern Bolivia, *Móxos* (*Mójos*). In the time of d'Orbigny the *Móxos* or *Mósos* proper were located at Loreto de Móxos, Trinidad, San Xavier and San Ignacio. Their home seems to have been the plains about the head-waters of the Mamoré, Guaporé, etc., in the region of 13° to 16° s. lat. The *Muchojeones* or *Muchones* were a branch of the *Móxos* at San Xavier.

98 *a*. **Muchojeones** (or **Muchones**). A branch of the *Móxos*, located, in d'Orbigny's time at San Xavier. See *Móxa*.

99. **Nequecagatemi** (**Neguecagatemi**, etc.). A branch of the *Guanás*, according to the older writers (Camaño, Hervas, etc.). They are the *Niquicactemia* of Azara, who locates them west of the Paraguay, in s. lat. 21° 32'. Peña cites them as the *Neguagatemi*, or *Nicatisivee*. See *Guaná*.

100. **Oalíperi-dákeni**. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 44), the name applied to themselves by the *Siusí* Indians of the Cuiarý,

Içána and Aiarý. They are the same as the *Uariperidáqueni* (p. 17) or *Uariperidácueni* (p. 4) of Tavera-Acosta. The name signifies « Pleiades Indians », from *oalíperi* (Pleiades) and *dákeni* (Indians). See *Siusí*.

101. **Pacimonariá**. Cited by Brinton (p. 250), following Spruce, in von Martius (I, p. 625) as one of the tribes of the *Baré* group on the Rio Casiquiare. Tavera-Acosta (p. 5) cites the *Pacimonabis*, apparently the same people. Von Martius (I. p. 625) uses the form *Pacimoni*, as well as *Pacimonariá*.

102. **Padzóaleni** (or **Padzóarieni**). According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 48), the *Siusí* name of the *Payoarini* of the Ararâ-paraná, a tributary of the upper Içána. See *Payoarini*, *Siusí*.

103. **Paiconéca**. Formerly in the region about the head-waters of the Rio Branco and Rio Verde in eastern Bolivia ; later at Concepcion, about s. lat. 16°. D'Orbigny cites the *Paunacas* as one of the tribes of the *Paiconéca*, Brinton (p. 244) has « Paiconecas or Paunacas ». Also termed *Paiconé*, in de la Viñaza (p. 379), citing Hervas.

104. **Páma** (or **Pámma**). Cited by Brinton (p. 292) after von Martius as formerly on the Madeira, whence they were driven away by the Caripunas.

105. **Pammary**. The same as the *Pamouiri* or *Paumari*. See *Paumari*.

106. **Paraene**. According to Tavera-Acosta (p. 63), the *Yavitera* language is also called *Paraene*. On p. 4, the same author has « la *yabitera* (antigua *paraenes*) ». In Humboldt's time the *Pariginis* (i. e. *Paraenes*) were among the inhabitants of Yavita. The *Parenes* and *Pareni* of Brinton (p. 269, p. 249), located by him on the Orinoco, are probably the same people, Hervas made *Parene* a dialect of the *Maipure* group.

107. **Parigini**. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 40), the *Paraginis* of Humboldt are the same as the *Paraene*.

108. **Parene** (or **Pareni**). See *Paraene*.

109. **Paresi** (or **Paressi, Pareçi**, etc.). In the Brazilian Province of Matto Grosso, in the region of the head-waters of the rivers Cabaçal, Jauru, Juruena, Guaporé. Also known as *Parisi*, *Parexi*, and in von Martius (I, p. 779), *Poragi*, seemingly a remaniement of the name by this author. The most recent account of the Paresis is by M. Schmidt, in the *Zeitschrift f. Ethnologie* for 1912. They are neighbors and closely related to the *Kabiši*. See *Kabiši*.

110. **Passé**. On the lower Içá or Putumayo, in northwestern Brazil.

111. **Paumari** (also **Paumary, Pamaouri, Pammary**). A tribe now located, according to Steere, « on the main stream of the Purús and the chain of lakes in immediate connection with it », but also « said once to have inhabited the Purús to near its mouth, but appear to be limited at pre-

sent to the territory between the Ituchy and the Rapids ». An account of these Indians by J. B. Steere will be found in the *Report of the U. S. National Museum* for 1901, pp. 387-393. The name signifies « Pama Indians », from their habit of eating the berry called *pama*. Ehrenreich (*Z. f. Ethnol.*, vol. XXIX, 1877, pp. 57-91) gives vocabularies of *Paumari* and *Yamamadi*.

112. **Paunaca** (also **Pauné**). A division of the *Paiconéca* (q. v.).

113. **Payoarini**. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 48) on the Arará-paraná, a small Arawakan subtribe know to the *Siusí* as *Padzoálien* or *Padzóarieni*. See *Padzóaleni, Siusí*.

114. **Piapóca**. On the Rio Guaviare in the Venezuelan-Colombian border-country. According to Tavera-Acosta (p. 85), « the *Piapóco* language is spoken on the upper course of the Meta, the Vichada, and the Guaviare ». He correctly affines it with the *Baníva* but goes on to say wrongly that « it is the same as the Tucano, or Amarua, or Amarizano of the old Achauas ».

115. **Pilcosumi**. One of the sub-tribes of the *Antis* or *Campas* according to the older writers. Cited by Brinton (p. 243).

115*a*. **Piro**. A name commonly applied to the *Chuntaquiro*. See *Chuntaquiro*.

116. **Poimisana**. Among the inhabitants of the settlement of Yavita in Humboldt's time were the *Poimisanos*. See *Yavitera*.

117. **Puru-puru**. The name by which, according to Brinton (p. 292) and von Martius (I, p. 418) the Brazilians know the *Pammary* or *Paumari*. The word signifies « skin disease », from the Lingoa geral word *piroca* « to scale off skin ». See *Paumari*.

118. **Quaquas**. According to Brinton (p. 266), « the modern Quaquas speak a dialect of Arawak.

119. **Quatí**. The *Quatí* cited by Capt. Firmino (Koch-Grünberg, p. 48), are the same as the *Coatí* or *Kuatí*. See *Kuatí*.

120. **Quiniquinao**. The **Quiniquinaos** of de Castelnau and Taunay, etc., are the same as the *Equinquinaos* of Azara and the *Kinikinao* of Schmidt. See *Kinikinao*.

121. **Saravéca** (or **Sarabéca**). Formerly « in the eastern hills of the Cordilleras, about 16° s. lat. ; later in the region of Santa Anna, Bolivia. D'Orbigny classed the *Saravécas* by themselves, but, according to Brinton (p. 245) their language is Arawakan.

122. **Simirenchi**. According to Brinton p. 245), one of the names of the *Piros* or *Chuntaquiros* of the region of the confluence of the Ucayali and Apurimac, in Péru. See *Chuntaquiro*.

123. **Sipaunabo** (or **Sepaunabo**). Brinton (p. 243), following Hervas,

cites the *Sepaunabo* as one of the divisions of the *Antis* or *Campas*. See *Anti*.

124. **Siusí**. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 44), the *Siusi*, or *Siusí-tapuyo*, called by themselves *Oalíperi-dákeni* (q. v.), are found in three divisions, on the lower Cuiarý (the largest left affluent of the Içána, entering it just above Tunuhý), on the middle Aiarý (the largest right affluent of the Içána, three days' journey above Tunuhý), and on the Içána itself, above the mouth of the Aiarý to the Aracú Cachoeira. The chief settlement is Dorátauanumána (or, commonly, Curucú-cuará) on the Aiarý. Besides the *Siusí* proper, there are the *Káua* of the Aiarý, called Maulieni by the *Siusí* ; and the *Huhuteni* of the lower Alarý. The name *Siusí-tapuyo* signifies « Pleiades Indians », or « Star Indians » in the Lingoa geral (*Siusí*, however, is an Arawakan word for « star »). Von Martius (I, p. 601) cites « the *Siusiyondo* or *Siusi* (Star-Indians) ». They are the *Ciuçi* (q. v.) of Wallace.

125. **Suassú**. A tribe on the Içána above the rapids, according Rio d'Içána to bapt. Firminho, cited by Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 48). Von Martius (I, p. 561) cites « Sisusi, Siusiyondo, Suasu, a family of the Baré on the Rio d'Içána, on the Rio Negro at S. Anna, S. José, S. Roque ».

126. **Sukuriyú-tapuyo**. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 49) the Lingoa geral name of the *Molíueni* Indians of the lower Cuiarý, near its mouth. The name signifies « Water-boa Indians ». See *Molíueni*, *Siusí*.

127. **Taliána**. One of the names of the Indians generally called *Tariána*. See *Tariána*.

128. **Tapiíra** (also **Tapihíra**). A name of the people on the Surubý-paraná, who call themselves *Häma-dákeni*, i. e., « Tapir-Indians », the Lingoa geral term. *Tapiíra-tapuyo*, has the same meaning. See *Häma-dákeni*.

129. **Tariána**. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 49), for a few years previous to the expulsion of the missionaries in 1883, the reoccupied old mission stations of Ipanoré (now São Jeronimo-Jesus-Maria-José) and Yauareté (or São Antonio) in the Caiarý-Uaupés region, were largely populated by *Tartiána* who afterwards dispersed along the river or in the interior on the smaller streams. Tradition states that the *Tariána* originally came from the Içána (probably, as Koch-Grünberg suggests, from the Aiarý). To-day the *Tariána* are the only representatives of the Arawakan stock on the Caiarý-Uaupés, and their two centers at Ipanoré and Yauareté are now separated by Betoyan tribes. Another name of the *Tariána* according to Koch-Grünberg, is *Kumátene* (q. v.). Coudreau's name of *Yavis* (q. v.) is, he thinks, a mistake. The *Yuru-*

parý-tapuyo, who call themselves Iyäine (q. v.), and dwell above Yauareté, are a sub-tribe of the *Tariána*. At Yauareté *Tariána* is rather a « ceremonial » language, even the men speaking Tucano (Betoyan), the language of their mothers and wives (exegamy being strictly in vigue). The younger generation, according to Koch-Grünberg (p. 51), has already forgotten many *Tariána* words.

130. **Tarumá**. A tribe in southeastern British Guiana. According to Brinton (p. 245), « the Tarumas and Maopityans, who now live in southern British Guiana, but are said to have originally come from the Rio Negro, speak related dialects ». Schomburgk met them in the region about the head-waters of the Essequibo, Cuyumini and Cassiquity, in 1837, where they were looked upon as immigrants. See von Martius, I, p. 683.

131. **Tatú**. According to Capt. Firmino, cited by Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 48), a tribe or horde on the Içána above the rapids. *Tatú* means « armadillo » in Lingoa geral.

131 *a*. **Tatú-Tapuyo**. The Lingoa geral name (= « Giant-armadillo Indians ») of the *Adzáneni*. See *Adzáneni*.

132. **Terena** (also **Tereno** ; **Eterena**, **Etherena**, **Etelena**, **Ethelena**, etc. A division of the *Guaná*, located by Azara, partly (the majority) east of the Paraguay, bear the hills of Echatiya, in about s. lat. 21°, and partly west of that river near the *Equiniquinao* (*Kinikinao*). De Castelnau found them in four villages near Miranda, in which vicinity Boggiani also met them. Brinton (p. 244) wrongly affined the *Terenos* and *Quiniquinaos* with the Guaycuruan stock. See *Guaná*.

133. **Uacaiacas**. A tribe cited by von Martius (I, p. 568), as probably « a fragment of the *Baníva*, on the Içána, at Tunuhý ». As Koch-Grünberg notes, these Indians are the *Katapolítana*, whom the Brazilians call *Acaiacas* (p. 42). See *Acaiaca*.

134. **Uainambý-tapuyo**. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 51), a tribe on the upper Pirá-paraná, near the *Kauyarí*, and speaking probably the same language. The name signifies, in the Lingoa geral, « Hummingbird Indians » The *Uainambeus*, cited by Brinton, as on the Rio Japurá, are the same people, *Uainambý*, being the Lingoa geral word for humming bird (colibri) ». Brinton also cites a tribe of *Uainumas* on the same river, but von Martius (I, p. 501) notes that Wallace identifies the *Uinanumas* and *Uianambeus*, perhaps incorrectly. See *Kauyarí*.

135. **Uainumá**. A tribe on the Yapurá in the time of von Martius (I, p. 501), in the forest-regions between the Upí and the Cauinarí. The *Amánys* or *Uamarys* are an extinct horde of the *Uainumás*, formerly dwelling at Coari. Other names of the *Uainumá* cited by von Martius, are

Ajuáno, *Guanama* (in Acuña), *Ianumá* and *Uaiumá* (by Brazilians), *Uaima*, *Uuaiuana*, *Uaynumí*, *Uayupi*, and *Uaenambou* (in Wallace), etc.

135*a*. **Uaraicú**. The same as *Araicú*. See *Araicú*.

135. **Uaréka**. The same as the *Uarekéna*, *Guarequéna*. See *Uarekéna*.

136. **Uarekéna** (or **Uaréka**). According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 39), the remnants of these Indians are to be met with chiefly on the Guainía (villages of Tomo and Guzman Blanco, formely San Miguel de Dabipe; and near the *Baré* in Tiriquín), and on the Atabapo at Baltazar and Corona. Also in their old home on the Xié, where they have mixed much with the *Karútana*. In the end of the 17th century the greater part of the *Uarekéna* had been moved by the missionaries from their home on the Içána and the Xié to Maruiá (later known as Barcellos). Some were settled in San Marcellino on the Rio Negro, and according to Borba, some had been moved to the lower Madeira. They are identical with the *Guariquéna* (q. v.). Other names of this people are: *Areguénas*, *Arequénas*, *Ariguánes*, *Uariquénas*, *Uerequénas*, etc. They are the *Uerequénas* of von Martius (I, p. 601), who styles them also (p. 621) « the Arecuna or *Uerequéna* », erroneously identifying them with the Arecunas of British Guiana. According to von Martius their name signifies « The Hungry » in the language of the *Uainumá* (p. 620), but this is doubtful.

137. **Uariquéna** (*Ueréquena*, etc.). The same as *Uarekéna* and *Uaréka*. See *Uarekéna*.

138. **Uariperidáqueni**. Cited by Tavera-Acosta (p. 17) as belonging with *Baniva*, *Carúzana*, etc. The same as the *Oaliperi-dákeni*, or *Siusí*. See *Oaliperi-dákeni*, *Siusí*.

139. **Uátsoli-dákeni**. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 40) one of the hordes inhabiting the villages of Pirayauara, Santa Anna and Carmo on the lower Içána. The name signifies « Vulture Indians », from *uátsoli* (vulture) and *dákeni* (Indians).

140. **Uiriná** (also **Uirirá**). Cited by Brinton (p. 250) as dwelling on the Rio Mararý, von Martius placed them on the Iquiarý.

141. **Wapisiana** (also **Wapiana**, **Wapityan**, etc.). In the Rupununi region of southern British Guiana. As Brinton points out (p. 245), Im Thurn incorrectly made of the language of this people a distinct stock. See *Atorai*.

142. **Waurá**. Near the *Kustenaú* (q. v.) in the region of the head-waters of the Xingú in central Brazil. An account of the *Waurá* will be found in von den Steinen's *Unter den Naturvölkern Zentralbrasiliens* (Berlin, 1894).

143. **Yamamadi** (or **Jamamadi**). On the Rio Purús. According to Steere (p. 380), « the *Jamamadi* are a small tribe of forest Indians, apparently

limited to the vicinity of the Marmorea Miri, a small stream entering the Purús from the southwest, at about latitude 8° south, longitude 67° west from Greenwich ». He remarks further, « the name seems to be from the *Paumari* language and to mean wild men (juwa-magi) » but this is doubtful. An account of these Indians by Steere is given the *Report of the U. S. National Museum* for 1901, pp. 380-386. Ehrenreich (*Z. f. Ethnol.*, vol. XXIX, 1897, pp. 57-91) gives vocabularies of *Paumarí* and *Yamamadi*.

144. **Yaulapiti**. In the region of the head-waters of the Xingú. An account of these Indians is given in von den Steinen's *Unter den Naturvölkern Zentralbrasiliens* (Berlin, 1894).

145. **Yávi**. Coudreau (*La France Équin.*, II, p. 162, p. 174), gives as the name by which the *Tariána* (q. v.) call themselves *Yávis*, i. e., « Jaguars ». Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 50) thinks this an error. In *Tariána* the word *yávi* signifies not only « jaguar », but « medicine-man », as well, and Koch-Grünberg thinks it possible that the Indians simply styled themselves proudly, for Coudreau's benefit, *Yávis*, or « medicine men ». See *Iyäine*.

146. **Yavitera**. According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 39), « the name *Yaviteros* aplies particularly to the inhabitants of the village of Javita or Yabita (the old mission of San Antonio de Javita), whose language differs considerably from the neighboring Arawakan dialects ». It may be a mixture of several Arawakan dialects with perhaps elements from other sources. *Yavita* gets its name from chief bearing that appellation. By some authorities (e. g. Wallace, Montolieu) the *Yavita* is « termed *Baníva* of *Yavita* », but the people themselves use the name « Yaviteros », i. e., « those of Yavita ». The form of speech nearest to the *Yavitera* is the *Baníva* of the Guainía and the Atabapo. Tavera-Acosta (p. 63) says that this language, called also *Paraene*, is spoken in the source-region of the Atabapo.

147. **Yibóya-tapuyo**. According to Koch-Grünberg (*Zwei Jahre*, II, p. 66), a tribe on the Querarý. They are called by the Kobéua (Betoyan) Yulymaua, and by the Uanána *Maxkápinopona*. Their nearest relation is with the *Káua-Máulieni* of the upper Alarý. The name *Yibóya-tapuyo* signifies, in the Lingoa geral, « Boa-Indians ». See *Káua*.

148. **Yukúna** (or **Yucúna**). According to Koch-Grünberg (*Aruak-Sprachen*, p. 31), on the Mirití-paraná, a left affluent of the Yapurá above the Apaporís. Von Martius was wrong in calling the *Yukúna* « a branch of the *Jumana* ». A sub-division of the *Yukúna* are the *Matapý-tapuyo*, or « Fish-weir Indians », on the Uacayacá, a left affluent of the Mirití-paraná, and on the near-by Boopäyacá, a right affluent of the Apaporís.

149. **Yulämaua.** According to Koch-Grünberg (*Zwei Jahre*, II, p. 66) the Kobéua (Betoyan) name of the *Yibóya-tapuyo* of the lower Querarý, related to the *Káua* of the upper Aiarý. See *Yibóya-tapuyo*.

150. **Yuruparý-tapuyo.** According to Koch-Grunberg (*Aruak-Sprachen*, p. 50), a subtribe of the *Tariána*, above Yuareté, who call themselves *Iyäine*. The name *Yuruparý-tapuyo* signifies in the Lingoa geral « Demon Indians ». See *Iyäine*.

The above list does not include the Arawakan tribes and peoples of the West Indies (the so-called *Island-Arawaks*): *Taino* of Haiti; *Ineri*, *Igneri* or *Inyeri* of the Lesser Antilles; *Lucayans* of the Bahamas; etc. Nor are some of the tribes of the Hypurinas (Ipurinas) listed, as it is not certain that they are altogether Arawakan in their origin.

If the conclusions of Dr. Rivet and Dr. Beuchat be adopted, as published in their monographs on the Jíbaro, etc., the Arawakan stock may ultimately be extended to include the Jíbaro or Šíwora, which it seems best still to rank as an independent stock, and also the Ticuna; and additions may perhaps be looked for in other directions.

It is not possible here to catalogue the extensive literature relating to the linguistics of the Arawakan family, but some indication of its nature and value may be given. Besides the older material in Adelung und Vater, Balbi, Gilii, Hervas, etc., and the *Artes*, grammars, vocabularies and religious texts in various dialects, composed by the older missionaries, we have the material in Brett, de Castelnau, van Heuvel, Hillhouse, Montinho, d'Orbigny, Rojas, Schomburgk, Wallace, etc. Later and more authoritative material and discussions will be found in the works of Adam, Brinton, Chaffanjon, Crevaux, Ernst, de Goeje, Im Thurn, Koch-Grünberg, Marcoy, von Martius, Montolieu, M. Schmidt, von den Steinen, Tavera-Acosta. For ethnological-linguistic purposes the following works have been of great service:

1. **Brinton** (D. G.): The American Race. N. Y., 1891. Pp. xvi, 392.

2. **Brinton** (D. G.): The Linguistic Cartography of the Chaco Region. Philadelphia, 1898. Pp. 30.

3. **Brinton** (D. G.): Studies in South American Native languages. Philadelphia, 1892, Pp. 67.

4. **Ehrenreich** (P.): Die Ethnographie Südamerikas im Beginn des xx. Jahrhunderts unter besonderer Berücksichtigung der Naturvölker. *Archiv für Anthropologie*, N. F. Bd. III, 1905, 39-75.

5. **Koch-Grünberg** (T.): Die Indianerstämme am oberen Rio Negro und Yapurá. *Zeitschrift für Ethnologie*. Bd. XXXVII, 1906, S. 166-205.

6. **Koch-Grünberg** (T.): Zwei Jahre unter den Indianern. Reisen in Nordwest-Brasilien, 1903-1905, Berlin, 1909-1910. 2 Bde.

7. **Koch-Grünberg** (T.) : Aruak-Sprachen Nordbrasiliens und der angrenzenden Gebiete. *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, Bd. XLI, S. 33-153, 203-282.

8. **von Martius** (C. F. P.) : Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerikas zumal Brasiliens. Leipzig, 1867. 2 Bde.

9. **Schmidt** (M.) : Die Guaná. *Zeitschrift fur Ethnologie*, Bd. XXXV, 1903, S. 324-336, 560-604.

10. **Schmidt** (M.) : Indianerstudien in Zentralbrasilien. Berlin, 1905. Pp. xiv, 456.

11. **Schmidt** (M.) : Reisen in Matto Grosso im Jahre 1910. *Zeitschrift f. Ethnologie*, Bd. XLIV, 1912, pp. 130-174.

12. **von den Steinen** (K.) : Durch Central-Brasilien. Leipzig, 1888. Pp. 373.

13. **von den Steinen** (K.) : Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens. Berlin, 1894. Pp. xv, 570.

14. **Tavera-Acosta** (B.) : En el Sur (Dialectos Indígenas de Venezuela). Ciudad-Bolívar, 1907. Pp. 414. Of the works of Dr Koch-Grünberg, his « Die Indianerstämme des oberen Rio Negro und Yapurá » gives brief vocabularies of 8 Arawakan dialects, and in his *Zwei Jahre unter den Indianern* are to be found vocabularies of 60 words each in the following Arawakan tongues : Baníwa, Baré, Karútana, Katapolítana, Siusí, Tariána, Uarékena, Yavitera and Yukúna. His latest monograph, « Aruak-Sprachen Nordbrasiliens, etc. », gives extensive vocabularies of Baré, Baníwa, Uarékena, Yavitera, Karútana, Katapolítana, Siusí, Ipéka, Tariána, Yukúna. M. Schmidt's article on « Die Guaná » contains a vocabulary of 550 words in the various dialects of the Guaná group ; and in his *Indianerstudien in Zentralbrasilien* an extensive Guaná vocabulary, with grammatical and morphological notes is to be found. Von den Steinen's earlier work *Durch Central-Brasilien* gives brief vocabularies in some 40 « Nu-Arawak » dialects, besides a Kustenaú vocabulary collected by the author himself; the later work, *Unter den Naturvölkern Zentralbrasiliens*, contains, in the Appendix, the following Arawakan linguistic material : Vocabularies of Kustenaú (pp. 529-530), Mehinakaú (pp. 527-529), Paressi (pp. 542-544), Waurá (pp. 531-532), Yaulapiti (pp. 32-34). Tavera-Acosta's *En el Sur*, besides a considerable amount of Arawakan linguistic material reproduced from other sources, contains also lengthy vocabularies (obtained by the author) of Baniba (pp. 3-62) ; Mandauaca, Yabitero and Uareca (pp. 63-74) ; Caruzana and Baria (pp. 76-84) ; Piapoco (pp. 85-95).

LIST OF ARAWAKAN TRIBES, ETC., WHOSE POSITION IS INDICATED APPROXIMATELY ON THE ACCOMPANYING MAP.

1. Achagua.
2. Adzáneni.
3. Amarapa. See *Atorai*.
4. Anti (or Campa).
5. Araicú.
6. Arauá (or Araó).
7. Arawak.
8. Aruá (or Aruan).
9. Aruac (or Aroac). See *Arawak*.
10. Atorai.
11. Avanéni. See *Maipure*.
12. Baníva.
13. Baré.
14. Baure.
15. Cabre (or Cavere). See *Maipure*.
16. Canamaré (or Canamirim).
17. Cariaya.
18. Catoquina.
19. Cauixána.
20. Chirupa. See *Maipure*.
21. Chuntaquiro (or Piro).
22. Cunipusana. See *Baré*.
23. Dē'runeï. See *Karútana*.
24. Dzā'ui-minanei. See *Baníva*.
25. Goajira.
26. Guaná.
27. Guaypunavi.
28. Guinau.
29. Hölö'ua. See *Baníva*.
30. Huhúteni. See *Siusí*.
31. Ipéca. See *Siusí*.
32. Iyäine. See *Tariána*.
33. Izanéni (various tribes on the Içána).
34. Jabaána.
35. Jandú. See *Kuatí*.
36. Jumana.
37. Kabiši. See *Paressi*.
38. Karútana.
39. Katapolítana.
40. Káua. See *Siusí*.
41. Kauyarí.
42. Kinikinao.
43. Kuatí (omitted).
44. Kustenaú.
45. Layana. See *Guaná*.
46. Machiyenga. See *Anti* (*Campa*).
47. Macueni. See *Guaypunavi*.
48. Maipure.
49. Manáo.
50. Manateneri.
51. Mandauáca.
52. Maopityan.
53. Marauhá.
54. Mariaté.
55. Masáca.
56. Matapý-tapuyo. See *Yukúna*.
57. Mawakwa.
58. Mehinakaú.
59. Mitua.
60. Morua (omitted).
61. Móxa.
62. Muchejeones. See *Móxa*.
63. Nequecagatemi. See *Guaná*.
64. Pacimonaria. See *Baré*.
65. Paiconéca.
66. Páma.
67. Paressi.
68. Passé.
69. Paumari.
70. Payoarini. See *Siusí*.
71. Piapóca.

72. Pilcosumi. See *Anti* (*Campa*).
73. Quaqua (omitted).
74. Saravéca.
75. Simirenchi. See *Chuntaquiro* (*Piro*).
76. Sipaunabo. See *Anti* (*Campa*).
77. Siusí.
78. Suassú. See *Baré*.
79. Tapiíra. See *Siusí*.
80. Tariána.
81. Tarumá.
82. Tatú. See *Kuatí*.
83. Terena. See *Guaná*.
84. Uainambý-tapuyo. See *Kauyarí*.
85. Uainumá.
86. Uarekéna.
87. Uátsoli-dákeni. See *Baníva*.
88. Uiriná.
89. Wapisiana.
90. Waurá.
91. Yamamadi.
92. Yaulapiti.
93. Yavitera.
94. Yibóya-tapuyo. See *Káua*.
95. Yukúna.

LINGUISTIQUE BOLIVIENNE.

LA LANGUE SARAVEKA.

Par G. de CRÉQUI-MONTFORT et P. RIVET.

« D'après ce que nous ont appris leurs vieillards, écrit d'Orbigny, les Saravécas, avant d'être réunis dans les missions des Jésuites, vivaient au sein des forêts qui avoisinent la Réduction actuelle de Santa-Ana, vers l'est, sur les chaînes nord-est des dernières collines de la province de Chiquitos, vers le 16e degré de latitude sud, et par le 62e degré de longitude ouest de Paris, formant plusieurs petites tribus voisines les unes des autres, et, pour ainsi dire, enclavées par les Chiquitos sur la frontière nord-est du territoire qu'occupe cette nation. Aujourd'hui aucun Saravéca ne se trouve à l'état sauvage, tous étant soumis au christianisme, dans la mission de Santa-Ana. Au nombre encore de deux cent cinquante, au moins, à Santa-Ana, et d'un cent environ à la Réduction de Casalvasco, où les Portugais les ont menés, leur chiffre total peut, en tout, s'élever à trois cent cinquante » [1].

En réalité, le gros de la tribu était resté à l'état sauvage sur les rives du rio Verde, affluent de l'Itenes, comme Cardús le signale en 1886[2].

Ainsi localisés, les Saraveka avaient pour voisins, au nord-ouest, les Pauserna ou Guarayo (tribu guarani), qui occupent toute la rive gauche du Guaporé entre le Paragua et le point appelé Las Piedras[3] (sans doute le rio da Pedra) et dont les principaux établissements sont Pao Cerne, Las Flexas, Jangada, Veados et Acorisal[4], à l'ouest, les Paunaka et les Paikoneka (tribus arawak), au sud, les Kuruminaka (tribu otukè)[5], les Kuruka-

1. d'Orbigny (Alcide). *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. IV, première partie, Paris, 1839 : *L'homme américain (de l'Amérique méridionale), considéré sous ses rapports physiologiques et moraux*, p. 266.

2. Cardús (R. P. Fr. José). *Las misiones franciscanas entre los infieles de Bolivia*. Barcelone, 1886, p. 279.

3. Cardús, *op. cit.*, p. 279.

4. Fonseca (João Severiano da). *Viagem ao redor do Brasil, 1875-1878*, 2 vol. Rio de Janeiro, 1880-1881, t. II, p. 168-171.

5. Créqui-Montfort (G. de) et Rivet (P.). *Linguistique bolivienne. Le groupe Otukè* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. IX, 1912, p. 317-337).

Carte indiquant l'emplacement des Saraveka.

neka et les Čikitos, à l'est et au nord, les Paressí et les Kabiši (tribus arawak) de la rive droite du Guaporé.

* * *

Les documents que l'on possède sur la langue saraveka se réduisent à un vocabulaire de 23 mots, publié par d'Orbigny [1] et à un très court texte, recueilli par Weddell [2].

1. D'Orbigny, *op. cit.*, p. 80. Ce vocabulaire a été reproduit par Cardús (*op. cit.*, p. 327).

2. Castelnau (Francis de). *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud. Histoire du voyage*, t. V, Paris, 1851, p. 288.

C'est d'après ces maigres documents que Brinton [1] a proposé de classer le Saraveka parmi les langues arawak, en prenant pour base les comparaisons lexicographiques suivantes :

	Saraveka.	Groupe arawak.
soleil	*kaame*	*kamu*
lune	*kače*	*kashi*
feu	*tikai*	*ikii*
eau	*une*	*une*
œil	*nol*	*nohlo*

Nous avons pensé que la démonstration de Brinton ne saurait suffire à assigner définitivement sa place au Saraveka dans le groupe arawak, d'autant que, sur les cinq mots cités, celui qui signifie « œil », *nol*, est une erreur de transcription de d'Orbigny : il faut lire *nohe*. Aussi, à l'aide du vocabulaire inédit recueilli par le grand voyageur français, que nous publions intégralement, avons-nous repris l'étude des affinités du Saraveka.

*
* *

Nous avons déjà eu l'occasion de donner, dans des travaux antérieurs, la liste des mots de cette langue qui se rapprochent de mots correspondants des dialectes Otukè et Čapakura [2] :

	Saraveka.	Groupe Otukè. [3]	Groupe Čapakura. [4]
banane	*ako*	*ako* (O) *ako* (B)	
bouche	*no-xiñaku*	*inógua* (B)	
bras	*e-kahano*	*i-kana* (B)	
cerf	*aktixo*	*aktešo* (O) *anteko* = jaguar (C) *adugo, addúggo* = jaguar (B) *atuo* (B)	

1. Brinton (Daniel G.). *The American Race : A linguistic Classification and ethnographic Description of the native Tribes of North and South America.* New-York, 1891, p. 245.

2. Créqui-Montfort (G. de) et Rivet (P.). *Le groupe Otukè, op. cit.*, p. 327-329 ; *Linguistique bolivienne. La famille linguistique Čapakura* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. X, 1913, p. 119-171), p. 142-146.

3. O = Otukè, C = Kovareka, K = Kuruminaka, B = Boróro ; cf. Créqui-Montfort (G. de) et Rivet (P.). *Linguistique bolivienne. Les affinités des dialectes Otukè* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, t. X, 1913, p. 369-377).

4. C = Čapakura, K = Kitemoka, I = Iten, P = Pawumwa.

	Saraveka.	Groupe Otukè.	Groupe Čapakura.
chien	*šišare*	*sišaara* (O)	
citrouille	*siviahare*	*sibiarè* (O)	
cobaye	*kurukuru*	*kuričuri* = porc-épic (O)	
côtes	*e-xarati* ; *e-xaratix* = sein	*i-čura* (O)	*kårati'-či* = cœur, poitrine, *karatî-kakam* = sein (P)
coude	*e-kahano-ičè*	*išî* (O)	
crocodile	*ari-huari*	*erehe* (O)	
face	*nu-išu*	*iče* (O)	
fer	*darikahi*	*tariga* = couteau (B)	
front	*nu-ičutari*	*i-kitao* = tête (O)	
grenouille	*uruhuru*		*huru* = crapaud (C-K)
haricot	*karaiñahe*	*karanahè* (O) *karaina* (K)	
hélater	*tuhuari*	*tuhuaru* (O)	
iguane	*zooxo*		*oxo* = crocodile (K)
jacana	*akahaka*	*kahaka* = petit caracara (O)	
lapin tapiti	*amohoho*		*mahue* (K)
maison	*ahi*		*asi* (I)
mesquin	*nanazari*		*ñahare* (C)
mouche	*i-čuxuru*	*surè* = abeille (O)	
nuit	*zahahi*	*huasahui-taha* (O)	
oui	*ičike*	*iviasike* = je veux (O)	
peau	*i-nihivia*	*i-rivi* (O)	
perroquet amazône	*aharu*	*kaharu* (O)	
plume	*i-kanu*	*kana* (B)	
rainette	*huarakaka*	*huarakaka* = crapaud (O)	
sourcils	*nu-tahaxi*		*na-tarači* = front (C) *tiarače* = front (K)
tatou encoubert	*marahure*		*marara* (C) *marura* = tatou peba (K)
ventre	*e-tahaku*		*tahuike* = vulve (K).

Nous avons relevé également un certain nombre de concordances lexicographiques entre le Saraveka et le Čikito :

	Saraveka.	Čikito.
agouti, paca	*ekeš*	*ookiš*, *oki*, *okiiš*
je me porte bien	*matse-kahi*	*oči-močike*
fesse	*no-tohori*	*otari*
front	*nu-ičuta-ri*	*no-kut*, *no-kuta*
fruit	*etari*	*itaš*, *ita*
graine	*ehe*	*iho*, *ihoš*
maïs	*kozeheo* ; *koze-otata* = paille de maïs	*oseoš* ; *osehueš*, *osebo* = chocllo, *ta-kuse-oš* = paille de maïs
mot-mot	*parahua-xare*	*parava* = ara rouge
raie	*iña*	*ina*
rat taupe	*šičohoho*	*ošišoš*
scarabée	*oko-oko*	*oko-tenka*, *oku-tens*
terre	*ixihi*	*kīiš*, *kīhi*

Ces quelques ressemblances s'expliquent aisément par suite du voisinage des tribus Otukè, Čapakura et Čikito. Elles sont le résultat d'emprunts occasionnels. Par contre, les concordances lexicographiques entre le Saraveka et les différents dialectes arawak sont si nombreuses qu'elles ne peuvent être expliquées que par une parenté originelle, comme Brinton l'avait affirmé. Nous en donnons la liste ci-dessous :

	Saraveka.	Langues arawak [1].
abeille	*maxa-hinè* ; *maxi-nè* = miel	*mắḥa* (A_{13}) *maha* = miel (A_{15}) *mắba* (A_{14}-A_3) *mắba* = miel (A_7) *mabba* = miel (A_{18}) *mắpa* (A_{10}-A_6-A_{12}) *māpa* (A_{17}) *mapa*, *maápa-shi* (A_{18}) *mắpa-ta* (A_6) *mắ(a)pa*, *māpa-dắta* (A_{11}) *mắ-(a)ba-hắniri* (A_9)

1. Les divers dialectes arawak sont désignés dans ce vocabulaire comparatif par les abréviations suivantes :

A_1 = Kampa
A_2 = Mučoxeone
A_3 = Baure
A_4 = Moxo

agouti	*ekeš*	*kẽsu* = capivara (A_8) *kosu-heno* = cobaye, *koso* = rat des maisons, *epe-kese* = rat des bois (A_{30}) *koxo-hi* = cobaye, *kīsa* = didelphe, *kusa* = rat (A_{29}) *kotso*, *kozo* = rat (A_4) *kosio* = rat (A_2) *kaxa-ši* = rat, *xosi* = hydromis, *koxo-hua* = paca (A_3) *kẽtsu* = capivara (A_{10}) *k(i)ẽsu* = capivara (A_{12}) *ghaêso* = capivara (A_{20}) *geessi* = paresseux (A_{18}) *kẽtú* = capivara (A_9)
aller	*iuna* = chemine !	*pe-yona* = allez ! *očuu pi-una* = où vas-tu ? *ne-yuna* = j'irai, *pi-una* = va ! *xaxe-b-iona* = allons-nous en d'ici (A_{30}) *pi-yana* = allez ! *vi-yana* = allons ! (A_4) *pi-ana* = viens ! *iyano-po* = chemine ! (A_2)

A_5 = Piro
A_6 = Tariána
A_7 = Baniva
A_8 = Uarekená
A_9 = Karútana
A_{10} = Katapolítani
A_{11} = Siusi
A_{12} = Yukuna
A_{13} = Yavitero
A_{14} = Baré
A_{15} = Layana-Guana
A_{16} = Ipeka
A_{17} = Mehinakú
A_{18} = Aruak
A_{19} = Manao
A_{20} = Uainumá
A_{21} = Passé
A_{22} = Kauixaná
A_{23} = Mariaté
A_{24} = Kanamare
A_{25} = Araiku
A_{26} = Hipurina
A_{27} = Paumari
A_{28} = Yamamedi
A_{29} = Paikoneka
A_{30} = Paunaka
A_{31} = Saraveka
A_{32} = Marauha
A_{33} = Kariay
A_{34} = Taino
A_{35} = Wapisiana
A_{36} = Atorai
A_{37} = Jumana
A_{38} = Uirina
A_{39} = Waurá
A_{40} = Inapari
A_{41} = Kustenaú
A_{42} = Yaulapiti
A_{43} = Jabaana
A_{44} = Maipure
A_{45} = Paressi
A_{46} = Guinau
A_{47} = Mawakwa
A_{48} = Guajiro
A_{49} = Mandauaka
A_{50} = Piapoko.

anus	*ini-kiana-xu*	*bi-koná-uoke*, *bi-kona-waka*, *bi-kuná-uaka*, *koná-uke* (A_{14})
argile	*kamehe*	*kanihe* (A_{45})
aujourd'hui	*are-akañe*	*iări*; *iália*, *iáriua* = maintenant, *yălihi*, *yărihi* (A_7) *yălidi* = maintenant (A_8) *yehărike* = maintenant (A_{14})
bagre surubi	*kure-če*	*kuryssy* (A_{37}) *kolesy* (A_{32}) *kŭri* (A_{14}) *kŭlĭli* (A_8) *ghurĭry* (A_{23}) *kŏlili* (A_9) *kŏliri* (A_{10}) *kulĭri*, *kolĭri* (A_{11}) *kulĭli*, *kulĭri*, *kuridi* (A_6) *kulĭri* (A_{12}) *ghobézy* (A_{22})
beaucoup	*kavi hiče*	*kabi-ary* (A_{32})
bien	*matse-kahi* = je vais bien ; *areaka-imiatze-ma* = comment vas-tu ? [toi-bien ?]	*matzé-dena*, *mătsa-kene*, *mače-radi* = bon, *motzé-darli* = beau (A_9) *matsi-ádēne* = bon (A_{10}) *matsi-áte* = bon (A_{11}) *mătsi-anuka*, *mătsi-ánuka*, *matsi-a*, *maci-amuá* = bon, *matsi-amá*, *matsi-ămanuka* = beau, sain (A_6) *matsé-adi* = sain (A_{10}) *mači-uphiba* = je vais bien (A_9) *matšĕ-deli* = sain (A_{11}) *k-ametza* = bon, beau (A_1)
blanc	*okaraeče*	*kaatsi* (A_{13}) *hālaĭte*, *hālaĭde* (A_{11}) *ahălite* (A_6) *hāalide* (A_{10})
bois, forêt	*pakahuari*	*pauághakerý* (A_{22})
bouche	*no-xiñaku*	*inoki* (A_2-A_3) *inongo* = face, *inukú*, *inongo*, *inũú* = front (A_{15}) *onónke* (A_3) *ánŏka*, *anŭku*, *ánuku* (A_{48}) *hu-iyaka*, *nuhakà* (A_4)
bras	*e-kahano* ; *nu-kahano* = avant-bras	*no-kănu*, *wa-kano*, *nu-kano* (A_{13}) *nu-kánu* (A_{45}) *hue-kano*, *wei-kano* (A_5) *nu-kanu* (A_{43}) *nu-kanu-tapa* = avant-bras (A_{42}-A_{17}-A_{41}) *nĭ-kānō-kĭ*, *kānō-kĭnchi* (A_{36}) *no-kăne*, *no-kăn(h)e*, *no-kasne* = cou (A_8) *nu-ghâno* (A_{24}) *no-goóhhne* = coude

		(A_{20}) *na-kŏahne* = coude (A_{22})
cabiai	*huhuri*	*kxihuíri*, *dzihuíri* (A_{14}) *tsihuri*, *tsiŏri* = myrmecophaga jubata (A_7) *shi-kuire* (A_{48}) *oli* (A_{48})
cacique	*amoore*	*amule* (A_{45}) *amunao* (A_{17}-A_{39}-A_{41}) *amulao* (A_{42})
calebasse	*atatari* ; *etari* = fruit	*ăta* (A_{11}) *ăta* = durlöcherte Kalabasse (A_{10}) *ita*, *ita* (A_{48}) *ida-shi* = fruit (A_{49})
capricorne	*ataxari*	*toxari* = carapato (A_{13}) *tuppari*, *tubări*, *tubăli* (A_7) *tsăparu* = scolopendre (A_6)
cerf	*taye-tara*	*ma-táhiye* (A_{13})
cerf	*azama-ečeku*	*azama* = cervus paludosus (A_{45}) *ayama* = cervus paludosus (A_{17}-A_{42})
ceux-là	*enenaiña*	*ănini* = ils (A_{13}) *nahănhe* = ils (A_6) *nhăha* = ils (A_{11}) *náya* = ils (A_{48}) *nhã*, *nhã* = ils (A_{10})
chat	*dahi-arebasate*	*dahi-păni*, *dsáhui* = felis onça (A_8) *dáui* = jaguar ($A_{\cdot 9}$ *dzáui-táne*, *tsăuị-táne*, *dzău*, *dzáui-katanáne*, *tsăuị-katánane* felis onça (A_{11}) *sháui* = jaguar (A_{50})
chauve-souris	*maxieče*	*mahigue* (A_{48})
cheveux	*i-tihi*	*i-tzihi* (A_{20}) *tu-tiié*, *dụ̈-ti*, *do-ote*, *do-oti* (A_{15}) *nruá-iti* (A_{35}) *i-či-xixi* (A_3) *e-tšeŏ* = poil (A_{15}) *ni-čy* (A_{25}) *nu-küúna-ičy* (A_{19})
cheville	*kunutari*	*e-kanutala* = articulation (A_{45}) *nu-kurúta*, *no-kórute* = talon (A_{11}) *nu-kurŭda* = talon (A_{16}) *no-kŏruda* = talon (A_9) *nu-kúruta* = talon (A_{10}) *i-kuru-tá* = laton (A_{50})
ciel	*enopa*	*enu* (A_{17}) *ẽno*, *enu*, *heno*, *enno-docco* (A_{14}) *ẽno*, *heno*, *énno* (A_7)

		ḗnu, énojh (A_{13}) *ḗnu, énno* (A_8) *ḗno, eno* (A_9) *ḗnu* (A_{10}) *ḗnu, ḗnu̯, ḗno* (A_{11}) *ē̱nū̆koa, ē̱nū̆koa* (A_6) *enu-táku* (A_{41}) *enu-kua* (A_{45}) *enu-nako* (A_{39}) *ōnyu-nako* (A_{42})
cinq	*ara-piaiče*	*jarai, jarrári, jarráy, jarraira, jarari, jarare, jaráre* (A_{48})
coati	*kaaxi* ; *kaxi* = fourmilier tamanoir	*kahi* = fourmilier (A_4) *kahi* (A_{48}) *koa̯hā̆si* = paca (A_{12})
cœur	*i-vihiñē*	*vina* (A_{29}) *nu-van* (A_{25})
cormoran	*maxare-četohe inore* ; *maxare-četohe nahečuri* = ibis	*mā̆čary* = psophia crepitans (A_{20})
coton	*konohe*	*konohe* (A_{45}) *kohore* (A_{15})
cou	*nu-xiiñu*	*hinu* (A_{14}) *nu-híno* (A_{45}) *no-xino* (A_{13}) *anu, anū̆, annúm* (A_{15}) *hui-siyu* = épaule (A_{30}) *ni-xihu, nu-hiu* = épaule (A_4) *nu-rhinyu-ti* (A_{42}) *nu-rhinyu* = nuque (A_{42})
couguar	*huašure*	*uā̆ši, ouachi, ouarsi, warsi, uársic* = felis onça (A_7) *oaį̄z̧i* = felis onça (A_{13})
court	*ixiko-toka*	*ičikole* = court, petit, *tikolelisko* = peu (A_{29}) *iskó-hy̆ši* (A_3) *eskóhe, esku-hiči* = petit (A_3)
crapaud	*katorore*	*torṓro, tolṓlo, taruru, tololo* (A_7) *tororo* (A_{13}) *torṓro, tororo* (A_8) *tora* (A_{49})
cuisse	*e-xohena*	*guhuna* = jambe, *gṓoná, guhuno* (A_{15})
dent	*na-ikiri* = incisive ; *na-ikiri-axi* = molaire	*na-ikúli* (A_{45}) *nū-ya-i̯kū̆ri-ku* = molaire (A_9) *buaka-kṓre, beka-kū̆re, bika-kū̆re* = molaire (A_{14})
deux	*iñama*	*hinama* (A_{45}) *hiamá* (A_{12}) *hiamḗ-pa, yamá-ite, yamhé-mpa* (A_6) *dzamā̆-pa, samá-nte* (A_{11}) *(n)dzamá-ta* (A_{10}) *ndzá(x)me, djámi* (A_9) *biama* (A_{18}) *piáma, biáma, piámu, piamo* (A_{48})

donner	*no-ze-tahani*	*n-dakắni*, *bid-daka* (A_{14}) *no-taha*, *é-daha* (A_7) *nữ-akani* (A_9) *pộ-aịni* (A_8) *pi-ani* (A_{10}) *pi-a(h)ni-ua* (A_{11})
dormir	*i-tiemeka*	*nu-timaka*, *id-domaka*, *n-domakắni*, *dumakani* (A_{11}) *ua-tümaka* = je dors (A_{19}) *ne-temeka* = je dors (A_{32}) *timka* = je dors (A_{25}) *ụa-tsīma* *uẽza* (A_{13}) *ua-tsima*, *tchsima*, *no-tsima-norsia*, *no-tsĩnaha* (A_7) *himeka* (A_{15}) *ni-mokó* (A_4) *ni-maká*, *uy-maka* = je dors (A_{37}) *we-mákya* = je dors (A_{22}) *mágha* = je dors (A_{23})
eau	*une*	*une* (A_8-A_{48}-A_{39}) *huni* (A_5) *hune*, *une* (A_4) *unné*, *onne*, *uonnẽ* (A_{45}) *uune* (A_{38}) *uné*, *oóhni*, *auny* (A_{20}) *uny* (A_{32}-A_{23}-A_{25}) *unni* (A_{30}) *uni* (A_{10}) *úni* (A_{43}) *ũni* (A_{10}-A_{16}) *úni*, *uni*, *huni*, *ỏni*, *ony*, *uunni* (A_{14}) *ũni*, *uni*, *ỏni*, *ooni* (A_9) *ũni*, *ụ̃ni* (A_{11}) *ũni*, *uni*, *yni* (A_6) *ũni*, *ohni* (A_{12}) *ỏni*, *úunni* (A_8) *ōne* (A_{41}-A_{17}) *one* (A_{41}-A_{45}) *ooni* (A_{49}) *oni* (A_{46}) *ueni* (A_{44}) *uẽni*, *wéni*, *weni*, *ueni*, *uenni* (A_7) *uẽni*, *wẽni*, *wéni*, *ueni*, *uenni* (A_{13}) *uẹ́nẹ*, *wúane*, *ouéne* (A_{35}) *wune* (A_{47}) *wuni* (A_{18}) *oueni* (A_{44}) *win*, *güín*, *guín*, *güi*, *niu* (A_{48}) *weny* = rivière (A_{24}) *waĩni* = rivière (A_{27}) *wẽnĩ* = rivière (A_{26}) *oné*, *ŏne*, *huna* (A_{15}) *unüa* (A_{19}) *ina* (A_{29}-A_3) *hina* (A_3) *ine* (A_2-A_3) *ené*, *inné* (A_{30}) *nia* (A_1)
effraie	*sihi-huare*: *sihi* = duc ñacurutu	*sehi* (A_{20})

enfant mâle	*imiaetsani*	*amatschyány* = petit (A_{33}) *nazieni* (A_{13}) *no-tắni*, *tani*, *no-tani*, *pi-tani*, *not-tani* = fils (A_7) *no-taịn-tani*, *tain-tanit* = fils (A_{13}) *no-tany* = fils (A_{19}) *matenu-ty* = petit (A_{24}) *si-maitschyry* = jeune (A_{20}) *tupokomazy* = petit (A_{22})
épaule	*nu-čima-ri*	*no-t(s)ắma* = dos (A_{10}) *nu-tą̣ma*, *li-tóma* = dos (A_{11}) *lī-tsắme* = côté, *ua-tsāmę* = dos (A_6) *no-tomáuị* = gesäsz (A_8) *y-tama* = dos (A_{25})
épine	*ohove*	*úhuí* (A_{14}) *toobe*, *topė* (A_4)
face	*nu-išu*	*n-isiuy* = tête (A_{32}) *n-učüy* = tête (A_{24})
fesse	*no-tohori*	*no-doré*, *bi-dora*, *i-dora*, *bi-dorla*, *nu-túla*, *no-dúllah*, *hua-dőla*, *bi-dőla* = ventre (A_{14}) *natőlone* = ventre (A_{13}) *no-doliábi*, *no-tari-api* = dos (A_7) *i-torie* (A_{29}) *ä-turu* = ventre (A_{28})
feu	*tikiahi*	*takuati* = soleil (A_{40}) *tsikasi* (A_{47}) *tsheke* (A_{46}) *tĭdže*, *tĭdzę*, *tidgé*, *tizhe* (A_9) *tĭdze* (A_{10}) *tĭdze*, *tēdzé* (A_{11}) *t(i)kiẹ́rę*, *tegherre*, *tikierre* (A_{35}) *tegherre* (A_{36})
feuille	*ataxana*	*atabana*, *dábana*, *dabánube* (A_{14}) *ataắna* (A_{19}) *atupuena* (A_{25}) *ắtabi hatapi* = arbre, *atape* = bois, *atapi* = bâton (A_7) *ataua* (A_{33}) *ắta* = arbre (A_{13}) *ata* = arbre (A_{15}-A_{17}-A_{41}) *āta* = arbre (A_{39}-A_{42}) *adắ* = arbre (A_{38}) *adda* = arbre (A_{18}) *ắda*, *áda*, *adda* = arbre, *áta*, *ada* = bois (A_{14}) *ata-síby* (A_{32}) *abana-ipahna*, *apana-pahna*, *aápana* (A_{20}) *aápana*

		(A_{23}) *abanná* (A_{22}) *aban* (A_{49}) *apana-pe* (A_{8}) *apâna-pe* (A_{9}) *hauan-ápaná* (A_{12}) *apana-ma* (A_{21}) *s-pána-unú, si-pana-unú, zu-pána unú, unú pana, s-pana, ju-pana, pána* (A_{48}) *ubanna* (A_{18}) *au-aφani, āfānī́* (A_{27}) *aφanī* (A_{28}) *s-apahna* (A_{24}) *apu-na-ghpchö* (A_{37}) *upana, pana* (A_{1}) *pána-pe* (A_{10}) *paná-pe* (A_{11}) *pāná-pera, pānā́-pe* (A_{6}) *pana* (A_{17}-A_{41}-A_{39}-A_{42}) *barl-búnna* (A_{13})
fille	*imiana-neču*	*nischu, nísu, niso, nī́so* (A_{14}) *nia-nitschôa* (A_{20}) *nixo* (A_{2})
fils	*nu-tečexari*	*ni-tisy* (A_{32}) *no-ditare, dítzare, be-dḗtari, be-dḗtali* (A_{14}) *antít-zare* = jeune homme (A_{14}) *no-čiča* (A_{4}) *tšeetša, yēetšá* (A_{15}) *hari* (A_{45}) *nu-hāri* (A_{42})
flèche	*maxi*	*magi-qué* (A_{38})
fleur	*exaivi*	*ataibi* (A_{19}) *āhāwī́* (A_{26}) *ihiwi* (A_{14}) *ihive* (A_{45})
fourmilier	*mono-arebasate*	*mū́lu* (A_{12}) *morṓši, morosi* (A_{7})
front	*nu-ičuta-ri*	*nu-čuti, i-čuti* = tête (A_{4}) *četi* = tête (A_{30}) *i-čode-di* = cheveux (A_{2})
garçon	*inipia-iniyaši* = jeune	*n-yenípa-te* (A_{10}) *yēnipé-ti* (A_{11}) *hiā́nape, inapai(h), janapé* (A_{6}) *li-ḗnipe, no-ẹnípe, no-énipe* = fils (A_{6}) *li-enípe* = fils (A_{11}) *ny-ḗnipe* = enfant (A_{10})
genou	*e-kahuri*	*nu-kauli* (A_{45}) *džaohuri-ra* (A_{3}) *i-čoori-va* (A_{2})
graine	*ehe*	*ése, ese-ki* (A_{3}) *esö* (A_{45}) *is* = maïs (A_{40}) *ī́ki* (A_{14})
guèpe	*aniña*	*ané, hani* (A_{3}) *hane* (A_{4}) *ane* (A_{30}) *hā́ni, janni* (A_{14}) *ā́ni, ani* (A_{7}-A_{8}) *ani* (A_{13}) *ā́ini* (A_{9}-A_{10}) *aį́ni* (A_{11}) *aini* (A_{50}) *añiu, ani-gua* = moustique

		(A$_4$) *ẽni*, *âini* (A$_6$) *ani-hurè* = moustique (A$_2$) *ani* = guêpe, *anui* = abeille (A$_{45}$) *anni-do* = moustique (A$_{49}$) *aniu* = moustique (A$_{32}$) *hani-ču* = moustique (A$_{20}$-A$_{23}$) *d-ane* (A$_2$) *one* (A$_4$) *ano* (A$_{29}$) *oni* = moustique (A$_{29}$) *ini* = moustique (A$_3$)
héron	*uraxare*	*ărahũri* = yabirú (A$_9$) *arâḥoli*, *arâḥuli* = yabirú (A$_{11}$) *ărâḥuli* = yabirú (A$_{10}$) *arăhui* = tuyuyú (A$_7$)
hocco	*uruxu*	*ireka* (A$_{10}$)
homme	*ečeena*	*echin*. *echiñü* = mari, *asina-io* = mâle (A$_{48}$) *átsinari*, *ačináli* (A$_9$) *atinâri* (A$_{38}$) *asináli*, *asinári*, *azineri*, *asiná(l)i* (A$_8$) *ashinari* (A$_{49}$) *átsinali* (A$_{10}$) *atsi̯ali*, *atši̯ali* (A$_{11}$) *ătši̯ali*, *ătsia̯*, *čiali*, *aciary* (A$_6$) *azierli* (A$_{50}$) *asi̯ę*, *atiám* (A$_{12}$) *tšaanĕ*, *tsaná* = gens (A$_{15}$) *ačanè* = gens (A$_4$) *zinanni* (A$_{22}$) *atzi-zana* (A$_{23}$) *asiah* (A$_{37}$) *ena* (A$_{15}$)
iguane	*zooxo*	*čĩĩhu* = caïman (A$_{30}$) *čioge* (A$_5$) *dooxo* = lézard (A$_{49}$) *zohi* = lézard (A$_{45}$)
il	*ečeče*	*ečixabo* (A$_{30}$) *azizi-ana* (A$_{13}$)
jaguar	*itiñe*	*isine*, *issini* (A$_{30}$) *ičini* (A$_2$-A$_3$-A$_4$) *ičene* (A$_{29}$) *tsiini*, *tsẽnĭ*, *tseeni*, *sẽni* (A$_{13}$) *tšene* (A$_{45}$) *čini* (A$_4$)
jambe	*na-hečeko*	*išeko-vere* = fesse (A$_3$) *hú-iccegia* (A$_5$)
je	*nato*	*nato* (A$_{45}$-A$_{41}$-A$_{42}$) *natu* (A$_{17}$-A$_{39}$)
joue	*nu-naapa*	*na-hũnaḥa* (A$_{13}$)
langue	*no-niñè*	*a-ñiñi*, *nini*, *no-nene*, *no-nenay* (A$_1$) *nu-nenè*, *hui-nene* (A$_4$) *i-nene* (A$_{30}$) *nahẽne*, *nahẽnẽ*, *nãne*,

		nene(e)tí, nehne (A$_{15}$) *hua-nẽne, bi-nẽne, nu-neny, no-néna, i-nene, bi-nene* (A$_{14}$) *no-nẽne, no-nene* (A$_{8}$) *nui-nene, nu-niñe, rrie-nené* (A$_{9}$) *liẽ-nene* (A$_{10}$) *nué-nene* (A$_{16}$) *nue-néne, nui-nẽne* (A$_{11}$) *ue-nẽne, uẽ-nene, noé-nana* (A$_{6}$) *ni-nĭnĭ, i-nānĭ* (A$_{26}$) *no-nāne, no-nené* (A$_{22}$) *nu-nüny* (A$_{24}$) *tschi-nene* (A$_{21}$) *nu-nêne* (A$_{33}$) *li-nene* (A$_{38}$) *pa-néne-pé* (A$_{20}$) *néhnă, nena* (A$_{37}$) *nu-lẽna, no-lena-u* (A$_{12}$) *nu-níni-se* (A$_{45}$) *o-ninuh* (A$_{36}$) *n'-neni* (A$_{43}$) *nu-núna* = bouche (A$_{23}$) *hu-enne* (A$_{5}$)
lapin lapiti	*amoholo*	*amoru* (A$_{4}$)
loin	*tekumana*	*tẽse uiã-kamānu-ka; ui-ãkamānu-ka* = très loin (A$_{6}$)
lune	*kače*	*katsi, katchi* (A$_{18}$) *káshi, késhi* (A$_{48}$) *kaishe* (A$_{36}$) *kati* (A$_{34}$) *ghaizy* (A$_{33}$) *ghischy* (A$_{21}$) *ghezy* (A$_{22}$) *kéthi* (A$_{5}$) *kočéé, kohẽvẽ, koɣeeé, koɣée, kohẽe, kočée, kohehé* (A$_{15}$) *kohé, koxe* (A$_{1}$) *koxxe, kuxe* (A$_{30}$) *kayö* (A$_{45}$) *kasiri* (A$_{1}$) *kāsīrī* (A$_{28}$) *kāsīrĭ* (A$_{26}$) *kexeré* (A$_{29}$) *kixeres, kehére* (A$_{3}$) *kaire* (A$_{40}$) *kairy* (A$_{25}$) *ghairy* (A$_{19}$) *keiirhe* (A$_{36}$) *gáɛrɛ, kaiir-it, keiirrh* (A$_{35}$) *kári, ghéry, gähri* (A$_{20}$) *keri, kežĭ* (A$_{39}$) *keržĭ* (A$_{17}$) *kerí* (A$_{7}$) *keri* (A$_{44}$-A$_{41}$-A$_{13}$-A$_{9}$-A$_{50}$) *kẽri* (A$_{12}$-A$_{13}$-A$_{6}$) *kẽri* (A$_{6}$-A$_{11}$-A$_{10}$-A$_{9}$-A$_{8}$) *kéeri* (A$_{49}$) *gheery* (A$_{23}$) *köri* (A$_{42}$) *kerli* (A$_{8}$) *kĭ, ky, k(h)é, ki* (A$_{14}$)
main	*nu-kaxi-axiče* = pouce ; *nu-huatu-kupi* = doigt.	*kaxi* (A$_{49}$) *nu-kábe* (A$_{45}$) *no-kãhãhi, wa-kávi* (A$_{13}$) *ji-kájaje, wa-kavi-thiani* = doigt (A$_{13}$)

		nu-ghaichy (A_{34}) *nu-ghai* (A_{33}) *hua-kâbi*, *bi-kâby*, *nu-kâby*, *nu-kabi*, *vi-kabi*, *nu-kabi*, *nu-kobi* (A_{14}) *i-kapi* = doigt (A_{50}) *no-kâpi* (A_8) *nu-kápi*, *no-kâpü* (A_9) *nu-kâpi* (A_{10}-A_{16}) *nu-kâpi*, *nu-kâpi* (A_{11}) *gabi*, *ni-kapy* (A_{37}) *no-kapy*, *na-gábi* (A_{22}) *kavi*, *nu-kápi* (A_{44}) *nu-kapi*, *nu-kabü* (A_{39}) *nu-khapi* (A_{43}) *nu-kapi* = ongle (A_{42}) *no-kabe-suy* (A_{32}) *no-gaápi*, *nu-ghâby*, *eri-kiápi* (A_{20}) *ghapy* (A_{23}) *no-ghapy* (A_{21}) *nu-kapi-tíu* = doigt (A_{44}) *ua-kápi-ma*, *ua-kâpi*, *no-kápi wána*, *uahá-kopi-dá* (A_6) *yĕfĕ-kāwī-tārīnī* = doigt (A_{38}) *sā aï'-kābō-dĭnĭ* (A_{27}) *ni-kabu* (A_{25}) *nu-kapu* (A_{17}) *da-kabbu* (A_{18}) *in-kabo* (A_{46}) *no-kóbo* = doigt (A_{12}) *un-kabá-re* (A_{35}) *ua-japu*, *ta-jápu*, *à-jápü*, *a-hapo*, *jápo*, *gua-japa*, *hua-jap*, *ta-háp* (A_{48})
maïs	*hana* = herbe	*kāna*, *kahana* (A_{13}) *kâna* (A_6) *màk-kana-ši* (A_{49}) *kānę́*, *kā*(*x*)-*nę́*, *kané* (A_{42}) *kanak* (A_9) *šána* = herbe (A_7) *kkanai* (A_{30})
maïs	*kozeheo*	*kozoto* (A_{45})
maison	*ahi*	*h-ahü* (A_{18}) *hati* (A_{45}) *āwī-kŭ* (A_{26}) *ovi-a* (A_{30})
manger	*i-nihiča*	*i-niga*, *o-níka* (A_3) *pe-nika* (A_3) *nu-níka*, *wa-nike* (A_{14}) *ni-niko* (A_{29}) *niige*, *nigo-ate* (A_{15}) *pi-nike*, *nu-nikó* (A_4) *pi-nigie-hua* (A_5) *ha-ničoa* (A_{24}) *uc-naaiča* = je mange (A_{19}) *no-anaka* = je mange (A_{23})
manioc	*ketehe*	*ketoso* (A_{45})
montagne	*uti*	*uúti*, *úchi*, *uchi* (A_{48})

mycetes	*ičе* = alouate	*yči* = mono cotudo, *ičі* = alouate noir (A_4) *ītši*, *itsi* (A_9) *ĭtsi* (A_{10}-A_{11}) *hĭtsi*, *ĭtsi* (A_6) *iishi* = araguato (A_{49}) *iizzi* = araguato (A_{30}) *hyi-chzy* (A_{20}) *uchi* = singe (A_{48})
noir	*tapa-ñahata*	*tapa-iuna*, *tapa-iun* (A_{14})
non	*maca*	*máisa* (A_{45}) *maka* (A_{34}) *ahitsa* (A_{17}-A_{39}) *aitzá* (A_{41})
nuit	*zahahi*	*iaxazi* (A_{13})
œil	*no-he*	*ókĭ*, *nĭ-nōkĭ* (A_{26}) *no-cki*, *no-ki* (A_1) *nu-uki*, *y-uki* (A_4) *ūge* = mon œil, *uke* (A_{15}) *nu-chii* (A_{24}) *no-ky* (A_{25})
œuf	*enehe*	*íneneu*, *hinena*, *inena*, *inẽn-otsĭpie* (A_7) *inesi-naja*, *nĕsi-naha* (A_{13}) *te-iniko*, *t-eniko*, *it-iniko*, *ist-eńiko* (A_{14}) *enosö* (A_{45})
oncle	*koko-reixi* ; *koko-re* = père	*kuko*, *ne-kuko* (A_4) *ni-kiko* (A_2) *ma-kika* (A_3) *kuku*, *kukú-re* (A_{45}) *kuku* (A_5) *kaka* (A_{49}) *kukū* = beau-père (A_{27})
os	*e-nahaxé*	*nu-náhe* (A_{45}) *nu-napi*, *i-napi* (A_{42}) *a-napi* (A_{41}) *i-napü* (A_{39}) *i-yapi* (A_{50})
palmier totaï	*takure*	*sakole* = Bakayuva Palme (A_{45}) *xu-tiákuri* = canne-à-sucre (A_{40}) *takunĕ*, *takone* = canne-à-sucre (A_{15})
palmier carundaï	*urukuri-šu* ; *urukuri* = palmeraie	*ulukuri* = Akuri Palme (A_{45})
patate douce	*kače*	*kaye* (A_{45}) *jáish*, *jáishi*, *jaishe* (A_{48}) *kăzesi*, *káfesi* = manioc (A_{13}) *gaḥi-ru* = manioc (A_{12}) *ăši* (A_{11}) *ăši* = dioscorea (A_{11}-A_{10}-A_9) *ăšihi* = manioc (A_7)
pêcher	*no-honaxa-ri*	*a-unujá* (A_{48})
perroquet	*aharu*	*abăru*, *abălu* = arara (A_8) *ădaru* = arara (A_{10}) *ádaru*, *áderu* = arara (A_{11}) *ăderu*, *ádoro* =

		arara (A_9) *ândaru* = arara (A_6) *átâro* = psittacus macao, *ghâro* = psittacus ararauna (A_{23}) *hagharho* = psittacus macao (A_{20}) *naóâru*, *laâru* = arara (A_{12}) *anahure*, *anâore* = arara (A_{14})
perroquet	*huaru-menare* = perroquet sey	*oâru* (A_{10}) *uaru* (A_{49})
pierre	*chexa*	*ixxa* (A_{49}) *ihxá* = laja (A_{49}) *sixa*, *sîha* (A_{13}) *(i)îpa*, *ippapa* (A_8) *îpa*, *ipa*, *hipa*, *ippa* (A_7) *hîpa*, *xippa-ta*, *ippa* (A_9) *hîpa-de* (A_{10}) *hipá-ta*, *hîpa-ta*, *hipa-da* (A_6) *hîpa*, *ipá* (A_{12}) *dîba*, *tîba*, *tiva*, *tiba*, *tippa* (A_{14}) *îpba* (A_{50})
piment	*otzotzo*	*atsîtsi*, *azichi* (A_{13}) *tsîtsi*, *sisi*, *tsitsi* (A_7) *âtši*, *âtsi* (A_6) *ât(s)i* (A_{10}) *haatchi* (A_{18}) *haasí* (A_{12}) *âsi* (A_8) *axi*, *aji* (A_{34}) *joshi* (A_{48}) *âti* (A_8-A_{11}) *hâdi* (A_{14})
plumes	*i-kanu*	*e-kanu-sö*, *e-kano-so* (A_{45})
poisson	*koxahe*	*kohása* (A_{45}) *kobâti*, *kobáti*, *kubbati*, *kubati* (A_{14}) *kubati* (A_{42}) *kupati* (A_{17}-A_{39}-A_{41}) *kubai* (A_{50}) *kôpe*, *kúpe*, *kop(h)e*, *kupé* (A_6) *gôpe*, *kope* (A_8) *gôpe*, *kop(h)é*, *kupe* (A_9) *gúpe* (A_{10}) *kúpe*, *kopé* (A_{11})
poitrine	*no-hetipi*	*ni-tupu*, *nu-tupo* (A_5)
pou	*inehe*	*inęsi* (A_{12}) *înitsi* (A_6)
prairie	*paka*	*esoxi-vaka* (A_3)
quatre	*azarakapa*	*zalagava* (A_{45})
raie	*iña*	*ina* (A_{45}) *îna-maru* (A_7) *ina-tori* (A_{49}) *hina-maro* (A_9) *hiná-maru* (A_{10}) *ihá-maru*, *ya-hâ-maru* (A_6) *yá-maro* (A_{11}) *ina-turli*, *nâ-tôli* (A_8) *nâ-maru* (A_{14}) *ixino* (A_4-A_{30}-A_{29}) *yhino* (A_4)
rat	*matore huasate* = rat des	*motôliu* (A_{14}) *mâderi* = cuati-

	maisons ; *matore menari* = rat des bois ; *matohore* = didelphe	puru (A_9-A_{10}-A_{11}) *mã(n)deri*, *mãderi* = cuatipuru (A_{11}) *mãnderi* = cuatipuru (A_6) *matira* = écureuil (A_{40})
renard	*abaduru*	*hoaduru* (A_{45})
rien	*huani*	*huani* = non (A_4)
sable	*katexe*	*kãdi*, *kadyehého*, *kãhadi* (A_{14}) *kadti* = banc de sable (A_{14}) *kaịdákoa* (A_9) *kaîdakoa* (A_{10}) *kaîda*, *kaidé* (A_{11}) *káida* (A_8)
sang	*ezo-dsane*	*nu-zanhy* (A_{33})
sauterelle	*ice*	*jitzi* = grillon (A_{13}) *pitzi* = grillon (A_7) *pitsíi* = grillon (A_8) *cetse* (A_5) *bitzi* = grillon (A_{49})
sein	*e-xarátix*	*no-taradahi* = kehle (A_{45})
serpent	*uhuvi* = boa	*ui* (A_{45}-A_{17}-A_{39}-A_{42}) *uy* = elaps corallinus (A_{20}-A_{23})
singe	*kanoače* = callithrix ; *kanuače* = maquis nocturne	*káina* = singe hurleur (A_{40})
soleil	*kahame*	*kame* (A_{17}-A_{39}-A_{42}) *kɣámi*, *kami* (A_{41}) *gamẹ́ni*, *ghamẽny*, *kamíni*, *kaméni*, *kameni*, *kámeni* = feu (A_{14}) *kãmú*, *kamú* (A_{12}) *kamu* (A_{47}) *kamuhu* (A_{46}) *kamúi*, *ghamûi*, *gamuhi* (A_{20}) *gamũ*, *gamõho*, *ghamu*, *kamu*, *kamoho*, *kamuhu*, *kamoxo* (A_{15}) *gamũ*, *kamo* (A_{35}) *gámuị*, *gãmuị*, *kãmuị* (A_{11}) *gámuị* (A_{10}) *kãmuị*, *gãmuị*, *kamui*, *kamoi* (A_9) *kamõi*, *kamúi* (A_8) *kamoi* (A_{49}) *kamúi* = été (A_{50}) *gãmuy* (A_{19}) *ghamuy* (A_{33}) *gamuy* (A_{23}) *kamoi* (A_{36}) *kamoé* (A_{38}) *kamái* (A_{45}) *kamõzi*, *kamuzi* (A_{13}) *kamosi* (A_{44}) *amõši*, *amorci*, *amursi*, *hámuri*, *amorsi* (A_7) *ghuma* (A_{25}) *kumetù* (A_{32})

tabac	*ače*	*azie*, *azie-ho* (A_{43}) *kasisíi* = cigare (A_{27})
tapir	*kuti*	*kote*, *koite* (A_{43})
tatou géant	*marahure*	*marura* (A_{45})
tatou peba	*ivete*	*iuwetö-sõ* = tatou bola (A_{46})
termite	*huaxiče*	*katsitsi* = fourmi (A_7) *kázizi* = fourmi (A_{44}) *kazízi* = fourmi (A_8)
terre	*ixihi*	*čigi* (A_5) *kɣẹhú* (A_{41}) *kähũ* (A_{45}) *xai* (A_{34})
testicules	*e-nehe*	*ínaja* = pénis (A_7) *núihi* = pénis (A_8-A_{16}) *nũḥĩ* = pénis (A_{12}) *nisy* = pénis (A_{32})
tête	*no-heve*	*nu-teve* = cheveux (A_{39}) *nutéui*, *a-téui* (A_{44}) *nu-teu* (A_{17}) *nu-sevi-ri* (A_{45})
tique garrapata	*koxore*	*kohere* = karapato (A_{48}) *kúbari* = garrapata (A_{50}) *kopãli*, *kuparli* = garrapata (A_8) *kõpali* = garrapata (A_9) *kũpali* = garrapata (A_{10}) *kõpali* = garrapata (A_{11}) *tsẽ-kupale* = garrapata (A_6)
tortue de terre	*kore-zahuaku*	*ikore* = tortue d'eau (A_{48}) *y-kury* = chelys fimbriata (A_{32}) *ypũry e-ghory* = emys amazonica (A_{20})
toucan	*kanohače*	*žanohẽ* (A_{15})
trois	*anahama*	*hanama* (A_{45})
tu	*itin*	*piti* (A_{30}-A_{29}-A_2-A_4-A_3) *pitiye* (A_3) *pitsũ* (A_{41}-A_{39}) *petsü* (A_{17}) *hiso* (A_{45})
un	*atia*	*ata* (A_{34}) *sati* (A_5)
uriner	*i-yakaha*	*nu-schiaka*, *a-siyaka-ni*, *no-seakã-i* (A_{14}) *no-teyáha*, *no-teya*, *teyá* (A_7) *no-tãkaka*, *non-deka* (A_9) *nu-dákaka* (A_{10}-A_{11}) *litẽkaka* (A_{11}) *ua-dãka*, *nu-dãka* (A_6) *pa(a)laká* (A_{12}) *i-sakea-nozunẽ* = urine (A_{15}) *na-tẽka* = j'urine (A_{19}) *na-taka* =

		j'urine (A_{22}) *á-taka* = j'urine (A_{23})
vent	*kavihiena*	*kavirian* (A_3) *kahuirari tani* (A_2) *ovira* (A_{29})
ventre	*e-tahaku*	*nu-takő* (A_{42}) *e-taku-re* = foie (A_{45}) *nu-pana-tako* = poitrine (A_{17}-A_{41}) *nu-pana-taku* = poitrine (A_{39}) *nu-tago-diső* = épaule, *nu-taku-lase* = scrotum, *nu-tiku-li* = poitrine (A_{45}) *hua-táku-ri, bi-táko-li* = aisselle (A_{14}) *nu-tuku-nate* = nombril (A_{17}-A_{39}) *nu-tuku-ne* = poitrine (A_{19}) *tuku-ka* = poitrine (A_{25}) *nu-tuku-nĉta* = hanche (A_{33}) *un-duku-rie, duku-ri* = poitrine (A_{35}) *huadőko, bi-dőko, vi-doko* = poitrine (A_{14})
verge	*i-tihiyu*	*nę-txiui* = scrotum, *no-tiui* = cuisse, *no-txóui* = poils du pubis (A_8) *i-tĩhui* = anus (A_{30}) *i-tuyu, nu-tuyu* = nombril (A_4) *nu-tüuy* = nombril (A_{33}) *n-tiye, n(u)-tlę, utė* (A_{35}) *nú-tsiuį, nú-tsiwi, no-dživi* = poils du pubis (A_{11}) *nő-tsivi* = poils du pubis (A_9) *nű-tsivi* = poils du pubis (A_{10}) *nű-tšivi* = poils du pubis (A_{16}) *na-tibi-ku* = nombril (A_{32})
vouloir	*areaka-noxaxa-ri* = je veux	*noęyáha* (A_7) *noẽiaha, nueiaja, noeiaja* = je veux (A_7)
vulve	*e-čeku*	*nu-šigo-se* = anus (A_{45}) *ni-tšĩkiu* = ventre (A_{17}) *ua-suku* = scrotum (A_{48}) *sukun* = nombril (A_{25}) *nu-yekũ* = testicule (A_{18})

Les divers dialectes arawak sont représentés dans ce vocabulaire

comparatif d'une façon très inégale. Celà tient évidemment en partie à l'abondance plus ou moins grande des documents que nous avons pu consulter sur chacun d'eux ; mais cette raison ne saurait suffire à expliquer toutes les différences que nous avons constatées.

A notre avis, ces différences montrent qu'il y a lieu d'établir, parmi les langues arawak, un classement en sous-groupes de dialectes affines, dont la répartition géographique peut éclairer singulièrement l'histoire des migrations amazoniennes.

Nous avons dressé le tableau suivant pour montrer la part qui revient à chaque dialecte arawak dans notre vocabulaire. La lettre qui précède le nom de chaque tribu indique son habitat approximatif[1] ; l'astérisque désigne les dialectes où le radical *kamə* est employé pour désigner « le soleil », le cercle noir ceux où se retrouve le radical *kəbə* pour désigner « la main » ; enfin, le point d'interrogation marque ceux pour lesquels il y a insuffisance de documents.

T	Paressí * ●	58 fois.	B	Paikoneka	12 fois.
N	Katapolítani * ●	36 —	N	Manao * ●	12 —
N	Baré * ●	35 —	J	Araiku * ●	12 —
N	Siusi * ●	35 —	U	Piro	11 —
N	Karútana * ●	31 —	Y	Kauixaná ●	10 —
N	Tariána ●	30 —	N	Kariay * ●	9 —
N	Uarekená * ●	29 —	G	Aruak ●	9 —
N	Baniva *	28 —	P	Kanamare ●	9 —
O	Yavitero * ●	28 —	G	Wapisiana ? * ●	8 —
B	Moxo	25 —	M	Inapari ?	8 —
Y	Yukuna * ●	21 —	P	Hipurina	7 —
O	Mandauaka * ●	18 —	Y	Jumana ●	6 —
	Guajiro ●	18 —	N	Ipeka ●	6 —
Pa	Layana-Guana	17 —	N	Uirina *	6 —
X	Mehinakú * ●	17 —	U	Kampa	6 —
Y	Uainumá * ●	17 —	P	Paumari ●	5 —
X	Yaulapiti * ●	16 —	A	Taino ?	5 —
X	Kustenaú * ●	16 —	G	Atorai ? *	4 —
B	Baure	16 —	I	Passé ●	4 —
X	Waurá * ●	15 —	N	Jabaana ? ●	4 —
O	Piapoko * ●	15 —	O	Maipure ? * ●	4 —
B	Paunaka	15 —	O	Guinau ? * ●	4 —
Ju	Marauha * ●	14 —	P	Yamamedi ●	4 —
I	Mariaté * ●	14 —	O	Mawakwa ? *	3 —
B	Mučoxeone	13 —			

Ce tableau montre clairement que, de toutes les langues arawak, c'est

1. B = Basse-Bolivie ; A = Antilles ; G = Guyane ; I = rio Içа ; J = rio Jutahy ; Ju = rio Jurua ; M = rio Madre de Dios ; N = rio Negro ; O = haut Orénoque ; P =

le Paressí qui présente les affinités les plus étroites avec la Saraveka. Le fait n'a d'ailleurs rien qui puisse surprendre, puisque les deux tribus sont voisines : seul, le Guaporé les sépare.

Au contraire, les concordances lexicographiques avec les dialectes arawak de Bolivie, parlés cependant eux aussi par des tribus en contact avec les Saraveka, sont très rares, malgré l'importance des documents que nous possédons sur ces diverses langues. Nous n'avons trouvé, en effet, que 25 radicaux communs avec le Moxo, 16 avec le Baure, 15 avec le Paunaka, 13 avec le Mučoxeone, 12 avec le Paikoneka. C'est évidemment ce qui avait conduit d'Orbigny, qui ne possédait pas les éléments de comparaison dont nous disposons aujourd'hui, à considérer le Saraveka comme une langue indépendante.

En réalité, le Saraveka et le Paressí sont des dialectes arawak au même titre que le Moxo, le Baure, le Mučoxeone et vraisemblablement le Paikoneka et le Paunaka [1], mais la rareté des concordances lexicographiques entre ces deux groupes de dialectes voisins démontre jusqu'à l'évidence que les Arawak de Bolivie et des régions adjacentes du Brésil, bien qu'occupant actuellement des territoires limitrophes, ont dû pendant de longues années vivre isolés les uns des autres, que leur langue a évolué d'une façon indépendante, et que ce n'est que très tardivement et peut-être en suivant les itinéraires différents que ces tribus se sont trouvées de nouveau en contact. En un mot, les invasions arawak n'ont certainement pas été synchrones.

Cette constatation nous a conduits à rechercher avec soin quels sont les dialectes arawak avec lesquels le Saraveka et le Paressí d'une part, les autres dialectes boliviens d'autre part montrent les plus étroites affinités. Pour ces derniers, nous étudierons la question dans des mémoires ultérieurs, mais pour le Saraveka, le tableau que nous avons établi plus haut nous fournit immédiatement des éléments suffisants pour la solution du problème.

L'examen de ce tableau montre en effet que c'est avec les dialectes arawak du rio Negro, du haut Orénoque et du rio Yapurá d'une part, du rio Xingú d'autre part, que le Saraveka et son co-dialecte le Paressí présentent les plus grandes analogies. C'est ainsi que, dans notre vocabulaire comparatif, le Katapolítani est représenté 36 fois, le Baré et le Siusi 35 fois, le Karútana 31 fois, le Tariána 30 fois, le Uarekená 29 fois, le Baniva

rio Purús ; Pa = rio Paraguay ; T = rio Tapajoz ; U = rio Ucayali ; X = rio Xingú ; Y = rio Yapurá.

1. Nous faisons cette restriction pour le Paunaka et le Paikoneka, parce que leur rattachement au groupe arawak a été fait par Brinton dans les mêmes conditions et avec des documents aussi insuffisants que pour le Saraveka.

et le Yavitero 28 fois, le Yukuna 21 fois, le Mandauaka 18 fois, le Uainumá et le Mehinakú 17 fois, le Yaulapiti, le Kustenaú 16 fois, le Waurá et le Piapoko 15 fois. Nous devons signaler également la fréquence relative des radicaux communs entre le Guajiro et le Saraveka (18), malgré l'énorme distance qui sépare les deux peuplades.

Il y a donc lieu, croyons-nous, de distinguer dans la famille linguistique arawak un premier sous-groupe important, que nous appellerons le groupe amazonien septentrional, dont l'essaim le plus septentrional aurait atteint la presqu'île de Guajira et qui aurait envoyé vers le sud un essaim plus dense dont nous trouvons les représentants sur le haut Guaporé, le haut Tapajoz et le haut Xingú (Saraveka, Paressí, Mehinakú, Yaulapiti, Kustenaú, Waurá).

Provisoirement, nous classons dans un second sous-groupe toutes les autres tribus arawak et notamment celles de la Basse-Bolivie (Moxo, Baure, etc...).

La répartition du radical *kamə* « soleil » confirme l'existence de ces deux groupements. De tous les dialectes boliviens, seul, le Saraveka emploie ce radical, mais nous le retrouvons chez les Parèssí et chez les peuplades du haut Xingú d'une part et d'autre part dans presque tous les dialectes du nord de l'Amazone à l'exception du Tariána, du Guajiro, de l'Ipeka, du Kauixana, du Jumana, du Passé, de l'Aruak et du Taino.

Nous pourrions faire la même remarque à propos du radical *kəbə*, qui existe en Saraveka, en Paressí et dans les dialectes du haut Xingú, mais qu'ignorent tous les autres dialectes boliviens, ainsi que le Kampa et le Piro de l'Ucayali, et qu'on retrouve dans la presque totalité des langues arawak du nord de l'Amazone, y compris le Guajiro et la plupart des dialectes de Guyane, et même dans certaines langues du sud de l'Amazone, dans le Marauha du Jurua, l'Araiku du Jutahy, le Kanamare, le Paumari et le Yamamedi du Purús.

*
* *

L'étude de notre vocabulaire saraveka permet certaines observations d'ordre grammatical qui confirment pleinement les conclusions auxquelles nous ont conduits les comparaisons lexicographiques.

Genre. — Il nous est impossible de savoir si le Saraveka établit une distinction entre les êtres et les objets inanimés, et très difficile, avec les documents dont nous disposons, de savoir s'il fait une division entre le genre masculin et le genre féminin-neutre, comme le font les autres langues arawak à l'aide d'indices qui sont *i* pour le masculin et *o* ou *u* pour

le féminin-neutre[1]. Nous pensons cependant retrouver la trace de cette importante particularité dans les deux mots :

fils, *nu-tečexari*,
fille, *nu-nituxaru*.

Nombre. — Nous n'avons aucune indication sur la façon dont le Saraveka forme le pluriel.

Préfixes. — D'après la liste de nos substantifs, il est facile de voir qu'il y a en Saraveka deux préfixes prédominants : les préfixes *nu-*, *no-*, *na-*, et *e-*, *i-*.

Ex. :	avant-bras, *nu-kahano*,	bras, *e-kahano*,
	dos, *no-xarahapi*,	côte, *e-xarati*,
	cœur, *nu-bīm*,	cœur, *i-vihiñē*,
	fesse, *no-tohori*,	intestins, *e-nohoñe*,
	jambe, *na-hečeko*,	nombril, *e-narani*,
	dent, *na-ikiri*,	plume, *i-kanu*,
	œil, *no-he*,	poil, *i-tihi*,
	poitrine, *no-hetipi*,	testicules, *e-nehe*,
	tête, *no-heve*,	vulve, *e-čeku*.
	etc....	etc....

Ces deux préfixes se retrouvent en Paressí et dans les langues arawak du haut Xingú, notamment en Mehinakú et en Yaulapiti. Pour ces trois dialectes, il ressort des listes de von den Steinen que le préfixe *nu-* serait employé pour désigner les parties du corps humain, le préfixe *i-* ou *e-* pour désigner celles du corps des animaux :

Ex. :	*nu-teve*, dent de l'homme,	*i-teve*, dent de poisson (A_{47}),
	nu-napü, tibia de l'homme,	*i-napü*, arête (A_{47}),
	nu-kuru, tête de l'homme,	*i-kúru*, tête de poisson (A_{42}),
	nu-kirazi, bouche de l'homme,	*i-kirari*, bouche de poisson (A_{42}),
	nu-kiri, nez de l'homme,	*e-kiri*, bec (A_{45}),
	nu-dúse, œil de l'homme,	*e-dusõ*, œil des animaux (A_{45}).

Nous avons trouvé la même dualité de préfixes nominaux en Paunaka, en Baure et en Moxo :

1. Leclerc (Charles) et Adam (Lucien). *Arte de la lengua de los Indios Antis o Campas* (*Bibliothèque linguistique américaine*, t. XIII, Paris, 1890), p. 3-4.

Paunaka :

ni-xesese, narines,	*i-tihui*, anus,
ni-yučupe, sourcils,	*i-yuve*, dent,
ni-puku, front,	*i-kenạ*, cœur.

Baure :

ni-mỹro, joue,	*i-mira*, face,
ni-pooki, bras,	*i-pixi*, cou,
ni-čopi, dos,	*i-sokola*, cheville.

Moxo :

nu-čutimoko, cheveux,	*i-čutimoko*, cheveux,
nu-čuti, tête,	*i-čuti*, tête,
nu-čiča, fils,	*i-čiča*, fils.

En Paikoneka et en Mučoxeone, on ne retrouve plus le premier de ces préfixes qu'exceptionnellement, tandis que le second est d'une extrême fréquence :

Paikoneka :

ni-tselo, fils,	*i-peme*, bouche,
	i-pexi, cheveux,
	i-ñupi, dos.

Mučoxeone :

n-ačiko, grand-père,	*i-noki*, bouche,
ni-kiko, oncle,	*i-pooki*, bras,
	i-sakoro, cheville.

Le préfixe *nu-*, *na-*, *no-*, qui est général dans toutes les langues arawak, exprime la relation possessive de la première personne.

Quant au préfixe *i-*, *e-*, en Baure[1], en Moxo[2], et en Kampa[3], il correspond à la forme substantive pleine, c'est-à-dire privée de tout sens possessif, ce qui a conduit le père Magio à y voir, en Kampa, l'équivalent d'un véritable article.

C'est très vraisemblablement le sens qu'il convient de lui donner en Saraveka, en Paressí et dans tous les dialectes arawak de Bolivie et du

1. Adam (L.) et Leclerc (C.). *Arte de la lengua de los Indios Baures de la provincia de los Moxos, conforme al manuscrito original del P. Antonio Magio de la Compañia de Jesus* (*Bibliothèque linguistique américaine*, t. VII, Paris, 1880), p. 4-5.

2. Marban (Padre Pedro). *Arte de la lengua Moxa con su vocabulario y cathecismo compuesto por el P. , publicado de nuevo por Julio Platzmann*. Edición facsimilar. Leipzig, 1894, p. 11-12.

3. Leclerc et Adam. *Arte de la lengua de los Indios Antis*, *op. cit.*, p. 46-47.

haut Xingú où nous avons signalé sa présence. Nous devons toutefois noter qu'en Baure, en Baniva et aussi en Kampa[1], ce même préfixe exprime la relation possessive de la troisième personne :

ma tête, *n-dősie*,	sa tête, *i-dősie sōsáha* (A_{14}),
mon nez, *nő-yapa*,	son nez, *i-yapa tẽtáha* (A_7),
mon visage, *nu-poro*,	sa poitrine, *i-chopinegi* (A_1).

Suffixes. — L'étude des divers substantifs de notre vocabulaire permet de mettre en évidence l'existence d'un certain nombre de suffixes en Saraveka. Leur signification nous a échappé jusqu'ici, mais il est possible qu'au cours de nos études ultérieures sur les langues arawak, nous parvenions à en préciser le sens. Pour le moment, nous nous contenterons d'en dresser la liste :

Suffixe *-ku*, *-ko*, *-xu* :

no-xiña-ku, bouche,
nu-čepa-ku, nez,
na-heče-ko, jambe,
e-taha-ku, ventre,
e-če-ku, vulve,
i-nikiana-xu, anus,
ni-nivakeče-xu, barbe,
nu-huata-xu, poignet[2].

Suffixe *-ri* :

nu-ičuta-ri, front,

1. Leclerc et Adam. *Arte de la lengua de los Indios Antis*, *op. cit.*, p. 25.

2. Ce suffixe se retrouve nettement en Mehinakú, en Waurá, en Kustenaú, et en Yaulapiti :

gorge	*nu-piuna-ku* (A_{41}), *nu-rhinyure-ku* (A_{42})
narine	*nu-kiria-ko* (A_{17}-A_{41})
trou auditif	*nu-tuluna-ko* (A_{17}-A_{41}), *nu-tuluna-go* (A_{39}), *nu-tinaku-le-ku* (A_{42})
paume de la main	*nu-rẑikuta-ko* (A_{17}), *nu-rẑikuta-go* (A_{39}), *nu-irikuta-ku* (A_{42})
plante du pied	*nu-kiδapata-ku* (A_{17}), *nu-kirẑapata-ku*, *nu-kitsapata-ko* (A_{41}), *nu-kirẑapata-gu* (A_{39}), *nu-tirẑáviza-ku* (A_{42})
avant-bras	*nu-anatota-ko* (A_{17}), *nu-anazata-ku* (A_{41})
poitrine	*nu-panata-ko* (A_{17}-A_{41}), *nu-panata-ku* (A_{39})
fesse	*nu-pununa-ko* (A_{39})
ventre	*nu-muruta-ku* (A_{42})
main	*nu-iri-ko* (A_{42})
poil du pubis	*ni-apĩ-ku* (A_{17} .

kunuta-ri, cheville,
nu-čima-ri, épaule,
na-iki-ri, dent,
no-toho-ri, fesse,
e-kahu-ri, genou,
no-xéhéču-ri, talon,
e-nahiču-ri, bec [1].

Suffixe *-xi*, *-xe*, *-x* :

i-čua-xi, menton,
nu-nihi-xe, oreille,
e-naha-xé, os,
nu-taha-xi, sourcils,
e-xarati-x, sein [2].

Suffixe *-ñe*, *-ne* :

i-vihi-ñẽ, cœur,
e-noho-ñe, intestins,
e-zodsa-ne, sang,
e-zohoné niki-nẽ, vessie,
no-ni-ñẽ, langue [3].

Les suffixes précédents semblent spéciaux aux mots désignant les parties du corps de l'homme et des animaux. Ceux qui suivent ne se rencontrent que dans les mots désignant des plantes ou des animaux :

1. Ce suffixe est fréquent en Paressí :

na-ikú-li, dent
nu-sevi-ri, tête
nu-táu-li, sourcils
nu-kau-li, genou
e-taku-re, foie
e-naši-ri, estomac,
etc... etc...

2. Ce suffixe existe en Paressí sous les formes voisines de *-he*, *-hi*, *-se* :

nu-tini-he, oreille
nu-nini-se, langue
no-tarada-hi, gorge
nu-toda-se, ombilic
nu-kasa-he, jambe
nu-kisi-hi, orteil,
etc... etc...

3. Nous n'avons trouvé en Paressí qu'un seul exemple de ce suffixe :

no-iltimara-nẽ, sang.

Suffixe *-huari, -huare.*

Ce suffixe, dont nous avons déjà signalé l'existence en Otukè et dans un certain nombre de langues arawak de Bolivie [1], existe en Saraveka dans les noms suivants :

bois, forêt, *paka-huari* (*paka*, paille),
effraie, *sihi-huare* (*sihi*, duc ñacurutu),
caïman, *ari-huari*,
cigale, hélater, *tu-huari*,
libellule, *ukaxi-huare*,
cigogne, aigrette, *kozozo-huare*.

Suffixe *-arebasate.*

Ce suffixe aurait, d'après d'Orbigny, la signification de « des bois, sylvestre ».

pécari, *imiaxare-arebasate* (*imiaxare*, cochon),
poule d'eau, *hune-arebasate*,
loutre, *one-arebasate*,
fourmilier, *mono-arebasate*,
chat, *dahi-arebasate*.

Suffixe *-menari, -menare* :

rat des bois, *matore-menari* (*matohore*, didelphe),
ara, *aru-menare*,
perroquet sey, *huaru-menare*.

Suffixe *-huasate*:

la campanilla (oiseau), *uruxu-huasate* (*uruxu*, hocco),
rat des maisons, *matore-huasate* (*matohore*, didelphe).

Suffixe *-dare*:

glouton, *maxine-dare*,
moufette, *kanoobe-dare*,
petit faucon, *ahihi-dare-dsani* (*ahihi*, oiseau).

Pronoms. — La liste des pronoms est incomplète :

je, *nato*,	nous, *avi*,
tu, *itin*,	vous, ?
il, *ècèče*,	ils, ?

1. DE CRÉQUI-MONTFORT et RIVET. *Le groupe Otukè, op. cit.*, p. 324.

Elle suffit toutefois à montrer que le pronom de la première personne est beaucoup plus près des formes usitées en Paressí et dans les langues du haut Xingú que de celles en usage dans tous les autres dialectes arawak, notamment dans les dialectes de Bolivie. Le fait apparaît avec évidence dans notre vocabulaire comparatif.

Adjectifs. — Un certain nombre d'adjectifs nous sont donnés avec le suffixe *-kahi* :

propre, *ukara-kahi*,
dur, *itohe-kahi*,
triste, *azaze-are-kahi*.

A en juger par l'expression *matse-kahi*, je vais bien (sans doute : moi-bien), ce suffixe pourrait avoir le rôle d'un pronom personnel de la 1re personne.

Deux autres suffixes nous sont attestés par un plus grand nombre d'exemples, ce sont les suffixes *-či*, *-če*, *-ečе*, *-iče* et *-xari*, *-xare*, *-yare*, *-yari*, *-iare*, *-zari*, *-sāri*, *-arihi* :

Ex. : blanc, *okara-ečе*, maigre, *kia-xare*,
rouge, *nota-ečе*, avare, *nana-zari*,
sale, *kamaru-ečе*, grand, *eza-yare*, *eda-iāre*,
mauvais, *iniki-či*, sain, *kahe-xari*,
beaucoup, *kavih-iče*, malheureux, *kinhabe-sāri*,
gras, *sohua-ečе*, sot, *maipa-xari*,
ivre, *eka-če*, malade, *kavepare-arihi*.

Le premier de ces suffixes n'est autre que l'équivalent de la désinence *-če*, qui, en Moxo, sert à former des superlatifs :

je suis bon, *nu-uri*, il est très bon, *e-uri-če*,
doux, *titibe*, très doux, *e-itibe-če*[1].

Nous en avons la preuve dans l'exemple suivant fourni par notre vocabulaire :

loin, *tekumana* ; très loin, *tekumana-ače*.

Quant au suffixe *-xare*, nous croyons qu'on peut l'identifier avec le suffixe *-kari*, *-ari*, qui, en Baure, indique « la coutume, l'habitude, le métier, la nature ou la tendance naturelle », et qui a pour équivalent en Kampa le suffixe *i-ngari* :

Baure : *epena-kari*, mortel,
emohi-kari, corruptible,

1. Marban, *op. cit.*, p. 112.

Baure : *era-kari*, buveur,
iscini-ari, chasseur de tigres,
kative-kari, sujet à la maladie, etc... etc... [1]

Kampa : *çhui-ngari*, qui a coutume de fuir [*çhi-e*, fuir] [2].

Diminutifs et augmentatifs. — En Baure, le suffixe *-čane* joue le rôle d'un superlatif :

je suis très triste, *ni-pomoine-čane*,
très blanc, *katipakana-čane*,
très loin, *obeire-čane* [3].

En Kampa, nous rencontrons la forme équivalente *-čini* :

kačingari, froid ; *kačingari-čini*, très froid [4].

Nous retrouvons très nettement ce suffixe en Saraveka sous les formes voisines de *-tzani*, *-tsani*, *-dsani*, *-čani*, qui paraissent indiquer la petitesse, l'exiguïté :

tekore-tzani, près,
nikare-čani, petit,
imiae-tsani, garçon, enfant mâle,
ahihi-dare-dsani, petit faucon [5].

Nous sommes tentés de donner la signification d'un augmentatif au suffixe *-axi*, qui nous est attesté par les deux exemples suivants :

na-ikiri-axi, molaires (*na-ikiri*, dent),
nu-kaxi-axi-če, pouce.

Négation. — Dans un grand nombre de dialectes arawak, la négation est indiquée par la préfixation de *ma-*, *me-*, *mo-* :

Baure :

sans honte, *ma-teynera*,
celui qui ne boit pas, *me-rana*,
innombrable, *mo-yoničokore* [6].

1. Adam et Leclerc. *Arte de la lengua de los Indios Baures*, *op. cit.*, p. 46.
2. Leclerc et Adam. *Arte de la lengua de los Indios Antis*, *op. cit.*, p. 22.
3. Adam et Leclerc. *Arte de la lengua de los Indios Baures*, *op. cit.*, p. 43.
4. Leclerc et Adam. *Arte de la lengua de los Indios Antis*, *op. cit.*, p. 20.
5. Nous retrouvons encore ce suffixe dans le mot qui signifie « mère » *mamazu-dzani* ; mais on peut se demander si ce mot ne peut pas plutôt être décomposé en *mama*, « mère » dans un grand nombre de langues indiennes, et en *ezodsane* « sang ».
6. Adam et Leclerc. *Arte de la lengua de los Indios Baures*, *op. cit.*, p. 25.

Moxo :

je ne peux pas, *nu-mo-ituko* (je peux, *ni-tuko*),
sans maison, *mo-peno-re*,
sans fils, *mo-čixča-re* [1].

Arrouague :

ma-ssa-n, n'avoir pas d'enfant (*ussa*, enfant).

Goajiro :

ma-shein, n'avoir pas de vêtement (*shein*, vêtement).

Maipure :

ma-àrrute-ni-ka-na, je n'ai pas de vêtement.

Kampa :

ma-gime-ro, veuve (*gime*, mari),
a-ma-yempite, être sourd, *ma-yempite*, ne pas entendre, désobéir (*a-yempite*, ouïe) [2].

Nous croyons retrouver en Saraveka un procédé semblable. Ce serait le préfixe *ma-* (forme raccourcie de *mača*, non) qui marquerait la négation, d'après les quelques exemples suivants :

sot (qui ne sait pas), *ma-ipa-xari*,
aveugle (qui ne voit pas), *no-ma-nokaezehoma*,
sourd (qui n'entend pas), *ma-napaxure*,
long (qui n'est pas petit), *ma-xarečetoe*.

Nous retrouvons d'ailleurs ce préfixe, sous une forme moins écourtée il est vrai, dans une expression nettement négative :

je ne veux pas, *ma-ičа-noxaxari* (*areaka-noxaxari*, je veux).

Verbes. — L'étude des formes verbales de notre vocabulaire ne fournit que très peu d'indications sur la conjugaison.

Un certain nombre de ces formes verbales sont précédées du préfixe *no-*, *ni-* :

chanter, *no-zéčča*,
donner, *no-zetahani*,
pêcher, *no-honaxari*,
rire, *ni-išare*.

1. Marban, *op. cit.*, p. 72, 95.
2. Leclerc et Adam. *Arte de la lengua de los Indios Antis, op. cit.*, p. 9.

Bien que ces verbes nous soient donnés comme étant à l'infinitif, il est certain qu'ils sont à la première personne de l'indicatif présent ; le préfixe *no-*, *ni-*, n'est, en effet, que le pronom personnel bien connu des langues arawak. D'ailleurs, le court texte de Weddell nous en fournit la preuve par l'exemple suivant :

nu-bīīm	*n-ĭča*
mon-cœur	je-donne.

et, d'autre part, dans le vocabulaire même de d'Orbigny, nous retrouvons ce préfixe dans les deux cas suivants :

je veux, *areaka no-xaxari*,
je ne veux pas, *maiča no-xaxari*.

Notre vocabulaire renferme les formes suivantes à l'impératif :

apporte ! *i-venemaniha*,
chemine ! *i-una*,
couche-toi ! *i-xipiaxari*,
donne-moi ! *i-čamunazihi*,
lève-toi ! *i-iñapa*,
regarde ! *i-čaene*,
prends ! *kača*,
viens ici ! *ašena*.

Quoique les deux derniers exemples fassent exception, il semble donc que l'impératif soit formé d'une façon assez régulière par préfixation de *i-*. Nous devons toutefois remarquer qu'un assez grand nombre de verbes nous sont donnés par d'Orbigny à l'infinitif avec ce même préfixe et que pour l'un d'eux, le verbe « pleuvoir », l'emploi de l'impératif ne saurait s'expliquer :

dormir, *i-tiemeka*,
manger, *i-nihiča*,
parler, *i-mema*,
payer, *i-kiahe akita*,
pleurer, *i-kiaza*,
pleuvoir, *i-yanazaka*,
tuer, *i-vianikitene*,
uriner, *i-yakaha*.

Nous serions donc plus disposés à voir, dans ce préfixe, le préfixe de la 3me personne, conformément à ce que l'on observe dans deux dialectes arawak, le Kampa et le Piapoko :

Kampa : j'arrache, *nu-tzoque*, il arrache, *i-tzoque*,
Piapoko : je vais, *nu-akaua*, il va, *i-akaua* [1].

Le seul suffixe verbal, dont notre liste puisse nous donner l'indication, est le suffixe *-xari* que nous retrouvons dans trois formes verbales seulement :

pêcher, *no-hona-xari*,
je veux, *no-xa-xari*,
couche-toi ! *i-xipia-xari*.

En terminant cette brève esquisse grammaticale du Saraveka, nous signalerons le fait que *x* ou *h* correspondent souvent dans ce dialecte à *p* ou *b* dans les autres dialectes. Il en est de même en Paressí et, comme l'a signalé Koch-Grünberg, en Yavitero [2].

abeille	*maxa-hinė* *mắha* (A_{13}) *maha* = miel (A_{45})	*mắba*, *mắpa* (A_{14}-A_{10}), etc...
capricorne	*ataxari* *toxari* = carapato (A_{13})	*tuppari*, *tubări*, *tubăli* (A_7), *tsắparu* = scolopendre (A_6)
feuille	*ataxana*	*atabana* (A_{14}), etc...
os	*e-nahaxé* *nu-náhe* (A_{45})	*nu-napi*, *i-napi* (A_{42}), *a-napi* (A_{41}), *inapü* (A_{39}), *iyapi* (A_{50})
pénis	*i-tíhiyu*	*na-tíbiku* (A_{32})
perroquet	*aharu*	*abắru* (A_8)
pierre	*ehexa*	*(i)ípa* (A_8), etc...
poisson	*koxahe* *kohása* (A_{45})	*kupati* (A_{17}-A_{39}-A_{41}), *kubati* (A_{42}), *kobắti*, *kobáti*, *kubbati*, *kubati* (A_{14}).
pouce	*nu-kaxi-axiče* *nu-káhe* = main (A_{45}) *no-kāhāhi* = main (A_{13})	*nu-kabi* = main (A_{14}), *nu-kápi* = main (A_9), etc...
tique garrapata	*koxore* *kohere* (A_{45})	*kúbari* = garrapata (A_{50}), etc...

* * *

En résumé, comme l'avait deviné Brinton à l'aide de documents tout à

1. Leclerc et Adam. *Arte de la lengua de los Indios Antis*, *op. cit.*, p. 5, 7.

2. Koch-Grünberg (Theodor). *Aruak-Sprachen Nordwestbrasiliens und der angrenzenden Gebiete* (*Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. XLI 3e série, t. XI), 1911, p. 33-153, 203-282), p. 265-266.

fait insuffisants, le Saraveka est bien, lexicographiquement et grammaticalement, une langue arawak.

Co-dialecte du Paressí, ses affinités lexicographiques sont nettes surtout avec les langues du nord de l'Amazone d'une part, avec celles du haut Xingú de l'autre. Par contre, elles sont beaucoup plus lointaines avec les dialectes arawak boliviens. Tout porte donc à croire que les Saraveka sont les représentants d'une invasion postérieure à celle qui conduisit les Moxo, les Baure, etc... dans la même région.

I

VOCABULAIRE [1].

abeille	*maxahinè* [cf. cire, miel]
acccoucher	*kal'adi*
agouti	*ekeš* [cf. paca]
anus	*i-nikianaxu*
appelle !	*itiaka*
apporte !	*iven-emaniha*
araignée	*matoherena*
arc	*ečote*
argile	*kamehe*
ascarides	*kozozohe*
aujourd'hui	*are akañe*
avant-bras	*nu-kahano*
avare	*nana-zari*
aveugle	*nomanoka ezehoma*
banane	*ako*
barbe	*ni-niva kečexu*
beau	*nahičepani*
beaucoup	*kavihiče*
bec	*e-nahičuri*
blanc	*okara-eče* [cf. propre]
blatte	*kutixahe*
bois, forêt	*paka-huari* [cf. prairie]
bois à brûler	*atinačane*
bouche	*no-xiñaku*

1. Pour notre notation phonétique, cf. DE CRÉQUI-MONTFORT et RIVET. *Le groupe Otukè*, *op. cit.*, p. 318, note 2.

bras	*e-kahano*
cabiai	*huhuri*
cacique	*amoore*
caïman	*arihuari*
calebasse	*atatari* [cf. citron]
canne-à-sucre	*ihivia*
capricorne (insecte) (*Cerambyx*)	*ataxari*
cerf guazu pyta	*uke uke*
cerf guazu pucu (*Cervus paludosus*)	*aktixo*
cerf guazu ti (*Cervus campestris*)	*tayetara*
cerf guazu bira (*Cervus simplicicornis*)	*azama ečeku* [cf. jambe]
cervelle	*no-kače ezi*
ceux-là	*enenaiña*
chanter	*nozéčča*
chat	*dahi-arebasate*
chat ocelot (*Felis pardalis*)	*okaxi*
chat heyra	*huariče*
chauve-souris	*maxieče*
chemine !	*iuna*
chenille	*mureke*
cheveu	*i-tihi* [cf. poil]
cheville	*kunutari*
chicha	*iveheču*
chien	*šišare*
ciel	*enopa*
cigale	*tuhuari* [cf. hélater]
cils	*no-zovivi*
cire	*maxiñe-xé* [cf. abeille, miel]
citron	*atatahari* [cf. calebasse]
citrouille	*siviahare*
coati (*Nasua*)	*kaaxi* [cf. fourmilier tamanoir]
cobaye	*kurukuru*
cochon domestique	*imiaxare*
cœur	*i-vihiñč*
cornes de cerf	*e-doaba*
côtes (os)	*e-xarati* [cf. sein]

coton blanc	*konohe*
coton fauve	*kunuha*
cou	*nu-xiiñu*
couche-toi !	*ixipiaxari*
coude	*e-kahano-ičė*
couguar	*huašure* [cf. loup rouge]
(*Felis concolor*)	
court	*ixikotoka*
crabe d'eau douce	*ičato*
crapaud	*katorore*
cuisse	*e-xohena*
danser	*šuripa*
demain	*mokani*
dents incisives	*na-ikiri*
dents molaires	*na-ikiri-axi*
didelphe	*matohore*
doigts	*nu-huatukupi*
donner	*nozetahani*
donne-moi !	*ič̆a-munazihi* ou *ič̆a-numazihi*
dormir	*itiemeka*
dos	*no-xarahapi*
dur	*itohekahi*
eau	*une*
écureuil gris	*huaxihuaši*
enfant mâle	*imiae-tsani* [cf. garçon]
enfant femelle	*huakuukaiš*
épaule	*nu-čimari*
épine	*ohove*
étoile	*eno-eče*
face	*nu-išu*
femme	*akuneču*
fer	*darikahi*
fesse	*no-tohori*
feu	*tikiahi*
feuille	*ataxana*
fille (opposé à garçon)	*imiananeču*
fille (opposé à fils)	*nu-nituxăru*
fils	*nu-tečexari*
flèche	*maxi*
fleur	*exaivi*
force	*itoaxare kari*

fourmi	*aribiš*
fourmilier tamandua	*mono-arebasate*
fourmilier tamanoir	*kaxi* [cf. coati]
fourmilière	*kaharu*
front	*nu-ičutari*
fruit	*etari*
garçon	*imiaė-tsani* [cf. enfant mâle]
genou	*e-kahuri*
glouton taïra	*maxinedare*
graine	*ehe*
grand	*eza-yare*
gras, grasse	*sohuaeče*
grenouille	*uruhuru*
grillon	*huahu*
guêpe à miel	*aniña*
haricots	*karaiñahe*
hélater	*tuhuari* [cf. cigale]
herbe	*hana*
homme	*ečeena*
iguane	*zooxo*
il	*ečeče*
intestins	*e-nohoñe*
iule	*kuruhe*
ivre	*ekače*
jaguar (*Felis onça*)	*itiñe*
jambe	*na-hečeko*
je	*nato*
jeune	*inipia iniyaši*
joue	*nu-naapa*
jour	*kahame* [cf. soleil]
lac, lagune	*une anaku*
laid	*karai-tuhe*
lampyres	*ukanaeče*
landes de poux	*enee-na* [cf. œuf]
langue	*no-niñė*
lapin tapiti	*amohoho*
lève-toi !	*iiñapa*
lézard	*zanaharu*
libellule	*ukaxihuare*
loin	*tekumana*

très loin	*tekumana-ače*
long	*maxarečetoe*
loup rouge (*Canis jubatus*)	*huašure* [cf. couguar]
loutre	*one-arebasate* [cf. poule d'eau]
lumière	*ohaepari*
lune	*kače*
maigre (masc. et fém.)	*kia-xare*
paume de la main	*anikiči*
maïs	*kozeheo*
maïs jeune (*chocllo*)	*koze oranaha*
maison	*ahi*
malade	*kavepare arihi*
manger	*inihiča*
manioc	*ketehe*
mauvais	*inikiči*
méchant	*oitiakaeče*
mentir	*čoiñe*
menton	*nu-čuaxi*
mère	*mama-zudzani* [cf. sang]
miel	*maxinė* [cf. cire, abeille]
mollusques :	
anodontes et mulettes	*oveeče*
ampullaires	*kutezo*
hélices	*kusiru*
montagne	*uti*
mouche	*ičuxuru*
mouche marehui	*ičuru mari*
moufette (*Mephitis*)	*kanoobedare*
moustique	*ahazu*
musique	*iriiritaparena*
narines	*uu-čepahaku*
nez	*nu-čepaku*
noir	*tapañahata*
nombril	*e-narani*
non	*mača*
nous	*avi*
nuit	*zahahi*
œil	*no-he*
œuf	*e-nehe*
oiseau	*ahihi*

la campanilla	*uruxu-huasate* [cf. hocco]
canard musqué	*oxaču*
canard	*oxaču-zamari*
kamichi huppé (*Palamedea*)	*akaha zaoeni*
jacana (*Parra*)	*akahaka*
perroquet amazône	*aharu*
cormoran nigaud	*maxare-četohe inore* [cf. ibis de Cayenne, long]
poule d'eau	*hune-arebasate* [cf. loutre]
ibis de Cayenne	*maxare-četohe nahečuri* [cf. cormoran nigaud, long]
spatule rose (*Platalea*)	*zutaxare*
tantale (*Tantalus*)	*aričaitue*
jabiru (*Ciconia mycteria*)	*aričaitue*
cigogne	*kozozohuare*
aigrette	*kozozohuare*
héron roux	*uraxare*
autruche	*oreheč*
tourterelle yeruti	*huazuhueču*
tourterelle pecui	*kunahuaru*
pigeon	*araxaxa*
perdrix	*mazumeču*
hocco (*Crax*)	*uruxu* [cf. ani des savanes]
todier (*Todus*) ou jacamar vert	*huasihuaka*
perruche	*ezohe*
perroquet sey	*huaru-menare*
ara bleu et jaune	*aru-menare*
ara rouge (*Macrocercus Macao*)	*aru-menare*
toucan toco (*Rhamphastos Toco*)	*kanohače*
ani des savanes (*Crotophaga ani*) et des palétuviers	*uruxuxu* [cf. hocco]
pic	*iyodore*
martin-pêcheur (*Alcedo* sp.)	*karakara-eče*
coq	*akača*
poule	*akačakača* [cf. grand caracara]

mot-mot (*Prionites*)	*parahuaxare*
oiseau-mouche	*maxehehe*
pie	*huarakahi*
troupiale chopi (*Icterus* sp.)	*oke oke ič̣a-eč̣e* [cf. cacique matico]
cacique matico	*oke oke* [cf. troupiale chopi]
cacique tojo	*karikari*
engoulevent (*Caprimulgus*)	*mahumeč̣ahi*
hirondelle	*ahihi-disani* [cf. oiseau]
petit faucon	*ahihi-dare-dsani* [cf. oiseau]
fournier (*Furnarius rufus*)	*kahanapare*
petit duc (*Scops choliba*)	*aritiaka-eč̣e*
effraie (*Strix perlata*)	*sihi-huare*
duc ñacurutu (*Bubo magellanicus*)	*sihi*
pérénoptère aura (*Cathartes aura*)	*maripihure*
grand caracara (*Polyborus vulgaris*)	*akačakača* [cf. poule]
pérénoptère urubu (*Cathartes urubu*)	*akaso*
roi des vautours (*Sarcoramphus papa*)	*akaso amoore* [cf. cacique]
oncle	*kokore-ixi* [cf. père]
ongles	*no-xauti*
ongles des pieds	*nu-xauti*
orange	*karexekahi*
oreille	*nu-nihixe*
orteil	*nu-kinupava*
os	*e-nahaxé*
oui	*ičike*
paca	*ekeš* [cf. agouti]
paille, foin	*paka* [cf. prairie]
paille de maïs	*koze otata* [cf. maïs]
palmeraie	*urukuri*
palmier totai	*takure*
palmier motacu	*kašaxo*
palmier carundaï	*urukurišu*
palmier cuci	*ahame*

papillon	*suti*
paresseux (animal)	*huasihuàka*
parler	*imema*
patate douce	*kače*
payer	*ikiahe akita*
peau	*i-nihivia* [cf. poils du pubis]
pécari	*imiaxare-arebasate* [cf. cochon]
pêcher	*nohonaxari*
père	*kokore*
petit	*nikare-čani*
peu	*axoretari*
pierre	*ehexà*
piment	*otzotzo*
plante du pied	*nu-kiñupi*
pleurer	*ikiaza*
pleuvoir	*iyanazaka*
plumes	*i-kanu*
poignet	*nu-huataxu*
poil	*i-tihi* [cf. cheveux]
poils du pubis	*i-nihivia* [cf. peau]
poisson	*koxahe*
bagre surubi (*Platystoma* sp.)	*kureče*
bagre	*kumaviče*
anguille	*ieče*
palometa	*ičaare*
raie armée des rivières	*iña*
poitrine	*no-hetipi* [1]
porc-épic	*mururu*
se porter :	
comment te portes-tu ?	*areaka imiatze-ma*
je me porte bien	*matse-kahi*
pou de tête	*inehe*
pou garrapata	*orehehe*
pouce	*nu-kaxi-axi-če*
pourri	*ezetene*
prairie	*paka* [cf. paille, foin]
prends !	*kača*
près	*tekore-tzani*
propre	*ukarà-kahi* [cf. blanc]

1. *atiyba, atiy, j-atii* = épaules (Tupi-Guarani).

puce pénétrante	*huazoana*
punaise	*huakoheče*
quand	*kunakihiče*
rainette	*huarakaka*
rat taupe	*sičohoho*
rat des maisons	*matore huasate* [cf. souris]
rat des bois	*matore menari*
regarde !	*ičaene*
renard tricolore	*abaduru*
rien	*huani*
rire	*niišare*
rivière	*une-ezayare* [cf. eau, grand]
riz	*ehedo*
rosée	*kazahana*
rouge	*notaeče*
sable	*katexe*
sain	*kahe-xari*
sale	*kamarueče*
sang	*ezodsane*
sauterelle	*iče*
scarabée des bois	*okooko*
scolopendre	*karaiaraani*
scorpion	*kotaheče*
sein	*e-xaratix* [cf. côte]
sel	*aroxe*
serpents :	
crotale	*kačiči iñetu*
orvet et amphisbène	*sehehure*
boa	*uhuvi*
couleuvre	*mazumiču*
singe	*irikiki*
alouate rouge (*Stentor*)	*iče*
alouate noir (*Stentor*)	*iče*
callithrix lion	*kanoače* [cf. toucan toco]
maquis nocturne	*kanuače*
soif	*ičaru*
soleil	*kahame* [cf. jour]
sot	*maipa-xari*
sourcil	*nu-tahaxi*[1]
sourd	*manapaxure*

1. *dajahi* = cheveux (Chicriaba).

souris des maisons	*matore huasate* [cf. rat des maisons]
spectre (insecte) (*Phasma*)	*huaxiče* [cf. termite]
tabac	*ače*
talon	*no-xéhéčuri*
taon	*išohohe*
tapir	*kuti* [1]
tatou géant (*Dasypus gigas*)	*marahure*
tatou encoubert (*Dasypus sexcinctus*)	*marahure*
tatou peba	*ivete*
tatou 3 bandes	*arahaha*
termite	*huaxiče* [cf. spectre]
terre	*ixihi*
testicules	*e-nehe* [cf. œuf]
tête	*no-heve*
tique garrapata	*koxore*
tonnerre	*kišeevexari*
tortue de terre	*korezahuaku*
tortue d'eau douce	*anikahiñure*
triste	*azaze arekahi*
tu	*itin*
tuer	*ivianikitene*
uriner	*iyakaha*
vase	*uniiñi*
veine	*ezohuara*
viens ici !	*ašena*
vent	*kavihiena*
ventre	*e-tahaku*
ver (asticot)	*murike xaru*
verge, pénis	*i-tihiyu*
vessie	*e-zohoné nikiné*
vieux	*vuči-xari*
voleur	*oxatače*
je veux	*areaka noxaxari*
je ne veux pas	*maiča noxaxari*
vulve	*e-čeku*
un	*atia*
deux	*iñama*

1. *kutó* (Chicriaba).

trois	*anahama*
quatre	*azarakapa*
cinq	*arapiaiče*[1]
dix	*iñama no-kaxixi* = deux mains
vingt-cinq	*arapiaiče no-kaxixi* = cinq mains

II

TEXTE.

(Chant sarabeka recueilli par Weddell).

Nu-bīim	*n-ĭča*	*umadea*	*taneštupa*	*evareūri*[2].
mon-cœur	je-donne		de-Dieu	au-nom
Naatro	*kinhabe-sāri*	*mačakūa*	*kāna*	*numamūne*[3].
Moi	malheureux	personne		
Tapičako	*naneštupa*	*eda-iāre*	*menadīi*[4].	
	Dieu	grand	pour-moi (?)	

1. D'après d'Orbigny, ces cinq noms de nombre correspondent au nom des divers doigts de la main : *atia* = pouce; *iñama* = index ; *anahama* = médius ; *azarakapa* = annulaire ; *arapiaiče* = auriculaire. Il nous a donné cependant un autre mot pour « pouce » : *nu-kaxi-axi-če*.

2. Traduction libre : Je te confie mon cœur au nom du Tout-Puissant

3. Je suis malheureux et personne n'a pitié de moi

4. Cependant Dieu est grand pour moi

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

SÉANCE DU 4 MARS 1913.

PRÉSIDENCE DE M. VERNEAU, VICE-PRÉSIDENT.

M. H. Vignaud, légèrement grippé, s'excuse de ne pouvoir assister à la séance.

Lecture est donnée du procès-verbal de la dernière séance qui est adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres élus dans la dernière séance, comme membres du conseil, membres de la commission de publication, membres d'honneur, membres titulaires et membres correspondants. Elle comprend également une lettre d'excuse de M. de Charencey, et une lettre de démission de M. Bénazet. Cette démission est acceptée.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Baessler-Archiv, t. IV, 1913 ; — *Bulletin du parler français au Canada*, vol. XI, 1913, n° 5 ; — *Bulletin of the american geographical Society*, vol. XLV, 1913, n°1 ; — *Canadienne (la)*, vol. XI, n° 2, 1913 ; — *Current anthropological literature*, vol. I, n° 3, 1912 ; — *Gazeta de los museos nacionales (Caracas)*, t. I, n° 6, 1912 ; — *Journal of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, second series, vol. XV, 1912 ; — *Journal of the royal anthropological Society of Great Britain and Ireland*, vol. XLII, 1912 ; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, vol. XLII, fasc. 5-6, 1912 ; — *Renacimiento (Buenos Aires)*, t. XI, n° 10, 1913 ; — *Revista del Museo de la Plata*, vol. XVIII, 1911-1912 ; — *Revue anthropologique*, vol. XXIII, n° 2, 1913 ; — *Ymer*, fasc. 4, 1912 ; — *Zeitschrift für Ethnologie*, vol. XLIV, fasc. 6, 1912.

Charencey (de). *Histoire légendaire de la Nouvelle-Espagne* (*Journal de la Société des Américanistes de Paris*, t. VIII et XI) ; — Hrdlička (Aleš). *Remains in eastern Asia of the race that peopled America* (*Smithsonian miscellaneous collections*, vol. 60, n° 17, 1912) ; — Rodriguez (L. A.). *Estudio geográfico, histórico, etnográfico, filológico y arqueológico de la República de El Salvador en Centro-América*. México, 1912 ; — Wissler (Clark). *North american Indians of the Plains* (*Handbook series, n° 1*), New-York, 1912 ; — *XVIIe Congreso internacional de Americanistas*. México, 1912.

M. T. Maler, de passage à Paris, a bien voulu montrer et commenter à la Société une magnifique collection de photographies d'un grand nombre de ruines du

Yucatan, photographies qu'il a exécutées au prix de difficultés considérables. Elles ont été faites dans le Peten, le haut Usumatsintla et le Yucatan du Nord. A propos de chacune de ces vues, M. Maler fournit aux membres de la Société de précieuses indications et des détails du plus haut intérêt. De vifs applaudissements prouvent à l'explorateur combien cette promenade parmi les ruines de l'architecture maya a été appréciée de ses auditeurs.

A la suite de cette communication, M. le docteur Capitan présente une série importante de dessins relevés par M. Maler sur les parois des anciens monuments, et une réduction fort bien dessinée de la grande fresque de la bataille de Chichen.

Au cours de la séance, ont été nommés membres titulaires, à l'unanimité :

MM. Nemours Auguste, L. Deglatigny et R. P. Fabo.

La séance est levée à 6 heures et demie.

SÉANCE DU 1er AVRIL 1913.

Présidence de M. H. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend des lettres de remerciement des membres titulaires élus dans la dernière séance.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Archeological Institute of America ; *the School of american archeology*, Bull. 5, 1913 ; — *American anthropologist*, vol. XIV, n° 4, 1912 ; — *Anales del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia* (*México*), t. IV, nos 5-6, 1912 ; — *Anthropos*, vol. VIII, 1913, n° 1 ; — *Boletin de la Biblioteca nacional de México*, vol. IX, 1912, n° 2 ; — *Boletin del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, t. II, 1912, n° 5 ; — *Id.* (*Anexo*), 1911-1912 ; — *Boletin de los trabajos de la comisión central para la extinción de la langosta*, t. I, 1912, nos 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 ; — *Bulletin du parler français au Canada*, vol. XI, 1913, n° 6 ; — *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, VIe série, t. III, 1912, nos 5 et 6 ; — *Bulletin of the american geographical Society*, vol. XLV, 1913, n° 2 ; — *Canadienne* (*la*), vol. XI, 1913, n° 3 ; — *Gaceta de los museos nacionales*, t. I, 1913, n° 5 ; — *Las publicaciones del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, 1912 ; — *Reglamento especial de la inspección de permanencia de la policia nacional*, Bogotá, 1912 ; — *Renacimiento*, t. XI, 1913, n° 11 ; — *Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, 5e série, vol. XXI, 1913, nos 7, 10 ; — *Revista de la Academia colombiana de jurisprudencia*, t. III, 1912, nos 28-29 ; — *Revista postal y telegráfica* (Bogotá), t. I, 1912, nos 4, 9, 10 ; — *Revista de la policia nacional* (Bogotá), t. I, 1912, nos 5, 6 ; — *Revista del archivo general administrativo, Montevideo*, 1887, vol. I, II ; — *Revue anthropologique*, vol, XXIII, 1913, n° 3 ; — *Skrifter utgifna af Kungl. humanistiska Vetenskaps-samfundet, Uppsala*, t. XIV, 1913.

Chamberlain (A. F.). *The linguistic position of the Paiumwa Indians of South America* (ext. d'*American anthropologist*, vol. XIV, 1912); — Ingram (Y. Van Ness). *A check list of american XVIIIe century newspapers*, Washington, 1912; — Oramas (Luis R.). *Contribución al estudio de la lengua Guajira*, Caracas, 1913; — Id. *Rocas con grabados indigenas entre Tacata, San Casimiro y Güiripa*, Caracas, 1911; — Parra (Ricardo F.). *Para nuestros hijos cuando tengan diez y ocho años*, Bogotá, 1912; — Posada (Andres). *Estudios cientificos*, Medellin, 1909; — Salembier (Louis). *Pierre d'Ailly et la découverte de l'Amérique*, Paris, 1912; — Schuller (Rudolf R.). *Zur Affinität der Tapúya-Indianer des Theatrum Rerum Naturalium Bresiliæ* (extr. de *Internationales Archiv. für Ethnographie*, t. XXI, 1912); — Villanueva (Carlos A.). *La Monarquía en América. La Santa Alianza*. Paris, 1912.

M. T. Maler montre et commente à la Société la suite de sa belle collection de photographies de ruines de l'Amérique centrale. Cette intéressante conférence est aussi appréciée que la première, et le Président remercie chaleureusement notre collègue des explications documentées qu'il a bien voulu fournir sur chacune de ses vues.

M. Rivet parle ensuite de l'influence des civilisations amazoniennes sur le haut plateau andin. Il rappelle que cette opinion a déjà été soutenue par M. Max Uhle, mais il pense qu'au Pérou cette influence ne se manifeste que d'une façon médiate, et que la civilisation amazonienne avait déjà subi une sorte d'élaboration en Équateur avant de pénétrer au Pérou. Comme preuve à l'appui de cette thèse, il insiste sur le caractère de primitivité remarquable de la civilisation équatorienne par rapport à la civilisation péruvienne considérée dans son ensemble.

Revenant ensuite aux preuves que l'on peut invoquer en faveur de l'hypothèse d'une influence amazonienne sur le haut plateau, il cite tout d'abord deux arguments d'ordre linguistique. Les Paltas de la région de Loja parlaient un dialecte jivaro, langue que tout porte à considérer comme appartenant au groupe des langues amazoniennes. L'Uro parlé encore sur les rives du Titicaca et le long du Desaguadero semble présenter des affinités manifestes avec les langues de la Basse-Bolivie, notamment avec celles du groupe Čapakura. L'archéologie apporte à cette thèse un contingent de preuves important. La répartition de certains objets ou de certaines formes d'outils montre en effet avec évidence que leur dispersion s'est faite de l'est à l'ouest, des régions amazoniennes vers les hauts plateaux; on peut citer comme exemples les *pintaderas*, les tambours à signaux, les haches à encoches, les haches à oreilles, les haches à tranchant semi-circulaire, etc...

M. Rivet partage entièrement l'avis de M. Uhle au sujet de l'ancienneté très grande de cette influence amazonienne; il croit comme lui que les populations qui l'apportèrent représentent le substratum ethnique de la Cordillère. A l'appui de cette opinion, il signale le fait que la pipe, si répandue dans toute l'Amérique orientale, ne paraît pas avoir été connue des aborigènes de l'Équateur et du Pérou. L'usage du tabac étant très probablement relativement récent, il pense que les migrations amazoniennes vers la Cordillère remontent à une

époque où cette coutume ne s'était pas encore généralisée parmi les tribus amazoniennes.

M. A. Clerc est présenté comme membre titulaire par MM. Poutrin et Rivet.

La séance est levée à 6 h. 30.

SÉANCE DU 6 MAI 1913.

Présidence de M. H. Vignaud.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Archivio per l'antropologia e la etnologia, vol. XLII, 1912, nos 2-3 ; — *Boletin del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, t. II, nos 6-7 ; *Boletin de la Biblioteca nacional de México*, t. IX, 1913, no 3 ; — *Bulletin of the american geographical Society*, vol. XLV, 1913, nos 3-4 ; — *Id. Index*, vol. XLIV, 1912 ; — *Bulletin du parler français au Canada*, vol. XI, 1913, nos 7-8 ; — *Canadian antiquarian and numismatic Journal (the)*, 3e série, vol. X, 1913, no 1 ; — *Canadienne (la)*, vol, XI, 1913, no 4 ; — *Gaceta de los Museos nacionales (Caracas)*, t. I, 1913, no 8 ; — *Memorias y Revista de la Sociedad cientifica Antonio Alzate*, t. XXVIII, nos 9 à 12 ; t. XXIX, nos 1 à 12 ; t. XXX, nos 1 à 6 ; — *Museum Journal (the)*, vol. III, 1912, no 4 ; — *Revue anthropologique*, t. XXIII, 1913, no 4 ; — *Würtembergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde*, 1912, no 2 ; — *Ymer*, 1913, no 1.

Genaro Garcia. *Documentos históricos mexicanos..... de la Independencia de México*, t. VII, 1910 ; — Lecuna Bejarano (A.). *Anotaciones etnográficas*, 1re partie, Bolivar, 1912 ; — Reiff (Paul F.). *Friedrich Gentz, an opponent of the french revolution and Napoléon. (University of Illinois studies in the social sciences*, 1912).

Le Président annonce que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres vient de partager le prix Loubat entre nos collègues, MM. Beuchat et Berthon. Il leur adresse les félicitations de la Société.

Le Secrétaire annonce le départ pour l'Équateur de M. Chambost, qui se propose d'étudier au point de vue archéologique et au point de vue de l'histoire naturelle la région encore si peu connue de Loja ; le départ de M. H. Beuchat attaché à l'expédition nouvelle de M. Stefannson, et celui de M. Nordenskiöld pour la Bolivie. Il donne également lecture d'une lettre qui lui a été envoyée d'Iquitos par le Dr Reinburg.

M. Désiré Charnay fait une communication sur la ville de Tuloom et son architecture.

La ville de Tuloom est située sur la côte orientale de la presqu'île Yucatèque, presque en face de l'île de Cosumel. Elle a été visitée et explorée par Stephens, qui a dessiné ses monuments à la chambre noire, ce qui rend ces dessins aussi exacts que des photographies.

Cette ville de Tuloom est peut-être la ville la plus intéressante de la péninsule, car elle est la seule qui nous offre des édifices d'architectures différentes et de styles divers : les uns, comme tous les temples et palais toltèques, ont leurs intérieurs formés par des voûtes en encorbellement : la voûte indoue, tandis que, chose absolument unique dans tout le Yucatan, les autres édifices ont à l'intérieur des murs perpendiculaires surmontés de plafonds à angles droits.

Ces édifices nous parlent une langue facile à comprendre : ils nous disent évidemment qu'ils ont été construits par des hommes de races diverses et d'éducation différente : et, par suite, nous recueillons dans cette ville de Tuloom des renseignements et des dates sur les événements et les révolutions qui agitèrent le Yucatan pendant le quinzième siècle.

En effet, cette ville essentiellement moderne se trouve attachée par des liens évidents avec la ville de Mayapan dont il sera parlé tout à l'heure.

A ce propos, un petit mot d'histoire pour mieux faire comprendre ce qui va suivre :

Les traditions et les légendes nous disent que les Toltecs durent abandonner les hauts plateaux du Mexique vers la fin du onzième siècle, pour se diriger vers les provinces de l'Amérique centrale. Ils s'y rendirent en deux bandes : l'une, par Tehuantepec et les rives du Pacifique, pénétra jusqu'à Copan, dans le Guatémala et le Honduras ; l'autre bande suivit les rivages du Golfe, et s'arrêta dans diverses localités, Comalcales, Tula et Culhuacan, qu'on appelle aujourd'hui Palenque et Ocosingo. Puis, elle se divisa à son tour en deux branches ; l'une continua sa route aux bords du golfe jusqu'à Campèche, où elle pénétra dans le Yucatan, tandis que l'autre, remontant l'Usumacinta, où elle fonda des établissements divers, atteignit la lagune de Chaltuna, d'où elle pénétrait, mais par le sud, dans la presqu'île Yucatèque ; là, elle fondait probablement Tikal, Nohbecan, et se réunissait aux Toltecs de la première expédition, qui, entrés par Campèche, occupaient tout le nord de la péninsule.

Les chefs de cette première bande appartenaient à la famille des Tutulxius ; les chefs des derniers arrivés appartenaient à la famille des Cocomes. Ces deux familles vécurent en paix jusqu'aux premières années du quinzième siècle, époque à laquelle le Tutulxiu, siégeant à Mayapan sa capitale, s'empara du pouvoir dans toute la péninsule et obligea les Caciques Cocomes à vivre à sa cour comme de simples sujets.

Combien dura cet état de choses ? De nouveaux documents nous autorisent à le dire, car, à partir de cette époque, nous avons des dates et nous pouvons affirmer que les événements dont nous allons parler se passèrent dès 1450. En effet, les chroniqueurs ecclésiastiques de la conquête nous parlent de Mayapan, de sa prise, de sa chute et de sa destruction par les Caciques alliés ; et les moines en question affirment avoir tenu les renseignements qu'ils nous donnent de vieux indiens qui, dans leur jeunesse, avaient assisté au siège de Mayapan.

D'autre part, l'historien moderne Eligio Ancona raconte cette campagne avec détails, renseignements et preuves indiscutables. Mais le grand argument qu'on

ne saurait récuser, c'est l'envoi d'un corps d'armée mexicain au secours du souverain de Mayapan : celui-ci l'avait imploré de l'empereur Aztèque qui régnait alors et qui n'était autre que Montezuma premier, dit le vieux, et qui régna de 1440 à 1460, mais qui, vu l'état de guerre qui troubla la première partie de son règne, ne put certainement envoyer de secours à personne avant 1450.

Ce fait historique est tellement certain qu'Eligio Ancona, dans son histoire, nous donne les noms de tous les officiers qui commandaient l'armée mexicaine. Or, malgré ce secours, la ville de Mayapan, nous l'avons dit, fut prise, saccagée et détruite.

De leur côté, les Chroniqueurs religieux nous disent qu'à la suite de cet événement, il y eut une brillante renaissance dans la péninsule et que le pays se couvrit de monuments magnifiques.

Nous assistons donc à un phénomène tout naturel : c'est que les Caciques vainqueurs célébrèrent leur triomphe par les beaux monuments qu'ils élevèrent à Labna, Kahba et Uxmal, tandis que le Tutulxiu vaincu allait se consoler de sa défaite en élevant, en compagnie de ses alliés mexicains qui s'étaient fixés dans le pays, la petite ville de Tuloom, où Toltecs et Mexicains nous ont laissé leurs irrécusables signatures. Tuloom nous donne donc l'époque exacte de la construction de ces divers monuments, c'est-à-dire à quelques années près, l'année 1460. On voit que nous sommes bien loin de l'antiquité singulière qu'on a prêtée à ces monuments.

M. de Charencey parle sur l'alphabet de Landa. Il croit que Landa connaissait parfaitement l'écriture yucatèque, malgré les critiques qu'on a pu lui adresser. Beaucoup de caractères qu'il indique se retrouvent dans les inscriptions. M. de Charencey en cite plusieurs exemples. Landa dit que les Mayas employaient trois lettres, là où les Espagnols n'en auraient employé que deux. Cette superfétation de caractères peut tenir à ce que ces anciens peuples écrivaient tantôt de droite à gauche, tantôt de gauche à droite, négligeant suivant le cas soit la voyelle du début, soit la voyelle de la fin. Les travaux du Pr. Seler confirment les assertions de Landa. C'est ainsi que le mot katun s'écrit hiéroglyphiquement ka-tun-ka et qu'on peut commencer à le lire aussi bien dans un sens que dans l'autre. M. de Charencey pense que l'origine de l'écriture calculiforme est très ancienne. On en a retrouvé quelques spécimens chez les Guatémaliens.

Cette communication donne lieu à un échange d'observations entre M. de Charencey, M. Vignaud et M. Rivet.

M. A. Clerc est élu membre titulaire de la Société à l'unanimité.

Sont présentés comme membres titulaires :

M. le Dr Max Uhle, par MM. Vignaud et Rivet ;
M. le Dr E. Vergne, par MM. Poutrin et Rivet ;
M. F. Weber, par MM. Poutrin et Rivet.

La séance est levée à 6 heures et demie.

SÉANCE DU 3 JUIN 1913.

PRÉSIDENCE DE M. VIGNAUD.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La correspondance manuscrite comprend une lettre de remerciement de M. A. Clerc pour son élection comme membre titulaire de la Société.

La correspondance imprimée comprend les ouvrages suivants :

Anales del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología, t. IV, 1913, nos 7 à 9 ; — *Anthropological papers of the American Museum of natural history*, vol. IX, 1912, part 2 (*R. H. Lowie*. Social life of the Crow Indians) ; — *Id.* Vol. X, 1912, part 1 et 2 (*Pl. Earle Goddard*. Texts and analysis of cold lake dialect Chipewyan) ; — *Id.* Vol. X, 1912, part 3 (*R. H. Lowie*. Chipewyan tales) ; — *Id.* Vol. XI, 1912, part. 1 (*Clark Wissler*. Societies and ceremonial associations in the Oglala division of the Teton-Dakota) ; — *Baessler-Archiv*, t. III, n° 5, 1913 ; — *Boletin del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología*, t. II, 1913, n° 8 ; — *Bulletin of the American geographical Society*, vol. XLV, 1913, n° 5 ; — *Canadienne (la)*, vol. XI, 1913, n° 5 ; — *Gaceta de los Museos nacionales (Caracas)*, t. I, 1913, n° 9 ; — *Library of Congress (Washington)*. Publications of the library issued since 1897 (1912) ; — *Id.* Report of the Librarian of Congress and report of the superintendant of the library, 1912 ; — *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. XLIII, 1913, nos 1 et 2 ; — *Museon (le)*, vol. XIII, 1912, nos 3 et 4 ; — *Proceedings of the American philosophal Society*, vol. LI, 1912, n° 207 ; — *Renacimiento (Buenos-Aires)*, vol. III, 1913, n° XI ; — *Revista de la Facultad de letras y ciencias (Habana)*, vol. XV, 1912, n° 3 ; — *Revue anthropologique*, vol. XXIII, 1913, n° 5 ; — *Smithsonian Institution, Annual report for 1911 (1912)* ; — *University of California publications in American archaeology and ethnology*, vol. X, n° 4, 1912 (*Alden Mason*. The ethnology of the Salinan Indians) ; — *Id.* Vol. XI, 1912, n° 1 (*Pl. Earl Goddard*. Elements of the Kato language) ; — *University of Pensylvania. The Museum anthropological publications*. Vol. III, 1912, n° 2. (*Edith H. Hall*. Excavations in eastern Crête Spoungaras) ; — *Zeitschrift fur Ethnologie*, vol. 45, 1913, n° 1.

Teodoro de Urquiza. *Nuevas investigaciones sobre el atlas de Monte Hermoso*. La Plata, 1912.

M. Vignaud annonce à la Société que la Commission du prix Angrand vient de porter son choix sur le Dr Rivet, pour son livre sur l'*Ethnographie ancienne de l'Équateur*, écrit en collaboration avec M. Verneau.

Le Secrétaire annonce que les formalités relatives à la déclaration de la Société ont été faites. Il dépose sur le bureau le fascicule I du tome X du *Journal* et en donne une brève analyse. Il annonce que le Gouvernement français a désigné le docteur Vergne, médecin-major de deuxième classe, pour la Mission militaire française du Pérou. M. Vergne, qui demande à faire partie de la

Société, se propose de poursuivre au Pérou des recherches archéologiques et anthropologiques. Le Secrétaire annonce enfin le retour de notre collègue M. Koch-Grünberg de sa grande exploration sur les confins du Vénézuela, de la Guyane et du Brésil ; il donne lecture de la lettre que le savant voyageur lui a adressée sur la seconde partie de sa campagne, où il indique sommairement les magnifiques résultats obtenus (cf. *Journal*, t. X, p. 317).

M. Guillemin-Tarayre lit un important mémoire sur le grand teocalli de México dont il a tenté la restitution au moyen d'une épure, en se servant des mesures consignées dans les anciens auteurs.

M. Rivet entretient ensuite la Société des premiers résultats qu'il a obtenus en collaboration avec M. de Créqui-Montfort, au sujet de l'étude des langues de la Bolivie.

Au cours de la séance, ont été élus membres titulaires à l'unanimité : MM. Vergne, Max Uhle et F. Weber.

Sont présentés comme membres titulaires :

M. Poupon (Alfred), administrateur des Colonies, par MM. Poutrin et Rivet ;

M. le Président du Comité France-Amérique, par MM. Vignaud et Marcou ;

M. Charpentier (Alfred), ministre plénipotentiaire, par MM. Vignaud et Desprez ;

M. Maurouard (Lucien), ministre plénipotentiaire, par MM. Vignaud et Desprez ;

Comme membre correspondant :

M. l'abbé Emile Petitot, par MM. Vignaud et Rivet.

La séance est levée à 6 h. 15.

NÉCROLOGIE.

JEAN CHAFFANJON.

Jean Chaffanjon, qui vient de succomber à l'âge de 59 ans, a contribué dans une large mesure à nous faire connaître les Indiens anciens et modernes de l'Orénoque ; nous lui devons également des données intéressantes sur ceux de la Colombie. Nous ne pouvons, par conséquent, nous dispenser de consacrer quelques lignes à sa mémoire dans le *Journal de la Société des Américanistes*.

Chaffanjon est né à Arnas (Rhône), le 7 septembre 1854 ; il est décédé à Tjitlim, district de Riouw, île de Bintang (Indes néerlandaises), le 7 septembre 1913. A 18 ans, il entra à l'École normale de Villefranche et, à sa sortie, en 1875, il fut nommé instituteur-adjoint à Tarare. L'enseignement primaire ne lui souriait que médiocrement et il donna sa démission pour suivre les cours de la Faculté des Sciences de Lyon. En 1878, il dut interrompre ses études pour accomplir son service militaire, mais, le 7 février 1879, il fut libéré comme fils aîné de veuve. Sa mère n'était pas fortunée et, à sa libération, il dut chercher un emploi qui lui permit de poursuivre ses études. Cet emploi, il le trouva au Muséum d'Histoire naturelle de Lyon, où il entra comme aide-naturaliste ; il occupa ce poste jusqu'au 31 mars 1882, tout en remplissant les fonctions de préparateur du cours d'anthropologie professé à la Faculté des Sciences. Au mois d'avril 1882, il était nommé professeur d'histoire naturelle au lycée de Saint-Pierre de la Martinique.

Hanté depuis son enfance par le désir d'explorer quelque région inconnue, Chaffanjon chercha le moyen de réaliser son rêve, une fois qu'il fut dans les Antilles. En mai 1884, le Ministre de l'Instruction publique lui confia la mission de reconnaître la vallée de l'Orénoque et d'y récolter des objets d'histoire naturelle. Toutefois, il continua, jusqu'au mois de novembre, à occuper sa chaire au lycée de Saint-Pierre, et ce fut à cette date qu'il gagna le Vénézuéla. Son voyage fut des plus fructueux pour l'histoire naturelle en général et pour l'anthropologie et l'ethnographie en particulier. Parmi les pièces intéressantes qu'il nous rapporta, je me bornerai à citer des squelettes d'Arigua et d'Arebate, des crânes de Panaré, d'Inao, de Guañungomo, des armes et des ustensiles des Yaruros, des Mapayes, etc. Je ne saurais oublier deux terres cuites anciennes, qui, d'après E. Hamy, provenaient du Manabi et de Caracas et qui dénotaient de vieilles relations commerciales entre des tribus fort éloignées les unes des autres. Je mentionnerai encore les relevés d'un certain nombre d'inscriptions

indiennes, dont plusieurs ont été publiées d'après ses copies par des auteurs qui n'ont même pas cité le nom du découvreur. Le regretté professeur Hamy, qui avait entre les mains les preuves du plagiat, rédigeait un mémoire pour rendre justice à Chaffanjon — à qui il témoignait une sincère amitié, — lorsque la mort vint le frapper lui-même.

Une seconde mission fournit à notre explorateur les moyens de poursuivre ses recherches dans le Haut Orénoque et le Rio Negro pendant les années 1886 et 1887. Le 18 décembre 1888, il découvrit les sources de l'Orénoque. Au cours de ce voyage, il fit encore des récoltes fort intéressantes pour nous, notamment deux squelettes de Piaroa et de Maca, une dizaine de crânes et de nombreux objets d'ethnographie recueillis chez les Macas, les Maquiritaris, etc. — Une relation des premiers voyages de l'explorateur a paru en 1889; elle est intitulée : *L'Orénoque et le Caura*.

En 1890, une troisième mission permit à Chaffanjon d'effectuer des recherches en Guyane, au Vénézuéla et en Colombie, où il recueillit de très importants documents sur l'ethnographie ancienne et moderne. En Colombie, il releva de nouvelles inscriptions rupestres dans la région des Chibchas et des Panches, ainsi que le plan du curieux temple en bois des Chibchas de Sogamoso. Enfin, il photographia toutes les statues de San Agustin qu'on attribue aux Andaquis, mais qui ne sont pas l'œuvre des Indiens actuels de ce nom.

L'année suivante, le voyageur quitta l'Amérique, où il ne devait plus retourner. Il n'avait pas renoncé, toutefois, aux explorations et, après trois ans de séjour en France, il partait pour l'Asie, avec Henri Mangini et Louis Gay (octobre 1894). Le but de la mission était d'explorer l'Asie centrale, le désert de Gobi, la Mongolie et la Mandchourie; on sait de quelle façon brillante ce programme fut exécuté. Sur les 4.000 kilomètres que comporte l'itinéraire des voyageurs, 1.800 n'avaient pas encore été parcourus. Au point de vue géographique et topographique, leurs observations ont donc une importance capitale.

Chaffanjon n'oublia naturellement ni l'histoire naturelle en général, ni l'anthropologie, ni l'ethnographie. Ses collections furent exposées au Muséum pendant plusieurs mois, à partir du 22 juillet 1897, et elles furent d'autant plus appréciées que leur récolte et leur transport en avaient été d'une extrême difficulté. Notre voyageur, dans son Rapport au Ministre de l'Instruction publique (*Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires*, t. IX, 1899), a fait une rapide relation de son expédition, et j'ai consacré moi-même quelques pages de L'*Anthropologie* (t. VIII, 1897) à ses collections anthropologiques et ethnographiques. Qu'il me suffise de rappeler que, dans l'Asie centrale, à Merv, à Peïkent, à Aphrociab, Chaffanjon a fait d'heureuses fouilles qui lui ont livré une grande quantité de merveilleuses céramiques, souvent émaillées, de vases en verre et d'objets en métal; qu'il a photographié de nombreux individus et récolté une riche collection d'objets modernes. Chez les Tangoutes du lac Baïkal, les Bouriates, les Mongols du Nord, les Goldes du fleuve Amour, ses récoltes n'ont pas été moins abondantes et comprennent des vêtements, des objets de parure, une tente, des ustensiles domestiques de toutes sortes, un autel bouddhique avec ses accessoires, etc. La collection anthropologique comprenait un crâne recueilli

dans un kourgane du Turkestan, un crâne de Bouriate Bargoutine et 17 crânes des environs d'Ourgla, dont trois sont réduits à la base, les calottes en ayant été sciées par des bonzes pour être transformées en coupes à boire.

Le 15 décembre 1896, Chaffanjon rentrait à Paris, où la Société de Géographie lui faisait une réception chaleureuse. Les explorations ne l'avaient pas enrichi, et il se décida bientôt à demander au négoce ce que la science ne lui avait pas donné. Il alla s'établir à Vladivostok, où il s'était embarqué pour revenir en France, et se transporta plus tard en diverses localités de l'Extrême-Orient. Il fut chargé, il y a deux ans, par une société privée, de diriger des plantations d'arbres à caoutchouc dans la presqu'île de Malacca. En dernier lieu, il avait tenté de se livrer, pour son propre compte, à l'exploitation du caoutchouc dans la petite île de Bintang, à l'entrée du détroit de Sigapoure, et c'est là qu'il a succombé.

Les Américanistes se souviendront des services que les explorations de Chaffanjon dans l'Orénoque ont rendus à leur science.

Dr Verneau.

BULLETIN CRITIQUE

ANTHROPOLOGIE.

Sera (J. L.). *L'altezza del cranio in America. Induzione antropologiche ed antropogeografiche* (La hauteur du crâne en Amérique. Inductions anthropologiques et anthropogéographiques). *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, t. XLII, 1912, p. 64-124, 161-251, 297-329, t. XLIII, 1913, p. 13-88).

Avec juste raison, l'auteur de ce savant mémoire attribue une grande importance à la hauteur du crâne, et avec non moins de raison, il critique les procédés habituellement employés pour l'apprécier par les anthropologistes, c'est-à-dire le rapport du diamètre basilo-bregmatique soit au diamètre longitudinal, soit au diamètre transversal du crâne. Il est évident que par le fait même des facteurs qui entrent dans l'établissement de ces indices, à hauteur absolue égale, un crâne dolichocéphale paraîtra plus élevé qu'un crâne brachycéphale de par son indice hauteur-largeur, et plus élevé de par son indice hauteur-longueur. Sera montre que l'on peut éviter cet inconvénient en revenant à l'indice mixte de Topinard, qui est la demi-somme des indices hauteur-longueur et hauteur-largeur. Dans ce but, sur un graphique, analogue à ceux que j'ai établis pour l'étude des populations de la Californie (cf. *Journal*, t. VI, p. 238-239), où les crânes sont projetés d'après leur indice vertico-longitudinal et leur indice horizontal, il trace trois lignes diagonales, qui correspondent respectivement aux indices mixtes de 80,5, 85,5 et 90,5. La première de ces lignes correspond à la platycéphalie typique, la seconde à l'orthocéphalie, la troisième à l'hypsicéphalie.

A l'aide de ce procédé, l'auteur étudie les variations de la hauteur du crâne en Amérique. Disons tout de suite que, pour cette recherche, il a fait appel à une énorme littérature scientifique et que, de ce seul fait, son travail constitue un des répertoires les plus complets de la craniologie américaine. A ce seul titre, il mériterait d'être consulté par les anthropologistes, s'il ne se recommandait pour d'autres raisons à leur attention. Le laborieux mémoire de Sera est surtout intéressant par les résultats synthétiques auxquels il aboutit, résultats que nous exposerons avant de parler de l'interprétation qu'il en donne.

Nous n'insisterons pas sur l'analyse des documents, pour laquelle l'auteur a adopté l'ordre géographique, renvoyant le lecteur qui désirerait être plus spécialement renseigné sur telle ou telle région aux divers chapitres qui lui sont consacrés. Nous nous contenterons d'indiquer pour chacune des trois grandes divisions territoriales de l'Amérique : Amérique du Sud, Amérique centrale et Amérique du Nord, les conclusions qui se dégagent de cette analyse.

En Amérique du Sud, on peut distinguer, en ce qui concerne la hauteur du crâne, quatre vastes régions. Dans toute la zone côtière du Pacifique, jusqu'au 25e degré de latitude sud, et jusqu'à une distance variable du littoral, l'hypsicéphalie est de règle, associée assez fréquemment à la dolichocéphalie, surtout dans les séries anciennes. Du 25e degré de latitude vers le sud, les platycéphales deviennent au contraire de plus en plus fréquents, et il est présumable que vers la partie australe du continent, ce caractère se rencontre dans la majorité des cas.

Une seconde zone est constituée par la région andine. Là, on retrouve l'hypsicéphalie côtière, mais la dolichocéphalie devient rare ; en outre, jusqu'au 25e degré de latitude environ, on trouve des groupes de platycéphales, formant au milieu de populations à crâne élevé, des îlots confinés dans les régions les plus élevées. La rareté des documents permet seulement de supposer qu'au-dessous du 25e degré, la platycéphalie devient plus fréquente.

Dans la troisième zone, qui comprend les régions les plus occidentales du versant atlantique, celles qui sont les plus adjacentes à la chaîne des Andes, la forme platycéphale, si clairsemée dans la cordillère, se rencontre en groupes compacts et purs, au nord (Vénézuéla, Guyane, Amazone[1]) et pénètre d'une façon plus ou moins accusée jusqu'à la limite méridionale de la Bolivie environ. En ce point, cette zone de platycéphalie est interrompue, pour se continuer plus au sud chez les Patagons, les Onas et les Fuégiens.

La quatrième région enfin comprend le reste du continent sud-américain, c'est-à-dire sa partie orientale et méridionale, notamment le haut plateau central brésilien et le pays tehuelche en Patagonie. Elle est caractérisée par des crânes à la fois hypsicéphales et dolicocéphales.

En Amérique centrale, la platycéphalie, prédominante au Yucatan, est rare sur le haut plateau et le type de beaucoup le plus fréquent est hypsidolichocéphale.

En Amérique du Nord, l'hypsicéphalie est générale dans toute la région orientale et centrale, à la seule exception de la zone occupée par la famille linguistique Sioux-Dakota qui est marquée par la platycéphalie. Sur la côte du Pacifique, au fur et à mesure que l'on s'avance vers le nord, les formes platycéphales vont en augmentant de fréquence pour devenir générales chez les Aléoutes, et il semble que les habitants de la région montagneuse adjacente pré-

1. J'ai spécialement insisté moi-même sur la grande importance de cette zone de platycéphalie septentrionale, qui s'étend de la Colombie à la Guyane dans mon travail sur « La race de Lagoa-Santa », paru en 1908 (*Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 5e série, t. IX, 1908, p. 261-262, 267).

sentent un plus grand nombre de crânes bas que les groupes côtiers situés à la même latitude. Un petit groupe hypsicéphale se rencontre toutefois dans la péninsule californienne. Enfin, tout à fait à l'extrême nord, les Esquimaux sont, comme l'on sait, caractérisés par le grand développement de leur crâne en hauteur.

Tels sont les faits, dont un certain nombre étaient déjà connus, qui ont été mis en lumière par Sera. Voici maintenant l'explication qu'il en propose.

Dans un travail antérieur à celui-ci, l'anthropologiste italien a émis et soutenu l'hypothèse que la platycéphalie est en rapport étroit avec des phénomènes physio-pathologiques dus à l'influence du climat glaciaire [1]. Au premier abord, la répartition de ce caractère en Amérique ne semble guère en faveur de cette idée : nous avons vu en effet que les Esquimaux, qui vivent sous le cercle polaire sont des hypsicéphales typiques, tandis que la platycéphalie domine chez les Sioux, les Yucatèques et les Indiens du nord de l'Amérique du sud. L'auteur, à qui ces anomalies n'ont naturellement pas échappé, tente d'expliquer de la façon suivante la contradiction entre ces faits et sa théorie.

En ce qui concerne l'Amérique du Sud, il suppose que, avant l'époque glaciaire, les Andes étaient habitées par des populations hypsi-dolichocéphales, l'hysidolichocéphalie représentant selon lui la forme primitive du crâne. Sous l'influence du climat glaciaire, la platycéphalie se généralisa ; enfin, ultérieurement, ces platycéphales furent refoulés du haut plateau par la poussée des hypsicéphales venus de la côte, laissant dans les points les plus élevés des Andes ces îlots que nous y avons signalés, tandis que leur masse principale aurait émigré vers les plaines forestières du Nord de l'Amérique du Sud où on les trouve à l'heure actuelle. La platycéphalie du Yucatan s'expliquerait par un même phénomène de refoulement. Les Sioux auraient acquis de même leur platycéphalie sous l'influence du climat glaciaire dans les monts Alleghanies, leur habitat primitif. Quant aux Esquimaux, leur hypsicéphalie s'expliquerait par le fait qu'ils n'occupent que depuis une époque relativement récente leur habitat actuel.

J'ai cherché à résumer aussi clairement que possible le long travail de Sera. Si j'ai réussi dans cette tâche difficile, le lecteur en aura compris tout l'intérêt, mais aura saisi également les points faibles d'une argumentation parfois un peu spécieuse. A n'en pas douter, le mémoire du savant italien représente une des plus intéressantes synthèses anthropologiques qui aient été tentées sur le Nouveau-Monde ; il a su tirer parti avec un grand esprit de méthode et de critique des documents multiples et parfois disparates qu'il a patiemment réunis. Mais, le désir de trouver en Amérique la confirmation d'une théorie qui lui est chère l'a conduit à accumuler les hypothèses pour interpréter les cas trop nombreux où cette théorie se trouvait en contradiction avec les faits. Il a été amené ainsi à admettre des migrations, des refoulements de populations, qui

1. Sera (G. L.). *Sul significato della platicefalia con speciale considerazione della razza di Neanderthal Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, t. XL, 1910, p. 381-432, t. XLI, 1911, p. 40-82.

n'ont d'autre raison d'être que sa théorie elle-même. Il y a là une pétition de principe évidente. De plus, puisque l'auteur croit que l'influence du climat glaciaire a une influence si puissante et si générale sur la forme du crâne, on comprend mal que l'action du milieu ne se fasse pas sentir d'une façon aussi active lorsque ces conditions changent, autrement dit que la forme cranienne acquise dans certaines conditions climatériques ne se modifie pas dans un autre sens lorsque ces conditions se trouvent tout à coup transformées. L'objection n'a pas échappé à Sera et il s'est efforcé d'y répondre par avance : « La platycéphalie, écrit-il, est un caractère déterminé par le milieu, mais, ajoute-t-il, une fois acquis, ce caractère acquiert toute la fixité des autres caractères, parce qu'il ne correspond pas vraiment, au moins en apparence, à une utilité pour l'organisme qui l'a acquis. La platycéphalie ne peut pas être appelée à proprement parler un caractère indifférent, parce qu'elle indique, au moins dans la majorité des cas, une adaptation organique, physiologique et psychologique, mais elle ne peut pas être appelée véritablement un caractère fonctionnel, puisqu'elle n'est pas liée manifestement à une fonction. » Cette phrase enregistre plutôt qu'elle n'explique le fait que je signalais plus haut, et il me semble que, malgré la distinction un peu spécieuse établie par Sera, l'objection que l'on peut formuler contre sa théorie garde toute sa force.

Ces réserves faites sur les conclusions théoriques que l'anthropologiste italien a cru pouvoir tirer de son mémoire, je me plais à répéter que ce travail, tant par la rigueur de la méthode adoptée que par l'originalité de ses vues, mérite à tous égards d'attirer et de retenir l'attention de tous les chercheurs.

P. Rivet.

Hrdlička (Aleš). *Remains in eastern Asia of the race that peopled America* (Traces en Asie orientale de la race qui peupla l'Amérique). *Smithsonian miscellaneous collections*, vol. 60, n° 16, 1912, 5 pages, 4 planches.

Dans ces quelques pages, l'auteur, revenant sur les opinions qu'il avait émises dans la grande discussion sur le problème du peuplement de l'Amérique (cf. *Journal*, t. IX, p. 463-468), apporte de nouvelles preuves à l'appui de la théorie de l'origine asiatique de l'homme américain. Il a parcouru les régions méridionales de la Sibérie, les provinces de l'ouest et de l'est du lac Baïkal, et la Mongolie jusqu'à Ourga. Dans tous ces territoires, les « kourgans » ou mounds funéraires se comptent par milliers ; mais, tandis que les uns appartiennent aux temps modernes, les autres datent de l'âge de pierre. Peu d'entre eux ont été explorés ; ils ont cependant fourni, suivant leur âge, des instruments de pierre, de fer, de cuivre et de bronze, quelques ornements en or et des squelettes. Beaucoup de ces mounds, de date relativement récente, contenaient des ossements, squelettes et crânes brachycéphales, tout à fait semblables aux crânes

américains de même forme. Les mounds les plus anciens, au contraire, n'ont fourni que des crânes dolichocéphales superposables aux crânes des Indiens dolichocéphales. Dans les montagnes bordant l'Yénisséï, Hrdlicka a découvert de nombreuses cavernes encore inexplorées, et qui ont été, suivant toute vraisemblance, utilisées comme sépultures.

Ainsi, les documents ostéologiques recueillis en Asie occidentale sont, dans la majeure partie des cas, semblables à ceux qu'on peut récolter en Amérique. Bien plus, les indigènes des tribus Ostiaque, Bouriate (de Selanga), les Thibétains, les Ghiliak de Sakhaline, qui représentent encore maintenant le type primitif des Asiatiques avant la venue des Mongols et des Chinois, ont mêmes caractères céphaliques, même physionomie, et, sur nombre de points, les mêmes mœurs que les Indiens d'Amérique. Et ce n'est pas là un effet du hasard, les similitudes sont trop nombreuses pour que l'on n'admette pas la thèse du peuplement de l'Amérique par l'Asie orientale. Mieux d'ailleurs que tout commentaire, les photographies publiées par Hrdlicka dissipent toute hésitation.

Dr Poutrin.

Boas (Franz). *Veränderungen der Körperform der Nachkommen von Einwanderern in Amerika.* (Modifications dans la forme du corps chez les descendants des immigrants en Amérique). *Zeitschrift für Ethnologie*, t. 45, 1913, p. 1-22.

Revenant sur la question des transformations physiques des immigrants aux États-Unis, et sur les polémiques qu'avaient soulevées les conclusions de son rapport à la Commission fédérale des Immigrants, polémiques que l'on aurait pu croire enfin closes (cf., *Journal*, t. VII, p. 262 ; t. VIII, p. 291-293 ; t. IX, p. 135-137, p. 468-469 ; t. X, p. 302-303), Boas résume ses conclusions dans la présente communication, afin de répondre ensuite aux objections qui lui ont été suscitées.

On connaît les principales remarques faites par Boas :

Les enfants d'immigrants nés en Amérique s'éloignent dans leurs formes physiques de leurs parents nés en Europe.

L'influence du milieu américain augmente d'intensité, selon le temps qui s'est écoulé entre l'arrivée de la mère sur le sol américain et la naissance de l'enfant.

La taille moyenne des enfants diminue lorsque la famille augmente.

On peut classer les enfants juifs en trois groupes suivant le développement des poils de la région du pubis, les mêmes différences se retrouvant chez les individus nés en Europe et chez ceux nés en Amérique.

La panique financière de 1893 eut pour résultat d'amener une diminution de la taille chez les Juifs immigrés. (Les observations ont portées sur la seule race juive.)

Bien que les variations de la couleur des cheveux soient sujettes à de nom-

breuses causes d'erreur, on peût établir une échelle chromatique pour cette couleur : elle comprend vingt divisions dont le noir est le zéro.

Quelques-unes de ces remarques paraissent pour le moins inattendues : le mode de classification des enfants juifs, par exemple, et la répercussion d'un krach de Bourse sur la taille d'une race ! Quoi qu'il en soit, Boas, après avoir ainsi rappelé les principaux résultats de son rapport, passe à la réfutation des objections qui lui ont été faites, entre autres par Sergi, Fehlinger, Wilser, ten Kate et Steinmetz. On lui a reproché de n'avoir utilisé qu'un nombre insuffisant d'observations : il en a cependant dépouillé 17821, mais il les a réunies, ce qui les a réduites à un très petit nombre de groupes. En leur appliquant les formules du calcul des erreurs, et en particulier de l'écart moyen quadratique, il prouve que ses chiffres sont très près de l'exactitude absolue. C'est ainsi que pour certains d'entre eux il arrive à une probabilité de 0,99997 : on ne peut que s'incliner devant d'aussi magnifiques résultats !

Boas proteste contre les interprétations exagérées qui ont été faites de ses observations, il n'a point prononcé le mot de « type américain ». Il a seulement dit que chez le Juif d'Europe orientale, qui a la tête ronde, la tête s'allongeait ; tandis que chez le Calabrais, à tête longue, la tête se raccourcissait, et que par suite, l'un et l'autre convergeaient vers un type unique. Il convient de donner acte à l'auteur de cette déclaration, mais, en vérité, on conçoit que beaucoup aient pensé que dans son esprit, cet unique type devait être le type américain, du Nord, bien entendu.

Dans sa conclusion, Boas accorde, comme il l'a déjà fait d'ailleurs, que le traitement statistique d'une série d'observations ne saurait donner la solution d'aucun problème biologique ni anthropologique. Avec des statistiques, il est toujours possible d'accorder les théories les plus opposées : elles servent seulement à bien poser les problèmes, et donnent, après coup, d'utiles vérifications. Ne pourrait-on objecter à Boas qu'il n'a pas toujours été aussi pénétré de cette vérité qu'il semble l'être aujourd'hui ?

Ch. A. Martin.

Carreño (Alberto M.). *La trepanación entre nuestros aborigenes.* (La trépanation parmi nos aborigènes). *XVII° Congreso internacional de Americanistas, México, 1910.* México, 1912, p. 113-119.

Dans ce mémoire, l'auteur signale et décrit un fragment de pariétal trépané découvert au cours de fouilles faites en 1908 à Chalchihuites, dans l'État de Zacatecas. L'état des bords de la trépanation montre que le patient a survécu longtemps à l'opération. Il rappelle à ce sujet que Hrdlička a trouvé deux pièces analogues dans son expédition chez les Tarahumares, dont l'une a été publiée par Lumholtz dans « *México desconocido* », et que le Dr Léon a fait des trouvailles analogues dans l'État de Michoacán.

P. Rivet.

Engerrand (Jorge). *Un caso de cruzamiento entre un Chino y una Yucateca de origen indigena* (Un cas de croisement entre un Chinois et une Yucatèque d'origine indigène). *XVII° Congreso internacional de Americanistas. México, 1910.* México, 1912, p. 105-106.

Le problème du métissage est encore si obscur qu'il faut enregistrer avec soin tous les cas particuliers qni se présentent. A Mérida, Engerrand a pu observer un couple où le mari était un chinois né à Canton, âgé de 34 ans, et la femme une indienne maya de 25 ans. Quatre fillettes sont nées de ce mariage. Par tous leurs caractères, elles se rapprochent beaucoup plus du type paternel que du type maternel. Engerrand se propose de suivre avec soin cette famille et espère trouver de nouveaux couples analogues en raison de l'abondance de l'immigration jaune au Yucatan.

P. R.

Urquiza (Teodoro de). *Nuevas investigaciones sobre el atlas de Monte Hermoso* (Nouvelles recherches sur l'atlas de Monte Hermoso). Thèse pour le Doctorat ès sciences naturelles. Université de la Plata. La Plata, 1912.

Dans un premier chapitre, l'auteur expose les diverses théories émises au sujet de la formation pampéenne, les discute et arrive à cette conclusion que cette formation est un produit de l'action combinée du vent, de l'eau et de la végétation qui, par un lent processus, a changé la composition du sol argentin.

Suit un exposé des trouvailles anthropologiques bien connues faites dans le pampéen supérieur, dans le pampéen intermédiaire, dans le pampéen inférieur. A cette dernière formation appartiennent les restes découverts à Monte Hermoso — un fémur et un atlas — qui ont été rapportés par Ameghino à un précurseur de l'homme, *Tetraprothomo argentinus*. Avec raison, l'auteur ne tient aucun compte du fémur, et à l'exemple de son maître, Lehmann-Nitsche, il ne s'occupe que de la vertèbre. L'étude de cet os a déjà été minutieusement faite par le savant professeur du Musée de La Plata, qui rapporte cet ossement à une nouvelle espèce humaine *Homo neogaeus*. M. de Urquiza à son tour revient sur cette question.

De son étude, il résulte que, par ses principales dimensions, l'atlas de Monte Hermoso se place parmi l'humanité, mais toujours près du minimum observé chez les races actuelles. Par contre, la surface du canal médullaire est plus faible que chez l'homme. Comme l'auteur a cru observer sur 60 squelettes sud-américains une corrélation, d'une part entre la surface du canal des deux premières vertèbres cervicales et celle du trou occipital, et d'autre part, entre la surface du trou occipital et la capacité cranienne, il pense pouvoir conclure que la

capacité cranienne de l'homme de Monte Hermoso devait être de 1330 cm³.

Finalement, rejetant toute la théorie d'Ameghino, il est d'avis « que l'atlas de Monte Hormos a appartenu à un être du genre *Homo*, mais à une espèce distincte de *Homo sapiens*, quoique de type sud-américain ».

P. R.

Dillenius (Juliane A.). *Craniometria comparativa de los antiguos habitantes de La Isla y del Pukará de Tilcara (Provincia de Jujuy)*. [Craniométrie comparée des anciens habitants de la Isla et du Pukará de Tilcara (Province de Jujuy)]. Thèse pour le doctorat ès philosophie et lettres. Buenos Aires, 1913.

En 1908, une expédition de la Faculté de Philosophie et Lettres de Buenos Aires alla explorer la quebrada de Humahuaca. Des fouilles furent exécutées en deux points distincts, à La Isla par Debenedetti, à Pukará par Ambrosetti. Les trouvailles archéologiques du premier emplacement ont été décrites dans un excellent travail par l'explorateur lui-même [1]. Aujourd'hui, c'est l'étude des crânes recueillis tant à La Isla qu'à Pukará que nous donne Mlle Dillenius. La série se compose de 70 exemplaires, 20 provenant de la première localité, 50 de la seconde. Tous ces crânes sont déformés ; ceux de Pukará présentent la déformation fronto-occipitale, tandis que ceux de La Isla présentent une déformation analogue à celle des crânes aymara. De la minutieuse étude à laquelle s'est livrée Mlle Dillenius, il résulte que les crânes de La Isla sont plus petits et ont la face un peu plus étroite que ceux de Pukará, mais par ailleurs, les deux séries ont des caractères presque identiques. En définitive, ce qui distingue les uns des autres, c'est la nature de la déformation. Les anciens habitants de La Isla sous ce rapport se rapprochent davantage des indigènes du nord de la vallée de Humahuaca, ceux de Pukará des Indiens Calchaquis.

P. R.

Bruch (Carlos). *Apuntes sobre antropometria de cuatro naturales del Noroeste argentino* (Notes anthropométriques sur quatre indigènes du Nord-ouest argentin). *Revista del Museo de la Plata*, t. XVIII (2e série, t. V). Buenos Aires, 1911-1912, p. 47-52.

Les quatre individus étudiés sont originaires d'Amaicha, de Quilmes et de

1. Debenedetti (Salvador). *Exploración arqueológica de los cementerios de La Isla de Tilcara (Quebrada de Humahuaca). Publicaciones de la Sección antropológica de la Facultad de Filosofía y Letras*, nº 6. Buenos Aires, 1910.

Fuerte Quemado. La taille moyenne est de 1692mm, le crâne est mésocéphale (78.2), la face hyperleptoprosope (103,3) et le nez leptorhinien (68).

Ten Kate avait déjà mesuré 6 individus à San Antonio. La moyenne de la taille était de 1676mm et l'indice céphalique exactement égal à celui de la petite série de Bruch.

Une étude systématique sur le vivant dans cette région autrefois habitée par les Diaguites présenterait certainement le plus grand intérêt. Malgré le métissage évident sur les belles photographies qui illustrent la note de Bruch, il est certain que, par l'étude de ces descendants des Diaguites, on arriverait plus sûrement à connaître la forme réelle du crâne des habitants précolombiens de la région, que par des recherches sur les crânes déformés extraits des vieilles sépultures.

P. R.

ARCHÉOLOGIE.

Breton (A. C.). *Some american Museums* (Quelques musées américains). *Man*, vol. XI, 1911, p. 97-100, 1 fig., 1 planche.

L'auteur signale rapidement l'extension considérable qu'ont pris, au cours de ces vingt dernières années, les différents musées des États-Unis. C'est d'abord le *Musée d'Histoire Naturelle de New-York*, avec ses riches collections de la côte nord-ouest et de la côte du Pacifique, et ses immenses galeries d'antiquités mexicaines. Au *Brooklyn Institute* est rassemblé tout ce qui se rapporte à l'ethnographie des régions de l'ouest (Navajo, Zuñi, Indiens de Californie). Le *Peabody Museum of Harvard College* s'est plus spécialement consacré à l'Amérique centrale, et l'on y trouve de précieux documents Maya. Le *Muséum de l'Université Yale* possède des vases du Chiriqui et des objets provenant de la Nouvelle-Angleterre. A Philadelphie, les collections de M. Clarence B. Moore sont conservées à l'Académie des Sciences, tandis que le *Musée de l'Université de Pennsylvanie* contient, parmi d'innombrables richesses, l'immense collection réunie par M. G. Heye chez les Indiens des plaines. Le nouveau bâtiment du *Muséum National de Washington* est consacré à l'ethnographie, à l'archéologie et à l'anthropologie ; là sont conservés les ossements découverts dans les fouilles qu'Hrdlicka dirigea au Pérou et les reconstitutions que Holmes a faites des anciens édifices mexicains. A San José enfin, capitale de la République de Costa-Rica, le *Muséum National* contient de très nombreux spécimens de l'art du Costa-Rica, du Honduras et du Guatémala.

Ce court exposé de Mlle A. C. Breton montre l'activité des savants américains et fait déplorer une fois de plus le peu d'intérêt, qui trop souvent dans quelques pays d'Europe, s'attache à l'ethnographie et aux sciences connexes.

Dr Poutrin.

Bushnell (David I.). *Petroglyphs representing the imprint of the human foot* (Pétroglyphes représentant l'empreinte du pied humain). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 8-15, 1 fig. 1 planche.

Les pétroglyphes de cette nature sont extrêmement nombreux en Amérique. Les empreintes de pieds notamment se rencontrent de préférence près des cours d'eau et sont soit isolées, soit mélangées à d'autres pétroglyphes. L'auteur traite plus spécialement de celles qui ont été découvertes aux chutes de la rivière James, près de Richmond, dans la vallée de l'Ohio jusqu'au Mississippi, etc. Déjà ces pétroglyphes avaient été signalés en 1705 par Beverley, et, en 1796, par Silas Dinsmore. On connaît de même, près de Naples (Illinois), des pétroglyphes représentant un pied humain à six orteils, etc., etc., et l'expédition Long rapporta, en 1819, de Saint-Louis, une dalle décorée de très nombreux dessins, dont plusieurs représentant des pieds humains.

Si, conclut l'auteur, après avoir étudié complètement l'historique de la question, les empreintes de pieds sont très fréquentes en Amérique, elles sont beaucoup plus rares quand elles sont isolées. Elles s'associent évidemment avec l'idée de l'eau.

Ce sont là des constatations intéressantes, mais le sens de ces pétroglyphes nous échappe encore, et M. Bushnell ne nous l'indique pas.

Dr P.

Moorehead (Warren K.). *The Red-Paint people of Maine* (Le peuple « peint en rouge » du Maine). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 33-47. 10 figures.

Dans un précédent travail (cf. *Journal*, t. IX, p. 397), Moorehead avait proposé de donner ce nom de « red paint people », à ceux des anciens Indiens de l'état du Maine, qui, ainsi que le prouvent les grandes quantités d'ocre trouvées dans leurs tombeaux, se servaient vraisemblablement de cette couleur pour se peindre le corps.

Bien qu'il soit aisé de distinguer les cimetières de ces populations anciennes de ceux des modernes Algonquins, on éprouve de réelles difficultés à retrouver l'emplacement des anciens villages. Un certain nombre de cimetières ont été explorés à Orland (Maine), au voisinage du lac Alamoosook, et l'auteur prépare une carte de leurs divers emplacements.

La profondeur des tombes varie de 1 à 3 pieds, et toutes contiennent de l'ocre rouge en quantité plus ou moins considérable. Les individus qui ont été ensevelis étaient tout différents des Algonquins, et la disparition des ossements, comme l'état d'altération des instruments de pierre, plaide en faveur d'une très grande ancienneté. Parmi ces objets de pierre, aucun ne se rapproche des

objets Penobscot ou Abnaki ; ils présentent au contraire une forme spéciale, quelques-uns d'entre eux étant comme pourvus d'ailerons. Par ailleurs, leur forme et leur taille sont extrêmement variables. Tous, en raison de la présence des masses d'ocre, sont colorés en rouge ou en brun. Une mention spéciale doit être faite des pierres allongées en forme de hache, mais aplaties et percées d'un trou rond à leur extrémité la plus effilée, instruments qui se trouvent fréquemment ; au contraire la hache commune, épaisse, ne se rencontre jamais.

Dans beaucoup de monuments funéraires, on a découvert des anciens emplacements de feu et des lits de charbon, dont l'un contenait des perles de cuivre, un fémur humain et des débris de peaux de daim.

Quant à l'origine de l'ocre trouvée dans les tombeaux, Moorehead n'a pu la déterminer d'une façon satisfaisante ; il se propose d'ailleurs de poursuivre, pendant trois années encore, des recherches complètes sur cette race disparue du « red paint people », si importante autrefois dans le Maine.

Dr P.

Fewkes (Jesse-Walter). *Casa Grande, Arizona. 28th annual Report of the Bureau of American Ethnology. 1906-1907.* Washington, 1912, p. 33-179, 54 figures, 78 planches.

M. W. Fewkes s'est fait presque une spécialité de l'étude des ruines si nombreuses dans la région des pueblos, et l'on connaît ses remarquables recherches sur les poteries Zuñi, sur le monument national Navaho, dans l'Arizona, sur l'emploi des adobes dans les maisons des falaises, sur ces mêmes habitations dans l'ancien et le nouveau monde, et enfin, parmi beaucoup d'autres, sa très importante monographie consacrée à l'étude du palais des falaises de Mesa Verde (cf. *Journal*, t. VII, p. 278 ; t. VIII, p. 298 ; t. IX, p. 150-153, p. 163).

Les ruines de Casa Grande qu'il décrit aujourd'hui dans un travail de toute première importance, sont situées sur la rive gauche de la rivière Gila, à 12 milles de la ville actuelle de Florence (Arizona). Leur âge ne peut être déterminé, mais il est très probable qu'elles sont beaucoup plus anciennes que les habitations des falaises. Les Indiens Pima semblent avoir toujours eu, pour ces ruines, une grande crainte ; ils s'en écartaient dans leurs voyages, n'y établissaient jamais leurs campements, et prétendaient que de hautes flammes en jaillissaient pendant la nuit.

La plus grande partie de l'introduction du livre de W. Fewkes est consacrée à la description générale du pays, aux différents moyens d'accéder aux ruines, et au paysage qui les entoure. Les fouilles pratiquées à Casa Grande occupèrent les deux hivers de 1906-1907 et de 1907-1908. Pendant la première période, le « compound » A. fut seul mis à jour : les fouilles commencèrent au

pied de deux murailles éboulées, et sans aucune idée qu'un mur rectangulaire pût entourer, comme une véritable enceinte, le périmètre entier du « compound ». A l'intérieur de cette enceinte, existaient quelques mounds, un grand nombre de chambres, et une construction centrale, de forme générale presque cubique. Le plan et la maquette reconstituée des ruines montrent la disposition relative des différentes constructions.

La seconde saison fut consacrée à la mise au jour de la « Clan-House » et des « compounds » B, C, D, E, F. Ces fouilles permirent la découverte d'une grande quantité d'édifices, de chambres souterraines, de mounds.

S'attachant à rechercher l'origine des constructions de Casa Grande, l'auteur a recueilli toutes les traditions des Indiens à ce sujet ; ces traditions, sauf quelques variantes, assignent toutes aux ruines la même origine ; elles auraient été construites par un très ancien chef, Morning Green, ainsi qu'il a été conté au Père Font en 1775. Casa Grande fut décrite à bien des reprises, depuis que Fray Marcos de Niza la mentionna en 1539, et la liste est longue de tous les voyageurs, anciens ou modernes, qui cherchèrent à reconstituer le plan de la ville détruite. Pour ne citer que les derniers archéologues américains, nous rappellerons les noms de MM. Richard, J. Hinton, Bandelier, Cushing, Fewkes, Cosmos Mindeleff, dont les travaux, résumés par l'auteur, qui les accompagne de plans et de reconstitutions schématiques, montrent bien l'importance archéologique de pareils monuments.

Après cette étude historique, Fewkes aborde la description de Casa Grande telle qu'elle est actuellement. Les murs des différents édifices sont d'une couleur fauve tirant sur le rouge ; extérieurement ils sont érodés, intérieurement ils sont revêtus d'un enduit qui en dissimule les anfractuosités. Ils sont faits de blocs composés d'un mélange de sable, de terre et de cailloux. Comme leur forme et leur volume sont variables, les interstices qui les séparent sont fort irréguliers. Les murs eux-mêmes ne sont pas rigoureusement verticaux, et l'édifice est plus large à sa base qu'à son sommet. On compte généralement deux étages de chambres dans les monuments de Casa Grande : ces chambres regardent les points cardinaux, mais il existe aussi des chambres centrales. Les ouvertures se trouvaient au milieu de chaque face du bâtiment, pour les chambres situées à l'étage inférieur, et probablement sur les toits, pour les chambres des étages supérieurs.

Les mounds découverts sur le territoire de Casa Grande, beaucoup plus étendu que ne le laisserait supposer la répartition actuelle des ruines, sont de deux sortes : ceux qui contiennent des murs de maisons, et ceux qui sont constitués seulement par de la terre, et renferment des traces de foyers et des débris de poteries. Les mounds de la première catégorie peuvent eux-mêmes se répartir en deux classes : les uns sont composés de bâtiments isolés entourés d'une enceinte, les autres forment un bloc compact de demeures, désignées sous le terme de « Clan-Houses ». Fewkes étudie d'une façon très complète, pour chacune des quatre enceintes qu'il a découvertes, les différentes constructions contenues dans les mounds, et, de sa savante et minutieuse étude, nous retiendrons les seules conclusions. Tout au moins en ce qui con-

cerne le « compound » A, les habitants vivaient dans des groupes de maisons entourées par un mur commun qui enclosait aussi les temples et les citadelles. Les Compounds auraient été construits à des époques différentes, mais habités peut-être pendant la même période, ce qui laisserait supposer un grand métissage entre les divers clans qui y vivaient.

La même précision dans la documentation de l'auteur se retrouve lorsqu'il étudie le « compound » B, ses deux pyramides, ses maisons, ses places, ses demeures souterraines bien conservées, qui montrent encore l'emplacement du feu, et qui certainement ont été construites avant le mur d'enceinte.

Le « compound » C paraît avoir été le plus réduit ; on n'y trouve ni mounds, ni constructions importantes ; son mur d'enceinte, à contour rectangulaire, n'abritait que des chambres aux murs fragiles dont des traces seules subsistent. On notera cependant que, sur certains murs, on peut relever des empreintes fort nettes de mains.

A côté des « compounds », ou groupes de bâtiments enclos d'un mur commun, on trouve, à Casa Grande, des constructions isolées, aux murs d'une épaisseur remarquable. De forme rectangulaire, ces constructions se subdivisent, par des murs intérieurs, en une série de compartiments disposés autour d'une large pièce centrale. Dans l'une de ces chambres, on a découvert, étendu dans une sorte de sarcophage rudimentaire, un squelette humain, la tête orientée vers l'est : à côté du squelette se trouvaient des objets dont la nature laisse supposer qu'il s'agissait là du corps d'un prêtre. Cela montre bien que l'inhumation se pratiquait, à Casa Grande, en même temps que l'incinération.

Après quelques considérations sur les abris destinés à recevoir les matières usées, sur les réservoirs et les canaux d'adduction des eaux, sur les puits dans lesquels la viande était cuite à l'étouffée, Fewkes dit quelques mots des diverses méthodes de traitement des cadavres. On ne peut tirer d'arguments de l'existence de la crémation à Casa Grande, pour éloigner ou rapprocher ses habitants, ainsi que cela a été fait, des Hohokan du bassin du Gila Salt ; tandis que les habitants de Mesa-Verde incinéraient constamment leurs morts, on sait qu'à Casa Grande, les Indiens associaient l'inhumation à la crémation, sans qu'une distiction puisse être faite à ce sujet d'après la condition sociale des individus. Malgré les opinions diverses qui ont été émises sur le mode d'inhumation, Fewkes est certain que le corps était toujours complètement étendu et jamais assis. Dans le cas où l'incinération était pratiquée, les cendres et les débris d'ossements étaient placés dans des urnes dont l'orifice était obturé par des disques d'argiles soigneusement lutés.

Bien que les fouilles pratiquées au cours des deux périodes de travaux aient rapporté un grand nombre d'objets, si l'on considère la masse de terre qui a été bouleversée, on s'étonnera de ne pas en avoir trouvé davantage encore. Ce fait s'explique si l'on tient compte qu'on n'a découvert aucun cimetière. Les collections recueillies comprennent des objets en pierre, en terre cuite, en coquillages, en os et en bois, ainsi que des vêtements, de la ficelle, des filets. Fewkes se propose, dans la seconde partie de son travail, de décrire non

seulement les objets qu'il a récoltés lui-même, mais encore ceux de même nature qui ont été trouvés, à Casa Grande, par d'autres archéologues, et qui sont déposés au Musée National de Washington. C'est ainsi qu'il présente successivement les collections Mindeleff, Pinckley, et enfin la sienne, de beaucoup la plus importante.

Plusieurs idoles en pierre ont été trouvées à Casa-Grande : les unes représentent des êtres humains, les autres des lézards ou des oiseaux. Tous ces objets sont de facture grossière, et sont taillés dans la diorite. Les instruments en pierre, très nombreux, consistent en : haches, marteaux, meules, pierres perforées, mortiers, disques, perles, pierres cérémoniales, polissoirs. Tous sont en diorite ou en grès friable : la plupart d'entre eux sont polis mais beaucoup restent rugueux et présentent des traces de taille combinée au polissage. Une grande quantité de haches, presque la totalité, présentent, sur une seule de leurs deux faces, un large et profond sillon, forme qui est caractéristique des haches de la vallée de Gila ; quant à l'aspect général, il varie légèrement, mais le plus souvent une extrémité de l'instrument est arrondie, l'autre étant au contraire très amincie. Les marteaux sont de formes régulières, et sont d'ailleurs souvent constitués par des haches brisées : ils présentent, eux aussi, un large sillon qui servait à les fixer à leur manche. Les broyeurs, très communs, sont rectangulaires ou circulaires avec ou sans sillon marginal ; les mortiers ne présentent, dans leur aspect ou dans leur contexture, rien de particulier. Au nombre des objets de pierre dont la signification n'a pu être élucidée, se trouvent des pierres, de formes plus ou moins régulières, qui toutes présentent en leur partie centrale un trou de dimensions variables. On peut les rapprocher des poteries de formes analogues, si communes dans la région des pueblos, et émettre l'hypothèse que les unes servaient à des jeux, tandis que les autres étaient évidemment utilisées comme poids de filets ou de lignes. A mentionner aussi les pierres médicinales, les cristaux de quartz, les coloriants constituées par de l'oxyde de fer, du carbonate de cuivre, du gypse, etc.,et les pointes de flèches et d'épieux qui ne diffèrent point de celles qu'on rencontre dans le sud-ouest. Fewkes décrit ensuite d'autres instruments en pierre, des disques et des balles, des pioches et des bèches, des pendentifs et des perles. Passant à l'étude de la poterie, il fait remarquer qu'on rencontre à Casa Grande toutes les formes connues chez les Pueblos. Ce sont d'abord des objets aux formes bien définies, des bols, des plats, des cuillers, des cruches à eau, des urnes funéraires ; un de ces vases, de petites dimensions, affecte la forme du corps d'un oiseau. La poterie décorée de Casa Grande ne se distingue en rien de la poterie de même genre de l'Arizona septentrional ou du sud du Colorado : le décor est surtout composé de zigs-zags, de lignes brisées ou de triangles ; la swastika ne se rencontre qu'à titre tout à fait exceptionnel. La poterie de Casa Grande se rapproche plus de celles de San Juan et du Rio Grande que de celle des anciens Hopi.

En raison du nombre et de la variété des objets en coquillages, on doit admettre que les habitants de l'ancienne cité prisaient beaucoup les ornements de cette nature, et qu'ils devaient en faire un commerce important avec les

tribus voisines : ils tiraient des coquilles des bracelets, des pendentifs, des bagues, souvent sculptées ; d'autres coquilles étaient taillées de façon à représenter divers animaux.

Les instruments en os découverts à Casa Grande ne seront cités que pour mémoire en raison de leur petit nombre. Il en est même des différents échantillons de vannerie, d'étoffes, et des rares spécimens de peintures rupestres. D'ailleurs une énumération aussi brève ne saurait donner une idée exacte des résultats des fouilles de Casa Grande ; on trouvera au contraire, dans le livre de Fewkes, des descriptions détaillées, des photographies et des schémas des objets découverts qui permettent aisément les plus intéressantes comparaisons.

En résumé, les constructions des « compounds » du bassin de Gila-Salt ont des caractéristiques bien différentes des édifices des Pueblos, et rien de comparable ne se rencontre chez les Zuñi ou chez les Hopi. Il y a donc là un centre architectural particulier à la seule zone du bassin de Gila-Salt. On peut se demander si ces constructions d'un style très spécial ont été édifiées par les ancêtres des actuels Pima, pourquoi ces derniers ont complètement abandonné ce mode de construction au point qu'à l'arrivée des Espagnols, ils vivaient dans de misérables huttes ? On trouve la réponse à cette objection dans ce fait que les anciens Mexicains, obligés, pour se défendre, d'abandonner leurs temples et leurs palais, se réfugièrent dans des cases, dont la pauvreté ne pouvait tenter la cupidité de leurs ennemis.

Le travail de Fewkes peut être considéré comme une des plus importantes contributions à la connaissance de l'archéologie américaine, non seulement en raison de l'intérêt qui s'attache toujours au résultat de fouilles conduites, sur une grande échelle, avec ordre et méthode, mais encore en raison des commentaires de l'auteur qui ne se borne pas à un simple exposé des faits, mais cherche constamment à en tirer des conclusions d'ordre général.

Dr P.

Fewkes (Jesse-Walter). *Antiquities of the upper Verde river and Walnut creek valleys, Arizona* (Antiquités de la haute rivière Verde et des vallées de la Walnut creek, Arizona). *27th annual Report of the Bureau of American Ethnology. 1906-1907.* Washington, 1912, p. 182-220, 14 figures, 24 planches.

Cette étude, qui traite surtout des caractères architecturaux des diverses constructions, présente une grande part d'originalité, car, chose un peu surprenante, l'archéologie de la Haute rivière Verde et celle de la Walnut Creek sont restées jusqu'à présent fort peu connues.

Le haut bassin de la Verde était autrefois occupé par une population fort dense, si l'on en juge par le nombre des ruines. La plus importante de ces

ruines est certainement le « Montezuma Castle », qui se trouve sur le cours moyen de la rivière, et est d'ailleurs bien connu ; l'auteur n'en parlera qu'à titre de comparaison. Les ruines de l'embouchure de l'Oak Creek n'ont point encore été décrites, et constituent d'excellents exemples de cavernes artificielles creusées dans les falaises, qui, en ce point, sont d'ailleurs de nature très friable. C'est là une des raisons pour lesquelles beaucoup de ces cavernes sont aujourd'hui en très mauvais état de conservation. Les parois des diverses pièces sont souvent recouvertes d'un revêtement de pierres colorées en rouge, dont la teinte montre qu'elles étaient autrefois cachées sous un enduit artificiel. Les excavations ainsi creusées dans la falaise sont souvent de fort grande taille, mais leurs dispositions sont des plus variables, et leurs formes des plus irrégulières ; beaucoup communiquent entre elles et présentent des diverticules s'enfonçant plus ou moins profondément dans la falaise.

Les habitations des falaises de Red-Rocks ne sont que des cavernes naturelles aménagées par les anciens Indiens. Différentes du « Montézuma Castle », elles se rapprochent au contraire du Monument National Navaho (cf. *Journal*, t. VIII, p. 299), ainsi que le montre l'auteur en étudiant les deux groupes d'habitations de Honanki et de Palatki, qu'il découvrit en 1895.

Des demeures de troglodytes se rencontrent encore à l'embouchure du Black-Canyon ; on y trouve de nombreux pétroglyphes qui rappellent les dessins et les peintures des Pueblos, mais qui sont colorés de teintes très variables. A côté de ce groupe de ruines les plus importantes, Fewkes mentionne celles du Jordan's Ranch, du Sycamore Canyon et de la Granite Creek.

La « Lime stone Butte » est un des bons spécimens des fortins que les Indiens construisirent dans leur lutte contre les envahisseurs. La forme générale de l'édifice qui couronne une sorte de monticule, est rectangulaire. Un mur très large l'entoure entièrement, et il est probable que l'accès de ce refuge avait lieu à travers une étroite crevasse qui existe encore actuellement.

Le Walnut Creek est un torrent qui se jette dans le Chino, mais ses eaux, à certaines saisons, se perdent dans les sables. Les ruines que l'on rencontre dans la vallée de cette rivière sont de deux sortes ; les unes s'élèvent sur une sorte de terrasse basse, en bordure de la rivière ; les autres, au contraire, ont été construites sur les crêtes des collines voisines. Dans cette vallée, les Indiens ont vécu fort nombreux, ainsi que le prouvent leurs fortins, leurs mounds, les débris de poteries et les instruments de pierre. Whiple fut le premier qui mentionna les ruines de la vallée de la Walnut Creek. Les anciennes habitations de cette région étaient construites à la façon des « Jacales » reposant sur des fondations de pierres ou d'adobes ; l'accès en était difficile, et se dissimulait derrière des palissades. L'auteur donne quelques détails sur chacune des ruines qu'il a eu l'occasion de visiter, et accompagne ses descriptions de nombreuses planches et schèmas explicatifs.

On sait peu de choses sur les troglodytes de la rivière Verde et sur les architectes des monuments de Walnut Creek ; il est possible que leurs descendants métissés se rencontrent aujourd'hui mélangés aux Yavapai, aux Wala-

pai et aux Havasupai. Toutefois, les Hopi prétendent qu'autrefois quelques-unes de leurs tribus vivaient dans la vallée de la Verde, et ceci concorderait avec certaines découvertes archéologiques. On peut admettre, avec Fewkes, que ces populations étaient les mêmes que celles qui édifièrent Casa Grande. L'âge de ces ruines peut être rattaché au milieu du XVIIe siècle ; une partie de leurs habitants fut détruite par les envahisseurs, l'autre se mélangea avec eux ; leur langue, leurs mœurs, leurs croyances étaient les mêmes que celles des Yuma de la vallée du Colorado, et les spécimens de leur industrie montrent d'évidentes affinités avec les Pueblos de cette même vallée.

Dr P.

Engerrand (G.). *Estado actual de la cuestión de los eolitos. Descripción de los seudo-eolitos californianos.* (État actuel de la question des éolithes. Description des pseudo-éolithes californiens). *Boletin del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*. t. II. 1913, p. 150-160.

Au cours d'un voyage en Basse-Californie de septembre à décembre 1911, Engerrand a recueilli un certain nombre d'éolithes typiques dont il donne dans ce travail de bonnes reproductions. Ce sont principalement des râcloirs dont plusieurs présentent un beau bulbe de percussion et même des apparences de retouches.

A cette occasion, le savant archéologue belge fait l'historique de la question si discutée des éolithes. Ce résumé est, à tous points de vue, excellent et l'on saura gré à l'auteur d'avoir rendu pleine justice aux savants français et en particulier à Boule, « qui sut voir juste dès le début », en combattant avec énergie les exagérations des partisans des éolithes.

Engerrand conclut, avec juste raison, qu'il y a eu certainement, antérieurement aux industries paléolithiques les plus anciennes, des industries éolithiques, autrement dit que l'homme, avant de tailler la pierre, a utilisé les fragments qui, par suite de fractures accidentelles, pouvaient lui servir d'outils primitifs, mais qu'*en l'état actuel de la science*, personne ne peut distinguer ces *éolithes* des pierres brisées et retouchées par des actions naturelles et en particulier par la pression des terrains.

C'est la seule conclusion raisonnable d'une polémique qui a trop duré.

P. Rivet.

Henning (Paul A. E.). *Apuntes sobre la historia del chalchihuitl en América* (Notes sur l'histoire du chalchihuitl en Amérique).

Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate », t. XXXI, 1911, p. 29-46.

Dans la première partie de son travail, l'auteur tâche de prouver qu'il y a eu deux empires toltèques successifs, distincts par la religion et par le système politique.

D'après les traditions mayas, la caractéristique religieuse de la première ère toltèque fut l'arbre de vie, mentionné sous le nom de *tutulxiuh* (*tultul*, muy lleno, *xiuh*, arbol), qui a pour synonyme en nahuatl *chichihualquavitl* du Codex Vaticanus A, où il est représenté laissant tomber des gouttes de lait avec lequel s'alimentent des enfants assis autour de son tronc. Le mot *toltecatl* aurait signifié à l'origine « *devoto del árbol de la vida* ». Avec ce culte de l'arbre de vie, se trouve en relation étroite le *chalchihuitl* ou pierre verte. Pour le prouver, l'auteur cite le passage où Sahagún rapporte que les Toltèques cherchaient ces pierres dans les endroits où la terre était humide et l'herbe fraîche, parce que, selon eux, ces pierres répandaient constamment une exhalaison fraîche et humide. Il en conclut que le *chalchihuitl*, comme l'arbre de la vie, était le symbole de toute énergie vitale, et c'est pour cette raison que l'on plaçait dans la bouche des rois morts, qui passaient à la maison du soleil, une de ces pierres, qu'elle figurait parmi les joyaux des nouveaux mariés, qu'on appelait figurativement les enfants de son nom, qu'elle est l'ornement constant des dieux de la génération, que le sang porte son nom, de même que le serpent, symbole des eaux fertilisantes et de l'énergie génératrice.

Le culte de Quetzalcoatl se confond chez les Toltèques avec celui de l'arbre de vie et le *chalchihuitl* en est inséparable.

Suivant Henning, l'étymologie du mot *chalchihuitl* n'est pas nahoa mais maya. Ce mot dériverait de *chal* dont le sens serait « lait d'arbre coagulé » et de *chiu* « nourrice ». Ce sens concorderait exactement avec celui de l'arbre de vie, *chichihualquavitl* « arbre nourricier ».

En Orient, l'arbre de vie est toujours associé avec les pierres précieuses. Le *chalchihuitl* américain explique cette association.

P. R.

Flores (Francisco A.). *La medicina entre los Indios mexicanos antes de la conquista* (La médecine chez les Indiens mexicains avant la conquête). *XVII° Congreso internacional de Americanistas, México, 1910*. México, 1912, p. 214-224.

L'auteur énumère tout d'abord les divinités du Panthéon médical aztèque : Tzapotlatenan, déesse de la médecine en général, Tezcatlipoca, déesse de la pathologie en général, Xipetotec, dieu des maladies cutanées, Nanahuatl, dieu de la lèpre, Amimitl, dieu des maladies de l'estomac, Quetzalcoatl, dieu des

rhumes et rhumatismes, Chalchiuhcueye, dieu du rhumatisme, Cihuacoatl, dieu de l'obstétrique, Ixtlilton, dieu de la pédiâtrie, Xolotl, dieu de la tératologie et Centeotl, dieu de la thérapeutique.

Il énumère ensuite rapidement les diverses corporations en rapport avec la médecine, les ticitl ou médecins, les texoxotlaticitl ou chirurgiens, les texoani ou saigneurs, les tlamatqui ou accoucheuses, les panamacani ou pharmaciens.

La pharmacopée était d'une grande richesse et faisait appel aux produits animaux, végétaux et minéraux employés sous forme de jus, poudres, sirops, huiles, onguents, emplâtres, etc...

En chirurgie, les anciens mexicains étaient très avancés, et d'après Sahagún, leurs chirurgiens auraient même su opérer la cataracte. Il en était de même pour la pathologie interne, et il semble que les médecins étaient arrivés à reconnaître les causes réelles d'un grand nombre de maladies. Encore que leur thérapeutique fît appel souvent à des pratiques superstitieuses, ils connaissaient des remèdes réellement actifs et usaient beaucoup des bains de vapeur ou *temazcalli*.

L'auteur donne ensuite des détails sur l'obstétrique et signale que l'embryotomie était pratiquée par les sages-femmes mexicaines.

Comme remèdes empruntés par l'Europe au Mexique, il cite le julep, la salsepareille, le ricin, le liquidambar, la gomme des Indes, le guayacán, le sassafras, le stramonium, le tamarin, l'ipécacuana.

Le mémoire se termine par quelques renseignements sur l'hygiène, la culture sportive et les fards chez les Aztèques.

P. R.

Prieto (Alejandro). *Tribus indígenas de Tamaulipas en la época de la conquista* (Tribus indigènes de Tamaulipas à l'époque de la conquête). *XVII° Congreso internacional de Americanistas, México, 1910*. México, 1912, p. 63-71.

L'auteur décrit une collection qu'il a recueillie dans le Sud de l'État de Tamaulipas, et tend à prouver que les Indiens de cette région étaient parvenus à un degré de culture très supérieur à celui que leur attribuent les premiers chroniqueurs. Parmi les objets figurés, on peut noter un *metatl*, un vase anthropomorphe à anse unique, une pièce qui rappelle beaucoup les encensoirs si communs au Mexique, un mortier en argile, deux curieuses armes dentelées en porphyre qui paraissent analogues à un objet découvert par Fewkes à Casa Grande (Arizona)[1], une hache à douille à double tranchant, une bague en os un anneau en argile colorée, deux espèces de râcloirs (?) en argile, des pointes de lances, trois statuettes en terre de jolie facture et enfin une très belle statue en pierre découverte dans les ruines de la sierra de la Palma.

P. R.

1. *Twenty-eight annual Report of the Bureau of American Ethnology, 1906-1907*. Washington, 1912, pl. 58, fig. a.

MARTÍNEZ GRACIDA (Manuel). *Civilización Chontal. — Historia antigua de la Chontalpa oaxaqueña* (Civilisation Chontal. — Histoire ancienne de la Chontalpa d'Oaxaca). *Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate »*, t. XXX, 1910-1911, p. 29-104, 223-325.

Après un historique détaillé des migrations des Chontales, l'auteur décrit longuement le pays occupé par la tribu Chontal, établie à l'E. S. E. de l'État d'Oaxaca, dans les districts de Yautepec et de Tehuantepec et donne la liste complète de leurs villages ou campements.

Il étudie ensuite l'organisation politique et sociale de cette tribu dans une série de chapitres consacrés au système gouvernemental, à l'armée, aux différents arts, à l'administration de la justice, puis il énumère les différentes divinités indiennes, donne quelques détails sur les pratiques religieuses et le rôle et le caractère des prêtres, enfin fournit quelques indications sur le calendrier qui n'était autre que le calendrier zapotèque.

Le chapitre qui suit est entièrement consacré à la langue chontal et à l'étude de ses affinités. Là, l'auteur tombe dans le travers regrettable des linguistes qui veulent établir des comparaisons hâtives entre les langues américaines et celles de l'ancien monde. Il croit que le chontal doit être classé dans la famille polynésienne, tribu yucuatl, du district de Ayukalska, dans la Russie asiatique !

On lira avec plus de profit les chapitres qui suivent. On y trouvera des détails intéressants sur la vie domestique, l'alimentation, les cérémonies qui ont lieu à propos de la grossesse et de la naissance, la sorcellerie, le vêtement, le mariage, les rites funéraires, la médecine, l'agriculture et l'industrie, la chasse et la pêche. Je respecte l'ordre adopté par l'auteur dans cette énumération.

Toute la dernière partie du travail de Martínez Gracida est consacrée à l'histoire des Chontales avant et après l'arrivée des Espagnols. Tel est ce mémoire qui représente un véritable labeur, mais dont le plan laisse souvent à désirer.

P. R.

PLANCARTE Y NAVARRETE (Francisco). *Tamoanchan*. Imprenta de « El Mensajero », México, 1911, 194 p.

M. F. Plancarte y Navarrete, évêque de Cuernavaca, profite des loisirs que lui laisse la guerre civile au Mexique pour publier un livre sur les origines des Indiens du Mexique et de l'Amérique centrale.

Dans ce livre, il fait montre d'un esprit cultivé, de vastes lectures dans le domaine de l'américanisme et de l'ethnographie, d'un patriotisme mexicain de bon aloi; et d'un grand amour pour la province de Morelos, province qui, d'après lui, a été le berceau des civilisations mexicaine et maya. Le style est agréable et familier et notre auteur montre souvent une perspicacité et un

enthousiasme remarquables, par contre, il manque peut-être un peu d'esprit critique et d'une méthode scientifique rigoureuse. C'est le livre d'un amateur, mais d'un amateur très éclairé, et si les conclusions en paraissent un peu prématurées dans l'état actuel de la science, il n'en est pas moins vrai que ses arguments méritent souvent d'être sérieusement considérés et que beaucoup de ses observations présentent un très grand intérêt.

Voici la thèse principale de l'auteur : une tribu civilisée, ayant à peu près la culture qu'on trouve à l'époque néolithique sur les côtes et dans les îles de la Méditerranée, s'est embarquée sur les côtes de l'Afrique, se dirigeant vers l'ouest pour tâcher d'apprendre ce que devient le soleil lorsqu'il se couche. Cette tribu, abordant au Mexique dans la région de Tampico, s'établit sur le plateau central, où se trouve actuellement l'État de Morelos, dans une région appelée Tamoanchan (le lieu où habitaient les serpents), et y fonda une ville Tula, ville dont il ne reste aucune trace et qu'il ne faut pas confondre avec la Tula actuelle de l'État de Hidalgo. Cette tribu enseigna sa religion, ses connaissances astronomiques, l'agriculture et les arts à deux importantes tribus qu'elle trouva dans la région : les Otomis qui venaient du Nord-Est et les Nauas qui venaient du Nord-Ouest. Cette tribu civilisatrice est connue sous les noms de Chan, d'Olmecas et plus tard de Mayas. Quant à Toltèque, ce nom dérive de Tula et a été appliqué à toutes les tribus qui ont participé à la culture établie dans le Tamoanchan. De cette région sont d'abord parties des colonies, et puis finalement, à la suite de guerres, de disette et de peste, toute la région a été abandonnée. Les Chans ont peuplé le Yucatan et une partie de l'Amérique Centrale ; les Nauas ont peuplé une partie des côtes du golfe du Mexique et le Guatémala. Enfin d'autres Nauas sont allés au Nord vers le début de notre ère, revinrent au sud vers le ve siècle et finirent par fonder l'empire mexicain que trouvèrent Cortès et ses compagnons. La supériorité de la civilisation Maya est due à ce que la tribu civilisatrice venue de l'Afrique du Nord a pu s'y développer et y prospérer en toute liberté, tandis que les Nauas du Mexique étaient moins bien doués, et que leur religion et leur culture étaient empruntées aux Chans ou Olmecas.

Toute cette théorie est déduite en partie des récits des anciens chroniqueurs espagnols et des textes nauatls et mayas des premiers temps de la conquête et en partie d'une comparaison très poussée entre les produits ethnographiques de la culture néolithique dans la région méditerranéenne et les produits similaires du Mexique et de l'Amérique Centrale. Nous ne croyons pas que l'auteur ait démontré sa thèse, mais il a écrit un livre très intéressant et qui fait penser. Nous nous permettrons seulement une observation linguistique : l'auteur est-il bien sûr que Anahuacamixtecas (p. 68) veuille dire les Mixtecos du rivage de la mer ?

Ph. Marcou.

Ramírez Castañeda (Isabel). *Apuntes acerca de los monumentos*

de la parroquia de Tlalnepantla (Notes sur les monuments de la paroisse de Tlalnepantla) *Anales del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, t. IV, México, 1913, p. 531-543.

A Tlalnepantla, Mlle Ramírez Castañeda a rencontré divers monuments intéressants ; ce sont tout d'abord deux vastes récipients en pierre servant de bénitiers à l'église et qu'elle suppose avoir été exécutés pour servir à ce but par les Indiens sous la direction des premiers missionnaires augustins ; on y voit sculptés, à côté de figurations nettement chrétiennes, des signes aztèques analogues à ceux que l'on relève dans les codex. D'autres pierres sculptées ont servi à la construction de l'église, et l'une d'elles, que l'auteur décrit longuement, présente le même mélange d'ornementation aztèque et européenne. Mlle Ramírez Castañeda interprète avec érudition ces gravures.

P. Rivet.

Robelo (Cecilio A.). *Teotihuacán (Teteohuacan). Boletin del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, t. II, México, 1913, p. 195-202.

Dans ce court article, Robelo, après avoir énuméré les diverses étymologies du mot *Teotihuacán* et les hypothèses émises sur les constructeurs des fameuses pyramides du Soleil et de la Lune, en donne la description d'après Humboldt. Il rappelle ensuite que, suivant la mythologie des peuples nahoas, ce fut dans ces grands monuments qu'eut lieu une des créations du Soleil et de la Lune. Il relate en détail cette intéressante légende. Avec Orozco y Berra, Robelo trouve une signification historique de ce mythe. Il marquerait la substitution au culte des animaux du culte du Soleil et de la Lune.

P. R.

Mena (Ramón). *Notas acerca de Xochicalco* (Notes sur Xochicalco) *Memorias y Revista de la Sociedad cientifica « Antonio Alzate »*, t. XXIX, 1910, p. 345-368.

Au mois de mars 1909, l'auteur a eu l'occasion de visiter et d'étudier en détails les ruines de Xochicalco. C'est le résultat de cette étude qu'il publie dans ce mémoire, accompagné de photographies et de dessins. Sa conclusion est que le teocalli de Xochicalco est nettement d'origine nahoa.

Il y trouve tout un symbolisme mythologique et cosmogonique : la formation et l'origine de la terre, la naissance des dieux, l'union de la terre et de l'eau, et également la commémoration d'événements déterminés comme la rénovation du feu. Le lecteur rencontrera dans ce mémoire un grand nombre de détails intéressants et une bibliographie soignée de la littérature relative aux célèbres ruines.

P. R.

Mena (Ramón). *Como fue trazada la Piedra del Sol?* (Comment fut tracée la Pierre du Soleil?) *Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate »*, t. XXIX, 1910, p. 293-297.

L'auteur a essayé de retrouver la technique primitive qui a permis aux anciens Indiens d'obtenir les dessins de la « Pierre du Soleil ». Il montre que tous ces dessins ont pu être tracés à l'aide de procédés géométriques élémentaires et qu'en particulier les huit perforations disposées sur le bloc suivant une circonférence, perforations où l'on a supposé que devaient être placés des gnomons ou autres appareils astronomiques compliqués, ne sont autres que des points de repère, des centres, à partir desquels l'ouvrier pouvait dessiner toutes les figures que présente la pierre.

P. R.

Robelo (Cecilio A.). *Origen del calendario nahuatl* (Origine du calendrier nahuatl) *XVIIe Congreso internacional de Americanistas, México, 1910*. México, 1912, *Apéndice*, p. 9-21.

En 1900, furent découvertes à Coatlán près du chemin qui va de Yautepec à Cuernavaca deux pierres gravées représentant des personnages que Robelo par comparaison avec la page 11 du *Codex Nuttall* et la page 21 du *Codex Borbonicus* identifie avec Cipactonal et Oxomoco, tous deux seigneurs de l'art divinatoire et, suivant les traditions des Indiens, inventeurs du Calendrier. Comme d'autre part, le P. Durán rapporte que le calendrier fut inventé à Cuernavaca, l'auteur pense que les pierres de Coatlán sont un monument commémoratif de l'invention du *tonalámatl*. A cette occasion, il donne un résumé documenté de ce que les chroniqueurs et historiens ont écrit sur la formation du Calendrier et sur ses inventeurs mythiques, Cipactonal et Oxomoco.

P. Rivet.

Beyer (Hermann). *Correcciones del periodo de Venus en los Códices Borgia y Porfirio Diaz* (Corrections de la période de Vénus dans les Codex Borgia et Porfirio Diaz). *XVIIe Congreso internacional de Americanistas, México, 1910*. México, 1912, p. 134-139.

On sait que les anciens Mexicains avaient connaissance de la période de Vénus, à laquelle ils assignaient 584 jours. Cette durée était légèrement supérieure à la durée réelle qui est de 583 jours, 22 heures, 6 minutes, 40 secondes, mais les anciens astronomes n'ignoraient pas cette différence et M. Seler a démontré que les auteurs du Codex Nuttall ajoutaient à leur compte, au bout de 88 ans de 365 jours, une année qui ne comptait que 361 jours, de façon à cor-

riger l'erreur de leur comput. Dans ce savant travail, Beyer montre qu'on peut, aux pages 49-52 du Codex Borgia et à la feuille J' du codex Porfirio Díaz, mettre en évidence de semblables corrections.

P. R.

BEYER (Hermann). *Die « Serie der kosmischen Gegensätze », ein Abschnitt aus zwei mexikanischen Bilderhundschriften* (La « Série des oppositions cosmiques », section de deux manuscrits pictographiques mexicains.) *Archiv für Anthropologie*, nouvelle série, tome XI, Braunschweig, 1912, p. 293-319.

C'est un essai très ingénieux d'interprétation des feuilles 18 à 21 du Codex Borgia et des feuilles 26 à 29 du Codex Fejérváry-Mayer. Déjà M. Seler dans ses « Éclaircissements au sujet du Codex Borgia » (*Erlünterungen zum Codex Borgia*, Berlin 1901, pp. 135-138) avait reconnu le parallélisme de ces feuilles des deux Codex. M. Hermann Beyer cherche à montrer que ce parallélisme va jusqu'à l'identité quant à l'interprétation des figures et que cette interprétation confirme par un exemple frappant sa théorie que les divinités mexicaines sont basées sur des phénomènes cosmiques. Il expose d'abord et critique l'interprétation de M. Seler. Pour M. Seler, il s'agit de divinités qui président aux points cardinaux et aux régions terrestres et célestes de l'ouest et de l'est. Pour M. Hermann Beyer, les huit pictographies parallèles des deux manuscrits représentent une série de victoires et de défaites ou de morts, et les personnages victorieux et morts sont toujours des divinités personnifiant des phénomènes cosmiques. Chaque pictographie présente un dieu victorieux et un dieu vaincu et mort.

Les seize pictographies des deux codex prises deux par deux représentent huit phénomènes cosmiques, le phénomène inverse succédant toujours à un phénomène direct, c'est-à-dire :

I. La lumière tue les ténèbres.
II. Les ténèbres tuent la lumière.
III. La nuit tue le crépuscule.
IV. Le crépuscule tue la nuit.
V. La sécheresse tue l'humidité.
VI. L'humidité tue la sécheresse.
VII. La nuit tue le jour.
VIII. Le jour tue la nuit.

L'auteur nous donne les seize pictographies des deux Codex et de nombreuses figures tirées d'autres manuscrits mexicains qui lui servent à étayer sa théorie.

M. Hermann Beyer croit que la mythologie mexicaine est antérieure aux Aztèques, nation relativement barbare qui a pris la religion d'un peuple vaincu beaucoup plus civilisé. Il en est résulté que la signification des mythes s'était

obscurcie à l'époque de la conquête. Ainsi Quetzalcoatl serait le zodiaque et la tête de crocodile qu'on lui voit souvent serait empruntée à l'un des signes du zodiaque mexicain. L'argumentation de M. Hermann Beyer est ingénieuse et précise, et son interprétation des feuilles correspondantes des deux manuscrits Borgia et Fejérváry-Mayer mérite d'être prise en sérieuse considération par tous ceux qui s'occupent de la mythologie du Mexique et de l'Amérique Centrale.

PH. MARCOU.

GARCÍA CUBAS (Antonio). *Estudio comparativo de dos documentos históricos* (Étude comparative de deux documents historiques). *XVII° Congreso international de Americanistas, México, 1910*. México, 1912, p. 411-426.

Dans ce travail, l'auteur décrit et interprète deux importants manuscrits du Musée national de México, se rapportant l'un et l'autre aux pérégrinations aztèques : la *Tira del Museo* et la *Pintura del Museo*. Il accepte l'opinion de Orozco y Berra qui soutenait, contrairement à l'opinion de José Fernando Rámirez, que ces deux manuscrits ne relatent pas les mêmes faits, mais que l'un est la continuation de l'autre. A l'appui de cette thèse, il signale que le point de départ de l'immigration n'est pas le même dans les deux documents, que dans la *tira* se trouve signalée l'union aux Aztèques de huit tribus à la sortie de Teocolhuacan, tandis que la *pintura* ne relate rien de semblable, que la notation chronologique tant pour les voyages des Aztèques que pour leurs différents séjours dans des lieux mentionnés dans les deux documents n'est pas concordante dans l'un et dans l'autre, enfin que des événements mémorables consignés dans l'un d'eux ne se retrouvent pas dans le second.

P. RIVET.

CASTELLANOS (Abraham). *El rayo de luz y la cronologia indiana*. (Le rayon de lumière et la chronologie indienne). *XVII° Congreso internacional de Americanistas, México, 1910*. México, 1912, p. 120-133.

Dans ce mémoire, l'auteur étudie le symbolisme d'une figuration qui existe dans le *lienzo* mixtèque dénommé par lui « Antonio de Leon » et qui représente l'appareil primitif pour obtenir le feu par rotation.

Selon lui, le *rayon de lumière*, qui sort de cet appareil, est l'idéographie du feu nouveau, c'est aussi le symbolisme chronologique pour représenter le feu de l'année et des siècles et sa traduction peut être : *lumière*. Ce *rayon de*

lumière enfin est lié aux symboles du temps et indique l'âge de la légende; il est la base de la chronologie.

J'avoue que ce mémoire consacré au *rayon de lumière* m'a paru bien obscur.

P. R.

Paso y Troncoso (Francisco del). *Escritura pictórica* (Ecriture pictographique). *Anales del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, t. IV, 1913, México, p. 481-488.

Dans cette courte note, l'auteur étudie le *Memorial de los indios de Tepetlaoztoc*. C'est un de ces manuscrits d'images rédigés après la conquête par une population indienne pour se plaindre des sévices que leur infligeaient les Espagnols. L'auteur propose de le nommer *Codex Kingsborough*, et donne une analyse succincte de la partie se rapportant à des événements antérieurs à la conquête.

Ph. Marcou.

Engerrand (Jorge) et Urbina (F.). *Note préliminaire sur un gisement préhistorique découvert à Concepción, État de Campeche. Revista cientifica y bibliográfica. Sociedad cientifica « Antonio Alzate »*, t. XXIX, 1909-1910, p. 27-29.

Engerrand (Jorge). *La huella más antigua quizá del hombre en la peninsula de Yucatán. Estudio de la industria de Concepción (Campeche)*. [La trace peut-être la plus ancienne de l'homme dans la péninsule du Yucatan. Étude de l'industrie de Concepción (Campeche).] *XVIIe Congreso internacional de Americanistas. México, 1910.* México, 1912, p. 89-100.

Ces deux travaux sont consacrés à l'étude d'un véritable atelier de taille de la pierre découverte en 1900 dans l'État de Campeche à une journée de cheval de la frontière guatémaltèque, sur la route qui va de Flores (Petén) à Champotón (Campeche), près du hameau de Concepción. Le gisement est à l'air libre placé sur une bande d'affleurement de silex ; il repose sur un calcaire qui appartient certainement au pliocène, mais il n'est recouvert par aucun dépôt, le quaternaire n'existant nulle part au Yucatan, sauf une bande côtière et quelques dépôts lacustres. Des trente-huit pièces recueillies à cet endroit, un grand nombre appartiennent nettement au type chelléen tandis que d'autres peuvent être rattachées, quoique avec moins d'évidence, au type acheuléen. La grande majorité des outils sont des haches, mais il y a aussi des râcloirs et autres pièces de forme plus ou moins bien définie. Tous sont figurés dans le

mémoire présenté au Congrès des Américanistes de México. A côté d'eux, il n'a été trouvé aucun fragment de poterie. Tout en admettant la très haute antiquité de ce gisement, l'auteur se défend de vouloir le faire remonter à la même date que les gisements de même nature de l'Europe ; il déclare même ne pas pouvoir affirmer que l'industrie soit quaternaire. En tous cas, cette industrie de Concepción représente sans aucun doute la plus ancienne manifestation humaine dans la péninsule yucatèque et peut-être dans tout le Mexique. Des outils très semblables ont été déjà découverts au Honduras britannique et dans le Petén.

P. Rivet.

Shufeldt (R. W.). *Notes on a prehistoric race of Yucatan* (Notes sur une race préhistorique du Yucatan). *Proceedings of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, vol. LXIV, 1912, p. 492-498. 3 planches.

L'auteur, d'après les recherches faites au Yucatan par M. P. W. Shufeldt, ajoute quelques documents à tous ceux que l'on possède déjà sur l'art et les monuments Maya, dans certains desquels il a découvert des poteries et des squelettes. Les poteries sont plus ou moins élégantes et plus ou moins bien finies ; elles sont décorées de dessins rouges, jaunes ou brun foncé. M. Shufeldt a trouvé en outre, à côté des débris humains, des haches et des statuettes de pierre. Il pense que la densité de la population du Yucatan était autrefois très grande, et que les indigènes étaient très versés dans l'art de construire.

Quant aux pièces osseuses découvertes, elles appartiennent à deux squelettes, mais leur état de délabrement est tel qu'il a été impossible à l'auteur de donner une bonne description d'ensemble. Cette note, qui n'apporte aucun fait réellement nouveau, ne peut qu'inciter à de nouvelles et plus complètes recherches.

Dr Poutrin.

Spinden (Herbert J.). *A study of Maya art, its subject matter and historical development.* (Une étude sur l'art Maya, son sujet et son développement dans l'histoire). *Memoirs of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, Harvard University*, vol. VI, 1913, 285 pages, 286 figures, 29 planches et cartes.

L'œuvre considérable de Spinden constitue de beaucoup la meilleure monographie que l'on possède jusqu'ici sur l'art Maya. Dans l'introduction, l'auteur

montre tout d'abord quelles sont les zones où l'influence Maya s'est fait sentir, et étudie ses rapports avec les cultures voisines. L'ouvrage lui-même se subdivise en trois grands chapitres : le premier comprend, après des considérations générales sur l'art Maya, la description des principaux motifs qu'il représente le plus fréquemment : l'homme, le serpent, et divers autres animaux ; le second chapitre traite de l'architecture Maya proprement dite : matériaux et leurs différents emplois, constructions, et enfin « arts mineurs », céramique, manuscrits, etc., etc. Le troisième chapitre est réservé à l'exposition de la suite chronologique des manifestations de l'art Maya, et à la description de ses deux grandes époques.

L'aire de dispersion de l'ancienne civilisation Maya s'étend entre le 87° et le 94° de longitude ouest, et entre le 14° et le 22° de latitude nord ; elle comprend par conséquent les états de Tabasco et du Chiapas, et la péninsule du Yucatan. A l'ouest, elle voisine avec les zones de culture Zapotèque et Nahuatl, dont les manifestations artistiques sont très probablement postérieures à l'art Maya. Spinden consacre un court paragraphe à l'étude des rapports de l'ancien monde avec le nouveau, ce qui lui permet de réfuter l'hypothèse de Kinsborough, qui identifiait les autochtones d'Amérique aux tribus perdues d'Israël, hypothèse inacceptable au même titre que les théories qui prétendent établir une liaison entre les conceptions artistiques des Maya et les arts Hindou, Chinois ou Egyptien.

Dans la zone de culture Maya, trois grandes divisions naturelles s'imposent de par le climat, les ressources, la topographie ; la première comprend la péninsule du Yucatan ; la deuxième, la grande vallée centrale ; la troisième, le plateau de la cordillère au sud et à l'ouest. On ne possède, sur ces régions, que peu de renseignements émanant des anciens auteurs, guerriers plus occupés de la conquête du pays que de son ethnologie. Cependant, parmi les conquérants espagnols, quelques noms sont à retenir : c'est d'abord Bernal Diaz de Castillo, historiographe de Francisco Hernandez de Cordoba, de Juan de Grijalva, et enfin de Cortez, de 1517 à 1519. C'est ensuite l'évêque Diégo de Landa, qui, avec quelques autres, fut un des premiers historiens du pays ; Spinden, en les commentant, fournit de longs extraits de leurs ouvrages ou de leurs relations, ce qui l'amène à conclure que les Indiens du Mexique et de l'Amérique Centrale possédaient, à l'époque de la conquête, une civilisation déjà relativement avancée, qui se traduisait, entre autres choses, par l'emploi de l'écriture phonétique, écriture qui, chez les Maya, était des plus conventionnelles. A l'époque de la conquête, les populations de langue Maya se divisaient en une infinité de petites tribus indépendantes, dirigées par un chef dont le pouvoir était héréditaire ; on ne comptait pas moins, pour le Yucatan seul, de 22 de ces tribus. Les Maya constituaient une très importante agglomération religieuse, dont l'organisation avait d'étroits liens avec l'organisation nobiliaire. Malheureusement on ne possède que bien peu de détails sur les conceptions religieuses des Maya et l'on sait seulement qu'ils croyaient à une divinité supérieure sans forme et sans substance ; venaient ensuite le serpent à plumes, et enfin un nombre considérable de divinités de moindre importance. La caractéristique des cérémonies

religieuses Maya résidait tout entière dans les processions et les sacrifices humains, au milieu des parfums de l'encens. Actuellement, le pays est peuplé d'Indiens appartenant à l'ancienne souche ; ils se sont peu métissés, et leur nombre peut encore être évalué à plusieurs milliers.

Avant d'aborder l'étude proprement dite de l'art Maya, Spinden passe en revue les travaux des nombreux savants qui l'ont précédé dans cette voie, et fait un bon résumé critique de leurs études. Brasseur de Bourbourg, Le Plongeon, Holmes, Maudslay, Miss Breton, Seler, Maler, Dieseldorff, etc. et, comme ethnographes des Indiens actuels, Stoll, Starr, Tozzer, Sapper, sont successivement cités.

L'art Maya apporte peut-être la démonstration la plus nette de l'influence de la religion sur les manifestations artistiques d'une nation ; et les monuments ne sont, pour ainsi dire, que la concrétion des idées religieuses qu'ils nous aident bien souvent à comprendre. Ces conceptions religieuses des Maya, pour toutes barbares qu'elles fussent, ont donné naissance à un art extrêmement pur, supérieur à l'art assyrien, et à peine inférieur à l'art grec. On distinguera, dans la sculpture Maya, trois procédés différents : le bas-relief, le haut-relief, la ronde bosse. D'ailleurs, à part quelques variations de détail inévitables, on constate, dans l'art Maya, une remarquable homogénéité dans l'interprétation et la stylisation des motifs décoratifs, qu'ils représentent le soleil, des plantes, la figure humaine, des animaux ou des signes astronomiques.

La forme humaine n'est jamais représentée pour elle-même, ainsi qu'on le constate dans d'autres arts. Les peintres ou les sculpteurs Maya montrent toujours leurs personnages dans des postures hiératiques ou accomplissant un acte religieux quelconque : le plus souvent ce sont des prêtres ou des guerriers, qui tiennent à la main quelque accessoire du culte, des armes ou des trophées. Dans les figurations humaines on retrouve toujours, comme signe de beauté, le crâne aplati, le front étroit, le menton en retrait, le nez busqué, les lèvres charnues et pendantes, toutes caractéristiques qui n'existent pas chez les Indiens Maya modernes. Quant aux différentes attitudes qu'affectent les individus représentés, elles sont, comme leurs groupements, des plus variables, et Spinden les étudie longuement : guerriers en action, prêtres à genoux, debout, assis, formant parfois des groupes extrêmement compliqués. Si, dans ces figures humaines, les unes sont grotesques, les autres n'ont, le plus souvent, aucune expression.

Les représentations du Serpent sont des plus fréquentes dans l'art de toute l'Amérique Centrale et dans celui du sud du Mexique. Cependant la constance de ce reptile dans l'art Maya, en fait une de ses meilleures caractéristiques. Il semble que, tout au moins à l'origine, la reproduction du serpent ait été constamment liée à une idée religieuse ou totémique ; plus tard, en raison des facilités et de la richesse d'un pareil motif ornemental, en raison aussi des vives couleurs de l'animal, le serpent devint un motif de pure ornementation. La stylisation et l'idéalisation se compliquant de plus en plus, on arrive peu à peu, par une graduation que Spinden nous fait suivre, aux formes les plus compliquées : serpent à plumes, serpents à tête et à mains humaines, serpents

enlacés, etc. etc., motifs que l'on trouve à la fois dans les sculptures des temples et dans les peintures des Codex. Dans les Codex aussi, on rencontre les lignes à double contour, droites, courbes, grecques, lignes simples ou ornementées, qui toutes dérivent de la forme du serpent. La stylisation, d'ailleurs, se fait, selon Spinden, par un quadruple procédé : simplification, élaboration, élimination et substitution ; et, à l'appui de cette théorie, l'auteur, se basant sur de nombreuses figures, fait une longue et intéressante étude de l'art décoratif Maya.

C'est encore le serpent qui fournit, par une stylisation poussée à l'extrême, les motifs décoratifs des objets à forme géométrique. Il orne, en outre, nombre d'objets religieux, et c'est lui qui constitue le décor du « Ceremonial Bar », objet à destination inconnue que, dans leurs diverses représentations, beaucoup de prêtres portent dans leurs mains : un serpent à double tête tient, dans ses gueules larges ouvertes, une tête humaine ; mais c'est là la disposition la plus simple, presque schématique de cet objet, qui se complique, dans d'autres sculptures, de mains et de signes astronomiques. On doit rapprocher ce « Ceremonial Bar » du « Sceptre Manikin », insigne hiératique lui aussi, et qui est orné à la fois de figures humaines et reptiliennes (serpents ou dragons).

La complexité de la stylisation dans l'art Maya va plus loin encore, et la fréquence des motifs décoratifs composites dérivés du serpent est extrême : serpent-oiseau (Palenqué, Copan, etc.), dieu au long nez des bas-reliefs et des différents Codex qui affecte les formes les plus variables et dont le corps est souvent celui d'un serpent. Les mêmes constatations s'appliquent au « dieu au nez romain », au dieu de la mort, au dieu du soleil.

A côté du serpent, d'autres formes animales existent, stylisées, dans l'art Maya. Le jaguar est très souvent représenté ; il décore des pendentifs, on le trouve sur les sculptures des temples de Copan, de Chichen-Itza, sur les autels de Quirigua, etc. A Palenqué, à Uxmal, le corps de cet animal est surmonté de deux têtes. Le jaguar est le dieu de la pluie, et ses prêtres, les Balam, jouaient, chez les Maya, un rôle important.

Il est difficile d'assigner, dans l'art décoratif Maya, une place précise aux oiseaux : on les retrouve partout, représentés tout au moins par leurs plumes, et ils sont le plus souvent associés aux objets ou aux animaux les plus divers. Quelquefois, l'oiseau est représenté intégralement, mais le plus souvent l'artiste n'en reproduit que quelques parties du corps : bec, œil, griffes, etc. Parfois aussi les oiseaux ont des caractères anthropomorphes, ainsi qu'on le constate dans les Codex. Quant aux plumes, elles servent surtout, disposées en faisceaux, en éventail, droites ou recourbées, à décorer des stèles, à orner les coins et les espaces vides des différentes compositions.

Les autres animaux qu'utilise l'art Maya sont surtout des poissons ; on rencontre aussi des coquillages qui, quelquefois, affectent des dispositions anthropomorphes. La mort est constamment représentée dans les Codex par des ossements et des crânes plus ou moins stylisés, et, notamment dans le Codex de Dresde, des hiéroglyphes s'associent à l'idée de mort. Spinden expose et commente toutes ces figurations, et étudie de la même manière les figures dites

« grotesques », le dieu du maïs et diverses autres divinités, ainsi que les signes astronomiques. Pour lui, le déchiffrage des hiéroglyphes Maya constitue une tâche à coup sûr difficile, mais qui ne serait pas insurmontable. On sait en effet que nombre d'entre eux sont associés aux calculs astronomiques ; on en connaît d'autres qui se rapportent à des divinités et à des astres ; d'autres enfin, et qui constituent le plus grand nombre, sont purement idéographiques et traduisent soit un objet, soit une pensée. Certains d'entre eux ont une valeur phonétique ; enfin, il est actuellement hors de doute que les hiéroglyphes Maya représentent aussi des noms d'individus, de villes, des fêtes, des sacrifices, etc.

La seconde partie du volume a trait aux matériaux employés dans les constructions Maya. Les unes, comme à Copan, à Quirigua, à Peten, à Tikal, sont édifiées sur des mounds artificiels; les autres, et cela est de règle dans le Yucatan septentrional, sont disposées sans aucun souci de l'orientation, et sont élevées à même le sol. On ne sait que peu de choses en ce qui concerne le rôle des différents édifices, hormis que la plupart d'entre eux avaient une destination religieuse. On ne peut que signaler ici la très complète étude de l'architecture Maya entreprise par Spinden qui, après avoir reconstitué les plans de plusieurs édifices, aborde, avec une grande science technique, l'étude des murs, des voûtes, des toits, etc. Il montre par quelles phases a passé le développement artistique des colonnes et des chapiteaux ouvragés qui les surmontent. Dans un intéressant développement, il décrit la décoration réaliste des diverses constructions, et notamment les panneaux représentant des masques, qui constituent une des meilleures caractéristiques de l'art Maya. Ces masques ornent la base ou le sommet des stèles, les corniches, etc. ; ils représentent, pour la plupart, des figures humaines stylisées à l'extrême, par les procédés que l'auteur a indiqués dans son premier chapitre. Dans les régions septentrionales du Yucatan, il est fréquent de rencontrer, sur différentes constructions, des motifs ornementaux purement géométriques, qui non seulement décorent des panneaux, mais encore nombre de parties de l'édifice. Un bel exemple en est fourni par les mosaïques d'Uxmal. Comme les Grecs, les Maya avaient coutume de peindre les sculptures de leurs temples, et, actuellement encore, on trouve des vestiges de peinture.

Au nombre des arts dits « mineurs », la céramique occupait, chez les Maya, la première place, quoique n'atteignant pas au développement considérable de la sculpture. A côté de certaines formes de poteries banales et très répandues sur tout le continent, formes qui plaident en faveur d'importants échanges commerciaux, on distingue des poteries de types différents, suivant les époques au cours desquelles elles ont été fabriquées. Spinden classe ainsi les céramiques Maya : vases à décors incisés ; vases à décors imprimés ; vases à décors modelés en relief ; vases affectant des formes d'animaux ou de fruits ; vases à décors peints ; figurines, sifflets, etc. Pour chacune de ces catégories d'objets, l'auteur présente de nombreux et fort beaux spécimens, comme les vases à peintures polychromes de Copan, les vases d'El Jecaro (Guatémala). Les Maya employaient beaucoup les pierres précieuses comme colliers, pendants d'oreilles et amulettes diverses. La jadéite constitue le plus fréquemment la matière de ces bijoux.

En raison du manque de matière première, les objets en métal semblent avoir été rares chez les Maya, et l'auteur mentionne seulement des cloches de cuivre et quelques ornements d'or ou de cuivre.

La vannerie, comme l'art du tissage, ne peuvent être étudiés que d'après les anciens chroniqueurs ou les documents que fournissent les sculptures ou les Codex : il semble que les vêtements des prêtres aient été d'une extrême richesse tandis que leurs décors étaient particulièrement compliqués.

Quelques pages sont consacrées par Spinden aux trois Codex de Dresde, Pérésianus et Tro-Cortesianus, pièces remarquables, mais de valeur inégale, et pour l'étude desquelles l'auteur n'apporte aucun élément nouveau.

L'étude de la suite chronologique des différentes manifestations de l'art Maya, étude qui fait, à elle seule, l'objet de la troisième partie de l'ouvrage de Spinden, constitue une tâche des plus ardues, et, après avoir déterminé trois époques principales, l'auteur décrira chaque ville isolément, en commençant par les plus anciennes.

Copan, située dans le Honduras occidental, a été la première cité Maya qui ait été visitée par les archéologues. Des vingt-cinq stèles qu'on y rencontre, quinze représentent, d'une façon remarquablement homogène, la figure humaine. De chacune d'entre elles on trouve, dans le travail de Spinden, de bonnes descriptions de détail, des reproductions et des mesures. A Copan, les monuments les plus anciens ont des décors grossiers et d'une exécution relativement peu soignée, tandis que les sculptures plus récentes sont d'un travail beaucoup plus fini.

Les mêmes remarques pourraient être faites en ce qui concerne Tikal, quoique cette ville, en raison de son éloignement de Copan et des variations du milieu, en diffère par certains points de son architecture.

D'ailleurs, chaque cité Maya possède ses caractéristiques architecturales propres, soit parce que les unes ont évolué plus rapidement que les autres au point de vue artistique, soit parce qu'elles ont été plus favorisées par le nombre et la valeur des sculpteurs. On ne remarque pas, à Tikal, cette belle homogénéité qui caractérise les monuments de Copan, et Spinden éprouve une réelle difficulté à fixer l'âge des diverses constructions. Il les décrit d'ailleurs avec beaucoup de minutie, et consacre aux diverses stèles, aux autels, etc., de longues pages qui prouvent une remarquable documentation.

Piedras Negras est située sur la rive guatémalienne de la rivière Usumacinta, à mi-chemin entre Yaxchilan et Tenosique. On connaît, de cette ville, les belles photographies de Maler. La plupart des monuments sont en ruines, et les inscriptions qui ont pu être déchiffrées témoignent d'une haute ancienneté.

Palenqué, depuis longtemps célèbre pour ses temples et ses tablettes sculptées a été à maintes reprises, décrit par Antonio Del Rio, Dupaix, Waldeck, Stephens, etc. ; et cependant ses ruines n'ont point encore livré tous leurs secrets. Les constructions de Palenqué témoignent de deux périodes artistiques distinctes : l'une, purement décorative, l'autre purement architecturale. Cette dernière d'ailleurs apparaît comme la plus caractéristique, et prouve que cette ville était une des dernières productions de la grande époque artistique Maya.

A côté de ces importantes villes, d'autres cités méritent d'être mentionnées : tout d'abord Comalcaco et Ocosingo, qui témoignent d'un art très voisin de l'art Maya ; Cintla ensuite, puis Jonuta, Tonina, etc.

La seconde époque que distingue l'auteur s'est manifestée par la construction de monuments dans le nord du Yucatan. Les temples sont dans un remarquable état de conservation, mais sont tout à fait dépourvus de pierres d'un seul bloc enrichies de sculptures, et leurs façades s'ornent d'une mosaïque de petites pierres portant des signes conventionnels ou des décors géométriques.

De même que Copan schématisait l'art de la région sud, de même Chichen-Itza nous offre le meilleur type de l'architecture du nord, et, sur ses monuments, aux styles bien différenciés, on peut suivre l'évolution artistique et architecturale. Cette évolution, pour la clarté de l'exposé, se résume, de l'avis de Spinden, à quatre périodes principales : période de transition, période de la ligue, période de l'influence de la vallée de Mexico, enfin période s'étendant depuis la chute de Mayapan jusqu'à nos jours.

A la première période appartiennent certains temples de Chichen-Itza et de Xcalumkin, le Sceptre Manikin, les stèles de Sayil et de Tabi. La période de la ligue de Mayapan est extrêmement importante, car elle traduit un effort artistique réellement organisé. A cette époque appartiennent les villes d'Uxmal, de Labna, de Kabah, de Hochob, pour ne citer que les plus importantes, et à Chichen, la tour de Caracol, ainsi que divers temples.

Après cette période de pure culture Maya, l'influence étrangère de la vallée de Mexico se fit sentir, et l'action de l'art Nahuatl se manifeste, à Chichen notamment, dans toute une série de monuments, dont le Castillo. Et on retrouve l'influence Nahuatl non seulement dans les stèles, dans les décors géométriques, mais encore dans les poteries et les panneaux en stuc. Quant à la dernière période, dénommée période moderne, il n'y a que peu de chose à en dire ; sa caractéristique, la seule qui nous soit actuellement connue, réside dans la présence des brûleurs d'encens décorés ou non de figurines humaines.

Avec cette troisième partie de l'ouvrage se termine le travail analytique entrepris par Spinden, qui consacre les dernières pages de son étude à la détermination des affinités que l'art Maya peut avoir avec les différents arts voisins, Nahuatl, Zapotèque, etc., qu'il en ait subi l'influence, ou qu'au contraire, il ait déterminé chez eux l'apparition de styles nouveaux. Une telle étude ne peut être faite qu'en s'appuyant sur de multiples exemples, dont la longue discusssion permet à Spinden de conclure qu'on ne peut assigner à l'art Maya une origine septentrionale, parce que les manifestations artistiques des contrées septentrionales sont absolument indépendantes de l'art Maya en général. A la seconde période, l'art Maya étendit son influence chez les populations des hauts plateaux du Mexique, et c'est seulement à l'époque de la décadence que les manifestations artistiques des Nahuatl jouèrent quelque rôle dans la civilisation Maya.

Du long et remarquable travail qui résume à la fois de persévérantes recherches sur le terrain et un patient dépouillement, tant des manuscrits Maya que des travaux de tous ceux qui ont précédé l'auteur dans cette voie [1], nous retien-

1. On doit signaler aux chercheurs la bibliographie considérable réunie et dépouil-

drons, avec Spinden, que les anciens Indiens du Mexique et de l'Amérique Centrale avaient atteint un haut degré de culture artistique d'un caractère tout à fait original, culture qui arriva peu à peu à son apogée, créa autour d'elle une large zone d'influence, et enfin déclina pour ne plus laisser derrière elle que les actuelles ruines.

Dr P.

HAGAR (Stansbury). *Izamal and its celestial plan* (Izamal et son plan céleste). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 16-32, 1 figure.

La ville moderne d'Izamal (Yucatan) est construite sur l'ancien emplacement de la cité dédiée au roi-Dieu Ytzamna. Landa le premier, en 1566, quarante-cinq ans après l'arrivée des Espagnols, en signale les ruines et en retrace l'histoire. Depuis, Stephen, Norman, Le Plongeon, Holmes et surtout Charnay étudièrent les ruines dont ils décrivirent les sculptures.

D'après Lizana, quatre larges voies, se dirigeant vers les points cardinaux, partaient d'une place centrale qu'entouraient des édifices au nombre de onze ou douze, construits sur des mounds coniques. Le plus élevé d'entre eux est situé au nord et est consacré à Kinich Kalmo, « l'œil-soleil », qui est représenté par un homme dans l'attitude du sacrifice et levant un doigt vers le soleil, figuré par un œil. On sait d'ailleurs que, dans le symbolisme mexicain, l'œil est souvent associé à l'idée de lumière (cf. *Journal*, t. VIII, p. 304), et, à ce sujet, Hagar étudie les nombreux motifs décoratifs où se trouvent des yeux et qui ont été relevés à Izamal.

A l'est de l'antique cité, se trouve un temple dédié au roi Ytzamna, qui prédisait l'avenir et ressuscitait les morts. Un autre temple, décrit par Lizana, était dédié à Ytzmatal, l'Esprit des cieux et des nuages. De nombreuses controverses, signalées par l'auteur, ont d'ailleurs eu lieu sur l'origine, la nature et la destination de ces temples.

La troisième partie de l'étude de Stansbury Hagar est consacrée au plan proprement dit d'Izamal, tel qu'il a pu être reconstitué d'après les différents documents des voyageurs anciens ou modernes et les recherches de l'auteur. On peut ainsi juger des emplacements réciproques des divers mounds ou temples, et apprécier leur signification par rapport aux signes du zodiaque.

Bien que, dit Hagar, un tel plan ne repose que sur des probabilités et demande à être vérifié par des fouilles, on peut supposer que la ville tirait son caractère sacré du fait qu'elle avait été construite d'après un plan sacré, image terrestre du monde céleste. Des plans analogues ont été trouvés à Cuzco, au Pérou, et à Teotihuacan au Mexique (cf. *Journal*, t. X, p. 275) et il est possible qu'on en découvre un plus grand nombre.

Dr P.

lée par Spinden, bibliographie qui constitue un document indispensable pour toute recherche ultérieure sur le même sujet.

MEINSHAUSEN (Martin). *Uber Sonnen- und Mondfinsternisse in der Dresdener Mayahandschrift.* (Les Eclipses de soleil et de lune dans le manuscrit maya de Dresde). *Zeitschrift für Ethnologie*, t. 45, 1913, p. 221-227.

Les éclipses de soleil ont toujours frappé l'imagination des peuples, on a pu s'en rendre compte, dit l'auteur, l'été dernier ; aussi toutes les anciennes civilisations chez lesquelles l'astronomie était fort en honneur, nous ont-elles laissé des observations sur ces phénomènes. Il en devait être de même du manuscrit maya de Dresde (Codex Dresdensis), et les recherches de Meinshausen lui ont permis de découvrir tout un long chapitre sur ce sujet, grâce à la concordance véritablement complète entre les chiffres qui représentent la périodicité des éclipses, et ceux qu'on relève dans le manuscrit. Cette concordance ne saurait être l'effet du hasard, et l'examen des deux tableaux concernant, l'un les éclipses de lune de 1777 à 1811, et l'autre, les éclipses de soleil de 1775 à 1808, enlève toute incertitude à cet égard.

Or un pareil fait est d'une haute importance, car, si l'on arrivait à identifier les éclipses dont il est parlé dans le Codex, et l'auteur pense que ce n'est pas impossible, la question de la concordance du calendrier maya avec le calendrier européen se trouverait résolue du même coup.

Ch. A. MARTIN.

SELER (Eduardo). *El signo muluc en un altar de Tikal* (Le signe muluc sur un autel de Tikal). *XVII° Congreso internacional de Americanistas, México, 1910.* México, 1912, p. 397-399.

Dans une courte note, Seler rappelle qu'il a découvert les hiéroglyphes *muluc* et *ix* sur des vases polychromes provenant de la Alta Vera Paz (Guatemala), et annonce qu'il a retrouvé le signe *muluc* sur un autel circulaire exhumé à Tikal par Teoberto Maler. Ce hiéroglyphe est identique à peu près au signe *muluc* relevé sur l'autel circulaire n° 28 provenant de la même localité, mais diffère très sensiblement du même signe figuré sur le linteau 21 C 5 de Yaxchilan, dont on trouvera la reproduction dans le mémoire de M. Beuchat (cf. *Journal*, t. X, p. 83).

P. RIVET.

BOOY (Theodoor de). *Lucayan artifacts from the Bahamas* (Objets Lucayan des Bahamas). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 1-7, 5 figures.

L'expédition Heye, envoyée aux Bahamas en 1912, a recueilli de très nom-

breux objets en bois, et notamment des « duhos », qui étaient considérés, par les Ciboneys et les autres tribus précolombiennes, comme des objets très précieux. Une mention spéciale doit être faite d'une haute pagaie en cèdre ouvragé découverte dans une caverne ; de même on signalera une hache de cérémonie, provenant de l'île Mariguana. Cette hache, qui mesure 11 ct. 4 sur 6 ct. 4, est faite d'une pierre schisteuse verte, d'origine volcanique probable. Elle porte, sculptée en relief sur une de ses faces, la représentation d'un individu assis, le menton appuyé sur les mains.

Dr Poutrin.

Andree (Richard). *Seltene Ethnographica des städtischen Gewerbe-Museums zu Ulm* (Curiosités ethnographiques du Musée municipal des Arts et Métiers à Ulm). *Baessler-Archiv*, volume IV, p. 29-38.

Cet article nous renseigne sur trois pièces rares provenant des Antilles dont l'une se trouve à Ulm dans le Musée des Arts et Métiers, l'autre à Florence dans le Musée d'ethnographie et la troisième dans la Smithsonian Collection à Washington. Les deux premières pièces sont des bandelettes formées de disques de coquillage que les guerriers des Antilles s'attachaient au front lorsqu'ils allaient combattre. Ils leur attribuaient sans doute un pouvoir magique pour détourner les coups. Ces deux pièces ont au centre un disque plus large, taillé, celui d'Ulm en tête d'animal et celui de Florence en tête de mort. Enfin la pièce qui est à Washington est simplement une grotesque tête de mort taillée dans du coquillage et pourvue d'un trou pour passer une cordelette qui devait servir à l'attacher au front du guerrier auquel elle servait d'amulette protectrice dans les combats.

Ph. Marcou.

Stöpel (Karl Theodor). *Südamerikanische prähistorische Tempel und Gottheiten. Ergebnisse eigener Ausgrabungen in Ecuador und Südkolumbien* (Temples et divinités préhistoriques de l'Amérique du Sud. Résultats de fouilles faites par l'auteur dans l'Équateur et la Colombie du Sud), 24 p., 8 planches. Francfort-sur-le-Mein, 1912.

L'auteur, conseillé par les directeurs du Musée d'ethnographie de Berlin, arriva à Guayaquil le 24 septembre 1911. Il remonta la Cordillère Centrale en passant par Quito, Ibarra, Tulcan, Pasto, La Cruz et San Sebastian, continua à pied à travers la région des sources de la Magdalena et, après un voyage assez difficile, atteignit la vallée de San Agustin, but de son voyage, le 10 novembre 1911.

Il n'y put rester que quatre semaines et emporta 18 moulages, 2 coupes et une écuelle en argile. Il nous décrit 40 statues en pierre sculptée d'un demi-mètre à près de deux mètres, paraissant pour la plupart représenter des divinités. On trouve aussi dans la même vallée les ruines de quelques temples anciens. En outre, pendant son voyage, l'auteur pratiqua des fouilles et trouva des sépultures anciennes à Ibarra, El Angel et Tuquerres.

D'après tout ce que nous savons des statues dont parle M. Stöpel, il semble bien qu'elles représentent une très ancienne civilisation qui avait complètement disparu à l'époque de la conquête espagnole.

Il serait urgent qu'une expédition scientifique, convenablement équipée, pût faire un long séjour dans la vallée de San Agustin pour tâcher de résoudre des problèmes qui ne sont encore que posés.

Les photographies des statues que nous donne l'auteur sont intéressantes, mais manquent un peu de netteté.

PH. M.

BINGHAM (Hiram). *The discovery of Machu Picchu* (La découverte de Machu Picchu). *Harper's Magazine*, avril 1913. 11 pages. 6 figures.

Les principaux résultats de l'exposition Yale au Pérou, que dirigea M. Bingham, ont déjà été signalés ici (cf. *Journal*, t. IX. p. 164; p. 393-394). Aujourd'hui, l'auteur montre comment l'Inca Manco, fuyant les armées de Pizarre, s'établit dans les forêts de Vilcabamba où il érigea des temples et des palais. Après de longs jours de route à travers les bois entrecoupés de ravins où coulent des rivières au cours rapide, M. Hiram Bingham, longeant la vallée de l'Urubamba, atteignit enfin Machu Picchu, ville construite en terrasse sur une haute falaise entourée de tous côtés de précipices. L'auteur consacre une description rapide aux places, aux temples, aux maisons, aux fontaines, et donne de la cité inca un plan exact. Il semble, d'après H. Bingham, que Machu Picchu n'est pas la dernière, mais bien la première capitale des Inca, d'où ils rayonnèrent sur une grande partie de l'Amérique du Sud.

Dr POUTRIN.

KRUMM-HELLER (Arnolfo). *El Zodiaco de los Incas en comparación con el de los Aztecas* (Le zodiaque des Incas comparé à celui des Aztèques). *XVII° Congreso internacional de Americanistas, México, 1910*. México, 1912, p. 173-179.

Dans cette étude, Krumm-Heller s'efforce de démontrer que non seulement il existe une relation évidente entre le zodiaque classique et celui des anciens

Incas et des Aztèques du Mexique, mais qu'il y a une conformité entière fondamentale entre les connaissances des astrologues de l'antiquité et celles des astrologues du Pérou et du Mexique. Il estime que cette concordance est susceptible de mettre sur la voie de l'origine de ces différents peuples.

P. Rivet.

Posnansky (Arthur). *El signo escalonado en las ideografias americanas con especial referencia à Tihuanacu* (Le signe scalaire dans les idéographies américaines, notamment à Tihuanacu). Berlin, 1913, 80 p.

On sait la fréquence des ornements scalaires sur les objets et monuments de Tiahuanaco et, d'ailleurs, sur un grand nombre d'objets précolombiens du Pérou, de l'Équateur, de la Colombie et de l'Amérique centrale. Suivant Posnansky, cet ornement « est le motif fondamental de la tendance symbolique de l'art de Tiahuanaco », et représente la terre ou le ciel, suivant qu'il est droit ou renversé. Sa diffusion dans les diverses régions américaines prouve, à son avis, que dans des temps très lointains, des immigrations sont parties de Tiahuanaco vers presque toutes les parties du Nouveau-Continent. L'auteur ne précise pas toutefois jusqu'où cette influence a pu s'exercer du côté du Nord.

P. R.

Posnansky (Arturo). *Guia general ilustrada para la investigación de los monumentos prehistóricos de Tihuanacu é Isla del Sol y la Luna (Titicaca y Koaty)*. [(Guide général illustré pour l'étude des monuments préhistoriques de Tiahuanaco et de l'Ile du Soleil et de la Lune (Titicaca de Koaty)]. La Paz, Bolivie, 1912, 104 p.

Ce livre, abondamment illustré, n'est que la réédition du travail publié par le même auteur dans les Actes du 4e Congrès scientifique de Santiago du Chili (cf. *Journal*, t. IX, p. 471), augmenté d'un chapitre relatif à l'ancienne écriture des peuples du haut plateau andin d'après des documents qui figuraient déjà dans le guide édité par M. M. V. Ballivián à l'occasion du XVIIe Congrès des Américanistes (cf. *Journal*, t. VII, p. 336). L'auteur a recueilli chez les indigènes du Titicaca deux anciens documents idéographiques fabriqués par les missionnaires peu après la conquête pour transcrire certaines parties du catéchisme. Il croit que cette écriture utilisée par les prêtres est d'origine précolombienne et en voit la preuve dans ce fait qu'il a rencontré, dans une des niches du palais de Chinkana dans l'île du Soleil, une pictographie qui lui semble inspirée du même principe.

P. R.

Posnansky (Arthur). *Die Altertümer von Tihuanacu* (Les antiquités de Tiahuanaco). *Zeitschrift für Ethnologie*, t. 45, 1913, p. 178-186, 2 figures.

Posnansky, dans ce travail, résume ses longues études sur les hauts plateaux des Andes sud-américaines, sur les races et les monuments de l'antique civilisation dont la grande cité préhistorique de Tiahuanaco, au bord du lac Titicaca, fut le centre.

On trouve dans ces pays, désignés sous le nom de « Haut Pérou » par les anciennes chroniques espagnoles, les restes de deux langues, celle des Aymarà et celle des Quichua, deux religions, deux styles d'architecture, de date très différente, ceux-ci moins anciens que ceux-là. Ceci montre qu'il y eut, dans les temps préhistoriques, deux grandes migrations, qui apportèrent chacune avec elle leur civilisation, leur religion et leur langue : elles vinrent, non du nord ni du sud, mais de l'ouest et s'arrêtèrent dans les hautes vallées andines, dans les îles et sur les bords des grands lacs de ces vallées.

On peut distinguer quatre périodes dans l'histoire de ces civilisations. Puis, et très postérieurement, vint celle des Inca, qui porte à cinq leur nombre. De ces cinq périodes, Posnansky n'étudie que les deux premières, puisqu'aussi bien, avec la deuxième a disparu Tiahuanaco, ainsi que la puissante population qui avait étendu sa domination sur toute la région du Haut-Amazone. Entre cette période et l'époque incasique, les deux périodes ne se distinguent que par le mode d'utilisation des pierres ou l'emploi de la brique, et l'histoire des Inca sort de son sujet.

Avant d'aborder celui-ci, il croit devoir s'élever contre l'influence néfaste qu'ont exercé, sur la plupart des auteurs, les anciennes chroniques espagnoles. Elles proviennent, dit-il, d'une source dont l'eau est tout à fait impure ; il peut se permettre cette critique, car, ayant passé de longues années à étudier les civilisations des hauts plateaux andins, il n'est pas de ceux qui, après avoir rapidement circulé à travers les pays de ces antiques civilisations, se sont imprégnés de ces chroniques, les ont plus ou moins copiées, et, de retour dans leur patrie, ont écrit de volumineux ouvrages qui sont de la science à côté. C'est presque dire, on le voit, que l'auteur seul possède l'histoire précolombienne, et l'on peut penser qu'il porte un jugement bien sévère sur ceux qui s'en sont occupés avant lui.

Ce qui caractérise la première période des civilisations des hauts plateaux, c'est l'essai tenté par l'homme pour tailler la pierre, qui est une sorte de grès rouge, choisi en raison de sa moindre résistance aux outils grossiers dont il se servait : il ne connaissait ni le cuivre, ni le bronze. Les constructions sont orientées vers le Levant, mais grossièrement et à l'œil seulement ; nous sommes encore loin des données astronomiques à l'aide desquelles, dans la deuxième période, les architectes trouveront et traceront la direction méridienne au jour de l'Équinoxe. Le style est lourd et sans art : pourtant un certain sens artistique se manifeste par des têtes humaines grossièrement taillées sur les murs.

Les habitations sont d'un type intermédiaire entre celles de l'homme des cavernes et celles de l'homme déjà civilisé. Elles sont si petites qu'une personne ne peut s'y étendre ; les occupants y dormaient accroupis, les genoux appuyés contre la poitrine. On rencontre encore quelquefois des Indiens qui dorment dans cette position, surtout s'ils sont en voyage, car ils n'ont alors que leur poncho pour les garantir du froid, souvent intense dans ces régions : le poncho leur couvre le dos, les épaules et les jambes ; un bonnet, ramené sur les oreilles, protège leur tête.

Cette première époque de Tiahuanaco dura plusieurs siècles : ce qui la termina ne fut point l'invasion et l'absorption par une race plus cultivée, mais bien un phénomène cosmique, probablement une vaste et subite inondation.

A la deuxième période, nous assistons à un essor extraordinaire de culture et de puissance : des monuments qui nous étonnent encore, sortent de terre, et Tiahuanaco devient le plus grand centre politique et religieux du continent ; presque tous les peuples de la région viennent y faire des pèlerinages, s'y soumettre, et y payer tribut. Les fouilles ont en effet fait découvrir des squelettes appartenant à des individus de races très différentes, des céramiques et des outils provenant de l'Équateur, de la Colombie, de la Bolivie, de l'Argentine, et des vallées de Calchaqui.

Les habitations sont encore construites au-dessous du sol, et encores petites, 1 m. 30 sur 1 m. 40, mais parfaitement revêtues en pierres taillées, dont les joints sont si exacts que la pointe d'un couteau ne les retrouve pas, et qu'aucune humidité n'y pouvait suinter.

Cette période si éclatante disparut, elle aussi, dans une catastrophe physique, éruption volcanique ou inondation, celle-ci suivant peut-être celle-là. On trouve, sur le lac Umayo, au N. O. du Titicaca des ruines importantes, qui semblent indiquer que les survivants ont voulu fonder là une nouvelle métropole. Mais le climat trop rude de ces régions détruisit peu à peu, en même temps que des guerres intestines, cette population. On en rencontre toutefois quelques descendants dans les cantons de Pacajes, Umasuyos, Larecaja et Lupacas ; ces individus appartiennent à la même race, cela résulte de mesures prises sur eux par l'auteur, mesures comparables à celles des crânes et des squelettes de Tiahuanaco.

La conclusion de Posnansky est que si des vestiges de civilisations antérieures à l'époque historique existent dans beaucoup de régions d'Amérique, ce n'est que sur les hauts plateaux andins qu'on rencontre une gradation complète des développements successifs de l'homme précolombien : pour lui, les sculptures de la porte du Soleil à Tiahuanaco sont le dernier terme de cette gradation, et caractérisent le style de Tiahuanaco.

CH. A. MARTIN.

POSNANSKY (Arthur). *Prähistorische Ideenschriften in Süd-Amerika.* (Sur des écritures symboliques dans l'Amérique du sud préhis-

torique). *Zeitschrift für Ethnologie*, t. 45, 1913, p. 261-273, 8 fig.

Posnansky désigne sous le nom d'« Idéographie ornementale » ces écritures, ou plutôt cet ensemble de signes qui se rencontrent sur les sculptures et objets de céramique provenant des fouilles de Tiahuanaco. Dans la présente communication il se borne à étudier les plus importants de ceux qu'il a trouvés en explorant cette métropole préhistorique, qui fut vraisemblablement le berceau de l'humanité en Amérique : ce sont la couronne, la ligne brisée en forme d'escalier, « la croix » ; et il termine par une explication des peintures de la fameuse « Urne de Quiroga ».

Une première figure montre les transformations du signe hiérarchique qui est devenu la couronne, et dont l'origine exacte est peu connue. Elle fut la marque d'une dignité ; c'était, chez les peuples primitifs, le signe distinctif du chef, généralement l'homme le plus âgé, mais en même temps le plus respecté pour sa sagesse et ses connaissances, non point un vieillard décrépit, ruiné par l'alcool ou les excès sexuels, mais l'homme qui avait su conserver jusqu'à la fin de son existence la plénitude de ses facultés intellectuelles. Ce signe distinctif était emprunté aux animaux, et, à Tiahuanaco, c'est le condor royal, le « Cunturi Maycu » qui l'a fourni, c'est sa collerette très épaisse qui a servi de modèle. Le Maycu, majestueux dans son plumage blanc, est bien en effet le roi des animaux, et, comme on l'a observé souvent sur les sommets de la Cordillère, aucun oiseau de proie, ni petit ni grand, n'oserait toucher à une proie morte, tant que le Maycu n'est pas arrivé et qu'il n'a pas pris les meilleurs morceaux.

La ligne brisée en forme d'escalier, que Posnansky appelle en abrégeant, le signe de l'escalier, est très répandue et il en existe d'innombrables variantes. On la trouve dans presque toutes les constructions, dans les sculptures, les inscriptions, les objets d'art ou les ustensiles. Ce signe est employé pour exprimer la terre et le ciel ; la terre, car dans toutes les reproductions d'idoles, d'hommes ou d'animaux, ceux-ci ont une sorte d'escalier sous les pieds pour indiquer qu'ils reposent sur le sol ; le ciel, car c'est à l'aide de degrés successifs que le ciel se relie à la terre.

A l'intérieur de ce signe se trouve souvent une croix, qui semble être le symbole du feu, et dont il faut chercher l'origine dans la méthode employée par les anciens Indiens pour faire du feu, à l'aide de deux bâtons en croix frottés l'un sur l'autre.

Ce signe se retrouve sur les deux seins de l'« Urne de Quiroga », qui, pour Posnansky, représente, sans aucun doute, une femme invoquant la venue de la pluie : il ne signifie cependant pas l'eau, malgré l'opinion d'Adam de Quiroga, mais bien toujours le feu.

La communication est suivie d'une discussion où Virchow présente des statuettes, des têtes en terre cuite et des crânes rapportés par Posnansky, ces dernier d'un haut intérêt anthropologique.

Ch. A. Martin.

BANDELIER (Adolphe Francis). *The ruins at Tiahuanaco* (Les ruines à Tiahuanaco). *Proceedings of the american antiquarian society*, new series, vol. XXI, 1911, p. 218-265.

L'auteur se défend d'entreprendre ici une tâche aussi féconde que celles de MM. Stuebel, Max Uhle et E. J. Squier, car il ne séjourna qu'un temps fort restreint à Tiahuanaco, et ne put, en raison de l'interdiction qu'en a faite le gouvernement bolivien, se livrer à aucune espèce de fouilles. M. Bandelier dut donc limiter son activité à l'observation des ruines, à l'étude du pays et à celle des indigènes, en même temps qu'il recueillait des documents de Folk-Lore. Les collections encore rudimentaires que contient le Musée récemment ouvert à Tiahuanaco, ont permis au voyageur de noter quelques objets intéressants. Les spécimens de poterie se classent en trois types : la première catégorie comprend les vases fabriqués par les architectes des monuments aujourd'hui en ruines, et est caractéristique de cette époque. La seconde classe contient des vases d'origine Inca, qui datent vraisemblablement du xve siècle. La troisième catégorie, ou catégorie Aymará, appartient à une époque aussi ancienne que la poterie incasique. Le Musée de Tiahuanaco contient aussi des objets de bronze et de cuivre, des coupes de sacrifice en bois peint, etc.

L'auteur décrit ensuite l'emplacement de l'ancienne ville sacrée, et traite de l'origine des pierres qui ont servi à l'édification des monuments et dont la nature est différente de celle des rochers voisins. Puis il fait, des ruines, une description aussi complète qu'il lui est possible, notamment des mounds d'Akka-Pana et de Pumapuncu, autrefois couronnés d'édifices dont quelques ruines seules subsistent, insuffisantes pour permettre à l'archéologue de tirer quelque conclusion valable. Et cependant, l'effort a été considérable, que nécessita l'apport des matériaux de constructions sur des collines telles que celle de Quimsa-Chata, et l'on peut se demander de quels moyens usaient les indigènes pour réaliser des édifices aussi importants, même à notre époque. Le pays d'ailleurs, bien irrigué et au sol fertile, possédait tout ce qui était nécessaire à la vie matérielle de nombreux ouvriers, qui s'abritaient soit dans les anfractuosités naturelles des rochers, soit dans des demeures que la rareté du bois les contraignait à construire en adobes. Les instruments en cuivre étaient utilisés par ces artisans qui savaient leur donner la résistance nécessaire pour tailler même la pierre ; dans le même ordre d'idées, il est fréquent de rencontrer dans les édifices des espèces de tenons en cuivre réunissant des pierres voisines ; cette disposition est spéciale à Tiahuanaco.

L'existence d'instruments ou de bijoux divers en obsidienne n'est pas, ainsi que le fait remarquer Bandelier, spéciale à Tiahuanaco : on trouve en effet des objets de cette nature depuis La Paz jusqu'à Chililaya, tandis qu'au contraire, à Tiahuanaco même, l'auteur ne découvrit pas de traces d'objets de cette nature, quoiqu'il paraisse certain que les Indiens Pacajes, qui occupaient la région où s'élevait l'ancienne cité, aient été les seuls indigènes du centre et du nord de la Bolivie à se servir d'arcs et de flèches à pointe de silex. Et, tandis que sur

la côte nord du Chili, au voisinage d'Arica notamment, on rencontre constamment des pointes de flèches et des couteaux de silex à côté de squelettes fort bien conservés, rien de semblable ne s'observe à Tiahuanaco. On doit s'avouer, ainsi que le fait remarquer M. Bandelier, qu'on ne sait en réalité rien des constructeurs de cette ville, et que toutes les hypothèses ont été émises sur ce sujet. C'est sans résultat appréciable que l'on a cherché à retrouver, dans le Folk-Lore Aymará, des traces des Indiens Tiahuanaco, et on ne doit accorder qu'une confiance limitée aux dires d'un vieil Indien qui cite les « Gentiles », vraisemblablement des Inca, et en fait les précurseurs des Chulpas, car ces assertions témoignent de l'influence des missionnaires catholiques.

Des crânes que recueillit M. Bandelier, la plupart présentent la déformation Aymará, caractérisée par l'aplatissement du front. Cette déformation, spéciale aux seuls crânes d'hommes, était d'un usage général au temps de la conquête et fut l'objet de sévères prohibitions de la part des vice-rois.

Les Indiens actuels de Tiahuanaco sont les mêmes que ceux que rencontrèrent les conquérants espagnols, et appartiennent à la souche Aymará. Ils parlent le dialecte Pacajes (Bertonio). Il est difficile de dire s'ils sont des Aymará purs ; leur allure générale ne les différencie en rien des Indiens de la Puna ; les hommes sont en général grands et robustes, les femmes sont un peu plus petites et plus grêles. Ces Indiens s'opposent, dans la mesure où cela leur est possible, à l'intrusion des blancs, et, quoique n'attachant pas une importance extrême aux ruines au milieu desquelles ils vivent, ils répugnent à leur exploration. Les renseignements ethnographiques qui suivent l'étude archéologique de M. Bandelier sont la plupart extraits d'anciens chroniqueurs, et mis en valeur par d'intéressants commentaires de l'auteur. Celui-ci, suivant sa coutume, termine sa savante étude des ruines de Tiahuanaco par une longue série de notes, précieuses à la fois par la documentation bibliographique qui fait revivre d'anciens auteurs inconnus ou oubliés, et par les réflexions érudites que leur dépouillement suggère au savant américain.

Dr Poutrin.

Nestler (Julius). *Beitrage zur Kenntnis der Ruinenstätte von Tiahuanaco* (Contribution à l'étude des ruines de Tiahuanaco). *Mitteilungen der K. K. geographischen Gesellschaft in Wien*, 1913, p. 226-236 et p. 267-297, 9 planches, 7 figures.

Le professeur Julius Nestler, de Prague, qui a séjourné un peu plus de deux ans (du commencement de décembre 1909 à la fin de janvier 1912) en Bolivie, présente, dans sa communication, le résultat de ses recherches dans les célèbres ruines de Tiahuanaco, et une discussion sur leur âge présumé.

Le monument le plus important qu'on ait retrouvé à Tiahuanaco est la porte monolithe, dite « Puerta del Sol » ou porte du soleil, qui présente une face pourvue d'ornements en relief, et dont l'autre face est lisse : on pensait que

cette porte avec ses décors en relief était le seul spécimen de ce genre d'ornementation. Or Nestler a trouvé, au cours de ses fouilles, une pierre plate qui prouve, par la similitude de ses motifs de sculpture, qu'une seconde porte semblable avait existé aussi. Même frise, même représentation d'une divinité portant les mêmes attributs, tout, d'après l'auteur, porte à cette conclusion.

Après avoir brièvement parlé de la « nouvelle enceinte », découverte par l'explorateur français Georges Courty, Nestler donnne des détails sur une autre trouvaille, celle d'une statuette qui appartient au groupe, fortement représenté à Tiahuanaco, des statues au corps anthromorphe et à la tête animale. Cette statuette, haute de $0^{m}40$, est une des mieux conservées et une des plus soigneusement travaillées de tout ce groupe.

Enfin, pendant son séjour en Bolivie, l'auteur a eu la rare bonne fortune de découvrir l'emplacement d'autres ruines, tout à fait inconnues jusqu'ici, dans le voisinage de Taraco. Il a trouvé là des monolithes eu forme de colonnes qui rappellent celles de Tiahuanaco et une pierre plate avec figure en relief, d'une haute valeur.

Dans la seconde partie de sa communication, Nestler expose que les ruines de Taraco et de Tiahuanaco qui lui semblent du même âge, sont bien, comme l'ont surabondamment prouvé Stübel et Uhle dès 1892, des vestiges d'une époque préhistorique. Les monuments qu'on retrouve là sont l'œuvre d'un peuple qui vivait très longtemps avant l'époque incasique. — Le climat dont jouissait alors la région était certainement beaucoup plus clément qu'aujourd'hui, ainsi que le dit Markham, et le lac Titicaca avait une bien plus grande étendue : il baignait les murs de Tiahuanaco. Dans une bibliographie très complète, Nestler cite successivement les auteurs qui ont écrit sur la question : Stübel et Uhle, Sir Martin Conway, Forbes, W. Bollaert, Weddell, V. Huot, Neveu-Lemaire, de la mission française Créqui-Montfort (1903), mission qui a rendu, dit-il, d'inappréciables services à la science, etc... Aux considérations géodésiques, géologiques et géographiques qui plaident en faveur d'un abaissement marqué du lac et d'une diminution de son étendue, viennent s'ajouter aussi des arguments archéologiques. C'est ainsi que G. Courty a découvert dans la colline qui se trouve dans la partie sud du groupe de ruines appelé Akapana, une sorte de canalisation faite en pierres plates de grès reliées sans mortier par des agrafes de cuivre, ce qui indique qu'une anse du lac devait se trouver dans le voisinage immédiat de la colline. De même, en consultant les anciennes chroniques espagnoles, en particulier celle de Diego de Alcobaça, qui, publiée par son ami Garcilaso parut à Lisbonne en 1609 puis à Cordoue en 1617. Il y est donné la description d'un monument qui se trouvait au bord du lac, non pas qu'il en fût ainsi à l'époque d'Alcobaça, car, ainsi que le remarquent Stübel et Uhle, le plus ancien auteur qui ait écrit sur Tiahuanaco, Cieza de Leon (1550) n'en fait pas mention et il est impossible qu'un monument de cette importance ait disparu au XVIe siècle sans laisser aucune trace. Mais il paraît certain d'autre part que Alcobaça n'a pas inventé l'exacte description qu'il en donne : il l'aurait reçue, lui, à moitié indien, par une tradition orale transmise à travers de nombreuses générations, et son exactitude semble incontestable.

« Les constructions de Tiahuanaco s'élevaient donc au bord du lac, à une « époque très éloignée de nous, et là florissait la civilisation la plus ancienne « du globe, parmi des peuples mystérieux, préhistoriques, pour qui nous nous « sentons pénétrés d'admiration, quand nous voyons les magnifiques monu- « ments qu'ils ont élevés. — Avec Hauthal, nous pouvons dire que nous « nous trouvons devant des ruines uniques au monde, dont l'importance est « beaucoup plus grande que celle de Troie pour l'histoire, non seulement en « ce qui touche la civilisation précolombienne en Amérique, mais aussi en ce « qui concerne la civilisation de l'humanité tout entière. »

Telle est la conclusion du travail de J. Nestler, travail intéressant parce que c'est le rapport de celui qui a vu ; de belles photographies l'accompagnent et montrent avec quel soin l'auteur a étudié, à son tour, les vestiges de la cité fameuse.

Ch. A. Martin.

Nordenskiöld (Erland von). *Urnengräber und Mounds im Bolivianischen Flachlande.* (Urnes funéraires et mounds de la plaine bolivienne). *Baessler-Archiv*, t. III, 1913, p. 205-255, 176 fig., 2 planches, 1 carte.

L'auteur se propose, dans le présent rapport, de publier les résultats des fouilles qu'il a opérées au cours de son voyage en Bolivie, exécuté en 1908-1909, sous les auspices de M. Arvid Hernmarck.

Les recherches archéologiques faites jusqu'ici sont loin d'égaler en importance l'étendue du pays. Dans la région montagneuse ont travaillé Bandelier, l'auteur lui-même, et von Rosen, mais les ruines de Tiahuanaco sont naturellement le but de la plupart des explorateurs, et une grande partie de cette région est encore inconnue ; quant à la plaine, elle était complètement ignorée, dit l'auteur, avant son voyage.

Il divise la Bolivie en trois régions au point de vue archéologique :

La contrée montagneuse, habitat des Aymará et des Quichua ;

La plaine, au sud du 17e et du 18e degrés, pays des Chiriguano (Guarani), des Chané (Arowak), des Mataco et des Toba ;

La plaine au Nord de ces mêmes degrés, où habitent les Mojo et Baure (Arowak), les Güarayú (Guarani) et un grand nombre de peuplades moins importantes.

Les objets rapportés sont pour la plupart des poteries ; extrêmement peu sont en métal ; quant à la pierre, elle est si rare dans ces plaines, que les quelques objets de pierre rencontrés n'offraient aucun intérêt. C'est sur la céramique que doivent surtout s'appuyer les études archéologiques faites, en Amérique du Sud, par Nordenskiöld.

Les fouilles ont porté sur les provinces de Sara, de Mojos et de Guarayos.

Pour chacune d'elles il donne la description des objets trouvés, description accompagnée de nombreuses figures : dans celles de Mojos, il a rencontré des tumulus, les mounds Velarde et Hernmarck renfermant, outre des poteries, des sépultures et des squelettes. La céramique se manifeste au mound Velarde sous deux formes correspondant à deux styles distincts, et l'auteur compare ces deux styles avec ceux du mound Hernmarck. Les urnes que son travail reproduit sont en tout cas fort belles, et dénotent chez les anciens potiers indiens un sens très réel de l'ornementation artistique.

Après quelques lignes consacrées au mound Masicito, aux poteries du Rio Mamoré et du Rio Guaporé, du rio Blanco et du pays Guarayo, il se pose la question : quelles sont les peuplades indiennes qui ont construit les habitations et les sépultures où se trouvaient toutes ces urnes et poteries ?

Il existe de très anciennes descriptions des Mojo, dont deux très précieuses n'ont encore été citées par aucun auteur : les travaux du Jésuite Joseph del Castillo et de son compagnon Pedro de Marban présentent un haut intérêt ethnographique (fin du XVIIe siècle). Mais les premières notions sur les Mojo remontent à 1595 : on les trouve dans une lettre du P. Ortiz au Provincial Sebastian : les Mojo vivaient au-delà des pays Chiriguano et avaient pour voisins les Maure ou Baure, qui possédaient une civilisation avancée, construisaient des maisons, et fabriquaient des poteries. Plus tard, les Baure émigrèrent plus au Nord, laissant les Mojo qui, d'après Castillo, habitaient, eux aussi, de grandes maisons bien bâties, et fabriquaient, eux aussi, des poteries délicatement peintes, tressaient de fines nattes, tandis que leurs femmes tissaient des étoffes. Altamirano et Eders, un autre Jésuite, ont rapporté les mêmes renseignements sur ces deux tribus indiennes, qui étaient vraisemblablement des Arowak. Sans en être certain, l'auteur estime en effet que les objets qu'il a trouvés et décrits sont d'origine arowak.

Il examine ensuite les limites de la civilisation du pays montagneux (pays Aymará et Quichua) vers l'Est. Elles sont formées par la forêt vierge, qui, dans les vallées du versant oriental des Andes, crée une barrière difficile à franchir même aujourd'hui : aucune route directe n'existe entre Cochabamba et Santa-Cruz de la Sierra. Il paraît n'y avoir eu aucune communication entre le centre de civilisation andine et la plaine de la Bolivie orientale. C'est ce que confirment Eders et les Jésuites qui placent les Mojo en dehors du domaine incasique.

Pour terminer son travail, Nordenskiöld recherche l'influence qu'ont pu avoir sur les Mojo et les Baure les civilisations du nord. Tout fait croire que les Mounds sont dus aux Arowak, et la question se borne à définir la part qui revient dans leurs œuvres à l'influence des peuplades du nord. Celle-ci paraît incontestable, car, dans les poteries trouvées, il en est de nombreuses qui ont trois pieds, ce qu'on ne rencontre pas en Argentine, extrêmement peu au Brésil, tandis qu'elles sont communes au Vénézuela, en Colombie, dans l'Amérique centrale, et dans la vallée du Mississippi. Mêmes remarques pour d'autres objets servant aux repas. Malheureusement trop de choses nous sont encore inconnues dans la plus grande partie du Brésil et du nord de l'Amérique du Sud pour qu'on puisse tirer une conclusion générale certaine.

Quant aux urnes trouvées dans la province de Sara, il semble hors de doute, en raison de l'ornementation où se montre l'empreinte des doigts, qu'elles sont d'origine guarani : on retrouve cette ornementation à Rio Grande do Sul, au Chaco, sur le Rio Parana, chez les Chiriguano et les Chané.

Ch. A. M.

Quiroga (Adán). *Monografias arqueológicas* (Monographies archéologiques). *Anales de la Sociedad cientifica argentina*, t. LXXIV, 1912, p. 58-69, 148-157, 289-313.

Le travail, dont le titre est reproduit ci-dessus, comprend une série de courts mémoires d'archéologie et de folk-lore.

Je n'insisterai pas sur le premier intitulé « *Los ojos de Imaymana. El Señor de la Ventana* », où l'auteur tente, après Lafone Quevedo, d'interpréter le symbolisme de certains signes relevés sur des objets archéologiques.

Dans le second mémoire « *El Sacrificio Pilla-Jacica* », Quiroga rapporte certaines coutumes en usage dans la région calchaquie, qui sont évidemment des survivances de l'époque préhispanique. Les petits taureaux d'argile, avec cavité au niveau du dos pour recevoir des liquides et qui servent à des libations au moment des semailles, rappellent beaucoup et par leur forme et par leur destination les petits lamas péruviens ou *enq'a* dont Max Uhle a déterminé, il y a quelques années, l'usage, précisément par des survivances de rites.

La 3e monographie intitulée « *El Número 4* » est consacrée à établir que le nombre 4 était sacré parmi les Indiens. L'auteur admet l'hypothèse de Brinton qui fait remonter ce culte à un système de numérotation primitif en rapport avec les quatre points cardinaux. Il cite divers exemples où le chiffre 4 paraît jouer un rôle primordial. Cette énumération rappelle un peu le petit jeu par lequel on s'efforce de temps à autre de prouver que tel ou tel nombre a eu une influence déterminante sur la vie d'un homme illustre ou célèbre.

L'article consacré à « *Amaycha* » est une courte description de ce village diaguite, des ruines et des cimetières préhispaniques qui l'entourent. L'auteur y a noté une chanson qu'il reproduit intégralement.

Les « *Hachas de piedra y de cobre* » du pays diaguite sont étudiées dans un intéressant article où l'auteur reproduit les principaux types fournis par les sépultures préhispaniques et s'efforce de démontrer que la plupart d'entre elles devaient avoir un rôle rituel.

Vient ensuite une étude de folk-lore : « *El Calchaqui moribundo y muerto* », où sont décrits les cérémonies magiques en usage pour conjurer la maladie et les rites funéraires des Diaguites.

Dans une courte note « *Hachas para conjurar la piedra y el granizo* », l'auteur relate les superstitions qui s'attachent aux haches de pierre à Tolombon et dans divers endroits des vallées calchaquies, superstitions qui ne diffèrent

pas sensiblement de celles dont les « pierres de foudre » sont l'objet un peu partout.

Enfin dans un dernier article « *Tanga-tanga ó la Trinidad india* », Quiroga revient sur une thèse qu'il a déjà développée ailleurs, à savoir que l'idée des dieux doubles, triples et quadruples est dominante en pays calchaqui de même que dans d'autres régions américaines. Il insiste particulièrement sur la *Trinité* connue en Bolivie et au Pérou sous le nom de *Tanga-tanga* et en signale des représentations sur des objets diaguites.

P. Rivet.

Uhle (Max). *Los Indios Atacameños* (Les Indiens Atacamas). *Revista chilena de historia y geografia*, t. V, 1913, p. 105-111.

Dans ce court article, Max Uhle rend compte d'une exploration archéologique faite dans la région de Calama, en juillet-août 1912, par ordre du gouvernement chilien. L'ancienne population qui vivait dans l'oasis de Calama était sédentaire et devait faire du commerce jusqu'à Arica, les provinces argentines et Copiapó, comme le démontrent les nombreux crochets de charge en bois rencontrés dans les sépultures. Elle devait être relativement pacifique, bien que les armes de guerre (flèches et arcs) ne soient pas rares dans les tombes.

La déformation des crânes et le caractère général des objets fabriqués dénotent une influence bolivienne marquée, mais à Calama, on ne trouve pas de vestiges de la civilisation de Tiahuanaco, ni de la civilisation incasique. De vastes cimetières, déjà explorés en partie par notre compatriote Sénéchal de la Grange, n'ont pas fourni moins de 1100 objets et de 200 crânes ou momies.

Le grand nombre de pelles de pierre et de bois recueillies montre que l'agriculture était très florissante dans la région. La chasse se faisait à l'aide de flèches et de filets. Les Atacamas savaient tisser la laine de lama. Uhle a rencontré de nombreux bonnets en velours. L'art céramique était peu développé, mais la vannerie était très répandue. Les calebasses, finement pyrogravées, sont nombreuses. Les objets d'or, d'argent et de cuivre ne sont pas exceptionnels, et il existait à Calama des ateliers de fondition. Uhle pense que l'usage d'absorber des narcotiques par le nez était très répandu, car il a découvert des tubes, des tablettes et divers appareils qui devaient servir à cette opération et à la préparation des narcotiques. Le savant ethnographe allemand, en terminant, mentionne une précieuse collection d'antiquités de Chuquicamata et de San Pedro de Atacama qui est venue enrichir ses propres récoltes grâce à la générosité de M. Anibal Echeverría y Reyes.

P. R.

ETHNOGRAPHIE.

KARUTZ (Dr). *Der Emanismus. Ein Vorschlag zur ethnologischen Terminologie* (L'émanisme. Une proposition pour la terminologie ethnologique). *Zeitschrift für Ethnologie*, t. 45, 1913, p. 544-611.

L'auteur veut simplifier et préciser la terminologie de l'ethnographie. Il propose de remplacer les cinq termes : préanimisme, dynamisme, fétichisme, magie et croyance à l'âme corporelle (*Körperseelenglaube*) par l'expression unique : émanisme. Pour lui, l'émanisme c'est la doctrine des émanations de la matière, l'idée que la matière laisse émaner ses propriétés et les communique au milieu, que ses émanations, physiques, physiologiques ou psychiques suivant les cas, passent à d'autres objets et à d'autres organismes. Comme l'auteur le reconnaît lui-même, son idée lui vient du radium. L'article est très fouillé et la proposition vaut certes d'être discutée.

PH. MARCOU.

PERROT (E. M.) et VOGT (E. M.). *Poisons de flèches et poisons d'épreuve*. 367 pages, 8 planches. Paris. Vigot frères. 1913.

Dans ce travail, dont le cadre embrasse les divers continents, les auteurs ont fait une large place aux différents poisons en usage en Amérique.

Tout d'abord, il apparaît que les populations du nord de l'Amérique, au nombre desquelles se classent les Esquimaux, ont, à ce point de vue spécial, de grandes affinités avec les populations primitives du nord de l'Asie. Leurs armes, arcs, flèches, javelines et harpons, sont les mêmes, et sont empoisonnées, soit par des produits cadavériques, soit plutôt par le suc de diverses anémones. C'est là un fait de plus à l'appui de l'hypothèse du peuplement de l'Amérique par l'Asie.

En ce qui concerne l'Amérique du Nord, la plupart des anciens chroniqueurs sont muets sur le venin des flèches ou même nient son usage. On sait, depuis la fin du siècle dernier, que les Comanche empoisonnaient leurs flèches à l'aide du Yucca Angustifolia, et que les Liparo se servaient, dans le même but, du sang menstruel. Les Apache, les Dakota, les Shoshone, les Paiute, utilisaient le venin du serpent, soit pur, soit mélangé au sang ou à la chair de divers animaux. Il est probable d'ailleurs que la mort survenait, dans ce cas, bien plutôt par septicémie que par le poison lui-même.

Les poisons sagittaires ne semblent pas avoir été connus des Indiens de l'Amérique Centrale ; seuls, les Seri se seraient servi, dans ce but, du suc d'une euphorbiacée. Quant aux Carib, qui empoisonnent leurs flèches avec le latex du mancenillier, ils appartiennent à l'Amérique du Sud.

Dans cette dernière partie du continent américain, les poisons de flèches sont des plus employés ; les auteurs leur consacrent un des plus importants chapitres de leur travail. A côté de détails trop techniques pour être rapportés ici, ils ont constitué une excellente monographie de tout ce qui a été écrit sur les poisons de flèches en Amérique du Sud. Ils concluent, en ce qui concerne le curare, à trois variétés de poison : l'un est employé dans la Guyane Française, les deux autres dans la Guyane Anglaise et dans le Haut-Amazone. A l'étude des différents Strychnos s'ajoutent de bonnes descriptions des vases dans lesquels se manipule le curare, des sarbacanes, des flèches et des carquois. A côté des curares, existent, quoique beaucoup moins communs, d'autres poisons sagittaires : le suc de mancenillier, le venin de divers serpents, les sécrétions de rainettes d'espèce spéciale (usitées surtout dans le bassin de la Magdalena). Les poisons sagittaires sont inconnus des indigènes du Gran Chaco, de la Patagonie et de la Terre de Feu.

Les Indiens d'Amérique ne connaissent pas l'usage des poisons d'épreuve, et cette coutume barbare ne se rencontre que chez les Nègres importés d'Afrique.

En résumé, ainsi que le montre la carte des poisons sagittaires que les auteurs ont dressée pour l'Amérique, on distingue, en allant du nord au sud : les anémones, les poisons cadavériques, les venins animaux, les curares.

Dr Poutrin.

Friederici (Georg). *Die geographische Verbreitung des Blasrohrs in Amerika* (L'expansion géographique de la sarbacane en Amérique). *Petermann's Mitteilungen*, vol. 57, 1911, p. 71-74, 1 carte.

Dans cette communication, le capitaine Friederici détermine les régions d'Amérique où se rencontre la sarbacane. La limite nord de son expansion lui semble être le 44e degré de latitude N. ; on l'a rencontrée chez les Seneca et les Onondaga, puis, plus au sud, chez les Cherokee et les Sioux de la Virginie et du Maryland, comme arme de chasse pour les jeunes gens. Les Muskogee la perfectionnèrent même en plaçant des tubes (de cinq à onze) les uns à côté des autres : c'était presque une sorte d'arme à répétition se chargeant par la culasse, mais dépourvue de fumée et de bruit. Dans les prairies de l'ouest on ne la trouve pas, mais au Mexique elle se répand dans une vaste zone : elle était connue des Chichimèques, des Aztèques et des Maya. Comme projectiles, ils employaient des balles d'argile cuite. A Costa-Rica, ce sont, comme dans l'Amérique du Nord, des flèches que lançaient les sarbacanes, mais des flèches empoisonnées. Au Vénézuela et à la Guyane, ces armes atteignent une longueur

de 5 m. 50 et sont maintenues rectilignes par des supports en bois qui s'allongent le long du tube. Dans le bassin de l'Amazone, apparait un nouveau type : la sarbacane est un tube en 2 parties, long de 2 m. à 2 m. 50. Les projectiles sont le plus souvent des flèches, empoisonnées comme dans presque toute l'Amérique du Sud, quelquefois des balles d'argile. On rencontre enfin la sarbacane sur la côte est du Brésil et au Chili.

La carte jointe au mémoire du capitaine Friederici fait voir nettement cette répartition de la sarbacane. L'auteur a porté aussi sur cette carte les régions où l'on rencontre la fronde seule ou employé en même temps que la sarbacane.

De l'examen de cette carte il résulte que les deux armes se complètent en une certaine manière. Là où il y a des arbres et des pierres, on trouve la sarbacane et la fronde ; dans les régions non pierreuses, la sarbacane règne seule ; les régions où les arbres manquent sont le domaine de la fronde.

Ch. A. Martin.

Trebitsch (Rudolf). *Fellboote und Schwimsäcke und ihre Geographische Verbreitung in der Vergangenheit und Gegenwart.* (Bateaux en cuir et sacs de natation. Leur répartition géographique autrefois et aujourd'hui). *Archiv für Anthropologie*, nouvelle série, t. XI, 1912, p. 161-184. 13 fig., 1 carte.

Dans la catégorie d'embarcations qu'il se propose d'étudier, Trebitsch distingue 5 principaux types :

1. Le bateau en écorce, rond ou ovale, avec une carcasse de bois recouverte d'une peau ou d'étoffe.

2. Le bateau en cuir en forme de canot, présentant également une carcasse en bois.

3. Le bateau entièrement recouvert de peau (kaïak).

4. Le radeau formé de poutres entrecroisées, auquel s'ajoutent, suivant les besoins, des sacs en peau, gonflés d'air (sacs de natation, voir ci-dessous).

5. Sacs de natation, c'est-à-dire des peaux cousues et gonflées d'air ou remplies d'objets très légers, qui servent à traverser un cours d'eau.

En Europe, la Grande-Bretagne offre les types 1 et 2 sous le nom de Coracles, mot dont la racine se retrouve en irlandais et en breton et qui est d'origine latine et même grecque. Car le coracle est mentionné dès le IIIe siècle avant J.-C. par les écrivains grecs Timeus et Pythéas, puis par Jules César, Pline l'Ancien, etc... Il se rencontre aujourd'hui en Irlande, soit sous la forme circulaire (Rivière Boyne) soit sous la forme allongée (forme de canot), et dans le pays de Galles, où il est arrondi aux deux extrémités.

On a beaucoup discuté sur l'origine du coracle ; quelques auteurs ont voulu voir une parenté entre cette embarcation et le kaïak esquimau. Trebitsch pense qu'il est d'origine uniquement celtique.

Les bateaux en cuir ont existé aussi à l'époque historique dans le reste de l'Europe, mais on ne peut pas distinguer, comme en Grande-Bretagne, les types 1 et 2. Strabon les signale en Lusitanie, Lucain dans la Haute Italie, Mézeray rapporte qu'au temps de César, les peuplades côtières de France et d'Allemagne en faisaient usage.

Quant aux Scandinaves, bien que quelques écrivains aient cru pouvoir l'affirmer, il ne paraît pas du tout certain qu'ils aient connu et employé les bateaux des types 1 et 2 : ce qui est sûr, c'est qu'ils se servaient d'embarcations semblables à celles des Lapons et des Samoyèdes qui vivaient près d'eux, mais elles étaient du type 3.

A l'autre extrémité de l'Europe, en Albanie, nous trouvons, d'après Träger, l'emploi d'un dispositif qui est une combinaison des types 4 et 5, sacs de peau gonflés, avec ou sans radeau de poutres.

En Asie, dès l'antiquité, les bateaux de cuir étaient en usage en Mésopotamie et en Arménie : c'est ce que nous apprennent Hérodote et Xénophon, et la description que le premier nous donne d'une embarcation ronde d'origine assyrienne, la classe au type 1, tandis que le deuxième parle de peaux remplies de paille qui sont nettement du type 5.

Quinte-Curce et Arrien confirment ces renseignements ; actuellement encore on trouve en Mésopotamie les types 1, 4 et 5. — Ce dernier type (n° 5) se rencontre aussi dans les régions de Boukhara et de Chiva, sur l'Amou-Daria, et se mélange avec le type 4 dans la région de Chiva. Du type 4 encore un radeau signalé par Futterer dans le S. O. de la Chine, sur le fleuve Hoang-Ho.

Dans l'Asie du Nord ne se rencontrent que les types 2 et 3, ainsi que le rapportent Strahlenberg de Georgi (XVIIIe siècle) et plus récemment Rittichs et Jochelson.

Les Esquimaux asiatiques, comme ceux de l'Amérique du Nord, emploient le kaïak, qui caractérise le type 3.

Les peuplades polaires américaines ont en effet les plus grands rapports avec celles du nord de l'Asie, et chez elles nous trouvons, comme en Asie, le type n° 2 ou umiak, et le kaïak. Ces deux embarcations diffèrent en ceci, c'est que l'umiak n'est pas ponté, tandis que le kaïak polaire est entièrement recouvert de peaux de phoques cousues ensemble : le premier a une longueur de 7 à 10 m., une largeur de 1 m. 50 à 3 m., un tirant d'eau de 70 à 98 cm., et peut porter 5 à 10 quintaux ; il est ordinairement mené par des femmes. Le second est plus effilé : il n'a que 50 cm. de large, pour une longueur de 5 à 10 m., il ne cale que 12 à 15 cm., et pèse de 25 à 60 livres, rarement davantage (il y en a cependant qui pèsent jusqu'à 100 livres), et n'est monté que par un homme, quelquefois deux.

Ce sont ces bateaux de cuir qui sont utilisés par les Esquimaux des îles Aléoutiennes, de l'Alaska, du fleuve Mackenzie, du Labrador et du Groënland, soit par la totalité des peuplades de cette race.

Dans l'Amérique du Sud, se rencontre aujourd'hui encore, d'après Frederici, en Colombie, au Vénézuéla, en Bolivie, au Brésil, en Uruguay, et dans les pampas de l'Argentine, un bateau en écorce, la « pelota » qui se classerait au type 1.

Au Pérou et au Chili, toujours d'après le même auteur, existe un radeau du type 4 connu sous le nom de « balsa » qui est fait à l'aide de peaux de lions de mer.

En résumé, le bateau de cuir existe ou a existé en Europe, en Asie, et en Amérique ; on n'en trouve pas trace dans les deux autres parties du monde, c'est-à-dire en Afrique et en Océanie.

Ch. A. M.

Thalbitzer (William). *Grönlandske Sagn am Eskimoernes fortid* (Les récits et les légendes des Groenlandais sur l'antiquité des Esquimaux). *Populära etnologiska Skrifter*. N° 11. Stockolm, 1913.

Ce petit livre fait partie d'une série de monographies de vulgarisation publiées sous la direction du Professeur C. V. Hartmann. Remarquablement éditées, largement illustrées, ces monographies ne seront pas seulement un puissant agent de diffusion de nos connaissances en ethnographie, en anthropologie et en archéologie; elles seront consultées avec fruit même par les spécialistes.

On sait que la plupart des Sagas ont été réunis en un recueil par le Danois H. Rink et par G. Holm. Dans tous ces récits légendaires, on retrouve la tradition d'un peuple différent des Groenlandais, habitant l'intérieur du pays, et très redouté.

Selon Thalbitzer, ces récits doivent se rapporter aux Indiens du Canada, qui étaient les voisins des Esquimaux avant l'immigration qui les amena au Groenland, et par conséquent ils remontent à une époque antérieure à cette immigration. Il rapproche ces traditions de celles recueillies par Boas, Petitot, etc..., chez les Esquimaux de l'île de Baffin, de la baie d'Hudson, du fleuve Mackenzie et pense que ce peuple légendaire si redouté des Groenlandais n'est peut-être autre que la tribu des Indiens Tinuch de l'Alaska septentrional.

Cette hypothèse est confirmée par plusieurs autres exemples tirés du folklore groenlandais tendant tous à montrer que l'origine de ces traditions doit être recherchée bien à l'Ouest du Groenland, parfois même en Asie, de l'autre côté du détroit de Behring. Ce n'est que dans ce pays, par exemple, que l'on trouve des peuples utilisant le renne au lieu du chien pour l'attelage des traîneaux.

En définitive, l'étude des Sagas groenlandais fournit des éléments importants pour déterminer le sens et le point de départ des migrations qui ont amenés les Esquimaux dans cette région.

P. Rivet.

Preuss (Konrad-Theodor). *Vorlage der Eskimo-Sammlung des*

Forschungsreisenden Bernhard Hantzsch. (Présentation de la collection d'objets esquimaux de l'explorateur Bernhard Hantzsch). *Zeitschrift für Ethnologie*, t. 45, 1913, p. 121-126, 3 figures.

Dans la séance du 18 janvier 1913, Preuss présente la collection qu'a réunie l'explorateur B. Hantsch chargé de mission par la fondation Rudolf Virchow, et qui a été offerte par cette fondation au Musée Ethnographique de Berlin. Il le fait au lieu et place de Hantsch que la maladie a emporté en juin 1911 dans l'île de Blacklead, alors qu'il n'avait que 36 ans, et rend tout d'abord hommage à la sympathique personnalité du jeune explorateur.

La collection ethnographique rapportée de la baie de Baffin (Cumberland Sund) ne comprend pas moins d'une centaine d'objets, de petite taille, à l'exception de trois harpons à baleine : ce sont des ustensiles et des outils d'hommes et de femmes, des objets en os, des poupées, qui montrent les vêtements employés, et deux masques de cuir.

Un jeu formé de pièces en os de phoque, appelé « innuga » ou « petits hommes » est tout à fait nouveau. Ces pièces figurent les objets, animaux et hommes qui se trouvent dans les huttes de neige : le jeu consiste à remuer ces pièces, à leur donner les mouvements qu'elles devraient avoir dans la hutte, puis on en jette un certain nombre devant soi et on trie celles qui, d'après la façon dont elles sont tombées, ont perdu ; celles-là ne doivent plus jouer.

Les deux masques sont en peau de phoque : ils présentent l'un et l'autre les mêmes lignes caractéristiques du tatouage féminin. Toutefois, et ceci est nouveau, sur l'un, qui semble devoir jouer le rôle de masque guérisseur, les yeux sont figurés par deux petits tubes en saillie. L'autre se porte à la fête célébrée à l'entrée de l'hiver en l'honneur de Sedna, la déesse du monde souterrain, et reine des poissons.

D'autres pièces, toutes en os, sont fort remarquables : une pointe de lance, une pointe de harpon à baleine, des sortes de crochets pour suspendre des outils aux vêtements, un manche de couteau, un support permettant de transporter le kayak sur l'épaule, etc.

On voit, par ces quelques exemples, dit Preuss en terminant, que les collections esquimaudes du Musée Ethnographique, qui contiennent déjà celles rapportées par Franz Boas en 1883-1884, ont été singulièrement augmentées par la présente donation de la fondation Virchow.

Ch. A. Martin.

Hawkes (E. W.). *Transforming the Eskimo into a herder.* (Transformation des Eskimo en pâtres). *Anthropos*, t. VIII, 1913, p. 359-362, 3 planches.

La disparition progressive du renne en Alaska, due surtout à l'extension de la

chasse faite à ces animaux, conduisit récemment le gouvernement des États-Unis à faire amener, de Sibérie, un grand nombre de rennes pour les croiser avec les rennes américains. Les résultats obtenus furent excellents, et on obtint des animaux plus grands et plus vigoureux que leurs ascendants. Actuellement ils constituent de très importants troupeaux domestiques, servant à la fois à la nourriture des indigènes et aux transports par traîneaux. Grâce à cette intelligente initiative, le renne remplit donc, pour les Eskimo, le même rôle que, pour les Indiens des plaines, jouaient autrefois les bœufs sauvages.

Dr Poutrin.

Chamberlain (A. F.). « *New religions* » *among the north american Indians, etc.* (Nouvelles religions chez les Indiens de l'Amérique du nord, etc.). *Journal of religious psychology*, vol. VI, 1913, p. 1-49.

L'auteur s'attache à montrer, dès l'introduction, que les « nouvelles religions » ne sont, en général, que les résultats plus ou moins éloignés des suggestions des missionnaires ou d'autres agents des civilisations plus récentes. Il prend, pour exemple, les Kalmouck de l'Altaï et les Bontoc Igorot des Philippines.

En Amérique, ce qui est le plus frappant, c'est la résistance, tantôt passive, tantôt active, qu'opposèrent les Indiens aux nouvelles croyances ; résistance due à la fois à l'attachement des indigènes à leurs anciens rites et à la brutalité avec laquelle les Espagnols prétendirent imposer leur foi. Prenant tour à tour chacun des grands groupes ethniques de l'Amérique du Nord, Chamberlain montre les différentes phases par lesquelles passèrent les nouveaux cultes ; c'est, en 1680, la révolte des Pueblo ; en 1768, chez les Delaware, un prophète indigène prêcha l'abstinence, l'abolition de la polygamie ; les Eskimo, les Iroquois, les Shawnee, les Ojibway, les Paiute, etc., etc., et enfin les Crow, chez qui les nouvelles idées religieuses ne pénétrèrent qu'en 1887, se virent peu à peu, mais non sans résistance, pénétrer par une religion hybride, mélange des rites anciens et des croyances chrétiennes plus ou moins déformées.

On possède peu de renseignements sur l'histoire des nouvelles religions en Amérique centrale ; et cependant les Zapotèques, en 1550, les Maya en 1585, etc., virent apparaître des prophètes illuminés, tandis que les Espagnols, par le fer et les supplices, brisaient des résistances si justifiées.

Après Koch-Grunberg, dont il résume les observations, Chamberlain rappelle les événements qui accompagnèrent l'installation des nouvelles religions en Amérique du Sud, notamment dans le Haut Rio-Negro, dans les Guyanes, où des indigènes, se faisant passer pour de nouveaux Messies, commirent les pires exactions et prêchèrent le massacre des Indiens entre eux.

En terminant, Chamberlain fait remarquer l'intérêt ethnologique et psychologique qui s'attache à la connaissance du mécanisme de la pénétration des anciennes religions par les nouvelles, à celle de la confusion qui en résulte, dans les diverses cérémonies rituelles, trop souvent dénaturées par les abus et

les fraudes des apôtres indigènes qui ne retiennent de la nouvelle religion que ce qui peut servir leur intérêt personnel.

Dr P.

Chamberlain (A. F.). *Wisdom of the north american Indians in speech and legend* (La sagesse des Indiens du nord-Amérique dans leurs discours et leurs légendes). *Proceedings of the American Antiquarian Society*, nouvelles séries, vol. 23, Part 1, 1913, p. 63-96.

« La doctrine principale de l'anthropologie actuelle, qui est de montrer l'unité d'origine de toutes les races humaines, trouve sa confirmation dans des preuves différentes, mais jamais mieux que dans la façon dont toutes les tribus et tous les peuples, isolément ou collectivement, réagissent devant les diverses situations ou les différentes circonstances ».

Et c'est ainsi qu'il s'est fondé une sorte de sagesse, commune à tous les peuples, quelles que soient leur race, leur couleur, leurs caractéristiques physiques. Dans le monde entier, les hommes font et pensent, devant les mêmes événements, identiquement les mêmes actes et les mêmes réflexions. Parmi les races humaines, il en est une, celle des Indiens d'Amérique, chez qui « la sagesse des nations » a acquis un développement extrême, et se manifeste par une tournure d'esprit, des réflexions et des maximes presque en tous points semblables aux nôtres.

Dans cet ordre d'idées, Chamberlain a recueilli un grand nombre de réflexions et de remarques faites, sur divers sujets, par des chefs Indiens, concernant soit l'arrivée des Européens, soit des sujets plus généraux : l'origine de l'homme, le rôle de la femme et de l'homme dans la société, etc. Après cet exposé, fertile en comparaisons intéressantes, on admettra, avec l'auteur, que l'Indien « est un homme et que nous sommes des hommes », qu'il pense ce que nous penserions à sa place. Mais doit-on tenir cette analogie comme suffisante pour en conclure, comme Chamberlain le fait, à l'unité des races humaines.

Dr P.

Barbeau (C. M.) *The bearing of the heraldry of the Indians of the north-west coast of America upon their social organisation* (Le port du blason chez les Indiens de la côte nord-ouest de l'Amérique et ses rapports avec leur organisation sociale). *Note lue à la séance de la « British association », le 6 septembre 1911*. *Man*, vol. XII, 1912, p. 83-90.

L'auteur se propose de déterminer dans quelles conditions les peintures du

corps et les différents emblèmes dont s'ornent les Indiens d'Amérique dans des circonstances bien définies, peuvent être portés par les individus des divers clans. Tout d'abord il distingue, sur la côte nord-ouest, deux cercles de culture : le premier, qui retiendra surtout notre attention, comprend les Tlingit, les Haïda, les Kaigani, les Tsimshian, les Heiltsuq, et les Kwakiutl du nord ; les Kwakiutl du sud constituant, avec les Nootka et les Indiens Salish de la côte et de l'intérieur, le second groupe.

Chez les Indiens du première cercle de culture, les phratries sont peu nombreuses, mais importantes ; on n'en compte que deux chez les Haïda, que quatre chez les Tsimshian, etc. Elles groupent un nombre considérable d'individus, réunis par une amitié « semi-artificielle », et qui portent les mêmes emblèmes, les mêmes armoiries et les mêmes ornements. L'auteur montre quels sont les prérogatives et les devoirs des affiliés ; tant dans la vie commerciale, que dans la vie matérielle et intellectuelle, les membres de la phratrie se doivent mutuellement assistance. La phratrie est toujours exogame. Le clan est une subdivision de la phratrie et les individus qui en font partie se distinguent par des insignes ou une peinture particuliers. Ces organisations sociales sont d'ailleurs étroitement liées au système d'héritage en ligne maternelle.

Ce qui caractérise les Indiens du second groupe, Nootka, Salish, Kwakiutl du sud, c'est l'existence d'associations dites fraternelles, que les ethnographes dénomment fréquemment sociétés secrètes. Tandis que les clans se forment seulement en été, ces associations jouent leur rôle pendant l'hiver.

Quoi qu'il en soit, tous ces groupements sont considérés comme relevant d'un animal mythique ou d'un monstre, dont ils portent le nom, et dont les indigènes représentent l'image soit par la sculpture, soit par la peinture. On retrouve l'emblème de la phratrie sur des masques, dans les tatouages, sur les parois des habitations, sur les parures, sur les accessoires des cérémonies, etc., etc. Le respect qu'on porte à chacun de ces emblèmes croît en raison directe de la puissance et de la richesse de l'association à laquelle il appartient. Nul étranger n'a le droit de se parer du blason d'un clan autre que le sien.

M. Barbeau termine cette note par une étude très approfondie de la structure intime de la phratrie et du clan qui groupent à la fois des familles de souche noble et des individus de moindre importance, d'où des rivalités fréquentes, bien que la cupidité des moins favorisés soit tenue en respect par les traditions, et par la peur superstitieuse qu'inspirent certains tabous.

Il existe donc, chez les Indiens du nord-ouest de l'Amérique, un véritable blason, analogue, sur bien de points, à notre blason européen, et l'auteur en fournit des exemples des plus intéressants.

Dr P.

Harrington (M. R.). *A preliminary sketch of Lénape culture* (Esquisse préliminaire de la culture Lénape). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 208-235, 3 planches, 6 figures.

Les Indiens Delaware ou plus exactement Lénape, pour employer le nom qu'ils se donnent à eux-mêmes, forment trois tribus : les Unámi ou Delaware à proprement parler, les Unalachtigo, et les Minsi ou Muncey. Leur distribution géographique a été indiquée dans le remarquable *Handbook of American Indians*.

L'auteur a visité tous les groupements d'Indiens Lénape, mais a surtout tiré ses informations des Delaware de la rivière Caney et des Muncey de la Thames.

Les premiers sont divisés en trois phratries, celle du Loup, celle de la Tortue et celle du Dindon, qui se décomposent elles-mêmes en une infinité de sous-groupes ou de clans, dont les noms n'ont rien de totémique et trouvent leur origine soit dans une coutume spéciale des ancêtres, soit dans la localité où ils vivaient. Actuellement il ne reste plus rien de l'organisation politique d'autrefois, et l'ancien Indien, libre habitant des plaines, s'est changé, sous l'influence de la civilisation moderne, en un ouvrier agricole qui vit de souvenirs. Et cependant, ainsi que le montre Harrington, les vieilles coutumes sont encore observées lors de la naissance et du choix du nom de l'enfant ; comme autrefois, les rêves jouent, dans la vie de l'individu, un rôle considérable, et les costumes de cérémonie, légués par les parents, se portent encore. Dès que l'enfant est arrivé à l'âge de dix ans, on lui peint la figure en noir, et on le laisse, pendant quelques jours, chercher lui-même sa nourriture. S'il s'agit d'une fille, au moment de la puberté, on l'isole dans une case spéciale en dehors du village, car aucune fille ou femme, aux périodes menstruelles, n'a le droit de pénétrer dans une demeure ni de préparer quelque nourriture. Les coutumes anciennes sont observées aussi quand un Indien vient à mourir, et le cadavre, vêtu de ses plus beaux vêtements, la face peinte, est enterré dans une fosse peu profonde, la tête vers l'est, et recouvert de plaques d'écorce.

L'auteur décrit les différentes cérémonies, notamment les cérémonies guerrières, si en honneur autrefois chez les Lénape, cérémonies qui, aujourd'hui, sont presque complètement tombées en désuétude.

Les maisons ont, jusqu'il y a peu de temps, été construites d'après le type primitif, rectangulaires, avec toit à double pente, et avec des parois d'écorce. Certaines de ces demeures, à caractère sacré, étaient ornées de poteaux portant, à leur extrémité supérieure, la reproduction grossière d'une figure humaine.

Le costume des Lénape n'a plus maintenant aucune originalité : autrefois, il comportait pour les hommes une chemise en peau de daim, des pantalons et des mocassins de peaux. Les indigènes avaient la tête rasée, sauf une sorte de crinière qui, partant du front, venait aboutir à la nuque. Comme la plupart des Indiens de l'est, les Delaware tiraient leurs principales ressources alimentaires de la chasse, de la pêche, des fruits sauvages et de la culture du blé. Les industries anciennes, notamment l'art de travailler le bois pour en faire des pirogues, des mortiers, ont disparu aujourd'hui, de même que la vannerie et le tissage avec toutes ses combinaisons, souvent d'un très heureux effet artistique.

La caractéristique la plus nette des Delaware résidait dans leurs croyances

et leurs cérémonies, dont Harrington donne ici un bon résumé, et dont il reproduit les principaux accessoires dans d'intéressantes planches.

La conclusion de l'auteur est que les Lénape, quoique se rapprochant sur certains points, d'une part, des Algonquin du centre et de l'est, et, d'autre part, des Iroquois, avaient cependant une grande individualité. Actuellement, la plupart de ces Indiens ignorent les choses du passé, et bien peu ont conservé leur ancienne culture.

Dr P.

Lowie (Robert H.). *Social life of the Crow Indians* (Vie sociale des Indiens Crow). *Anthropological papers of the American Museum of Natural History*, vol. IX, Part. II, 1912, p. 179-248.

A trois reprises, en 1907, 1910 et 1912 [1], l'auteur visita divers villages Crow et compléta ainsi sa documentation ethnographique et sociologique. On sait que les Crow constituent, avec les Hidatsa, un sous-groupe de la famille linguistique sioux. Autrefois les Crow et les Hidatsa vivaient ensemble dans la vallée du Missouri, mais, à la suite d'une querelle à propos de l'attribution de la viande de chasse, les Crow s'éloignèrent vers l'ouest. On compte trois tribus Crow : les *Black-Lodges*, les *Many-Lodges*, et les *Kicked-in-their-bellies*.

Les premiers sont identiques aux Crow de la rivière et occupent le bassin inférieur de la rivière Yellow-stone jusqu'à son confluent avec le Missouri ; les seconds et les troisièmes constituent les Crow de la montagne, et se trouvent dans le sud-est du Montana et une partie du Wyoming. Les groupements actuels de ces Indiens ne correspondent pas à leurs anciennes divisions ; leur nombre est aujourd'hui de 1750 individus ; ils vivent maintenant en paix, après avoir lutté autrefois contre tous leurs voisins, mais surtout contre les Dakota de l'ouest et les Piégan.

Chez les Crow, où la descendance se fait suivant la ligne maternelle, le clan constitue l'unité de l'organisation sociale. Chaque clan est dirigé par un chef, nommé à ce poste en raison de ses qualités guerrières. Lorsqu'un homme appartenant à un clan vient à être tué, le clan du meurtrier doit payer une indemnité, sinon la guerre éclate.

L'exogamie est de règle et le mariage entre individus du même clan est rigoureusement prohibé ; mais maintenant cette règle tend à se relâcher. On compte, chez les Crow, six clans comprenant chacun deux groupes ; l'auteur en fait une étude très complète et très détaillée, de même que des relations parentales qui sont extrêmement compliquées. A ce point de vue, les Crow diffèrent des autres Indiens des plaines, sauf des Hidatsa. Cependant ils s'en écartent sur certains autres points, différences qui, probablement, existaient déjà avant leur séparation.

1. Cf. *Journal*, t. IX, p. 430.

Au nombre des lois sociales considérées comme intangibles, se trouvent les tabou de la belle-mère et du beau-père. L'enfant reçoit le nom de son père quatre jours après sa naissance ; ce nom n'est d'ailleurs que provisoire, car, contrairement aux femmes, les hommes peuvent en changer. La naissance et l'adolescence, les fiançailles et le mariage, constituent, comme la mort, le sujet de chapitres spéciaux. Les Crow ont gardé, très précis, le souvenir de leurs coutumes guerrières, et ont fourni à Lowie des renseignements fort nombreux dont quelques-uns sont très originaux. Cependant les anciennes associations militaires ont fait place à des clubs, qui au nombre de quatre, portent les noms des danses que leurs membres exécutent plus spécialement. Le travail de Lowie se termine par l'exposé de quelques coutumes qui n'ont pu trouver place dans la description d'ensemble et par un index bibliographique [1].

Dr P.

Goldenweiser (A. A.). *Remarks on the social organization of the Crow Indians.* (Remarque sur l'organisation sociale des Indiens Crow.) *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 281-294.

C'est ici un long commentaire et souvent une critique approfondie du travail si complet que Lowie a tout récemment consacré aux Indiens Crow (cf. *Journal*, t. X, p. 621). L'auteur, dont la compétence est indiscutable, étudie l'organisation des clans, celle des phratries, et consacre un chapitre à l'exogamie, au mariage et aux termes de parenté. Les idées de M. Goldenweiser intéresseront autant les sociologues que les Américanistes.

Dr P.

Jones (Villiam). *Kickapoo ethnological notes* (Notes ethnologiques sur les Kickapoo). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 332-335.

M. Truman Michelson, du Bureau d'Ethnologie de Washington, publie aujourd'hui cette courte étude retrouvée dans les notes de feu Villiam Jones. Elle a trait aux coutumes du mariage, aux héros de culture et aux divisions de la tribu. On y trouvera quelques renseignements intéressants sur les cérémonies rituelles nécessaires pour être admis dans les phratries et sur les différents clans des Kickapoo.

Dr P.

Swanton (John R.). *A foreword on the social organization of the*

1. A ce sujet, cf. *Journal*, t. VII, p. 289-291 ; t. VIII, p. 317-319 ; t. X, p. 251-253.

Creek Indians (Notes préliminaires sur l'organisation sociale des Indiens Creek). *American Anthropologist*, vol. XIV, 1912, p. 593-599.

La « Confédération des Creek » est composée de plusieurs tribus parlant la langue Creek ou Muskogee, soit seule, soit associée à d'autres langues du même groupe. Chaque agglomération possédait autrefois un totem spécial, l'alligator, l'aigle, le serpent, etc., etc. Les villages se réunissaient en deux groupes : le feu blanc et le feu rouge, et leurs habitants constituaient toujours, dans les différents jeux ou les diverses cérémonies les deux adversaires.

Il n'existait pas, chez les Creek, moins de vingt-sept clans, sur chacun desquels l'auteur fournit quelques renseignements, et dont quelques-uns, comme ceux de l'ours et de l'oiseau groupaient les hommes les plus estimés. L'un était appelé à fournir le chef principal, l'autre son second. Swanton étudie rapidement les lois très complexes qui réglaient les mariages, et les conditions dans lesquelles l'endogamie, comme l'exogamie, pouvait être réalisée ; il montre enfin jusqu'à quel point l'organisation sociale des Creek était compliquée, et combien de choses nous restent encore inexpliquées.

Dr P.

Wissler (Clark). *Societies and ceremonial associations in the Oglala division of the Teton-Dakota* (Sociétés et associations de cérémonies dans le groupe Oglala des Teton-Dakota). *Anthropological papers of the American Museum of Natural History*, vol. XI, 1912, Part 1, 99 pages, 9 figures.

Les Oglala constituent le groupe principal de la tribu des Teton-Dakota. Ils se divisaient autrefois en quatre familles, les Ogallalla, les Kioscie, les Onkapa et les Wazazie.

La première partie du travail de Wissler est entièrement consacrée à une étude longue et détaillée des sociétés des hommes, au premier rang desquelles on doit placer les sociétés dites Akicita. Ces sociétés englobent un certain nombre de groupements dont les fonctions, dans la tribu, ne diffèrent que peu ; ils ont notamment la charge de surveiller l'établissement des nouveaux campements, ont les mêmes cérémonies, les mêmes danses et les mêmes chants. L'auteur ne distingue pas moins de six de ces sociétés, et expose, pour chacune d'elles, son mode de recrutement, ses prérogatives et ses obligations.

Les autres sociétés principales sont celles des chefs et des personnages influents de la tribu, et enfin les associations de guerriers. Beaucoup d'entre elles ont en même temps pour but d'entretenir entre leurs membres des relations d'amitié. A côté de ces associations réservées aux hommes, et où quelques rares femmes ne sont admises que pour accompagner les danses de

leurs chants, il existe un certain nombre de sociétés qui groupent, les uns les vieilles femmes, les autres les jeunes.

Enfin, il y a, chez les Oglala, un véritable « culte des rêves ». Se réunissent, dans une sorte de groupe de sorciers, tous ceux qui ont eu des rêves rigoureusememt semblables, et l'on distingue ainsi le culte du tonnerre, celui de l'élan, de l'ours, du loup, du bœuf, etc.

En se reportant au travail de Wissler dont on ne peut faire ici qu'un résumé incomplet et infidèle, on se rendra aisément compte de la complexité de l'orgasation des différentes sociétés des Indiens Teton-Dakota, et de la si curieuse psychologie de ces indigènes.

Dr P.

Lowie (Robert H.). *Dances associations of the eastern Dakota* (Associations de danses chez les Dakota de l'Est). *Anthropological papers of the American Museum of Natural History*, vol. XI, Part. II, 1913, p. 103-142.

Cette étude est le complément de la monographie ethnographique consacrée par l'auteur aux autres tribus du même groupe (cf. *Journal*, t. VII, p. 288 ; t. IX, p. 430). Il a recueilli sa documentation en 1911, chez les Santee du Nebraska, et, en 1912, chez les Sisseton et les Wahpeton de Fort-Totten (North Dakota). Malheureusement, le petit nombre d'indigènes a fait que les procédés d'enquête habituels n'ont pu être appliqués, et Lowie ne présente ses renseignements que comme des documenss d'attente.

Le terme « association de danses » n'est, dit-il, pas rigoureusement exact, car, en dehors de la danse du buffle chez les Santee, pour laquelle le nombre des participants est de quarante-quatre, quelques danseurs seuls prennent part à ces cérémonies.

Lowie décrit successivement, aussi complètement qu'il lui est possible, dix-huit danses des Indiens Dakota, et indique, pour chacune d'elles, les circonstances qui en décident, et les conditions de son exécution. A part quelques danses comme celles de l'Elk, des Two Women, du Heyoka, du Buffalo, qui sont réglées d'avance et ont des acteurs, hommes et femmes, déterminés, la plupart des autres danses ont un cérémonial qui varie suivant leur instigateur. Ce fait tient à ce que toute une catégorie de danses ont pour seul but de reproduire ce qu'un ou plusieurs indigènes ont vu dans leurs rêves. Lorsque le visionnaire règle une danse, il doit, sous peine de mort subite, se conformer exactement à ce qui lui a été révélé pendant la nuit, et l'on conçoit la variété des interprétations des songes et par conséquent la multiplicité des danses, dont la variété défie toute analyse. Dans la plupart de ces manifestations, et cela se comprend aisément, en raison de la vie des Indiens, le rôle principal est joué par un animal sauvage. On distinguera, avec Lowie, cinq grandes catégories de danses chez les Dakota de l'est : danses de sorciers médecins, danses d'asso-

ciations militaires, danses d'individus ayant les mêmes visions, danses réglées par un seul indigène d'après ses rêves, enfin danses banales. Contrairement à ce qu'on a observé chez les Oglala, les danses à caractère militaire sont les moins en honneur.

Dr P.

PARKER (Arthur C.) *Certain Iroquois tree myths and symbols* Quelques mythes et symboles se rapportant aux arbres chez les Iroquois). *American Anthropologist*, vol. XIV, 1912, p. 608-620, 9 figures, 2 planches.

De tout temps les arbres sacrés ou symboliques ont joué dans le folk-lore, les cérémonies et l'histoire des Iroquois un rôle prépondérant. C'est un arbre qui a présidé à la formation du monde ; c'est devant un arbre que s'échangent les serments de paix.

Chez les Algonquin, les Huron et les Iroquois, l'arbre constitue un des principaux motifs de l'art décoratif, et, dans sa stylisation poussée souvent fort loin, on peut presque toujours retrouver l'arbre, sortant de terre et se dirigeant vers la voûte céleste, figurée par une ligne courbe.

Parker présente un certain nombre de broderies de leggings, de mocassins, de couvertures, dont le dessin est uniquement composé d'arbres et, par extension, de fleurs. Tous les dessins sont orientés vers la partie supérieure de l'objet ; lorsqu'ils sont tournés vers le bas, ils s'associent à l'idée de sommeil ou de mort. On se rendra compte, en suivant l'analyse intéressante qu'en fait l'auteur, des différentes phases que l'art des Iroquois a fait subir à l'interprétation de l'arbre. Déjà Speck (cf. *Journal*, t. IX, p. 315-316) avait signalé, chez les Indiens Yuchi et Huron des motifs de décoration analogues. Mais ces Indiens, les Huron principalement, semblent avoir totalement perdu de vue la signification véritable de ces représentations. D'ailleurs, dans tout l'art indigène américain, on retrouve constamment l'arbre symbolique ; il se rencontre même dans le codex Féjerváry, bien qu'il soit présenté sous une forme tout à fait différente.

Dr P.

WISSLER (Clark). *North American Indians of the plains* (Les Indiens des plaines de l'Amérique du Nord). *American Museum of Natural History. Handbook series*, n° 1, 1912, 147 pages, 3 cartes, 48 figures.

Nul n'était plus qualifié que Wissler pour écrire cette monographie des Indiens des plaines de l'Amérique du nord, véritable guide ethnologique pour

ceux qu'intéresse l'étude des indigènes du nouveau continent. En fait, l'auteur s'est proposé, tout au moins dans la première partie de son travail, de mettre en valeur les riches collections ethnographiques du Muséum d'histoire naturelle de New-York; et c'est pour lui l'occasion de faire, de la vie matérielle des Indiens des plaines, une étude qui, pour être résumée, n'en est pas moins fort instructive. Successivement sont décrits les armes, la chasse, base de l'alimentation, les habitations (tipi et demeures souterraines), les vêtements, les jeux, etc., toutes choses dont de beaux spécimens sont soigneusement conservés dans les galeries du Muséum américain.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'organisation sociale, à la constitution de la tribu et de la famille, ainsi qu'à l'étude de la religion et des cérémonies rituelles si complexes chez les Indiens. On lira avec intérêt les chapitres ou Wissler traite de l'art décoratif et de l'art religieux, ainsi que de l'interprétation qu'on doit faire des principaux motifs de décors stylisés. Après avoir dit quelques mots de la langue des indigènes, l'auteur fournit sur les Indiens des données anthropologiques qu'on regrette de voir si sommaires, mais les matériaux d'étude sont malheureusement des plus rares. En terminant, Wissler pose à nouveau la question si souvent agitée de l'origine des Indiens des plaines, question qu'on ne saurait, à l'heure actuelle, résoudre d'une manière satisfaisante.

Dans ce sommaire de l'ethnographie d'une partie de l'Amérique du Nord, on saura gré à l'auteur d'avoir résumé, en peu de pages, les données fournies, sur chacune des tribus des plaines, par d'importantes monographies, et de présenter en même temps qu'une bonne classification des différents groupes ethniques, d'excellents schémas de la répartition des tribus et des cercles de culture dans l'Amérique du Nord. Avec ce travail débute une série de monographies ethnographiques, dont l'*American Museum* vient de prendre la louable initiative. De telles publications, synthétisant heureusement bien des connaissances éparses, rendront le plus grand service à l'américanisme.

Dr P.

GODDARD (Pliny Earl). *Indians of the Southwest* (Les Indiens du Sud-Ouest). *American Museum of Natural History. Handbook series*, n° 2, 1913, 191 pages, 67 planches, 1 carte.

Les régions du sud-ouest des Etats-Unis présentent des caractères ethnographiques particuliers, en raison tout d'abord des conditions physiques : plateaux élevés, plaines rares, végétation peu développée, et en raison aussi des ruines préhistoriques heureusement bien conservées. Après avoir rappelé les principaux courants de migration qui entraînèrent les populations voisines et montré que les tribus du sud-ouest ont gardé, grâce à leur situation sur des plateaux arides et élevés, la plus grande partie de leur originalité, Goddard divise son

étude en trois parties : les populations anciennes ; les Pueblos modernes ; les peuples nomades.

Les populations anciennes se diviseraient, d'après certains auteurs, en deux grandes catégories : les habitants des falaises et les indigènes des vallées ; l'auteur se refuse à admettre une telle classification et croit que le milieu a seul influé sur les différents modes de construction des habitations, soit sur les sommets ou dans les falaises, soit au contraire dans les vallées. Il n'est point besoin de revenir ici sur les demeures du Cliff Palace, les tours de la vallée de San Juan, les kiva de Spruce Tree, etc., dont l'auteur fait une excellente étude résumée, avant de consacrer des chapitres très intéressants à la poterie préhistorique dont il présente de forts beaux spécimens, remarquables et par leur forme et par leur décor ; il en est de même des paniers, des sandales et des sacs en fibres, des objets en os ou en bois : pointes de flèches, drilles, poinçons, etc.

Le chapitre des Pueblos modernes fournit à Goddard l'occasion de refaire l'histoire de toute la région depuis l'arrivée des Espagnols et les premières expéditions de Antonio de Mendoza et de Francisco Vasquez Coronado ; il rappelle la révolte des indigènes en 1680, et oppose l'ancienne distribution des villages à leur actuelle répartition. Il décrit ainsi les Pueblos Hopi, Tanoan et leurs groupes secondaires, étudie le mode de construction des habitations et des kiva.

L'étude de la vie matérielle des habitants actuels du sud-ouest se poursuit par la description des aliments, des vêtements, des poteries et des objets de vannerie dont les décors témoignent d'une remarquable recherche artistique. La vie intellectuelle et sociale des indigènes se trouve condensée dans un résumé qui, bien que succinct, n'en est pas moins très complet : l'organisation tribale, les clans, les cérémonies religieuses, les danses dont elles s'accompagnent et les costumes portés par les acteurs de ces fêtes rituelles, sont tour à tour passés en revue.

Sous la dénomination de peuples nomades, Goddard comprend les groupements indigènes qui ne vivent pas dans les pueblos. Ce sont surtout des chasseurs que la poursuite d'un rare gibier entraîne loin des agglomérations. Ils relèvent de quatre groupes linguistiques principaux : les Athapascan, les Pima, les Yuma et les Shoshone.

Les Athapascan se rencontrent dans l'est du territoire ; leur langue est voisine de celle des Déné vivant au nord dans les vallées du Mackenzie et du Yukon : sous ce terme générique se groupent les Apache, les Lipan et les Navajo. Les Pima vivent dans le bassin de la rivière Gila ; les Maricopa qui sont leurs proches parents au point de vue ethnographique, mais qui, au point de vue linguistique sont des Yuma, se trouvent dans la même région ; les Yavapai du Rio Verde, ou Mohave Apache, les Havasupai, les Valapai parlent aussi le dialecte Yuma, de même que les Mohave du Colorado. Parmi les Shoshone enfin, on compte les Ute du sud et les Chemehuevi.

Tous ces Indiens nomades font preuve d'une grande homogénéité dans leurs mœurs comme dans leur religion. Leur demeure n'est souvent qu'un rustique

abri provisoire, leurs poteries sont grossières et inélégantes, et l'agriculture n'a pour eux que peu d'attraits.

Cependant les travaux de vannerie, paniers, corbeilles, vases de toutes formes sont d'une facture et d'un décor irréprochable, de même que les couvertures tissés par les femmes.

Au point de vue politique, l'organisation est beaucoup plus simple dans ces groupes nomades que dans les tribus sédentaires, et les indigènes élisent, pour chacun des petites bandes isolées qu'ils forment, un chef spécial. Les pratiques religieuses sont, à peu de chose près, les mêmes que celles des Pueblos.

Les mêmes remarques générales que celles qui ont été faites au sujet de la monographie de Wissler sur les *Indiens des plaines* (cf. *Journal*, t. X, p. 625), sont applicables ici. Sous un relativement petit volume, l'auteur a su condenser toutes les données intéressantes relatives à la vie intellectuelle et matérielle des Indiens du sud-ouest, et présenter, en ce qui les concerne, les si riches collections ethnographiques des galeries du Muséum d'histoire naturelle de New-York.

Dr P.

Mason (J. Alden). *The ethnology of the Salinan Indians* (Ethnologie des Indiens Salinan). *University of California publications in American archaeology and ethnology*, vol. X, n° 4, 1912, p. 97-240, 17 planches.

Les documents qui font l'objet de cette étude ont été recueillis en 1910, dans la province de Monterey, en Californie. Sur beaucoup de points cependant, l'auteur a dû compléter ses informations par les récits des anciens voyageurs et l'examen de diverses collections ethnographiques conservés dans différents musées.

Les Indiens Salinan qui constituent un groupe spécial au point de vue linguistique, occupent un territoire encore mal délimité, des sources de la rivière Salinas à son embouchure, dans un pays difficile, coupé de hautes montagnes et de torrents. On peut distinguer, chez les Salinan, deux populations, celle des gens de l'intérieur, vivant presque exclusivement de la chasse, et celle des gens de la côte, qui sont principalement pêcheurs ; ces deux groupes ont chacun leur langage spécial, mais leurs dialectes sont très voisins.

L'histoire de cette population peut se diviser en trois périodes : avant l'arrivée des missions, pendant leur séjour, après leur disparition. Actuellement, on ne compte plus guère que 41 Salinan non métissés qui vivent dans les vallées des rivières San Antonio et Nacimiento, près de Jolon.

Les glands, à défaut du gibier difficile à atteindre, entrent pour une grande part dans l'alimentation de ces Indiens ; ils sont consommés grillés ou réduits en farine. Sur les habitations des Salinan, l'auteur ne peut fournir de renseignements précis ; il est probable qu'ils possédaient, comme c'est de règle

dans le sud-ouest, des demeures collectives, abritant quatre ou cinq familles. Même pénurie de renseignements en ce qui concerne le vêtement ; on sait cependant que le tatouage était en honneur, de même que la peinture du corps et de la face.

Dans la numération, les nombres un, trois, quatre, sept, dix, quatorze et seize sont simples, les autres sont composés par simple addition.

Ainsi que le fait remarquer l'auteur, à l'exception de la vannerie, toute l'industrie des Salinan ressort du domaine de l'archéologie. On a trouvé, sur leur territoire, de très nombreux mortiers et pilons en pierre, fréquemment aussi des mortiers creusés en pleine roche, et Mason fait de tous ces objets une bonne description. Des pointes de flèches, des lames de silex blanc, noir ou rouge ne présentent rien de spécial.

L'art du vannier, à en juger par les paniers conservés dans les collections de l'Université de Californie, avait atteint, chez les Salinan, un haut degré de perfection. Ces paniers sont faits de fibres enroulées en spirales régulières et très serrées ; leurs formes sont extrêmement variées, mais toujours élégantes ; beaucoup d'entre eux portent des décors noirs ou bleu foncé. Il semble que se bornent là les manifestations artistiques des Indiens Salinan.

Cependant, sur des falaises de la vallée de San Antonio, il existe quelques pétroglyphes, qu'on retrouve encore dans une grotte de grandes dimensions ; les uns sont jaunes, les autres noirs ; ils représentent des figures humaines ou animales, ou encore des astres.

L'étude très consciencieuse et très détaillée que M. Mason a entreprise de la vie sociale des Salinan se ressent forcément de la disparition presque entière de la tribu et de l'évolution de ses derniers survivants. Bien que l'auteur ait fait appel aux relations fort incomplètes d'ailleurs des anciens voyageurs, il nous apprend seulement que les Salinan pratiquaient, lors de la naissance d'un enfant, une couvade très mitigée, que la puberté était l'occasion d'importantes cérémonies, et que le mariage, s'il se faisait avec une extrême facilité, se dissolvait pour le moindre motif. La maladie était d'ordre surnaturel et son traitement relevait du sorcier ; les corps étaient incinérés, tout au moins si le défunt était un personnage important.

D'après Taylor et Fages, les Salinan croyaient à un être surnaturel, créateur de l'univers, et attachaient aux pratiques de sorcellerie une très grande importance.

Le travail de M. Mason, auquel un grand nombre de photographies viennent ajouter leur intérêt, se termine par une courte description du type physique des Salinan. L'auteur a su rendre attrayant un sujet que le manque de documents précis rendait particulièrement aride, en établissant, entre les Salinan et les autres Indiens de Californie, de nombreuses comparaisons. Il en résulte que les Salinan sont intermédiaires entre les Indiens qui relèvent des zones de culture dites du centre, et ceux qui, comme les Chumash, appartiennent au cercle de culture du sud-ouest : on retrouve en effet chez eux un mélange ethnographique qui ne laisse aucun doute à cet égard. Rien n'est spécial aux Salinan, sinon leur langage.

Dr P.

SKINNER (Alanson) *Notes on the Florida Seminole.* (Notes sur les Séminole de Floride). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 63-77. 10 figures, 1 planche.

L'auteur fut envoyé en 1910, chez les Séminole de Floride par l'American Museum of Natural History de New-York. Soit dans des chariots à bœufs, soit en pirogue, il parcourut la région qui s'étend de Fort-Myers aux Everglades et à la côte est de Floride. A l'exception d'un seul, tous les villages reconnus n'avaient jamais reçu la visite d'un Blanc.

Les Séminole d'ailleurs redoutent et fuient la civilisation, et, s'ils fréquentent parfois les villes américaines, ils ne permettent pas aux étrangers l'entrée de leurs villages. On ne compte guère plus de 325 de ces indigènes, car, il y a quelques années, ils furent décimés par les épidémies. Très conservateurs, les Séminole portent les mêmes costumes et construisent les mêmes demeures qu'autrefois. Ils sont cultivateurs et chasseurs, et font un grand commerce d'aigrettes et de peaux d'alligator.

Leur costume se compose d'une chemise de calicot aux couleurs vives. Au cou des mouchoirs bariolés. Aux jours de fêtes, ils ajoutent des turbans ornés de plumes, des leggings en peau, des mocassins. En raison de la température habituellement élevée, les vêtements de peau ne se portent qu'exceptionellement. Le costume des femmes n'a de particulier que les énormes colliers faits d'innombrables rangs de perles qui, reposant sur les épaules, remontent jusqu'au menton. Les cheveux des hommes sont portés courts ; ceux des femmes sont peignés et relevés sur la tête.

Les villages des Séminole, en raison de l'humidité et de l'irrigation extrême du sol, sont construits sur des « hammocks », sortes d'îlots qui émergent des prairies. Le village est régulièrement disposé et est constamment tenu propre ; des troupeaux de porcs font d'ailleurs disparaître les immondices.

Les cases sont de simples hangars, soigneusement construits, et fermés seulement aux extrémités. Au milieu du village se trouve la cuisine, où toute la tribu vient manger, et au milieu de laquelle quelques grands troncs d'arbres, disposés en rayons d'étoile, fournissent le feu. Les hommes mangent d'abord, les femmes ensuite. C'est cette cuisine commune qui est en même temps la case des étrangers.

Le tannage est en honneur chez les Séminole, qui, indépendamment des procédés de préparation habituels, emploient, pour assouplir les peaux, les cerveaux des animaux, dont ils font aussi des gâteaux qu'ils conservent.

Les Séminole croient à une sorte de paradis pour les âmes des individus qui ont fait le bien, à la destruction de celles des hommes dont la vie n'a pas été exempte de reproches. On retrouve chez eux cette croyance à une route de quatre jours entre la terre et le ciel.

Les cimetières sont dissimulés à la vue des étrangers, et sont établis sur des îlots isolés. Le corps est enterré la tête vers l'ouest et recouvert de troncs de cyprès. A côté du corps, on dépose de la nourriture, des armes et divers autres

objets. Les agonisants sont éloignés du village, car celui-ci devrait être abandonné s'ils venaient à y mourir.

Les Séminole recherchent beaucoup les bijoux en argent, et fabriquent avec ce métal, des épingles, des croissants, des anneaux doubles, des bagues de diverses formes, qu'ils travaillent à chaud et modèlent.

L'auteur ne peut fournir que peu de renseignements sur l'organisation sociale de ces Indiens, qui constituent des clans exogamiques à descendance dans la ligne maternelle. Les fonctions de chef sont dévolues à un vieillard respecté pour son autorité. Il y aurait lieu, conclut Skinner, de compléter ces quelques notions ethnographiques par une enquête sociologique conduite chez les Séminole de l'Oklahoma, plus civilisés.

Dr P.

Boas (Franz). *Notes on Mexican folk-lore* (Notes sur le folk-lore mexicain). *The Journal of American Folk-lore*, vol. XXV, 1912, p. 204-260.

Les contes qui sont réunis dans ce travail ont été recueillis par l'auteur lorsqu'il dirigeait l'École Internationale d'Archéologie et d'Ethnologie de Mexico. Les uns proviennent de Pochulata et de Chatino (Oaxaca), les autres ont été recueillis à Tehuantepec. Boas les reproduit ici à la fois en anglais et en espagnol. Il conclut que le folk-lore de l'Amérique espagnole a été fortement influencé par les conquérants ; de même, le folk-lore des Nègres d'Amérique se ressent de leur influence. Boas en donne de très nombreux exemples, et montre, en même temps, que le folk-lore européen a pénétré beaucoup plus loin qu'on ne le supposait, et qu'on en retrouve des traces chez les Indiens des plateaux de l'ouest et en Californie. Il est donc nécessaire de rechercher désormais, dans les études de ce genre, ce qui appartient aux folk-lores français, espagnol ou africain, et de le séparer nettement de ce qui revient aux indigènes.

Dr P.

Périgny (Maurice de). *Les Indiens Quéchis ou Kekchis de La Alta Vera Paz (Guatémala)*. *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*, t. III, 1912, p. 238-240.

Les Indiens Quéchis, qui habitent au Guatémala le département de La Alta Vera Paz, région appelée autrefois Tuzulutlan, parlent un dialecte maya, dont ils conservent jalousement la pratique. Rapidement notre collègue donne la description de leurs principaux caractères physiques, de leur habillement, de leur industrie. Bien que pratiquant la religion chrétienne, les Quéchis conservent le culte de leurs anciens dieux, et notamment de Tzultacca, dont

les serpents seraient les serviteurs, et qui serait également maître de la foudre, seigneur des eaux, de la fièvre et de la dysenterie.

On note chez les Quéchis la même coutume que chez un grand nombre d'Indiens sud-américains, coutume qui consiste à déposer au sommet des côtes sur le bord du chemin, un caillou, qu'une croix y soit plantée ou non. Un sacrifice assez fréquent consiste à brûler un peu de copal en récitant une incantation. Les Indiens adorent également le soleil, mais ne rendent aucun culte à la lune.

A signaler enfin des bals masqués dont l'usage tend à disparaître mais qui étaient autrefois fort en honneur et dont les deux principaux étaient le « bal des diables » et le « bal des singes ».

P. Rivet.

Macías (Carlos). *Los Tehuantepecanos actuales* (Les habitants actuels de Tehuantepec). *Boletin del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, t. II, 1912, p. 18-29.

On trouvera, dans ce petit travail, quelques détails sur les caractères physiques des Indiens de Tehuantepec, leur langue, leur habillement, leurs habitations, leur alimentation, leur vie économique et leurs superstitions. Ce sont là des notes prises au cours d'une excursion rapide. C'est à peine un journal de route.

P. R.

Delafosse (Maurice). *De quelques persistances d'ordre ethnographique chez les descendants des Nègres transportés aux Antilles et à la Guyane. Revue d'Ethnographie et de Sociologie*, t. III, 1912, p. 234-237.

Dans cette courte note très documentée, M. Delafosse montre que les nègres de Haïti comme les nègres de la Guyane, bien qu'ayant changé de langue et ayant perdu tout souvenir de leur origine africaine exacte, ont conservé toute une série de coutumes qui permet de déterminer avec précision le lieu de l'Afrique d'où sont venus leurs ancêtres. D'après ces survivances, on peut assurer que les Haïtiens, chez lesquels on retrouve le culte du *vôdou* et des serpents sacrés qui rendent des oracles par l'intermédiaire des prêtres, et des sociétés secrètes très semblables à celles des Africains, sont pour la majorité issus de noirs du Dahomey ou du moins de la partie de la Côte des esclaves habitée par les peuples de famille *éhoué*.

En Guyane, chez les noirs du Maroni, on peut noter des survivances aussi curieuses et au moins aussi nombreuses. Je me contenterai de signaler ici la plus

caractéristique. A la Côte d'Or, on donne aux enfants un nom dérivé du nom du jour de la semaine où ils sont nés, à chaque jour correspondant un nom masculin et un nom féminin. Bien que les noirs du Maroni aient emprunté à la langue hollandaise ou à la langue anglaise les noms des jours, ils ont conservé à peu près intactes les formes agni-assanti des appellations données aux enfants. Le tableau comparatif que l'auteur donne de ces appellations dans les deux pays ne peut laisser aucun doute à cet égard,

Il est probable qu'une enquête approfondie des populations nègres implantées en Amérique révélerait un grand nombre de faits de cette nature. Je signalerai à ce propos à M. Delafosse un intéressant ouvrage qu'il n'a peut-être pas eu occasion de consulter : Fernando Ortiz, *Hampa afro-cubana. Los Negros brujos*. Madrid, 1906.

P. R.

Nordenskiöld (Erland). *De Sydamerikanska Indianernas Kulturhistoria*. (Histoire de la civilisation des Indiens de l'Amérique du Sud). Stockholm, Bonnier, 1912, in-8, 264 p.

Dans cet ouvrage, M. Nordenskiöld a voulu donner un aperçu des civilisations de toute l'Amérique du Sud. Après avoir rappelé les grandes lignes topographiques du continent, il décrit rapidement la distribution des diverses races et donne une liste des principales familles linguistiques du Sud du Nouveau-Monde.

Un chapitre est ensuite consacré à l'étude de l'ancienneté de l'homme dans ces régions et à la description du type physique des Sud-Américains. M. Nordenskiöld se rallie à l'opinion de Hrdlička, à savoir que les traces de l'homme paléolithique de l'Argentine sont au moins douteuses, et il en arrive à la conclusion que la race dite « de Lagoa Santa », si bien étudiée par le Dr Rivet, représente le type humain le plus ancien de l'Amérique du Sud. Il nie également que les instruments du type paléolithique, que l'on a rencontrés un peu partout, soient contemporains de ceux de l'Europe.

La répartition des peuples civilisés et non civilisés fait l'objet d'un court chapitre, dans lequel il redresse quelques erreurs généralement accréditées, en particulier l'idée que les peuples de la Terre de Feu sont dans un état de civilisation particulièrement inférieur. Très intéressant aussi est l'essai de statistique auquel s'est livré M. Nordenskiöld, à la suite des évaluations de Johnston et de Sievers. On y trouvera les chiffres de ces auteurs discutés et de très instructifs tableaux de la fécondité relative et absolue de la race indienne et des métis.

Les chapitres suivants sont consacrés à l'étude de ce que l'auteur appelle la « civilisation matérielle » des Indiens ; les différentes techniques sont successivement passées en revue : tout d'abord la production du feu, en particulier chez les peuples non civilisés ; puis le travail du bois, de l'os, de la pierre et du

cuivre. Il est intéressant, dans cette partie du livre, de remarquer que certaines tribus sud-américaines très arriérées en sont encore au stade que F. H. Cushing appelait « zootechnique », c'est-à-dire qu'ils utilisent directement comme outils certains organes des animaux.

M. Nordenskiöld a groupé sous le titre : « Combat pour la recherche de la nourriture » les diverses techniques de l'agriculture, de la chasse, de la pêche, où il décrit les armes, les pièges, les filets, les outils qu'emploient les Indiens dans les diverses circonstances. Le chapitre relatif aux animaux domestiques est très court, trop à notre avis, car il nous semble qu'il eût fallu insister davantage sur l'élevage du lama, fait unique dans tout le continent américain.

Par contre, l'auteur s'est étendu assez longuement sur la cuisine et les repas, et on trouvera là des renseignements à la fois utiles et savoureux sur la façon dont les Indiens de l'Amérique du Sud comprennent la préparation des aliments et des boissons, ainsi que sur les divers intoxicants (tabac, poudre de *parica*, etc.), qu'ils emploient.

Les déformations crâniennes, les mutilations dentaires, les tatouages, les peintures corporelles sont fort bien décrites, ainsi que les ornements et la parure. Par contre, la partie de l'ouvrage relative au vêtement est bien écourtée, et ce qui est relatif à l'habillement des anciens peuples de la chaîne des Andes est presque totalement passé sous silence.

Dans ce qui concerne les habitations et leur groupement en villages, ce sont encore les peuples non civilisés que M. Nordenskiöld a eus en vue. Un chapitre est consacré aux transports, aux routes, aux ponts, à la navigation et aux signaux. Il est spécialement important, mais, en ce qui concerne au moins les tambours à signaux, trop peu développé.

Il ne saurait être question d'analyser dans le détail un livre qui est lui-même un résumé, une sorte de manuel. Signalons toutefois encore les chapitres sur les jeux, la musique et la danse, l'art et l'ornement, et surtout les aperçus sociologiques sur la famille et la société, ainsi que la conclusion qui relate les actions réciproques subies par les Blancs et les Indiens dans l'Amérique du Sud, par suite de leur contact.

Ajoutons que le livre est très bien illustré en figures bien choisies et bien exécutées.

H. Beuchat.

Church (The late Colonel George Earl). *Aborigines of South America*, edited by an old friend, Clements R. Markham, London, Chapmam and Hall, 1912, in-8°, xxiv-301 p. Carte.

L'auteur du livre dont le titre précède ces lignes descendait de l'un de ces courageux puritains anglais qui allèrent les premiers s'établir dans la Nouvelle Angleterre où il fit souche. Ingénieur civil et militaire, Church fit d'abord partie de l'armée des État-Unis puis de celle du Mexique où il com-

battit pour Juarez. Après la paix, il entra en rapports avec le gouvernement de la Bolivie qui lui confia d'importantes entreprises de chemin de fer et de canalisation, dont l'objet principal était de relier, par la région de l'Amazone et celle du Paraguay, le Pacifique à l'Atlantique. C'est ainsi que le Colonel se trouva en contact direct avec les Indiens de l'Amérique du Sud et qu'il résolut d'écrire un livre de fond sur leurs mœurs et sur leurs caractères ethnologiques. La mort, malheureusement, ne lui permit point de le terminer ; mais sa veuve, encouragée et aidée par Sir Clements R. Markham, qui avait été un ami intime de son mari, décida qu'on publierait la partie de l'ouvrage terminée et c'est ce qui vient d'être fait.

Selon le colonel Church, l'Amérique du Sud était peuplée dès le Pliocène, époque pendant laquelle il y avait dans le continent de grandes mers intérieures qui rendaient les communications interocéaniques difficiles, car elles ne pouvaient se faire que par une étroite langue de terre. A l'époque de la conquête espagnole, ces mers avaient disparu et avaient fait place à de vastes plaines riches en végétation, dont la partie correspondant au Paraguay paraît avoir été le berceau de la puissante race des *Caraïos* ou *Tupi-Guaranis*, ou *Tupinambas* que M. Church identifie avec les redoutables *Caraïbes* qui, par des incursions successives, s'étendirent sur toute la côte orientale du Brésil jusqu'à la Guyane et de là aux Antilles. Le chapitre premier tout entier de l'ouvrage est consacré à cette identification qui se termine dans le second, par cette conclusion que les *Caraïos*, qui étaient originellement agriculteurs et relativement civilisés, tombèrent dans la barbarie quand leurs conquêtes les conduisirent dans des régions différentes de leur patrie primitive.

Les *Tapuyas* et les *Aymores* ou *Ambures* qui occupaient encore une partie de l'Amazonie voisine de ses bouches, lors de la découverte et des premières tentatives de colonisation par les Portugais et les Français, sont, selon M. Church, les Aborigènes de toute la côte de l'Atlantique. Les caraïbes les avaient traqués et pourchassés, mais ils restaient en assez grand nombre pour être redoutés des colons européens. Ce sont les *Aymores* que les Portugais appelaient *Botocudos* ; comme les *Tapuyas*, ils étaient féroces et cannibales. Physiquement, ils rappellent le type mongol dont ils ont bien des caractères extérieurs et avec lequel plusieurs savants, entre autres Varnhagen, les regardent comme apparentés. Church semble partager cette manière de voir.

Notre auteur passe ensuite à la région du Sud-Ouest de l'Amazonie qui s'étend jusqu'à la Bolivie et dont les plus remarquables tribus indiennes sont celles des *Chunchos*, débris de la race primitive, les *Chiquitos*, intelligents, humains et travailleurs, les *Mojos*, également policés, et les *Guarayos*. Sur toutes ces peuplades, qu'il a étudiées sur les lieux mêmes, il nous donne des renseignements nombreux dont l'un se rapporte à la multiplicité de leurs langues et à la difficulté pour ne pas dire l'impossibilité de les apprendre. Des missionnaires intelligents ont mis des mois et des années sans y parvenir. Il y a là, évidemment, des langues en voie de formation qui traversent une phase semblable à celle que les nôtres ont dû parcourir il y a des milliers d'années.

M. Church consacre plusieurs chapitres aux Indiens de la vaste région à l'Est de l'Ecuador, au Nord-Est du Pérou et à l'Est de la Bolivie, région où de nombreuses rivières donnent naissance à l'Amazone et qui resta longtemps impénétrable. Notre explorateur qui s'y complut et qui y fit d'intéressantes et utiles observations ne tarit pas en éloges sur la beauté, la fertilité et la salubrité des contrées accidentées qui s'étendent à l'Est de Cuzco et de La Paz.

Les derniers chapitres de l'ouvrage sont consacrés au *Gran Chaco* du Paraguay qui s'étend du 22e au 30e degré de latitude Sud Tout ce que l'auteur dit des indomptables *Chiriguanos*, que ni les soldats des vice-rois, ni les efforts des missionnaires ni même des troupes modernes n'ont pu réduire et humaniser, est d'un très grand intérêt. On ne le croirait pas, aujourd'hui encore il y a des parties de l'Amérique du Sud qui ne sont pas accessibles aux Blancs et où les Indiens vivent comme ils vivaient il y a trois siècles. Egalement curieux sont les renseignements donnés sur les *Abipones* du N. O. du Paraguay, peuplade belliqueuse qui pratique l'usage singulier d'abolir fréquemment l'emploi de certains mots auxquels on en substitue d'autres, de sorte que leur langue change journellement, pour ainsi dire.

L'espace dont nous disposons ne nous permet pas de nous étendre davantage sur cet intéressant ouvrage, où il y aurait bien d'autres choses à signaler, notamment en ce qui concerne les Indiens des Pampas, les *Araucans* et les *Patagons*. Notons, cependant qu'on y trouve des indications abondantes et précises sur les expéditions militaires et géographiques faites dans l'intérieur du Continent par les Européens, ainsi que sur l'œuvre des Missionnaires dominicains, jésuites et franciscains. Ce qui manque à ce livre, si riche sous bien des rapports, ce sont des vues générales. L'auteur ne cherche pas à réunir en faisceau ce qu'il a appris et à montrer la liaison des choses. C'est un esprit analytique qui se contente d'accumuler des matériaux que d'autres mettront en œuvre. Disons aussi que la partie bibliographique laisse à désirer. L'auteur a tenu à contrôler ses observations par celles de ses devanciers, mais il n'a pas facilité à ses lecteurs les moyens de le faire aussi. Quoi qu'il en soit, le livre du colonel Church est un livre fait de première main, solide pour le fond et agréable à lire.

Henry Vignaud.

Lecuna Bejarano (A.). *Anotaciones etnográficas. Primera parte* (Notes ethnographiques, 1re partie). Ciudad Bolivar, 1912, 90 p.

Nous ne pouvons retenir de ce petit livre que le chapitre qui se rapporte aux instruments de musique en usage au Vénézuela. L'auteur décrit successivement une lyre à cinq cordes, le *rabel* ou guitare à quatre cordes, la *marimba*[1] for-

1. Dans d'autres régions américaines, on donne le nom de *marimba* à une sorte de xylophone d'origine certainement africaine.

mée d'un tube de bambou de 1 m. 25 de long, le long duquel est tendue une corde et dont on place une extrémité sur la lèvre inférieure, la cavité buccale servant de caisse de résonnance, l'arc à musique des Indiens du bas Orénoque, diverses variétés de flûtes, parmi lesquelles la flûte de Pan (*mare* des Tamanaques), la *chirimia*, le *palo roncador*, planchette fixée à l'extrémité d'une corde à laquelle on imprime un rapide mouvement rotatoire, le *carángano*, gros tube de bambou dont deux fibres, détachées comme dans la valia malgache, sont frappées en mesure avec deux baguettes, tandis qu'un second musicien approche des cordes au même instant une vessie gonflée où se trouvent quelques grains de maïs, la *charrasca*, calebasse sèche à la surface de laquelle on a fait des raies incisées et qu'on frotte avec un os, etc...

Il est probable qu'un certain nombre de ces instruments de musique ne sont pas d'origine indigène, mais ont été introduits en Amérique par les Nègres africains.

En terminant, l'auteur signale la découverte dans l'île Horno et à Cabrera (lac de Valencia) de deux instruments recueillis dans des sépultures précolombiennes. L'un est un sifflet de pierre pyriforme, le second une flûte en os de 44 centimètres de long et de 1 centimètre de diamètre, munie de six orifices.

P. Rivet.

Roth (Walter E.) *Some technological notes from the Pomeroon district, Bristish Guiana (Part IV)*. (Quelques notes sur les procédés de fabrication en usage dans le district de Pomeroon, Guyane anglaise). *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, vol. XLII, 1912, p. 529-540, 30 planches.

Poursuivant sa très complète étude de l'industrie indigène en Guyane anglaise (cf. *Journal*, t. VIII, p. 324), l'auteur décrit, dans cette partie de son travail, les différents objets de vannerie. Ce sont des paniers ronds ou carrés, à ouverture large ou étroite, des nattes, des hochets, des boites, des chapeaux, etc., etc.. La technique est étudiée avec beaucoup de précision, et est rendue aisément compréhensible par de nombreuses planches qui reproduisent en outre les plus remarquables spécimens de l'art du vannier indien.

Dr Poutrin.

Koch-Grünberg (Theodor) *Abschluss meiner Reise durch Nord-Brasilien zum Orinoco, mit besonderer Berücksichtigung der von mir besuchten Indianerstämme* (Conclusions de mon voyage dans

le Nord du Brésil, avec considérations sur les tribus indiennes visitées). *Zeitschrift für Ethnologie*, t. 45, 1913, p. 448-474.

Très importante contribution à l'ethnographie et à la linguistique des tribus indiennes entre le rio Branco et l'Orénoque. Pendant les années 1911 et 1912, l'auteur au prix de beaucoup de fatique et non sans s'exposer parfois à de sérieux dangers a parcouru toute la région et atteint l'Orénoque le 13 janvier 1913. Après un séjour de deux semaines à San Fernando de Atabapo, il remonta l'Orénoque en canot, atteignit le rio Negro en passant par le Casiquiare et finalement son voyage se termina à Manaos le 15 mars 1913.

Il y a d'abord une carte indiquant les régions habitées par les tribus établies entre le rio Branco et l'Orénoque, ensuite de bonnes photographies d'indiens Makuschi, Taulipáng, Schirianá et Ihuruána ; enfin l'auteur nous donne de courts vocabulaires comparés de sept langues Caraïbes, de cinq langues isolées et de deux langues Arawak (le Guinaú et le Baré). Ce dernier vocabulaire est d'autant plus intéressant qu'il s'agit de tribus habitant des régions éloignées l'une de l'autre et séparées par d'autres tribus parlant des langues entièrement différentes. Il y aussi un vocabulaire comparé de trois dialectes Makiritaré qui appartiennent au groupe Caraïbe, et enfin un petit vocabulaire de la langue Yabarána qui appartient aussi au groupe Caraïbe, mais diffère beaucoup du Makiritaré.

Le mot Yabarána pour soleil yátonu ne se trouve d'après l'auteur dans aucune autre langue Caraïbe et l'on est tenté de le rapprocher du mot Nahuatl Tonatiuh. Parmi les tribus parlant une langue isolée, la grande peuplade des Schirianá mérite surtout d'être signalée. Jusqu'ici, faute d'avoir pu obtenir un vocabulaire de leur langue, on les avait comptés parmi les Caraïbes. Nous trouvons beaucoup d'observations précieuses sur le nombre, les habitudes, l'industrie et le commerce des différentes tribus, notamment sur l'industrie des Makiritaré qui ont la spécialité de fournir une vaste région de planches à râper le manioc (Maniokreibebretter). Mentionnons enfin que selon l'auteur la région comprise entre les rios Ventuari, Caura et l'Orénoque renferme des trésors ethnologiques et ne présente pas d'obstacles très difficiles à surmonter.

PH. MARCOU.

ULE (E.). *Unter den Indianern am Rio Branco in Nord-Brasilien* (Chez les Indiens du Rio Branco, Brésil septentrional). *Zeitschrift für Ethnologie*, t. 45, 1913, p. 278-298, 9 fig. 1 carte.

E. Ule présente, dans sa communication, un récit fort simple à la vérité, quoique assez détaillé, une sorte de journal du voyage qu'il a fait en 1908-1910 dans le bassin du Rio Branco (Brésil septentrional), pour compléter les recherches botaniques qu'il avait entreprises antérieurement (1900-1903) dans le sud et l'est du bassin de l'Amazone. Le principal intérêt de son voyage se trouve dans

les collections botaniques fort importantes, paraît-il, qu'il a rapportées, et celui de son mémoire réside surtout, il faut en convenir, dans les photographies des Indiens Wapischana, Arecuna et Macuschi, ainsi que dans quelques détails sur ces Indiens. Son séjour parmi eux s'est prolongé dix-sept mois, du 15 septembre 1908 au 17 avril 1910, car le principe de l'auteur est de demeurer assez longtemps au même endroit, celui-ci ayant été bien choisi pour permettre des recherches botaniques fructueuses. Il estime que cette méthode est également très avantageuse pour l'ethnographie.

Le point de départ a été Manaos où M. Ule s'est embarqué pour remonter le Rio Negro, et passer ensuite dans le bassin du Rio Branco, qu'il a parcouru jusqu'à Serra de Roraima, point de rencontre des frontières du Brésil, du Vénézuéla et de la Guyane anglaise.

Les Indiens qui habitent cette région peuvent se classer en trois races principales, celles qui ont été citées plus haut, les Wapischana, les Macuschi et les Arecuna, toutes trois d'origine Caribe. Les premiers sont dans la contrée où les fleuves sont encore navigables, la civilisation les a touchés et en a diminué le nombre ; beaucoup d'entre eux ont servi chez les Brésiliens ; les seconds ne sont employés que de temps à autre comme valets de ferme ou comme rameurs ; ils ont conservé leurs mœurs propres, et sont encore assez nombreux. Quant aux Arecuna, qui habitent sur les confins du Vénézuéla et de la Guyane anglaise, ils ont été très peu en contact avec les Européens ou les Brésiliens.

Les uns ou les autres ont d'ailleurs admirablement reçu E. Ule, qui, par voie d'échanges, la monnaie métallique étant inconnue, trouvait facilement ce qui était nécessaire à sa nourriture. Bien plus, ils se déplaçaient et venaient souvent de fort loin au village où le voyageur avait établi sa tente, pour lui rendre visite et se faire photographier. Ils l'invitaient à leurs danses, et se laissaient volontiers étudier de toutes manières.

Leurs habitations sont des huttes rondes, avec d'épais murs d'argile, un toit pointu fait de feuilles de palmier, dont les supports servent en même temps à accrocher les hamacs dans lesquels ils couchent.

Leur costume est rudimentaire, se bornant à une toute petite pièce d'étoffe pour les hommes, à un petit tablier pour les femmes. Toutefois ceux qui ont vécu chez les blancs ont des vêtements qui ne sont souvent à la vérité que des loques. Pour la marche ils portent des sandales faites en feuilles de palmier.

Les Macuschi n'ont ordinairement qu'une femme, les Arecuna deux, mais la polygamie proprement dite n'existe pas. Le mariage ne donne pas lieu à de grandes fêtes, il se célèbre dans l'intimité de la famille seulement.

En résumé, ces Indiens, chez qui le christianisme a récemment pénétré, apporté par quelques missionnaires, sont encore des sauvages, mais qui ne demandent qu'à s'instruire. Ils ont un fonds incontestable d'honnêteté, malgré les mauvais traitements que leur font subir les Brésiliens qui les emploient ; ils reçoivent bien les voyageurs et cherchent à apprendre d'eux ce qui leur manque.

Ch. A. Martin.

KRAUSE (Fritz). *In den Wildnissen Brasiliens* (Dans les pays sauvages du Brésil). Leipzig. R. Voigtländer, 1911, 517 pages 270 fig., 69 planches, 2 cartes.

Le sous-titre du volume publié par F. Krause indique sa division en deux parties : « Rapport et résultats de la mission envoyée en 1908 dans l'Araguana par le Muséum ethnographique de Leipzig ». C'est à dessein que, dès la première page, l'auteur a signalé cette division, car, dans sa préface, il a soin de dire l'importance qu'il attache à faire précéder l'exposition des résultats par un récit de l'expédition. Ceux-ci ne peuvent être estimés à leur prix que si le lecteur sait la manière dont ils ont été acquis, et les conditions où ils ont été recueillis. La seconde partie n'est qu'un complément de la première : la publication des matériaux doit se faire par des reproductions accompagnées de notices, où toutes les observations antérieures sont comparées, où les différentes questions sont passées au crible et examinées scientifiquement. Il faut ensuite distinguer ce qui a été observé personnellement de ce qui a été rapporté par tradition. — — Cette méthode, qui n'est point propre à donner la solution de tous les problèmes, ni à permettre de vastes conclusions, est cependant la seule juste, dit Krause, car seule elle donne à chaque travail sa véritable valeur scientifique.

Venons à l'analyse de l'ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE : *Rapport sur le voyage.* — Le but de l'expédition était d'étudier les Indiens du Brésil sous tous les rapports, et de recueillir des collections permettant de connaître l'état de leur civilisation. Elle devait se diriger sur l'Araguaya moyen, fleuve qui sépare les provinces brésiliennes de Goyaz et de Matto-Grosso, entre le 9me et 14e degré de latitude sud, et le 49me et le 52me degré de longitude ouest. Ce sont les pays habités par les Indiens Karajá, Savajé, Tapirapé et Kayapó, pays presqu'inconnus, sur lesquels on ne possédait que les renseignements fournis par le Français Castelnau (1844) et l'Allemand Ehrenreich (1888).

Krause se proposait d'atteindre l'Araguaya à Leopoldina, en allant de Santos à Araguary (900 km.), d'Araguary à Goyaz (500 km.), et enfin de Goyaz à Leopoldina (200 km.).

Arrivé à Rio le 22 février, il atteignit Leopoldina le 19 mai : son livre donne d'abondants détails sur la route suivie, sur les préparatifs et les péripéties du voyage, dont aucune ne paraît omise, même la plus mince. Son séjour à Leopoldina dura jusqu'au 8 juin, avant son départ, par voie fluviale, pour le pays habité par les Karajá, dont à Leopoldina même il avait pu observer et photographier quelques individus. C'est en suivant le cours de l'Araguaya, qui déjà en ce point, présente une largeur de 500 m. environ, qu'il se rendit à Conceição, ancienne mission portugaise et qui compte aujourd'hui 5.000 habitants. Le fleuve atteint là 1.500 m. de large ; il présente sur tout son cours de nombreux bras dont quelques-uns, aujourd'hui desséchés, ont partagé le pays en ilôts et en îles, ou bien ont laissé des lacs dont l'ensemble forme un paysage magnifique. Première étape, Schischá, village Karajá : les indigènes sont très

accueillants, échangent contre des perles, des couteaux, les objets et ustensiles de leur fabrication, se laissent questionner volontiers, et répondent de même. Les villages Karajá sont situés généralement sur le bord du fleuve sur des bancs de sable ; presque journellement Krause, pendant son voyage qui dura du 8 juin au 29 juillet, en rencontre un qu'il visite, y trouve un excellent accueil et dans chacun se livre aux mêmes opérations : échange d'objets, observations sur les costumes d'une extrême simplicité, distribution de tabac dont les indigènes, hommes et femmes, sont très friands, puis mise en marche d'un phonographe qui produit toujours un grand effet et sert ensuite à enregistrer des chansons indiennes ; quelquefois un feu d'artifice termine la journée. — Echelonnés sur tout le rivage de la longue île de Bananal qui n'a pas moins de 300 km., les villages sont assez nombreux, mais ne comptent que peu de huttes, et de 20 à 60 habitants, dont la principale occupation est la pêche du poisson. Les indigènes vont, à de rares exceptions près, les hommes entièrement nus, les femmes portant seulement un petit tablier d'écorce ; leurs cases sont rudimentaires.

L'actuelle Conceição n'existe que depuis une quinzaine d'années ; elle doit son origine à un moine dominicain français, Fray Gil, qui, en 1896, fonda là une mission pour évangéliser les Kayapó. Grâce à son activité et à son intelligence, la mission se développa rapidement : son fondateur eut l'idée d'y récolter du caoutchouc et un village s'éleva bientôt à côté de la mission. Aujourd'hui Conceição compte 2.500 habitants sédentaires et en outre, dans les forêts avoisinantes, travaillent de 6 à 7.000 ouvriers. — Mais cette prospérité paraît avoir atteint son maximum, car le caoutchouc, qui est exploité d'une manière barbare, par destruction des lianes, va bientôt manquer, et ni à l'ouest où les travailleurs de Conceição se sont déjà rencontrés avec ceux du Xingu, ni même au nord, il n'y en a : les forêts cessent au sud, et dans les plaines du sud et de l'est, on ne trouve que la gomme extraite de la Mangabeira. Le sort de Conceição semble décidé : la population tombera, et la ville si active aujourd'hui deviendra un de ces villages tranquilles, comme il y en a tant à l'intérieur du Brésil.

A Conceição, Krause organise son expédition dans le pays des Kayapó, puis dans celui des Savajé et des Tapirapé. Il se met en route le 4 août, après une course de cinq jours dans des villages Kayapó très voisins, dont les habitants sont d'un aspect aussi misérable, sinon davantage, que les Karajá. Pour atteindre l'embouchure du Rio Tapirapé, affluent de l'Araguaya, il doit remonter ce fleuve et refaire pendant 20 jours en sens inverse le voyage qui l'avait amené à Conceição. Les circonstances et péripéties de cette navigation furent naturellement les mêmes qu'à l'aller. Le 24 août commence celle sur le Tapirapé, beaucoup moins large que l'Araguaya, et dont les bras nombreux, souvent très étroits, sont encombrés de bancs de sable ou de troncs d'arbre tombés en travers. On avance peu : le 13 septembre, Krause part en reconnaissance à pied, et rentre à son camp le 17, après une marche des plus fatigantes, où le manque d'eau s'était fait terriblement sentir. Quant aux Tapirapé, il n'avait trouvé que des vestiges de leurs villages, mais aucun indigène, et revenait sans avoir pu savoir dans quelle région ils avaient émigré pour passer la saison sèche. Forcé de

faire demi-tour, il revenait le 27 septembre à l'embouchure du fleuve Tapirapé, et se lançait à la recherche des Savajé. Après une navigation de quelques jours, il se décide à les atteindre par terre, en suivant l'un des cours d'eau qui traversent l'île de Bananal : le 3 octobre il arrive au premier village Savajé, où il trouve un accueil fort hospitalier, et assiste à des combats de lutteurs Karajá et Savajé. Mais ce village, aux cases vastes et confortables est le seul que Krause peut visiter, il ne trouve pas de guide pour aller plus loin ; force lui est de revenir en arrière pour regagner ensuite, en remontant l'Araguaya, et en explorant à nouveau les villages déjà vus à l'aller, Leopoldina ; il y atterrit le 3 novembre, l'expédition était terminée. Alors commença le voyage de retour vers Rio-de-Janeiro, où il arriva le 12 janvier.

Deuxième partie : *Résultats scientifiques.* — La deuxième partie de l'ouvrage de Krause débute par un résumé historique des voyages entrepris dans le bassin de l'Araguaya. Le premier en date est celui de Diogo Pinto de Gaia, en 1720, mais la première mention des Karajá se trouve dans le récit du voyage de Antonio Pires de Campos (1746). Puis, dans la dernière moitié du XVIIIe siècle et la première du XIXe, se succèdent une quinzaine de voyageurs presque tous portugais, sauf deux français (Castelnau, 1844, et Coudreau, 1897), un italien (Cavalcanti, 1896), et un allemand (Ehrenreich, 1888).

Ainsi qu'on l'a vu dans le rapport sur son voyage, Krause a visité longuement les Karajá, mais il n'a visité que quelques villages Kayapó, un seul village Savajé, et il n'a pu rencontrer que des villages Tapirapé abandonnés par les indigènes. Son livre contient donc des renseignements incomparablement plus complets sur les Karajá que sur les autres peuplades.

Il distingue dans les Karajá trois groupes : les Sambioá dans la région des rapides du fleuve, les Savajé dans l'île de Bananal, les Karajá proprement dits à l'ouest et au sud de cette île.

Au point de vue anthropologique, Krause n'a pris de mesures qu'en ce qui concerne la taille ; il a noté de plus la couleur de la peau d'après l'échelle de Martin. On trouvera les autres renseignements, dit-il, en étudiant les photographies qu'il a prises. Les Karajá du nord sont en général plus petits, 1^m^ 68 environ, que ceux du sud, sans doute à cause de métissages avec les Savajé, qui sont d'une stature plus élevée. Les femmes sont plus petites que les hommes : d'après Ehrenreich, la différence est en moyenne de 15 centim. ; les observations de Krause ne contredisent pas ce chiffre, malgré d'assez nombreuses exceptions. Comme structure, les indigènes des deux sexes sont bien proportionnés et vigoureux, leur musculature est athlétique, malgré leur taille peu considérable. La couleur de la peau, assez difficile à déterminer, car ils se teignent le corps pour la plupart ou se l'enduisent d'huile, se tient, pour les parties exposées au soleil, aux environs du n° 27 de l'échelle de Martin, pour les parties plus protégées, au n° 25. Les cheveux sont lisses, portés longs et retombant de chaque côté de la tête.

Krause donne de nombreux détails ethnographiques accompagnés de photographies documentaires sur l'habitat des Karajá et des Savajé, leurs cases et leurs villages, leurs coutumes, leurs ornements, leur nourriture, leurs armes, leur industrie, leurs mœurs, leur état social, religieux et intellectuel.

Leur habitat s'étend, sur les rives de l'Araguaya, du 15me au 7me degré de latitude sud : les Sambioá entre le 7me et le 8me ; les Savajé, dans l'île de Bananal, les Karajá enfin, du 10me au 15me. Sur ces 800 km., les villages sont très espacés, puisque Krause n'en relève que 23, et chacun d'eux ne compte en outre que 5 à 6 maisons, de sorte que le total de la population est extrêmement faible, 8 à 900 individus seulement, parmi lesquels un très petit nombre de jeunes gens, ce qui provient sans doute d'une épidémie de rougeole qui, en 1906 ou 1907, a frappé nombre d'enfants.

Les cases sont bâties d'une manière différente selon la saison où l'on se trouve (saison sèche ou saison des pluies). La charpente se compose généralement de trois ou quatre fermes faites avec des perches réunies par des liens d'écorce ; les murs des extrémités sont arrondis et présentent des ouvertures ; celles-ci sont très vastes pour la saison sèche, et fermées par une construction en saillie avec une très petite ouverture pendant la saison des pluies ; c'est la différence que soupçonne Krause, car il n'a pas vu de case d'hiver en raison de l'époque de son voyage.

Le costume est des plus simples : les hommes portent autour des reins simplement une cordelette qui vient entourer le prépuce préalablement tiré en avant, et donne à la verge une forme de boule ; les femmes un cache-sexe en écorce, maintenu par une ceinture, ce tablier varie de largeur, mais est porté depuis l'âge de deux ans. Le sentiment de la pudeur existe chez les Karajá, s'il faut les en croire : ni les hommes ni les femmes ne voudraient se montrer, ceux-là sans cordelette, celles-ci sans le petit tablier d'écorce. Pour se protéger des moustiques ou de la rosée nocturne, les uns et les autres se servent d'une couverture en coton, sorte de natte. La chevelure est l'objet de soins minutieux : elle est peignée avec des peignes faits de copeaux de palmier, et est portée généralement lisse et flottante, ou quelquefois ornée de plumes, ou tressée en forme de queue. Elle est huilée avec de l'huile de palme. Le système pileux est peu développé, mais semble respecté.

Le corps est recouvert de peinture, rouge, noire ou blanche. Le tatouage existe, tatouage de race et tatouage des chefs ; il consiste en des incisions faites sur le visage.

Comme ornements, des bâtons introduits dans la lèvre (ornement exclusivement masculin), des plumes, des perles, ou encore des bâtonnets aux oreilles, des jarretières avec de longs bouts pendants, des bracelets en écorce aux bras, une sorte de soleil en plumes maintenu derrière la tête, etc., etc.

La nourriture des Karajá est faite de végétaux et de poissons. Leurs occupations sont la culture et la pêche. Ils cultivent (c'est la besogne des hommes) et récoltent (c'est celle des femmes) le manioc, le maïs, les patates, les bananes, etc... La chasse ne vient qu'après la pêche, et les animaux pris, cerfs, antilopes, tapirs, singes, sangliers, qui ne sont d'ailleurs qu'en petit nombre dans le pays, ne sont généralement pas mangés.

Leurs armes sont, pour la guerre, la massue, l'arc et les flèches ; pour la chasse, la lance et aussi l'arc et les flèches, qui jouent le rôle principal, et pour la pêche encore l'arc et les flèches dont ces indigènes se servent avec une rare

habileté. Pour pêcher, ils emploient des filets qui barrent la rivière, ou des sortes des harpons.

Ils sont, comme on l'a vu, très friands de tabac qui est leur seule gourmandise, et le fument dans des pipes de terre.

L'industrie des Karajá est, naturellement, assez rudimentaire : ils font de la poterie pour cuire les aliments, des hottes et des paniers pour transporter des denrées ; ils fabriquent leurs bateaux, qui sont leur moyen presque unique de se déplacer, car ils marchent fort peu. Ils savent utiliser le coton qu'ils filent et tissent pour fabriquer leurs couvertures ; ils utilisent aussi les plumes dont ils font des ornements variés.

Les jeux et les exercices de sport sont très répandus. Les enfants ont comme jouets des réductions des armes et des ustensiles dont se servent les adultes ; les courses à pied, à la nage, et surtout les luttes sont très en honneur.

Au point de vue politique, les Karajá paraissent pacifiques : ils ne font la guerre que pour capturer des femmes ; en cas de victoire, les hommes sont tués, les femmes et les enfants emmenés en captivité. Dans ces expéditions, ils sont conduits par le chef de leur village, dont l'autorité, par ailleurs, est assez restreinte : elle repose complètement sur le bon vouloir des habitants de l'agglomération. Ce chef a pourtant d'assez nombreux devoirs : il maintient l'ordre, fixe et dirige les opérations de la culture, ainsi que les expéditions de chasse et de pêche, apaise les querelles, rend la justice, protège les veuves et les orphelins, décide de la paix et de la guerre, reçoit les étrangers dans sa hutte et représente le village vis-à-vis d'eux.

Krause, fidèle à sa méthode, déclare qu'il n'a pas assisté à un mariage, ni à des fiançailles ; les détails qu'il donne, il les a donc recueillis des Indiens, ils sont d'ailleurs complets et intéressants. L'homme se marie entre 17 et 20 ans, la femme un peu plus tôt, entre 14 et 16 ans ; la situation de la femme est bonne, la case lui appartient, ainsi que tout le mobilier et le bateau ; l'homme habite chez sa femme. Tous les travaux pénibles incombent à l'homme, la culture, le transport de la récolte, la chasse et la pêche. Aussi les jeunes gens sont-ils portés à se marier le plus tard possible, car, avant ce moment, leur liberté est complète. Les jeunes filles cherchent à garder leur pureté, mais dans de nombreux villages se trouvent des captives Tapirapé ou Savajé, prisonnières de guerre, qui sont, par état, des prostituées.

L'homme Karajá n'a en général qu'une femme ; seuls les chefs peuvent en avoir plusieurs, qui vivent ensemble dans la case. Lorsque la femme est vieille, elle peut être répudiée et remplacée par une plus jeune.

Les parents sont très tendres pour leurs enfants, et leur sont extrêmement attachés, échangent même des baisers avec eux. Les garçons sont instruits par le père, les filles par la mère. Les parents ont de l'autorité sur leurs enfants, la mère surtout.

Les renseignements que Krause a pu recueillir sur l'état religieux des Karajá sont assez restreints, et se bornent aux danses de masques dont il a pu observer quelques-unes, sans pouvoir se faire expliquer leur signification.

La sorcellerie est en honneur chez ces indigènes : les maladies sont le résul-

tat d'un mauvais sort, aussi les médecins-sorciers jouent-ils un grand rôle. Pourtant ils emploient un grand nombre de plantes pour guérir, et quelques-unes sont tout à fait efficaces. La chirurgie elle-même, fort rudimentaire s'entend, ne leur est pas inconnue.

Quelques renseignements sur la langue et des récits Karajá terminent l'étude de cette peuplade. Krause donne ensuite une description ethnographique, mais plus courte, des Savajé, qui se différencient fort peu des Karajá ; il fait de même pour les Kayapó, et résume enfin ce qu'il a appris par les Karajá sur les Tapirapé.

Deux appendices, qui sont consacrés, le premier à un vocabulaire très complet, le deuxième, à des textes Karajá avec annotations et traduction allemandes, terminent l'ouvrage de Krause, ouvrage consciencieux et fortement documenté au point de vue ethnographique, qui constitue une monographie très complète de la peuplade Karajá.

Ch. A. M.

Mayr (M.). *Die Routenaufnahme von Dr E. Snethlage vom Xingú zum Tapajoz* (Itinéraire de Mlle E. Snethlage du Xingú au Tapajoz). *Petermann's Mitteilungen*, t. 58, 1912, p. 209-213, 1 carte.

En 1909, Melle E. Snethlage, doctoresse, directrice de la section géologique du Musée Gœldi à Para, entreprit un voyage de recherches zoologiques dans les bassins du Xingú et du Tapajoz, et plus spécialement dans ceux de l'Iriri et du Jaman Chim, tributaires respectifs de ces deux fleuves. — Le Dr Max Mayr, d'après les renseignements rapportés par la voyageuse, a dressé la carte de la région, et c'est cette carte qu'il présente en l'appuyant du commentaire assez développé qui forme sa communication.

Dans la région du Xingú, Melle Snethlage a été précédée par Karl von der Steinen et H. Coudreau, dont les travaux ont servi à l'auteur de points de comparaison. Il étudie successivement l'hydrographie, l'orographie, la climatologie, la faune et la flore, et enfin la population des pays parcourus. — Un point intéressant était la zone qui sépare le Xingú et le Tapajoz : au dire des Indiens, rapporté par Coudreau, leurs deux affluents l'Iriri et le Jamanchim se réunissaient. D'après Melle Snethlage, cette réunion n'existe pas, une ligne de partage des eaux, formée par des collines nettement marquées, sépare les deux bassins.

La population est extrêmement clairsemée : elle se compose, en dehors de quelques blancs, de race brésilienne, d'Indiens « civilisés » et d'Indiens « sauvages ». Ceux-ci semblent appartenir à la famille Tupi. On rencontre aussi nombre de « chercheurs de caoutchouc » (seringueiros).

Les relations commerciales s'établissent presque exclusivement par voie fluviale : les chemins ou les sentiers praticables n'existent que dans le voisinage des habitations.

Ch. A. M.

SCHULLER (Rudolf). *Die Bedeutung der Bezeichnung Njambiquára für südamerikanische Indianer* (Signification de l'appellation Njambiquára donnée à une peuplade indienne de l'Amérique du Sud). *Petermann's Mitteilungen*, t. 58, 1912, p. 207.

La première mention qu'on rencontre des Indiens Njambiquára se trouve dans la chronique des missions de la Cie de Jésus dans l'État de Maranhao, écrite vers 1698 par le jésuite luxembourgeois Bettendorf. Ils habitent entre le Rio Xingú et le haut Tapajoz. Leur nom ne provient pas de leur langue : Schuller estime qu'il veut dire « Les longues oreilles », a été traduit en espagnol par le mot « Orejones » et semble provenir de la langue Tupi-Guarani.

En notes, Schuller a réuni une longue bibliographie intéressant la question.

CH. A. M.

BARAHONA VEGA (Clemente). *Nuevos estudios científicos del Brasil. Etnografia, Lingüistica, Hidrografia y Geologia* (Nouvelles études scientifiques du Brésil. Ethnographie, Linguistique, Hydrographie et Géologie). Santiago de Chile, 1912.

Sous ce titre, l'auteur a réuni, traduit et annoté deux travaux présentés au 4e Congrès scientifique latino-américain (premier pan-américain) de Santiago de Chile. L'un intitulé « *Os sertoes outr'ora desconhecidos de São Paulo* », dont l'auteur est le Dr José de Campos Novaes, ne se rapporte que de très loin à nos études. Tout un chapitre consacré aux Coroados pourrait retenir l'attention, mais le lecteur n'y trouvera pas grande donnée nouvelle sur ces Indiens.

Le second travail écrit par le Dr Nelson C. de Senna a pour titre « *Os Indios do Brasil* ». Le mérite de l'auteur est de s'être inspiré très largement du mémoire classique de Ehrenreich, mais son erreur est d'avoir oublié que les meilleures mises au point vieillissent vite dans une science en pleine évolution comme l'américanisme ; puisque l'ethnographe brésilien entreprenait en quelque sorte une édition nouvelle de l'étude du savant ethnographe allemand, il était indispensable de la rajeunir, en tenant compte des travaux parus depuis le début du XXe siècle. Il eût évité ainsi, dans sa liste alphabétique des tribus brésiliennes, de maintenir dans le groupe Miranha les Coerunas, les Curetus, les Jupuas, ou de classer parmi les Tapuyas les Encabellados, qui appartiennent au groupe Betoya-Tukano, ou encore de faire des Uitotos une tribu d'origine Caribe. Il aurait enrichi également son répertoire de quelques noms qu'on s'étonne de ne pas y rencontrer, y faire figurer les Maku par exemple, dont la langue nous a été révélée par Koch-Grünberg. Je laisse de côté d'autres petites erreurs de détail, mais comment M. C. de Senna peut-il donner cette définition des Antis : « Indiens descendus des Andes par la frontière orientale du Pérou dans la la région du Madeira et répandus dans la région de l'Amazone et des Guyanes,

où, en se croisant avec les Tupis, ils donnèrent naissance aux Guaranis » ? et comment la concilie-t-il avec sa définition des Machigangas « tribu des Antis, indiens *Caribes* de la frontière péruvienne » ? Comment peut-il écrire que les Majurunas sont des Tupis de peau obscure ?

Ce sont là de grosses erreurs, qui déparent une œuvre qui n'est pas cependant sans mérite et qui représente, en définitive, un gros effort de compilation.

P. Rivet.

Sampaio (Theodoro). *Os Kraôs do Rio Preto no Estado da Bahia.* (Les Kraôs du rio Preto dans l'État de Bahia). *Revista do Instituto historico e geographico brasileiro*, t. LXXV, 1912, Rio de Janeiro, 1913, p. 143-205.

L'auteur a eu l'occasion de voir et d'étudier à Bahia en juin 1911 trois indiens Kraôs venus de la vallée du rio Preto, affluent du rio Grande qui se jette à son tour dans le rio San Francisco, et c'est le résultat de son enquête, enrichie de recherches historiques, qu'il publie aujourd'hui.

Les Indiens Kraôs appartiennent à la grande famille linguistique Gê, et ne sont que les représentants éloignés de la grande nation Timbirá, qui, au commencement du siècle dernier, habitait les *sertões* de Maranhão et dont les nombreuses tribus occupaient la vallée de l'Itapicurú et pénétraient à l'ouest, par les plaines de Pastos Bons, jusqu'au Tocantins.

Ces Kraôs sont les Macamekrans, qui primitivement s'étendaient dans tout le territoire compris entre le Parnahiba ou rio das Balsas et le rio Manuel Alves Grande. Grands chasseurs d'esclaves, qu'ils se procuraient parmi les tribus voisines, ces Indiens n'ont jamais été soumis et ont gardé jusqu'à notre époque la plupart de leurs coutumes primitives. Ils vivent divisés en groupe sous les ordres d'un chef appelé *pahi*, dont l'autorité ne s'impose effectivement qu'en temps de guerre. Les guerriers, ou *opalê*, portent des botoques de bois ou d'os aux oreilles et dans la lèvre inférieure. Les armes comprennent un arc de bois dur, des flèches de *caña brava* à pointe d'os, des épées en bois rouge, en forme de rame étroite, des couteaux faits d'un éclat de pierre ou d'un jonc, avec lequel ils fabriquent également des lancettes pour se saigner et des ciseaux pour se couper les cheveux, enfin des rasoirs faits avec des fragments de coquilles.

Les Kraôs forment de petits villages très peu stables, dans lequel les huttes basses, disposées en cercle, entourent une place, où on allume un grand feu où les femmes préparent la cuisine, et autour duquel les hommes dansent et chantent presque toutes les nuits. Ces danses et ces chants ne sont interrompus qu'en cas de deuil.

Ces Indiens ne vivent que pour la chasse et la guerre. Lorsqu'ils se déplacent, la marche se fait par colonnes successives. A la pointe du jour, les jeunes gens partent en avant-garde, se divisant en pelotons qui explorent le terrain, chassent

et recueillent des fruits. Derrière eux, au lever du soleil, partent les femmes avec le campement et les vivres, escortées par les vétérans de la tribu, qui ne portent que leurs armes. A cinq heures du soir, le campement est installé au bord d'un bois et à proximité d'un ruisseau. Les femmes nettoient aussitôt le terrain, rassemblent le bois et la paille nécessaires à la construction des abris, et vont chercher l'eau, et, lorsque les jeunes gens arrivent et ont distribué le gibier et les fruits, préparent le repas qui dure une partie de la nuit.

Ce sont les anciens de la tribu qui font office de médecin. Ils emploient la saignée, le roucou et certaines racines.

Actuellement, les Kraôs sont réduits à un très petit nombre, sur les bords du Tocantins et du rio Preto.

Leur langue a été étudiée consciencieusement par M. Sampaio. Il faut noter surtout le grand soin qu'il a apporté à la notation phonétique. Non seulement, il a formé ainsi un excellent vocabulaire, mais encore, il a pu recueillir de précieuses indications sur la morphologie de cet idiome. Cette partie linguistique de son travail est certainement la meilleure de tout l'article. A l'aide des éléments réunis, l'auteur montre clairement que les langues Gês peuvent être classées en deux groupes, l'un qui comprend le Kraô, le Karahú du Tocantins, l'Apinagê, l'Aponegicran et le Cayapó du haut Paraná, l'autre, le Chavante du Tocantins, le Cherente, le Chicriabá et l'Acroamirim.

Ces deux groupes ont certainement des affinités, mais ces affinités sont bien plus lointaines que celles qui unissent les dialectes classés dans chacun d'eux.

Dans un dernier chapitre très documenté, l'auteur donne la liste et l'habitat aux diverses époques des diverses tribus Gês au Brésil. C'est le commentaire de la carte ethnographique très claire qu'il a dessinée, où, à côté du nom de chaque tribu, il a eu soin d'indiquer la date à laquelle elle a été signalée en ce point. Ainsi compris d'une façon historique, l'habitat de la famille Gê embrasse tout le vaste territoire entre le rio San Francisco, à l'est, et le rio Araguaya, à l'ouest, les environs de la ville de Caxias, dans l'État de Maranhão, au nord, et les plaines de l'État du Paraná au sud, soit environ 22 degrés de latitude sur 6 de longitude.

Tel est brièvement résumé, et en négligeant une foule de détails intéressants, le travail de M. Sampaio. C'est une contribution de premier ordre à l'ethnographie et à la linguistique sud-américaine.

P. R.

Knoche (Walter). *Algunas indicaciones sobre los Uti-Krag del Rio Doce (Espiritu Santo)* (Quelques notes sur les Uti-Krag du rio Doce de la province d'Espiritu Santo). *Revista chilena de historia y geografia*, t. V, 1913, p. 230-240 ; *Zeitschrift für Ethnologie*, t. 45, 1913, p. 394-399.

A propos du travail de H. von Ihering, que nous avons analysé l'an dernier

(cf. *Journal*, t. IX, p. 434), l'auteur rend compte d'une visite qu'il fit en octobre 1912 à la tribu indienne, décrite par le savant brésilien d'après les notes de W. Garbe. Il rencontra ces Indiens Uti-Krag à Collatina, sur le chemin qui va du haut Rio Doce au campement du Rio Pauca, où se trouvent réunies d'autres tribus de Botocudos civilisés. Cette concentration des Indiens en villages est le résultat du service de protection des indigènes qui fonctionne au Brésil sous la direction du colonel Rondón, d'origine indienne (cf. *Journal*, t. X, p. 687). Elle a pour effet de retarder, sans aucun doute, la destruction de la race indigène, mais de hâter la disparition de ses coutumes primitives. L'usage de la botoque persiste toutefois encore chez les Uti-Krag. Les hommes la portent aux oreilles, les femmes en ajoutent une dans la lèvre inférieure. Leur forme est elliptique, et en place, le grand axe doit être transversal. Pour la chasse, les appeaux jouent un rôle primordial. Contrairement à l'affirmation de Garbe, Knoche n'a rencontré chez les Indiens aucun poison de flèche. En dehors de l'arc, signalé par Garbe, il a vu employer par les Uti-Krag de petits bâtons d'écorce de coco ou de bois, durcis au feu et en forme de lancettes, de 10 à 12 centimètres de long, et des pieux affilés plus longs, qu'ils fichent en terre pour se garantir de leurs ennemis.

Sur cinq femmes, la taille oscillait de 123 cm. à 152 cm., sur six hommes de 155 cm. à 164 cm., la moyenne respective étant de 146 cm. et 159 cm. Le ventre est très saillant, sans doute sous l'influence de la géophagie.

Les relations sexuelles commencent avant la puberté, la polygamie existe surtout pour le cacique. La femme accouche seule, coupe le cordon ombilical avec les dents, se lave et baigne son enfant au ruisseau le plus proche et retourne aussitôt à la tribu. L'enfant est porté sur le dos assis sur un lien d'écorce qui passe sur le front de la mère ; en outre, de petites courroies en cuir entourent les poignets et font le tour du cou de celle-ci. Les morts sont enterrés et non incinérés.

Les fêtes ont lieu sans aucune régularité, surtout au retour d'une chasse heureuse. Elles consistent en un repas abondant accompagné de danses et de chants. Ce chant est presque toujours une improvisation. L'auteur a noté trois danses différentes, dont une mimait une scène guerrière. Un court vocabulaire termine sa relation, qui est accompagnée de quelques photographies intéressantes.

P. R.

Herzog (Theodor). *Vom Urwald zu den Gletschern der Kordillere* (De la forêt vierge aux glaciers de la Cordillère). Stuttgart, Strecker et Schröder, 1913, 270 p.

M. Herzog est botaniste, chargé de cours au Polytechnique de Zurich et enragé alpiniste. Ce livre, écrit pour le grand public, décrit deux voyages. Le premier voyage ne dura que six semaines pendant l'été de 1907 et fut consacré aux forêts vierges du rio Blanco. Le second voyage beaucoup plus important

dura plus d'une année, depuis septembre 1910 jusqu'en janvier 1912. Ce second voyage commença à la frontière septentrionale de la République Argentine ; l'auteur atteignit Santa Cruz en longeant la Cordillère et fit une excursion dans le Grand Chaco le long du rio Pilcomayo. De Santa Cruz il parvint à Cochabamba ; de là il explora la Cordillère de Quimzacruz dont il nous donne une carte, et réussit l'ascension du Jachakunukollo (5900 mètres). Le voyage se termina par une excursion au lac Titicaca.

Le livre de M. Herzog se lit avec plaisir. L'auteur est plein de bonne humeur et d'entrain, et il surmonte difficultés et dangers grâce à son énergie et aussi parce qu'il est soutenu par un sentiment très net de sa supériorité comme caractère et comme intelligence. Le livre est parsemé d'observations intéressantes ; en voici quelques-unes :

Les Indiens du Gran Chaco attaquent et quelquefois exterminent à coups de flèches les caravanes qui s'y aventurent à la recherche du sel.

A Santiago, au nord du Gran Chaco, l'auteur a vu une procession de la Fête-Dieu où les Indiens, affublés de masques grotesques et de plumes d'autruche, exécutaient une danse qui doit remonter à l'époque précolombienne.

L'intérieur du Gran Chaco est plus inconnu et plus inaccessible qu'aucune région de l'Afrique.

Ce sont presque toujours les Blancs qui provoquent les Indiens ; dès qu'un Bolivien aperçoit un Indien nu, il lui tire dessus comme sur un gibier.

Les Chiriguanos que l'auteur a rencontrés sur le versant oriental de la Cordillère sont apparentés aux Guarayos. Les deux tribus se ressemblent physiquement et leurs langues sont si voisines qu'ils se comprennent facilement.

Les Indiens Sirionó se servent d'un arc de deux mètres et de flèches de trois mètres ; ils ne se laissent pas approcher ; cependant l'auteur a réussi à se procurer quelques ornements des Sirionó qu'il a donnés à la collection ethnographique de Fribourg-en-Brisgau.

La région du Gran Chaco paraît être entièrement dépourvue de roches ; les Indiens n'ont pas d'instruments en pierre et ne connaissent pas les métaux.

L'auteur a trouvé dans le Chaco une tribu : les Chiroti qui jouent à un jeu de hockey. Ce serait la seule tribu de l'Amérique du Sud connaissant ce jeu très répandu parmi les Indiens de l'Amérique du Nord.

PH. MARCOU.

NINO (P. Fr. Bernardino de). *Etnografia chiriguana* (Ethnographie des Chiriguanos). La Paz, Bolivie, 1912.

L'auteur de ce livre, dédié au XIXe Congrès international des Américanistes (2e session), a été de longues années missionnaire chez les Chiriguanos. A ce titre, son travail mérite de retenir l'attention des Américanistes. Après avoir décrit longuement (p. 1-63) le pays habité par les Chiriguanos, le P. B. de

Nino étudie l'origine et la langue de ces Indiens et donne des renseignements statistiques intéressants à leur sujet. De ce chapitre nous retiendrons un mythe intéressant d'origine vraisemblablement tolémique.

Autrefois une grande inondation provoquée par *Aguara Tunpa*, le Dieu-renard, engloutit toute la tribu ; seuls deux enfants qu'une femme déposa dans une grande calebasse échappèrent ; ils ne moururent pas de froid, parce que le crapaud leur apporta des braises qu'il avait conservées sous terre pendant le déluge et voilà pourquoi les Chiriguanos actuels ne tuent jamais cet animal.

Ce chapitre se termine par une étude détaillée des missions et de l'œuvre apostolique accomplie par les Franciscains.

L'auteur étudie ensuite les caractères physiques et moraux des Chiriguanos, puis leur religion et leurs superstitions.

On trouvera au cours de ces pages des indications précieuses sur les légendes et croyances des Indiens, les pratiques de leurs sorciers.

On voit que l'auteur connaît bien la vie intime de la tribu qu'il décrit ; l'on regrette toutefois souvent qu'il ne se contente pas seulement de raconter ce qu'il sait bien et ce qu'il a bien vu, mais qu'il cherche à interpréter ses observations.

La partie purement ethnographique est largement développée dans la dernière partie du livre où sont décrits successivement le village, la maison, les ustensiles, l'habillement et les ornements des Indiens.

La vie familiale est dépeinte également avec détails. On trouvera là de très précieux renseignements sur les cérémonies du mariage et de la naissance, sur l'accouchement, sur l'éducation des enfants. Nous signalerons notamment les pages consacrée à la *tembeta*. L'auteur nous entretient ensuite de l'alimentation, des procédés de culture et de chasse des Indiens. Un autre chapitre est consacré aux fêtes, aux danses, aux jeux ; en dernier lieu, sont décrits les armes et les procédés de guerre des Chiriguanos, les moyens curatifs employés contre les maladies et les cérémonies qui accompagnent et suivent le décès.

Un court appendice donne la liste des tribus en contact avec les Chiriguanos, avec quelques renseignements très succincts sur chacune d'elles.

En définitive, il y a beaucoup de faits dans ce livre, et l'ethnographe comme le sociologue y trouveront de bonnes observations, et l'on doit savoir gré au gouvernement bolivien d'avoir fait les frais de cette publication, accompagnée de bonnes photographies documentaires et d'une carte.

Comme le dit fort bien, dans le prologue qu'il a écrit pour ce livre, notre collègue M. Manuel Vicente Ballivián, il n'y a guère que le missionnaire, en contact prolongé avec les indigènes, qui puisse pénétrer leur vie intime et nous renseigner sur la psychologie des primitifs.

P. Rivet

LINGUISTIQUE.

DANZEL (Th. W.). *Die Anfänge der Schrift* (Les commencements de l'écriture). Leipzig, 1912. R. Voigtländer's Verlag, 219 p., 40 planches.

Cet ouvrage sur les origines de l'écriture et par conséquent sur l'origine de l'alphabet dont nous nous servons est un effort courageux pour résoudre un des problèmes les plus ardus de l'ethnographie.

Il nous intéresse surtout parce qu'il y est beaucoup question de l'écriture par images des Indiens de l'Amérique. Son livre est un trésor de renseignements sérieux et précis et de rapprochements souvent très frappants. S'appuyant sur la théorie de la psychologie religieuse des primitifs de M. Lévy-Bruhl, notre auteur voit dans la pratique des rites religieux le motif initial qui a amené le primitif reproduire par le dessin les objets intéressant le culte, ou possédant une puissance magique et des traits ou signes lui rappelant certaines choses. A côté de ce motif il y a aussi un instinct ou une passion qui s'exprime en dessinant par manière de jeu des contours d'objets qui rappellent de hauts faits, exploits de chasse ou de guerre.

L'ouvrage est divisé en trois chapitres : le premier énumère et décrit les avant-coureurs de l'écriture : les dessins faits pour s'amuser, les signes servant à désigner les lieux (surtout les sépultures), ceux servant à indiquer la possession, les signes distinctifs désignant les individus, d'autres servant à compter, enfin les représentations d'objets et les symboles magiques.

Le deuxième chapitre traite des différents systèmes d'idéographie que l'on trouve dans les cinq parties du monde sans oublier les dessins que les voleurs et les vagabonds d'Europe ont continué jusqu'à nos jours à inscrire sur les portes et sur les murs pour renseigner leurs amis.

Enfin le dernier chapitre est consacré aux écritures plus ou moins phonétiques et expose les systèmes mexicain, maya, chinois, babylonien, égyptien, hettite et vieux crétois.

Il y a encore un appendice ou supplément sur les systèmes d'écriture que certains peuples ou certaines tribus ont empruntés en les modifiant.

Somme toute, ouvrage important qui montre bien l'état actuel de la science et qui permet d'espérer que, grâce à de nouvelles découvertes et à de nouvelles comparaisons, on finira par montrer comment notre alphabet est le résultat d'une très longue évolution et d'une très lente propagation qui a fait le tour du globe pour aboutir dans les pays dont les habitants furent les prédécesseurs immédiats et les inspirateurs de notre civilisation.

Ph. MARCOU.

Sapir (E.). *A note on reciprocal terms of relationship in America* (Note sur les termes de réciprocité dans la parenté en Amérique). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 132-138.

L'auteur étudie ce caractère fréquent, dans les systèmes de parenté, de désigner sous le même terme, deux individus apparentés au même degré, mais dans une ligne différente. Ainsi, chez les Takelma, le mot *wi-gamadi* signifie à la fois le grand-père et la grand'mère. Sapir examine, à ce point de vue spécial, un grand nombre de dialectes Indiens, fournit des listes de termes de parenté, ce qui l'amène à comparer et à rapprocher différentes tribus.

Dr Poutrin.

Dixon (R. B.) et Kroeber (A. L.). *Relationship of the Indian languages of California* (Affinités des langues indiennes de Californie). *American Anthropologist*, vol. XIV, 1912, p. 691-692.

La classification de Powell distinguait, en Californie, vingt-deux groupes linguistiques différents. Les auteurs, après avoir dépouillé une documentation considérable, ont pu déterminer, entre certains d'entre eux, des analogies lexicologiques et structurales. Ils réduisent ainsi considérablement le nombre des familles linguistiques de Californie, et distinguent :

Le *Penutian* qui comprend les anciennes familles Maidu, Wintun, Miwok, Costanoan. Ce groupe, très étendu, occupe la majeure partie de la grande vallée de Californie.

Le *Hokan* qui réunit les dialectes Shasta, Chimariko, Pomo, probablement aussi les dialectes Karok et Yana. Ce groupe est situé au nord et à l'ouest du Pénutian.

Le *Ritwan* comprenant le Yurok et le Wiyot.

Cette note préliminaire montre tout l'intérêt qui s'attachera à l'étude complète entreprise par MM. Dixon et Kroeber.

Dr P.

Goddard (Pliny Earl). *Elements of the Kato language* (Éléments de la langue Kato). *University of California Publications in American Archaeology and Ethnology*, vol. XI, 1912, nº 1, p. 1-176, 45 planches.

On doit déjà à M. Goddard de très nombreuses études sur les dialectes Athapascan et une importante documentation sur la langue Kato (cf. *Journal*,

t. VII, p. 309). Aujourd'hui, l'auteur, dans une monographie des plus complètes, étudie la langue Kato ; c'est tout d'abord la phonétique, avec les voyelles et leurs variétés, les syllabes et leurs modifications, la morphologie du dialecte, les noms avec les pronoms, les adjectifs, les nombres, etc. L'étude du verbe permet de distinguer trois modes différents, qui font, de même que leurs racines, leurs suffixes et leurs différents temps, l'objet de chapitres spéciaux.

D'ailleurs, tous les dialectes Athapascan ont, dit Goddard, une grande uniformité. Les noms, quand ils ne sont pas monosyllabiques, sont construits par l'adjonction de suffixes, et les verbes trouvent leur caractéristique dans leurs préfixes et dans leurs suffixes à la fois.

Cette excellente étude de linguistique et de phonétique est complétée par un nombre considérable de diagrammes recueillis d'après la technique si souvent employée par les linguistes américains.

Dr P.

MICHELSON (Truman). *Preliminary report on the linguistic classification of Algonquin tribes.* (Rapport préliminaire sur la classification linguistique des tribus Algonquines). *28th annual report of the Bureau of American Ethnology, 1906-1907.* Washington 1912, p. 221-290.

Cette étude est le résultat de longues recherches patiemment conduites par l'auteur chez les tribus algonquines des États-Unis et du Canada. On distingue, au point de vue linguistique, quatre grands groupes chez les Algonquins : les Blackfeet, les Cheyenne, les Arapaho, et le groupe centre-oriental.

Au groupe Blackfoot se rattachent les Piégan, les Bloods et les Blackfeet proprement dits. Leur dialecte est caractérisé par l'abondance des groupes de consonnes rudes et de consonnes longues. Ces caractères se retrouvent dans le groupe linguistique Cheyenne, mais beaucoup moins accentués.

Le groupe Arapaho se distingue par des voyelles nasales très faibles, et qui perdent tout caractère de nasalisation quand elles sont prononcées rapidement.

Pour tous ces idiomes, M. Michelson entreprend, malgré la modestie du titre de son travail, une étude extrêmement complète des variations linguistiques; et, ne se contentant pas de comparer entre eux les différents groupes précités, il cherche à établir et à mettre en évidence les points qui rapprochent ou séparent les dialectes de mêmes catégories. Son excellente contribution à la linguistique nord-américaine se complète par l'adjonction d'une grande carte en couleurs, dressée avec le concours de J.-R. Swanton, et qui montre, d'une façon très claire, la distribution géographique et les rapports des divers dialectes algonquins.

Dr P.

GRINNELL (George Bird). *Some Indian stream names* (Quelques noms de fleuves chez les Indiens). *American Anthropologist*, vol. XV, p. 327-331.

Cette étude a pour but de montrer que les Indiens désignent communément les rivières et les fleuves par les caractéristiques qu'ils présentent, soit dans leur cours, soit dans la couleur de leurs eaux, etc. L'auteur prend d'abord ses exemples chez les Indiens « Gros Ventres des Prairies », par opposition aux « Gros Ventres du Missouri », ou aux « Gros Ventres Village ». Ces indigènes, qui se nomment eux-mêmes « Āh-āh '- ni-ni ' « (gens de l'argile), disent venir du nord ou du nord-ouest. Grinnell a fait les mêmes recherches chez les Pawnee et fournit, pour ces deux tribus, une longue liste des noms que les Indiens donnent aux différents cours d'eaux.

Dr P.

UHLENBECK (C.C.). *Flexion of substantives in Blackfoot* (La flexion des substantifs en Blackfoot). *Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam*, vol. XIV, 1913, 39 pages.

L'auteur, en 1910 et 1911 a recueilli, chez les Indiens Blackfoot, de nombreux documents (cf. *Journal*, t. IX, p. 447-448). Il se propose de publier ultérieurement, avec le concours de M. de Josselin de Jong, une série d'études sur ces indigènes. Nous signalerons aujourd'hui son travail fort complet et fort intéressant au double point de vue de l'américanisme et de la linguistique. L'auteur, après avoir donné l'explication des signes phonétiques qu'il emploie, étudie minutieusement les genres (au nombre de deux, animé et inanimé), la formation du pluriel, variable suivant les genres, l'usage des différents pronoms et les modifications que leur emploi imprime au substantif, ainsi que ce fait, caractéristique du dialecte Blackfoot, que lorsque le nom est accompagné d'un pronom démonstratif, à tous deux s'ajoute le même suffixe, etc.

Le travail de M. Uhlenbeck est à la fois une étude de la grammaire et de la syntaxe Blackfoot, et toutes les règles sont accompagnées de nombreux exemples qui en rendent l'intelligence plus aisée.

Dr P.

SAPIR (Edward). *A Tutelo Vocabulary* (Vocabulaire Tutelo). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 295-297.

La langue Tutelo est une langue disparue aujourd'hui, et Sapir a eu la bonne fortune de pouvoir recueillir, de la bouche d'un Indien qui l'avait parlée

dans sa jeunesse, un vocabulaire assez étendu. Les mots ont été transcrits avec leur notation phonétique ; il serait intéressant de les comparer avec ceux de certains dialectes sioux.

Dr P.

Goddard (Pliny Earl). *Texts and analysis of Cold Lake dialect Chipewyan* (Textes et analyse du dialecte Chipewyan du « Cold Lake »). *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, vol. X, 1912, Parts 1 et 2, 170 pages.

Lowie (Robert H.) *Chipewyan tales* (Contes Chipewyan). *Ibid.*, vol. X, 1912, Part 3, p. 173-200.

Ces deux travaux constituent une monographie fort complète du dialecte Chipewyan et on peut les réunir ici dans une courte mention. Goddard a récolté ses documents en 1911, chez les Chipewyan qui, au nombre de 273, vivent autour du « Cold Lake », dans l'Alberta. Ces indigènes qui constituent le groupe le plus méridional des Chipewyan, sont alliés aux Cree ; ils mènent la vie que leur pères ont toujours eue, chassant l'hiver et faisant, avec leurs chiens et leurs traîneaux, de longs trajets à la recherche du gibier ; l'été, ils pêchent et parcourent les lacs dans leurs canots d'écorce construits comme autrefois. Ils sont catholiques et leur langue a été étudiée par le Père le Goff qui a séjourné pendant quatorze ans au milieu d'eux.

Les seize textes recueillis par Goddard sont communs aux autres Chipewyan et à tous les Dénè, ainsi qu'on peut en juger par la traduction plus libre qui en est donnée à côté de la traduction littérale. Ce sont d'ailleurs ces textes qui fournissent à l'auteur les matières d'une analyse très complète et des plus détaillées du dialecte Chipewyan, dont la syntaxe a déjà été étudiée, mais incomplètement, par Petitot.

R. H. Lowie, après avoir descendu la rivière Athabaska jusqu'à son embouchure, s'installa, au printemps de 1908, à Fort Chipewyan où les indigènes étaient réunis pour le paiement de l'impôt annuel. A côté des contes exclusivement Chipewyan, il a groupé un certain nombre de contes d'origine Cree, car le héros de la plupart de ces récits mythiques, Wisáketcak, est célébré à la fois par les Indiens des deux tribus. Dix-huit contes sont ainsi rapportés, intéressants à la fois pour le folk-lore et l'ethnographie.

Dr P.

Josselin de Jonge (J. P. B. de). *Original Odžibwe-texts* (Textes Odžibwe originaux). *Baessler-Archiv*, 1913, fasc. V, 58 pages.

M. de Josselin de Jonge a recueilli ces textes au printemps 1911, chez les Indiens de la « Red Lake reservation », dans le Minnesota. Il a été assez heureux pour collecter un nombre de documents suffisants pour que l'on puisse, dès maintenant, compléter certains chapitres de l'excellente grammaire de Baraga qui jusqu'ici constituait presque le seul travail linguistique que l'on possédât sur les Odžibwe. Tous les textes réunis ici ont été recueillis directement de la bouche d'indigènes qui leur ont, par conséquent, laissé leur entière originalité. Les dix-sept contes qui sont publiés sont accompagnés de leur traduction anglaise, et l'ouvrage se termine par un vocabulaire aussi complet qu'on peut le souhaiter.

Dr P.

Chamberlin (Ralph V.). *Place and personal names of the Gosiute Indians of Utah* (Noms des tribus et noms propres des Indiens Gosiute de l'Utah). *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. LII, n° 208, 1913, p. 1-21.

Depuis longtemps, les Gosiute ont occupé, dans le district de Tooele, les vallées des rivières Skull et de Deep Creek. Ils ont perdu actuellement toute organisation tribale, et leur nombre est si restreint qu'ils ne constituent plus qu'un groupement sans importance. Le territoire qu'ils occupaient autrefois était aride et désolé, et, dans sa plus grande partie, manquait totalement d'eau. D'où le nom de ces indigènes, qui dérive en effet de *Kutsipiutsi* ou *Gutsipiutsi*, qui s'est transformé en *Gosiutsi*, gens du désert. M. Chamberlin étudie les noms des groupements Gosiute dans la formation de beaucoup desquels entrent les mots qui veulent dire : eau, montagne. Quant aux noms propres, ils ont toujours trait aux caractères physiques de l'individu qui les porte, à ses habitudes ; et l'on conçoit combien grande peut être leur variété et la facilité avec laquelle, au cours de sa vie, l'indigène en change. L'auteur fournit de longues listes de tous ces noms et indique, pour chacun d'eux, leur signification.

Dr P.

Tozzer (Alfred M.). *The value of ancient mexican manuscripts in the study of the general development of writing* (La valeur des anciens manuscrits mexicains dans l'étude du développement général de l'écriture). *Proceedings of the American Antiquarian Society*, vol. XXI, 1911, p. 80-101, 16 figures, 5 planches.

On peut distinguer deux grandes catégories dans les manuscrits mexicains : ceux qui ont été composés avant l'arrivée des Espagnols, et ceux qui ont été

écrits après la conquête. Une autre classification pourrait être basée sur l'origine des codex, et l'on distinguerait alors les manuscrits astèques des codex zapotèques et des codex maya.

L'auteur s'attache à montrer que, dans le monde entier, l'histoire de l'écriture a passé par des phases analogues ; en Amérique, les indigènes usèrent tout d'abord de signes mnémoniques, et c'est alors qu'apparurent les Quipu et les signes mnémoniques manuscrits, tels que les présente une pièce de la collection Humboldt. M. Tozzer montre ensuite la graduation du lent développement de l'écriture, et appuie ses observations sur de nombreuses pièces tirées de différents codex. Selon lui, à un stage préliminaire où les peintures servaient seulement à fixer les faits, a succédé une période dans laquelle les différents dessins avaient un sens conventionnel et symbolique. Ensuite les divers caractères exprimèrent à la fois des sons et des idées, et ce fut le premier pas vers l'écriture phonétique ; les premiers, en dehors de toute influence étrangère, les Nahuatl atteignirent à ce perfectionnement.

Cette savante étude de M. Tozzer mérite de retenir l'attention des Américanistes ; elle repose en effet tout entière sur l'observation et l'interprétation des signes symboliques des codex, et, indépendamment des nombreuses figures qui l'accompagnent, comprend une très complète bibliographie des différents auteurs qui, à maintes reprises, ont tenté de percer le mystère des codex mexicains.

Dr P.

Mena (Ramón). *Codice « Misantla » publicado e interpretado* (Codex « Misantla » publié et interprété). *Memorias y Revista de la Sociedad cientifica « Antonio Alzate »*, t. XXX, 1911, p. 389-395.

— *Codice « Tonayán »* (Codex « Tonayan »). *Ibid.*, p. 397-402.

Les deux codex publiés par Mena sont l'un et l'autre post-colombiens. Le premier se trouve à Misantla, le second à Xalapa, dans l'État de Vera-Cruz. Ce dernier provient de Tonayán, dans le canton de Xalapa. Ces deux documents sont conservés avec soin par les indigènes.

Le codex Misantla représente l'arrivée des Espagnols, leur débarquement à Miacatlán. Le conquérant espagnol parle aux délégués du Cacique qui a envoyé des émissaires à toutes les fractions de la tribu, ce qui est exprimé par des traces de pieds dans divers sens. Bientôt, apparaissent des croix dans les maisons des Indiens, tandis que les *teocalli* en restent dépourvus. Graphiquement, se trouve indiquée ainsi la christianisation de la région. La date de l'événement est VI Acatl, ce qui correspond à 1511 ou 1563. Cette seconde date est la seule acceptable.

Le codex Tonayán est un plan géographique et historique d'une région très riche, baignée par de grandes rivières, dont une seule porte un nom hiéroglyphique et espagnol : Coapan. L'écriture ancienne commence à dégénérer : le mot Tonayán est un hiéroglyphe représentant le soleil, mais dessiné à la façon espa-

gnole. Il faut noter dans ce codex les portraits de Cortez et de Montezuma II, tenant l'un et l'autre des rameaux de fleurs à la main.

Il est à présumer que les archives locales du Mexique doivent renfermer un grand nombre de documents analogues à ceux que vient de décrire et de reproduire Mena. Leur publication présenterait un réel intérêt.

P. Rivet.

Mechling (William H.). *The Indian linguistic stocks of Oaxaca, México* (Les groupes linguistiques indiens de Oaxaca, Mexique). *American Anthropologist*, vol. XIV, 1912, p. 643-682. 1 carte.

Ce travail est la mise en œuvre des documents linguistiques que le Dr Peñafiel recueillit, en 1886, à Oaxaca : nombreux vocabulaires de deux cent cinquante mots chacun. De multiples auteurs ont tenté, avec plus ou moins de succès, de classer les différents dialectes de Oaxaca, et parmi eux, on retiendra les noms d'Orozco y Berra, de Pimentel, de Brinton, de Belmar, de Thomas et de Swanton. D'après Mechling, une classification morphologique est actuellement presque impossible, et celle qu'il propose et qui est reproduite ici n'a point la prétention d'être définitive :

I. *Zapotec* : 1. Zapotec
2. Solteco
3. Chatino

II. *Mixtec* : 1. Mixteco
2. Cincateco
3. Amusgo (?)

III. *Mazatec* : 1. Chocho-Popoloco
2. Mazateco-Ixcateco
3. Trique

IV. *Chinantec* : Chinanteco

V. *Chontal* : Chontal

VI. *Huave* : Huave

VII. *Zoque* 1. Zoque
2. Mixe

VIII. *Mexican*

L'auteur prend un à un chacun de ces dialectes, indique les divers vocabulaires connus et les régions où la langue est parlée ; il discute ensuite les différentes opinions émises et établit, entre les vocabulaires, de très intéressantes comparaisons qu'on ne peut que mentionner ici.

Le travail de Mechling, très consciencieux, qu'on adopte ou non ses conclusions, est un excellent résumé du problème si complexe des langues d'Oaxaca. Il fournit, en outre, une bonne bibliographie, des documents nouveaux et une intéressante carte linguistique dont la lecture est particulièrement aisée.

Dr Poutrin.

Boas (Franz). *Notes on the Chatino language of Mexico* (Notes sur

le dialecte Chatino, Mexique). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 78-86.

Dans cette courte note, l'auteur expose, en se basant sur l'étude d'un vocabulaire recueilli auprès d'un indigène, que le dialecte Chatino est une branche éloignée de la langue zapotèque. Ce dialecte est parlé dans le seul district de Juquila, dont Boas fournit une liste des villages.

On peut conclure avec l'auteur, de l'examen du vocabulaire, que le Chatino possède un nombre de voyelles considérable, chacune de ces voyelles pouvant se prononcer de différentes façons. Par contre, il n'existe que fort peu de labiales et tous les mots se terminent par des voyelles. Les verbes peuvent se classer comme les verbes zapotèques. Ces remarques fort intéressantes montrent l'importance qui s'attache à la possession d'un vocabulaire Chatino plus complet.

Dr P.

Robelo (Cecilio A.). *Toponimia tarasco-hispano-nahoa* (Toponymie tarasque-hispano-nahuatl). *Anales del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, t. IV, México, 1913, p. 443-480.

Dans cette importante communication, M. Cecilio A. Robelo nous donne par ordre alphabétique une liste d'environ mille noms de lieu tarasques avec leur signification en espagnol et en nahuatl. Il y a là un trésor linguistique précieux pour ceux qui désirent se perfectionner dans les deux langues tarasque et nahuatl ; dans ses notes l'auteur discute les cas douteux.

Ph. Marcou.

Heath (G. R.). *Notes on Miskuto grammar and on other Indian languages of eastern Nicaragua* (Notes sur la grammaire Miskuto et sur d'autres langages indiens du Nicaragua oriental). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 48-62.

La partie orientale du Nicaragua comprend trois tribus principales, les Miskuto, les Sumu et les Rama. Les Sumu, autrefois très nombreux, constituaient des groupements très importants. On les trouve au Salvador (Walter Lehmann), au Nicaragua et au Honduras, où leurs très nombreuses tribus parlent des dialectes extrêmement divers.

D'après une tradition Sumu, toutes les tribus de la région seraient issues d'ancêtres divins, Maisahana et Itwana ; les premiers nés furent les Miskuto, qui, irrespectueux et désobéissants, quittèrent leur pays natal pour se diriger vers la côte. Les Twahka, leurs puînés, se considérèrent alors comme les chefs

des tribus Sumu. En concordance avec cette légende, on constate que le dialecte Miskuto est très voisin des dialectes Sumu, et cependant les anthropologistes ont jusqu'ici groupé les Sumu avec les peuples Lenca, et les Miskuto avec les Caribes. En 1502, Colomb connut les Miskuto sous le nom de Caribisi ; W. Lehmann, d'autre part, découvrit une tribu Rama vivant auprès de la rivière Kurubisi ; enfin, une légende veut que les Miskuto aient autrefois été appelés Kiribi. Heath pense qu'il n'y a qu'une simple coïncidence, et que ces noms de Kuribisi, de Kiribi et de Caribisi n'impliquent, pour les Miskuto, aucune parenté avec les Indiens Caribes ; de plus, aucune tradition ne fait supposer cette parenté.

Au point de vue anthropologique et ethnographique, les Miskuto diffèrent considérablement des Sumu et des Rama. C'est ainsi que leur nourriture n'est pas la même, que les Miskuto se marient avec des femmes de n'importe quelle tribu, les Sumu étant au contraire endogames. Les enfants parlent la langue de leur mère, et, quelle que soit l'origine de leur père, sont considérés comme Miskuto : d'où des villages entiers composés de métis de races multiples, des hommes parlant une langue, des femmes en parlant une autre, d'origine arawak. Bien plus, un vaisseau d'esclaves nègres se perdit autrefois sur la côte des Miskuto, et les Africains se mêlèrent peu à peu aux indigènes, et constituèrent la population « Sambo », faite d'individus robustes, prolifiques et très arrogants, qui parlent le dialecte Miskuto avec quelques variations intéressantes.

Dans l'étude du dialecte Miskuto, il faut donc tenir compte, non seulement de l'élément Sumu, mais encore des influences Rama, Caribe ou Arawak, et aussi du rôle joué par les langues africaines. C'est ce que fait l'auteur en décrivant les consonnes, les voyelles, l'accent tonique et le verbe. Il énonce ensuite quelques règles de syntaxe et les noms de nombre Miskuto.

A cette étude, M. Dyneley Prince ajoute une courte note où il est montré que, d'après la phonétique et la grammaire, il existe des analogies très réelles entre le dialecte Miskuto et la langue des San Blas de Panama qu'il a étudiée (cf. *Journal*, t. IX, p. 451).

Il fait remarquer, de plus, que déjà de bons éléments pour l'étude de la langue Miskuto avaient été fournis par H. Ziock, dans son dictionnaire, et par H. Berckenhagen, dans sa grammaire. Il aurait pu signaler aussi le travail de Cullen paru dans les *Transactions of the ethnological Society of London* nouv. série, t. IV, p. 175), celui de Cotheal dans les *Transactions of the american ethnological Society* (New York, t. II, 1848, p. 235-264) et surtout celui de Lucien Adam, *Langue Mosquito. Grammaire, vocabulaire, textes*, publiée dans la *Bibliothèque linguistique américaine* (t. XIV, Paris, 1891).

Dr Poutrin.

Prince (J. D.). *A text in the Indian language of Panama-Darien* (Un texte en langue du Darien de Panama). *American Anthropologist*, vol. XV, 1913, p. 298-326.

L'auteur, à qui l'on doit déjà une bonne étude du langage des Indiens San Blas de Panama (cf. *Journal*, t. IX, p. 451-452), étudie aujourd'hui le dialecte des aborigènes de l'isthme, appelés Cunas par les Espagnols, et tout à fait distincts linguistiquement des autres familles de la région, les Guaymie et les Choco. Les Cunas ou Tule qui comprennent aussi le groupe San Blas de la région de Colon compteraient, aux dires d'un indigène, 50.000 individus. Dyneley Prince publie un catéchisme fort complet en anglais et en tule, avec la notation phonétique espagnole ; il ajoute à son étude une courte analyse grammaticale de la langue et l'accompagne de nombreux commentaires.

Dr P.

Chamberlain (Alexander F.). *Linguistic Stocks of South American Indians, with distribution-map* (Familles linguistiques sud-américaines, avec une carte de distribution). *American Anthropologist*, new series, t. XV, 1913, p. 236-247.

Au Congrès international des Américanistes de Québec, en 1906, Chamberlain présentait un important travail où l'on trouvait l'énumération des groupes linguistiques sud-américains. Les nombreux travaux parus depuis cette époque l'ont conduit à réviser et à remanier complètement cette liste et rien ne peut mieux donner une idée de l'extraordinaire développement des études américanistes que la comparaison de ces deux mémoires parus à sept années d'intervalle. Si le nombre des familles indépendantes n'a pas sensiblement changé (il passe même de 83 à 84), les remaniements reconnus nécessaires sont considérables pour un laps de temps aussi court. Six familles ont disparu de la liste, par suite de la mise en évidence d'affinités jusque là passées inaperçues faute de documents suffisants : ce sont les groupes Araua (fusionné avec le groupe Arawak), Churoya (fusionné avec le groupe Guahibo), Curaveca et Curuminaca (fusionnés avec le groupe Otukè), Iten (fusionné avec le groupe Chapacura) et Lama (fusionné en partie avec le groupe Peba, en partie avec le groupe Maina).

Ces disparitions sont compensées par l'introduction dans la liste des sept groupes suivants : Allentiak, Chavantes, Esmeraldas, Juri, Sanavirona, Uro et Hypurina.

Chamberlain a eu l'heureuse idée d'indiquer pour chaque famille les principales sources bibliographiques à consulter. Sous une forme très concise, le linguiste trouvera donc dans ce répertoire tous les éléments essentiels pour orienter ses recherches. La carte schématique jointe au mémoire permet de situer rapidement les groupes énumérés.

Le savant ethnographe américain a donc rendu un service réel à tous les américanistes, et je me plais à le reconnaître, encore que, sur un certain nombre de points, je ne sois pas en parfait accord avec lui.

Je crois en effet que les langues Barbacoa, Coconuco, Cuna, Paniquita doivent

être rangées dans le groupe Chibcha ; l'Hipurina, le Juri et le Ticuna dans le groupe Arawak, le Peba dans le groupe Caribe, le Miranha dans le groupe Guarani, l'Ocorona dans le groupe Chapacura ; j'estime également que l'on peut classer, sans grande chance d'erreur, l'Itucale parmi les langues Pano. Récemment enfin, j'ai montré, en collaboration avec M. de Créqui-Monfort, que l'Otukè et vraisemblablement le Curucaneca et le Corabeca sont des dialectes Bororo et l'Apolista un dialecte Arawak. Ces deux travaux n'étaient d'ailleurs pas connus de Chamberlain au moment où il rédigeait son mémoire. En définitive, je compterais quinze familles linguistiques de moins que l'ethnographe américain. Par contre, j'ajouterais à sa liste six noms nouveaux : le Tuyoneiri, le Huachipairi et les quatre langues nouvelles découvertes par Koch-Grünberg : le Schirianá, l'Auaké, le Kaliána, et le Máku [1] (cf. *Journal*, t. X, p. 319).

En résumé, le nombre des familles linguistiques sud-américaines s'élèverait encore à l'heure actuelle à 75.

En terminant, je signalerai que les Indiens Lorenzos, dont la langue, d'après Chamberlain, serait inconnue, ne sont sans doute autres que les Amueixas, chez lesquels le P. Sala composa un catéchisme, une grammaire et un important vocabulaire publiés par le *Boletin de la Sociedad geográfica de Lima* (t. XVII, XIX, XXI, XXIII).

P. Rivet.

Schuller (Rudolf R.). *Zur Affinität der Tapúya-Indianer des « Theatrum rerum naturalium Brasiliae »* (Sur les affinités des Indiens-Tapúya du « Theatrum rerum naturalium Brasiliae »). *Internationales Archiv für Ethnographie*, t. XXI, 1912, 21 pages.

On ne sait rien de précis sur la signification originelle du mot « Tapúya » et cette population a été signalée pour la première fois par Pero Magalhães de Gandavo (1576), décrite ensuite par Gabriel Soares de Sousa, qui la fait habiter sur la Côte Atlantique entre Rio Grande do Sul et l'embouchure de la Plata. Il les distingue nettement des Aymoré, linguistiquement et ethnologiquement. Les caractères ethnographiques des Tapúya sont d'abord de coucher dans des hamacs, et non sur le sol, ensuite de pratiquer, dès le tout jeune âge, la natation. Herckmann (1639), puis récemment Ehrenreich, ont signalé ces particularités, auxquelles il faut ajouter aussi l'usage du cheval.

Quant à la langue, nous n'en possédons que quelques noms propres, et un certain nombre de noms d'animaux et de plantes utiles. L'auteur donne un

1. Ces Máku de l'Auarý sont différents des Makú du rio Negro et du Yapurá précédemment étudiés par le même auteur, et des Máku du Ventuari, qui sont des Piaroas.

léxique de ces mots Tapúya, en les comparant à ceux d'autres langues, et termine par là cette intéressante étude.

CH. A. MARTIN.

CHAMBERLAIN (Alexander F.). *The linguistic position of the Pawumwa Indians of South America* (La position linguistique des Indiens Pawumwa de l'Amérique du Sud). *American Anthropologist*, new series, t. XIV, 1912, p. 632-635.

En même temps qu'en collaboration avec G. de Créqui-Montfort, j'établissais ici même (cf. *Journal*, t. X, p. 119-171) la parenté de l'Iten, du Capakura, du Kitemoka, du Pawumwa, etc..., Chamberlain publiait une note sur le même sujet et en se servant comme nous de l'intéressant travail de Haseman (cf. *Journal*, t. X, p. 269). Les conclusions du savant linguiste américain, malgré l'insuffisance des documents dont il disposait, sont entièrement conformes aux nôtres, et nous ne pouvons que nous féliciter de cet accord qui est une preuve de la légitimité de nos déductions relativement aux affinités de ces divers dialectes sud-américains si mal connus jusqu'ici.

P. RIVET.

CRÉQUI-MONTFORT (G. de) et RIVET (P.). *Linguistique bolivienne. — La langue Lapaču ou Apolista* (*Zeitschrift für Ethnologie*, t. 45, 1913, p. 512-531).

Les auteurs commencent par déterminer l'origine du nom Apolista postérieur à la conquête et qui dérive probablement de la Mission d'Apolo ou Apolobamba.

D'Orbigny est le premier qui en parla et son opinion selon laquelle ils devaient habiter l'emplacement où furent établies les deux missions d'Apolo et de Santa Cruz paraît fondée. Suit une carte où l'on voit la région des Apolistas à l'est d'Apolobamba entre le rio Tuichi et le rio Beni. M. Erland Nordenskiöld a parcouru cette région et a pu recueillir des photographies d'Apolistas que les auteurs reproduisent et un petit vocabulaire, principal sujet de l'article. Les auteurs commencent par éliminer les mots empruntés soit à l'espagnol, soit à d'autres langues indiennes (langues Kiĉua, Takana, Pano, Uro et Leka). Prenant ensuite les mots qui restent et qui forment en quelque sorte le fond de la langue, MM. G. de Créqui-Montfort et P. Rivet montrent en se servant d'une cinquantaine de dialectes arawak que ce fonds est indubitablement arawak et que par conséquent les Apolistas sont les représentants les plus occidentaux de la grande famille amazonnienne.

Viennent ensuite quelques observations grammaticales qui ne font que con-

firmer la théorie des auteurs. Enfin nous avons le vocabulaire en entier avec quelques notes explicatives. Le travail est fait avec beaucoup de soin et aboutit à un résultat très intéressant. Je serais tenté de faire venir le verbe Lapacu pour « avoir » (haynama, haynuama = j'ai) de l'espagnol, attendu qu'en général les Indiens n'arrivent pas à des conceptions aussi abstraites que celles que nous exprimons par les verbes avoir et être ; mais il y a là un problème de psychologie comparée, qu'il vaut mieux ne pas aborder encore.

Ph. Marcou.

Créqui-Montfort (G. de) et Rivet (P.). *Linguistique bolivienne. — Les dialectes Pano de Bolivie* (*Le Muséon*, 1913, p. 19-78).

Les auteurs commencent par situer les peuplades parlant les dialectes pano sur la lisière septentrionale du territoire bolivien, dont ils nous donnent une carte. Ces peuplades se divisent en deux groupes, occidental et oriental, séparés par un rideau de tribus parlant des dialectes takana. Suit une liste des documents que nous possédons sur chacun des dialectes pano jusqu'à ce jour.

MM. de Créqui-Montfort et Rivet ont pu consulter en outre un vocabulaire pakaguara de d'Orbigny conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris et des listes supplémentaires de mots Yamiaka et Atsahuaka communiquées par E. Nordenskiöld. A l'aide de ces documents, on nous donne un bref essai de grammaire comparée des dialectes pano de Bolivie. Ces indications grammaticales sont nécessairement très incomplètes, on voudrait en savoir davantage pour se faire une idée un peu précise de la structure de ces dialectes. Mais ne nous plaignons pas, ce que l'on nous donne est déjà très intéressant et présente des éléments qui nous permettent de comparer les dialectes pano aux autres langues indiennes que nous connaissons mieux.

Quelquefois les déductions tirées par les auteurs des faits observés semblent un peu sujettes à caution. Par exemple (p. 16) est-il bien sûr que la forme pleine de l'adjectif possessif soit le génitif du pronom correspondant ? Plus loin (p. 22) les auteurs croient que les suffixes — hue, — hui, — ue etc. correspondent à l'impératif. Ne sont-ce pas plutôt des interjections d'appel ajoutées à l'impératif de même que xi précède l'impératif en nahualt ? Mais il y a là surtout une question de nomenclature et les faits observés n'en conservent pas moins toute leur valeur.

Enfin il y a un vocabulaire complet avec indication des dialectes et des sources d'où proviennent chaque mot, et aussi une liste de variantes indiquant les correspondances de voyelles et de consonnes entre les différents dialectes, permettant d'amorcer la phonétique comparée de cette famille linguistique.

Pour terminer voici quelques vocables pano qui se rapprochent plus ou moins de mots nahualt ayant le même sens :

Pano.	Nahuatl.
négation *yama-ama*	*amo*

dent	*tséna*	*Tantli*
femme	*cinani*	*cinatl*
fleur	*nixna*	*xochitl*
main	*makâni*	*maitl*
noir	*čiki*	*tlilli*
nuit	*yatre*	*youalli*

PH. M.

CRÉQUI-MONTFORT (G. de) et RIVET (P.). *Linguistique bolivienne. — La langue Kaničana.* (*Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, t. XVIII, 1913, p. 354-377).

Étude aussi fouillée que possible sur une langue bolivienne sur laquelle nous ne possédons que de chétifs documents. Après avoir situé la tribu à la mission de San Pedro sur les rives du Mamoré, les auteurs nous donnent leurs sources et puis, par l'analyse des vocabulaires et des quelques courts textes religieux qu'ils reproduisent à la fin de leur brochure, ils nous présentent un essai de grammaire kanicana en tâchant surtout d'établir le sens des préfixes et des suffixes qui forment l'élément essentiel de la structure de cette langue comme de beaucoup d'autres langues indiennes. Le kanicana ne présente aucune affinité avec les langues voisines, et doit, provisoirement du moins, être classé comme langue isolée.

Enfin on nous donne un vocabulaire considérable, composé de divers vocabulaires déjà publiés et de toute la partie restée inédite du vocabulaire de d'Orbigny.

Ph. M.

DUCCI (Padre Fray Zacarías). *Los pronombres de la lengua Toba con referencias à los del Mocoví, con una introducción de Samuel A. Lafone Quevedo* (Les pronoms de la langue Toba comparés à ceux du Mocoví, avec une introduction de Samuel A. Lafone Quevedo). *Revista del Museo de la Plata*, t. XVIII (2e série, t. V), Buenos Aires, 1911-1912, p. 232-245.

A la demande de Lafone Quevedo, le Père Ducci lui a envoyé des renseignements supplémentaires sur les pronoms personnels de la 3e personne en Toba, Mocoví, Abipon et Tacagalé. On sait en effet l'importance que le savant linguistique argentin attache à l'étude du pronom.

Il revient sur le fait que le Mbayá a, comme un certain nombre d'idiomes américains, un langage pour les femmes et un langage pour les hommes. Il est

curieux de constater en outre que la forme féminine Mbayá du pronom de la 2e personne est identique à la forme commune correspondante du Toba.

Les quatre idiomes, bien qu'ayant été diversement influencés par des éléments allophyles, sont évidemment affines, et la preuve de ces affinités, ici comme ailleurs, persiste beaucoup plus longtemps dans le système pronominal que dans tout le reste du vocabulaire.

Le mémoire du Père Ducci est une précieuse contribution à la connaissance grammaticale du Toba.

P. Rivet.

Schuller (Rudolph R.). *Discovery of a fragment of the printed copy of the work on the Millcayac language by Luis de Valdivia, with a bibliographical notice* (Découverte d'un fragment de l'œuvre imprimée de Luis de Valdivia sur la langue Millcayac, avec une notice bibliographique). *Papers of the Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology, Harvard University*, t. III, n° 5, Cambridge, 1913, p. 221-258 ; *Archives internationales d'Ethnographie*, t. XXI, 1913, p. 177-188.

M. R. Schuller est un chercheur heureux. Dernièrement, nous signalions la découverte qu'il fit en Espagne de documents importants sur la langue Saliba (cf. *Journal*, t. X, 1913, p. 279) ; aujourd'hui, nous lui devons une trouvaille aussi intéressante relative à un idiome sur lequel on ne possédait encore aucun élément, le Millcayac, parlé par une tribu qui habitait les provinces argentines de San Luis, Mendoza et San Juan, aux xvie et xviie siècles. Le document, qui se trouve à la bibliothèque de l'Université Harvard, comprend le folio 12 d'une doctrine chrétienne, et le feuillet 21 d'un confessionnaire, imprimé en 1607 à Lima par Francisco del Canto, et composé par Luis de Valdivia, l'auteur bien connu d'un ouvrage analogue sur la langue Allentiac. Schuller en publie le fac-simile. De l'étude qu'il en a faite, il résulte que le Millcayac et l'Allentiac sont deux langues sœurs.

P. R.

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

Cordier (Henri). *Mélanges américains*. Paris, 1913. Jean Maisonneuve et fils. Un vol. 8° jésus, 306 p.

Sous le titre qui précède, notre laborieux et savant collègue vient de réunir un certain nombre d'articles qu'il a publiés dans divers recueils et dont quelques-uns ont été écrits pour notre Société.

Ce beau volume s'ouvre par une notice charmante et substantielle sur Ferdinand Denis, cet américaniste avant l'américanisme, dont l'œuvre érudite est plus considérable qu'on ne le croit, car il ne signait pas toujours ce qu'il écrivait. C'est ainsi qu'on lui doit un travail considérable que M. Cordier semble ne pas avoir connu : les introductions, notes et bibliographies de la belle collection de *Voyages anciens et modernes* publiée par Edouard Charton. Denis a aussi donné à la *Biographie Universelle* de Didot un grand nombre de notices substantielles sur des personnages dont la vie appartient à l'histoire de l'Amérique. M. Cordier, s'élève avec raison contre la manière scandaleuse dont on a disposé de la bibliothèque de ce savant. Il est à ma connaissance qu'avant la vente de ses livres un libraire fut admis à composer certains lots à sa fantaisie et qu'il put ainsi acquérir à un prix dérisoire une grosse caisse qu'il avait lui-même remplie de pièces et de brochures rares. La Bibliothèque de Harrisse a été dispersée à peu près dans les mêmes conditions.

Le second article, dont notre journal a eu la primeur, tranche la question du Fou-sang qui a donné lieu à une longue controverse. M. Cordier montre que, contrairement à ce qu'avaient pensé de Guigne et bien d'autres, les Chinois désignaient sous ce nom de Fou-sang, non l'Amérique, mais l'une des îles à l'Est de la Chine, très probablement celle de Sakhalin ou celle de Krafto. L'article se termine par une très complète et curieuse bibliographie de la matière dont l'étendue prouve que les vieilles erreurs sont indestructibles. Il faut donc s'attendre à lire encore dans les journaux, et ailleurs, comme on a pu le faire récemment, que, bien avant Colomb, les Chinois connaissaient l'Amérique sous le nom de Fou-sang.

Un autre et très substantiel article est celui consacré au Père Marquette, auquel la priorité sur La Salle de la découverte du Mississipi est justement reconnue, et où l'on trouve de curieux renseignements sur les relations originales de ce missionnaire dont le meilleur texte est celui de l'École Sainte-Geneviève à Paris, texte qui était encore inédit au moment où M. Cordier écrivait. Il a été publié intégralement depuis par M. Alfred Hamy dans son volume sur le père Marquette, édité par Champion, en 1903.

Le mémoire sur les papiers inédits du naturaliste Bompland, compagnon de Humboldt dans son grand voyage aux régions équinoxiales, mérite particulièrement l'attention. Ce mémoire contient l'énumération et souvent le texte même d'une foule de pièces du plus grand intérêt, d'où résulte, entre autres choses non soupçonnées jusqu'ici, que le grand Humboldt ne sut pas reconnaître ce que la science et lui-même devaient à son modeste mais très savant collaborateur.

Sans nous arrêter à tous les articles qui forment ce volume de *Mélanges*, signalons encore : celui sur le *Codex Borbonicus*, où M. Cordier signale l'heureuse interprétation que Hamy a donnée de ce document qui lui a fourni la preuve que les Mexicains connaissaient l'année solaire de 365 jours, mais non l'année bissextile ; celui où il donne des notes personnelles recueillies dans ses entretiens avec Peary et avec Cook ; celui sur Buenos-Ayres en 1910, rempli de renseignements nouveaux pris sur place ; son rapport sur l'enseignement

secondaire au Japon et aux États-Unis, très documenté et très suggestif; ses notices sur le Général Reid, sur Harrisse, sur Régamey, sur notre cher Maître Hamy, toutes écrites avec compétence et cette dernière dictée par des sentiments d'amitié qui lui donnent un charme particulier; plusieurs comptes rendus, clairs et précis sur le VIIIe Congrès de Géographie et sur les deux derniers congrès des Américanistes à Buenos-Ayres et à Londres. Ajoutons enfin que ce volume, si plein, si riche en faits nouveaux ou mal connus, si varié et si attrayant, contient aussi une notice critique sur le plus important de mes ouvrages, l'*Histoire de la Grande entreprise de 1492*, notice qui fait connaître très exactement ce que j'ai voulu faire et ce que je crois avoir fait.

Henry Vignaud.

Salembier (Louis). *Pierre d'Ailly et la Découverte de l'Amérique.* Paris, Letouzey. 1912, 8°, 56 p.

Le savant secrétaire général de l'Université Catholique de Lille, M. le Chanoine Louis Salembier, auquel on doit plusieurs monographies érudites sur le Cardinal d'Ailly et une très remarquable *Histoire du Schisme d'Occident* auquel cet illustre prélat contribua grandement à mettre fin, cherche dans le très intéressant mémoire dont le titre précède, quelle fut l'influence de ses idées sur la découverte de l'Amérique.

On sait que d'Ailly, qui était aussi savant qu'éloquent, est l'auteur d'un célèbre Traité de Cosmographie — l'*Imago Mundi* — dont les rares exemplaires se vendent aujourd'hui au poids de l'or, et que Humboldt a appelé, non sans raison, le livre de chevet de Colomb. L'*Imago Mundi* et l'*Historia rerum de Pie II* sont, en effet, les deux ouvrages que Colomb a lus avec le plus d'attention et auxquels il doit le peu qu'il a jamais su en cosmographie et en géographie.

Ainsi que le montrent les notes dont il a couvert les pages de l'*Imago Mundi*, tout son système sur la petitesse de la Terre, sur sa grande extension vers l'Est, sur le peu d'étendue des mers et sur la mesure du degré terrestre, est emprunté à cet ouvrage qu'il ne se lassait pas de lire et qu'il a maintes fois cité. Il est donc certain que la théorie cosmographique de Colomb sur la proximité des extrémités orientales de l'Asie des côtes occidentales d'Europe et d'Afrique vient entièrement de d'Ailly.

Mais là n'est pas la question qui fait l'objet principal du travail de M. Salembier. Ce qui le préoccupe particulièrement c'est l'époque à laquelle Colomb a embrassé les vues du savant cardinal, point très important pour l'histoire de la genèse des idées du grand Génois. Est-ce avant ou après sa première découverte qu'il a connu l'*Imago Mundi*?

Jusqu'à présent, on a toujours admis que c'est avant sa grande découverte que Colomb adopta la cosmographie de d'Ailly et que son premier voyage eut précisément pour objet de passer du Couchant au Levant comme, d'après

d'Ailly, cela pouvait se faire. Mais les recherches de la critique moderne, que l'auteur de ces lignes a exposées dans un ouvrage spécial, ont permis de relever un nombre considérable de faits qui autorisent la conclusion que le premier voyage de Colomb n'avait d'autre objet que la découverte de nouvelles terres et que c'est seulement après sa découverte qu'il conçut l'idée qu'on pouvait atteindre les extrémités orientales de l'Asie en prenant par l'Ouest.

Dans ces conditions, il est évident que la théorie cosmographique de Colomb est postérieure à sa première traversée et qu'il y a lieu de dire que c'est seulement alors qu'il connut l'*Imago Mundi*, qui en est la source. Dans notre *Histoire de la grande entreprise de Colomb*, nous avons développé les raisons qui motivent cette opinion et M. l'abbé Salembier, qui les a mûrement pesées, les admet sans réserve.

Cependant, si tout indique que c'est seulement en 1494 que Colomb a conçu sa thèse scientifique sur la proximité des Indes Orientales, on peut se demander, et cette objection a été soulevée, si tout en admettant qu'en 1492, il n'avait d'autre objet que la recherche de certaines îles dont l'existence à l'Orient lui était démontrée, on ne pourrait pas admettre aussi qu'il connaissait déjà à cette époque l'*Imago Mundi*, et que c'est tout ce qui est dit dans cet ouvrage relativement au peu d'étendue de l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde, qui contribua à lui faire supposer que les îles qu'il avait découvertes bien au delà de la distance à laquelle il les croyait situées, appartenaient à la région des Indes Orientales.

La supposition n'a rien d'invraisemblable. Il est certain que si, comme tous les documents l'indiquent, Colomb partit de Palos sans autre objet que de reconnaître la situation exacte de quelque terre qu'il croyait être à 700 lieues des Canaries et qu'il rentra en Espagne avec la conviction qu'il avait poussé son exploration jusqu'aux Indes, il faut bien que quelque chose ait motivé cette évolution dans ses idées. La grande distance qu'il avait été obligé de parcourir avant d'atteindre son but, et les discours que Pinzon lui tenait sur Cipangu suffisent pour expliquer cette évolution, mais il n'est pas douteux que s'il connaissait déjà les idées de d'Ailly, elles ont dû le confirmer dans son illusion et l'encourager à chercher dans l'*Imago Mundi* les raisons qu'il a exposées plus tard pour justifier son système. Il n'y a, toutefois, aucune preuve du fait et il y a, au contraire, bien des motifs de dire que c'est seulement après son premier voyage que Colomb a connu l'œuvre de d'Ailly. Quoi qu'il en soit, c'est à l'*Imago Mundi* qu'il doit toutes ses idées cosmographiques et c'est sous l'empire de ces idées qu'il fit ses trois derniers voyages.

Le mémoire de l'abbé Salembier touche à bien d'autres points sur lesquels il s'est exprimé avec une grande indépendance et dans un esprit très judicieux. Nous recommandons son travail à ceux qui désirent étudier ces questions sans parti pris, et nous le remercions de nous avoir si fréquemment cité. C'est une grande satisfaction pour un auteur consciencieux de voir ses idées examinées et pesées avec soin par un érudit aussi versé dans la critique historique que l'est M. l'abbé Salembier, dont l'impartialité bienveillante égale la variété et l'étendue du savoir.

Henry Vignaud.

ALMEIDA (Fortunio de). *La découverte de l'Amérique.* Pierre d'Ailly et Christophe Colomb. Les Voyages des Portugais vers l'Orient pendant le XVe siècle. Coimbre, Franca Amado, 1913, 4°, 15 p.

Ce mémoire qui est très documenté a pour objet un examen critique du travail si intéreseant de l'abbé Salembier, analysé ci-dessus, sur l'influence que les idées du cardinal d'Ailly eurent sur Christophe Colomb. M. de Almeida, qui est professeur au Lycée de Coimbre et qui connait la question, dit que pour l'exécution de son premier voyage, Colomb s'inspira plutôt des entreprises des Portugais que des idées de d'Ailly, ce qui n'est pas contestable. Mais, ainsi que je l'ai fait moi-même, l'abbé Salembier montre que Colomb n'adopta les idées de d'Ailly qu'après son premier voyage, alors qu'il cherchait des raisons scientifiques pour justifier sa prétention d'avoir été aux Indes.

Cette érudite plaquette de Mr. de Almeida donne sur la matière quelques nouvelles indications, mais reproduit aussi quelques anciennes erreurs. Ce n'est pas en 1470 que Colomb arriva au Portugal, mais en 1476. Les documents découvert par Salvagnini ont mis cela hors de doute. Le grand navigateur n'a donc pu se marier en 1474 et son fils ne peut être né en 1476.

M. d'Almeida ignore aussi le document découvert par le Dr Hermann Grauert qui montre que d'Ailly est au nombre des auteurs qui furent consultés pour établir le fameux Globe de Nuremberg.

H. V.

SCISCO (L. D.). *The track of Ponce de Leòn in 1513* (Le voyage de Ponce de Leon en 1513). *Bulletin of the American Geographical Society*, vol. XLV, 1913, p. 721-745. 1 carte.

L'histoire de la découverte de la Floride, par Ponce de León en 1513, n'est connue que par la paraphrase de la relation du voyageur, faite par l'historien Herrera et qui occupe deux chapitres de son Histoire Générale.

Quant à l'ouvrage original, on n'en a jamais eu trace, et Herrera ne mentionne aucune carte dressée par l'explorateur. Cependant, la carte peu connue de Freducci, dont on peut approximativement fixer la date à 1515, vient compléter le texte de Herrera et solutionner bien des problèmes de détail. C'est à ce travail de comparaison que s'est livré M. Scisco, qui, citant de nombreux passages du géographe espagnol, les confronte avec les données cartographiques de Freducci et peut ainsi retracer, presque jour par jour, la traversée de Ponce de León. Ce voyageur, parti de San-Juan (Porto-Rico), se dirigea vers l'ouest-nord-ouest, longea l'archipel des Caïcos, puis la partie nord du petit banc des Bahamas, et atteignit la côte est de la Floride au niveau du Rio de Canoas. Il suivit alors la côte jusqu'à l'extrémité sud de cette presqu'île, et remonta la côte ouest un peu au-delà du cap Romano. La route de retour fut, dans ses

grandes lignes, presque superposable au trajet d'aller, sauf un crochet vers le sud qui, tout au début, amena Ponce de León, de Floride à la côte nord de Cuba.

Dr Poutrin.

Villanueva (Carlos A). *La monarquia en América. — Fernando VII y los nuevos Estados.* Paris, Paul Ollendorf, Éditeur.

Voici le second volume de l'œuvre que M. Villanueva a entreprise sur la *Monarchie en Amérique*, et dont nous avons analysé ici même le premier : *Bolivar y el General San Martin* (cf. *Journal*, t. IX, p. 194).

Cet ouvrage est digne du précédent par sa documentation abondante, puisée par l'auteur dans les chancelleries d'Europe, et par la lumière nouvelle qu'il jette sur cette diplomatie d'un demi-siècle, relative au nouvel état de choses en Amérique, diplomatie souvent embrouillée dont personne n'avait encore jusqu'ici dégagé les mystères.

L'ouvrage est divisé en six parties : la première et la dernière, qui forment le cadre au milieu duquel agissent dans les quatre autres parties les personnages secondaires, sont consacrées à l'œuvre diplomatique de Bolivar, de sorte que c'est encore la grande figure du Libérateur qui domine tout le livre, formant une antithèse vivante avec les politiques de second ordre, tels que les Iturbide, les O'Donoju, et surtout l'indolent et insouciant Ferdinand VII.

La première partie est donc consacrée à la politique habile du Libérateur et à ses démarches pour obtenir de l'Espagne la reconnaissance de la Colombie. On lira avec intérêt les lettres loyales qu'il adresse à Ferdinand VII et à Morillo, après la rupture de la trêve de Trujillo, lettres qui sont une véritable divination de l'avenir. Puis, Bolivar prépare une mission qui sera envoyée en Espagne ; mais, dès ce moment, et c'est surtout ce que M. Villanueva cherche à mettre en relief, le Libérateur ne veut pas que la Colombie agisse isolément ; aussi, fait-il tous ses efforts pour combiner une action commune avec le seul gouvernement américain déjà constitué, celui de Buenos Aires.

Cependant les affaires d'Amérique se compliquent (2me partie). C'est l'invasion du Pérou par San Martín, l'insurrection du Guayaquil, la révolution du Mexique et l'indépendance de ce pays proclamée par Augustin Iturbide, commandant du bataillon provincial de Valladolid. Le vice-roi Apodaca cherche un moyen de salut ; il propose la création d'un royaume mexicain confié à un infant, ou même il conseille à Ferdinand VII d'abandonner sa fragile couronne pour venir régner au Mexique. Mais le manque absolu de perspicacité du monarque espagnol contraste singulièrement avec l'intelligence de son vice-roi ; Ferdinand VII ne comprend rien à la gravité de la situation ; il pense à de petites insurrections sans importance et compte pour y mettre fin, sur l'intervention de l'Europe et en particulier de l'Angleterre ; d'ailleurs, il se désintéresse absolument des colonies. Tout cela est éclairé par les documents nombreux et les lettres du roi que cite M. Villanueva. Malgré les supplications des Cortès réunis pour

examiner le plan de constitution américaine envoyé par la commission mexicaine (document important, pages 24-28), qui insiste afin que l'on envoie au Mexique un infant d'Espagne. Ferdinand VII se refuse à tout, il ne veut se déranger en rien, ni se séparer de ses enfants (lettre, p. 84), et la seule détermination qu'il prend, c'est d'écrire à Louis XVIII pour implorer l'intervention armée des puissances dans les affaires intérieures de l'Espagne. Ce fut l'origine de la guerre franco-espagnole de 1823 due aux supplications du roi d'Espagne lui-même (p. 95 et sqq.).

Cependant le Mexique revient à la charge et veut à tout prix offrir la couronne soit à Ferdinand VII, soit aux infants Don Carlos ou François de Paule, soit au duc de Luca. Par suite de la stupide indifférence du roi d'Espagne, le trône mexicain échut à l'incapable Iturbide (3e partie). Il fut un vrai monarque de comédie, et sa cour une imitation grotesque de la cour impériale de Napoléon Ier. Son règne d'ailleurs fut court et malheureux ; le 8 avril 1823, à la suite d'une insurrection dirigée par Santa Anna, Iturbide était déposé et embarqué à Vera-Cruz pour l'Europe. Il eut la malencontreuse idée de vouloir jouer jusqu'au bout au Napoléon, et l'année suivante, pour imiter le retour de l'île d'Elbe, il revenait au Mexique avec quelques partisans. On l'arrêta dès son débarquement, et quelques jours après, le 16 juillet 1824, il était fusillé. C'en était fait des tentatives monarchiques au Mexique.

Les parties IV et V sont consacrées à la manière dont l'Europe envisagea la situation nouvelle de l'Amérique. La France propose l'établissement de monarchies constitutionnelles indépendantes (réserves de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche), et demande que les puissances se réunissent en Congrès à Paris pour étudier la question d'une médiation générale. L'Angleterre a peur de voir la France établir sa suprématie sur les anciennes colonies espagnoles ; elle s'adresse aux États-Unis, et c'est l'origine de la fameuse déclaration faite le 2 décembre 1823 par le président Monroë (p. 222).

La sixième partie étudie l'action de Bolivar et du général Sucre au Pérou. C'est l'enthousiasme causé par la victoire d'Ayacucho ; c'est le voyage triomphal de Bolivar, dictateur, dans le Haut-Pérou. Déjà cependant on commence à tenir en suspicion le Libérateur ; on a peur qu'il aspire à la royauté ; c'est le début des chagrins qui devaient attrister la fin de Simon Bolivar. Mais, jusqu'au bout, il poursuit la politique d'union qu'il a toujours défendue, et, en terminant, M. Villanueva résume la pensée du grand homme, invitant dès 1822 les États américains à ne traiter l'Espagne que *en mancomun* afin d'éviter qu'ils fussent battus isolément par manque de forces collectives.

Jules Humbert.

Chinard (Gilbert). *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle*. Paris, Hachette, 1913, in-16, VIII-448 p.

Voici un livre très bien fait et très intéressant. M. Chinard a eu l'idée de

chercher, non pas quelle a été l'influence de la découverte de l'Amérique sur la littérature française, mais comment les auteurs des premières relations de voyages au Nouveau Monde ont vu les Indiens, et comment les écrivains français du temps ont traduit l'impression qui leur était ainsi communiquée. Cette revue des œuvres de tous genres, publiées en français, au cours des XVIIe et XVIIIe siècles et dans lesquelles on peut reconnaître l'influence des idées que les premiers voyageurs se faisaient des Indiens, est nouvelle et a donné des résultats inattendus. M. Chinard nous montre, en effet, que la plupart des pionniers de la Colonisation sont arrivés en Amérique avec des illusions et des idées préconçues qui les ont amenés à dépeindre les Indigènes comme des gens, aussi beaux physiquement que moralement, qui vivaient heureux et vertueux dans l'état de nature, où ils ignoraient les vices et les entraves de la civilisation. Ce sont ces peintures fantaisistes et naïvement anti-sociales qu'on trouve dans la plupart des relations du temps, notamment dans celles des capucins Claude d'Abeville et Yves d'Évreux, dans l'histoire des Antilles du Dominicain Du Tertre, dans les récits du protestant Lescarbot et du récollet Sagard, dans certaines lettres des Missionnaires Jésuites, dans les aventures extraordinaires mais plus ou moins imaginaires du Père Hennepin, et dans les contes, aussi amusants que peu véridiques, du Baron La Hontan, qui ont séduit les romanciers, les poètes, les auteurs dramatiques, et même les historiens, comme l'abbé Raynal, et les philosophes comme Rousseau, qui a fait l'apologie de l'homme de la nature dans son fameux *Discours sur l'inégalité*. La légende du Bon Sauvage s'est ainsi accréditée jusqu'après la Révolution et a trouvé dans Chateaubriand un interprète éloquent.

Cette érudite contribution à l'histoire des idées littéraires en France a fourni à son auteur l'occasion de nous donner une foule de renseignements bibliographiques curieux sur les ouvrages relatifs à l'Amérique imprimés pendant la période qu'il étudie. Les amateurs de livres de ce genre, qui deviennent de plus en plus rares, trouveront là aussi des analyses critiques très fines et très exactes de la plupart de ceux qui ont fixé l'attention. Ce volume de M. Chinard, qui est professeur à l'Université de Californie, fait suite à *l'Exotisme Américain*, publié par lui l'année dernière, et aura pour complément l'*Exotisme Américain dans l'œuvre de Chateaubriand*, sujet qui prête à d'interessantes considérations et que le jeune auteur traitera, nous en sommes certain, avec toute connaissance de cause.

Henry VIGNAUD.

D'ESTOURNELLES DE CONSTANT. *Les États-Unis d'Amérique*. Paris, Armand Colin, 1913, 536 p. 1 carte.

Le livre de M. d'Estournelles de Constant se divise, d'après sa préface, en deux parties : le Pays et les Problèmes. La première est le récit du voyage qu'a fait l'auteur en 1911 dans l'ouest des États-Unis, où il n'avait pas encore péné-

tré, bien qu'il eût déjà fait deux séjours en Amérique ; la seconde est l'exposition de ses impressions sur le présent et de ses idées sur l'avenir de la République Nord-Américaine. A vrai dire, les deux parties se pénètrent l'une l'autre en plus d'un endroit, et il ne faut pas s'en étonner, car le lien qui les unit, est, comme on l'a déjà deviné, le rêve de paix universelle si cher à M. d'Estournelles de Constant, qu'il y ramène tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qu'il écrit.

Tout lui est naturellement un prétexte à revenir aux théories dont il s'est fait l'apôtre et qui étaient, au surplus, le but de son voyage aux États-Unis. C'est ainsi qu'à propos de sa visite à l'Université de Berkeley, il déclare que la guerre hispano-américaine de 1898 n'a servi à rien, alors que les États-Unis se sont approprié Cuba, Porto-Rico et les Philippines, et son passage en Californie et dans les États riverains du Pacifique lui donne l'occasion d'examiner la probabilité d'un conflit hispano-japonais. Ce conflit lui paraît impossible. « Il n'y a, dit-il, que des coups de folie, tout comme il y a des attentats et des assassinats dans tous les pays, malgré la justice. La question est de savoir s'il faut organiser le monde en prévision des assassinats ou sous un régime de justice. » S'il est vrai que l'histoire des peuples est un éternel recommencement, on peut craindre que cette organisation du monde, très enviable à coup sûr, ne soit une chimère dans l'avenir, comme elle l'a été dans le passé, comme elle l'est dans le présent.

Ceci dit, il convient de louer sans réserves les descriptions variées et brillantes que l'auteur donne du pays américain, les observations très nombreuses et très neuves qu'il a faites sur les choses et les hommes, sur les mœurs, sur l'organisation politique, sur les aspirations de ce peuple, né d'hier, formé de tant d'éléments disparates qui cherche à se donner une tradition, voire même un passé. Un pareil livre, où se rencontre à chaque instant le souvenir de la France, comme il se rencontre à chaque pas aux États-Unis, soigneusement entretenu par la fidèle mémoire de leurs habitants, ne saurait passer inaperçu chez nous : il fait connaître les Américains du Nord, il fait connaître leur pays, et n'a garde d'oublier que ce pays fut celui où s'illustrèrent et se dévouèrent jadis les Cavelier de la Salle, les Marquette, les Champlain, les Montcalm, les La Fayette et les Rochambeau.

Ch. A. Martin.

Eder (P. Y.) *Colombia*. London, T. Fisher Unwin, 1913.

Voici un livre intéressant et bien documenté sur la Colombie. Il y a d'abord un précis géographique et un abrégé de l'histoire du pays depuis la conquête espagnole. Viennent ensuite des chapitres consacrés à l'histoire moderne, la diplomatie surtout l'affaire de Panama), les constitutions et le droit, les finances, les moyens de transport, le commerce, l'agriculture, les mines, les régions côtières, les Andes, les *llanos* et *selvas*, l'instruction et la vie intellectuelle.

Il y a un appendice linguistique tiré de l'article du Dr Rivet : Les familles linguistiques du Nord-ouest de l'Amérique du Sud (*L'Année linguistique*, tome IV, 1908-10, Paris, Klincksieck, 1912).

Il y aussi une bibliographie fort complète et un index alphabétique. L'auteur connaît bien et aime la Colombie, et les Colombiens.

PH. MARCOU.

WALLE (Paul). *Le Pérou économique*. Paris, Guilmoto, 1913, 387 p. 1 carte.

Un livre de M. Paul Walle sur l'Amérique du Sud est constamment chose intéressante, car M. Walle a toujours séjourné de longs mois dans le pays qu'il raconte, et comme le dit M. Labbé dans la préface de l'ouvrage qui nous occupe, il a visité, en Amérique du Sud, d'autres contrées que le Pérou qu'il nous présente aujourd'hui, et pour bien connaître celui-ci, il faut le comparer avec ses voisins, si différents de lui. Or nul ne connaît mieux l'Argentine, le Chili, le Paraguay, le Brésil que M. Walle qui les a parcourus pendant six années. Comme dans son livre sur l'Argentine, dont il a été longuement rendu compte ici (cf. *Journal*, t. X, p. 293-294) et plus spécialement même, il s'attache surtout au point de vue économique ; il veut renseigner, et il nous renseigne, sur les ressources et les débouchés que peut offrir aux Français ce pays dont Humboldt disait que c'est « un mendiant assis sur un banc d'or » et qui tend, plus qu'aucun autre du continent sud-américain, ses bras à la France. Partout ailleurs, dans l'Amérique du Sud, pourtant latine de race, d'aspirations et de sympathies, nous sommes concurrencés et distancés par les Anglais et les Allemands : au Pérou, l'influence française est encore prépondérante. Si l'on veut bien lire et écouter M. Walle, et se hâter, car, venant du Chili dont il a fait son fief, l'Allemand commence à s'y infiltrer, notre commerce et notre industrie peuvent s'y tailler un magnifique domaine. Tel est le but que s'est proposé l'auteur en écrivant son livre, et il conduit le lecteur en entremêlant ses statistiques de descriptions où l'on devine, ce qui ne gâte rien, qu'il aime le pays dont il parle.

Son livre peut se diviser en trois parties principales : d'abord une description géographique d'ensemble du Pérou et de ses villes les plus importantes, avec l'exposé de la situation politique et sociale, de l'état d'avancement des routes, voies ferrées et moyens de communication, de l'organisation des services publics, postes, télégraphes, système monétaire, etc... Puis une description détaillée de chacune des trois régions qui, géographiquement, divisent le pays, la Costa, de la mer aux plateaux de la Cordillère occidentale ; la Sierra, comprenant les deux Cordillères et la région élevée qui les sépare, et la Montaña, immense territoire situé à l'est de la Cordillère orientale; entre celle-ci et la frontière orientale du Pérou. Enfin, dans les quatre derniers chapitres, il examine la richesse minière du Pérou, son développement industriel et commercial, la situation malheureusement inférieure du commerce français, les moyens de nous relever de cette

infériorité, et termine par quelques conseils pratiques à ceux qui seraient désireux d'émigrer au Pérou.

Les richesses du pays sont incalculables : pendant les trois siècles de l'occupation espagnole, seules les mines d'argent ont été exploitées, mais dans quelles conditions ! Aujourd'hui encore, ce qui entrave leur développement, c'est la pauvreté, souvent même l'inexistence des moyens de communication, et pourtant les métaux précieux ne constituent pas la seule richesse minière : quantité d'autres, le cuivre en particulier, se rencontrent dans le sous-sol péruvien. Mais ce n'est pas tout : l'agriculture doit prospérer au Pérou, car il y a des terrains très fertiles, dans la Costa d'abord, puis, et surtout, dans cette admirable région improprement appelée la Montaña, qui est constituée par le bassin des tributaires de l'Amazone, dont la partie basse est recouverte par la forêt équatoriale renfermant les arbres à caoutchouc et les essences les plus riches, et dont la partie haute ou Ceja de Montaña est une suite de plateaux et de vallées d'une fécondité extraordinaire. C'est là que, malheureusement, se fait sentir l'absence de voies de communication, et cette région ne peut être mise en valeur que lorsque le rail aura pénétré jusqu'à elle, amenant avec lui un courant d'immigration assez fort pour suppléer au peu de densité et à l'infériorité absolue de la population indienne.

Mais, dit M. Walle, si le Pérou est certainement un des pays les plus riches et les plus fertiles du monde, là, moins que partout ailleurs, il n'y a place pour l'inactif et l'inutile ; il faut des travailleurs industrieux et persévérants. En terminant, il appelle sur le Pérou l'attention des Français qui ont tant de raisons d'y être bien reçu : « Dans quelques mois, au moment de l'ouverture du canal de Panama, toutes les nations européennes, plus les États-Unis, auront les yeux fixés sur ce pays. Si nous voulons regagner, dans ce pays qui nous est ouvert, la situation prépondérante qui nous est due, il est indispensable que nous y prenions dès maintenant de solides positions. »

Ch. A. Martin.

Gregory (Herbert E.). *A geographical sketch of Titicaca, the island of the Sun* (Esquisse géographique de Titicaca, l'île du soleil). *Bulletin of the American Geographical Society*, vol. XLV, 1913, p. 561-575. 1 carte, 6 figures.

N'aurait-il qu'un caractère purement géographique, le travail de M. Gregory mériterait de retenir l'attention des Américanistes, car il est bien évident que l'ethnographe, comme l'anthropologiste, se doivent de connaître le milieu où vivent les indigènes qu'ils étudient. Mais à côté des enquêtes hydrographiques, bathymétriques et topographiques, l'auteur s'est attaché à étudier le sol et ses productions, la flore et la faune qui impriment souvent à la culture matérielle d'un peuple ses caractéristiques. Il nous montre comment les indigènes, vivant sur des montagnes dénudées, fixent et retiennent les terres végétales à l'aide

« d'andene », murs élevés qui empêchent les glissements du terrain, et dont, depuis la période incasique, l'usage s'est perpétué. Le cours rapide des torrents a conduit les Indiens à les considérer comme dépendant d'un esprit surnaturel qu'ils invoquent en jetant des pierres dans l'eau ; de même pour arrêter les pluies trop prolongées, ils déterrent un crâne humain et l'exposent sur le sol après avoir placé une cigarette entre ses dents. Ces indigènes se servent, pour parcourir les lacs, de légères embarcations faites de roseaux juxtaposés et souvent accouplés ; ils les munissent d'une voile faite, elle aussi, d'herbes reliées les unes aux autres.

Les Aymará qui constituent la population du lac Titicaca sont fort robustes quoique de taille moyenne. Bons travailleurs, ils sont loin d'être dépourvus d'intelligence, et font souvent preuve de beaucoup de courage. Ils sont vêtus d'une chemise de laine et d'un court pantalon de même étoffe, et se coiffent d'un chapeau muni de cache-oreilles. Leurs cases constituent de petits groupes bien plutôt que de véritables villages. D'ailleurs il apparaît que ces indigènes n'ont que peu évolué depuis que leurs ancêtres habitaient l'île du soleil.

Dr Poutrin.

d'Orléans-Bragance (Prince Louis). *Sous la Croix-du-Sud. Brésil, Argentine, Chili, Bolivie, Paraguay, Uruguay.* Paris, Plon et Nourrit, 1912, 484 pages, 1 carte.

Dans le volume qu'il présente aujourd'hui au public, le petit-fils de Don Pedro raconte le voyage qu'il a accompli dans l'Amérique du Sud il y a déjà quelques années (1907). En rade de Rio-de-Janeiro, les autorités brésiliennes s'opposèrent à son débarquement : aussi son récit, en ce qui touche le Brésil, se borne-t-il à un aperçu des causes de la révolution du 11 novembre 1889, qui fut aussi inattendue que pacifique, puisqu'il n'y eut ni lutte ni effusion de sang. Et nous débarquons tout de suite à Buenos-Aires où commence réellement le voyage. L'Argentine pour l'auteur est un pays simple : c'est une « tabula rasa » géographique, un gigantesque tapis vert, propice aux jeux industriels, et de fait, ajoute-t-il, les joueurs sont nombreux, représentant toutes les races blanches de l'univers. Car de la race autochtone, fauchée par l'ivrognerie et la tuberculose, il ne reste rien : le noyau seul est latin, formé du mélange des Espagnols conquérants et des Indiens ; le reste de la population est fourni par l'immigration. Une seule culture, le blé, une seule industrie, l'élevage, un seul débouché, Buenos-Aires, « tête hypertrophiée de ce corps en pleine croissance ». Là, c'est une mosaïque extraordinaire de toutes les variétés des races latines, anglo-saxonnes et slaves : mais il n'y faut pas chercher d'Argentin, si par Argentin l'on entend le représentant de l'âme nationale, l'héritier des traditions de son pays. Cet Argentin là ne se trouve qu'au fond de la pampa, ou bien dans le petit cercle extrêmement fermé de la haute société bonairienne. L'Argentin moderne n'existe pas, et son type définitif n'est même pas ébauché.

Tout ceci n'empêche pas que l'auteur ne professe beaucoup d'admiration pour le puissant développement de la République et de sa capitale. Les descriptions de Buenos-Aires, qu'il nous présente au point de vue administratif, politique et social, en témoignent ; après les avoir lues, on a une idée assez complète de la démocratie argentine éprise de perfection, de faste et de mégalomanie, en pleine gestation du devenir. De la pampa, il décrit une estancia et son élevage ; mais de la partie montagneuse de la République, des provinces de l'ouest, des gobernaciones du Nord et du Sud il ne dit rien, ayant quitté Buenos-Aires pour se rendre au Chili directement et sans arrêt, par Mendoza en franchissant la Cordillère.

A cette époque, le chemin de fer transandin n'existait pas encore. Aussi est-ce à dos de mule, et guidé par un arriero Chilien, que le voyageur va d'Uspallala, la dernière station de la voie ferrée, du côté argentin, à Santa-Rosa de los Andes, sur le versant du Pacifique, et, pour le pittoresque, il n'eut point à le regretter, ayant franchi la passe de las Cuevas, à 3.900 m. d'altitude, au pied de l'Aconcagua.

Santiago, à l'encontre de la cosmopolite Buenos-Aires, est une ville chilienne et rien que chilienne, qui a grandi lentement, à travers les siècles, se développant selon l'idée première de son fondateur, Pedro Valdivia. Au point de vue politique, « le Chili est, en théorie, une démocratie ; en fait, c'est une oligarchie à la romaine, où trois ou quatre cents familles descendant des compagnons de Valdivia ou des Anglais venus dans le pays au moment de l'indépendance, détiennent le pouvoir. » Entre elles et la masse anonyme des « rotos », il n'y a point d'intermédiaire, et le tiers-état n'existe pas. Et ce manque d'équilibre se retrouve dans la capitale : au centre, les quartiers de l'aristocratie et des affaires, avec quelques « cuadras » de maisons modernes, puis, aux alentours, tout à côté, les faubourgs composés de masures misérables où vivent trois cent mille « rotos », entre des murs lézardés et des toitures crevées. Ce pays pourtant vit tranquille, car le « roto » ne demande qu'une chose, végéter à sa guise : ne rien faire est son programme politique. Soldat par atavisme, il devient un autre homme, par exemple s'il s'agit de se battre : en cas de guerre avec l'étranger, on peut dire qu'un ordre de mobilisation serait inutile, mais heureusement pour la tranquillité de ce pays, ce tempérament guerrier ne se manifeste que sur l'ordre du gouvernement, et les pronunciamentos sont inconnus. En sera-t-il toujours ainsi ? Cela est peu probable, les victoires remportées en 1881 sur le Pérou, et le « boom » salpêtrier qui en fut la conséquence, ont modifié la situation économique du pays. Il faut des bras pour exploiter les provinces conquises, le « roto » finira par se faire ouvrier, et les questions sociales seront sans doute bientôt à l'ordre du jour. Jusqu'à présent la paix intérieure n'a pas été troublée, et l'existence nationale s'est écoulée tranquille, à part la tentative de Balmaceda.

Après avoir payé un enthousiaste tribut à l'admiration que mérite la femme chilienne, aussi bonne, aussi vaillante que belle, et montré quelle superbe armée le major Koerner est arrivé à constituer sur le modèle de l'armée allemande, l'auteur quitte à regret le Chili, pour entamer, à travers le Pérou

méridional, son voyage en Bolivie. Il l'aborde à Guaqui, port bolivien du lac Titicaca, tête de ligne du chemin de fer de la Paz. Les premiers Indiens qu'il rencontre présentent un type franchement asiatique : de fait, de nombreux ethnologues ont émis l'opinion que l'homme américain était un homme asiatique transplanté : selon les uns, les premiers habitants des régions incasiques seraient venus d'Arménie, selon d'autres, le peuplement de l'Amérique serait dû à une immigration israélite ; l'origine indo-chinoise enfin rencontre de nombreux partisans. Comme le fait remarquer le prince d'Orléans, chacune de ces hypothèses doit renfermer une part de vérité : ce qui paraît certain, c'est que l'apparition des hommes au Pérou remonte à une époque très reculée. Les monuments gigantesques de Tiahuanaco furent l'œuvre d'une race probablement blanche, détruite par les Aymara, venus du Mexique ; puis apparurent les Quichua, représentant une organisation sociale supérieure. C'est un Quicha, Manco-Capac, qui fonda la dynastie des Inca, et un de ses successeurs construisit la ville de Chuquiapu, aujourd'hui la Paz. Le système du gouvernement incasique fut l'organisation d'une immense communauté, où tous les citoyens abdiquent leurs droits au profit de l'État : c'est le triomphe du socialisme, mais un pareil organisme ne peut fonctionner qu'à la condition d'être dirigé par une dictature absolue, fondée sur un profond sentiment religieux, et l'Inca était fils du soleil. Aussi, lorsque les Conquistadores l'eurent frappé à la tête, son empire s'écroula-t-il comme un corps foudroyé.

Rien de curieux comme la ville de la Paz, bâtie en escalier à 4000 mètres d'altitude, sur la falaise abrupte d'une étroite vallée, et où pas une rue n'est horizontale. Elle fut, depuis la proclamation de l'indépendance, le théâtre de révolutions sans nombre, et la proie des plus invraisemblables et des plus féroces tyrans dont fasse mention l'histoire moderne. C'est ce qui explique pourquoi la Bolivie, que la nature a dotée de richesses incalculables, tant au point de vue minier qu'au point de vue agricole et forestier, a jusqu'ici misérablement végété. Les Boliviens d'ailleurs, peut-être à cause de ce même état politique, semblent manquer de cette énergie individuelle et de cet esprit d'entreprise qui caractérisent les sociétés du continent américain : la haute société, très instruite, très cultivée même, tandis que la masse est profondément ignorante, est aussi versée dans l'art de la conversation et dans la discussion des idées abstraites ou philosophiques, qu'indifférente à la spéculation et aux affaires.

Pour rentrer à Buenos-Aires, l'itinéraire le plus long, mais aussi le plus pittoresque a été choisi par le prince d'Orléans : la route par les Yungas, Cochabamba, Santa-Cruz de la Sierra, Puerto-Suarez, Corumba est presque inconnue, et n'avait jamais été décrite ; aussi, cette partie du voyage fut-elle, dit l'auteur, presque une exploration pénible, sinon dangereuse, du pays où vivent encore, non soumis, les Indiens qui naguère furent les assassins de la mission Crevaux.

A Corumba, c'est le Paraguay qui commence : ce pays se relève à peine de la ruine totale où l'avait jeté Lopez, et de lui, que dire, sinon raconter la terrible guerre qui dura de 1865 à 1870 ! L'auteur ne manque pas de le faire, et longuement : à la mort de Lopez, la population de 600.000 habitants, était tombée à 200.000, dont neuf dixièmes de femmes : une seule ville restait

debout, Asuncion ; l'intérieur du pays n'était plus qu'un vaste désert, le troupeau qui comptait jadis deux millions de têtes, avait disparu : la République n'existait plus que de nom ! Depuis quarante ans, des troubles politiques, moins sanglants, mais nombreux, ont empêché la renaissance du malheureux pays : il ne faut pas pourtant désespérer, car les richesses du sol sont toujours là, et le peuple paraguayen est courageux.

A Asuncion, se termine à proprement parler le voyage du prince d'Orléans. La relation qu'il en donne, très vivante, écrite dans un style facile et correct, ne laisse pas d'être attrayante, et bien qu'elle se garde de toute prétention scientifique, sera consultée avec fruit par tous ceux qui s'occupent d'ethnologie et de sociologie sud-américaine.

Ch. A. Martin.

Huret (Jules). *En Argentine : de Buenos-Aires au Gran Chaco.* Paris. Fasquelle, 1911. 516 pages ; *De la Plata à la Cordillère des Andes*, Paris, Fasquelle, 1913. 535 pages.

M. Jules Huret s'est consacré à faire connaître en France, par des ouvrages que documentent d'abondantes notes prises au cours de ses voyages, les pays étrangers que les Français ne devraient point ignorer. Dans ses deux volumes sur l'Amérique du Nord, il nous a menés à travers le pays Yankee, de New-York à la Nouvelle-Orléans, et conduits ensuite de la Californie au Canada ; quatre volumes sur l'Allemagne nous ont montré, dans tous ses détails, le gigantesque développement du « Deutschtum » en Westphalie et sur le Rhin, de Hambourg à Breslau en passant par Berlin, en Bavière et en Saxe. Aujourd'hui[1] c'est l'Argentine qu'il nous présente, nous faisant assister aux phases de la rapide croissance de ce pays qui n'en est encore qu'à l'adolescence, avec toutes les belles promesses de la jeunesse. L'âge mûr tiendra-t-il ces promesses? Les Argentins n'en doutent pas assurément ; et l'auteur, tout en ne se dissimulant pas les difficultés que peut présenter l'avenir, mais entraîné par la foi enthousiaste de ses hôtes d'hier, incline à le croire. De fait, les richesses de l'immense territoire argentin semblent bien inépuisables. Ce qui a été fait depuis vingt cinq ans tient du prodige, le résultat obtenu n'a point d'égal dans l'histoire du monde, mais ce n'est rien à côté de ce qui reste à faire.

L'agriculture d'abord : en 1880 il y avait 500.000 hectares cultivés, il y en a aujourd'hui 20 millions, mais il en reste 80 millions à mettre en valeur !

Avec le blé, la viande, le cuir et la laine sont les quatre richesses de l'Argentine, elles se peuvent développer dans les mêmes proportions. Mais ce qui commence à peine à être exploité, ou qui ne l'est pas du tout, ce sont les forêts immenses du Chaco, ce sont les gisements de minéraux de toute espèce de la

1. Le second volume n'ayant paru qu'en 1913, le *Journal* a attendu sa publication pour rendre compte de l'ouvrage complet.

région andine, et nous n'avons parlé ni des vins de Mendoza, ni des sucreries de Tucuman, ni des pétroles du Rio Vermejo, ni des pêcheries de Mar del Plata et du littoral atlantique. L'industrie est à créer de toutes pièces, elle y doit vivre et y devenir florissante.

Ce qui manque, ce qui manquera longtemps, ce sont les bras pour tirer parti de toutes ces richesses. Malgré une immigration considérable, qui a sextuplé la population en trente ans, celle-ci ne s'élève encore qu'à 7 millions d'âmes, et le territoire de la République atteint presque 3 millions de kilomètres carrés!

Pour voir s'augmenter cette densité si faible, c'est toujours sur l'immigration, c'est sur l'arrivée de jeunes générations provenant des vieilles nations surpeuplées qu'il faut compter, et c'est aussi, il nous semble, une éventualité qui finira peut-être par manquer de certitude, car l'antique Europe n'est pas inépuisable. Toutefois, d'après des évaluations modérées, l'Argentine pourrait en vingt-cinq ans doubler sa population ; elle deviendrait alors l'une des plus riches nations du globe, à condition, bien entendu, qu'elle sortît victorieuse des crises inévitables dans la formation d'un peuple dont les éléments originels sont si disparates, partant si difficiles à amalgamer. Comme le remarque fort justement l'auteur, « il se produit alors un phénomène inconnu dans nos vieux pays, dont le développement a demandé des siècles et des siècles, c'est la coïncidence de tous les besoins économiques, politiques et sociaux. » Cela entraîne forcément, pendant de longues années, aux gaspillages financiers et aux abus : par bonheur, l'Argentine paraît décidée à ne point rouvrir l'ère des révolutions dont elle a si longtemps souffert ; si ses mœurs politiques ne sont pas toujours très pures, ceux qui dirigent ses destinées ne connaissent pas du moins les querelles de partis irréductibles, et les longs espoirs lui sont permis.

C'est par ces très intéressantes observations que se termine l'ouvrage de M. Jules Huret. Au cours de ses deux volumes, il décrit longuement et consciencieusement ce qu'il a vu, et il a visité la plus grande partie de la République. Buenos-Aires a, naturellement, retenu la plus grande partie de son attention, au début de chacun de ses livres : c'est là qu'il a pu étudier ce qui forme le monde argentin, très restreint et très fermé. Enthousiaste des vertus et de la beauté des femmes bonairiennes, l'auteur l'est moins de l'éducation donnée aux enfants mais admire sans réserve l'esprit d'entreprise et la belle confiance des hommes. Pour beaucoup, l'Argentine se borne à la capitale et à sa province, il n'en va pas de même pour M. Jules Huret qui a voulu voir les lointaines provinces du Nord, les territoires du Chaco et de Misiones, comme les provinces du Sud, du lac Nahuel-Huapi à Bahia-Blanca. Son ouvrage a certainement sa place marquée parmi tous ceux qui ont traité du développement prodigieux de l'Argentine.

CH. A. M.

DENIS (Pierre). *La Sierra de la Lumbrera (République Argentine)*. *Extrait des Annales de Géographie*, Juillet 1913. Colin, 8°, 20 p.

Ce petit, mais très substantiel mémoire est le bref compte rendu d'une exploration d'un caractère scientifique que le professeur Pierre Denis, de l'Université de Buenos-Aires, a faite, récemment, d'un massif peu connu du Nord-Ouest de l'Argentine qui s'élève à l'est de la ligne de Tucuman à Güemes et à Oran.

M. Denis a fait le tour entier de la région. Partant de Güemes, il est allé en remontant au Nord à Campo Santo et de là à Piquete, à l'Est, pour redescendre au Sud à Galpon.

Cette exploration, sans être dangereuse, est pénible car les pentes de la Sierra sont souvent abruptes et la brousse se laisse pénétrer difficilement. M. Denis qui a observé avec soin, donne des renseignements intéressants sur la structure géologique de la Sierra, sur son hydrographie et sur sa végétation. La population y est clairsemée et l'industrie principale, unique pour ainsi dire, est l'élevage, qui n'est pas très rémunératrice car l'eau manque et les pâturages font défaut. Le bœuf créole est toutefois robuste et résistant, et avec des procédés d'exploitation rationnels on pourrait en envoyer un bien plus grand nombre aux abattoirs et aux frigorifiques de Buenos-Aires dont le marché de viande étend de plus en plus sa sphère d'attraction. Ce petit travail est riche en indications géologiques. Il est accompagné d'une petite carte qui en rend la lecture facile.

H. Vignaud.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES.

La question de l'Atlantide. — Le quatrième centenaire de la découverte du Pacifique. Septembre 1513-Septembre 1913. — La Tour de pierre du Vinland. — Escuela internacional de Arqueologia y Etnologia americanas. — La protection des Indiens au Brésil. — Société des Amis du Musée d'Ethnographie. — Caribes ou Caraïbes? — L'Anthropologie au Congrès de Cleveland. — L'œuvre anthropologique du « Geological Survey » du Canada. — La Société hispanique de New York. — L'École d'archéologie américaine. — Une collection esquimaude à Christiania. — Les grands voyages des Eskimo. — Métis de Nègres et d'Indiens. — La conservation des monuments archéologiques mexicains. — Noms géographiques de l'État de Tabasco. — Les noms de Palenque. — Mexico-Tenochtitlan. — La Malinchi. — La langue espagnole de l'État de Chiapas. — Manuscrits relatifs à l'histoire du Mexique. — Un manuscrit nahuatl du XVIe siècle. — Les Indiens Colimas. — Relación de las fábulas y ritos de los Ingas. — Publications de la Mission géodésique française de l'Équateur. — XIXe Congrès international des Américanistes. — Congrès international d'Ethnologie et d'Ethnographie. — Mission du Musée de l'Université de Philadelphie dans la vallée de l'Amazone. — Recherches du Dr. P. Duséns dans l'État de Paraná. — Voyage du Professeur K. Th. Preuss en Colombie. — Nouvelles du Dr. Reinburg. — Expédition du Professeur Bowman dans les Andes centrales. — L'achèvement du Peabody Museum. — Inauguration à Quito d'un monument commémoratif des missions géodésiques françaises. — Le Professeur Seler. — Hommage au Professeur Hamy. — Appel aux Mexicanistes. — Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia, de México. — Le prix Angrand. — Université de Washington. — Académie des Sciences naturelles de Philadelphie. — Nouvelles de l'expédition de M. Stefánsson. — Sommaires de « France-Amérique » (Articles de fonds).

La question de l'Atlantide. — Cette vieille question a fait l'objet récemment de plusieurs monographies curieuses qui intéressent particulièrement les Américanistes. En effet, s'il est vrai, comme le porte l'histoire à laquelle Platon attribue une origine égyptienne, qu'il a existé, dans les temps préhistoriques, un continent, aujourd'hui disparu, situé à l'ouest de l'Afrique occidentale, on peut supposer que ce continent, qui occupait une partie notable de l'Atlantique,

était le lieu d'origine des populations primitives de l'Amérique et qu'il créait, en tous cas, un moyen facile de communication entre l'Ancien et le Nouveau Monde. Des hypothèses de ce genre et d'autres ont été maintes fois avancées et on remplirait bien des pages avec la seule nomenclature de tout ce qui a été écrit sur l'emplacement de ce continent perdu. Ce n'est, toutefois, que de nos jours que la question a pu être traitée scientifiquement. Avant les grands progrès réalisés par la Géologie, avant la création de l'Océanographie, tout ce que l'on pouvait dire de l'Atlantide manquait de base, et les savants, doués de quelque esprit critique, en étaient réduits à voir un mythe dans le récit de Platon. Il semble qu'il n'en soit plus de même aujourd'hui et que l'opinion qui voit dans la légende de l'Atlantide le souvenir d'un fait historique s'appuie sur des raisons scientifiques.

Déjà, au commencement de ce siècle, Bory de Saint-Vincent, qui jugeait d'après des observations physiques faites en personne sur les lieux mêmes, s'était prononcé pour l'existence de l'île de Platon et avait cherché à en déterminer l'emplacement, mais, de son temps, les données scientifiques sur lesquelles il pouvait s'appuyer n'étaient pas suffisantes pour imposer la conviction et la plupart des savants qui traitèrent la question après lui, se montrèrent plutôt sceptiques.

Notre collègue, M. Verneau, qui a parlé plusieurs fois de l'Atlantide, est un de ceux qui se sont prononcés le plus catégoriquement contre l'existence de cette île continentale, du moins où on la place[1]. Pour lui, le récit de Platon n'est qu'une fable et les îles Canaries, pour ne parler que de celles-là, ne sont pas, comme on l'a dit, les débris d'un continent disparu, mais des îles volcaniques qui ont émergé à une date relativement récente. Pour preuve de ces assertions, M. Verneau avance, entre autres raisons, qu'il n'existe dans ces îles aucun reste fossile d'animaux et de plantes terrestres ; que ceux qu'on y a trouvés sont exclusivement marins et que l'existence à Madère de blocs erratiques d'origine septentrionale indique que la mer était libre quand ils y ont été transportés, à l'époque glaciaire, ce qui ne peut se concilier avec l'hypothèse d'une terre intercontinentale qui se serait effondrée depuis. Mais ces remarques de l'éminent professeur datent d'une quinzaine d'années et depuis lors, on a fait des observations qui ont autorisé plusieurs savants à exprimer une opinion contraire. Déjà en 1867, M. Lapparent avait admis la réalité du fond de la tradition recueillie par Platon et tout récemment, Kretschmer a concédé que des faits véritables ont pu donner à Platon l'idée de son Atlantide qui serait ainsi l'expression poétique de réalités scientifiques.

L'éminent paléontologue irlandais, Robert Francis Scharff, auteur d'un livre de premier ordre sur les origines de la vie en Amérique (*Distribution and origin of life in America*, Londres, 1911), l'explorateur Louis Gentil auquel on doit un excellent petit livre sur le *Maroc physique*[2], le géologue René

1. Verneau (Dr. R.). A propos de l'Atlantide (*Bulletin de la Société d'Anthropologie*, avril 1898).

2. Gentil (Louis). Le Maroc physique. Paris, Alcan, 1912, 1 vol. in-16.

Termier, de l'Académie des Sciences [1], et le zoologiste Louis Germain, du Muséum [2], qui viennent de reprendre cette question, sont plus explicites que l'ont été leurs prédécesseurs. Tous, bien que différant sur quelques points dans la manière d'envisager le problème, sont d'accord pour affirmer que la fameuse Terre a existé, et tous appuient leur affirmation sur des raisons d'ordre géologique et paléontologique que le manque de renseignements scientifiques ne permettaient pas de produire antérieurement.

M. Germain énumère à cet égard des faits très nombreux d'où il résulte que les îles de l'Atlantique forment deux groupes ayant une origine différente : celui du Golfe de Guinée (Fernando Po, île du Prince, San Thomas, Ascension et Sainte-Hélène), dont la faune est africaine équatoriale, et celui des quatre archipels des Canaries, des Açores, de Madère et du Cap Vert, dont la faune homogène n'a de rapports ni avec celle du premier groupe, ni avec celle de l'Afrique tropicale, mais en a beaucoup avec les faunes de la région circaméditerranéenne, comprenant le sud de l'Europe et le nord de l'Afrique, ainsi qu'avec celle des Antilles et d'une partie du continent américain.

S'appuyant sur des considérations de ce genre et notamment sur le fait, soupçonné déjà depuis longtemps, mais que le géologue Louis Gentil a mis en relief après deux explorations au Maroc, à savoir que la chaîne du haut Atlas se prolonge jusqu'à l'Océan et plonge ensuite sous l'Atlantique pour se relever aux Canaries, M. Germain montre qu'il est également établi que l'Atlantique est traversée par un long plateau dirigé sensiblement du Nord au Sud, dont les hauts sommets approchent de la surface, et de chaque côté duquel s'ouvre une vallée profonde, d'où émanent, dans celle qui longe les côtes de l'Europe et de l'Afrique, les quatre archipels dits de l'Atlantique ; cela posé, M. Germain formule les conclusions suivantes :

Le groupe des îles du golfe de Guinée formait, aux époques antérieures au Crétacé, un continent qui unissait l'Amérique du Sud à l'Afrique équatoriale : c'était le continent Africain-Brésilien.

Le groupe des îles de l'Atlantique formait aussi autrefois une masse continentale qui se reliait, d'un côté à la Mauritanie et au Portugal, et de l'autre à un point indéterminé de l'Amérique, probablement au Vénézuela : c'était l'Atlantide.

Le continent Africano-Brésilien s'est effondré antérieurement à l'autre. Le continent Atlantique paraît s'être disloqué en plusieurs temps. Un premier morcellement aurait eu lieu d'abord du côté des Antilles et aurait laissé à découvert les îles de ce nom, ainsi que la Floride. Une autre catastrophe aurait laissé subsister une vaste plateforme, reliée à la Mauritanie, qui, à une époque très récente, ainsi que l'indique le fait que dans les dépôts quaternaires de l'Afrique occidentale, on trouve de nombreux spécimens d'une espèce qui ne vit actuellement qu'aux Canaries, se serait également morcelée, pour donner naissance

1. Termier (Pierre). Le problème de l'Atlantide. *Revue scientifique*, 11 janvier 1913.
2. Germain (Louis). Le problème de l'Atlantide. *Annales de Géographie*, 15 mai 1912.

aux Açores, à Madère, aux îles Cap Vert et enfin aux Canaries. Cette dernière dislocation doit être placée au voisinage du néolithique et ce serait ses plus récentes phases, dont les hommes avaient conservé le souvenir, qui servit de texte au récit de Platon,

Avec quelques réserves, ces conclusions sont celles de M. Gentil qui écrit que l'existence de l'Atlantide est un « fait scientifiquement démontré », si l'on fait abstraction de l'époque à laquelle elle se serait effondrée. C'est également ce que pense M. Termier, qui fait un tableau brillant et émouvant des terribles révolutions dont l'Atlantique a été et sera encore le théâtre et qui déclare qu'on a la certitude qu'une vaste région s'est effondrée à l'ouest des Colonnes d'Hercule et que cet effondrement ne remonte pas très loin dans le passé. Dès l'année 1903, M. Scharff s'était prononcé dans le même sens [1] et il est juste de dire qu'il est le premier à avoir énuméré les nombreuses raisons, empruntées aux sciences naturelles, qui militent en faveur de l'existence d'une terre interocéanique aux temps du Pléistocène, alors que l'homme avait déjà fait son apparition dans l'Europe occidentale et pouvait aisément occuper ou traverser cette terre. Ajoutons que tout récemment M. Pitard, et un peu avant lui, M. Friedlander, ont fait, l'un à Puerto-Ventura, l'autre à l'île de Mayo, du Cap Vert, des observations géologiques qui sont de nature à confirmer les vues de ceux qui admettent la réalité de l'Atlantide.

Y a-t-il dans les considérations et dans les faits qui viennent d'être sommairement exposés, des raisons suffisantes pour écarter toutes les objections de M. Verneau et de ceux qui pensent comme lui ? On hésiterait à l'admettre même si les faits avancés étaient tous rigoureusement établis et s'il était démontré qu'ils ont la portée qu'on leur donne. Mais, sur certains points tout au moins, il est permis d'avoir quelques doutes à cet égard.

Toujours est-il que, contrairement à ce que pensait, il y a à peine quelques années, la majorité des savants, on incline aujourd'hui très fortement à croire qu'il a existé à l'ouest du Détroit de Gibraltar une terre ou des îles continentales qui, pendant un temps, ont relié l'Ancien Monde au Nouveau et dont les quatre Archipels de l'Atlantique seraient les débris. Mais est-ce de cette terre, ou de l'une de ces îles que Platon a voulu parler ? Sommes-nous fondés à dire qu'il connaissait ces anciennes convulsions du globe, à la suite desquelles disparut un grand continent dont l'existence nous est révélée aujourd'hui seulement par la science? Il semble bien difficile de le croire. Que l'homme ait été le témoin des dernières révolutions du globe, c'est ce qu'on ne saurait contester ; mais que le souvenir de ces événements, qui datent d'une époque où l'homme ne connaissait aucun moyen de fixer sa pensée, se soit transmis oralement pendant des centaines d'années jusqu'à l'époque où les Égyptiens purent le recueillir pour en entretenir Socrate, c'est bien invraisemblable. Est-ce que si une tradition rappelant ces faits avait réellement existé en Égypte, d'autres que Platon, Hérodote par exemple, ne l'auraient pas connue? Or tout ce que les

1. Scharff (Dr. R. F.). Some remarks on the Atlantide problems (*Proceedings of the Royal Irish Academy*, July 1903).

anciens ont dit de l'Atlantique vient du seul Platon dont le récit contient, d'ailleurs, bien des choses évidemment imaginaires, comme ce qui y est dit du rôle joué par les Athéniens dans cette affaire, à une époque où ils n'existaient pas. Remarquons aussi qu'en supposant que les Égyptiens aient pu garder le souvenir de l'effondrement d'un vaste continent, on revient implicitement à la théorie des cataclysmes périodiques aujourd'hui abandonnée. Rien n'autorise à croire que c'est dans une brusque commotion et non par l'action lente des forces naturelles, toujours en action, que le continent dont on retrouve les traces au fond de l'Atlantique a disparu.

Il semble donc que l'Atlantide des savants ne soit pas celle de Platon qui peut n'avoir existé que dans l'imagination du grand penseur. Cette manière de voir ne détruit toutefois aucune des constatations faites par les Géologues, les Paléontologues ainsi que par les Océanographes et laisse subsister les conclusions auxquelles elles servent de base. Il se peut donc que les dernières phases des révolutions de l'Atlantique dont ces savants sont parvenus à faire la preuve aient eu lieu à une date où l'évolution de l'homme était achevée, et que, de même que ces terres disparues ont servi de pont à de nombreuses espèces animales pour passer de l'un à l'autre des deux continents que nous appelons aujourd'hui le Nouveau Monde, des migrations humaines aient suivi le même chemin. Mais, au point de vue de l'Américanisme, il n'y a pour nous rien à retenir de la légende platonicienne. S'il y a eu une Atlantide, ce qui ne paraît plus douteux, ce n'est probablement pas celle dont le grand penseur grec nous a raconté la destruction tragique ; c'est bien plutôt celle que la science moderne a découverte au fond de l'Atlantique et dont quelques points épars ont échappé à la destruction.

Henry Vignaud.

Le quatrième centenaire de la découverte du Pacifique. Septembre 1513. — Septembre 1913. — Le quatrième centenaire de la découverte de l'Océan Pacifique a donné lieu en Espagne et en Amérique à plusieurs fêtes commémoratives et à de nombreuses publications. Cependant, celui auquel on doit cette grande découverte et dont on honore ainsi la mémoire, n'obtint même pas justice de son vivant et il a fallu le recul des siècles pour le mettre à sa véritable place.

Vasco Nuñez de Balboa naquit en 1475 à Xères de los Caballeros, dans l'Estramadure. Il était de petite noblesse, pauvre et peu lettré, mais brave, intelligent, ambitieux, et, comme tant d'autres, il alla chercher fortune au Nouveau Monde. N'ayant pas réussi à Española, où il s'était d'abord rendu et, se voyant traqué par ses créanciers, il se cacha à bord d'un des navires avec lesquels le bachelier-géographe Enciso se rendait à son gouvernement de la Castille d'Or.

Arrivé là, profitant des querelles intestines des Espagnols de la colonie, auxquels, d'ailleurs, il était supérieur, Balboa ne tarda pas à supplanter ses chefs et entreprit de découvrir une grande mer occidentale dont parlaient les Indiens. Le 1er septembre 1513, il partit de Santa Maria de la Antigua, qu'il avait fondée

sur le golfe de Uraba (Darien), avec environ 200 espagnols et un millier d'indiens qui devait porter les bagages des aventuriers. La première partie du voyage se fit en barques qui longeaient la côte septentrionale du Golfe. Le 4, il débarque, et le 6, il s'enfonce dans la forêt vierge. A cet endroit, que ses guides indiens devaient bien connaître, la largeur de l'isthme n'est pas bien grande mais d'un accès très difficile. Le 20 septembre, après avoir fait les trois quarts de sa route, il trouve un cacique bienveillant ou intimidé, qui lui prête son concours alors très utile. Le 24, un autre cacique, moins bien inspiré, veut l'empêcher d'aller plus loin ; les Espagnols lui tombent dessus, le tuent, ainsi que 600 de ses gens, et poursuivent leur route. Le lendemain ou le jour suivant — la date est incertaine — ils atteignent une élévation au sommet de laquelle on devait apercevoir la mer. Balboa avance seul, met un genou en terre pour rendre grâce à Dieu et fait immédiatement rédiger un acte authentique de prise de possession, constatant sa découverte, et attestant que les soixante-six hommes qui l'accompagnaient et qui apposèrent leurs noms à l'acte, sont les premiers chrétiens qui virent la *Mar del Sur*. Cette pièce extraordinaire, qui existe encore, fut signée sur un plateau au pied duquel s'ouvre le golfe de San Miguel, dans la baie de Panama.

Le 29 septembre, étant descendu jusqu'à la plage, Balboa, armé de pied en cap, son épée d'une main et une bannière dans l'autre, entra dans l'eau même et renouvela solennellement, à haute voix, la formalité de la prise de possession, aux noms de ses souverains et jusqu'au jugement dernier, de cette mer et de ses îles, terres et dépendances quelconques depuis le Pôle arctique jusqu'au Pôle antarctique, en deçà comme au delà de la ligne équinoxiale, se déclarant prêt à combattre en personne tout prince ou capitaine, chrétien ou infidèle, qui prétendrait à l'empire ainsi acquis. Voyez ces deux actes dans *Oviedo*, Liv. XXIX, ch. III.

De retour à Antigua où il n'arriva que le 21 janvier 1514, après une longue et pénible traversée de l'Isthme, Balboa s'empressa de faire connaître sa découverte au roi Ferdinand, qui, peu après, lui devint hostile. On nomma un gouverneur de la Castille d'Or : Pedrarias, vieillard cruel, méfiant, incapable, et Balboa, en butte aux tracasseries de ses nouveaux chefs, qui le jalousaient, finit par succomber sous les intrigues tramées contre lui. Au moment où après des efforts inouis il venait de faire transporter de l'autre côté de l'Isthme les matériaux nécessaires à la construction de plusieurs navires, avec lesquels il aurait sans doute découvert le Pérou, dont les Indiens lui avaient révélé l'existence, on lui intima l'ordre de revenir au Darien où Pedrarias le fit arrêter, juger et condamner à mort sous prétexte de trahison. Il eut la tête tranchée avec quatre de ses compagnons au cours de l'année 1517. L'histoire n'a pas enregistré la date exacte de cet assassinat juridique qui fit perdre à la Castille un de ses plus éminents *conquistadores*, celui de tous qui, après Cortez, était capable de faire de grandes choses sans avilir la nature humaine. Alors que ses compatriotes ne ménageaient pas les mauvais traitements aux Indiens, il les traita avec humanité et s'attacha à obtenir et à mériter leur confiance. Il eut peu ou pas d'imitateurs.

Nous n'avons aucune relation de la grande découverte de Balboa écrite par lui-même. Il en avait cependant rendu compte à ses souverains dans des lettres dont il ne reste malheureusement que deux qui ne se rapportent pas au fait principal. Mais les auteurs ou chroniqueurs du temps, comme Pierre Martyr, Oviedo, Las Casas, Herrera, et d'autres, paraissent avoir eu connaissance de ces documents et nous ont donné des récits de cette étonnante aventure qui, bien qu'incomplets sous certains rapports, ne laissent rien d'essentiel dans l'ombre. L'éminent Américaniste auquel on doit tant d'ouvrages de premier ordre sur l'histoire géographique du Nouveau Monde, Sir Clements R. Markham, vient de consacrer une importante monographie à l'œuvre de Balboa [1]. En érudit qui connait à fond la matière, il a mis en lumière les suites considérables que la révélation de l'existence du Pacifique avait eues pour l'Espagne, ainsi que pour le monde entier, et a donné, en raccourci, une histoire exacte des découvertes maritimes qui datent de celle de Balboa.

Cette partie de ce travail est très bien faite. On pourrait toutefois faire une réserve sur un point spécial. Selon Sir Clements, l'œuvre de Magellan fut inspirée par celle de Balboa.

En un sens, certainement, la démonstration qu'il existait une vaste mer à l'Ouest des terres découvertes par Colomb et par Vespuce, confirmait l'assertion de ce dernier que ces terres formaient un continent unique distinct de l'Asie, qu'il faudrait contourner à son extrémité méridionale si l'on voulait atteindre les Indes Orientales par l'Ouest, et c'est ce que fit Magellan. Mais bien avant la découverte de Balboa, Vespuce avait indiqué cette nécessité et Magellan ne pouvait que s'y conformer. (Voyez dans ce *Journal*, notre *Americ Vespuce*, Vol. VIII, 1911, pp. 98-99).

Sur la découverte même de Balboa nous regrettons que Sir Clements ne se soit pas plus longuement étendu, car il aurait pu projeter quelque lumière sur plusieurs particularités de ce grand événement qui sont restées douteuses ou tout au moins mal connues. — Ainsi, est-ce le 25 ou le 26 septembre que l'Océan fut aperçu pour la première fois ? Est-ce Balboa ou l'un de ses compagnons, Alonzo Martin, qui entra le premier dans la mer pour mieux en marquer la prise de possession par l'Espagne ? Comment et quand se fit la substitution de nom de Mer Pacifique à celui de Mer du Sud donné par Balboa ? Enfin, ce qui est plus important encore, l'existence de cette mer n'était-elle pas connue avant la découverte de Balboa ? Colomb dit, en effet, qu'en 1502, lors de son quatrième voyage le long de la côte orientale de Panama et de Veragua, les Indiens lui parlèrent d'une riche contrée et d'une mer qui se trouvaient à neuf journées à l'Ouest. (Lettre du 7 juillet 1503, *Raccolta, Scritti*, Vol. II, p. 183). Cette distance était réellement celle qui séparait la côte orientale de l'isthme de sa côte occidentale baignée par le Pacifique, mais Colomb qui se croyait sur le littoral asiatique, s'imagina que la ville dont on lui parlait — un simple village indien — était l'une des dépendances du Grand Khan et que la mer en

1. Markham (Sir Clements R.). *Vasco Nuñez de Balboa. 1513-1913.* From *the Geographical Journal* for June, 1913. Londres, in-8°, p. 16. Carte.

question était le golfe du Gange, autrement dit, le *Sinus Magnus* de Ptolemée. (Voyez cette lettre de Colomb et le commentaire de Humboldt : *Cosmos*, vol. II, p. 323).

Ainsi, Colomb, dans ce quatrième voyage qui fut si malheureux pour lui, perdit l'occasion de faire deux autres découvertes presque égales en importance à celle de l'Amérique même. Si, après avoir abordé au Honduras, à la fin de juillet 1502, il avait poursuivi son exploration en se dirigeant vers le Nord au lieu de tourner vers le Sud, il aurait découvert le Yucatan et le Mexique, et si, lorsqu'on lui apprit l'existence d'une mer occidentale, il avait entrepris d'y aller, ce qui lui était possible, il aurait découvert le Pacifique onze ans avant Balboa. En tout cas, il est certain que le fait de l'existence de cette mer était bien connu des Indiens de l'Amérique Centrale, ce qui rend invraisemblable que les Espagnols qui vinrent s'établir dans la région après l'exploration de Colomb, mais bien avant celle de Balboa, n'en eurent pas aussi connaissance.

On trouvera dans les auteurs du temps dont les noms suivent tous les renseignements qui nous sont parvenus sur le Découvreur du Pacifique et sur son œuvre :

Balboa, deux lettres, dans Navarrete : *Col. Viajes*, vol. III, pp. 358 et 375 ; Andagoya, *Relacion*, dans Navarrete, *ibid.*, p. 393 ; P. Martyr, *De Orbe*, Dec. II, ch. II à VI ; Dec. III, ch. I, II, III, et IV ; Dec. IV, ch. IX ; Dec. V, ch. VIII. Le même : *Opus epistolarium*, éd. de 1670, lettres nos 540, 547 et 560 ; Oviedo, liv. XXVII, ch. IV ; liv. XXIX, ch. II à VI ; Las Casas, vol. III, pp. 312-338 ; vol. IV, pp. 66-134 ; Gomara, ch. LXI à LXVI ; Galvao, édit. Hakluyt, pp. 123-125 ; Herrera, Dec. I, liv. IX, ch. I, II, III, VI, VII, VIII et XIII ; liv. X, ch. I à VI, IX, XI, XIV, XV ; Dec. II, liv. I, ch. I, II, III, et XIII ; liv. II, ch. XI, XIII, XIV, XXI et XXII.

Parmi les ouvrages modernes relatifs à la matière, les seuls qu'il faille citer sont les chapitres que Washington Irving a consacrés à Balboa dans ses *Companions of Columbus* ; ceux de Hubert Bancroft, dans *Central America*, vol. I ; la *Vie de Balboa* de Quintana, en espagnol, le *Nuñez de Balboa* de Gaffarel, Paris, 1882, in-18, la monographie précédemment citée de Markham et l'ouvrage récent de M. A. Ruiz de Obregon : *Vasco Nuñez de Balvoa*, Barcelone 1913, I, vol. in-18.

Le nom de Mer du Sud choisi par Balboa n'indiquait la situation du Grand Océan que par rapport à l'Atlantique appelé alors Mer du Nord. Cette dénomination fautive ne prévalut pas immédiatement. Pendant longtemps, on continua à se servir des noms de Mer Orientale ou de Mer Indienne que les cartographes antérieurs à Balboa avaient donnés à la mer inconnue qui devait nécessairement exister à l'Ouest des terres reconnues pour être distinctes de l'Asie, découvertes par Colomb et par Vespuce. Peu à peu cependant, on finit par accepter le nouveau nom et ce n'est que tardivement qu'il fit place à celui de Mer Pacifique introduit par Magellan Les plus anciennes cartes où figure la dénomination de *Mar del Sur* datent de 1527, 1528 et 1529 ; ce sont celles de Maiollo, de Bordone et de Ribero. La première où apparaît l'autre dénomination est celle de Mercator de 1541 où on lit *Mare Pacificum*. Ce n'est toutefois,

qu'en 1561 que ce nom fut admis dans une édition de Ptolémée. En 1569, Mercator lui-même, tout en maintenant le nom de *Mar del Sur*, inscrivit aussi celui de *Mare Pacifico* et Ortelius, en 1570, fit comme lui. Les cartographes du XVIe et du XVIIe siècle firent usage tantôt de l'une tantôt de l'autre dénomination, quelquefois des deux. Ce n'est qu'au XVIIIe et XIXe siècle que le nom de Mer Pacifique prévalut définitivement.

Henry VIGNAUD.

La Tour de pierre du Vinland. — Parmi les raisons avancées pour soutenir que les anciens Scandinaves avaient poussé leurs expéditions maritimes jusqu'aux côtes de la Nouvelle Angleterre, on mentionne la Tour ronde, ou Moulin de pierre, de Newport, dans le Rhode Island, qui aurait été construite par ces hardis navigateurs au commencement du XIe siècle. Il n'y a aucune preuve du fait, et il existe, au contraire, des pièces d'après lesquelles cette Tour daterait du XVIIe siècle et serait les ruines d'un moulin qu'un Gouverneur anglais de la province, Bénédict Arnold, avait fait construire. Naturellement, les enthousiastes champions de la réalité des explorations des anciens Scandinaves en Amérique n'admettent pas le témoignage de ces pièces et leur opposent celui des Sagas. Dans l'espoir de résoudre la question, un nouveau critique, M. Wick, vient de la reprendre et l'a soumise à un examen sévère, d'où il résulte que les faits avancés à l'appui de l'origine anglaise de la fameuse Tour ne sont pas concluants. (*Did the Norsemen erect the Newport round Tower*. Les Scandinaves ont-ils construit la Tour ronde de Newport : Cedar Rapids (Iowa). The Torch Press 1912, 8°).

Malheureusement pour la thèse des Scandinavistes américains les faits sur lesquels ils basent leurs prétentions ont encore moins de valeur, de sorte que s'il y a réellement quelques motifs de mettre en doute que la vieille Tour date du temps du Gouverneur Arnold, il n'y a aucune raison valable pour dire qu'elle est l'œuvre des anciens scandinaves. En effet, tout ce qu'on peut dire à cet égard est emprunté aux Sagas et, ainsi que nous croyons l'avoir montré dans notre mémoire sur les *Expéditions des Scandinaves* (cf. *Journal*, XIIe. série, vol. VII), ces textes vagues et quelquefois d'une authenticité douteuse n'autorisent aucune conclusion précise.

M. Wick, qui s'appuie aussi sur eux, mais qui n'ajoute rien à leur témoignage, si ce n'est que les Scandinaves avaient l'habitude de bâtir des tours en pierres semblables à celles de Newport, admet cependant leur validité et voit dans le vieux monument de Newport, non les restes d'un moulin, mais ceux d'un fort que Leif aurait construit, au lieu où il s'était établi, pour se défendre contre les Indiens.

Il semble donc que la principale raison qu'il y ait de prendre la Tour de Newport pour une construction Scandinave soit sa ressemblance avec d'autres constructions semblables que l'on sait avoir été faites par eux ailleurs. Il est vrai que cette tour ressemble aussi à un moulin anglais du XVIIe siècle, et un de nos savants archéologues, M. Camille Enlart, qui a fait cette constatation,

remarque qu'elle a une égale ressemblance avec une construction romaine, ce qui le dispense de conclure (*Le problème de la vieille Tour de Newport*, Revue de l'Art chrétien, 1910, p. 309).

Faut-il donc dire, avec M. de La Roncière, qui a exposé judicieusement la question des Voyages des Scandinaves en Amérique (*L'Énigme du Vinland*, *Annales de géographie*, 15 mai 1913), que le problème reste ouvert ? En ce qui concerne la véritable origine de la Tour, peut-être, pourvu qu'on n'attribue pas cette origine aux Scandinaves qui, les premiers, sans doute, atterrirent sur quelque point au Nord de l'Amérique, mais qui ne se sont certainement pas avancés jusqu'au Rhode Island.

Henry Vignaud.

Escuela internacional de Arqueologia y Etnologia americanas. — L'idée d'établir à México une École internationale d'Archéologie et d'Ethnologie américaines appartient au Dr Nicholas Murray Butler, président de l'Université de Columbia à New-York. Elle remonte à 1904. Les négociations poursuivies depuis cette époque n'aboutirent qu'en 1910. Ce fut, en effet, à l'occasion du XVIIe Congrès international des Américanistes, qu'un comité de savants élabora puis signa, le 14 septembre 1910, un projet de statuts de la nouvelle Institution. Cette commission comprenait le professeur Ezequiel A. Chávez représentant du Mexique, le professeur E. Seler représentant du gouvernement de Prusse, le professeur Louis Capitan représentant du Ministère de l'Instruction publique français, le professeur Franz Boas représentant de l'Université de Columbia, le professeur Roland B. Dixon représentant de l'Université Harvard, le professeur G. B. Gordon représentant de l'Université de Pensylvanie, M. Archer M. Huntington représentant de la Société hispanique américaine. Les divers gouvernements et institutions, que nous venons d'énumérer, ratifièrent la signature de leurs délégués peu de temps après [1], en sorte que les statuts purent être définitivement constitués, avec de légères rectifications du texte primitif, le 23 janvier 1911. Seule la ratification de la France ne vint pas, mais, par une déférence courtoise, la place de notre pays resta marquée et dans le rapport de la première année d'exercice de l'École publié en 1912 [2], partout où le nom de notre pays devait figurer, un blanc fut réservé.

L'École comptait alors comme membres fondateurs effectifs : le Mexique, la Prusse et les Universités Harvard, de Columbia et de Pensylvanie, et comme institution protectrice la Société hispanique américaine. Chacun de ces groupements devait désigner un représentant et la réunion de ces représentants

1. Université de Columbia : 7 novembre 1910; Société hispanique américaine : 26 novembre 1910; Université Harvard : 12 décembre 1910; Université de Pensylvanie : 14 décembre 1910; Gouvernement du Mexique : 19 décembre 1910; Gouvernement de Prusse : 6 janvier 1911.

2. *Escuela internacional de Arqueologia y Etnologia americanas.* Año escolar de 1910 á 1911. Informe del Presidente de la Junta directiva. México, 1912.

constituait le Comité directeur de l'École. Le Mexique s'engageait à mettre à la disposition de la nouvelle institution un local, à faciliter à son personnel toutes recherches scientifiques et garantissait une subvention annuelle de 6.000 pesos [1]. Les Institutions ou Gouvernements adhérents s'engageaient de leur côté à désigner des élèves pensionnés et, à tour de rôle et pour l'espace d'un an, un directeur. Le tour de service était le suivant :

1re année : le Gouvernement de Prusse;
2me année : l'Université de Columbia ;
3me année : le Gouvernement français (place réservée dans les conditions indiquées plus haut);
4me année : l'Université Harvard ;
5me année : l'Université de Pensylvanie;
6me année : le Gouvernement mexicain.

Les années suivantes étaient réservées pour les Institutions scientifiques qui, éventuellement, pouvaient demander à patroner l'Institution.

A l'heure actuelle, l'École de México compte donc trois années d'existence, et il est possible de constater dès maintenant le succès avec lequel elle a poursuivi le vaste programme scientifique que lui traça de main de maître le professeur Seler dans le discours prononcé lors de son inauguration.

Ce fut en effet le professeur Seler qui, comme délégué du Gouvernement de Prusse, assuma la lourde charge de la direction de l'école pendant la première année scolaire (1910-1911). Les élèves désignés furent le docteur Werner von Hörschelmann (Gouvernement prussien), Mlle Isabel Ramírez Castañeda (Université de Columbia et Mexique), M. Porfirio Aguirre et M. José Calvo (Mexique).

En dehors des cours professés du 29 janvier au 18 février, le savant américaniste allemand dirigea de nombreuses excursions d'étude à Teotihuacán, Atzcapotzalco, Tepoztlán, Amecameca et Xochicalco et fit, en compagnie de ses élèves, plusieurs voyages, l'un, du 22 février au 6 avril, aux ruines de Cempoala, à l'île de Sacrificios et à la Hacienda del Coco, un autre, un peu plus tard, aux ruines de Palenque où furent découvertes de belles peintures murales et enfin un troisième, du 26 avril au 16 juillet, aux ruines de Uxmal, Acanceh, Chichen-Itzá, Kabah, Labná, et à d'autres de grande importance situées dans les États du Yucatán et de Campeche.

Conformément aux statuts, les travaux de l'année scolaire 1911-1912 furent dirigés par le délégué de l'Université de Columbia, le professeur Franz Boas. Ainsi que nous avons déjà eu occasion de le signaler (cf. *Journal*, t. IX, 1912, p. 474), ils furent spécialement consacrés à l'étude de deux importants problèmes : les relations des divers idiomes mexicains entre eux et avec les langues septentrionales et la succession des civilisations dans la vallée de México. C'est ainsi que le professeur Boas étudia le dialecte de Pochutla (Sud de l'État de Oaxaca), M. Alden J. Mason (Université de Pensylvanie) la langue des Indiens de Teul et de la partie septentrionale de la vallée du rio de Bolaños

1. 15.000 francs.

État de Jalisco), Mr. W. H. Mechling (Société hispanique américaine) les relations du dialecte du rio Papaloápam et des autres dialectes mexicains, pendant que le Dr Werner (Gouvernement prussien) finissait ses travaux sur l'art décoratif de la vallée de México, que M. Manuel Gamio (Mexique) étudiait la succession des civilisations d'Atzcapotzalco et Melle Isabel Ramírez Castañeda (Mexique) le développement de l'art aztèque à Culhuacán[1].

Au cours de l'année scolaire 1912-1913, dont la direction devait, suivant les statuts, être confiée à un savant français, l'activité de l'École ne s'est pas ralentie. Ce fut le délégué du Gouvernement mexicain, le professeur Jorge Engerrand, qui présida à ses travaux; ses collaborateurs furent MM. A. Mason (Université de Pensylvanie), P. Radin [2], M. Gamio et Melle I. Ramírez Castañeda (Mexique). Comme l'année précédente, le programme comportait l'étude des successions de civilisations dans la vallée de México, mais, en plus, on devait entreprendre d'importantes recherches sur l'ethnologie, le folk-lore et la linguistique de l'État de Oaxaca et poursuivre un travail similaire chez les Tepecanos. Dans ce but, Melle I. Ramírez Castañeda a continué ses fouilles à Culhuacán et M. Gamio à Santa Lucia et à Atzcapotzalco, tandis que M. P. Radin recueillait de nombreux documents relatifs aux langues et au folk-lore des Indiens d'Oaxaca et des Huavis de Salina Cruz, et que M. Alden Mason donnait suite à ses études de même nature chez les Tepecanos du rio Bolaños (Jalisco). Enfin, M. Engerrand réalisait de son côté dans l'État de Colima un grand nombre de fouilles, dont le résultat fera l'objet d'un rapport spécial [3].

Cette revue rapide suffit pour donner une idée de l'activité que directeurs et élèves ont déployée et des résultats obtenus. Nous applaudissons de tout cœur à ce succès, qui ne pourra que se confirmer sous la haute direction de M. le Pr Tozzer, désigné par l'Université Harvard pour présider aux destinées de l'École en 1913-1914.

Ceci dit, il nous sera permis de regretter qu'aucun nom français n'ait figuré jusqu'ici parmi le personnel scientifique de l'École internationale de México. Pourquoi le Gouvernement français, qui figurait à la première heure parmi les protecteurs de la nouvelle institution, a-t-il négligé pendant trois années de lui apporter sa participation effective en désignant des élèves comme l'ont fait les autres États et Institutions intéressés ? Pourquoi n'a-t-il pas nommé, comme la demande lui en a été faite, un savant français comme directeur de l'École pour l'année 1912-1913 ? Nous ignorons les raisons de cette abstention, mais quelles qu'elles soient, nous ne pouvons que déplorer que la collaboration française à une belle œuvre scientifique, accomplie dans un pays auquel nous lie une tradition séculaire, se soit dérobée à l'invitation aussi formelle que courtoise qui lui

1. *Escuela internacional de Arqueología y Etnología americanas*. Año escolar de 1911 á 1912. Exposición de trabajos en la Sala de conferencias del Museo nacional de Arquelogía, Historia y Etnología, del 8 al 15 de abril de 1912. México, 1912.

2. J'ignore à quelle Institution nord-américaine appartient M. P. Radin.

3. *Boletín del Museo de Arqueología, Historia y Etnología*, t. II, México, 1913, p. 263-268.

avait été adressée. Pour nous, qui nous souvenons des belles pages que l'américanisme et notamment l'américanisme mexicain doit à la la science française, il est navrant de constater qu'à l'heure actuelle, dans la liste des Institutions ou États protecteurs de l'École de México, liste qui s'est augmentée de trois nouvelles adhésions [1], le nom de la France ne figure plus.

Nous ne pouvons croire que notre gouvernement ait renoncé à participer à cette œuvre pour des raisons d'ordre budgétaire. L'envoi d'un élève chaque année à México eût grevé notre budget de la somme de 5000 francs [2]. Quant à la désignation d'un directeur, elle n'eût entraîné aucun frais puisqu'il est entendu que le savant désigné continue à recevoir son traitement dans son pays d'origine et que ses dépenses supplémentaires lui sont remboursées sur le crédit de 15.000 francs alloué annuellement à l'École par le gouvernement mexicain.

La participation effective de la France nécessiterait donc en tout et pour tout l'inscription au budget de l'Instruction publique d'une somme de 5.000 francs. On peut donc dire que, de ce point de vue, aucune objection sérieuse ne peut surgir. Nous ignorons si des obstacles d'un autre ordre se sont opposés jusqu'ici à une adhésion formelle de notre pays, mais encore une fois, ces obstacles doivent disparaître. La France doit reprendre à l'École de México la place qui lui avait été réservée : elle se doit à elle-même, elle doit à son passé de collaborer d'une façon active à l'œuvre scientifique internationale à laquelle elle a été conviée.

P. Rivet.

La protection des Indiens au Brésil. — Le récit officiel des atrocités commises sur les Indiens du Putumayo par les chercheurs de caoutchouc [3], atrocités dont je recevais encore récemment confirmation d'un voyageur français, a soulevé une réprobation générale dans le monde civilisé contre les malfaiteurs, qui, sûrs de l'impunité, torturent et anéantissent les tribus indigènes du haut Amazone. L'émotion provoquée par ces révélations a été d'autant plus vive que d'aucuns ont pu penser que la méthode employée par les ignobles aventuriers du Putumayo était appliquée dans la plupart des régions amazoniennes productrices de caoutchouc. Il n'en est heureusement pas ainsi, et des documents que

1. Le Gouvernement bavarois, le Gouvernement saxon, le Gouvernement russe.

2. C'est exactement la somme allouée à ses élèves par le Gouvernement prussien. Elle est suffisante, l'École internationale prenant à sa charge les frais de voyage à l'intérieur et les frais de séjour pendant les travaux sur le terrain. Dans le cas où l'État ou l'Institution intéressé ne pourrait envoyer d'élève une année, le crédit est, après avis de l'Institution ou de l'État, affecté à un élève d'une autre nationalité par le directeur de l'École, mais l'État ou l'Institution peut, si l'accord ne s'établit pas, décider la forme et l'époque de l'emploi de ce crédit (Art. 9, § 3 et 4 des statuts).

3. *Correspondence respecting the treatment of british colonial subjects and native Indians employed in the collection of rubber in the Putumayo district, presented to both Houses of Parliament by Command of His Majesty.* Londres, juillet 1912.

je dois à la grande obligeance de M. Paul Serre, vice-consul de France à Bahia, montrent au contraire que le gouvernement brésilien, notamment, s'est préoccupé dans ces dernières années de protéger d'une façon aussi intelligente qu'efficace les tribus indiennes qui habitent son immense territoire.

Par décret en date du 20 juin 1910 [1], un *Serviço de protecção aos Indios e localisação de trabalhadores nacionaes*, rattaché au Ministère de l'Agriculture, de l'Industrie et du Commerce, a été créé, et la direction en a été confiée au lieutenant-colonel du génie Candido Mariano da Silva Rondon, d'origine indienne, parlant un grand nombre des idiomes amazoniens, et, à ce double titre, plus apte que quiconque à s'acquitter de sa noble tâche. Le service fut inauguré le 7 septembre, anniversaire de l'indépendance du Brésil, et, à cet occasion, un hommage public fut rendu à José Bonifacio, un des émancipateurs du Brésil, qui, dès 1823, défendit éloquemment la race indienne, et dans un opuscule, *Apontamentos para a civilisação dos Indios bravos do Imperio do Brazil*, et dans un projet déposé à l'Assemblée générale constituante et législative sur l'Esclavage, exposa, avec une clarté de vue et une intelligence admirables, les mesures utiles pour assurer la protection des indigènes d'une façon vraiment efficace. Dans ces écrits, on trouve des règles de conduite surprenantes, si l'on se reporte à l'époque où elles furent posées. On y lit par exemple qu'on ne doit jamais obliger les Indiens à abandonner leurs erreurs ou mauvaises coutumes, ou les contraindre à des travaux suivis et fatigants, mais qu'on doit s'efforcer de gagner leur affection et leur confiance en leur assurant tout d'abord le bien être physique et matériel. Dans un autre article de son projet, José Bonifacio demande qu'on interdise l'introduction et la vente de l'alcool dans les villages indiens, et, ailleurs, qu'on ne transplante jamais les indigènes dans des milieux différents de ceux où ils sont accoutumés de vivre [2]. Ce sont de ces principes toujours vrais que se sont inspirés les organisateurs du grand service brésilien.

La République a été divisée en 10 circonscriptions correspondant aux États suivants :

I. Amazone et Territoire de l'Acre ;
II. Pará ;
III. Maranhão ;
IV. Bahia et Minas Geraes ;
V. Espirito Santo ;
VI. São Paulo ;
VII. Paraná ;
VIII. Santa Catharina et Rio grande do Sul ;

1. Ce décret a été légèrement modifié par un décret en date du 15 décembre 1911.

2. *Ministerio da Agricultura, Industria e Commercio. Homenagem a José Bonifacio no 88° anniversario da independencia do Brasil. Inauguração do Serviço de protecção aos Indios e localisação de trabalhadores nacionaes. 7 de setembro de 1910* ; — Miranda (Manoel). *O programma de José Bonifacio (Pela redempção da raça indigena). Carta aberta a Ernesto Senna*. Rio de Janeiro, juin 1911.

IX. Goyáz ;
X. Matto Grosso.

A la tête de chacune de ces circonscriptions est placé un inspecteur, assisté d'aides au nombre de six pour l'Amazone et le Territoire de l'Acre, de deux pour le Pará, de deux pour l'État de Goyáz, et de deux pour le Matto Grosso.

Le but de ce service a été nettement défini : il ne s'agit pas de sauver des âmes, mais de civiliser l'Indien dans un but social et économique, de façon à pouvoir utiliser la grande force improductive jusqu'ici que représente la race indigène. Il ne s'agit nullement de dominer par les armes, de faire des prisonniers, de vaincre par la terreur, mais d'attirer l'Indien et de le protéger contre le soi-disant civilisé, de ne froisser en rien ses sentiments intimes, et, dans la mesure du possible, de le gouverner d'après les règles du droit coutumier de chaque tribu [1].

Comme on le suppose, un tel programme ne pouvait pas se réaliser sans difficulté et sans opposition des personnes intéressées à maintenir l'Indien dans sa situation inférieure, ou ayant de l'œuvre civilisatrice une conception différente. La trace de ces luttes se retrouve dans les divers documents qui me sont parvenus. Ici, ce sont les colons qui protestent ; là, ce sont les missionnaires qui résistent à la nouvelle orientation que le colonel Rondon essaie de donner à leurs efforts [2]. Les crédits affectés au nouveau service doivent même être énergiquement défendus devant le Corps législatif [3]. Bon gré, mal gré, toutefois, le programme s'accomplit et un volumineux rapport, où sont consignés les résultats obtenus pendant l'année 1911-1912, nous en apporte la preuve.

Des centres agricoles ont été créés à Alcantara (Maranhão), à Santo Antonio das Russas (Ceará), à Mossoró (Rio grande do Sul), à Agua Preta (Pernambuco), à Porto Real do Collegio (Alagôas), à S. José do Paraizo et à Arrasuahy (Minas Geraes). Deux villages indigènes ont été formés à S. Jeronymo (Matto Grosso) et à Itaporanga (São Paulo) (décrets du 30 août et du 14 septembre 1911). Des missions de reconnaissance ont été envoyées de divers côtés pour prendre contact avec l'indigène et se renseigner sur les possibilités de le civiliser. Enfin, partout, les abus commis par les Blancs, — et ils sont malheureusement nombreux, — ont été réprimés avec énergie.

Comme confirmation de l'action bienfaisante du service dirigé avec autant d'intelligence que d'activité par le colonel Rondon, nous ne pouvons mieux faire que de citer l'appréciation d'un voyageur qui a pu constater les heureux

1. *Exposição apresentada ao Sr. Dr. Pedro de Toledo, Ministro da Agricultura, Industria e Commercio pelo Engenheiro José Bezerra Cavalcanti, director interino do Serviço de Protecção aos Indios e Localização de trabalhadores nacionaes.* Rio de de Janeiro, novembre 1911.

2. *Serviço de Protecção aos Indios e Localisação de trabalhadores nacionaes. Officio nº 644, pelo Coronel Candido M. S. Rondon.* Rio de Janeiro, 1er novembre 1912.

3. *Discurso pronunciado na sessão de 11 Novembro de 1911 na Camara dos Deputados pelo Dr. José Bonifacio de Andrada e Silva em defeza do Serviço de protecção aos Indios e Localização de trabalhadores nacionaes.* Rio de Janeiro, novembre 1911.

effets de son action chez les Uti-Krag du Rio Doce [1] : « Sous l'égide d'un chef admirable, le colonel Rondon, qui est un véritable Indien et dont dépend un état-major composé, en majorité, de personnes de capacités remarquables, ce service a obtenu, dans nombre de cas, un succès surprenant, grâce à la profonde connaissance des coutumes et de la psychologie indigènes. Il a pu mettre un terme, dans une grande partie du Brésil, aux tueries irraisonnées d'Indiens, qui souvent étaient provoquées par les procédés de commerçants sans scrupules. De cette façon, il a conquis la confiance des Indiens et a fait cesser toutes sortes de représailles de leur part. On réunit généralement ceux-ci dans de grands campements, sans les obliger à un séjour prolongé, sans les enfermer dans des écoles comme le font les missionnaires, sans leur imposer un travail forcé. Autant que possible, on sépare nettement les zones des Indiens du reste du territoire ; l'introduction de l'alcool est absolument prohibée.... Ce service a évité ou du moins notablement retardé la destruction des Indiens. »

Le service brésilien n'a pas d'ailleurs borné là son action. Il s'est préoccupé de régler la situation juridique de l'Indien, et, dans ce but, un projet de loi, rédigé par le sous-directeur Manoel da Costa Miranda et l'inspecteur Alipio Bandeira, a été transmis par le Président de la République, Hermes R. da Fonseca, au Congrès national, le 18 septembre 1912 [2]. L'exposé des motifs de ce projet est un résumé complet de la question indienne depuis l'époque de la découverte. Le projet lui-même est tout imprégné des idées généreuses qui ont présidé à la création et au fonctionnement du service de protection lui-même. Le Titre I fixe la situation juridique de l'Indien et son premier article édicte : « Sont reconnus citoyens brésiliens en vertu de l'art. 69, n° 1, de la Constitution, et émancipés de la tutelle orphanologique en vigueur, tous les Indiens nés sur le territoire national, quel que soit le degré de civilisation où ils se trouvent. » L'art. 2 répartit les Indiens en quatre catégories : *a*) les Indiens nomades ; *b*) les Indiens fixés en *ranchos* ; *c*) les Indiens appartenant à de véritables villages indigènes ; *d*) les Indiens appartenant à des centres agricoles ou vivant en contact avec des civilisés ; et, avec juste raison, des dispositions particulières sont prévues à l'égard de chacune de ces catégories pour toutes les dispositions de la loi. Le Titre II traite de la question des terres à donner aux Indiens ; le Titre III fixe les règles pour établir l'état civil de l'indigène ; le Titre IV les dispositions de droit pénal pour les crimes commis par et contre les Indiens. On y voit que les crimes commis par les civilisés contre les indigènes seront

1. Knoche (Walter). *Algunas indicaciones sobre los Uti-Krag del Rio Doce (Espiritu-Santo)* (*Revista chilena de historia y geografía*, t. V, 1913, p. 231-232).

2. *Memorial ácerca da situação do indio perante a legislação antiga e moderna, con um projecto de lei, definindo a verdadeira e necessaria situação juridica do indigena brazileiro, apresentado ao illustre tenente coronel Candido Marianno da Silva Rondon, director geral do Serviço de Protecção aos Indios e Localização de trabalhadores nacionaes, por Manoel da Costa Miranda, sub-director da 2a sub-directoria do mesmo serviço e Alipio Bandiera, inspector do mesmo serviço no Estado do Amazonas* (*Diario official. Estados Unidos do Brazil.* 26 septembre 1912, p. 12678-12688).

toujours considérés comme des crimes commis par des supérieurs envers des inférieurs, c'est-à-dire que les peines encourues seront aggravées de ce fait. Le Titre V enfin est consacré au droit de possession de l'indigène.

Nous ignorons si ce projet de loi a été voté ou s'il est encore à l'étude. Dans ce cas, il est à souhaiter qu'il soit rapidement adopté dans ses grandes lignes.

Telle est rapidement résumée l'œuvre accomplie au Brésil dans le cours de ces dernières années par le Service de protection des Indiens. Elle fait le plus grand honneur au gouvernement qui a décrété l'établissement de cette institution, comme aux hommes qui ont assumé la lourde tâche de la diriger, et je suis très reconnaissant envers M. Paul Serre de m'avoir fourni les documents qui m'ont permis de rendre un hommage mérité au colonel Rondon et à ses collaborateurs.

P. Rivet.

Société des Amis du Musée d'Ethnographie. — Dans la *Revue de Paris*, M. Mauss vient de publier un long article, très documenté, sur l'ethnographie en France et à l'étranger. Malgré quelques lacunes et quelques petites erreurs inévitables, l'étude de M. Mauss est pleine d'enseignements, et c'est avec juste raison que l'auteur pousse le cri d'alarme. Il faut bien reconnaître que si le tableau qu'il nous trace est un peu poussé au noir, la plupart de ses critiques sont parfaitement fondées.

Presque toutes les nations civilisées s'efforcent, en effet, de réunir, pendant qu'il en est encore temps, des collections précieuses pour l'anthropologiste, le sociologue, l'historien, le philosophe et même pour l'industriel, l'artiste et le commerçant ; elles s'imposent des sacrifices pour créer des Musées ou enrichir ceux déjà existant. Chez nous, les pouvoirs publics semblent dédaigner l'ethnographie et n'encouragent ni les chercheurs ni les savants qui cultivent cette branche si intéressante de l'anthropologie.

Ce ne sont pas, cependant, les bonnes volontés qui font défaut dans notre pays. En 1880, lors de la fondation du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, le Dr Hamy avait pu y rassembler 6.000 pièces environ ; aujourd'hui, la collection compte plus de 80.000 objets provenant, pour la presque totalité, de généreux donateurs. Nos administrateurs et nos officiers coloniaux, nos explorateurs, nos commerçants ont rivalisé de zèle pour enrichir notre Musée national. Sans eux, sans quelques mécènes dont les libéralités ont permis d'acquérir des séries précieuses, nos collections seraient restées dans le marasme, car, jusqu'à ces dernières années, une somme de 250 francs a figuré au budget du Musée pour « achat de collections et étiquettes » ; actuellement le crédit affecté à cet article, n'est encore que de 500 francs.

Tous les autres articles du budget du Musée d'Ethnographie du Trocadéro sont dotés avec une parcimonie aussi dérisoire. La première année, le Parlement avait alloué à notre établissement un crédit de 24.500 francs qui a été porté bientôt à 25.000 francs ; il est, depuis peu, de 27.500 francs. Et, avec une somme aussi insignifiante, il faut faire face au traitement de deux conser-

vateurs, d'un inspecteur, d'un gardien-chef, de quatre gardiens, entretenir et meubler les locaux, accroître et conserver les collections, en payer le transport, vêtir les gardiens, subvenir aux dépenses occasionnées par le chauffage, le blanchissage, les frais de bureau et de bibliothèque, etc., etc. On croit vraiment rêver en présence d'une telle situation, quand on songe que le Musée d'Ethnographie de Berlin, qui dispose d'un crédit annuel de 165.000 marks, se considère comme peu favorisé et réclame de nouvelles dotations, qu'il obtiendra sans doute très prochainement.

Au point de vue des locaux, notre Musée national est aussi mal traité. Nous ne parlerons pas de la mauvaise disposition, de l'éclairage défectueux des salles d'un palais qui n'avait pas été construit en vue d'y exposer des collections. Avec un peu de bon vouloir, il serait possible, d'ailleurs, de remédier en partie à ces défectuosités. Mais ce qui est lamentable, c'est l'insuffisance même de ces locaux. A l'origine, quand les collections ne comprenaient que 6.000 objets, il était certes facile de les exposer avec ordre, de les classer d'une façon méthodique. Bientôt, il fallut les entasser, de manière à en faire tenir le plus grand nombre dans chaque vitrine, et le classement en devint à peu près impossible. Le jour vint où l'on dut renoncer à exposer dans les galeries de nouvelles pièces, qu'on se trouva dans la nécessité d'empiler dans des magasins peu accessibles.

En présence de l'accroissement rapide des collections, il eût semblé logique qu'on cherchât à augmenter progressivement l'emplacement affecté au Musée, comme on l'avait prévu à l'origine. Ce fut le contraire qui se produisit. Certains services s'emparèrent de locaux affectés à l'ethnographie par l'arrêté ministériel du 24 novembre 1879, et la belle galerie circulaire, fort bien éclairée, dans laquelle avaient été installées les collections asiatiques dut être évacuée en 1890. On n'avait pas pu, en effet, trouver les fonds nécessaires pour vitrer les larges baies qui livraient passage non seulement à la lumière, mais à la pluie et au vent. Les objets, non préservés des intempéries, se détérioraient, et il fut décidé qu'ils seraient confiés au Musée Guimet. Un grand nombre d'entre eux n'intéressant en aucune façon cet établissement, d'un caractère spécial, on les expédia en province, de sorte qu'à l'heure actuelle, il n'existe pas, à proprement parler, de collections d'Asie à Paris.

Malgré tout son dévouement, le fondateur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, le regretté Dr Hamy, ne parvint pas à sortir de cette situation lamentable. Son ingéniosité lui permit, durant des années, de parer aux besoins les plus urgents avec les modestes ressources mises à sa disposition. Ne trouvant pas l'appui sur lequel il se croyait en droit de compter, il se retira, découragé, en 1907, cédant la place à son collaborateur, le Dr Verneau.

Celui-ci n'a guère été plus soutenu jusqu'ici que son prédécesseur, et il s'est constamment heurté à cette force d'inertie que ne peuvent vaincre les meilleures volontés, quand il n'a pas rencontré une opposition systématique et sans doute intéressée. Il a pu, toutefois, organiser la salle d'Océanie et l'ouvrir au public, rentrer en possession de quelques locaux qu'il a aménagés le plus économiquement possible pour y classer les nombreux objets, souvent très pré-

cieux, qui ne trouvent pas place dans les galeries, débrouiller les séries entassées sans ordre dans les magasins et faire entrer une quantité de pièces restées en souffrance. Il s'épuise en démarches pour obtenir la restitution de la galerie circulaire et la construction d'une autre galerie dans les combles afin d'y pouvoir installer méthodiquement les merveilleuses collections rapportées de l'Équateur par le Dr Rivet, de la Bolivie par MM. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange, d'Afrique par une foule d'administrateurs, d'officiers et d'explorateurs. Tout récemment, il a enfin obtenu des Beaux-Arts la promesse formelle que des travaux allaient être incessamment entrepris dans les combles, pour lui permettre d'exposer une partie des pièces emmagasinées, d'entreprendre le classement de celles qui sont actuellement entassés dans les salles ouvertes au public, et de commencer ensuite la rédaction d'un catalogue raisonné, dont le besoin se fait tant sentir pour les savants et les simples curieux.

Mais pour mener cette tâche à bonne fin, pour réaliser le projet de réorganisation qu'il a élaboré et qui a reçu l'approbation de plusieurs ministres de l'Instruction publique, pour assurer l'avenir de notre Musée national, il ne lui suffit pas du bon vouloir et de la foi qui l'a soutenu jusqu'ici ; il est nécessaire qu'il trouve les appuis qui lui ont fait défaut. Dans ce but, il a eu l'idée de créer, à l'instar du Muséum, du Louvre et d'autres établissements similaires, une société des Amis du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Déjà il a recueilli l'adhésion de ministres, d'anciens ministres, de parlementaires, d'amateurs, et bientôt la société sera définitivement constituée ; nous ne saurions trop engager nos lecteurs à lui envoyer leur adhésion [1]. C'est un bien faible sacrifice que nous leur demandons, car la cotisation annuelle sera très minime et ne dépassera pas 10 francs. Ce que l'initiateur de l'idée attend de leur concours, c'est une petite aide matérielle et un grand appui moral. Il espère que, soutenu par tous ceux qui s'intéressent à l'ethnographie, il arrivera à vaincre les résistances et à obtenir les subsides qui permettront, à lui et à ses successeurs, de mettre en valeur les immenses richesses que nous possédons et de faire de notre Musée national un établissement digne de notre pays. Tous les Américanistes connaissent l'importance des collections américaines du Trocadéro qui sont exposées dans la galerie et dans les vestibules ; le jour où il sera possible d'y intercaler celles auxquelles il est fait allusion et d'autres également intéressantes, notamment la série céramique de Nazca rapportée par le capitaine Berthon, elles pourront rivaliser avec les plus belles de l'étranger.

H. V.

Caribes ou Caraïbes? — Dans le compte rendu qu'il a donné de l'excellent Manuel d'archéologie américaine de H. Beuchat (*Revue anthropologique*, t. XXIII, 1913, p. 324-325), M. Weisgerber se demande pourquoi l'auteur appelle *Caribes* les Indiens que l'on a coutume d'appeler *Caraïbes*. Beaucoup

1. Les adhésions doivent être adressées au professeur R. Verneau, conservateur du Musée d'Ethnographie, au Palais du Trocadéro.

d'auteurs emploient en effet ces deux dénominations indifféremment. Il nous semble, toutefois, qu'elles ne sont pas tout à fait synonymes. Le terme de *Caribe* désigne depuis Gilii une famille linguistique qui a ses représentants depuis les Antilles, au nord, jusqu'aux confins de la Bolivie et du Brésil (Indiens Palmellas), au sud, depuis les Guyanes, à l'est, jusqu'au pied de la Cordillère des Andes (Indiens Patagones), à l'ouest. C'est le terme constamment employé par les Américanistes les plus compétents : Ludewig, Brinton, von den Steinen, L. Adam, etc...; il correspond à une unité linguistique. Quant au mot *Caraïbes*, il devrait être réservé à la tribu de la famille *Caribe* qui occupait autrefois les Antilles et dont le P. Raymond Breton nous a fait connaître la langue au milieu du XVIIe siècle.

Cette distinction n'a aucune valeur étymologique car il est certain que *Caribe* et *Caraïbe* dérivent de la même origine (*Karaiba*, *Kariba* en Tupi-Guarani désigne l'homme blanc), mais elle semble avoir été consacrée par l'usage et elle est commode.

P. R.

L'Anthropologie au Congrès de Cleveland. — L'assemblée annuelle de l'*American Anthropological Association* s'est réunie à Cleveland, du 30 décembre 1912 au 2 janvier 1913. En l'absence du Président, M. Fewkes, les séances furent successivement dirigées par MM. Dorsey, Wissler et Mac Curdy.

Nombre des communications faites à ce Congrès touchent à l'Américanisme : *M. Wissler* montre la nécessité d'une méthode générale pour étudier l'ethnologie des Indiens (*Ceremonial schemes of certain Plains Indian tribes*). — *M. Lowie* (*Notes on Eastern Sioux Dances*) compare les danses des Santee, des Wahpeton et des Sisseton, qui se ressemblent sur beaucoup de points et notamment trouvent leur origine dans des visions. — Sous le titre de *Plate armor in America, a sinological contribution to an American problem*, *M. Berthold Laufer* montre que les armures en plaques communes à l'Asie nord-orientale et au nord-ouest de l'Amérique et qu'on a cru longtemps importées du Japon, existaient au contraire en Amérique avant qu'elles aient été connues dans ce pays. Le Japon, par ailleurs, n'a jamais exercé la moindre influence sur la culture américaine. — *M. H. Winchell* (*Man and the glacial period in Kansas*) étudie l'homme préhistorique dans cette province américaine et la distribution des ossements dans les différentes couches du sol. — *M. A. F. Chamberlain* (*The Carayan, Caririan, Chavantean, and Guetoan linguistic stocks of South America*) montre que ces idiomes dont les trois premiers sont parlés sur les territoires du Brésil sont fort peu connus, et donne sur leur répartition et sur leurs caractéristiques d'intéressants renseignements. Le même auteur signale ensuite à l'attention du Congrès et commente le travail du professeur *E. Teza* : *Saggi inediti di Lingue Americane*, qui dit-il, doit son existence aux documents linguistiques de Mezzofanti. — La communication de *M. H. Newell Wardle*, sur les *Tsantsa*, paraîtra dans les *Proceedings of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*.

Enfin de nombreux savants américains annoncèrent au Congrès la prochaine publication, dans différentes revues, d'intéressants mémoires de linguistique (E. Sapir, C. M. Barbeau), de sociologie (C. M. Barbeau, Ch. Hill-Tout), d'ethnographie (A. Skinner, W. E. Farabee), d'archéologie (A. Skinner), etc.

Dr P.

L'œuvre anthropologique du « Geological survey » du Canada. — On doit signaler les résultats qui viennent d'être obtenus par M. *C. M. Barbeau* dont les recherches linguistiques et ethnographiques sur les Wyandot ont été couronnées de succès et feront l'objet d'une série de monographies, de même que les travaux sur l'ethnographie de six tribus d'Iroquois, menés à bien par M. *F. W. Waugh*. L'ethnographie des Malecite a été étudiée, au cours de 1912 et dans l'hiver de 1912-1913 par M. *W. H. Mechling*.

Indépendamment de ces investigations, M. *P. Radin* a recueilli d'importants matériaux ethnographiques chez les Ojibway du lac Ontario. M. *J. A. Teit* conduisit des recherches analogues chez les Tahlta de la rivière Stikine, tandis que M. *F. H. S. Knowles* étudiait, au point de vue anthropométrique, les Iroquois de l'Ontario et découvrait de nombreux squelettes. M. *W. J. Wintemberg* et M. *W. B. Nickerson* poursuivaient, à la même époque, leurs enquêtes archéologiques dans l'Ottawa et le Manitoba, enquêtes dont un résumé sera bientôt publié (*American Anthropologist*, 1913).

Dr P.

La Société hispanique de New-York. — La *Hispanic Society of America*, fondée à New York en 1904 par M. Archer M. Huntington, auquel Madame Huntington, qui est une lettrée distinguée, et plusieurs amis se sont associés, a pris rapidement un grand développement dont doivent se réjouir tous ceux qu'intéressent la culture hispanique et celle du groupe latin dont elle n'est qu'une des plus importantes manifestations.

Fondée pour faciliter l'étude des langues, de la littérature, de l'histoire, de la géographie et de tout ce qui peut faire connaître l'Espagne et le Portugal, ainsi que les contrées de l'Amérique latine, la Société s'est créé, dans un des beaux quartiers de New York, un centre matériel et intellectuel où, dans un immeuble superbe construit *ad hoc*, expressément pour elle, elle a accumulé des richesses bibliographiques et artistiques considérables. Sa bibliothèque qui compte déjà plus de 50.000 volumes s'accroit rapidement, grâce aux libéralités de M. Huntington, est accessible aux travailleurs qui y trouvent un ensemble unique d'ouvrages espagnols, portugais, catalans, basques et autres, relatifs aux pays de langues hispaniques. Le Musée, qui est ouvert au public, comprend des tableaux de maitres de l'École espagnole, des ustensiles anciens en argent, en bronze et en fer, des sculptures en bois, des objets d'ornement ou d'utilité, des diplômes, des médailles, un grand nombre d'incunables, tous d'ori-

gine espagnole, et bien d'autres objets des plus intéressants, tels que des dessins, des dentelles, des autographes ainsi qu'une belle collection de portulans et de cartes anciennes.

La Société patronne des conférences sur des questions qui sont de son ressort ; elle publie des ouvrages spéciaux, parmi lesquels une suite de cartes anciennes inédites, indispensables pour l'histoire des découvertes géographiques et une excellente revue, la *Revue hispanique,* qui se publie à Paris et qui a pour directeur un homme dont la compétence en pareille matière est exceptionnelle, M. Foulché-Delbosc. Enfin, elle donne annuellement deux médailles d'honneur aux auteurs de travaux littéraires ou d'art qui ont fixé son attention, médailles, dont la dernière, nous sommes heureux de le dire, a été attribuée au Président de notre Société pour ses études sur la découverte de l'Amérique. Ajoutons qu'elle se propose de publier un fac-similé des éditions originales de la lettre de Colomb, annonçant sa découverte, avec une étude critique de M. Vignaud sur cet important et rare document.

Le président de la Société hispanique américaine est son fondateur, M. Archer M. Huntington auquel on doit une remarquable étude sur le poème du Cid ainsi que la reproduction en fac-similé d'ouvrages anciens espagnols et portugais inaccessibles aux travailleurs, et dont le dévouement à l'œuvre qu'il a entreprise est éclairée par une connaissance approfondie de la littérature hispanique. Le secrétaire de la Société est M. Edward L. Stevenson, un maître en ce qui concerne la géographie ancienne de l'Amérique, auteur d'ouvrages sur cette matière d'une grande valeur. La Société hispanique américaine a toutes nos sympathies et mérite celles de tous ceux qui s'intéressent aux études qu'elle a pour objet de favoriser. Son influence sur le développement de ces études, qui s'est déjà fait très heureusement sentir, sera prépondérante dans quelques années et, avec bien d'autres, nous nous en félicitons.

P. R.

L'Ecole d'archéologie américaine. — L'École d'archéologie américaine, fondée en 1907 à Santa Fé, au Nouveau Mexique, n'a pas cessé, depuis cette époque, de contribuer, pour une large part, au développement de l'américanisme. Son exercice d'été pour 1913 vient de prendre fin, et a surtout été fait de démonstrations pratiques. Dans ce but, des familles indiennes, installées au voisinage de l'Institut d'archéologie, ont montré aux assistants la technique de leurs différentes industries : tissage, vannerie, poterie, etc. De plus, comme la ville de Santa-Fé jouit d'une situation exceptionnelle au point de vue archéologique, qu'elle est desservie par de nombreux chemins de fer, des séries d'excursions ont pu être organisées vers les points les plus intéressants : à El Rito de Los Frijoles, à Quarai, ainsi qu'aux nombreux Pueblos voisins. Au cours de ces excursions, des conférences ont été faites sur la vie matérielle et intellectuelle des Indiens de la vallée du Rio-Grande. L'École d'archéologie américaine, dotée d'un matériel d'investigations scientifiques des plus perfectionnés, est dirigée par M. Edgar L. Hewett, et autour de lui se groupent, comme professeurs, un grand nombre

de savants américains, tous bien connus pour l'étendue et la valeur de leurs recherches.

Dr P.

Une collection esquimaude à Christiania. — Cette collection a été rassemblée par le capitaine Roald Amundsen, de 1903 à 1907, alors qu'il déterminait le pôle magnétique. A part deux traîneaux qui proviennent de chez les Eskimo de l'est, tous les objets exposés ont été recueillis dans la tribu Netchilli (Eskimo du centre), chez qui Amundsen passa deux hivers. On remarque entre autres choses des vêtements d'hommes, de femmes et d'enfants, des vases et des lampes, des Kayaks, etc.

Dans un de ses livres, *The Nothwest Passage*, l'explorateur décrit l'emploi de ces divers objets. (*American Anthropologist*).

Dr P.

Les grands voyages des Eskimo. — M. *W. H. Babcok* (*American Anthropologist*, vol. XV, 1913, pp. 138-141), en se basant sur les historiens et les voyageurs anciens qu'il cite, pense que l'on peut supposer que les Eskimo qui détruisirent les colonies norwégiennes du Groenland étaient venus du Labrador. Cette hypothèse s'accorde avec ce que l'on sait de l'ethnographie de ces populations ; et, d'un autre côté, les Eskimo ont toujours été considérés par les Indiens du continent comme des guerriers redoutables et de hardis voyageurs.

Dr P.

Métis de Nègres et d'Indiens. — M. Albert N. Gilberston présente, dans l'*American Anthropologist* (vol. XV, 1913, pp. 363-364) des photographies de métis de Nègres et d'Indiens Ute. Chez ces individus, les caractères négroïdes l'emportent ; cependant la couleur plus claire de la peau, la nature des cheveux, témoignent de la présence du sang indien.

Dr P.

La conservation des monuments archéologiques mexicains. — Dans un article publié dans *Memorias y Revista de la Sociedad cientifica « Antonio Alzate »* (t. XXX, 1911, p. 481-485), M. Jean Galindo y Villa jette un cri d'alarme. Actuellement, les antiques ruines mexicaines sont confiées à la garde de deux sous-inspecteurs et conservateurs dont l'un réside dans le Chiapas, l'autre au Yucatan, et à 28 gardiens-concierges placés à Chicheu, Ixmal, Labnah, Chamecktun, Kabah, Kihuic, Kichmonc, Dzulá, Zayi, Chaboray, Tzitzo, Palenque, Casas grandes, La Guernada, Mitla (palais), Mitla (vallée), Papantla, Quiotepec, Monte Alban, Xoxo, Teotihuacan, Cempoala, Maltrata, Xochicalco,

Tepozteco, Huexotla, Chalchihuites, Isla de Sacrificios. Il est évident que ce personnel est tout à fait insuffisant ponr assurer la préservation des précieuses ruines qui lui sont confiées. L'auteur propose une réorganisation complète du service de l'Inspection des monuments archéologiques qui serait rattachée à la Direction du Musée national. Le Mexique serait divisé en zones à la tête de chacune desquelles serait placé un architecte sous les ordres duquel travailleraient des topographes et des dessinateurs empruntés à l'armée. L'idée paraît bonne, mais malheureusement il ne semble pas que, pour l'instant du moins, les conditions politiques du pays soient favorables à la réalisation d'une œuvre de paix de cette nature.

P. R.

Noms géographiques de l'État de Tabasco. — Dans le tome XXIX, 1909 (p. 69-169) de *Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate »*, Marcos E. Becerra donne la liste des noms géographiques de l'État de Tabasco avec leur étymologie probable. Sur 285 noms ainsi étudiés, il relève 143 noms mexicains originaux ou légèrement altérés, 18 noms espagnols dérivés de la langue mexicaine, 76 noms mayas originaux ou légèrement altérés, 5 noms espagnols dérivés du maya, 20 noms tsoques originaux ou légèrement altérés, un nom espagnol dérivé du tsoque, 12 noms provenant d'autres langues diverses et enfin 10 noms d'étymologie douteuse.

P. R.

Les noms de Palenque. — *El Palenque* a porté dans l'ancien temps des noms fort divers : *Tenango*, *Otulún*, *Nachán*, *Teotercal*, *Tentacras*. Suivant Marcos E. Becerra (*Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate »*, t. XXX, 1911, p. 475-480), le terme *El Palenque* est d'origine espagnole et désigne une « fortification de bois et de pieux ». L'interprétation de Chavero qui fait venir le mot de *Palemke*, nom indigène signifiant « la maison des prêtres » est, par suite, à rejeter, de même que la dérivation du tzendal *Japalenque*, « celui-là est-il le père ? » proposée par Vicente Pineda.

Tenango en langue mexicaine signifie « endroit fortifié ». *Otulum* a la même signification en maya (de *otot*, maison, *tulum*, fortification). Les trois appellations, espagnole, maya et mexicaine ont donc exactement le même sens.

Nachán est d'origine tsendal et paraît devoir être traduit « maison du serpent » (*na*, maison, *chan*, serpent).

Quant aux noms *Teotercal* ou *Tentacras*, donnés par T. Maler comme d'anciens noms désignant El Palenque, l'auteur n'en donne pas l'étymologie.

P. R.

Mexico-Tenochtitlan. — Dans un article très documenté [1], le distingué direc-

1 *Boletin del Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia*, t. II, México, 1913, p. 167-173.

teur du Musée national d'archéologie, d'histoire et d'ethnologie de México recherche l'étymologie de ces deux noms que porta la capitale de l'empire aztèque.

Tenochtitlan vient du nom du prêtre *Tenoch* qui fonda la ville.

México, ou *Mecico*, dérive de *Mexitli* ou *Mecitli*, nom d'un héros déifié, affecté de la désinence *co*, et signifie exactement « *en (donde está) Mecitli ó Mexitli* » autrement dit « là où est Mecitli, là où est son temple ».

P. R.

La Malinchi. — Quand H. Cortès fit la paix avec les caciques de Tabasco, ceux-ci lui firent, entre autres cadeaux, présent de vingt femmes qu'il répartit entre ses capitaines. L'une d'elles, qui avait reçu au baptême le nom de Doña Marina échut à Alonso Hernandez Puertocarrero. Fille d'un cacique du village de Painala, cette femme avait été donnée par son père à des Indiens de Tabasco.

Quand Puertocarrero s'en fut en Espagne, Doña Marina vécut avec Cortès dont elle eut un fils, puis se maria avec Juan Xaramillo. Elle aida puissamment le conquistador pour soumettre le Mexique à la domination espagnole et la légende raconte que pendant trois siècles, en punition de sa trahison, son âme en peine dut errer dans la cité conquise, par les nuits sombres, lançant de longs gémissements. Le nom de la triste héroïne s'est perpétué sous la forme altérée *Malinchi* que Cecilio A. Robelo, à qui nous empruntons ces détails [1], interprète de la façon suivante : Comme les Indiens ne percevaient pas la lettre *r*, ils ont converti *Marina* en *Malina*, et comme ils estimaient beaucoup cette femme, ils ajoutèrent à son nom la particule *tzin* qui exprime l'amour, l'affection et le respect, d'où *Malintzin*, mot qui, à son tour, se transforma en *Malinchi*.

Le surnom que les indigènes donnaient à Cortès *Malintzine* signifie « le possesseur de *Malintzin* ».

P. R.

La langue espagnole de l'État de Chiapas. — Nous avons déjà eu occasion de signaler maintes fois les profondes modifications qu'a subies la langue espagnole dans les diverses régions américaines, à l'occasion de travaux consacrés à cette question (cf. *Journal*, t. VIII, p. 337 ; t. IX, p. 473).

M. Ramon Mena, dans *Memorias y Revista de la Sociedad científica « Antonio Alzate »* (t. XXIX, 1909, p. 21-27), en donne un nouvel exemple à propos de l'espagnol parlé dans l'État de Chiapas.

Ici les déformations de sens, les néologismes sont tels qu'on se trouve en présence d'un véritable dialecte. Il faut citer tout d'abord les mots empruntés aux

1. *Boletin del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología*, t. II, 1913, p. 259-262.

langues indiennes, par exemple le mot « *coche* » pour désigner le porc, le mot « *chucho* » pour désigner le chien. Les mots espagnols sont parfois altérés dans leur prononciation sans changer de sens : on dit *cajué* pour *café*, *fuez* pour *juez*; parfois la différence ne réside que dans l'accentuation : *ojála* pour *ojalá*, *principio* pour *principio*. Certaines contractions sont très curieuses : *nagás* équivaut à *no hagáis*, *susté* à *es usted*, *tengusté* à *tenga usted*. Les mutations de sens sont très nombreuses : *flojo* signifie *cobarde*, *ruin* signifie *flaco*, *candela* signifie *vela*, *casero* signifie *huesped*. Il me semble toutefois qu'un certain nombre de ces transformations ne sont pas spéciales à l'espagnol du Chiapas. L'expression affirmative *como no* est générale dans une grande partie de l'Amérique du Sud. En Équateur, *donde* s'emploie au lieu de *en casa de*, *flojo* au lieu de *cobarde*, de même qu'on prononce souvent *ojála* pour *ojalá*. L'auteur nous rapporte que le gouverneur de l'État de Chiapas a fait publier un décret prohibant l'usage des mots et des phrases employés dans un sens erroné. Avec lui, nous doutons fort du succès de cette mesure dont, à vrai dire, l'utilité nous échappe.

P. R.

Manuscrits relatifs à l'Histoire du Mexique. — Dans les *Anales del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología* (t. IV, 1913, p. 489-504), le Pr Alberto M. Carreño donne la liste des manuscrits relatifs à l'histoire du Mexique qui se trouvent dans la nouvelle bibliothèque publique de New York. Il y a là des documents parfois très importants qu'il serait désirable de voir publier. De toutes façons, M. Carreño a rendu un réel service en en signalant l'existence aux Américanistes.

Ph. M.

Un manuscrit nahuatl du XVIe siècle. — Dans le *Boletín del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnología* (t. II, 1912, p. 17-18), P. González présente en quelques mots un manuscrit du xvie siècle dont la première page est reproduite en fac-similé et qui contient des sermons en langue nahuatl. Il pourrait être intéressant de transcrire et de publier ce document.

P. R.

Les Indiens Colimas. — Les Indiens Colimas, qui habitent le sud de la Colombie et ont été classés par Brinton dans le groupe Paniquita (famille linguistique chibcha) à côté des Canapeis, des Manipos, des Musos, des Nauras, des Paezes, des Panches, des Paniquitas, des Pantagoros et des Pijaos, sont très imparfaitement connus. Aussi faut-il savoir grand gré à la Direction du Musée national de México d'avoir publié une intéressante relation écrite en 1581 par Juan Suarez de Cepeda, conservée aux Archives des Indes de Séville [1].

1. *Anales del Museo nacional de Arqueología, Historia y Etnografía*, t. IV, México, 1913, p. 505-529.

Cette relation est du type de celles que le regretté Jimenez de la Espada a réunies dans ses fameuses *Relaciones geográficas de Indias*, que les chercheurs consultent toujours avec fruit. Elle est même plus détaillée que la plupart de celles-ci, et on y trouvera, écrits dans un style naïf, un grand nombre de renseignements intéressants relatifs aux coutumes, aux superstitions et aux légendes de cette tribu indienne. L'auteur confirme le rapprochement admis par Brinton entre la langue des Colimas et celle des Musos ; par contre, il déclare que ces deux idiomes n'ont rien de commun avec celui des Panches. Malheureusement, il ne donne au cours de son récit que fort peu de mots indigènes, et ce sont là des éléments évidemment insuffisants pour déterminer la place linguistique de cette peuplade.

P. R.

Relación de las fábulas y ritos de los Ingas. — La « *Revista chilena de Historia y Geografía* » (t. V, 1913, p. 117-190) publie le texte espagnol de la célèbre relation de Christoval de Molina, qui n'était connue que par la traduction faite par Cl. Markham pour la collection Hakluyt. C'est une bonne fortune pour les Américanistes, car les volumes de la célèbre collection anglaise sont d'une excessive rareté. L'impression a été faite d'après une copie prise par Cl. Gay et conservée aux archives de la Bibliothèque nationale de Santiago. Dans une préface très documentée (p. 112-116), Tomás Thayer Ojeda a esquissé la biographie du célèbre prêtre, compagnon et ami d'Almagro qu'il accompagna au Chili, auteur de la *Conquista y población del Perú*, défenseur des Indiens, qui, après avoir passé près d'un demi-siècle en Amérique, mourut dans la pauvreté à Santiago, à la fin de 1578.

P. R.

Publications de la Mission géodésique française de l'Équateur. — L'an dernier (cf. *Journal*, t. IX, p. 458), nous avons signalé et rapidement analysé les fascicules parus de la Mission géodésique française de l'Équateur. Dans notre dernier numéro, nous avons rendu compte de l'important travail sur « l'Ethnographie ancienne de l'Équateur » rédigé par MM. Verneau et Rivet, qui venait s'ajouter à la série déjà publiée (cf. *Journal*, t. X, p. 237). Notre bibliothèque vient encore de s'enrichir de deux nouveaux fascicules consacrés l'un et l'autre à l'étude des collections d'histoire naturelle réunies par le Dr Rivet. Le fascicule 4 du tome 9 (qui complète ce tome) est signé du Dr Ferdinand Pax, privat docent de zoologie et custos du Musée zoologique à l'Université de Breslau. Il contient la description des *Actinies de la côte du Pérou*. Le fascicule 1 du tome 10 est essentiellement entomologique. Nous nous contenterons de donner la liste des différents mémoires qui s'y trouvent réunis : *Hyménoptères. Mutillides, avec une note sur le genre Konowiella*, par Ernest André ; — *Hyménoptères. Scoliides, Chrysidides, Vespides, Euménides*, par R. du Buysson ; — *Hyménoptères. Tenthrédinides, Pompilides, Crabronides, Apides*, par Embrick Strand ;

— *Hyménoptères. Formicides*, par le Dr Santschi ; — *Orthoptères. Gryllidae*, par L. Chopard ; — *Orthoptères. Tetriginae*, par J. L. Hancock ; — *Orthoptères. Blattides, Mantides et Phasmides*, par Robert Shelford ; — *Orthoptères. Dermaptères*, par le Dr Alfredo Borelli ; — *Névroptères*, par le R. P. Longin Navás ; — *Araignées*, par Lucien Berland.

Dr P.

XIXe Congrès international des Américanistes. — Conformément à la décision prise à Londres par le XVIIIe Congrès international des Américanistes, le XIXe Congrès aura lieu en Amérique en 1914 en deux sessions, la première à Washington et la seconde à La Paz (Bolivie). La session de Washington, organisée sous les auspices des institutions suivantes : *The Smithsonian Institution*, *The catholic University of America*, *The anthropological Society of Washington* et *The Washington Society of the archaeological Institute of America*, se tiendra du lundi 5 octobre au samedi 10 octobre 1914, dans les nouveaux bâtiments de l'*United States national Museum*, où toutes facilités seront données aux participants pour exposer des collections et illustrer leurs communications de projections. Au cours de la session, une excursion aura lieu à Piney Branch (District de Columbia), où existe une très intéressante carrière aborigène et un curieux atelier. A la suite du Congrès, deux autres excursions seront organisées, l'une dans l'Ohio pour examiner les anciens mounds, l'autre dans le Nouveau-Mexique pour visiter les anciens Pueblos et Cliff-dewllings et les Indiens Pueblos modernes. Les membres désireux de faire des communications sont priés d'en envoyer le titre le plus tôt possible au secrétaire du Congrès, M. A. Hrdlička. La cotisation est fixée à 5 dollars pour les membres actifs, à 2 dollars 50 cents pour les membres associés. Les premiers seuls ont le droit de voter et reçoivent les publications du Congrès. Le montant des souscriptions doit être envoyé par mandat-poste international. Les adhésions sont reçues par le Dr A. Hrdlička, United States national Museum, Washington, D. C.

P. R.

Congrès international d'Ethnologie et d'Ethnographie. — L'ethnologie et l'ethnographie n'avaient pas jusqu'ici leurs congrès spéciaux internationaux. Grâce à l'initiative d'un Comité de savants de Neuchâtel, ville qui a déjà eu l'honneur d'organiser le premier Congrès d'Archéologie préhistorique il y a déjà plus de cinquante ans, cette regrettable lacune va être comblée. Ce comité, appuyé par les autorités cantonales et communales et sûr de l'adhésion d'un grand nombre de personnalités scientifiques, propose la réunion du nouveau Congrès pour le 1er juin 1914. La réunion durera jusqu'au 5 juin. Les journées des 6 et 7 juin seront consacrées à une visite de l'Exposition nationale de Berne.

Le programme des travaux du Congrès est très vaste ; aussi a-t-on créé provisoirement un certain nombre de sections, dont voici la liste :

1. Ethnographie générale ; méthodes de l'ethnologie et de l'ethnographie ; histoire de l'ethnographie.
2. Ethnographie psychologique; ethnopsychologie des religions ; méthode psycho-analytique d'interprétation des mythes et légendes ; esthétique comparative,
3. Ethnographie sociologique ; les formes primitives de l'économie politique, du droit de la famille, de l'État; ethnographie et colonisation; races et milieux; anthropogéographie.
4. Ethnographie technologique ; races et civilisations ; débuts de l'art et des diverses techniques; métiers et industries.
5. Ethnologie et ethnographie préhistoriques et protohistoriques ; la question des métaux.
6. Ethnologie et ethnographie antiques : Égypte, Assyro-Babylonie, Perse, Asie Mineure, Grèce, Empire romain.
7. Ethnologie, ethnographie et folklore de l'Europe.
8. Ethnologie, ethnographie et folklore de l'Asie et de l'Océanie.
9. Ethnologie, ethnographie et folklore de l'Afrique.
10. Ethnologie, ethnographie et folklore de l'Amérique.
11. Enseignement des sciences de l'homme ; organisation et développement des musées ethnographiques.

Le succès de ce nouveau Congrès est certain. Il répond à une nécessité évidente. Le prix de la cotisation très minime est fixé à 10 francs. Les adhésions sont reçues par M. G. Jéquier, président du Comité général d'organisation, 23, faubourg de l'Hôpital, Neuchâtel et les souscriptions par M. P. Châtelain, directeur de la Banque cantonale neuchâteloise.

P. R.

Mission du Musée de l'Université de Philadelphie dans la vallée de l'Amazone. — Cette mission, dirigée par M. W. Curtis Farabee, a quitté Philadelphie au mois de mars. Elle se proposait d'explorer les affluents septentrionaux de l'Amazone qui prennent leur source sur les confins du Brésil et des Guyanes. Les territoires qu'ils parcourent sont occupés par des populations de souche caribe qui sont encore presque inconnues. Enfin, après avoir exploré le Rio Negro et ses affluents, le Rio Branco et le Uaupès, M. Farabee tentera de pénétrer dans les territoires non encore parcourus où vivent les Indiens du Rio Madeira, du Rio Tapajoz et du Rio Purus. Cette mission, dont le but est surtout d'enrichir les collections ethnographiques de l'Université de Philadelphie, sera rendue possible grâce à un steamer qui remontera les divers affluents de l'Amazone et dont le commandant se livrera à des recherches hydrographiques (*Bulletin of the American Geographical Society*, 1913).

Dr P.

Recherches du Dr P. Duséns dans l'État de Paraná. — A la fin de 1912, le

Dr P. Duséns est revenu d'un long voyage en Amérique du sud, commencé en juillet 1908. Ses recherches ont surtout porté sur l'État de Paraná, et en partie sur l'État de Santa Catharina. Le voyageur s'est spécialement occupé de géographie botanique et d'études de biologie botanique, en particulier de la pollinisation. Il a fait également des recherches géologiques et paléontologiques. En outre, il a eu l'occasion de fouiller plusieurs *sambaquis*. Les études ethnographiques sont demeurées incomplètes. Depuis plusieurs années, les Indiens qui habitaient le pays exploré ont émigré vers le Matto grosso. Le Dr Duséns a enfin levé la carte d'une partie des territoires traversés (*Ymer*, fasc. 2, 1913).

P. R.

Voyage du Professeur K. Th. Preuss en Colombie. — Le 19 septembre, le Professeur K. Th. Preuss est parti de Hambourg à destination de Barranquilla. Le savant ethnographe, dont nos lecteurs connaissent les belles recherches dans le Nayarit (cf. *Journal*, t. X, p. 257), a l'intention, après avoir visité Bogotá, d'aller étudier les monuments célèbres de San Agustín, puis de faire une exploration systématique et complète de l'État de Tolima. Avec juste raison, il estime que des recherches très poussées en un point défini sont plus productives que des recherches hâtives portant sur un vaste territoire. Ce sont là les grandes lignes de son projet, mais il est évident que ce programme peut se trouver modifier suivant les circonstances et que l'explorateur se réserve d'orienter ses études dans le sens qui lui paraîtra le plus utile, lorsqu'il sera rendu dans le pays même. Son voyage durera un an et demi environ et a pu être réalisé grâce à la libéralité de Mr le duc de Loubat.

P. R.

Nouvelles du Dr Reinburg. — Le Dr P. Reinburg nous écrit, en date du 18 juin, de Canelos où il a été arrêté par un accident heureusement sans gravité, que son voyage se poursuit régulièrement suivant le programme fixé. La remontée du Villano a été particulièrement pénible en raison des nombreux rapides. Dans une seule journée, le voyageur n'a pas dû en traverser moins de 25 ou 30. Les tribus záparos sont extrêmement clairsemées dans toute la région parcourue ; c'est ainsi que de l'embouchure du Curaray à celle du Villano, on ne rencontre que 5 à 6 *puestos* comprenant en tout et pour tout 200 habitants. Dans beaucoup de ces *puestos*, on ne parle que le Kičua. Le Dr Reinburg a noté soigneusement sur une carte l'emplacement de ces petits villages et noté la langue qui y est en usage. Il a pu recueillir 450 mots ou phrases záparos, et a trouvé de grandes différences avec les vocabulaires recueillis par Orton et Osculati. D'un point à un autre, des changements de prononciation très sensibles sont à noter. En cours de route, le Dr Reinburg a pu faire quelques mensurations et réunir une intéressante collection ethnographique. Après avoir continué ses recherches à Canelos où il avait déjà recueilli les premiers élé-

ments d'un vocabulaire Jívaro et Andoa, il pensait pouvoir être à Quito vers le 10 juillet.

Nous savons par ailleurs qu'il est arrivé en bon port dans cette ville.

P. R.

Expédition du Professeur Bowman dans les Andes centrales. — La Société de Géographie de New-York a confié récemment au professeur I. Bowman une nouvelle mission. On connaît les résultats des dernières explorations du savant américain (cf. *Journal*, t. VIII, 1911, p. 318; t. IX, p. 393). Le but de ce nouveau voyage, qui a duré d'avril à octobre 1913, a été de compléter certains documents recueillis en 1907; les résultats seront publiés dans un volume intitulé : « Les Andes centrales. » M. Bowman s'est proposé d'étudier l'anthropogéographie, l'ethnographie, et leurs relations avec la topographie et le climat des régions traversées.

Partie de Southampton pour Buenos-Aires à la fin d'avril, la mission a exploré le lac Titicaca et son bassin et descendu la rivière Desaguadero aussi loin que possible vers le lac Poopo; elle est parvenue, le 10 juillet, à Antofagasta (Chili), d'où le savant américain a fait connaître à la Société de Géographie américaine les premiers résultats de son voyage. Sur le versant ouest de la Cordillière, il a rencontré des Indiens qui ont conservé, presque pures, les mœurs des anciens Inca : ce sont des pasteurs semi-nomades, dont l'existence entière se passe à la suite de leurs troupeaux. Dans la Cordillière Domeyko, l'expédition a découvert un « pucará », ou ancienne forteresse indienne abandonnée : elle contenait un autel orné d'une figure en argent reproduisant les traits d'une femme, une reproduction en or d'un lama, et une statuette de pierre représentant un homme. Sur les parois d'une « quebrada », on a relevé des pétroglyphes reproduisant des chinchillas. Enfin, M. Bowman constata l'existence d'un « apacheta », devant lequel les Indiens offrent des feuilles de coca et font brûler des espèces de cierges.

Dr P.

L'achèvement du Peabody Museum. — Depuis 1859, malgré des agrandissements successifs, le plan général de l'immense Musée américain n'avait pu encore être réalisé. Cependant l'accroissement continuel des collections rendait indispensable la réalisation des projets du prof. Agassiz, et l'achèvement de l'édifice.

Le 28 mai 1913, au milieu d'une nombreuse assistance, le Dr Ch. Peabody, remplaçant le prof. F. W. Putnam souffrant, rappela l'histoire scientifique du Musée, et les différentes cérémonies qui, successivement, eurent lieu lors de l'érection de chaque nouveau groupe de bâtiments. Renouvelant alors le geste qui précéda la pose de la première pierre de l'édifice, chaque assistant enleva une plaque de gazon à l'endroit où doit bientôt s'élever la dernière aile du Musée. Seule, la plaque que devait, le premier, arracher le prof. Putnam, fut respectée, et, rétabli, le savant put, quelques jours après, consacrer l'achè-

vement du Musée à la fondation duquel il avait, cinquante-quatre ans auparavant, assisté (*The Harvard Graduates Magazine*, vol. 22. 1913).

Dr P.

Inauguration à Quito d'un monument commémoratif des missions géodésiques françaises. — Grâce à l'initiative de notre collègue, le Dr P. Reinburg, un comité franco-équatorien s'était constitué en vue de réunir les fonds nécessaires à l'érection à Quito d'un monument commémoratif des deux missions géodésiques françaises qui, au XVIIIe siècle et au XXe siècle, furent chargées de la mesure d'un arc de méridien dans la République de l'Équateur. Ce monument, sobre et harmonieux, œuvre du sculpteur français Loiseau-Rousseau, a été inauguré, le 10 août 1913, anniversaire de l'indépendance équatorienne, en présence du général Leonidas Plaza, président de la République et des personnages officiels. Il se compose d'une stèle quadrangulaire, surmontée d'un condor supportant sur ses ailes éployées le globe céleste, contre laquelle s'appuie une gracieuse allégorie de l'Histoire inscrivant dans la pierre les noms des savants français et espagnols qui participèrent aux opérations géodésiques. Sur les faces de la stèle sont également sculptées les armes de France et d'Espagne et le coq gaulois. Nous félicitons cordialement le Dr Reinburg et le comité franco-équatorien d'avoir perpétué par ce beau monument le souvenir de deux mémorables expéditions scientifiques organisées par la France.

Dr P.

Le professeur Seler. — Cet éminent Américaniste étant venu passer une quinzaine de jours à Paris pour étudier quelques-uns des beaux manuscrits mexicains que possède la Bibliothèque nationale, notre Société a voulu lui souhaiter la bienvenue en le conviant à un déjeuner intime auquel tous ceux de nos membres qui n'étaient point absents à ce moment ont tenu à assister.

Par l'organe de leur Président, les Américanistes de Paris ont rendu hommage au grand savoir de celui que ses travaux ont mis au premier rang de ceux qui cherchent à déchiffrer l'énigme des civilisations mortes du Nouveau Monde et lui ont dit combien ils se félicitaient de pouvoir lui exprimer de vive voix les sentiments de haute estime qu'ils professent pour l'homme qui a rendu tant de services à leur science.

L'éminent professeur de Berlin a répondu en termes émus qu'il était heureux d'être l'objet d'une manifestation aussi flatteuse de la part d'hommes qui tiennent une place enviable parmi ceux qui, comme lui, se sont voués à l'Américanisme, et qu'il quitterait Paris en emportant un souvenir inoubliable de la matinée qu'il passait avec ses savants collègues et amis de la Société des Américanistes.

M. Seler est reparti le lendemain pour Berlin où il a repris son cours sur les antiquités américaines qui lui a valu une si grande renommée et que suivent avec ardeur des élèves dont il fera des maîtres.

H. V.

Hommage au professeur Hamy. — La Société des Américanistes apprendra avec plaisir qu'un portrait au lavis de son regretté président et fondateur, le professeur Hamy, a été exécuté par le dessinateur du Musée national d'archéologie, d'histoire et d'ethnologie de México, M. Saldaña, pour être placé dans le département d'anthropologie de cet établissement scientifique.

P. R.

Appel aux Mexicanistes. — Notre collègue, M. Callegari, nous adresse la lettre suivante que nous nous empressons de porter à la connaissance des membres de notre Société, certain qu'ils se feront un plaisir de répondre à l'appel du savant ethnologue italien :

Monsieur,

Ayant l'idée de publier sous peu une monographie richement illustrée d'art ancien mexicain (Nahoa, Aztèque, Maya, etc.), j'ose adresser à votre exquise bienveillance, Monsieur, la prière de bien vouloir me céder, ou seulement prêter, quelques-unes des gravures ou photographies de monuments, de temples, de tombeaux, de statues, de bas-reliefs, de poterie, de motifs artistiques ou d'architecture, de décor ou d'ornement, de peintures murales, de mosaïques, d'étoffes, de codes, etc., avec un mot descriptif, en me donnant la permission de les reproduire, bien entendu avec l'engagement de ma part d'en citer la source.

Ce matériel, diligemment choisi, enrichira la susdite monographie, qui est destinée à illustrer les productions les plus intéressantes et caractéristiques de l'art d'une grande civilisation, laquelle, après avoir rayonné, dans le Nouveau Monde, pendant plusieurs siècles, a été, pour la plus grande partie, ensevelie dans le mystère, ne venant au jour que depuis seulement quelques dizaines d'années, par les études d'excellents savants et de mécènes généreux, qui consacrèrent tous leurs soins patients à sa résurrection.

Veuillez accepter, Monsieur, mes remerciements distingués.

Très dévoué,

Padova, Prato della Valle, 3. Dr G. V. Callegari,

Membre de la *Société des Américanistes de Paris.*

Museo nacional de Arqueologia, Historia y Etnologia de México. Par décret en date du 13 avril 1913, notre savant collègue M. Genaro García a été nommé directeur du Musée national d'archéologie, d'histoire et d'ethnologie en remplacement de M. Cecilio A. Robelo. Nous apprenons également que la garde et la conservation des monuments archéologiques viennent d'être confiés au même établissement, conformément au vote émis par M. Galindo y Villa, dans l'article que nous analysons d'autre part (cf. *Journal*, p. 697).

P. R.

Le prix Angrand. — Le prix quinquennal, fondé en 1887 par M. Angrand

pour récompenser le meilleur travail relatif à l'Américanisme ancien, a été attribué, cette année, au secrétaire-adjoint de notre Société, M. le docteur Paul Rivet, pour le bel ouvrage sur l'*Ethnographie ancienne de l'Équateur* qu'il a écrit, avec le concours de M. le Docteur Verneau, qui a bien voulu s'effacer devant son collègue, auquel revient la plus grande partie du travail.

Le choix de la Commission désignée pour attribuer le prix était délicat à faire, car parmi les ouvrages soumis au concours il y avait, outre celui présenté par le docteur Rivet, un autre livre qui pouvait répondre aux conditions fixées par M. Angrand pour mériter le prix, c'était le *Manuel d'archéologie américaine* de notre collègue M. Beuchat, ouvrage qui témoigne d'une vaste érudition et qui, à tous les égards, est un livre remarquable.

La Commission, composée d'hommes dont la compétence en matière d'Américanisme est notoire, a jugé comme elle devait le faire. Estimant, avec raison, que le travail de M. Beuchat, si méritant et si utile qu'il soit, était un travail de seconde main fait avec des matériaux fournis par ceux qui les ont découverts et expliqués, elle a attribué le prix à la quasi-unanimité à l'*Ethnographie ancienne de l'Équateur* qui témoigne de recherches personnelles considérables, et qui est riche en renseignements scientifiques recueillis sur place, au prix d'un labeur infatigable, et éclairé par une critique infaillible.

Ainsi que nous l'avons déjà annoncé (cf. *Journal*, t X, p. 317), l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui n'avait pas l'embarras du choix, a pu reconnaître, comme il le fallait, le mérite du *Manuel* de M. Beuchat, en lui attribuant le prix fondé par notre Président d'honneur, M. le duc de Loubat. La Société est heureuse de voir des juges d'une si haute compétence couronner les travaux de deux de ses membres les plus sympathiques auxquels elle adresse ses sincères félicitations.

H. Vignaud.

Université de Washington. — Le Bureau de publication de l'Université de Washington annonce la fondation d'une revue trimestrielle : *Washington University Studies*. Cette publication se subdivise en deux parties : la première est consacrée aux sciences pures et appliquées, la seconde à la philologie, la philosophie, la psychologie et l'histoire.

Le comité de rédaction est ainsi constitué : MM. Otto Heller, G. Oscar James, A. Suss Langsdorf, G. Thomas Moore, Al. Abbott Young, Win. Holt Chanery.

La revue publiera tout d'abord des mémoires des membres de l'Université de Washington, mais acceptera des collaborations étrangères. La correspondance doit être adressée au Professeur Otto Heller, Washington University.

Dr P.

Académie des Sciences naturelles de Philadelphie. L'Académie des sciences naturelles de Philadelphie vient de publier, à l'occasion de la célébration

de son centenaire, la table complète de tous les travaux parus dans le *Journal* et les *Proceedings* depuis leur fondation en 1817 jusqu'à 1910. Ce volume de 1.433 pages comprend une table par noms d'auteurs et une table alphabétique.

En raison des frais considérables que cet ouvrage a entrainés, l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie regrette de ne pouvoir l'offrir gracieusement au public, et le met en vente chez l'éditeur au prix de 3.50 dollars.

Dr P.

Nouvelles de l'expédition de M. Stefánsson. — Le « Journal » du 10 décembre 1913 publie la dépêche suivante relative à l'expédition Stefánsson, dont fait partie, comme nous l'avons annoncé (cf. *Journal*, t. X, p. 314), notre collègue et ami, H. Beuchat.

Ottava, 9 décembre. — On a reçu aujourd'hui un message du chef de l'expédition Stefánsson, expédié du cap Barrow (Alaska) le 31 octobre et retransmis de la ville de Circle le 5 décembre, et qui fait craindre pour le sort de nombreux membres de cette expédition polaire.

Ce message annonce que le navire *Karluck*, qui transportait les membres de l'expédition, se trouvait, à la date du 12 août, par 147° de longitude ouest, à 15 milles de la côte.

Serré de près par les glaces flottantes, le navire fut pris dans une banquise le 17 août et partit à la dérive avec elle.

Le 10 septembre, la banquise s'arrêtait, et le 20, comme on croyait le navire amarré pour l'hiver et qu'il était nécessaire de se procurer de la viande fraîche, plusieurs membres de l'expédition, le docteur Janiess, M. Mac Connel, M. Wilkins et trois Esquimaux quittèrent le bord pour chasser. Le vent du Nord-Ouest soufflait en tempête ; il neigeait et le brouillard était épais.

Quand, le 24 septembre, la tempête prit fin, les chasseurs voulurent regagner le bord, mais la banquise était partie et le *Karluck* avec elle.

Le chef de l'expédition ajoute :

« Il est possible que le navire ait réussi à se dégager et se soit dirigé vers l'Est ; mais il est plus probable qu'il est resté emprisonné dans les glaces et qu'il a été entraîné par elles dans la direction de l'Ouest.

« Nous avons suivi la côte occidentale jusqu'au cap Barrow ; mais on n'y avait pas aperçu le *Karluck*.

« Les goélettes *Alaska* et *Sachs* et les membres de l'expédition du Sud sont en sécurité au cap Collison.

« La goélette *Belrédère*, avec une cargaison de marchandises et de provisions, passe l'hiver près de la frontière internationale.

« Je projette une exploration parmi les glaces du méridien 145 au delta de Mackenzie. J'en fais le tracé et je prends des sondages.

« Le *Karluck* a à son bord vingt-cinq personnes, comprenant l'anthropologiste français Beuchat, MM. Mac-Kai, Namen, Mac Kinley, Murray et Mallock, les membres de l'équipage et cinq Esquimaux. »

A examiner avec calme les faits tels que nous les fait connaître la dépêche

d'Ottawa, il ne semble pas que le *Karluck* et son vaillant équipage soit en danger réel, et nous espérons pouvoir bientôt tranquilliser nos lecteurs sur leur sort.

P. R.

Sommaires de « France-Amérique » (Articles de fonds).

Janvier 1913. Émile Boutroux : La pensée américaine et la pensée française ; — Maurice Lewandowski : Les chemins de fer en Amérique. IX. République Argentine ; — Angel Marvaud : Brésil et Portugal : un projet d'accord luso-brésilien ; — S. G. : En l'honneur de l'Amérique latine ; La politique française dans l'Amérique latine ; Les États-Unis et la France.

Février 1913. Impressions de voyage au Brésil : discours de Paul Adam et de Georges Dumas ; — Louis Gillet : L'architecture aux États-Unis et l'influence française ; — Maurice Lewandowski : Les chemins de fer en Amérique. IX. République Argentine (*fin*) ; — François Lefort : Les finances du Brésil ; — Une fête de l'Amérique latine.

Mars 1913. Gabriel Hanotaux : Le comité France-Amérique aux États-Unis et au Canada : les premiers résultats ; — États-Unis et Canada : Discours de MM. David Jayne Hill, Émile Boutroux, Herrick et Barthou ; — Louis Gillet : L'architecture aux États-Unis et l'influence française (*suite*) ; — Henri Froidevaux : La ville de Montévideo ; — Impressions de voyage au Brésil (*fin*) : discours de MM. Bouvard, Olyntho de Magalhaes, Paul Doumer et de Ribes-Christofle ; — G. Subercaseaux : Lettre du Chili : la réforme monétaire de 1912 ; — Alex. d'Einbrodt : Le développement de l'île de Cuba.

Avril 1913. Gabriel Hanotaux : Pourquoi le Comité France-Amérique a été fondé : le devoir de la France ; — XXX. Les missions militaires françaises en Amérique ; — Paul W. Bartlett : La sculpture aux États-Unis et la France ; — Aug. Isaac : Les relations des ports et des centres commerciaux de France avec l'Amérique. VI. Lyon ; — Alex. d'Einbrodt : Les chemins de fer en Amérique. X. L'île de Cuba ; — François Lefort : Les finances des États du Brésil ; — Louis Gillet : L'architecture aux États-Unis et l'influence française (*suite*) ; — Lieut.-col. Clément : La mission militaire au Pérou ; — Alvarez de Toledo : Les Sociétés anonymes et la République Argentine ; — Paul Walle : La France au Chili ; — Henri Froidevaux : La ville de Montévideo (*suite*).

Mai 1913. En l'honneur des Universités Harvard et Columbia : Discours de M. René Doumic : Les Français des États-Unis ; — Lazare Weiller : J. Pierpont Morgan ; — Aug. Isaac : Les relations des ports et des centres commerciaux de France avec l'Amérique. VI. Lyon (*fin*) ; — Louis Gillet : L'architecture aux États-Unis et l'influence française (*fin*) ; — Alex. d'Einbrodt : Les chemins de fer en Amérique. X. L'île de Cuba (*suite*) ; — Paul Walle : La France au Chili (*suite*) ; — Henri Froidevaux : L'évolution de la République orientale de l'Uruguay : La ville de Montévideo (*fin*) ; — S. G. : L'activité du Comité France-Amérique de 1910 à 1913 ; — Édouard Montpetit : « La France vivante ».

Juin 1913. Robert Bacon : J. Pierpont Morgan ; — En l'honneur des Univer-

sités Harvard et Columbia : Discours de MM. E. Bergson, Liard et Heurteau : — François Lefort : La situation au Mexique : entretien avec M. Miguel Diaz Lombardo; — Wm. Morton Fullerton : L'avenir des relations entre la France et les États-Unis et le canal de Panama; — S. G. : En l'honneur de S. E. Don Ramos Ezequiel Mexia, ministre des Travaux publics de la République Argentine; — J. Décamp : La révision douanière aux États-Unis et l'avenir des rapports commerciaux franco-américains; — Lieut. de vaiss. Guette : Une conférence sur le Pérou.

Juillet 1913. En l'honneur de l'ambassade argentine : Discours de MM. G. Hanotaux, S. E. M. Lainez, Pierre Baudin, S. E. M. Larreta et Pichon; — Alex. d'Einbrodt : Les chemins de fer en Amérique. X. L'île de Cuba (*fin*); — Colonel Clément : La mission militaire au Pérou; — S. G. : Les États-Unis et la France; — Paul Walle : La France au Chili (*fin*); — Pierre Jaudon : Les États-Unis d'Amérique, d'après le livre de M. d'Estournelles de Constant.

Août 1913. G. Hanotaux : L'exposition d'art français de São Paulo; — Hourticq : L'organisation de l'exposition de São Paulo; — En l'honneur de l'amiral Peary : Discours du général Brugère, de MM. Louis Barthou, Myron T. Herrick, Charles Rabot, amiral Peary; — Henri Froidevaux : Les chemins de fer en Amérique. XI. Uruguay; — Honoré Paulin : Le canal de Panama et l'avenir de nos établissements des Antilles et de l'Océanie; — Ernest de Montgolfier : Les relations des grands centres industriels et commerciaux de la France avec le Nouveau Monde. VII. Le Havre; — R. Alvarez de Toledo : Les Sociétés anonymes dans la République Argentine (*fin*).

Septembre 1913. James H. Hyde : Les relations historiques des États-Unis et de la France; — Ernest de Montgolfier : Les relations des grands centres industriels et commerciaux de la France avec le Nouveau-Monde. VII. Le Havre (*fin*); — En l'honneur du Président Lowell : Discours de MM. Henri Roujon, Thierry, Président Lowell, Gabriel Hanotaux; — Henri Froidevaux : Les chemins de fer en Amérique. XI. Uruguay (*fin*); XII. Paraguay; — Jacques Barth : Les œuvres américaines de Paris. III. Universitaires et artistes nord-américains à Paris; — Jean Tessayre : Le panaméricanisme juridique et l'assemblée de Rio de Janeiro; — Angel Marvaud : L'Amérique latine et l'Espagne.

Octobre 1913. La crise agraire argentine. I. Les données du problème, par Julio Lopez Mañan. II. Étude d'ensemble, par Georges Lafond; — Georges Scelle : L'intervention et le contrôle financier des États-Unis dans les Républiques centre-américaines. I. Le contrôle financier à Saint-Domingue; — Colonel Clément : La mission militaire au Pérou. L'avenir militaire du Pérou; — Édouard Gérardin : L'union panaméricaine; — Paul A. Serre : Sur les « Campos » de l'Uruguay; — Angel Marvaud : L'Amérique latine et l'Espagne *fin* : — XXX. Une mission de l'ambassadeur Robert Bacon dans l'Amérique du Sud.

Novembre 1913. Louis Hourticq : L'art français au Brésil : l'exposition du Comité France-Amérique à São-Paulo; — Désiré Pector : Les chemins de fer en Amérique. XIII. Les cinq républiques de l'Amérique centrale et l'État de Panama; — Nemours Auguste : Haïti et la France; — Georges Chabaud

L'exposition de San Francisco et les intérêts français ; — X. L'inauguration de l'exposition d'art français à São Paulo : — Gabriel Hanotaux : A M. et Mme Andrew Carnegie.

P. R.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME X.

NOUVELLE SÉRIE.

MÉMOIRES.

Pages

Beuchat (H.). L'écriture maya 59, 427

Chamberlain (Alexander F.). Nomenclature and Distribution of the principal Tribes and Sub-Tribes of the Arawakan linguistic stock of South-America. 473

Créqui-Montfort (G. de) et Rivet (P.). Linguistique bolivienne. La famille linguistique Čapakura 119

— Linguistique bolivienne. Les affinités des dialectes Otukè 369

— Linguistique bolivienne. La langue Saraveka 497

Hestermann (Ferd.). Zur Transkriptionsfrage des Yagan (Feuerland) 25

Hoyos Sainz (Luis de). Crânes fuégiens et araucans du Musée anthropologique de Madrid 181

Peccorini (Atilio). Algunos datos sobre arqueología de la República del Salvador 173

Rickards (Constantin George). Notes on the « Codex Rickards » (pl. I-III) 47

Rivet (P.). Cf. Créqui-Montfort (G. de) .....

Sapir (Edward). Southern Paiute and Nahuatl ; a study in Uto-Aztekan 379

Uhle (Max). Die Ruinen von Moche (pl. IV-VI) 95

— Zur Chronologie der alten Culturen von Ica (pl. X, XI) 341

Valette. Note sur la teinture de tissus pré-colombiens du Bas-Pérou 43

Verneau (R.). Une nouvelle collection archéologique du Mexique (pl. VII-IX). 321

Vignaud (H.). La question de l'antiquité de l'Homme américain 15

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Séance du 5 novembre 1912 195

— 3 décembre 1912 198

— 7 janvier 1913 200

— 24 janvier 1913 202

— 11 février 1913 (assemblée générale) 202

— 4 mars 1913 541

— 1er avril 1913 542

— 6 mai 1913 544

— 3 juin 1913 547

Statuts de la Société des Américanistes de Paris 1

Règlement de la Société des Américanistes de Paris 4

Liste des membres de la Société des Américanistes de Paris, au 1er janvier 1913. 8

NÉCROLOGIE.

M. González de la Rosa (Henry Vignaud)..... 205
Jules Mancini (Henry Vignaud)..... 208
Francisco Adolfo Fonck (P. Rivet)..... 208
W.-J. McGee (Dr Poutrin)..... 209
Robert Fletcher (Dr Poutrin)..... 210
Jean Chaffanjon (R. Verneau)..... 549

BULLETIN CRITIQUE.

ANTHROPOLOGIE.

Boas (Franz). *Veränderungen der Körperform der Nachkommen von Einwanderern in Amerika* (Ch. A. Martin)..... 557
Bruch (Carlos). *Apuntes sobre antropometría de cuatro naturales del Noroeste argentino* (P. Rivet)..... 560
Carreño (Alberto M.). *La trepanación entre nuestros aborígenes* (P. R.)..... 558
Dieck (W). Cf. Luschan (F. von).
Dillenius (Juliane A.). *La verdadera forma del cráneo calchaqui deformado* (P. R.)..... 214
— *Craniometría comparativa de los antiguos habitantes de La Isla y del Pukará de Tilcara (Provincia de Jujuy)* (P. R.)..... 560
Engerrand (Jorge). *Un caso de cruzamiento entre un Chino y una Yucateca de origen indígena* (P. R.)..... 559
Hrdlička (Aleš). *An ancient sepulchre at San Juan Teotihuacan, with antropological notes on the Teotihuacan people* (Dr Poutrin)..... 212
—. *Remains in eastern Asia of the race that peopled America* (Dr P.)..... 556
Latcham (Ricardo E.). *Antropología chilena* (P. Rivet)..... 216
—. *Los elementos indígenas de la raza chilena* (P. R.)..... 217
Lorena (Antonio). *Algunos materiales para la antropología del Cuzco* (P. R.)... 213
Luschan (F. von) et Dieck (W.). *Über einen alt-peruanischen Schädel mit angewöhnlicher Hufung von Hemmungsbildungen* (Ch. A. Martin)..... 212
Mochi (Aldobrandino). *Crani e scheletri di indigeni del Chaco* (P. Rivet)..... 214
Puccioni (Nello). *Cranii araucani e patagoni* (Dr Poutrin)..... 215
Sera (J. L). *L'altezza del cranio in America. Induzione antropologiche ed antropogeografiche* (P. Rivet)..... 553
Urquiza (Teodoro de). *Nuevas investigaciones sobre el atlas de Monte Hermoso* (P. R.)..... 559
Wilder (Harris Hawthorne). *Physiognomy of the Indians of Southern New England* (Dr Poutrin)..... 211

ARCHÉOLOGIE.

Andree (Richard). *Seltene Ethnographica des städtischen Gewerbe-Museums zu Ulm* (Ph. Marcou)..... 588
Atwood (Wallace W.). *A geographic study of the Mesa Verde* (Dr Poutrin).. 227
Bandelier (Adolphe Francis). *The ruins at Tiahuanaco* (Dr P.)..... 594
Beuchat (H.). *Manuel d'archéologie américaine* (P. Rivet)..... 218

Beyer (Hermann). *Correcciones del periodo de Venus en los Códices Borgia y Porfirio Díaz* (P. R)..... 575
— *Die « Serie der kosmischen Gegensätze », ein Abschnitt aus zwei mexikanischen Bilderhundschriften* (Ph. Marcou)..... 576
Bingham (Hiram). *Vitcos, the last Inca capital* (H. Vignaud)..... 241
— *The discovery of Machu Picchu* (Dr Poutrin)..... 589
Booy (Theodoor de). *Lucayan artifacts from the Bahamas* (Dr P.)..... 587
Breton (A. C.). *Some american Museums* (Dr P.)..... 561
Buell (W. H.). Cf. Foote (H. W.).
Bushnell (David I.). *Petroglyphs representing the imprint of the human foot* (Dr P)..... 562
Castellanos (Abraham). *El rayo de luz y la cronología indiana* (P. Rivet)... 577
Debenedetti (Salvador). *Influencias de la cultura de Tiahuanaco en la región del Noroeste argentino* (P. R.)..... 246
Engerrand (Jorge). *Nuevos petróglifos de la Baja California* (P. R.)..... 226
— *Nota complementaria acera de los petróglifos de la Baja California* (P. R.). 226
— *Preuve géologique de ce que la partie nord de la péninsule yucatèque n'a pas pu être habitée par l'homme durant l'époque quaternaire* (Ch. A. Martin). 231
— *Estado actual de la cuestión de los eolitos. Descripción de los seudo-eolitos californianos* (P. Rivet)..... 569
— *La huella más antigua quizá del hombre en la península de Yucatán. Estudio da la industria de Concepción (Campeche)* (P. R.)..... 578
Engerrand (J.) et Urbina (F.). *Note préliminaire sur un gisement préhistorique découvert à Concepción, État de Campeche* (P. R.)..... 578
Fewkes (Jesse Walter). *Casa grande, Arizona* (Dr Poutrin)..... 563
— *Antiquities of the upper Verde river and Walnut creek valleys, Arizona* (Dr P.)..... 567
Flores (Francisco A.). *La medicina entre los Indios mexicanos antes de la conquista* (P. Rivet)..... 570
Foote (H. W.) et Buell (W. H.). *The composition, structure and hardness of some peruvian bronze axes* (Dr Poutrin)..... 240
Galindo y Villa (Jesús). *Las ruinas de Cempoala y del templo de Tajín (Estado de Vera-Cruz)* (P. Rivet)..... 230
García Cubas (Antonio). *Estudio comparativo de dos documentos históricos* (P. R.)..... 577
González (Pedro). Cf. Henning (Pablo).
Hagar (Stansbury). *Zodiacal symbolism of the mexican and maya months and day signs* (Dr Poutrin)..... 231
— *Izamal and its celestial plan* (Dr P.)..... 586
Henning (Paul A. E.). *Apuntes sobre la historia del chalchihuitl en América* (P. Rivet)..... 569
Henning (Pablo), Plancarte (Francisco), Robelo (Cecilio A.) et González (Pedro). *Tamoanchan, estudio arqueológico é histórico* (P. R.)..... 229
Hörschelmann (von). *Die Pflanze in der Kunst des alten Amerika* (Ch. A. Martin). 227
Jijón y Caamaño (J.). *El tesoro del Itschimbia, Quito, Ecuador* (H. Vignaud). 239
Joyce (Thomas A.). *South american archaeology* (H. V.)..... 233
Krumm-Heller (Arnolfo). *El Zodiaco de los Incas en comparación con el de los Aztecas* (P. Rivet)..... 389
Locke (L. Leland). *The ancient Quipu, a peruvian knot record* (Dr Poutrin).. 241

MacCurdy (George Grant). *Notes on the ancient art of central America* (Dr P.) 233
Martínez Gracida (Manuel). *Civilización Chontal. Historia antigua de la Chontalpa oaxaqueña* (P. Rivet) 572
Maudslay (Alfred P.). *Some american problems* (Dr Poutrin) 220
Mayntzhusen (F. C.). *Über vorkolumbianische Siedelungen und Urnenfriedhöfe der Guarani am alto Parana* (Ch. A. Martin) 246
Medina (José Toribio). *Monedas usadas por los Indios de América al tiempo del descubrimiento según los antiguos documentos y cronistas españoles* (P. Rivet) 228
Meinshausen (Martin). *Über Sonnen- und Mondfinsternisse in der Dresdener Mayahandschrift* (Ch. A. Martin) 587
Mena (Ramón). *Notas acerca de Xochicalco* (P. Rivet) 574
— *Como fue trazada la Piedra del Sol ?* (P. R.) 575
Moore (Clarence B.). *Some aboriginal sites on Red River* (Dr Poutrin) 223
Moorehead (Warren K.). *The Red-Paint people of Maine* (Dr P.) 562
Nestler (Julius). *Beitrage zur Kenntnis der Ruinenstätte von Tiahuanaco* (Ch. A. Martin) 595
Nordenskiöld (Erland). *Urnengräber und Mounds im bolivianischen Flachlande* (Ch. A. M.) 597
Oramas (Luis R.). *Rocas con gravados indígenas entre Tacata, San Casimiro y Güiripa (Cordillera interior)* (P. Rivet) 237
Paso y Troncoso (Francisco del). *Escritura pictórica* (Ph. Marcou) 578
Plancarte (Pablo). Cf. Henning (Pablo).
Plancarte y Navarrete (Francisco). *Tamoanchan* (Ph. M.) 572
Pogue (Joseph E.). *The aboriginal use of turquoise in North-America* (Dr Poutrin) 224
Posnansky (Arthur). *El signo escalonado en las ideografías americanas con especial referencia á Tihuanacu* (P. Rivet) 590
— *Guía general ilustrada para la investigación de los monumentos prehistóricos de Tihuanacu é Isla del Sol y la Luna (Titicaca y Koaty)* (P. R.) 590
— *Die Altertümer von Tihuanacu* (Ch. A. Martin) 591
— *Prähistorische Ideenschriften in Süd-Amerika* (Ch. A. M.) 592
Prieto (Alejandro). *Tribus indígenas de Tamaulipas en la época de la conquista* (P. Rivet) 571
Quiroga (Adán). *Monografías arqueológicas* (P. R.) 599
Ramírez Castañeda (Isabel). *Apuntes acerca de los monumentos de la parroquia de Tlalnepantla* (P. R.) 573
Rivet (P.). Cf. Verneau (R.).
Robelo (Cecilio A.). *Teotihuacán (Teteohuacan)* (P. R.) 574
— *Origen del calendario nahuatl* (P. R.) 575
Robelo (Cecilio A.). Cf. Henning (Pablo).
Rochereaux (J. H.). *Pamplona. Descripción, tradiciones y leyendas, historia* (P. R.) 236
Seler (Eduardo). *El signo muluc en un altar de Tikal* (P. R.) 587
Shufeldt (R. W.). *Notes on a prehistoric race of Yucatan* (Dr Poutrin) 579
Spinden (H. J.). *The chronological sequence of the principal monuments of Copan (Honduras)* (Dr P.) 232
— *A study of Maya art, its subject matter and historical development* (Dr P.) 579

Stöpel (Karl Theodor). *Südamerikanische prähistorische Tempel und Gottheiten. Ergebnisse eigener Ausgrabungen in Ecuador und Südkolumbien* (Ph. Marcou) 588
Tozzer (A. M.). *The ruins of northeastern Guatemala* (Dr Poutrin) 232
Uhle (Max). *La esfera de influencia del país de los Incas* (P. Rivet) 242
— *Los orígenes de los Incas* (P. R.) 243
— *Las relaciones prehistóricas entre el Perú y la Argentina* (P. R.) 244
— *Los Indios Atacameños* (P. R.) 600
Urbina (F.). Cf. Engerrand (J.).
Verneau (R.) et Rivet (P.). *Ethnographie ancienne de l'Équateur* (H. Vignaud). 237
Wardle (Newell H.). *Certain rare west-coast baskets* (Dr Poutrin) 223
— *Miniature clay temples of ancient México* (Dr P.) 229

ETHNOGRAPHIE.

Barahona Vega (Clemente). *Nuevos estudios científicos del Brasil. Etnografía, Lingüística, Hidrografía y Geología* (P. Rivet) 636
Barbeau (C. M.). *The bearing of the heraldry of the Indians of the north-west coast of America upon their social organisation* (Dr Poutrin) 608
Boas (Franz). *Notes on Mexican folk-lore* (Dr P.) 621
Chamberlain (A. F.). « *New religions* » *among the north american Indians* (Dr P.) 607
— *Wisdom of the north american Indians in speech and legend* (Dr P.) 608
Church (George Earl). *Aborigines of South America* (H. Vignaud) 624
Delafosse (Maurice). *De quelques persistances d'ordre ethnographique chez les descendants des Nègres transportés aux Antilles et à la Guyane* (P. Rivet). 622
Dupoyet (Théo.). *Quelques observations sur l'art de guérir chez certaines tribus nomades du nord du Mexique* (Ch. A. Martin) 264
Emmons (George T.). *The Kitselas of British Columbia* (Dr Poutrin) 253
Erving (William G.). *Medical report of the Yale peruvian expedition* (Dr P.). 265
Fauquet. *Note sur la population de la Martinique (éléments ethniques et catégories sociales)* (Dr P.) 265
Friederici (Georg). *Die geographische Verbreitung des Blasrohrs in Amerika* (Ch. A. Martin) 602
Goddard (Pliny Earl). *Indians of the Southwest* (Dr Poutrin) 616
Goldenweiser (A. A.) *Remarks on the social organization of the Crow Indians* (Dr P.) 612
Harrington (John P.). *The Tewa indian game of* « *cañute* » (Dr P.) 253
Harrington (M. R.). *A preliminary sketch of Lenape culture* (Dr P.) 609
Haseman (J. D.). *Some notes on the Pawumwa Indians* (Dr P.) 269
Hawkes (E. W.). *Transforming the Eskimo into a herder* (Dr P.) 606
Herzog (Theodor). *Vom Urwald zu den Gletschern der Kordillere* (Ph. Marcou) 639
Ignace (Étienne). *Les Camacans* (Dr Poutrin) 271
Jones (William). *Kickapoo ethnological notes* (Dr P.) 612
Kabutz (Dr). *Der Emanismus. — Ein Vorschlag zur ethnologischen Terminologie* (Ph. Marcou) 601
Kate (Hermann ten). *Sur quelques peintres ethnographes dans l'Amérique du Sud* (Ch. A. Martin) 272

KNOCHE (Walter). *Algunas indicaciones sobre los Uti-Krag del Rio Doce (Espiritu Santo)* (P. Rivet) 638
KOCH-GRÜNBERG (Theodor). *Abschluss meiner Reise durch Nord-Brasilien zum Orinoco, mit besonderer Berücksichtigung der von mir besuchten Indianerstämme* (Ph. Marcou) 627
KRAUSE (Fritz). *In den Wildnissen Brasiliens* (Ch. A. Martin) 630
LECUNA BEJARANO (A.). *Anotaciones etnográficas. Primera parte* (P. Rivet) 626
LEDEN (Christian). *Unter den Indianern Canadas* (Ch. A. Martin) 250
LEWTON (Frederick L.). *The cotton of the Hopi Indians, a new species of Gossypium* (Dr Poutrin) 256
LOWIE (Robert H.). *Social life of the Crow Indians* (Dr P.) 611
— *Dances associations of the eastern Dakota* (Dr P.) 614
MACÍAS (Carlos). *Los Tehuantepecanos actuales* (P. Rivet) 622
MANQUILEF (Manuel). *Comentarios del pueblo araucano* (P. R.) 271
MASON (J. Alden). *The ethnology of the Salinan Indians* (Dr Poutrin) 618
MAYR (M.). *Die Routenaufnahme von Dr E. Snethlage vom Xingú zum Tapajoz* (Ch. A. Martin) 635
NINO (P. Fr. Bernardino de). *Etnografía chiriguana* (P. Rivet) 640
NORDENSKIÖLD (E.). *Indianer och hvita i nordostra Bolivia* (H. Beuchat) 266
— *De Sydamerikanska Indianernas Kultur-historia* (H. B.) 623
PARKER (Arthur C.). *Certain Iroquois tree myths and symbols* (Dr Poutrin) 615
PEESO (F. E.). *The Cree Indians* (Dr P.) 254
PÉRIGNY (Maurice de). *Les Indiens Quéchis ou Kekchis de La Alta Vera Paz (Guatemala)* (P. Rivet) 621
PERROT (E. M.) et VOGT (E. M.). *Poisons de flèches et poisons d'épreuve* (Dr Poutrin) 601
PORSILD (Morten P.). *Über einige Geräte der Eskimo. Zur Methodik der Studien über primitive Gerätskulturen* (Ch. A. Martin) 249
PREUSS (Konrad Theodor). *Religionen der Naturvölker Amerikas, 1906-1909* (Ch. A. M.) 247
— *Die Nayarit-Expedition, Text Aufnahmen und Beobachtungen unter mexikanischen Indianern* (Ch. A. M.) 257
— *Vorlage der Eskimo-Sammlung des Forschungsreisenden Bernhard Hantzsh* (Ch. A. M.) 605
ROTH (Walter E.). *Some technological notes from the Pomeroon district, British Guiana. Part IV* (Dr Poutrin) 627
SAMPAIO (Theodoro). *Os Kraôs do Rio Preto no Estado da Bahia* (P. Rivet) 637
SHULLER (Rudolf). *Die Bedeutung der Bezeichnung Njambiquára für südamerikanische Indianer* (Ch. A. Martin) 636
SKINNER (Alanson). *Notes on the Florida Seminole* (Dr Poutrin) 620
SWANTON (John R.). *The Creek Indians as mounds builders* (Dr P.) 254
— *A foreword on the social organization of the Creek Indians* (Dr P.) 612
THALBITZER (William). *Grönlandske Sagn am Eskimoernes fortid* (P. Rivet) 605
TREBITSCH (Rudolf). *Fellboote und Schwimsäcke und ihre geographische Verbreitung in der Vergangenheit und Gegenwart* (Ch. A. Martin) 603
ULE (E.). *Unter den Indianern am Rio Branco in Nord-Brasilien* (Ch. A. M.). 628
VOGT (E. M.). Cf. PERROT (E. M.)
WARREN CURRIER (Charle). *A page of peruvian bibliography* (Dr Poutrin) 266
WISSLER (Clark). *Social organisation and ritualistic ceremonies of the Blackfoot Indians* (Dr P.) 251

WISSLER (Clark). *Ceremonial bundles of the Blackfoot Indians* (Dr P.)..... 251
— *Societies and ceremonial associations in the Oglala division of the Teton-Dakota* (Dr P.)..... 613
— *North American Indian of the plains* (Dr P.)..... 615
WOTH (H. R.). *Brief miscellaneous Hopi papers* (Dr P.)..... 255
— *The Oraibi Marau ceremony* (Dr P.)..... 256
X. *The fiesta of the Pinole at Azqueltán* (Dr P.)..... 264

LINGUISTIQUE.

BOAS (Franz). *Tsimshian texts (new series)* (Dr Poutrin)..... 274
— *Notes on the Chatino language of Mexico* (Dr P.)..... 649
CHAMBERLAIN (Alexander F.). *The Allentiacan, Bororoan, and Calchaquian linguistic stocks of South America* (Dr P.)..... 282
— *Linguistic stocks of South american Indians, with distribution-map* (P. Rivet)..... 652
— *The linguistic position of the Pawumwa Indians of South America* (P. R.). 654
CHAMBERLIN (Ralph V.). *Place and personal names of the Gosiute Indians of Utah* (Dr Poutrin)..... 647
CRÉQUI-MONTFORT (G. de) et RIVET (P.). *Linguistique bolivienne. — La langue Lapaču ou Apolista* (Ph. Marcou)..... 654
— *Linguistique bolivienne. — Les dialectes Pano de Bolivie* (Ph. M.)..... 655
— *Linguistique bolivienne. — La langue Kaničana* (Ph. M.)..... 656
DANZEL (Th. W.). *Die Anfänge der Schrift* (Ph. M.)..... 642
DIXON (R. B.) et KROEBER (A. L.). *Relationship of the Indian languages of California* (Dr Poutrin)..... 643
DUCCI (Padre Fray Zacarías). *Los pronombres de la lengua Toba con referencias á los del Mocoví, con una introducción de Samuel A. Lafone Quevedo* (P. Rivet)..... 656
GODDARD (Pliny Earl). *Elements of the Kato language* (Dr Poutrin)..... 643
— *Texts and analysis of Cold Lake dialect Chipewyan* (Dr P.)..... 646
GRINNELL (Georg Bird). *Some Indian stream names* (Dr P.)..... 645
HAGAR (Stansbury). *The celestian plan of Teotihuacan* (Dr P.)..... 275
HARRINGTON (John H.). *Tewa relationship terms* (Dr P.)..... 274
HEATH (G. R.). *Notes on Miskuto grammar and on other Indian languages of eastern Nicaragua* (Dr P.)..... 650
JOSSELIN DE JONGE (J. P. B. de). *Original Odžibwe-texts* (Dr P.)..... 646
KROEBER (A. L.). Cf. DIXON (R. B.).
LAFONE QUEVEDO (Samuel). *Etnografía argentina, 1908* (P. Rivet)..... 280
— *The great Chanca Confederacy, an attempt to identify some of the indians nations that formed it* (Dr Poutrin)..... 281
— *Pronominal classification of certain south american Indian stocks* (Dr P.).. 281
LOWIE (Robert H.). *Chipewyan tales* (Dr P.)..... 646
MECHLING (William H.). *The Indian linguistic stocks of Oaxaca* (Dr P.)..... 649
MENA (Ramón). *Codice « Misantla » publicado e interpretado* (P. Rivet)..... 648
— *Codice « Tonayán »* (P. R.)..... 648
MICHELSON (Truman). *Preliminary report on the linguistic classification of Algonquin tribes* (Dr Poutrin)..... 641
ORAMAS (Luis R.). *Contribución al estudio de la lengua Guajira* (P. Rivet).. 278

PRINCE (J. D.). *An ancient New Jersey Indian jargon* (Dr Poutrin)..... 275
— *A text in the Indian language of Panama-Darien* (Dr P.)..... 651
RIVET (P.). *Les familles linguistiques du Nord-Ouest de l'Amérique du Sud* (Dr P.)..... 277
— Cf. CRÉQUI-MONTFORT (G. de).
ROBELO (Cecilio A.). *Toponimia tarasco-hispano-nahoa* (Ph. Marcou)..... 650
RODRIGUEZ (Leopoldo Alejandro). *Estudio geográfico, histórico, etnográfico, filológico y arqueológico de la República de El Salvador en Centro-América* (P. Rivet)..... 276
SAPIR (Edward). *Language and environment* (Dr Poutrin)..... 273
— *A note on reciprocal terms of relationship in America* (Dr P.)..... 643
— *A Tutelo vocabulary* (Dr P.)..... 645
SAPPER (Karl). *Ueber einige Sprachen von Süd-Chiapas* (Ch. A. Martin)..... 276
SCHMID (Theophilus). *Two linguistic treatises on the Patagonian or Tehuelche language* (Dr Poutrin)..... 283
— *Grammar of the Tsoneca language* (Dr P.)..... 283
SCHULLER (Rodolfo R.). *Hallazgo de documentos acerca de la lengua saliba* (P. Rivet)..... 279
— *Zur Affinität der Tapúya-Indianer des « Theatrum rerum naturalium Brasiliae »* (Ch. A. Martin)..... 653
— *Discovery of a fragment of the printed copy of the work on the Millcayac language by Luis de Valdivia, with a bibliographical notice* (P. Rivet)... 657
SWANTON (John R.). *Haïda Songs* (Dr Poutrin)..... 274
TOZZER (Alfred M.). *A classification of maya verbs* (Dr P.)..... 276
— *The value of ancient mexican manuscripts in the study of the general development of writing* (Dr P.)..... 647
UHLENBECK (C. C.) *Flexion of substantives in Blackfoot* (Dr P.)..... 645

HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

ALMEIDA (Fortunio de). *La découverte de l'Amérique. Pierre d'Ailly et Christophe Colomb. Les voyages des Portugais vers l'orient pendant le XVe siècle* (Henry Vignaud)..... 661
CHINARD (Gilbert). *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle* (H. V.)..... 663
CORDIER (Henri). *Mélanges américains* (H. V.)..... 657
DENIS (Pierre). *La Sierra de la Lumbrera* (*République Argentine*) (H. V.). 672
EDER (P. Y.). *Colombia* (Ph. Marcou)..... 665
ERRAZURIS (Crescente). *Historia de Chile. Pedro de Valdivia* (C. A. Villanueva). 296
D'ESTOURNELLES DE CONSTANT. *Les États-Unis d'Amérique* (Ch. A. Martin)..... 664
GARCÍA CALDERÓN (F.). *Les démocraties latines de l'Amérique* (Ch. A. M.)..... 291
GARZÓN (Eugenio). *L'Amérique latine. République Argentine* (Ch. A. M.)..... 289
GREGORY (Herbert E.). *A geographical sketch of Titicaca, the island of the Sun* (Dr Poutrin)..... 667
HURET (Jules). *En Argentine. De Buenos-Aires au Gran Chaco* (Ch. A. Martin)..... 671
— *En Argentine. De La Plata à la Cordillère* (Ch. A. M.)..... 671
LEVILLIER (Robert). *Les origines argentines* (Ch. A. M.)..... 294

OBERHUMMER (Eugène). *L'œuvre géographique d'Alexandre de Humboldt au Mexique* (Ch. A. M.) 285
D'ORLÉANS-BRAGANCE (Prince Louis). *Sous la Croix-du-Sud. Brésil, Argentine, Chili, Bolivie, Paraguay, Uruguay* (Ch. A. M.) 668
PÉRIGNY (M. de). *Les cinq républiques de l'Amérique centrale* (Ch. A. M.). 286
SALEMBIER (Louis). *Pierre d'Ailly et la découverte de l'Amérique* (Henry Vignaud) 659
SCISCO (L. D.). *The track of Ponce de León in 1513* (Dr Poutrin) 661
TESSAN (François de). *Promenades au Far-West* (Ch. A. Martin) 283
VIGNAUD (Henry). *Columbus, a spaniard and a jew* (H. Vignaud) 299
— *Les thèses nouvelles sur l'origine de Christophe Colomb. Espagnol ! Juif ! Corse !* (H. V.) 299
VILLANUEVA (Carlos A.). *La diplomatie française et la reconnaissance de l'indépendance de Buenos Aires, de la Colombie et du Mexique par l'Angleterre (1825)* (Ch. A. Martin) 289
— *La monarquía en América. Fernando VII y los nuevos Estados* (Jules Humbert) 662
WALLE (Paul). *L'Argentine telle qu'elle est* (Ch. A. Martin) 293
— *Le Pérou économique* (Ch. A. M.) 666

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES.

Les modifications du type ethnique des émigrants aux États-Unis (Dr P.) 301
Retour d'une expédition au pays eskimo (Dr P.) 302
Les études anthropologiques au Canada (Dr P.) 302
Les vestiges de l'âge de pierre chez les tribus du nord et de l'est de l'Amérique (Dr P.) 302
Recherches archéologiques dans l'État du Maine (Dr P.) 303
L'origine chinoise des anciennes civilisations du Mexique et du Pérou (Dr P.) 303
Coutumes actuelles de sorcellerie aux Antilles (Dr P.) 304
Préparation des « *tsantsa* » (P. R.) 304
Les nouvelles fouilles de Tiahuanaco. Lettre du Ministère de l'Instruction publique de Bolivie (H. V.) 305
Transactions of the american ethnological Society, vol. III, part I. New-York, 1853 (*reprinted in fac-simile by the american ethnological Society*, 1909) (H. Froidevaux) 308
XVIIe Congrès international des Américanistes (P. R.) 311
Boletín de la Academia nacional de la historia de Caracas (P. R.) 311
Gaceta de los Museos nacionales (P. R.) 312
Un nouveau manuscrit (Dr P.) 312
Indianlif (P. R.) 312
Dictionnaire géographique de l'Uruguay (P. R.) 313
Revue chilienne d'histoire et de géographie (P. R.) 313
Folk-lore chilien (P. R.) 314
L'expédition canadienne arctique (P. R.) 314
Nouvelle expédition de M. de Périgny (P. R.) 315
Mission du Docteur P. Reinburg (P. R.) 315

Départ de M. Chambost (P. R.) 316
Mission française en Bolivie (P. R.) 316
Nouvelle expédition de M. Erland Nordenskiöld (P. R.) 316
Prix Loubat (P. R.) 317
Mission militaire française du Pérou (P. R.) 317
Rapport sur la seconde partie du voyage de M. Koch-Grünberg à travers le Brésil septentrional jusqu'à l'Orénoque (Th. Koch-Grünberg) 317
La question de l'Atlantide (H. Vignaud) 675
Le quatrième centenaire de la découverte du Pacifique. Septembre 1513-Septembre 1913 (H. Vignaud) 679
La tour de pierre du Vinland (H. Vignaud) 683
Escuela internacional de Arqueología y Etnología americanas (P. R.) 684
La protection des Indiens au Brésil (P. R.) 687
Société des Amis du Musée d'Ethnographie (H. V.) 691
Caribes ou Caraïbes? (P. R.) 693
L'anthropologie au Congrès de Cleveland (Dr P.) 694
L'œuvre anthropologique du « *Geological Survey* » du Canada (Dr P.) 695
La Société hispanique de New York (P. R.) 695
L'École d'archéologie américaine (Dr P.) 696
Une collection esquimaude à Christiania (Dr P.) 697
Les grands voyages des Eskimo (Dr P.) 697
Métis de Nègres et d'Indiens (Dr P.) 697
La conservation des monuments archéologiques mexicains (P. R.) 697
Noms géographiques de l'État de Tabasco (P. R.) 698
Les noms de Palenque (P. R.) 698
Mexico-Tenochtitlan (P. R.) 698
La Malinchi (P. R.) 699
La langue espagnole de l'État de Chiapas (P. R.) 699
Manuscrits relatifs à l'histoire du Mexique (P. R.) 700
Un manuscrit nahuatl du xvie siècle (P. R.) 700
Les Indiens Colimas (P. R.) 700
Relación de las fábulas y ritos de los Ingas (P. R.) 701
Publications de la Mission géodésique française de l'Équateur (Dr P.) 701
XIXe Congrès international des Américanistes (P. R.) 702
Congrès international d'Ethnologie et d'Ethnographie (P. R.) 702
Mission du Musée de l'Université de Philadelphie dans la vallée de l'Amazone (Dr P.) 703
Recherches du Dr P. Duséns dans l'État de Paraná (P. R.) 703
Voyage du Professeur K. Th. Preuss en Colombie (P. R.) 704
Nouvelles du Dr Reinburg (P. R.) 704
Expédition du Professeur Bowman dans les Andes centrales (Dr P. 705
L'achèvement du *Peabody Museum* (Dr P.) 705
Inauguration à Quito d'un monument commémoratif des missions géodésiques françaises (Dr P.) 706
Le Professeur Seler (H. V.) 706
Hommage au Professeur Hamy (P. R.) 707
Appel aux Mexicanistes (G. V. Callegari) 707
Museo nacional de Arqueología, Historia y Ethnología de México (P. R.) 707
Le Prix Angrand (H. V.) 707
Université de Washington (Dr P.) 708

Académie des sciences naturelles de Philadelphie (Dr P.) 708
Nouvelles de l'expédition de M. Stefánsson (P. R.) 709
Sommaires de « *France-Amérique* » (articles de fonds) (P. R.) 710

ILLUSTRATIONS.

Codex Rickards 48
Codex Rickards 50
Codex Rickards 51
Codex Rickards 52
Codex Rickards 53
Codex Rickards 54
Codex Rickards 55
Codex Rickards 56
Codex Rickards 57
Signes de jours maya (*Ymix*) 76
Signes de jours maya (*Ymix-Ik*) 77
Signes de jours maya (*Ik-Akbal*) 78
Signes de jours maya (*Kan*) 79
Signes de jours maya (*Chicchan-Cimi*) 80
Signes de jours maya (*Cimi-Manik*) 81
Signes de jours maya (*Manik-Lamat*) 82
Signes de jours maya (*Lamat-Muluc*) 83
Signes de jours maya (*Oc-Chuen*) 84
Signes de jours maya (*Chuen-Eb*) 85
Signes de jours maya (*Eb-Ben*) 86
Signes de jours maya (*Ix*) 87
Signes de jours maya (*Men-Cib*) 88
Signes de jours maya (*Cib-Caban*) 89
Signes de jours maya (*Caban-Ezanab*) 90
Signes de jours maya (*Ezanab-Cauac*) 91
Signes de jours maya (*Ahau*) 92
Signes de jours maya (*Ahau*) 93
Signes de jours maya (*Ahau*) 94
Die Ruinen von Moche 97
Die Huaca de la Luna (Moche) 99
Die Huaca del Sol (Moche) 100
Die Huaca del Sol vom Fluss aus gesehen 101
Die Huaca del Sol (schmale Südseite) 102
Südliches Ende der Huaca del Sol 103
Die Pyramide von der südlichen Terrasse aus gesehen 103
Durchschnitt des Vorderfusses der Huaca de la Luna 105
Grundriss vom Grabfeld am Fusse der Huaca de la Luna 106
Sarkophage vom Huaca de la Luna-Grabfeld 107
Gruben im Unterbau der Huaca del Sol 110
Töpfe mit Reliefiinien verziert aus Pachacamac 111
Artefacte aus dem freien Grabfeld 112
Gewebe aus dem freien Grabfeld 113
Beispiele anderer Reste als die Tiahuanaco-artigen 115

Fragmente der polychromen Keramik, gefunden am nördlichen Fusse der Huaca del Sol 116
Crâne fuégien (norma verticalis) 183
Crâne fuégien (norma lateralis) 184
Crâne fuégien (norma facialis) 185
Crâne araucan ♂ (norma lateralis) 190
Crâne araucan ♀ (norma lateralis) 191
Crâne araucan ♂ (norma verticalis) 192
Crâne araucan ♂ (norma facialis) 192
Profil et face supérieure de deux fusaïoles en terre cuite (Cholula) 322
Brûle-parfums en terre cuite (Cholula) 324
Face supérieure d'un cachet ou *pintadera* dont le manche représente une tête de coyote (Cholula) 325
Grelot en terre cuite (Cholula) 327
Durchschnitt durch das goldreiche Grab eines Caziken der letzten incaischen Periode. Pueblo Nuevo, bei Ica 343
Hemd aus dichtem Gobelin in roth, violet und gelb mit symbolischen Abzeichen der Inca Familie. Aus einem incaischen Grabe von Armatambo (alter Hauptort des Thales von Lima) 344
Zeichnung des viereckigen Feldes eines grossen Gobelins im Stile von Tiahuanaco. Chaviña, Thal von Acarí 346
Gobelin im Stile von Tiahuanaco aus einem Grabfelde der Periode von Tiahuanaco. Ocucaje, Thal von Ica 348
Charakteristische Muster von Gefässen und Stoffen aus Grabfeldern der Periode von Tiahuanaco. Ocucaje, Thal von Ica 350
Flügelmuster einer Flasche aus der Tiahuanaco-Schicht des Grabfeldes am Fusse des Pachacamac Tempels, Thal von Lima 350
Entwickelung kopfartiger Figuren der letzten vorincaischen Periode von Tiahuanaco 351
Muster von Gefässen der Tiahuanaco-Schicht des Grabfeldes am Fusse des Tempels des Pachacamac 351
Kopfartige Muster der letzten vorincaischen Periode von Ica 351
Bemalte Thonbecher und Gewebemuster aus einem Grabfelde der letzten vorincaischen Periode. Chulpaca, Thal von Ica 353
Sehr feiner Wollstoff der Period von Tiahuanaco. Chaviña, Thal von Acarí ... 354
Muster des Thier-(Vogel-)Stils von Gefässen der letzten vorincaischen Periode des Thales von Ica 356
Oberer Theil eines ceremoniellen Grabebrettes aus Holz mit angeschnitzten Stufendreiecken. Ocucaje, Thal von Ica 357
Ceremonielle Schaufel aus Holz mit angeschnitzten Stufendreiecken, die abwechselnd mit Gold- und Silberblech verkleidet sind. Aus dem reichen Grab einer Caziken der incaischen Zeit. Pueblo Nuevo, bei Ica 358
Charakteristische Muster von Gefässen und Borten der Periode von Proto-Nazca. Ocucaje und Santiago, Thal von Ica 359
Durchschnitt durch Gräber der Periode von Proto-Nazca. Ocucaje, Thal von Ica 360
Eiförmige Mumie der Periode von Proto-Nazca. Aus einem Felsengrabe von Ocucaje, Thal von Ica 361
Scherb eines Tellers mit einer protonazcaartigen Schlange bemalt, die einen tiahuanacoartigen Kopf trägt. Ruinen von Tiahuanaco, Bolivia 363

Typische Mumie der Periode von Tiahuanaco, mit einer gefiederten den Schädel verhüllenden Maske und einem Gobelinhemd mit tiahuanacoartigem Muster bekleidet. Chaviña, Thal von Acarí ... 365
Conische Bundel von Mumien in grossen Topfen verwahrt. Letzte vorincaische Periode. Chulpaca, Thal von Ica ... 366
Hemd aus Gobelin mit Gesichtern im Stile von Tiahuanaco verziert. Chaviña, Thal von Acarí ... 366
Signes de mois maya (*Pop*) ... 427
Signes de mois maya (*Uo*) ... 428
Signes de mois maya (*Zip-Zotz*) ... 429
Signes de mois maya (*Zotz-Tzec*) ... 430
Signes de mois maya (*Yul-Yaxkin*) ... 431
Signes de mois maya (*Yaxkin-Mol*) ... 432
Signes de mois maya (*Mol-Chen*) ... 433
Signes de mois maya (*Yax-Zac*) ... 434
Signes de mois maya (*Zac-Ceh*) ... 435
Signes de mois maya (*Mac-Kankin*) ... 436
Signes de mois maya (*Kankin-Moan-Pax*) ... 437
Signes de mois maya (*Pax-Kayab*) ... 438
Signes de mois maya (*Kayab-Cumku*) ... 439
Signes des jours supplémentaires maya ... 439
Signes des jours supplémentaires maya ... 440
Signes numériques maya (0) ... 440
Signes numériques maya (0) ... 441
Signes numériques maya (0-1) ... 442
Signes numériques maya (2-3-4) ... 443
Signes numériques maya (5-6) ... 444
Signes numériques maya (7-8-9) ... 445
Signes numériques maya (9-10) ... 446
Signes numériques maya (10-11-12) ... 447
Signes numériques maya (12-13-14) ... 448
Signes numériques maya (14-15-16) ... 449
Signes numériques maya (17-18-19) ... 450
Signes numériques maya (19-20) ... 451
Multiplicandes maya (*Kin*) ... 455
Multiplicandes maya (*Kin-Uinal*) ... 456
Multiplicandes maya (*Uinal*) ... 457
Multiplicandes maya (*Tun*) ... 458
Multiplicandes maya (*Katun*) ... 459
Signes du Cycle maya ... 460
Signes du grand Cycle maya ... 460
Signes du grand Cycle maya ... 461
Signes représentant des divinités maya (Dieu A. Dieu B) ... 465
Signes représentant des divinités maya (Dieu C. Dieu D. Dieu E) ... 466
Signes représentant des divinités maya (Dieu F. Dieu G. Dieu H) ... 467
Signes représentant des divinités maya (Déesse I. Dieu K. Dieu L. Dieu M) ... 468
Signes représentant des divinités maya (Dieu N. Déesse O. Dieu P) ... 469
Signes maya représentant des animaux ... 470
Signes maya représentant des animaux ... 471

CARTES.

Carte de Bolivie indiquant la répartition des tribus du groupe Čapakura..... 120
Carte de la Basse-Bolivie indiquant la position des tribus du groupe Otukè.. 370
Carte d'Amérique du Sud indiquant la position des principales tribus arawak. 474
Carte de Bolivie indiquant l'emplacement des Saraveka..... 498

PLANCHES HORS TEXTE.

I. Codex Rickards.
II. Codex Rickards.
III. Codex Rickards.
IV. A. Schwarze Chimu-gefässe und incaische Gefässe aus Moche.
B. Krüge und bärtige Puppen aus Moche.
V. *a*. Moche (Ostfront).
b-g. Gegenstände aus Ton und Gold aus Moche.
VI. Krüge, Flaschen und Töpfe aus der « Huaca del Sol ».
VII. Céramique ancienne des environs de Cholula, vallée de México.
VIII. Céramique ancienne des environs de Cholula, vallée de México.
IX. Tripode et plat à décor polychrome des environs de Cholula (en couleur).
X. A. Gefässe der letzten Periode der Gegend von Ica.
B. Gefässe der letzten vorincaischen Periode des Thales von Ica.
XI. A. Proto-nazca-artige Gefässe von Chaviña, Thal von Acarí.
B. Bemalte und gravierte Gefässe aus den tiahuanacoartigen Grabfeldern von Ocucaje, Thal von Ica.
C. Der bedeutendste incaische Palast, von dem Hofe der Wachen aus gesehen. Tambo Colorado, Thal von Pisco.

Le Gérant : Ernest LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS